

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Athenaeum belge, 1^{ère} année, Bruxelles, 6 janvier 1878 – 15 décembre 1878 (n°1-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

II
42414
B

II
42414
B.
C.

II
42414
~~B~~
C

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel

DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

PREMIÈRE ANNÉE

1878



BRUXELLES

AU BUREAU, RUE DE LA MADELEINE, 26

—
1878

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES NOUVEAUX

ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

- Adan, H.-Ph. Le monde invisible dévoilé, 173.
Adversaria (Bibliographische), 21.
Alberdingk Thijm. Littérature flamande, 173.
Andresen. Le peintre-graveur, 173.
Annales du Musée royal d'histoire naturelle, 188.
Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 28.
Annuaire de l'Institut de droit international, 162.
Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 13.
Aubanel, Th. La Miougrano entre-duberto, 9.
Baes, E. Le séjour de Rubens et de Van Dyck en Italie, 121.
Baillon, H. Dictionnaire de botanique, 36.
Baker, J.-G. Flore de Maurice et des Seychelles, 36.
Banning, Em. L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles, 18.
Barhebraeus, Gr. Chronique, 73.
Baudrillart, H. Histoire du luxe, 130.
Belgique (La) illustrée, 26.
Bluntschli. Du droit de butin, 116.
Boissière, Gaston. La conquête et l'administration romaines dans le Nord de l'Afrique, 42.
Brialmont, le Lieut.-général. La fortification du champ de bataille, 162.
Broglie, Duc de. Le secret du Roi, 169.
Brown, A.-M. Molière, 35.
Busch, Moritz. Le comte de Bismarck, 177.
Carlier, Jules. Le comte de Cavour, 146. — L'éducation des femmes, 181.
Cartas de Indias, 60, 121.
Catalogue de la Bibliothèque de F.-J. Fétis, 3.
Catalogue des ouvrages d'astronomie et de météorologie qui se trouvent dans les principales bibliothèques de Belgique, 99.
Catalogues des collections de monnaies et de manuscrits orientaux appartenant à l'Institut de Saint-Petersbourg, 84.
Centenaire de J.-J. Rousseau (Productions littéraires à l'occasion du), 172.
Cesnola, général di. Chypre, 44.
Chalon, Jean. Mon carnet, 157.
Charvériat, E. Histoire de la Guerre de Trente ans, 186.
Compte rendu du Congrès artistique d'Anvers, 74.
Crépin, Fr. Guide du botaniste en Belgique, 18.
Croonendael, P. de. Chronique du pays et comté de Namur, 41.
Curtius, E., F. Adler et G. Hirschfeld. Les fouilles d'Olympie, 51.
Degeorge, L. La maison Plantin, 35, 51.
De Koninck, L.-G. Faune du calcaire carbonifère de Belgique, 188.
Delbœuf, J. La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle, 189.
Delpech, H. La bataille de Muret, 170.
Deluc, A.-D. La chimie pour tous, 171.
Diaries (The first and second) of the English College, Douay, 60.
Diez. Dictionnaire étymologique des langues romanes, 173.
Donen. Clément Marot et le Psautier huguenot, 173.
Du Belt, Jean. Le crime de Tolumont, 156.
Du Fief, J. Géographie, 181.
Dumont, A. Mémoires sur les terrains crétacé et tertiaires, 27, 163.
Eekhoud, G. Zigzags poétiques, 20.
Eggers, H. De ordine et figuris verborum quibus Horatius usus est, 28.
Emery, H. La vie végétale, 36.
Faber, Frédéric. Histoire du théâtre français en Belgique, 145.
Falke, J. von. La Grèce et Rome, 163.
Fredericq, Paul. L'Université calviniste de Gand, 92.
Frenay, Félix. Aux champs et dans l'atelier, 19.
Gebhardt, E. Rabelais, 156.
Geschichtsblätter (Hansische), 138.
Gilliodts- Van Severen, L. Inventaire des archives de Bruges, 137.
Goblet d'Alviella, C^{te}. Partie perdue, 20.
Grand'Eury, F.-C. Flore carbonifère du département de la Loire et du Centre de la France, 11.
Granvelle, Cardinal de. Correspondance, 161.
Hardenberg, C^{te} d'. Mémoires, 27.
Harlez, Ch. de. Avesta, 105. — Grammaire pratique de la langue sanscrite, 59.
Heger, Paul. L'émigration des globules du sang, 43.
Hénaux, Ferd. Charlemagne, 161.
Hirn, G.-A. La musique et l'acoustique, 58.
Histoire ancienne d'après les monuments, 146.
Hugo, Victor. L'art d'être grand père, 25.
Hymans, Louis. Histoire parlementaire de la Belgique, 132.
Inventaire des archives de Bruges, 137.
Jacobs, A. Les stalles de Sainte Gertrude à Louvain, 190.
Juste, Théodore. Eugène Defacqz et Joseph Forgeur, 12. — Léopold I et Léopold II, 81. — Le baron Liedts, 155. — Les Vonckistes, 170. — La Révolution liégeoise, 170.
Kekulé, R. Les terres cuites grecques de Tanagra, 49.
Kerchove de Denterghem, Oswald de. Les palmiers, 35. — La petite culture des terres sablonneuses des Flandres, 115.
Kervyn de Lettenhove, B^{un}. Récits d'un bourgeois de Valenciennes, 21.
Kohcy Shou. Description de la Belgique, 137.
Laprade, Victor de. Le livre d'un père, 25.
Laurent, Fr. Principes de droit civil. Cours élémentaire de droit civil, 1^{er} 8.
Laveleye, Emile de. L'Afrique centrale, 41. — L'agriculture belge, 115.
Lehon, H. L'homme fossile, 82.
Ligne, Prince de. Lettres inédites, 138.
Li Kwei. Nouvelle relation de voyages, 173.
Limminghe, C^{te} de. Chronique de P. de Croonendael, 41.
Löher, F. von. Chypre, 129.
Lohrmann, W.-G. Carte de la lune, 43.
Loise, Ferd. Études sur l'Allemagne, 74.
Magnus, Hugo. Sens de la couleur, 1.
Mansion, P. Les mathématiques en Belgique, 3.
Manzoni. Le triomphe de la liberté, 60.
Marchal, Elie. Hédéracées, 67.
Martin, Th. La vie du prince Albert, 50.
May, Erskine. La démocratie, 34.
Melsens. Des paratonnerres, 19.
Moretus II, J. Journal, 171.
Mourlon, Michel. Mémoires d'André Dumont, 27, 163.
Muller, F. von. Botanique, 3.
Mythologie comparée (Publications récentes concernant la), 182.
Nizet, Marie. Moscou et Bucharest, 20. — Pierre-le-Grand à Jassy, 106. — Roumanie, 153.
Œuvre de Rubens (L'). Catalogue, 137.
Petit, Jules. Lettres inédites du prince de Ligne, 138.
Picot, Em. La Sottie en France, 113.
Piot, Charles. Don Emmanuel de Portugal, 100. — Notice de la maison de Straten, 39.
Potvin, Charles. Du gouvernement de soi-même, 27.
Pouillet, E. Correspondance du cardinal de Granvelle, 161.
Prjewalski. Voyage au Lob-Noor, 51.
Rabbins (Les) français du commencement du xiv^e siècle, 33.
Ranke, Leopold von. Frédéric-le Grand. Frédéric Guillaume IV, 65.
Recès de la Hanse, 10, 116.
Récits d'un bourgeois de Valenciennes, 21.
Revue belge d'art, de sciences et de technologie militaires, 173.
Revue belge de numismatique, 2.
Rivier, Alphonse. Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain, 114.
Rooses, Max. Histoire de l'École de peinture d'Anvers, 91.
Ruelens, Ch. La légende de Saint Servais, 12.

Saint-René Taillandier. Le roi Léopold et la reine Victoria, 185.
 Schaar, Julien. Les banques populaires, 181.
 Scheler, Auguste. H. Chavée, 99. — Dictionnaire étymologique des langues romanes, 173.
 Schliemann, H. Mycènes, 18.
 Senior, W. Nassau. Conversations, 105.
 Simon, Jules. Le gouvernement de M. Thiers, 154.
 Smith, G. Histoire de la Babylonie, 146.
 Smith, R. Bosworth. Carthage, 92.
Société des bibliophiles d'Anvers. Publications, 171.
Société littéraire de Stuttgart. Publications, 81.
 Sorel, Albert. La Question d'Orient au XVIII^e siècle, 180.
Souveurs de la Flandre wallonne, 106.
 Stanley, Henry M. A travers le Continent noir, 93.
 Thürheim, C^{te} A. Le prince de Ligne, 3.
 Tylor, Edw. B. La civilisation primitive, 181.
 Van Beneden, P.-J. Ossements fossiles des environs d'Anvers, 188.
 Van Bemmel, Eugène. La Belgique illustrée 26.
 Vanden Broeck, Ern. Esquisse des dépôts pliocènes des environs d'Anvers, 171.
 Vandenpeereboom, A. Numismatique yproise, 2.
 Van Heurck, H. Le microscope, 67.
 Varenbergh, Em. Lummenaeus a Marcà, 132.
 Vasari, G. Œuvres, 84.
 Vaux, W.-S.-W. Villes et îles grecques de l'Asie-Mineure, 146.
 Viel-Castel, Louis de. Histoire de la Restauration, 97.
 Villenfagne, H.-N. de. Nouveaux mélanges, 60.
Voyage dans un grenier, par Ch. C., 131.
 Wattenbach. Exempla codicum graecorum, 20.
 Wauters, Alphonse. Les libertés communales, 57. — Les tapisseries bruxelloises, 179.
 Willems, P. Le Sénat de la République romaine, 89.
 Woltmann. La galerie de tableaux du Palais impérial de Prague, 66.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES, 181.

REVUE DES REVUES, 36, 44, 67, 83, 116, 122, 157, 164, 190.

NOTES ET ÉTUDES.

Altérations et restauration des peintures à l'huile, 84.
 Anvers et la défense du pays d'après le général Brialmont, 158.
 Aquarellistes (Les). 19^e salon, 61.
 Association internationale africaine, 37.
 Bibliotheca belgica, par Ferdinand Vander Haeghen, 132.
 Bibliothèque (La) de F.-V. Goethals, 68.

Bibliothèque (La) nationale de Paris, 182.
 Bibliothèques (Les) publiques aux Etats-Unis, 77.
 Brabançonne (La), 38.
 Cabinet (Le) des estampes de la Bibliothèque royale, 123.
 Carte géologique de la Belgique, 119.
 Commission des échanges internationaux, 22, 29, 46.
 Congo (La navigation du) par H. Stanley, 4.
 Congrès (Le) des instituteurs, 149.
 Cratère lunaire (Apparition d'un), 101.
 Daltonisme (Le), 52, 142.
 Dépêches (Les) météorologiques du *New-York Herald*, 62.
 Don de M. Wilson à la ville de Bruxelles, 101.
 Ecole (L') modèle fondée par la Ligue de l'enseignement, 108.
 Ecole pratique des hautes études de Paris, 124.
 Essais de gravure héliographique faits au Dépôt de la guerre de Belgique, 118.
 Expédition (L') belge dans l'Afrique centrale, 75.
 Exposition des objets trouvés à Olympie, 173.
 Fouilles (Les) d'Olympie, 6, 45.
 Globe (Le) terrestre de la Bibliothèque de Lyon, 85.
 Ligne (Le Prince de), 14.
 Liquéfaction et solidification des gaz permanents, 21.
 Manifestation en l'honneur de B. C. Du Mortier, 76.
 Musique, 7, 52.
 Plantes (Les) insectivores, 77.
 Pruyssenaere, Eugène de, 28.
 Réforme de l'enseignement moyen (Projet de), 193.
 Retable (Le) de l'hospice de Beaune, 85.
 Rubens (Un nouveau) au Musée d'Anvers, 75; — au Musée de Bruxelles, 101.
 Salon (Le) de Bruxelles, 139, 147.
 Satellites de Mars, 21.
 Société asiatique de Paris, 140.
 Société historique de la Hanse, 133.
 Stanley (Henry) à Bruxelles, 94; — à Anvers, 101.
 Tableaux (Les) des collèges des Jésuites supprimés en Belgique, 144.
 Testament (Le) de Pierre le Grand, 94.
 Travaux (Les) des araignées, 106.
 Travaux (Les) historiques en Allemagne, 166.
 Trésor (Le) de Mycènes, 124.
 Vitrail (Le nouveau) de la Cathédrale d'Anvers, 141.

CHRONIQUE, 7, 14, 23, 30, 38, 46, 54, 63, 69, 78, 94, 102, 108, 119, 125, 133, 142, 150, 158, 166, 174, 183, 193.

Décès. Alzog, Joh., 54. — Antigna, J. P. A., 47. — Audiffret, marquis d', 70. — Back, Sir G., 109. — Barni, Jules, 109. — Bazin, F., 109. — Blakey, Robert, 174. — Bonomi, J., 47. — Bormans, J. H., 95. — Boulogne, Ch., 63. — Castille, E., 54. — Cermak,

Jaroslav, 70. — Clark, W. G., 183. — Cooper, William R., 183. — Dantan aîné, 95. — Daubigny, 39. — De Cort, Frans, 22. — Delafosse, G., 183. — Du Mortier, Barthélemy Ch., 109. — Elton, Capitaine, 39. — Eslava, Michel Hilarion, 134. — Falisse, Vict., 23. — Forbiger, A., 54. — Fries, Elias, 39. — Garcin de Tassy, 142. — Garnier-Pagès, L.-A., 174. — Henry, Jos., 109. — His de La Salle, A.-Ch., 79. — Hüntten, Fr., 39. — Khanikoff, Nicolas de, 194. — Keim, Theodor, 194. — Kohl, J.-G., 174. — Lacroix, G.-J., 174. — La Fizelière, A. de, 39. — La Saussaye, de, 47. — Latouche, Aug., 134. — Leharivel-Durocher, 174. — Leo, H., 79. — Lewes, G.-X., 194. — Loménie, L. de, 54. — Los Rios, Amador de, 63. — Lucas, Hipp., 183. — Poulet-Malassis, A., 39. — Mayer, J.-R., 54. — Naudet, Jos., 134. — Noble, Julien, 95. — Papadopoulos Vretos, 183. — Pierron, Alexis, 194. — Preller, Fr., 79. — Roulez, J.-E.-G., 53. — Ruelens, Estelle, 53. — Russell, Lord John, 95. — Sano, Emm., 79. — Schwerdgeburth, 174. — Sclopis, le comte, 47. — Secchi, Angelo, 39, 45. — Slane, William Mac Guckin, baron de, 142. — Stirling-Maxwell, Sir William, 30. — Tanneur, Ph., 39. — Teuffel, W.-S. von, 54. — Van Dessel, Camille, 100. — Van Rossum, Ad., 126. — Vinet, Ern., 39. — Weigand, Fr.-L., 109.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie royale de Belgique. Classe des beaux-arts, 15, 31, 47, 79, 95, 103, 119, 151, 159, 174. — Classe des lettres, 15, 31, 47, 54, 79, 95, 109, 126, 167, 183. — Classe des sciences, 15, 31, 39, 47, 70, 79, 95, 110, 126, 167, 183, 194. — Commission royale d'histoire, 16, 55, 111, 175. — Commission de la Biographie nationale, 4, 167.

Académie royale de médecine, 4, 23, 39, 55, 70, 86, 103, 119, 151, 167, 194.

Commission royale pour la publication des anciennes ordonnances de la Belgique, 134.

Société royale de botanique, 4, 80, 119, 195.

Société entomologique, 16, 31, 39, 55, 71, 86, 103, 135, 142, 151, 167, 194.

Société belge de géographie, 87.

Société de géographie d'Anvers, 71, 80, 195.

Société géologique, 23, 31, 55, 71, 120, 127.

Société malacologique, 39, 55, 112, 151.

Société de microscopie, 4, 55, 71, 111, 120, 151, 175, 195.

Société de numismatique, 79, 111.

BIBLIOGRAPHIE.

Sommaires de publications périodiques belges et étrangères. Listes des ouvrages récents belges et étrangers, 8, 16, 23, 32, 39, 48, 56, 63, 71, 80, 87, 95, 103, 112, 120, 127, 135, 143, 151, 159, 167, 175, 184, 195.

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 1 — 6 JANVIER 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — P. THOMAS. Développement historique du sens de la couleur, par H. Magnus. — C. PICQOÉ. Numismatique yproise, par A. Vandepereboom. — Revue belge de Numismatique, 33^e année. — Catalogue de la Bibliothèque de F. J. Fétis. — Le feld-maréchal de Ligne, par le comte Thürheim. — Introduction à l'enseignement élémentaire de la botanique, par F. von Muller. — Les mathématiques en Belgique, par P. Mansion. — Sociétés savantes. — E. BANNING. La navigation du Congo par Stanley. — Les fouilles d'Olympie. — Musique. — Nouvelles. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Die Geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes, von Hugo Magnus. — Leipzig, Veit u. Comp^e, 1877. In-8^o.

La science moderne est moins théorique qu'historique : elle s'attache surtout à observer la nature dans sa perpétuelle transformation, et elle s'efforce de remonter aux différentes phases de cette transformation. Telle est la voie qu'a suivie M. Magnus dans son intéressante étude sur le développement du sens de la couleur. Nous ajouterons qu'il s'est inspiré de Geiger et qu'il s'appuie souvent sur les recherches de ce savant ingénieur (mort il y a quelques années.)

Le titre de l'ouvrage peut paraître étrange. Quoi ! le sens de la couleur aurait varié selon les âges de l'humanité ? Nos premiers pères étaient donc constitués autrement que nous ? Même s'il fallait admettre une variation dans la vie sensorielle de l'homme, ne conviendrait-il pas de l'appeler une décadence plutôt qu'un développement ? Il semble, en effet, que les sens de l'homme primitif aient dû être plus fins, plus actifs, que ceux de l'homme civilisé ; on parle de la vue perçante, de l'odorat subtil, de l'ouïe délicate du sauvage. Ces objections, M. Magnus les réfute très habilement dans son premier chapitre.

Il distingue avec raison l'activité élémentaire des organes et les fonctions plus élevées qu'ils sont appelés à remplir : celle-là est commune au sauvage et à l'animal, celles-ci dépendent d'une culture plus haute. De ce que le sauvage perçoit des bruits légers à une grande distance, il ne s'ensuit pas qu'il puisse apprécier les beautés de la mélodie et de l'harmonie ; le sens de l'odorat est très-développé chez les chiens, mais ils sont indifférents aux bonnes et aux mauvaises odeurs.

De même, l'homme à l'état de nature a pu être impressionné par des rayons lumineux très-faibles sans avoir pour cela le sens de la couleur ou celui de la beauté de la forme ; la sensibilité actuelle de notre rétine est le résultat héréditaire d'une éducation qui s'est prolongée pendant bien des générations.

Le chapitre deuxième est la partie capitale de l'ouvrage ; l'auteur y étudie la connaissance des couleurs dans les diverses périodes du développement du genre humain. Comment, pour cette recherche, faut-il diviser les couleurs ? M. Magnus écarte l'ordre adopté par Newton, lequel repose sur le degré de réfrangibilité des sept couleurs prismatiques (violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge). En effet, cette échelle correspond à l'éducation actuelle du sens de la couleur ; or, ce sens n'a pas toujours eu la même puissance : autrefois la rétine humaine ne distinguait pas dans le spectre solaire autant de couleurs qu'aujourd'hui. Xénophane (milieu du 6^e siècle avant J.-C.) ne voit dans l'arc-en-ciel que trois couleurs : rouge, pourpre, vert-jaunâtre ; Aristote également : rouge, vert, bleu (quelquefois avec une nuance complémentaire : le jaune). — M. Magnus suit donc un ordre différent ; il envisage les couleurs au point de vue de la richesse de lumière (*Lichtreichthum*) qu'elles présentent. Il traite d'abord des couleurs riches en lumière (rouge, orangé, jaune) ; puis de celle qui possède une force lumineuse moyenne (vert) ; enfin de celles qui sont faiblement lumineuses (violet, indigo, bleu).

L'homme a commencé par ne distinguer que la lumière comme telle et l'absence de lumière ou l'obscurité. Au degré suivant de son développement, le sens de la couleur se sépare de celui de la lumière, et l'œil, par des transitions insensibles, discerne les trois couleurs lumineuses : rouge, orangé et jaune.

A cette période appartiennent les poèmes homériques ; la couleur moyenne, le vert, s'y confond encore avec le jaune ; le bleu et le violet, avec l'idée d'obscurité. L'Iliade et l'Odyssée — M. Gladstone avait déjà constaté ce fait (1) — sont beaucoup plus riches en épithètes exprimant le plus ou moins d'intensité de la lumière qu'en épithètes exprimant la couleur proprement dite ; mais déjà le rouge et le jaune sont parfaitement caractérisés comme tels. — M. Magnus fait ressortir le rôle important qu'ont joué ces deux couleurs dans les arts et dans la vie civile et religieuse des anciens. Les trois couleurs que Xénophane voit dans l'arc-en-ciel appartiennent à la partie lumineuse du spectre. La plupart des philosophes grecs

(1) *Studies on Homer and the Homeric age*. Dans un travail récent (*The coloursense*) publié par la revue *The Nineteenth Century* (n^o 8, octobre 1877), l'illustre homme d'Etat anglais, à propos de l'ouvrage de M. Magnus, se livre à un nouvel examen de la question. Par l'étude minutieuse des détails, par des statistiques fort précises et fort curieuses, il confirme ses conclusions antérieures ; il va même plus loin : il estime qu'il faut interpréter autant que possible les épithètes homériques qui semblent exprimer une couleur, comme épithètes exprimant seulement la lumière avec ses reflets et l'obscurité ; p. ex. *pholios* désigne moins la couleur appelée « gris » qu'un mélange d'ombre et de clarté. — W. Jordan (*die Farben bei Homeros* dans les *Jahrbücher für classische Philologie* de Fleckeisen, Tome 113, 1876), au contraire, est beaucoup plus libéral : il accorde à Homère la connaissance des couleurs proprement dites, à l'exception du vert ; quelques-unes de ses remarques sont dignes de considération.

reconnaissent comme couleurs fondamentales le blanc, le noir, le rouge et le jaune. Plin l'ancien et Aulu Gelle donnent la prééminence au rouge. Sans doute les plus modernes d'entre ces auteurs étaient déjà en état de distinguer les couleurs faiblement lumineuses ; mais l'importance qu'ils accordent au rouge et au jaune montre que ces couleurs affectaient leur sensibilité avec une énergie particulière. Cette prédominance disparaît peu à peu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

La perception nette et distincte de la couleur moyenne, le vert marque une nouvelle phase dans le développement du sens de la couleur. Cette perception n'apparaît qu'assez tard chez les peuples anciens ; ils confondent généralement le vert avec le jaune pâle. On est tenté de crier au paradoxe : les poètes restèrent-ils donc si longtemps insensibles à l'impression de la verdure, à ces teintes variées qu'elle donne aux paysages ? L'idée de vert et celle de fraîcheur ne sont-elles pas étroitement unies ?

Un examen attentif des preuves alléguées par M. Magnus, du moins en ce qui concerne les Grecs, nous force de lui donner raison, quoique déjà dans Hésiode on trouve l'épithète de *chlôros* appliquée à la végétation vigoureuse. En revanche, M. Magnus, comme l'observe très-bien M. Gladstone, se heurte à une difficulté insoluble quand il prétend que l'idée de vert-clair s'est dégagée de l'idée de pâleur, et l'idée du vert-sombre de celle d'obscurité.

Nous passons au dernier degré de développement, à la perception des couleurs faiblement lumineuses (bleu et violet.) Le bleu clair resta longtemps confondu avec l'idée générale de gris ; le bleu foncé, avec l'idée d'ombre et d'obscurité. L'adjectif latin *caeruleus* exprime tout à la fois ces deux notions. L'adjectif *cyaneos* dans Homère désigne exclusivement l'absence de lumière ou le jeu des ombres, etc. ; l'adjectif *glaukos*, certains effets de lumière. Ni dans l'Iliade ni dans l'Odyssée il n'est question de l'azur du ciel. Toutefois l'épithète *éeroeïdes*, litt. « semblable à l'air, couleur d'air » nous paraît, au moins dans un passage de l'Iliade (V. 770), pouvoir s'appliquer à un ciel serein. Les Pythagoriciens identifient le « bleu » et l' « obscur ». Chez Platon, chez Aristote, etc., l'idée du bleu comme tel était encore vague. Le mot « violet » dans les poètes grecs et latins est généralement synonyme de « noir, obscur ». A ce propos, M. Magnus reproduit le passage suivant de Geiger : « Homère compare les « cheveux d'Ulysse à l'hyacinthe ; donc la « couleur bleue de cette fleur et la couleur « noire des cheveux d'Ulysse ne sont, à ses « yeux, qu'une seule et même couleur. » Il ne tient pas compte d'une objection très-sérieuse de W. Jordan, savoir : cette comparaison ne porte pas sur la couleur, mais sur la forme des boucles de la chevelure d'Ulysse, puisque Homère nous dit ailleurs qu'Ulysse était blond ! En latin *caeruleus* conserve la

signification de « sombre, noirâtre » jusque bien avant dans l'ère chrétienne. La faculté de percevoir le bleu n'est pas encore universellement répandue : M. Magnus rapporte, d'après Bastian, que même aujourd'hui certaines peuplades ne savent point distinguer le bleu du vert.

M. Magnus consacre le troisième et dernier chapitre de son ouvrage à des considérations physiologiques sur le développement du sens de la couleur, et il résume comme suit les résultats de ses observations :

Dans la période primitive, l'homme ne possédait que le sens de la lumière, celui de la couleur lui manquait totalement; le sens de la couleur est sorti, par un développement graduel, du sens de la lumière; enfin les couleurs ont été perçues d'autant plus tôt qu'elles ont plus d'intensité lumineuse : ainsi, dans l'ordre chronologique, le rouge est la première et le violet la dernière couleur reconnue et caractérisée comme telle. Et il n'est pas impossible que nos descendants acquièrent le sens de couleurs qui échappent encore à la génération actuelle.

On voit que, dans cette étude, M. Magnus unit deux sciences qui, en apparence, n'ont rien de commun : la philologie et la physiologie. Une pareille union doit certainement être féconde; et ce procédé, qui nous ouvre de nouvelles et vastes perspectives, ne saurait être trop encouragé. Seulement, il ne peut être appliqué avec fruit que par des hommes également versés dans des branches toutes différentes. Nous rendons hommage aux connaissances étendues et variées de M. Magnus; mais, dans le domaine philologique, il manque parfois de critique : par exemple, il cite (p. 16) comme étant réellement de Timée de Locres le traité *De anima mundi et natura*, qui est apocryphe. — Les résultats de ses recherches, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, nous paraissent contestables en certains points. La question est d'ailleurs des plus complexes et des plus délicates. Pour ne parler que des Grecs et des Romains, les monuments littéraires et autres qu'ils nous ont laissés ne nous donnent qu'une idée imparfaite de leur vie interne, si je puis m'exprimer ainsi. Il nous semble que M. Magnus glisse trop légèrement sur l'influence que peuvent exercer sur le sens de la couleur, la race, le climat, etc. Il a tort d'attribuer exclusivement aux peuples du Midi le goût et le sentiment des couleurs vives (p. 54-55) : l'auteur n'a donc jamais voyagé en Angleterre? et quels coloristes que nos peintres flamands! Il aurait dû étudier aussi au point de vue étymologique les épithètes exprimant la couleur. Notamment il aurait peut-être été utile de distinguer les épithètes désignant une couleur abstraite (p. ex. *melas, erythros*, etc.) de celles qui sont dérivées du nom d'un objet coloré (p. ex. *prasinos, batrachis*, etc.). Et n'est-il pas remarquable qu'en latin il n'existe point d'épithète pour exprimer le jaune abstrait, le jaune absolu? Nous avons, en effet, *croceus* « jaune safran » *luteus* « jaune orange » etc.; *flavus* ne marque qu'une nuance du jaune proprement dit, le jaune fauve ou le jaune d'or; de même *fulvus*, etc. — Nous bornons là nos observations; une discussion approfondie nous entraînerait trop loin.

Le style de l'ouvrage est généralement clair; il n'est pas exempt de longueurs et de répétitions.

PAUL THOMAS.

Essai de numismatique yproise, par Alphonse Van denpeereboom. — Bruxelles, Gobbaerts, 1877, in-8° de 378 pages et de 42 planches.

M. Vandenpeereboom, qui pourrait aujourd'hui, comme Dioclétien à Salone, se borner à cultiver son jardin, a trouvé que ce n'était pas assez et nous le voyons se reposer de l'exercice du pouvoir dans de sérieuses études d'histoire et de numismatique. Il publiait, il y a trois ans, un gros volume : *Le Conseil de Flandre à Ypres, précédé des « Cours de justice qui ont exercé juridiction souveraine sur la ville d'Ypres et sur la West-Flandre. L'Essai numismatique*, dont nous allons parler, a paru dans les livraisons de la *Revue belge de numismatique* durant les années 1876 et 1877, de même que le *Conseil de Flandre* avait vu le jour dans les tomes V et VI des *Annales de la Société historique, etc., de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre*.

Quand Hubert Goltzius, parti d'Anvers, le 2 avril 1556, pour visiter les collections de nos vieilles provinces, fut arrivé dans Ypres, il y trouva quatre numismates dont il nous a laissés les noms. C'étaient Gislenus Curtius, Joannes à Lichtervelden, Michael Henemannus et Balduinus Verbuemels. Il y a quarante ans, Ypres ne comptait plus un seul cabinet de médailles. L'année 1840 vit naître une société archéologique et le Musée communal. L'on devine que l'auteur de l'*Essai* a été pour beaucoup dans ce relèvement des études historiques à Ypres. Le droit de monnayage pour cette ancienne métropole industrielle du pays de Flandre constituait un privilège exclusivement communal. Gui de Dampierre, comte de Flandre et marquis de Namur, en 1297 et en 1299, autorisa les échevins yprois à frapper monnaie dans leur ville, et, en même temps, leur donna des lettres de non préjudice pour eux et pour leur loi. Lorsque M. Vandenpeereboom nous dit que les plus anciens deniers yprois ne remontent pas au delà du règne de Philippe d'Alsace, nous croyons qu'il s'avance un peu trop. A coup sûr, le premier denier publié par lui est du XI^e siècle, ce que l'*Essai* énonce, au demeurant, par une étrange méprise. Ce premier denier, de grand module, à la légende *IPPEREA*, présente de l'analogie avec la monnaie des Godefroid frappée à la même époque. Comme sur celle-ci, une large épée à gorge se trouve placée droite devant la figure; contre la nuque du guerrier se distingue la hampe d'une enseigne de guerre. Est-ce S MARTINI, qu'il faut lire au revers? Pour ce qui est de la maille n° 12 de la pl. D, elle porte clairement FLIP sur l'exemplaire de la collection Verniers. Nous regrettons que M. Vandenpeereboom n'ait pas voulu prendre sur lui d'étudier à nouveau certaines questions du monnayage yprois, qu'il ne se soit pas étendu un peu sur la signification des symboles, sur la chronologie des types, sur les points de similitude entre les mailles yproises et la monnaie d'autres villes du comté, enfin qu'il ait cru devoir, en tout cela, se rapporter à l'avis d'autrui. M. Dewismes, dans son Catalogue des monnaies de Flandre, ne nous avait donné que vingt-six petits deniers yprois; l'*Essai* ne contient pas moins de cinquante-sept figures variées.

Avant de décrire les jetons de l'échevinage communal et les jetons des échevins de la châtellenie d'Ypres, M. Vandenpeereboom entre dans les détails de l'organisation judiciaire et administrative de la commune et de la châtellenie. Il pense que les magistrats yprois durent se servir de jetons pour calculer, avant les magistrats des autres cités flamandes. Toutefois ce n'est qu'au XV^e siècle que les trésoriers d'Ypres font mention de *rekenpenninghen* achetés aux frais de la commune. En 1608, les échevins chargèrent un orfèvre nommé Bultynck de la gravure de jetons de cuivre et de deniers d'argent destinés aux commissaires comptables. Aucun de ces premiers « deniers d'argent » n'a été retrouvé. Vient ensuite, dans l'*Essai*, la description des nombreux jetons au lion portant une colonne et aux armes du roi d'Espagne, les *deniers* frappés en

1678 et en 1699, à Paris, les jetons de l'empereur Charles VI et les œuvres des graveurs Van Berckel et Wiener. Puis, nous voyons passer sous nos yeux les jetons d'argent frappés pour le service de la châtellenie, aux noms de Philippe IV, de Louis XIV, de Charles VI, de Marie-Thérèse et de Joseph II.

L'autre moitié de l'*Essai de numismatique yproise* est consacrée aux médailles, aux jetons, décorations, métaux des gildes, des corporations, etc. Ce canevas numismatique, M. Vandenpeereboom le couvre de mille figures relevées de détails intéressants. Voici les émeutiers de la *Cokerulle, popolo minuto*, commettant des « fais oribles ki selonc Dieu et raison ne doivent demorer sans estres amendei » contre le *popolo grasso* de la draperie. De l'année 1280 descendons à 1740, et entrons avec l'auteur dans les corps de garde de la place : nous y prendrons connaissance d'un règlement en 101 articles que vient de faire renouveler le général lieutenant, baron L. Cronström, gouverneur de la ville et de ses dépendances. Histoire des gildes de Notre-Dame, histoire des monuments, de l'église Saint-Martin et des admirables Halles, étude sur la bienfaisance publique à Ypres, — laquelle était fort bien organisée, — administration ecclésiastique, tout ce monde de souvenirs nous est présenté dans une phrase simple et claire, où une bonhomie malicieuse enlève aux détails leur sécheresse d'origine. Nous sommes sûr qu'il n'y aura pas que les numismates pour goûter le livre de M. A. Vandenpeereboom.

CAM. PICQUÉ.

Revue Belge de Numismatique, trente-troisième année. Bruxelles, Decq, 1877. Vol. in-8°.

Ce recueil poursuit d'un train toujours égal son honorable carrière. Pendant l'année qui vient de finir, il ne s'est guère trouvé que M. G. A. Ulsebos, archéologue utrechtais, pour aborder des questions de numismatique ancienne. Il a donné, dans la première livraison de la *Revue*, une consciencieuse étude de métrique.

Après avoir pesé un certain nombre d'objets de métal, reposant dans le musée de l'hôtel de ville d'Utrecht et détérrés à Vechten, il prit le soin de dresser le tableau de ses constatations. Dans la première colonne est indiqué le nom romain; dans la deuxième, le poids normal des poids romains de ce nom, et dans la dernière colonne le poids des pièces pesées. Plus loin, M. Ulsebos examine de petites monnaies de cuivre, des *folles*, de Tibère II Constantin, empereur d'Orient.

Le moyen âge, comme c'est presque toujours le cas pour nos numismates, a été cultivé avec prédilection. C'est sur ce terrain que nous rencontrons MM. Chalon, l'infatigable président de la Société belge de numismatique, Ch. Cochetoux, H. Helbig, le baron de Chestret et M. C.-A. Serrure, qui établit, avec une rare compétence, que les petits deniers portant le nom d'*Arnot*, et frappés à Alost, 1127-1138, sont d'Arnould de Danemark, neveu de Charles-le-Bon.

M. Deschamps de Pas nous donne un nouveau supplément à son important *Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre, des maisons de Bourgogne et d'Autriche*, commencé en 1863, tandis que, de son côté, M. G. Vallier complète la numismatique féodale du Dauphiné par la publication de quarante-cinq monnaies inédites d'évêques, de seigneurs laïcs et de dauphins. Enfin, MM. Vandenpeereboom, De Schodt, Rouyer, Hooft Van Iddekinge, E. André et Picqué se sont attachés à expliquer un grand nombre de médailles, de métaux et de jetons.

Des deux grandes séances annuelles de la Société de numismatique, la première d'ordinaire se tient

hors de Bruxelles, dans une ville de nos anciennes provinces.

Au mois de mai dernier, à Maestricht, M. Hoof van Iddekinge, l'érudit et patient secrétaire de la commission des monuments de Hollande, prenait la parole pour développer une thèse nouvelle de numismatique mérovingienne. Il essayait de classer chronologiquement des monnaies d'or de la première race frappées à Maestricht, se fondant pour cela sur l'affaiblissement progressif de l'aloï, constaté par la détermination du poids spécifique. En passant, M. Hoof établissait que les armoiries de Maestricht dérivent d'un symbole connu avant Charlemagne, et après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur la monnaie mérovingienne et carlovingienne, il exposait une méthode chronologique de classement des tiers de sol d'or, et fixait les lieux d'émission des saïgas, ou menue monnaie d'argent franke, en comparant leurs symboles avec les armoiries de temps plus rapprochés de nous. A l'appui de sa thèse, le savant numismate fit passer sous les yeux de ses confrères des tableaux de types et de symboles et une photographie reproduisant quatorze tiers de sol d'or provenant d'une trouvaille récente faite à Drongrijp en Frise.

Dans la même séance, M. Picqué, voulant faire aussi de la numismatique de situation, exhiba quatre monnaies d'or de la plus grande rareté, frappées en 1503 et en 1510, dans le *Vroenhove* de Maestricht; M. de Schodt, de son côté, donna lecture d'une notice sur les méreaux de l'ancien chapitre de Notre-Dame, à Maestricht.

Le jour de l'assemblée générale de juillet, M. Picqué, à l'occasion de la découverte d'une belle aïlique ou enseigne du XIII^e siècle, fit l'histoire du célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Roc-Amadour dans le Quercy, au point de vue belge. Roc-Amadour était un des lieux de dévotion lointains que l'on infligeait le plus chez nous, et les gouvernants français l'achalandèrent beaucoup, aux dépens des Flamands, au commencement du XIII^e siècle, lors de la grande lutte du lion contre le lis. Le même numismate lut encore une notice historique et littéraire sur un curieux jeton de cuivre rouge, datant du XIV^e siècle et représentant un personnage élégant, couronné du chapel de roses qui se donnait aux poétiques *puy's verds* et *puy's d'amour* de l'Artois et du Hainaut.

CAM. P.

Catalogue de la bibliothèque de F.-J. Fétis.
Bruxelles, Muquardt, 1877. 1 vol. gr. in-8.

On sait que l'Etat belge a fait l'acquisition de la riche bibliothèque musicale formée par le savant fondateur du Conservatoire de Bruxelles, et qui constitue l'un des fonds spéciaux les plus précieux de notre dépôt littéraire national. Un particulier ne parviendrait plus aujourd'hui à rassembler les éléments d'une pareille collection, à moins d'être fort riche, et encore? Il y a des choses qu'on désire vainement acquérir, voulût-on et pût-on y mettre beaucoup d'argent: il faut les rencontrer; or, parmi les ouvrages de musique ou sur la musique du fonds Fétis, il en est beaucoup qu'à bon droit on peut qualifier d'introuvables. Ce sont des livres uniques ou des exemplaires dont les pareils n'existent que dans quelques-unes des bibliothèques publiques de l'Europe.

A l'époque où M. Fétis commença sa carrière de collectionneur, personne ne s'occupait de littérature musicale. Il obtenait à des prix dérisoires des livres qu'on paie aujourd'hui leur poids d'or. Il n'avait qu'un rival, c'était Perne, musicien-antiquaire, qui avait, de son côté, réuni de nombreux ouvrages sur l'art musical de l'antiquité et du moyen âge. A la mort de cet érudit, M. Fétis se rendit acquéreur de sa collection. Maintenant les œuvres des anciens

compositeurs et les livres sur la musique sont à la mode; on les recherche soigneusement et on les paie des prix fous, lorsqu'il en paraît dans les ventes, ce qui est fort rare.

Ce dont on est frappé tout d'abord, en parcourant le catalogue du fonds Fétis, c'est de l'esprit philosophique qui a présidé à la formation de cette bibliothèque, où toutes les parties de l'art musical sont représentées: monuments, histoire, littérature, didactique, etc. Le classement méthodique, conçu avec autant de sagacité que d'érudition, est l'œuvre de M. Fétis lui-même, qui avait dressé de ses collections un inventaire que l'administration de la Bibliothèque royale n'a eu qu'à réunir au point de vue des indications bibliographiques.

Les bibliothèques européennes les plus riches en ouvrages sur la musique sont celles de Berlin, de Vienne et de Munich. Aucune n'a publié de catalogue. Celui du fonds Fétis est, en même temps que l'inventaire d'une riche collection, une véritable bibliographie musicale qui rendra de grands services aux amateurs. On peut le considérer comme un supplément au *Manuel du Libraire* de Brunet et au *Trésor des Livres rares* de Graesse, dont il comble les lacunes au point de vue de la littérature musicale.

Le *Catalogue de la bibliothèque de F.-J. Fétis* est un beau volume de près de 1000 pages, dont l'exécution typographique fait beaucoup d'honneur à M. Van Drosselaere, l'imprimeur gantois auquel la maison Muquardt en a confié l'exécution.

Feldmarschall Carl Joseph Fürst de Ligne, die « letzte Blume der Wallonen. » Eine Lebensskizze von A. Grafen Thürheim. Wien, W. Braumüller, 1877.

Les Belges se font gloire de revendiquer le prince de Ligne pour leur compatriote; les Français, depuis M^{me} de Staël, l'ont jugé digne d'être placé au nombre de leurs écrivains les plus aimables; les Autrichiens, de leur côté, rappellent avec fierté qu'il a servi l'Empire pendant plus de soixante années et qu'il a passé parmi eux une grande partie de sa longue et brillante existence. On comprend que le comte Thürheim, dont l'ouvrage est dédié au régiment d'infanterie qui portait autrefois le nom du prince, ait prêté plus d'attention que les biographes ses prédécesseurs à la carrière militaire de son héros et aux souvenirs qui se rattachent au séjour du feld-maréchal à Vienne. C'est à ce point de vue qu'on peut recommander la lecture de son livre, bien qu'il ne renferme guère de renseignements nouveaux et qu'il soit rempli d'une quantité de détails superflus.

Le prince de Ligne occupe incontestablement une place distinguée parmi les officiers wallons dont le colonel Guillaume a récemment rappelé les services (*Histoire des régiments nationaux des Pays-Bas au service d'Autriche*. Bruxelles, Muquardt, 1877). Sa carrière militaire, qui commença en 1756, au début de la guerre de Sept-Ans, et se termina, à proprement parler, en 1790, à la mort de Joseph II, montre qu'il possédait les qualités qui font estimer un chef; mais, quels que soient ses mérites comme soldat, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas assez éclatants pour le ranger parmi les premiers capitaines de son époque.

C'est à d'autres titres que son nom mérite de survivre: la postérité reconnaîtra en lui un des représentants les plus brillants et les plus originaux de la société du XVIII^e siècle, et surtout un écrivain moraliste charmant, malgré ses défauts. Ce dernier aspect est malheureusement celui que le comte Thürheim a le moins observé; aussi à côté de son livre, les ouvrages de Reiffenberg (*Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne*. Mémoires

de l'Académie, tome IX. Réimprimé avec des additions et des corrections dans le tome VII de l'*Annuaire de la Bibliothèque royale*) et de Petermans (*Le prince de Ligne*, Liège, 1857), conservent tout leur intérêt.

Introduction to botanic teachings at the Schools of Victoria, by baron F. von Muller, government botanist. — Un vol. in-8^o de 152 pages et 27 figures intercalées dans le texte. Melbourne, 1877.

Bien que destiné seulement à l'enseignement élémentaire de la botanique dans les écoles de l'Australie méridionale, ce petit livre nous paraît mériter une mention spéciale, d'abord par la raison que son plan est précisément l'inverse de celui qui est généralement adopté chez nous pour ces sortes d'ouvrages. En effet, nos traités de botanique exposent, en premier lieu, les notions théoriques relatives à l'organographie et à la physiologie, puis se terminent par l'étude de quelques familles. La conséquence de cette méthode, au point de vue de l'enseignement, est que, vu le temps malheureusement trop restreint assigné à cette branche, l'instituteur peut à peine effleurer la première partie du programme, celle dont le caractère est purement théorique, — et doit presque toujours laisser de côté l'étude pratique des familles végétales. Rien d'étonnant donc si l'enfant quitte l'école sans posséder, sur les végétaux qui l'environnent, les notions qui pourraient lui être si utiles dans le cours de la vie, et si, la mémoire farcie de définitions et de termes techniques, il est convaincu que la botanique n'est qu'une science de mots, dont il est dégoûté à tout jamais.

M. Muller procède différemment: il donne pour point de départ à son enseignement l'observation de la nature; il veut qu'on intéresse tout d'abord les élèves aux plantes indigènes qui croissent dans leur canton, qu'on les leur fasse étudier d'une manière simple et pratique, pour arriver ensuite à déduire des faits observés les notions de théorie indispensables. Pour lui, on doit enseigner la botanique par des procédés essentiellement intuitifs, toujours l'analyse précédant la synthèse. C'est, en effet, le seul moyen d'en rendre l'étude attrayante et fructueuse. Son livre est divisé en vingt-deux chapitres, dont chacun a plus spécialement trait à une famille et comprend: des considérations sur l'histoire, les usages, la dispersion géographique et la description des espèces les plus marquantes accompagnées de bonnes figures anatomiques. Il se propose de donner un complément à cette première partie, de manière à embrasser l'étude de tous les végétaux indigènes les plus utiles à connaître. Enfin, nous ajouterons que le livre qui fait l'objet de cette note n'a pas le seul mérite de développer une idée pédagogique neuve dont nous voudrions que notre enseignement national pût tirer profit, mais qu'il se recommande aussi à l'attention des botanistes: il contient un certain nombre d'observations inédites sur la flore si curieuse de l'Australie, dont on doit surtout la connaissance aux importantes publications du savant naturaliste de Melbourne.

E. M.

Les Mathématiques en Belgique en 1871, 1873, 1874, 1875 par M. Paul Mansion, professeur à l'Université de Gand. — Sous ce titre, le *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, publié à Rome par M. B. Boncompagni, contient (livr. de septembre et d'octobre) un travail qui fait suite à une autre étude pour l'année 1872, insérée dans le même *Bulletin* (juillet 1873). Ces deux travaux, comprenant ensemble 72 pages in-4^o, ne renferment pas seulement des indications bibliographiques étendues, mais l'analyse critique d'un bon nombre d'ouvrages. C'est un aperçu intéressant d'un des côtés du mouvement scientifique en Belgique pendant cinq années.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — COMMISSION DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE. — Séance du 29 décembre. — Installation de M. Heremans, élu membre en remplacement de M. Guillaume, décédé.

L'élection du président est ajournée au mois de mai. M. Van Beneden, vice-président, est nommé président intérimaire; M. Alphonse Le Roy, membre du comité de révision, en remplacement de M. Guillaume.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — Séance du 29 décembre. Président : M. Soupart. — Le secrétaire fait connaître le décès de M. Elie Gintac, membre honoraire. M. Alvin, président de l'Académie des sciences, fait parvenir une copie de la lettre que lui adresse M. Jules Devaux, chef du cabinet du roi, et par laquelle S. M. le remercie des sentiments qu'il a exprimés en lui portant un toast au banquet d'installation des académies. M. Heyfelder donne quelques renseignements sur le service des hôpitaux militaires d'Alexandropol, auxquels il est attaché en qualité de chirurgien-consultant. M. Casse soumet à l'Académie un travail sur l'absorption et l'élimination de certains gaz; M. Lambert, un mémoire manuscrit intitulé : « Affections de la substance nerveuse du bulbe dentaire. »

M. Crocq fait connaître que par l'intermédiaire de M. Bonnet, de Tournai, il a reçu d'un anonyme une somme de 5.000 francs destinée à la fondation d'un prix à décerner par l'Académie, qui devrait être donné en 1879 ou 1880 à l'auteur du meilleur mémoire manuscrit ayant pour but d'éclaircir l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. Le donateur se propose de la faire suivre d'une somme de 25.000 francs dont les intérêts seraient employés à fonder un prix qui pourrait être décerné tous les trois ou quatre ans au meilleur mémoire sur la même question. L'Académie pourrait même disposer de toute la somme pour récompenser un progrès capital réalisé dans cette voie, tel qu'un moyen curatif de l'épilepsie. Des remerciements sont votés au donateur anonyme.

M. Boëns présente un appareil en osier construit par un garde-barrière du chemin de fer, à qui l'on avait dû faire l'amputation de la cuisse en laissant un moignon tellement court qu'il était impossible d'y adapter une jambe artificielle. Cet appareil permet au garde-barrière de faire quatre ou cinq lieues par jour. M. Depaire fait rapport sur un mémoire de M. Bruylant, relatif à l'essence de Valériane. Ce mémoire sera inséré dans le Bulletin.

La discussion est reprise sur le rapport de la commission qui a examiné les propositions relatives aux mesures à prendre pour faciliter le recrutement dans les universités. M. Warlomont trouve la cause de la déchéance du niveau des études médicales, dans la marche rapide des connaissances scientifiques. Il faudrait anticiper la bifurcation des études pour les élèves qui se destinent à la médecine. Une autre cause d'infériorité résulte de l'ignorance, dans laquelle sont la plupart des élèves, des langues allemande et anglaise. M. Warlomont propose qu'une commission de sept membres soit chargée d'examiner toutes les réformes et les perfectionnements à introduire dans l'enseignement médical. M. Romme-laere, rapporteur, combat la proposition de M. Warlomont. Il fait valoir tous les avantages que présenterait un institut central des hautes études pour le développement des sciences. La 2^e des conclusions de la commission, ainsi conçue : « Développer les laboratoires des hautes études dans les établissements universitaires, » est mise aux voix et adoptée à l'unanimité. La proposition de M. Warlomont tendant à la nomination d'une nouvelle commission n'est pas adoptée. La proposition tendant à la création d'un institut central des hautes études à Bruxelles est ensuite mise aux voix par appel nominal et repoussée par 10 voix contre 9. La 3^e des conclusions de la commission est adoptée dans les termes suivants : « Instituer des suppléants, à titre temporaire, dans les différents cours des facultés de médecine, en les chargeant de remplacer les professeurs absents et de donner certaines parties des cours. La suppléance aurait le caractère d'un stage scientifique; les suppléants seraient astreints à passer par

des cours scientifiques avant d'aborder des cours d'application. »

M. Soupart, président sortant, cède le fauteuil à M. Hairion.

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE. — Séance du 2 décembre 1877. Président : M. B. C. Du Mortier. MM. Du Mortier, président, Crépin, secrétaire général, Gilbert, conseiller, ont été réélus à l'unanimité et par acclamation pour un terme de trois ans. MM. le docteur Balfour, professeur à l'Université et directeur du Jardin botanique d'Edimbourg, et M. le docteur Ernst, directeur du Jardin botanique de Caracas (Venezuela), sont nommés membres associés de la Société en remplacement de feu les professeurs De Notaris et Parlatore. M. A. Wesmael donne lecture du compte rendu de l'herborisation générale que la Société a faite les 23, 24, 25 et 26 juin dernier aux environs de Mons. Les localités les plus intéressantes visitées par la Société sont : 1^o le bois d'Angre, où croissent les *Carex depauperata*, Good, et *Luzula Forsteri*, Desv. (en Belgique, la dernière espèce n'est connue que dans cette seule localité); 2^o le bois de Saint-Macaire, près d'Obourg, qui possède une florule très-intéressante. M. Gravis, étudiant en sciences de l'Université de Bruxelles, développe des considérations fort intéressantes sur la nature de l'ovaire infère, basées sur l'observation de faits tératologiques. Le président recommande, pour l'herborisation générale de l'année prochaine, le plateau de la baraque de Fraiture. Ce plateau, qui dépasse 600 mètres d'altitude, nourrit une florule subalpine, qui compte parmi ses grandes raretés les *Lycopodium alpinum* L. et *Empetrum nigrum* L. Ce projet d'herborisation sera probablement adopté à la séance du mois de mai prochain. Deux nouveaux membres effectifs sont nommés.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. — Séance du 27 décembre. — L'assemblée procède à la nomination de trois membres honoraires et de six membres correspondants, ainsi qu'à l'admission d'un membre effectif et de deux membres associés. M. E. Kaiser, de Berlin, fait hommage à la société de cent préparations faites par lui même, se rattachant aux différentes branches des sciences micrographiques. M. Paul Petit, de Paris, présente quelques observations sur le travail « Algues des environs de Bruxelles », de MM. L. Piré et H. Miller (voir Bulletin mensuel du 29 novembre 1877.)

M. J. Deby présente quelques considérations sur la nature morphologique d'un infusoire très-rare, trouvé en grande quantité dans les eaux saumâtres des environs d'Ostende. M. E. Van den Broeck présente une note sur les Diatomées et les Foraminifères recueillies en 1843, par Ehrenberg, dans l'Escaut, à Anvers. M. Cornet donne lecture de la traduction qu'il a faite d'un mémoire de M. le docteur J. J. Woodward, de Washington, ayant pour objet de « l'emploi des lumières artificielles en photo-micrographie ». La société doit à la bienveillance de M. Woodward d'être en possession d'une splendide collection de photo micrographies, obtenues par les procédés décrits dans le mémoire de cet habile opérateur. Ces travaux figureront au Bulletin mensuel de la Société.

NOTES ET ÉTUDES.

LA NAVIGATION DU CONGO PAR STANLEY.

Le XIX^e siècle, après tous les grands événements qu'il a vus s'accumuler dans son cours, après les transformations profondes qu'il a apportées dans la vie politique, sociale, économique des nations, semble ne pas devoir finir sans avoir ouvert à l'activité humaine un continent nouveau. L'Afrique offre depuis vingt-cinq ans un spectacle qui renouvelle à beaucoup d'égards sous nos yeux, l'histoire de la fin du XV^e, du commencement du XVI^e siècle. La découverte du Niger et du Nil, du Zambèse et du Congo, avec les im-

menses régions qu'ils traversent et fécondent, a fait ressentir aux générations vivantes quelques-unes de ces fortes émotions qui ont dû agiter l'âme des contemporains de Colomb et de Vespuce, de J. Cartier et du P. Hennepin, de Solis et d'Orellana, quand ceux-ci vinrent leur annoncer l'existence d'un nouveau monde, de ses forêts, ses montagnes et ses lacs, de ses énormes fleuves, le St-Laurent, le Mississippi, l'Amazone, la Plata. L'ère des *Conquistadores* a recommencé pour nous, avec cette différence, toute à l'honneur de notre temps, que c'est moins l'ambition ou l'avidité que l'amour de la science et la philanthropie, qui guident, à travers les contrées inconnues de l'Afrique, les pas des explorateurs modernes.

Le nom de Stanley vient de s'inscrire à côté des plus illustres parmi ces derniers. Déjà son expédition de 1871 à la recherche de Livingstone avait révélé chez lui d'éminentes qualités de voyageur. A peine avait-il revu l'Europe, pour rendre compte de l'heureux résultat de sa mission que les directeurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, donnant un rare exemple de munificence, se concertèrent pour permettre à Stanley d'entreprendre une nouvelle campagne où il pût déployer toutes les ressources de son caractère, l'énergie, l'intrépidité, le sang-froid, surtout une indomptable persévérance. Cette fois il avait un but indépendant à poursuivre. Livingstone venait de mourir (1^{er} mai 1873) sur les rives du lac Bemba, après avoir signalé et déterminé en partie le cours supérieur d'un nouvel et puissant fleuve, le Lualaba. Depuis Speke et Grant, Baker et Schweinfurth, la recherche des sources du Nil n'avait plus fait de progrès notable. Il s'agissait de souder les fragments épars de toutes ces découvertes, de les coordonner, de déterminer les bassins réciproques du Nil et du Lualaba, en commençant par reconnaître exactement le système des grands lacs. Cette lourde tâche a été accomplie à la lettre, et le dernier épisode de ses trois années de voyage, en couronnant dignement les travaux antérieurs de Stanley, a couvert son nom de gloire.

L'expédition quitta Zanzibar au mois de novembre 1874; elle se composait alors, outre son chef, de trois Anglais, Fréd. Barker, Edouard et François Pocock et de 300 indigènes; elle emmenait un bateau démonté, la *Lady Alice*, destiné à servir à l'exploration des lacs. On atteignit rapidement, par la route habituelle des caravanes, le Victoria Nyanza (Ukerewe) dont la circumnavigation, exécutée en deux mois, fut le premier acte de cette mémorable campagne. Cette reconnaissance, en confirmant les assertions de Speke longtemps contestées par Burton, établit l'étendue réelle ainsi que la figure exacte de ce réservoir originel du Nil.

Ce grand travail accompli, Stanley se dirigea à l'ouest, à travers l'Uganda et l'Unyoro, vers le lac Albert (Mwutan) dont il toucha, le 2 janvier 1876, les rives sur un promontoire, élevé de 366 mètres au-dessus des eaux. Il voulait en entreprendre la navigation; mais l'hostilité déclarée des riverains le força de renoncer à son dessein : ce fut la seule fois dans ce voyage, que les événements eurent raison de cette énergique volonté. Revenu sur ses pas, Stanley se rabattit au sud et arriva à Udjiji, au bord du lac Tanganyka, cinq ans après sa première apparition dans cette place. Les eaux du lac s'étaient notablement élevées pendant cet intervalle de temps; les palmiers du marché,

sous lesquels il s'était alors assis avec Livingstone, étaient maintenant couverts de 70 mètres d'eau. Cette observation servit à Stanley à éclaircir la question du Lukuga, que venait de soulever Cameron; à la différence de celui-ci, il y vit un affluent futur plutôt qu'actuel du Lualaba, et subordonna ainsi à des éventualités plus ou moins prochaines, mais qui paraissent inévitables, la jonction de ce grand réservoir au bassin de l'Atlantique. Ce point fixé, il fit en 51 jours le tour complet du lac et établit son indépendance absolue du système du Nil. C'était l'accomplissement du deuxième point essentiel de son programme.

Au mois d'août 1876, Stanley quittait Udjiji avec son escorte, dès lors réduite de moitié; deux de ses compagnons européens, Barker et Ed. Pocock avaient déjà succombé. Il arrivait en octobre à Nyangwe, seize mois après le passage de Cameron. Nyangwe est située par 4°16' de latitude sud, à une distance à peu près égale de l'océan Atlantique et de l'océan Indien. Là, l'intrépide voyageur eut une grande résolution à prendre. Deux partis s'offraient devant lui: gagner au nord le pays des Monbottou en longeant la rive occidentale du lac Albert pour ressortir soit au nord par la vallée du Nil, soit à l'ouest par celle du Niger; ou bien s'attacher au Lualaba dont il venait d'atteindre les rives et le suivre à travers tous les hasards jusqu'au terme de sa course quelque part qu'il dût aboutir. Ce dernier dessein était hardi, presque téméraire; il terrifiait les gens de l'escorte et les Arabes eux-mêmes; ni Livingstone, ni Cameron n'avaient pu l'exécuter; Stanley, néanmoins, soutenu par son vaillant compagnon, Fr. Pocock, résolut de courir l'aventure. Cette décision, dont la détermination du cours complet du Congo, désormais identifié avec le Lualaba, devait être le résultat, a valu à Stanley la gloire de tracer le premier une gigantesque courbe de douze degrés au cœur même de l'Afrique équatoriale et de résoudre ainsi le plus grand problème de sa constitution physique.

Est-il besoin de dire ce qu'il a fallu assumer de labeurs, subir d'épreuves, braver de périls, pour mener à bonne fin cette grande entreprise? Partie de Nyangwe le 1^{er} novembre 1876, l'expédition arriva le 11 août 1877, à Emboma, la plus éloignée des stations européennes sur le bas Congo. Ces neuf mois furent une lutte continuelle contre la nature et les hommes; Stanley perdit dans ce voyage son dernier compagnon européen, Fr. Pocock, à la mémoire duquel il vient de rendre un éloquent hommage, et 36 Wanguana de sa troupe, déjà réduite au départ à 146 personnes.

La marche commença à travers les sombres et épaisses forêts de l'Uregga; mais bientôt il fallut se confier exclusivement au fleuve pour éviter les attaques et les embuscades. La variole éclata avec une intensité effrayante, surtout parmi les Arabes auxiliaires que Stanley avait engagés à Nyangwe et qui ne tardèrent pas à le quitter; il y eut jusqu'à 78 malades à la fois et 18 décès en trois jours. Les canots n'étaient plus que des hôpitaux flottants. En même temps, l'hostilité des indigènes s'accroissait: les agressions devinrent plus fréquentes et plus redoutables.

Le 4 janvier 1877, on se heurta à un nouvel et formidable obstacle: le fleuve, arrivé à l'équateur, était barré par six grandes cataractes, qu'il fut impossible de franchir. On tira les canots à terre et sur une distance de 67 kilomètres, on traça, à

coups de hache, une route à travers les forêts, suffisante pour faire passer les embarcations. Ce travail dura 25 jours pendant lesquels il fallut en outre se défendre constamment contre les indigènes. Au delà des cataractes, les dangers ne firent que s'accroître. Des peuplades belliqueuses et cannibales s'opposèrent violemment au passage de l'expédition; les moyens de conciliation épuisés, Stanley se vit contraint de recourir à la force; il livra 32 combats, parfois trois dans un même jour. Toute exploration des rivages devint impossible. Les canots ne quittèrent plus la rivière, et même, pour éviter des conflits, se glissèrent entre les îles de façon à passer inaperçus.

Du reste, à mesure qu'on avançait vers l'ouest, les dispositions des natifs devinrent moins menaçantes; mais alors surgit, dit Stanley, la plus dure, la plus effrayante de toutes mes épreuves. Arrivé au rebord occidental du plateau, le Congo le franchit par une succession de 62 cataractes et rapides. Pendant cinq mois, ce fut une lutte acharnée contre les flots et les rochers. C'est ici que Fr. Pocock et 15 hommes périrent, brisés ou noyés dans les eaux tumultueuses du fleuve. Après des efforts gigantesques pour faire passer les canots, Stanley prit le parti de les abandonner avec la *Lady Alice* au sommet d'un roc et de continuer sa route par terre. C'est à ce moment, près de toucher au but, que l'expédition faillit succomber par la famine; elle avait tout perdu, marchandises et provisions, dans le passage des chutes. Le prompt retour d'un courrier qui revint avec des secours envoyés par des négociants anglais et portugais d'Emboma, la sauva d'une destruction complète.

Ainsi finit cette héroïque odyssée qui restera célèbre dans les annales des voyages. Elle a eu deux résultats essentiels: la description du cours du Congo et celle du caractère de ses riverains.

Le fleuve a un développement total de 4,640 kil., dont 1,760 depuis ses sources jusqu'à Nyangwe et 2,880 de ce point jusqu'à la mer. Sous le nom de Tchambesi, il descend du plateau de Lobisa et traverse successivement les deux grands lacs de Bangweolo et de Moero. A Nyangwe, après avoir reçu le Kamolondo, il mesure 1,260 mètres de largeur. Il se dirige ensuite au nord, reçoit quantité d'affluents importants et franchit par six grandes cataractes les contre-forts occidentaux de la chaîne qui sert ici de ligne de faite au bassin du Nil. Les dernières de ces cataractes sont sous l'équateur, que le Lualaba franchit près de 26° de longitude est (Gr.); il s'élève jusque vers 1°45' de latitude nord, puis s'incline au sud-ouest et repasse l'équateur par 20° de longitude. C'est dans cet énorme coude, où son lit est semé d'îles, que le Congo atteint ses plus grandes largeurs; il s'épanche comme un lac sur une étendue de 6 à 16 kilomètres. C'est également ici qu'il reçoit les puissants affluents qui expliquent l'énorme quantité d'eau qu'il débite (67,800 mètres cubes par seconde): au nord, l'Aruwini, magnifique rivière, qui est probablement l'Uelle de Schweinfurth, et le Mangala; au sud, le Sankuru, dont le nom est sans doute arrivé à Livingstone et à Cameron sous la dénomination du lac Sankorra; le Kassabi, affluent presque aussi considérable que l'artère principale qu'il rejoint par 20° long. E., et dont les eaux brunes, en se mêlant aux flots argentés du Congo, donnent au cours inférieur de ce dernier sa couleur caractéristique; enfin le Quango, dont le confluent a lieu au delà de 18° long. E.

Arrivé à ce point, le Congo s'engouffre dans une série de défilés, à travers lesquels il atteint la zone maritime. Son lit se resserre jusqu'à 450 mètres, mais se creuse à des profondeurs d'autant plus grandes. Sur une étendue de 288 kil., ce n'est qu'une série continue de chutes et de rapides, à travers lesquels le fleuve tombe d'une hauteur de 200 mètres. Ses flots se brisent avec fureur et forment des tourbillons infranchissables. Au delà de la dernière de ces 62 cataractes, celle de Yellala, le Congo se répand de nouveau calme et majestueux, et forme le gigantesque estuaire qui seul était connu jusqu'ici.

Les obstructions du Congo, à la différence de celles du Nil, sont accumulées sur deux points de son cours, par 16°30' et 26° long. E.; entre elles s'étend le vaste plateau central de l'Afrique, que le fleuve sillonne, libre d'obstacles, avec une profondeur moyenne de 3 mètres, sur une étendue de 1336 kilomètres. Ce fait seul suffirait à faire apprécier l'importance extrême de la découverte de Stanley; ce qui en accroît encore l'intérêt, c'est que cette immense plaine est une des plus riches et fertiles contrées de l'Afrique, " si populeuse, dit Stanley, qu'excepté dans l'Ugogo, je n'ai vu nulle part, en Afrique, de région aussi fortement peuplée. Le nom usuel de village caractérise mal ces agglomérations de demeures; il y a en maints endroits des villes s'étendant sur une longueur de 2 kil., avec une ou plusieurs larges rues, bordées d'habitations propres, bien construites, supérieures à tout ce que j'ai vu dans la partie centrale de l'Afrique orientale. Les indigènes ont, eux aussi, leur physiologie propre. Ils s'adonnent avec une ardeur singulière au trafic, et partout il existe des foires et des marchés. " Tous les produits des contrées tropicales se rencontrent ici avec profusion, et l'ivoire, en particulier, est d'une abondance extraordinaire. Non-seulement les idoles, mais les temples mêmes sont faits de cette substance.

Les populations du bassin central se répartissent, d'après la relation de Stanley, en trois groupes bien distincts, qu'il caractérise d'après les rapports, nécessairement très-fugitifs, qu'il a eus avec la plupart d'entre elles: A l'extrémité orientale, vivent des tribus guerrières féroces, cannibales, absolument rebelles à tout sentiment de bienveillance ou de pitié; ce sont probablement des voisins, peut-être des parents des Niam-Niam et des Monbottou dont elles reproduisent quelques-uns des traits caractéristiques; au milieu, les peuplades hostiles ou perfides alternent avec des tribus amicales et hospitalières, disposées à accueillir les Blancs et à vivre en bons rapports avec eux; à la limite occidentale et sur tout le parcours des cataractes, cette dernière catégorie prévaut exclusivement. Stanley reçut des indigènes de cette région tous les services qu'ils furent en état de lui prêter, et il atteste que sans leur sympathique appui, il n'aurait guère réussi à mener son expédition à bonne fin. Cette dernière observation est d'autant plus importante que des opinions toutes contraires ont eu cours jusqu'ici sur les populations de ces contrées, à travers lesquelles devra passer dans l'avenir la route commerciale à ouvrir dans la section des cataractes.

Il résulte, en résumé, des faits rapportés par Stanley que les peuples les moins accessibles en apparence à la civilisation se trouvent relégués sur le cours supérieur du Congo, à 2,000 kilomètres de l'Atlantique. Dans le cours moyen et inférieur, cet obsta-

cle est sensiblement affaibli, si même il ne disparaît tout à fait. » Je pourrais citer bien des exemples — écrit à ce sujet Stanley — où la bonté, un ton affectueux, le pardon d'une offense gagnèrent des peuplades martiales; et d'hostile et menaçante qu'elle était, donnèrent à leur attitude un caractère de franche amitié et de naïve confiance. Nombre de tribus m'ont supplié à mon départ de revenir au plus tôt parmi elles et m'ont accompagné à de longues distances, comme si elles ne pouvaient se séparer de moi. D'autres, désireuses de revoir leur ami, m'ont apporté leurs amulettes et leurs idoles, en me priant, par le caractère sacré de ces objets, de dire à leurs frères blancs combien elles seraient heureuses de les voir, de faire le commerce avec eux, de contracter avec eux une amitié éternelle. Un roi, dont l'amitié doit être acquise préalablement par tout explorateur qui voudrait pénétrer dans le bassin du Congo, me vainquit en générosité avec tant de délicatesse et de tact que je le considère encore à cette heure comme un phénomène de bonté. » S'il est évident, ainsi que Stanley conclut du reste lui-même, que les entreprises dirigées vers l'Afrique centrale devront partir désormais de préférence de la côte occidentale, on sent toute l'importance de pareilles constatations.

Quelles seront les conséquences prochaines de cette grande découverte? Il serait sans doute prématuré de rien affirmer à ce sujet. Si le Saint-Laurent et le Mississipi baignent aujourd'hui de vastes cités et de magnifiques campagnes, l'Amazone, qui a l'importance du Congo sans en avoir les cataractes, coule, trois siècles après sa découverte, à travers un désert. Toutefois la puissance d'expansion du XIX^e siècle n'est pas à comparer à celle des temps antérieurs, et le courant qui se dirige depuis vingt-cinq ans vers l'Afrique a acquis une intensité qui garantit sa durée. Il est donc hautement vraisemblable que l'admirable conquête de Stanley ne restera pas longtemps stérile. Déjà plusieurs puissances commerciales de l'Europe, l'Angleterre et le Portugal, la France et la Hollande, possèdent des établissements nombreux et importants aux bouches du Congo. Aux entrepôts de Banana, de Punta da Lenha, d'Emboma pourrait s'adjoindre prochainement une station nouvelle, fondée au delà des chutes, vers le confluent du Quango. Le commerce de l'Afrique centrale se concentrerait rapidement sur ce point. Toutefois comme les cataractes sont, en amont surtout, absolument infranchissables à la navigation, le sort de l'établissement dépendrait de la création d'un système de communication régulière, — route, chemin de fer, canal même — qui le relierait à Emboma. Ce serait la condition indispensable du succès, et l'effort serait assez grand pour justifier une entente internationale analogue à celle dont le chemin de fer du Saint-Gothard sera le fruit. Il est vrai qu'une telle entente en supposerait une autre qui réglerait la souveraineté sur les embouchures du fleuve. Les prétentions historiques du Portugal, justement contestées par l'Angleterre, ne pourront être maintenues : l'application des principes formulés par le congrès de Vienne, en l'absence de tout Etat régulièrement organisé et reconnu, fournirait ici une solution facile. De semblables combinaisons de souveraineté mixte ou même de neutralité ne sont plus une nouveauté dans le droit public des nations modernes, et, en présence d'une artère aussi colossale qui conduira un jour par la voie la plus directe le commerce et la civilisation de l'Eu-

rope jusqu'aux rivages de Tanganyka, il n'y a pas d'étude ou de tentative de ce genre qui pût paraître en dessous de l'importance du problème.

E. BANNING.

LES FOUILLES D'OLYMPIE.

Les travaux qui se poursuivent depuis 1875 sur l'emplacement de l'antique Olympie ont mis au jour de nombreux chefs-d'œuvre, dont la valeur justifie l'attention accordée par le monde savant à cette entreprise désormais célèbre. Nous allons exposer les résultats acquis à ce moment, d'après les derniers rapports, et notamment d'après un travail que vient de publier, dans la *Deutsche Rundschau*, le docteur Hirschfeld, chargé de diriger les fouilles de 1875 au mois de mai 1877.

C'est au savant professeur allemand Ernest Curtius que revient l'honneur d'avoir signalé à ses compatriotes l'immense intérêt que devait offrir l'exhumation des restes de l'art antique enfouis sous le sol où s'élevait jadis Olympie. En 1854, il exposa pour la première fois ses vues à ce sujet dans un travail intitulé *Olympia*, qui respire le plus profond enthousiasme pour la civilisation grecque. Vingt ans se passèrent au bout desquels Curtius a pu voir son rêve se réaliser. Au printemps de 1874, le gouvernement allemand l'envoyait à Athènes avec pleins pouvoirs pour mener à bonne fin l'œuvre préparée par lui. Le 25 avril, il concluait avec la Grèce, à l'intervention du représentant de l'Allemagne à Athènes, une convention portant entre autres clauses : que l'Allemagne se chargeait de tous les frais de l'entreprise; que la Grèce serait propriétaire des productions de l'art antique et de tous autres objets que les fouilles mettraient au jour; que l'Allemagne aurait seule le droit de prendre des copies ou des moulages de tous ces objets, — la durée de ce droit étant limitée à cinq années après la découverte de chaque objet. En outre, le gouvernement grec accordait au gouvernement allemand l'autorisation de prendre des copies ou des moulages de tous les antiques qui sont sa propriété ou qui seraient découverts à l'avenir sans la participation de l'Allemagne. Cette convention est valable pour dix années.

On trouvera peut-être que la Grèce s'est fait la part du lion, mais il faut dire que l'entreprise eût été irréalisable dans d'autres conditions, la loi grecque prohibant le transport à l'étranger de tout antique trouvé dans le pays.

Le Reichstag allemand, après avoir voté 57,000 thalers pour couvrir les premiers frais, a ensuite accordé 40,000 marcs pour les travaux de janvier à mars 1876, et 150,000 pour ceux de 1877 à 1878. Une commission directrice, composée des professeurs Curtius et Adler et du conseiller de légation Busch, fut constituée à Berlin, à laquelle vinrent s'adjoindre, en qualité de directeurs des fouilles, l'architecte A. Boetticher et le docteur G. Hirschfeld. Le 4 octobre 1875, ces deux derniers se mettaient à l'œuvre.

La convention du 25 avril 1874 désignait comme devant être le point de départ des fouilles l'emplacement de l'ancien temple de Jupiter olympien. C'est sur ce point que commencèrent les tranchées. Le 6 mai 1876, la première période des travaux était terminée : l'intérieur du temple de Jupiter était presque entièrement déblayé, les objets trouvés étaient moulés et les reproductions photographiques

exécutées. Les résultats de ces premières recherches furent publiés cette même année à Berlin, en une série de planches avec texte explicatif.

Dans la deuxième période, qui va du 25 septembre 1876 au 26 mai 1877, l'intérieur du temple fut entièrement déblayé, les alentours dégagés, et d'appréciables trésors sont venus enrichir l'histoire de l'art. A la façade orientale du temple, les fouilles ont mis à découvert de nombreux fragments du fronton exécuté par le sculpteur Pæonios de Mendé; du côté occidental, des restes importants du fronton sculpté par Alcamène, dont le talent, au dire de Pausanias, n'a été surpassé que par celui de Phidias; des deux côtés, de précieux fragments de métopes; au nord du Pronaos, quinze statues de l'époque romaine; au nord de l'Opisthodomé, des restes du temple d'Héra, qui renferment de remarquables morceaux de sculpture.

Voici, au total, les chiffres des trouvailles faites pendant les deux premières années : objets en marbre, 587; en bronze, 1,928; en terre, 420; varia (verre, os, etc.), 70; métaux divers (fer, plomb, argent), 208; monnaies, 383; inscriptions, 200.

Le temple de Jupiter Olympien, en style dorique, était le plus grand du Péloponèse, après celui de Minerve Alea, à Tégée. Plus grand que le fameux temple de Pæstum, il mesure un peu moins, dans son ensemble, que le Parthénon : environ 22 mètres, du degré inférieur au sommet. Le temple proprement dit a 46 mètres de longueur.

Les frontons, longs de 25 mètres environ et hauts de trois, avaient une profondeur de 0.80. Pausanias nous a laissé une description de l'un et de l'autre. Des restes des figures décrites par l'écrivain grec, ont été retrouvés, dispersés à une distance de 8 à 28 mètres du temple. Ces fragments sont assez importants pour que le docteur Hirschfeld ait pu reconstituer, au moins approximativement, l'ensemble des deux frontons dans des planches jointes à son travail. Celui de la façade orientale représente Pélops et Œnomaüs, prêts à se disputer le prix de la course des chars; celui de la façade occidentale, le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs. Ils ont une haute valeur au point de vue de l'histoire de l'art antique; ils sont d'autant plus précieux que peu d'œuvres vraiment grecques sont parvenues jusqu'à nous, et surtout peu de créations authentiques des grands maîtres. Il est difficile, par exemple, de déterminer quelle part Phidias a prise aux travaux de sculpture du Parthénon. Ici, au contraire, nous nous trouvons en présence de compositions de la plus belle époque de l'art grec, et dont les auteurs nous sont désignés par les écrivains anciens.

Sous le rapport du fini de l'exécution, les sculptures du Parthénon sont plus remarquables que celles du temple d'Olympie, auxquelles elles ne sont antérieures que de peu de temps. D'un côté, tout est travaillé avec un égal soin; de l'autre, beaucoup de rudesse et d'imperfection. Les nus sont admirablement traités; les draperies le sont beaucoup moins bien. On sait d'ailleurs que les artistes péloponésiens étaient parvenus à rendre le nu plus tôt et d'une manière plus parfaite que les vêtements.

Les deux frontons ont la même valeur quant à l'exécution, mais il en est autrement pour la composition. L'agencement des figures du fronton oriental est simple, modeste, prosaïque même. Le fronton occidental présente un caractère tout différent. Avec des éléments relativement peu nombreux, l'artiste a su rendre la lutte sauvage avec une expression de grandeur qui étonne. C'est un tableau vivant, même à l'état de débris. Pour la première fois dans l'his-

toire de l'art grec, le statuaire nous présente des groupes en mouvement. Tandis que dans le fronton oriental, les figures sont comme isolées les unes des autres, de ce côté, au contraire, chacune se rattache à l'ensemble. C'est à propos de ce groupe que Pausanias, d'habitude très-sobre de réflexions au sujet des œuvres qu'il décrit, fait observer qu'Alcàmène vient après Phidias dans l'art de la statuaire.

D'après Pausanias, les métopes qui surmontaient l'entrée du Pronaos et de l'Opisthodomé du temple de Jupiter étaient au nombre de douze. Elles représentaient les travaux d'Hercule. On en a retrouvé une, très-bien conservée, appartenant à la façade orientale, qui représente Hercule portant la Terre, tandis qu'Atlas pénètre pour lui dans le jardin des Hespérides. Les corps nus et les têtes sont de la plus grande beauté.

Une Victoire, du sculpteur Pæonios, haute d'environ deux mètres, trouvée en 1875 au sud-est du temple, est décrite avec admiration par le docteur Hirschfeld :

« La tête, les bras, la jambe gauche à partir du genou manquaient, de même que les ailes; néanmoins depuis l'époque où les œuvres du Parthénon réapparaissent, étaient venues étonner le monde, rien de semblable n'avait été vu. La statue, en marbre de Paros, a environ deux mètres de hauteur. La déesse semble descendre vers la terre; dans la main droite, elle porte une couronne; le bras gauche s'élève et participe ainsi au mouvement de l'ensemble de la figure qui, légèrement inclinée en avant, s'approche de la terre. Déjà son pied droit touche doucement le fragment de rocher qui forme la base, tandis que la jambe gauche plane encore librement. Le vêtement, attaché sur l'épaule droite, laisse à découvert la partie gauche de la poitrine et tombe en légers plis au-dessus de la ceinture placée assez haut. L'étoffe fine, qui descend en ondulant, prend si bien la jambe droite que les formes apparaissent dans toute leur perfection. Au bas, la draperie se déploie en masses de plus en plus larges dans lesquelles l'air, que la déesse traverse, forme des plis et des replis dont le jeu et l'agencement sont merveilleux. »

Après le temple de Jupiter, le monument le plus important que les fouilles de la campagne de 1876 à 1877 ont mis au jour, est l'Heraeou, un temple dorique, à 18 mètres au nord du premier. A cette découverte s'en rattache une autre que l'on est en droit de regarder comme la plus considérable, au point de vue de l'art, faite jusqu'ici à Olympie.

Au mois de mai de cette année, on a trouvé dans l'Heraeou une statue colossale en marbre de Paros, représentant un jeune homme nu. La partie inférieure des jambes à partir du genou manque, ainsi que l'avant-bras droit. A gauche du jeune homme, un vêtement jeté sur un fort tronc d'arbre, retombe en plis majestueux. Le bras gauche, appuyé contre le tronc, soutient un enfant, dont la partie supérieure manque et dont la main gauche repose encore sur l'épaule du jeune homme. Celui-ci tenait en main un objet que l'enfant, à ce qu'il semble, voulait saisir. Sa tête est, surtout vue de profil, d'une grande beauté et d'un charme extrême; les contours ont le vrai caractère attique.

Or, Pausanias rapporte que, dans l'Heraeou, se trouvait une statue en marbre, qui représentait Mercure, portant le jeune Bacchus enfant, et il ajoute que c'était une œuvre de Praxitèle. La photographie de cette œuvre d'art récemment transmise à Berlin, a convaincu les juges les plus compétents qu'on était en possession du Mercure original, signalé par l'écrivain grec, c'est-à-dire d'un

des plus précieux trésors que nous ait légués l'art antique, car c'est la seule statue réellement authentique qui ait été jusqu'ici découverte de Praxitèle.

A côté de ces précieuses trouvailles, les objets qui restent à signaler n'ont qu'une importance secondaire.

Citons des lances, des flèches, des casques, des ustensiles en bronze, une série de poids, qui portent, outre le symbole de Jupiter, la foudre, le nom du maître des dieux, des terres cuites, des monnaies, des fragments de verre blanc ou coloré. On n'a rencontré jusqu'ici que peu d'inscriptions, bien qu'on dût s'attendre à en trouver un grand nombre à Olympie. Il est à supposer qu'on n'a pas encore touché l'endroit où elles se trouvent.

Les résultats acquis pendant les deux premières périodes, sont, comme on le voit, considérables; et cependant, un tiers du travail est à peine opéré. Outre les restes d'architecture, on peut compter sur un grand nombre d'œuvres en marbre et d'objets qui, d'une moindre valeur au point de vue de l'art, contribueront à jeter un jour nouveau sur chacune des faces de la vie dans l'antiquité. Les rapports reçus jusqu'ici au sujet des fouilles opérées depuis le commencement de la troisième période, c'est-à-dire depuis le 5 octobre, confirment d'ailleurs cette espérance. Le docteur Treu, qui a remplacé M. Hirschfeld, s'est attaché à rechercher aux environs du temple de Jupiter les parties manquantes des deux frontons, et ses recherches n'ont pas été infructueuses. On signale notamment la découverte de la figure qui décorait le centre du fronton occidental, dont on n'avait jusqu'ici que la tête. Cette statue, non mentionnée par Pausanias, représente Apollon qui, par sa présence, protège les Lapithes contre leurs ennemis, et, d'après les descriptions qu'en ont données les journaux spéciaux, elle doit être rangée au nombre des plus belles œuvres qui nous restent de l'art grec. Tout récemment, le *Reichs-Anzeiger* a annoncé la découverte d'un édifice qui paraît être le Philippeion, élevé en souvenir de la victoire de Chéronée par Philippe de Macédoine.

MUSIQUE.

En moins de huit jours deux compositeurs belges ont eu des œuvres représentées au théâtre royal de la Monnaie. Le fait est assez peu commun, pour qu'on ne doive pas négliger de le signaler. Ce fut d'abord *George Dandin*, arrangé en opéra par M. Coveliers, et orné d'une musique composée par M. Mathieu. Il s'est trouvé malheureusement que l'ornement n'avait aucune analogie avec le fond sur lequel il s'appliquait. M. Mathieu, qui est un excellent musicien, a voulu faire montre de sa science. Tout ce qu'il y a de plus compliqué en fait de formules harmoniques et instrumentales, il l'a prodigué dans sa partition. Au lieu de prendre, autant que possible, un style analogue à celui de Molière, il a mis en œuvre tous les procédés de l'école actuelle; il a produit une œuvre musicale aussi tourmentée, aussi prétentieuse que le texte littéraire est simple et naturel. Le chant ne suit pas la parole, et l'orchestre exprime constamment l'opposé de ce que disent les voix. Il y a çà et là des interprétations plus exactes de l'esprit de la scène; mais cela ne dure pas: le compositeur semble se repentir d'avoir été clair un moment, et retombe dans l'obscurité des développements scientifiques.

Peut-être M. Mathieu réussirait-il, s'il avait à

traiter un sujet analogue à ceux dont s'inspire Richard Wagner dont il s'attache évidemment à suivre la trace; mais c'est une étrange idée, que celle d'avoir voulu appliquer un pareil système de composition à une comédie de Molière. Le manque absolu d'appropriation du style au sujet a été compris instinctivement par le public, qui a fait à *George Dandin* un accueil sévère, suivant les amis de l'auteur, et juste selon nous. Ce n'est pas le talent de M. Mathieu qu'on a condamné, c'est l'usage qu'il en avait fait. On est tout prêt à l'applaudir lorsqu'il voudra bien déployer à propos son imagination et sa science des combinaisons.

La partition de M. Mathieu a été fort mal exécutée; c'est une circonstance atténuante qui peut être invoquée par le compositeur pour expliquer son insuccès. A cause de l'excessive abondance des modulations qui détruit à chaque mesure le sentiment de la tonalité, elle est presque inchantable, ce qui est aussi une excuse pour les interprètes.

Le second des ouvrages nouveaux d'auteurs belges représentés au théâtre de la Monnaie est d'un genre plus modeste: un simple ballet dont la musique a été composée par M. Balthazar Florence. L'excellence de la musique peut donner à la partition d'un ballet une importance presque égale à celle d'un opéra. Il y a des drames lyriques qui ne valent pas *Giselle*. Nous ne comparerons pas *la Vision de Harry*, de M. Balthazar Florence, à ce chef-d'œuvre; mais nous reconnaitrons volontiers que les airs qu'il y a mis sont très-dansants et agréablement instrumentés. Grâce à ce double mérite, grâce aussi aux jolis costumes des danseuses et à de piquants effets de lumière électrique, le nouveau ballet a réussi.

Z.

NOUVELLES.

— La maison Marcus, de Bonn, va publier une quatrième édition du *Wörterbuch der romanischen Sprachen*, de Frédéric Diez. C'est M. Auguste Scheler qui est chargé de préparer cette édition. Le savant philologue a été mis en possession des notes manuscrites de Diez et chargé de compléter, dans un appendice, le Dictionnaire, qui sera ainsi mis au courant des progrès de la science jusqu'en 1877.

— Le dernier numéro de l'*Athenæum* anglais contient un aperçu du mouvement littéraire dans les pays du continent en 1877. En tête de cette revue figure la Belgique, dont les productions littéraires sont sommairement appréciées par MM. Emile de Laveleye et Paul Frédéricq.

— Le gouvernement vient de charger M. Eg. Melot de faire le buste de M. Du Mortier et M. Elias, de faire celui de Dodoens. Ces deux œuvres sont destinées à orner la galerie des herbiers du Jardin botanique de l'Etat. A l'occasion de l'inauguration du buste de M. Du Mortier, qui aura lieu au commencement du mois d'avril prochain, la Société royale de botanique de Belgique et l'administration du Jardin botanique ont décidé d'organiser une fête en l'honneur de ce botaniste éminent. En souvenir de cette fête, il sera frappé une médaille en bronze qui reproduira sur l'une de ses faces la figure du buste.

— Dans une lettre au secrétaire du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, insérée à la fin du premier volume du compte-

rendu de la huitième session, récemment publié à Budapest, M. Delvaux annonce qu'il soumettra au prochain Congrès un exposé complet des traces laissées par l'homme préhistorique dans la Campine, vers la fin de la période néolithique, à l'époque du bronze et au commencement de l'âge du fer. Ce travail sera accompagné de planches reproduisant les types caractéristiques des principaux objets recueillis et particuliers à la région. Il y sera joint des coupes de plusieurs tourbières où ont été recueillis les ossements fossiles associés à des instruments en silex, etc. Enfin, une carte topographique de la contrée fixera d'une manière précise les lieux à travailler, l'emplacement des nécropoles, des stations et autres points étudiés par l'auteur.

— M. Rohlf s'organise une expédition pour l'exploration du Sahara oriental. Il sera accompagné d'une commission de savants, parmi lesquels le professeur Zittel, de Munich. Tripoli a été choisi comme quartier général de l'expédition, dont les premiers efforts auront pour objet l'exploration des mystérieuses oasis de Wajanga et de Kufara, au sud d'Aujela, qui n'ont jusqu'ici été visitées par aucun voyageur européen. (Academy.)

BIBLIOGRAPHIE.

LA FLANDRE. Décembre 1877. Un mot. — Une carte de loterie brugeoise de 1574. — Documents inédits sur les prophéties de Nostradamus et sur Vincent Sève, son continuateur. — Beaucaire et sa foire. Ses relations avec la Flandre. — Notes sur les peintres portugais qui vinrent en Flandre. — Les marins flamands.

PRÉCIS HISTORIQUES. Janvier 1878. A. Delattre. Etudes d'histoire biblique. — Ad. L. Jeanne la Folle et ses derniers historiens. — J. Vander Gheyn, une légende indienne. — J. Broeckaert. La Russie et le panslavisme. — B. B. Littérature bretonne. — M. E. L'année de la mort de St-Lambert. — V. Van Tricht. Un fabuliste belge. — Chronique.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 2^e année. T. IV. H. Wauwermans. Du gouvernement des places de guerre. — H. K. Télémètre Roksandic. — P. H. Considérations sur la défense des côtes. — G. Mueseler. De la guerre de la sécession aux Etat-Unis. — P. Henrard. Essai sur la tactique de l'artillerie de campagne. — H. K. Considérations sur le tir des shrapnels avec fusées à temps. — Revue des livres.

REVUE CATHOLIQUE. — 15 décembre 1877. Edm. Pouillet. La Pacification de Gand (fin). — L. Bossu. Deux points obscurs de la philosophie scolastique. — P. Claessens. Nomination des évêques dans l'ancienne Belgique (fin). — C. Charaux. Le véritable auteur de l'imitation de Jésus-Christ. — Chronique religieuse de l'Allemagne. — Bibliographie.

REVUE DE BELGIQUE. 15 décembre 1877. F. Gravrand. L'esprit vénitien au XVIII^e siècle. — Ph. Nihoul. La politique anglaise et les rivalités des puissances continentales. — Ed. Romberg. Le dernier païen. (Nouvelle). — C. Lemonnier. Alfred Stevens et les Quatre Saisons. — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire. — Charbonnier. La question de la bienfaisance publique.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, t. XX. 6^e liv. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — J. Gantrelle. Remarques sur les méthodes et l'organisation de l'enseignement moyen. — P. Willems. Le plébiscite ovinien. — Comptes rendus, varia, périodiques.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. 1878. 45^e année. Bruxelles, Hayez, 1877, 8°.

REVUE GÉNÉRALE. Janvier 1878. Van Weddingen, Noël. — La presse catholique en Europe. — Vicomtesse de

Blistain. Le chevalier de Germaine. — Ch. Verbruggen. Les fouilles de Ninive et de Babylone. E. du Chastel. Au Maroc. — Mélanges. — Bibliographie.

Annuaire du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles. 1^{re} année 1877. Bruxelles, Muquardt, 8°.

Arnold (Wilhelm). Ansiedelungen und Wanderungen deutscher Stämme. Marburg, N. G. Elwert, 1876, 8°.

Bailly (Jules). De Bruxelles à Tervueren. Poème nouveau. Paris, A. Quantin, 1878, 8°.

Banning (Emile). L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles. Avec une carte. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

Brialmont (Le général A.). Causes et effets de l'accroissement successif des armées permanentes. Bruxelles, Muquardt, 1876, in-16.

Crépin (F.), Guide du botaniste en Belgique, Bruxelles, 1877, 8°.

Delwaide (H.). Petite synthèse populaire. La théorie d'un capital. Paris, Guillaumin. Bruxelles, Decq et Duhent, 1878, in-12.

Dubois (Alph.). Faune illustrée des vertébrés de la Belgique. Série II. Les oiseaux. Livraisons 1-9. Bruxelles, Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51. 1876-1877, 8°.

Dubois (Alph.). Les lépidoptères de l'Europe. 1^{re} série. Espèces observées en Belgique. Livraisons 84-90. Bruxelles, Muquardt, 8°.

Greyson (Emile). En Hollande. Juffer Daadje et Juffer Doortje. Faas Schonck. Troisième édition. Bruxelles, Muquardt, in-12.

Greyson (Emile). En Hollande. La maison Ouwewaeter et Huysman. Le commandant Aerson. Deuxième édition. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12.

Gravière (Caroline). Deux nouvelles. Une Parisienne à Bruxelles, Mi-la-sol. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12.

Juste (Théodore). Les progrès de la puissance russe, Pierre le Grand, son règne et son testament. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

Juste (Théodore). 1757-1871. La rivalité de la France et de la Prusse, d'après les nouveaux documents. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

Leclercq (Emile). L'art et les artistes. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

Leclercq (J.). Un été en Amérique. De l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses. Paris, Plon, 1877, in-18.

Le Hon (H.). L'homme fossile en Europe, son industrie, ses mœurs, ses œuvres d'art. Quatrième édition, avec une notice biographique et des notes paléontologiques et archéologiques, par M. E. Dupont. Cent gravures. Bruxelles, C. Muquardt, 1877, 8°.

Marchal (Edm.). Mémoire sur la sculpture aux Pays-Bas pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, précédé d'un résumé historique. Bruxelles, Hayez, 1877, 4°.

Maximes et pensées, recueillies par un diplomate. Brux., Muquardt, 1877, 8°.

Melsens. Des paratonnerres à pointes, à conducteurs et à raccords terrestres multiples. Brux., Hayez, 1877, 8° pl.

Ruelens (Ch.). Pierre-Paul Rubens. Documents et lettres. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

Schayes (A. G. B.). La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine. Avec cartes, plans et gravures. Deuxième édition, augmentée d'un volume supplémentaire. Bruxelles, Muquardt, 1877, 4 vol. 8°.

Starke (W.). Das Belgische Gefängniswesen. Ein Beitrag zu den Vorarbeiten für die Gefängnisreform in Preussen. Berlin, T. C. F. Enslin, 1877, 8°.

Théâtre de Maurice Comte ***. Les Gueux. Le comte d'Egmont. Balthazard Gérard. Laidé mais belle. Une vengeance dans les Pyrénées. Bruxelles, Muquardt, 1877, 8°.

H. Tollin. Eine italienische Kaiserreise in den Jahren 1529 u. 1530 — G. Wolf. Kaiser Joseph II und die oesterreichischen General-Seminarien. (Historisches Taschenbuch, 1877).

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blas.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les trois premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALCK, ÉDITEURS,

Rue de la Régence, 45.

Documents Iconographiques

ET TYPOGRAPHIQUES

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE.

Fac-simile photo-lithographique avec texte historique et explicatif, par MM. les conservateurs et employés de la Bibliothèque royale, publié sous la direction et avec le concours de M. le Conservateur en chef.

Première série : *Les Bois*. Sixième et dernière livraison : *Légende de Saint-Servais*, par M. Ch. RUELENS.

La seconde série comprendra les gravures en creux ou sur métal désignées sous le nom de taille-douce.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

21, rue des Chapeliers, 21

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 1 — 6 JANVIER 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — P. THOMAS. Développement historique du sens de la couleur, par H. Magnus. — C. PICQOÉ. Numismatique yproise, par A. Vandepereboom. — Revue belge de Numismatique, 33^e année. — Catalogue de la Bibliothèque de F. J. Fétis. — Le feld-maréchal de Ligne, par le comte Thürheim. — Introduction à l'enseignement élémentaire de la botanique, par F. von Muller. — Les mathématiques en Belgique, par P. Mansion. — Sociétés savantes. — E. BANNING. La navigation du Congo par Stanley. — Les fouilles d'Olympie. — Musique. — Nouvelles. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Die Geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes, von Hugo Magnus. — Leipzig, Veit u. Comp^e, 1877. In-8^o.

La science moderne est moins théorique qu'historique : elle s'attache surtout à observer la nature dans sa perpétuelle transformation, et elle s'efforce de remonter aux différentes phases de cette transformation. Telle est la voie qu'a suivie M. Magnus dans son intéressante étude sur le développement du sens de la couleur. Nous ajouterons qu'il s'est inspiré de Geiger et qu'il s'appuie souvent sur les recherches de ce savant ingénieur (mort il y a quelques années.)

Le titre de l'ouvrage peut paraître étrange. Quoi ! le sens de la couleur aurait varié selon les âges de l'humanité ? Nos premiers pères étaient donc constitués autrement que nous ? Même s'il fallait admettre une variation dans la vie sensorielle de l'homme, ne conviendrait-il pas de l'appeler une décadence plutôt qu'un développement ? Il semble, en effet, que les sens de l'homme primitif aient dû être plus fins, plus actifs, que ceux de l'homme civilisé ; on parle de la vue perçante, de l'odorat subtil, de l'ouïe délicate du sauvage. Ces objections, M. Magnus les réfute très habilement dans son premier chapitre.

Il distingue avec raison l'activité élémentaire des organes et les fonctions plus élevées qu'ils sont appelés à remplir : celle-là est commune au sauvage et à l'animal, celles-ci dépendent d'une culture plus haute. De ce que le sauvage perçoit des bruits légers à une grande distance, il ne s'ensuit pas qu'il puisse apprécier les beautés de la mélodie et de l'harmonie ; le sens de l'odorat est très-développé chez les chiens, mais ils sont indifférents aux bonnes et aux mauvaises odeurs.

De même, l'homme à l'état de nature a pu être impressionné par des rayons lumineux très-faibles sans avoir pour cela le sens de la couleur ou celui de la beauté de la forme ; la sensibilité actuelle de notre rétine est le résultat héréditaire d'une éducation qui s'est prolongée pendant bien des générations.

Le chapitre deuxième est la partie capitale de l'ouvrage ; l'auteur y étudie la connaissance des couleurs dans les diverses périodes du développement du genre humain. Comment, pour cette recherche, faut-il diviser les couleurs ? M. Magnus écarte l'ordre adopté par Newton, lequel repose sur le degré de réfrangibilité des sept couleurs prismatiques (violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge). En effet, cette échelle correspond à l'éducation actuelle du sens de la couleur ; or, ce sens n'a pas toujours eu la même puissance : autrefois la rétine humaine ne distinguait pas dans le spectre solaire autant de couleurs qu'aujourd'hui. Xénophane (milieu du 6^e siècle avant J.-C.) ne voit dans l'arc-en-ciel que trois couleurs : rouge, pourpre, vert-jaunâtre ; Aristote également : rouge, vert, bleu (quelquefois avec une nuance complémentaire : le jaune). — M. Magnus suit donc un ordre différent ; il envisage les couleurs au point de vue de la richesse de lumière (*Lichtreichthum*) qu'elles présentent. Il traite d'abord des couleurs riches en lumière (rouge, orangé, jaune) ; puis de celle qui possède une force lumineuse moyenne (vert) ; enfin de celles qui sont faiblement lumineuses (violet, indigo, bleu).

L'homme a commencé par ne distinguer que la lumière comme telle et l'absence de lumière ou l'obscurité. Au degré suivant de son développement, le sens de la couleur se sépare de celui de la lumière, et l'œil, par des transitions insensibles, discerne les trois couleurs lumineuses : rouge, orangé et jaune.

A cette période appartiennent les poèmes homériques ; la couleur moyenne, le vert, s'y confond encore avec le jaune ; le bleu et le violet, avec l'idée d'obscurité. L'Iliade et l'Odyssée — M. Gladstone avait déjà constaté ce fait (1) — sont beaucoup plus riches en épithètes exprimant le plus ou moins d'intensité de la lumière qu'en épithètes exprimant la couleur proprement dite ; mais déjà le rouge et le jaune sont parfaitement caractérisés comme tels. — M. Magnus fait ressortir le rôle important qu'ont joué ces deux couleurs dans les arts et dans la vie civile et religieuse des anciens. Les trois couleurs que Xénophane voit dans l'arc-en-ciel appartiennent à la partie lumineuse du spectre. La plupart des philosophes grecs

(1) *Studies on Homer and the Homeric age*. Dans un travail récent (*The coloursense*) publié par la revue *The Nineteenth Century* (n^o 8, octobre 1877), l'illustre homme d'Etat anglais, à propos de l'ouvrage de M. Magnus, se livre à un nouvel examen de la question. Par l'étude minutieuse des détails, par des statistiques fort précises et fort curieuses, il confirme ses conclusions antérieures ; il va même plus loin : il estime qu'il faut interpréter autant que possible les épithètes homériques qui semblent exprimer une couleur, comme épithètes exprimant seulement la lumière avec ses reflets et l'obscurité ; p. ex. *pholios* désigne moins la couleur appelée « gris » qu'un mélange d'ombre et de clarté. — W. Jordan (*die Farben bei Homeros* dans les *Jahrbücher für classische Philologie* de Fleckeisen, Tome 113, 1876), au contraire, est beaucoup plus libéral : il accorde à Homère la connaissance des couleurs proprement dites, à l'exception du vert ; quelques-unes de ses remarques sont dignes de considération.

reconnaissent comme couleurs fondamentales le blanc, le noir, le rouge et le jaune. Plin l'ancien et Aulu Gelle donnent la prééminence au rouge. Sans doute les plus modernes d'entre ces auteurs étaient déjà en état de distinguer les couleurs faiblement lumineuses ; mais l'importance qu'ils accordent au rouge et au jaune montre que ces couleurs affectaient leur sensibilité avec une énergie particulière. Cette prédominance disparaît peu à peu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

La perception nette et distincte de la couleur moyenne, le vert marque une nouvelle phase dans le développement du sens de la couleur. Cette perception n'apparaît qu'assez tard chez les peuples anciens ; ils confondent généralement le vert avec le jaune pâle. On est tenté de crier au paradoxe : les poètes restèrent-ils donc si longtemps insensibles à l'impression de la verdure, à ces teintes variées qu'elle donne aux paysages ? L'idée de vert et celle de fraîcheur ne sont-elles pas étroitement unies ?

Un examen attentif des preuves alléguées par M. Magnus, du moins en ce qui concerne les Grecs, nous force de lui donner raison, quoique déjà dans Hésiode on trouve l'épithète de *chlôros* appliquée à la végétation vigoureuse. En revanche, M. Magnus, comme l'observe très-bien M. Gladstone, se heurte à une difficulté insoluble quand il prétend que l'idée de vert-clair s'est dégagée de l'idée de pâleur, et l'idée du vert-sombre de celle d'obscurité.

Nous passons au dernier degré de développement, à la perception des couleurs faiblement lumineuses (bleu et violet.) Le bleu clair resta longtemps confondu avec l'idée générale de gris ; le bleu foncé, avec l'idée d'ombre et d'obscurité. L'adjectif latin *caeruleus* exprime tour à tour ces deux notions. L'adjectif *cyaneos* dans Homère désigne exclusivement l'absence de lumière ou le jeu des ombres, etc. ; l'adjectif *glaukos*, certains effets de lumière. Ni dans l'Iliade ni dans l'Odyssée il n'est question de l'azur du ciel. Toutefois l'épithète *éeroeïdès*, litt. « semblable à l'air, couleur d'air » nous paraît, au moins dans un passage de l'Iliade (V. 770), pouvoir s'appliquer à un ciel serein. Les Pythagoriciens identifient le « bleu » et l' « obscur ». Chez Platon, chez Aristote, etc., l'idée du bleu comme tel était encore vague. Le mot « violet » dans les poètes grecs et latins est généralement synonyme de « noir, obscur ». A ce propos, M. Magnus reproduit le passage suivant de Geiger : « Homère compare les « cheveux d'Ulysse à l'hyacinthe ; donc la « couleur bleue de cette fleur et la couleur « noire des cheveux d'Ulysse ne sont, à ses « yeux, qu'une seule et même couleur. » Il ne tient pas compte d'une objection très-sérieuse de W. Jordan, savoir : cette comparaison ne porte pas sur la couleur, mais sur la forme des boucles de la chevelure d'Ulysse, puisque Homère nous dit ailleurs qu'Ulysse était blond ! En latin *caeruleus* conserve la

signification de « sombre, noirâtre » jusque bien avant dans l'ère chrétienne. La faculté de percevoir le bleu n'est pas encore universellement répandue : M. Magnus rapporte, d'après Bastian, que même aujourd'hui certaines peuplades ne savent point distinguer le bleu du vert.

M. Magnus consacre le troisième et dernier chapitre de son ouvrage à des considérations physiologiques sur le développement du sens de la couleur, et il résume comme suit les résultats de ses observations :

Dans la période primitive, l'homme ne possédait que le sens de la lumière, celui de la couleur lui manquait totalement; le sens de la couleur est sorti, par un développement graduel, du sens de la lumière; enfin les couleurs ont été perçues d'autant plus tôt qu'elles ont plus d'intensité lumineuse : ainsi, dans l'ordre chronologique, le rouge est la première et le violet la dernière couleur reconnue et caractérisée comme telle. Et il n'est pas impossible que nos descendants acquièrent le sens de couleurs qui échappent encore à la génération actuelle.

On voit que, dans cette étude, M. Magnus unit deux sciences qui, en apparence, n'ont rien de commun : la philologie et la physiologie. Une pareille union doit certainement être féconde; et ce procédé, qui nous ouvre de nouvelles et vastes perspectives, ne saurait être trop encouragé. Seulement, il ne peut être appliqué avec fruit que par des hommes également versés dans des branches toutes différentes. Nous rendons hommage aux connaissances étendues et variées de M. Magnus; mais, dans le domaine philologique, il manque parfois de critique : par exemple, il cite (p. 16) comme étant réellement de Timée de Locres le traité *De anima mundi et natura*, qui est apocryphe. — Les résultats de ses recherches, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, nous paraissent contestables en certains points. La question est d'ailleurs des plus complexes et des plus délicates. Pour ne parler que des Grecs et des Romains, les monuments littéraires et autres qu'ils nous ont laissés ne nous donnent qu'une idée imparfaite de leur vie interne, si je puis m'exprimer ainsi. Il nous semble que M. Magnus glisse trop légèrement sur l'influence que peuvent exercer sur le sens de la couleur, la race, le climat, etc. Il a tort d'attribuer exclusivement aux peuples du Midi le goût et le sentiment des couleurs vives (p. 54-55) : l'auteur n'a donc jamais voyagé en Angleterre? et quels coloristes que nos peintres flamands! Il aurait dû étudier aussi au point de vue étymologique les épithètes exprimant la couleur. Notamment il aurait peut-être été utile de distinguer les épithètes désignant une couleur abstraite (p. ex. *melas, erythros*, etc.) de celles qui sont dérivées du nom d'un objet coloré (p. ex. *prasinos, batrachis*, etc.). Et n'est-il pas remarquable qu'en latin il n'existe point d'épithète pour exprimer le jaune abstrait, le jaune absolu? Nous avons, en effet, *croceus* « jaune safran » *luteus* « jaune orange » etc.; *flavus* ne marque qu'une nuance du jaune proprement dit, le jaune fauve ou le jaune d'or; de même *fulvus*, etc. — Nous bornons là nos observations; une discussion approfondie nous entraînerait trop loin.

Le style de l'ouvrage est généralement clair; il n'est pas exempt de longueurs et de répétitions.

PAUL THOMAS.

Essai de numismatique yproise, par Alphonse Van denpeereboom. — Bruxelles, Gobbaerts, 1877, in-8° de 378 pages et de 42 planches.

M. Vandenpeereboom, qui pourrait aujourd'hui, comme Dioclétien à Salone, se borner à cultiver son jardin, a trouvé que ce n'était pas assez et nous le voyons se reposer de l'exercice du pouvoir dans de sérieuses études d'histoire et de numismatique. Il publiait, il y a trois ans, un gros volume : *Le Conseil de Flandre à Ypres, précédé des « Cours de justice qui ont exercé juridiction souveraine sur la ville d'Ypres et sur la West-Flandre. L'Essai numismatique*, dont nous allons parler, a paru dans les livraisons de la *Revue belge de numismatique* durant les années 1876 et 1877, de même que le *Conseil de Flandre* avait vu le jour dans les tomes V et VI des *Annales de la Société historique, etc., de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre*.

Quand Hubert Goltzius, parti d'Anvers, le 2 avril 1556, pour visiter les collections de nos vieilles provinces, fut arrivé dans Ypres, il y trouva quatre numismates dont il nous a laissés les noms. C'étaient Gislenus Curtius, Joannes à Lichtervelden, Michael Henemannus et Balduinus Verbuemels. Il y a quarante ans, Ypres ne comptait plus un seul cabinet de médailles. L'année 1840 vit naître une société archéologique et le Musée communal. L'on devine que l'auteur de l'*Essai* a été pour beaucoup dans ce relèvement des études historiques à Ypres. Le droit de monnayage pour cette ancienne métropole industrielle du pays de Flandre constituait un privilège exclusivement communal. Gui de Dampierre, comte de Flandre et marquis de Namur, en 1297 et en 1299, autorisa les échevins yprois à frapper monnaie dans leur ville, et, en même temps, leur donna des lettres de non préjudice pour eux et pour leur loi. Lorsque M. Vandenpeereboom nous dit que les plus anciens deniers yprois ne remontent pas au delà du règne de Philippe d'Alsace, nous croyons qu'il s'avance un peu trop. A coup sûr, le premier denier publié par lui est du XI^e siècle, ce que l'*Essai* énonce, au demeurant, par une étrange méprise. Ce premier denier, de grand module, à la légende *IPPEREA*, présente de l'analogie avec la monnaie des Godefroid frappée à la même époque. Comme sur celle-ci, une large épée à gorge se trouve placée droite devant la figure; contre la nuque du guerrier se distingue la hampe d'une enseigne de guerre. Est-ce S MARTINI, qu'il faut lire au revers? Pour ce qui est de la maille n° 12 de la pl. D, elle porte clairement FLIP sur l'exemplaire de la collection Verniers. Nous regrettons que M. Vandenpeereboom n'ait pas voulu prendre sur lui d'étudier à nouveau certaines questions du monnayage yprois, qu'il ne se soit pas étendu un peu sur la signification des symboles, sur la chronologie des types, sur les points de similitude entre les mailles yproises et la monnaie d'autres villes du comté, enfin qu'il ait cru devoir, en tout cela, se rapporter à l'avis d'autrui. M. Dewismes, dans son Catalogue des monnaies de Flandre, ne nous avait donné que vingt-six petits deniers yprois; l'*Essai* ne contient pas moins de cinquante-sept figures variées.

Avant de décrire les jetons de l'échevinage communal et les jetons des échevins de la châtellenie d'Ypres, M. Vandenpeereboom entre dans les détails de l'organisation judiciaire et administrative de la commune et de la châtellenie. Il pense que les magistrats yprois durent se servir de jetons pour calculer, avant les magistrats des autres cités flamandes. Toutefois ce n'est qu'au XV^e siècle que les trésoriers d'Ypres font mention de *rekenpenninghen* achetés aux frais de la commune. En 1608, les échevins chargèrent un orfèvre nommé Bultynck de la gravure de jetons de cuivre et de deniers d'argent destinés aux commissaires comptables. Aucun de ces premiers « deniers d'argent » n'a été retrouvé. Vient ensuite, dans l'*Essai*, la description des nombreux jetons au lion portant une colonne et aux armes du roi d'Espagne, les *deniers* frappés en

1678 et en 1699, à Paris, les jetons de l'empereur Charles VI et les œuvres des graveurs Van Berckel et Wiener. Puis, nous voyons passer sous nos yeux les jetons d'argent frappés pour le service de la châtellenie, aux noms de Philippe IV, de Louis XIV, de Charles VI, de Marie-Thérèse et de Joseph II.

L'autre moitié de l'*Essai de numismatique yproise* est consacrée aux médailles, aux jetons, décorations, méreaux des gildes, des corporations, etc. Ce canevas numismatique, M. Vandenpeereboom le couvre de mille figures relevées de détails intéressants. Voici les émeutiers de la *Cokerulle, popolo minuto*, commettant des « fais oribles ki selonc Dieu et raison ne doivent demorer sans estres amendei » contre le *popolo grasso* de la draperie. De l'année 1280 descendons à 1740, et entrons avec l'auteur dans les corps de garde de la place : nous y prendrons connaissance d'un règlement en 101 articles que vient de faire renouveler le général lieutenant, baron L. Cronström, gouverneur de la ville et de ses dépendances. Histoire des gildes de Notre-Dame, histoire des monuments, de l'église Saint-Martin et des admirables Halles, étude sur la bienfaisance publique à Ypres, — laquelle était fort bien organisée, — administration ecclésiastique, tout ce monde de souvenirs nous est présenté dans une phrase simple et claire, où une bonhomie malicieuse enlève aux détails leur sécheresse d'origine. Nous sommes sûr qu'il n'y aura pas que les numismates pour goûter le livre de M. A. Vandenpeereboom.

CAM. PICQUÉ.

Revue Belge de Numismatique, trente-troisième année. Bruxelles, Decq, 1877. Vol. in-8°.

Ce recueil poursuit d'un train toujours égal son honorable carrière. Pendant l'année qui vient de finir, il ne s'est guère trouvé que M. G. A. Ulsebos, archéologue utrechtais, pour aborder des questions de numismatique ancienne. Il a donné, dans la première livraison de la *Revue*, une consciencieuse étude de métrique.

Après avoir pesé un certain nombre d'objets de métal, reposant dans le musée de l'hôtel de ville d'Utrecht et détérrés à Vechten, il prit le soin de dresser le tableau de ses constatations. Dans la première colonne est indiqué le nom romain; dans la deuxième, le poids normal des poids romains de ce nom, et dans la dernière colonne le poids des pièces pesées. Plus loin, M. Ulsebos examine de petites monnaies de cuivre, des *folles*, de Tibère II Constantin, empereur d'Orient.

Le moyen âge, comme c'est presque toujours le cas pour nos numismates, a été cultivé avec prédilection. C'est sur ce terrain que nous rencontrons MM. Chalon, l'infatigable président de la Société belge de numismatique, Ch. Cochetoux, H. Helbig, le baron de Chestret et M. C.-A. Serrure, qui établit, avec une rare compétence, que les petits deniers portant le nom d'*Arnot*, et frappés à Alost, 1127-1138, sont d'Arnould de Danemark, neveu de Charles-le-Bon.

M. Deschamps de Pas nous donne un nouveau supplément à son important *Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre, des maisons de Bourgogne et d'Autriche*, commencé en 1863, tandis que, de son côté, M. G. Vallier complète la numismatique féodale du Dauphiné par la publication de quarante-cinq monnaies inédites d'évêques, de seigneurs laïcs et de dauphins. Enfin, MM. Vandenpeereboom, De Schodt, Rouyer, Hooft Van Iddekinge, E. André et Picqué se sont attachés à expliquer un grand nombre de médailles, de méreaux et de jetons.

Des deux grandes séances annuelles de la Société de numismatique, la première d'ordinaire se tient

hors de Bruxelles, dans une ville de nos anciennes provinces.

Au mois de mai dernier, à Maestricht, M. Hoof van Iddekinge, l'érudit et patient secrétaire de la commission des monuments de Hollande, prenait la parole pour développer une thèse nouvelle de numismatique mérovingienne. Il essayait de classer chronologiquement des monnaies d'or de la première race frappées à Maestricht, se fondant pour cela sur l'affaiblissement progressif de l'aloï, constaté par la détermination du poids spécifique. En passant, M. Hoof établissait que les armoiries de Maestricht dérivent d'un symbole connu avant Charlemagne, et après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur la monnaie mérovingienne et carlovingienne, il exposait une méthode chronologique de classement des tiers de sol d'or, et fixait les lieux d'émission des saïgas, ou menue monnaie d'argent franke, en comparant leurs symboles avec les armoiries de temps plus rapprochés de nous. A l'appui de sa thèse, le savant numismate fit passer sous les yeux de ses confrères des tableaux de types et de symboles et une photographie reproduisant quatorze tiers de sol d'or provenant d'une trouvaille récente faite à Drongrijp en Frise.

Dans la même séance, M. Picqué, voulant faire aussi de la numismatique de situation, exhiba quatre monnaies d'or de la plus grande rareté, frappées en 1503 et en 1510, dans le *Vroenhove* de Maestricht; M. de Schodt, de son côté, donna lecture d'une notice sur les méreaux de l'ancien chapitre de Notre-Dame, à Maestricht.

Le jour de l'assemblée générale de juillet, M. Picqué, à l'occasion de la découverte d'une belle aïlique ou enseigne du XIII^e siècle, fit l'histoire du célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Roc-Amadour dans le Quercy, au point de vue belge. Roc-Amadour était un des lieux de dévotion lointains que l'on infligeait le plus chez nous, et les gouvernants français l'achalandèrent beaucoup, aux dépens des Flamands, au commencement du XIII^e siècle, lors de la grande lutte du lion contre le lis. Le même numismate lut encore une notice historique et littéraire sur un curieux jeton de cuivre rouge, datant du XIV^e siècle et représentant un personnage élégant, couronné du chapel de roses qui se donnait aux poétiques *puy's verds* et *puy's d'amour* de l'Artois et du Hainaut.

CAM. P.

Catalogue de la bibliothèque de F.-J. Fétis.
Bruxelles, Muquardt, 1877. 1 vol. gr. in-8.

On sait que l'Etat belge a fait l'acquisition de la riche bibliothèque musicale formée par le savant fondateur du Conservatoire de Bruxelles, et qui constitue l'un des fonds spéciaux les plus précieux de notre dépôt littéraire national. Un particulier ne parviendrait plus aujourd'hui à rassembler les éléments d'une pareille collection, à moins d'être fort riche, et encore? Il y a des choses qu'on désire vainement acquérir, voulût-on et pût-on y mettre beaucoup d'argent: il faut les rencontrer; or, parmi les ouvrages de musique ou sur la musique du fonds Fétis, il en est beaucoup qu'à bon droit on peut qualifier d'introuvables. Ce sont des livres uniques ou des exemplaires dont les pareils n'existent que dans quelques-unes des bibliothèques publiques de l'Europe.

A l'époque où M. Fétis commença sa carrière de collectionneur, personne ne s'occupait de littérature musicale. Il obtenait à des prix dérisoires des livres qu'on paie aujourd'hui leur poids d'or. Il n'avait qu'un rival, c'était Perne, musicien-antiquaire, qui avait, de son côté, réuni de nombreux ouvrages sur l'art musical de l'antiquité et du moyen âge. A la mort de cet érudit, M. Fétis se rendit acquéreur de sa collection. Maintenant les œuvres des anciens

compositeurs et les livres sur la musique sont à la mode; on les recherche soigneusement et on les paie des prix fous, lorsqu'il en paraît dans les ventes, ce qui est fort rare.

Ce dont on est frappé tout d'abord, en parcourant le catalogue du fonds Fétis, c'est de l'esprit philosophique qui a présidé à la formation de cette bibliothèque, où toutes les parties de l'art musical sont représentées: monuments, histoire, littérature, didactique, etc. Le classement méthodique, conçu avec autant de sagacité que d'érudition, est l'œuvre de M. Fétis lui-même, qui avait dressé de ses collections un inventaire que l'administration de la Bibliothèque royale n'a eu qu'à réunir au point de vue des indications bibliographiques.

Les bibliothèques européennes les plus riches en ouvrages sur la musique sont celles de Berlin, de Vienne et de Munich. Aucune n'a publié de catalogue. Celui du fonds Fétis est, en même temps que l'inventaire d'une riche collection, une véritable bibliographie musicale qui rendra de grands services aux amateurs. On peut le considérer comme un supplément au *Manuel du Libraire* de Brunet et au *Trésor des Livres rares* de Graesse, dont il comble les lacunes au point de vue de la littérature musicale.

Le *Catalogue de la bibliothèque de F.-J. Fétis* est un beau volume de près de 1000 pages, dont l'exécution typographique fait beaucoup d'honneur à M. Van Drosselaere, l'imprimeur gantois auquel la maison Muquardt en a confié l'exécution.

Feldmarschall Carl Joseph Fürst de Ligne, die « letzte Blume der Wallonen. » Eine Lebensskizze von A. Grafen Thürheim. Wien, W. Braumüller, 1877.

Les Belges se font gloire de revendiquer le prince de Ligne pour leur compatriote; les Français, depuis M^{me} de Staël, l'ont jugé digne d'être placé au nombre de leurs écrivains les plus aimables; les Autrichiens, de leur côté, rappellent avec fierté qu'il a servi l'Empire pendant plus de soixante années et qu'il a passé parmi eux une grande partie de sa longue et brillante existence. On comprend que le comte Thürheim, dont l'ouvrage est dédié au régiment d'infanterie qui portait autrefois le nom du prince, ait prêté plus d'attention que les biographes ses prédécesseurs à la carrière militaire de son héros et aux souvenirs qui se rattachent au séjour du feld-maréchal à Vienne. C'est à ce point de vue qu'on peut recommander la lecture de son livre, bien qu'il ne renferme guère de renseignements nouveaux et qu'il soit rempli d'une quantité de détails superflus.

Le prince de Ligne occupe incontestablement une place distinguée parmi les officiers wallons dont le colonel Guillaume a récemment rappelé les services (*Histoire des régiments nationaux des Pays-Bas au service d'Autriche*. Bruxelles, Muquardt, 1877). Sa carrière militaire, qui commença en 1756, au début de la guerre de Sept-Ans, et se termina, à proprement parler, en 1790, à la mort de Joseph II, montre qu'il possédait les qualités qui font estimer un chef; mais, quels que soient ses mérites comme soldat, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas assez éclatants pour le ranger parmi les premiers capitaines de son époque.

C'est à d'autres titres que son nom mérite de survivre: la postérité reconnaîtra en lui un des représentants les plus brillants et les plus originaux de la société du XVIII^e siècle, et surtout un écrivain moraliste charmant, malgré ses défauts. Ce dernier aspect est malheureusement celui que le comte Thürheim a le moins observé; aussi à côté de son livre, les ouvrages de Reiffenberg (*Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne*. Mémoires

de l'Académie, tome IX. Réimprimé avec des additions et des corrections dans le tome VII de l'*Annuaire de la Bibliothèque royale*) et de Petermans (*Le prince de Ligne*, Liège, 1857), conservent tout leur intérêt.

Introduction to botanic teachings at the Schools of Victoria, by baron F. von Muller, government botanist. — Un vol. in-8^o de 152 pages et 27 figures intercalées dans le texte. Melbourne, 1877.

Bien que destiné seulement à l'enseignement élémentaire de la botanique dans les écoles de l'Australie méridionale, ce petit livre nous paraît mériter une mention spéciale, d'abord par la raison que son plan est précisément l'inverse de celui qui est généralement adopté chez nous pour ces sortes d'ouvrages. En effet, nos traités de botanique exposent, en premier lieu, les notions théoriques relatives à l'organographie et à la physiologie, puis se terminent par l'étude de quelques familles. La conséquence de cette méthode, au point de vue de l'enseignement, est que, vu le temps malheureusement trop restreint assigné à cette branche, l'instituteur peut à peine effleurer la première partie du programme, celle dont le caractère est purement théorique, — et doit presque toujours laisser de côté l'étude pratique des familles végétales. Rien d'étonnant donc si l'enfant quitte l'école sans posséder, sur les végétaux qui l'environnent, les notions qui pourraient lui être si utiles dans le cours de la vie, et si, la mémoire farcie de définitions et de termes techniques, il est convaincu que la botanique n'est qu'une science de mots, dont il est dégoûté à tout jamais.

M. Muller procède différemment: il donne pour point de départ à son enseignement l'observation de la nature; il veut qu'on intéresse tout d'abord les élèves aux plantes indigènes qui croissent dans leur canton, qu'on les leur fasse étudier d'une manière simple et pratique, pour arriver ensuite à déduire des faits observés les notions de théorie indispensables. Pour lui, on doit enseigner la botanique par des procédés essentiellement intuitifs, toujours l'analyse précédant la synthèse. C'est, en effet, le seul moyen d'en rendre l'étude attrayante et fructueuse. Son livre est divisé en vingt-deux chapitres, dont chacun a plus spécialement trait à une famille et comprend: des considérations sur l'histoire, les usages, la dispersion géographique et la description des espèces les plus marquantes accompagnées de bonnes figures anatomiques. Il se propose de donner un complément à cette première partie, de manière à embrasser l'étude de tous les végétaux indigènes les plus utiles à connaître. Enfin, nous ajouterons que le livre qui fait l'objet de cette note n'a pas le seul mérite de développer une idée pédagogique neuve dont nous voudrions que notre enseignement national pût tirer profit, mais qu'il se recommande aussi à l'attention des botanistes: il contient un certain nombre d'observations inédites sur la flore si curieuse de l'Australie, dont on doit surtout la connaissance aux importantes publications du savant naturaliste de Melbourne.

E. M.

Les Mathématiques en Belgique en 1871, 1873, 1874, 1875 par M. Paul Mansion, professeur à l'Université de Gand. — Sous ce titre, le *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, publié à Rome par M. B. Boncompagni, contient (livr. de septembre et d'octobre) un travail qui fait suite à une autre étude pour l'année 1872, insérée dans le même *Bulletin* (juillet 1873). Ces deux travaux, comprenant ensemble 72 pages in-4^o, ne renferment pas seulement des indications bibliographiques étendues, mais l'analyse critique d'un bon nombre d'ouvrages. C'est un aperçu intéressant d'un des côtés du mouvement scientifique en Belgique pendant cinq années.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — COMMISSION DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE. — Séance du 29 décembre. — Installation de M. Heremans, élu membre en remplacement de M. Guillaume, décédé.

L'élection du président est ajournée au mois de mai. M. Van Beneden, vice-président, est nommé président intérimaire; M. Alphonse Le Roy, membre du comité de révision, en remplacement de M. Guillaume.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — Séance du 29 décembre. Président : M. Soupart. — Le secrétaire fait connaître le décès de M. Elie Gintac, membre honoraire. M. Alvin, président de l'Académie des sciences, fait parvenir une copie de la lettre que lui adresse M. Jules Devaux, chef du cabinet du roi, et par laquelle S. M. le remercie des sentiments qu'il a exprimés en lui portant un toast au banquet d'installation des académies. M. Heyfelder donne quelques renseignements sur le service des hôpitaux militaires d'Alexandropol, auxquels il est attaché en qualité de chirurgien-consultant. M. Casse soumet à l'Académie un travail sur l'absorption et l'élimination de certains gaz; M. Lambert, un mémoire manuscrit intitulé : « Affections de la substance nerveuse du bulbe dentaire. »

M. Crocq fait connaître que par l'intermédiaire de M. Bonnet, de Tournai, il a reçu d'un anonyme une somme de 5.000 francs destinée à la fondation d'un prix à décerner par l'Académie, qui devrait être donné en 1879 ou 1880 à l'auteur du meilleur mémoire manuscrit ayant pour but d'éclaircir l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. Le donateur se propose de la faire suivre d'une somme de 25.000 francs dont les intérêts seraient employés à fonder un prix qui pourrait être décerné tous les trois ou quatre ans au meilleur mémoire sur la même question. L'Académie pourrait même disposer de toute la somme pour récompenser un progrès capital réalisé dans cette voie, tel qu'un moyen curatif de l'épilepsie. Des remerciements sont votés au donateur anonyme.

M. Boëns présente un appareil en osier construit par un garde-barrière du chemin de fer, à qui l'on avait dû faire l'amputation de la cuisse en laissant un moignon tellement court qu'il était impossible d'y adapter une jambe artificielle. Cet appareil permet au garde-barrière de faire quatre ou cinq lieues par jour. M. Depaire fait rapport sur un mémoire de M. Bruylant, relatif à l'essence de Valériane. Ce mémoire sera inséré dans le Bulletin.

La discussion est reprise sur le rapport de la commission qui a examiné les propositions relatives aux mesures à prendre pour faciliter le recrutement dans les universités. M. Warlomont trouve la cause de la déchéance du niveau des études médicales, dans la marche rapide des connaissances scientifiques. Il faudrait anticiper la bifurcation des études pour les élèves qui se destinent à la médecine. Une autre cause d'infériorité résulte de l'ignorance, dans laquelle sont la plupart des élèves, des langues allemande et anglaise. M. Warlomont propose qu'une commission de sept membres soit chargée d'examiner toutes les réformes et les perfectionnements à introduire dans l'enseignement médical. M. Romme-laere, rapporteur, combat la proposition de M. Warlomont. Il fait valoir tous les avantages que présenterait un institut central des hautes études pour le développement des sciences. La 2^e des conclusions de la commission, ainsi conçue : « Développer les laboratoires des hautes études dans les établissements universitaires, » est mise aux voix et adoptée à l'unanimité. La proposition de M. Warlomont tendant à la nomination d'une nouvelle commission n'est pas adoptée. La proposition tendant à la création d'un institut central des hautes études à Bruxelles est ensuite mise aux voix par appel nominal et repoussée par 10 voix contre 9. La 3^e des conclusions de la commission est adoptée dans les termes suivants : « Instituer des suppléants, à titre temporaire, dans les différents cours des facultés de médecine, en les chargeant de remplacer les professeurs absents et de donner certaines parties des cours. La suppléance aurait le caractère d'un stage scientifique; les suppléants seraient astreints à passer par

des cours scientifiques avant d'aborder des cours d'application. »

M. Soupart, président sortant, cède le fauteuil à M. Hairion.

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE. — Séance du 2 décembre 1877. Président : M. B. C. Du Mortier. MM. Du Mortier, président, Crépin, secrétaire général, Gilbert, conseiller, ont été réélus à l'unanimité et par acclamation pour un terme de trois ans. MM. le docteur Balfour, professeur à l'Université et directeur du Jardin botanique d'Edimbourg, et M. le docteur Ernst, directeur du Jardin botanique de Caracas (Venezuela), sont nommés membres associés de la Société en remplacement de feu les professeurs De Notaris et Parlatore. M. A. Wesmael donne lecture du compte rendu de l'herborisation générale que la Société a faite les 23, 24, 25 et 26 juin dernier aux environs de Mons. Les localités les plus intéressantes visitées par la Société sont : 1^o le bois d'Angre, où croissent les *Carex depauperata*, Good, et *Luzula Forsteri*, Desv. (en Belgique, la dernière espèce n'est connue que dans cette seule localité); 2^o le bois de Saint-Macaire, près d'Obourg, qui possède une florule très-intéressante. M. Gravis, étudiant en sciences de l'Université de Bruxelles, développe des considérations fort intéressantes sur la nature de l'ovaire infère, basées sur l'observation de faits tératologiques. Le président recommande, pour l'herborisation générale de l'année prochaine, le plateau de la baraque de Fraiture. Ce plateau, qui dépasse 600 mètres d'altitude, nourrit une florule subalpine, qui compte parmi ses grandes raretés les *Lycopodium alpinum* L. et *Empetrum nigrum* L. Ce projet d'herborisation sera probablement adopté à la séance du mois de mai prochain. Deux nouveaux membres effectifs sont nommés.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. — Séance du 27 décembre. — L'assemblée procède à la nomination de trois membres honoraires et de six membres correspondants, ainsi qu'à l'admission d'un membre effectif et de deux membres associés. M. E. Kaiser, de Berlin, fait hommage à la société de cent préparations faites par lui même, se rattachant aux différentes branches des sciences micrographiques. M. Paul Petit, de Paris, présente quelques observations sur le travail « Algues des environs de Bruxelles », de MM. L. Piré et H. Miller (voir Bulletin mensuel du 29 novembre 1877.)

M. J. Deby présente quelques considérations sur la nature morphologique d'un infusoire très-rare, trouvé en grande quantité dans les eaux saumâtres des environs d'Ostende. M. E. Van den Broeck présente une note sur les Diatomées et les Foraminifères recueillies en 1843, par Ehrenberg, dans l'Escaut, à Anvers. M. Cornet donne lecture de la traduction qu'il a faite d'un mémoire de M. le docteur J. J. Woodward, de Washington, ayant pour objet de « l'emploi des lumières artificielles en photo-micrographie ». La société doit à la bienveillance de M. Woodward d'être en possession d'une splendide collection de photo micrographies, obtenues par les procédés décrits dans le mémoire de cet habile opérateur. Ces travaux figureront au Bulletin mensuel de la Société.

NOTES ET ÉTUDES.

LA NAVIGATION DU CONGO PAR STANLEY.

Le XIX^e siècle, après tous les grands événements qu'il a vus s'accumuler dans son cours, après les transformations profondes qu'il a apportées dans la vie politique, sociale, économique des nations, semble ne pas devoir finir sans avoir ouvert à l'activité humaine un continent nouveau. L'Afrique offre depuis vingt-cinq ans un spectacle qui renouvelle à beaucoup d'égards sous nos yeux, l'histoire de la fin du XV^e, du commencement du XVI^e siècle. La découverte du Niger et du Nil, du Zambèse et du Congo, avec les im-

menses régions qu'ils traversent et fécondent, a fait ressentir aux générations vivantes quelques-unes de ces fortes émotions qui ont dû agiter l'âme des contemporains de Colomb et de Vespuce, de J. Cartier et du P. Hennepin, de Solis et d'Orellana, quand ceux-ci vinrent leur annoncer l'existence d'un nouveau monde, de ses forêts, ses montagnes et ses lacs, de ses énormes fleuves, le St-Laurent, le Mississippi, l'Amazone, la Plata. L'ère des *Conquistadores* a recommencé pour nous, avec cette différence, toute à l'honneur de notre temps, que c'est moins l'ambition ou l'avidité que l'amour de la science et la philanthropie, qui guident, à travers les contrées inconnues de l'Afrique, les pas des explorateurs modernes.

Le nom de Stanley vient de s'inscrire à côté des plus illustres parmi ces derniers. Déjà son expédition de 1871 à la recherche de Livingstone avait révélé chez lui d'éminentes qualités de voyageur. A peine avait-il revu l'Europe, pour rendre compte de l'heureux résultat de sa mission que les directeurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, donnant un rare exemple de munificence, se concertèrent pour permettre à Stanley d'entreprendre une nouvelle campagne où il pût déployer toutes les ressources de son caractère, l'énergie, l'intrépidité, le sang-froid, surtout une indomptable persévérance. Cette fois il avait un but indépendant à poursuivre. Livingstone venait de mourir (1^{er} mai 1873) sur les rives du lac Bemba, après avoir signalé et déterminé en partie le cours supérieur d'un nouvel et puissant fleuve, le Lualaba. Depuis Speke et Grant, Baker et Schweinfurth, la recherche des sources du Nil n'avait plus fait de progrès notable. Il s'agissait de souder les fragments épars de toutes ces découvertes, de les coordonner, de déterminer les bassins réciproques du Nil et du Lualaba, en commençant par reconnaître exactement le système des grands lacs. Cette lourde tâche a été accomplie à la lettre, et le dernier épisode de ses trois années de voyage, en couronnant dignement les travaux antérieurs de Stanley, a couvert son nom de gloire.

L'expédition quitta Zanzibar au mois de novembre 1874; elle se composait alors, outre son chef, de trois Anglais, Fréd. Barker, Edouard et François Pocock et de 300 indigènes; elle emmenait un bateau démonté, la *Lady Alice*, destiné à servir à l'exploration des lacs. On atteignit rapidement, par la route habituelle des caravanes, le Victoria Nyanza (Ukerewe) dont la circumnavigation, exécutée en deux mois, fut le premier acte de cette mémorable campagne. Cette reconnaissance, en confirmant les assertions de Speke longtemps contestées par Burton, établit l'étendue réelle ainsi que la figure exacte de ce réservoir originel du Nil.

Ce grand travail accompli, Stanley se dirigea à l'ouest, à travers l'Uganda et l'Unyoro, vers le lac Albert (Mwutan) dont il toucha, le 2 janvier 1876, les rives sur un promontoire, élevé de 366 mètres au-dessus des eaux. Il voulait en entreprendre la navigation; mais l'hostilité déclarée des riverains le força de renoncer à son dessein : ce fut la seule fois dans ce voyage, que les événements eurent raison de cette énergique volonté. Revenu sur ses pas, Stanley se rabattit au sud et arriva à Udjiji, au bord du lac Tanganyka, cinq ans après sa première apparition dans cette place. Les eaux du lac s'étaient notablement élevées pendant cet intervalle de temps; les palmiers du marché,

sous lesquels il s'était alors assis avec Livingstone, étaient maintenant couverts de 70 mètres d'eau. Cette observation servit à Stanley à éclaircir la question du Lukuga, que venait de soulever Cameron; à la différence de celui-ci, il y vit un affluent futur plutôt qu'actuel du Lualaba, et subordonna ainsi à des éventualités plus ou moins prochaines, mais qui paraissent inévitables, la jonction de ce grand réservoir au bassin de l'Atlantique. Ce point fixé, il fit en 51 jours le tour complet du lac et établit son indépendance absolue du système du Nil. C'était l'accomplissement du deuxième point essentiel de son programme.

Au mois d'août 1876, Stanley quittait Udjiji avec son escorte, dès lors réduite de moitié; deux de ses compagnons européens, Barker et Ed. Pocock avaient déjà succombé. Il arrivait en octobre à Nyangwe, seize mois après le passage de Cameron. Nyangwe est située par 4°16' de latitude sud, à une distance à peu près égale de l'océan Atlantique et de l'océan Indien. Là, l'intrépide voyageur eut une grande résolution à prendre. Deux partis s'offraient devant lui: gagner au nord le pays des Monbottou en longeant la rive occidentale du lac Albert pour ressortir soit au nord par la vallée du Nil, soit à l'ouest par celle du Niger; ou bien s'attacher au Lualaba dont il venait d'atteindre les rives et le suivre à travers tous les hasards jusqu'au terme de sa course quelque part qu'il dût aboutir. Ce dernier dessein était hardi, presque téméraire; il terrifiait les gens de l'escorte et les Arabes eux-mêmes; ni Livingstone, ni Cameron n'avaient pu l'exécuter; Stanley, néanmoins, soutenu par son vaillant compagnon, Fr. Pocock, résolut de courir l'aventure. Cette décision, dont la détermination du cours complet du Congo, désormais identifié avec le Lualaba, devait être le résultat, a valu à Stanley la gloire de tracer le premier une gigantesque courbe de douze degrés au cœur même de l'Afrique équatoriale et de résoudre ainsi le plus grand problème de sa constitution physique.

Est-il besoin de dire ce qu'il a fallu assumer de labeurs, subir d'épreuves, braver de périls, pour mener à bonne fin cette grande entreprise? Partie de Nyangwe le 1^{er} novembre 1876, l'expédition arriva le 11 août 1877, à Emboma, la plus éloignée des stations européennes sur le bas Congo. Ces neuf mois furent une lutte continuelle contre la nature et les hommes; Stanley perdit dans ce voyage son dernier compagnon européen, Fr. Pocock, à la mémoire duquel il vient de rendre un éloquent hommage, et 36 Wanguana de sa troupe, déjà réduite au départ à 146 personnes.

La marche commença à travers les sombres et épaisses forêts de l'Uregga; mais bientôt il fallut se confier exclusivement au fleuve pour éviter les attaques et les embuscades. La variole éclata avec une intensité effrayante, surtout parmi les Arabes auxiliaires que Stanley avait engagés à Nyangwe et qui ne tardèrent pas à le quitter; il y eut jusqu'à 78 malades à la fois et 18 décès en trois jours. Les canots n'étaient plus que des hôpitaux flottants. En même temps, l'hostilité des indigènes s'accroissait: les agressions devinrent plus fréquentes et plus redoutables.

Le 4 janvier 1877, on se heurta à un nouvel et formidable obstacle: le fleuve, arrivé à l'équateur, était barré par six grandes cataractes, qu'il fut impossible de franchir. On tira les canots à terre et sur une distance de 67 kilomètres, on traça, à

coups de hache, une route à travers les forêts, suffisante pour faire passer les embarcations. Ce travail dura 25 jours pendant lesquels il fallut en outre se défendre constamment contre les indigènes. Au delà des cataractes, les dangers ne firent que s'accroître. Des peuplades belliqueuses et cannibales s'opposèrent violemment au passage de l'expédition; les moyens de conciliation épuisés, Stanley se vit contraint de recourir à la force; il livra 32 combats, parfois trois dans un même jour. Toute exploration des rivages devint impossible. Les canots ne quittèrent plus la rivière, et même, pour éviter des conflits, se glissèrent entre les îles de façon à passer inaperçus.

Du reste, à mesure qu'on avançait vers l'ouest, les dispositions des natifs devinrent moins menaçantes; mais alors surgit, dit Stanley, la plus dure, la plus effrayante de toutes mes épreuves. Arrivé au rebord occidental du plateau, le Congo le franchit par une succession de 62 cataractes et rapides. Pendant cinq mois, ce fut une lutte acharnée contre les flots et les rochers. C'est ici que Fr. Pocock et 15 hommes périrent, brisés ou noyés dans les eaux tumultueuses du fleuve. Après des efforts gigantesques pour faire passer les canots, Stanley prit le parti de les abandonner avec la *Lady Alice* au sommet d'un roc et de continuer sa route par terre. C'est à ce moment, près de toucher au but, que l'expédition faillit succomber par la famine; elle avait tout perdu, marchandises et provisions, dans le passage des chutes. Le prompt retour d'un courrier qui revint avec des secours envoyés par des négociants anglais et portugais d'Emboma, la sauva d'une destruction complète.

Ainsi finit cette héroïque odyssee qui restera célèbre dans les annales des voyages. Elle a eu deux résultats essentiels: la description du cours du Congo et celle du caractère de ses riverains.

Le fleuve a un développement total de 4,640 kil., dont 1,760 depuis ses sources jusqu'à Nyangwe et 2,880 de ce point jusqu'à la mer. Sous le nom de Tchambesi, il descend du plateau de Lobisa et traverse successivement les deux grands lacs de Bangweolo et de Moero. A Nyangwe, après avoir reçu le Kamolondo, il mesure 1,260 mètres de largeur. Il se dirige ensuite au nord, reçoit quantité d'affluents importants et franchit par six grandes cataractes les contre-forts occidentaux de la chaîne qui sert ici de ligne de faite au bassin du Nil. Les dernières de ces cataractes sont sous l'équateur, que le Lualaba franchit près de 26° de longitude est (Gr.); il s'élève jusque vers 1°45' de latitude nord, puis s'incline au sud-ouest et repasse l'équateur par 20° de longitude. C'est dans cet énorme coude, où son lit est semé d'îles, que le Congo atteint ses plus grandes largeurs; il s'épanche comme un lac sur une étendue de 6 à 16 kilomètres. C'est également ici qu'il reçoit les puissants affluents qui expliquent l'énorme quantité d'eau qu'il débite (67,800, mètres cubes par seconde): au nord, l'Aruwini, magnifique rivière, qui est probablement l'Uelle de Schweinfurth, et le Mangala; au sud, le Sankuru, dont le nom est sans doute arrivé à Livingstone et à Cameron sous la dénomination du lac Sankorra; le Kassabi, affluent presque aussi considérable que l'artère principale qu'il rejoint par 20° long. E., et dont les eaux brunes, en se mêlant aux flots argentés du Congo, donnent au cours inférieur de ce dernier sa couleur caractéristique; enfin le Quango, dont le confluent a lieu au delà de 18° long. E.

Arrivé à ce point, le Congo s'engouffre dans une série de défilés, à travers lesquels il atteint la zone maritime. Son lit se resserre jusqu'à 450 mètres, mais se creuse à des profondeurs d'autant plus grandes. Sur une étendue de 288 kil., ce n'est qu'une série continue de chutes et de rapides, à travers lesquels le fleuve tombe d'une hauteur de 200 mètres. Ses flots se brisent avec fureur et forment des tourbillons infranchissables. Au delà de la dernière de ces 62 cataractes, celle de Yellala, le Congo se répand de nouveau calme et majestueux, et forme le gigantesque estuaire qui seul était connu jusqu'ici.

Les obstructions du Congo, à la différence de celles du Nil, sont accumulées sur deux points de son cours, par 16°30' et 26° long. E.; entre elles s'étend le vaste plateau central de l'Afrique, que le fleuve sillonne, libre d'obstacles, avec une profondeur moyenne de 3 mètres, sur une étendue de 1336 kilomètres. Ce fait seul suffirait à faire apprécier l'importance extrême de la découverte de Stanley; ce qui en accroît encore l'intérêt, c'est que cette immense plaine est une des plus riches et fertiles contrées de l'Afrique, " si populeuse, dit Stanley, qu'excepté dans l'Ugogo, je n'ai vu nulle part, en Afrique, de région aussi fortement peuplée. Le nom usuel de village caractérise mal ces agglomérations de demeures; il y a en maints endroits des villes s'étendant sur une longueur de 2 kil., avec une ou plusieurs larges rues, bordées d'habitations propres, bien construites, supérieures à tout ce que j'ai vu dans la partie centrale de l'Afrique orientale. Les indigènes ont, eux aussi, leur physiologie propre. Ils s'adonnent avec une ardeur singulière au trafic, et partout il existe des foires et des marchés. " Tous les produits des contrées tropicales se rencontrent ici avec profusion, et l'ivoire, en particulier, est d'une abondance extraordinaire. Non-seulement les idoles, mais les temples mêmes sont faits de cette substance.

Les populations du bassin central se répartissent, d'après la relation de Stanley, en trois groupes bien distincts, qu'il caractérise d'après les rapports, nécessairement très-fugitifs, qu'il a eus avec la plupart d'entre elles: A l'extrémité orientale, vivent des tribus guerrières féroces, cannibales, absolument rebelles à tout sentiment de bienveillance ou de pitié; ce sont probablement des voisins, peut-être des parents des Niam-Niam et des Monbottou dont elles reproduisent quelques-uns des traits caractéristiques; au milieu, les peuplades hostiles ou perfides alternent avec des tribus amicales et hospitalières, disposées à accueillir les Blancs et à vivre en bons rapports avec eux; à la limite occidentale et sur tout le parcours des cataractes, cette dernière catégorie prévaut exclusivement. Stanley reçut des indigènes de cette région tous les services qu'ils furent en état de lui prêter, et il atteste que sans leur sympathique appui, il n'aurait guère réussi à mener son expédition à bonne fin. Cette dernière observation est d'autant plus importante que des opinions toutes contraires ont eu cours jusqu'ici sur les populations de ces contrées, à travers lesquelles devra passer dans l'avenir la route commerciale à ouvrir dans la section des cataractes.

Il résulte, en résumé, des faits rapportés par Stanley que les peuples les moins accessibles en apparence à la civilisation se trouvent relégués sur le cours supérieur du Congo, à 2,000 kilomètres de l'Atlantique. Dans le cours moyen et inférieur, cet obsta-

cle est sensiblement affaibli, si même il ne disparaît tout à fait. » Je pourrais citer bien des exemples — écrit à ce sujet Stanley — où la bonté, un ton affectueux, le pardon d'une offense gagnèrent des peuplades martiales; et d'hostile et menaçante qu'elle était, donnèrent à leur attitude un caractère de franche amitié et de naïve confiance. Nombre de tribus m'ont supplié à mon départ de revenir au plus tôt parmi elles et m'ont accompagné à de longues distances, comme si elles ne pouvaient se séparer de moi. D'autres, désireuses de revoir leur ami, m'ont apporté leurs amulettes et leurs idoles, en me priant, par le caractère sacré de ces objets, de dire à leurs frères blancs combien elles seraient heureuses de les voir, de faire le commerce avec eux, de contracter avec eux une amitié éternelle. Un roi, dont l'amitié doit être acquise préalablement par tout explorateur qui voudrait pénétrer dans le bassin du Congo, me vainquit en générosité avec tant de délicatesse et de tact que je le considère encore à cette heure comme un phénomène de bonté. » S'il est évident, ainsi que Stanley conclut du reste lui-même, que les entreprises dirigées vers l'Afrique centrale devront partir désormais de préférence de la côte occidentale, on sent toute l'importance de pareilles constatations.

Quelles seront les conséquences prochaines de cette grande découverte? Il serait sans doute prématuré de rien affirmer à ce sujet. Si le Saint-Laurent et le Mississipi baignent aujourd'hui de vastes cités et de magnifiques campagnes, l'Amazone, qui a l'importance du Congo sans en avoir les cataractes, coule, trois siècles après sa découverte, à travers un désert. Toutefois la puissance d'expansion du XIX^e siècle n'est pas à comparer à celle des temps antérieurs, et le courant qui se dirige depuis vingt-cinq ans vers l'Afrique a acquis une intensité qui garantit sa durée. Il est donc hautement vraisemblable que l'admirable conquête de Stanley ne restera pas longtemps stérile. Déjà plusieurs puissances commerciales de l'Europe, l'Angleterre et le Portugal, la France et la Hollande, possèdent des établissements nombreux et importants aux bouches du Congo. Aux entrepôts de Banana, de Punta da Lenha, d'Emboma pourrait s'adjoindre prochainement une station nouvelle, fondée au delà des chutes, vers le confluent du Quango. Le commerce de l'Afrique centrale se concentrerait rapidement sur ce point. Toutefois comme les cataractes sont, en amont surtout, absolument infranchissables à la navigation, le sort de l'établissement dépendrait de la création d'un système de communication régulière, — route, chemin de fer, canal même — qui le relierait à Emboma. Ce serait la condition indispensable du succès, et l'effort serait assez grand pour justifier une entente internationale analogue à celle dont le chemin de fer du Saint-Gothard sera le fruit. Il est vrai qu'une telle entente en supposerait une autre qui réglerait la souveraineté sur les embouchures du fleuve. Les prétentions historiques du Portugal, justement contestées par l'Angleterre, ne pourront être maintenues : l'application des principes formulés par le congrès de Vienne, en l'absence de tout Etat régulièrement organisé et reconnu, fournirait ici une solution facile. De semblables combinaisons de souveraineté mixte ou même de neutralité ne sont plus une nouveauté dans le droit public des nations modernes, et, en présence d'une artère aussi colossale qui conduira un jour par la voie la plus directe le commerce et la civilisation de l'Eu-

rope jusqu'aux rivages de Tanganyka, il n'y a pas d'étude ou de tentative de ce genre qui pût paraître en dessous de l'importance du problème.

E. BANNING.

LES FOUILLES D'OLYMPIE.

Les travaux qui se poursuivent depuis 1875 sur l'emplacement de l'antique Olympie ont mis au jour de nombreux chefs-d'œuvre, dont la valeur justifie l'attention accordée par le monde savant à cette entreprise désormais célèbre. Nous allons exposer les résultats acquis à ce moment, d'après les derniers rapports, et notamment d'après un travail que vient de publier, dans la *Deutsche Rundschau*, le docteur Hirschfeld, chargé de diriger les fouilles de 1875 au mois de mai 1877.

C'est au savant professeur allemand Ernest Curtius que revient l'honneur d'avoir signalé à ses compatriotes l'immense intérêt que devait offrir l'exhumation des restes de l'art antique enfouis sous le sol où s'élevait jadis Olympie. En 1854, il exposa pour la première fois ses vues à ce sujet dans un travail intitulé *Olympia*, qui respire le plus profond enthousiasme pour la civilisation grecque. Vingt ans se passèrent au bout desquels Curtius a pu voir son rêve se réaliser. Au printemps de 1874, le gouvernement allemand l'envoyait à Athènes avec pleins pouvoirs pour mener à bonne fin l'œuvre préparée par lui. Le 25 avril, il concluait avec la Grèce, à l'intervention du représentant de l'Allemagne à Athènes, une convention portant entre autres clauses : que l'Allemagne se chargeait de tous les frais de l'entreprise; que la Grèce serait propriétaire des productions de l'art antique et de tous autres objets que les fouilles mettraient au jour; que l'Allemagne aurait seule le droit de prendre des copies ou des moulages de tous ces objets, — la durée de ce droit étant limitée à cinq années après la découverte de chaque objet. En outre, le gouvernement grec accordait au gouvernement allemand l'autorisation de prendre des copies ou des moulages de tous les antiques qui sont sa propriété ou qui seraient découverts à l'avenir sans la participation de l'Allemagne. Cette convention est valable pour dix années.

On trouvera peut-être que la Grèce s'est fait la part du lion, mais il faut dire que l'entreprise eût été irréalisable dans d'autres conditions, la loi grecque prohibant le transport à l'étranger de tout antique trouvé dans le pays.

Le Reichstag allemand, après avoir voté 57,000 thalers pour couvrir les premiers frais, a ensuite accordé 40,000 marcs pour les travaux de janvier à mars 1876, et 150,000 pour ceux de 1877 à 1878. Une commission directrice, composée des professeurs Curtius et Adler et du conseiller de légation Busch, fut constituée à Berlin, à laquelle vinrent s'adjoindre, en qualité de directeurs des fouilles, l'architecte A. Boetticher et le docteur G. Hirschfeld. Le 4 octobre 1875, ces deux derniers se mettaient à l'œuvre.

La convention du 25 avril 1874 désignait comme devant être le point de départ des fouilles l'emplacement de l'ancien temple de Jupiter olympien. C'est sur ce point que commencèrent les tranchées. Le 6 mai 1876, la première période des travaux était terminée : l'intérieur du temple de Jupiter était presque entièrement déblayé, les objets trouvés étaient moulés et les reproductions photographiques

exécutées. Les résultats de ces premières recherches furent publiés cette même année à Berlin, en une série de planches avec texte explicatif.

Dans la deuxième période, qui va du 25 septembre 1876 au 26 mai 1877, l'intérieur du temple fut entièrement déblayé, les alentours dégagés, et d'appréciables trésors sont venus enrichir l'histoire de l'art. A la façade orientale du temple, les fouilles ont mis à découvert de nombreux fragments du fronton exécuté par le sculpteur Pæonios de Mendé; du côté occidental, des restes importants du fronton sculpté par Alcamène, dont le talent, au dire de Pausanias, n'a été surpassé que par celui de Phidias; des deux côtés, de précieux fragments de métopes; au nord du Pronaos, quinze statues de l'époque romaine; au nord de l'Opisthodomé, des restes du temple d'Héra, qui renferment de remarquables morceaux de sculpture.

Voici, au total, les chiffres des trouvailles faites pendant les deux premières années : objets en marbre, 587; en bronze, 1,928; en terre, 420; varia (verre, os, etc.), 70; métaux divers (fer, plomb, argent), 208; monnaies, 383; inscriptions, 200.

Le temple de Jupiter Olympien, en style dorique, était le plus grand du Péloponèse, après celui de Minerve Alea, à Tégée. Plus grand que le fameux temple de Pæstum, il mesure un peu moins, dans son ensemble, que le Parthénon : environ 22 mètres, du degré inférieur au sommet. Le temple proprement dit a 46 mètres de longueur.

Les frontons, longs de 25 mètres environ et hauts de trois, avaient une profondeur de 0.80. Pausanias nous a laissé une description de l'un et de l'autre. Des restes des figures décrites par l'écrivain grec, ont été retrouvés, dispersés à une distance de 8 à 28 mètres du temple. Ces fragments sont assez importants pour que le docteur Hirschfeld ait pu reconstituer, au moins approximativement, l'ensemble des deux frontons dans des planches jointes à son travail. Celui de la façade orientale représente Pélops et Œnomaüs, prêts à se disputer le prix de la course des chars; celui de la façade occidentale, le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs. Ils ont une haute valeur au point de vue de l'histoire de l'art antique; ils sont d'autant plus précieux que peu d'œuvres vraiment grecques sont parvenues jusqu'à nous, et surtout peu de créations authentiques des grands maîtres. Il est difficile, par exemple, de déterminer quelle part Phidias a prise aux travaux de sculpture du Parthénon. Ici, au contraire, nous nous trouvons en présence de compositions de la plus belle époque de l'art grec, et dont les auteurs nous sont désignés par les écrivains anciens.

Sous le rapport du fini de l'exécution, les sculptures du Parthénon sont plus remarquables que celles du temple d'Olympie, auxquelles elles ne sont antérieures que de peu de temps. D'un côté, tout est travaillé avec un égal soin; de l'autre, beaucoup de rudesse et d'imperfection. Les nus sont admirablement traités; les draperies le sont beaucoup moins bien. On sait d'ailleurs que les artistes péloponésiens étaient parvenus à rendre le nu plus tôt et d'une manière plus parfaite que les vêtements.

Les deux frontons ont la même valeur quant à l'exécution, mais il en est autrement pour la composition. L'agencement des figures du fronton oriental est simple, modeste, prosaïque même. Le fronton occidental présente un caractère tout différent. Avec des éléments relativement peu nombreux, l'artiste a su rendre la lutte sauvage avec une expression de grandeur qui étonne. C'est un tableau vivant, même à l'état de débris. Pour la première fois dans l'his-

toire de l'art grec, le statuaire nous présente des groupes en mouvement. Tandis que dans le fronton oriental, les figures sont comme isolées les unes des autres, de ce côté, au contraire, chacune se rattache à l'ensemble. C'est à propos de ce groupe que Pausanias, d'habitude très-sobre de réflexions au sujet des œuvres qu'il décrit, fait observer qu'Alcàmène vient après Phidias dans l'art de la statuaire.

D'après Pausanias, les métopes qui surmontaient l'entrée du Pronaos et de l'Opisthodomé du temple de Jupiter étaient au nombre de douze. Elles représentaient les travaux d'Hercule. On en a retrouvé une, très-bien conservée, appartenant à la façade orientale, qui représente Hercule portant la Terre, tandis qu'Atlas pénètre pour lui dans le jardin des Hespérides. Les corps nus et les têtes sont de la plus grande beauté.

Une Victoire, du sculpteur Pæonios, haute d'environ deux mètres, trouvée en 1875 au sud-est du temple, est décrite avec admiration par le docteur Hirschfeld :

« La tête, les bras, la jambe gauche à partir du genou manquaient, de même que les ailes; néanmoins depuis l'époque où les œuvres du Parthénon réapparaissent, étaient venues étonner le monde, rien de semblable n'avait été vu. La statue, en marbre de Paros, a environ deux mètres de hauteur. La déesse semble descendre vers la terre; dans la main droite, elle porte une couronne; le bras gauche s'élève et participe ainsi au mouvement de l'ensemble de la figure qui, légèrement inclinée en avant, s'approche de la terre. Déjà son pied droit touche doucement le fragment de rocher qui forme la base, tandis que la jambe gauche plane encore librement. Le vêtement, attaché sur l'épaule droite, laisse à découvert la partie gauche de la poitrine et tombe en légers plis au-dessus de la ceinture placée assez haut. L'étoffe fine, qui descend en ondulant, prend si bien la jambe droite que les formes apparaissent dans toute leur perfection. Au bas, la draperie se déploie en masses de plus en plus larges dans lesquelles l'air, que la déesse traverse, forme des plis et des replis dont le jeu et l'agencement sont merveilleux. »

Après le temple de Jupiter, le monument le plus important que les fouilles de la campagne de 1876 à 1877 ont mis au jour, est l'Heraeum, un temple dorique, à 18 mètres au nord du premier. A cette découverte s'en rattache une autre que l'on est en droit de regarder comme la plus considérable, au point de vue de l'art, faite jusqu'ici à Olympie.

Au mois de mai de cette année, on a trouvé dans l'Heraeum une statue colossale en marbre de Paros, représentant un jeune homme nu. La partie inférieure des jambes à partir du genou manque, ainsi que l'avant-bras droit. A gauche du jeune homme, un vêtement jeté sur un fort tronc d'arbre, retombe en plis majestueux. Le bras gauche, appuyé contre le tronc, soutient un enfant, dont la partie supérieure manque et dont la main gauche repose encore sur l'épaule du jeune homme. Celui-ci tenait en main un objet que l'enfant, à ce qu'il semble, voulait saisir. Sa tête est, surtout vue de profil, d'une grande beauté et d'un charme extrême; les contours ont le vrai caractère attique.

Or, Pausanias rapporte que, dans l'Heraeum, se trouvait une statue en marbre, qui représentait Mercure, portant le jeune Bacchus enfant, et il ajoute que c'était une œuvre de Praxitèle. La photographie de cette œuvre d'art récemment transmise à Berlin, a convaincu les juges les plus compétents qu'on était en possession du Mercure original, signalé par l'écrivain grec, c'est-à-dire d'un

des plus précieux trésors que nous ait légués l'art antique, car c'est la seule statue réellement authentique qui ait été jusqu'ici découverte de Praxitèle.

A côté de ces précieuses trouvailles, les objets qui restent à signaler n'ont qu'une importance secondaire.

Citons des lances, des flèches, des casques, des ustensiles en bronze, une série de poids, qui portent, outre le symbole de Jupiter, la foudre, le nom du maître des dieux, des terres cuites, des monnaies, des fragments de verre blanc ou coloré. On n'a rencontré jusqu'ici que peu d'inscriptions, bien qu'on dût s'attendre à en trouver un grand nombre à Olympie. Il est à supposer qu'on n'a pas encore touché l'endroit où elles se trouvent.

Les résultats acquis pendant les deux premières périodes, sont, comme on le voit, considérables; et cependant, un tiers du travail est à peine opéré. Outre les restes d'architecture, on peut compter sur un grand nombre d'œuvres en marbre et d'objets qui, d'une moindre valeur au point de vue de l'art, contribueront à jeter un jour nouveau sur chacune des faces de la vie dans l'antiquité. Les rapports reçus jusqu'ici au sujet des fouilles opérées depuis le commencement de la troisième période, c'est-à-dire depuis le 5 octobre, confirment d'ailleurs cette espérance. Le docteur Treu, qui a remplacé M. Hirschfeld, s'est attaché à rechercher aux environs du temple de Jupiter les parties manquantes des deux frontons, et ses recherches n'ont pas été infructueuses. On signale notamment la découverte de la figure qui décorait le centre du fronton occidental, dont on n'avait jusqu'ici que la tête. Cette statue, non mentionnée par Pausanias, représente Apollon qui, par sa présence, protège les Lapithes contre leurs ennemis, et, d'après les descriptions qu'en ont données les journaux spéciaux, elle doit être rangée au nombre des plus belles œuvres qui nous restent de l'art grec. Tout récemment, le *Reichs-Anzeiger* a annoncé la découverte d'un édifice qui paraît être le Philippeion, élevé en souvenir de la victoire de Chéronée par Philippe de Macédoine.

MUSIQUE.

En moins de huit jours deux compositeurs belges ont eu des œuvres représentées au théâtre royal de la Monnaie. Le fait est assez peu commun, pour qu'on ne doive pas négliger de le signaler. Ce fut d'abord *George Dandin*, arrangé en opéra par M. Coveliers, et orné d'une musique composée par M. Mathieu. Il s'est trouvé malheureusement que l'ornement n'avait aucune analogie avec le fond sur lequel il s'appliquait. M. Mathieu, qui est un excellent musicien, a voulu faire montre de sa science. Tout ce qu'il y a de plus compliqué en fait de formules harmoniques et instrumentales, il l'a prodigué dans sa partition. Au lieu de prendre, autant que possible, un style analogue à celui de Molière, il a mis en œuvre tous les procédés de l'école actuelle; il a produit une œuvre musicale aussi tourmentée, aussi prétentieuse que le texte littéraire est simple et naturel. Le chant ne suit pas la parole, et l'orchestre exprime constamment l'opposé de ce que disent les voix. Il y a çà et là des interprétations plus exactes de l'esprit de la scène; mais cela ne dure pas: le compositeur semble se repentir d'avoir été clair un moment, et retombe dans l'obscurité des développements scientifiques.

Peut-être M. Mathieu réussirait-il, s'il avait à

traiter un sujet analogue à ceux dont s'inspire Richard Wagner dont il s'attache évidemment à suivre la trace; mais c'est une étrange idée, que celle d'avoir voulu appliquer un pareil système de composition à une comédie de Molière. Le manque absolu d'appropriation du style au sujet a été compris instinctivement par le public, qui a fait à *George Dandin* un accueil sévère, suivant les amis de l'auteur, et juste selon nous. Ce n'est pas le talent de M. Mathieu qu'on a condamné, c'est l'usage qu'il en avait fait. On est tout prêt à l'applaudir lorsqu'il voudra bien déployer à propos son imagination et sa science des combinaisons.

La partition de M. Mathieu a été fort mal exécutée; c'est une circonstance atténuante qui peut être invoquée par le compositeur pour expliquer son insuccès. A cause de l'excessive abondance des modulations qui détruit à chaque mesure le sentiment de la tonalité, elle est presque inchantable, ce qui est aussi une excuse pour les interprètes.

Le second des ouvrages nouveaux d'auteurs belges représentés au théâtre de la Monnaie est d'un genre plus modeste: un simple ballet dont la musique a été composée par M. Balthazar Florence. L'excellence de la musique peut donner à la partition d'un ballet une importance presque égale à celle d'un opéra. Il y a des drames lyriques qui ne valent pas *Giselle*. Nous ne comparerons pas *la Vision de Harry*, de M. Balthazar Florence, à ce chef-d'œuvre; mais nous reconnaitrons volontiers que les airs qu'il y a mis sont très-dansants et agréablement instrumentés. Grâce à ce double mérite, grâce aussi aux jolis costumes des danseuses et à de piquants effets de lumière électrique, le nouveau ballet a réussi.

Z.

NOUVELLES.

— La maison Marcus, de Bonn, va publier une quatrième édition du *Wörterbuch der romanischen Sprachen*, de Frédéric Diez. C'est M. Auguste Scheler qui est chargé de préparer cette édition. Le savant philologue a été mis en possession des notes manuscrites de Diez et chargé de compléter, dans un appendice, le Dictionnaire, qui sera ainsi mis au courant des progrès de la science jusqu'en 1877.

— Le dernier numéro de l'*Athenæum* anglais contient un aperçu du mouvement littéraire dans les pays du continent en 1877. En tête de cette revue figure la Belgique, dont les productions littéraires sont sommairement appréciées par MM. Emile de Laveleye et Paul Frédéricq.

— Le gouvernement vient de charger M. Eg. Melot de faire le buste de M. Du Mortier et M. Elias, de faire celui de Dodoens. Ces deux œuvres sont destinées à orner la galerie des herbiers du Jardin botanique de l'Etat. A l'occasion de l'inauguration du buste de M. Du Mortier, qui aura lieu au commencement du mois d'avril prochain, la Société royale de botanique de Belgique et l'administration du Jardin botanique ont décidé d'organiser une fête en l'honneur de ce botaniste éminent. En souvenir de cette fête, il sera frappé une médaille en bronze qui reproduira sur l'une de ses faces la figure du buste.

— Dans une lettre au secrétaire du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, insérée à la fin du premier volume du compte-

rendu de la huitième session, récemment publié à Budapest, M. Delvaux annonce qu'il soumettra au prochain Congrès un exposé complet des traces laissées par l'homme préhistorique dans la Campine, vers la fin de la période néolithique, à l'époque du bronze et au commencement de l'âge du fer. Ce travail sera accompagné de planches reproduisant les types caractéristiques des principaux objets recueillis et particuliers à la région. Il y sera joint des coupes de plusieurs tourbières où ont été recueillis les ossements fossiles associés à des instruments en silex, etc. Enfin, une carte topographique de la contrée fixera d'une manière précise les lieux à travailler, l'emplacement des nécropoles, des stations et autres points étudiés par l'auteur.

— M. Rohlf s'organise une expédition pour l'exploration du Sahara oriental. Il sera accompagné d'une commission de savants, parmi lesquels le professeur Zittel, de Munich. Tripoli a été choisi comme quartier général de l'expédition, dont les premiers efforts auront pour objet l'exploration des mystérieuses oasis de Wajanga et de Kufara, au sud d'Aujela, qui n'ont jusqu'ici été visitées par aucun voyageur européen. (*Academy.*)

BIBLIOGRAPHIE.

LA FLANDRE. Décembre 1877. Un mot. — Une carte de loterie brugeoise de 1574. — Documents inédits sur les prophéties de Nostradamus et sur Vincent Sève, son continuateur. — Beaucaire et sa foire. Ses relations avec la Flandre. — Notes sur les peintres portugais qui vinrent en Flandre. — Les marins flamands.

PRÉCIS HISTORIQUES. Janvier 1878. A. Delattre. Etudes d'histoire biblique. — Ad. L. Jeanne la Folle et ses derniers historiens. — J. Vander Gheyn, une légende indienne. — J. Broeckaert. La Russie et le panslavisme. — B. B. Littérature bretonne. — M. E. L'année de la mort de St-Lambert. — V. Van Tricht. Un fabuliste belge. — Chronique.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 2^e année. T. IV. H. Wauwermans. Du gouvernement des places de guerre. — H. K. Télémètre Roksandic. — P. H. Considérations sur la défense des côtes. — G. Mueseler. De la guerre de la sécession aux Etat-Unis. — P. Henrard. Essai sur la tactique de l'artillerie de campagne. — H. K. Considérations sur le tir des shrapnels avec fusées à temps. — Revue des livres.

REVUE CATHOLIQUE. — 15 décembre 1877. Edm. Pouillet. La Pacification de Gand (fin). — L. Bossu. Deux points obscurs de la philosophie scolastique. — P. Claessens. Nomination des évêques dans l'ancienne Belgique (fin). — C. Charaux. Le véritable auteur de l'imitation de Jésus-Christ. — Chronique religieuse de l'Allemagne. — Bibliographie.

REVUE DE BELGIQUE. 15 décembre 1877. F. Gravrand. L'esprit vénitien au XVIII^e siècle. — Ph. Nihoul. La politique anglaise et les rivalités des puissances continentales. — Ed. Romberg. Le dernier païen. (Nouvelle). — C. Lemonnier. Alfred Stevens et les Quatre Saisons. — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire. — Charbonnier. La question de la bienfaisance publique.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, t. XX. 6^e liv. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — J. Gantrelle. Remarques sur les méthodes et l'organisation de l'enseignement moyen. — P. Willems. Le plébiscite ovinien. — Comptes rendus, varia, périodiques.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. 1878. 45^e année. Bruxelles, Hayez, 1877, 8°.

REVUE GÉNÉRALE. Janvier 1878. Van Weddingen, Noël. — La presse catholique en Europe. — Vicomtesse de

Blistain. Le chevalier de Germaine. — Ch. Verbruggen. Les fouilles de Ninive et de Babylone. E. du Chastel. Au Maroc. — Mélanges. — Bibliographie.

Annuaire du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles. 1^{re} année 1877. Bruxelles, Muquardt, 8°.

Arnold (Wilhelm). Ansiedelungen und Wanderungen deutscher Stämme. Marburg, N. G. Elwert, 1876. 8°.

Bailly (Jules). De Bruxelles à Tervueren. Poème nouveau. Paris, A. Quantin, 1878, 8°.

Banning (Emile). L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles. Avec une carte. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

Brialmont (Le général A.). Causes et effets de l'accroissement successif des armées permanentes. Bruxelles, Muquardt, 1876. in-16.

Crépin (F.), Guide du botaniste en Belgique, Bruxelles, 1877. 8°.

Delwaide (H.). Petite synthèse populaire. La théorie d'un capital. Paris, Guillaumin. Bruxelles, Decq et Duhent, 1878, in-12.

Dubois (Alph.). Faune illustrée des vertébrés de la Belgique. Série II. Les oiseaux. Livraisons 1-9. Bruxelles, Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51. 1876-1877. 8°.

Dubois (Alph.). Les lépidoptères de l'Europe. 1^{re} série. Espèces observées en Belgique. Livraisons 84-90. Bruxelles, Muquardt, 8°.

Greyson (Emile). En Hollande. Juffer Daadje et Juffer Doortje. Faas Schonck. Troisième édition. Bruxelles, Muquardt, in-12.

Greyson (Emile). En Hollande. La maison Ouwewaeter et Huysman. Le commandant Aerson. Deuxième édition. Bruxelles, Muquardt, 1877. in-12.

Gravière (Caroline). Deux nouvelles. Une Parisienne à Bruxelles, Mi-la-sol. Bruxelles, Muquardt, 1877. in-12.

Juste (Théodore). Les progrès de la puissance russe, Pierre le Grand, son règne et son testament. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

Juste (Théodore). 1757-1871. La rivalité de la France et de la Prusse, d'après les nouveaux documents. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

Leclercq (Emile). L'art et les artistes. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

Leclercq (J.). Un été en Amérique. De l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses. Paris, Plon, 1877. In-18.

Le Hon (H.). L'homme fossile en Europe, son industrie, ses mœurs, ses œuvres d'art. Quatrième édition, avec une notice biographique et des notes paléontologiques et archéologiques, par M. E. Dupont. Cent gravures. Bruxelles, C. Muquardt, 1877. 8°.

Marchal (Edm.). Mémoire sur la sculpture aux Pays-Bas pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, précédé d'un résumé historique. Bruxelles, Hayez, 1877. 4°.

Maximes et pensées, recueillies par un diplomate. Brux., Muquardt, 1877. 8°.

Melsens. Des paratonnerres à pointes, à conducteurs et à raccords terrestres multiples. Brux., Hayez, 1877. 8°. pl.

Ruelens (Ch.). Pierre-Paul Rubens. Documents et lettres. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

Schayes (A. G. B.). La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine. Avec cartes, plans et gravures. Deuxième édition, augmentée d'un volume supplémentaire. Bruxelles, Muquardt, 1877. 4 vol. 8°.

Starke (W.). Das Belgische Gefängniswesen. Ein Beitrag zu den Vorarbeiten für die Gefängnisreform in Preussen. Berlin, T. C. F. Enslin, 1877. 8°.

Théâtre de Maurice Comte ***. Les Gueux. Le comte d'Egmont. Balthazard Gérard. Laidé mais belle. Une vengeance dans les Pyrénées. Bruxelles, Muquardt, 1877. 8°.

H. Tollin. Eine italienische Kaiserreise in den Jahren 1529 u. 1530 — G. Wolf. Kaiser Joseph II und die oesterreichischen General-Seminarien. (Historisches Taschenbuch, 1877).

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blas.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les trois premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALCK, ÉDITEURS,

Rue de la Régence, 45.

Documents Iconographiques

ET TYPOGRAPHIQUES

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE.

Fac-simile photo-lithographique avec texte historique et explicatif, par MM. les conservateurs et employés de la Bibliothèque royale, publié sous la direction et avec le concours de M. le Conservateur en chef.

Première série : *Les Bois*. Sixième et dernière livraison : *Légende de Saint-Servais*, par M. Ch. RUELENS.

La seconde série comprendra les gravures en creux ou sur métal désignées sous le nom de taille-douce.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

21, rue des Chapeliers, 21

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 2 - 20 JANVIER 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — La Grenade entr'ouverte, par Th. Aubanel. — ALPH. WAUTERS. Les Actes des diètes de la Hanse. — FR. CRÉPIN. Flore carbonifère du département de la Loire et du centre de la France, par F.-C. Grand'Eury. — Eugène Defacqz et Joseph Forgeur, par Th. Juste. — La Légende de Saint-Servais, par Ch. Ruelens. — Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. — Le prince de Ligne. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

La Miougrano entre-duberto. — (La Grenade entr'ouverte), par Théodore Aubanel. Nouvelle édition. Montpellier, au bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes. 1877.

« Le grenadier, de sa nature, est plus sauvage que les autres arbres. Il aime à croître dans les cailloux amoncelés, aux lieux où rayonne le soleil, et loin des hommes et près de Dieu. Là, seul comme un ermite, au hâle de l'été, il épanouit en cachette ses fleurs sanglantes. L'amour et le soleil fécondent l'épanouissement : dans les calices rouges se créent spontanément mille graines de corail, mille jolies sœurs, cachées toutes ensemble sous la même couverture.

« La grenade gonflée tient renfermées tant qu'elle peut, sous son écorce, ses belles graines roses, ses belles filles pudibondes. Mais les oiseaux de la lande disent au grenadier : Que veux-tu faire de tes graines?.. Tout à l'heure vient l'automne, tout à l'heure vient l'hiver, qui vont nous chasser au delà des collines, au delà des mers... Veux-tu donc qu'il soit dit, ô grenadier sauvage, que nous quittons la Provence sans voir éclore tes belles graines de corail, sans voir poindre le nez de tes belles filles pudibondes ?

« Alors le grenadier pour contester l'envie des oisillons de la lande, entr'ouvre la grenade lentement ; les mille graines vermeilles brillent au soleil ; les mille fillettes craintives, avec leurs belles joues roses, mettent la tête à la fenêtre ; et les fripons d'oiseaux accourent à volées, et se régalaient à cœur-joie des bonnes graines de corail ; les fripons d'amoureux dévorent de baisers les belles filles pudibondes. »

C'est par cette page que débute la préface que Frédéric Mistral, auteur de l'épopée rustique dont a été tiré l'opéra de Mireille, a placée à la tête de la nouvelle édition du recueil de poésies provençales de son ami Théodore Aubanel. Cette nouvelle édition est appelée à un succès mérité en d'autres lieux encore que son pays de provenance ; elle contient une traduction française en regard du texte original qui parut pour la première fois en 1860.

La préface de Mistral est charmante et tout a fait dans le ton de l'œuvre à laquelle elle sert de vestibule. On y sent un souffle de poésie, réchauffé par l'amitié. Poursuivant la gracieuse allégorie, elle nous montre le poète avignonais, après de brillants débuts,

devenu tout à coup muet, ou, pour mieux parler, renfermant toute sa poésie en lui-même comme la grenade ses belles graines roses, gardant, durant de longues années, un silence obstiné inquiétant ses admirateurs et ses amis. Mais ces derniers seuls savaient que, pour être silencieuse, la Muse de Théodore n'en était pas moins active. Et, prenant pour eux le rôle que Mistral donne aux oiseaux de la lande, ils ont tellement répété au poète leurs objurgations, que la grenade s'est enfin entr'ouverte, qu'elle a laissé échapper ses belles filles pudibondes sur lesquelles toute la volée des Félibres s'est abattue pour les dévorer de baisers.

Et pourquoi ce long silence du poète ? C'est une histoire déjà ancienne, puisque voilà dix-huit ans, tout à l'heure, qu'il a recouvré la voix. N'importe, parlons-en ; ces choses-là ne sont jamais vieilles. A défaut de la préface de Mistral, les vers du poète nous donneraient le mot de l'énigme. Un amour aussi profond que naïf, aussi pur que profond, s'est emparé de la vie du jeune homme et l'a si bien remplie, à l'exclusion de tout autre sentiment, que le jour où il lui a fallu y renoncer, il n'y a plus eu pour lui de bonheur possible.

C'est là, me dira-t-on, une aventure ordinaire et commune. Pas aussi commune qu'on voudrait le croire. L'amie de son cœur, la jeune fille entrevue dans le ciel clair de sa jeunesse, s'était faite nonne. Le bon jeune homme pleura sept ans sa bien-aimée et il n'en était pas consolé quand ses amis l'ont contraint à ouvrir son cœur, à le répandre au dehors, comme pour faire contraste à la poésie ultra réaliste qui dominait dans le reste de la France.

Le trop plein de son amour avait jailli de loin en loin en un débordement de poésie qu'il gardait pour lui. « Chaque fois que le regret lui poussait un coup de lance, comme dit si bien son ami, le pauvre enfant poussait une plainte. »

Le volume dont je viens de transcrire le titre, *La Miougrano entre-duberto*, est donc le recueil de ces impressions douloureuses ; il se développe en trois parties, répondant à chaque période de la cruelle maladie du poète. Aux chants de la période aiguë il a donné le titre de : *Le livre de l'amour*. Il a nommé *Entre Lueurs* l'époque durant laquelle il a éprouvé quelques heures de calme entre deux orages. Et comme sa douleur, quoique devenue intermittente, ne se guérissait point et assombrissait au contraire le voile de deuil qui enveloppait son esprit, il en vint à composer le *Livre de la mort* où nous trouvons les sept douleurs amères dont les sept glaives percent les pages, selon la pittoresque expression de Mistral.

Mais il est temps de mettre sous les yeux du lecteur un échantillon de cette poésie qui justifie notre appréciation. Nous empruntons nos citations au texte français que l'éditeur a placé en regard du texte pro-

vençal. Cette traduction dont on n'indique point l'auteur, rappelle, par la forme du style, la préface signée du nom de Frédéric Mistral, morceau qui, d'ailleurs, est aussi dans les deux langues. Quel que soit le traducteur, il se montre aussi habile à manier la langue de Lamartine et de Hugo que le doux parler du pays de Clémence Isaure. Je trouve à cette traduction une qualité précieuse et bien rare, c'est que, quoique en prose, elle rend le mouvement rythmique des vers dont elle conserve la mélodie.

Je citerai d'abord la pièce II.

« Vous avez donc gardé souvenance du jour où, au bord du chemin, vous faisiez devant un oratoire, votre prière du matin.

« Prière douce, tendre, antique ! Moi, par-là, venu d'aventure, en entendant le beau cantique, je m'étais arrêté, tout ému.

« C'était là-bas, sous le vieux saulo qui boit les eaux du vivier... Il me semble vous entendre encore : — Belle croix, — votre voix disait,

O pierre sacrée,
Belle, belle croix,
Soyez honorée
Par les fleurs des bois.

« Et là, votre prière terminée, je m'avance et vous dis, craintif : Votre parole est bénie ! Je veux prier comme vous.

« Et vous toute gentille, et vous nullement fière, mademoiselle, aussitôt vous m'avez donné votre prière comme l'oiseau donne son chant...

« Voilà pourtant votre écriture ! Sur ce joli papier blanc, votre main qui n'est pas bien assurée, monte et descend tremblante. »

Ce n'était point leur première rencontre. Déjà les enfants s'étaient aperçus. Elle, sans éprouver aucun émoi ; lui frappé au cœur sans rémission.

Je ne connais point de scène plus naïvement racontée et plus gracieuse ; on peut la mettre à côté de ce que Bernardin de Saint-Pierre a écrit de plus saisissant dans Paul et Virginie. C'est un tableau qui semble préparé pour le pinceau de Madou.

« Ce n'était pas une reine, une reine et son train, galopant noblement sur sa blanche cavale, et qui dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches toute la poudre du chemin.

« Noblement galopant sur sa cavale blanche, ce n'était pas une reine avec dames et varlets, qui, d'un mot de sa bouche et seulement d'un coup d'œil, vous fait le visage rouge ou pâle.

« Ce n'était qu'une enfant sur un âne gris, qui le long du sentier allait tout doucement, et pour la première fois, je voyais la bachelette qui, à coup sûr, ne m'avait jamais vu.

« C'est vers la Fontaine-des-Prés qu'elle se dirigeait ; il se trouve que le chemin était étroit pour passer tous les deux, et la fillette dit : — Jeune homme, prenez garde : l'âne rue ! — et elle me sourit :

« Tenez, passez devant ! — Et, avec délice, alors

je la regarde et je m'arrête, et voilà qu'elle fait halte. Une reine, sans doute, m'eût tourné la tête, mais cette enfant tourna mon cœur.

« — Ma mignonne, quel est votre nom ? — Je vais vous le dire : les gens m'appellent Rose et ma mère Roset. — Et ton âne comment l'appelle-t-on ? Blanquet ? — l'enfant alors se mit à rire.

« — As-tu des frères, as-tu des sœurs, ou tes parents n'ont-ils que toi ? — Je suis l'aînée de cinq. — Toi, l'aînée, jeunette ? — Un qui s'en va tout seul, un qui tette encore, avec deux autres par-dessus !

« — T'a-t-on appris à lire ? es-tu allée à l'école ? — Oh ! oui. — Ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu ? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés ; je m'en vais à la plaine, comme les autres.

« — Et l'enfant tourna rond parmi les jeunes pins. — O Beauté ! comme il faut que tu sois puissante, pour avoir, un petit moment, de mon cœur, de ma vie amoureuse ôté le fiel ! »

Il ne s'était passé que peu de temps entre cette scène et celle du *vieux saule qui boit les eaux du Vivier* ; et leurs innocentes relations n'avaient guère duré, lorsqu'arriva le brusque dénouement, la catastrophe que la victime raconte de la façon la plus simple, sans aucune déclamation ou récrimination, comme elle s'était passée enfin ; car c'est une bien grande erreur que de s'imaginer que les événements qui exercent le plus d'influence sur notre destinée s'entourent de plus de fracas.

Ecoutez ce court dialogue et dites si l'on peut, en moins de mots, produire un effet plus saisissant.

« — Nous ne nous verrons plus ! — Et pour quoi ? — Je vais partir. — Et où vas-tu ? — Je vais me faire nonne. — J'ai peur pour toi, mignonne ! Qu'as-tu dit !... Tu seras malade, oh ! tu es si jeune ! Prends garde à ton cœur tendre, pauvrette !... Tu seras malade ! — Eh bien ! moi, je mourrai.

« — Ce jour-là, le dernier, nous n'en dîmes pas davantage. »

Ce n'est point toutefois sans protestation tacite que le sacrifice s'est accompli, du moins de la part du jeune homme. Si la fillette avait pris cette ferme résolution, c'est qu'aimant son compagnon comme une sœur peut aimer un frère, la séparation ne devait point produire le même effet sur chacun d'eux. Théodoro le sent bien. Aussi ne le voit-on pas accabler de reproches celle qu'il n'a pas le droit d'appeler parjure. S'il cherche à la retonir, ce n'est point à l'amour qu'il fait appel ; il n'invoque point ce sentiment : c'est à la piété filiale qu'il s'adresse afin de la détourner de son dessin. Il ne lui peint pas la désolation qui va envahir son cœur à lui, il se contente de lui montrer le deuil que son départ va jeter sur la maison paternelle. Son vieux père est déjà veuf, ne lui épargnera-t-elle point un double veuvage ?

Voici donc en quels termes il s'efforce de combattre la résolution de la jeune fille :

« Vous, si heureuse dans votre maison, être éprise d'un hôpital ! Vous partez, hélas ! demain vous partez ! et le trouvère se plaint.

« Vous, notre amour et notre joie ; vous, la parure de nos jours ; vous, adorée, aller au couvent !... Vous serez pleurée bien des fois !

« Votre vieux père, que deviendra-t-il ? Dans sa peine amère, il en mourra ! Ah ! le veuvage est bien triste, à cet âge, Zani !

« Plus de femme, plus d'enfant !... Que de larmes dans sa vieillesse ! Oh ! n'en faites rien, oh ! de grâce, restez ! Pour votre père, pitié ! »

Et la jeune fille a résisté. Elle va en

qualité de sœur de charité, se vouer dans un hospice de l'Orient, au soulagement des infortunés. Elle est partie. Le vaisseau l'emporte loin des rivages de la Provence, où elle laisse au moins deux infortunés qui la pleureront longtemps.

« Je suis monté sur la cime des mornes, sur le sommet où est le castel ; je suis monté sur la cime des tours.

« Blanches et ouvertes dans le ciel comme les ailes d'un oiseau, j'ai vu les voiles du navire, bien loin, bien loin, longtemps, longtemps encore... Puis je n'ai plus vu que le soleil et ses splendeurs sur l'onde amère.

« Lors, de là-haut, lors je suis descendu. Le long de la mer et des grandes vagues, j'ai couru comme un inconsolé, et par son nom, tout un jour, je l'ai criée. »

Ne croirait-on pas entendre, sous les hauts peupliers, la plainte qui résonne au loin dans les vers mélodieux de Virgile :

... *Mœstis late loca questibus implet.*

Après le *Livre de l'Amour* vient l'*Entre-Lueur*. L'auteur de la préface caractérise cette partie par une image aussi juste que poétique. « Regardez la mer, quand le Mistral la trousse, la fouette et la tourmente, vous verrez toujours, entre les vagues montueuses, quelque clapotis rieur où le soleil se mire. » Courtes diversions nées de quelques fugitives éclaircies, les pièces qui composent ce livre diffèrent essentiellement de celles qu'on a lues dans le premier. Si absorbé que soit le cœur par une douleur persistante, il faut bien aussi que, par moment, on se mêle au mouvement au milieu duquel on est contraint de traîner son existence.

Je ne citerai qu'une pièce de cette partie.

LES JUMEAUX.

— Encore deux pour accroître la bande ! par ma foi, nous n'étions pas assez gueux ! — C'est le bon Dieu qui nous les envoie, et ils ne seraient pas les bien-venus ? Deux garçons ! la belle couvée ! regardez-les : qu'ils sont jolis ! Dès que l'oiseau est éclos, la mère donne la becquée.

« N'ayez pas peur de me tarir ! Vous pouvez têter des deux côtés ! mes petits enfants, vous pouvez têter !

« Moi, et notre homme qui est pêcheur, avons élevé sept enfants ! Dieu aide les travailleurs ; jamais couvée ne meurt de faim. Que croyez-vous ? Pour tant de marmots, Bénézet n'a que ses filets, et je n'ai que mon lait, pauvrette ! Mais cette fontaine coule toujours.

« N'ayez pas peur de me tarir...

« L'été, quand les eaux sont basses, qu'il n'y a pas grand chose au Rhône, d'Avignon à la Barthelasse, il passe les gens dans son bateau ; et tout de même il y trouve la vie ! Aussi bien nul ne pâtit dans la maison : si nous avons tous bon appétit, notre huche est approvisionnée.

« N'ayez pas peur de me tarir !...

« Mes voisines m'ont dit : — Norade, tu ne peux pas les garder tous les deux ; tu verras ; d'ici à un mois : tes garçons tariront le puits. — Moi ! les mettre en nourrice, les pauvrets ! Je ne veux pas ! Ils sont miens tous deux : Sucez, sucez, pauvres agneaux, le lait, le sang de votre mère.

« N'ayez pas peur de me tarir...

Le troisième livre, *Le livre de la Mort*, se revêt d'une teinte absolument sombre. Quelques distractions bien innocentes n'ont pas su dissiper un chagrin qui, au contraire, a fini par tout obscurcir.

On en pourra juger rien que par quelques titres des pièces qui composent cette partie :

A la Toussaint, la Faim, les Atours de la morte, le Massacre, les Lamentations.

Chose bien digne de remarque, même dans ces sujets qui sembleraient annoncer un réalisme du genre de celui dans lequel se complaisent la plupart des écrivains français de l'école nouvelle, vous ne trouverez nulle exagération, nulle crudité brutale, toujours la nature prise sur le fait et rendue avec une remarquable sobriété d'expression et d'image.

Je ne citerai qu'une seule pièce appartenant à cette série. Elle est courte ; mais comme elle est poignante !

LA FAIM.

« La mère les coucha, mais les pauvres enfants se retournent dans la berce, et se plaignent de la faim.

— Quand mangeons-nous, ma mère, quand ? Que cette fois-ci soit la vraie ! — Je vous redis que ce n'est pas l'heure ; allons, faites encore un somme !

« Toujours votre bouche est ouverte ; toujours de faim, toujours vous béez ! Pliez-vous dans votre couverture, et taisez-vous ! Pourquoi crier ainsi ?

« Il faut toujours du pain ! La becquée, aux oiseaux le bon Dieu l'envoie, et toujours, ô ma pauvre nichée, tu es à l'attente du morceau.

« Du pain, il n'y en a plus dans la huche ; ce matin vous l'avez achevé. Jeanne, monte sur la chaise : regarde, si tu ne m'en crois pas !

« Il n'y a plus rien... tiens !... Dis-le à tes frères : ils ne veulent pas me croire, ils te croiront, toi ! Il est allé en chercher, votre père, et votre père ne rentre plus !

« — Quelle heure est-ce ! — Neuf heures et demie. — Il est bien tardif ! Où est-il allé ? — Vous savez ce qu'il a dit : — Les mains vides, petits, je ne veux pas m'en revenir !

« — Le froid, la faim nous enveloppent, la chambre est noire... Viendra-t-il bientôt ? Autrefois, tu trempais la soupe, ô mère, au coucher du soleil !

« Quand mangeons-nous, ma mère, quand ? Que cette fois-ci soit la vraie ? — Pauvres petits, ce n'est pas l'heure encore ; taisez-vous et faites un somme !

« — Quand mangeons-nous, ô mère, quand ?

« — Les enfants sont couchés, mais ils ne peuvent pas dormir : Le sommeil aux affamés est bien dur à venir. »

Que doivent être dans leur langue originale ces poésies qui nous émeuvent si profondément dans une traduction ? Et comme elles doivent vivement impressionner les populations méridionales auxquelles elles s'adressent ? *

Die Recessé und andere Akten der Hansetage von 1256-1430. (Les recès ou décisions et autres actes des diètes de la Hanse, de 1256 à 1430), publiés par la Commission historique annexée à l'Académie Royale de Bavière. Leipzig, Duncker et Humblot, 1870-1877. Tomes I-IV, in-4°.

Ce serait entreprendre une œuvre inutile que d'insister sur l'importance que présente l'histoire de cette puissante confédération de villes qui, formée d'abord au XIII^e siècle, par Lübeck et Hambourg seulement, s'étendit bientôt tout le long des côtes de la mer Baltique, réunit dans les mêmes vues la plupart des cités de l'Allemagne septentrionale et, par la fondation de ses comptoirs de Bruges, de Londres, de Bergen et de Novogorod, noua les rapports les plus intimes avec les différentes parties de l'Europe du Nord. Sartorius le premier lui a consacré un ouvrage spécial (*Urhundliche Geschichte des Ursprungs der Deutschen Hanse*. Hambourg, 1802, 3 v. in-4°.), dont une seconde édition, considérablement aug-

mentée, a été éditée par J.-M. Lappenberg, archiviste de la ville de Hambourg (Hambourg, Perthes, 1830, 2 v. in 4°) et où Mallet a puisé les éléments de l'ouvrage qu'il a consacré au même sujet (*de la Ligue Hanséatique*, Genève, 1805, un volume).

Depuis, M. Bergh de Middelburch, dans son mémoire sur les rapports entre les Pays-Bas et la Hanse (*De Nederlanden en het Hanse Verbond*, Utrecht, 1833, in-8°), qui a été couronné en 1833 par la Société provinciale des arts et des sciences, d'Utrecht, puis Altmeyer dans le travail qu'il a consacré à la Hanse dans la *Revue Belge* (année 1837) et dans l'ouvrage intitulé : *Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe* (Bruxelles, 1840, in-8°), ont à la fois profité des travaux de deux laborieux allemands et fait connaître aux habitants de nos provinces, en les complétant au moyen de données nouvelles, les principaux épisodes des luttes soutenues par la puissante Ligue. Mentionnons encore, pour ceux de nos lecteurs, qui voudraient étudier les annales de la Hanse, l'*Histoire commerciale de la Ligue hanséatique*, par Emile Worms (Paris, Guillaumin et C^{ie}, 1864, in-8°), mémoire couronné par l'Institut de France. Toutefois on n'avait pas encore consacré à cette confédération un travail diplomatique asseyant ses annales sur des bases incontestables.

L'introduction placée en tête du premier volume de la publication des *Hansetage* donne de curieux détails sur les hommes distingués à qui l'on doit la première pensée et les travaux préliminaires de cette publication. On y trouve une nouvelle preuve de ce fait que ceux qui préparent une œuvre utile en voient rarement la réalisation. Ce fut dans la quatrième séance de la première assemblée générale de la Commission historique annexée à l'Académie royale des sciences de Bavière, le 30 septembre 1859, que Lappenberg appela l'attention de ses collègues sur l'utilité que présenterait la publication d'une collection de documents concernant la Hanse, depuis l'institution de cette Ligue jusqu'à sa dissolution. Il supposait que l'on parviendrait à réunir le tout en quatre volumes in-quarto, en donnant le texte entier des pièces pour les temps antérieurs à 1400 et en se bornant pour la période suivante à une analyse. Les recès de la Hanse, fit-il observer avec raison, avaient une extrême importance, et le travail entier devait jeter une vive lumière sur l'histoire du tiers-état, celle de la civilisation, du commerce, de l'industrie, du droit, les rapports avec les états voisins et même les états éloignés. Sa communication fut accueillie avec une extrême faveur, et Lappenberg, qui avait déjà rendu tant de services à l'histoire de la Hanse, se chargea, malgré son âge avancé, de la publication considérable dont il venait d'exalter les avantages.

Accompagné par le docteur Jonghans, qui s'était déjà fait connaître de l'Allemagne savante par des études sur les rois Childéric et Clovis, l'archiviste de Hambourg visita les dépôts publics de quelques villes voisines; puis, l'année suivante, alla à Londres, tandis que Jonghans se rendait à Copenhague. Celui-ci parcourut ensuite une grande partie de l'Allemagne septentrionale et la Hollande et avait déjà recueilli des matériaux sans nombre lorsqu'il fut appelé à occuper la chaire d'histoire à l'Université de Kiel. Cette circonstance qui l'aurait empêché de poursuivre l'œuvre à laquelle il s'était consacré avec tant d'ardeur, fut bientôt suivie de sa mort

prématurée (27 janvier 1865), et Lappenberg ne lui survécut que d'une année.

Leurs papiers furent confiés au docteur Waitz, dont le nom est suffisamment connu de tous ceux qui suivent l'immense mouvement des études historiques en Allemagne. M. Waitz resta à la tête de l'entreprise, le docteur Frensdorff, connu par ses travaux sur Lübeck, n'ayant pas accepté la mission de la diriger; c'est lui qui a signé l'introduction du premier volume, datée du mois d'août 1870. Il espérait, avec l'aide du docteur Koppmann, de Hambourg, parvenir à éditer un volume tous les ans, mais cette espérance a été déçue. Néanmoins, quatre in-quarto considérables ont paru, comprenant :

- Le tome I^{er}, les années 1256 à 1309;
- Le tome II, les années 1370 à 1387;
- Le tome III, les années 1387 à 1390;
- Le tome IV, les années 1391 à 1400.

Un supplément est joint aux t. II et IV.

Ce dernier volume a également une introduction dans laquelle le docteur Koppmann a résumé la première partie des annales d'une institution toute particulière, les Vitaliens (*Vitalien Brüders*). A la différence des autres pirates qui cherchèrent à nuire aux opérations commerciales de la Hanse, ces écumeurs de mer poursuivaient plutôt un but politique. C'étaient surtout des nobles Mecklembourgeois, qui servaient de cette manière la cause d'un prétendant à la couronne de Danemark et ses efforts contre la domination de la Hanse dans la mer Baltique. Cette question n'est nullement étrangère à notre propre histoire, car les Vitaliens ont, à une certaine époque, transporté dans la mer du Nord leurs déprédations et sont ainsi entrés en relation avec le duc Aubert de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et avec les Frisons, ces ennemis acharnés de la domination hollandaise.

Les quatre volumes déjà parus des *Hansetage* contiennent une série immense de pièces intéressantes, et, dans le nombre, il en est beaucoup qu'il est essentiel de consulter pour la connaissance de l'histoire du comtoir de Bruges, par lequel la Hanse était mise en rapport avec les pays plus méridionaux. Rapprochés des pièces non moins importantes, qui ont paru dans les six volumes imprimés jusqu'à présent du bel *Inventaire des archives de la ville de Bruges*, par M. Gilliodts-Van Severen, et des commentaires remarquables qui y sont joints, ils jettent une lumière nouvelle sur le rôle joué en Flandre par les négociants allemands et sur leurs relations avec les puissances communes de cette contrée.

Outre les recès de la Hanse, dont les éditeurs ont recueilli partout, soit les collections, soit les extraits isolés, les éditeurs ont puisé dans une foule de dépôts, parmi lesquels plusieurs archives communales de l'ancienne Flandre, tiennent une place honorable. Elles ont, en effet, fourni : Celles de Bruges 35, celles de Gand 12, celles d'Ypres 5, les archives de la province de la Flandre orientale 10, et les archives du département du Nord, à Lille, 11 pièces.

Parmi les documents étrangers, particulièrement intéressants pour la Belgique, dont il est fait mention dans les *Hansetage*, nous citerons le *Codex privilegiorum Hansæ in Flandria*, qui fait partie des richesses diplomatiques conservées à l'hôtel de ville de Lübeck.

Il nous serait facile d'étendre démesurément notre analyse de la belle publication dont Lappenberg a conçu l'idée et provoqué la réalisation. Nous croyons en avoir dit assez pour

en faire apprécier l'importance. Souhaitons que le zèle des éditeurs actuels se soutienne. Les annales de la Hanse acquièrent, au XV^e siècle, un intérêt nouveau : elles nous montrent, dans la plupart des villes, des luttes terribles s'élevant entre les différentes classes de la bourgeoisie. La publication des décisions prises à cette époque par chacune des branches de la ligue ne peut manquer d'éclaircir bien des points sur lesquels la lumière n'a pas été faite.

ALPHONSE WAUTERS.

Flore carbonifère du département de la Loire et du centre de la France, par M. F. Cyrille Grand'Eury, ingénieur à Saint-Etienne. — Paris, 1877, 1 volume in-4° avec carte et planches.

La flore, dont les restes carbonisés forment les puissants dépôts houillers de notre hémisphère, était à peine connue à la fin du siècle dernier. A partir de 1820, les beaux travaux de Sternberg, de Brongniart et de Lindley commencent seulement à nous dévoiler le caractère de la végétation carbonifère, qui, chose étrange, s'étendait avec un cachet d'uniforme composition dans toutes les contrées extra-tropicales jusqu'au cercle polaire, jusqu'au Spitzberg dans l'Océan glacial par 70° à 80° de latitude.

L'étude des flores paléontologiques et, en particulier, de la flore houillère, présente une extrême difficulté, à cause de l'état fragmentaire sous lequel ses débris se sont conservés et du mélange confus de ceux-ci dans les schistes et les grès.

Combien ne s'est-on pas étonné de la reconstitution des animaux antédiluviens et des faunes les plus anciennes ! Si les zoologistes ont dû surmonter des difficultés sans nombre pour restaurer les animaux disparus, les botanistes doivent surmonter des difficultés plus nombreuses encore pour reconstituer les végétaux des temps géologiques. Cela s'explique par le fait que l'animal offre, d'ordinaire, un plan symétrique et constitue un être indépendant, tandis que le végétal est, dans son ensemble, asymétrique et que sa constitution repose sur la collectivité.

Antérieurement au travail de M. Grand'Eury, les paléontologistes avaient déjà restauré plus ou moins exactement un certain nombre de types végétaux de l'époque carbonifère; mais cet auteur, placé dans des conditions extrêmement heureuses, car il a pu étudier les fossiles sur place dans les mines de Saint-Etienne, est, en quelque sorte, parvenu à faire revivre la flore houillère dans son ensemble. Son livre est une véritable révélation qui est appelée à modifier sensiblement les idées reçues sur la composition et le cachet de cette flore. Si ce savant ingénieur a pu se tromper sur quelques points, d'autre part, il jette une lumière inattendue sur une foule de points très-importants.

La première partie de son mémoire est consacrée à la botanique systématique; la seconde, à la botanique stratigraphique.

Dans la première partie, l'auteur passe en revue les divers groupes de la flore, en commençant par les Cryptogames vasculaires. Celles-ci comprennent les Calamariées, les Fougères et les Sélaginées.

Aux Calamariées appartient le genre Calamite, dont les espèces, très-répandues, ont formé l'un des principaux traits de la flore. Les Calamites, selon M. Grand'Eury, atteignent jusqu'à 4 et 5 mètres au-dessus des

eaux ou des marais. Leurs tiges, ordinairement simples, étaient articulées, cannelées ou striées, dépourvues d'organes foliacés appendiculaires, portant vers leur extrémité de petits chatons reproducteurs. En leur compagnie, croissaient les Astérophylites, dont les tiges, également articulées, mais pourvues de feuilles étroites verticillées, donnaient naissance, de distance en distance, à des rameaux verticillés et feuillés. Les Astérophylites, associés aux Calamites et à quelques plantes herbacées aquatiques, connues sous les noms d'Annulaires et de Sphénophylles, composaient la classe des Calamariées. Celles-ci eurent leur plein développement durant l'époque houillère et ne sont plus aujourd'hui représentées que par nos humbles Prêles.

Les Fougères ont eu, à cette époque, une exubérance et un épanouissement tels que le monde actuel, dans ses régions les plus favorisées, ne peut nous en donner qu'une idée bien affaiblie. Au-dessus des amples frondes d'espèces herbacées qui atteignaient de 7 à 10 mètres, s'élevaient les stipes d'espèces arborescentes dont les magnifiques couronnes planaient de 15 à 20 mètres.

Prises dans leur ensemble et considérées au point de vue de leurs formes extérieures, les Fougères houillères ressemblent aux Fougères vivantes; mais, si l'on examine la structure de leurs organes reproducteurs, on doit reconnaître que les principaux groupes fossiles sont complètement éteints ou ne sont plus représentés que par de rares types en voie de dégénérescence.

Grâce aux organes reproducteurs admirablement conservés dans les silex d'Autun et de Grand' Croix, M. Grand'Eury a pu dévoiler la véritable nature d'un grand nombre de Fougères houillères et leur assigner une place naturelle dans la classification.

Le cadre des Cryptogames vasculaires comprend encore les Ségaginées, qui sont principalement représentées pour des Lépidodendrons. Ceux-ci formaient des arbres plus ou moins élevés, à rameaux bifurqués et terminés par des rosettes ou des bouquets de feuilles étroites et allongées. Leurs organes reproducteurs constituaient de longs épis pendants. Ces arbres cryptogames ne sont plus actuellement représentés que par de modestes plantes herbacées, ordinairement rampantes, connues sous les noms de Lycopodes et de Ségaginelles.

Il avait été généralement admis jusqu'à ces derniers temps que la flore carbonifère était presque exclusivement composée de Cryptogames, c'est-à-dire de plantes privées de véritables fleurs; or, les récentes découvertes sont venues démontrer que cette flore n'était pas aussi homogène et qu'elle comprenait un grand nombre de Phanérogames — plantes à fleurs — appartenant au groupe des Gymnospermes.

Pour M. Grand'Eury, les Sigillaires, les Calamodendrons et les Cordaïtes seraient des Gymnospermes.

Les Sigillaires étaient des arbres souvent fort élevés, à tronc ordinairement simple s'appuyant sur de fortes racines (*Stigmaria*). Leurs feuilles étaient longues et étroites et leurs cônes ressemblaient beaucoup aux épis des Lépidodendrons.

Les Calamodendrons ne sont guère connus que par leurs tiges, qui sont articulées comme celles des Calamites.

Quant aux Cordaïtes, qui étaient presque inconnus, M. Grand'Eury a eu le rare bonheur de pouvoir les reconstituer dans toutes

leurs parties. C'étaient des arbres élancés, pouvant atteindre 20, 30 et même 40 mètres, ne se ramifiant d'ordinaire qu'à leur sommet. Ils portaient de larges feuilles rubanées bien différentes de celles de nos Gymnospermes vivants (Pins, Sapins, etc.).

La famille des Cordaïtes, créée par M. Grand'Eury avec le genre Cordaïte et quelques genres voisins, semble devoir se ranger dans le voisinage de nos Taxinées et de nos Cupressinées. Ces antiques Conifères ont formé des forêts très-considérables, dont les débris constituent, à eux seuls, des lits entiers de combustible.

En mettant à part les Sigillaires et les Calamodendrons, qui restent pour beaucoup d'auteurs de véritables Cryptogames, les Cordaïtes ne sont pas les seuls Gymnospermes de l'époque houillère et il est à supposer que les graines admirablement conservées qu'on a découvertes dans les silex de Grand' Croix dénotent la présence, dès cette époque, de types extrêmement nombreux et variés de Gymnospermes.

Après cet aperçu très-rapide de la flore, il nous reste à toucher à deux questions de la plus haute importance. Comment les lits de houille se sont-ils formés? A quelle cause peut-on attribuer le cachet d'uniformité de la flore houillère?

Plusieurs théories ont eu cours au sujet de la formation des lits de combustible. Pour les uns, ces lits ou couches se sont formés par des débris végétaux charriés par les courants et déposés au fond des mers; pour d'autres, ils se sont formés à la façon des dépôts tourbeux.

D'après les explications que donne M. Grand'Eury, il semble résulter que ces lits charbonneux se sont formés de débris végétaux charriés à courte distance par les eaux courantes et déposés en couches régulières au fond des lacs ou des lagunes carbonifères, situées pour la plupart le long des plages récemment exondées. La structure même de la houille ne permet pas d'admettre sa formation à la façon de la tourbe.

Il ressort des caractères de la végétation que pendant l'époque carbonifère, il régnait une haute température accompagnée d'une grande humidité et que le climat de cette époque dépassait celui des contrées basses de la zone torride. D'autre part, la lumière a dû être abondante, non pas une lumière vive, mais une lumière assez affaiblie par la vapeur d'eau. M. Grand'Eury est porté à croire que l'atmosphère se composait, à cette époque, d'éléments dans d'autres proportions qu'aujourd'hui. Les caractères de la végétation dénotent, en outre, qu'il n'y avait pas de variation dans le climat durant l'époque houillère.

C'est sous les auspices d'une grande égalité, sans différenciation de climat, jointe à des mœurs identiques et favorables à la dispersion, que les flores carbonifères contemporaines d'Europe et d'Amérique, doivent d'être si ressemblantes.

L'auteur ne recherche pas les causes du climat si singulier de l'époque houillère. Ces causes, on a vainement cherché à les découvrir et elles exerceront peut-être longtemps encore l'esprit des naturalistes et des physiiciens.

L'espace nous faisant défaut, nous sommes forcé de terminer ici notre analyse sans pouvoir entrer dans l'examen des nombreux développements qui constituent la seconde partie du mémoire; nous nous contenterons de

signaler cette partie à l'attention de tous ceux qui étudient les sciences géologiques.

FRANÇOIS CRÉPIN.

Eugène Defacqz et Joseph Forgeur, membres du Congrès national, par Théodore Juste. Bruxelles, Muquardt, 1878. 1 volume in-8°.

Engène Defacqz et Joseph Forgeur sont, de tous les membres du Congrès, ceux qui, dans le cours des débats qui eurent lieu au sein de cette mémorable assemblée, manifestèrent la plus constante conformité de vues et d'opinions. Ils défendent les mêmes thèses constitutionnelles, se montrent également d'accord dans les combinaisons qui ont pour but l'affermissement du nouvel Etat. Tous deux favorables à l'établissement de la monarchie héréditaire, adversaires du principe des deux Chambres, partisans du sens électoral, ils se séparent avec éclat de la majorité unioniste lors de la fameuse discussion sur les rapports entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, dans laquelle Defacqz se plaça au premier rang des orateurs qui repoussaient le principe de la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat. Enfin Defacqz et le représentant de Huy, s'opposèrent au Gouvernement intérimaire du régent, à l'élection du prince Léopold, aux préliminaires de paix proposés à la Belgique par la Hollande. Sauf quelques dissidences sur des points secondaires, on peut dire que l'unité des vues fut complète: c'est ce qui explique comment ils se trouvent réunis dans cette étude.

L'analyse des débats auxquels les deux orateurs ont pris part occupe un large place dans l'ouvrage de M. Juste. L'auteur a su rester fidèle à son rôle d'historien impartial en rendant hommage aux « fortes convictions de ces deux patriotes, dont le talent et l'intégrité n'ont jamais trouvé de détracteurs. »

Documents iconographiques et typographiques de la Bibliothèque Royale de Belgique. 1^{re} série: *Les bois*. 6^e livraison: *La Légende de Saint-Servais*, par M. Charles Ruelens, conservateur à la Bibliothèque royale. Bruxelles, librairie européenne de C. Muquardt, 1877 in-f°.

Cette livraison clôt la première série d'un grand ouvrage dont les débuts remontent à plusieurs années. La Bibliothèque royale n'a pas réuni sans doute dans les six livraisons de ce recueil l'ensemble de ses richesses xylographiques, mais elle en a fait connaître les plus dignes échantillons. Il suffira de citer: *La Vierge de 1418* (la plus ancienne estampe datée), *les Neuf Preux*, *le Spirituale Pomerium*, *la Vue de Louvain*, œuvre unique et d'un intérêt capital. *La Légende de Saint-Servais* s'ajoute légitimement à ces richesses, et sa valeur artistique lui assigne une place à part parmi les monuments de la gravure sur bois.

L'aspect des vingt-quatre compositions que M. Ruelens a eu la bonne fortune de découvrir et qu'il présente au public, déroutera quelque peu les iconophiles, appelés plus souvent à deviner les intentions qu'à constater le savoir des maîtres primitifs.

Faut-il rappeler qu'au point de vue esthétique la *Bible des pauvres*, le *Schatzbehalter* et la *Chronique de Nuremberg* émergent à peine de la barbarie? L'on n'arrive vraiment dans le Nord à un équilibre parfait de la conception et de l'exécution qu'avec Albert Durer et Lucas de Leyde. Il est de très-rares planches où l'idée triomphe encore des

difficultés matérielles du procédé, comme dans la Bible de Cologne (1480), dont M. Essenwein reproduit des spécimens dans son précieux recueil : *die Holzschnitte des 14 and 15 Jahrhunderts im Germanischen Museum*, mais ces planches sont noyées dans la masse d'une imagerie populaire des plus imparfaites.

Dans le *Saint-Servais* se révèlent des qualités d'un ordre entièrement nouveau. La coïncidence du sujet : la légende du patron de Maestricht, du saint le plus révérend de la contrée où naquirent les Van Eyck, devait provoquer un rapprochement dont il est impossible de méconnaître la légitimité, alors même que l'on n'admet point avec M. Ruelens une paternité qu'il n'est pas facile d'établir.

La suite des images dont l'ensemble constitue la vie de Saint-Servais offre ce caractère particulier qu'elle semble avoir été destinée à subsister par elle-même. La première importance appartient ici à l'estampe; elle ne relève d'aucun texte, car en réalité les courtes inscriptions manuscrites placées sous chaque image sont un simple énoncé du sujet : un titre et rien de plus.

Imprimé d'une encre bistrée, comme la plupart des spécimens les plus anciens de l'art de la gravure, le recueil a été colorié d'une manière grossière au ponceil.

Cette contradiction entre la valeur du dessin et l'imperfection de l'enluminure est singulière à constater à une époque où la miniature était en grand honneur. M. Ruelens a omis le coloriage dans ses reproductions, et il faut l'en approuver, l'œuvre se dégageant ainsi d'une surcharge qui en altère le mérite.

Aucune date n'apparaît sur les planches, ce qui est un cas fréquent, mais le costume vient quelque peu en aide au chercheur. Un certain nombre de personnages de qualité, notamment dans la planche 5, où Saint-Servais fait l'aumône, et 6, où les Tongrois sont incités par le démon à chasser le saint de leur pays, sont vêtus du pelisson à ceinture basse, et ce costume était encore porté sous le règne de Philippe-le-Bon après avoir été général sous le règne précédent. Il avait perdu de son exagération, et la ceinture en est quelque peu relevée. Les épaules n'ont pas le développement exagéré qu'elles eurent pendant la jeunesse de Philippe-le-Bon. La poulaine est généralement de moyenne longueur. Par ces diverses particularités, la *Légende de Saint-Servais* n'a rien qui la différencie d'innombrables spécimens suivants assez postérieurs.

Nous estimons avec M. Ruelens que, dans la recherche des origines de la gravure, le champ d'investigation doit être débarrassé des limites fort arbitraires, en somme, que certains auteurs prétendent élever, et, pour nous, rien ne s'oppose à l'exactitude des dates fort reculées que Weigel assigne à certaines pièces, le *Christ dans le pressoir*, par exemple, ni surtout à celle donnée par M. Essenwein à un *Saint-Georges* du Musée germanique. Dans ce dernier cas, l'armure est un indice presque irrécusable et nous renvoie à la fin du xiv^e siècle. Nous ne disons pas toutefois avec M. Ruelens que l'encre noire dont ces planches sont imprimées doit l'emporter comme moyen de preuve sur la considération au moins aussi puissante des caractères généraux qui les renvoient aux dernières années du xiv^e siècle.

Hâtons-nous de reconnaître que la perfection artistique de la *Légende de Saint-Servais* la ferait ranger à tort parmi les œuvres d'une époque relativement rapprochée. Son origine la rattache à une école qui, de bonne heure, avait devancé toutes les autres, sinon par son grand style, du moins par

son étude consciencieuse de la nature et une précision du détail que les Van Eyck poussèrent plus loin qu'aucun maître de leur siècle.

Le caractère de la gravure, par contre, n'a rien d'insolite, il n'a ni plus ni moins de netteté que les autres œuvres primitives imprimées en encre claire, et M. Ruelens ne nous semble pas absolument justifié à dire d'une œuvre dont lui-même fixe à 1432 la date de production, que « tout trahit dans l'impression l'essai d'un procédé ou l'enfance d'une découverte. » Le fait même de l'impression des planches sur les deux faces du papier semblerait pouvoir être invoqué comme une preuve du contraire.

Bien que nos vues ne concordent pas complètement avec celles du savant auteur de la *Légende de Saint-Servais* en ce qui concerne son système d'éclaircissement, nous nous plaisons à rendre hommage à l'érudition dont il fait preuve dans l'étude de l'œuvre exceptionnellement intéressante qu'il nous fait connaître. Il ne peut y avoir de désaccord sur ce point « que le *Saint-Servais* ne ressemble à aucun autre (livre) et que sa valeur esthétique est supérieure à tout ce que l'on connaît de cette époque en ce genre. » Nous n'avons plus en effet ici de simples illustrations : la plupart des épisodes sont interprétés comme le seraient des tableaux, et il est surtout intéressant de constater l'importance accordée au fond et au terrain et dans trois compositions : les nos 7, 17 et 18, où le sol est pavé et où les fonds des villes sont absolument pittoresques. La perspective est bien observée, et ce progrès surtout donne aux planches une supériorité réelle sur la plupart de celles qu'on voit paraître au xv^e siècle. Les horizons ne sont pas d'une élévation trop grande, bien que le paysage laisse à désirer; les arbres ont la forme conique habituelle dans les gravures sur bois et même sur cuivre des graveurs les plus anciens. Pourtant l'entente de la perspective a racheté plus d'un défaut, et le site dans lequel on voit Saint-Servais couché sur la route de Rome (n^o 12) a un caractère particulièrement agreste.

C'est un groupe de cette planche qui fournit à M. Ruelens son principal argument pour attribuer le *Saint-Servais* aux frères Van Eyck. Il rapproche de quelques cavaliers du volet de l'*Adoration de l'Agneau*, groupe dans lequel les Van Eyck sont représentés, un autre groupe de l'estampe n^o 12. « Pour nous, dit-il, ce fragment du tableau de Gand est reproduit là avec intention. Ce n'est pas une copie scrupuleusement exacte, ce n'est pas une imitation; c'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une réminiscence d'auteur. Ce groupe devait être présent à la mémoire d'un Van Eyck : celui qui le retraça pouvait seul, en quelque sorte, avoir un droit de propriété sur ce fragment, etc. »

Ce droit de propriété était tout moral sans doute, car nous savons que les maîtres les plus renommés des xv^e et xvi^e siècles ont été outrageusement pillés par leurs contemporains et leurs successeurs immédiats.

L'importance considérable de la *Légende de Saint-Servais* envisagée au point de vue de l'art rendrait peut-être superflue la désignation d'un auteur. Le nom de Van Eyck n'ajoute rien, pour l'iconophile, à la valeur intrinsèque du travail. Comparées aux œuvres irréprochables du prodigieux artiste qui créa l'*Adoration de l'Agneau*, les planches du *Saint-Servais* sont à coup sûr des œuvres par trop maladroites.

M. Ruelens, il est vrai, n'attribue au peintre que le dessin des planches, mais il assure que Van Eyck a exercé sur la gravure une influence considérable. Les planches auraient été taillées sous la

direction de Jean Van Eyck, et, dans ce cas, la médiocrité du travail de gravure est bien difficile à concilier avec l'illustre intervention supposée par l'auteur. Ces réserves faites, félicitons M. Ruelens d'avoir pu faire connaître une collection des plus précieuses; félicitons-le surtout de l'intérêt soutenu qu'il a donné au texte descriptif des curieuses images du *Saint-Servais*.

Créé au pays de Maestricht, le berceau des deux peintres au nom desquels se rattache un progrès si extraordinaire de la peinture flamande, que les époques antérieures marquent à peine dans l'histoire, le *Saint-Servais* se présente avec des caractères qui lui assignent une place considérable parmi les œuvres prises comme jalons de l'histoire de la gravure. Par lui, les investigations des iconophiles entrent dans une voie nouvelle, et nous ne désespérons pas, pour notre part, de voir surgir des termes de comparaison qui auront peut-être pour effet d'établir l'existence d'une école limbourgeoise, créée sous les inspirations des Van Eyck et étendant ses ramifications vers les provinces rhénanes comme vers la Flandre. II.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles.
XIV^e année, 1878. Bruxelles, F. Hayez, 1877; in-16.

L'Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles est l'un des plus anciens recueils scientifiques qui se publient actuellement en Belgique. Il a vu le jour en 1834, et, depuis cette époque, il a toujours paru régulièrement. Il est donc arrivé aujourd'hui à la 45^e année de son existence.

Jusqu'en 1873, cet Annuaire a été publié par les soins de M. Ad. Quetelet, son fondateur. Le Directeur actuel de l'Observatoire, M. Houzeau, a continué l'œuvre de son prédécesseur, mais en la modifiant sur certains points : il l'a reprise en la destinant exclusivement aux recherches d'astronomie et de météorologie, sans en éloigner cependant les sciences dont les rapports avec celles que nous venons de citer sont bien marqués.

L'Annuaire de l'Observatoire — pourrait on croire — est un recueil écrit spécialement en vue des savants ou des personnes ayant des connaissances étendues dans les branches dont il s'occupe. Qu'on se détrompe. Ceux-ci y trouveront sans aucun doute des données très-utiles, des renseignements précieux, mais la lecture de l'ouvrage est accessible à tous : nous en aurons la preuve en jetant un coup d'œil rapide sur les articles qu'il renferme.

La première partie est consacrée aux éphémérides, — très-complètes, il est à peine besoin de le dire, — et à plusieurs tableaux présentant successivement les éléments du système planétaire et les éléments de toutes les comètes découvertes jusqu'à ce jour. Vient ensuite la nomenclature des mesures métriques et des principales mesures étrangères. A propos des unités de mesures, poids et monnaies ayant une valeur légale dans la Grande-Bretagne, et dont le nombre atteint le chiffre extraordinaire de quatre-vingt-dix-neuf, M. Houzeau fait les justes réflexions qui suivent : « Ce tableau montre dans quel dédale, dans quelle confusion indigne d'un siècle éclairé, la routine peut laisser une nation intelligente et d'ailleurs pratique et progressive. . . Après ces rapports sans cesse différents et souvent même fractionnaires, ne revient-on pas au système métrique avec une satisfaction profonde et une sorte de soulagement ? Il semble, en parcourant les listes qui précèdent, qu'on soit reporté au delà de l'arithmétique décimale, à l'Almageste de Ptolémée, avec ses calculs des temps héroïques de la science, en

degrés, minutes, secondes, tierces, quarts, quintes et sixtes. »

Nous signalerons encore, parmi les tableaux, ceux des positions géographiques des chefs-lieux de cantons et des altitudes aux surfaces de contact des divers terrains sur les formations plus anciennes.

Les notices proprement dites commencent par une *Table chronologique des découvertes en météorologie*. Ce travail, le plus important de l'Annuaire, est dû au directeur de l'Observatoire. Il n'existe pas encore, à l'heure actuelle, de véritable histoire de la météorologie. Faire la chronologie des progrès de cette science était donc une entreprise difficile, ardue, qui exigeait une suite de recherches longues et patientes; cette entreprise a été menée à bonne fin, et le travail qui en est résulté rendra la tâche aisée aux historiens futurs de la météorologie. M. Houzeau nous donne, en 28 pages, un tableau complet des phases successives par lesquelles a passé l'étude de l'atmosphère, depuis la constatation des faits élémentaires jusqu'aux écrits savants publiés récemment sur les grands mouvements de l'air, depuis l'invention du thermomètre jusqu'à celle des beaux appareils enregistreurs que nous avons pu tous admirer. L'auteur a soin d'ajouter, après chaque découverte qu'il cite, l'indication de la source où il en est fait mention pour la première fois. Ces renseignements bibliographiques ont une grande valeur. — Nous ne résistons pas au désir de relever les dates les plus importantes de cette chronologie :

2623 (avant notre ère). Les Chinois font usage de la boussole. — 355 (id.) Aristote connaît la pesanteur de l'air. — 1311 (de notre ère). Théodoric de Saxe donne la première explication fondée de l'arc-en-ciel. — 1490. Léonard de Vinci invente un hygromètre. — 1578. Danti invente le premier anémomètre. — 1597. Galilée invente le thermomètre (thermomètre à air). — 1643. Torricelli invente le baromètre. — 1677. Townley établit à Lancaster le premier pluviomètre. — 1686. Halley explique les vents alisés. — 1698. Langford montre que les ouragans des Indes Occidentales sont dus à des mouvements atmosphériques tourbillonnaires. — 1708. Wall signale les analogies entre l'étincelle électrique et la foudre. — 1742. Celsius place une échelle centigrade au thermomètre. — 1784. J. Hutton fonde la théorie de la formation de la pluie. — 1815. Wells établit la véritable théorie de la rosée. — 1837. Dove formule la loi de la rotation du vent. — 1846. Broun met en évidence l'influence de la lune sur le magnétisme terrestre. — 1849. De la Rive établit sur des bases solides la nature terrestre et électrique de l'aurore boréale. — 1863. L'Observatoire de Paris publie la première carte du temps — 1873. Van Rysselberghe décrit le météorographe graveur, mû par l'électricité. — 1875. Hildebrandsson fait voir que dans les hautes régions de l'atmosphère, l'air s'éloigne des centres des minima et converge vers les centres de maxima de pression barométrique. — 1876. Montigny trouve une relation entre la scintillation des étoiles et les conditions atmosphériques qui se préparent.

Nous mentionnerons, après l'intéressant travail dont nous venons de parler, la notice ayant pour titre : *Les tempêtes d'Europe, leur nature, leur origine et leur marche à travers le continent*, par F. Van Rysselberghe. Cet article forme un excellent aperçu des connaissances acquises jusqu'à ce jour sur les violentes commotions atmosphériques dont notre continent est le théâtre, et il nous montre quelles sont pour notre pays les conséquences climatiques de ces perturbations. Il est écrit avec verve et dans un style très-clair; l'auteur atteint en cela

le but qu'il s'est proposé, c'est-à-dire de mettre son travail à la portée, « non-seulement des hommes d'étude qui s'occupent spécialement de météorologie, mais de toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de cette science naissante, à tous les lecteurs du Bulletin météorologique de l'Observatoire. » Nous ne lui adresserons qu'un seul reproche : c'est d'avoir trop insisté sur la théorie des tempêtes qu'il préconise, théorie que, de son aveu même, « des météorologistes éminents ne paraissent pas disposés à accepter. » Il n'est jamais bon, nous semble-t-il, de servir à des lecteurs auxquels il manque les connaissances nécessaires pour pouvoir juger de leur degré de vérité, des théories non encore reconnues, qu'ils acceptent généralement de toutes pièces, n'étant pas à même d'en saisir les points faibles ou de connaître les arguments de leurs adversaires.

L'Annuaire publie ensuite une *Étude* de M. A. Lancaster, sur les orages en Belgique. Les phénomènes électriques sont maintenant l'objet, dans nos provinces, d'observations nombreuses et suivies, auxquelles prennent part près de cent observateurs volontaires. La notice de M. Lancaster résume l'ensemble des données recueillies pendant l'année 1877. Elle est précédée d'une introduction exposant les progrès accomplis dans l'étude des orages pendant ces dernières années. Nous y voyons, entre autres, que l'on a parfaitement établi aujourd'hui la loi qui fait dépendre l'apparition des orages de la présence des mouvements tournants, désignés sous le nom de bourrasques. Les manifestations orageuses que l'on observe chez nous suivent dans la grande majorité des cas la direction SO.-NE.; elles traversent souvent toute l'étendue de notre territoire, avec une vitesse moyenne de 8 à 10 lieues à l'heure.

Le même auteur nous fait connaître les *Traits caractéristiques du climat de Bruxelles*, mais le défaut d'espace ne nous permet pas d'analyser ce travail. Nous nous trouvons dans la même nécessité pour plusieurs autres articles, qui offrent cependant beaucoup d'intérêt; nous devons nous borner à en signaler les titres : *Bibliographie sommaire des tables arithmétiques, trigonométriques et logarithmiques* (J.-C. Houzeau), *Note sur les nivellements belges* (major Adan), *Le bolide du 14 juillet 1877* (A. Lemonnier), *Le tremblement de terre du 24 juin 1877* (A. Lemonnier), *Quelques remarques sur la scintillation des étoiles dans ses rapports avec les phénomènes météorologiques* (Montigny), *Déclinaison de l'aiguille aimantée* (C. Hooreman).

L'ouvrage se termine par la publication des observations faites dans les nouvelles stations météorologiques établies par M. Houzeau. Ces stations sont au nombre de 23. Elles témoignent de l'activité déployée par M. Houzeau depuis son entrée en fonctions, et de l'intérêt qu'il a su faire naître en Belgique pour les études de météorologie. Conduites comme elles le sont actuellement, les recherches astronomiques et météorologiques dans notre pays ne peuvent manquer de prendre chaque jour plus d'extension et de produire d'utiles résultats; l'Annuaire, en nous tenant au courant de ces recherches, formera un recueil des plus importants, que chacun voudra consulter. Le volume que nous venons de passer en revue fait déjà bien augurer, du reste, de ceux qui le suivront. LCT.

NOTES ET ÉTUDES.

LE PRINCE DE LIGNE.

La publication de l'ouvrage du comte Thurheim, auquel l'*Athenæum* a consacré une notice, rappelant

l'attention sur le prince de Ligne, il me paraît intéressant de signaler l'acquisition faite récemment par la Bibliothèque royale de Bruxelles, d'autographes inédits du célèbre écrivain belge. Un de ces autographes est intitulé : *Préface de mes Œuvres posthumes*. En voici le texte :

Je n'attends pas à être près de la mort pour écrire mes volontés, car moi qui n'ai jamais aimé les affaires pendant ma vie, je ne commencerai pas au moment de la quitter. D'ailleurs, je n'en ai plus. Je prie Messieurs Walther, entre les mains desquels j'ordonne de remettre tous mes manuscrits, de dire chez moi qu'on vende, et qu'on fasse tout ce qu'on peut pour que tous ceux qui sont à mon service, aient les mêmes gages toute leur vie.

Si quelque école de chirurgie veut m'acheter à mon cher Louis, elle me fera plaisir, car je n'ai rien à lui laisser que moi, et si l'on peut me donner ainsi de la main à la main, mon enterrement ne lui coûtera rien.

S'il m'en faut un absolument, je prie les États d'Autriche de s'en charger, et qu'il se fasse avec tous les honneurs de la guerre, dus à mon grade, et surtout un grand nombre d'instruments militaires, musique turque, etc., dans le cimetière des Camaldules sur la montagne du Kahltemberg, à droite en y allant.

Je veux qu'on abatte quelques planches pour y mettre une petite barrière peinte en couleur de rose, un petit sentier, et, au milieu de huit sapins, une pierre de marbre noir aussi longue que mon corps avec cette inscription en lettres d'or :

Chéri de ses Enfants, ainsi que des soldats
Catherine, Lacy, Frédéric en fit cas.

Vienne, ce 1^{er} janvier 1795.

LIGNE.

Sur une autre pierre noire jetée dans un coin de ce jardin, qu'il faut bien entretenir de fleurs de toutes les saisons, il faut graver aussi ceci :

En quittant sans regret le monde et sa folie,
Ligne, dans ce séjour, commence une autre vie.

Si après cette sottise guerre si mal faite, la paix, par hasard, me rendait ma fortune, elle appartiendrait à mon Louis, au bon cœur duquel que je connais, je recommande sa mère, ses sœurs, et mes gens, et Belœil que je veux qu'il entretienne, comme je le lui laisserai.

Ce 1^{er} janvier 1795.

LIGNE.

La Bibliothèque royale de Bruxelles possède également une charmante lettre du prince à M^{me} de Staël et un fragment d'une autre lettre, que le *Bibliophile belge* publiera prochainement.

C. R.

NOUVELLES.

— Le rapport général sur la situation de la Bibliothèque royale pendant l'année 1876, présenté au Conseil d'administration par M. Alvin, conservateur en chef, vient d'être publié. Nous empruntons à ce document les renseignements qui suivent :

Le nombre des lecteurs a été, en moyenne, de 34 par jour, le maximum de 58 et le minimum de 16; le nombre des ouvrages demandés, de 58 par jour, le maximum 116, et le minimum 24. 17,815 ouvrages ont été demandés, qui se répartissent de la manière suivante : théologie, 166; jurisprudence, 2,030; sciences et arts, 4,035; belles-lettres, 2,898; histoire, 8,229; manuscrits, 457. En 1875, le nombre des demandes avait été de 15,693. Le nombre des ouvrages empruntés pour être consultés à domicile s'élève à 4,892.

L'inventaire des livres imprimés entrés à la Bibliothèque royale en 1876 comprend 2,060 inscriptions d'ouvrages complets formant 2,799 volumes, qui représentent une valeur de 22,688 fr.; l'inventaire provisoire des ouvrages en cours de publication comprend 647 numéros; les ouvrages dont la publi-

cation s'est achevée en 1876 représentent une valeur de 2,000 francs.

La section des manuscrits a reçu de fréquentes visites de savants, d'écrivains, d'artistes, demandant ou venant accomplir eux-mêmes des recherches pour leurs travaux, admis dans l'intérieur, et, par conséquent, ne figurant pas dans le mouvement de la salle de lecture. Il a été acquis, en 1876, 35 manuscrits formant 49 volumes et un rouleau. 10 de ces volumes sont entrés à titre gratuit.

Depuis le 19 mai 1876, le cabinet des estampes est fermé au public par suite de la démolition d'une partie des locaux affectés à ce service. Nonobstant la clôture, il s'est considérablement enrichi. Citons, entre autres, l'acquisition, à la vente du Bus de Gisignies, des principales eaux-fortes de Van Dyck, acquisition pour laquelle un crédit extraordinaire de 13,000 francs avait été mis à la disposition de la Bibliothèque; des estampes gravées d'après Rubens; des lithographies de Carle et d'Horace Vernet et de Charlet; une planche du xvi^e siècle annonçant une loterie faite à Bruges au profit de la Confrérie de Saint-Georges; une élévation, gravée sur cuivre par l'architecte Herrebosch, de la maison de la Louve, à Bruxelles, avant l'incendie; douze eaux-fortes de Leys, et l'estampe de Hogenberg, de Malines, représentant l'auto-da-fé du mois de mai 1559, à Valladolid.

Un certain nombre de monnaies uniques ou très-rarees sont venues enrichir le cabinet de numismatique, notamment l'écu et le demi-réal de Philippe II pour le comté de Hainaut, le grand mouton de Waleran III de Ligny, 1371-1413; l'estérin au lion de Marguerite de Constantinople avec le titre de « comtesse de Flandre et de Hainaut »; le denier de Charles le Chauve avec la légende *Gandavum*; le denier de Charlemagne avec le titre de « roi des Francs et des Lombards »; un florin d'or, subdivision du saphaan ou brelingue d'Erard de la Marck, unique. Une œuvre importante de glyptique a été également acquise en 1876; c'est le médaillon en vermeil de Maximilien Morillon, prévôt d'Aire en Artois.

Le budget de la Bibliothèque s'élève à 122,000 fr., dont 59,000 pour le personnel et 63,000 pour le matériel et les acquisitions. A ce propos, M. le conservateur en chef constate que, par suite de l'accroissement des dépenses matérielles et des sommes affectées au service des publications périodiques et des ouvrages en cours d'exécution, il reste si peu de chose pour les acquisitions de livres complets, que dès la fin du premier semestre, l'administration doit habituellement remettre tout achat à l'exercice suivant. Une pareille situation n'est évidemment pas en rapport avec le rang que doit occuper le premier dépôt littéraire du pays.

— Une circulaire, datée du 20 décembre 1877, nous fait connaître la constitution, à Anvers, d'une société dont le but est de publier des ouvrages ou des documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville ou des Pays-Bas, à l'histoire de l'art et des lettres, et de réimprimer, le cas échéant, des livres devenus très-rarees. La *Société des Bibliophiles anversoises* se compose de membres d'honneur, de membres effectifs, de membres correspondants et de membres adhérents.

Parmi les ouvrages dont la circulaire annonce la publication, nous remarquons : le Livre tenu par J. Moretus, comme doyen de la gilde anversoise de Saint-Luc, 1616-1617; l'Ordonnance de l'Ommegang et des processions à Anvers, xiv^e siècle; Chronique d'Anvers, par Louis Van Caukercken; Chronique de Bertryn; Tractaet der officieren, par Henri de Moy; Livres des Ordonnances, des Résolutions, de la Caisse de secours et comptes de la gilde de Saint-Luc; Livres des Corporations et des Métiers anversoises; Etymologicon Kiliani (inédit); Carmina latina Kiliani; Pièces de théâtre de G. Van Haecht; Annotations sur les monnaies, les monnayeurs et les graveurs anversoises, par F. Verachter; Chansonniers anversoises.

La circulaire est signée de MM. G. Van Haver président de la Société; L. de Burbure, vice-président; Ph. Rombouts, trésorier; A. De Decker, secrétaire; P. Génard, Max Rooses, H. Wauwermans, membres.

— L'établissement géographique de Van der Maelen cesse d'exister. M. Joseph Van der Maelen annonce qu'il a résolu, d'accord avec ses co-intéressés, d'en abandonner l'exploitation, qu'il avait entreprise en 1869 pour continuer l'œuvre de son père. Les offres pour la cession de tout ou partie du matériel, pierres lithographiques, cartes en magasin, etc., seront reçues jusqu'au 31 mars. Quant au musée annexé à l'établissement, il y a lieu de croire que la maison Van der Maelen cherchera à vendre en bloc les curieuses collections qu'il renferme.

— M. Charles Grandgagnage, sénateur, président de la Société liégeoise de littérature wallonne et de l'Institut archéologique liégeois, est décédé le 7 de ce mois à Liège. Né dans cette même ville en 1812, il s'était fait une réputation par ses travaux linguistiques, dont les plus marquants sont : *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*. Liège, 1845-50, 2 vol. in-8° (inachevé). — *Mémoire sur les anciens noms de lieux de la Belgique orientale*. Bruxelles, 1855, in-4°. — *Vocabulaire des noms wallons d'animaux, de plantes et de minéraux*. 2^e éd., Liège, 1857, in-8°. — *Vocabulaire des anciens noms de lieux de la Belgique orientale*. Liège, 1859, in-8°. — *Étude sur quelques noms anciens des lieux de la Belgique (Annales de la Société archéologique de Namur)*. — *De l'origine des Wallons (Bulletin de l'Institut archéologique liégeois)*. M. Ch. Grandgagnage a aussi collaboré à la *Revue de Liège*. Il était neveu de Fr.-Ch.-Joseph Grandgagnage, membre de l'Académie royale de Belgique, mort au mois de février 1877, et qui a écrit sous le pseudonyme de Alfred Nicolas.

— Les découvertes importantes que Stanley vient de faire dans l'Afrique centrale ont déjà déterminé les sociétés religieuses de l'Angleterre à porter leur activité de ce côté. Une expédition composée de plusieurs missionnaires est partie le 12 janvier de Liverpool pour les bords du Congo; elle débarquera à Banana, se rendra de cette place à Emboma, où elle complètera ses préparatifs, puis remontera la rive gauche du Congo par terre en tournant les chutes de Yellala. La station qui va être établie, s'élèvera au confluent du Quango avec le grand fleuve. Les missionnaires doivent tâcher d'atteindre ce point dans le plus bref délai possible.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES SCIENCES. — *Séance du 5 janvier*. — A l'ouverture de la séance, le bureau est occupé par MM. Maus, directeur sortant, Houzeau et Liagre. Il est donné lecture d'un arrêté royal nommant M. Houzeau, directeur de l'Académie pour 1878. M. le ministre des travaux publics, dans le but de mieux assurer certains services de l'administration des chemins de fer, adresse à l'Académie plusieurs questions concernant le daltonisme, qui consiste, comme on sait, en une singulière aberration dans la perception des couleurs. Il demande notamment si le daltonisme est permanent ou accidentel, et comment il convient de le constater chez ceux qui en sont atteints ou qui peuvent l'être. Ces questions sont transmises à une commission composée de MM. les professeurs Spring et Delbœuf, de l'université de Liège, qui se sont déjà spécialement occupés de ce sujet, en outre de MM. Schwan et Plateau.

M. Petermann, directeur de la station agricole de Gembloux, soumet au jugement de l'Académie le résultat de ses expériences sur l'emploi en agriculture des phosphates de Ciply. A ce propos, M. Stas intéresse l'assemblée en lui communiquant les résultats obtenus, il y a plusieurs années, par feu

Jacquemyns dans l'emploi des phosphates acides pour l'alimentation des animaux domestiques. Le mémoire est renvoyé à l'examen d'une commission composée de MM. Dony, Morren et Stas.

Le baron Edm. de Sélvs-Longchamps, sénateur, est élu directeur pour 1879. Après ce scrutin, M. Houzeau prend place au fauteuil.

M. le professeur Schwan lit son rapport concernant le mémoire de MM. Delbœuf et Spring sur le daltonisme. Il expose la théorie que Helmholtz a donnée de ce phénomène, d'après les expériences de Young. Il y aurait dans la rétine trois éléments nerveux destinés respectivement à donner la perception du rouge, du vert et du violet, trois couleurs qui comprennent toutes les autres. Le daltonisme serait produit par la paralysie d'un de ces éléments nerveux, ordinairement le rouge. Les auteurs du mémoire ont fait des expériences sur les effets d'écrans colorés interposés entre l'œil et les couleurs à percevoir, spécialement à l'aide du chlorure de nickel et de la fuchsine en dissolution. Ils ont pu ainsi tantôt corriger les aberrations du daltonisme, tantôt provoquer pour ainsi dire artificiellement cette affection. Les résultats qu'ils ont obtenus contredisent en certains points la théorie de Helmholtz. Le mémoire de MM. Delbœuf et Spring sera inséré au *Bulletin*. Il en sera de même d'un travail de MM. Putzeys et Romié sur l'influence de la Gelsemine, alcaloïde extrait du *Gelsemium sempervirens* de la famille des Apocynées. L'Académie vote encore l'impression d'un mémoire de M. Terby sur les oppositions de la planète Mars en 1877, et d'un mémoire de M. Fraipont, de Liège, sur deux Protozoaires de notre littoral, l'*Acinetia tuberosa* et le *Podophryia Benedeni*.

CLASSE DES LETTRES. — *Séance du 7 janvier*. — Le premier objet à l'ordre du jour est la nomination du directeur pour l'année 1879. En vertu de l'article 10 des statuts organiques, cette fonction ne peut être remplie deux ans de suite par un membre étranger à la ville de Bruxelles. Le vote amène l'élection du doyen de la classe, M. Leclercq, qui a déjà occupé plusieurs fois ce poste éminent. Le directeur sortant, M. Alphonse Wauters, installe à sa place M. de Laveleye, directeur pour 1878, et invite M. Leclercq à prendre place au fauteuil. L'assemblée approuve les conclusions d'un rapport de M. Leclercq sur la position des correspondants et des membres associés. La séance est terminée par une lecture de M. Potvin sur Siger de Brabant, célèbre théologien du XIII^e siècle, qu'il distingue nettement de Siger de Courtrai, avec lequel les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* et d'autres, après eux, l'ont confondu. La notice de M. Potvin renferme des détails pleins d'intérêt sur la vie et les œuvres de l'un et de l'autre de ces personnages.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — *Séance du 10 janvier*. — Cette séance a été entièrement remplie par des opérations de scrutin. La classe avait à nommer à des places vacantes dans plusieurs sections. La mort de Madou avait fait un grand vide dans la section de peinture; les membres de cette section ont porté comme candidat M. Willems, croyant que la place vacante revenait de droit à un peintre de genre. Le fait de la résidence de M. Willems à l'étranger était un obstacle qui a été signalé, car le règlement veut que les membres effectifs de l'Académie résident en Belgique. Il paraît que, pour éviter cette difficulté, M. Willems a établi, au moyen d'une pièce officielle, qu'il n'a cessé d'avoir son domicile à Bruxelles et qu'il a pris l'engagement d'assister aux séances mensuelles de la classe des beaux-arts. Ont été nommés ensuite : dans la section d'architecture, M. Schaade, d'Anvers, membre effectif, en remplacement de M. Payen; dans la section de gravure, M. Demannet, correspondant; comme associé étranger, M. Baudry, l'auteur des peintures de l'Opéra de Paris. Pour la place de directeur de la classe, les suffrages se sont portés sur M. De Burbure, membre de la section de musique.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. — *Séance du 7 janvier* — Président : M. le baron Kervyn de Lettenhove. — M. Gachard, secrétaire, donne lecture du rapport annuel sur les travaux de la commission pendant l'année 1877. Il est décidé que M. Wauters continuera l'impression du tome VI de la Table des diplômes, M. Piot celle de son Recueil de Chroniques flamandes, M. Pouillet, celle de la Correspondance de Granvelle, et M. Bormans, celle du tome VI de Jean d'Outre-Meuse. M. de Villers présente un travail préparatoire pour un *Cartulaire du comté de Hainaut*, pendant les années 1345 à 1430. La publication de ce Cartulaire sera incessamment entreprise, ainsi que celle du *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, présenté à la commission par le P. Goffinet. Enfin, M. Gachard, dont rien ne ralentit l'activité, annonce qu'il compte mettre prochainement sous presse la *Correspondance de don Juan d'Auriche*. Notre archiviste général entre à ce sujet dans quelques détails qui donnent la mesure de l'importance de ce nouveau travail.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. — Le n° 45 de la collection des comptes rendus, qui vient de paraître, renferme le procès-verbal de la séance du 1^{er} décembre 1877, dont voici un extrait :

M. Ed. Steinheil, président de la Société entomologique de Munich, est admis en qualité de membre effectif. M. J. Bolivar y Urrutia, de Madrid, est nommé membre à vie. La Société de physique et d'histoire naturelle de Genève envoie le programme du concours qu'elle a ouvert pour la meilleure monographie inédite d'un genre ou d'une famille de plantes. M. Stevens montre un exemplaire d'une aberration très-remarquable de la *Vanessa Cardui*, qu'il a prise à Uccle, ainsi qu'un exemplaire de *Pieris Daplidice*, pris dans la même localité. M. Lambries fait voir une autre aberration de *Vanessa Urticæ*, voisine de *Ichneusoides*, qu'il a prise récemment. M. de Selys Longchamps donne lecture d'une lettre de M. Lichtenstein, qui fait suite aux *Notes pour servir à l'histoire du Phylloxera*, dans lesquelles cet entomologiste a émis des idées nouvelles sur le mode de reproduction et les migrations d'un groupe particulier d'homoptères. M. H. Donckier de Donceel communique un travail de M. Tournier, de Genève, ayant pour objet de déterminer les curculionides récoltés en Portugal, en Espagne et au Maroc par feu C. Van Volxem. Ce travail est inséré à la fin du compte rendu.

Assemblée générale du 26 décembre. — Président, M. Roelofs. — M. le président présente un aperçu d'un ouvrage que viennent de publier MM. Leconte et Horn, sous le titre : *The Rhyncophora of America north of Mexico*. Les deux savants entomologistes y caractérisent plus de cent nouveaux genres et décrivent environ quatre cents nouvelles espèces. C'est le travail le plus complet qui existe sur la famille pour l'Amérique septentrionale. Le grand intérêt de l'ouvrage consiste dans l'application d'une nouvelle classification et les vues générales qu'il renferme, et qui sont d'une grande portée pour l'étude des insectes. M. le président présente ensuite le rapport sur la situation de la Société. L'examen du budget donne lieu à un échange d'observations relatives à la cotisation, qui est maintenue au taux de 16 francs. M. Westwood, professeur à l'université d'Oxford, est élu membre honoraire. Sur la proposition de M. Candèze, l'assemblée adopte le bassin de la Gilleppe comme lieu de l'excursion de la Société en 1878.

BIBLIOGRAPHIE.

ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DU PAYS DE WAES. Tome VII, 1^{re} livraison, décembre 1877. P. Decroos. Etude sur le droit civil du pays de Waes.

BELGIQUE JUDICIAIRE. Tome XXXVI, n° 3. Administration du temporel des églises sous le Franc de Bruges.

LE BIBLIOPHILE BELGE. 12^e année, liv. 5 à 8. Aigar et Maurice, fragment d'une chanson de geste provençale in-

connue, par A. Scheler. — Le peintre graveur des Pays-Bas au XIX^e siècle. — Nécrologie. — Vente Wolf. — Anecdotes bibliographiques.

BULLETIN DE LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS D'HORTICULTURE. 1876. Florales bruxelloises. — Actes du Congrès international de botanique horticole. — Principes élémentaires de physiologie végétale, par Ed. Morren (1877).

Correspondance botanique. — Liste des jardins, des chaires et des musées botaniques du monde. 5^e édition (septembre 1877.)

Bakhuizen van den Brink (R. C.). Studien en Schetsen. Vierte deel. 'S Gravenhage, M. Nyhoff, 1877. 8°.

Candèze (E.). Aventures d'un Grillon. Paris. Hetzel, 1878. 8°, fig. 7 fr.

Chroniken (die) der Niederrheinischen Städten. Coeln, Dritter Band. Leipzig. Hirzel, 1877. 8°.

Eekhoud (Georges). Zigzags poétiques. Paris, librairie des bibliophiles, 1878. 8°.

Frenay (Félix). Aux champs et dans l'atelier. Bruxelles, Weissenbruch, 1877. 8°.

Froissart. Œuvres publiées par M. Kervyn de Lettenhove. Chroniques, t. XXV et dernier. Brux., Closson, 1877. 8°.

Goblet d'Alviella (comte). 1^{re} partie perdue. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877. 8°.

Goethals (le général). Le pays et l'armée. Brux., Muquardt, 1878. Un vol. in-8°. 5 fr.

Laurent (F.). Principes de droit civil, t. XXIX. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1878. 8°.

Paillard (Ch.). Huit mois de la vie d'un peuple. Les Pays-Bas du 1^{er} janvier au 1^{er} septembre 1566. Bruxelles, Hayez, 1877. 8°.

Pergameni (H.). Le secret de Germaine. in-8. 60 cent. (Bibl. Gilon.)

Potvin (Ch.). Du gouvernement de soi-même — 1. Les principes. 2. Le devoir. 3. La vie privée. 4. La Patrie. 5. Le Travail. 6. La Nation. 6 vol. in-18 à 60 c. (Bibl. Gilon.)

Récits d'un bourgeois de Valenciennes (XIV^e siècle), publiés par M. Kervyn de Lettenhove. Louvain, Lefevre, 1877, in-8.

Richardson (E.). Geschichte der familie Mérode. I, Band-Prag, H. Dominicus, 1877, in-8°.

LES LÉPIDOPTÈRES DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les *espèces observées en Belgique*, est en cours de publication. 90 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles et les Batraciens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît

seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les neuf premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les trois premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,

Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	1^{re} ANNÉE. N° 3 — 3 FÉVRIER 1878	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	---	--

Sommaire. — E. VAN DER REST. L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles, par E. Banning. — O. DE KERCHOVE DE DENIERGHEM. Guide du botaniste, par Fr. Crépin. — Mycènes, par Schliemann. — Des paratonnerres, par Melsens. — Bulletin littéraire. — Satellites de Mars. — P. DAUREUX. Liquéfaction et solidification des gaz permanents. — E. HIEL. Frans de Cort. — Commission des échanges internationaux — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles, par Em. Banning. Deuxième édition. Bruxelles, Muquardt, 1878, in-8°.

Nous avons à rendre compte ici d'un ouvrage dont la valeur a été bien vite appréciée du public, comme le prouve le fait même de la publication d'une nouvelle édition succédant à la première à quelques mois de date. Avant d'expliquer par une analyse sommaire de l'ouvrage le succès qu'a obtenu la première édition, et que nous garantissons au moins égal à la seconde, nous le justifierons pleinement, pensons-nous, par la simple indication de trois points d'une importance capitale que le travail de M. Banning met en pleine lumière, de trois grands résultats qui découlent de l'ensemble comme de chacune des parties de son œuvre, et auxquels il est impossible de ne pas accorder une adhésion sans réserve.

Le premier de ces points, c'est qu'un devoir impérieux s'impose au monde civilisé, celui de mettre fin, par tous les moyens à sa disposition, à ce que Livingstone appelle avec raison l'iniquité monstre, à cet odieux trafic de chair humaine qui s'opère en Afrique depuis des siècles, et qui, de nos jours, loin d'aller en diminuant, prend des proportions plus grandes, tant par le nombre de ceux qui en sont victimes que par les atrocités de tout genre qui l'accompagnent.

Un second point que l'on peut considérer comme aussi nettement établi que le premier, c'est que, si la tâche à accomplir, à savoir l'abolition de la traite et l'introduction de la civilisation en Afrique, est vaste et ardue, si, partant, il ne faut pas se faire illusion sur les obstacles de toute nature que l'on rencontrera, on peut néanmoins l'aborder avec une entière confiance dans le succès final. Les obstacles physiques sont moindres que ceux qu'il a fallu surmonter ailleurs. Quant aux obstacles émanant de l'esprit et du caractère des populations, ils ne sauraient faire douter du succès, car les plus intraitables elles-mêmes finiront bien par changer de dispositions à l'égard des étrangers, quand elles verront ceux-ci leur apporter, non la guerre et la servitude, mais la paix et l'affranchissement, non les ravages et les massacres, mais les arts et les lumières de la civilisation. C'est, de plus, un fait incontes-

table que les populations africaines, les Berbères du Nord comme les Nègres du Centre et du Sud, ne sont ni impropres ni hostiles à toute culture; les progrès qu'elles ont déjà effectués dans les conditions les plus défavorables, sont un sûr garant de leur aptitude à être initiées à la civilisation.

Enfin, un troisième point également mis en évidence par M. Banning, c'est que l'achèvement de cette grande entreprise entraînera des avantages économiques considérables pour le monde civilisé. On ne saurait, en effet, contester l'influence heureuse qu'exerceraient nécessairement sur les conditions sociales et économiques de l'Europe et de l'Asie des relations régulières établies avec des peuples nombreux, pour la plupart mieux dotés qu'on ne le pense communément, occupant un sol d'une fertilité et d'une puissance de végétation incomparables, et ayant en abondance à leur disposition toutes les ressources qui constituent la condition matérielle de la civilisation.

Après ce rapide aperçu de ce que l'on peut considérer comme les trois idées dominantes de l'ouvrage de M. Banning, nous allons en présenter une analyse succincte, en faisant d'abord remarquer que, si l'auteur n'a pas modifié dans la seconde édition le plan suivi dans la première, si rien n'est changé aux grandes lignes de son travail, il lui a cependant à certains égards fait subir une refonte complète; s'aidant notamment des résultats acquis par les dernières explorations dont l'Afrique a été l'objet, il donne des notions plus complètes sur certains points, ajoute sur d'autres des renseignements nouveaux, rectifie çà et là quelques hypothèses erronées émises par les premiers voyageurs, confirme ailleurs ce qui précédemment n'avait pu être avancé que comme une pure conjecture. Nous signalerons tout spécialement, sous ce rapport, les passages relatifs aux sources et au cours du Nil et du Congo, aux populations de la Guinée septentrionale, aux Niam-Niam, aux Monboutou et aux Nègres Bantous.

Comme le titre même l'annonce, l'ouvrage est divisé en deux parties, la première consacrée à l'étude de l'Afrique au point de vue historique, physique et social, la seconde exposant l'origine de la Conférence géographique de Bruxelles, son but, son programme, les travaux qu'elle a accomplis et les progrès qu'elle a réalisés.

Le chapitre 1^{er} de la première partie contient un aperçu substantiel de la série d'explorations dont l'Afrique a été l'objet, en particulier depuis le dix-neuvième siècle, et se termine par l'indication des nouvelles entreprises qui se préparent ou se trouvent déjà en cours d'exécution. Le chapitre II est consacré à la description de l'Afrique au point de vue physique, c'est-à-dire en ce qui concerne ses systèmes orographiques et hydrographiques, son climat, sa flore et sa faune, les cultures auxquelles se prête son sol, enfin ses productions minérales. Accor-

rons une mention spéciale aux dernières pages du chapitre, où l'auteur nous donne une idée de la splendeur de la nature dans l'Afrique, en rappelant les transports d'enthousiasme auxquels se livrent tous les explorateurs. Dans le chapitre suivant, M. Banning dessine à grands traits la carte ethnographique des populations africaines, et nous fournit un résumé des connaissances que l'on possède actuellement sur l'état moral, politique et social, de même que sur le commerce, l'agriculture et l'industrie des Nègres.

Le fléau de l'Afrique, c'est la traite; un chapitre du livre a pour objet exclusif de nous faire connaître les territoires sur lesquels elle s'étend, le caractère et l'importance de ses opérations, et surtout les brigandages, les dévastations, les massacres, enfin les horreurs sans nom auxquels elle donne lieu. Il faut lire à ce sujet les témoignages des explorateurs qui ont vu de leurs yeux les atrocités qui se commettent dans cette chasse à l'homme, et notamment les témoignages de Nachtigal, Baker, Schweinfürth, Livingstone, Cameron et Stanley. Nous voudrions pouvoir insérer ici tous les extraits que renferme sur ce point l'ouvrage que nous analysons, car ils constituent le plus éloquent appel qui puisse être adressé aux nations civilisées en faveur de la plus juste des causes. Nous devons nous borner à reproduire les passages où sont traduits en chiffres les effets de la traite. « La traite des Nègres remonte aux premières années du XVI^e siècle; elle avait tout d'abord pour objet principal de fournir des travailleurs aux colonies américaines. On estime à quarante millions le nombre des esclaves importés pendant trois cents ans dans ces colonies, non compris vingt millions d'individus qui auraient succombé en route... On porte à 100,000 le nombre des Nègres que la traite ravit annuellement à l'Afrique. Cette somme équivaut aux pertes d'une grande guerre; ce qui la rend plus effroyable, c'est qu'elle n'est elle-même qu'une fraction d'un total bien autrement considérable. Livingstone assure que la quantité des esclaves atteignant la côte ne représente pas la cinquième partie, dans certaines régions même où la résistance est plus énergique, que la dixième des victimes réelles de la traite. Les autres succombent dans l'attaque des villages, dans les massacres et les incendies qui les accompagnent, ou périssent le long des routes, pendant la marche des convois et à bord des bateaux. La destruction de la vie humaine s'élèverait ainsi, chaque année, à environ 500,000 personnes. D'après sir Bartle Frère, ce minimum est dépassé de beaucoup; le supérieur de la mission catholique de l'Afrique centrale évaluait même à un million d'hommes le chiffre des pertes que le trafic des esclaves inflige annuellement aux populations africaines. »

Quant à la seconde partie du livre, nous en avons indiqué l'objet, et nous croyons

pouvoir nous en tenir à cette indication sommaire, sans constater les adhésions chaleureuses que l'œuvre fondée par le Roi des Belges a obtenues, tant à l'étranger que chez nous.

Cette courte analyse, si impuissante qu'elle soit à faire ressortir tout le mérite du livre de M. Banning, peut du moins suffire à justifier notre appréciation, que nous résumerons en quelques mots. Par cet ouvrage, où, d'un bout à l'autre, au point de vue de la forme comme au point de vue du fond, l'auteur se montre constamment à la hauteur de son sujet, M. Banning a rendu service tout à la fois à la science et à la cause de l'humanité : à la science, en l'enrichissant d'un excellent résumé des connaissances que l'on possède à l'heure qu'il est sur l'Afrique centrale ; à la cause de l'humanité, en montrant dans toute son horreur le fléau qui désole l'Afrique, et en inspirant par-là même aux hommes de cœur le désir de coopérer au succès d'une entreprise dont, grâce à l'heureuse initiative du Roi, l'honneur rejaillira en partie sur la Belgique. L'ouvrage de M. Banning, en stimulant la bonne volonté de tous, concourra à assurer à l'œuvre fondée par Léopold II cette adhésion énergique, persévérante et universelle, qui est la condition nécessaire en même temps que le meilleur présage du succès final. Les débuts, du reste, ont été pleins de promesses, l'avenir répondra aux espérances que le présent fait concevoir.

E. VAN DER REST.

Guide du botaniste en Belgique, par Fr. Crépin. Bruxelles, Mayolez, 1878, 1 vol. in-8°.

Malgré son titre trop modeste, cet ouvrage est appelé à prendre place au premier rang des livres utiles publiés en Belgique pendant ces dernières années. Ce n'est, à la vérité, ni un traité de botanique, ni une histoire de la science que l'auteur a voulu faire. Son but est moins élevé, mais, hâtons-nous de le dire, la tâche qu'il a entreprise n'en est pas moins sérieuse. L'auteur s'est rappelé combien les premières études qu'il avait faites lui avaient été dures et pénibles, à raison de l'impossibilité où il se trouvait de recourir à un bon manuel, à un livre élémentaire, bien écrit, clairement conçu et assez complet pour lui donner les premiers éléments de la science. Aujourd'hui, le membre de l'Académie royale des sciences s'est souvent des ennuis éprouvés par le jeune étudiant de jadis, et M. Crépin a doté la littérature botanique belge d'un excellent petit traité. Le *Guide du botaniste* initie, en effet, le jeune étudiant à l'ensemble des connaissances scientifiques et pratiques qu'il devra s'assimiler. Il lui montre l'étendue de la science, il indique les diverses parties qui la composent, puis, après quelques considérations générales, l'auteur traite successivement de la botanique systématique, des herborisations, de la préparation des plantes sèches des herbiers, des échanges de plantes, de la rédaction des notes et des travaux de botanique descriptive, de l'anatomie, de la physiologie, de la cryptogamie et de la géographie botanique. Enfin, il signale les principaux ouvrages qui doivent former le fond de la bibliothèque de l'étudiant, tant au point de vue de la botanique générale que de la botanique systématique.

Mais le *Guide du botaniste* ne s'adresse pas seulement aux étudiants ; il intéresse tous ceux qui, amateurs ou savants, s'occu-

pent de plantes. Que de personnes aujourd'hui regrettent de ne pas pouvoir se rendre compte aisément des fossiles végétaux que renferment le sol de la Belgique ! Le chapitre que leur consacre M. Crépin vient combler cette lacune. Comme on devait s'y attendre de la part d'un écrivain qui jouit d'un légitime renom parmi les paléontographes, ce chapitre est complet : il comprend l'histoire de la paléontologie végétale, la nature et la succession des terrains, la manière de préparer et de mettre en ordre les fossiles recueillis ; tout s'y trouve décrit, jusqu'au choix des instruments de travail et la manière de se faire des collaborateurs actifs et dévoués des ouvriers mineurs du pays de Liège et du Hainaut. Un seul reproche pourrait être adressé à ce chapitre : son importance semble trop considérable relativement à l'étendue de certaines autres parties, de la cryptogamie, par exemple ; mais *trahit sua quemque voluptas*.

Dans la seconde partie du volume, M. Crépin s'adresse à un public encore plus nombreux : il aura pour lecteurs tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'intéressent au développement de l'esprit scientifique en Belgique. Cette partie contient un aperçu des plus intéressants sur l'histoire de la botanique en Belgique, depuis le commencement du XVI^e siècle, ainsi que sur les jardins botaniques, les musées, les collections particulières, etc. De plus, voulant rendre son travail aussi complet que possible, l'auteur y a joint la bibliographie générale des ouvrages de botanique publiés en Belgique pendant les trois derniers siècles, et il a rendu ce travail encore plus intéressant en y insérant des notices exactes, claires et concises sur les divers écrivains belges de naissance ou d'adoption qui se sont occupés de cette science dans notre pays.

À ces divers titres, l'ouvrage de M. Crépin est précieux : il complète admirablement le *Manuel de la Flore de la Belgique*. Dans ces deux volumes, le botaniste trouvera les renseignements nécessaires à ses études sur les plantes qui vivent ou ont vécu dans notre pays et sur ceux qui se sont occupés d'elles. Nous le répétons, malgré son titre modeste, le nouvel ouvrage de M. Crépin a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

OSWALD DE KERCHOVE DE DENTERGHEM.

Mycenæ; a narrative of researches and discoveries at Mycenæ and Tiryns. By Dr Henry Schliemann. London, 1878, 1 vol. 8°.

La publication des *Antiquités troyennes* n'a pas encore cessé d'occuper les archéologues, que le docteur Schliemann vient attirer l'attention sur une quantité de nouveaux trésors qui ne le cèdent ni en importance, ni en intérêt à ceux qu'il a recueillis dans la Troade. La masse d'objets précieux décrits et en partie représentés dans son nouveau volume, ont même sur ceux-ci cet avantage que l'antique localité d'où ils ont été extraits est cette fois nettement déterminée : c'est bien de Mycènes qu'ils proviennent.

L'emplacement de cette ville, dont le nom rappelle les plus tragiques événements qui aient occupé l'imagination des poètes anciens, se retrouve facilement aujourd'hui au nord du village de Charvati. Il est indiqué par de nombreux fragments de poteries archaïques qui couvrent le sol et qui n'ont guère perdu de leur solidité ni de leur couleur, bien qu'exposés au soleil et aux intempéries depuis des

milliers d'années ; on le reconnaît également aux murs et au pont cyclopéens, aux débris d'habitations et aux cinq vastes constructions souterraines que la tradition prétend avoir renfermé les trésors d'Atrée et de ses fils. Ces ruines sont à peu près telles que Pausanias les a décrites il y a seize cents ans :

Au milieu des ruines de Mycènes, on remarque encore divers monuments, savoir : la fontaine Persée, les chambres souterraines d'Atrée et de ses fils, où ils renfermaient leurs trésors, le tombeau d'Atrée, celui des personnes qui, revenant de Troie avec Agamemnon, furent tuées par Ægisthe dans un repas, celui de Cassandre..., le tombeau d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, conducteur de son char, celui qui renferme Télédamus et Pélops, deux fils jumeaux qu'il avait eus de Cassandre et qui, enfants encore, tombèrent avec leurs parents sous les coups d'Ægisthe ; enfin le tombeau d'Electre... Clytemnestre et Ægisthe ont été enterrés à quelque distance des murs, parce qu'il ne parut pas convenable qu'ils fussent dans la même enceinte qu'Agamemnon et ceux qui avaient été tués avec lui.

Tous les archéologues qui ont écrit sur le Péloponèse ont interprété la dernière phrase en ce sens que les tombeaux d'Agamemnon et de ses compagnons étaient situés à l'intérieur des murs de la ville basse ; M. Schliemann, au contraire, était persuadé que Pausanias a voulu parler des murs de l'Acropole. Pénétré de cette idée, il se mit à l'œuvre le 7 août 1876, à l'endroit qui lui paraissait indiqué par l'écrivain grec. Le résultat le plus considérable de ses fouilles, celui sur lequel nous devons nous borner à attirer l'attention, est la découverte de cinq vastes tombeaux quadrangulaires taillés dans le roc. M. Schliemann ne doute pas que ce ne soient les cinq tombeaux que Pausanias, d'après la tradition, dit être ceux d'Agamemnon et de ses compagnons, et il est confirmé dans cette idée par les trouvailles qu'il a faites à l'intérieur.

La première des cinq tombes ne renfermait que des objets en or, en ivoire, en terre, en verre, en bronze, etc., la deuxième contenait trois cadavres, consumés en partie seulement ; la troisième, trois squelettes que le feu n'avait pas non plus entièrement détruits et qui paraissent être des squelettes de femmes. Ils sont couverts de bijoux qui portent des traces évidentes du feu et de la fumée auxquels ils ont été exposés. Dans la quatrième tombe étaient les restes de cinq hommes, également chargés de bijoux. La cinquième renfermait un seul cadavre.

Les corps reposaient sur des restes de bûchers. Les vêtements et une partie de la chair ont été détruits par le feu. Non-seulement les os sont encore entiers, mais on retrouve des portions de chair momifiée.

On est confondu en lisant l'énumération des trésors trouvés à cet endroit, et dont les principaux sont artistement reproduits dans l'ouvrage de M. Schliemann : cinq masques en or, qui semblent reproduire les traits des personnes dont ils ont recouvert les visages pendant des siècles, des lames en forme de disques, représentant des papillons, des fleurs, etc., près de mille boutons de toutes dimensions, soigneusement travaillés, de petits temples, des statuettes de femmes, des diadèmes, des couronnes, de larges étoiles d'or, dont l'une pèse une livre et demie, un bracelet, une quantité de petits objets en forme de griffons, de sphinx, de doubles lions, des bagues, un grand nombre de vases et de coupes, dont une pèse jusqu'à quatre livres. Tous ces objets sont en or et portent des ornements au repoussé. Parmi les objets en argent, on remarque des vases de toutes

dimensions. Puis des masses d'épées garnies et travaillées, des vases en albâtre, des perles, des cassettes en cuivre, etc. Nous ne donnerons qu'une faible idée de la valeur de ces précieuses trouvailles en disant que le poids seul de la masse d'or recueillie dans les tombeaux de Mycènes représente un million deux cent cinquante mille francs.

S'il fallait adopter les conclusions de M. Schliemann, il aurait retrouvé ici les corps d'Agamemnon et des victimes qui périrent avec lui sous les coups de Clytemnestre et d'Égisthe, au retour de la guerre de Troie. Ainsi se rattacheraient merveilleusement ses récentes découvertes à celles qu'il a faites antérieurement dans la Troade.

Je n'éprouve pas, dit-il, la moindre difficulté à regarder comme parfaitement correcte et digne de confiance la tradition qui assigne les tombes de l'Acropole à Agamemnon et à ses compagnons traîtreusement assassinés au retour de Troie, par Clytemnestre ou son amant Égisthe. J'y suis d'autant plus porté que tous les corps qui se trouvent dans chacune des tombes y ont été déposés simultanément, nous en avons la certitude... L'identité du mode de sépulture, la parfaite similitude de toutes les tombes, leur proximité, l'impossibilité d'admettre que trois ou même cinq personnes royales d'une incomparable opulence, mortes d'une mort naturelle à de longs intervalles, auraient été confondues dans une même sépulture, et finalement la grande ressemblance de tous les ornements, qui indique exactement le même style artistique et la même époque, tous ces faits sont autant de preuves que ces douze hommes, ces trois femmes et peut-être deux ou trois enfants ont été en même temps assassinés et brûlés.

La véracité de la tradition semble encore être confirmée par la profonde vénération que les Mycéniens et, en fait, tous les habitants de l'Argolide avaient toujours montrée pour ces cinq sépultures... Les tombes de Mycènes ou tout au moins trois de ces tombes contenaient de tels trésors qu'elles ne pourraient avoir appartenu qu'à des membres de la famille royale. Or, la période des rois de Mycènes appartient à une antiquité très-reculée.

Telles sont, en résumé, les principales raisons que M. Schliemann invoque à l'appui de sa thèse. Ses conclusions naturellement ont trouvé des adversaires et des défenseurs. Au nombre des seconds se trouve M. Gladstone, dont une longue et curieuse étude figure en tête de l'ouvrage de M. Schliemann. M. Gladstone s'attache surtout à rechercher les rapports entre les objets découverts à Hissarlik et à Mycènes et à établir, au moyen des textes d'Homère, que les uns et les autres remontent à l'époque de l'âge héroïque. Il va même jusqu'à désigner celui de ces personnages à la figure couverte d'un masque d'or, qui lui paraît être Agamemnon; il examine les épées trouvées à son côté et en retrouve une qui, par sa forme et les ornements qu'elle porte, concorde d'une manière frappante avec celle dont on lit la description dans l'Iliade.

Entre toutes les conjectures qui ont été formulées à cet égard, nous signalerons encore celle du professeur Koehler, secrétaire de l'Institut archéologique allemand, à Athènes. Ce savant, dans une communication qu'il a faite à l'Institut, après avoir établi que les antiquités trouvées à Mycènes ont toutes un caractère oriental, ajoute que les détails d'ornementation de ces antiquités rappellent en grande partie la vie maritime. Ce sont des rames, des polypes, des poissons, que l'on retrouve également dans l'art primitif des habitants de la mer Égée. Or, on sait que ces îles ont été de bonne heure peuplées par une tribu venue d'Asie, des Cariens, environ 1,200 ans avant notre ère. Ces Cariens, non-seulement dominèrent sur

tout l'archipel, mais fondèrent de riches colonies sur les côtes de la Grèce. Le symbole du dieu Carien, la double hache, se rencontre fréquemment sur les objets trouvés par M. Schliemann. La découverte d'un grand nombre d'armes dans les tombeaux de Mycènes concorde également avec un passage de Thucydide, d'après lequel les Cariens enterraient les morts avec leurs armes, coutume dont on ne retrouve pas de mention chez les anciens Grecs. Il serait dès lors très-vraisemblable que les tombeaux découverts à Mycènes sont d'origine carienne. Quant à l'âge de ces monuments, il faudrait le reporter entre l'établissement des Cariens en Grèce et l'époque homérique, par conséquent entre le douzième et le dixième siècle avant notre ère.

Tous ces rapprochements sont du plus haut intérêt, mais il faut dire que les questions soulevées par les découvertes de M. Schliemann restent encore sans solution. On assure que le gouvernement grec a l'intention de faire explorer plus amplement les ruines. Peut-être les nouvelles recherches permettront-elles de décider si les tombeaux récemment découverts sont bien ceux qu'a indiqués Pausanias et quels sont les royaux personnages qu'ils renferment.

Nous nous bornons à signaler la plus curieuse partie de l'ouvrage de M. Schliemann; mais nous devons ajouter que tout le reste a une haute valeur scientifique. On peut contester les conclusions de l'auteur, trouver qu'il procède un peu trop de parti pris; les résultats qu'il a obtenus ici, comme à Hissarlik, sont tellement surprenants qu'ils suffiraient seuls à illustrer le nom de ce patient et courageux investigateur.

Des paratonnerres à pointes, à conducteurs et à raccords terrestres multiples. — Description détaillée des paratonnerres établis sur l'Hôtel de Ville de Bruxelles en 1865. — Exposé des motifs des dispositions adoptées, par Melsens, membre de l'Académie royale des sciences de Belgique. — Bruxelles, Hayez, 1877, in-8°, avec planches.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage que nous analysons, l'auteur a eu à traiter un cas particulier; mais l'importance de ce cas particulier est telle qu'on peut le considérer comme un type et en faire découler tous les autres, par voie de simplification.

Le principe adopté par M. Melsens consiste à diviser la foudre : *divide et impera*. Ce principe est appliqué par l'auteur dans toutes les parties de son appareil, qui comprend : les pointes, les conducteurs aériens et les conducteurs souterrains.

L'examen de la question des pointes et des conducteurs aériens conduit l'auteur à adopter des pointes multiples et des aigrettes déliées qu'il place dans tous les points saillants du bâtiment. M. Melsens adopte des conducteurs nombreux et à faible section. Mais ce qui distingue surtout son système, c'est la disposition des conducteurs souterrains qui présentent un développement immense.

Jusqu'ici, on s'était contenté d'établir la communication du paratonnerre avec la terre, ou réservoir commun, au moyen d'un puits dans lequel on faisait déboucher les conducteurs aériens, reliés à une surface métallique plongeant dans le puits. M. Melsens n'abandonne pas cette méthode; il la développe, au contraire, en divisant les extrémités des conducteurs aériens qui débouchent dans le puits et en augmentant la surface métallique avec laquelle ces extrémités sont en contact. Mais il complète ce système en faisant également communiquer les conducteurs aériens avec les tuyaux des distributions d'eau et de gaz.

Ce dernier point est de la plus haute importance, car il a pour effet de donner à la surface de contact avec le réservoir commun une étendue énorme, qui facilite singulièrement l'écoulement de l'électricité. On a souvent critiqué cette manière de faire, et M. Melsens discute dans son travail les opinions des savants à cet égard; disons tout de suite que, depuis l'époque où M. Melsens a appliqué ce système, beaucoup d'autorités et de corps savants se sont ralliés à sa manière de voir.

On objecte que les tuyaux souterrains étant sujets à se rouiller ne conduiront plus bien l'électricité dans le sol. Sans doute, la rouille attaque fortement les tuyaux enfouis dans le sol; la pratique démontre cependant que, quelque puissante que soit l'action oxydante, elle laisse toujours assez de métal à l'état libre pour conduire l'électricité, puisque les expériences de M. Melsens ont prouvé directement la parfaite conductibilité électrique de toute la canalisation de la ville de Bruxelles, bien que les tuyaux du gaz fussent déjà très anciens. On pourrait peut-être craindre que la surface des tuyaux étant oxydée, ils ne fussent plus en contact électrique avec le sol humide; mais cette crainte nous paraît dénuée de fondement, parce qu'il restera toujours assez de points métalliques et que, au surplus, la couche d'oxyde est trop mince pour pouvoir empêcher le passage de l'électricité.

Cette objection tomberait d'elle-même si le système de M. Melsens devenait d'une application générale, comme le propose l'auteur; tous les paratonnerres d'une ville seraient reliés entre eux et l'on n'aurait plus qu'un circuit électrique d'une immensité telle qu'un coup de foudre éclatant en un point donné se diviserait instantanément et ne pourrait, sans doute, plus produire des effets bien dangereux.

Un autre point important et qui touche de très-près au précédent, c'est la question de savoir s'il faut ou non relier avec le paratonnerre toutes les masses métalliques qui existent dans un bâtiment. On admet généralement que les masses métalliques doivent être reliées au paratonnerre; M. Melsens est du même avis en thèse générale, mais il démontre que cette communication doit se faire par deux points, afin que la foudre puisse faire un circuit et ne soit pas, en quelque sorte, lancée dans une impasse. Certainement il est toujours bon d'établir cette liaison avec le paratonnerre; mais, comme le fait voir l'auteur, elle n'est indispensable que dans certains cas.

Nous avons appuyé à dessein sur la question des conducteurs souterrains, parce que, à notre avis, c'est la partie la plus importante du système. Ajoutons que M. Melsens a développé son travail de la façon la plus remarquable; il n'avance aucun fait sans le prouver et sans s'appuyer sur les travaux des savants les plus autorisés; de plus, cet ouvrage est écrit de façon à pouvoir être compris par tout le monde, qualité qui n'est pas assez commune dans les livres scientifiques et qui engagera, sans doute, bon nombre de personnes à prendre connaissance de celui-ci.

P. D.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Aux champs et dans l'atelier, par Félix Frenay. Bruxelles, Weissenbruch, 1877, in-8°.

Dans une des dernières séances de la classe des lettres de l'Académie, M. Ch. Potvin, faisant, au nom de l'auteur, hommage de ce recueil de poésie à la compagnie, ajoutait quelques détails sur la personnalité du poète. D'après cette communication, M. Félix Frenay serait un ouvrier ayant passé son existence dans les rudes travaux d'une forge. N'ayant reçu d'autre instruction que celle qu'on peut puiser dans une école primaire, il aurait, par la seule force d'une vocation irrésistible et d'une volonté de fer, cultivé son intelligence à ce point que non-seu-

lement il a pu orner son esprit des connaissances littéraires que bien peu d'écoliers rapportent de leurs sept années d'études classiques, mais qu'il aurait encore abordé avec succès l'étude des sciences exactes et des sciences naturelles, au point d'en pouvoir tirer les plus heureux effets pour les œuvres poétiques dont le volume qui vient de paraître offre un choix au public. On pouvait accueillir avec incrédulité les affirmations de M. Ch. Potvin avant d'avoir lu les vers de Félix Frenay; après cette lecture, on ne peut qu'enrichir encore sur l'éloge. La littérature contemporaine, surtout dans un pays voisin, tend à se démocratiser, et, promenant le lecteur dans les bas-fonds de la société, elle lui offre le spectacle d'un réalisme qui semblerait inviter les classes dites supérieures à descendre de quelques degrés encore et à s'éloigner de plus en plus de l'idéal. Ce n'est point là ce qu'a tenté Félix Frenay, au contraire; s'élevant lui-même par un effort qu'on croirait impossible, il s'efforce d'amener au même niveau les compagnons de ses travaux, les ouvriers trop souvent livrés aux plus grossiers plaisirs. Il ne paraît point y avoir réussi, si l'on en juge par quelques retours amers qui attristent certaines de ses strophes. C'est que l'instruction n'est pas tout, qu'il faut y joindre l'éducation, et que malheureusement, chez le peuple des ouvriers, cette dernière fait trop souvent défaut. Il y a cependant d'honorables exceptions, et Félix Frenay en est une. Je ne le connais pas, je n'ai aucune notion sur ce que peut avoir été sa famille, mais je suis convaincu qu'il y a d'abord rencontré, si humble que pût être sa condition, de bons exemples et des sentiments élevés. En voyant d'ailleurs les noms de ceux à qui il donne le titre d'ami, je me confirme dans cette idée. Les vers de Félix Frenay sont aussi bons sous le rapport de la forme que moraux quant au fond. On pourrait prendre dans presque chacune de ses pièces des passages dignes d'être cités. Je me contenterai d'indiquer les titres de celles qui m'ont le plus intéressé et touché. *Les deux Génies*; cette pièce, adressée à ses compagnons d'atelier, est l'exposé poétique de sa vocation. *Un Dimanche d'été* est une des plus fraîches idylles et donne, avec *Joies du foyer*, la meilleure idée des mœurs et des sentiments du poète. *Les carriers de Quenast*, la *Chanson du Fondeur* et la *Houille* ont un cachet d'originalité qui distingue ce recueil de ceux qui se produisent si souvent autour de nous. Félix Frenay est, sous ce rapport, le continuateur de Ch. Weustenraad; le souffle qui animait l'auteur du *Haut-Fourneau* et du *Remorqueur* revit en lui.

Les Belges liront-ils ce livre? Espérons-le, sans trop y compter.

Zigzags poétiques (Tanchelin, Nina, La Mare aux sangsues. Poésies diverses.), par (Georges Eekhoud. Paris, librairie des bibliophiles.

Joli petit volume imprimé par D. Jouaust, le typographe à la mode. Les poètes belges prennent donc l'habitude de se faire imprimer et éditer à l'étranger sans s'inquiéter des prix quinquennaux, auxquels ils renoncent par ce fait même. M. Eekhoud est encore bien jeune, et il est déjà père de deux recueils de vers. *Myrtes et Cyprès*, un volume in-18, a déjà paru à la même librairie, et, je l'avoue à ma honte, je n'avais pas entendu parler de cette publication. Mais j'ai lu les *Zigzags poétiques* avec l'intérêt que m'inspirent toutes les productions de la muse belge, et je déclare que, depuis un demi-siècle que je suis les développements de notre littérature nationale, je n'ai guère vu de début promettant davantage. M. Eekhoud est vraiment poète, il a le souffle et l'inspiration. Si l'instrument est encore assez souvent rebelle sous sa main, il produit quelquefois des accords pleins de charmes. Il lui arrive ce que n'évitent guère ceux qui s'abandonnent à une trop grande facilité naturelle: il se contente trop souvent de l'à peu près et ne fait point assez d'efforts pour atteindre la perfection. Produisant d'instinct des choses charmantes, il semble ne pas assez sentir la

nécessité du travail, il rejette le précepte de Boileau recommandant à l'écrivain de remettre son travail vingt fois sur le métier. Je sais bien que ce n'est plus la mode et que l'on ne se targue plus d'un pareil rigorisme; n'importe, je me permets de rappeler le précepte à l'auteur, persuadé qu'il gagnerait beaucoup à s'y conformer. Quand on écrit en vers, il faut viser à la perfection; les vers qui ne sont point parfaits ne sont pas bons. Je ne m'attacherai point à relever ici les fautes qui déparent le livre de M. Eekhoud, je suis convaincu qu'il les a déjà aperçues ou qu'il les apercevra. Ce que j'ai plus de plaisir à signaler, ce sont les beautés que j'y ai rencontrées, et elles n'y sont point rares.

D'abord la petite épître dédicatoire est charmante: il y a dans *Amour d'outre-tombe* de jolies strophes, qui rappellent peut-être un peu trop les lamentations poétiques de la première moitié de ce siècle. La *Mare aux sangsues* est un petit poème, plein de naturel et de pathétique, d'un style facile et généralement pur. Le réalisme de *Nina* paraîtra un peu crû et brutal aux délicats, mais l'auteur prend soin d'expliquer, sinon de justifier, le choix de son sujet, afin sans doute qu'on ne puisse pas dire de lui que son style se ressent des lieux que fréquente l'auteur. Ce morceau n'en est pas moins remarquable à plus d'un titre. L'œuvre capitale du volume, c'est le petit drame dont *Tanchelin* le prophète anversoïse du XII^e siècle, est le héros. L'auteur a montré, dans quelques scènes, que, s'il veut se donner la peine d'étudier la langue avec une plus sévère attention et ne pas trop se laisser aller aux licences poétiques en vogue parmi la jeune école, il pourra donner à son pays un écrivain digne de figurer à côté de ce que la Belgique a compté de meilleur.

Moscou et Bucharest, par M^{lle} Marie Nizet. Versailles, E. Aubert, 1877.

C'est, je crois, la première production due à la plume de la jeune bruxelloise. Elle a paru dans un journal de Versailles, et l'intelligent directeur de ce journal, appréciant le mérite du poème en a fait un tirage à part, qui n'est point dans le commerce. Il forme une brochure in-8^o de 20 pages. En lisant ces vers où l'énergie virile semble à la grâce, on les croirait l'œuvre d'un des poètes les plus vigoureux et les plus habiles de ce temps. C'est pour nous une véritable révélation. La conception est simple et claire, la langue est pure, mélodieuse; chaque pensée se montre sous l'enveloppe qui lui convient le mieux; tenue correcte, ajustement plein de goût, comme la grande dame du meilleur monde les voudrait pour sa toilette. Point de note criarde; toujours le ton juste. Et cependant, dans ces trois à quatre cents vers, M^{lle} Marie Nizet a tracé les tableaux les plus variés de lignes et de couleurs. A la place de ces lieux communs qui font d'habitude les trois quarts des frais de la poésie des débutants, nous trouvons dans celle-ci les qualités qu'on n'acquiert d'ordinaire qu'avec la maturité de l'âge. On s'est beaucoup étonné, il y a quelque temps, de la précocité d'un enfant, qui, d'instinct, obtenait des effets de peinture dont les plus habiles praticiens eussent été jaloux, et l'on n'a trouvé qu'un moyen pour expliquer le phénomène, c'est de le nier en le présentant comme une supercherie. Qu'une jeune fille de dix huit ans ait produit une œuvre telle que le poème dont je m'occupe, cela me paraît bien plus étonnant encore et pourtant ici, il n'y a pas place pour le doute. La jeune muse, grâce à Dieu, est encore de ce monde, et, après un pareil début, on peut compter sur d'autres productions dignes de la première. Voici quel est le sujet de ce poème. Deux jeunes officiers des armées qui viennent d'envahir la presqu'île des Balkans, un Russe et un Roumain, sont réunis sous la même tente, par une nuit dont ils cherchent à charmer la longueur en se faisant de mutuelles confidences. Chacun fait l'histoire de son passé. Le Moscovite appartient à une famille noble,

le Roumain à une famille de laboureurs. Jugez du style par ce début :

La nuit était bien longue, et, pour tromper l'attente,
Deux soldats étaient là qui causaient sous la tente;
Le sort, en tête-à-tête, ainsi les avait mis.
Ils n'étaient cependant pas nés pour être amis.
L'un avait la pâleur, la chevelure blonde
D'un Barbare et les yeux verdâtres comme l'onde;
L'autre était tout bronzé des rayons du soleil,
Et son regard brillait à l'étoile pareil.
Ni le cœur, ni l'esprit, ni le fond, ni la forme,
Rien n'était identique en eux que l'uniforme
Et l'âge: tous les deux venaient d'avoir vingt ans,
Ils se fussent haïs, sans doute, en d'autres temps.

Mais la guerre les a réunis sous le même drapeau.
Ils courent les mêmes hasards; le Russe en sort sain et sauf; le Roumain y laisse ses os. Pourtant le premier, d'après le récit que lui-même a fait de sa vie, n'a dans son passé que des actions égoïstes ou brutales.

L'autre était humble et bon
Un noble cœur battait dans sa mâle poitrine;
Il croyait, il aimait, on l'aimait... c'est sur lui
Que le bras du Seigneur s'alourdit aujourd'hui!

Et le poète termine son œuvre par une trentaine de vers qui peuvent supporter la comparaison avec ceux des meilleurs écrivains de notre pays et qui n'ont point dédaignés de bons juges chez nos voisins.

Partie perdue, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, Sangdoz et Fischbacher, 1877, in-12

Nos lecteurs connaissent ce roman, publié, il y a deux ans, dans la *Revue de Belgique*, et qui, au début, excita une vive curiosité. L'ouvrage était anonyme, l'auteur paraissait avoir vu de très-près le monde et le parti auxquels ils s'attaquaient; on prétendait que l'amertume avec laquelle il constatait la disparition du catholicisme libéral n'était pas au fond exempte de quelque regret, qu'il pouvait bien parler de lui-même quand il disait, à propos du comte de Vireilles :

« Lorsque la définition de l'Infaillibilité vint lui enlever cette dernière échappatoire, il essaya quelque temps encore de se dérober par un silence volontaire aux conséquences d'un dogme également réprouvé par sa conscience et par sa raison. Mais lorsqu'à partir de l'année 1871, Pie IX, sous l'inspiration des Jésuites, se mit à poursuivre de ses ana thèmes incessants les derniers débris de l'école catholique libérale, il commença à ressentir des mouvements de révolte intérieure qu'en public un reste de prudence arrêta encore sur ses lèvres, mais qu'il laissait parfois éclater dans l'intimité du foyer domestique. »

Plus d'un lecteur se demandait, en lisant ces lignes, si le collaborateur de la *Revue* n'appartenait pas lui-même ou plutôt n'avait pas appartenu au parti que le comte de Vireilles allait abandonner avec éclat pour se jeter dans les bras du vieux catholicisme. Nous doutons que l'illusion ait duré jusqu'au bout. En tout cas, elle est aujourd'hui dissipée. M. Goblet n'est point un apologiste du vieux-catholicisme — le titre de son ouvrage l'indique assez, — pas plus qu'il n'a à regretter des relations avec le catholicisme libéral. Nous trouvons même qu'il s'est trop ingénié à noircir les personnages — et ils sont nombreux — qu'il lance à la poursuite de l'infortuné novateur. Il soulève contre lui sa femme, sa famille, ses amis, ses plus fidèles domestiques, des prêtres, des moines et jusqu'à l'abbé qui l'aidait à remplir sa mission. Soit. Mais tant de souffrances morales, d'une part, tant d'infamies de l'autre, quel est la cause qui les provoque? Une révolution religieuse à l'eau de rose, c'est l'auteur lui-même qui la qualifie ainsi. Des prêtres qui violent le secret de la confession, une mère qui brise l'existence de ses

enfants, un père qui assiste à ces horreurs d'un air impassible, un vieux domestique qui livre les secrets de son maître, un curé de campagne qui dément tout son passé pour se prêter à d'indignes turpitudes, une femme qui cède à d'hypocrites obsessions pour abandonner son mari, qu'elle aimait la veille au point de renier pour lui ses croyances, c'est en vérité accumuler trop d'horreurs pour annihiler un personnage qui n'essaie même pas de lutter.

M. Goblet n'a pas évité un autre écueil qu'il rencontrait forcément dans un œuvre où la lutte religieuse figure au premier rang des ressorts qu'il met en jeu. Les dissertations y ont une trop grande part; on sent trop qu'il se met à la place de ses personnages, et, pour ne parler que du comte de Vireilles, on regrette qu'il lui ait fait faire tant et de si ardentes protestations pour le condamner ensuite à subir impassiblement toutes les ignominies qui l'accablent.

En revanche, Robert La Ruelle, l'ami, et Florence, la belle-sœur du comte, sont dès le début et restent des personnages sympathiques. On sent que l'auteur a pour eux une prédilection, et cette prédilection le lecteur la partage en lisant ces scènes, tantôt charmantes, tantôt dramatiques où ils nous sont présentés.

A côté des imperfections que nous avons signalées et que nous attribuons moins à l'inhabileté de l'auteur qu'au sujet dont il a fait choix, nous trouvons d'ailleurs des qualités qui les rachètent amplement : des tableaux vigoureusement tracés, un style ferme, élégant sans prétention. M. Goblet est un écrivain exercé ; il faut être dégagé du charme sous lequel vous tient son récit pour que, la réflexion venue, on se hasarde à signaler les points faibles de son œuvre. *Partie perdue* est certainement une des meilleures productions littéraires belges qui aient vu le jour depuis longtemps.

Récits d'un bourgeois de Valenciennes (xiv^e siècle), publiés pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, par M. le baron Kervyn de Lettenhove. Louvain, Lefever, 1877. 1 vol. in-8°.

Cette chronique anonyme n'était connue jusqu'ici que par les extraits que Buchon en a donnés en 1838 et par les citations que M. Kervyn en a faites dans les notes jointes à son édition des chroniques de Froissart. Dans le volume que nous signalons, elle est reproduite d'une manière régulière et complète. Les détails nouveaux qu'elle renferme touchant les événements du xiv^e siècle sont présentés sous une forme simple, nette, élégante et portent l'empreinte d'une grande sincérité. Le savant éditeur a trouvé avec raison qu'elle méritait, à ces divers titres, de prendre place parmi les monuments historiques et littéraires belges publiés par les soins de l'Académie royale.

Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal se compose de trois parties : 1^o Une chronologie qui remonte à la création et qui se termine par divers faits relatifs à la ville de Valenciennes, sous le règne de Philippe de Valois; 2^o Une chronique qui a aussi les temps primitifs pour point de départ, et dans laquelle sont recueillies toutes les légendes sur les âges héroïques de la France et de l'Angleterre. C'est une reproduction de l'œuvre connue sous le nom de *Livres de Baudouin d'Avènes*. M. Kervyn l'a omise. Enfin, une troisième partie, que l'éditeur distingue de la première en l'intitulant *Récits*, tandis que l'autre forme les *Notes*. Le manuscrit s'arrête à l'année 1366.

Quant à la personne même du chroniqueur, tout

ce que nous en savons, c'est qu'il habitait Valenciennes et n'était pas étranger à la bourgeoisie de cette ville. M. Kervyn croit pouvoir affirmer qu'il appartient ou touchait de fort près à la famille des Bernier, cités par Froissart et associés dans une large mesure aux négociations les plus importantes des villes du Hainaut.

Bibliographische Adversaria. — Sous ce titre, la librairie M. Nyhoff, de La Haye, publie depuis quatre ans, un bulletin précédé d'articles bibliographiques très-intéressants pour l'histoire des livres dans les Pays-Bas. Nous en signalerons dorénavant ce qui concerne particulièrement la Belgique.

La 1^{re} livraison du livre IV (janvier 1878), renferme un fort curieux article de M. J. Soutendam, sur les ouvrages danois publiés à Anvers, de 1529 à 1151, ouvrages qui sont signalés dans le Bulletin annuel de la Bibliothèque royale de Copenhague, par M. Chr. Bruun. Ces ouvrages sont à peu près inconnus ici. Ils consistent en traductions danoises du Nouveau-Testament, de traités de Luther, de psautiers, de catéchismes et autres traités destinés à la propagation du protestantisme dans le Danemark. Toutes ces traductions sont l'œuvre de Christian Pedersen, un des plus ardents champions de la Réforme dans le Nord, et qui résida longtemps aux Pays-Bas.

NOTES ET ÉTUDES.

SATELLITES DE MARS.

Il y a une remarque curieuse à faire, relativement aux mouvements des satellites de Mars, récemment découverts. Le satellite intérieur tourne plus vite que sa planète ; il en résulte que pour les habitants de Mars ce satellite marche en sens inverse du mouvement diurne. Il se lève donc au couchant et se couche au levant, tandis que l'autre satellite, comme le soleil et toutes les étoiles, se meut dans le sens ordinaire de la rotation apparente du ciel. Cette remarque est due à un de nos compatriotes qui s'occupe activement d'astronomie, M. Oct. Van Erthorn, d'Anvers.

En un jour de Mars, le satellite le plus rapproché de cette planète fait à bien peu près trois révolutions entières. C'est une très-petite lune, qui change de phase pour ainsi dire à vue d'œil, et dans l'espace d'un jour est tour à tour et trois fois de suite, nouvelle puis pleine. En même temps cette lune paraît courir dans le ciel, comme nous venons de le dire, en sens inverse de tous les autres astres. Au contraire, le satellite le plus éloigné se meut, pour les habitants de Mars, dans le sens général du levant au couchant ; mais il passe également par des phases rapides. Ainsi, dans le court intervalle d'un jour un tiers, il se présente successivement comme lune nouvelle, premier quartier, lune pleine, dernier quartier et encore une fois lune nouvelle. Les deux satellites se rencontrent plusieurs fois par jour. Presque toutes les nuits on peut voir de Mars ces deux petites lunes se croiser dans le ciel, en s'approchant en sens inverse, comme deux trains de chemin de fer. A l'instant où elles se rencontrent, toutes les deux ont la même phase, mais leurs disques sont de dimensions différentes.

II.

LIQUÉFACTION ET SOLIDIFICATION DES GAZ PERMANENTS.

Il est admis depuis longtemps dans les

sciences physiques que toutes les substances que nous rencontrons dans la nature peuvent prendre successivement chacun des trois états solide, liquide et gazeux.

De nombreux exemples confirment l'exactitude de cette manière de voir, et les exceptions que l'on rencontre paraissent tenir à l'insuffisance des moyens d'action. Un grand nombre de corps solides se fondent et se transforment en vapeurs quand on fait agir la chaleur sur eux ; nous citerons notamment les métaux, que l'on parvient aujourd'hui à fondre tous ; mais la température nécessaire pour fondre ces métaux varie considérablement suivant leur nature, et c'est seulement dans ces derniers temps que l'on a pu trouver des sources de chaleur assez intenses pour liquéfier des corps aussi réfractaires que le platine. Cependant, il existe encore beaucoup de solides qu'on n'a pas pu fondre jusqu'ici, quelque puissante qu'ait été la température à laquelle on les a soumis, et cela souvent parce que ces corps se décomposent quand on les chauffe, ou bien brûlent en se combinant avec l'oxygène contenu dans l'atmosphère ; de ce nombre sont, par exemple, le marbre et le charbon.

Quant aux liquides, tous peuvent être transformés en vapeurs, et beaucoup ont pu être solidifiés par le refroidissement. Nombre de liquides demeurent pourtant incongelables, quelque basse que soit la température à laquelle on les soumet ; l'alcool a été refroidi à plus de 100 degrés sous zéro, sans pouvoir être solidifié.

Les corps qui se présentent à l'état gazeux, à la température ordinaire, sont relativement peu nombreux : on n'en compte guère qu'une quarantaine. Certains d'entre eux passent aisément à l'état liquide quand on abaisse leur température, ou qu'on les comprime, ou bien encore quand on fait agir sur eux ces deux influences combinées. Un certain nombre pourtant avaient résisté jusqu'ici à tous les moyens d'action, et on leur avait, pour cette raison, donné le nom de *gaz permanents*. Ce fait, en lui-même, n'avait rien de plus surprenant que l'impossibilité dans laquelle on se trouve encore de solidifier certains liquides, comme l'alcool, ou de fondre certains solides, comme le charbon ; cependant la faculté dont on dispose de produire des pressions pour ainsi dire illimitées et d'obtenir des degrés de froid excessivement bas, jointe au rôle important que plusieurs gaz permanents jouent dans la nature et à diverses considérations scientifiques, devait nécessairement tenter l'esprit des expérimentateurs.

Nous sommes heureux de pouvoir constater que cette dernière prévision s'est réalisée et qu'il n'y a plus aujourd'hui de gaz permanents. Ceux-ci étaient naguère au nombre de sept, savoir : l'acétylène, le gaz des marais ou grisou, le bioxyde d'azote, l'oxygène, l'oxyde de carbone, l'azote et l'hydrogène ; nous ne citons pas l'air atmosphérique, qui n'est qu'un mélange d'oxygène et d'azote.

A un maître de forges français, M. Cailletet, de Châtillon-sur-Seine, aujourd'hui membre de l'Académie des sciences de Paris, appartient l'honneur d'avoir inauguré et complété cette brillante série de liquéfactions de gaz, qui commence à celle de l'acétylène, pour finir à celle de l'hydrogène.

C'est le 5 novembre 1877, que M. Cailletet annonçait à l'Académie des sciences de Paris qu'il était parvenu à liquéfier l'acétylène à une température de 1 degré, sous une pression égale à 48 fois la pression atmosphé-

rique, en se servant d'un appareil très-simple et qui ne présente pas de danger, malgré la forte pression à laquelle ses différentes parties doivent résister. Le 26 novembre 1877, M. Cailletet liquéfiait le bioxyde d'azote à une température de 11 degrés en dessous de zéro et sous une pression de 104 atmosphères. M. Cailletet trouva que l'état gazeux persistait à 8 degrés au dessus de zéro, malgré une pression de 270 atmosphères, ce qui démontre qu'il existe une limite de température au-dessus de laquelle le gaz ne peut être liquéfié, quelle que grande que soit la pression, limite située pour le bioxyde d'azote entre 8 degrés au-dessus de zéro et 11 degrés en dessous de zéro. Le même jour, en comprimant le gaz des marais à 180 atmosphères, à une température de 7 degrés, et en diminuant ensuite brusquement la pression, M. Cailletet constata qu'il se produisait un brouillard, signe évident de la liquéfaction du gaz ou, du moins, d'un commencement de liquéfaction.

Une découverte encore plus intéressante était annoncée le même jour (24 décembre 1877) à l'Académie de Paris par M. Cailletet et par M. Raoul Pictet, de Genève. Il s'agissait cette fois de la liquéfaction de l'oxygène et de l'oxyde de carbone, obtenue par M. Cailletet en refroidissant à 29 degrés en dessous de zéro au moyen d'acide sulfureux liquide, comprimant à 300 atmosphères et détendant brusquement. Les deux gaz se condensèrent en épais brouillards.

Comme nous le disions plus haut, M. Pictet annonçait le même jour qu'il avait liquéfié l'oxygène à une température de 140 degrés en dessous de zéro et sous une pression de 320 atmosphères. Les principes mis en œuvre par M. Pictet sont les mêmes que ceux sur lesquels se basait M. Cailletet ; mais les appareils diffèrent. M. Pictet produit le gaz dans l'appareil même et refroidit au moyen d'acide sulfureux et d'acide carbonique liquides ; il utilise également la détente ou diminue la pression brusquement pour refroidir le gaz. Seulement l'appareil de M. Cailletet nous paraît plus simple.

Le 31 décembre 1877, M. Cailletet liquéfiait l'azote à 13 degrés au-dessus de zéro, sous une pression de 200 atmosphères et en détendant brusquement. Enfin, en comprimant l'hydrogène à 200 atmosphères et le détendant ensuite, il obtenait un brouillard, indice de liquéfaction.

Le 14 janvier 1870, M. Cailletet annonce que de l'air sec comprimé à 200 atmosphères s'est liquéfié, et qu'en portant la pression à 310 atmosphères, il a pu solidifier l'air.

Pour terminer, nous devons mentionner l'expérience faite par M. Pictet, le 11 janvier, dans laquelle il a comprimé à 650 atmosphères de l'hydrogène refroidi à 140 degrés sous zéro, à l'aide de protoxyde d'azote et d'acide sulfureux liquides. M. Pictet a obtenu un jet d'hydrogène d'un bleu d'acier, opaque, accompagné d'une projection violente de grenailles sur le sol et d'un bruit strident ; l'hydrogène s'est solidifié dans l'appareil. Cette expérience tend à confirmer la théorie d'après laquelle l'hydrogène serait un véritable métal, gazeux à la température ordinaire, tout comme le mercure est liquide dans les mêmes conditions.

On voit par ce qui précède que deux chercheurs se sont rencontrés sur le même terrain, et que la liquéfaction de l'oxygène a été obtenue presque simultanément par MM. Cailletet et Pictet. Il est cependant à remarquer que M. Cailletet avait réussi le premier

à liquéfier l'acétylène, le bioxyde d'azote et le gaz des marais, et que ses autres découvertes ne sont qu'une conséquence prévue des premières. Quoi qu'il en soit, les deux procédés suivis sont originaux et leurs auteurs peuvent revendiquer chacun leur part dans la découverte.

Comme nous le faisons sentir en commençant, l'importance de la liquéfaction des gaz permanents, au point de vue scientifique, consiste surtout en ce qu'elle apporte de nouvelles preuves à l'appui de l'exactitude d'une théorie admise ; mais, dans cet ordre d'idées, l'abondance de preuves ne nuit jamais, et la hardiesse des moyens mis en œuvre par MM. Cailletet et Pictet suffirait à elle seule pour appeler l'attention du monde savant sur leurs procédés. Ajoutons que l'on ne peut encore prévoir toutes les conséquences qui découleront de la preuve fournie de la possibilité de liquéfier tous les gaz dans des conditions relativement aisées.

PAUL DAVREUX.

FRANS DE CORT.

Le 18 janvier, est mort, à peine âgé de 43 ans, le poète flamand Frans de Cort. Né à Anvers, il reçut son éducation à l'athénée royal de sa ville natale, où il fut successivement employé dans une maison de commerce, rédacteur adjoint du journal « De Grondwet », fondé par le poète populaire et national Jan Van Ryswyck, et enfin rédacteur en chef du journal « De Schelde ».

En 1860, il devint agent d'une compagnie de bateaux à vapeur, et, l'année suivante, secrétaire de l'auditeur général près de la haute cour militaire de Bruxelles. Avec son beau-père, le poète Dautzenberg, il publia la revue pédagogique « De Toekomst », dont il devint ensuite rédacteur en chef, et qu'il a dirigée avec une rare intelligence pendant quinze ans, en se sacrifiant complètement à cette rude tâche.

Comme traducteur fidèle et élégant des poésies du poète écossais Burns et de quelques épîtres et satires d'Horace, Frans de Cort se trouve au premier rang.

Si, comme poète, Frans de Cort ne brille pas par la richesse d'invention, par la profondeur des idées, par un coloris vigoureux et une forme mouvementée et originale, il a pourtant produit une série de chansons, véritables perles où la simplicité et la pureté du sentiment le disputent à la vérité de l'expression, la sobriété des moyens et la correction du vers. Plusieurs de ses chansons sont et resteront classiques, et leur grande valeur littéraire ; il est triste de devoir l'avouer, est mieux appréciée en Allemagne et en Hollande que dans la patrie du poète.

Ses poésies complètes ont paru chez Wolters à Groningue.

Comme homme, de Cort n'avait pas d'ennemis ; son caractère était conciliant, ses opinions tolérantes. Son œuvre porte aussi la marque caractéristique de cette bonhomie, de cette gaieté du cœur. Son amour pour la vie de famille, pour sa femme et ses enfants était immense et inépuisable, comme son amour pour la sainte cause flamande. La littérature néerlandaise perd en de Cort un de ses coryphées les plus distingués. Aussi sa ville natale vient d'honorer sa mémoire en donnant son nom à la rue où le poète est né. Espérons qu'on n'en restera pas là, mais que bientôt notre littérature sera enrichie de l'édition des œuvres complètes, inédites et

autres de ce poète, homme de bien et homme d'honneur qui mérite plus que l'estime, plus que la gloire, — l'amour de tous ses concitoyens.

E HIEL.

COMMISSION DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX.

Une brochure publiée sous ce titre : *Commission belge des échanges internationaux sous la présidence de S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre. — Exposé de la fondation de la Commission et des travaux de la deuxième section* (publications littéraires et scientifiques, — numismatique) jusqu'au 31 juillet 1877, rend compte des efforts qui ont été faits, particulièrement en Belgique, en vue d'amener, dans chaque pays, la création d'un centre où viendront se réunir les productions des sociétés savantes du monde entier.

C'est grâce à la haute initiative de S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre que la Belgique a été la première sur le continent à organiser l'important service des échanges internationaux.

Durant l'Exposition universelle de Paris, en 1867, les directeurs du musée de South-Kensington provoquèrent, dans la capitale de la France, une manifestation solennelle en faveur de l'idée mise en pratique déjà par eux-mêmes dans leur pays, et qui avait pour objet spécial de permettre, chez les autres nations, la création de musées contenant les reproductions de tout ce que les arts plastiques ont produit de plus digne d'admiration dans le monde entier. Ces honorables gentlemen rédigèrent à cet effet une convention qu'ils parvinrent à faire signer par quinze princes appartenant aux principales familles régnantes de l'Europe. S. A. R. le comte de Flandre fut du nombre des signataires de ce contrat comprenant quatre articles, dont voici la teneur.

I. Chaque pays formera une Commission particulière en vue d'obtenir les reproductions qu'il peut désirer pour ses musées.

II. La Commission de chaque pays est mise en rapport avec celles des autres pays, auxquelles elle fait connaître les productions qu'elle peut fournir et celles dont elle a besoin : de cette façon, chaque pays peut profiter, à peu de frais, du travail des autres.

III. Chaque pays s'arrange pour faire l'échange des objets qu'il désire.

IV. Afin d'arriver à la formation des Commissions et de faciliter la reproduction des objets d'art, les membres soussignés de familles régnantes de toute l'Europe, assemblés à l'Exposition de Paris en 1867, ont donné leur approbation au plan arrêté et manifesté le désir d'en activer la réalisation.

Le prince belge prit au sérieux l'engagement contracté à Paris ; il provoqua, sous le ministère de M. le baron Kervyn de Lettenhove, les mesures qui devaient réaliser, pour la Belgique, l'objet de la convention des princes, en le développant même de telle manière que toutes les productions de l'intelligence humaine, et non pas seulement celles des arts, pouvaient devenir des objets d'échanges internationaux.

L'arrêté royal du 17 mai 1871 en constituant la Commission belge la composa de trois sections. La première s'occupe exclusivement de pourvoir les musées d'art des reproductions d'œuvres existant à l'étranger.

La deuxième doit devenir la pourvoyeuse des bibliothèques en réunissant les produits de la presse scientifique et littéraire du monde entier. — Elle a aussi dans ses attributions la numismatique.

La troisième est spécialement chargée de faire arriver des pays étrangers les objets relatifs aux

sciences naturelles, destinés à enrichir les collections publiques.

La brochure dont on a lu le titre ci-dessus, après avoir rappelé les circonstances de la fondation de la Commission, rend compte exclusivement des travaux de la deuxième section, qui, après sa constitution, s'est mise à l'œuvre à l'effet d'obtenir la création d'institutions similaires dans les pays voisins. Jusqu'ici la France est le seul pays qui possède une commission fondée sur le même principe que la nôtre.

Dès le mois de juillet dernier, un cartel d'échange a été conclu entre la Commission française et la deuxième section de la Commission belge.

Toutefois des rapports officiels sont établis avec l'institut Smithsonian de Washington et avec le bureau scientifique Néerlandais, institué à Harlem, par les soins de M. Von Baumhaur. Des négociations se poursuivent avec plusieurs autres pays.

L'*Athenæum* tiendra ses lecteurs au courant des travaux de cette utile institution, dont le siège est à la Bibliothèque royale.

NOUVELLES.

Le Directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles, M. Houzeau, termine en ce moment la publication d'un catalogue de tous les ouvrages d'astronomie et de météorologie qui se trouvent dans les Bibliothèques publiques ou facilement accessibles de la Belgique. Ce travail considérable renfermera près de 5000 titres (3000 pour l'astronomie, 2000 pour la météorologie), fournis par le dépouillement des catalogues imprimés ou manuscrits des Bibliothèques des établissements suivants :

Bibliothèque royale, Observatoire, Académie des sciences, Académie de médecine, Dépôt de la Guerre, École militaire, Chambre des Représentants, Sénat, Musée de l'industrie, Etablissement géographique de Vander Maelen, Universités de Bruxelles, Gand, Liège et Louvain, Musée Plantin à Anvers, Collège des jésuites à Louvain, Bibliothèques des villes d'Anvers, Arlon, Bruges, Courtrai, Hasselt, Mons, Namur, Tournai et Ypres. Les ouvrages manuscrits figureront également dans ce catalogue.

Nous aurons bientôt, de la sorte, un inventaire général des ressources du pays pour l'étude de l'astronomie et de la météorologie. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la valeur de tels travaux pour les recherches de l'homme d'étude.

— Une note de M. Th. Durand insérée dans le *Bulletin de la Société royale de Botanique de Belgique* donne des détails sur l'existence, dans la province de Liège, d'une intéressante association : il s'agit d'une Société botanique d'ouvriers fondée en 1876, à Nessonvaux, par M. Mathieu Michel. « Simple ouvrier, dit l'auteur de la note, M. Michel a tout étudié par lui-même; ne possédant que trois flores (la Flore de Duby, une Flore de la Somme et le Manuel de la flore de Belgique de M. Crépin), il a recueilli et déterminé près d'un millier de plantes liégeoises, et j'ai pu m'assurer de visu qu'à part quelques très-rares exceptions, elles sont exactement dénommées.

« Déjà depuis de longues années, son ardeur infatigable pour la recherche des plantes l'a fait connaître dans les environs de Nessonvaux; c'est ainsi qu'il a réussi à grouper autour de lui un certain nombre d'ouvriers désireux d'étudier les végétaux; et si en fait la Société botanique de Nessonvaux a été créée au commencement de novembre 1876, on peut dire qu'elle existait dès 1869.

« Cette Société, dirigée par un comité de trois personnes. M. M. Michel, directeur, N. Remacle, président, et L. Zimmer, secrétaire, comprend 20 ou 25 membres titulaires; elle se réunit tous les dimanches à 2 heures chez le secrétaire, à Halinsart-Fraipont, où se trou-

vent l'herbier et les livres de la Société. Les séances d'hiver sont consacrées à l'étude de l'organographie; pendant la belle saison, elles sont remplacées par les herborisations ou par l'étude des plantes recueillies précédemment. J'ai assisté à l'une de ces réunions, et j'ai été frappé du calme, du sérieux et du désir d'apprendre que les membres témoignent; j'ai vu aussi des planches très-claires, dessinées par l'un des sociétaires et représentant les diverses formes que peuvent revêtir les organes des plantes. Les discussions se font dans l'idiome wallon, ce qui n'est pas un des moindres charmes de ces séances. Une telle association, composée *entièrement* d'ouvriers est unique en Belgique et probablement en Europe.

« Cette jeune Société vient de donner une forte preuve de vitalité en publiant une Flore populaire, faite par son directeur (*Flore de Fraipont, Nessonvaux et leurs environs. Etude des plantes récoltées de 1869 à 1876 dans les environs de la Société sous la direction de M. M. Michel, botaniste amateur*. 1 vol. in-18 de 330 pages). Ce livre, écrit sans prétentions scientifiques, contient une brève description de 877 espèces récoltées de 1869 à 1876, et l'indication des localités pour les plantes assez rares ou rares; 576 indications sont entièrement nouvelles. Cet ouvrage enrichit la flore liégeoise de quatre espèces. Plusieurs espèces qui étaient devenues douteuses pour la flore liégeoise ont été retrouvées. Enfin un grand nombre de plantes rares ou même très-rares ont leur aire de dispersion étendue par la découverte de nouvelles habitations.

« M. Cogniaux nous écrivait à la date du 13 Septembre : « J'ai reçu leur intéressante Flore; si l'on » tient compte des circonstances dans lesquelles ce » livre a pu être écrit, il est vraiment remarquable. » Nous sommes heureux de voir notre appréciation confirmée par un botaniste compétent. »

— M. Victor Falisse, professeur de mathématiques à l'Athénée royal de Liège, répétiteur à l'École préparatoire des arts et manufactures et des mines, est décédé le 30 janvier. Il laisse les ouvrages suivants, très-estimés : *Cours de géométrie analytique plane, Leçons d'arithmétique, Traité d'algèbre élémentaire* (avec M. J. Graindorge). M. Falisse, qui possédait à un degré supérieur le talent d'initier les jeunes gens à l'étude des mathématiques, a obtenu de très-grands succès comme professeur.

— Le village de Spata, en Attique, demeuré inconnu jusqu'ici en dehors de la Grèce, vient d'acquiescer une célébrité : on y a découvert trois tombeaux, contemporains peut-être de ceux de Mycènes. Ils contenaient des cendres mêlées de charbons et d'ossements calcinés et des œuvres d'art inférieures, quant au travail, aux objets recueillis par M. Schliemann, mais de matière aussi précieuse et d'égale importance, car ils paraissent propres à jeter du jour sur les temps préhistoriques de l'Attique. Les objets découverts à Spata dépassent le chiffre de deux mille. Ils sont en or, en argent, en bronze, en ivoire, en verre ou en pâte vitriforme et en argile. On n'y trouve ni écritures ni inscriptions, ni monnaies, ni fragments en fer, ni images de divinités ou idoles. Les objets retirés des tombeaux de Spata et de Mycènes offrent une grande ressemblance et, sous le rapport artistique, ont le caractère phénico-attique.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DE MÉDECINE. *Séance du 16 janvier*. Président M. Hairion. La discussion est ouverte sur le rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kuborn et Mascart sur la nécessité d'étendre le cercle des connaissances exigées des sages femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence et en l'absence du médecin, de faire des applications du forceps dans les cas simples. L'assemblée entend MM. Boëns et Willième, qui combattent la proposition comme devant avoir des résultats fâcheux par suite de l'abus que pour-

ront faire du forceps des sages-femmes inhabiles et inexpérimentées. Elle est défendue par MM. Kuborn, Yernaux, Barella et Crainix, qui font observer que l'on permet aujourd'hui aux sages-femmes de faire une opération plus dangereuse, la version, et que d'ailleurs on ne demande cette faculté pour les sages-femmes qu'en demandant en même temps que les études auxquelles elles sont soumises soient plus sérieuses et plus longues et les examens plus sévères. La suite de la discussion est remise à la prochaine séance.

On sait que par l'intermédiaire de M. le docteur Bonnet et de M. Crocq, un anonyme a fait don à l'Académie d'une somme de 5,000 francs, destinée à la fondation d'un prix à décerner par ce corps à l'auteur du meilleur mémoire manuscrit ayant pour but d'élucider l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. Le bureau a demandé au gouvernement l'autorisation d'accepter ce don. En attendant cette autorisation, l'assemblée décide que la question sera ainsi formulée : « Elucider l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement l'épilepsie. Prix : 5,000 fr. offerts par un anonyme. Clôture du concours, 1^{er} avril 1880. »

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE BELGIQUE. *Séance du 19 décembre*. Le principal objet à l'ordre du jour est la question de la nouvelle carte géologique détaillée de la Belgique. M. G. Dewalque rappelle que cette affaire est revenue dernièrement à la Chambre et que la discussion a été remise au mois de janvier pour permettre à M. le directeur du Musée de présenter des spécimens des trois feuilles qu'il a levées cet automne et qui doivent figurer à l'Exposition de Paris. La Société ayant réclamé une organisation toute autre que celle du projet du gouvernement, elle est appelée à décider s'il lui convient de tenter une nouvelle démarche, par exemple, d'adresser une pétition aux deux Chambres.

Des personnes ayant représenté les séances de la Société comme la réunion de quelques amis que M. Dewalque seul s'efforce de faire agir, ce dernier se retire, afin qu'on ne puisse dire qu'il a pesé sur les délibérations.

M. Dewalque ayant quitté la séance, M. le président dit que la Société et le Conseil n'ont jamais examiné cette question qu'au point de vue de la science et sans se préoccuper des personnes. Le Conseil, dans la séance qu'il a tenue avant la réunion de la Société, a discuté de nouveau cette affaire en l'absence de M. Dewalque, et il a cru nécessaire, avant d'adresser une pétition aux Chambres, que les membres du Conseil eussent pris connaissance des procès-verbaux de la Commission instituée par le gouvernement. Il se réunira prochainement pour prendre une résolution, et, s'il y a lieu, rédiger une pétition. M. le président, vu l'urgence, demande que la Société autorise le Conseil à prendre en son nom toutes les mesures qu'il croira convenables pour amener la réalisation des vœux qu'elle a unanimement adoptés. La proposition, appuyée par M. J. A. Macar, est adoptée à l'unanimité.

BIBLIOGRAPHIE.

PRÉCIS HISTORIQUES. Février. Jeanne la Folle.—D. F. Plaine. Origine de S. Winnoc. — A. Lebrocqy. Une famille flamande au XIX^e siècle. — J. Broeckart. Mission belge de Mongolie. — Pie IX et la presse non catholique. — L. Yseux. L'Université catholique de Louvain en 1878.—Mgr Goethals. — P. Deslée. De Bruxelles à Beyrouth.

REVUE CATHOLIQUE — 15 janvier. Domet de Vorges. De la doctrine péripatéticienne de la forme et de la matière. — J. Dietens. Charles-Quint à Yust. — Mgr. De Haerne. Le progrès du catholicisme parmi les peuples d'origine anglosaxonne depuis 1857. — L. Bossu. Une petite conférence sur la nature, l'utilité et la nécessité de la philosophie.—J. Claessens. Les œuvres dogmatiques de S. Alphonse. — Bibliographie.

REVUE DE BELGIQUE. 15 janvier. P. Tempels. Ecole et caserne. — H. Pergameni. La fortune de Mina Tavernier

1^{re} partie). — Goblet d'Alviella. Suffrage éclairé, suffrage censitaire, suffrage universel. — C. Bals. Esthétique des arts décoratifs. Les métaux. — Eug. Van Bemmel. Nécrologe de l'année 1877. Chronique littéraire. — Ch. Potvin. Du théâtre italien moderne, à propos des représentations de Salvini. — Jules Declève. De l'abolition du Serment.

REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, publiée par la Société scientifique de Bruxelles. Janvier 1878. D^r Le fevre. Le mariage et l'hérédité normale et pathologique.

Ph. Gilbert. Les éloges historiques de M. Dumas. — A. de Lapparent. Le Bathybius. — A. Lecomte. Le darwinisme et l'expression des émotions. — E. Masoin. Le rouge de la rénine et les photographies par l'œil. — A. Proost. Les naturalistes philosophes. — Hamard. Les caractères distinctifs de l'animalité. — A. Witz. Phénomènes thermiques et électriques. — P. Charbonnelle. Une entrée en campagne.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. Tome I. 4^e fascic. H. Hertoghe. Ap^{erçu} hi torique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle en Amérique, dans le but de déterminer la grandeur du degré du Méridien. — H. Wauermans. Notice sur Eug. de Prussenaere. — E. A. Grattan. Les nouvelles explorations de l'île de Madagascar. — P. Génard. Notice sur le voyageur anversois J. A. Cobbe. J. van der Maelen. Les géographes du Roi, etc. — Protestation de M. le major Adan.

INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DU LUXEMBOURG. Annales. Tome IX. 1876-1877. Schuermans. Inscript. rom. du musée d'Arlon Remparts d'Arlon. — R. P. Goffinet. Les comtes de Chiny. — Sulbout. Note sur l'âge de pierre en Ardenne. Le Luxemb. rom. — Em. Tandel. Nécrologe. Les contribut. de guerre en Belg. lors de l'inv. franç. en 1792.

BULLETIN DES SÉANCES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DE MONS. 3^e série. 1868-1877. (Extrait.) Rapp. sur les plans de Mons. Excursions archéolog. à Élouges et à Angre. Note sur un petit vol. imprimé à Mons. Epitaphes et nécol. du couv. des Sœurs Noires. Epit. de l'anc. conv. des Filles de Ste-Marie. Notice sur un petit cartul. du chap. de Ste-Waudru. Sur le chartrier de l'anc. monast. de Ste Croix. Sceaux des comtes de Hainaut. Note sur le prieuré de Remisart. Charte-loi des échevins de Nimy et de Maisières. Notes hist. sur le village de St-Léger. Découv. d'antiq. à Maffles. Sur un livre d'heures app. à l'égl. Ste-Waudru. Nouveau retable de l'égl. Ste-Elisabeth. Sur le peintre Servais de Coulx et ses œuvres.

DeGeorge (L.). La Maison Plantin à Anvers, 2^e édition. Bruxelles, Gay et Doucé, 1878. 8^e.

Evrard (F.). La crise industrielle. Recherche de débouchés nouveaux. Brux., Decq et Dubent, 1877. broch. 8^e.

Ghislain (Oscar). Amour et fatalité. Poème. Jeu appes. Pinget-Swars, 1877. 8^e.

Laveleye (Em. de). L'Afrique centrale et la Conférence géographique de Bruxelles. Brux., Muquardt, 1877. 8^e.

Swarts (Th.). Introduction à l'étude de la chimie théorique. Gand, Hoste, 1878. 8^e.

Van Hasselt (A.) et Louis Jéhotte. Charlemagne et le pays de Liège. Bruxelles, Muquardt, 1878. 8^e.

Verboom (M^{me} Agnès). La Table. Guide complet de la maistrise de maison. 434 grav. Brux., Bruylant-Christophe. 8^e.

Wibiral (Fr.). Iconographie d'Ant. Van Dyck. Leipzig, Alex. Danz, 1877. Gr. 8^e.

Edinburgh Review. Janv. Harvey et Cesalpino. — Les Français dans l'Indo-Chine. — Correspondance de Ch. Sumner. — Titien (d'après l'ouvrage de Crowe et Cavalcaselle) : Titien, sa vie et son temps. — La vie du Prince consort. — Les découvertes de Stanley et l'avenir de l'Afrique. — Puissance militaire de la Russie. — Les fouilles de Schliemann à Mycènes. (Les antiquités trouvées à Myc. appartiennent à une période pré-homérique, antér. à la 2^e moitié du 9^e s^e avant notre ère, et pour remonter au 11^e s^e.) — Le futur conclave (d'après Bonghi) : Pio Nono e il papa futuro, et Minghetti : Stato e Chiesa). — Le parti libéral.

Quarterly Review. Janv. La Renaissance en Italie et en Angleterre. — Vulgarisation de la science, utilité et abus. (Examen des théories exposées par Tyndal dans : Science and Man, et Virchow : die Freiheit der Wissenschaft. L'aut. se range à cet avis de Virchow : La vraie science est celle de l'objectif, du réel. Nous abuserions de notre autorité, si nous nous livrions à la spéculation et aux pures hypothèses.) — Mycènes, de Schliemann (les tombes de Mycènes remontent au moins à 1000 ans avant notre ère, et les restes qu'elles renferm. provienn. vraisemblablement de rois pélopiques) — Marche d'une

génération anglaise à travers la vie (d'après les rapports parlementaires sur les naissances, les mariages et les décès). — La démocratie en Europe. de sir E. May (art. attribué à lord Acton). — Goethe jugé par un critique français (Schérer, Etudes crit. de littérat.). — Accidents de chemins de fer (d'après les rapports présentés au Parlement par la commission) — Lord Melbourne.

Westminster Review. La démocratie en Europe. — L'éducat. des filles (leur admission dans les Universités). — Les-sing. — Le téléphone.

Fortnightly Review. H. Spencer. Ceremonial government. — G. Campbell. Vue intérieure de l'Egypte. — Huxley. Education technique. — T. Hare. Le bill de réforme de l'avenir... — Feu N. W. Senior. M. Guizot au Val-Richer.

Contemporary Review. Duc d'Argyll. Disestablishment. — Fry. La Chine, l'Angleterre et l'opium. — R. St-Pole. Découvertes à Mycènes et à Chypre — Monod et de Gubernatis. Le mouvement intellectuel en France et en Italie.

Bibliothèque universelle de Genève. Janv. M. Alphonse Rivier, qui a représenté l'Université de Bruxelles aux fêtes du 4^e centenaire de l'Université d'Upsal, résume ses impressions et ses observations dans un article intitulé : La science en Suède. M. L. Léger, auteur d'un vol. d'Etudes slaves, trace un tableau de la vie de province en Russie, d'après une publication provinciale russe.

Unsere Zeit. 1^{er} janv. S. Hahn. Les chefs de l'armée turque. — F. v. Hellwald. Les explorations en Afrique (1^{er} art.)

Dans le numéro de janv. des Mittheilungen géograph., le D^r Petermann expose le plan du voyage d'exploration que G. Rohlf va entreprendre dans le Sahara oriental, et qui doit durer 5 ans. Cet art. est accompagné d'une carte. Le D^r O. Druhe publie la 1^{re} partie d'un travail sur la géographie des palmiers, avec carte.

LES LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 90 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique comprendra quatre séries, savoir : 1^o les Mammifères ; 2^o les Oiseaux ; 3^o les Reptiles et les Batraciens ; 4^o les Poissons. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les Oiseaux, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des Oiseaux de la Belgique formera trois volumes, du format de la publication des Lépidoptères, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les neuf premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Bruxelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des Oiseaux de l'Europe, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^e, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les quatre premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,
Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs ; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE
21, rue des Chapeliers, 21

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 4 - 17 FÉVRIER 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L'art d'être grand-père, par Victor Hugo. Le livre d'un père, par V. de Laprade. — La Belgique illustrée, publiée sous la direction d'Eug. Van Bommel. — Mémoires d'André Dumont. — Mémoires d'Hardenberg. — Bulletin littéraire. — JULES PETIT, E. de Pruyssenaere. — Commission des échanges internationaux — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

L'art d'être grand-père, par Victor Hugo. Paris, Calmann-Lévy, 1877. — *Le Livre d'un père*, par Victor de Laprade. Illustrations par E. Froment. Gravures par E. Matthis. Paris, Hetzel, 1877.

Après avoir lu les titres qui servent d'enseigne à ces deux livres, on est tenté de leur supposer de grandes analogies de fond et de forme. Ils n'en ont aucune ; ils diffèrent du tout au tout, non-seulement par l'effet de l'opposition des principes des deux écrivains qui les ont signés, mais aussi à cause de la différence des sujets choisis par l'un et par l'autre. Le père et l'aïeul de ces deux productions n'ont entre eux que fort peu de ressemblance, il n'y en aura pas davantage entre l'expression des sentiments sérieux de l'un et celle des impressions quelque peu fantaisistes de l'autre.

Une revue française a fait à Victor Hugo une chicane à propos du titre qu'il a choisi : être grand-père n'est pas un art, dit le critique. J'estime que l'auteur d'Ernani ne pouvait trouver, pour son dernier recueil, un titre mieux en rapport avec la plus grande partie des pièces qu'il contient. Si Ovide a pu donner *l'Art d'aimer* pour titre à l'un de ses poèmes, si l'on a pu dire également l'art d'être heureux, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas dire l'art d'être grand-père, pour exprimer comment l'aïeul peut s'appliquer à trouver le bonheur dans la contemplation de ses petits enfants. Or, c'est là tout le livre de Victor Hugo. On y voit que, dans ses vieux jours, le bonheur du poète est fait du sourire, des gentillesse, des propos naïfs, des instincts naissants, même des défauts des enfants de ses enfants. Ecoutez-le :

.... Les fils de nos fils nous enchantent,
Ce sont de jeunes voix matinales, qui chantent.

Ces voix le rajeunissent, rafraichissent ses idées, calment ses emportements ; il exagère un peu lui-même l'impression qu'il ressent quand il nous dit qu'un enfant le rend stupide. Il en a deux, un garçon et une fille ; Jeanne a dix mois, Charles a deux ans. Il prend l'un pour guide et l'autre pour lumière. Lui, qui, à l'aspect des iniquités de ce bas monde, bouillonne comme un volcan, dont la voix semble sortir d'un cratère, dont l'Éuménide semble habiter l'âme, il est apaisé s'il regarde une rose, il sourit s'il voit un enfant.

Tout lui plaît dans ces petits êtres ; il irait décrocher la lune, s'il le pouvait, pour la leur donner en guise de joujou. Oh ! c'est bien un art pour lui, le grand-père modèle, et comme ses vers expriment magistralement le sentiment qu'il éprouve !

Enfants, dans vos yeux éclatants,
Je crois voir l'empyrée éclore ;
Vous riez comme le printemps,
Et vous pleurez comme l'aurore.

L'aïeul s'affranchit des préoccupations du père ; celui-ci doit voir avant tout, dans l'enfant, l'homme à venir, d'où l'obligation pour lui de se montrer sévère, de résister aux caprices, de contrarier des penchants et de provoquer des vertus, rôle qui offre souvent des côtés douloureux. Le grand-père ne prend pour lui que la jouissance qu'il trouve dans l'admiration que lui inspirent ces petits êtres et dans l'amour aveugle dont il les entoure. Il redevient enfant pour se mettre à leur portée : il les pare de toutes sortes d'attraits et de grâces idéales, où certes l'imagination a sa grande part ; il recueille leurs moindres actions, leurs moindres paroles, il y verrait volontiers des oracles ; il cherche à sonder la profondeur de leur pensée encore en relation intime avec le monde que leur jeune âme vient de quitter pour celui dont elles font l'apprentissage :

Jeanne parle, elle dit des choses qu'elle ignore ;
Elle envoie à la mer qui gronde, au bois sonore,
A la nuée, aux fleurs, aux nids, au firmament,
A l'immense nature un doux gazouillement,
Tout un discours profond, peut-être, qu'elle achève
Par un sourire où flotte une âme, où tremble un rêve,
Murmure indistinct, vague, obscur, confus, brouillé,
Dieu, le bon vieux grand-père, écoute émerveillé.

Ne demande donc pas au grand-père de faire la leçon à ses petits-enfants, de diriger leur cœur et leur esprit dans la route souvent pénible du devoir ; il laisse volontiers ces soins au père et à la mère, ceux-là étant plus directement responsables.

Depuis la publication des *Contemplations*, l'auteur des *Feuilles d'automne*, cette poésie si pure, si limpide, semble vouloir s'enfermer, de propos délibéré, dans un brouillard souvent bien épais, où sa pensée se voile à ce point de n'être plus intelligible pour le commun des mortels ; c'est ainsi qu'en usaient les divinités antiques pour obtenir l'adoration du monde. Eclat éblouissant, ombre opaque, voilà l'antithèse qui fait le fond de sa nouvelle manière, surtout dans la partie de ses dernières œuvres à laquelle il a donné le nom de *Légendes des siècles*.

Toutes les pièces qui, dans le nouveau recueil, ont directement trait à l'enfance, sont exemptes de ces obscurités. On ne saisit pas bien la raison pour laquelle certaines autres, telles que *l'Immaculée Conception* et *l'Épopée du Lion*, se trouvent dans *l'Art d'être grand-père* ; mais il fallait offrir au public un volume d'honnête grosseur.

Il n'en est pas de même des cinq morceaux qu'il a placés sous la rubrique : *Que les petits*

livent quand ils seront grands, morceaux qui résument les sentiments politiques et religieux du grand-père, et que nous pouvons regarder comme la moralité du livre. *Patrie* exprime bien l'amour idolâtre du poète pour la France, le « Cerveau du Monde » et son dédain pour ce qui n'appartient pas à la grande nation.

En lisant cela, quand ils seront grands, les petits apprendront à aimer leur pays natal ; ils en aimeront davantage leur aïeul et respectent la mémoire de celui qui a écrit les derniers vers de la pièce intitulée : *Persévérançe*.

Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévotion ;
Il se jette sur nous, des profondeurs du jour,
Et nous arrache tout de l'âme, hors l'amour ;
Avec ce bec d'acier, la conscience y plonge,
Jusqu'à notre pensée et jusqu'à notre songe.
Pouille notre poitrine et, quoi que nous fussions,
Jusqu'aux vils intestins, qu'on nomme passions.
Il pille nos instincts mauvais, il nous dépouille
De ce qui nous tourmente et de ce qui nous souille ;
Et, quand il nous a faits pareils au ciel béni,
Bons et purs, il s'envole, et rentre à l'infini ;
Et, lorsqu'il a passé sur nous, l'âme plus grande,
Sent qu'elle ne hait plus, et rend grâce et demande :
Qui donc m'a prise ainsi dans ses serres de feu ?
Et croit que c'est un aigle, et comprend que c'est
[Dieu.]

Il est bien clair que cette partie du livre ne s'adresse point à des enfants au berceau. Était-ce bien là la place de cette sorte de profession de foi, de testament philosophique et religieux ? On y sent le besoin de croyance qui tourmente toujours quelque peu les plus déterminés esprits forts. C'est encore au milieu de bien des doutes, de bien des obscurités que se dégage l'idée de l'existence de Dieu, de la vie future, où l'homme reçoit la récompense de ses vertus ou le châtiement de ses fautes :

Je forcerai bien Dieu d'éclorre,
A force de joie et d'amour,

dit le poète. Un chrétien lui répondra qu'il n'est pas nécessaire qu'il se donne cette peine ; on pourra toutefois ajouter, avec un autre grand poète, cette pensée consolante :

D'un cœur qui sait son nom, Dieu n'est jamais bien
[loin.]

On est tout à fait de l'avis de M. Victor Hugo lorsque, après avoir énuméré les iniquités qui fourmillent dans ce bas monde, il s'écrie :

.... Quoi donc, ô sort,
J'aurais un devoir dans la vie,
Sans avoir un droit dans la mort.

Il est toutefois regrettable que, en proclamant d'une façon aussi nette la nécessité d'une justice divine, le poète croie encore devoir entourer l'action de cette justice d'un cortège de rêveries, puisées dans une néo-métémpsychose, poétique sans doute, mais qu'il est difficile d'accepter comme un progrès en matière de croyance philosophique et religieuse.

L'auteur du *Livre d'un père* est aussi un poète, un académicien, mais il appartient à une toute autre école littéraire; moins hardi, plus soucieux du *qu'en dira-t-on*, il s'interdit tout ce qui pourrait choquer les plus délicats en matière philosophique et religieuse. Il s'adresse à une jeune famille composée de quatre ou cinq enfants dont les aînés sont presque des hommes. Il s'attache à former leur cœur surtout, à leur inspirer de généreux sentiments, et en premier lieu le respect de tout ce qui est respectable, en commençant par le respect de soi-même, le remède le plus efficace qu'on puisse opposer aux penchants vicieux, rarement absents des premières années de l'enfance. La plupart des pièces qui composent ce volume avaient paru successivement dans l'excellente publication fondée par J. Hetzel. Ce ne sont point de ces mets fortement pimentés, tels que la nouvelle école en sert à ses lecteurs; c'est plutôt une nourriture saine, substantielle, telle qu'il convient de l'offrir à des palais non encore blasés sur la table des familles honnêtes chez qui l'on a souci de l'avenir moral autant que du développement intellectuel de l'enfant.

Par son âge, Victor de Laprade pourrait, lui aussi, être un grand-père. De précoces infirmités en ont fait un vieillard; la trace de ses souffrances assombrit plus d'une page de son livre, mais elles s'éclaircissent aussi bien souvent au contact de ses chers petits, comme il le dit si bien à l'un d'eux :

Des fleurs vives de ta gaieté,
Dieu veut que ma force renaisse,
Sitôt que l'enfant a chanté.
Le père a repris sa jeunesse.

Les enfants, si bonne que soit leur nature, ne sont pas toujours sages; et tous les papas ne sont pas disposés à satisfaire tous leurs caprices. Il y en a qui grondent, qui s'imposent le pénible devoir de punir :

Je t'ai grondé!... trop fort peut-être!
Et je m'en sens tout soucieux,
En voyant grossir dans tes yeux,
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Les enfants ont grandi, le père approprie son langage à leur taille. Il y en a un qui est déjà fort absorbé par les études du collège; il y obtient des succès, il apporte un peu trop de gravité dans ses relations avec ses frères et ses sœurs, plus jeunes que lui; le père craint que les sentiments affectueux s'altèrent et fassent place, dans le cœur de l'écolier, à des prétentions prématurées; il lui adresse une douce réprimande :

Monsieur l'écolier sérieux,
Vous m'aimez encore, je l'espère!
Levez un moment, vos grands yeux;
Fermons ce gros livre ennuyeux,
Et souriez à votre père.

Cette petite pièce intitulée *A un grave écolier* est un chef-d'œuvre de sentiment et de bon goût.

Il est beau, dit le père, de tout lire, de remporter le prix d'honneur, mais ce qui vaut mieux encore, c'est d'être un enfant aimant et tendre.

Il ne veut pas que ses enfants, tant qu'ils sont enfants du moins, soient aussi maussades que les hommes, car il a pour principal souci de leur faire une âme :

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez! c'est le commencement.
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime.

C'est surtout dans les traditions de la famille que le père puise les enseignements qu'il donne à ses enfants. Il a eu le bonheur d'avoir, lui aussi, un père et une mère modèles de toutes les qualités; il en parle souvent, il les offre pour exemple à ses enfants. Garder la mémoire des ancêtres, quand ceux-ci se sont distingués par leurs mérites personnels et par leurs vertus, se les proposer pour modèles, avoir toujours leur exemple devant les yeux, voilà ce que le *Livre d'un père* recommande à chaque page. Je veux être sobre de citations; il faut pourtant que je signale quelques morceaux à l'attention du lecteur. Si plusieurs ont une teinte austère comme *Les deux portraits*, d'autres offrent de gracieux tableaux d'intérieur comme, par exemple, *Le bon cheval gris* et *Diane*.

Diane était une gentille levrette dont on raconte un trait à la fois touchant et plaisant. Le poète trouve un jour un de ses fils tout en pleurs: Pataud, le bon Pataud, le chien de la maison est mort. L'enfant, en présence de son père cherche à cacher ses larmes, c'est alors que le père lui dit :

Va mon enfant, tu fais très bien,
D'être sensible et bon quand même,
Et de pleurer ce pauvre chien,
Car il faut aimer qui nous aime.
Ils sont tout près d'être méchants,
Ceux qui riraient de cette larme...

C'est alors qu'il raconte l'histoire de Diane, cette levrette qui appartenait à sa grand-mère et qui savait protéger les enfants, ses compagnons de jeux. C'était un temps où les parents ne gâtaient guère leur progéniture et où les punitions corporelles étaient trop fréquemment en usage. Or, chaque fois qu'un gros crime exigeait une réparation frappante, les enfants trouvaient une alliée dans la gentille Diane.

Elle arrivait aux premiers cris du patient, s'interposant entre le châtimement et la victime :

Et, de son gentil petit corps,
Couvrait la place menacée...
Si bien que le juge équitable,
De peur de frapper l'innocent,
Renonce à punir le coupable.

Le bon cheval gris est l'autre ami de la jeune famille, il y tient une belle place par sa patience à se prêter aux caprices de quatre marmots qui lui sautaient tous ensemble sur les reins, ni plus ni moins que les quatre fils Aymon. Le poète a consacré des vers pleins d'une touchante reconnaissance à ce brave serviteur.

J'allais oublier de citer le morceau du livre que je préfère à tous les autres, Les lecteurs de l'*Athenæum* ne me le pardonneraient point. Je dirai donc un mot de la pièce intitulée *Travaillons*. Elle débute ainsi :

Mes enfants, il faut qu'on travaille!
Il faut tous, dans le droit chemin,
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

Après avoir montré que tout travaille dans la nature, il prévoit une objection :

A me voir sans parler ou lire,
Sans plus faire un geste, un effort,
Vous direz, avec un sourire:
Voilà le père qui s'endort.

Non, le père ne dort pas: étendu dans son fauteuil, il travaille encore; si le corps semble inerte, l'intelligence est active; elle combine les éléments recueillis pendant la

journée, afin de leur imposer la forme qui les fera vivre :

Sachez, qu'une belle pensée,
Qu'une image aux vives couleurs,
N'est pas cueillie et ramassée,
Comme un fruit et comme une fleur.

Les strophes qui suivent développent cette proposition qui ne saurait trop être méditée par les jeunes écrivains réalistes, à savoir que quand le poète exprime quelque grande et belle pensée, c'est qu'il l'a cherchée, c'est que, dans son âme et dans la nature, il a fouillé longtemps.

La pièce se termine par ce vers dont la vérité frappera tous ceux qui connaissent le charme du travail et sa puissance vivifiante :

Ne plus travailler, c'est mourir.

En résumé, je ne saurais trouver une meilleure expression du sentiment que m'a fait éprouver la lecture de ce livre que cette phrase que j'emprunte à l'article que M. Emile Montégut a consacré, dans la Revue des deux Mondes, à l'œuvre de Stahl :

Nous aurons fait le plus grand éloge du livre si nous disons qu'il peut entrer dans toute famille française actuelle, monarchiste ou républicaine, sans avoir à craindre aucun accueil de mauvaise humeur, et sans s'y trouver en contradiction avec les doctrines essentielles qu'on y professe. *

La Belgique illustrée; ses monuments, ses paysages, ses œuvres d'art, publiée sous la direction de M. Eugène Van Bommel. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1878. in 4°.

Tandis que de certains sujets s'épuisent, il en est d'autres qui se renouvellent. Tel est celui de l'ouvrage que la maison Bruylant-Christophe entreprend de publier sous la direction de M. Van Bommel. La description d'un pays ne peut jamais être considérée comme achevée définitivement et à n'y plus revenir. Le pays ne reste pas ce qu'il était à un moment donné; l'aspect des villes, celui des campagnes dans les contrées où fleurit l'industrie, les mœurs des habitants, tout change plusieurs fois dans l'espace d'un siècle; tout a changé surtout en Belgique depuis qu'ont paru deux livres que la publication dont il est ici question est appelée à remplacer. *La Belgique monumentale et pittoresque* reproduisait fidèlement, il y a trente cinq ans, l'aspect de nos provinces. Les *Splendeurs de l'art*, qui en furent le complément, donnèrent un aperçu des richesses architecturales, picturales et sculpturales qu'elles renfermaient. Ce qui était exact alors ne l'est plus aujourd'hui, sous beaucoup de rapports. Les chemins de fer ont bouleversé les villes et les campagnes; les vieilles cités se sont modernisées; des monuments ont disparu, d'autres ont été restaurés, d'autres se sont élevés. Les musées, les collections publiques de tout genre ont reçu des accroissements considérables. Il fallait une nouvelle description de la Belgique; c'était un ouvrage nécessaire, qui mérite d'être bien accueilli.

Dans une introduction mise en tête de la première livraison, M. Van Bommel fait un rapide exposé des transformations du sol de la Belgique, depuis les premiers âges du monde jusqu'à l'époque actuelle, indiquant quelles furent, dans ces transformations, la part de la nature et celle de la main des hommes. Viennent ensuite quelques pages sur la province de Brabant, également par M. Van Bommel, après quoi commence la description de Bruxelles par M. Jean Rousseau.

Avant de parler de la ville actuelle, l'auteur retrace les particularités historiques qui se rattachent à sa fondation et à ses développements. A chaque page, du reste, le rétrospectif se mêlera à l'actualité. Quand on décrit des monuments, on est tout naturellement amené à rappeler les souvenirs qu'ils évoquent. C'est ce que fait M. Rousseau, et d'une manière très-attachante, en s'occupant de l'Hôtel de Ville, de l'église Sainte Gudule et de quelques autres édifices du vieux Bruxelles, dans la première livraison, qui ne renferme qu'une partie de son travail. A l'intérêt du texte se joint celui des illustrations, qui sont bien choisies et d'une excellente exécution, reproduisant : des paysages, des vues de villes, des monuments, des objets d'art, etc.

M. Van Bommel s'est adjoint trente collaborateurs dont chacun s'est chargé de la partie du travail en rapport avec ses connaissances et avec ses goûts, car on ne fait bien que ce qu'on aime à faire. La *Belgique illustrée* formera deux volumes in-quarto d'environ 500 pages chacun. Les gravures sur bois, dont quelques-unes remplissent des pages entières et sont de véritables œuvres d'art, joignent, en général, le pittoresque à l'exactitude. L'ouvrage sera complet en trente livraisons ; il en paraîtra une par mois. Z.

Mémoires sur les terrains crétacés et tertiaires par feu André Dumont, édités par M. Michel Mourlon. — Tome I. Bruxelles, Hayez, 1878. in-8°.

Le Musée royal d'histoire naturelle vient de publier le premier volume des *Mémoires sur les terrains crétacés et tertiaires* préparés par feu André Dumont pour servir à la description de la carte géologique de la Belgique. Ce premier volume contient la description des terrains crétacés, et sera bientôt suivi de ceux qui traitent des terrains tertiaires.

La préface de cet important ouvrage rappelle les principaux traits du plan qu'avait conçu l'illustre géologue, et la manière dont il l'a exécuté ; elle nous fait en même temps comprendre la place que les Mémoires étaient appelés à occuper dans ce vaste ensemble. Après avoir débuté, en 1830, par son mémorable *Mémoire sur la constitution géologique de la province de Liège*, Dumont fut chargé d'exécuter la carte géologique de la Belgique. En 1849, l'illustre stratigraphe avait accompli sa tâche, et bientôt le pays se trouva en possession de quatre cartes : les *cartes du sol et du sous-sol de la Belgique*, la *carte de la Belgique et des contrées voisines* et la *carte de l'Europe*.

Cette œuvre monumentale réclamait naturellement un ensemble de documents explicatifs, sans lesquels elle ne pouvait avoir toute sa portée. En 1848 et 1849, Dumont présenta à l'Académie deux grands mémoires in-4° sur les *terrains ardennais et rhénans*. Ces mémoires devaient former les deux premiers chapitres de l'explication de la carte géologique. Les autres parties sont malheureusement restées manuscrites, par suite des travaux exigés par les cartes ; l'impression de celles-ci était à peine terminée quand mourut l'illustre auteur, à l'âge de 48 ans (28 février 1857.)

M. Michel Mourlon, conservateur de la section de géologie au Musée, a été chargé, par la direction de l'établissement, d'éditer les mémoires posthumes d'André Dumont, et il a accompli sa tâche avec une conscience

dont chacun lui saura gré. Il a joint au travail des tables et, quand le besoin s'en faisait sentir, des notes pour établir les relations entre les cartes et les manuscrits.

Pour faire apprécier l'importance de l'œuvre laissée par Dumont, il nous suffira de dire qu'elle formera au moins quatre forts volumes in-8°. Le tome I comprend 556 pages, plus 20 pages consacrées à la préface. En parcourant ce volume, on comprendra combien il est regrettable que le gouvernement ait dû attendre plus de vingt ans avant de pouvoir prendre des mesures efficaces pour le faire publier.

Au point de vue matériel, l'ouvrage ne laisse rien à désirer ; il sort des presses de M. Hayez, imprimeur de l'Académie, chez qui le tome 1^{er} est en vente.

A. D.

Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Fürsten von Hardenberg. Herausgegeben von Leopold von Ranke. Leipzig, Duncker und Humblot, 1877. 5 vol. 8°.

A la suite du traité de Tilsit, le ministre Hardenberg, forcé d'émigrer par la volonté de Napoléon, qui avait exigé son éloignement, se rendit à Riga, puis, au commencement de l'année 1808, à Tilsit, où furent transportés en même temps une partie des papiers d'Etat relatifs aux événements des dernières années. L'inaction à laquelle il était condamné lui fit concevoir le projet d'écrire l'histoire de son administration. Outre un journal soigneusement tenu, il trouvait des matériaux précieux dans les archives que le hasard mettait sous sa main. C'est sur ce fond qu'il rédigea les mémoires mis au jour par M. Ranke, à l'exception de quatre ou cinq passages omis comme étant de nature à blesser des contemporains.

L'éditeur nous fait connaître par suite de quelle circonstance ils n'ont pas été livrés plus tôt au public. Lorsqu'il mourut, en 1822, Hardenberg laissa un nombre considérable de papiers relatifs à sa personne et à sa carrière administrative. Ces papiers étaient scellés et devaient être déposés aux Archives du royaume pendant cinquante ans. Le délai expiré, le directeur des Archives se rendit avec le volumineux paquet chez le ministre dirigeant, le prince de Bismark, qui brisa les cachets. M. Ranke, chargé de faire un rapport sur la valeur historique de ces pièces, reçut ensuite la mission de les éditer.

Le plus important des nombreux documents laissés par Hardenberg sont les mémoires manuscrits qui embrassent les années 1803 à 1807. Le ministre se proposait de les compléter et de les faire figurer, traduits en français, dans un grand travail auquel collabora son ami Frédéric Schoell. Les matériaux recueillis par Schoell, comprenant les années 1794 à 1812, ont été retrouvés dans les papiers déposés aux Archives. Trop volumineux pour être publiés en entier, ils paraissent à l'illustre éditeur trop importants pour être négligés. D'un autre côté, M. Ranke reconnaissait que les mémoires manuscrits ne pouvaient être publiés sans un travail explicatif. Ce sont ces considérations qui l'ont engagé à écrire un livre, une véritable histoire, qui éclaircit et complète le travail d'Hardenberg.

L'ouvrage de M. Ranke forme le 1^{er} et le 4^e volume ; les mémoires d'Hardenberg, le 2^e et le 3^e. Dans le 5^e, l'éditeur a inséré les documents diplomatiques importants recueillis par Schoell. Les archives de Berlin

lui ont également fourni des matériaux jusqu'ici négligés.

C'est grâce à ces précieuses ressources que, dans le volume qui forme l'introduction aux mémoires, M. Ranke, après une intéressante étude biographique qui s'étend jusqu'en 1793, nous fait connaître la part qu'Hardenberg eut, à dater de cette année, aux affaires générales et particulièrement aux affaires allemandes. C'est l'époque où les puissances restaient inactives en face de la révolution. En Prusse, on crut pouvoir prendre une position neutre au milieu du conflit européen. Plus que tout autre, Hardenberg contribua à faire adopter cette ligne de conduite, qui lui semblait garantir l'indépendance de la Prusse, en la rapprochant des puissances révolutionnaires sans cependant l'obliger à rompre avec les autres.

Cette politique de neutralité, qui mit plus tard aux prises, dans le ministère, Hardenberg et Haugwitz, est longuement exposée dans les deux volumes écrits de la main d'Hardenberg, et relatifs aux années 1803 à 1807. Ils jettent un jour tout nouveau sur les événements qui se passèrent dans cet intervalle et sur les causes qui conduisirent aux catastrophes d'Iéna et de Friedland, pour aboutir à la désastreuse paix de Tilsit. La part qu'Hardenberg y a prise ne constitue cependant qu'une petite portion de sa carrière. Pendant les trois années qui suivirent la paix de Tilsit, mis à l'écart par Napoléon, il resta éloigné des affaires, mais il reprit ensuite une position prépondérante, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Sur cette période, il n'a rien laissé.

M. Ranke a comblé partiellement cette lacune en nous conduisant jusqu'à l'année 1813, dans le quatrième volume, qui trace le tableau du relèvement de la Prusse, et montre Hardenberg aidant les efforts que faisait Frédéric-Guillaume III pour ranimer un pays épuisé. Il s'éleva, dit M. Ranke, au dessus des hommes d'Etat de son temps, en rattachant la réforme intérieure à la question extérieure.

Tout incomplet qu'il est, l'ouvrage que nous signalons offre une importance capitale pour l'histoire de la Prusse pendant les premières années de ce siècle. Les documents inédits qu'il renferme, la savante étude que l'illustre historien, chargé d'éditer les mémoires, y a jointe, éclaircissent bien des événements jusqu'ici imparfaitement compris ; ils assurent à Hardenberg une place éminente entre les hommes d'Etat de cette époque, et telle que M. Ranke n'hésite pas à le placer au même rang que Stein, cet autre grand ouvrier de la régénération prussienne.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Bibliothèque Gilon. Du gouvernement de soi-même. Petits traités sur l'esprit des institutions modernes et les idées nécessaires à tous les hommes. Par Ch. Potvin, 6 vol. in-18.

La *Bibliothèque Gilon* se rattache à un ensemble d'institutions fondées à Verviers dans l'intérêt des classes ouvrières, et dont la plus importante, l'œuvre des *Soirées populaires*, contribue activement à l'instruction et à la moralisation du peuple par les moyens les plus divers : conférences, lectures, musique, concours de littérature, fêtes instructives données aux enfants des écoles communales, fondation de bibliothèques, tombolas de livres, publication de volumes, de recueils de chansons wallonnes-morales, de brochures contenant les pièces couronnées aux concours, avec les rapports des jurys. bal-

letins des excursions, bulletins des soirées populaires, almanachs, etc. Cette propagande est due à l'initiative de M. Ernest Gilon; c'est à lui également que l'on doit la création de la Bibliothèque à prix réduit dont les premiers volumes viennent de paraître, et qui a pour objet de vulgariser les connaissances utiles. Le cadre de cette collection est sans limites, ce qui permet de faire appel à tous les hommes de bonne volonté et de talent. Bien qu'elle s'annonce comme ayant un caractère essentiellement libéral, la Bibliothèque Gilon n'est point une œuvre à tendances exclusives. La liste des ouvrages en préparation indique également que la direction veut éviter de porter les lecteurs sur le terrain brûlant des discussions de parti. Si elle reste fidèle à ce programme, l'œuvre qu'elle entreprendra produira de bons résultats. Parmi les collaborateurs, nous trouvons d'ailleurs des noms qui garantissent le succès: J. Macé, Fréd. Passy, F. Laurent, Ch. Potvin, E. Van Bemmel, Ch. Buis, F. Gravrand, P. Tempels, E. Leclercq, Gens, V. Lefèvre, etc.

Un travail important de M. Charles Potvin vient d'ouvrir la série de ces publications. Il comprend, sous ce titre général: *Du Gouvernement de soi-même*, six volumes dans lesquels sont examinées toutes les grandes questions sociales: La liberté, l'autorité et leur harmonie, — la méthode, le devoir, — la famille, les professions, la religion, — la nationalité, la Constitution, — la production des richesses et leur répartition, — le droit international, la paix et la guerre. C'est comme on voit, un catéchisme de morale conçu sur un plan assez large pour embrasser la vie tout entière. Partant de l'individualité de l'homme, M. Potvin étudie les lois qui régissent les rapports de l'individu avec lui-même, avec ses semblables, avec la société en général, puis les rapports des nations entre elles.

M. Potvin estime que, même dans un livre destiné au commun des hommes, il ne sied pas à l'écrivain de négliger la correction de la forme. Nous sommes de son avis, et nous dirons que, sous ce rapport, il a heureusement joint la pratique à la théorie. Une œuvre de vulgarisation comme la sienne réclame encore d'autres qualités: une grande sobriété, une simplicité extrême, une allure toujours également calme et telle qu'on n'aperçoive pas l'homme de parti derrière le moraliste. A quelques endroits, M. Potvin s'est laissé entraîner au delà de ces limites; nous citerons notamment les Appendices, dont la suppression ne nuirait pas à l'unité de l'ouvrage, bien au contraire. Cette réserve faite, on doit reconnaître que, sans abdiquer en rien ses opinions connues, il a réussi à garder dans l'ensemble un ton de sage modération, et que l'esprit de tolérance dont il s'est inspiré mérite l'approbation de ceux mêmes qui ne partagent pas entièrement ses principes.

De ordine et figuris verborum quibus Horatius in carminibus usus est. Dissertatio philologica quam scripsit H. Eggers. Louvain, Van Linthout, 1877. in-8° de 144 pages.

Nous saluons avec d'autant plus de bonheur cette solide et consciencieuse étude, que les travaux véritablement philologiques sont plus rares en Belgique. Il faut bien l'avouer, la science philologique est loin d'occuper chez nous la place à laquelle elle a droit; et les quelques savants belges qui la cultivent avec une persévérance et un dévouement des plus louables, voient leurs productions mieux accueillies à l'étranger que dans leur propre pays. — M. Eggers est allemand; puissent nos compatriotes se piquer d'émulation et s'inspirer des glorieux souvenirs des Juste Lipse, des Van der Beek, des Cruquins!

Horace est un de ces vieux auteurs toujours jeunes, toujours charmants, qui sont familiers à tout homme lettré et qui devraient l'être à tout homme du monde. Que n'a-t-on pas dit et écrit sur Horace! Mais tel est le privilège des écrivains de génie: on découvre sans cesse en eux de nouveaux attraits, de nouvelles beautés. C'est la philologie qui, par l'étude minu-

tieuse des détails, par les procédés rigoureux de la méthode critique, fait jaillir ces sources fraîches d'exquises jouissances; c'est elle qui nous fait comprendre de mieux en mieux les écrivains anciens et l'esprit des siècles passés. Sans la philologie, on tourne dans le cercle des idées générales, des banalités, des lieux communs, et l'on se fait l'écho complaisant d'erreurs traditionnelles que la science a rectifiées depuis longtemps et rectifie chaque jour.

La dissertation de M. Eggers — écrite en un latin généralement clair, correct et même élégant — résume et complète les travaux antérieurement publiés sur l'ordre des mots et les figures de mots dans les Odes d'Horace; nous pouvons dire qu'elle fournit une utile contribution — c'est le terme consacré en allemand (*Beitrag*) — à l'intelligence du style et de l'art du poète. Le lecteur y trouvera nombre de remarques fines et ingénieuses (p. ex. pp. 10, 11, 19-22, 24, 43, etc.) — Voici quelques critiques qui prouveront que nous avons lu l'ouvrage de M. Eggers avec l'attention qu'il mérite:

Nous n'aimons pas la division qu'il établit, p. 4: *Triplex est ordo verborum...: grammaticus, logicus, rhythmicus*. Pour nous, l'ordre grammatical des mots ne diffère pas de l'ordre logique, et nous appellerions *ordre rhétorique* ce que l'auteur nomme l'*ordre logique*. — Nous ne pouvons admettre l'interprétation qu'il donne de *invidi* (*Carm.* III, 24, 31); d'après nous, le sens est: « Envieux » que nous sommes, nous n'admirons les grands hommes qu'après leur mort. « Cette idée est développée par Horace sous la forme d'une antithèse: « nous haïssons la vertu vivante — nous la recherchons quand elle n'est plus. » — Nous ne voyons pas en quoi *tamen* à la fin du vers (*Carm.* III, 24, 63 et IV, 13, 2) a *aliquid ridiculi* (p. 26). — P. 28, note, il faut lire *de Chaupy* (l'abbé Capmartin) et non *de Champy*. — La comparaison p. 37, note, nous paraît d'un goût douteux. — L'auteur donne trop d'extension à l'*hendiadys* (p. 53), et son explication de *more modoque* (*Carm.* IV, 2, 28) n'est guère probable. — Les passages *Carm.* I, 1, 16 et I, 24, 12 (p. 54 et 55) ne sont pas discutés d'une manière assez approfondie. — L'antithèse que M. Eggers (p. 56) attribue à Horace (*Carm.* III, 4, 42) est froide et forcée. — Enfin nous aurions désiré voir l'auteur consacrer plus d'attention aux *Epodes*, et tirer parti de l'excellente édition des *Sermones*, par Fritzsche (1875.)

Nous ne doutons pas que ce travail, malgré la forme nécessairement un peu sèche et sévère de l'exposition, ne soit lu et étudié avec plaisir même par les personnes simplement lettrées qui font leurs délices du poète de Venouse. M. Eggers, dans sa *Préface* (p. 2), prévoit modestement le cas où son ouvrage servirait à envelopper « le poivre et la cannelle. » Nous lui disons de tout cœur: *Hoc omen Deus avertat!* — Il est à regretter que le texte soit défiguré par tant de fautes d'impression; les mots grecs notamment sont indignement estropiés. Les typographes en titre de l'*Alma mater* auraient bien dû éviter la possibilité d'un rapprochement fâcheux avec certaine anecdote, bien connue, du *vicaire de Wakefield*. P. T.

Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, pour 1878. Bruxelles, Hayez. In-18.

Cette publication a vu le jour pour la première fois en 1835; le volume qui vient de paraître est donc le 44° de la collection. L'Annuaire de l'Académie se compose de deux parties: l'une, qui ne subit d'une année à l'autre que de légères modifications, comprend un aperçu historique du corps savant et la liste de ses membres, des renseignements complets concernant les prix quinquennaux et triennaux, avec les noms des lauréats pour chaque période, les conditions sous lesquelles sont décernés les prix institués à l'Académie par des particuliers, tels sont: les prix de Stassart, de St. Genois, Teirlinck, Bergmann; l'énumération de tous les prix

décernés par les 3 classes de la compagnie, depuis son rétablissement en 1816, la liste de toutes les institutions et revues périodiques belges et étrangères, au nombre de 800 environ, avec lesquelles l'Académie entretient des relations; enfin un exposé de la situation de la Caisse centrale des artistes belges.

La seconde partie contient une série de notices biographiques de membres décédés.

Six notices paraissent cette année dans l'annuaire: celles de De Smet, par M. De Decker; de F. Grandgagnage, par M. Stecher; de Payen, par M. De Man; de Belynck, par M. Crépin; de Pertz, par M. Em. de Borchgrave; de Gloesener, par M. Folie.

Parmi les académiciens belges qui figurent au nécrologe académique de l'année, le plus marquant par la variété de ses travaux est F. Grandgagnage, magistrat éminent, historien, archéologue, poète. M. Stecher lui consacre une longue et intéressante étude. On lira également avec intérêt la notice sur Gloesener, que M. Folie nous présente comme un travailleur infatigable, un érudit possédant des connaissances presque universelles, cultivant les lettres et la musique en même temps que les sciences. La publication de l'œuvre capitale de Gloesener, le *Traité général des applications de l'électricité*, a été interrompue par la mort de l'auteur. M. Folie nous apprend que Gloesener a laissé de nombreux manuscrits qui permettront sans doute d'achever cet important travail. P. M.

NOTES ET ÉTUDES.

Eugène de Pruyssenaere de la Wostyne, voyageur belge dans le Haut-Nil (1859-1864.)

Voici un explorateur belge en Afrique, que ses voyages et ses travaux scientifiques placent inopinément au rang des plus célèbres, dont le nom est à peine connu dans sa patrie et dont l'histoire est une véritable révélation. C'est par une publication étrangère, les *Mittheilungen* de Petermann, que le nom et l'œuvre de ce Belge ont été tirés de l'obscurité; la *Revue générale* (octobre 1877) fut la première à les révéler à la Belgique et un peu plus tard, M. le lieutenant-col. Vanwerwans, président de la Société de géographie d'Anvers, compléta ces premières données par une biographie détaillée, qui n'est que le prélude d'une grande publication entreprise sous le patronage de cette société. E.-E.-J.-M. DE PRUYSSENAERE DE LA WOSTYNE, né à Ypres, le 7 octobre 1826, entré dans la carrière de la magistrature, après de solides études, se sentait puissamment attiré vers les voyages de découvertes, à l'époque où les aventures des premiers explorateurs des régions du Haut-Nil commençaient à passionner l'Europe. Préparé par de sérieuses études, il entreprit en 1854 un premier voyage en Orient, séjourna quelques mois à Brousse où il se lia avec Abd-el-Kader, visita les côtes de l'Asie Mineure et les îles de l'Archipel, et foula pour la première fois à Alexandrie (27 juillet 1856) le sol de l'Afrique qui devait être le théâtre de ses études, de ses travaux, de ses malheurs. Il remonta alors le Nil jusqu'à Khartoum, s'arrêtant deux mois en route pour soigner un autre Belge, M. L. Aubert, qu'il avait trouvé malade à Dongolah.

Les deux notices que j'ai citées sont remplies de détails intéressants et pittoresques sur ce voyage et sur ceux qui le suivirent; je ne puis qu'en résumer ici le canevas géographique. De retour au Caire, en mars 1858, de Pruyssenaere fait la connaissance de Heuglin, envoyé à la recherche de Vogel, exécute une tournée en Palestine et se re-

trouve à Khartoum dans les premiers jours de 1859, où commence véritablement sa carrière d'explorateur.

Son premier voyage (1859-1860) a pour objectif de remonter le Nil Blanc avec les convois ordinaires des traitants et des chasseurs, et de gagner de là le Nil Bleu et l'Abysinie. Le 7 janvier 1859, il s'embarque, et, le 21 mars, arrive après diverses péripéties à Agobar (6° 30 lat. N.) aux établissements fondés par Vayssière, près de la *Mission de Ste-Croix*, au pays de Tutch. Il profite de son séjour pour étudier la contrée comprise entre le Nil et le Niebohr, en vue de préparer vers le pays des Niam-Niams une grande expédition qui s'effectue au milieu de mille dangers dans les premiers mois de l'année suivante, et rentre au bout de deux ans à Khartoum.

Le deuxième voyage (1861), précédé d'une rapide excursion en Europe, le conduisit sur le Nil Bleu jusqu'à Seunar, d'où il revint après deux voyages, pour reprendre la route du Nil Blanc et pousser jusqu'à Gondokoro, dans le pays de Jambara, nouvellement découvert. Muni d'excellents instruments d'observation qu'il avait rapportés d'Europe, de Pruyssenaere se mit en route pour le troisième voyage le 4 mars 1861, en compagnie de Barthélemy et de Petherick: malheureusement les notes de cette excursion sont perdues. Le 1^{er} avril, il se trouvait dans le pays des Nouers au delà du Sobat, et le 1^{er} mai à Abu-Kuka, séparé à peine par 6° du lac Victoria que Speke et Grant allaient atteindre quatre mois plus tard. L'expédition s'arrêta là, on ignore pour quel motif, mais non sans fixer d'importantes positions géographiques, et rentra à Khartoum en juillet. La petite colonie de Khartoum s'était accrue pendant son absence; Mademoiselle Tuinné, sa mère et sa tante, M. et M^{me} Baker, Heuglin et Steudner, s'y trouvaient réunis. Mais bientôt tout ce monde se sépara et en 1863, se place un quatrième voyage de Pruyssenaere en amont du Nil Bleu, jusqu'à Sennar, d'où il entreprend de rejoindre le Nil Blanc par terre et rentre à Khartoum le 19 juillet, où il passe la saison des pluies à mettre ses papiers en ordre.

En 1864, de Pruyssenaere, qui persistait à découvrir une seconde communication avec les lacs, plus facile par le Nil Bleu que par le Nil Blanc, s'enfonça encore une fois vers le sud, mais il est forcé de s'arrêter à Karkodj par les déprédations auxquelles les Sekia livraient la contrée; il profite de cet arrêt forcé pour explorer les environs et ajouter de nouvelles observations à la topographie de cette région. Son séjour à Karkodj, pendant la saison des pluies avait affaibli sa constitution profondément minée par la fièvre: il veut tenter un suprême effort pour regagner Khartoum, et quitte Karkodj le 15 décembre 1864, accompagné de J. Poncet et de Handlers: mais après cinq heures de route, la nature trahit ses forces, et il succombe à l'âge de 38 ans, martyr de la science. Sa mort précéda de trois mois la révélation des origines du Nil par Baker.

C'est la relation de ces voyages que la Société de géographie d'Anvers se propose de publier: "Le voyageur intrépide et savant, dit M. Wauvermans, se complète d'un écrivain de grand talent, dont le style pur et nerveux sait peindre ce qu'il a vu avec un sentiment remarquable de poésie et d'enthousiasme que l'on rencontre rarement chez les écrivains belges." La *Revue générale* a donné quelques fragments de ses journaux, mais un peu défigurés par la traduction qu'elle a dû

emprunter à une revue allemande. Voici la conclusion de la notice qu'elle consacrait à de Pruyssenaere:

" Il est mort trop tôt pour la science et pour le succès de la grande cause africaine. La région qu'il a explorée de Khartoum à Gondokoro, au nord des grands lacs, est une des plus intéressantes pour cette invasion pacifique, aujourd'hui l'objet de si généreuses illusions; ses reconnaissances, ses travaux géodésiques et hydrologiques, ses notes bourrées de faits pratiques et de chiffres, ses observations sur l'histoire naturelle, les produits et les ressources des territoires qu'il a sillonnés en tous sens, ses études des mœurs des nombreuses tribus avec lesquelles il s'est trouvé en rapport, tout cela forme un corps d'indications substantielles, qui trouveront utilement leur application dans la conquête morale du *Continent perdu*. Cet intrépide et modeste pionnier flamand, qui s'était imposé la tâche de planter les jalons de la civilisation européenne en Afrique, est pourtant resté tellement oublié dans son pays, que pas un journal n'a daigné s'occuper ni de sa vie ni de sa mort. Nous aurons été les premiers à révéler à la Belgique les œuvres et le nom d'Eugène de Pruyssenaere. "

J. PETIT.

COMMISSION DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX.

Nous poursuivons l'exposé de la fondation et des travaux de cette institution, commencé dans notre précédent numéro. Bien que l'idée eût pris naissance sur son sol, dans sa capitale, lors de l'exposition universelle de 1867, la France s'était laissé devancer par la Belgique. Les événements désastreux, qui ont rempli les années 1870-1871, expliquent suffisamment son inaction. Ce n'est qu'en 1875 que l'affaire a été remise, à Paris, sur le tapis. Une exposition et un congrès de Géographie y avaient réuni des commissaires d'un grand nombre de nations des deux mondes. Sur la proposition du commissaire belge (M. Ch. Ruelens) et avec l'appui et la participation active de M. le baron Oscar de Watteville, directeur de l'administration des lettres et des sciences, au ministère de l'instruction publique, une réunion eut lieu dans laquelle fut arrêtée la déclaration suivante. C'est un premier développement de la convention des princes, dans le sens des dispositions de l'arrêté royal belge du 17 mai 1871:

Les commissaires soussignés, se proposent de demander à leurs gouvernements respectifs:

D'organiser, dans chaque pays, un bureau central, chargé de réunir les publications cartographiques, géographiques etc., éditées aux frais de l'Etat, et de répartir ces publications entre les différentes nations qui ont adhéré au présent programme.

Ces bureaux, qui doivent correspondre directement entre eux, serviront également à transmettre les communications scientifiques internationales des sociétés savantes.

Ils serviront d'intermédiaires officieux pour acquérir, dans les meilleures conditions possibles, les ouvrages, cartes, instruments, etc., publiés ou fabriqués dans chaque pays et demandés par un pays adhérent.

Chaque bureau doit envoyer, au minimum, aux pays adhérents un exemplaire des publications de sa nation.

C'est le 12 août 1875, que cette déclaration fut revêtue de la signature des délégués des pays ci-dessous:

Confédération Suisse, Belgique, Turquie, Espagne, République Dominicaine, Roumanie, France, Autriche, Hongrie, Portugal, Chili, Norvège, Suède, Russie, Italie, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique.

Celui qui avait provoqué la réunion, M. le baron Oscar de Watteville, déploya une grande activité et un zèle des plus louables pour la réussite de l'œuvre; il obtint sans retard la sanction du ministre de l'instruction publique, qui s'empressa de constituer une commission chargée d'organiser ce service.

La commission française se mit immédiatement à l'œuvre et rédigea un projet de règlement à soumettre aux puissances étrangères. Ce projet ayant obtenu, sous la date du 29 janvier 1876, la sanction du ministre de l'instruction publique, la section littéraire de la commission belge en reçut une expédition avec prière de faire les démarches nécessaires à l'effet d'obtenir l'adhésion du gouvernement aux principes qui en sont la base.

Voici quelle est la teneur de ce projet de règlement:

Titre I. *Dispositions générales*. Art. 1. — Chaque haute partie contractante désignera, dans son pays, un bureau central des échanges internationaux. Il en communiquera le titre exact et l'adresse aux autres gouvernements. — Art. 2. Chaque bureau dressera une bibliographie des travaux officiels publiés dans ces dernières années et qu'il est disposé à échanger. Il transmettra un exemplaire au moins de cette bibliographie aux bureaux étrangers, et s'engagera à donner avis à ces mêmes bureaux des publications officielles nouvelles, à mesure qu'elles verront le jour. — Art. 3. Le bureau de chaque pays est juge, sauf ratification par son gouvernement, de l'opportunité d'inscrire dans la liste des propositions d'échanges les publications ne rentrant pas directement dans la catégorie des sciences, ci-dessus énoncée.

Titre II. *Echanges entre gouvernements ou Ministères*. — Art. 4. L'échange est gratuit pour tous les documents officiels, c'est-à-dire pour les publications faites aux frais de l'Etat. A cet égard, chaque haute partie contractante s'engage à envoyer aux bureaux étrangers un exemplaire au moins de chacune de ses publications sauf toutefois celles qui ont trait à la défense nationale. — Art. 6. Si un pays désire recevoir, pour quelque usage que ce soit, plus d'un exemplaire des publications officielles d'un autre pays, une entente préalable, par l'intermédiaire des bureaux d'échanges, en fixerait le nombre sur le pied d'une réciprocité équitable.

Titre III. *Echanges entre gouvernements et Sociétés savantes*. — Art. 6. Si une société savante ou un institut subventionné ou non par l'Etat, désire recevoir directement des publications officielles de l'étranger, il devra s'adresser au bureau de son pays, qui servira d'intermédiaire pour obtenir les conditions les plus favorables. Toutes modifications aux conditions des échanges arrêtées entre deux pays, à la suppression de l'envoi d'un document ou à l'expédition d'un nombre d'exemplaires supplémentaires, doit passer par les bureaux des pays intéressés.

Titre IV. *Echanges entre Sociétés savantes*. — Art. 8. Le bureau servira d'intermédiaire entre les sociétés scientifiques, subventionnées ou non, qui désireraient faire des échanges entre elles, en donnant tous les renseignements dont il peut disposer. Il s'emploiera de même officieusement auprès des auteurs, éditeurs ou constructeurs d'instruments dont les publications ou les produits seraient demandés, soit par un Etat, soit par une société savante étrangère, pour faire bénéficier les demandeurs des réductions les plus larges possibles. — Art. 9. Le bureau n'a pas à intervenir dans les échanges des clubs et cercles sans caractère scientifique bien défini, non plus que dans les échanges entre constructeurs, éditeurs ou auteurs.

Titre V. *Expéditions et affranchissements*. — Ce titre reste à rédiger, suivant la réponse que fera l'Union postale à la demande de gratuité de transport qui lui a été adressée, au nom de la commission, par M. le baron de Watteville. Il en est de même du protocole, dont les termes ne peuvent être déterminés que par les divers gouvernements, après entente préalable. Fait à Paris, le 29 janvier 1876.

L'adhésion à ce règlement a été donnée au nom du gouvernement belge par arrêté du ministre de l'intérieur, M. Delcour, en date du 9 septembre suivant.

NOUVELLES.

— La maison Peeters, de Louvain, va mettre en vente le premier volume d'un important ouvrage de M. P. Willems, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, auteur du *Manuel du Droit public romain*. Le nouveau travail du savant professeur, intitulé : *Le Sénat de la République romaine, sa composition et ses attributions*, comprendra deux volumes grand in-8 d'environ 600 et 400 pages. Le prix de l'ouvrage complet pour les souscripteurs est de 12 francs. La souscription sera fermée le 28 février.

— M. Alphonse Willems, qui prépare une histoire complète de l'imprimerie des Elzévier, vient de découvrir au Musée Plantin, à Anvers, un document dans lequel se trouve mentionné le nom, jusqu'ici ignoré, du créateur du type elzévirien. Voici un extrait d'une lettre que M. Willems adresse au journal *l'Art*, au sujet de cette intéressante découverte :

Daniel Elzevier, qui est à proprement parler le dernier des grands imprimeurs de ce nom, était mort à Amsterdam, le 13 octobre 1680, laissant une succession passablement embrouillée. Sa veuve, Anna Beerninck, se décida néanmoins à continuer les affaires. Mais, hors d'état de suffire à elle seule à une administration des plus compliquées, elle résolut de liquider une partie de la succession, entre autres une fonderie de caractères que Daniel lui-même avait héritée de son parent et associé Louis Elzevier. Ce fut à cette occasion que, moins de trois mois après la mort de son mari, elle fit écrire à la veuve Balthazar Moretus la lettre suivante, dont on peut tirer, relativement à son matériel typographique, les inductions les plus précieuses et les plus concluantes :

Amsterdam, le 3 janvier 1681.

MADAME,

Ne me sentant pas capable de tout diriger, j'ai pris le parti de vendre ma fonderie de caractères. Elle consiste en 27 sortes de poinçons et 50 sortes de matrices, lesquels sont l'œuvre de Christophe Van Dyck, le meilleur maître de son temps et du nôtre. Cette fonderie est, par conséquent, la plus fameuse qui ait jamais été. J'ai voulu vous en informer, et vous expédier les spécimens et le catalogue, afin que, si la chose entrait dans vos convenances, vous puissiez saisir l'occasion et en faire votre profit. Je suis,

Madame,

Votre, etc.

Pro la veuve de DAN. ELZEVIER.

Ce nom, naguère inconnu, de Christophe Van Dyck est désormais acquis à l'histoire de la typographie, et viendra s'ajouter à la glorieuse nomenclature des artistes en tout genre dont s'honorent les Pays-Bas.

— La Commission royale d'histoire vient d'adresser à M. le Ministre de l'intérieur, sur ses travaux, pendant l'année 1877 un rapport dont nous regrettons de ne pouvoir donner que les extraits ci-après.

La Commission a fait paraître en 1877 trois volumes in-8° ; un quatrième paraîtra dans quelques jours ; cinq autres sont sous presse.

Les volumes qui ont été donnés au public sont :

I. — *La Bibliothèque nationale à Paris. Notices et extraits des manuscrits qui concernent l'histoire de Belgique*, tome II, par M. Gachard.

Ce volume, de vi et 612 pages, contient l'analyse de quatre-vingt-six manuscrits, rangés sous trois sections : Conférences diplomatiques, Traités, Dépêches des ambassadeurs. La dernière forme la plus grande partie du volume. Elle comprend les correspondances de trois ambassadeurs de France envoyés à Charles-Quint, de cinq ambassadeurs qui représentèrent le même pays à la cour de Philippe II, et de trois diplomates que Charles IX entretenait à Bruxelles auprès du duc d'Albe.

II. — *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, tome V, par M. Alphonse Wauters.

Ce tome n'a pas moins de x et 817 pages ; il s'étend de l'année 1251 à l'année 1279.

L'époque qu'il embrasse est celle de la guerre des d'Avesnes et des Dampierre ; celle qui vit mourir le roi des Romains, Guillaume de Hollande, le principal protecteur des d'Avesnes, et saint Louis, le médiateur entre ceux-ci et les Dampierre ; qui vit commencer et finir l'interrègne dans l'empire d'Allemagne et se terminer, par l'expédition de Tunis, la période des Croisades. Après Marguerite de Constantinople, que l'âge condamne enfin au repos ; après le duc Henri III de Brabant, le protecteur des lettres ; après l'évêque de Liège Henri de Gueldre, dont l'influence fut longtemps prépondérante dans la Basse Lotharingie, apparaissent Guy de Dampierre, son neveu Jean d'Avesnes et Jean I^{er}, dont la personnalité s'affirme plus que celle des autres princes de son temps.

Le tome V de la *Table* contient les analyses d'un nombre énorme de documents qui se rapportent, soit aux personnages dont nous venons de parler, soit aux seigneurs, aux ecclésiastiques, aux lettrés ayant été en relation avec eux, soit aux populations et aux communautés de tout genre sur lesquelles s'étendait leur autorité.

Des tables très-détaillées des noms des personnes et des lieux y rendent les recherches faciles.

Dans l'introduction, M. Wauters, s'appuyant des faits qui ressortent de tous les documents dont il donne l'énumération, montre de quelle importance est le secours que la diplomatique peut apporter à l'histoire.

III. — *Chronique de Liège de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, t. IV, éditeur M. Stanislas Bormans.

Ce volume de 814 pages comprend :

A. Le complément du livre II de la chronique commençant à l'année 873 et finissant à la prise de Jérusalem par l'empereur Baudouin en 1207.

B. La Geste de Liège correspondante à ce complément.

C. Un glossaire où l'éditeur explique les mots de l'ancien langage wallon qui ne figurent pas dans les lexiques connus.

D. Une table chronologique des matières.

La première partie du livre III de la chronique de d'Outremeuse a été mise en lumière, il y a dix années déjà, par feu M. Adolphe Borgnet ; elle forme le tome V de l'ouvrage M. Bormans ne tardera pas à en livrer la suite à l'impression.

Le volume dont le rapport annonce la publication comme très-prochaine est le tome I^{er} de la *Correspondance du cardinal de Granvelle*. M. Edmond Poulet, à qui a été confiée l'édition de ce recueil épistolaire d'un des plus fameux hommes d'Etat du xvi^e siècle, n'a rien négligé pour le rendre aussi complet que possible. Le tome qui va voir le jour commence au 20 novembre 1565 (c'est la date à laquelle s'arrêtent les *Papiers d'Etat du cardinal*, publiés dans la collection de documents inédits sur l'histoire de France) ; il va jusqu'au 29 septembre 1566.

Les cinq volumes en cours d'impression sont : a) *Les grandes chroniques de Flandre*, éditeur M. le baron Kervyn de Lettenhove ; b) un corps de chroniques des Pays-Bas et du Brabant en particulier, écrites en langue flamande, éditeur M. Charles Piot ; c) le tome VI de la *Table chronologique des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique*, par M. Alphonse Wauters ; d) le tome III des *Voyages des souverains des Pays-Bas*, éditeur M. Gachard. *Les grandes chroniques de Flandre* formeront deux volumes ; plus de cinquante feuilles du premier et une vingtaine de feuilles du second sont tirées déjà ; l'impression des chroniques en langue flamande est aussi très-avancée.

Quatre livraisons du *Bulletin* contenant les procès-verbaux des séances de la Commission a tenues, en conformité de son règlement, les 8 janvier, 9 avril, 2 juillet et 5 novembre, et les communications qui lui ont été faites, ont paru dans le cours de l'année.

Les procès-verbaux des séances constatent que la Commission a eu à délibérer sur plusieurs questions intéressantes.

C'est ainsi qu'elle a eu l'occasion de proposer à M. le Ministre de confier la traduction et la publication d'une histoire inédite des troubles des Pays-Bas, écrite en espagnol, et dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris, à M. Alfred Morel-Fatio, attaché à cet établissement ; qu'elle a proposé également la publication d'un cartulaire de l'abbaye d'Orval préparé à Arlon par les soins du P. Goffinet, de la compagnie de Jésus ; qu'elle a discuté le projet qui lui a été soumis, par M. Piot, dans la séance du 9 avril, de former et de mettre en lumière un recueil de chartes, keures et règlements des corps de métiers depuis leur origine jusqu'à leur suppression lors de la réunion de la Belgique à la France.

Le projet de M. Piot ne pouvait manquer d'être accueilli favorablement par ses collègues, car, dans un pays comme la Belgique, où les arts et l'industrie brillèrent d'un vif éclat, la connaissance des privilèges dont jouissaient les corporations des métiers, de leur organisation, des règles auxquelles elles étaient assujetties, offre un intérêt incontestable. La Commission toutefois, avant de prendre une résolution définitive, a cru devoir prier l'auteur de la proposition de dresser des listes préparatoires des documents qui, selon lui, entreraient dans le recueil dont il a conçu l'idée.

— Le professeur Wattenbach, dont les travaux sur la paléographie grecque sont bien connus, va publier un nouvel ouvrage in-folio sous ce titre : *Exempla codicum græcorum litteris minusculis scriptorum*. La collection se composera de 50 planches, dont 28 consacrées à des manuscrits datés, de 832 à 1494. Cet ouvrage sera édité par G. Koester, à Heidelberg.

— Une société de météorologie s'est fondée vers la fin de 1877 en Italie ; elle a choisi pour président M. D. Ragona, directeur de l'Observatoire de Modène. Elle vient de commencer la publication d'un *Annuaire*, dont deux fascicules paraîtront chaque mois ; le premier a paru le 1^{er} novembre de l'année dernière.

Cette nouvelle société est la sixième, en date, des sociétés météorologiques existant actuellement ; la plus ancienne est celle de Londres, créée en 1850. Puis viennent successivement celles de l'île Maurice (1851), de Paris (1852), d'Edimbourg (1855) et de Vienne (1866). Ces différentes institutions publient des recueils périodiques d'un haut intérêt.

— Les fouilles de Mycènes ont été reprises par la Société archéologique d'Athènes, sous la direction de M. Stamatakis, qui termine un catalogue raisonné de toutes les antiquités trouvées à cet endroit. M. Stamatakis a découvert une sixième tombe dans l'enceinte de l'Acropole. Cette tombe renfermait deux cadavres, dont l'un portait un masque d'or, une quantité d'ornements en or, des épées et des ustensiles en bronze. Dans une maison voisine de l'enceinte, M. Stamatakis a trouvé une énorme quantité de poteries, des grains de verre et de pierre, des armes, des outils, des instruments en os et quelques intailles remarquables, dont l'une représente un lion attaquant un cerf, des ornements en ivoire ayant la forme d'un cœur, d'autres imitant plus ou moins exactement le murex. Ces objets, de même que ceux qui ont été rencontrés à Spata, appartiennent à la période où l'art phénicien avait déjà pénétré en Grèce. A côté de ces indices de l'influence orientale, on ne trouve pas de trace de l'écriture ni de l'usage du fer.

— Le 15 du mois de janvier est mort à Venise un littérateur anglais distingué, sir William Stirling-Maxwell, dont le nom est connu en Belgique par des publications importantes, entre autres : *Annals of the Artists of Spain; Cloister Life of the Emperor Charles V; Velazquez and his works; Notice of the Emperor Charles V in 1555 and 1556.*

Sir W. Stirling a publié également plusieurs ouvrages de luxe reproduisant en *fac-simile* des planches d'une excessive rareté ou même uniques; telles sont: l'Entrée de Charles V à Bologne, les Victoires de Charles V, les Turcs de Coeck, les Planches anatomiques de Vésale. Sa mort est vivement regrettée non pas seulement en Angleterre, où il jouissait d'une grande réputation, mais en Belgique, où il était très-estimé pour son caractère aussi bien que pour son talent.

— M. Mayers, secrétaire de la légation britannique, à Pékin, a acquis pour le British Museum un gigantesque recueil de littérature chinoise comprenant de cinq à six mille volumes. Cette compilation, faite par ordre de l'empereur Kang-hsi, a été imprimée en caractères mobiles fondus pour cet objet, sous la direction de missionnaires jésuites. Elle est distribuée en plus de 6,000 chapitres, compris en 32 sections, qui sont elles-mêmes groupées en 6 grandes catégories.

— A la proclamation de l'illustre naturaliste Darwin comme docteur honoraire de l'université de Cambridge, qui a eu lieu récemment, il s'est passé plusieurs incidents qui ne sont pas indignes d'être rapportés. Lorsque les autorités sont entrées dans la vaste salle académique, pour procéder à la cérémonie, on a découvert, à la stupéfaction générale, qu'un grand singe, habillé en homme, pendait du haut du dôme par une corde. Grand fut l'émoi du sénat universitaire; les huissiers et les gens deservirent se précipitèrent sur la malencontreuse effigie du « progéniteur de la race humaine; » mais on ne put atteindre que la partie inférieure, et quelques-unes des guenilles se balancèrent au-dessus de la docte assemblée, pendant toute la cérémonie. A peine les discours furent-ils commencés, que le public des tribunes se mit à imiter les cris de différents animaux. C'est alors qu'un des orateurs, se tournant vers la foule, lui adressa ces paroles, qui ne manquaient pas d'à propos: « Si quelqu'un avait le droit de se plaindre qu'on nous fasse descendre des animaux, ce serait l'homme, et je n'entends ici, comme protestation, que des cris de bêtes. » Cette saillie mit l'assemblée en bonne humeur; le tumulte cessa, et, quand l'auteur de la théorie de la sélection naturelle vint recevoir son diplôme, et que le président l'appela « l'homme de science dont l'Angleterre moderne est le plus fier, » un immense hourra accueillit l'illustre vieillard et fit longtemps retentir les voûtes.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 2 février.* La classe fait choix des questions pour le concours de 1879. (Voir le *Moniteur* du 13 février.) La classe avait renvoyé à une commission composée de MM. Schwann, Ed. Van Beneden, Delbœuf et Spring, une communication de M. le ministre des travaux publics, faisant appel aux lumières de l'Académie, en vue d'être guidée au sujet de l'affection connue sous le nom de daltonisme, question qui intéresse son département. M. Delbœuf, rapporteur, donne lecture de la réponse faite par la commission. M. le secrétaire perpétuel est chargé de demander au gouvernement de pouvoir livrer ce rapport à la publicité dans les bulletins. Sur les conclusions favorables des rapports de MM. Morren, Stas et Donny, la classe décide l'impression dans le recueil des *Mémoires in-8°*, d'une seconde note sur les gisements de phosphates en Belgique et principalement sur celui de Ciplly, par M. A. Petermann, directeur de la station agricole de l'Etat, à Gembloux. La classe décide l'impression, d'une note de M. le lieutenant colonel d'artillerie en retraite Navez et de son fils M. Louis Navez, note examinée par MM. Melsens, Brialmont et Van der Mensbrugge et relative à l'application de la bobine de Ruhmkorff au téléphone pour reproduire la parole aux grandes distances. M. Catalan présente une note de M. Saltel sur les dévelop-

pements que comporte l'application de la méthode de correspondance analytique. M. E. Quetelet, en présentant un travail qui contient des recherches sur les mouvements de l'aiguille aimantée, lit une note explicative qui paraîtra au Bulletin.

A propos des récentes découvertes de MM. Cailletet et Pictet, relativement à la liquéfaction des gaz permanents, M. Donny attire l'attention sur l'appareil dont s'est servi M. Cailletet; cet appareil est, en réalité, celui que M. Donny a fait construire et qu'il a publié, avec dessin, il y a plus de trente ans (*Mémoires de l'Académie Royale de Belgique*, t. XVIII, 1845). La classe vote l'impression d'une note de M. Folie sur quelques énoncés de problèmes de géométrie, et d'une communication de M. P. J. Van Beneden, sur les distributions géographiques des cétacés sur la surface du globe.

CLASSE DES LETTRES. *Séance du 4 février.* M. Lecerq, vice-directeur, fait au nom de la commission administrative un rapport verbal, concluant à l'acceptation du legs offert par M. Potvin et consistant en œuvres et papiers du peintre Wiertz, sauf à soumettre cette donation aux formalités d'usage. La classe s'occupe ensuite des travaux qui lui ont été envoyés en réponse aux questions proposées pour le concours de 1878. Pour la question relative à la *Mission de l'Etat*, deux mémoires sont parvenus. MM. De Laveleye, Faider et Thonissen sont nommés commissaires. Un troisième concurrent a traité en flamand, la question de la *Réunion aux Pays-Bas de la Gueldre et des provinces voisines*. MM. Wauters, Juste et Poulet sont chargés de l'examiner. L'ordre du jour appelle la nomination des délégués chargés de se joindre au bureau de la classe, pour proposer des candidats aux places vacantes. MM. Thonissen, Faider et Wauters sont désignés. La séance se termine par la lecture de deux travaux pleins d'intérêt. M. Rivier, expose la vie du jurisconsulte Messin. Chansonette, qui mourut vers 1560 après avoir rempli d'importantes fonctions à la Cour impériale. Cette biographie a été écrite pour servir d'introduction à une collection de lettres inédites de Chansonette, lettres qui constituent des documents intéressants pour l'étude du XVI^e siècle.

M. Thonissen lit un second fragment de ses études sur la législation criminelle à l'époque mérovingienne, fragment où l'auteur a réuni des données nombreuses sur les peines corporelles que les rois et les juges prononçaient, et dont le caractère cruel, ainsi que la variété, donne l'idée la plus triste de cette période barbare.

CLASSE DES BEAUX ARTS. — *Séance du 7 février.* — Pour se conformer aux prescriptions du règlement des grands concours, M. E. Diltiens, lauréat du concours d'architecture de 1871, a fait parvenir un rapport sur ses études et sur ses travaux au gouvernement, qui en a saisi la classe des Beaux-Arts de l'Académie. M. Balat a examiné ce rapport et en donne l'analyse. C'est de Londres que M. Diltiens adresse un exposé de ses observations. Il a été, dit-il, frappé du caractère de grandeur et de noble simplicité que présentent un grand nombre d'édifices: clubs, grands hôtels, gares de chemins de fer, construits de nos jours. Il loue les architectes anglais d'avoir pris des modèles à Rome et à Florence, parmi les plus belles productions de la Renaissance italienne. Le lauréat signale également le talent avec lequel le style ogival est traité par les Anglais, qui ne l'ont jamais abandonné, et qu'ils ont réussi à soumettre à toutes les exigences de la vie moderne. Tout en admirant les vieux édifices comme Westminster et Saint-Paul, il remarque l'heureux parti qu'on a tiré, à Londres, de l'emploi de matériaux de différentes couleurs dans beaucoup de constructions modernes, notamment à Albert Hall et dans le monument élevé à la mémoire du prince Albert.

M. Diltiens aborde, en terminant, un tout autre sujet. Il pense qu'il y a de grands inconvénients dans l'obligation imposée au lauréat de fournir une œuvre originale dès la seconde année de ses voyages et de

donner ensuite la restauration d'un monument important. Le temps qu'il emploie à ces travaux le détourne d'études qu'il pourrait faire plus fructueusement dans les pays étrangers compris dans l'itinéraire de ses voyages. Il peut y avoir quelque chose de fondé dans ces observations du jeune architecte. La classe des Beaux-Arts décide qu'elle examinera la question pour en faire, s'il y a lieu, l'objet d'une communication au gouvernement.

La classe s'occupe ensuite de la *Caisse centrale des artistes belges* qu'elle a créée et dont elle a, comme on sait, l'administration. Elle entend la lecture du rapport sur les progrès de l'institution en 1877 et examine les comptes du trésorier. L'avis de la Caisse centrale est aujourd'hui de près de 230 mille francs, après environ 25 ans d'existence. Les institutions semblables qui existent à Paris ont eu une fortune plus rapide; mais elles ont été souvent favorisées par de généreux donateurs, ce qui n'a pas eu lieu ici.

M. Gevaert a fait, relativement à de certaines parties de l'organisation des grands concours de composition musicale, des propositions de modifications qui seront examinées, d'ici à la prochaine séance, par une commission spéciale.

Dans cette même séance ont été installés les membres nommés au mois de janvier et ont été communiquées des lettres de remerciements des correspondants étrangers.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. *Séance du 20 janvier.* — Parmi les pièces de la correspondance, il y a lieu de signaler un rapport du Comité du congrès géologique international à Paris, annonçant que cette réunion aura lieu le 19 août prochain et durera une quinzaine de jours. Les présidents des principales sociétés géologiques de l'Europe ont été adjoints au Comité; la Société géologique de Belgique est du nombre. L'assemblée vote l'impression, dans les *Mémoires*, d'une réponse de M. A. Dumont à une note de M. Bogner sur les couches de charbon découvertes dans le Limbourg néerlandais; d'un travail de MM. Briart et Cornet sur la craie brune phosphatée de Ciplly; d'un travail de M. Faly intitulé: « Étude sur le terrain houiller. La faille du Midi, depuis Binche jusqu'à la Sambre. »

M. G. Dewalque communique un article du *Moniteur*, annonçant que le premier volume des notes manuscrites de Dumont, concernant le terrain crétacé, paraîtra vers la fin du mois. M. Ed. Dupont prétendait que M. Dewalque avait entre les mains la description du terrain tertiaire presque prête pour l'impression, tandis que M. Dewalque répondait que la publication de ces manuscrits exigeait une laborieuse révision. Il semble, dit M. Dewalque, que l'événement prouve bien que j'avais raison, puisque mon contradicteur est réduit à offrir au public le terrain crétacé.

M. G. Dewalque annonce ensuite qu'il adresse des observations aux Chambres, au sujet de l'organisation du service de la carte géologique. Il présente en même temps des cartes géologiques manuscrites qu'il annexe à ces observations. Ce sont 1^o *Carte géologique de la Belgique et des provinces voisines*, une feuille au 1:500,000; 2^o *carte géologique* au 1:200,000, feuille de *Cowin*, de la carte de Vander Maelen; 3^o *la même*, sur une planchette du dépôt de la guerre; 4^o *la même*, feuille de *Verviers*, d'après la carte de Vander Maelen.

L'auteur ajoute à cette exhibition quelques observations, dont une partie sera reproduite prochainement dans une brochure destinée à servir de texte explicatif à la *Carte géologique de la Belgique et des provinces voisines*.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. — *Séance du 5 janvier.* Président M. Roelofs. M. H. Donkier donne lecture d'une note de M. Heylaerts sur la chenille et les métamorphoses de l'*Acidalia herbariata*. Le même membre fait voir la variété de *Vanessa cardui L.*, dont il a été question dans la séance du 1^{er} décembre; une deuxième variété de la même espèce, prise

à Tile-se; la variété *Ichnusoides*, de Selys de V. *urtica* prise à Huy; une aberration de *V. C.* — *album* appartenant aux collections du Musée. M. Dufour annonce avoir reçu trois exemplaires de la variété *Satyrus semele* provenant de Heyst. M. de Selys-Longchamps donne lecture d'une notice de M. Brongniart sur la découverte d'un Orthoptère coureur de la famille des Phasmiens, dans les terrains supra-houillers de Commeny (Allier) (*Protophasma Dumasilii*), et d'une lettre de M. H. Scudder sur l'*Acridium peregrinum*. M. de Borre lit deux notices de M. C. Emery, l'une contenant la liste des fourmis de la collection C. Van Volxem, avec la description d'une espèce nouvelle, l'autre relative aux Morlelides du voyage du même entomologiste au Portugal et au Maroc. Le secrétaire présente la liste des Cistellides, Lagridés et Pédilides rapportés de ces pays par C. Van Volxem, et des extraits d'une lettre de M. Nilis, donnant le résultat de ses chasses aux Iles Shetland. M. Stevens fait passer sous les yeux de l'assemblée un spécimen de *Deiopeia pulchella* qu'il a pris à Louvain, le troisième pris en Belgique. M. H. Doncker donne une liste d'additions à la faune belge des coléoptères.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE. Février. R. Baumstark. Un mot sur l'avenir de l'Espagne. — Aymé Cécyl. Une rancune, nouvelle. — La Saint-Barthélemy. — A. de Bailliet. Les plumes de paon, satire. — Ch. Verbrugghen. Les fouilles de Ninive et de Babylone. — J. Hocq. Du droit d'intervention et de la politique de la Russie. — Ch. Woeste. Le pays et l'armée, par le général Goethals. Bibliographie.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 1877. 6^e aflevering. Max. Rousses. Brieven uit Spanje naar huis. — Virginie Loveling. Bloemengechenken. — H. de Hoon. De Grondwet van het Duitsche Rijk. — J. de Geyter. Fragment uit Levenslust. — J. A. van Droogenbroeck. Voor de Smisse. — G. Anthéunis. Doodendans. — Briefwisseling: Lieven van Ghendt, jun. Nederlandsche boekjes op geographisch gebied. — F. E. Staatkundig Overzicht. — Boekbeoordeelingen.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. T. XVI. N° 1. Procès-verbal de la séance du 6 mai 1877. V. Trévisan. *Conspectus Ordinum Prothallophytum*. Note sur la tribu des Piatyatomées de la famille des Hypoxylacées. N° 2. Procès-verbal de la séance du 23 juin 1877. — F. Crépin. Les études de M. Grand'Eury sur la flore carbonifère. — Th. Durand. Note sur quelques plantes nouvelles ou rares pour la flore liégeoise.

Bamberger (L.). L'or de l'Empire. Etudes sur l'étalon monétaire et le change, traduites par J. Arnoldy et E. Van der Rest. Brux., Toint-Schier, 1877. 8°.

Brown (A. M.). Molière poète et comédien. Etude au point de vue médical. Brux., Manceaux, 1877. 8°.

Courtroy (R.). Sur la liquéfaction et la solidification des gaz permanents. 8°. Extr. des Annales belges vétérinaires, févr. 1878.

De Croes (P.). An ien droit Belgique. Histoire du droit criminel et pénal dans le comté de Flandre. Brux., F. Larcier, 1878. 8°.

Gillekens (L. G.). Traité de la taille et de la culture des arbres fruitiers, 3^e édit. Brux., Manceaux, 1878. 8°. 6g.

Hoger (Paul). Etude critique et expérimentale sur l'émigration des globules du sang: Bruxelles, Manceaux, 1878. 8°.

Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu, recueillis et publiés par M. Avenel. Tome VIII. Additions, corrections, errata généraux et table générale des matières. Paris, imprimerie nationale, 1877. 1 vol. 4°.

Oppelt (G.). Notre siècle, revue biographique internationale des notabilités de tous les pays, illustrée de nombreux portraits, 1^{re} année. N° 1. Bruxelles, Bogaerts, 1878. 4°.

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Janvier. Ch. Levêque, Abélard. Etude sur le drame de Ch. de Rémusat, publié par Paul de Rémusat. — Ad. Vuitry. Dépenses du roi. Administration des finances aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles (suite). — Discussion sur le luxe et les formes de gouvernement suite à la lecture d'un Mémoire de M. Baudrillart sur le même sujet. — Droyn de Luys.

Notice sur une maison de refuge à Philadelphie — J. Rambosson. Influence de la musique sur le physique et sur le moral. — Geoffroy. Le 4^e centenaire de l'Université d'Upsal.

Dans la *Contemporary Review* M. Max Müller publie une étude intitulée: Origine de la raison. Parmi les autres articles, nous remarquons: La stabilité de notre Empire indien, par S. J. Owen; Mythologie des forêts et des champs, par W. R. S. Ralston; Les trois théories en conflit sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, par le chanoine Curteis.

Fraser's Magazine. La politique du ministère Beaconsfield. Origène et Celse. Le comte Cavour. Une visite aux antiquités troyennes de Schliemann.

Nineteenth Century. W. E. Gladstone: La paix à venir. G. Chesney: L'importance de l'Inde pour l'Angleterre. H. C. Bastian: Génération spontanée. H. Sandwith: Les Turcs en Arménie. F. Pollock: Spinoza. J. Holm: Notre armée et le peuple. De Beaufort: Allemagne et Hollande.

Deutsche Rundschau. Janv. F. Kapp. Der deutsch-amerikanische Buchhandel. — J. von Hartmann. Militärische Nothwendigkeit und Humanität. — R. Sohm. Die Stellung der Frau im deutschen Recht. — P. Güzfeldt. Die Loango-Küste. — H. von Brandt. Berlin im Oct. u. Nov. 1848.

Unsere Zeit. 15. Janv. Zur innern Geschichte Schwedens von 1862 bis 1877. — M. W. Meyer. Die Kometen und die kosmischen Meteore. — England seit 1870

Augsb. Allgem. Zeitung. Beilage 13-14. Jacob van Maerlant. 1 et 2.

Nuova Antologia. 2^e 5^e vol. 7. fascic. 1. R. Bonghi. Le parti clerical et le P. Curci. — D. Gnoli, G. G. Belli et ses œuvres inédites.

LES LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre: la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 90 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir: 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les neuf premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Bruxelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les quatre premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,
Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique: un an, 13 francs; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE
21, rue des Chapeliers, 21

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 5 - 3 MARS 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — EM. OUVERLEAUX. Les rabbins français. — Bulletin littéraire. — Botanique. — Publications périodiques. — Association internationale africaine. — La Brabançonne. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Les rabbins français du commencement du quatorzième siècle. (Histoire littéraire de la France, t. XXVII) publié par des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Imprimerie nationale, 1877.)

On se représente généralement les juifs du moyen âge comme une population ignorante et superstitieuse, exclusivement adonnée au négoce et à l'usure. Bien des gens ignorent qu'il existait à cette époque une littérature hébraïque, aussi vivace et aussi féconde que celle des peuples au milieu desquels les juifs étaient répandus. L'Espagne, la France et l'Italie furent le théâtre de leur brillante activité d'esprit. Il suffirait, pour faire cesser la surprise produite par ce que nous avançons, de parcourir le nouveau volume de l'*Histoire littéraire de la France*; l'analyse, pour ainsi dire sommaire, des productions juives durant une période relativement restreinte, occupe dans ce volume une place très-considérable.

Ce n'est que depuis quelques années que la critique littéraire est arrivée à quelque précision dans l'étude de la littérature rabbinique; aussi, sans vouloir reprendre l'œuvre de ceux qui l'avaient précédé, M. Renan, le rédacteur de l'article consacré aux rabbins français du commencement du XIV^e siècle, a-t-il été obligé de remonter en arrière, pour rectifier et compléter les notices publiées par ses devanciers dans les volumes antérieurs, et pour donner à son travail un enchaînement indispensable. Il eut pour collaborateur spécial M. Adolphe Neubauer, un des savants les plus versés dans la littérature rabbinique. Après avoir visité les collections de Saint-Petersbourg et rédigé le catalogue des manuscrits hébreux de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, M. Neubauer fut chargé, en 1868, 1872 et 1873, par le ministère de l'instruction publique de France, de rechercher dans les bibliothèques du midi et de l'est de ce pays et dans celles de l'Italie, de l'Espagne, de la Suisse et de l'Allemagne, les documents concernant l'histoire des rabbins français. C'est sur les notes et les mémoires de M. Neubauer que M. Renan rédigea le travail dont nous allons essayer de donner un aperçu.

Au XIII^e siècle, les juifs, généralement maltraités et toujours suspects dans le nord et l'ouest de la France, jouissaient au con-

traire de certains privilèges dans l'est et surtout dans le midi. Dans la Provence, où il n'était pas une seule ville qui n'eût des juifs en grand nombre, ils étaient protégés; et à Marseille, par exemple, ils jouissaient des mêmes droits que les autres citoyens. Mais, à partir de ce siècle, leur état politique ne nous présente plus qu'une suite de persécutions sans nombre. Malgré les vexations auxquelles les juifs étaient en butte, leur activité littéraire fut immense; mais, à part de très-rare exceptions, le monde israélite, sous ce rapport, était fermé aux chrétiens. La langue hébraïque même n'avait éveillé que de loin en loin la curiosité de quelques savants ecclésiastiques, et d'ailleurs elle inspirait une certaine défiance, à cause de la renommée dont jouissait alors la littérature rabbinique. Les juifs, de leur côté, ne laissaient point leur savoir se divulguer au dehors. S'ils écrivaient, c'était pour leurs coreligionnaires; s'ils enseignaient, ce n'était également que dans leurs juiveries, où l'on venait souvent de bien loin assister aux leçons des rabbins célèbres. Cependant, l'école de médecine de Montpellier fut redevable aux juifs de ses commencements et de ses premiers progrès; et, selon toute apparence, ils se maintinrent longtemps dans le droit qu'on leur avait accordé, d'y étudier et d'y enseigner.

Sous le rapport littéraire, nous devons distinguer, en France, les juiveries du nord et celles du midi. Celles du nord avaient produit une école exégétique qui, durant un siècle, brilla d'un vif éclat. Depuis la fin du XI^e siècle jusque vers la fin du XII^e, les études rabbiniques y prirent un grand développement. Ce fut la belle époque du judaïsme moderne, et les productions de Raschi, le célèbre fondateur de cette école, en si grande vénération parmi les juifs, fixèrent également l'attention des chrétiens, qui ne dédaignèrent pas de s'aider de ses lumières.

Mais cette école déclina vers la fin du XII^e siècle, et, au siècle suivant, les folies de la cabbale prirent chez les juifs les plus grands développements. La cabbale, dans la véritable acception du mot, n'est autre chose que l'étude de la philosophie reçue par tradition. Ainsi nous voyons l'école cabbalistique d'Espagne développer le mysticisme sous la forme philosophique et s'élever aux plus hautes conceptions de la métaphysique. Mais, à côté de ces philosophes dissertant sur l'essence et les attributs de Dieu et sur les mystères de la religion, il y eut d'autres cabbalistes qui, substituant des nombres et des lettres aux idées et aux mots, s'évertuaient à tourner dans tous les sens les phrases de l'Écriture et à donner, au moyen de toute espèce de calculs, des significations nouvelles aux livres sacrés. Par ce moyen, ils y trouvaient tout ce qu'ils voulaient y chercher. C'est dans ces extravagances que tombèrent un grand nombre de rabbins de ce temps, et la cabbale est, pour bien des esprits, tout entière dans cette grossière enveloppe.

Les compositions casuistiques et liturgiques furent également en grand honneur au moyen âge. Nous ne parlons pas des premières, dont il existe un grand nombre, mais qui n'ont qu'un intérêt purement judaïque. Parmi les dernières, nous ne pouvons passer sous silence deux élégies composées à l'occasion de l'effroyable auto-da-fé de Troyes de 1288, et qui furent découvertes dans un manuscrit du Vatican. La première, qui est une espèce de centon hébreu, a été récitée officiellement dans les synagogues. La seconde est un des monuments les plus curieux de l'ancienne littérature française. Nous disons française, et non pas hébraïque, car cette espèce de complainte est en vers français, quoique transcrite en caractères hébreux. M. Arsène Darmesteter se chargea du déchiffrement de ce texte et le publia dans la *Romania* (t. III) avec une transcription en caractères français. M. Renan la reproduit dans l'*Histoire littéraire* et il ajoute :

Telle est cette pièce unique, d'un si grand intérêt au point de vue de la philologie, de la littérature et de l'histoire. On y trouve l'accent profond et contenu de la passion vraie, et personne ne la lira sans émotion. La simplicité, la grandeur, la sobriété qui la caractérisent forment un singulier contraste avec l'afféterie de la pièce hébraïque. On ne saurait citer un meilleur exemple pour prouver la supériorité de la langue populaire sur la langue pédante des docteurs, quand il s'agit d'exprimer un sentiment vrai.

D'autres ouvrages des rabbins ont encore une importance capitale pour l'étude des origines de la langue française. On trouve dans les commentaires de Raschi et de ses continuateurs un grand nombre de mots français transcrits en caractères hébreux. Outre ces mots que l'on rencontre épars dans les gloses, et dont M. Renan cite un grand nombre, la littérature rabbinique a produit des glossaires spéciaux avec traduction française, transcrite d'après le même procédé. MM. Darmesteter, Neubauer et Boehmer nous ont fait connaître, dans ces dernières années, quelques-uns de ces ouvrages, dont on comprendra aisément l'importance pour l'histoire de la phonétique française, à cause de la différence radicale de l'alphabet hébreu et de l'alphabet français, et à cause des combinaisons auxquelles a donné lieu cette différence. De plus, certains traités grammaticaux des rabbins suppléent, jusqu'à un certain point, à l'absence de grammaire contemporaine de la langue d'oïl.

Le progrès grammatical, dû à la connaissance du système des racines trilitères, laquelle s'était introduite en France par le midi sous l'influence des Qimhi, famille émigrée de l'Espagne, se fait aussi sentir dans le nord vers la fin du XII^e ou au commencement du XIII^e siècle. Ce fut à cette époque que des relations plus fréquentes s'établirent entre les deux parties du judaïsme français.

« Les communautés juives les plus éloignées les

unes des autres, dit M. Renan, avaient entre elles des communications continues; des juifs de Russie eux-mêmes venaient en France pour fréquenter les écoles des rabbins célèbres. Il eût été singulier qu'un système grammatical qui constituait un progrès aussi considérable que faisait le système de l'école espagnole, ne fût pas vite adopté par les rabbins du nord.

Après les grammairiens viennent les traducteurs. Mentionnons Berakyah, sur l'individualité duquel on est encore loin d'être fixé. La collection des fables qui porte son nom sont des imitations de celles qui ont eu cours chez tous les peuples; et peut-être même quelques-unes seraient de son invention. Les rapports qui existent entre les fables de Marie de France et celles de Berakyah peuvent encore être intéressants pour l'histoire de la vieille littérature française. Disons aussi en passant qu'il existe un autre Ysopet hébreu, dont l'auteur ou le traducteur est inconnu; et n'oublions pas non plus les traductions hébraïques de *l'Image du monde*.

Tandis que les rabbins du nord s'occupaient principalement de rédiger, pour l'éclaircissement de la Bible et du Talmud, des gloses ou postilles, qui furent plus tard imitées par les chrétiens, ceux du midi préféraient les traités ou les commentaires plus suivis. Les communautés de Narbonne, de Lunel, de Montpellier, de Trinquetaille, de Tarascon, de Posquières, etc., produisirent à cet égard des rabbins dont la renommée se répandit au loin. L'activité littéraire était plus grande dans le midi que dans le nord; de toutes parts les disciples accouraient en foule aux leçons des docteurs, qui ne le cédaient à ceux du nord ni en nombre, ni en mérite. Ce genre d'étude était non-seulement la preuve de l'attachement profond des juifs à leur foi religieuse, c'était aussi, en quelque sorte, une occupation agréable et même un amusement pour ces hommes séparés de la société générale de leur temps.

On trouve également chez eux beaucoup de controversistes. La controverse religieuse entre le judaïsme et le christianisme date des premiers temps de l'Eglise et se continua à travers le moyen âge, excitée surtout par des juifs convertis.

Le plus important service que les israélites du midi rendirent aux sciences, fut la traduction en hébreu d'ouvrages arabes dont beaucoup sont aujourd'hui perdus dans la langue originale. La connaissance de l'arabe ayant été introduite en Provence par quelques familles venues d'Espagne, dont la plus connue est celle des Tibbonides, tous les juifs désireux de savoir se mirent à étudier et à traduire les ouvrages des Arabes qui étaient alors les maîtres dans les sciences naturelles et la philosophie.

Ils s'adonnèrent particulièrement à l'étude de la médecine, et traduisirent en hébreu un grand nombre d'ouvrages médicaux, soit de l'arabe, soit du latin ou de langues vulgaires. Malgré les défenses et les excommunications formulées par les papes et les conciles, les chrétiens s'adressaient à eux dans leurs maladies; et cette réputation médicale des juifs se maintint jusqu'au xvi^e siècle.

Ils s'initiaient aux systèmes philosophiques d'Averroès et de Maimonide, et un des plus célèbres parmi les traducteurs du premier fut le rabbin Jacob Antoli. Jusqu'alors les écoles de l'Occident n'avaient eu qu'une connaissance assez imparfaite des doctrines aristotéliques; mais, vers le milieu du xiii^e siècle, elles furent importées en Allemagne sous l'influence de l'empereur Frédéric II et

s'y développèrent, grâce aux travaux de Jacob Antoli et du chrétien Michel Scot.

C'est ici que vient se placer un événement considérable dans l'histoire littéraire des juifs. Malgré leur respect superstitieux pour leurs prescriptions religieuses, même les moins rationnelles, Maimonide avait proclamé dans le *Guide des égarés*, qu'il n'y a de véritable interprétation de l'Écriture que celle qui ne s'écarte point du sens naturel. Il disait que les préceptes de la loi ont chacun une cause spéciale et qu'ils n'ont point pour unique motif la volonté de Dieu. Jamais opinion aussi hardie n'était venue d'un théologien. Cette philosophie péripatéticienne sans réserve, ce rationalisme absolu excitèrent une profonde émotion dans les synagogues de Catalogne et de Provence; et cette agitation, qui avait pris naissance dans les premières années du xiii^e siècle, dura encore au commencement du siècle suivant.

On s'accusait mutuellement d'hérésie, dit M. Renan; on se lançait de part et d'autre l'anathème. En 1305, un synode tenu à Barcelone sous la présidence du célèbre Salomon ben Adréth, chef de la synagogue de cette ville, défendit, sous peine d'excommunication, l'étude de la philosophie avant l'âge de vingt-cinq ans.

Cette lutte ardente fut l'occasion d'une vaste correspondance, qui nous a été conservée en grande partie par un des rabbins orthodoxes, Abba Mari, dans une collection connue sous le titre de *Minhath quenaath* (Offrande du zèle). *L'Histoire littéraire* nous donne d'abord une collation du texte imprimé et des différents manuscrits de ce curieux ouvrage, ensuite une analyse très-détaillée des lettres qu'il renferme. Nous y voyons quel était l'esprit qui animait les synagogues du midi, nous assistons à une des luttes les plus intéressantes de la philosophie et de la théologie. Malgré les excommunications que les orthodoxes lancèrent aux philosophes, ceux-ci finirent par l'emporter, et, au xiv^e siècle, la philosophie averroïste fut chez les juifs plus florissante et plus honorée que jamais.

La poésie fut aussi très-cultivée par les juifs de Provence. Ils nous ont laissé un grand nombre de poèmes de tous genres: pièces liturgiques, dont quelques-unes sont conservées dans les rituels, élégies, épîtres, poésies allégoriques, satiriques et didactiques, comme le poème éthique et philosophique de Lévi ben Abraham.

La poésie hébraïque du moyen âge n'est en rien comparable à l'ancienne; elle n'a rien de l'enthousiasme des psaumes, et la plupart de ces poèmes sont totalement dénués d'imagination. En Espagne seulement on trouvait la vraie poésie hébraïque, à l'époque où y florissait aussi la littérature arabe. Dans le midi de la France, comment n'en aurait-il pas été autrement, lorsque nous voyons des rimeurs habiles se livrer à des tours de force inimaginables de versification? Ainsi, par exemple, ils nous ont laissé des poèmes relativement étendus dont tous les vers finissent par la même rime, d'autres dont tous les mots commencent par la même lettre; et même nous trouvons la mention d'un poème qui, étant lu de droite à gauche, donnait un sens tout à fait opposé à celui qu'il avait quand on le lisait de gauche à droite. Ces sortes d'écrits, dont les expressions sont généralement obscures, ont, à défaut de poésie, le mérite de nous donner des détails sur des faits historiques ignorés et sur la vie intérieure de la société juive de ce temps. Nous devons cependant reconnaître que les poètes de la famille Ezobi ont laissé quelques pièces remarqua-

bles par l'harmonie, la clarté et l'élégance du style.

Voilà, trop brièvement esquissé, un aperçu de ce que renferme sur les rabbins français le nouveau volume de *L'Histoire littéraire*; quelque intérêt qui s'attache à un tel sujet, nous devons nous arrêter dans notre examen. C'est la première fois que cette grande compilation donne à la littérature rabbinique une part si étendue. Les notices que l'on y a consacrées dans les volumes précédents sont très-courtes et les auteurs sont restés dans les généralités connues. Mais cette fois, MM. Renan et Neubauer ont eu recours aux sources mêmes et ont mis à contribution tout ce qu'a produit la littérature hébraïque. Presque tout y est neuf, les détails biographiques et bibliographiques y abondent; et cette œuvre considérable présente partout une critique aussi assurée qu'on peut la rencontrer dans cette partie de l'érudition, qui ne présentait jusqu'ici qu'un véritable chaos.

EM. OUVRELEAUX.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Democracy in Europe: a History by sir Thomas Erskine May. Londres, Longmans, 1877. in-8°.

On pourrait croire, en lisant le titre de cet ouvrage, que l'auteur s'est inspiré, sinon des doctrines, au moins de la manière de Tocqueville dans son célèbre travail *La démocratie en Amérique*. Mais il suffit d'un coup d'œil pour constater une profonde différence dans la méthode adoptée par l'un et l'autre historien. Tandis que chez Tocqueville la forme est souvent abstraite, sir Thomas May préfère le récit historique, qu'il interrompt rarement pour se livrer à des considérations générales: ce n'est pas l'œuvre d'un philosophe qui cherche à mettre en relief des théories favorites, c'est celle d'un savant qui veut faire comprendre, par l'exposé des faits, comment sont nées les grandes questions sociales qui agitent notre époque.

« Aucune question politique du jour, dit-il, n'éveille autant l'intérêt que celle des progrès de la démocratie dans les Etats européens; elle se lie intimement aux intérêts de la société et à la prospérité des nations. Les uns l'envisagent avec satisfaction et confiance; d'autres avec répugnance et effroi. Quoi qu'il en soit, il faut chercher à connaître les causes auxquelles ces progrès doivent être attribués, jusqu'à quel point ils ont influé sur le bon gouvernement des Etats, quels ont été leurs dangers et le mal qu'ils ont produit. Une étude attentive de l'histoire, qui nous mette en état d'établir quelques vérités politiques et d'écarter bien des préventions, nous conduira à une meilleure intelligence de cet important objet. C'est en me plaçant à ce point de vue que je me suis efforcé de suivre les destinées de la démocratie et de la liberté politique à travers l'histoire des Etats européens. »

Le mot démocratie a été pris dans bien des acceptions différentes, que l'auteur examine sans s'arrêter lui-même à une définition précise. Il le prend dans son sens le plus large, abstraction faite de la forme de gouvernement. Autant il y a de degrés et de formes de liberté, autant il y a de degrés et de formes de démocratie. L'idée est aussi large et aussi limitée que la chose peut l'être dans l'application. A défaut de définition, M. Th. May renvoie le lecteur à son livre.

Après une introduction, dans laquelle sont passées en revue les conditions religieuses, sociales et physiques qui déterminent les progrès de la liberté, l'auteur examine comment le principe populaire a exercé son action dans les Etats de l'ancien monde. L'Orient ne nous offre guère d'autre exemple de libre développement que celui de la nation juive, la plus intelligente de l'Orient et chez qui l'esprit de liberté fut réellement vivace. Il en est tout autrement chez les peuples de l'Occident, dont l'histoire

est en grande partie celle des luttes qu'ils ont soutenues pour conquérir la liberté politique et religieuse.

Dans les Etats anciens de l'Europe, la vie publique était accessible à tous les citoyens libres; mais en Grèce, comme à Rome, cette participation directe au gouvernement n'était possible que grâce à l'existence de l'esclavage. De part et d'autre, l'absence d'une classe moyenne rendit impossible l'établissement de républiques démocratiques. L'avènement du christianisme profita à la cause de la liberté et de l'égalité, et, en aidant à la constitution de cette classe moyenne, éleva le niveau de la société. Après le tableau des luttes qui conduisirent les républiques italiennes à la liberté, de l'établissement d'une démocratie pure en Suisse, l'histoire des Pays-Bas présente à son tour à l'historien deux phases remarquables : les progrès des institutions municipales, puis la lutte qui s'engagea pour la défense des libertés civiles et religieuses. A cette lutte pour le droit de la conscience se rattache l'histoire de l'oppression espagnole et l'établissement d'une république qui, étant née bien moins de convictions arrêtées que de la nécessité de la résistance, eut pour base un principe essentiellement aristocratique; aussi se transforma-t-elle bientôt en monarchie.

Pour sir Thomas May, l'histoire de la France est celle de la démocratie, et pas de la liberté. Il y voit une démocratie sauvage renversant les lois, les institutions avec une rage aveugle et nageant à travers des torrents de sang, à la poursuite d'un fantôme de république démocratique ou communiste.

« Le sort de la France, dit-il en concluant, est encore en suspens. Après 90 années de révolution sans liberté, après de sanglantes guerres civiles et de sanglantes proscriptions, après de nombreuses expériences de formes républicaines, impériales, monarchiques, qui pourrait présager ce que l'avenir réserve à ce pays? Les extravagances de la démocratie ont décrié le gouvernement du peuple; les usurpations et le manque de loyauté de ses chefs ont ébranlé la confiance dans la loi et l'ordre. La France a favorisé les progrès de la liberté chez d'autres sans se l'assurer à elle-même; elle a travaillé à la liberté sociale; mais, à part l'esprit de nivellement qui domine chez le peuple, elle est aussi éloignée que jamais de son but. »

Ce jugement sévère, que l'on a taxé de partialité, est heureusement atténué par les considérations que sir Thomas May y a jointes. Au moins reconnaît-il que la vitalité dont la France a fait preuve dans ces derniers temps ne doit point faire désespérer de son avenir. « La France, dit-il, est toujours forte et puissante. Si elle sait profiter des leçons du passé, elle pourra encore fonder un gouvernement digne de la confiance de toutes les classes et de la grandeur et des lumières du pays. »

Tout autres sont les conclusions qu'il tire de l'histoire d'Angleterre. Ici, il montre comment les droits et les franchises populaires s'acquerraient, se conservent, s'étendent, se développent sans bouleversement de la constitution politique originelle : c'est une histoire de réformes et non de révolutions; c'est l'histoire d'une monarchie dans laquelle le peuple a acquis toutes les libertés d'une république, d'un pays dans lequel monarchie, aristocratie et république sont confondues.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage de sir Thomas May. Il a éveillé l'attention en Angleterre; mais, malgré sa valeur, il ne doit pas être lu sans réserves. « C'est, dit l'*Athenæum* de Londres, l'œuvre d'un savant, d'un esprit cultivé; mais il ne porte pas la philosophie de l'histoire bien au delà du point qu'elle a déjà atteint. Comme la plupart des ouvrages conçus sur une base très-large, il n'est pas sans quelques inexactitudes. Néanmoins, il contient une vaste quantité de détails intéressants et instructifs relativement à un des plus grands sujets qui puissent occuper l'esprit humain. »

Molière poète et comédien. Etude au point de vue médical, par le docteur A. M. Brown. Traduit de

l'anglais par G. Lennox. Bruxelles. Manceaux, in-8° de 95 pages.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. le docteur Brown quand il dit que « les recherches faites sur tout ce qui se rattache au grand poète comique français laissent peu de champ libre aux explorateurs. » La critique ne peut jamais prétendre avoir dit le dernier mot sur les productions de l'homme de génie, et c'est en cela surtout qu'éclate leur supériorité : elles sont toujours jeunes parce qu'elles donnent lieu à des aperçus toujours nouveaux. M. Brown, d'ailleurs, met lui-même cette vérité en évidence : le point de vue auquel il s'est placé lui a permis, en effet, de publier une étude qui se distingue par l'originalité, non moins que par une forme élégante et une connaissance approfondie de la vie et du théâtre de l'immortel auteur français. Molière et la médecine! Ces deux seuls mots rappellent l'œuvre presque tout entière du grand poète, car depuis le *Médecin volant*, une pièce de début, jusqu'au *Malade imaginaire*, il n'a cessé de faire la guerre aux membres de la Faculté et à leurs pratiques. Tantôt ce sont des engagements en règle, tantôt de simples escarmouches; mais toujours il est sur la brèche, et il y meurt en jouant le célèbre personnage d'Argan.

L'origine de cette lutte, les travers du corps médical, ses prétentions outrées, que Molière railla si impitoyablement, sont très-bien exposés par M. Brown :

Un changement tendait à se produire dans les mœurs et usages des praticiens comme dans leurs idées; on demandait à grands cris une réforme médicale. Les chirurgiens prétendaient à l'indépendance qu'on leur avait si longtemps refusée en dépit de leurs mérites, les barbiers élevaient la voix pour réclamer de nouveaux droits, les apothicaires mêmes montraient qu'ils se sentaient méconnus. Dans cet ordre d'idées comme dans beaucoup d'autres, une révolution pouvait seule redresser les griefs existants; au reste, la lutte de l'ancienne école et de la nouvelle nécessitait des réformes immédiates qui étaient partout déjà en voie d'exécution.

Dans cette joute des deux partis, au point de vue intellectuel comme sous le rapport social, Molière fut, à son insu peut-être, un des champions les plus actifs de la cause du progrès. Il stigmatisa des notions que la tradition seule justifiait, et aussi le verbiage scientifique que les pédants de l'Ecole persistaient à employer, bien que partout ailleurs il fût en désuétude. Les docteurs en philosophie pouvaient reconnaître dans ses comédies la manie qu'ils avaient d'appeler à tout propos les formes logiques à l'appui de leurs dires les plus ordinaires, tandis que le respect outré des médecins pour Galien ou Hippocrate était également ridiculisé de main de maître. Les Diafoirus et consorts étaient d'ailleurs pour Molière des antagonistes dignes de sa colère : leur esprit de corps étroit et exclusif, leur jargon macaronique, leur mode de procéder, tout cela était beau sujet à philippiques pour la comédie. Ce n'était point assez cependant. Bientôt Poquelin s'attaque aux représentants mêmes de la Faculté... l'ordre tout entier se trouve en butte à ses railleries. Ne dirait-on pas qu'il avait une sorte de vengeance à satisfaire, en même temps que des comédies à écrire, lorsqu'on voit les portraits qu'il trace des guérisseurs attitrés ?

Les doctrines de l'Ecole, l'étude de la médecine, les cérémonies qui l'accompagnaient, l'examen final pour la licence, les procédés bizarres auxquels le malade était obligé de se soumettre, tous ces curieux détails qui attestent une fois de plus combien Molière était un admirable peintre de la nature humaine, sont passés en revue par l'auteur.

Sans sortir de son sujet, M. Brown trace une esquisse rapide de la carrière de Molière, rapporte ses relations avec les membres de la Faculté, compare ses comédies avec celles de Plaute, « qui, lui aussi, s'occupa des praticiens de province et des docteurs de la capitale, réussit admirablement à traiter la délicate question des honoraires, à exposer la confiance illimitée de certains dans l'art de guérir, la naïveté des diagnostics et des bouts de consultations qui méritent d'être lus à côté de *Monsieur de Pourceaugnac* ou de *l'Amour médecin*. »

Le *Malade imaginaire*, dans lequel Molière lance son dernier trait à la médecine, est naturellement l'objet d'une analyse détaillée. Deux longs chapitres sont consacrés à cette mordante satire. En sa qualité de médecin, M. Brown ne néglige aucun des côtés qui offrent de l'intérêt au point de vue où il s'est placé. Après avoir envisagé Molière comme auteur et comme comédien, il étudie son tempérament, sa maladie, recherche les sentiments qu'il entretenait à l'égard de la médecine en dehors du théâtre, l'opinion qu'avaient de lui les médecins, ses contemporains. C'est, comme on le voit, une étude substantielle et complète, qui mérite d'occuper une place honorable dans la bibliographie moliéresque.

Léon Degeorge. *La maison Plantin, à Anvers*, 2^e édition. Bruxelles, Gay et Doucé, 1878. 1 vol. in-8°, III, 67 et 125 pages. Portrait et vue.

En attendant l'apparition d'un vaste travail d'ensemble, historique et descriptif, de l'établissement célèbre dont la ville d'Anvers a fait l'heureuse acquisition, voici une monographie qui renferme de nombreux renseignements et sera fort utile. M. Degeorge conduit le visiteur à travers toutes les salles en décrivant les principales curiosités qui s'y trouvent, non pas avec la sécheresse d'un catalogue, mais avec l'enthousiasme de l'artiste. Son travail est enrichi de nombreux renseignements historiques et bibliographiques, largement taillés dans le rapport de M. F. Van der Haeghen, dans le Mémoire couronné de M. Max Rooses, etc., et enfin, il reproduit les titres des ouvrages recueillis dans les *Annales Plantiniennes* de MM. Ruelens et De Backer.

Grâce à ces emprunts considérables, dont le lecteur est loyalement averti, le livre de M. L. Degeorge comprend beaucoup de choses. Ajoutons qu'il est supérieurement bien imprimé et ordonné, comme le sont toutes les publications de MM. Gay et Doucé.

Nous conseillons cependant à l'auteur de bien revoir, dans une troisième édition, les noms d'hommes et de localités, car, en ce point, les incorrections ne sauraient se compter : elles fourmillent. Il est inutile aussi de donner des notes dans le genre de celle-ci : « Vers 1366, le peintre Van Eyck, de Bruges, avait inventé le moyen de broyer les couleurs avec de l'huile plus ou moins cuite. Cela conduisit à la fabrication de l'encre d'imprimerie (noir de fumée et huile réduite en vernis par la cuisson). » Il serait difficile de réunir, en trois lignes, autant d'inexactitudes ou de conjectures hasardées.

Malgré ces quelques défauts, le livre de M. Degeorge doit se trouver entre les mains de tous les bibliophiles. C. R.

BOTANIQUE.

Les Palmiers, par Oswald de Kerchove de Lenterghem. Paris, J. Rothschild, 1878, 1 vol. gr. in-8°, orné de 228 vignettes et de 40 chromolithographies. — Plusieurs ouvrages d'une haute importance ont été écrits sur les palmiers. Malheureusement, à cause de leur caractère purement scientifique, ils sont à l'usage presque exclusif des botanistes. Ceux qui ne sont pas initiés aux secrets de la science des plantes et qui néanmoins, à divers titres, s'intéressent à ces nobles végétaux, en sont réduits à cette alternative : ou de puiser leurs renseignements à des sources éparses dans des publications toujours difficiles, sinon impossibles à découvrir. C'est en vue de combler cette regrettable lacune dans la littérature botanique, que l'histoire iconographique des Palmiers a été entreprise.

Un éditeur bien connu, M. Rothschild, de Paris, qui semble s'être imposé la tâche de faire aimer l'histoire naturelle par des publications de luxe, a sollicité à cet effet le concours d'un spécialiste très-autorisé, M. O. de Kerchove, de Gand. Un tel choix, dont la petite phalange des botanistes belges peut à

bon droit s'enorgueillir, est d'autant plus flatteur pour celui qui en est l'objet, qu'on voit très-rarement les grands écrivains français réclamer la collaboration des écrivains étrangers. Hâtons-nous de constater que le livre de notre compatriote est une œuvre de vulgarisation qui répond tout à fait au besoin signalé ci-dessus. L'intérêt du sujet, la beauté de l'exposition, de nombreuses et belles figures, une collection très-remarquable de chromolithographies représentant les plus gracieux palmiers de nos serres : tout concourt à en faire un ouvrage de luxe d'une lecture fort attachante, tant pour les hommes de science que pour les gens du monde.

L'auteur commence tout d'abord par intéresser le lecteur à son sujet, en exécutant avec lui le tour du monde d'une façon aussi instructive qu'attrayante. Prenant comme point de départ de ce voyage les côtes de la Provence, il visite successivement, dans la zone voisine de l'équateur, l'Afrique, l'Asie, l'Australie, puis les forêts vierges du nouveau-monde, le véritable Eden des Palmiers, et, à propos de chaque région parcourue, il fait très-habilement ressortir les effets si curieux sur la distribution de ces arbres, du climat, de l'altitude et de la latitude, des courants maritimes, etc. La dispersion des espèces éteintes, qui végétaient pendant les autres périodes géologiques, devait naturellement se rattacher à celles des espèces actuelles; l'auteur a eu, en effet, l'heureuse idée de donner un résumé des notions les plus intéressantes concernant la flore palmique fossile, notions du reste très-peu connues encore et disséminées dans des ouvrages qui ne se rencontrent guère que dans un petit nombre de bibliothèques de spécialistes. La botanique topographique forme en quelque sorte l'introduction d'un chapitre uniquement consacré à la science. Ici, plus particulièrement, se révèle le botaniste. Les articles sur l'organographie, la physiologie et la taxinomie sont très-réussis et témoignent de la connaissance très-approfondie que l'auteur possède de cette vaste famille des Palmiers; il en est de même de l'*Index* général des noms et synonymes des espèces connues, qui rendra des services considérables aux botanistes et aux horticulteurs. En présence de la vogue toujours croissante des Palmiers, un tel ouvrage eût été incomplet s'il n'eût traité de leur culture. Les nombreux amateurs de ces charmants végétaux y puiseront des renseignements d'une haute utilité, car l'auteur est lui-même un cultivateur émérite, dont les serres jouissent d'une grande réputation. Enfin, pour terminer, nous signalerons encore à l'attention la partie concernant l'histoire du Palmier, dans laquelle M. de Kerchove fait preuve d'une profonde érudition. La lecture en est vraiment pleine de charme, surtout en ce qui touche au rôle joué dans les religions des divers peuples par le Palmier, symbole si parfait de la splendeur et de la puissance de la création, et dans la poésie ancienne, qui a emprunté à ce prince des végétaux ses images les plus gracieuses.

La Vie végétale, par H. Emery, in-8° Jésus de 808 pages, avec 420 gravures sur bois et 10 planches chromolithographiées. Paris, Hachette, 1878. — Le livre de M. Emery s'adresse tout particulièrement aux gens du monde, qui y trouveront réunis, sous une forme simple et élégante, les notions les plus indispensables sur l'organographie, la physiologie et les applications des végétaux. Bien que ne visant que le grand public, il est néanmoins au courant des progrès de la science : ainsi on y remarque, brièvement exposées, les discussions soulevées dans ces derniers temps au sujet de la géographie botanique, des plantes irritables, des plantes carnivores, etc. De belles figures et des planches coloriées contribuent puissamment à l'intelligence des questions et sollicitent agréablement l'attention du lecteur, en plaçant sous ses yeux des tableaux aussi fidèles que variés des beautés les plus exquises du monde végétal.

Flora of Mauritius and the Seychelles, by

J.-G. Baker. Londres, R. Reeve, 1877, in-8°. — Cet ouvrage appartient à la série des flores que le gouvernement anglais fait publier sur les colonies. Il est conçu sur un plan où se révèle bien l'esprit pratique national, et écrit dans un style concis et clair dont les botanistes de l'école de Kew semblent seuls avoir le secret. Les résultats des recherches auxquelles l'auteur s'est livré sur la distribution géographique des espèces, méritent de fixer tout spécialement l'attention. M. Baker a constaté que la flore de ces îles, pendant près de deux siècles, a subi, dans sa constitution, de profondes modifications. Le nombre de ses végétaux ligneux indigènes a beaucoup diminué : presque partout les forêts primitives sont tombées sous la hache des colons; à peine en reste-t-il quelques vestiges sur les points les plus inaccessibles des montagnes. Et c'est à l'extension de la culture des plantes économiques, telles que la canne à sucre, qu'il faut attribuer ces mutilations de l'une des flores tropicales les plus riches de l'ancien continent. Actuellement les plantes sauvages connues n'y atteignent que le chiffre de 405 espèces, dont 304 endémiques.

Chose étrange, les relations de cette flore avec celles de l'Afrique et de l'Asie sont toutes contraires à ce que sa position géographique et les conditions climatiques pourraient faire supposer. En effet, d'après la répartition de ses éléments non endémiques, on constate qu'elle est *plus asiatique qu'africaine*; car, pour 66 espèces africaines qu'elle renferme et qui ne croissent pas en Asie, elle en a 86 exclusivement asiatiques et n'ayant jamais été vues sur le sol de l'Afrique.

Où faut-il donc chercher l'explication de ce singulier phénomène? — Ces îles étant séparées de l'Asie par toute la largeur de la mer des Indes, il est évident que les causes actuelles de transport, telles que courants maritimes, vents, animaux, etc., ne peuvent être prises en considération. C'est donc à une époque antérieure, reculée, qu'il faut faire remonter les raisons de l'affinité si intime de ces deux flores. L'existence, dès l'origine, d'une multiplicité d'individus de la même espèce, à laquelle plusieurs botanistes ont cru sérieusement, pourrait rendre compte de ce fait extraordinaire; mais cette existence est plus que problématique, nous n'y voyons même qu'une hypothèse toute gratuite à laquelle on ne peut s'arrêter. Il nous semble plus rationnel d'expliquer la présence d'une si forte proportion de végétaux exclusivement asiatiques, dans ces îles, par l'hypothèse que ces dernières ont été reliées à l'Asie par un continent intermédiaire, qui, depuis longtemps, aurait disparu sous les eaux. Cette manière de voir est, du reste, fortement étayée par des considérations paléontologiques qui établissent l'existence, pendant certaines périodes géologiques, d'un continent indo-océanique rattachant entre elles l'Australie, l'Inde et l'Afrique méridionale.

E. M.

Dictionnaire de Botanique, par H. Baillon. Paris, librairie Hachette et Cie. — Publié par fascicules de 80 pages in 4°, avec de nombreuses figures dans le texte et une planche coloriée. — Cet important ouvrage fait partie de la collection de grands dictionnaires dont la librairie Hachette a entrepris depuis quelques années la publication. Les diverses branches de la botanique y sont traitées avec tous les détails que l'on peut désirer : il forme une véritable encyclopédie botanique. Aucun mot usité en botanique n'est omis; mais ce sont surtout, et avec raison, les articles concernant la physiologie qui sont traités avec de longs détails et d'une façon vraiment remarquable. Tous les groupes végétaux, genres, tribus, etc., sont décrits d'une manière complète, et ils sont souvent l'objet de remarques intéressantes sur les particularités de leur structure et sur leurs affinités; de plus, pour chaque genre, on fait connaître toutes les espèces qui présentent de l'intérêt, soit par leur organisation curieuse, soit pour notre utilité ou notre agrément. La partie historique, dont on regrette l'absence dans presque tous

les ouvrages analogues antérieurs, comprend d'intéressantes notices biographiques et bibliographiques sur tous les botanistes connus.

La partie matérielle de l'ouvrage est très-soignée. Des figures très-claires, qui doivent être au nombre d'environ dix mille, sont intercalées dans le texte et sont destinées, soit à préciser la signification des termes, soit à montrer la structure des divers organes dans une famille ou un genre, soit à faire connaître les espèces remarquables. De plus, une magnifique chromolithographie est jointe à chaque fascicule.

Pour faire apprécier la valeur scientifique de ce dictionnaire, il nous suffira de dire que M. Baillon est un des botanistes les plus compétents de notre époque et qu'il s'est associé, comme collaborateurs, une phalange de spécialistes qui font autorité dans la partie qu'ils sont chargés de traiter.

Un nouveau fascicule de l'ouvrage paraît environ tous les deux mois. Le septième, publié il y a quelques temps, se termine au mot *calice*; de sorte que l'on peut prévoir que l'ouvrage entier en comprendra au moins quarante à cinquante.

A. C.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Les *Mitteilungen* géographiques contiennent la traduction d'un rapport adressé au roi de Suède par le professeur Nordenskjöld relativement à l'expédition projetée vers les régions polaires. Cette expédition, qui aura pour chef M. Nordenskjöld, a pour objet l'exploration de l'Océan glacial au point de vue de l'hydrographie, de la géographie et de l'histoire naturelle, à l'est de l'embouchure du Jenissei jusqu'au détroit de Behring. Si les glaces ne s'opposent pas à la navigation à vapeur, l'expédition suédoise sera la plus importante qui ait été tentée de ce côté depuis le célèbre voyage de Cook. Elle partira probablement de Gothenburg au commencement de juillet 1878.

La découverte du cours du Congo par Stanley a attiré l'attention sur les avantages que le commerce européen est appelé à en retirer. Le docteur Behm dans la Revue géographique des *Mitteilungen* s'occupe de cet objet, sur lequel l'attention est vivement éveillée en Allemagne. Il constate, d'abord, qu'il est très-important que le trafic sur ce grand fleuve ne soit pas monopolisé par les Portugais ou les Anglais, ensuite que l'Allemagne a intérêt à se créer des relations commerciales de ce côté; en troisième lieu, qu'il devrait être établi une entente entre les puissances pour régulariser ces relations aussi bien dans l'intérêt des indigènes que des Européens.

Le docteur Grundemann se fait l'écho des mêmes préoccupations dans l'*Allgemeine Missionszeit-schrift* (1878, n° 1). On se rappelle que, dans la notice consacrée aux voyages de Stanley, l'*Athenæum* a également attiré l'attention sur ce point important.

La *Deutsche Rundschau* publie des *Lettres de Paris* du feld-maréchal de Moltke. Ces lettres ont été écrites en décembre 1856, quand M. de Moltke accompagna à Paris le prince Frédéric-Guillaume au retour d'un voyage qu'il avait fait à Londres. De même que les *Lettres de Russie*, elles ont paru, il y a plusieurs années déjà, à Copenhague, traduites en danois. Ce qui donne de la valeur à la publication de la *Rundschau*, c'est que les lettres y sont reproduites d'après le manuscrit original, que le comte de Moltke a communiqué au directeur. Un programme avait réglé d'avance les détails du séjour du prince à Paris. Le comte de Moltke se borne généralement à noter les impressions qu'il ressent au passage, sans trop les approfondir. Mais le récit est très-légerement tracé et plein de pittoresque. Voici

le portrait qu'il fait de l'empereur tel qu'il l'a observé au premier dîner :

Une certaine immobilité de ses traits et du regard, pour ainsi dire éteint, me frappa. Un sourire bienveillant et même doux domine dans sa physionomie, qui a peu de napoléonien. Il reste le plus souvent tranquille, la tête légèrement inclinée d'un côté, et cette tranquillité, qui ne l'abandonne pas même dans des crises dangereuses, pourrait bien être ce qui impose aux Français remuants. Ce n'est pas de l'apathie, mais l'effet d'un esprit réfléchi et d'une forte volonté, comme les événements l'ont prouvé. Dans le salon, il n'affiche pas un maintien imposant, et dans la conversation, on remarque même un certain manque d'assurance. C'est un empereur, mais pas un roi.

L'impératrice parle beaucoup et montre plus de vivacité qu'on n'est habitué à en rencontrer dans une aussi haute condition.

Un soir, dans un petit cercle, la conversation s'engage sur le magnétisme. M. B. est magnétisé par un médecin présent. Il a très-bien joué son rôle, s'il n'a pas été réellement endormi. Il était en nage et pleurait. Vous souffrez ? — Oui. — Où donc ? — Au cœur. — Vous ne dormez pas bien ici ? — Non. — Où voudriez-vous être ? — Sur quoi l'impératrice interrompt : Ah ! ne posez pas cette question-là, il dit quelquefois des bêtises.

La visite à l'Ecole militaire de Saint Cyr lui suggère ces réflexions :

790 jeunes gens y suivent des cours de deux années d'études pour l'infanterie et la cavalerie. L'établissement est grandiose : il est pourvu de 400 chevaux de selle, de belles collections, de modèles, etc. Il ne paraît pas très-propre. Les élèves se lavent comme dans les casernes, au rez-de-chaussée, à un lavoir commun. Ce qu'il y a de plus propre, ce sont les écuries. Un bataillon faisait l'exercice, et je remarquai que les Français attachent de l'importance à la précision dans le maniement des armes et la marche, précision tout à fait négligée aux parades... Dans le tir, on ne s'en inquiète pas et on n'en attend pas grand'chose en campagne.

La dernière lettre datée de Paris mérite d'être reproduite :

Tu as dû bien t'étonner, écrit-il à sa femme, de la manière dont les feuilles de mon journal te sont parvenues. Je n'ai pas voulu les envoyer par la poste, bien que je n'aie rien écrit qui puisse être interprété en un mauvais sens. Nous sommes reçus partout gracieusement, et si je n'ai guère fait que de l'éloge, c'est que telle est ma conviction intime; cependant il faudra lire entre les lignes. La situation ici n'est pas normale; il serait difficile d'indiquer ce qu'il y aurait de mieux à faire quand elle sera fixée. Personne ne peut être son propre oncle, et le fondateur d'une nouvelle dynastie a une autre position que l'héritier d'une suite d'ancêtres légitimes. Celui-ci suit la vieille ornière, celui-là doit frayer de nouveaux chemins, et à sa personnalité s'attachent des exigences infiniment plus grandes.

Napoléon III n'a rien de la gravité sombre de son grand oncle, ni la tenue d'un impérial personnage ni la démarche étudiée. C'est un homme tout simple, assez petit, dont le visage toujours calme produit tout à fait une impression de douce bienveillance. « Il ne se fâche jamais, il est toujours poli et bon envers nous, ce n'est que la bonté de son cœur et sa confiance qui pourront lui devenir dangereuses. » Voilà ce qui se dit dans son entourage.

En ce moment, il n'y a qu'un parti qui gouverne, et l'empereur lui-même n'est pas toujours entouré des hommes les plus importants de ce parti. C'est dans la nécessité. Louis Napoléon ne peut se servir de caractères qui veuillent suivre leur propre chemin, parce que la direction tout entière des affaires doit rester concentrée dans sa main. Dans des situations réglées on peut laisser à chacun une plus grande liberté; dans la situation actuelle de la France, il n'y a de durable qu'une direction forte, unique, c'est du reste, celle qui convient le mieux au caractère français. La liberté de la presse est ici pour le moment aussi impossible que dans une armée en campagne qui voudrait discuter les ordres du commandant en chef. Louis Napoléon a montré non-

seulement de la prudence, de la décision, de la fermeté, de la confiance en lui-même, mais aussi de la modération et de la douceur. Tout se cache sous un calme extérieur. Ce n'est qu'à cheval qu'on reconnaît en lui l'empereur. Simple pour sa personne, il n'oublie pas que les Français aiment à savoir que la cour de leur souverain est entourée d'éclat. Ainsi quand le petit prince sort, il est précédé d'un piqueur et de trois guides à cheval, le pistolet levé. Un officier avec un piquet de dragons précède, un autre piquet suit la voiture à quatre chevaux. Toutes les gardes présentent les armes à « l'enfant impérial » de huit mois.

La correspondance se clôt par un billet rapportant quelques incidents du départ et du voyage jusqu'à Carlsruhe. En traversant les Vosges, M. de Moltke éprouva une impression de tristesse. « On entend ici les gens parler allemand, et avec cela ce sont de bons Français. Nous les avons abandonnés ! »

NOTES ET ÉTUDES.

ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.

La réunion publique du Comité belge a eu lieu le 1^{er} mars, sous la présidence de M. le baron d'Anethan, qui, en ouvrant la séance, a rendu hommage à la mémoire de nos deux compatriotes prématurément enlevés à l'œuvre africaine. Le Comité ne possède aucun détail sur leurs derniers moments

« Le Roi, a dit M. d'Anethan, a fait célébrer à Hasselt un service funèbre pour M. Maes. Un document révélant une situation que le Roi ignorait n'a pas permis de faire de même pour M. Crespel. Si nous éprouvons de vifs regrets, cependant la confiance nous reste. Un grand nombre d'hommes de bonne volonté se sont déjà présentés pour remplacer ceux qui sont, en quelque sorte, morts au champ d'honneur. »

M. le baron Greindl, secrétaire-général, a présenté au bureau le rapport sur la situation. Il a remercié d'abord les publicistes belges qui ont secondé les efforts de l'Association, cités les travaux publiés dans ce but, notamment ceux de MM. Banning et de Laveleye, les conférences données soit par des Belges, soit par des étrangers pour répondre à l'appel adressé dès le mois de décembre 1876 par le Comité à tous les hommes, savants ou littérateurs qui s'intéressent à l'œuvre africaine. Les Comités des provinces ont déployé une grande activité. La garde civique, l'armée, une foule de sociétés, un grand nombre de commerçants, d'industriels se sont joints à ces efforts. Deux sociétés de géographie récemment fondées secondent également la tâche du Comité.

Le rapport de M. le trésorier constate que le chiffre total des versements, souscriptions annuelles et temporaires, s'élève à 437,278 francs, dont une grande part, 400,000 francs, est due au concours de plus de 150,000 personnes, ce qui témoigne de la popularité de l'œuvre en Belgique.

M. le baron Lambermont, organe des délégués du Comité belge près de la commission internationale, en rendant compte de ce qui a été fait au nom du Comité dans les réunions de la commission, a tracé un exposé des travaux de l'œuvre africaine. Trois de nos compatriotes ont réclamé l'honneur d'aller planter le drapeau de l'association au cœur de l'Afrique. Ils étaient partis accompagnés de M. Marno, lorsque nous avons appris la triste nouvelle de la mort de deux d'entre eux, MM. Maes et Crespel, décédés victimes de leur dévouement. M. le baron

Lambermont a donné ensuite d'intéressants détails sur l'organisation et le rôle des stations à créer en Afrique. Le personnel d'une station se compose d'un chef et d'un certain nombre d'employés. Le premier soin du chef doit être de se procurer une maison d'habitation. La mission scientifique de la station consiste, autant que possible, dans les observations astronomiques et météorologiques, la formation de collections, la confection de la carte des environs, la rédaction d'un vocabulaire de la langue du pays, des études ethnologiques, la rédaction d'un journal. La maison de station doit recevoir les voyageurs, les pourvoir, au prix de revient sur place, de provisions, leur fournir des guides, transmettre leur correspondance, assurer des communications régulières avec la côte. Un des buts ultérieurs sera de supprimer la traite par une action civilisatrice.

L'expédition devait se rendre de Zanzibar à Tanganyka, établir une station sur ce lac ou au-delà et envoyer plus loin des explorateurs. C'est le projet qui est en voie d'exécution.

L'assemblée ayant remercié les délégués du zèle avec lequel ils ont rempli leur mission, M. Houzeau a présenté des considérations du plus haut intérêt sur la manière de traiter la race nègre.

On va créer au cœur de l'Afrique des stations composées de dix, vingt personnes, qui vont se trouver isolées. Sur quels moyens pourront-elles s'appuyer pour exercer leur action et conserver de l'influence ? Il ne faut pas compter sur la force des armes. Cela est bon pour une troupe de voyageurs qui ont à faire une trouée sur le territoire d'une tribu hostile. Il faut savoir se servir des populations mêmes pour assurer la sécurité des membres de la station, et pour cela il faut connaître leur caractère.

La communication faite par M. Houzeau a précisé pour objet ce point important, et les détails fournis par l'éminent savant sont d'autant plus précieux que M. Houzeau a, pendant de longues années, étudié de près la race nègre aux Etats-Unis et aux Antilles. Aux Etats-Unis, dès l'époque où il a été question de l'abolition de l'esclavage, il a dirigé la principale publication périodique qui défendait l'émancipation des esclaves. Pendant huit ans, il a vécu au milieu de la population nègre des Antilles. M. Houzeau constate que le noir a une sorte de respect et d'admiration pour le blanc, et que rien n'est plus facile que de lui faire conserver ce sentiment. Le nègre demande à être traité avec équité, presque avec égalité; si on le traite comme homme, on peut en obtenir tout ce que l'on veut.

La question vitale, pour nos stations, est d'établir un état de paix, le seul qui réponde d'ailleurs au but qu'on se propose.

D'après M. Houzeau, l'expérience faite semble indiquer que la préparation n'est pas suffisante. Si on établissait une station intermédiaire en Algérie, en Tunisie ou en Egypte, nos futurs explorateurs seraient préparés au climat et à la langue. En même temps on pourrait, dans ces stations préparatoires, s'attacher des jeunes noirs et même des familles qui, transportés avec les membres de la station, formeraient un trait-d'union d'une grande utilité entre ceux-ci et la population indigène.

Un membre du comité a complété le récit de M. Houzeau en rapportant à l'assemblée un détail que l'illustre savant avait cru, par modestie, devoir omettre. M. Houzeau, en

quittant l'Amérique, a laissé à des nègres le soin de continuer les travaux d'une plantation qu'il y possédait. Ses associés, reconnaissant ses procédés généreux, lui rendent chaque année un compte fidèle de leur gestion et s'acquittent de leurs obligations avec une scrupuleuse probité.

Nous ne pouvons que mentionner deux autres communications faites à l'assemblée : l'une de M. le major Adan sur les procédés à conseiller aux voyageurs envoyés par l'Association pour trouver la position géographique d'un lieu d'étape ; l'autre, de M. J. Van Volxem, sur les recherches scientifiques à recommander aux explorateurs. L'assemblée a chargé le bureau de soumettre ces communications à l'attention de la Commission internationale.

LA BRABANÇONNE.

Bruxelles, février 1878.

L'avant-dernier numéro du *Questionnaire de l'Association internationale des Musicographes* contient une demande de renseignements sur l'origine de la *Brabançonne* et sur Jenneval et Van Campenhout, auteurs, l'un des paroles, l'autre de la musique. Voici, à ce sujet, quelques détails qui intéresseront peut-être le correspondant du *Questionnaire* et les lecteurs de l'*Athenæum*.

Dans les premiers jours de la révolution, Jenneval, français d'origine, qui remplissait d'une manière très distinguée les rôles de premier amoureux au théâtre de Bruxelles, composa les paroles du chant qui allait devenir le chant national belge. Un artiste encore vivant, M. Louis de Mesmæker, professeur de piano, fit sur ce texte un air qui ne fut pas agréé. A cette époque, tous les artistes qui, de près ou de loin, appartenaient au théâtre, se réunissaient chaque soir chez Cantoni, le propriétaire de l'établissement qui est aujourd'hui la *Taverne Félix*. C'est dans une de ces réunions que Van Campenhout, ayant entendu réciter les paroles de Jenneval, s'offrit à les mettre en musique.

La première exécution publique de la *Brabançonne* eut lieu au théâtre au mois d'octobre. Ce fut Van Campenhout lui-même qui la chanta. Un amateur distingué, du nom de Van Capenbergh, la fit entendre souvent chez Cantoni, en même temps qu'un autre air national, la *Marche des Belges*, composé par de Bériot, qui ne voulut jamais s'en avouer l'auteur, parce qu'il était pensionnaire du roi de Hollande. J'ai plus d'une fois accompagné au piano les chanteurs qui, à cette époque, enflammaient le patriotisme des jeunes Belges et devaient contribuer à immortaliser l'œuvre de Jenneval et Van Campenhout.

Le titre de *Brabançonne* rappelait aux patriotes le souvenir des luttes pour l'indépendance soutenues au siècle précédent. C'est également dans l'intention de rattacher le mouvement de 1830 à la Révolution brabançonne que, dans les réunions dont j'ai parlé, on résolut d'adopter les trois couleurs qui avaient été celles de Vander Noot, malgré l'opposition d'une grande partie des artistes du théâtre, partisans de l'adoption des couleurs françaises.

Une particularité qui n'a pas été remarquée jusqu'ici me paraît assez intéressante pour être signalée à propos de l'origine de la *Brabançonne* : c'est que la première phrase du chant national belge présente une analogie curieuse avec les premières mesures de l'introduction du chœur *Plaudite o Popoli* du second acte de *Tancrède* de Rossini, qui date de 1813. Je mentionne cette coïncidence sans vouloir en aucune façon accuser Van Campenhout

de plagiat. La musique donne lieu si fréquemment à des rapprochements de ce genre qu'on peut bien établir celui-ci sans crainte d'amoindrir la valeur de la *Brabançonne* ni la réputation de l'auteur.

Pour compléter cette notice, je rappellerai que Van Campenhout, excellent professeur de chant, était lui-même chanteur de grand mérite ; il avait eu des succès sur des scènes lyriques de Belgique, de Hollande et de France. Dans les dernières années de sa vie, il obtint du gouvernement une pension de 1,200 francs. Quant à Jenneval, on sait qu'il fut tué au début de la révolution, à Lierre, dans l'affaire à laquelle prit part le corps des chasseurs Chasteleer, dont il faisait partie.

L.

NOUVELLES.

— Voici les deux notes publiées par le *Moniteur* au sujet de la mort de MM. Maes et Crespel : Une dépêche de Zanzibar à Aden et expédiée par le télégraphe de ce port à Bruxelles, a apporté la douloureuse nouvelle de la mort de MM. Maes et Crespel, décédés à Zanzibar, le premier le 14 et le second le 24 janvier. L'Association internationale africaine ne possède pas de détails sur ce triste événement, que rien ne faisait prévoir. Les dernières nouvelles reçues par la poste étaient du 9 janvier. Tous les voyageurs étaient en bonne santé. L'Association ne peut avoir des renseignements plus complets que par le prochain paquebot, qui arrivera dans une quinzaine de jours. MM. Marno et Cambier étaient partis pour une excursion préparatoire à l'intérieur du continent. La perte de nos braves et malheureux compatriotes, qui ont donné leur vie pour une noble cause, n'arrêtera pas l'exécution des projets de l'Association internationale africaine, mais leur mort causera de profonds regrets à tous ceux qui ont pu apprécier leurs éminentes qualités.

Une nouvelle dépêche d'Aden reçue par l'Association internationale africaine nous donne quelques détails sur la mort de nos regrettés compatriotes. M. Maes est mort d'une insolation et M. Crespel a succombé à la dysenterie et à la fièvre.

— M. Jules Raymaekers, capitaine du génie belge, est arrivé à Tripoli le 12 décembre avec M. A. Haubrive, de Lille, pour étudier le pays au point de vue minéralogique. Ils devaient se diriger tout d'abord vers Tarhona, et de là vers le Fezzan. Les deux explorateurs sont munis de recommandations du gouvernement belge. M. Behm (*Monatsbericht des Geogr. Mittheilungen*) suppose que cette entreprise se rattache au projet de construction d'un chemin de fer central africain.

— Par arrêté du 14 décembre 1874, le Roi a institué un prix annuel de 25,000 francs en faveur des meilleurs ouvrages sur des matières à déterminer. Le concours comprend une période de quatre ans ; il est réglé de manière que, pendant trois années consécutives, les ouvrages manuscrits ou imprimés en Belgique, qui auront été produits par des auteurs belges, y seront seuls admis. La quatrième année, les étrangers seront appelés à y participer, concurremment avec les auteurs belges. Le prix est attribué pour les quatre premières années : en 1878 (concours exclusivement belge), au meilleur ouvrage sur l'histoire nationale ; en 1879 (concours exclusivement belge), au meilleur ouvrage sur l'architecture ; en 1880 (concours exclusivement belge), au meilleur ouvrage sur le développement des relations commerciales de la Belgique ; en 1881 (concours mixte), au meilleur ouvrage sur les moyens d'améliorer les ports établis sur les côtes basses et sablonneuses comme celles de la Belgique.

Un arrêté royal du 16 février désigne le sujet des concours de 1882 et de 1883. Le prix à décerner en 1882 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur la manière de pourvoir

abondamment et au moindre prix nos grandes villes, et tout spécialement l'agglomération bruxelloise, de la meilleure qualité d'eau potable, en tenant compte de l'augmentation prévue du nombre des habitants. Le prix à décerner en 1883 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur la manière d'introduire dans nos établissements d'instruction publique l'usage des exercices corporels avec lesquels doivent se familiariser les citoyens d'un pays libre et qui servent à développer la virilité des populations.

Les ouvrages destinés à ces concours devront être transmis respectivement au Ministre de l'intérieur avant le 1^{er} mars des années 1882 et 1883.

— M. Charles Paillard, lauréat de l'Institut de France, vient d'être chargé par le gouvernement français d'une importante mission scientifique à Bruxelles. Cette mission a pour objet de rechercher, de copier et d'annoter les documents se rapportant à l'histoire de France, pendant le XVI^e et le XVII^e siècles.

— Le projet de loi relatif à la codification de la législation postale, présenté à la Chambre des Représentants, est accompagné d'un aperçu sur l'histoire du régime postal en Belgique avant la législation française, dont nous détachons les détails ci-après :

Au moyen âge, on ne rencontre en Belgique, aucune poste à l'état d'institution publique. Du XIII^e au XV^e siècle, on trouve seulement des services de messagers, plus ou moins réguliers, que les souverains, les corporations, les universités, les associations commerciales, les métiers, les villes, etc., entretenaient pour leur usage. L'institution des messagers communaux naquit probablement avec les communes elles-mêmes : les comptes communaux mentionnent, à une époque très-reculée, des dépenses pour messagers chargés de transporter les lettres et commissions des magistrats. Enfin, les messagers de l'université de Paris, dont les voyages en Flandre sont déjà mentionnés dans une ordonnance de Philippe le Bel de 1296, rayonnaient dans les pays circonvoisins et fournissaient à la Belgique un moyen facile de communication avec la France. Les particuliers furent admis à utiliser, pour leur correspondance, la plupart de ces moyens de transport, et ils employaient également toutes les personnes appelées à de fréquents voyages, tels que les bateliers, les voituriers, les pèlerins, les conducteurs de bestiaux destinés aux bouchers, etc.

Le transport des lettres était nécessairement libre en l'absence de tout service public organisé, et il n'a en Belgique, donné lieu à aucun acte législatif pendant le moyen âge.

Telle était la situation en 1477, lors du mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche. Désireux d'entretenir des communications promptes et sûres entre Bruxelles et Vienne, ce prince chargea, en 1516, François IV de la Tour et Taxis de les relier par un service de courriers. Pour lui assurer l'autorité nécessaire à cet effet, il lui conféra la charge de général des postes de tous ses états, charge que la maison de Taxis conserva jusqu'à la fin du XVIII^e siècle dans les Pays-Bas et l'Empire.

A côté de l'institution postale de la Tour et Taxis, fonctionnait celle des messagers communaux, pour le transport et la distribution de la correspondance intérieure, d'abord isolément, puis en commun avec les postes royales, indépendamment des services rendus par les messagers à pied et chevaucheurs de la cour, et par les messagers spéciaux qu'entretenaient les conseils de justice, ainsi que toute administration ou tout corps tant soit peu important. Les messagers communaux étaient commissionnés par les magistrats, à qui ils payaient une patente, et ils étaient autorisés à transporter et à distribuer les lettres de leur ville pour celle où ils se rendaient, sans pouvoir relayer en route ; ils étaient exclus du transport de la correspondance étrangère par les ordonnances sur le privilège des postes royales. Les conflits furent fréquents entre ces deux institutions ; mais, grâce à leur concours, le territoire de la Belgique actuelle se trouvait doté, dès la fin du XVI^e siècle, d'un service postal relativement complet.

Rappelons à ce sujet que la *Revue de Belgique* (5^e année, 12^e liv.) a publié un travail de M. Jules Wauters, intitulé : *les Postes en Belgique avant la*

domination Française, contenant des indications très-curieuses, mais trop concises peut-être, sur l'organisation du service des messagers qui reliaient entre elles les grandes communes de la Belgique dès l'époque du moyen âge.

— La maison Bruylant-Christophe vient d'imprimer un livre qui, par sa perfection typographique, les détails d'ornementation et les planches qui y sont jointes constitue une véritable œuvre d'art. C'est un splendide volume de XVIII et 372 pages, grand in-quarto intitulé : *Notice historique et généalogique de la maison de Straten*, par M. Ch. Piot, archiviste-adjoint aux Archives du royaume. Il est enrichi d'une quantité de gravures d'une délicatesse et d'un fini remarquables : fleurons, culs-de-lampe, blasons, sceaux, cartes, vues, fac simile en chromolithographie. Cette publication peut rivaliser, sous tous les rapports, avec ce que l'étranger a produit de plus parfait dans le même genre.

DÉCÈS. Le capitaine Elton, l'explorateur africain, mort d'une insolation pendant le trajet du lac Nyassa à la côte. — L'éminent botaniste suédois Elias Fries, mort à Upsal, le 8 février, à l'âge de 84 ans. — Ernest Vinet, bibliothécaire de l'École des beaux arts, à Paris. — Daubigny, paysagiste, mort à Paris, à l'âge de 62 ans. — Ph. Tanneur, peintre de marines, mort à Marseille, à l'âge de 82 ans. — François Hünten, professeur de piano et compositeur, mort à Coblenze, le 22 février. — A. de La Fizelière, collaborateur du *Monde illustré*. — Aug. Poulet-Malassis, éditeur et bibliophile. — Le P. Secchi, astronome.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — *Séance du 23 février*. — M. le secrétaire rappelle que le monde savant vient de perdre l'une de ses plus grandes illustrations scientifiques, M. Claude Bernard, membre honoraire de l'Académie. La Compagnie a aussi perdu M. le docteur Van Berchem, membre honoraire, décédé à Willebroeck, le 20 février, et M. le professeur Van Wetter, correspondant, décédé à Gand, le 28 janvier dernier à la suite d'une courte maladie.

A l'occasion de la question de l'*incoercibilité des vomissements pendant la grossesse*, question qui a été soulevée dans la dernière séance, M. le docteur Labelski, fils, médecin des hospices à Varsovie, fait connaître un moyen aussi simple que facile à employer pour combattre ces troubles fonctionnels. Dès la première apparition des vomissements ou même des nausées qui les précèdent ordinairement, M. Labelski préconise l'emploi d'une douche d'éther pulvérisé (appareil Richardson) à la région épigastrique et à la partie correspondante de la colonne vertébrale, douche qu'il recommande de prolonger de 3 à 5 minutes et même plus longtemps si la femme s'en trouve bien, et de renouveler toutes les trois heures. Dans les cas rebelles, il faut alterner les douches d'éther avec celles de chloroforme. Selon l'honorable médecin polonais, le succès est presque constant et le soulagement immédiat. Il ajoute que le procédé dont il s'agit s'est montré également efficace contre la chorée et dans les accès d'asthme et de coqueluche.

Par lettre du 18 janvier dernier, M. le docteur Gaillard, à Bruxelles, soumet à l'appréciation de l'Académie un mémoire manuscrit intitulé : *Essai sur l'arsénisme d'après les données de l'expérimentation pure sur l'homme et les animaux*.

Renvoi à l'examen d'une commission.

M. Lefebvre présente le rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la notice de M. Molitor, membre de la commission médicale de la province de Luxembourg, à Arlon, sur un cas de précocité observé à Oberpallen, chez une fille de 8 ans. Il entre dans des détails intéressants sur les cas de même nature dont parlent les auteurs, et conclut en proposant de voter des remerciements à M. Molitor. Ces conclusions sont adoptées.

M. Michaux fait rapport, au nom de la commission chargée de l'examen de la note de M. le docteur Hermant, médecin de régiment de l'armée, sur l'emploi d'un agent modificateur et antiseptique dans le traitement des plaies. Cet agent consiste à employer dans les pansements un mélange d'alcool camphré et de chlorure de chaux. La commission propose d'adresser des remerciements à l'auteur, de le prier de continuer ses relations avec l'Académie et d'insérer sa communication dans le Bulletin. M. Borlée fait connaître que le remède dont il s'agit est en usage depuis longtemps dans les hôpitaux de Liège, et, comme il annonce qu'il présentera prochainement un mémoire sur l'efficacité des pansements à l'alcool camphré et au chlorure de chaux, l'assemblée remet la discussion de la question jusqu'à la présentation de ce mémoire.

L'assemblée reprend la discussion du rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kuborn et Mascart, sur la nécessité d'étendre le cercle des connaissances exigées des sages-femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence, et en l'absence du médecin, de faire des applications du forceps dans les cas simples. La proposition est combattue par MM. Williams et Larondelle, et défendue par M. Mascart. La suite de la discussion est renvoyée à la séance prochaine.

L'Académie a adopté la question suivante, présentée par la troisième section pour le concours de 1878-1880 : « Faire l'histoire des rétrécissements du canal de l'urètre chez l'homme, au triple point de vue de l'étiologie, de l'anatomie pathologique et de la valeur relative des différents traitements préconisés. » Prix : une médaille de 800 francs. — Clôture du concours : 1^{er} janvier 1880. Quand le gouvernement aura donné l'autorisation d'accepter le don de 5,000 francs, offert par un anonyme, la question indiquée par celui-ci sera également mise au concours de 1878-1880, en ces termes : « Elucider l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. » Clôture du concours, 1^{er} avril 1880.

L'Académie se réserve de décerner chaque année, en dehors de ses concours, deux prix de 300 francs chacun aux auteurs de deux des mémoires manuscrits, relatifs aux sciences médicales, qui lui auront été soumis.

Tous les travaux présentés pendant l'année seront renvoyés, dans ce but, à l'appréciation d'une Commission spéciale.

Les Belges de naissance ou par naturalisation peuvent seuls participer à cette faveur, dont sont naturellement exclus les membres titulaires et honoraires de la Compagnie.

L'anonymie exigée pour les concours n'est point requise dans ce cas.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES SCIENCES. — Comme suite au compte rendu de la dernière séance, nous publions ci-après les questions dont la classe a fait choix pour le concours de 1879 :

1. Exposer l'état actuel de nos connaissances, tant théoriques qu'expérimentales sur la torsion, et perfectionner, en quelque point, ces connaissances, soit au point de vue théorique, soit au point de vue expérimental. — 2. Exposer d'une manière complète les conséquences qui ont été déduites des théorèmes de Pascal et de Brianchon, particulièrement les théories des points et des droites de Steiner, Kirkman, Cayley, Salmon, Hene, Bauer. Étendre, autant que possible, ces théories aux propriétés qui sont, pour les courbes supérieures, pour les surfaces et pour les courbes gauches, les analogues de celles de Pascal et de Brianchon. (Voir les travaux de MM. Chasles, Cremona, P. Serret et Folie.) — 3. On demande de nouvelles recherches pour établir la composition et les rapports mutuels des substances albuminoïdes. (Les concurrents connaîtront les vues de l'Académie en consultant le *Bulletin* de décembre 1877, p. 667) — 4. Établir, par des observations et des expériences directes, les fonctions des

divers éléments anatomiques des tiges des dicotylédones, spécialement en ce qui concerne la circulation des substances nutritives et l'usage des fibres du liber. — 5. La vésicule germinative se comporte-t-elle dans les œufs qui se développent sans fécondation préalable (par parthénogenèse) comme dans les œufs fécondés? — 6. On demande l'étude du cycle d'évolution d'un groupe de la classe des algues.

Le prix pour la première, la deuxième et la sixième question sera une médaille d'or de la valeur de 600 francs ; ce prix est porté à 800 francs pour la quatrième et pour la cinquième question, et à 1,000 fr. pour la troisième question. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, à M. J. Lingre, secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 1^{er} août 1879.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 2 février*. Il est donné lecture d'un rapport constatant l'état de diverses collections appartenant à la Société. La commission des collections propose de mettre à la disposition du Musée, pour les exposer au public comme il le jugera convenable, les collections classées. Ses conclusions sont adoptées.

M. Becker dépose la première partie de *Catalogue des Arachnides de Belgique*. M. H. Donckier de Donceel dépose, de la part de M. P. Mabile, le *Catalogue des Hespérides du Musée royal d'Histoire naturelle*, avec description de plusieurs espèces nouvelles. M. Becker, qui s'est voué depuis une quinzaine d'années à l'étude des Arachnides de Belgique et de leurs mœurs, exhibe à l'assemblée de nombreux dessins à l'aquarelle, faits d'après nature, des Arachnides dont il a pu suivre l'évolution depuis l'œuf ; ces dessins comprennent non-seulement les Arachnides elles-mêmes et leurs variétés nombreuses, mais encore leurs nids. Ils sont accompagnés de notes originales qui forment un ensemble complet pour chaque espèce. M. Becker se propose de faire, de cette manière, l'histoire naturelle complète des Arachnides de Belgique ; ce travail est encore loin d'être terminé. M. Becker donne lecture de quelques-unes de ces études. M. H. Tournier adresse les deux travaux suivants : *Notes pour servir à l'histoire du Crabro (Ectemnius rugifer Dahlb.)*. — *Sur deux genres nouveaux de Curculionides : Genre Eusomostrophus, nov. gen., Genre Ita, nov. gen.* M. de Sélys-Longchamps lit une note traitant des *Diagnoses de deux espèces nouvelles de Caloptérygines de Panama*. M. H. Donckier annonce, de la part de M. de Borra, que le Musée royal d'Histoire naturelle vient de faire l'acquisition de la riche collection d'Hétéromères de M. J. Thomson, et qu'elle est déjà déposée dans les locaux du Musée.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Séance du 3 février*. Président M. Rossiaen. M. Vanden Broeck présente un travail de M. le Dr N. Tiberi, intitulé : *De quelques espèces terrestres Napolitaines nouvelles ou peu connues*. Le même membre donne lecture d'une circulaire de M. le professeur Charles Mayer, annonçant la publication prochaine du premier fascicule d'une Monographie des Bélemnites, et demandant communication d'échantillons appartenant au groupe du *B. acutus*. Un résumé de cette circulaire est inséré à la suite du Procès-verbal imprimé de la séance. M. Vanden Broeck annonce que M. Philippe Trois, de Venise, se propose d'offrir à la Société une série de préparations anatomiques de mollusques. Les préparations de M. Trois, que M. Vanden Broeck a eu l'occasion de voir dans plusieurs Musées d'Italie, sont de toute beauté et d'un grand intérêt scientifique.

BIBLIOGRAPHIE.

PRÉCIS HISTORIQUE. Mars. Mort de Pie IX. Élection de Léon XIII. — A. Lebrocq. Une famille flamande au XIX^e siècle. — A. Demanet. La peste de Bruxelles en 1489. — J. Broekaert. La persécution en Russie. Memorand. du

Saint-Siège. — L'avenir de l'Eglise anglicane. — Mission du Bengale. Discours du vice-roi. — Chronique. — Cl. Thibaut. Sur la tombe de Pie IX, poésie. Nécrologie.

REVUE CATHOLIQUE. Février. J. Dietens. Charles-Quint à Juste (II). — Mgr de Haerne. Le progrès du catholicisme parmi les peuples d'origine anglo-saxonne depuis 1857. — Le Bossu. M. Virchow au Congrès de Munich. — A. Dautresne de la Chevalerie. Les deux conscrits. — Chronique religieuse de l'Allemagne.

REVUE DE BELGIQUE. Février. F. Laurent. L'Eglise et l'Etat, d'après Minghetti. — H. Pergameni. La fortune de Mira Tavernier. — Max Sulzberger. A propos du cimetière juif. — Goblet d'Alviella. Un voyageur belge dans l'Afrique centrale au XVII^e siècle. — Emile Lefebvre. Une conférence de Tyndall. — W. De Vlaemynck. Chronique de la littérature néerlandaise en Belgique. La poésie en 1877. — Eug. Van Bemmel. Chronique littéraire.

Barella (H.). De l'abus des spiritueux. Maladies des buveurs. Bruxelles, H. Manceaux, 1878, in-8°.

Bureau (Th.). Manuel des chauffeurs et conducteurs de machines à vapeur. 3^e édit. Gand, Hoste, 1878, fgg. et pl.

Fouquet (G.). Conférences agricoles. Bruxelles, Mayolez, 1877, in-12°.

Harlez (C. de). Grammaire pratique de la langue sanscrite. Paris, Leroux. Louvain, Peeters, 1878, 1 vol. in-8°.

Jurisprudence en matière de milice. Année 1877. Brux., Decq, 1877, in-8°.

Merghelynck (A.). Recueil de généalogies inédites de Flandre, dressées sur titres et d'après d'anciens manuscrits. Bruges, E. Gailliard, 1877, 2 vol. in-8° pl.

Piot (Ch.). Notice historique et généalogique de la maison de Straten. Brux., Bruylant-Christophe, 1877, 1 vol. gr. 4°.

Journal des Savants. Janvier. H. Wallon. Histoire de l'Europe pendant la Révolution franç. — Barthélemy Saint-Hilaire. Le Zend Avesta de Zoroastre. — Miller. Histoire de la civilisation hellénique. — B. Zeller. Dernière année du duc et connétable de Luyne.

Revue historique. Janv.-février. P. Neuville. Le parlement royal à Poitiers (1418-1436). — A. Sorel. La Paix de Hâle, 1795 (suite). — J. Havet. Du partage des terres entre les Romains et les Barbares, chez les Burgondes et les Wisigoths. — Th. Ouspenski. Une page d'histoire romaine. — Lettres inédites de Sismondi, écrites pendant les Cent jours. Bulletin historique : France. Allemagne. Belgique (par P. Frédéricq). Hollande.

Journal des Economistes. Janvier. G. de Molinari. L'évolution économiste au XIX^e siècle. Des causes qui regardent le progrès. — A. F. de Fontpertuis. La charité légale et la législation charitable en Angleterre. — G. Fauveau. Des monopoles naturels. (Février.) Courcelles Seneuil. Conjectures sur l'histoire du droit de propriété. — E. de Parieu. L'unification monétaire. — Le luxe et la démocratie. — H. Taché. Les intérêts des colonies et le protectionisme. — H. Marchal. Les conséquences de l'abolition des octrois en Belgique. — L. Herrli's. L'Uruguay et le Paraguay. — A. Vaillant. Le commerce dans le Rio de la Plata aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Journal de la Société de statistique de Paris. N° 2. La consommation des boissons alcooliques, par le D^r Lunier.

Historische Zeitschrift. H. Ulmann. L'auteur inconnu de l'histoire de Wilwot de Schaumburg. — X. Liske. Catharine II. — K. v. Amira. Les origines du droit normand. — M. Philippson. Philippe II d'Espagne et la Papauté.

Deutsche Rundschau. Février. De Moltke. Lettres de Paris (déc. 1856). — L. Bamber. er. L'Allemagne et le socialisme. — P. Heyse. G. Leopardi, le poète du pessimisme. — H. Homberger. La direction des postes et l'emploi de la langue allemande. — J. Rodenberg. Souvenirs de Fr. Oetker. — S. E. Koebner. La Kanzlerkrisis.

Unsere Zeit. 1^{er} février. A. Thiers. — H. Semmig. La poésie du Rhin. — G. Rohlf's. Education et enseignement aux Etats-Unis d'Amérique. — Le téléphone. — (15 févr.) R. von Gottschall. Un amour de F. Lasalle. — La Suède de 1862 à 1877. — F. von Hellwald. Les explorations en Afrique. — Ad. Thiers. — Revue musicale.

Contemporary Review. Mars. F. W. Newman. La langue anglaise telle qu'elle est parlée et écrite. — W. H. Mallock. L'avenir de la foi. — J. P. Mahaffy. La Grèce moderne. — Prof. Green. La doctrine de l'évolution appliquée à la pensée

Opinion de M. Spencer sur l'indépendance de la matière. — W. Gilbert. L'abus de la charité à Londres. — Prof. Friedrich. L'histoire du Concile du Vatican, par le card. Manning.

Nineteenth Century. Mars. Sir G. Wolsley. L'Angleterre considérée comme puissance militaire en 1854 et en 1878. — R. W. Dale. Impressions d'Amérique. — Tyndall. Un dernier mot sur la génération spontanée. — W. G. Ward. Base raisonnable de la certitude.

Nuova Antologia. VII, 2. Tabarrini. Victor-Emmanuel. — Gnoli. Le roi est mort. — Zanella. La mort du roi d'Italie. — Padelletti. La politique ecclésiastique en Italie. — Masi. La république de Bologne au XVIII^e s. — Rajna. La littérature néo-latine dans nos universités. — (N° 3.) Mamiani. Eloge de Victor-Emmanuel. — Malfatti. Une épisode du pontificat de Nicolas I. — Gnoli-Belli-Bonghi. Thiers et l'avenir de la France.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 91 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison

(8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les dix premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les quatre premiers fascicules sont en vente.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,
Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE
21, rue des Chapeliers, 21

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 6 — 17 MARS 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L'Afrique centrale, par E. de Laveleye. — CH. RUELENS. Chronique du pays et comté de Namur, par P. de Croonendael, publiée par le comte de Limminghe. — P. THOMAS. La conquête et l'administration romaines dans le nord de l'Afrique, par G. Boissière. — Carte de la lune, par Lohrmann. — Etude sur l'émigration des globules du sang, par P. Heger. — Chypre, par Cesnola. — Publications périodiques. — Les fouilles d'Olympie. — Angelo Secchi. — Commission des échanges internationaux. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

L'Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles, par E. de Laveleye. Bruxelles, librairie Muquardt, 1878. 1 vol. in-12, 219 pages et 2 cartes.

L'opuscule que M. de Laveleye vient de publier sous le titre ci-dessus n'est pas inédit; c'est la reproduction d'un article, fort remarqué, qui parut l'an dernier dans la *Revue des Deux-Mondes*. En rééditant son travail en volume, l'auteur l'a revu et complété sous plusieurs rapports.

M. de Laveleye a fait partie de la conférence géographique qui se réunit, au mois de septembre 1876, au Palais de Bruxelles et où se rendirent, à l'appel du Roi, plusieurs des voyageurs africains les plus célèbres de ces derniers temps. Son œuvre est empreinte de l'esprit et confirme les conclusions de cette assemblée. C'est, en 87 pages, un tableau exact et vivant des conditions physiques de l'Afrique centrale, des ressources de son sol, des aptitudes de ses populations. La région des lacs, les trois vallées du Nil, du Congo et du Zambèse sont caractérisées à grands traits; dans un style animé et chaleureux, l'auteur en peint les beautés et les richesses et en fait pressentir le grand avenir.

Un instant de réflexion, dit-il, suffit pour faire comprendre le magnifique avenir des colonies qui ne tarderont pas à s'établir dans l'Afrique centrale. D'où est venue la richesse des Etats du Sud de l'Union américaine, de Cuba, de Saint-Domingue et du Brésil? De ce qu'on mettait en valeur la merveilleuse fertilité d'une terre fécondée par les rayons du soleil équinoxial, au moyen des bras d'une race adaptée à ce climat brûlant. Il y avait là cependant deux côtés très-fâcheux: les bras étaient ceux d'esclaves qui ne travaillaient que par contrainte et par conséquent mal, et ces esclaves, il fallait les acheter très-cher; c'était donc un capital sur lequel on devait compter l'intérêt et l'amortissement. Transportons les mêmes entreprises, cultures du sucre, du coton, du café ou du tabac dans l'intérieur de l'Afrique, combien les conditions sont plus favorables! La terre est plus fertile et la végétation incomparablement plus puissante. Le travailleur est sur place, il ne faut ni l'amener à grands frais au delà des mers, ni le réduire en esclavage, ni l'acheter et l'entretenir. Les indigènes sont laborieux, soumis, intelligents. Déjà maintenant ils se livrent avec succès à tous les travaux de l'agriculture.

Cette dernière observation a une haute importance. Les peuples chasseurs, comme

les Indiens de l'Amérique du Nord, les Hotentots de l'Afrique méridionale, disparaissent au contact des nations civilisées; les peuples agricoles, au contraire, se maintiennent et se développent sous l'influence d'une civilisation supérieure. Le grand obstacle qui s'est opposé au progrès des Africains, c'est la traite et ses abominables pratiques; M. de Laveleye signale, en quelques pages émues, ce côté de la question et fait comprendre la nécessité d'en finir à tout prix avec un tel fléau. Sa conclusion mérite d'être reproduite.

Il est à souhaiter, dit-il, que tous les peuples de l'Europe s'associent de tout cœur dans cette sainte croisade de la civilisation contre la barbarie et le trafic des êtres humains, précisément au moment où les rivalités des gouvernements menacent à chaque instant de les mettre aux prises, malgré eux et quand ils n'aspirent qu'à travailler en paix. Au sein de la Conférence de Bruxelles, les représentants des différentes nations se donnaient la main, oubliant toute animosité et tout grief ancien, pour ne songer qu'à la noble mission à poursuivre en commun. Ne serait-ce pas une admirable affirmation du grand principe de la fraternité humaine que de voir, au milieu du bruit des armes et de préparatifs de guerre, naître et se développer une association internationale qui, créée par l'initiative d'un souverain et soutenue par la sympathie et le concours de tous les autres, ferait appel aux sentiments de charité des différents peuples de notre continent, pour apporter aux infortunés habitants d'un continent voisin, l'ordre, la sécurité, la liberté, la suppression de la traite et tous les bienfaits de la civilisation moderne? Ne serait-ce pas aussi la plus éloquente et en même temps la plus irréprochable des protestations contre cette politique de jalousies et de méfiances réciproques, qui finira par précipiter dans une mêlée générale les nations qui ne devraient avoir qu'un but, répandre sur le globe entier les principes de justice révélés par le christianisme, pour l'affranchissement et le bonheur de tous les hommes?

La traduction complète des lettres les plus importantes adressées par H. Stanley au *Daily Telegraph* sur sa campagne du Congo et une notice intéressante de M. Bujac sur les progrès des Egyptiens en Afrique et les expéditions qu'ils y ont envoyées dans ces dernières années, complètent le volume de M. de Laveleye.

x.

Chronique contenant l'état ancien et moderne du pays et comté de Namur, la vie et gestes des seigneurs, contes et margués d'icelluy, par Paul de Croonendael, greffier des finances du Roy, publiée intégralement pour la première fois et annotée par le comte de Limminghe. 1^{re} partie, comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212). Bruxelles, Olivier, 1878, pet. in-fol., XVI et 361 pp.

Voici un document considérable, qui concerne l'un de nos anciens états féodaux les plus délaissés par les historiens, un document connu depuis près de trois siècles, cité par les bibliographes, exploité par les annalistes et néanmoins resté inédit jusqu'à ce jour; cet abandon était immérité. Du vivant même de

l'auteur, en 1607 (et non pas 1607, comme il est dit par erreur dans l'introduction, p. XII), Gramaye émettait le vœu d'une publication prochaine de l'ouvrage. Après lui, Miræus, le P. de Marne et Galliot, utilisèrent le travail resté manuscrit; de nos jours, de Reiffenberg en a donné, assez malencontreusement, à notre avis, des fragments dans la grande collection que publie la Commission royale d'histoire; ce document — nous lui maintenons ce titre — était digne d'être publié en entier: il vient enfin de paraître d'une manière éclatante, d'après le manuscrit autographe reposant à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

On possède très-peu de renseignements sur l'auteur: sa notice dans Paquot n'a pas deux pages. Paul de Croonendael, fils de Joncker Jean van Croonendael et de Catherine Denys, dont la pierre sépulcrale se voit encore dans l'église Notre-Dame, à Anvers, naquit dans cette ville vers le milieu du XVI^e siècle. Pendant sa jeunesse, il suivit la carrière des armes et combattit avec l'armée du roi d'Espagne, à la bataille d'Heiligerlee en 1568. Ayant déposé l'épée, il devint greffier, puis conseiller des domaines et finances à Bruxelles. Il possédait, à Schaerbeek, un bien de campagne nommé le *Paradis* ou *Emais* (1), qu'il fit embellir en 1591 (Wauters, *Environ de Bruxelles*, III, 37), et c'est là, probablement, qu'il écrivit la chronique dont nous nous occupons. Il mourut en 1621; il portait le titre de seigneur de Vlieringhe. Ses descendants occupèrent comme lui des postes élevés dans l'administration des finances.

Comment cet ancien soldat, ce citoyen d'Anvers, en est-il venu à écrire l'histoire du comté de Namur, un pays où nous ne lui connaissons point d'attache? L'auteur a soin de nous le dire. Après avoir décrit le pays, les villes, l'administration, etc., il entame directement son sujet. Citons le passage; il nous donne une idée du style et de la manière de l'écrivain:

Ceux qui entreprennent d'écrire quelque histoire, souloient advertir le lecteur des raisons de leur entreprise, et pourquoy ilz se soyent adonnés à ce labeur; et en ont esté par aucuns allégué causes différentes, non toutes véritables, car quelques ungs l'ont entrepris pour gagner mémoire et honneur, aucuns par désir de flatter, aultres qu'est bien pour détracter ou médire. Je ne veulx estre compris es ungs ny avecq les aultres, ny veulx alléguer aucune grande occasion pour laquelle j'ay entrepris le recueil de ceste cronique pour ce que, à la vérité, je ne m'en suis adonné par aucune délibération de conseil, ains y suis entré par une occasion assez facile, car m'estant tombé en mains quelque livre contenant plusieurs lettraiges des anciens contes de Namur, je commençay à coter sur ung feullet de papier les noms des contes que je y trouvois nommez selon la suite des temps que m'enseignoient les dates. Ayant faict cela, me print desir voyant la nouveauté du faict, de m'enquérir de leurs femmes

(1) Cette villa, qui figure sur le plan de Bruxelles, par J. de Deventer (vers 1550), était située à peu près à hauteur de la rue de la Prairie.

et enfans, et puis après de leur trespas et sépultures; dont encoires ne me trouvant rassaisi, mais m'augmentant de plus en plus le désir de tout cognoître, je n'ay scu reposer que finablement le tout n'ait esté mis à la forme que voiez.

Cette introduction naïve et franche, à la façon de Montaigne, annonce parfaitement ce que sera le livre, c'est-à-dire un ensemble de faits et de renseignements, bien plus qu'une histoire didactique. C'est le travail d'un curieux, d'un lettré, possédé de la passion de son sujet, ayant des loisirs et les moyens de recueillir les matériaux dont il avait besoin. Ainsi armé de toutes pièces, il se livre à des recherches vraiment profondes, consulte une foule d'auteurs, puis dispose les résultats de son labeur patient, sans se préoccuper d'un ordre bien rigoureux, groupant et subdivisant les faits sous des titres attractifs, habillant le tout d'un style bonhomme qui charme et entretient l'attention. Son livre est bien la chronique dans le bon sens du mot, un récit des événements, une notice des hommes et des choses du pays, tracés avec simplicité, sans autres visées que celles de l'exactitude et de l'intérêt.

Mais l'auteur appartient à une époque où l'érudition et la critique étaient déjà des qualités requises de l'écrivain. Aussi ne se fait-il pas faute de dissertar, çà et là, sur des points obscurs, il n'accepte pas de toutes mains, il dresse laborieusement de nombreuses généalogies qu'il communique à Gramaye, il reproduit de nombreux documents, chartes, épitaphes, extraits, en un mot, il se sert, mais avec modestie, de ses immenses lectures et de ses connaissances étendues.

Vivant au milieu des guerres et des troubles, soldat avant de se faire historien, il n'a sans doute pas eu le temps de tout examiner et il n'a pu avoir toutes les qualités acquises du savant de cabinet; il y a donc dans son livre de nombreuses erreurs et des parties faibles. C'était la tâche de l'éditeur de les redresser ou de les signaler; il l'a fait toujours, en note, avec un soin, une conscience et une sobriété qui lui vaudront les plus grands éloges.

On demandera quel appoint la *Cronique* de Croonendael peut apporter à la science historique. Il serait difficile de le déterminer dès à présent: il faudrait se livrer à une enquête longue et minutieuse pour établir la quantité exacte de renseignements inédits que renferme ce grand travail. Cette question d'ailleurs est assez oiseuse: divers intérêts d'ordre élevé président à la mise au jour de documents de ce genre. Si les circonstances ont voulu que le nom de Croonendael soit resté à peu près ignoré jusqu'aujourd'hui, c'était pour notre époque, qui a pris à cœur de ressusciter ou de réhabiliter tant de vicieux d'injustes oubliés, un devoir de publier une œuvre qui permet à notre littérature nationale de compter un historien de plus.

Nous pouvons hautement remercier M. le comte de Limminghe de s'être donné la patriotique mission de tirer de l'oubli la chronique de Croonendael. Il a exécuté cette tâche non-seulement en érudit mais encore en bibliophile. Le volume qui a paru est un chef d'œuvre de splendeur et de bon goût typographique: on n'a rien produit de mieux dans notre pays. De beaux écussons colorés rompent, çà et là, l'aspect sévère du texte, des fac-simile de sceaux dessinés par Croonendael sont dispersés dans le volume. Mais, pour ces derniers, l'éditeur n'a-t-il pas poussé trop loin le scrupule de l'autographe en reproduisant ces dessins assez informes, au lieu

de nous donner des images plus fidèles, des monuments sphragistiques originaux? Peut-être les réserve-t-il pour les appendices qui doivent accompagner le tome deuxième.

En adressant nos félicitations à l'éditeur pour les soins pieux dont il a entouré cette publication magnifique, il est juste de ne pas oublier l'imprimeur, M. Gobbaerts, qui s'est vraiment surpassé dans la confection de ce beau livre. Notre typographie nationale a, depuis peu et coup sur coup, produit quelques œuvres qui rivaliseront avec ce qui sort de mieux des célèbres ateliers de l'étranger. La *Cronique de Namur* est du nombre. Il n'est pas inutile de signaler chez nous ce réveil d'un art qui semblait donner des signes de décadence.

CHARLES RUELENS.

Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique et particulièrement dans la province de Numidie, par Gustavo Boissière. Paris, Hachette, 1878, in-8° de 438 pages.

Le sujet choisi par M. Boissière est singulièrement heureux. L'histoire de la conquête et de l'administration romaines en Afrique forme un tout qui se détache aisément du cadre général de l'histoire romaine; elle comprend quelques-uns de ces épisodes célèbres qui ont inspiré de si belles pages aux écrivains anciens; elle soulève mille problèmes où la science moderne peut se donner pleine carrière; elle fournit enfin l'occasion d'établir d'instructifs parallèles avec des événements contemporains. Ajoutons que l'auteur se trouvait dans une situation très-favorable pour traiter sa matière: professeur pendant quatre ans au lycée d'Alger, il a pu étudier *de visu* le théâtre des faits qu'il raconte; élève de Léon Renier, l'illustre éditeur des *Inscriptions romaines de l'Algérie*, il a pu mettre largement à profit les ressources si précieuses de l'épigraphie. M. Boissière a-t-il su tirer parti de ses avantages? s'est-il montré à la hauteur de son sujet? Avant de répondre à cette question, nous devons nous rendre compte du but qu'il s'est proposé.

Je voudrais, dit-il, à l'usage de ceux... qu'on peut appeler de studieux et intelligents profanes, expliquer certaines parties un peu plus difficiles, obscures ou moins familières de l'histoire romaine... je voudrais, par un exemple particulier, celui de l'Afrique, et, pour me borner plus encore, par celui de la Numidie, donner une idée générale de ce qu'était une province romaine, etc... Je voudrais faire voir... comment toutes ces choses antiques revivent en ce pays (l'Afrique française) et s'éclairent de la réalité présente, sortent du livre en quelque sorte et prennent corps; comment enfin, en Algérie, l'antiquité est toute contemporaine.

Dans ces limites, et avec les restrictions que nous indiquerons plus loin, il nous paraît que le livre — intitulé d'ailleurs modestement une *Esquisse* — remplit bien les intentions de l'auteur.

Donnons un aperçu de l'ouvrage.

Dans l'avant propos, M. Boissière caractérise rapidement la colonisation romaine, la colonisation phénicienne et la colonisation grecque; il jette un coup d'œil sur les provinces romaines; puis il entre dans des développements assez étendus sur la mission de la France en Algérie, sur le but de son propre livre, sur ses impressions personnelles, sur les avantages que pourraient retirer d'un voyage en Algérie les jeunes professeurs français. — Le livre premier, intitulé *l'Afrique de Saluste et l'Algérie contemporaine*, est divisé

en quatre chapitres: Grandes divisions territoriales, naturelles et politiques du nord de l'Afrique, dans les temps anciens et dans les temps modernes. — Aspect général et physiologie du pays. — Les indigènes. Qu'est-ce que le Berber? — Le Berber. Principaux traits de la physiologie et du caractère berbères. Massinissa et Jugurtha. — Ce sont de bons résumés des recherches et des hypothèses antérieures, mais nous n'y trouvons rien de nouveau, à part des souvenirs de voyage, des observations personnelles, qui ne manquent ni de fraîcheur ni de pittoresque. — Le livre deuxième: *Principales étapes de la domination romaine en Afrique*, contient quatre chapitres: Tableau de la colonisation romaine en Algérie (nous y remarquons particulièrement une description brillante et animée des vestiges de la puissance romaine en Algérie). — Préliminaires et préparatifs de la conquête de l'Afrique (jusqu'à Scipion l'Africain). — Fin de la seconde guerre punique. — Troisième guerre punique; guerre de Jugurtha, etc., etc.; l'Afrique est définitivement romaine. — Ce sont encore des résumés bien faits, intéressants, parsemés de rapprochements ingénieux, mais ce ne sont guère que des résumés. — Le livre troisième, qui est, à notre avis, le meilleur et le plus solide de l'ouvrage, a pour titre: *Comment Rome a administré ses provinces africaines*. Il est composé de cinq chapitres: Des principes qui dirigèrent la politique de Rome dans l'administration de ses provinces. — Le gouverneur; les provinces sous la République et sous l'Empire. — Rivalité du proconsul d'Afrique, gouverneur du Sénat, et du légat de Numidie, représentant de l'empereur (excellent chapitre). — La Numidie, province impériale distincte.... Retour sur les premiers empereurs, d'Auguste à Septime-Sévère.... L'Afrique, depuis Sévère jusqu'à Gallien et Aurélien. — Depuis les réformes de Gallien et d'Aurélien jusqu'à la restauration byzantine. — Si nous voyons peu de choses véritablement originales dans ce livre, nous y reconnaissons du moins une étude consciencieuse du droit public romain et un emploi judicieux des renseignements épigraphiques. — Dans sa conclusion, l'auteur récapitule les principaux points de son exposé, et termine par une étude sur certains magistrats spéciaux destinés à mettre en contact l'autorité du conquérant avec les peuplades soumises, et qu'il compare aux bureaux arabes de l'Algérie moderne. — Vient enfin un appendice composé de douze *excursus*; il y a un peu de tout dans ces *excursus*: de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie, de l'épigraphie, des extraits d'ouvrages savants et des articles découpés dans les journaux.

Le livre de M. Boissière est destiné au public lettré, instruit sans être érudit; il tient donc le milieu entre une publication savante et une œuvre purement de vulgarisation. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas toujours su conserver le ton qui convient à un travail de ce genre: tantôt il s'abandonne à une rhétorique un peu verbeuse, à ces développements littéraires et à ces tirades patriotiques qui sont en honneur chez nos voisins du midi; tantôt il entre dans des discussions d'épigraphie et de droit public, excellentes sans doute, mais parfois assez difficiles à suivre pour ceux qu'il appelle « de studieux et intelligents profanes. » Toutefois, nous ne pouvons lui faire un grief de ces inégalités de forme qui résultent en grande partie de l'inégalité du fond même. Nous avouons, en passant, que, tout Belge que nous sommes,

nous avons été passablement choqué de rencontrer sous la plume d'un savant français des expressions comme celles-ci : « de jeunes imaginations bien préparées et comme *disposés* » (p. 14), et « je lis *sur* un journal » (p. 22 note.)

Ainsi que nous l'avons déjà fait ressortir, une bonne partie de l'ouvrage de M. Boissière a le caractère d'une compilation, mais d'une compilation faite avec intelligence et avec goût; au reste, il cite toujours consciencieusement ses sources. Il serait aisé de signaler des lacunes dans ce travail; mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'une simple *esquisse*, et que le cadre à remplir était très-vaste.

Entrons maintenant dans quelques détails.

Que M. Boissière nous permette d'abord de le chicaner sur la manière dont il cite quelquefois les auteurs anciens : « Tite-Live dit... Un texte de Dion Cassius... » Pourquoi ne pas indiquer le livre et le chapitre? Ce procédé, sans donner le moins du monde au livre un aspect pédantesque, épargnerait aux lecteurs studieux des recherches pénibles et souvent infructueuses. — Ce qui est plus grave, ce sont les inexactitudes dans les citations et dans les interprétations de textes anciens. Nous relevons les suivantes : P. 19 et 64, le livre de *bello Africano* est attribué à César; p. 227, M. Boissière dit sans préciser — et avec raison — « l'histoire de la guerre d'Afrique. » — P. 96, Salluste ne dit nulle part que le nom de Numides ait été dérivé de la forme des bateaux qui les avaient amenés. — P. 103, au lieu de *patiens operum lisez patiens laborum*. — P. 184, *obscurum etiam tum lumine* (Sall. Jug. 21) est traduit : « A la faveur de l'obscur clarté d'une nuit d'Afrique! » — P. 232, M. Boissière, parlant du Numide Tacfarinas, dit : « L'année même il renouvelle la guerre, etc. » Il ne s'est pas aperçu, en reliant le ch. 20 du l. III des *Annales* de Tacite au ch. 52 du l. II, que les mots *eodem anno* se rapportent non aux événements mentionnés dans ce dernier passage, mais à ce qui précède immédiatement, — distraction qui produit un anachronisme de trois années; d'ailleurs si M. Boissière avait consulté la note de Nipperdey sur *Annal.* III, 20, il aurait été mis en garde contre cette erreur. — P. 235 au sujet de *Tubuscum*, la conjecture *Thubursicum* méritait réflexion (v. Nipperd. ad *Annal.* IV, 24). — P. 243, *Marcus Lepidus* (*Ann.* III, 35) est une leçon vicieuse corrigée déjà par Juste-Lipse en *Manius Lepidus* (v. les éd. de Halm et de Nipperdey). — P. 94, note 3, M. Boissière cite comme un témoignage relatif à la langue berbère, l'anecdote où Valère Maxime raconte que Massinissa fit graver sur des dents d'éléphants une inscription *gentis suae litteris*; et p. 77 note, il reproduit tout au long le passage de Cicéron relatant le même fait, où il est dit que l'inscription était *punicis litteris*: la contradiction n'est ni discutée ni même signalée. Il est évident que Valère-Maxime a copié Cicéron et que son témoignage reposant sur une bévue n'a aucune valeur. — On nous dira peut-être que quelques-unes de nos observations portent sur des minuties. Soit; mais combien de minuties de ce genre ont engendré des opinions erronées! Puis, de ce qu'une œuvre s'adresse aux *profanes*, il ne s'ensuit pas que l'auteur soit dispensé de procéder avec une exactitude rigoureuse; s'il veut mériter la confiance du public, il doit vérifier scrupuleusement chaque détail, sauf à ne point laisser voir, dans son exposition, les traces de ce rude travail. Avec un peu d'at-

tention, M. Boissière aurait évité les erreurs qu'il a commises. Ce fait nous montre que l'étude approfondie et *philologique* des auteurs anciens est encore peu répandue en France, malgré les efforts de la vaillante école dont la *Revue critique* est l'organe. — Nous aurions encore des objections à présenter sur quelques points d'antiquités romaines. Certaines assertions de M. Boissière sont vagues ou trop générales. Mais nous ne voulons pas abuser de la patience du lecteur.

En somme, M. Boissière a fait une œuvre utile; son livre est intéressant, il réunit et présente sous une forme généralement agréable une foule de détails curieux, épars dans des publications scientifiques où les simples lettrés, les *dilettanti*, n'auraient ni le temps, ni la patience, ni les moyens de les aller chercher. Les quelques fautes que nous avons indiquées, et que M. Boissière fera facilement disparaître dans une nouvelle édition, ne nous empêcheront pas de recommander l'*Histoire de la conquête et de l'administration romaines en Numidie* à ceux de nos lecteurs qui cultivent les sciences historiques.

PAUL THOMAS.

Lohrmann, W.-G. *Mondcharte* in 25 Sectionen und 2 Erläuterungstafeln, mit Erläuterungen und selenographischen Ortsbestimmungen unter Benutzung des von F.-W. Opelt und M. Opelt revidierten und ergänzten Materials zugleich als Supplement zu Lohrmann's Topographie der sichtbaren Mondoberfläche Abth. I, herausgegeben von J.-F.-J. Schmidt, Leipzig, 1878; texte in-4° et cartes in-plano.

Cette carte de la lune a été dessinée par Lohrmann, à Dresde, il y a plus de cinquante ans. Elle est divisée en 25 feuilles, de petite dimension, dont quatre avaient été publiées en 1823. Mais l'auteur avait eu le regret de ne pouvoir continuer, faute d'appui, la publication de son œuvre. Une carte de la lune d'une pareille étendue est le travail de bien des années. Le diamètre de celle-ci, lorsque les 25 sections sont assemblées, est de 97 centimètres. C'est la dimension de la carte de Beer et Mädler, publiée en 1837, qui était jusqu'ici la seule représentation exacte et délicate du disque lunaire, à une grande échelle. La carte de Lohrmann pousse peut-être plus loin la précision des détails; elle rend plus complètement l'aspect de la surface et accentue mieux les mouvements de terrain. En revanche, le dessin est moins doux et le trait a moins de finesse. Le nombre des mesures exactes, c'est-à-dire le nombre des points fondamentaux déterminés géométriquement, ne nous paraît pas non plus aussi considérable que dans la carte de Beer et Mädler. L'œuvre de Lohrmann a énormément perdu à ne pas être publiée en son temps. Mais comme moyen de contrôle, comme élément de comparaison avec Beer et Mädler, l'ouvrage de l'astronome de Dresde a encore une haute valeur.

II.

Etude critique et expérimentale sur l'émigration des globules du sang envisagée dans ses rapports avec l'inflammation, par le Dr Paul Heger, professeur de physiologie à l'Université de Bruxelles. Bruxelles, Manceaux. 1 vol. in-8°.

En plaçant sous le microscope la membrane interdigitale de la patte d'une grenouille vivante, on peut, grâce à la trans-

parence de cette membrane, assister au spectacle de la circulation du sang; mais cette même membrane a permis en outre à des observateurs attentifs de surprendre des phénomènes beaucoup plus intimes de la vie. Que la circulation s'y ralentisse, en effet, et l'on verra dans les vaisseaux, à l'origine des veines surtout, les globules blancs du sang ou leucocytes se grouper le long des parois vasculaires dilatées, les tapisser comme d'une gaine dans l'intérieur de laquelle les globules rouges continueront leur marche; puis, en vertu de mouvements qui leur sont propres, ces mêmes leucocytes distendront peu à peu les mailles du tissu du vaisseau qui les emprisonne, ils finiront par s'y frayer un passage, pour aller retomber dans les espaces périvasculaires, et cesser ainsi de compter parmi les éléments du sang. Tel est dans sa simplicité le phénomène de l'émigration.

C'est ce phénomène observé successivement en différents points de l'organisme, que M. Heger a entrepris d'étudier dans l'ensemble de ses rapports. Son livre attachant est une revue impartiale et précise de tous les travaux des physiologistes et des histologistes contemporains, qui ont jeté de vives lumières sur un fait normal, physiologique, la nutrition, et un fait pathologique, l'inflammation, en marquant l'identité de leur point de départ. M. Heger prend à tâche de s'effacer derrière les auteurs qu'il analyse, mais il n'échappera à personne qu'il a patiemment vérifié d'innombrables expériences qui ont fait naître des théories contradictoires, et qu'il n'a osé formuler de conclusions qu'après avoir lui-même interrogé la nature.

Le fait capital qui se dégage de ce livre est que l'émigration des globules blancs du sang, avant que d'être le résultat d'un trouble inflammatoire, est un phénomène physiologique, apparaissant d'une manière constante bien qu'avec une intensité modérée dans tout organisme sain. La destinée normale de ces corpuscules émigrés est, soit de servir de matériaux pour la reconstitution de tous les tissus de l'organisme avec lesquels la lympho les met en contact, soit d'être ramenés par la circulation lymphatique elle-même dans le torrent de la circulation sanguine pour aller renouveler sur toute l'étendue du réseau vasculaire, leurs laborieuses tentatives d'évasion et réussir enfin à s'incorporer aux tissus; et, de même que l'émigration se confond avec une fonction de l'organisme, de même elle est déterminée aux yeux de M. Heger par des propriétés inhérentes aux globules eux-mêmes et au tissu des vaisseaux, les premiers animés de mouvements amiboïdes qui permettent leur cheminement, le second cédant par sa nature à l'excitation causée par ces globules en mouvement, car l'auteur admet que c'est la mobilité des cellules formant la paroi vasculaire, qui rend celle-ci perméable aux leucocytes qui l'irritent.

Quand l'irritation des parois vasculaires est excessive, l'émigration des globules est proportionnelle au degré de cette irritation, ils s'accumulent dans les espaces périvasculaires, la lympho ne peut les emporter dans sa circulation, et la nutrition se trouble. Telle est l'origine de l'inflammation. Dans les régions sans vaisseaux, comme la cornée de l'œil, l'inflammation se révèle directement par des troubles de nutrition. C'est ici que se place dans le livre de M. Heger la question si ardemment controversée de la formation du pus. Est-il dû exclusivement à l'émigration des éléments morphologiques du sang, ou l'est-il à une multiplication cellulaire locale?

M. Heger essaie de concilier les deux doctrines, qui invoquent l'une et l'autre des observations incontestables, et il admet que le pus est le produit de deux facteurs qui sont l'émigration des globules blancs et une prolifération cellulaire locale. M. Heger ignore dans quelles proportions les deux facteurs concourent à cette formation. Telles sont signalées à grands traits les questions les plus intéressantes que M. Heger étudie dans ce volume, où l'on trouvera une science réelle unie à l'indépendance d'esprit et à la bonne foi.

H. D.

Cyprus : its ancient cities, tombs and temples. A narrative of researches and excavations during ten years residence in that island. By General di Cesnola. London, J. Murray, 1877, 1 vol. in-8°.

C'est une bonne fortune pour les archéologues que de voir paraître cet ouvrage en même temps que celui du docteur Schliemann. L'étude des antiquités trouvées à Mycènes et dans l'île de Chypre donne lieu, en effet, à des rapprochements curieux. Il faut y rattacher également les découvertes faites par MM. Saltzmann et Biliotti dans l'île de Rhodes. Malheureusement la mort prématurée de M. Saltzmann a interrompu la publication qu'il avait commencée. On doit le regretter d'autant plus que, si cette publication avait pu voir le jour en entier, nous posséderions peut-être une série de monuments assez complète pour donner une idée du développement progressif de l'art grec dans ses premières phases.

Les travaux du général Cesnola à Chypre s'étendent sur une période de dix années, de 1865 à 1876, pendant lesquelles il a rempli les fonctions de consul d'Amérique. Nous allons passer en revue la riche collection qu'il a recueillie, en analysant une savante notice qu'a publiée dans l'*Academy* (nos des 19 et 26 janvier), M. C. T. Newton, dont les travaux en matière d'antiquité classique font justement autorité.

Les localités explorées principalement par le général Cesnola sont Citium (Larnaca), où les Phéniciens, d'après la tradition grecque, s'établirent à leur arrivée dans l'île; les trois endroits célèbres pour avoir été le siège du culte d'Aphrodite; Idalium (Dali), Paphos et Golgoi; Curium, colonisée par des habitants de l'Argolide.

L'emplacement de Citium abonde en tombes qui ont été fouillées avant l'arrivée du général Cesnola; les recherches faites sur ce point n'ont abouti qu'à des découvertes relativement peu importantes.

A Idalium (Dali), le général ayant découvert une vaste nécropole, l'a explorée régulièrement de 1867 à 1876; le nombre de tombes visitées dans le cours de ces opérations ne s'élève pas à moins de 15,000. Le général Cesnola conclut, en se fondant sur le caractère des poteries qu'il y a trouvées, qu'elles sont phéniciennes. L'objet le plus intéressant mis au jour à cet endroit est un bassin en bronze sur lequel sont représentées en relief des femmes drapées qui dansent les mains jointes. Les figures sont grossièrement exécutées, et le bassin semble être une imitation locale de l'art phénicien, dont on a trouvé des spécimens mieux exécutés à d'autres endroits de l'île.

Sur l'emplacement de Golgoi, le général Cesnola a mis au jour les ruines d'un temple, parmi lesquelles gisaient des têtes et des troncs d'une quantité de statues en pierre. De ces statues, les unes ont le caractère et

le costume égyptiens, d'autres semblent être des imitations de sculptures égyptiennes; quelques-unes paraissent avoir été exécutées sous l'influence, sinon par les mains, de sculpteurs grecs. Il paraît à peu près certain qu'elles étaient disposées par groupes séparés, correspondant à leurs styles respectifs. On a trouvé en effet les figures égyptiennes à un même endroit, les assyriennes à un autre; de même pour les grecques et les romaines. Le général Cesnola ne donne pas le chiffre exact des statues et autres sculptures qu'il a retirées de ces ruines; mais Doell (*Sammlung Cesnola*) en compte 800, qui, d'après lui, ont été presque toutes trouvées à Golgoi. A en juger par le caractère des têtes, la plus grande partie des statues pourraient bien être des portraits de prêtres et de rois cypriotes, dédiés à la divinité du temple. La plus importante est une statue d'Hercule vêtu de la peau de lion et armé de sa massue, de son arc et de ses flèches. Le style de la statue et la composition de la base rappellent les caractères que l'on retrouve dans les restes de l'art archaïque grec, tandis que d'autres sculptures portent la marque de l'influence de l'Égypte et de l'Assyrie.

A Paphos, les recherches n'ont produit que des résultats peu importants; mais à Curium, le général Cesnola a fait une découverte marquante dans les annales de l'archéologie.

L'emplacement de Curium est couvert de ruines, et, quelque étrange que cela paraisse n'a jamais été exploré avant 1866. En fouillant ces ruines, le général Cesnola rencontra une galerie taillée dans le roc, haute d'environ cinq pieds et longue de onze. A une des extrémités, une cavité, fermée par une dalle, était presque entièrement remplie de terre fine. La terre enlevée, on se trouva en présence d'une seconde chambre, que l'on débaya pour pénétrer dans une troisième, puis dans une quatrième. Trois de ces chambres mesurent trente-trois pieds sur trente et un; la quatrième est un peu plus petite.

Ces chambres n'ont point servi de sépulture. Leur vrai caractère a été révélé au général Cesnola par la découverte faite dans la première, d'une merveilleuse collection de bracelets en or, de pendants d'oreille, d'anneaux, de pierreries et autres objets précieux qui ornent maintenant le musée de New-York, le gouvernement des États-Unis ayant été assez heureux pour les acquérir. La seconde chambre renfermait au delà de trois cents objets en argent et en vermeil: coupes, bassins, plats, aiguillères, brassards et bracelets massifs, etc. La troisième ne contenait en grande partie que des vases en albâtre, des figures et des groupes en terre cuite; la dernière et la plus petite, une quantité d'objets de toute espèce en bronze ou en fer: de larges bassins avec des anses en forme de fleurs de lotus, les restes d'un trône en bronze, orné de têtes de taureau et de lion, des candélabres, des vases, des coupes, des miroirs, des pointes de lance, des ornements de toilette, bref tout le contenu de ce que l'on peut imaginer avoir été les trésors des rois de l'âge homérique.

Les objets en or trouvés dans la première chambre appartiennent à différentes époques, de 700 environ avant notre ère à l'époque d'Alexandre le Grand. Parmi les plus précieux objets que renfermait ce trésor figurent deux solides brassards sur lesquels est inscrit en caractères cypriens, le nom d'Eteandros, roi de Paphos. Des cylindres et des scarabées gravés fournissent d'intéressants spécimens de la gravure assyrienne, phénicienne, égyptienne et grecque ancienne.

M. Newton croit voir dans les cylindres de Curium des imitations de prototypes assyriens. Notons deux objets uniques en leur genre: une fiole en cristal, dont le couvercle en or est retenu par une chaîne, et un bout de sceptre en agate; parmi les objets en argent, un bassin en vermeil, avec des gorges au repoussé, arrangées en cercles concentriques autour d'un groupe central qui représente un personnage ailé tuant un lion. Parmi les objets en bronze, on en trouve qui sont ornements de la même manière. Ces brèves indications sur le contenu du trésor de Curium ne donnent qu'une maigre idée de la variété d'une collection qui, à elle seule, forme un véritable musée.

Quand et par qui ces richesses ont-elles été ici déposées? M. Newton croit pouvoir avancer qu'elles représentent des offrandes votives de plusieurs siècles, et il conjecture qu'un temple s'élevait au-dessus des quatre chambres. Quant à la date à laquelle il faudrait reporter l'origine du trésor, il la déclare incertaine.

« Une inspection rapide des nouveaux points que l'énergie et la sagacité du général Cesnola a mis en lumière, dit-il en terminant, confirme une conclusion qu'avaient déjà indiquée les précédentes découvertes dans l'île de Chypre. Ici, comme en Etrurie et dans plusieurs parties du monde hellénique, on trouve sur les plus anciens emplacements ce mélange particulier d'art égyptien et asiatique que nous appelons le style phénicien, entremêlé des restes que nous avons de bonnes raisons de considérer comme des spécimens de l'art archaïque grec. Mais, tandis que, dans les endroits où la population grecque était assez forte pour prédominer et effacer graduellement toutes les influences exotiques, comme à Rhodes, nous voyons l'art grec s'affirmer lui-même jusqu'à ce qu'il arrive à sa perfection, un pareil développement ne se constate ni en Etrurie ni dans l'île de Chypre. Nous voyons, au contraire, des deux côtés, l'art archaïque dégénérant graduellement en un maigre style conventionnel, qu'il convient d'appeler le style hiératique et qu'on pourrait aussi nommer pseudo-archaïque. Un coup d'œil sur la position géographique de l'île de Chypre explique comment elle n'est jamais devenue vraiment hellénique. »

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Il est curieux de rapprocher des découvertes récentes au centre de l'Afrique les notions qu'on possédait anciennement au sujet des mêmes contrées. C'est ce que fait M. Jules Petit dans un article que publie la *Revue générale*.

Nous voyons le lac Tanganyika, découvert en 1484 par le Portugais Diego Cam, exploré cinq ans plus tard par Sousa; en 1591, Duarte Lopez signale l'existence de deux lacs, Zambré et Aquelunda, d'où s'échappe le Congo; en 1668, un capucin, le P. Cavazzi, précisait assez bien le cours du haut Congo et de ses affluents. La ville de San-Salvador, à 50 lieues du lac Tanganyika, possédait douze églises, un collège de Jésuites et une population de 50,000 âmes. La carte de Lopez, en 1587, représente le lac Zambré à l'endroit qu'occupe le Tanganyika et, plus à l'ouest, le lac Aquelunda, d'où sort le Congo; deux autres lacs figurent sous l'équateur, sans doute l'Albert et le Victoria Nyanza. Il faut venir jusqu'en 1816 pour rencontrer une nouvelle exploration du Congo, celle de Tuckey qui remonta ce fleuve jusqu'aux chutes de Yellala.

Il a fallu l'autorité de Livingstone et de Stanley pour faire comprendre à nos contemporains la nécessité d'amener des bateaux pour compléter l'exploration de ces mers intérieures: on réalisait cette idée dès le xvi^e siècle.

« Sous le règne du saint roi don Alphonse, qui fut l'apôtre du Congo et gouverna ce royaume de 1494 à 1540, les grands lacs de l'intérieur étaient si bien connus, que ce même prince avait réuni les matériaux nécessaires pour la construction de deux brigantins destinés à l'exploration de ces lacs. C'est

ce dont on peut se convaincre par deux lettres de cette époque, datées du Congo et adressées au roi D. Jean III de Portugal. Cette grande entreprise occupa le bon roi pendant plus de 10 années, sans qu'on voie néanmoins qu'il ait pu la mener à bonne fin. Ces deux brigantins devaient être construits au-dessus des cataractes. Dès 1526, Balthazar de Castro écrivait au roi de Portugal que D. Alphonse voulait enfin s'occuper activement de la découverte de ce qu'il y avait au haut de ce fleuve, et qu'il était tout à fait certain que cette navigation était possible. Le même Castro suppliait D. Jean d'écrire au roi de Congo pour le prier de le charger lui-même de l'entreprise. » (*Archives nationales de Lisbonne.*)

Dix ans plus tard, le 28 mai 1536, Manuel Pacheco écrivait au roi D. Jean que « D. Alphonse le retenait au Congo pour lui faire construire deux brigantins au-dessus de la cascade du fleuve pour de là aller découvrir le lac », et il termine ainsi sa lettre : « J'écris avec soin chaque année à Alphonse de Torrès, au directeur de la factorerie et aux agents que cela regarde, d'envoyer ici beaucoup de navires avec des pilotes et des matelots qui ne soient point des trafiquants. Le roi de Congo a déjà maintenant du bois travaillé pour des brigantins, et il me fait grandement espérer que cette année on va faire la découverte du lac. Je ne sais ce qui aura lieu, mais il m'est impossible d'attendre plus longtemps que cette année; car si on ne fait pas maintenant cette découverte, on ne la fera jamais. » (*Archives nationales de Lisbonne.*)

Comme on le voit, on croyait à cette époque que le Congo sortait des grands lacs de l'intérieur, ce qui semblerait confirmer l'opinion de ceux qui font déverser dans le Zaïre les eaux du grand système lacustre récemment retrouvé par l'illustre Livingstone.

Au siècle suivant, le P. Balthazar Tellez nous donne une description assez détaillée de ces lacs; seulement il considérait, ainsi qu'au siècle précédent, tout le système lacustre comme ne formant qu'un grand lac, et les terres enveloppées dans ce grand réseau de lacs et de rivières, comme des îles dont la population était si nombreuse qu'elle pouvait mettre 30,000 hommes sur pied. Les Pères capucins italiens du Congo donnent à ce grand amas d'eau le nom de Aquelonda, ce qui en latin et en italien pourrait fort bien signifier les eaux de Londa. Or, tout le monde sait, d'après Livingstone, que Londa est encore le nom actuel de cette région des sources du Congo. Les PP. capucins étaient tellement familiarisés avec les contrées de l'Afrique centrale, que l'un d'eux, le P. Bonaventure, préfet apostolique de la mission, demanda et obtint par des décrets de la sacrée Propagande d'étendre les limites de sa juridiction jusqu'à l'Abyssinie (1652), son dessein étant d'arriver jusque-là. Aujourd'hui nos voyageurs modernes de la côte occidentale ne peuvent même atteindre jusqu'aux anciennes missions des capucins, Sundi, Micocco, Concobella, ce qui prouve que, de ce côté de l'Afrique, nous sommes moins avancés qu'on ne l'était par le passé. (Lettres du P. Duparquet, dans les *Bulletins de la Société de géographie.*)

Au moment où paraissait cette revue des anciennes explorations en Afrique, on annonçait à Madrid que M. Marcos de La Espada y prépare la publication d'un ouvrage qui présente un grand intérêt : c'est l'histoire de différents voyages faits par un missionnaire anonyme en Afrique entre les années 1320 et 1330, le long des côtes du Maroc, au Dahomey et du Sénégal dans l'intérieur.

Le principal événement littéraire de la dernière quinzaine, en France, est la publication du second volume des *Origines de la France contemporaine*, par M. Taine. Dans la préface, l'auteur expose en quelques mots l'idée de son livre :

Cette seconde partie des *Origines de la France contemporaine* aura deux volumes. — Les insurrections populaires et les lois de l'Assemblée constituante, finissent par détruire en France tout gouvernement : c'est le sujet du premier volume. — Un parti se forme autour d'une doctrine extrême, s'empare du pouvoir et l'exerce conformément à sa doctrine : ce sera le sujet du volume suivant.

Voici comment M. G. Monod apprécie dans une

lettre adressée à l'*Academy*, le nouveau volume de M. Taine :

La première partie, consacrée à l'*ancien régime*, a montré que, dans le dix-huitième siècle, le gouvernement était entre les mains d'une cour et d'une aristocratie qui avaient tout à fait perdu le sentiment de leur devoir et ne cherchaient qu'à bien vivre et à s'amuser. Tous les liens sociaux étaient brisés. Au premier choc, l'édifice croula. Ce n'était plus une question de réforme ou même de révolution : c'était une dissolution universelle. Dans le présent volume (*La Révolution*, t. I). M. Taine montre que, depuis le mois de juin 1789, ce fut la foule qui gouverna. Ce fut elle qui hâta la formation de l'Assemblée constituante, qui lui dicta les lois qu'elle promulgua, qui appliqua ces lois sans les comprendre, ou les viola quand elles ne lui plaisaient plus. Pour développer cette thèse, M. Taine a cherché d'innombrables documents inédits dans les archives de Paris et des départements. Il prouve que, depuis la réunion des Etats-généraux, il n'exista plus de sécurité : on commettait des meurtres avec impunité, on brûlait des châteaux, et le désordre général produisit la famine. Il montre avec un talent remarquable l'imprudence commise par l'Assemblée en détruisant d'un coup ces abus séculaires auxquels étaient attachés des droits séculaires et la Société elle-même, et en créant, d'après des idées à priori, sans égard à la tradition ou au fait, dans un moment où toutes les passions, tous les sentiments de haine étaient excités, un mécanisme de gouvernement qui aurait peut-être convenu à des êtres parfaits, mais qui ne pouvait fonctionner que par le bon vouloir universel du peuple. Aussi rien de plus curieux que de voir avec quel manque d'intelligence les nouvelles lois furent appliquées ou plutôt furent partout violées. On avait ordonné la libre circulation du grain. La populace ignorante prévint la mesure : elle vola le grain par crainte de la famine. Le commerce cessa; on en accuse les riches et les nobles, que l'on vole et que l'on tue. La folie et la fureur de la populace crût avec la misère et la famine. M. Taine a peint de chaudes couleurs ce *crecendo* de misère et de crime, l'un produit par l'autre, qui plongea toute la société dans un vertige de folie et de terreur. Si son objet a été de montrer pourquoi la Constitution de 1791 ne pouvait durer, pourquoi la monarchie constitutionnelle ne fut pas alors établie, pourquoi la Révolution de 1789 a, par un inexorable destin, conduit la France d'abord à un règne de terreur et puis à un despotisme, il a admirablement réussi.

Mais il semble que M. Taine se proposait de faire davantage en donnant à son livre le titre de : *Les origines de la France contemporaine*, et nous attendions plus de lui. Nous aurions désiré qu'il nous dit ce qu'il y avait de neuf dans la conception sociale et politique de l'Assemblée constituante et des hommes de cette époque, lesquelles de ces nouveautés n'étaient que des erreurs passagères, lesquelles, au contraire, sont devenues l'héritage dont nous vivons aujourd'hui; en un mot, ce que l'Assemblée constituante a fait pour l'avenir. En outre, nous aurions désiré que M. Taine nous montrât comment ces réformes furent si bien reçues en France, pourquoi elles provoquèrent un tel enthousiasme, pourquoi la Révolution exerça une si puissante influence sur les étrangers. Tout cela manque dans son livre. Toutes les ombres du tableau y sont, mais le tableau lui-même est très-incomplet — on ne nous montre que le revers de la médaille. Les raisons qui peuvent être alléguées pour justifier les révolutionnaires de 1790 manquent également dans l'ouvrage de M. Taine.

M. Taine a considéré les événements à un point de vue externe, et ce point de vue il l'a travaillé et mis en relief avec toute sa force de logique et son incomparable talent de description. Les hommes recueillis, calmes, aux vues larges, trouveront dans son ouvrage des leçons utiles et des faits d'un vif intérêt; mais la masse du public n'y verra qu'une chose : une peinture entièrement défavorable de la Révolution de 1789. Les uns mettront le livre de côté, les autres l'exalteront outre mesure, suivant leurs sentiments propres. Il passera, bien qu'à tort, pour un pamphlet réactionnaire.

La première livraison de l'année 1878 du *Rheinisches Museum* renferme un article fort étendu de M. Bücheler sur une inscription osque récemment

découverte dans la nécropole de l'ancienne Capoue. Cette inscription, gravée sur une lame de plomb, est une formule d'*exécration* : un certain Pacius Clovatus est voué aux dieux infernaux. L'article de M. Bücheler est du plus haut intérêt pour les linguistes et pour tous ceux qui s'occupent de l'Italie antique.

NOTES ET ÉTUDES.

LES FOUILLES D'OLYMPIE.

Nous détachons d'un rapport que publie le *Reichs-Anzeiger* de Berlin les détails ci-après sur le résultat des derniers travaux à Olympie. Devant la façade occidentale du temple de Jupiter, les fouilles ont mis au jour un grand nombre de petits fragments du groupe du fronton et une tête de centaure qui se distingue particulièrement par le réalisme dramatique avec lequel est peinte la violence de la lutte. Le centaure déchire de ses dents le bras d'un Lapithe, qui cherche à l'étrangler; sa barbe en désordre, sa chevelure flottante devait encore ajouter à l'expression de sauvagerie. Du Lapithe, il ne reste que le bras gauche. Il faut noter, comme présentant un intérêt particulier, une plaque en bronze, très-bien conservée, qui remonte au sixième siècle environ avant notre ère, sur laquelle est gravée une inscription en dialecte éléen et se rapporte à une répartition du droit de citoyen par les Chalcadiens, dont le nom est ici mentionné pour la première fois. Cette inscription est le plus ancien des monuments épigraphiques trouvés jusqu'ici dans les ruines d'Olympie, et, au point de vue de l'histoire et de la langue, a une grande importance. L'opération la plus difficile de l'hiver a été la démolition, près du temple, d'un énorme carré en maçonnerie, construit par les habitants de la vallée olympique pour se protéger contre les incursions des barbares, dans les premiers temps de la période byzantine. Ici on a trouvé tout contre le mur oriental une quantité d'objets qui paraissent avoir été enfouis par le possesseur dans un coin de sa maison, vraisemblablement à l'approche du danger : plusieurs milliers de pièces de monnaie de cuivre appartenant aux règnes de Constantin le Grand, de Léon I^{er} et de Justinien, et une quantité d'ustensiles et d'instruments d'agriculture.

ANGELO SECCHI.

Le père Secchi, directeur de l'Observatoire du Collège romain, mort le 26 février, était né en 1818 à Reggio. Il entra encore jeune dans l'ordre des jésuites et étudia dans le collège de l'Ordre, près de Lorette, puis à l'institution de Georgetown, près de Washington. Ici il enseigna pendant quelque temps la physique et les mathématiques, mais bientôt, rappelé en Italie, il fut nommé professeur de physique au Collège romain. Après l'expulsion des jésuites, en 1848, il voyagea en France, en Angleterre et en Amérique, et, le pape ayant été rétabli, il vint reprendre à Rome ses fonctions de professeur. Quelques années après, il dirigea les travaux de construction de l'Observatoire du Collège romain, qui fut pourvu d'excellents instruments, et où il a travaillé pendant vingt-cinq années avec une ardeur infatigable. Ses travaux astronomiques sont dispersés dans une foule de publications périodiques. Ceux des dernières années ont surtout pour objet l'analyse spectrale. Le père Secchi

avait fait du soleil son étude favorite; le résultat de ses belles et nombreuses recherches sur cet important sujet ont paru dans l'ouvrage bien connu : *Le Soleil*, dont la première édition date de 1870.

Dans ces derniers temps, il a également fait paraître un livre du plus haut intérêt sur les étoiles. Cet ouvrage, écrit en italien, porte pour titre : *Le Stelle*.

Les travaux météorologiques du savant jésuite sont aussi très-remarquables; ils auraient suffi à eux seuls à établir sa réputation scientifique. Tout le monde a pu admirer à l'Exposition de Paris de 1867 son ingénieux météorographe enregistreur, qui lui a valu la médaille d'or.

L'urbanité du P. Secchi lui avait acquis de nombreux amis. Il a pendant longtemps été en correspondance avec A. Quételet, le fondateur de notre Observatoire, et, jusqu'à la fin de sa vie, il a entretenu les relations les plus amicales avec notre éminent chimiste, M. Stas.

COMMISSION DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX. (2^e SECTION.)

Le règlement spécimen élaboré par la Commission française ayant reçu, comme on l'a vu dans notre dernier article (voir le n^o 4 de l'*Athenæum*) la sanction officielle par l'arrêté du ministre de l'intérieur, M. Delcour, sous la date du 9 septembre 1876, la Commission belge se mit immédiatement en relations avec celle de Paris. Au mois de juillet suivant, la Commission française délégua trois de ses membres, qu'elle chargea de se rendre à Bruxelles, à l'effet d'arrêter définitivement le cartel en vertu duquel les opérations d'échange devront avoir lieu entre elle et la 2^e section de la Commission belge. Les délégués français étaient : M. le baron Oscar de Watteville, directeur de l'Administration des lettres et des sciences au ministère de l'instruction publique, vice-président de la Commission, M. le baron Olivier de Watteville, inspecteur des services administratifs au ministère de l'intérieur, et M. Xavier Charmer, secrétaire.

Les conférences eurent lieu les 21, 25 et 30 juillet 1877, et se terminèrent par la signature du protocole dont la teneur suit :

Le bureau français tiendra à la disposition de la section belge les publications exécutées aux frais du Gouvernement français, auxquelles celui-ci souscrit ou qu'il patronne, toutes celles, enfin, dont il dispose pour être adressées à ses propres institutions.

La section belge mettra à la disposition du bureau français les publications similaires et, en outre, toutes celles qui sont mentionnées dans la *Bibliographie officielle de Belgique*, et dont le bureau français demanderait un ou plusieurs exemplaires.

Pour les publications périodiques ou en cours d'exécution, émanant de sociétés ou d'éditeurs, les bureaux respectifs veilleront à l'envoi régulier des suites et se donneront des accusés de réception de bureau à bureau.

L'intérêt de l'exportation étant égal à celui de l'importation, on s'efforcera, des deux côtés, d'égaliser, *salvo justo*, la valeur vénale des envois; la Belgique, dont la production est moindre, sera obligée d'offrir plusieurs exemplaires d'un même ouvrage, ce que le bureau français accepte.

Parmi les objets échangeables, sont mis en première ligne :

a) Les documents parlementaires, statistiques, bulletins des grandes administrations, les travaux historiques et scientifiques exécutés aux frais de l'Etat ou sous son patronage.

b) Les publications des académies et sociétés savantes.

Pour celles-ci, on adopte, comme *desideratum*, le principe : qu'en chacun des deux pays, on s'efforcera de réunir, dans un dépôt au moins, la totalité des travaux des sociétés de l'autre pays.

La section belge se rend au vœu exprimé par MM. les délégués du bureau français de se constituer en office de correspondance scientifique, à l'instar de ce que fait la Commission instituée à Paris, au ministère de l'instruction publique, en juillet 1876. Sans s'adjoindre officiellement une Commission de savants, pris dans les divers ordres d'études, elle s'efforcera de fournir les renseignements demandés de faire exécuter les recherches dans les bibliothèques ou les archives, de donner, en un mot, toutes les indications dont la source peut se trouver en Belgique. Ce ne sera d'ailleurs, en ce qui concerne les recherches d'érudition dans les bibliothèques, que la continuation de ce qui se pratique aujourd'hui; et pour les autres parties : sciences naturelles, archives, etc., la section s'adressera aux établissements spéciaux.

L'échange des monnaies et médailles frappées dans les deux pays est un point sur lequel la conférence a porté son attention. Des deux côtés, on s'efforcera d'arriver à la mise en œuvre de cet échange.

Il est à désirer que le journal officiel, dans les deux pays, publie la liste des ouvrages reçus en échange, en indiquant s'ils proviennent de l'Etat, de sociétés savantes ou de particuliers.

En conséquence de ces arrangements, la 2^e section de la Commission belge s'adressa à M. le ministre de l'intérieur, le priant de mettre à sa disposition pour les échanges, non-seulement les publications faites aux frais ou avec le patronage du Gouvernement, mais aussi toutes autres productions nationales auxquelles le département de l'intérieur aurait souscrit et dont il resterait des exemplaires dans les magasins du ministère. La 2^e section ajoutait : « A l'avenir, le Gouvernement pourra s'épargner le soin d'expédier lui-même à l'étranger les publications officielles. »

Satisfaisant au vœu exprimé par la deuxième section de la Commission des échanges, le ministre de l'intérieur adressa, sous la date du 21 novembre 1877, aux administrations ressortissant à son ministère la circulaire dont la teneur suit, dont communication a aussi été faite aux chefs des autres départements ministériels.

M...

La section littéraire de la Commission royale belge des échanges internationaux a passé récemment un cartel avec les délégués de la Commission française d'échanges.

Cette Commission s'est engagée, aux termes de ce cartel, à adresser à la section littéraire belge la totalité des publications des sociétés savantes de France.

Or, comme la France possède environ six fois autant de sociétés que la Belgique, la section serait tenue de fournir, en échange des publications envoyées, six exemplaires des travaux des sociétés du pays.

Toutefois, il a été admis que la différence entre les envois pourra être compensée au moyen de publications de tout genre.

La section aura donc besoin d'avoir en réserve le plus grand nombre possible d'ouvrages belges.

J'ai l'honneur de vous prier, M..., de mettre à la disposition de ladite section, non-seulement les publications faites aux frais ou avec le patronage de votre administration, mais aussi toutes les autres productions nationales dont il vous resterait des exemplaires.

La Belgique recevant, en retour de ces envois, des publications d'autres pays qui seront distribuées entre les établissements nationaux, en commençant par les établissements de l'Etat, ces derniers pourront désormais s'épargner le soin d'expédier eux-mêmes les travaux officiels.

Je vous prie, M..., de vouloir bien me faire connaître le plus tôt possible, la suite qui sera donnée à la demande qui précède. Il serait même utile que je fusse informé du nombre d'exemplaires des différents documents dont vous pourrez disposer en vue des échanges.

Le Ministre de l'Intérieur,
DELCOUR.

NOUVELLES.

Le premier volume de l'important ouvrage de M. Willems, *Le Sénat de la République romaine*, vient de paraître. Nous en publierons une analyse dans un de nos prochains numéros.

— Nous recevons la deuxième livraison de la *Belgique illustrée*, que publie la maison Bruylant-Christophe. Elle contient la fin de la *Description de Bruxelles* par M. Jean Rousseau, qui a réussi à tracer sous une forme des plus attrayantes, quoique dans un cadre restreint, un tableau complet de la capitale et des environs. Vient ensuite le commencement d'un article sur les *Musées de Bruxelles*, par un écrivain dont la compétence en matière de critique d'art et le talent sont assez connus pour que nous n'ayons pas à faire ressortir l'intérêt qui s'attache à son travail, M. Edouard Fétis. Avant de décrire les richesses que possède notre collection nationale, M. Fétis jette un coup d'œil sur son origine et son histoire.

Les trois feuilles dont se compose cette livraison sont enrichies d'un grand nombre d'illustrations exécutées avec le même soin que celles dont nous avons déjà eu occasion de constater le mérite. Nous citerons notamment celles qui représentent : l'Eglise de la Chapelle, le Monument des Spinola, la Chaire de l'Eglise de la Chapelle, les Galeries Saint-Hubert, la Place Royale et l'Hôtel du comte de Flandre, l'Escalier d'honneur du Palais du Roi, le Bois de la Cambre, un Fragment de la grande composition de l'Agneau mystique, par Van Eyck.

— M. Stanley rédige en ce moment la relation détaillée de son voyage à travers l'Afrique. Une grande partie du manuscrit est déjà entre les mains de l'imprimeur, et il paraît certain que l'illustre explorateur pourra accomplir la tâche herculéenne qu'il a entreprise, d'écrire en soixante-dix jours environ les 800 pages in-octavo d'impression dont se composeront les deux volumes de son ouvrage. Ces deux volumes paraîtront au mois de mai prochain. M. Stanley a réussi à rapporter de son périlleux voyage une grande quantité de photographies, notamment des vues des grands lacs et du Congo, qui seront reproduites, de même que des scènes et des incidents d'après des dessins de M. Stanley, lui-même. Outre ces illustrations, l'ouvrage sera enrichi de plusieurs cartes, dont une grande donnant le cours du Congo, minutieusement et soigneusement dressée. L'ouvrage aura pour titre : *Through the Dark Continent : the sources of the Nil; around the Great Lakes and down the Congo*. Il sera publié simultanément dans les principales langues de l'Europe.

— Le Sénat italien a adopté une résolution tendant à recueillir et à publier, sous forme de livre, tous les discours prononcés par Victor-Emmanuel durant son règne.

— La veuve de Chavée, l'auteur de la *Lexicologie indo-européenne* et autres ouvrages de philologie comparée, mort l'année dernière, a publié un ouvrage posthume, *Idéologie lexicologique*, qui contient aussi une courte biographie de l'auteur. Chavée qui avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, fut élève de Burnouf, puis donna des leçons à Bruxelles, à Pise et à Paris. Il fut un des derniers qui cherchèrent à faire dériver toutes les langues de l'hébreu.

— Le 21 février, l'Université de Leipzig a célébré le cinquantième anniversaire du jour où W. Dindorf a obtenu le grade de *Magister artium*. La vieille Université saxonne maintient encore ce titre qui, presque partout ailleurs, a été remplacé par celui de docteur en philosophie. L'Université a envoyé un nouveau diplôme à Dindorf. Des députations et des adresses de félicitations lui sont venues de toutes les parties du monde.

— Les éditeurs et libraires associés de Leipzig avaient résolu l'année dernière de publier un recueil sous ce titre : *Archiv für die Geschichte des deutschen Buchhandels*. Le premier numéro de cette

publication vient de paraître. Parmi les documents qu'il renferme, nous citerons un récit de la fin tragique de Johann Herrgott, de Nuremberg, décapité à Leipzig, en 1527, pour avoir vendu une brochure à tendances socialistes, qui paraît avoir causé une vive alarme après les horreurs de la Guerre des paysans.

— Une note du *Journal des Débats* a signalé d'importantes découvertes qui auraient eu lieu dans le voisinage de Manfredonia. Il ne s'agissait de rien moins que de l'exhumation de l'antique Sipontum. Un de nos collaborateurs, qui a parcouru le sud de l'Italie, il y a un mois, nous transmet des renseignements d'où il résulte qu'il y a lieu de réduire considérablement l'importance de cette nouvelle. C'est ce que confirme également l'extrait suivant d'une lettre qu'a publiée la *Revue archéologique* (n° de janvier) :

On a découvert, au mois de juillet 1876, à Santa-Maria di Sipontum, près de Manfredonia, l'enceinte d'un temple et une colonne de cipolin; une inscription importante y était gravée; elle apprend que le sanctuaire était consacré à Diane. Cette inscription unique a été envoyée au Musée de Naples. Voilà le premier élément de l'article du *Journal des Débats*. Voici le second : dernièrement on a trouvé à Saepinum, (Sepino), dans le *Sannium*, un portique assez bien conservé de l'époque de l'empire et une inscription, qui a été envoyée au Musée de Naples. Quant au monument élevé en l'honneur de Pompée après sa victoire sur les pirates et aux nombreuses médailles découvertes à Sipontum, ce sont de pures fables.

Ainsi l'auteur de cette nouvelle à sensation a donné comme récente une découverte qui remonte à dix-huit mois; il a confondu la ville de Sipontum, sur le golfe de Manfredonia, avec la ville de Saepinum, située dans le *Sannium*; enfin, pour donner à son récit un plus grand intérêt, il a multiplié les inscriptions et inventé la découverte du monument de Pompée.

— La même revue vient de publier une lettre de M. Edouard Fleury annonçant la découverte d'un ossuaire préhistorique à Nanteuil-Vichel (Aisne).

Dans les derniers jours de novembre 1877, dit M. Fleury, M. le comte Des Cars faisait défricher, sur la rive gauche de l'Ourcq, et au lieu dit le *Bovillon* (petite bove, petite creute), un savant qui touche à une grotte nommée aussi le *Bovillon* et n'ayant qu'un mètre environ de hauteur sur deux mètres de large en tous sens. On crut s'apercevoir que cette grotte ne portait pas sa vraie hauteur et qu'elle avait été remplie par un rapport de terre étrangère, ce qui se vérifia dès les premiers coups de bêche.

On n'avait pas creusé cette terre de 40 à 50 centimètres, qu'on tomba sur un entassement incroyable d'ossements humains, décomposés, fragiles, et du milieu desquels on tira cent cinquante têtes et plus, bien conservées, de toute grandeur et de tout âge. Il y avait plusieurs couches de squelettes; certains corps étaient rangés en bon ordre le long des parois de la grotte mortuaire. C'était un ossuaire véritable de l'âge de la pierre polie; car, parmi tous ces débris humains, on ramassa deux magnifiques et longues lames de silex taillé, et une autre moitié de lame de silex brisé, une jolie hache de silex poli et trois emmanchements complets de bois de cerf, au trou de l'un desquels cette hache s'adaptait parfaitement. La recherche fut poursuivie au dehors et en avant de la grotte du *bovillon*, et une fosse à peu près égale au caveau mortuaire se montra également pleine d'ossements.

Voilà donc trouvée la creute-hypogée avec les ustensiles typiques de pierre qui la datent, cette fois, en toute sécurité et sans permettre le doute. Je crois avoir trouvé sur deux autres points du département de l'Aisne des pistes analogues et que je compte interroger bientôt; l'une d'elles a déjà fourni des renseignements utiles, mais nécessaires à vérifier et compléter. Je manque, d'ailleurs, de détails plus complets sur la trouvaille de Nanteuil Vichel. Le retour du beau temps donnera là le signal de fouilles nouvelles.

Dès aujourd'hui on peut dire que l'histoire des creutes et habitations souterraines du département de l'Aisne vient de faire un pas très-important.

— Décès. — J. P. A. Antigna, peintre de genre,

né en 1818 à Orléans, élève de P. Delaroche. — De La Saussaye, antiquaire et historien, auteur de la *Numismatique de la Gaule narbonnaise* et de plusieurs ouvrages concernant les antiquités de la Sologne. — J. Bonomi, égyptologue, né à Londres en 1796. — Le comte Sclopis, homme d'Etat Italien, auteur d'un assez grand nombre de travaux relatifs à l'histoire de la législation italienne.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 2 mars*. MM. Van der Mensbrugghe, Folie et Houzeau ont été chargés d'examiner un travail de M. C. Lagrange *Sur l'origine et l'établissement des mouvements astronomiques*. « Ce travail, dit le premier commissaire, fait suite à l'intéressant mémoire du même auteur ayant pour titre : *De l'influence de la forme des corps sur l'attraction qu'ils exercent*. M. Lagrange commence par faire très-brièvement l'histoire de la formation des globes et de l'origine de leurs mouvements de révolution et de rotation. Il rappelle successivement le système des tourbillons de Descartes, les assertions peu plausibles de Buffon, l'hypothèse rationnelle de Laplace et les idées de feu le major Brück. » M. Van der Mensbrugghe termine son rapport de la manière suivante : « Lors même que la théorie de M. Lagrange présenterait encore quelques points faibles et contestables, j'estimerais néanmoins que l'Académie peut lui faire bon accueil, parce que cette théorie ouvre des aperçus nouveaux et brillants dans un champ illustré par Newton, Laplace, Poisson, Gauss et par le célèbre homonyme de notre jeune compatriote, l'auteur de la *Mécanique analytique*; aussi j'en hésite pas à proposer à la classe d'encourager M. Lagrange dans la voie difficile qu'il essaye de parcourir, et de voter l'impression de son Mémoire, avec les figures qui l'accompagnent. » Les deux autres rapporteurs se ralliant à ces conclusions, la classe vote l'impression du travail de M. Lagrange dans les mémoires in-4°.

La classe vote également l'impression au Bulletin d'un travail de M. Em. Ghysens, intitulé : *Sur quelques formules de géométrie et leur application aux courbes algébriques*; dans les Mémoires in-4°, d'un travail de M. E. Quetelet : *Recherches sur les mouvements de l'aiguille aimantée*; du mémoire de M. Catalan, intitulé : *Remarques sur la théorie des moindres carrés*; dans les Mémoires des savants étrangers, d'un mémoire de M. Le Paige *Sur quelques applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie*. Elle décide l'insertion, au Bulletin de la séance, de la troisième partie des *Recherches sur les acinétiniens de la côte d'Ostende*, par M. Fraipont, ainsi que d'une nouvelle note de MM. Navez père et fils, *Sur les dispositions particulières qu'ils ont introduites dans les téléphones*.

M. P.-J. Van Beneden présente une *Notice sur la répartition des baléoptères dans les deux hémisphères*. Voici un extrait de ce travail : « Ce qui a surtout contribué à faire croire que les grands cétacés sont tous confinés dans des parages limités, c'est que la baleine que l'on chassait dans la Manche n'est pas, comme Cuvier le pensait, la même baleine qui vit aujourd'hui dans les glaces et que l'on supposait avoir fui devant les baleiniers. La baleine du Groenland ne quitte pas les glaces, et des observations poursuivies pendant un siècle par les Danois, dans la mer de Baffin, prouvent que ce grand cétacé ne dépasse pas le 65° degré de latitude, qu'il ne double pas, par conséquent, le cap Farewell et qu'on n'en a jamais vu sur les côtes d'Islande. De son côté, la baleine des Basques ne dépassait pas la limite méridionale de la baleine franche, et ces limites sont respectées au nord de l'Atlantique comme au nord du Pacifique.

« Pour bien juger les espèces étrangères, voyons d'abord quelles sont celles qui fréquentent le nord de l'Atlantique : Nous en comptons cinq, quatre ba-

léoptères et une mégaptère. — Les baléoptères sont connues sous les noms spécifiques de *Rostrata*, *Sibbaldii*, *Macleanys* et *Borcalis*. Ces cinq espèces hantent le nord de l'Atlantique, à l'est comme à l'ouest, et à peu d'exceptions près, elles visitent toutes la mer Glaciale, les côtes est et ouest du Groenland, s'étendent au sud, d'un côté jusqu'au détroit de Gibraltar, et de l'autre côté jusqu'aux îles Bermudes et même jusqu'aux Antilles. Elles pénètrent toutes dans la Baltique; une seule dans la Méditerranée. — Cuvier avait même donné à cette baléoptère le nom de *Rorqual* de la Méditerranée, supposant que c'était une espèce propre à cette mer intérieure : La *balenoptera rostrata* n'a été vue qu'une seule fois dans cette mer intérieure... »

M. Mourlon donne lecture d'une notice sur la découverte faite par M. P.-J. Van Beneden d'un vertébré se rapportant à un groupe zoologique qui n'avait pas encore de représentant fossile dans notre pays. L'intérêt scientifique qui s'attache à cette découverte — dit M. Mourlon — m'a porté à rechercher quelle pouvait être la place exacte qu'occupe ce vertébré dans la série de nos dépôts tertiaires. Après explications raisonnées et appuyées, M. Mourlon croit pouvoir conclure en disant que le cachalot nain décrit, sous le nom de *Physeterula-Dubusii*, par M. P.-J. Van Beneden, n'appartient pas au terrain pliocène scaldisien ou crag proprement dit, mais bien au terrain miocène supérieur, et que malgré certaines indications qui sont en contradiction avec les faits cités dans sa notice, c'est bien un groupe de couches à Misocètes qu'il faut le rapporter et non à celui des Héteroécètes.

M. de Sélys-Longchamps présente de secondes *Additions* à son *Synopsis des cordalines* qui était, en 1871, composé de 83 espèces. Les premières *Additions* à ce travail sont de janvier 1874. Elles ont porté à 92 le nombre des espèces décrites, après défalcation de la *Macromia Whitei*, qui est synonyme avec la *Cingulata* du docteur Rambur. « Aujourd'hui je puis signaler encore dix espèces, dit M. de Sélys-Longchamps, ce qui nous fait arriver au chiffre de 101 Cordalines, effaçant l'*Epitheca procerca*, qui est sans doute identique avec la *linearis*. Je profite de la circonstance pour compléter le signalement de plusieurs espèces dont l'un des sexes n'était pas connu et pour opérer quelques rectifications. Afin de faciliter les recherches dans les trois parties de mon travail, je termine la troisième en donnant une table méthodique permettant de trouver immédiatement celle des trois parties où l'espèce cherchée est décrite. Cette table servira également de liste systématique pour les entomologistes qui voudront classer leurs collections ou en établir le catalogue... »

Les travaux de MM. P.-J. Van Beneden, Mourlon et de Sélys-Longchamps paraîtront dans le Bulletin de la séance.

CLASSE DES LETTRES. *Séance du 4 mars*. M. De Laveleye, directeur. M. Potvin, en présentant à la classe quelques traductions en d'autres langues d'œuvres littéraires écrites par des Belges en français, donne lecture d'une note dans laquelle il fait ressortir la multiplicité de ces traductions. Il appelle l'attention de ses confrères sur la part considérable que les écrivains belges et, en particulier, des économistes, tels que M. De Laveleye, des philosophes, comme M. Tiberghien, des romanciers et, parmi eux, MM. Greyson, De Reul, Leclercq, M^{me} Gravière, etc., ont prise au mouvement littéraire de notre époque, soit directement, soit d'une manière indirecte, par la reproduction de leurs travaux en flamand, en allemand, en polonais, en hongrois, en espagnol, etc. La Commission chargée de la présentation des candidats aux places vacantes donne ensuite, en comité secret, connaissance de ses propositions, qui seront communiquées incessamment aux membres effectifs.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 7 mars*. — L'an passé, M. Gevaert avait saisi la classe des Beaux-Arts d'une proposition ayant pour objet

d'inviter le gouvernement à modifier le règlement des grands concours de composition musicale, en ce sens que la nomination du jury aurait été faite par les concurrents eux-mêmes. Cette proposition, qui aurait introduit un régime dont l'application parut impossible, ne fut pas accueillie. A la dernière séance de la classe des Beaux Arts, M. Gevaert est revenu sur cette même question, toujours pour proposer une modification au règlement du concours, mais dans un sens diamétralement opposé à celui dans lequel était conçue sa première proposition. Le jury se composerait de sept membres; quatre membres seraient pris dans la section de musique de la classe des Beaux-Arts; les quatre autres seraient nommés par le Ministre sur une liste double de candidats présentée par l'Académie. Le Président serait pris dans la majorité, c'est-à-dire parmi les quatre membres faisant partie de la classe des Beaux-Arts. Ce mode d'organisation du jury serait le même que celui qui fonctionne pour le jugement de tous les concours institués par le gouvernement. La nouvelle proposition de M. Gevaert, si radicalement différente de la première, a été examinée et commentée plutôt que discutée, car elle n'a pas rencontré d'adversaire, et la résolution a été prise de demander au gouvernement, au nom de l'Académie, l'adoption du régime qu'elle consacre.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE GÉNÉRALE. Mars. Pie IX, par C. Pieraerts. — Une rancune, par Aimé Cécyl. — La gratuité de l'enseignement, par Ch. Woeste. — La Bessarabie roumaine. — *Sede vacante*, par V. Chrétien. — La vie nomade aux Montagnes Rocheuses, par L. de Monge. — Les fouilles de Ninive et de Babylone, par Ch. Verbrugghen. — A. S. S. Léon XIII, par A. Van Weddingen. — L'harmonie et le symbolisme dans l'antiquité — Pie IX et Léon XIII, par le baron de Haulleville. — J. de Petit. Stanley et l'Afrique centrale.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE. T. XXI. Liv. I. P. Thomas. La syntaxe du futur passé dans Térénce. — A. Scheler. Olla patella. Vocabulaire latin versifié. — P. Thomas. Deux citations du jurisconsulte Paul.

L'ABEILLE. Mars. Quelques mots de réplique au sujet de la révision des programmes d'études normales, par A. Braun. — M. le représentant Hagemans et la grammaire française publiée par un professeur de l'école normale de l'Etat, par J. B. R. — La volonté, par L. Genonçaux. — Estime de soi et des autres, par A. Bodart.

LA FLANDRE. Février. Warneton. — Sonnet à Rubens. — Les seigneurs et dames de Warneton, etc. — Sceau de Lambert, évêque de Tournai (1118). — Bayonnais et Brugesois.

Laurent (F.). Principes de droit civil, tome 30. Brux., Bruylant-Christophe, 1878, in-8°.

Le François (A.). Traité du crédit ouvert en compte courant moyennant affectation hypothécaire. Brux., Decq, 1878, 1 vol. in-8°.

Martou (E.) et L. Van den Kerckhove. De l'expropriation forcée, t. IV. Commentaire-traité de la saisie immobilière, de la surenchère et de l'ordre, par Ch. F. Waelbroeck. Brux., Bruylant-Christophe, 1878, in-8°.

Stasse (A.). Annuaire de l'enseignement primaire. 1^{re} année. Liège, Thiriart, 1878, in-8°.

Journal des Savants. Février. H. Wallon. Histoire de l'Europe pendant la Révolution française. — Barthélemy Saint-Hilaire. Le Zend-Avesta de Zoroastre. — Müller. Dictionnaire français-grec. — E. Caro. Tableau de la littérature française.

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Liv. 2 et 3. Ch. Levêque. Abéliard. — G. Massé. Rapport sur le concours de 1877. Prix Bordin. — C. Calvo. L'instruction dans la République Argentine. — P. Janet. Un philosophe misanthrope (Schopenhauer). — H. Reynald. Guerre de la succession d'Espagne. — A. Rambaut. La Révolution française et l'aristocratie russe. — J. Gaberel. La condamnation de l'Emile et du Contrat social, à Paris et à Genève en 1762.

Romania. Janvier. *Le Lai de l'Épervier*, publié par G. Paris. — P. Rajna. Una versione in ottava rima del libro dei *Sette Savi*. — V. Smith. Vieilles chansons recueillies en Velay et en Forez. — A. Lambrior. *L'e* bref latin en roumain.

L'Art. N° 165. Jean Rousseau. P. P. Rubens en Italie. N° 166. Théodore Jouret. L'œuvre de Rubens à l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg.

Deutsche Rundschau. Mars. L. Bamberger. L'Allemagne et le socialisme. — B. Bucher. Le livre envisagé comme œuvre d'art. — F. X. von Neumann-Spallart. La situation économique. — Lettres de Schiller, publiées pour la première fois d'après les originaux par A. Cohn.

Unsere Zeit. 1^{er} mars. (Extr.). — M. W. Meyer. Les comètes et les météores cosmiques. — W. Rogge. L'Autriche depuis la fusion des partis en Hongrie. — Risa Pacha.

Mitteilungen de Petermann. L'Europe pendant les deux périodes glaciaires. — J. van Bebber. Recherches météorologiques basées sur les observations simultanées à l'Observatoire de Hambourg. — O. Drude. Géographie des palmiers (fin).

Rheinisches Museum, 33^e vol., 1^{er} liv. Bücheler: Inscription osque sur une lame de plomb (avec fac-simile). — Müller-Strübing: Stratégat de Démosthène dans la 14^e année de la guerre du Péloponèse (418 av. J. C.). — Dziatzko: Etudes critiques sur Lucilius. — Wecklein: Conjectures sur Eschyle (*Suppl.* 788. *Schol. ad sept.* 858. *Ag.* 763. *Cho.* 323. 827. 1042. *Eum.* 162. 210. 381) et Euripide (*Herc.* 270. *fr.* 162. 759. 787 ed. Nauck). — Keller: Sur la classification des manuscrits dans les Odes et les Epodes d'Horace. — Klein: Analectes épigraphiques, critiques, etc. — *Mélanges*. J. B.: Une prédiction de Niebuhr. — Leo: Une victoire du poète Magnès. — Goetz: Sur les élégies de Tibulle adressées à Déliia. — Voigt: Sur Varron (*de ling. lat.* VI, 9, 86). — Urlichs: Conjectures sur Cicéron (*pro Sestio*, *pro Murena*, *de legibus*). — Gloeckner: sur la critique des fragments de Sénèque. — Hugen: Tironiana.

Nuova Antologia. Vol. 7 fasc. 4. Tabarrini. Pie IX. — Zumbini. L'Afrique de Pétrarque. — Padelletti. La politique ecclésiastique en Italie. — Blaserna. Le téléphone. — De Ruggiero. Le Panthéon.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

11, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRONICQUE

contenant l'Etat ancien et moderne

DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES

des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy

par

PAUL DE CROONENDAEL

Greffier des finances du roy

publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée

par

LE COMTE DE LIMMINGHE

Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212).

Grand in-4°, avec armoiries enluminées et planches, 25 francs. — Quelques exemplaires, avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau papier de Hollande.

CATALOGUE

DE

Livres, Manuscrits

ET ESTAMPES

EN VENTE AUX PRIX MARQUÉS

In-8° de 88 pages.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4°, avec 33 planches.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE

par

JULES FRÉDÉRIC FABER

4 volumes in-8°.

1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère*. — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante*.

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMAN

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les cinq premiers fascicules sont en vente.

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 7 - 7 AVRIL 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — L. VANDERKINDERE. Les terres cuites grecques de Tanagra, par R. Kekulé. — La vie du prince Albert, par Martin. — Bulletin. — Correspondance : La maison Plantin, par L. De-george. — Musique. — Le daltonisme. — J. E. G. Roulez. — Caroline Gravière. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Reinhard Kekulé. *Griechische Thonfiguren aus Tanagra.* (Les terres cuites grecques de Tanagra). Stuttgart. Spemann. 1878.

Tous ceux qui ont visité récemment le musée du Louvre, ont sans doute remarqué dans l'une des salles du premier étage, qui précèdent la galerie d'Apollon, une collection de petites statuettes en terre cuite, singulièrement attrayantes. Ce sont pour la plupart des figures de femmes, puis quelques amours, quelques vieillards ventrus et grotesques. Ce qui frappe immédiatement, c'est leur caractère de vérité, on se trouve devant la vie réelle : attitudes, costumes, expression, tout nous replace dans la société où l'artiste a choisi ses modèles, et par un rare bonheur le temps n'a pas même fait disparaître entièrement les couleurs, qui avec beaucoup de délicatesse et d'harmonie nuançaient la chevelure, les chairs, les différentes pièces du vêtement.

C'est à Tanagra, en 1873, qu'ont été découverts ces précieux spécimens de sculpture polychrome ; on avait ouvert, presque par hasard, quelques tombeaux qui ne promettaient guère pareille surprise ; du premier coup d'œil on fut émerveillé ; bientôt les collections européennes se disputèrent ces figurines toutes nouvelles et toutes charmantes : Berlin, Paris, Vienne en obtinrent une large part.

Cependant elles n'ont pas encore reçu du public l'attention qu'elles méritaient, et l'on doit savoir gré à M. Reinhard Kekulé d'avoir entrepris de les faire mieux connaître. Il a choisi de divers côtés les types les plus caractéristiques ; un excellent artiste, M. Ludwig Otto, les a reproduits en dix-sept planches, qui, pour le dessin, la gravure, le coloris ne laissent rien à désirer. Cet album splendide, accompagné d'un texte savant et précis, n'est au surplus que l'avant-coureur d'une publication beaucoup plus importante. L'Institut archéologique de l'empire Allemand a décidé depuis plusieurs années la publication d'un recueil spécialement consacré aux terres cuites anciennes, et dans lequel seront décrites et figurées toutes les pièces intéressantes. Mais comme ce grand ouvrage se fera nécessairement attendre assez longtemps encore, on a jugé qu'on pouvait, dès à présent, montrer aux amis des belles choses, les petits chefs-d'œuvre de Tanagra.

Nous voici donc pour un moment transportés sous le ciel de la Grèce. Tanagra, on

le sait, était situé non loin des frontières de l'Attique et relié par une bonne route à la grande voie qui menait d'Athènes, par Décélie, vers l'île d'Eubée ; du côté de Thèbes, les communications n'étaient pas moins directes. Les deux cités rivales, qui représentaient l'une la démocratie et l'autre l'oligarchie, se disputèrent constamment la prééminence dans cette région de la Béotie méridionale ; mais à coup sûr, si les figurines de Tanagra sont dues à des sculpteurs locaux, et leur nombre ne permet point d'en douter, l'influence d'Athènes dut, à la longue, devenir prépondérante.

Rien de plus séduisant, en effet, rien de plus vraiment attique que ces jeunes femmes, fines, élancées, sans maigreur, qui semblent en même temps vivantes et idéales. Ce ne sont point ici des déesses dans cette nudité souveraine qui intimide l'œil des mortels : ce sont des femmes réelles, des dames de Tanagra, avec leur toilette bigarrée, avec leur joli sourire pensif, et surtout avec leur grâce exquise.

Toutes sont blondes ou de ce brun doré dont les chatoulements lumineux font de la chevelure comme une auréole ; leurs yeux sont bleus ; et qu'on ne s'imagine pas que ce soit là une fantaisie de l'artiste, adoptant, comme le firent plus tard les Vénitiens, les nuances les mieux appropriées à l'effet qu'il voulait produire. Un historien grec, connu sous le nom de Pseudo-Dicéarque, et dont on n'a conservé que des fragments, nous a laissé à ce sujet un curieux témoignage. Il parcourait la Bœotie vers le milieu du second siècle avant l'ère chrétienne. « Nulle part, dit-il, les femmes ne sont plus belles, plus parfaites qu'à Thèbes ; leur taille élancée, leur façon de marcher, de se tenir, sont au-dessus de tous les éloges. Elles ont les cheveux blonds et elles les portent relevés et rattachés sur le sommet de la tête ; elles nomment cette coiffure le flambeau... » (Mueller. *Fragmenta historicorum graecorum*. Ed. Didot, II, 254.)

Ce passage nous montre combien la race hellénique s'était conservée pure dans certains cantons, à une époque relativement avancée. C'est ce que confirme encore l'examen du type dans les statuettes de Tanagra : la tête est délicate, allongée comme chez les Anglaises modernes, les traits d'une régularité remarquable, le nez droit et finement dessiné, le front élevé et généralement plus large qu'on ne le voit dans les statues grecques. Le corps se drape admirablement dans des étoffes légères et souples, qui tout en le voilant, n'en cachent point la beauté.

Nulle part on n'aperçoit de plus près les détails de ce vêtement toujours identique, mais toujours varié par la façon dont on le portait. C'est d'abord la tunique, blanche ou rosée, rattachée sur les deux épaules par des broches d'or, laissant à découvert les bras dans leur séduisante rondeur, ainsi que les attaches du cou, se serrant à la taille et dessinant fièrement le galbe de la poitrine ; puis l'himation ou manteau, de couleur rosé ou

bleu-pâle bordé d'une bande d'or, qui peut se mettre de toutes les façons possibles, et auquel la femme communique le charme de son individualité. La voici à la promenade, les bras, la taille, même le sommet de la tête enveloppés étroitement ; de plus, comme le soleil est ardent, elle a eu soin de se munir d'un petit chapeau des plus étranges, de teinte rosée, pointu et garni de larges bords ; un éventail, en forme de feuille cordée, préservera mieux encore le teint des rayons de l'astre redouté. Enfin des souliers de cuir jaune, à semelle rouge, complètent ce costume.

Quand il pleut, quand il fait froid, le chapeau est inutile, mais alors l'himation rassemblé de plus près, couvre le visage et ne laisse plus guère apercevoir que les yeux. D'autres fois, la tête est dégagée ainsi que le cou ; le manteau rejeté par-dessus l'épaule, flotto librement ; devant, les deux mains se relèvent pour qu'il n'embarasse pas la marche.

À l'intérieur, au repos, la toilette change d'aspect. La planche II, incontestablement l'une des meilleures, nous montre une jeune fille dans tout l'éclat de sa fraîcheur virginale ; elle est assise ; son manteau rose tendre a glissé de l'épaule droite et découvre la taille ; de nombreux plis indiquent gracieusement la silhouette des jambes. La chevelure fortement ondulée est ornée de quelques brins de feuillage. Une main appuyée sur le genou, l'autre pendante, elle courbe légèrement la tête, dans une attitude pensive, qui donne à toute la figure un attrait indescriptible.

Plus ravissante encore est la jeune femme de la planche XIV. Voilà bien la beauté classique, non pas glacée dans le marbre, mais rendue à la vie, non pas purement physique, mais éclairée par la flamme intérieure de la pensée. On n'admire pas seulement la correction du profil, l'élégance de la nuque et des bras, l'harmonie de toutes les formes, on s'intéresse à cette expression recueillie, on se prend à l'analyser. Est-ce de la tristesse ? Non ; ce n'est pas même de la mélancolie ; c'est la rêverie sereine, la contemplation intérieure qui révèle le calme profond d'une âme heureuse.

Si nous poursuivions cet examen, nous pourrions nous arrêter encore devant la jeune fille jouant aux osselets, devant celle qui tient à la main un coing vermeil, et qui, traitée dans un style un peu différent des autres, frappe surtout par le mouvement et la grandeur des draperies ; nous pourrions même pénétrer plus avant dans la vie intime, et surprendre une dame de Tanagra en négligé, le torse nu, le vêtement jeté à l'abandon sur la partie inférieure du corps. Tout cela est d'une rare perfection.

Mais il reste à dire un mot d'une opinion qui a été défendue par quelques critiques, et notamment par M. Heuzey (*Momuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*). D'après

lui, les figurines de Tanagra auraient toutes un caractère mythique; les femmes mystérieusement voilées seraient des représentations de Déméter, les joueuses d'osselets, les filles de Pandareos; le moindre détail du costume ou du geste est interprété comme un attribut religieux. Cette manière de voir paraît inacceptable. Il est vrai qu'on rencontre, parmi les statuettes, des Diane, des Muses peut-être, à en juger par le masque tragique qu'elles tiennent à la main; mais vouloir transformer en déesses toutes les femmes qui ramènent leur manteau jusque sur le visage, c'est aller un peu loin. Il suffit en effet de se reporter au passage du Pseudo-Dicéarque, indiqué plus haut, pour se convaincre que la mode était, en Béotie, de se couvrir la tête, de façon que le visage était comme sous un masque; les yeux seuls restaient visibles, le reste de la figure demeurant caché par le vêtement. D'ailleurs, quelles qu'aient été l'intention dernière de l'artiste et la destination de ses ouvrages, un fait est au-dessus de toute contestation, c'est qu'il a emprunté directement ses modèles à la société qui l'entourait. On n'arrive à une telle vérité qu'en s'inspirant de la vie réelle; nous avons bien sous les yeux les Grecques de la Béotie méridionale, affinées par l'influence d'Athènes, et si l'on a raison, comme on le propose, de rapporter au temps d'Alexandre les figurines reproduites par M. Kekulé, l'historien lui-même peut tirer profit de cette étude. Car rien ne fait mieux comprendre une époque que le portrait de ceux qui y vivaient. Le visage humain prend un reflet de la civilisation qui l'environne: suivant que les mœurs se dégradent ou s'épurent, suivant que la pensée s'obscurcit ou s'éclaire, il devient grossier, répulsif ou délicat et attrayant. Les terres cuites de Tanagra nous introduisent dans un monde où la santé physique unie au développement intellectuel, produisait cette magnifique harmonie, sans laquelle il n'y a pas de beauté véritable. Elles sont pleines tout à la fois de force, de grâce et de poésie.

LÉON VANDERKINDERE.

The Life of His Royal Highness the Prince Consort. By Theodore Martin. Vol. III. Londres, 1877, in-8°.

Si un auteur peut se flatter d'avoir été sorvi par un concours peu ordinaire de circonstances favorables, c'est assurément le biographe du prince Albert. M. Martin est un écrivain de grand talent, et, en entreprenant d'écrire la vie d'un homme qui a été vingt ans le compagnon et le conseiller le plus influent d'une puissante souveraine, il était assuré du succès; mais ce qui a surtout contribué à attirer l'attention sur son ouvrage c'est qu'il a travaillé avec la collaboration de la Reine Victoria, qui, en mettant à sa disposition la volumineuse collection des papiers du prince et son propre journal, a voulu l'aider à élever un monument digne de la mémoire de son époux.

Le volume qui vient de paraître ne comprend que trois années: il va du mois de janvier 1854 à la fin du mois de décembre 1856, c'est-à-dire qu'il embrasse une période féconde en événements, celle de la guerre de Crimée, pendant laquelle le prince Albert a joué un rôle important. La publication de ce troisième volume a été considérée, et non sans raison, comme un événement politique. Il était tout naturel que, dans les circonstances actuelles et vu les conditions dans lesquelles il a été écrit, on ait voulu y trouver un

exposé des vues et des opinions avouées de la Reine sur les questions internationales que la guerre d'Orient vient de faire renaître. Les sujets de rapprochement entre les événements de la guerre de Crimée et les préoccupations qu'ont provoquées ceux auxquels nous assistons, sont en effet nombreux, et plus d'une page du volume de M. Martin semble cacher une allusion. En voici une, par exemple, qui ne pouvait manquer d'être remarquée:

A cette époque (1854), la grande masse des Anglais n'avait pas cessé de croire que la Russie avait des vues sur Constantinople. Ils ne se laissaient pas aveugler par cette simple protestation que la politique de Pierre le Grand et de Catherine n'était pas celle de leurs successeurs ou que « les desseins ambitieux de la nation longtemps entretenus, » comme s'exprimait Lord John Russel, seraient abandonnés sur l'ordre du maître... Il y en avait peu qui n'appréussent pas combien il importait à l'Angleterre que l'entrée de la mer Noire restât aux mains d'une puissance neutre et amie, qu'elle ne passât pas en la possession d'une autre qui s'en servirait pour satisfaire une ambition sans bornes et sans scrupule. L'Autriche et la Prusse mêmes, bien que notoirement asservies à l'influence de la Russie, s'étaient accordées avec les puissances occidentales en déclarant que l'existence de la Turquie, dans les limites qui lui étaient assignées par les traités, était une des conditions nécessaires de l'équilibre européen. Et malgré cette expression claire des intentions de l'Europe unie, la Russie continuait à maintenir une position absolument incompatible avec ces vues. La paix de l'Europe a été arbitrairement rompue, une immense armée mise en mouvement, qui, quelque prétexte que l'on pût invoquer, ne pouvait avoir que la conquête pour objet. L'autocrate russe a été trop longtemps habitué à « enfourcher, comme un colosse, le monde étroit...; » mais nous étions déterminés à résister à de nouvelles usurpations d'une volonté impérieuse et à revendiquer la cause du droit contre la force, bien qu'en le faisant nous eussions à combattre pour une dynastie que nous savions être corrompue sans espoir.

Les pourparlers qui amenèrent l'alliance anglo française en vue de résister aux projets de l'Empereur Nicolas, l'intimité croissante entre les deux cours de Londres et de Paris, depuis la première entrevue du prince et de Napoléon à Boulogne jusqu'à la réception de la Reine à Paris, donnent lieu à un récit plein de détails neufs et du plus haut intérêt. Bien des considérations semblaient rendre difficile, sinon impossible une pareille alliance; mais le prince Albert y travailla activement et avec d'autant plus d'ardeur qu'il la croyait nécessaire aux intérêts de son pays d'adoption. Le gouvernement russe fit de grands efforts pour contrecarrer ce projet. En novembre 1853, le prince Gortschakoff, ministre à Stuttgart, reçut pour instruction de sonder le ministre français près de la cour de Wurtemberg, le comte Béarn, et de déclarer qu'il savait l'Angleterre disposée à lâcher la France. « Elle vous aura tout simplement aidé à vous compromettre et vous laissera tous les embarras d'une position fautive et difficile. Nous avons tous à nous plaindre de cette puissance. Quel bon tour que de nous arranger sans elle! Croyez-moi: méfiez-vous de la perfide Albion. » Le gouvernement français repoussa l'ouverture et en communiqua les détails à l'Angleterre. M. Martin n'oubliait certainement pas en révélant ce propos que le prince Gortschakoff est actuellement chancelier de l'Empire.

Après la prise de Sébastopol, tandis que la France se montrait peu disposée à continuer la guerre, l'Angleterre regrettait que ses alliés n'eussent pas montré plus de vigueur à poursuivre leurs succès. L'Autriche intervint pour conseiller la paix, et le roi Léopold, désireux, semble-t-il, de venir en aide au

Czar pour lui faire obtenir les conditions les moins désavantageuses possibles, adressa des représentations à l'Angleterre sur sa persistance à continuer la lutte. Le prince Albert, qui poursuivait avec animosité ses vues politiques à l'égard de la Russie, lui adressa une lettre dont le ton contraste avec le respect qu'il professait pour la haute sagesse de son illustre oncle.

Je regrette, lui écrit-il, de trouver en parcourant ce que vous dites, une certaine aigreur contre l'Angleterre, qu'elle n'a méritée ni par son attitude envers la Belgique ou vous-même ni par la position qu'elle a prise dans la question d'Orient, aigreur dont je suis toujours à deviner la cause.

Personne ne connaît mieux que vous comment toute cette querelle est née... L'Angleterre ne nourrit ni une haine invincible à l'égard de la Russie ni une puérile ambition de gloire militaire. Si donc la guerre continue, la raison doit en être cherchée dans la circonstance que ce pays étant pratique, il vise au résultat pratique pour lequel il combat, et, jusqu'à ce que ce résultat sera obtenu, à faire vaillamment de nouveaux sacrifices pour continuer la guerre. La Russie devra voir et subir la nature de sa position actuelle avant que nous puissions espérer qu'elle consente à une paix proportionnée à l'objet de la guerre. Qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à ce moment, c'est ce que prouve la question qu'elle a fait poser à Paris par M. de Seebach, à savoir si les puissances occidentales sont disposées à conclure la paix sur la base de la neutralisation de la mer Noire, cette neutralisation, telle que la Russie l'entend, consistant en ce que les Dardanelles seront fermées, qu'aucun vaisseau de guerre ne pourra désormais entrer dans la mer Noire, hors ceux de la Russie et de la Turquie (!)... Une belle issue pour une guerre sanglante de deux années!... Vous me posez la même question que M. de Seebach. A cela il me serait difficile de donner une réponse satisfaisante, car ce que je viens de vous dire montre combien de pareilles expressions générales sont élastiques...

Les événements de ces derniers temps ont rappelé l'attention sur cette question de la mer Noire et du libre passage des détroits, en Angleterre plus que partout ailleurs. On pourrait croire que la publication du document que nous venons de citer, comme d'un grand nombre d'autres, a eu lieu dans l'intention de peser sur l'opinion publique et de donner une impulsion à la politique anglaise dans le sens des vues qui étaient celles du prince Albert.

Nous avons dit qu'une partie du volume était consacrée aux souvenirs des visites échangées entre les deux cours de France et d'Angleterre. Ces détails sont empruntés presque tous aux notes laissées par le prince et au journal de la Reine. Au camp de Saint-Omer, où le prince rencontra l'Empereur en 1854, celui-ci produisit d'abord sur son hôte une impression favorable. Le prince le trouva bienveillant et sincèrement porté à assurer le bonheur des Français, bien qu'il eût une pauvre idée de leur capacité politique et de l'honnêteté de son entourage. Il soutenait qu'il pouvait répondre de l'intégrité des membres du gouvernement, mais de ceux-là seulement, et c'était là une de ses plus grandes difficultés.

Puis vient la réception de l'Empereur et de l'Impératrice à Windsor au mois d'avril 1855. La Reine est, dès le premier moment, enchantée des manières de Napoléon. Il est très-calme, sa voix est faible et douce; il ne fait pas de phrases. « On parle de la guerre et du siège. » J'avoue, remarque l'Empereur, que je crains un grand désastre, et c'est pour cela que je voudrais y aller. L'Impératrice désirait aussi vivement qu'il allât en Crimée. « Elle prend le plus vif intérêt à la guerre et est d'avis que l'Empereur y aille. Elle ne

voit pas de plus grand danger pour lui là qu'autre part... Elle est pleine de courage et d'ardeur, en même temps que de gentillesse, d'innocence et d'enjouement; tout cela fait un ensemble charmant. »

Le 18, le Conseil s'était réuni dans la matinée, et, à l'heure du second déjeuner, à deux heures, la séance n'était pas levée, bien qu'on sût que la Reine et l'Impératrice attendaient.

« Il devait y avoir un chapitre de l'Ordre de la Jarretière à quatre heures, et, en vue de cette auguste cérémonie, d'importants préparatifs étaient indispensables pour les royales toilettes. Personne cependant ne paraissait. Après un moment d'attente, l'Impératrice me demanda d'aller les trouver. — « Je n'ose entrer mais Votre Majesté le peut, cela vous regarde. » Je traversai la chambre de l'Empereur (la salle du Conseil joignait la chambre à coucher), je frappai et enfin entrai. Je demandai ce que nous devions faire. L'Empereur et Albert se levèrent et dirent qu'ils allaient arriver. Ils n'en firent rien cependant, de sorte que la Reine et l'Impératrice durent déjeuner seules avec leurs dames. A quatre heures la Reine conféra l'Ordre de la Jarretière à l'Empereur dans la salle du trône. Après la cérémonie, « comme nous parcourions les appartements, l'Empereur me dit : je remercie bien Votre Majesté. C'est un lien de plus; j'ai prêté serment de fidélité à Votre Majesté et je le garderai soigneusement. » Il ajouta un peu plus tard : « C'est un grand événement pour moi, et j'espère pouvoir prouver ma reconnaissance à Votre Majesté et à son pays. » Ces mots, ajoute la Reine ont du prix venant d'un homme comme lui, qui n'est pas prodigue de phrases et qui est constant dans ses desseins.

La Reine et le prince Albert profitent de l'Exposition de Paris pour rendre à leur tour visite au souverain français, et ce voyage ne fait que confirmer les premières impressions.

J'en ai souvent parlé depuis lors avec Albert, remarque la Reine dans son journal; il reconnaît qu'il est extraordinaire à quel point on s'attache à l'Empereur quand on vit avec lui tout à fait à l'aise et dans l'intimité. Il est si calme, si simple, si naïf, il aime tant à être informé des choses qu'il ne connaît pas, si aimable, si plein de tact, de dignité, de modestie, de respect et de bienveillante attention envers nous, ne disant jamais un mot, ne faisant rien qui puisse me troubler ou m'embarrasser. Je connais peu de personnes vers qui je me sois sentie involontairement aussi portée à la confiance. Je lui dirais sans crainte n'importe quoi.

La visite à l'Hôtel des Invalides est décrite par la Reine dans des termes saisissants :

Il était près de sept heures quand nous arrivâmes. Quatre torches nous éclairaient et ajoutaient à la solennité de la scène, qui était frappante sous tous les rapports. L'église est belle et élevée. Nous montâmes au dôme, d'où nous vîmes l'intérieur. C'est un effet que l'Empereur n'aime pas, « cela ressemble à un grand bassin, dit-il. On arrive, et on se demande ce qui est dans le tombeau de l'Empereur. On s'attend à y voir de l'eau. » Le cercueil de l'Empereur n'y est pas encore : il se trouve dans la petite chapelle de Saint-Gérôme. L'Empereur m'y conduisit, j'étais là, au bras de Napoléon III, son neveu, devant le cercueil de l'ennemi le plus acharné de l'Angleterre, moi, la petite fille de ce roi qui le haïssait le plus, qui lui résista le plus vivement, et ce même neveu qui porte son nom est mon allié le plus proche et le plus cher! L'orgue jouait le : « God save the Queen, » et cette scène solennelle se passait à la lumière de torches et pendant un orage. Chose étrange et merveilleuse! Il semble que ce tribut de respect accordé à un ennemi mort effaçait les inimitiés et les rivalités de jadis, et que le Ciel imprimait son sceau sur cette alliance aujourd'hui heureusement établie entre deux grandes et puissantes nations.

L'ouvrage de M. Martin abonde en détails de ce genre. C'est à la fois un ouvrage d'actualité, une biographie intéressante et un chapitre de l'histoire politique moderne traité à un point de vue nouveau, grâce aux maté-

riaux précieux mis entre les mains de l'auteur par la Reine Victoria.

BULLETIN.

Die Ausgrabungen zu Olympia. II. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1876-77. XXXV Tafeln. Herausgegeben von E. Curtius, F. Adler und G. Hirschfeld. Berlin, Wasmuth.

— La note que nous avons publiée, il y a trois mois, d'après un travail du docteur Hirschfeld, sur les résultats des fouilles à Olympie pendant la période de 1876 à 1877 nous dispense d'entrer dans de longs détails pour faire connaître le contenu de ce volume. Les statues de Pæonios, qui décoraient le fronton oriental du temple de Jupiter (on en a retrouvé vingt), les métopes, les statues d'Alcamène, provenant du fronton occidental, les restes d'une église byzantine, de l'Heræum, la statue de Praxitèle, la maison d'Hérode, avec ses quatorze statues colossales en marbre et les Trésors; toutes ces découvertes et d'autres d'une importance moindre, sont passées en revue et étudiées par M. Curtius. Le savant professeur, frappé, comme M. Hirschfeld, des caractères tout différents que présentent les compositions des deux frontons, bien que datant de la même époque, établit une comparaison entre les œuvres des deux artistes à qui elles sont dues : les groupes du fronton oriental se distinguent par la symétrie, le calme, la dignité solennelle; ceux du fronton occidental, par le mouvement, la variété, l'action dramatique. Le docteur Hirschfeld s'occupe plus particulièrement des découvertes faites en dehors du temple de Jupiter; le professeur Adler décrit les fouilles, l'emplacement et les dimensions des édifices mis au jour et cherche à en reconstruire tous les détails architectoniques. Des gravures sur bois intercalées dans le texte et les trente-cinq planches qui accompagnent le texte complètent l'intéressant travail des savants allemands.

Przewalsky's Reise an den Lob-Nor und Altyn-Tag, 1876-1877. (Mittheilungen von Petermann. Ergänzungsheft, n° 53). La région centrale de l'Asie, au nord de l'Himalaya, entre la Chine et le Turkestan, n'avait point été explorée scientifiquement avant l'expédition du voyageur russe Przewalsky; elle était même à peu près inconnue. Le voyage de Przewalsky, dit M. Petermann, couronne les grandes explorations faites au cœur de l'Asie, depuis Marco Polo, il y a six cents ans et même antérieurement. Dans les derniers temps, la partie inexplorée s'est de plus en plus rétrécie, grâce aux expéditions des Anglais au sud et à l'ouest, des Russes à l'ouest et au nord, d'autres importantes comme celles de Richthofen et l'expédition accomplie antérieurement à celle-ci par Przewalsky à l'est. Mais sur le bassin du Lob-Nor, on ne possédait que des renseignements très-vagues et incertains. Le grand mérite de Przewalsky est d'avoir fixé d'une manière exacte ce point du continent asiatique, de même que de l'Altyn-Tag, qui forme la pente septentrionale du Kouenlouen ou du plateau du Thibet. Tout contre le Lob-Nor, cette montagne s'élève brusquement comme un mur et atteint bientôt 10,300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les grands traits de l'Asie centrale sont aujourd'hui généralement fixés.

Parti le 12 août 1876 de Kouldja, à l'extrême frontière de la Russie, Przewalsky y était de retour au commencement de juillet 1877. Son rapport, qui porte la date du 18 août de la même année, est accompagné de cartes dressées, d'après ses données, par des officiers de l'Etat-major russe. Il est court, mais très-substantiel. Non-seulement la géographie

et la topographie, mais toutes les branches de l'histoire naturelle y ont leur part.

Depuis l'époque où ce rapport a été rédigé, M. Przewalsky a poursuivi son exploration et voici, d'après une lettre datée du 29 décembre et adressée du poste de Zaisan, les principaux incidents qui ont marqué la suite de son voyage. L'impossibilité de pénétrer dans le Thibet du côté du Lob-Nor l'avait forcé de choisir sa route par Goutchen et Hami, afin de s'acheminer de là, vers le sud, sur Tsandamou et de gagner Hlassa, en longeant le cours supérieur du Fleuve-Bleu. L'expédition quitta Kouldja le 28 août, longea le lac Ebi-Noor jusqu'aux ramifications septentrionales des monts Saour et arriva à Goutchen au commencement de novembre. Mais M. Przewalsky, à bout de forces et dans l'impossibilité de continuer son voyage, par un froid qui allait jusqu'à 40 degrés centigrades, dut rebrousser chemin jusqu'au poste de Zaisan, d'où sa lettre est datée. Il comptait quitter Zaisan à la mi-février, en se dirigeant vers Goutchen et de là à Hami, pour pousser jusqu'à Hlassa, en traversant les déserts du Thibet septentrional.

LA MAISON PLANTIN A ANVERS.

Bruxelles, 23 mars 1878.

Je lis dans le n° 5 de l'*Athenæum Belge* la notice critique que vous avez bien voulu consacrer à mon ouvrage : *La Maison Plantin à Anvers* (2^e édition). Je suis extrêmement sensible à votre appréciation quant à l'ordonnance et à l'impression de l'ouvrage, auxquelles j'ai personnellement donné tous mes soins; et je vous remercie d'avoir reconnu le sentiment de véritable admiration qui m'a guidé dans le récit de mes visites à l'ancienne demeure de l'imprimeur Plantin.

Le rédacteur de la notice est trop aimable lorsqu'il me donne un conseil à suivre pour rendre plus correcte une troisième édition : je n'ai pas caressé cet espoir, mais j'eusse été heureux pourtant de redresser les erreurs de noms qu'il regrette et qu'il aurait eu, j'en suis certain, l'obligeance de me signaler.

Les dernières lignes de la notice contiennent des reproches plus sérieux. Vous voudrez bien, j'espère, accueillir ma réponse destinée à me justifier en partie des reproches fondés qui me sont adressés et contenant quelques éclaircissements sur des conjectures hasardées auxquelles il est fait allusion.

Je cite les dernières lignes : « Il est inutile aussi de donner des notes dans le genre de celle-ci : — *Vers 1366 le peintre Van Eyck de Bruges avait inventé le moyen de broyer les couleurs avec de l'huile plus ou moins cuite : Cela conduisit à la fabrication de l'encre d'imprimerie (noir de fumée et huile réduite en vernis par la cuisson).* — Il serait difficile de réunir en trois lignes autant d'inexactitudes ou de conjectures hasardées. »

Les inexactitudes sont flagrantes et je les déplore. En publiant cette note incriminée, je m'étais appuyé, trop confiant, sur un renseignement puisé dans l'excellent travail que M. Ambroise Firmin Didot a publié sous le titre *Typographie* dans l'*Encyclopédie moderne*, tome XXVI, p. 596.

Cette date de 1366 est celle de la naissance de Hubert Van Eyck; et c'est à Jean Van Eyck, que Vasari appelle Jean de Bruges, né vingt ans plus tard, qu'est due, suivant les historiens, la découverte du procédé qui se trouve fixée, par la plupart des autorités, à l'année 1410.

Quant aux conjectures, examinons jusqu'à quel point elles sont hasardées.

Si le procédé utilisé par les premiers imprimeurs (mélange de noir de fumée avec de l'huile plus ou moins bouillie), avait été connu avant 1410, que deviendrait la remarquable découverte de Van Eyck? Ou faudrait-il admettre que cet homme, dont l'esprit

était toujours en éveil et tourné spécialement vers les applications de la chimie, eût ignoré l'existence d'un procédé, merveilleux à cette époque, et qui devait être pour la peinture le point de départ d'une complète transformation ?

Van Eyck trouva que « l'huile de lin et l'huile de noix perdaient le plus promptement leur humidité, surtout quand on les avait fait bouillir... Il observa que les couleurs se délayaient très-bien dans l'amalgame composé par lui... » (*Histoire de la peinture flamande*. Alfred Michiels, t. II)

J'ai dit dans ma note que cette découverte (1410) conduisit à « la fabrication de l'encre d'imprimerie. (Noir de fumée et huile réduite en vernis par la cuisson) »

Je vais résumer, le plus succinctement possible, pour ne point abuser de votre hospitalité, quelques témoignages concluants empruntés à des historiens de l'imprimerie.

« Jean et Hubert Van Eyck (?) en trouvant l'art de mêler avec les couleurs l'huile de lin ou de noix pour en faire un corps solide et éclatant, ont probablement donné lieu à l'invention de l'encre de l'imprimerie. » (*Histoire du Livre en France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*. Ed. Werdet. 2^e part p. 42.)

Cette opinion avait été exprimée antérieurement par Lambinet dans ses *Recherches historiques sur l'origine de l'imprimerie*.

M. Aug. Bernard, recherchant quel mode d'impression a été employé dans les diverses éditions anonymes du *Speculum* (1410) est frappé par ce double fait que les gravures et le texte sont tirés séparément; les premières à l'aide du froton des cartiers, les secondes à la presse. « L'encre des gravures, dit-il, est jaune et incertaine, l'autre d'un noir très-foncé. Cela s'explique : l'une est tout simplement de la couleur à la détrempe, l'autre une véritable composition oléagineuse comme notre encre d'imprimerie d'aujourd'hui » (*De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*. Aug. Bernard. 1^{re} part. p. 46.)

« La première encre de Coster tachait le papier et se fixait difficilement..... La préparation d'une encre qui permit de rendre purement et exactement les contours des lettres lui coûta beaucoup de peine; il n'y parvint même qu'avec le secours de son beau-fils (1)... » (1420-1425) *Eclaircissements sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*. A. de Vries. p. 21.)

Le célèbre antiquaire J. des Roches dit, dans ses *Nouvelles recherches sur l'origine de l'imprimerie*, dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*; t. I, p. 256 : « Les Hollandais montrent des livres imprimés longtemps avant qu'aucun ouvrage ne fût sorti des presses de Strasbourg ou de Mayence. Les pages sans chiffres, sans réclames, sans signatures, imprimées d'un côté seulement, parce que le revers était tout barbouillé d'encre qui pénétrait le papier..... l'encre la plus mauvaise qui soit possible... tout enfin indique un art naissant. »

M. Campbell ayant découvert dans de vieilles couvertures d'incunables du xv^e siècle des fragments d'anciens *Donatus*, les soumit à M. Holtrop, bibliothécaire en chef à La Haye, qui assigna à ces fragments la même origine ou la même provenance qu'au *Speculum* et autres impressions de Coster... M. Holtrop communiqua ces pièces à M. Schinkel, imprimeur, qui confirma non-seulement la justesse de ses conjectures, mais découvrit une foule de particularités curieuses. L'une est remarquable.... M. Schinkel a observé, « dans la défectueuse composition des différentes encres employées dans ces pièces, la preuve évidente que l'imprimeur de ces fragments doit avoir eu beaucoup de peine à inventer et à préparer une encre à imprimer convenable et satisfaisante à tous égards... » (*Arguments des Allemands*

en faveur de leur prétention à l'invention de l'imprimerie. A. de Vries, p. 16, note.)

Ne ressort-il pas de ces citations que les premiers imprimeurs ne possédaient pas le secret du procédé trouvé par Van Eyck ? Mes conjectures, appuyées sur les assertions de Lambinet, Amb. Firmin Didot et Werdet ont, à ce qu'il me semble, quelque fonds de vraisemblance.

« Les conjectures, dit Fontenelle, ont toutes un droit égal de se produire, et souvent n'en ont guère de se combattre. »

Si mes conjectures ne sont pas absolument fondées, qu'elles soient bien et dûment écartées. En examinant les preuves irrécusables de leur inexactitude, je me consolerais fort aisément de ma défaite, puisqu'elle aura pour résultat d'éclairer et de fixer peut-être l'opinion sur un point fort intéressant de l'histoire de l'imprimerie.

LÉON DEGEORGE.

NOTES ET ÉTUDES.

MUSIQUE.

La reprise de l'*Etoile du Nord*, qui n'avait pas été jouée depuis quinze ans, a été la dernière tentative faite par le théâtre royal de la Monnaie pour exciter la curiosité publique. C'était un heureux choix; mais il aurait fallu que l'exécution fût meilleure qu'elle n'a été, pour que l'œuvre de Meyerbeer attirât la foule au théâtre dont elle semble avoir oublié le chemin. La plus belle musique du monde ne saurait plaire sans une interprétation sinon parfaite, du moins convenable. Disons même que plus une partition est excellente, et plus on souffre de la voir défigurer par de mauvais exécutants. C'est ce qui est arrivé à l'*Etoile du Nord*. Tous les rôles, principaux et secondaires, ont été mal tenus. L'orchestre et les chœurs ont mieux rempli leur tâche; mais un opéra ne peut pas se passer de chanteurs, même avec de bonnes masses vocales et instrumentales. Le théâtre de la Monnaie a fait, dit-on, de mauvaises affaires cette année; il n'y a pas lieu de s'en étonner, attendu qu'il a donné de mauvais spectacles. On ne peut pas blâmer le public de ne pas aller entendre des opéras mal exécutés: il fait preuve de goût.

Bruxelles vient d'avoir la bonne chance d'applaudir coup sur coup les deux grandes célébrités du piano: Planté et Rubinstein. Chacun de ces éminents virtuoses a ses partisans; mais indépendamment des amateurs exclusifs qui n'admettent l'art que sous une seule forme, il y en a de mieux avisés qui ne demandent qu'à jouir de tout ce qui est beau et bon et qui, après avoir rendu hommage au talent de Planté, ont payé un juste tribut à celui de Rubinstein. L'un a le charme, la grâce, l'élégance; l'autre a la puissance, l'énergie. Tous deux font des prodiges de mécanisme. Rubinstein a l'avantage d'être, en même temps que virtuose, compositeur de symphonies, d'oratorios et d'opéras. Comment n'en a-t-il pas profité ici; comment ne nous a-t-il pas fait entendre quelques-unes de ses œuvres instrumentales? Il paraît que son entrepreneur n'a pas voulu faire la dépense d'un orchestre. Aujourd'hui les artistes, instrumentistes ou chanteurs, ne s'exploitent pas eux-mêmes. Ils se louent à raison de tant par mois à un industriel qui les conduit où il veut, et reste juge des conditions auxquelles le public est admis à jouir de leur talent. Pendant la durée du contrat, le virtuose ne s'appartient pas; il est au service de l'entrepreneur, qui dispose de lui en maître. Certaines personnes considèrent cette position de l'artiste comme assez humiliante; mais

on allègue qu'il trouve de grands avantages pécuniaires audit mode d'exploitation. A cela il n'y a rien à répondre, l'argent étant un argument sans réplique.

Dans le concert sans orchestre qu'il a donné à la Grande-Harmonie, Rubinstein a exécuté admirablement de nombreux solos de piano de différents maîtres et de lui-même; mais tout en rendant hommage à la haute virtuosité qu'il a déployée, on peut faire remarquer qu'une séance de musique de piano, qui dure près de trois heures, doit paraître un peu longue à ceux des auditeurs qui ne professent pas une admiration exclusive et fanatique pour l'instrument dont notre siècle use et abuse.

Les Concerts populaires ont donné leur dernière matinée de la saison. On y a entendu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir des fragments du *Roi de Lahore*, de Massenet. Ce compositeur est un des plus fins et en même temps des plus brillants coloristes de la jeune école française. Ses morceaux symphoniques sentent l'Orient, son soleil et ses parfums. Quant à l'interprétation instrumentale de la *Léonore* de Bürger, par M. Henri Duparc, c'est une œuvre absolument dépourvue d'originalité, une seconde édition, non améliorée, de la *Danse Macabre* de Saint-Saëns. On a beaucoup applaudi M. Brassin dans le concerto de J. S. Bach et dans la très-échevelée *Fantaisie hongroise*, de Liszt. Le talent de M. Brassin est assez connu à Bruxelles pour que nous puissions nous borner à mentionner son apparition et son succès. A chacun des concerts populaires de cette année, on a entendu un pianiste. La direction ne pourrait-elle pas mettre un peu plus de variété dans ses programmes?

Nous avons une nouvelle Société de concerts, fondée en vue de fournir des occasions de faire entendre leurs œuvres aux jeunes compositeurs belges qui frapperaient inutilement aux portes du Conservatoire et des Concerts Populaires. A la première séance du Concert National, qui a eu lieu dans la salle de la Philharmonie, on a exécuté des productions symphoniques de MM. Waelput, Radoux, Stéveniers; un concerto de violon, par M. Colyns; des morceaux de chant par MM. Fauconnier, Huberti, Jouret, Van Synghel, Dewulf et G. Meyne. L'orchestre a fort bien rempli sa tâche, en donnant une interprétation distinguée d'œuvres auxquelles l'auditoire a fait un accueil sympathique.

Z.

LE DALTONISME.

Dans un intéressant article sur le *Daltonisme*, que publie la *Revue scientifique* du 23 mars (n^o 38), M. Delbœuf professeur à l'Université de Liège, expose les résultats des recherches qu'il a faites à ce sujet en collaboration avec son collègue, M. Spring. Ces recherches font l'objet d'un mémoire présenté à l'Académie de Belgique (*Bulletin de l'Académie*, janvier 1878.)

M. Delbœuf est daltonien; il a pu étudier sur lui-même les phénomènes dont il rend compte. On sait que le Daltonisme n'est autre chose qu'un sens incomplet des couleurs; celui qui en est atteint range sous la même rubrique des couleurs différentes pour les autres. L'auteur raconte d'une façon très-piquante comment il vint à s'apercevoir de son infirmité: il eut, à l'âge de neuf ans, une querelle avec ses petits camarades d'école parce qu'il prétendait que la langue était bleue.

« Dans le spectre lumineux du fil de platine, dit-il plus loin, je ne vois que deux couleurs. que j'appellerai le *bleu* et le *jaune*; elles le partagent en deux parties à peu près égales et vont se perdre sensiblement dans l'obscurité. »

(1) Costerus cepit animo altiora cogitare, primumque omnium atramenti scriptorii genus glutinosius tenaciusque, quod vulgare lituras trahere experiretur, cum genere suo Thoma Petro excogitavit, (Junius. *Batavia* p. 255.)

Comment expliquer le Daltonisme ? la théorie la plus généralement acceptée aujourd'hui est celle de Young-Helmholtz. Elle admet qu'il y a trois couleurs fondamentales objectives, le rouge, le vert et le violet. A ces trois couleurs objectives correspondent dans la rétine trois énergies spécifiques. Chacune d'elles, excitée isolément, procurerait la sensation pure du rouge, du vert ou du violet subjectif; mais les couleurs naturelles ont la propriété de les exciter toujours toutes les trois à la fois, seulement dans des proportions variées. Le rouge objectif n'intéresse, par exemple, que faiblement les éléments nerveux du vert et du violet, et agit vivement sur les éléments du rouge. La même chose peut se dire du vert et du violet. Enfin les autres couleurs du spectre, telles que le bleu, le jaune ou l'orangé ont une action assez marquée sur les trois espèces d'éléments, mais dans des proportions inégales. Le Daltonisme aurait sa cause dans l'atrophie plus ou moins complète de l'une de ces trois énergies, et le plus fréquemment de l'énergie pour le rouge. En d'autres termes, le daltonien serait aveugle pour cette couleur.

M. Delbœuf combat cette théorie :

Je me dis tout d'abord qu'il serait possible que l'atrophie des nerfs du rouge ne fût que relative, en ce sens que leur action fût masquée par l'action prépondérante des deux autres énergies. Si cette supposition était vraie, il s'ensuivrait que, en interposant entre mon œil et les objets une substance transparente rougeâtre, je devrais rétablir l'équilibre puisque, par-là, j'éteindrais en partie les rayons verts et violets.

La seule difficulté était de déterminer le degré de coloration à donner à cette substance, et, pour la lever, je confectionnai au moyen de lames de verre des vases prismatiques allongés. Le liquide qu'on y enfermât présentait ainsi, au choix, une épaisseur graduellement variable à travers laquelle on pouvait examiner les couleurs à comparer.

La substance que j'employai d'abord est une dissolution de fuchsine. L'effet obtenu fut merveilleux. Non seulement les couleurs que je confonds habituellement, le bleu, le carmin et le violet, d'un côté, le rouge écarlate et le brun, de l'autre, m'apparurent comme notablement différentes; mais le rouge écarlate surtout prit un éclat qui m'était tout à fait inconnu : il me paraissait terne, tout à coup il devint flamboyant et éblouissant. C'était là un résultat extraordinaire et, à coup sûr, je ne m'y attendais pas.

M. Delbœuf mentionne d'autres expériences concluantes et d'autres effets merveilleux de la fuchsine sur les daltoniens.

Cette découverte, dit-il, mettait à néant l'hypothèse de Young-Helmholtz, ou, tout au moins, conduisait à l'interpréter en ce sens que ce n'est pas en raison d'une atrophie plus ou moins complète des éléments rouges, mais, au contraire, d'une susceptibilité spéciale pour les rayons verts et violets ou plus exactement de la couleur complémentaire de la fuchsine, que les daltoniens présentent une particularité dans leur sensibilité visuelle.

Nous ne suivons pas M. Delbœuf dans toutes ses savantes déductions. Remarquons qu'il touche en passant à la thèse de Geiger et d'Hugo Magnus (v. l'*Athenæum* du 6 janvier), dont il n'approuve pas l'argumentation.

La conclusion de ce travail est intitulée : *De la possibilité de guérir le Daltonisme*. M. Delbœuf croit que le redressement en est possible, et il cite son propre exemple. Par suite de ses expériences répétées avec la dissolution de fuchsine, une amélioration notable s'est produite dans sa vue : il commence à faire à l'œil nu des distinctions qui, en d'autres temps, lui étaient impossibles.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance scientifique et pratique du travail du savant professeur belge. Ses recherches patientes et ses déductions ingénieuses ouvrent une nouvelle voie à la question du Daltonisme.

J. E. G. ROULEZ.

La Belgique vient de perdre un de ses savants les plus distingués dans le domaine de l'antiquité classique : M. Roulez, professeur émérite à l'Université de Gand, est décédé à Gand, le 16 mars 1878.

Joseph Emmanuel-Ghislain Roulez naquit à Nivelles, le 6 février 1806. Il fit ses études moyennes au collège de cette ville. L'enseignement moyen en Belgique à cette époque laissait encore beaucoup à désirer; aussi lorsque Roulez quitta le collège en 1822 pour entrer à l'Université de Louvain, il savait peu de latin, encore moins de grec; c'est lui-même qui le déclare dans la préface de sa dissertation inaugurale. Heureusement la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain possédait deux hommes d'une vaste érudition, qui savaient inspirer à la jeunesse l'amour de la science : c'étaient Dumbeek, professeur d'histoire, et G. J. Becker — un élève du célèbre Creuzer, — professeur de philologie classique. Guidé et encouragé par ces deux maîtres, Roulez acquit rapidement les connaissances qui lui manquaient. Déjà en 1825 il écrivit un mémoire sur Carnéade (*Commentatio de Carneade philosopho Academico*), qui fut couronné et inséré dans les *Annales* de l'Université de Louvain.

La même année, Roulez fut appelé à occuper la chaire de sixième latine au collège de Mons; mais il se démit bientôt de ses fonctions et retourna à ses études universitaires. En 1828, l'Université mit au concours une étude sur la vie et les ouvrages d'Héraclide du Pont : deux mémoires remarquables furent présentés, l'un par Roulez, l'autre par M. De Swert. Celui de Roulez obtint le prix (*Commentatio de vita et scriptis Heraclide Pontici*, Lovanii, 1828, in-4°); celui de M. De Swert, qui parut plus tard (*Dissertatio de Heraclide Pontico*, ibid., 1830, in-8°), eut l'accessit. Ces deux travaux sont encore aujourd'hui mentionnés avec éloge et peuvent être consultés avec fruit. L'Université de Louvain jetait alors un vif éclat : on y voyait sur les mêmes bancs des hommes comme Roulez, Baguet, Altmeyer, etc. C'est aussi en 1828 que Roulez publia sa dissertation inaugurale pour obtenir le grade de docteur en philosophie et lettres; elle est intitulée *Observationes criticae in Themistii orationes*, et dédiée à Creuzer. Elle fut accueillie très favorablement par les philologues français, allemands et néerlandais — Il visita ensuite pendant quatre ans, aux frais de l'État, les principales Universités allemandes; il suivit à Heidelberg les leçons de Creuzer et de Bähr, à Berlin, celles de Böckh. à Göttingen, celles de Dissen et d'Ottfried Müller. — Il fut ensuite reçu docteur en droit romain et en droit moderne. Il donna en 1834 une édition de Ptolémée Héphaestion (*Ptolemæi Hephæstionis novarum historiarum excerpta e Photio* edidit et commentario illustravit Roulez. Lipsiæ et Bruxellis, in-8°); Creuzer écrivit pour cette édition une préface des plus flatteuses, et Ottfried Müller fournit quelques conjectures. Roulez avait été chargé en 1832 et 1833 du cours supérieur de grec à l'Athénée de Gand. Il était entré vers la même époque à l'Université de cette ville, en qualité de professeur de littérature ancienne. Ce fut le commencement de sa carrière universitaire si bien remplie. Nous le voyons successivement professeur d'antiquités romaines, de logique, d'archéologie, d'encyclopédie du droit, d'histoire du droit romain, d'histoire politique moderne à l'Université de Gand, jusqu'en 1873; recteur de cette Université pour les années académiques 1846-1847 et 1857-1864; administrateur-inspecteur du même établissement depuis 1863 jusqu'en 1873. Il consacra les loisirs que lui laissait le haut enseignement à la publication de savants travaux sur l'antiquité classique. Nous rappellerons ici son *Manuel de l'histoire de la littérature grecque*, abrégé de l'ouvrage de Schoell, refondu en partie et complété, Bruxelles, 1837, in-8°, et son *Manuel de l'histoire de la littérature romaine*, traduit de l'allemand de Bähr (avec additions et corrections), Louvain, 1838, in-8°. — Roulez avait été élu corres-

pondant de l'Académie de Belgique le 8 août 1835, et membre le 15 décembre 1837; il prit une part active aux travaux de ce corps savant; il inséra dans les *Bulletins* et les *Mémoires de l'Académie* une foule d'études de critique, d'archéologie, d'histoire et de géographie anciennes, de paléographie, d'épigraphie. Il faut citer particulièrement son *Mémoire sur les magistrats romains de la Belgique* (Mém. de l'Acad., t. XVII, 1844), en partie refondu dans son *Mémoire sur les légats propretors et les procurateurs des provinces de Belgique et de la Germanie inférieure* (Mém. de l'Acad., t. XLI, 1875).

Il collabora enfin à la *Biographie nationale*, au *Bulletin* et aux *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, au *Recueil encyclopédique belge*, au *Messenger des sciences historiques de la Belgique*, à la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, à la *Revue archéologique* de Paris, à l'*Archæologische Zeitung* de Gerhard (Berlin), au *Philologus*, etc. — Il fut élu directeur de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique en 1867. Il était correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

Roulez jouissait comme archéologue d'une réputation européenne. Il a rendu à l'enseignement supérieur d'éminents services. Son nom est un de ceux dont notre pays peut à bon droit s'honorer.

P. T.

CAROLINE GRAVIÈRE.

Madame Louise Ruelens, dont le nom se cachait sous ce pseudonyme de Caroline Gravière, est décédée le 20 mars dernier, à l'âge de 57 ans. Son début, relativement tardif, dans la carrière littéraire date de la publication, en 1864, du roman *Une histoire du Pays*, signé d'abord du nom de Michel Fleury, et plus tard du pseudonyme sous lequel parurent tous ses autres écrits. Dans cette première œuvre, on voit poindre la prédilection pour les contrastes sociaux qui caractérise surtout son talent. D'un tempérament pessimiste, ainsi que le sont souvent les natures généreuses, elle a vu le monde parfois trop en noir et par le mauvais côté; mais, comme on l'a fait remarquer à propos de George Sand, à qui Caroline Gravière a été comparée, la préoccupation exagérée des souffrances et des misères sociales n'est pas l'indice d'un esprit vulgaire, et, alors même que cette préoccupation conduit à des conclusions imprudentes, elle n'en demeure pas moins à l'honneur de celui qui l'a ressentie. Un autre penchant de Caroline Gravière est celui qui la porte vers les exceptions, les natures étranges, comme le docteur Burg, penchant qui l'a conduite, à peindre des situations parfois hasardeuses et lui a fait forcément prêter à ses héros un langage qui blesse les lois de la morale et les idées reçues. C'est une justice à lui rendre cependant qu'on n'aperçoit nulle part l'intention de s'approprier ces théories ou de rechercher les détails malsains.

Outre *Une histoire du Pays*, qui a été réimprimée sous le titre de *Sainte-Nitouche*, Mme Ruelens a publié : *Une expérience in anima vili*, *Choses reçues*, *Un lendemain*, *Gentilhomme d'aujourd'hui*, *L'Enigme du docteur Burg*, *La Servante*, *Une Parisienne à Bruxelles*, *Mi-la-sol*, *Un paradoxe*, *Vieux Bruxelles*, ces deux derniers romans publiés dans le journal *L'Etoile Belge*.

M. Paul Iacroy s'est chargé du soin de veiller à la publication du recueil complet des romans et nouvelles de Mme Ruelens, qu'édite la librairie de la Société des gens de lettres de Paris. Deux volumes de ce recueil ont paru. Les autres doivent comprendre, outre les œuvres que nous venons d'énumérer, les suivantes : *Le bon vieux temps*, *Un lendemain*, *Les femmes hier, aujourd'hui, demain*, *Un héros*, *Encore le bon vieux temps*, *Nos aïeux*. A cette liste viendront sans doute s'ajouter des œuvres de moindre importance dispersées dans des recueils périodiques et des romans ou nouvelles complètement inédits.

NOUVELLES.

L'ouverture solennelle de l'exposition organisée par la Société des aquarellistes a eu lieu le 31 mars. Le Roi et la Reine, qui honoraient cette solennité de leur présence se sont fait présenter les artistes exposants. Voici la liste des aquarelles acquises par la commission administrative pour la tombola : Jeune fille de Chioggia (Dell'Acqua), Près de Douvres (Francia), Etang à Hoeylaert (E. Puttaert), Etude (E. Smits), Vue de Dordrecht (Stroobant), Vianden (G. Vanderhecht), Vallée de Josaphat, Hiver (H. Van Seben).

— Une exposition générale d'œuvres d'artistes vivants aura lieu à Bruxelles en 1878. Elle commencera le 1^{er} août et finira le 1^{er} octobre. L'organisation et la direction de l'exposition seront confiées à une commission dont les membres seront nommés par le ministre de l'intérieur.

— On sait qu'un legs universel fait à la ville de Gand, par le Dr J. B. Guinard, dispose que l'administration communale remettra tous les cinq ans au gouvernement une somme de dix mille francs pour être décernée à celui qui aura fait le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière, en général et sans distinction. Le jugement du concours est confié à un jury de cinq membres nommés par le Roi, sur une double liste de candidats proposés par les classes des sciences et des lettres de l'Académie royale. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que le jury chargé de décerner le prix pour la période 1873-1877 s'est prononcé en faveur d'un savant aussi modeste que distingué, M. Melsens, dont les travaux ont déjà été, aussi bien à l'étranger qu'en Belgique, l'objet de distinctions méritées. On se rappelle que le prix Guinard a été accordé pour la période précédente à M. F. Laurent.

— Le lieutenant Wautier, est parti mardi pour Zanzibar. Il va rejoindre MM. Cambier et Marno.

— Un correspondant nous écrit :

Le *Polybiblion* — excellente revue d'ailleurs — paraît sommeiller quelquefois, comme le bon Homère. Après avoir rendu compte avec éloges de la brochure de Raepsaet sur les *Droits du Seigneur* (Gand, Lemonnier, 1877), notre savant confrère en bibliographie ajoute cette réflexion : « Nous serions tenté de faire cependant un reproche à M. J. J. Raepsaet, c'est de paraître peu au fait de la bibliographie de son sujet. Comment semble-t-il ignorer les travaux si spirituels et si savants de M. L. Veuillot, dont il ne parle pas plus que du travail publié en juillet 1866 dans la *Revue des questions historiques* ? Sa brochure a été imprimée à Gand ; mais à Gand, on sait facilement ce qui paraît à Paris. » Oui, mais la réciprocité n'est pas toujours vraie, semble-t-il. Mieux informé, le rédacteur du *Polybiblion* se serait aperçu qu'il avait affaire à une simple réimpression d'un livre publié il y a 60 ans (1817). Voilà comment Raepsaet, mort depuis quelque cinquante ans, s'est trouvé empêché de profiter des travaux que notre confrère a la bienveillance de lui signaler.

— Un ouvrage posthume de Sir W. Stirling Maxwell, *Antwerp delivered*, sera publié au mois de mai. Avant son départ pour l'Italie, Sir William avait corrigé le texte et déterminé la disposition des feuilles de l'ouvrage.

— Parmi les acquisitions récentes du Musée de South Kensington, nous voyons cité un moulage des fonts baptismaux de l'église de Saint-Barthélemy, à Liège, adressé au Musée par l'intermédiaire de la commission des échanges internationaux.

— Dans sa séance du 29 mars, le *Reichstag* allemand a rejeté, par 108 voix contre 92, le projet d'inscrire au budget une somme de 100,000 marcs, demandée par le gouvernement, pour encourager les explorations en Afrique. Les orateurs qui ont soutenu le projet, MM. Weymann, Bunsen et le

prince de Hohenlohe, ont invoqué l'exemple donné par l'Angleterre et les Etats-Unis. Ils auraient pu citer la Belgique, où les dons volontaires recueillis pour cet objet ont atteint un chiffre qui témoigne éloquentement de la sympathie que l'œuvre africaine a rencontrée chez nous.

— Le 27 mars, s'est réuni au Quirinal, à Rome, sous la présidence du duc d'Aoste, le comité africain. Le but de la réunion était de discuter les moyens d'assurer l'existence de la station italienne de Schoah, d'encourager les expéditions et de se mettre d'accord avec les autres comités pour explorer les régions du centre de l'Afrique. On a discuté sur les moyens d'assurer les communications avec la station belge, sur les recherches linguistiques à faire dans cette curieuse contrée, sur les études psychologiques et anthropologiques, sur les observations météorologiques, sur la manière d'accroître les ressources du comité pour faire face aux nouveaux besoins des voyages et des découvertes africaines. Le marquis Doria a fait ensuite la description détaillée de la belle collection d'animaux offerte par le marquis Antinori, et que le capitaine Martini vient de rapporter. Avant que cette collection soit remise au ministère de l'instruction publique, le professeur Mantegazza a été prié de faire un mémoire sur la psychologie comparée des races africaines, mémoire qui sera d'un très grand intérêt pour les explorateurs de l'Afrique. Le capitaine Martini repartira sous peu de jours pour Schoah, d'où il se rendra à Kaffa. De Kaffa aux grands lacs, il y a une vaste région dont l'exploration est réservée aux voyageurs italiens.

— Le 54^e supplément des *Mittheilungen* de Petermann contient une analyse de l'ouvrage du colonel Rittich *Les Nationalités de l'Empire de Russie*, accompagnée de deux grandes cartes ethnographiques. Nous y voyons que le nombre des nations habitant la Russie ne s'élève pas à moins de 46. Le colonel Rittich évalue à 84,413,734 habitants la population de cet immense pays. Les Russes y figurent pour un chiffre de 56,356,241, dont 4,180,648 en Asie.

— Dans la plupart des petites villes un peu anciennes du nord de la Néerlande on rencontre de vieilles habitations municipales et des établissements de charité avec des salles entièrement tendues en cuir repoussé d'une grande magnificence. Le commerce des curiosités est à l'affût de ces admirables décorations. Jusqu'à présent on s'était demandé d'où provenaient ces remarquables spécimens de l'art du « cordouannier », s'ils avaient été importés d'Espagne ou si, au contraire, ils étaient le produit de l'industrie hollandaise. Un document découvert aux archives royales de La Haye par M. Henry Havard, lève tous les doutes à cet égard. Ce document, dont la *Chronique des arts* publie une analyse, établit qu'en 1613 il existait déjà en Hollande deux fabriques de ces cuirs gaufrés et dorés. L'une, sise à Amsterdam, faisait travailler des artistes portugais et était favorisée par un privilège des Etats de Hollande ; l'autre était établie à La Haye, occupait des ouvriers du pays et joignait à sa fabrication des ateliers d'impression sur étoffes. Cette dernière était privilégiée par les Etats généraux. En 1658, les deux manufactures marchaient encore. Un octroi des Etats de Hollande, datant de la même année, signale un certain Charles de Riemer, établi à Dordrecht, comme exerçant la même profession. Cette industrie d'art, conclut M. Havard, s'était complètement acclimatée dans les provinces hollandaises.

— La plupart des universités allemandes signalent un accroissement du nombre de leurs étudiants pour le semestre d'hiver 1877 à 1878. Leipzig ne compte pas moins de 3,034 étudiants cette année. Heidelberg seul paraît faire exception. Cette dernière université ne cesse de gémir de la diminution constante qui se produit depuis 1872 dans les inscriptions. La cause évidente de ce déclin est le voisinage de l'Université de Strasbourg fondée précisé-

ment en 1872 et ayant gagné chaque année un nombre d'étudiants au delà même de ce que Heidelberg s'est vu enlever. Il peut être intéressant de remarquer ici que l'Université de Strasbourg émerge annuellement au budget d'Alsace-Lorraine une somme de près de 1,200,000 francs tout à fait indépendante des droits d'inscriptions des étudiants, lesquels sont payés directement aux professeurs. Toutes les Universités allemandes reçoivent ainsi de l'Etat des subventions considérables, dont la libre disposition leur est laissée, et qui s'ajoutent à leurs revenus propres et aux rétributions scolaires. C'est ainsi que, dans le budget prussien de 1878-1879, nous voyons figurer pour plus de 6,700,000 francs les diverses universités, et parmi elles Berlin pour 1,700,000 francs. Nous y apprenons aussi que les professeurs qui touchent le traitement le plus élevé se trouvent à la faculté de droit de Goettingue. Leurs émoluments fixés sont de 15,750 francs, et les droits d'inscription qu'ils perçoivent atteignent certainement un chiffre égal. On ne s'en tient pas là. En ce moment même le parlement prussien est saisi d'un projet d'emprunt où les universités sont comprises pour une somme de quinze millions. (*Nouv. Revue histor. de droit.*)

Décès. — Le Dr Johann Alzog, historien ecclésiastique, mort le 28 février à Fribourg en Brisgau, auteur du *Lehrbuch der universal Kirchengeschichte*, et un des rédacteurs du *Kirchenlexicon* de Wetzer et Welte. — W.S. Von Teuffel, auteur de l'*Histoire de la littérature romaine*, éditeur, avec Welz, après la mort de Pauly, de la *Realencyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft*. — A. Forbiger, mort à Dresde, le 11 mars, auteur du *Handbuch der alten Geographie*. — Julius Robert Mayer, mort le 20 mars à Heilbronn, célèbre par ses études sur l'équivalent mécanique de la chaleur.

— Louis de Loménie, membre de l'Académie française, né à Saint-Yrieix en 1818, auteur de la *Galerie des contemporains illustres* (1840-1847, sous le pseudonyme d'*Un homme de rien*), de *Baumarchais et son temps*, etc.

L'*Echo de Parlement* annonce la mort d'un de ses rédacteurs les plus distingués, M. Emile Castille, décédé le 4 avril. M. Castille joignait à une nature généreuse et sympathique un goût très-vif pour la littérature et l'art. Le talent sérieux et modeste qu'il possédait l'aurait certainement placé au rang de nos bons écrivains, si une terrible maladie contre laquelle il lutta depuis bien des années ne l'avait constamment paralysé. Nous associons bien sincèrement nos vifs regrets à ceux que l'*Echo* accorde à Emile Castille, et nous sommes persuadé que ces regrets seront partagés par tous ceux qui ont été en relation avec lui. Ceux qui ne l'ont pas connu apprécieront son talent et son caractère en parcourant le recueil de *Poésies* qu'il a publié en 1867, et dans lequel on retrouve les qualités de cœur et d'esprit qui le distinguaient.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 1^{er} avril. — La classe a reçu communication de l'annonce de la mort d'un de ses plus anciens membres, M. Roulez ; M. Wagener a prononcé un discours aux obsèques de ce savant, en sa double qualité de membre de l'Académie et de professeur de l'Université de Gand. Des rapports ont été lus sur trois mémoires, par les commissaires désignés par la classe qui statuera à cet égard dans sa séance prochaine. Sur les conclusions favorables de MM. Nève, Wauters et Le Roy, elle a ordonné l'insertion dans ses *mémoires* du travail de M. Rivier sur le jurisconsulte messin Chansonnette. Conformément aux rapports de MM. Willems et Wagener, elle a prescrit l'impression dans les *bulletins*, d'une note de M. De Ceulener, sur une inscription inédite, découverte à Rome, et qui mentionne un proconsul, resté inconnu, de la Gaule Narbonnaise.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. Séance du 8 avril. — Le gouvernement a fait parvenir à l'Académie une copie du portrait du Roi Léopold 1^{er}, par M. Lambrichts, d'après la peinture originale de M. Dewinne, qui se trouve au Musée. Cette copie est destinée à orner la salle des séances, où l'on remarque déjà celui de Marie-Thérèse, fondatrice de l'Académie. La classe des beaux-arts avait adressé au gouvernement la demande d'une modification à introduire dans le règlement des grands concours de composition musicale, modification qui attribuerait à l'Académie la formation d'une liste double de candidats dans laquelle seraient classés les membres du jury. Le ministre invite la classe à lui adresser un exposé des motifs qui lui ont fait désirer que l'innovation dont elle a pris l'initiative fût introduite dans le règlement des grands concours. Il sera fait droit à cette demande du ministre, qui est parfaitement fondé à vouloir être éclairé sur la question, avant de prendre une décision.

La classe des beaux-arts, plus naturellement compétente en fait d'esthétique que celles des sciences et des lettres, s'est longuement occupée de l'ornementation des locaux de l'Académie dont l'installation, à ce point de vue, laisse à désirer. Ce n'est pas tout d'avoir un palais, il faut encore le meubler.

Un poète amateur a fait parvenir à l'Académie une chanson sur l'œuvre de la civilisation de l'Afrique centrale, sur l'air de la *Brabançonne*. L'Académie a ordonné le dépôt de cette poésie dans ses archives, sans en faire l'essai en séance.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Séance du 1^{er} avril. — Président M. le baron Kervyn de Lettenhove. Après la lecture de la correspondance par M. Gachard, secrétaire et trésorier de la Commission, M. Pouillet a présenté le premier volume de la *Correspondance du Cardinal Granvelle*, qu'il s'est chargé d'éditer, travail considérable auquel M. Pouillet a consacré des soins tout particuliers, et sur lequel nous reviendrons lorsque le volume aura été distribué. M. Wauters a communiqué à la Commission une note sur le tome VI de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés et proposé de le faire suivre d'un tome VII, formant un supplément pour toute la période allant des temps les plus anciens à 1300. M. Piot a ensuite remis à M. le président un travail sur Fernand de Portugal, fils de don Antoine, l'un des prétendants au trône de ce royaume, qui vécut à Bruxelles, et M. Devillers, une liste de documents destinés à entrer dans un volume de Chartes concernant le Hainaut et postérieures à 1345. Ces différentes communications seront examinées ou insérées dans le prochain bulletin de la Commission.

ACADÉMIE DE MÉDECINE. Séance du 30 mars. — M. le Dr J. Baudon, actuellement médecin-major de 1^{re} classe au 1^{er} d'artillerie, à Bourges (France), fait connaître qu'il est l'auteur du mémoire de concours n° 2, sur les *amputations et les résections dans les tumeurs blanches*, mémoire qui lui a mérité une récompense de 500 francs. Le comité qui s'est constitué, sous la présidence de M. le professeur Donders, de l'Université d'Utrecht, pour l'organisation de la sixième session du *Congrès périodique international des sciences médicales*, annonce que cette session sera tenue, du 8 au 15 septembre 1879, à Amsterdam, que toutes les communications relatives soit au congrès, soit aux questions à soumettre à ses délibérations doivent être adressées au secrétaire général, M. le Dr Guye, à Amsterdam, avant le 1^{er} juin 1878, époque à laquelle le comité arrêtera les statuts et le programme et désignera les rapporteurs. L'assemblée décide l'insertion dans le *Bulletin*, d'un mémoire de M. le professeur Sacré sur le pansement des plaies à l'acide salicylique, d'un travail de M. Philippart relatif au cancer du sein, de la vessie, etc., de M. Feigneaux sur les maternités, au point de vue de la prophylaxie des affections puerpérales. M. Thiry lit une notice intitulée : *Seutin, sa vie, ses travaux et son*

influence sur les progrès de la chirurgie en Belgique. Cette notice, dont la lecture est accueillie par des applaudissements, sera insérée dans le *Bulletin* et dans le recueil des *Mémoires* in-4°. L'assemblée reprend la discussion du rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kuborn et Mascart, sur la nécessité d'étendre le cercle des connaissances exigées des sages-femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence et en l'absence du médecin, de faire des applications de forceps dans les cas simples. MM. Warlomont et Thiry obtiennent la parole. La discussion sera continuée dans la prochaine séance.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE BELGIQUE. — Séance du 17 février. — Le secrétaire général annonce qu'il vient de recevoir de M. l'ingénieur Englebert, des échantillons du puits artésien de la prison de Furnes, dont il a été question dans la séance de décembre. Il espère qu'il pourra en donner la description pour l'une des premières séances. L'assemblée vote l'impression dans les *Mémoires* d'une *Réponse* de M. Bogaert à M. A. Dumont, au sujet de la nature de la houille rencontrée dans le Limbourg hollandais. M. Ad. Firket donne lecture d'une note sur un nouveau gîte de fossiles crétacés à Hologne-aux-Pierres. D'après les listes de fossiles du massif crétacé du Limbourg, données par M. G. Dewalque dans son *Prodrome*, ces espèces sont exclusivement herviennes, à l'exception d'une seule, mentionnée comme appartenant également au système sénonien. M. Firket présente ensuite quelques fossiles recueillis lors du creusement de la galerie du ventilateur du charbonnage de Sart-Berleur, à Grâce-Berleur. Les fossiles déterminables sont tous sénoniens. M. G. Dewalque présente des échantillons de la coupe pratiquée dans les argilites herviennes par la tranchée du chemin de fer à la croix Polinard (Thimister), dont il a été déjà question devant la Société. Cette tranchée a environ 18 mètres de profondeur. On y compte 18 bancs d'argilite, à peu près d'égale épaisseur, et dont l'apparence est à peu près la même sur les échantillons. M. G. Dewalque présente ensuite quelques échantillons qui lui ont été remis par M. Fraucotte, professeur à l'École moyenne d'Andenne, et qui appartiennent à une espèce fossile qui paraît rare dans notre système houiller. Ce sont des tiges ridées transversalement, qui ont été décrites par M. Goldenberg sous le nom de *Lepidophloios macrolepidotum*. Elles proviennent de la partie inférieure du système houiller, entre Andenne et Haillot. M. Ad. Firket soumet à l'assemblée des considérations sur la position stratigraphique du grès houiller dont il s'agit, et sur la constitution de la partie inférieure du système houiller, à Seilles. M. L. de Koninck montre deux échantillons d'un minéral qui se présente en longues fibres parallèles, traversant du quartz. Il a été trouvé à Otré et à Salm-Château. Il ressemble à l'asbeste et est signalé sous ce nom dans le petit traité de minéralogie de M. Malaise. M. G. Dewalque présente à la Société quelques échantillons de calamine du Laurium.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 28 février. — Présidence de M. Michelet. Le secrétaire donne lecture : 1° d'une note de M. Deby sur les Diatomées des régions alpines. 2° d'une série d'observations faites par M. le professeur Brun, de Genève, sur la vie des Algues, Desmidiées et Diatomées dans les Alpes, en hiver. Il résulte des observations de M. Brun que certains de ces organismes inférieurs ont été rencontrés pleins de vie à des altitudes de 3 à 4,000^m et sous un froid de — 18° centigrades. M. le docteur Ledeganck présente ensuite un rapport très-circonstancié sur l'examen des préparations micrographiques offertes par M. le docteur Kaiser de Berlin et dont la Société l'avait chargé. Les préparations d'histologie ont surtout attiré l'attention du rapporteur ; il n'hésite pas à dire que bon nombre des préparations atteignent la perfection, et qu'il n'est guère possible d'en rencontrer de plus nettes et de plus classiques. Le seul reproche, peu

sérieux, il est vrai, qu'on peut leur faire, réside dans le mode de coloration des tissus, la teinture employée ayant une tendance à se résoudre en grains. M. E. Vanden Broeck informe l'assemblée du retour en Europe de M. Craven, membre de la Société, parti l'année dernière pour une exploration scientifique dans l'Afrique centrale. Malgré sa grande expérience, M. Craven n'a pu résister au funeste climat de ces contrées lointaines et il a dû revenir sans avoir pu atteindre complètement le but qu'il s'était proposé. Il rapporte néanmoins de grandes richesses scientifiques. M. le docteur Casse présente un projet de diplôme dû au crayon de M. Van Severdonck, professeur à l'Académie de peinture. Ce projet est adopté par l'assemblée.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 2 mars. — Présidence de M. Roelofs. L'assemblée vote l'impression, dans les *Annales*, du *Catalogue des Arachnides de Belgique* (1^{re} partie), par M. L. Becker et du *Catalogue des Hespérides du Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles*, par M. Mabilie. M. de Borre présente un travail de M. Bolivar sur les Orthoptères recueillis en Portugal et en Afrique par C. Van Volxem. La lecture d'une lettre envoyée à la Société par M. le professeur Berg, de Buenos-Ayres, relativement à une notice de M. Capronnier au sujet de la *Pieris Van Volxemii* (Comptes rendus, Sér. II, n° 42), donne lieu à une discussion, à la suite de laquelle l'assemblée déclare que la description de la *Pieris Van Volxemii*, qui est imprimée dans le tome XVII des *Annales*, p. 11, est fidèlement et minutieusement faite d'après le spécimen rapporté par C. Van Volxem, aujourd'hui dans la collection de M. Capronnier, et présenté par lui à la séance de ce jour. Il en est de même de la figure publiée de la même espèce, pl. I, fig. 1. L'assemblée se joint donc à M. Capronnier pour repousser toute accusation d'inexactitude dans cette figure et cette description. Une autre communication du Dr Berg est relative à certaines espèces décrites comme nouvelles par le Dr Boisduval, (t. XVIII des *Annales*) et publiées depuis longtemps. M. Ichthyery adresse à la Société un travail intitulé : *Homoptères nouveaux d'Europe et des contrées voisines* (2^e partie), travail reproduit au compte rendu de la séance, de même qu'une description de *Curculionides nouveaux de Chine et du Japon*, par A. Chevrolat. M. J. Demont, de Namur, offre à la Société un exemplaire de la *Notodonta Torva* trouvé par lui au château de Géronsart. M. Lallemand lit une note relative à divers lépidoptères et chenilles observés par lui aux environs de Bruxelles. M. Becker donne ensuite lecture de quelques extraits de ses intéressantes observations sur les mœurs des araignées indigènes, observations qu'il réserve pour le grand ouvrage qu'il prépare ; il exhibe en même temps des araignées, leurs toiles et des dessins à l'aquarelle relatifs à sa lecture.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. Séance du 3 mars. — Présidence de M. Briart. L'assemblée est informée du décès de deux membres de la Société : M. Armand Thielens, membre effectif fondateur, et M. le docteur Mørch, membre correspondant. M. J. Colbeau, secrétaire, donne lecture d'un rapport auquel se rallient MM. Roffiaen et Vanden Broeck, sur les manuscrits délaissés par Gustave Collin. Les manuscrits laissés par G. Collin se composent d'extraits de divers auteurs, textes et figures, ayant rapport au genre *Limnæa*, ainsi que d'un certain nombre de dessins et de notes inédites sur le même genre, et qui lui sont propres. Il s'y trouve aussi une copie des travaux qu'il a publiés dans les *Annales* de la Société. Le rapporteur propose de déposer ces manuscrits aux Archives, conclusions qui sont adoptées. M. Lefèvre dit que la grande espèce d'*Ovula* qu'on trouve dans le Bruxellien de Saint-Gilles ne peut pas être rapportée à la *O. Gisortiana*, comme on le pense généralement ici, mais plutôt à la *O. gigantea* Münster. Il se propose de remettre une note à ce sujet à la prochaine séance. M. Briart vient de découvrir la même espèce dans le Bruxellien de

Mariemont. M. J. Colbeau rappelle qu'il y a déjà bien longtemps M. le capitaine Seghers avait déterminé l'espèce sous ce même nom de *Strombus giganteus* Münst., et l'avait annoncée comme nouvelle pour notre pays, aux séances de la Société du 6 août et du 5 novembre 1865. Cette détermination n'a pas été admise par plusieurs membres, parce qu'on a dit que l'espèce de Münster se trouvait dans un autre terrain. M. Vanden Broeck annonce le retour en Angleterre de M. Alfr. Craven, membre de la Société, revenu malade de Zanzibar. Les résultats malacologiques de ses voyages en Afrique et à Madagascar ont été brillants.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ABELLE. Avril. P. Mansion. Notes critiques sur le projet de programme de l'enseignement normal primaire. — A. Braun. Les docteurs de l'*Avenir*. — A. Lecomte. Du rôle de l'expérience et de l'observation dans l'enseignement populaire des sciences naturelles. — L. Genonceaux. Esquisse physique de la province de Liège.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. N° 1. Mort de MM. Crespel et Maes. — A. L. Wauters. Le Zambèse. — L. Genonceaux. Les explorations de Stanley. — Causerie scientifique. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie.

LA FLANDRE. Mars. Des conseils d'amirauté en Flandre. — Ce que nous apprennent nos comptes sur la possession du Saint-Sang, à Bruges. — Les marins flamands.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N° 5. Exposition du Cercle d'Anvers. Le Musée d'Amsterdam. Sur les meubles en acajou. La galerie religieuse du Louvre. Pensées de F. Clément. Les collections de P. Langerhuizen, à Amsterdam. — N° 6. Le bronze galvanoplastique. Exposition au Cercle artistique d'Anvers. Eaux-fortes modernes belges, prix. Le peintre Bergaigne. Daubigny et son œuvre. L'Exposition universelle. Venise.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 1878. 1. L. de Rijcker. Het Volksonderwijs en de Lagere School. — J. O. de Vigne. Het proces van Galilei. — J. F. J. Heremans. Frans De Cort. — O. de Kerchove de Denterghem. De Floralia van Gent. — J. de Geyter. Uit « Levenslust ». — E. Hiel. Krankzinnig. — Boekbeoordelingen.

PRÉCIS HISTORIQUES. Avril. Léon XIII. — P. Liagre. L'enseignement religieux et la loi de 1842 et de 1850. — P. Claessens. L'Eglise en Hollande depuis le XVI^e siècle. — J. Gagarin. L. P. Joseph de Diessbach. — Les missions belges à l'étranger. — J. Broeckaert. La simonie dans l'Eglise anglicane.

REVUE CATHOLIQUE. Mars. C. Pieraerts. Léon XII^e. — L. Bossu. Petites conférences de philosophie (suite). — Moeller. L'école de Salerne et les médecins du moyen âge. — Chronique religieuse des Etats-Unis. — A. Daufresne de La Chevalerie. Les deux conscripts. — J. Nève. La femme dans les sociétés antiques.

REVUE DE BELGIQUE. Mars. F. Laurent. L'Eglise et l'Etat, d'après Minghetti. Les libertés d'association et d'enseignement. — H. Pergameni. La fortune de Mira Tavernier. — Ph. Nihoul. Un remède à la crise industrielle. — R. De Ridder. Du travail des enfants dans les manufactures. — Eug. Van Bommel. Chronique littéraire.

Carlier (Jules). Daniel de Foë. Conférence donnée à la Société du Waux-Hall, à Mons. Mons, Duquesne-Masquillier. in-8°.

Van Heurck (Henri). Le microscope, sa construction, son maniement et son application à l'anatomie végétale et aux diatomées. 3^e édition. Bruxelles, Ramlot. 1 vol. in-8°, pl. et fig.

Wauters (Alphonse). Les libertés communales. Essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin. Bruxelles, Lebegue, 2 parties, in-8°, 14 francs.

Revue historique. Mars-avril. H. Lantoine. Cléon le Démagogue. — D. Neuville. Le Parlement royal à Poitiers (fin). — A. Sorel. La Paix de Bale (suite). — Relation inédite de l'arrestation du maréchal de Biron, publiée par T. Combes et G. Fagniez. — L. Bouquier. Un volontaire

de 1792: le général Chérin. — Bulletin: France, Italie, Bohême.

Journal des Economistes Mars. G. de Molinari. L'évolution économique du XIX^e siècle. — A. Chérot. Dialogue avec un législateur sur la réorganisation des chemins de fer. — J. Clément. Le remplacement des octrois par un impôt sur les valeurs locatives et le mobilier. — A. F. de Fontpertuis. L'assistance des enfants naturels. — Ch. M. Limousin. Le 2^e congrès d'ouvriers français. — A. Blaise. Le gouvernement et les insectes.

Unsere Zeit. 15 mars. (Extr.) Caractères et portraits du temps de la Commune. — P. Lanzky. G. Leopardi. — F. von Hellwald. Les explorations en Afrique.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie. XIII^e volume (1878), 1^{er} livr. Diels. Atakta (conjectures sur divers auteurs grecs). — Hertlein. Etudes critiques sur les orateurs attiques. — Blass. Le fragment d'Alcman sur papyrus égyptien (avec fac-simile). — Niese. Contributions à la biographie de Strabon (la naissance de Strabon tombe entre la première moitié de l'an 64 et la fin de l'an 63 av. J. C. Son ouvrage fut écrit à Rome en 18 et 19 ap. J. C. Ses voyages). — Hirzel. La légende de Thucydide (l'ouvrage de Praxiphane *peri historias* dont parle Markellinos, le biographe de Thucydide, était un dialogue). — Schulze. Sur le *Codex Oxoniensis* de Catulle (rectifications à la collation de Bährens). — Tiedke. Etudes sur Nonnius, 1^{er} article (sur certaines lois métriques suivies par Nonnius). — Dittenberger. La famille d'Hérode Atticus. — Mommsen. Le dernier combat de la république romaine. (Fragment: la révolte de Vindex; la mort de Néron et l'avènement de Galba.) — Id. La résidence et l'épithaphe de Trimalchion (Pétrone place ce personnage probablement à Cumes). — Droysen. Suppléments à l'*Építome* de Valère-Maxime par Nepotianus (tirés de l'*Historia miscella*). — Robert. Sur l'histoire des manuscrits d'Euripide. — Kirchhoff. Sur l'*Economique* d'Aristote (p. 1347b, 3-15). — Zurborg. Encore un mot sur le dernier ostracisme. — Liste des ouvrages relatifs à l'antiquité classique parus en Allemagne et à l'étranger de janvier à juin 1877. — (2^e livr.): Hübner. L'épigramme sur la mort de Drusus (ce poème est un pastiche d'Ovide, Properce, etc. S'il ne date pas de la Renaissance, il ne peut, en tout cas, remonter au delà de la 2^e moitié du 2^e s. ap. J. C.). — Mommsen. La famille de Germanicus (étude sur l'âge des enfants de Germanicus). — Tiedke. Etudes sur Nonnius, 2^e art. — V. Wilamowitz-Moellendorf. Sur l'*Oaristys* (essai de restitution critique). — Zurborg. Remarques critiques sur Démosthènes. — Kirchhoff. Sur Aristophane (*chev.* 1263-1315. *Guêpes*, 526 sqq.). — Mommsen. Sur les *Scriptores Historie Auguste*. — Belger. Sur Aristote (*de anima*, I, 402b, 16). — Hercher. Sur Plutarque (biographie de Thémistocle).

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,
41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRONICQUE
contenant l'Etat ancien et moderne
DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES

des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy

par

PAUL DE CROONENDAEL

Greffier des finances du roy

publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée

par

LE COMTE DE LIMMINGHE

Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212).

Grand in-4°, avec armoiries enluminées et planches, 25 francs. — Quelques exemplaires, avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau papier de Hollande.

CATALOGUE

DE

Livres, Manuscrits

ET ESTAMPES

EN VENTE AUX PRIX MARQUÉS

In-8o de 88 pages.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4°, avec 33 planches.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE

par

JULES FRÉDÉRIC FABER

4 volumes in-8o.

1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère*. — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante*.

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8°, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les six premiers fascicules sont en vente.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madelaine, 25

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 8 - 21 AVRIL 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Les libertés communales, par Alphonse Wauters. — MELSENS. La musique et l'acoustique, par G. A. HIRN. — F. COLLARD. Grammaire pratique de la langue sanscrite, par C. de HARLEZ. — Bulletin. — Les Aquarellistes. Dix-neuvième salon. — Les dépêches météorologiques du *New-York Herald*. — Nouvelles. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Les libertés communales. Essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin, par Alphonse Wauters. Bruxelles, Lebégue, 2 parties in-8^o.

L'origine des communes belges, comme M. Wauters le constate avec raison, n'a encore été traitée par aucun de nos historiens avec les développements qu'elle comporte. Le sujet cependant est intéressant, et surtout il est véritablement national. N'est-ce pas, en effet, esquisser toute l'histoire de la civilisation dans notre pays que de « montrer comment sont nées et se sont constituées les bourgeoisies, exposer les droits qu'elles réclamaient ou obtinrent, raconter leurs luttes, rechercher leurs tendances ? » Une pareille œuvre, il est vrai, est vaste et compliquée ; elle ne permet guère à l'historien de se renfermer dans les limites de la Belgique actuelle, et elle suppose de longues et patientes recherches ; mais M. Wauters était en mesure de l'entreprendre. Sans mentionner ses nombreuses études qui éclaircissent des points spéciaux des premiers temps de nos annales, nous rappellerons deux ouvrages qui peuvent être considérés comme une préparation à celui-ci : l'un a pour titre : *De l'origine et des premiers développements de l'histoire communale en Belgique, dans le nord de la France*, etc., et contient environ deux cents documents, en partie inédits, relatifs à la première période du moyen âge ; l'autre est la *Table chronologique des diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique*, dont cinq volumes, comprenant les années antérieures à 1280, sont imprimés. La publication de ces deux recueils suffirait à recommander le nom du savant qui les a édités. En y ajoutant son étude sur les libertés communales, M. Wauters complète heureusement, et cette fois dans un travail original et raisonné, une œuvre dont il a depuis longtemps posé les bases.

Les historiens qui ont jusqu'ici étudié le rôle joué par la bourgeoisie au moyen âge sont loin de s'accorder sur l'origine à attribuer aux communes. Les uns, pour qui cette origine est surtout romaine, croient retrouver dans les municipalités les anciennes curies, qui auraient persisté sous la monarchie franque et jusqu'au douzième siècle. Tout en rélutant cette erreur, M. Wauters

accepte pour une bonne part l'influence romaine.

Si les curies, considérées comme municipalités, ont disparu avant la renaissance des villes au XII^e siècle et ont été remplacées par les institutions germaniques, puis par l'organisation féodale, le droit romain s'est maintenu grâce surtout à l'influence du clergé, de l'éducation littéraire, des nécessités du commerce et de l'industrie, de toutes les forces vives et persistantes de la société. Du moment où les villes se repeuplent et se réorganisent, les souvenirs de l'antiquité reparaissent : enceinte de murailles, forum, à la fois réunion du peuple et marché, corps de magistrats dans lesquels revivent les noms de sénat, de consuls, fractionnement de la population en patriciat et en plèbe, commerce, industrie, goût des arts et du luxe, écoles, toutes choses inconnues ou antipathiques aux anciens Germains ; constitution de la ville sur des bases tout à fait opposées aux maximes qui prévalaient dans les lois de ceux-ci.

L'auteur, comme on le voit, repousse le système absolu qui tend à attribuer une origine exclusivement germanique aux communes. Il admet que l'esprit d'indépendance, si vif chez les Germains, s'allia aux idées d'ordre et de réglementation provenant de la législation romaine ; mais, la part faite à ces deux éléments, il faut reconnaître que l'influence romaine, pas plus que l'autre, ne se retrouve entière dans l'organisation des communes. La cité du moyen âge diffère par des points essentiels de la cité antique. A Rome et dans les villes fondées à son image, le pouvoir municipal appartenait aux possesseurs ou propriétaires. Les corporations d'artisans et de marchands ne jouissaient d'aucun droit politique. Au moyen âge, au contraire, ce sont les corporations ou guildes qui servent de base à l'organisation municipale.

D'autres ont vu dans l'origine des communes une conséquence des croisades ; d'autres encore un effet de l'initiative des souverains ou d'insurrections populaires. M. Wauters passe en revue ces diverses théories, pour les réfuter ou démontrer qu'on leur a attribué une importance exagérée.

Les libertés communales et, en premier lieu, la juridiction spéciale octroyée à des bourgeois, et les mesures protectrices de leur tranquillité sont nées des faveurs accordées principalement dans l'empire d'Allemagne, en Angleterre, en Flandre, à des guildes ou corporations de marchands. Isolée, comme perdue au milieu du réseau de seigneuries et de châteaux dont l'Europe occidentale se couvrit, à la suite de l'invasion des Normands, pendant le démembrement de l'empire carlovingien, la classe moyenne se réfugia dans les endroits où il y avait un peu de commerce et d'industrie et s'y multiplia en attirant à elle tout ce qui n'était pas soldat ou chevalier. Les premières chartes, les premiers appels à la commune, les premières interventions énergiques des cités dans les affaires se produisent dans les grands centres de commerce, tandis que dans les campagnes, dans les plaines où la population ne vit que de l'agriculture, comme sur les plateaux montagneux où le sol est aride, le système féodal conserve la domination et se maintient avec le servage... En réalité, c'est à la renaissance des communes au XI^e siècle que nous devons le nouveau développement que les villes prirent alors ; c'est sur les guildes for-

mées à cette époque par les marchands que se greffa l'institution des communes.

C'est au moment même où la Société féodale est à son apogée que l'on voit s'élever à côté d'elle cette institution dont l'antagonisme devait lui être mortel. M. Wauters nous fait assister à la naissance de ce mouvement, dont il trace un tableau plein d'intérêt. L'Europe occidentale n'aurait pu subir longtemps les excès de la tyrannie féodale sans entrer dans une ère de décadence, si des causes multiples ne les avaient neutralisés. Le morcellement de l'empire carlovingien eut pour résultat de répandre la vie dans les différents membres de ce colosse politique, et, en y multipliant les causes d'activité, de donner aux institutions et aux hommes une nouvelle vigueur. D'une part, l'activité bouillonne au sein de la société ; de l'autre, les luttes sans cesse renaissantes, les violences dont elles étaient accompagnées provoquent une vive répulsion ; on aspire au repos, et ce sentiment donne naissance à la *Paix*, à la *Trêve de Dieu*. En même temps se manifeste un courant puissant qui favorise l'extension de l'institution des guildes ou associations entre particuliers, introduites dans la Gaule par les Francs et qui avaient jeté dans nos contrées de profondes racines. Souvent proscrites par le clergé et par les rois, tantôt comme facilitant la formation de complots dangereux pour la sécurité de l'Etat, tantôt sous prétexte qu'elles provoquaient à l'ivrognerie, ces guildes primitives disparurent pour la plupart dans les campagnes à la suite des ravages des Normands et de l'établissement du régime féodal ; mais dans les centres de commerce, l'esprit qui y avait donné naissance subsista. Au onzième siècle, il se réveille et commence à jouer un rôle notable dans les ports et les villes importantes, où habitaient un grand nombre de négociants. C'est sous cette influence que des privilèges et des immunités sont accordés à ceux qui exercent le commerce. Pour défendre les droits acquis, les marchands s'associent ; les corporations s'organisent ; autour de ces corps de marchands se groupent les populations qui deviennent les bourgeoisies.

Après avoir vu les guildes de marchands former le noyau des populations urbaines et libres, nous assistons à la naissance des métiers, cet autre élément important de la classe bourgeoise. Groupés autour des marchands, les artisans commencent à s'associer, à s'étendre, à réclamer des décisions qui sauvegardent leurs intérêts. La commune s'organise, et, en même temps, se développent tous les éléments de la constitution des bourgeoisies : composition des magistratures populaires sous des dénominations diverses, intervention des députés des villes dans les conclusions des traités de paix et dans les alliances matrimoniales des familles princières, organisation du service militaire, etc. La commune établie, elle revendique le droit d'intervenir dans les événements politiques, obtient des chartes désignées sous le nom de

paix, d'amitié, etc., » nom qui dit assez que la commune, dans l'esprit de ceux qui en réclamaient l'établissement, était une institution ayant pour base essentielle l'affermissement de la tranquillité et le maintien de la concorde entre les citoyens. »

Tandis que le XI^e siècle nous fait assister à l'éclosion des municipalités au milieu de la société féodale, l'histoire du XII^e nous montre les villes assez fortes pour entrer en lutte avec les souverains, et, au milieu de ces démêlés, acquérant une importance assez considérable pour obtenir une part dans le gouvernement de l'Etat. Le prince demande des services aux bourgeoisies, sollicite leur intervention dans ses affaires de famille, réclame d'elles des contingents d'hommes et de subsides; par là il contracte l'habitude de réunir leurs députés, de constituer des assemblées d'Etat, où, à côté des ecclésiastiques influents, des barons, interviennent des représentants de la bourgeoisie.

La gilde marchande ou hanse, voilà l'élément qui personifie la ville organisée, la commune. Les membres de cette corporation formaient ce que l'on appelait les plus considérables, les plus estimés, les plus honnêtes, les plus prudents, les meilleurs, classe intermédiaire entre celle des chevaliers, avec laquelle elle se confondait quelquefois, et où entraient une partie de ses membres, et celle des artisans, où elle puisait sans relâche de nouveaux éléments de vitalité, sans se confondre avec elle. Le bourgeois de cette époque est donc une vraie notabilité, et la gilde, une puissance en possession de grandes attributions, dont l'histoire est celle même de l'origine et du développement des communes. A ce propos, M. Wauters combat une théorie que l'on rencontre assez fréquemment, celle qui attribue l'origine des communes aux corps de métiers.

C'est là une erreur considérable contre laquelle s'élèvent des faits sans nombre. Les artisans n'occupaient d'abord dans les cités qu'une position secondaire. Ils étaient plus directement que les autres bourgeois sous l'autorité des officiers seigneuriaux, et, d'ordinaire, étaient astreints envers eux à certaines redevances qui rappelaient leur assujettissement primitif. Ce n'est qu'à la longue qu'ils acquirent de l'importance et se constituèrent en corporations. Ce qui contribuait à rendre plus précaire la situation des artisans, c'est que les halles et les usines constituaient presque partout une propriété domaniale... Partout, en face du travailleur, se dressait le privilège. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que les artisans, s'étant multipliés, se posent en face des guildes de marchands et rompent avec elles, bien que la scission remonte à des temps antérieurs.

Telles sont, esquissées à grands traits, les phases de l'histoire des communes. Ces indications sommaires ne font apercevoir qu'un des aspects du vaste tableau tracé par M. Wauters. Les grands événements historiques auxquels se rattache le développement de la bourgeoisie sont présentés sous un jour nouveau, la composition des administrations locales passée en revue et étudiée avec une grande sûreté de coup d'œil. A côté de ce tableau vient se placer celui de l'état du monde féodal. Les campagnes, encore opprimées alors que les villes deviennent plus prospères et plus paisibles, se transforment à leur tour graduellement.

Au XII^e siècle, la classe des paysans, des cultivateurs, soumise à des taxes nombreuses et onéreuses mais déterminées, et perdant de plus en plus leur caractère capricieux et tyrannique, remplaçant celle des serfs; le véritable esclavage avait disparu, le servage s'atténuait, l'aurore de la liberté commençait à poindre pour les campagnes comme elle avait brillé auparavant pour les villes.

L'ouvrage se termine par un coup d'œil sur les progrès que le pays avait réalisés au XIII^e siècle et où, à de profondes et savantes recherches, se trouvent jointes des considérations d'un haut intérêt historique. On sent que l'auteur est fermement établi sur le terrain qu'il vient de parcourir dans ses moindres détails, qu'il possède son sujet à fond et en parle en homme autorisé. Il ne fallait rien moins que le talent dont il a heureusement su faire preuve pour mener à bonne fin une aussi vaste entreprise.

T.

La musique et l'acoustique. Aperçu général sur leurs rapports et leurs dissemblances, par G.-A. Hirn. Paris, Gauthiers-Villars, in-8°, VII et 68 pp.

Ce livre de M. Hirn peut être considéré comme constituant un chapitre spécial détaché du grand ouvrage : *Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique*, publié en 1868 par le même savant.

Dans ce dernier travail, remarquable par les aperçus à la fois neufs et profonds qu'il renferme, l'auteur a présenté une *Analyse élémentaire de l'univers*, comme suite naturelle de l'étude de la thermodynamique par l'observation, l'expérience et le calcul; en poussant la déduction de la thermodynamique jusqu'aux limites du possible de l'intelligence humaine, il croit, comme d'autres le croient avec lui, que le moment est venu de fonder, avec les données positives de la science, les assises solides d'une *métaphysique expérimentale* à l'abri des injures du temps.

L'analyse élémentaire de l'univers revient à répondre à deux questions essentielles : 1^o Quelle est la nature de ce qui nous entoure? 2^o Quelle est notre propre nature? Trois grandes doctrines se partagent cet immense domaine et peuvent se ramener, en dernière analyse, au *spiritualisme*, au *panthéisme* et au *matérialisme*, abstraction faite, bien entendu, de certaines qualifications de détail.

M. Hirn a écrit son livre, comme il le dit dès les premières pages, dans le but de réfuter, par les données positives de la science, le matérialisme et le panthéisme, en cherchant à mettre en évidence la justification du spiritualisme le plus absolu. Contrairement à l'école qui admet qu'il n'y a pas de matière sans force et pas de force sans matière, M. Hirn admet, en s'appuyant sur des faits positifs, qu'il existe des principes (forces) spéciaux distincts de la matière; il leur donne le nom de *principes intermédiaires*. Ces principes de nature transcendante se manifestent à nous comme puissance dynamique, comme force et comme moyen de révélation entre les corps, dans les phénomènes d'attraction, de répulsion, de lumière, de chaleur et d'électricité. Si l'être vivant renferme la matière et les forces du monde physique, il possède, en outre, un principe supérieur, dont le caractère essentiel est la spontanéité d'action.

Dans le monde physique on reconnaît quatre forces : la force gravifique, la force électrique, la force calorique et la force lumineuse; la première seule est immuable, les autres, au contraire, sont variables en énergie, et cette énergie varie depuis 0 jusqu'à l'infini. Le *principe animique* de l'être vivant n'est pas une force, car il n'a aucune prise immédiate sur la matière; il lui commande et il est commandé par elle, il est en relations

réciproques avec elle par la présence d'un principe intermédiaire ou élément dynamique. On peut donc dire : l'âme agit, mais ne travaille pas.

M. Hirn, partant de ces données primordiales, prouve qu'elles satisfont à toutes les exigences de la science exacte, discute, dans une série d'esquisses, et, dans l'analyse élémentaire de l'univers inanimé et animé, les opinions des partisans du matérialisme ou du panthéisme, sur la *nature des choses et des êtres*; il arrive après cette discussion longue, minutieuse, mais toujours appuyée sur l'observation, le calcul et l'expérience, à la conclusion que je cite textuellement :

On le voit, le rationalisme, c'est-à-dire la méthode philosophique fondée par la raison humaine sur les données des sciences exactes, conduit à des conséquences singulièrement opposées à celles que lui attribue le vulgaire. Cette méthode, si incriminée, si injuriée par toute une caste (nous ne saurions employer d'autres termes), cette méthode nous aide à fonder un spiritualisme inébranlable qui, bien loin de redouter le progrès, l'appelle pour se compléter. Elle substitue une certitude aux affirmations arbitraires, dont les uniques points d'appui ont été jusqu'ici la force et la violence chez les uns et la peur chez les autres.

Il serait facile de citer des noms de savants illustres qui partagent ces opinions ou qui sont spiritualistes. Je me borne à une citation d'un éminent physicien, M. A. Colding, qui, dans des travaux poursuivis à Copenhague de 1843 à 1864, et résumés dans les *Annales de chimie et de physique*, les terminait en disant : « Il est satisfaisant de voir que le principe de la perpétuité de l'énergie, nous conduit à cette conclusion : que la vie intelligente de l'homme doit être une vie intelligente immortelle (*an intelligent life forever*). »

Ces préliminaires posés, nous croyons pouvoir caractériser brièvement, en nous servant des termes de l'auteur, le nouveau travail de M. Hirn, attendu qu'il se rattache à l'exposé des opinions philosophiques qui précèdent.

L'acoustique et la musique, la science d'une part et l'art de l'autre, se prêtent de mutuels secours. Partant de ce principe, l'auteur discute d'une manière approfondie la structure de la gamme diatonique et les relations arithmétiques qui sont nécessaires pour que deux sons simultanés forment des accords justes, consonnants ou dissonnants; il étudie la gamme tempérée comparativement avec la gamme exacte ou scientifique et conclut, en musicien d'abord et en physicien ensuite, après avoir fait connaître les opinions de M. le professeur Blaserna et celles de l'illustre Helmholtz, que la musique perdrait plus qu'elle ne gagnerait à l'adoption de la gamme dite exacte ou scientifique.

Cette question mise de côté, l'auteur se demande si la science peut expliquer l'action de la musique, c'est-à-dire l'action des sons et de leurs combinaisons, sur la partie sensitive de notre être. La réponse à une pareille question est embarrassante; en effet, nous ne connaissons pas le mécanisme précis de nos sens; nous ignorons la nature de l'agent qui est en jeu; de plus, la nature intime de notre être sentant et pensant nous est inconnue.

Il existe, incontestablement, une raison physique et une raison physiologique, sur lesquelles repose la différence des impressions que nous éprouvons en entendant des accords consonnants ou dissonnants; ces raisons sont entrevues; mais, malgré les remarquables travaux d'Helmholtz, elles n'ont pas encore acquis le caractère de certitude que l'avenir

réalisera sans doute. Si d'accords isolés nous passons à l'impression que produit la musique, il faut bien admettre qu'il est impossible d'expliquer d'une manière purement physique ou physiologique l'impression que produit en nous un morceau de musique bien exécuté; il y a donc à considérer une troisième raison toute psychologique, que l'homme ne connaîtra jamais ici-bas. L'auteur applaudit de toutes ses forces à la pensée si largement et si noblement exprimée par Helmholtz en terminant sa conférence faite à Bonn sur les causes physiologiques de l'harmonie musicale :

Dans l'exécution d'une œuvre artistique, les mouvements suivent, au contraire, les flots de pensée de l'âme de l'artiste. Tantôt les ondes sonores s'écoulent doucement, tantôt elles sautillent agréablement, tantôt elles ont tous les accents de la passion, elles font passer avec leur vigueur primitive les sentiments inconnus que l'artiste a dérobés à son âme, dans celle de l'auditeur, qu'elles transportent dans les régions de l'éternelle beauté qu'un petit nombre de favoris de la Divinité a reçu mission de nous faire connaître. Mais ici s'arrête la science.

M. Hirn se demande cependant si la science ne peut aller plus loin, si elle ne peut expliquer l'impression de la musique sur notre être pensant. En dépit de toutes les négations systématiques, le simple bon sens, aussi bien que la raison du savant, nous enseignent que la musique, tout en arrivant à nous par l'intermédiaire obligé des sens, s'adresse en dernière analyse à un principe distinct des éléments de notre corps; en un mot: « La pensée musicale, comme la notion du beau, en général, n'appartient qu'à l'âme, et, je l'ajoute formellement, dit-il, ne peut s'expliquer que par l'âme. »

C'est en faisant usage de la méthode scientifique que M. Hirn tire des conclusions certaines de l'impuissance apparente de la science. Poursuivant son étude, par cette méthode, il constate que la création la plus immensément belle qui soit sortie d'un cerveau humain, la symphonie avec chœur de Beethoven, est restée inconnue pour lui dans ses effets de *sensations physiques*, car Beethoven était sourd, puis il ajoute :

La musique bien loin de ne reposer que sur des impressions physiques, est, dans son existence même, une des preuves les plus frappantes de l'existence d'un principe immatériel pensant dans l'homme. Je pense que personne ne prendra en mal à un physicien d'appliquer sa méthode scientifique pour aboutir à une pareille assertion.

Nous devons nous borner à signaler que l'auteur développe largement les considérations sur l'éducation musicale, sur le sort de quelques compositions et celui de leurs auteurs, leurs déboires, la différence profonde entre le langage articulé et la langue musicale, les relations de musique avec les paroles dans le drame sacré ou théâtral. Ces pages abondent en réflexions du plus haut intérêt. Le passage suivant mérite d'être reproduit parce qu'il nous permet de dégager la pensée la plus intime comme la plus profondément philosophique de l'auteur :

Ce serait, dit-il, le comble de l'absurdité de chercher la raison de l'effet produit par une mélodie qui nous apparaît comme belle ou laide, noble ou triviale, gaie ou triste, lugubre ou sereine, etc. dans l'effet que la succession des sons ou des accords, dans tel ou tel ordre, produit sur le nerf auditif et sur le cerveau. La raison psychologique reste ici seule en action; elle échappe à une explication proprement dite.

L'art dans sa base même, échappe à la démonstration scientifique; et cependant c'est là où leur scission semble la plus complète que la parenté entre l'art et la science est la plus sublimée; tandis que l'artiste s'efforce vers l'éternellement beau, le savant

tend vers l'éternellement vrai. Et le vrai n'est pas plus susceptible d'une définition absolue que le beau; on les sent, on ne les démontre pas dans leur essence.

On ne sera pas étonné, d'après ce qui précède, de voir l'auteur engager les artistes qui désirent acquérir la connaissance du grand, du beau, du vrai, à étudier les sciences; voici comment il s'exprime :

Artistes, croyez-en le physicien; ne craignez point d'étudier les sciences voisines de votre art.

Votre art n'y perdra point. Et si une foule injuste siffle une œuvre où vous aurez mis une parcelle de votre âme, regardez encore une fois le ciel; vous y trouverez la force de persévérer dans le beau.

L'homme ou certains hommes au moins sont poussés par le besoin irrésistible vers l'étude des phénomènes de la nature, la détermination des lois, la recherche des causes qui donnent lieu à ces phénomènes, la recherche de la nature de la matière, de la force, du mouvement de la vie, de l'âme. ...

Jamais ici-bas ils n'arrivent à une pleine connaissance; ces hommes peuvent concevoir l'espérance légitime que ce qui leur est refusé ici-bas leur sera révélé ailleurs. Et là précisément où la science semble faiblir et les abandonner, elle les conduit au but le plus sublime.

A ces sommités, l'art s'unit à la science en un faisceau indissoluble et nous conduit au même but.

Le beau idéal musical, la science complète, sont hors de notre portée ici-bas, mais nous les concevons; loin de nous décourager, cette pensée relève l'homme vers un espoir suprême. Le juste, le poète, l'artiste, le savant, se donnant ici la main, peuvent, pleins d'une sublime confiance, redire avec Schiller et Beethoven :

Frères, au dessus de la tente étoilée
Doit demeurer un Père chéri.

C'est par cette citation que l'auteur termine son travail, où il a su joindre à de profondes connaissances scientifiques un talent d'exposition remarquable. L'ouvrage de M. Hirn mérite d'être lu, non pas seulement par les physiciens et les savants qui s'occupent de philosophie ou de métaphysique, mais par les artistes, qui y trouveront d'ingénieux aperçus et de précieux enseignements.

MELSENS.

Grammaire pratique de la langue sanscrite, par C. de Harlez. Louvain, Peeters. 1878, in-8°.

« L'accueil fait en Allemagne à l'*Elementarbuch der Sanskrit-Sprache* du Dr Stenzler, a prouvé, dit l'auteur, que ce livre répondait aux exigences de l'enseignement public. C'est pour atteindre les mêmes fins que la présente grammaire a été faite. Toutefois il a paru nécessaire de donner plus d'extension à un nouveau manuel. » M. de Harlez a été trop modeste; en dépit de cette humble déclaration, nous devons reconnaître que sa grammaire ressemble fort peu à celle de Stenzler, qui est trop concise et souvent peu méthodique, qui n'a d'ailleurs d'autre but que de servir au développement oral d'un cours universitaire, et dont les caractères dévancés laissent beaucoup à désirer. Le manuel pratique de l'indianiste belge est supérieur en tous points à l'ouvrage élémentaire de Stenzler; il en a toutes les qualités sans en partager les défauts, et il peut être mis à juste titre sur la même ligne que celui de M. Oppert, dont il se rapproche beaucoup, du moins pour le fond.

Tâchons de donner une idée exacte et complète de cette bonne grammaire, dont l'apparition sur le sol belge est pour ainsi dire tout un événement. On peut, au point de vue des matières, la diviser en trois parties: la première comprend la grammaire proprement dite du sanscrit brahmanique ou classique, c'est-à-dire l'alphabet, les lois euphoniques, la déclinaison, les adjectifs, les déterminatifs, les pronoms, le verbe, les mots invariables, la formation et la composition des mots; la seconde partie embrasse les particularités de la grammaire védique; la troisième, les règles générales de l'accentuation.

Cette distribution des matières est dictée par les besoins de l'enseignement. L'auteur a eu raison de réunir dans un des derniers chapitres toutes les particularités de la langue des Védas; disséminées dans l'ouvrage, elles détournent l'attention des commençants qui ne savent qu'en faire, et elles se présentent aux plus avancés sous la forme de lambeaux incohérents. C'est aussi avec infiniment de raison qu'il a distrait de la grammaire les règles principales de l'accentuation, pour les exposer dans un chapitre particulier; ces règles en effet ne peuvent être de quelque utilité que lorsqu'on a acquis une certaine connaissance de la langue.

Voyons maintenant la grammaire en elle-même. C'est une œuvre de savante et judicieuse compilation, où l'auteur a mis à profit tous les travaux importants de ses devanciers. Sans parler des grammairiens indigènes, il a eu constamment sous les yeux Bopp, Benfey, Oppert, etc; il a exploité une nouvelle mine précieuse, le grand dictionnaire de Saint-Petersbourg; enfin, dans la plupart des cas, il a consulté directement les textes. Ainsi il a pu éclaircir des points obscurs, corriger des inexactitudes, faire quelques innovations.

Quoique sa grammaire ne contienne que cent cinquante pages, elle est très-complète; aucun fait important n'est omis, et une foule de petites particularités y sont consignées, en sorte qu'on y trouve autant de matières que dans Oppert, par exemple. Qu'on ne craigne pas cependant qu'elle soit surchargée, et qu'un jeune commençant se perde au milieu de cette abondance de détails minutieux. L'auteur s'est servi en effet de deux caractères d'impression: il a mis en grand caractère les matières principales, celles qui font l'objet d'une première étude, et en petit caractère les matières accessoires, dont la plupart forment le supplément destiné à une seconde et même à une troisième année d'étude.

L'important n'était pas d'innover; ce qu'il fallait faire avant tout, c'était une grammaire plus facile, plus simple et plus méthodique que celles qui existaient. L'auteur l'a bien compris, et toute son attention s'est portée sur la méthode. Les faits sont partout groupés et classés avec soin; les principes sont exposés avec précision, et les règles en découlent logiquement; tout ce qui est compliqué, est décomposé en ses différentes parties, que l'on passe successivement en revue; les règles elles-mêmes sont exactes, claires et concises, et les exemples sont nombreux et bien choisis; enfin, on trouve quelques bons tableaux synoptiques qui permettent, comme l'a très bien dit M. Chassang, soit de faire rapidement une recherche sur les formes des déclinaisons ou des conjugaisons, soit surtout de revoir d'un coup d'œil ce qui aura été vu en détail et successivement. »

Voici d'ailleurs un exemple qui montrera d'une façon évidente le soin extrême avec lequel l'auteur a travaillé pour mettre de l'ordre et de la clarté dans les questions les plus complexes. Nous choisissons la partie la plus difficile de toute la grammaire sanscrite, les lois du Sandhi. L'auteur pose d'abord trois grands principes qui régissent toutes ces règles multiples; une fois ces principes clairement indiqués, il en fait l'application et traite successivement des mots indépendants, du contact des mots dans la phrase, et de l'union des radicaux et des affixes. Dans chaque paragraphe, il divise et subdivise avec netteté cette matière complexe; ainsi, par exemple, dans le premier paragraphe, il donne un principe général, puis deux règles suivies chacune de leurs exceptions, et la dernière seule de sa conséquence; puis viennent un grand nombre d'exemples qui gravent facilement les règles dans l'esprit.

Nous nous permettrons cependant deux petites observations; l'attention toute particulière que l'auteur a consacrée à la méthode, nous a seule engagé à les lui signaler. Les numéros sont, à notre avis, quelquefois un peu prodigués: placer un numéro 20 devant un 2^e, un numéro 25 entre deux subdivisions A et B, c'est troubler la vue de l'élève et méconnaître la valeur du numéro. Les grammairiens feraient bien, ce nous semble, de diminuer autant que possible les numéros généraux, et de multiplier dans les paragraphes les chiffres secondaires, qui feraient ressortir la suite et l'enchaînement des points qu'on y traite: chaque paragraphe présenterait ainsi un tout bien agencé, avec ses divisions et ses subdivisions nettement tracées. Pour arriver à ce résultat, il suffirait à M. de Harlez de supprimer quelques numéros.

Nous désirerions que les rapprochements avec le grec et le latin fussent beaucoup plus fréquents; ils aideraient à retenir les formes sanscrites, ils en rendraient l'étude plus intéressante et plus attrayante, et peut-être détermineraient-ils certains jeunes gens à s'adonner à cette étude, qui les effraye parce qu'ils s'imaginent s'engager sur une terre inconnue et aride.

Il nous reste à dire un mot de l'exécution typographique. Plus heureux que M. Oppert, qui, même en France, a dû recourir à un éditeur étranger, à Springer de Berlin, M. de Harlez a pu faire imprimer à Louvain une grammaire sanscrite en caractères originaux. C'est la première publication de ce genre sortie des presses belges. L'essai était hardi, et il fallait tout le dévouement et toute la patience de l'auteur pour mener à bonne fin une entreprise si difficile. Ses efforts généreux et persévérants ont été couronnés d'un plein succès: l'exécution typographique est fort bien réussie, et les caractères devanagaris eux-mêmes, que l'auteur a fait venir de Vienne, sont d'une beauté, d'une netteté et d'une délicatesse remarquables.

En résumé, la grammaire de M. de Harlez se distingue par son exactitude, par sa précision, par l'abondance des matières et surtout par l'excellence d'une méthode lucide et rationnelle; elle est appelée à faciliter et à hâter l'étude du sanscrit, à laquelle doivent s'adonner désormais tous ceux qui veulent avoir une connaissance quelque peu approfondie des grammaires grecque et latine. Cet ouvrage, auquel nous souhaitons le plus grand succès, fera honneur à notre pays, et sera, nous n'en doutons pas, fort goûté en France et même en Allemagne, où le savant traducteur de l'*Avesta* jouit déjà d'une si belle et si légitime réputation.

F. COLLARD.

BULLETIN.

Nouveaux mélanges historiques et littéraires. Œuvres inédites du baron H. N. de Villenfagne d'Inghoul, publiées par X. de Theux. Liège, Grandmon-Donders, 1878, in-8°, 284 p., portrait. — Ce volume, comme l'indique le titre, complète la série des travaux pour servir à l'histoire de la Principauté de Liège, publiés par Villenfagne, et dont les principaux sont: *Mélanges de littérature et d'histoire, Essais sur la Principauté de Liège, Mélanges pour servir à l'histoire du pays de Liège, Recherches sur l'histoire de la Principauté de Liège*. M. de Theux ne s'est pas borné à choisir dans les manuscrits laissés par Villenfagne, et dont la plupart sont sa propriété, les travaux inédits les plus intéressants de cet écrivain; il a également reproduit ceux qui ont été imprimés à un petit nombre d'exemplaires ou sont dispersés dans les journaux qui ne se trouvent plus que dans quelques bibliothèques. Le présent recueil est précédé de trois notices biographiques de MM. de Chénédollé, Henaux et Helbig, et d'une étude bibliographique sur les ouvrages manuscrits et imprimés de Villenfagne, par l'éditeur. Nous signalerons parmi les travaux que renferme ce volume: Deux lettres sur L. et G. H. Streel, anciens imprimeurs des premiers almanachs de Mathieu Lansbergh et sur quelques livres singuliers et inconnus qu'ils ont également imprimés. Lettre sur Lambert Le Ruite, dom Mathias Lambert et Erasme Foullon. Sur quelques poètes latins peu connus, nés au pays de Liège dans les XVI^e et XVII^e siècles. Sur des historiens liégeois dont les ouvrages n'ont pas été imprimés. Extraits inédits des Lettres de la Bibliothèque Eburonne. Lettre sur saint Albert de Louvain, premier évêque de Liège. Préface pour une nouvelle édition de l'Essai historique sur les guerres d'Awans et de Waroux. Eclaircissements sur Raes de Dammartin, sur l'Université de Liège, les Frères de la vie commune et les PP. Jésuites qui tinrent des écoles dans cette ville. Recherches sur la découverte du charbon de terre. L'étendard de saint Lambert. Prospectus d'un ouvrage intitulé: Essais historiques sur la ville de Liège et sur la ci-devant principauté de ce nom. M. de Theux dit n'avoir rencontré nulle part le manuscrit de cet ouvrage. Cependant, d'après les termes mêmes du prospectus, de Villenfagne en avait préparé une partie au moment où il en annonçait la publication. L'auteur faisait connaître, en outre, que son travail formerait un assez bon nombre de volumes.

Toutes les notices que renferme ce recueil n'ont point une égale importance; mais elles composent un ensemble intéressant. Il faut ajouter que M. de Theux en entreprenant d'éditer pour la Société des Bibliophiles liégeois les œuvres posthumes de Villenfagne s'est acquitté de sa tâche avec le soin judicieux qui distingue ses précédentes publications.

The first and second Diaries of the English College, Douay, and an Appendix of unpublished documents. Edited by Fathers of the Congregation of the London Oratory. With an historical Introduction, by Thomas Francis Knox. Londres, Nutt. — Ce volume forme le tome I d'une collection intitulée: *Records of the English Catholics under the penal laws*, chiefly from the Archives of the See of Westminster. La série dont le docteur Knox vient de commencer la publication n'en sera pas la partie la moins intéressante, à en juger par le contenu du premier volume. Les fondateurs du collège de Douay, en établissant un séminaire de ce côté du détroit, avaient surtout en vue de procurer un enseignement théologique à de jeunes Anglais qui devaient être chargés d'arrêter le courant du protestantisme dans leur pays natal. Il fut entendu que tout prêtre retournant en Angleterre au sortir du Collège partait en qualité de missionnaire. Le « prêtre missionnaire » s'engageait à faire du prosélytisme dans la mesure extrême de ses moyens, à exposer sa vie pour convertir les « schismatiques » et réconcilier avec

l'Église catholique ceux qui, sous la pression de la persécution, avaient rompu avec elle. Le directeur du collège, le Dr Allen, principal de St. Mary Hall, à Oxford, homme distingué par sa position et sa science, possédait au début peu de ressources matérielles, mais il ne resta pas sans appui. L'établissement fut ouvert en 1568. Moins de dix ans après, il avait envoyé plus de cent prêtres en Angleterre. De 1581 à 1584, il ne compta pas moins, chaque année, de deux cents étudiants, bien que, écrit Allen, « les hérétiques, (le gouvernement anglais) fassent défense de venir à nous, sous peine de mort. » Il est aisé de comprendre qu'une institution de cette importance doit avoir exercé une grande influence et que le recueil dont nous parlons fournisse une quantité de renseignements neufs et intéressants. Des sept journaux qui existent encore, le Dr Knox ne publie dans ce volume que les deux premiers, qui comprennent une période de vingt-cinq ans, de 1568 à 1593, pendant lesquels le Collège prospéra sous la direction de l'homme remarquable qui l'avait fondé. Outre les journaux, le volume contient, sous forme d'appendices, une quantité de documents inédits, entre autres des lettres de réfugiés, qui éclairent plus d'un point jusqu'ici obscur de l'histoire de cette époque.

Le Triomphe de la Liberté, tel est le titre d'un poème inédit d'Alexandre Manzoni, inconnu jusqu'ici, qui vient de paraître à Milan, imprimé d'après le manuscrit original. Ce poème est une œuvre de jeunesse, dans le sens le plus strict du mot, car il fut écrit par Manzoni à l'âge de quinze ans, comme l'atteste la note suivante, jointe plus tard au manuscrit par l'auteur lui-même:

Ces vers, moi, Alexandre Manzoni, je les ai écrits dans la quinzième année de ma vie non sans une suffisance et une présomption poétiques que je reconnais non fondées en les relisant aujourd'hui avec la maturité de l'expérience et un œil plus exercé; mais comme je n'y trouve ni mensonge, ni vain orgueil, ni rien d'indigne de moi, je reconnais comme mienne la tendance générale de l'œuvre. J'y vois en partie une folie de jeunesse, mais en partie la marque d'un caractère sincère et mâle.

Pour la forme, le *Trionfo della Libertà* est calqué sur la *Divine Comédie*; il est écrit en terzima. C'est une vision dans laquelle sont personnifiées la Paix, la Justice, le Patriotisme, la Tyrannie et la Religion, et qui est imprégnée de l'esprit de la Révolution française. Cette œuvre contraste bien étrangement avec le ton des *Promessi Sposi* et surtout avec le premier ouvrage imprimé de Manzoni, les *Imi sacri*, où respire un esprit sincèrement religieux, qu'on retrouve dans son célèbre roman.

On écrit de Madrid à l'*Athenæum* de Londres:

Un volume du plus haut intérêt pour l'histoire de la conquête de l'Amérique vient de paraître à Madrid, *Cartas de Indias*. Il forme un gros in-folio d'environ 900 pages, imprimé sur papier à la main et illustré de fac-simile de lettres, autographes et reproductions d'anciennes cartes. Le livre est admirablement réussi, et le comte de Foreno, ministre de l'instruction publique, mérite les plus grands éloges pour les efforts qu'il a faits, avec l'aide du gouvernement, pour mener à bonne fin cette publication. Le recueil contient 108 lettres des personnalités marquantes qui, durant le XVI^e siècle prirent part, de l'une ou l'autre manière, à la découverte ou aux affaires d'Amérique et des îles Philippines. Vingt-sept des plus importantes de ces lettres ont été reproduites par la photo-lithographie, vingt-deux planches contiennent 249 fac-simile de signatures commençant par celle de Christophe Colomb et d'armoiries appartenant à différents personnages; un dessin copié d'un ancien document représente l'endroit où était gardé le trésor des Incas, *Traza del tesoro de los Incas*, des cartes de l'Amazone, de l'Esquivo, de l'Orénoque, des Indes occidentales, du Mexique, de Costa Firme, des détroits de Magellan et Le Maire.

Les lettres ont été classées en différents groupes, dont l'un contient celles de Colomb, d'Améric Vespuce, de Bartolomé de las Casas et de Bernal Diaz del Castillo; un autre, celles qui se rapportent spécialement à la Nouvelle-Espagne, à l'Amérique centrale, au Pérou, au Rio de la Plata, finissant par une série qui traite particulièrement des îles Philippines. Le texte est accompagné de notes, d'un vocabulaire géographique, d'un intéressant dictionnaire biographique des personnes qui y sont mentionnées et d'un petit glossaire de mots américains ou qui sont hors d'usage.

La présente publication est due à une importante acquisition, faite par le Ministre de l'instruction publique, d'une précieuse série de documents inédits et originaux se rapportant aux affaires d'Amérique, et qui sont maintenant déposés à l'*Archivo historico* de Madrid.

Les premières lettres de cette série offrent un grand intérêt: deux de Christophe Colomb, une d'Améric Vespuce. Dans la seconde lettre, datée de Grenade 1502, Colomb expose ses théories concernant la navigation. Nous voyons comment son opinion reposait sur la forme réelle de la terre.

Les œuvres parvenues jusqu'à nous de l'évêque Bartolomé de las Casas donnent une excellente idée de cet homme éminent et font bien connaître le déplorable état du gouvernement et de l'administration de ce temps. Nous en trouvons des exemples fréquents dans les plaintes continuelles qui arrivent de chaque endroit de l'Amérique et contenues dans les différents documents du présent ouvrage.

NOTES ET ÉTUDES.

LES AQUARELLISTES.

Dix-neuvième Salon.

Si le lecteur se rappelle les premières expositions — quelque peu lointaines déjà — de la Société, il constatera peut-être avec nous la transformation qui s'opère dans la façon de traiter l'aquarelle, du moins en Belgique. Jadis, un dessin au lavis avait pour destination première de trouver sa place dans l'album de quelque collectionneur réputé. Bonington, Charlet, Bellangé, Gudin, Decamps même, fondaient une bonne partie de leur renom sur des dessins d'album, et Madou s'était acquis une réputation européenne par le même ordre de travaux avant d'avoir effleuré une toile du plus léger coup de pinceau.

La vogue de l'aquarelle dépendait si bien de la splendeur des albums que lorsque ceux-ci disparaissent, il sembla que les peintres à l'eau n'avaient plus qu'à briser leur palette de porcelaine.

L'on tenta cependant de donner au procédé une existence indépendante, et alors fut constituée la Société des aquarellistes, qui eut pour président le maître belge qui avait le plus honoré le genre.

Mais il arriva une chose assez imprévue. Presque tous les aquarellistes passèrent dans le camp des peintres à l'huile, et l'aquarelle a dès longtemps cessé d'être le procédé exclusif de quelques artistes. Les expositions régulières ont engendré la préoccupation des effets, de la facture adroite; l'aquarelle en arrive enfin à disputer le terrain à la peinture à l'huile. L'on ne redoute même plus le voisinage d'un cadre d'or, le *close frame*, imposé par les associations anglaises.

Le fusain, la gouache, le bitume, que dis-je, la couleur à l'huile elle-même, toute arme est bonne dans une lutte fort dangereuse, en somme, pour un procédé dont la pratique naïve faisait jadis tout le charme.

Les aquarellistes italiens et hollandais qui se partagent l'exposition en proportion pres-

que égale avec les Belges, ont mieux conservé à l'aquarelle son caractère natif. L'esprit, la lumière, l'adresse du pinceau qui, dans les œuvres italiennes, viennent d'ordinaire au secours d'une composition bien agencée, ces qualités diverses sont mieux à leur place dans l'aquarelle que dans la peinture à l'huile, où elles ne suffisent pas à assurer le succès. Les peintures de MM. Maccari, Cipriani, Simoni, Joris sont pétillantes d'esprit et de finesse, ce qui ne les empêche pas d'avoir aussi des qualités d'un ordre plus solide.

L'*Arabe*, de Cipriani, qui pourrait bien n'avoir d'authentique que le costume, étonne encore, après tous les étonnements que l'auteur a provoqués. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer pourquoi MM. Cipriani et Maccari nous envoient cette année des *Japonaises*; il y a loin pourtant de la via Margutta aux Etats du Mikado. Après tout, l'on donne bien quelque droit à ces messieurs de nous parler un autre langage que celui de leur pays, si l'on considère l'acharnement que nos artistes mettent à poursuivre les pauvres Italiennes qui s'en viennent grelotter dans nos rues dans les lambeaux de leur costume national.

Par exemple, M. Simoni a beau intituler sa *Dame de l'Empire* "Studio dal vero," il reste l'homme de 1878. Comme les professions, les époques ont leur physionomie propre, qui ne s'acquiert pas par un simple travestissement. Dans la vie réelle, le maître et le valet n'échangent pas si facilement leur costume que dans les comédies.

La *Grisette*, de M. Joris, — il faudrait dire la *Manola*, sans doute, car c'est d'Espagne que vient cette beauté à l'œil hardi, à la lèvre insolente — la *Grisette* doit être citée parmi les œuvres capitales de l'exposition. L'on nous dira qu'il y a des grisettes dans tous les pays, mais nous sommes d'avis qu'un joli costume ne gâte rien, et si le peintre à l'occasion de montrer le galbe d'un beau bras et la finesse d'une cheville, comme le fait Joris, tant mieux pour son modèle, pour lui et même pour le public.

Les types vénitiens de MM. Da Rios et Zozos: *Femmes du peuple*, *Ouvrières en perles*, etc., donnent une idée bien médiocre de ces beautés encore si proches de celles qui inspirèrent le Titien et le Véronèse. C'est, du reste, d'une peinture flasque et déteinte, qui s'associe mal avec le nom de Vénitien.

M. Martens, qu'il faut bien classer aussi parmi les Italiens, puisqu'il le veut ainsi, nous paraît dans la bonne voie, celle de son *Souvenir du Frascati*, que personne n'a oublié.

Mon Vis-à-Vis, c'est-à-dire la jeune et jolie personne qui occupe un appartement de la maison qui fait face au n° 88 de la via delle Quattro Fontane, semble plus occupée de son voisinage que de la belle vue de Rome, que le regard embrasse de son balcon. M. Martens n'est toutefois resté dans sa peinture qu'à mi-chemin de la Hollande et de l'Italie, et rien ne démontre mieux que cette œuvre quelle est au juste la nature du talent italien vrai. Après cela, pourquoi les Italiens prétendent-ils nous envoyer des Arabes et des Japonaises!...

L'Ecole hollandaise n'est pas aussi marquante que d'ordinaire au salon des aquarellistes. MM. Vande Sande-Backhuyzen, J. H. Weissenbruch et Maris abusent certainement des effets vaporeux. Sans doute, c'est l'aspect de la Hollande que *Château d'Oudaan*, que le *Village au Canal* et la *Bruyère*, mais enfin, la Hollande n'est pas perpétuellement

plongée dans cette atmosphère brumeuse. M. Roelofs le prouve bien par le *Paysage du Vreeland*, si lumineux et si gai, et par son *Bateau de pêche*, où la forme est nettement précisée.

MM. Rochussen et Mesdag ne seraient pas exempts non plus du reproche d'indécision, s'il était possible de n'être pas désarmé par les qualités maîtresses de leurs œuvres. La réunion des aquarelles de Rochussen constituerait une admirable histoire illustrée de la Hollande.

Nul ne sait mieux que lui la physionomie d'une époque, mais sa science, toujours aimable, ne s'impose pas. *Guillaume III, Stadthouder, dirigeant les fortifications du Hinderschans* est l'œuvre d'un homme de goût et de savoir, disant ce qu'il veut dire, rien de plus. Un peu d'accent ne nuirait pas cependant.

On en peut dire autant à M. Mesdag, dont les marines au *Clair de lune*, au *Crépuscule* et au *Matin*, se suivent d'un peu près dans la gradation des effets brumeux. A part cela, sentiment exquis de la perspective aérienne.

MM. Artz, (*Symptômes d'Amour*), Blommers (la *Laitière*), Neuhuys (la *Poupée*), Tenkate (*Cerises disputées*), Van Trigt (*Femmes norvégiennes*), suivent tous un même courant. Les épisodes sont simples, francs de couleur, robustes d'exécution, agréables à presque tous les points de vue, mais ne se dégagent pas d'une certaine banalité, qui pourrait faire attribuer à M. Neuhuys le travail de M. Blommers et à ce dernier celui de M. Artz. Et cela s'explique assez par la similitude de sujets, de travail et d'effet. C'est après tout l'esprit d'école.

La Belgique ne connaît M. Menzel quo par les expositions des aquarellistes, c'est-à-dire qu'elle le connaît sous un de ses aspects les plus intéressants. L'éminent artiste allemand fait passer dans les petites scènes qu'il traite à la gouache, le meilleur de son talent: précision, finesse et certains effets reflétés qui ne sont pas d'un coloriste, mais conviennent à merveille aux sujets choisis par le maître.

Projets de voyage nous donne une scène de plein air d'un effet un peu âpre, mais de la plus merveilleuse texture. Réunis sous les arbres d'un parc, deux messieurs examinent une carte en fumant un cigare. A droite et au fond, personnages accessoires. Costumes: négligé de bon goût.

Il nous semble que l'on fait aux œuvres de Menzel l'accueil mérité, et nous nous en félicitons. L'on a fait trop bon marché, ces derniers temps, dans l'art belge, du choix d'un sujet et de son interprétation. Les qualités d'effet et de pratique ne sont jamais mieux placées, quoi qu'on en dise, que dans l'interprétation d'un sujet intéressant.

L'intérieur de l'église du couvent d'Erthal en Bavière, la seconde des aquarelles de Menzel, est une étude singulièrement précise d'une de ces architectures baroques comme on n'en trouve plus qu'en Allemagne. Il n'y a là qu'un sacristain qui allume sa lanterne, et quelqu'un nous faisait observer que cet homme ne pouvait avoir d'autre ambition, tant il apporte de conscience à l'accomplissement de son travail.

M. Graob, malgré tout son talent, nous semble avoir tiré un médiocre parti de la *Synagogue de Prague*, le plus mystérieusement pittoresque, et — la vérité à ses droits — le plus sale des édifices de son espèce. Par contre, M. Spangenberg n'a de longtemps été aussi heureux que dans sa vue

des Bords de la Baltique; la sombre grandeur de ce site rappellera au souvenir de plus d'un amateur cette imposante conception du *Lykabessos*, exposée autrefois par le même peintre, et qui doit appartenir au Département de l'intérieur, à qui le sort l'attribua dans un tirage de loterie.

Un mot des peintres anglais : M. Toovey a une *Vue de Sydmouth* qui fait agréablement diversion à ses sites habituels. Miss Clara Montalha et M. Coleman nous transportent en Italie.

Rien de moins semblable à notre école de paysagistes que ces études méridionales. Pourtant les artistes apprécient, cette fois encore, l'interprétation si savante de la structure des arbres et la justesse des avant-plans. Les vues de Venise de M^{lle} Montalha et celles de M. Wyld, satisfont moins.

La *Pointe de la Salute*, effet de matin, de la première, est celle des réminiscences de la ville des Doges que nous préférierions, mais Venise a servi trop souvent de prétexte aux audaces des peintres, et la première impression des voyageurs ordinaires ne répond pas toujours à l'attente qu'ont fait concevoir les nombreuses interprétations dans lesquelles la fantaisie tient plus de place que la réalité.

Le contingent belge que nous avons enfin à considérer, est passablement réduit cette fois. Deux grandes expositions sont en perspective. Trois aquarelles de Madou, œuvres de la fin de la carrière du maître, se montrent pour la dernière fois dans ce cercle de son activité, dans ce lieu même où la mort l'a frappé comblé d'années et de gloire. Que de verve, que de vigueur encore dans ces trois petits épisodes auxquels on ne reprochera pas sans doute d'être toujours la même chose, « une critique qu'on jugeait commode de faire au peintre le plus varié qui fut jamais. *Authentique!* (1876), costumes de l'Empire : amateur chez un marchand de tableaux. *Mauvais plaisant* (1875), costumes du directeur; un vieux luron effarouché par ses propos une femme qui ne sait trop s'il faut rire ou se fâcher; les *Comères au puits*, enfin, (1877), scène rustique de plein air dans laquelle se retrouve l'esprit d'observation du merveilleux interprète de La Fontaine. C'est dans le *Mauvais plaisant* que se perçoivent le mieux les qualités du grand peintre, qui ne fut jamais plus vigoureux, plus juste ni plus assuré de sa main que dans les dernières années de sa vie.

M. D. Oyens se classe dans la catégorie des vrais peintres de genre par son *Fiancé*. S'il franchit quelque peu, par la vigueur de l'effet, les exigences du procédé de l'aquarelle, il les soutient aussi par le choix intelligent d'un sujet et par une interprétation magistrale. Quelle serait bien la fiancée de ce fiancé à la chevelure d'argent et dont l'indiscret miroir révèle la calvitie? Elle est peut-être jeune et jolie — cela s'est vu — Le bonhomme a la confiance des grandes entreprises et va marcher rayonnant à l'autel. La toilette s'achève : allons, encore un verre, pour se donner du cœur!

M. Hennebicq, un peu moins vrai dans son *Morceau difficile*, apporte cependant un talent réel dans le détail d'un intérieur où un vieillard en costume de fête aussi, répète le morceau destiné sans doute à égayer des convives.

M. Hubert nous semble un peu pâlot dans ses scènes militaires dessinées, du reste, avec ce savoir et cette distinction qui ont fait à l'auteur une légitime notoriété. *Richesse et*

Pauvreté de M. Mellery ne répond qu'à peine à son titre. Les deux moines qu'il place à la porte d'un couvent ne sont pas plus des types de richesse que sa femme du peuple sonnante à une porte n'est un type de pauvreté. Le titre est donc mal choisi; mais les deux aquarelles que le hasard paraît avoir rassemblées dans le même cadre, sont excellentes et les meilleures que l'artiste nous ait montrées.

Que dire de l'antithèse de M. Verdyen? *Le Prix d'honneur!* Eh c'est de saison; l'on vient de primer le bétail gras. L'étalage du charcutier attire la foule par l'exhibition de ses têtes de porc rutilantes et ornées de médailles. Le marchand de tableaux d'à côté fait faillite. Il ne nous semble pas cependant que le marchand de comestibles obtienne un grand succès de vente. M. Verdyen a fait mieux, mais la satire est permise. Il a eu peut-être le tort de trop se fier à son sujet pour fixer l'attention. L'ensemble n'a pas la vigueur voulue, et le costume moderne, s'il ne doit pas être un prétexte, n'est pas indigne d'être étudié.

Un artiste russe, M. Wylie, obtint, il y a quelques années, un succès du meilleur aloi par l'étude consciencieuse de la physionomie bruxelloise. M. Verdyen s'est arrêté en chemin, ce qui n'est jamais permis à l'artiste.

La *Cavalcade* (scène du xvi^e siècle) de M. Dell'Acqua a de l'éclat et de l'allure. Composition adroite.

Les études de jeunes femmes de M. Van Camp, nouveau venu aux expositions des aquarellistes, sont l'œuvre d'un homme de goût et de savoir. Sous une apparence hâtive, se manifeste une étude de la forme qui mérite d'être signalée. Nous ferons cependant le reproche à M. Van Camp, d'avoir envoyé à l'exposition trois œuvres un peu trop égales de sujet et d'effet. Les bonnes choses elles-mêmes craignent un peu la redite dans les arts.

La Société des aquarellistes offre à ses sociétaires une aquarelle que M. De Haas intitule : *Une Conférence*. Le titre ne nous semble pas très-justifié, car il s'agit de deux têtes de bœufs fort placidement rapprochées. L'œuvre est vigoureuse et correcte; elle émane d'un artiste qui a dès longtemps fait ses preuves dans des toiles importantes.

Les *Marines* de Clays sont capitales, et l'on ne se souvient pas d'avoir vu ce maître plus simple, plus grand ni plus vigoureux que dans *L'Effet du matin dans l'Escaut*. De telles œuvres pourraient assurer le succès d'une exposition.

M. Pecquereau est franchement paysagiste cette année. Il l'est avec talent. Sa *Vue de la chaussée de Louvain* a de la vérité, mais le site est peu intéressant.

M. Huberti n'a pas fait mieux que ses *Petits Paysages réunis dans un même cadre* : *Multa paucis*.

Nous ne louons pas sans réserve les œuvres de M. Uytterchaut et Staquet. Artistes de talent incontestable, ils s'appliquent à réduire, à restreindre les éléments et le détail d'un paysage, à leur expression la plus simple. Non-seulement le feuillé ne se distingue plus c'est admis, — mais les plans des arbres tendent à disparaître. C'est vraiment le système de la myopie appliqué à la peinture. L'on peut, tout en évitant la sécheresse, préciser plus que cela.

MM. de Bœckman et Becker sont allés s'inspirer à Venise, et leur talent s'en est bien trouvé. Ils y ont trouvé, avec de beaux motifs, une gamme de tons vigoureuse.

M. de Famars est fidèle à ses épisodes d'Orient; on ne peut lui reprocher de se redire cependant. Le *Bourriquier du Caire* et la *Scène sur une roudé d'Orient* ont le mérite de dire simplement ce que d'autres exagèrent trop volontiers dans le récit des lointains voyages.

La Société des aquarellistes a fait en mademoiselle Stroobant une heureuse recrue. Fille d'un peintre de talent, la jeune artiste se présente non comme peintre de vues de ville — le genre où son père s'est illustré, — mais comme paysagiste.

Des sites de la Zélande, simples et vrais, la rapprochent pour la tonalité des œuvres de M. Huberti. Aucune phrase de banale politesse n'est nécessaire pour louer des œuvres qui déjà se soutiennent dans un milieu où il n'est pas donné à tout le monde de briller.

LES DÉPÊCHES MÉTÉOROLOGIQUES

du *New-York Herald*.

Au commencement de l'année dernière, M. Gordon Bennett, le directeur bien connu du *New-York Herald*, a institué auprès de son journal un service d'avertissements météorologiques destinés surtout aux marins de l'Europe occidentale. A des intervalles plus ou moins rapprochés, selon les circonstances, il envoie à ses correspondants de ce côté de l'Atlantique des télégrammes annonçant l'arrivée de mouvements tempétueux.

Chacun a pu lire ces télégrammes dans le Bulletin de l'Observatoire de Bruxelles, où l'on a pris soin de les publier au fur et à mesure de leur apparition. Maintes fois ces dépêches ont été de véritables « avertissements » du temps à venir, maintes fois aussi l'état atmosphérique qui les a suivies n'a pas été d'accord avec elles. Il était donc intéressant d'examiner jusqu'à quel point ces prévisions méritaient confiance. C'est ce que vient de faire en Angleterre M. R. Scott, secrétaire du *Meteorological Council*, dans un travail dont nous donnerons ici quelques extraits.

J'ai établi une comparaison soignée, dit M. Scott, entre ces avertissements et le temps observé ensuite aux Iles britanniques. Trente-six télégrammes ont été reçus dans l'espace de onze mois environ; ils se rapportent à quarante perturbations atmosphériques de différents genres.

Si l'on classe ces avertissements en quatre catégories : A, succès complet; B, succès partiel; C, succès très-faible; D, insuccès complet, nous formons la répartition suivante :

Catégorie.	Nombre de cas.	Pour cent.
A	7	17.5
B	10	25.0
C	6	15.0
D	17	42.5
	40	100.00

Ces nombres indiquent que moins de 45 p. c. des avis peuvent être considérés comme de véritables succès. J'entends par « véritables succès » les informations qui ont offert une valeur réelle aux marins des ports anglais.

M. Scott conclut en disant que les météorologistes doivent sans doute être reconnaissants envers les propriétaires du *New-York Herald*, des sacrifices qu'ils s'imposent au sujet de ces avertissements télégraphiques, mais qu'il faut reconnaître, d'autre part, que les résultats ne répondent pas à leurs espérances.

Tel n'est pas tout à fait notre avis. Certainement, ces résultats ne peuvent pas être considérés comme brillants; mais si l'on songe aux pertes considérables et peut-être aux vies qui ont été épargnées par suite d'une prévision exacte, combien ne doit-on pas

se féliciter de l'institution de ces dépêches météorologiques. Nous venons de voir que sur deux cas de mauvais temps que nous signalent les Américains, il s'en réalise un environ. Celui qui ne se vérifie pas n'a d'autre effet que de retenir un peu plus longtemps au port le navire en partance, tandis que ce même navire doit peut-être à la première information d'avoir sauvé sa cargaison, si pas même l'existence de son équipage. En résumé, les mécomptes résultant d'une fausse alerte sont peu de choses auprès des conséquences d'un grand danger évité.

L C T.

NOUVELLES.

Le prix quinquennal de littérature française pour la période de 1873-1877 ne sera pas décerné. Aucun des ouvrages soumis à l'examen du jury chargé de juger le concours n'a réuni la majorité des suffrages. Les auteurs dont les œuvres ont été particulièrement l'objet des délibérations du jury sont MM. Loise, Van Bommel et Oct. Pirmez.

— Une circulaire jointe au dernier fascicule du Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers nous fournit des renseignements intéressants sur la situation de cette Société. Fondée le 1^{er} octobre 1876, elle compte actuellement plus de 250 membres payants. En 1877, elle a eu 13 séances publiques, dans lesquelles divers orateurs ont traité des sujets variés : météorographie, méthodes scientifiques pour la détermination des positions géographiques dans les voyages d'exploration, mesure du méridien au XVIII^e siècle, sociétés de géographie, variations de l'Escaut, mœurs des Payaguas de l'Amérique du Sud, sources du Nil et progrès de la géographie africaine, traite des nègres, explorations de Madagascar, voyages dans le Sahara, les chemins de fer africains, îles de l'Atlantique, biographie du voyageur anversoise Cobbe, du voyageur brugeois de Pruyssenaere, etc. Ces travaux forment un volume in-8^o de 500 pages. La Société s'est attachée à encourager de toutes manières les études géographiques, notamment en ouvrant des concours; une commission est chargée spécialement de l'étude des variations de l'Escaut, une autre s'efforce de créer, avec le concours des capitaines de navires, un musée ethnographique et commercial. Enfin, la Société compte augmenter ses publications et même concourir à des explorations. C'est là un résultat dont les fondateurs ont le droit d'être fiers.

— Nous recevons le programme des leçons de photographie qui seront données cette année au Musée royal de l'Industrie. Ces leçons, publiques et gratuites, au nombre de douze, commenceront le jeudi 16 mai et seront continuées les lundis et jeudis suivants. Les opérations pratiques seront fixées ultérieurement. Le professeur chargé des cours de photographie est M. Rommelaere, chimiste du Musée de l'Industrie et Secrétaire général de l'Association belge de photographie. Pour être admis, il suffit de se faire inscrire chez le Directeur du Musée royal de l'Industrie, place du Musée.

Les leçons théoriques et pratiques de photographie organisées depuis huit ans par la direction du Musée, ont contribué à la vulgarisation des procédés nouveaux dont la pratique peut tirer un parti avantageux. Les personnes qui les fréquentent viennent y chercher, les unes, des notions élémentaires, les autres, tous les perfectionnements récents. Une collection d'instruments choisis, dont l'importance augmente chaque année, permet de rendre les explications plus faciles par des expériences et des démonstrations. Une bibliothèque entièrement à la disposition de ceux qui sont inscrits aux leçons, est composée d'ouvrages relatifs à la photographie et de reproductions dans tous les genres obtenues par les différents procédés.

— M. le docteur Dutrieux, médecin belge établi

depuis cinq ans au Caire, a été engagé par l'Association internationale africaine. Il va rejoindre à Zanzibar, avec le lieutenant Wautier, MM. Cambier et Marno. M. Dutrieux a fait de brillantes études à l'Université de Gand; il a servi quelque temps dans le corps médical de l'armée belge, qu'il a quitté pour aller voyager avec une bourse du gouvernement.

— Le Comité de la Société des gens de lettres de France a pris l'initiative d'un Congrès littéraire international qui se tiendra à Paris pendant l'Exposition universelle. Le gouvernement français a donné son approbation à ce projet, et il a mis une salle de l'un des bâtiments de l'Etat à la disposition du Congrès. Victor Hugo en a accepté la présidence. Voici le programme accepté par le Comité, qui nous paraît s'être beaucoup moins préoccupé des intérêts de la littérature que de la question commerciale: 4 juin. Séance non publique. Division des travaux. Nomination des commissaires. — 6 juin. Discours d'ouverture par V. Hugo. Discussion générale. Du droit de propriété littéraire. — 8 juin. De la reproduction de la traduction. De l'adaptation. Du droit de propriété littéraire. De l'insuffisance des conventions diplomatiques. Recherche d'une formule précise. — 9 juin. Proposition d'une formule à accepter par les membres du Congrès. Projet de convention littéraire internationale en vertu de laquelle tout écrivain étranger serait assimilé aux écrivains nationaux. — 11 juin. De la condition des écrivains à notre époque. Des associations littéraires. Des diverses institutions tendant à améliorer le sort des gens de lettres. — 14 juin. Séance non-publique. Rapport des commissions. Vote. Nomination d'une commission permanente internationale. — 15 juin. Lecture des propositions adoptées par le Congrès.

Décès. Don José Amador de los Rios, historien et archéologue, mort à Séville à l'âge de 50 ans, auteur de : *Sevilla pintoresca*, *Toledo pintoresca*, *Memoria sobre los monumentos de Segovia*, *Estudios sobre los judios de Espana*, *Historia critica de la literatura espanola*, *Historia de la villa y corte de Madrid*, etc. — Charles Boulogne, peintre paysagiste, né à Tournai, mort à Paris. — Claudius Jacquand, peintre d'histoire et de genre, né à Lyon, en 1805.

BIBLIOGRAPHIE.

ANNALES D'OCULISTIQUE 1^{re} et 2^e livr. G. Martin. Sur les causes ordinaires d'insuccès dans l'extraction de la cataracte de Morgagni et sur les moyens d'en triompher. — Badal. Phakométre. — A. Charpentier. Nouveau procédé pour déterminer l'angle du strabisme. — W. K. hne. Sur le pourpre visuel. — Revue des journaux d'ophtalmologie — Analectes ophthalmologiques, par le D^r Warlomont. — Bibliographie. — Correspondance.

LE BIBLIOPHILE BELGE 12^e année. Liv. 9-12. L'oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au XVI^e siècle, étude littéraire et bibliographique (Ad Delvigne). — Anecdotes bibliologiques. Variétés. Bibliographie.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Janv. *Classe des sciences*. Rapport de MM. Schwann, Gluge et Plateau sur le travail de MM. Delbœuf et Spring concernant le Daltonisme; — de MM. Schwann et Ed. Van Beneden sur le travail de MM. Putzeys et Romié concernant l'act'on physiologique de la Gelsémine; — de MM. Houzeau, Quetelet et Liagre sur la 11^e notice de M. Terby concernant la planète Mars; — de MM. Duprez, Montigny et Melsens sur le travail de M. Baraquin intitulé: Innovations industrielles; — de M. P.-J. Van Beneden sur un travail de M. Fraipont concernant les Acinétiens de la côte d'Ostende (2^e partie); — de M. Houzeau sur une note de M. Ad. De Boë relative à un photomètre; — de M. Van der Mensbrugge sur une note de M. Brachet concernant le pouvoir pénétrant des objectifs à immersion; — de M. Folie sur la note de M. Sautreaux-Félix concernant d-ux théorèmes de géométrie de l'espace. — La Caprolite reconnue dans le terrain ardennais, par M. Lucien de Koninck. — Moyens de produire et de corriger le Daltonisme, par M. J. Delbœuf et W. Spring. — Etudes sur la planète Mars (11^e notice), par M. F. Terby. — *Classe des lettres*. Rapport de MM. Ga-

chard, Juste et Wauters sur le mémoire revisé de M. Ch. Pailard concernant Pierre Brully; — de MM. Leclercq, De Decker et Ch. Faider sur la proposition de M. de Laveleye relative à la position faite par le règlement aux correspondants et aux associés. — Notice sur Siger de Brabant, par M. Ch. Potvin. — *Classe des Beaux-Arts*. Appréciation du 10^e rapport semestriel du lauréat Cuyppers, par MM. Geefs et Fraikin. — Février. *Classe des Sciences*. Rapports de MM. Schwann, Ed. Van Beneden, Delbœuf et Spring sur la demande de M. le Ministre des Travaux publics, relative au Daltonisme; — de MM. Morren, Stas et Donny sur une seconde note de M. Petermann concernant le gisement de phosphates en Belgique, etc.; — de MM. Melsens, Brialmont et Vander Mensbrugge sur une note de MM. Navez concernant l'application au téléphone de la bobine de Ruhmkorff; — de M. Catalan sur une note de M. Saltel concernant l'application de la méthode de correspondance analytique. — Recherches sur les mouvements de l'aiguille aimantée à Bruxelles, par M. Ern. Quetelet. — Liquéfaction des gaz, par M. Donny. — Sur l'extension de la notion du rapport anharmonique, 2^e note par M. Folie. — Application de la bobine de Ruhmkorff au téléphone, pour reproduire la parole aux grandes distances par MM. Navez. — Note sur les nouveaux développements que comporte l'application de la méthode de correspondance analytique, par M. L. Saltel. — *Classe des lettres*. Avis favorable d'impression du mémoire couronné de M. Quoidbach concernant le caractère national des Belges. — Etudes sur l'histoire du droit criminel de la France (suite) par M. J.-J. Thonissen. — *Classe des Beaux-Arts*. Appréciation du 14^e rapport semestriel du lauréat Dieltje 18, par MM. Balat et De Man. — Caisse centrale des artistes Situation administrative et financière en 1877.

BULLETINS DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Janvier. Rapport de M. Pigeolet sur la note de M. Lambert relative à l'incoercibilité du vomissement pendant la grossesse. — La bière au point de vue médical, hygiénique et social, par M. Roens. — Discussion du rapport de la Commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. — Question, proposée par la 3^e section, mise au concours. Prix de 5,000 francs offert par un anonyme. Question qui sera mise au concours. — Conditions du concours. — Prix de 300 francs. — Février. Rapport de M. Lefebvre sur un cas de précocité extraordinaire observé chez une fille de 8 ans, par M. Mollitor. — Rapport de M. Michaux sur la note de M. Hermant, relative à l'emploi d'un nouvel agent modificateur et antiseptique dans le traitement des plaies. Observations présentées à propos de la note de M. Hermant. — Rapport de M. Bellefroid, fait au nom de la commission à laquelle a été renvoyé le mémoire de M. Roens, sur la bière, considérée au point de vue médical, hygiénique et social. — Suite de la discussion du rapport de la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. T. II. 1^{er} fasc. Compte rendu de la séance du 27 novembre 1877. — Discours de M. le lieutenant-colonel Waüwermans, président. — Conférence de M. P. Soleillet: de l'oasis d'El-Gol'a à l'oasis d'In-Calah. — Compte rendu de la séance du 12 décembre 1877. — Le voyage de Stanley à travers l'Afrique, par le d^r Dolgeur. — Mœurs et coutumes des Payagas (Amérique du Sud) Souvenirs de voyage, par M. A. Baguet. — Compte-rendu de la séance du 27 décembre 1877. — Rapport de M. le président sur les relations de la société. — Conférence de M. P. Soleillet: le chemin de fer du Sahara.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 7. Les aquarellistes. Le Musée d'Amsterdam. Le arti del disegno in Italia. L'Exposition universelle. Les albums de la Société de Vienne pour l'encouragement des arts. Chronique. Vente Langerhuyzen. Dictionnaire des peintres.

REVUE DE BELGIQUE. Avril. Goblet d'Alviella. Esquisse d'un programme de réformes anti-cléricales. — Ch. Potvin. Caroline Gravière. — J. de Bonne. De la confession dans l'Eglise romaine. — H. Pergameni. La fortune de Mira Tavernier. — M. Marichal. La question de l'abattoir central. — A. Rivier. L'origine des idées politiques de Rousseau. — E. Castelot. Une histoire populaire de la civilisation anglaise.

REVUE DE NUMISMATIQUE 1878. 1^{er} livr. Essai de numismatique yproise (fin), par A. Vanden Peereboom. — Pions historiques ou disques en bois frappés comme des médailles, par C. Van Peteghem. — Médailles et jetons inédits relatifs à l'histoire des dix-sept anciennes provinces des Pays-Bas, par M. Nahuys. — Les deniers d'Arnot d'Alost. — Correspondance. Mélanges. — 2^e livr. Les monnaies de

Flandre pendant la période des troubles des Pays-Bas 1577-1584), par L. Deschamps de Pas — Temenothyraë, par B. de Koene — Médailles historiques de Grenoble, par G. Vallier. — Paderborn, par M. Hooft van Iddekinge. — Mélanges.

REVUE GÉNÉRALE Avril. Van Weddingen. L'harmonie et le symbolisme dans l'antiquité (fin). — S. de Marteau La robe de la fiancée, nouvelle. — Ch. Dejae. Le socialisme en Allemagne. — J. D. De la Plata au golfe de Gascogne. — Le cardinal Pecori. L'Eglise et la civilisation — A. Hanon. Réverie. — Mélanges. Bibliographie.

Annuaire statistique de la Belgique, 1877. Brux., Ca-Je-waert père, in 8°. fr. 2.50.

Aubert (C.-N.). Traité de la photographie au charbon. Gand, Hoste, in-8°. fr. 1.50.

Bultynck (A. V.). Stemmen des gevoels. Liederen en gedichten. Antw., Schuermans, in-8°.

Hurvenich (Fr.). Degroenelsteelt voor iedereen. Gent, Hoste, in 8°. fgg. 3 francs.

Cailliet (Emile). Traité d'arithmétique à l'usage des écoles moyennes. Mons, Manceaux, in-8°. fr. 2.50.

Code Napoléon, par Delebocque et Hoffmann, revu par Ad. Prins. 3^e éd. Brux. D. coq, 1877, in-24. fr. 2.50.

Damseaux (Em. d.). Voyage dans l'Amérique du Nord. Mons, Daquin, in-8°. 3 francs.

Delarge (J.-G.). Brises d'automne. Poésies. Liège, Vanlant-Carmagne, in 8°. 3 franc.

Deros (M^{re} F.). La famille Gerelin. (Bibliothèque Gilon). In 8°. fr. 0.60.

Escaut et Ruppel Partie comprise entre Hemixem, Rupelmonde et Standmolen, levée et sondée en 1875, par M. L. Petit. Anvers, Ghys, 2 francs.

Feys (E.) et D. Van de Castele. Histoire d'Oudenbourg, accompagnée de pièces justificatives comprenant le cartulaire de la ville, etc., t. I, 4° liv.; t. II, 4° liv. Bruges, De Zutere, in-4°.

Germain (A.-J.). La question de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles, de l'hygiène et de l'agriculture. 2^e éd. Bruges, Cuyppers, in-8°. fr. 2.50.

Gillekens. Traité de la taille et de la culture des arbres fruitiers. 3^e éd. Bruxelles, Manceaux, in-8°.

Leyder (J.). L'origine des forces musculaires. Namur, Wesmael-Charlier, in-8°. fr. 0.60.

Loisel (F.). Annuaire spécial des chemins de fer belges. Bruxelles, Bruylant-Christophe, in 8. 14 francs.

Martiny (D^r). L'homœopathie. Brux., Mayolez, in-8. 3 fr.

Masoin (E.). L'œil comme appareil photographique. Louvain, Pecters, in-8°. fr. 0.60.

Michel (Ch.). Le phosphore et les phosphates en agriculture. Namur, Wesmael-Charlier, in 8°. fr. 0.60.

Piron (L.). Recherches histor. appliquées à l'étude des monuments de l'architecture. Cureghem, Langerock, in 8°. fr. 2.50.

Richald (H.). Hygiène des professions libérales. 3^e édit. No 5. Manceaux, in 8°. 5 francs.

Siège (L^e) et les fêtes de Binche (1543 et 1549); deux documents publiés avec traduction, liminaires et notes, par Ch. Ruelens. (Société des Bibliophiles de Mons.) Mons, Duquesne-Masquillier, in 8.

Stasse (A.). Commentaire de la loi de 1842. Liège, Thir art, in-8. 1 franc.

Swarts (Th.). Précis de chimie. Gand, Hoste, in 8, 2 vpl. 10 francs.

Van der Meeren (Désiré). Le drame du château de Sartmencourt. Alost, Vernimmen-Vanden Bossche, in-8. fr. 2.50.

Van Hulle (H.-J.). Culture de la vigne sous verre. 3^e éd. Gand, Hoste, in 8. 1 franc.

Zwendelaar (J.-H.). Code-formulaire du divorce et de la séparation de corps. Bruxelles, Larrier fils, in 8. fr. 3.50.

Journal asiatique. Janvier. L'algèbre d'Al-Khârizmi et les méthodes indienne et grecque (L. Rolet). — Procès-verbal de la séance du 11 janvier 1875.

Journal des Savants. Mars. H. Wallon. Histoire de l'Europe pendant la Révolution française. — Barthélemy Saint-Hilaire. Le Zend-Avesta de Zoroastre. — E. Renard. Le Pasteur. — A. Maury Note japyzo-Messapiche. — B. Zeller. Dernière année du duc et connétable de Luynes.

Revue des questions historiques. Janvier. La disgrâce de M. de Pomponne, par Ch. Guérin. — Le changement de direction de la 4^e croisade, par le comte Riant. — Le cardinal de La Rochefoucauld réformateur, par l'abbé Feret. — L'ambassade de M. de Blainville à la Cour de Charles I^{er}, par l'abbé Hous-saye. — Mélanges. Courriers. Chroniques. Revues périodiques. Bulletins. — Avril. L'éthnologie et le 10^e chapitre de

la Genèse, par le vicomte de Neuville. — Les cérémonies de la Semaine Sainte, par l'abbé Hous-saye. — La Révolution et les musées nationaux, par L. Courajod. — Mélanges. Courriers. Chroniques. Recueils périodiques. Bulletins.

Revue philosophique. Janv. H. Spencer. Etudes de sociologie (1). — Ch. Richet. Sur la méthode de la psychologie physiologique. — J. Delbœuf. La loi psycho-physique et le nouveau livre de Fechner (1). — A. Gérard. Les tendances critiques. — Allemagne: Helmholtz et du Bois-Raymond. — Février. H. Spencer. Etudes de sociologie (2). — J. Delbœuf. La loi psycho-physique (2). — P. Regnaud. Philosophie indienne. Les dogmes de l'École védanda. — Th. Reinach. Un théologien philosophe: D. F. Strauss. — Mars. P. Mantagazza. Essai sur la transformation des forces psychiques. — L. Carrau. Moralités anglaises contemporaines: H. Sidgwick (1). — H. Spincer. Etudes de sociologie (3). — Avril. Ch. Levêque. L'atomisme grec et la métaphysique. — J. Sudy. Le pessimisme et la poésie. — L. Carrau. H. Sidgwick (2).

Deutsche Rundschau. Avril. J. W. von Goethe. Die Eblis. Parabel. — Theodor Storm. Renate. — Karl von Gebler. Auf den Spuren Galilei's. — F. H. Geffcken. Katharina II, die Pforte und Europa. — G. Hirschfeld. Das heutige Griechenland. — Bret Harte. Die beiden Heiligen der Vorberge. — Berliner Chronik. — Literarische Rundschau.

Unsere Zeit. 1 Avril. China seit 1875. I. — Die Entwicklung des ungarischen Unterrichtswesen im letzten Decennien. — Das pariser Theaterjahr 1876. von F.-K. Peterssen. II. — England seit 1870. Das Ministerium Gladstone. III. — Politische Revue.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRONICQUE

contenant l'Etat ancien et moderne

DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES

des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy

1^{re}

PAUL DE CROONENDAEL

Greffier des finances du roy

publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée

par

LE COMTE DE LIMMINGHE

Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212).

Grand in-4^o, avec armoiries enluminées et planches, 25 francs. — Quelques exemplaires, avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau papier de Hollande.

CATALOGUE

DE

Livres, Manuscrits

ET ESTAMPES

EN VENTE AUX PRIX MARQUÉS

In-8o de 88 pages.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE

par

JULES FRÉDÉRIC FABER

4 volumes in-8o.

1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère.* — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante.*

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les sept premiers fascicules sont en vente.

En vente chez

H. V. VAN GOGH

58, rue Montagne de la Cour

REINHARD KEKULÉ

Griechische Thonfiguren aus Tanagra

LES TERRES CUITES GRECQUES DE TANAGRA

Précieux spécimens de sculpture polychrome. M. Kekulé a choisi les types les plus caractéristiques; un excellent artiste, M. Ludwig Otto, les a reproduits en dix-sept planches qui, pour le dessin, la gravure, le coloris ne laissent rien à désirer. Cet album splendide est accompagné d'un texte savant et précis. (*Athenaeum belge.*)

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 9 — 5 MAI 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Frédéric-le-Grand. Frédéric-Guillaume IV, par Ranke. — H. HYMANS. La collection de tableaux du Palais impérial de Prague. — Le Microscope, par H. Van Heurck. — Hédéracées du Brésil, par E. Marchal. — Publications périodiques. — CH. RUELENS. La Bibliothèque de F.-V. Goethals. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Friedrich der Grosse. Friedrich Wilhelm der Vierte. Zwei Biographien, von Leopold von Ranke. Leipzig, Duncker und Humblot, 1878. 1 vol. in-8^o.

Ces deux études, écrites pour l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, dont les six premiers volumes ont paru à Leipzig, ne comprennent ensemble que 170 pages; mais on y retrouve toujours au même degré les qualités qui distinguent les travaux de l'illustre historien allemand: c'est la même clarté, le même art d'exposition, la même science, la même élévation de vues, et ces qualités sont d'autant plus remarquables qu'elles s'unissent chez cet écrivain octogénaire à une fécondité que peu d'auteurs ont déployée même dans la force de l'âge.

Dans un article de biographie générale, on se borne généralement à exposer les faits, à enregistrer les dates, à noter les renseignements d'une manière succincte. M. Ranke s'est placé à un autre point de vue: dans la biographie de Frédéric-le-Grand notamment, il néglige les détails pour essayer de donner une vue d'ensemble et caractériser les grands événements de la longue carrière de son héros. Ce n'est pas une simple notice, c'est une étude politique. L'intérêt particulier que présentent les deux biographies explique comment les éditeurs de la *Biographie allemande* ont cru pouvoir les publier à part, avant même qu'elles n'aient paru dans le recueil auquel elles sont destinées.

Un des événements les plus importants du règne de Frédéric II, sinon le plus important, est la conquête de la Silésie, sur laquelle la maison de Brandebourg entretenait depuis longtemps des prétentions, que, d'après M. Ranke, Frédéric pouvait se croire justement en droit de faire valoir. Le 16 décembre 1740, le moment étant des plus favorables pour tenter cette revendication, l'armée prussienne franchit la frontière et trouva dans la Silésie des alliés que le roi n'attendait pas. Les troupes de Marie-Thérèse, reçues en ennemies, se retirèrent; celles de Frédéric, qui se présentait en conquérant, furent accueillies en libératrices. Même à Breslau, le roi fut favorablement accueilli. En quelques semaines, il était maître de la Silésie. Jamais on n'avait vu une prise de possession par la force s'opérer aussi pacifiquement, et cette facilité de la

conquête s'explique si l'on se reporte à la guerre de Trente-Ans: la restauration du catholicisme qui, à cette époque, s'était étendue à la Bohême, avait même été entreprise en Silésie, mais elle s'était heurtée ici à des causes de diverse nature. Le résultat de la bataille de Mollwitz consolida la conquête; la paix de Breslau, en 1742, la garantit à la Prusse. Des prétentions dynastiques, ajoute M. Ranke, s'était dégagée la pensée politique. Jamais acquisition, pour aucun Etat, n'avait été plus opportune ni plus considérable que celle-ci le fut pour la Prusse, car elle lui fournissait les forces qui en faisaient une puissance européenne.

Le récit des événements qui suivirent forme un tableau dans lequel on n'aperçoit pas la plus petite tache. L'admiration que l'auteur professe pour Frédéric est entière et ne lui laisse voir aucune faiblesse, pas même dans le démembrement de la Pologne, que le roi subit comme une nécessité politique. Ce dernier point est traité d'une manière intéressante et donne lieu à des rapprochements curieux. La grosse question des relations avec la Turquie était venue jeter la mésintelligence entre la Russie et l'Autriche. Aussi longtemps que la Turquie avait été forte et redoutable, ces deux puissances s'étaient donné la main pour lui tenir tête. Mais dès qu'elle cessa d'être dangereuse, l'accord cessa relativement à la détermination des frontières turques. La Russie avait des vues sur la Moldavie et la Valachie; la cour de Vienne ne voulait à aucun prix en permettre la conquête. Sans entrer directement dans ce conflit, la Prusse finit par y être mêlée. Les Français, unis à l'Autriche, inclinaient vers la Turquie; l'Angleterre, au contraire, se rapprochait de la Russie. Frédéric, au début, annonça l'intention de rester neutre dans la querelle; mais, cédant aux sollicitations de l'Autriche, il consentit à proposer une médiation. La Prusse et l'Autriche avaient cependant dans cette question, des positions toutes différentes. Si Frédéric II voyait avec déplaisir les progrès de la puissance russe, l'Autriche, elle, était directement menacée par les événements d'Orient. Chaque pas que faisaient les Russes paraissait à Vienne comme une défaite et un danger nouveau; on y déclarait qu'on ne voulait d'autres voisins que les Turcs, qu'on entretrait en campagne, s'il le fallait, pour défendre l'intégrité du territoire ottoman. Le rapprochement qui s'opérait en ce moment entre l'Angleterre et la Russie accroissait les craintes: il pouvait avoir pour conséquence de rendre les Russes maîtres de la mer Noire et de permettre aux forces navales de ces deux pays coalisés de menacer toutes les côtes du continent. Les affaires de Pologne vinrent aider à la réconciliation. Catherine, qui avait mis sur le trône Stanislas, s'était brouillée avec son ancien favori. L'Autriche avait pris possession d'un morceau du territoire polonais qu'elle prétendait appartenir à la Hongrie. Au mois de mars

1770, la Russie fit des ouvertures à Frédéric pour l'engager à suivre cet exemple. Catherine invoquait ce motif que la Pologne était livrée à l'anarchie. Frédéric approuva le plan de partage. Il ne voulait, dit M. Ranke, se brouiller ni avec la Russie ni avec l'Autriche, et il savait que la première abandonnerait celle des conditions posées par elle pour le rétablissement de la paix qui était le plus désagréable à l'Autriche, la possession de la Moldavie et de la Valachie. Il lui parut que la paix n'était possible que si les trois puissances arrivaient à une entente au sujet des affaires de Pologne. On ne peut nier que la prise de possession de quelques districts polonais par l'Autriche n'ait surtout contribué à donner l'idée de ce partage. Catherine fit entendre que ce que l'un se permettait était également permis à d'autres. Frédéric le comprit ainsi, et cette nouvelle acquisition ne fut pour lui qu'un dédommagement.

La biographie de Frédéric-Guillaume IV est écrite avec plus de réserve. M. Ranke fait observer du reste avec raison, qu'il lui était souvent difficile d'apprécier des hommes et des événements pour ainsi dire contemporains. Les deux points sur lesquels il s'appesantit et fournit des informations nouvelles sont: l'éducation de Frédéric-Guillaume et la convocation des diètes provinciales. Au point de vue de l'histoire générale, nous signalerons un passage qui répond aux reproches que le dernier volume de la *Vie du Prince Albert*, par M. Martin, contient à l'adresse du gouvernement prussien et de l'attitude qu'il adopta pendant la guerre de Crimée. M. Ranke, qui ne ménage pas les témoignages de sympathie à Frédéric-Guillaume, ne justifie pas seulement sa politique, mais il la présente comme le point de départ de l'agrandissement de la puissance prussienne, de ses succès et de l'unité de l'Allemagne.

Frédéric-Guillaume IV refusa d'abord de reconnaître Louis-Napoléon. Il croyait entrevoir dans le rétablissement de la dynastie napoléonienne le renouvellement des anciennes hostilités. Le reste de l'Europe ne fut pas de cet avis. Mais bientôt les affaires d'Orient fournirent au nouvel empereur l'occasion de briser le cercle que l'Europe coalisée avait jadis tracé autour de la France. Le roi ne pouvait appuyer la Russie, parce que l'agression de la Russie était injuste; encore moins était-il tenté de se joindre à ses adversaires, parce qu'il considérait leur rupture avec la Russie comme non justifiée au moment où elle se produisit. Bien éloigné de désirer l'assujettissement de l'empire turc à la Russie, il se mit cependant du côté de celle-ci pour soutenir la cause des sujets chrétiens de la Turquie, persuadé de la nécessité de les délivrer du joug qui pesait sur eux. Son idée était que les droits des chrétiens devaient être placés sous la garantie de toute l'Europe... Il se contenta donc de garder la neutralité, dont ses contemporains lui ont presque fait un crime. La Russie vaincue dut consentir à des concessions dont le résultat fut le rétablissement de la paix. Combien différentes eussent été les conditions qu'on lui imposa si la Prusse s'était associée à ses ennemis! La politique du roi ne reposait sur aucun calcul; elle lui fut dictée par la pensée d'agir suivant le droit et sa conscience, aussi bien vis-à-vis

des puissances européennes que des chrétiens de la Turquie. Rarement il est arrivé qu'une aussi pure, une aussi consciencieuse conduite ait eu pour conséquence les plus grands avantages politiques. La Prusse en persistant dans son ancienne alliance, tout en prenant en même temps part à la direction générale de la politique en faveur de la population chrétienne, a fait que la Russie, dans les conflits qui se produisirent ensuite, n'a opposé aucune résistance à ses entreprises guerrières, soit contre l'Autriche, soit même contre la France. On convient aujourd'hui généralement que c'est à la neutralité politique de Frédéric-Guillaume qu'est dû le succès des grands événements qui se sont produits dans la suite, et le développement de la puissance prussienne. Mais n'a-t-il pas aussi préparé l'empire d'Allemagne ?

T.

Die Gemäldesammlung in der Kaiserlichen Burg zu Prag. In-4°.

Sous ce titre, M. le Dr Woltmann, l'auteur bien connu de la belle monographie de Holbein, vient de compléter dans les *Mitteilungen der K.K. Central Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmäler*, de Vienne, un travail fort intéressant pour le lecteur belge. La capitale de la Bohême eut des jours de vive splendeur artistique sous Rodolphe II, Mathias et Ferdinand III. Les petits neveux de Charles-Quint y avaient rassemblé des merveilles de tout genre en même temps qu'ils accordaient aux artistes leur protection royale. En 1648, Ferdinand III devint l'acquéreur de la partie principale des collections que Buckingham avait achetées lui-même à Rubens au prix de 100,000 florins.

Mais le palais de Prague se vit graduellement dépouillé de ses principales richesses. Non-seulement les Suédois avaient enlevé 363 tableaux, mais peu à peu 127 des toiles acquises postérieurement par Ferdinand III furent cédées à la cour de Saxe et, en 1782, une grande vente vint appauvrir encore la galerie princière. Une dernière cause — cause permanente celle-là — devait réduire à des proportions insignifiantes le riche ensemble constitué depuis deux siècles : la formation du Musée de Vienne et même, pendant l'impression du travail que nous nous proposons d'analyser, un certain nombre des œuvres, en quelque sorte oubliées à Prague, ont été transportées dans la capitale de l'empire pour être exposées plus tard dans les galeries du splendide local encore en construction et qui achèvera de classer ce que l'on appelle aujourd'hui le Belvédère, au nombre des deux ou trois premiers musées du monde.

Pour l'art flamand — le seul dont nous nous occupions dans cet article — le nom de Prague évoque le souvenir d'un groupe serré de maîtres flamands, à peine représentés dans nos Musées, maîtres d'un talent peu ordinaire — gâté par des défauts excessifs — très-brillants, en somme, et dont l'influence contribua autant que la présence même à l'accumulation de tant de travaux néerlandais dans le *Burg* du Hradschin. Aucun étranger ne manque, sans doute, de visiter cet immense édifice, mais l'intérêt du voyageur est surtout attiré vers les souvenirs historiques d'un palais, dans une des salles duquel se sont données, dit-on, des fêtes hippiques et dont une autre fut témoin de la fameuse défenestration, le prélude de la guerre de Trente-Ans. Personne n'a songé à regarder dans une course rapide à travers le palais, les œuvres d'art disséminées dans les quatre cents chambres qu'on lui attribue. Le travail de M. Woltmann doit donc être considéré comme une exhumation. Il a de plus un caractè-

re officiel, ayant été entrepris par ordre de la Commission centrale autrichienne pour la conservation des monuments.

L'empereur Rodolphe semble avoir eu, comme ses ancêtres, un goût prononcé pour les œuvres flamandes. C'est de son règne que date la présence à Prague d'un chef-d'œuvre de Mabuse originairement à la cathédrale de Malines et donné par Mathias à l'église de Saint-Vit sur le Hradschin. La galerie du Palais a conservé jusqu'à nos jours quelques toiles capitales que M. Woltmann vient de révéler, par avance, au monde artiste, puisqu'il est décidé qu'elles resteront à Vienne.

Parmi les inconnus, voici un tableau peint à la détrempe sur toile et signé d'un L qui fait croire d'emblée à la paternité de Lucas de Leyde. Il s'agit d'une *Tentation de Saint Antoine*, où se reproduisent, en grand nombre, les diableries si chères aux maîtres du moyen âge. Vient alors un Quentin Metsys — d'après les anciens inventaires — un des sujets fréquents sous le pinceau du maître : *Un vieillard aux prises avec une jeune femme*. La scène se passe dans un intérieur orné des nombreux accessoires, si chers au « forgeron d'Anvers. »

Le vieillard est vêtu d'un justaucorps rouge bordé de fourrures, d'une cape bleu clair avec chaperon. La jeune femme blonde a une robe bleue avec manches vertes. Près du groupe principal, un fou, vêtu de jaune avec chaperon rouge, montre en riant sa marotte. L'inscription porte : *Een. Een. Soo. ouwer. soo. Sotter.*

M. Woltmann n'accepte pas absolument l'attribution à Q. Metsys dont la peinture ordinaire lui semble moins moderne. Il est peu de maîtres, en effet, qu'on ait autant et plus adroitement répétés que le grand Anversois et nous avons eu l'occasion de signaler récemment deux toiles du Musée de Munich dont l'une reproduit en quelque sorte textuellement comme donnée et comme manière le *Peseur d'or* du Louvre avec la signature d'un maître postérieur : Marin de Romerswael.

A l'époque où M. Woltmann écrivait son étude, le Palais de Prague était encore en possession d'une œuvre capitale du vieux Breughel (le drôle), la *Conversion de Saint Paul*, signée et datée de 1567, antérieure de deux années par conséquent à la mort du maître. Cette peinture était citée par Van Mander comme existant parmi les tableaux qui se trouvaient en Bohême dès 1566. M. Woltmann la considère comme une des meilleures de son auteur déjà si brillamment représenté au Belvédère de Vienne. La même galerie va s'enrichir d'une *Tentation de Saint Antoine* de Breughel d'Enfer, non moins remarquable, mais Prague gardera un paysage du même Breughel, une campagne couverte de neige traversée par un convoi militaire.

M. Woltmann relève au cours de son étude une œuvre importante — surtout par la rareté des travaux de son auteur — de Martin Van Cleef, un élève de Frans Floris et le frère de Henri Van Cleef, le paysagiste. C'est un tableau de petit format représentant une bataille entre soldats et paysans, sujet fréquemment traité par les peintres du xv^e siècle et même après eux : témoins Callot et Teniers.

Voici Floris lui-même avec une de ses éditions du *Jugement dernier*, édition abrégée, cette fois, de la toile de Bruxelles dit M. Woltmann, et dont les épisodes concor-

dent effectivement avec ceux du triptyque de l'église du Sablon, catalogué sous le n° 196 de notre Musée. Le tableau de Prague — remarquons-le — est daté de 1565 et est antérieur d'un an à celui de Bruxelles. Les deux œuvres portent le monogramme composé de la réunion de deux F. M. Woltmann fait remarquer comme nous l'avons fait autrefois pour le tableau de Bruxelles et comme le constate aussi le catalogue, qu'il n'y a point d'analogie entre la figure d'un personnage figuré à l'avant-plan et donné comme l'auteur du tableau et les portraits authentiques de Frans Floris. L'ancien inventaire de Prague donnait le tableau à Frans Franck, dont les initiales concordent avec celles de Floris, et nous avons même fait remarquer une certaine analogie de traits entre le personnage représenté à Bruxelles et le peintre Franck, dont il existe un beau portrait gravé par Morin.

Parmi les portraits, M. Woltmann relève une œuvre d'Adrien-Thomas Key, le maître excellent des effigies de Gilles de Smidt, de sa femme Marie de Decker et leurs enfants au Musée d'Anvers (nos 229-230). Le tableau de Prague — un portrait d'homme — est daté de 1572, c'est-à-dire de trois années avant les portraits d'Anvers. Le monogramme est identique. Cette toile figurera au Belvédère.

Le galerie de Prague conservera une *Conversion de Saint Paul* de Breughel de velours, ainsi que des paysages de Roland Savery et de Pierre Stevens (Stephani) qui travaillèrent l'un et l'autre pour l'empereur Rodolphe. Le premier a représenté *Orphée charmant les animaux*, le second une *Fuite en Egypte*.

Ces maîtres sont à peine connus chez nous par les gravures des Sadeler qui, eux aussi, furent au service de l'Empereur. Van Uden, le collaborateur de Rubens, est également représenté à Prague. On y voit aussi François Franck le jeune avec une *Fête* dont la description rappelle un sujet analogue au palais Borghèse à Rome.

Mais voici sans doute la révélation la plus imprévue de notre auteur : une nouvelle édition du *Saint Martin* de Van Dyck, qui n'est lui-même qu'une redite d'un des chefs-d'œuvre de son maître, actuellement au palais de Windsor. La description concorde de point en point avec la composition de deux toiles d'une célébrité européenne. A Prague, comme à Londres, la composition est un peu plus développée que dans la toile de Saventhem, à laquelle manque la mendicante qui est peut-être la partie capitale du tableau de Windsor. M. Woltmann n'admet pas la participation de Rubens au tableau qu'il analyse et semble plus tenté d'y voir une œuvre de la jeunesse de Van Dyck, supposition que confirme la prédominance de la tonalité brunâtre du grand portraitiste. Les marchands de couleurs ont même créé un *brun Van Dyck*.

Une copie de la *Charité* du même, œuvre gracieuse qui appartient à lord Londsdale, paraît émaner du pinceau de la sœur du prince Rupert qui fut lui-même artiste et l'un des premiers graveurs en manière-noire, sinon même l'inventeur du procédé, comme l'affirment de nombreux auteurs.

Un tableau d'accessoires de Paul de Vos, un émule de Snyder et une tête de *Méduse* de Wolfvoet, élève de Rubens, termineront notre analyse. M. Woltmann a soin d'ajouter que si cette dernière œuvre est inspirée de la description donnée par Vasari d'une toile

de Léonard de Vinci, elle n'a rien de commun toutefois avec la toile erronément attribuée à ce maître au Musée des Offices. Il importait de faire cette remarque, car pour être un Léonard douteux, l'œuvre de Florence ne pouvait émaner d'un peintre assez secondaire, en somme, de l'école Anversoise.

H. HYMANS.

Le Microscope. — Sa construction, son maniement et son application à l'anatomie végétale et aux Diatomées, par Henri Van Heurck. Troisième édition. Bruxelles, Ramlot, 1878. 1 vol. in-8°, 346 pages, 12 planches et 170 figures.

Il y a moins de vingt-cinq ans que les études microscopiques étaient encore réservées à un petit nombre d'adeptes; aujourd'hui, le microscope s'est vulgarisé d'une façon étonnante et se trouve entre les mains d'une foule d'amateurs. Ceux-ci se groupent partout en Sociétés de microscopie et poursuivent en commun des recherches délicates qui enrichissent journellement la science de faits d'une haute portée.

Pour ce qui concerne la Belgique, l'auteur du traité que nous annonçons, M. Van Heurck, a pris une large part au développement des études de microscopie, en fondant, tout d'abord, la Société micrographique d'Anvers (1864), puis en publiant la première et la deuxième édition de son livre sur le microscope (1865-1869.)

La 3^e édition du *Microscope* est devenue un gros volume et un ouvrage tout à fait nouveau.

L'introduction renferme des notions d'optique fort utiles et destinées à bien faire comprendre le jeu des lentilles.

La première partie, qui renferme sept chapitres, traite de la construction du microscope, du choix et de l'emploi de l'instrument. C'est la partie la plus importante de l'ouvrage, et les amateurs y trouveront de précieux renseignements qui n'existent pas dans les traités publiés à l'étranger.

La 2^e partie, qui s'adresse spécialement aux botanistes, traite de l'application du microscope à l'anatomie végétale. Elle n'a pas l'importance et ne présente pas l'intérêt de la première, mais elle suffit néanmoins pour guider le commençant dans ses premières recherches.

La 3^e partie est, en quelque sorte, un traité à part, une espèce d'annexe. Elle concerne l'étude et la recherche des Diatomées, ces végétaux infiniment petits, que l'œil ne peut, d'ordinaire, apercevoir qu'avec l'aide d'une puissante lentille; elle se termine par la traduction du *Synopsis* des Diatomées de H.-L. Smith.

Le traité de M. Van Heurck sera, nous en sommes convaincu, favorablement accueilli par tous ceux qui s'occupent de microscopie, aussi bien par les amateurs expérimentés que par les débutants.

F. C.

Hederaceæ. Exposuit Elias Marchal. 1878, in-folio, 15 pages, 6 planches (Extrait de la *Flora Brasiliensis*.)

La grande *Flora du Brésil*, publiée en Allemagne sous le patronage des gouvernements du Brésil et de la Bavière, a été commencée, en 1829, par le célèbre von Martius avec le concours d'un grand nombre de savants appartenant à diverses nationalités. Elle comprend actuellement une vingtaine

de volumes in-folio et est aujourd'hui dirigée par le Dr Eichler, professeur de botanique à l'Université de Berlin. L'herbier de von Martius, dont les matériaux ont servi ou servent encore à la rédaction de cette *Flora*, ayant été acquis par le gouvernement belge et déposé au Jardin botanique de Bruxelles, le rédacteur en chef de la *Flora Brasiliensis* s'était adressé à deux des conservateurs du Jardin, à MM. Marchal et Cogniaux, pour traiter les Hédéracées et les Cucurbitacées du Brésil. Cette tâche, qui fait le plus grand honneur à ces botanistes, vient d'être accomplie: le travail de M. Marchal a paru et celui de M. Cogniaux ne tardera pas à voir le jour.

Les *Hederaceæ* comprennent une excellente monographie de 28 espèces de cette famille se rapportant aux genres: *Didymopanax*, *Sciadophyllum*, *Gilbertia* et *Oreopanax*, et dont 10 sont nouvelles pour la science.

Dans ses études faites non-seulement dans l'herbier de Bruxelles, mais encore dans les principaux herbiers de l'Europe, M. Marchal ne s'est pas borné aux seules espèces brésiliennes, mais il a embrassé la famille tout entière, dont il prépare une monographie générale. Celle-ci est destinée à une vaste publication qui paraît à Genève, sous la direction de M. Alphonse de Candolle.

F. C.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

EDINBURGH REVIEW. — La politique extérieure occupe une place notable dans les revues anglaises du mois d'avril. On sent que la question d'Orient est à l'ordre du jour, qu'elle s'impose à tous les esprits. La lutte engagée entre la Russie et l'Angleterre présente un intérêt général, et, à ce titre, nous devons signaler une remarquable étude que publie l'*Edinburgh Review*: *The Present and the Future of the East*. L'auteur de l'article jette un coup d'œil sur la politique russe en Orient, qu'il apprécie avec une sévérité très-grande, sur les événements de la campagne de 1877 et la situation qu'ils ont créée, tant au point de vue des intérêts de l'Europe que de la Turquie.

Un acte du grand drame, dit-il, est joué, mais ce n'est que le premier acte. Nous devons prendre la situation telle qu'elle est maintenant; nous ne devons que chercher à définir le présent et regarder un peu dans l'avenir. Quant à ce qui regarde l'autorité de la Turquie sur ses provinces européennes, elle doit être considérée comme ayant pris fin. L'œuvre de destruction de la dernière administration de ces contrées est complète: elles sont occupées par une puissante armée étrangère, et la forme future de gouvernement y est tout à fait indéterminée, si ce n'est qu'elle cesse d'être turque. Mais la conquête de ces provinces ne met pas fin à l'empire turc. Il reste à la Turquie ses possessions asiatiques, et c'est de ce côté qu'elle doit concentrer tout ce qui lui reste de force. D'ailleurs, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Asie, un principe subsiste, et sur ce principe, tout le monde est d'accord en Angleterre: c'est qu'il faut sauvegarder l'indépendance et l'autonomie gouvernementale de ce pays. La Russie a brisé les forces militaires de la Turquie et renversé son autorité dans les provinces européennes de l'Empire. Mais, ni dans ces provinces, ni dans les possessions asiatiques, qui sont encore bien vastes, l'Angleterre ni l'Europe ne peuvent permettre à la Russie de substituer son propre ascendant, son propre système de gouvernement, sa propre domination à ce qu'elle a détruit ou ébranlé. Le danger réel existe dans les conditions de paix et dans les conséquences du traité. On ne doit pas s'imaginer que la Russie vise à une extension indéfinie de son autorité directe sur les énormes territoires qu'elle

enlève ou qu'elle laisse à la Turquie. Mais réduisant ce pays à la condition d'un Etat vassal, sous prétexte de le défendre et d'être son alliée, elle absorbera graduellement les éléments les plus importants de l'Empire. Que serait la Turquie, devenue un Etat protégé par la Russie, et quelle serait cette protection d'un gouvernement dont la politique repose sur des principes radicalement opposés à toutes les idées libérales?

L'auteur de l'article dissèque le traité de San Stefano pour montrer « les monstrueux résultats auxquels il conduirait nécessairement, » puis il termine par ces considérations qui pourraient bien être le programme du gouvernement lui-même:

Quant à l'objet que les ministres et les représentants de la Grande-Bretagne ont en vue dans les négociations actuelles, il est simple, car, en premier lieu, il est entièrement désintéressé. Nous ne désirons rien autant que d'échapper à la nécessité d'ajouter un pouce de territoire ou une fraction de population aux possessions de la Reine; nous désirons voir d'autres Etats, petits ou grands, en possession de l'indépendance et d'un gouvernement aussi bon que peuvent en produire les éléments qui sont en eux. L'autorité de la Turquie dans ses provinces européennes étant renversée, et la Turquie étant manifestement incapable de défendre ces possessions contre la Russie, la solution qui se présente, dans l'intérêt de ces provinces et de l'Europe est d'y créer un Etat aussi vaste et aussi fort que possible. Un pareil Etat, s'il peut exister, devrait se mettre en rapport intime, pour son commerce, ses lignes de communication et de défense, avec l'Autriche et la Turquie. La population y est fractionnée en cinq ou six races ou croyances différentes: Roumains, Serbes, Bulgares, Grecs, Musulmans et Juifs, sans lien de nationalité, quoique chaque race ait un patriotisme passionné, à soi, opposé au patriotisme de la communauté. Le résultat du parcellement de ce territoire en petits Etats ou Principautés serait de perpétuer le désaccord. Les jalousies religieuses et locales et les haines fomenteraient d'incessantes querelles; chacune d'elles serait incapable de se défendre, et aucune mesure d'utilité publique ne pourrait avoir d'exécution.

Les deux principaux facteurs du problème sont la Roumanie et la Grèce. La Roumanie a montré pendant la guerre une plus grande valeur militaire et une plus grande énergie qu'on ne lui supposait; son indépendance et sa liberté sont essentielles à la liberté et à l'indépendance du Danube et de tout le territoire au sud du Danube. Il est de l'intérêt de l'Europe aussi bien que de l'Autriche, de la soutenir résolument. La création d'un Etat bulgare est possible, à la condition d'une autorité armée de pouvoirs respectables. Quant aux Grecs, ils sont appelés à jouer un rôle important dans la reconstitution de l'Europe orientale. L'Angleterre, en demandant que la Grèce fût admise au Congrès, s'il avait lieu, a fait entendre qu'elle était disposée à appuyer les intérêts de ce pays, incomparablement le premier de l'Europe orientale par l'intelligence, l'énergie, l'éducation, l'esprit d'entreprise commerciale, l'habileté maritime qui distingue ses habitants.

Si, comme cela paraît être le cas, le temps est arrivé où la puissance ottomane cessera d'être l'autorité souveraine dans les provinces qu'elle a occupées pendant quatre siècles, il est parfaitement vrai qu'une forme bien meilleure de gouvernement peut être ici établie; mais il est vrai aussi qu'il peut s'en produire une également corrompue, plus arbitraire et bien plus dangereuse pour le monde.

La question d'Orient signifie tout simplement ceci: Qui est-ce qui prendra la place d'un empire qui n'est plus capable de se défendre lui-même contre l'agression étrangère ou de maintenir sa propre autorité sur la partie désaffectionnée de ses sujets? A cette question, nous n'avons jusqu'ici entendu de réponse venir que de Saint-Petersbourg, et la politique de

la Russie signifie l'absorption, sous l'un ou l'autre prétexte, de tous les éléments de liberté civile et religieuse et l'extension de son autorité de fer.

Une autre étude d'actualité, que publie également la *Revue d'Edimbourg*, est relative aux forces navales de l'Angleterre.

L'auteur ne se borne pas à tracer le tableau de l'état actuel de la flotte ; il passe en revue ce qui s'est fait depuis 1859 et compare les forces de l'Angleterre à celles des Etats du continent. La flotte anglaise comprend environ 400 vaisseaux de tout genre, sans compter 134 navires qui ne sont pas destinés à être envoyés en mer. Les ressources de la marine sont avant tout employées à la construction des plus puissants navires, pourvus d'une armure suffisante pour résister à n'importe quels projectiles, suffisamment armés pour réduire au silence des forts ou se mesurer avec l'ennemi dans n'importe quelles conditions, assez puissants pour choisir le temps et le lieu du combat, assez légers pour transporter le charbon et les provisions dans n'importe quel Océan.

La comparaison des forces navales de l'Angleterre avec celles des flottes cuirassées de l'Europe permet d'établir que les Anglais ont une flotte admirablement organisée et telle qu'il serait impossible d'en former une qui lui soit supérieure, même en réunissant les escadres des deux côtés de l'Atlantique.

Comme conclusion, l'auteur examine le cas d'une guerre avec la Russie. Il est parfaitement rassuré quant aux nécessités de la défense, dans le cas improbable d'une guerre défensive. Pour une guerre offensive, dit-il, nous possédons des avantages considérables. Outre la facilité d'un blocus, nous avons le moyen de choisir notre point d'attaque partout où il nous convient, et, plus grande est la circonférence des Etats de l'ennemi, plus grande est la difficulté de les protéger. Nos opérations peuvent s'étendre ou alterner de la Finlande ou de la Néva à Archangel ou à Vladivostock, aussi bien que dans la mer Noire, comme en 1855. Mais ici les changements que nous avons décrits dans la structure et la force de la flotte anglaise produiraient nécessairement des résultats bien plus considérables que dans la guerre de Crimée. Il y a probablement bien peu de fortifications existantes qui soutiendraient le feu de nos plus gros canons modernes, même à une distance assez grande pour assurer la sécurité du navire ; et il n'y a guère dans les batteries étrangères de canons montés qui puissent être redoutables pour des navires cuirassés. Il n'y a pas d'exemple, croyons-nous, d'une batterie de siège mise en campagne, qui soit comparable en puissance aux batteries de nos vaisseaux, car ni les pièces ni les munitions ne pourraient être transportées sur la scène de l'action. Un navire seul a les moyens de mouvoir de pareils canons et de les mettre en position. Une très-grande partie de la vieille artillerie montée dans la défense des côtes de pays étrangers, serait impuissante contre les lourds canons de nos vaisseaux et contre les vaisseaux eux-mêmes.

Nous avons reconnu que c'était le cas à Gibraltar et à Malte, et nous avons renouvelé tout l'armement de ces forteresses à grand frais. Combien d'Etats du continent ont fait de même pour leurs ouvrages de défense bien plus étendus ? Partout où le métal est en grande supériorité du côté de l'assaillant, les vaisseaux de celui-ci étant protégés par la cuirasse, nous inclinons à croire que l'attaque doit réussir. Du moment où le feu de l'ennemi est maîtrisé, le point est gagné. C'est là, selon nous, le problème que la marine moderne aura à résoudre au cas où l'Angleterre serait engagée dans des opérations offensives.

L'Age du bronze. Article intéressant rédigé principalement sur les données nouvelles fournies par M. Ern. Chantre dans son ouvrage : *L'Age du bronze. Recherches sur l'origine de la métallurgie en France.* M. Chantre, suivant les vues d'un grand nombre d'archéologues, admet que l'art de fabriquer le bronze n'a pas été découvert en Europe,

mais provient de l'Orient. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est toutefois aller trop loin que de désigner l'île de Banca et la presqu'île de Malacca comme les premiers centres de cette industrie. Ce qu'on peut accepter comme certain, c'est que, tandis que l'Asie Mineure, l'Etrurie, la Grèce et l'Egypte étaient en possession d'une civilisation assez avancée, la Gaule, la France, la Scandinavie, la Bretagne et la Germanie n'étaient pas sorties de la période néolithique. Les découvertes récentes permettent de croire que c'est de l'Etrurie, comme centre de cette civilisation, que le bronze se propagea vers le nord et l'ouest.

QUARTERLY REVIEW. Le titre de l'étude que ce recueil consacre également à la question d'Orient : *L'Aggression de la Russie et le devoir de l'Angleterre*, en fait connaître l'esprit. Parmi les autres travaux, nous citerons : *La Couronne et la Constitution*, dans lequel les préoccupations politiques du moment occupent aussi une large part. *La Vie du Prince Albert*, par M. Martin, a été rédigée en grande partie, comme nous l'avons dit, d'après des notes et documents fournis à l'auteur par la reine Victoria. Une brochure anonyme a vivement attaqué le troisième volume par la raison que les sentiments anti-russes, qui animaient le prince Albert y sont exposés de manière à peser sur l'opinion publique en laissant entendre que la Reine les partage encore aujourd'hui. La publication de ce volume ne serait rien moins qu'un acte inconstitutionnel, « un Message adressé à la nation par dessus la tête des ministres. » La *Quarterly Review* repousse cette appréciation. La Reine et son époux, dit-elle, possédaient une entente parfaite du tempérament du peuple anglais... La nation a montré que son esprit est précisément le même qu'au temps de la guerre de Crimée. L'unité de sentiment prévaut non pas seulement d'un bout à l'autre des îles britanniques, mais dans toutes les possessions de la Grande-Bretagne. La Reine peut être assurée que si malheureusement elle était appelée à exercer sa prérogative en déclarant la guerre, ses sujets n'épargneraient aucun sacrifice pour garantir la sécurité de l'empire et l'honneur de la Couronne.

Giordano Bruno and Galileo Galilei. Après un parallèle entre ces deux grands hommes, l'auteur de l'article examine la question du procès de Galilée d'après les travaux de Berti, von Gebler, Lespinois. Il néglige les dernières publications d'Emile Wohlwill (*Ist Galilei gefoltert worden?*) et de Scartazzini (*Rivista Europea*), qui ont pris parti contre les défenseurs de la curie romaine, et dont les conclusions sont, du reste, analogues à celles du rédacteur de la *Quarterly Review*.

NOTES ET ÉTUDES.

LA BIBLIOTHÈQUE DE F. V. GOETHALS.

Le 10 avril a été passé devant le notaire Delfortrie l'acte de la donation faite à l'Etat belge par Madame la douairière Goethals, de la bibliothèque délaissée par son époux, M. Félix-Victor Goethals, ancien bibliothécaire de la ville de Bruxelles. M. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, avait été délégué par le ministre de l'intérieur à l'effet d'accepter cette donation. Les témoins de l'acte ont été MM. Alex. Pinchart, chef de section aux Archives du royaume, et Ch. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale.

Cette donation est faite moyennant quelques conditions spéciales, dont les principales sont : que la bibliothèque formera un fonds séparé, que le buste de M. Goethals, exécuté en marbre par M. G. Geefs aux frais de la donatrice, sera placé dans la salle destinée à recevoir la collection, qu'aucune pièce de celle-ci ne pourra sortir de l'établisse-

ment, etc. Toutes ces conditions ont été parfaitement acceptées, car la donation peut être qualifiée de princière. L'acte porte pour évaluation le chiffre de 202,000 francs. Ce chiffre ne nous paraît pas exagéré.

Avant d'effectuer sa haute libéralité, la dame donatrice a voulu que la collection fût immédiatement utile et que la condition des volumes et des documents ne laissât rien à désirer. Elle a fait exécuter un double catalogue : celui des ouvrages imprimés, qui comprend 2,224 articles et a été dressé par M. G.-A. Van Trigt, et celui des manuscrits, fort de 2,335 numéros, qui a pour auteur M. A. Pinchart. Ces deux catalogues sont exécutés avec le plus grand soin et richement imprimés. Toutes les pièces ont été réunies dans des portefeuilles uniformes et neufs ou reliées en volumes. Quant aux livres imprimés, ils sont en général, dans le meilleur état ; M. Goethals affectionnait les beaux exemplaires. Tous les bons relieurs de Bruxelles y sont représentés par des spécimens de leur talent, bien entendu dans le genre sévère et solide : le veau naturel y domine. L'ensemble a un aspect sévère et riche.

La collection de M. Goethals était célèbre : dans sa spécialité, on peut dire, croyons-nous, qu'elle est sans rivale en Belgique. Elle a été formée, on le sait, au point de vue de l'histoire des familles, et sous ce rapport elle constitue un immense arsenal de renseignements. Dévoué aux travaux généalogiques, ayant conçu de vastes entreprises en cette partie, M. Goethals a recueilli cet ensemble de matériaux, en y consacrant de longues années et en y mettant une persévérance que n'arrêtait, d'ailleurs, aucun obstacle. Dans toutes les dispersions de cabinets héraldiques, ou de bibliothèques, on peut dire qu'il se faisait la part du lion ; c'est ainsi que sont passées chez lui les richesses des de Roovere de Roosemeersch et des Th. de Jonghe ; c'est ainsi qu'il est parvenu à posséder une incroyable quantité de travaux originaux d'anciens héralds d'armes et de généalogues, des Azevedo, des Beerberghe, des Beydaels, des Le Blon, des Butkens, des Coloma, des Cuypers, des Le Febure, des Marius Voet, etc., etc.

Et pour ceux dont il n'a pu se procurer les manuscrits autographes, M. Goethals en a fait lui-même, ou fait faire la copie ou l'analyse. Ce que sa collection renferme de travail condensé ne peut être compris que par quelqu'un « de la maison. » Les documents de la Chambre héraldique, au Ministère des affaires étrangères, les Archives du royaume, les recueils de la Bibliothèque royale, une foule de recueils dans les collections privées ont été l'objet de ses patientes investigations. Nous n'en citerons qu'un exemple que nous tenons de lui-même.

Il y a quelques années, on offrit au gouvernement, pour une somme considérable, la collection des documents connue des initiés sous le nom de collection d'Houwaert, du nom de J.-B. Houwaert, échevin-secrétaire de la ville de Bruxelles, mort en 1688 et petit-fils du poète qui a son buste en bronze surmontant une salière à Saint-Josse-ten-Node. Cet intrépide secrétaire, pour des raisons assez vindicatives, à ce qu'il paraît, avait compulsé les registres et les parchemins des archives de Bruxelles, analysant les actes scabinaux ou autres, extrayant de toutes ces pièces les noms qui y sont mentionnés comme parties ou témoins. Il voulait, au moyen de ce travail, composer une sorte de généalogie générale des familles de

Bruxelles et du Brabant. Le recueil de ces matériaux, recueil auquel il donnait le titre de *Miroir des preuves qui ne flatte point*, existe encore et se compose de 14 volumes in-folio, auxquels il faut joindre environ 30 volumes de généalogies dressées d'après ces preuves.

Cet immense labeur a beaucoup d'importance aujourd'hui, attendu qu'ayant été exécuté d'après des documents détruits, pour la plupart, dans le bombardement de Bruxelles, en 1695, il permet de reconstituer en bonne partie l'ancien chartrier échevinal et de poursuivre, dans leurs transactions, les vieilles familles de Bruxelles.

Ce fonds d'Houwaert, augmenté encore des travaux héraldiques des Rois d'armes de Grez, dut vivement intéresser M. Goethals. Afin d'y avoir accès, il acquit une part de l'un des co-propriétaires, à condition de pouvoir se servir de ces documents. Il n'était pas possible de les copier; mais il les compulsait si bien que toute la quintessence s'en trouve dans ses notes. Lorsque les négociations entre les propriétaires et le gouvernement furent rompues par suite de l'intervention d'un tiers acquéreur, nous en exprimions notre regret à M. Goethals, peu de temps avant sa mort: « Consolez-vous, disait-il, vous retrouverez tout cela dans mes manuscrits, parfaitement recueilli et classé, prêt à servir. »

L'arsenal de Houwaert et de Grez est, dit-on, passé en pays étranger. Nous ne savons quels services il y rendra. Mais, grâce aux soins de M. Goethals, grâce aussi à un travail similaire exécuté par le héraut d'armes, Henri Prévost de le Val, nous pouvons vraiment nous consoler du départ du *Miroir*.

Le travail, que nous pourrions appeler le travail d'extraction, exécuté par M. Goethals, est colossal. D'innombrables portefeuilles sont bourrés de notes et de copies, le tout classé avec tant de soin que l'on peut à l'instant être renseigné. Un de ses bonheurs, c'était de répondre immédiatement à quelque question ardue en fait de filiation, et l'on sait que ces questions sont en nombre infini. Le demandeur exposait timidement, avec peu d'espoir souvent, le cas grave: un ascendant introuvable, un lien féodal problématique. M. Goethals écoutait patiemment; tout à coup un sourire narquois plissait ses lèvres. Il se levait lentement, allait à quelque rayon de sa bibliothèque, y prenait un volume, l'ouvrait, puis sans dire un mot, avec une petite exclamation qui lui était familière, il montrait à son visiteur un passage décisif et jouissait de la stupéfaction et du contentement qu'il venait de produire. Il venait de rendre un homme heureux.

Ce n'est pas seulement pour l'héraldique et la généalogie que la collection léguée à l'Etat est précieuse. L'histoire, et surtout l'histoire « par hommes » y trouveront d'abondantes ressources.

Avant de se vouer à l'histoire des familles, M. Goethals, on le sait, avait publié huit volumes de biographies sous le titre de: *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, etc.* (Bruxelles, 1837-1838, 4 vol.) et de: *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique, etc.* (Bruxelles, 1840-1844, 4 vol.). On remarque dans ces volumes de nombreuses biographies d'hommes n'ayant pas joué un rôle bien marqué sur la scène du monde, tout en ayant eu leur moment d'action sociale ou de célébrité et dont il importe, par conséquent, de connaître les faits et gestes ou les travaux. Ces sortes de biographies

offrent souvent de grandes difficultés: les documents qui concernent ces illustres oubliés font, en général, défaut ou doivent être péniblement recueillis. Mais nous avons eu, en Belgique, surtout au dernier siècle, plusieurs pionniers de la biographie doués d'une rare persévérance et d'une activité fébrile: les Goyers, les Foppens, les Paquot, etc.

Les notes inédites, laissées par ces infatigables chercheurs, formeraient des montagnes: la Bibliothèque royale en possède une masse, et M. Goethals en a, de son côté, recueilli presque tout autant. Un seul numéro de son catalogue comprend vingt-cinq portefeuilles, provenant d'un inconnu, un prêtre, si nos souvenirs sont exacts, qui mourut à Bruxelles, il y a quarante ans, et passait pour être le dernier des Jansénistes.

Cette immense quantité de notes fut laborieusement dépouillée par M. Goethals, qui, joignant à cela le résultat de ses lectures, en tira pour ses propres ouvrages la valeur de 77 portefeuilles. Les écrivains chargés de la confection de la Biographie nationale y trouveront d'amples ressources, et il y a lieu d'espérer que la marche de cette entreprise en recevra quelque impulsion.

L'histoire proprement dite des provinces, des villes, des seigneuries et des communautés, est également représentée par des documents de valeur. Mais il est impossible dans une notice sommaire, de donner une idée de ce que contient cette partie.

En résumé, pour la collection des manuscrits, on doit reconnaître qu'elle constitue un ensemble extraordinairement riche, et l'on ne peut expliquer sa formation que par une suite ininterrompue de chances heureuses, une vigilance incessante et un dévouement absolu aux études que l'auteur s'était imposées.

Quant à la collection des imprimés, infiniment moins difficile à former, puisqu'elle se réduit toujours à des sacrifices d'argent, on peut dire que pour la généalogie, l'héraldique et l'histoire féodale en Belgique, elle est complète, ou peu s'en faut. Ces mêmes branches, pour les pays étrangers, sont plus fournies que dans nos bibliothèques publiques. Enfin, pour tout ce qui concerne le pays, descriptions ou annales, elle peut rivaliser avec les collections particulières les mieux entendues.

L'Etat s'est vraiment enrichi par l'accession à son domaine de cette magnifique bibliothèque: il semble qu'il vient d'acquérir une partie importante de son passé.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. La collection a été transportée à la Bibliothèque royale, où l'un des magnifiques salons de l'ancienne Cour a été disposé pour la recevoir. On s'occupe activement de son installation sur les rayons.

CH. RUELENS.

NOUVELLES.

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles vient d'ouvrir une exposition de tableaux, aquarelles, dessins, gravures et sculptures, dont le catalogue comprend environ trois cents numéros. L'école bruxelloise est surtout représentée à ce salon par l'élément « jeune, » bien qu'il y ait aussi parmi les exposants des artistes qui se classent dans la catégorie des « vieux. » Les uns et les autres ont envoyé des œuvres d'une importance secondaire, ce qui s'explique sans doute par l'approche d'un salon triennal et par la coïncidence de l'Exposition de Paris. Les paysages sont en forte majorité. Nous avons remarqué parmi les exposants un certain

nombre d'amateurs, en tête desquels se signale M. le président du Cercle lui-même, l'honorable M. Vervoort.

— La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut vient de publier le programme de ses concours pour 1878. Les questions proposées sont au nombre de 25. Le prix pour chacun des sujets est une médaille d'or. Les mémoires devront être remis, avant le 31 décembre 1878, chez M. le président de la société.

— La maison Muquardt annonce une cinquième édition de l'ouvrage: *L'homme fossile en Europe*, son industrie, ses mœurs, ses œuvres d'art aux temps préhistoriques, par H. Le Hon, avec une notice biographique et des notes paléontologiques et archéologiques par M. E. Dupont, directeur du Musée d'histoire naturelle. Cette nouvelle édition forme un beau volume in 8° de 500 pages, enrichi de 4 grandes planches et 100 gravures.

— La troisième livraison de la *Belgique illustrée*, que publie la maison Bruylant-Christophe, renferme la suite des *Musées de Bruxelles*, par M. Ed. Fétis. Le sujet fournissait une ample et intéressante matière aux dessinateurs. Aussi les illustrations abondent. Nous mentionnerons les portraits de J.-C. de Cordes et de sa femme, par Rubens; la Kermesse flamande de Teniers; l'Abdication de Charles-Quint, par Gallait; le Rétablissement du Culte dans l'église de Notre-Dame à Anvers, de Leys; l'Innocence, de Simonis; l'Amour captif, de Fraikin; la Révolte de l'Enfer contre le Ciel, de Wiertz; des armures et objets d'art antique. Après les Musées de l'Etat, M. Fétis décrit la galerie d'Arenberg, dont un tableau figure parmi les illustrations de cette livraison: L'Intérieur de cabaret, par A. Brouwer.

— Nous avons annoncé que le jury chargé de juger le second concours pour la collation du prix de 10,000 francs institué par le docteur Guinaud en faveur de l'auteur du meilleur ouvrage ou de la meilleure invention pour améliorer la position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière, a décerné le prix à M. Melsens, membre de l'Académie royale de Belgique et professeur à l'Ecole de médecine vétérinaire de l'Etat. C'est pour sa méthode curative destinée à combattre les intoxications produites soit par les émanations, soit par l'absorption de métaux vénéneux, ainsi qu'à prévenir ces intoxications, que cette distinction a été accordée à M. Melsens. Voici un extrait du rapport adressé par le jury au ministre de l'intérieur:

Il y a plus de trente ans que M. Melsens, frappé des faibles résultats obtenus par les moyens employés à cette époque pour combattre les affections saturnines et mercurielles, signalait l'emploi de l'iodure de potassium comme un médicament propre à les guérir et à les combattre. D'après notre savant confrère, les affections saturnines ou mercurielles dépendent de la présence de composés métalliques insolubles dans les organes sièges de la maladie. Il a cherché à les expulser par les urines sous forme d'iodures doubles solubles. Quelques expériences entreprises en commun avec M. le professeur Natalis Guillot à l'hôpital de la Pitié, à Paris, ayant confirmé les premiers résultats obtenus, M. Melsens, poursuivit, seul, l'application de sa méthode et a cherché à la propager.

Pendant longtemps l'iodure de potassium a été considéré comme un véritable toxique. Aussi, M. Melsens a-t-il commencé par prouver, au moyen de nombreuses expériences, tant sur l'homme que sur les animaux, que ce médicament est inoffensif à la condition essentielle d'être parfaitement pur et d'être administré à dose faible d'abord et graduellement plus forte ensuite, aux personnes intoxiquées, sous peine de les empoisonner. M. Melsens explique cet effet en admettant qu'une forte dose d'iodure alcalin produit dans l'économie une quantité suffisante d'iodure double soluble et que celui-ci, entrant directement dans la circulation, y fait l'effet d'un agent toxique ordinaire. Il a prouvé, en outre, que le sulfate de plomb, composé excessivement peu soluble dans l'eau, est un poison qui tue les animaux et qu'il est aussi dangereux à manier que le carbo-

nate de plomb ou tous les autres composés de ce métal, quand ils sont absorbés lentement. Il n'est pas inutile de faire remarquer que ce composé, aussi bien que les composés insolubles du mercure, se transforment facilement en composés solubles à l'aide des iodures alcalins.

Il n'est donc pas étonnant que de nombreux ouvriers atteints d'affections saturnines et mercurielles aient été radicalement guéris ou du moins fortement soulagés (lorsque la maladie était trop avancée), par la médication indiquée par M. Melsens. Les effets obtenus et d'ailleurs constatés dans plusieurs ateliers de Bruxelles, de Lille, des bords de la Sambre et surtout des mines d'Ydria ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Dans tous ces établissements, comme aussi à l'hôpital Wieden, de Vienne, on a pu s'assurer que l'iodure de potassium débarrasse l'économie du plomb et du mercure qui s'y étaient fixés et en prévient la fixation.

La découverte de M. Melsens avait déjà été très-favorablement appréciée par l'Institut de France, qui l'avait jugée digne d'un prix Montyon.

Une note jointe au rapport adressé au Ministre fait connaître que M. de Laveleye avait proposé, d'abord, de décerner le prix à l'œuvre des Sociétés ouvrières de Gand, représentée par l'ouvrage de M. le professeur M. Laurent, portant ce titre, et ensuite, à l'œuvre des Banques populaires, représentée par les publications de M. Léon d'Andrimont. Ces propositions n'ayant pas été admises, M. de Laveleye a déclaré se rallier à la majorité.

— Le quatrième Congrès des Orientalistes se réunira à Florence au mois de septembre, du 12 au 18. Sur la liste des délégués étrangers, nous voyons figurer M. F. Nève, professeur à l'Université de Louvain.

— Le Comité d'organisation du Congrès géologique international qui se tiendra à Paris pendant l'Exposition, annonce que la date de l'ouverture, fixée d'abord au 19 août dans une circulaire précédente, a été reculée et fixée au jeudi 29 août. Le Congrès durera une quinzaine de jours. Des excursions géologiques seront organisées. La bibliothèque et les salles de lecture de la Société géologique de France seront mises à la disposition des membres du Congrès. Toute personne s'intéressant à la science peut faire partie du Congrès moyennant une cotisation de douze francs.

— La Commission d'histoire nationale de Venise vient de résoudre une entreprise gigantesque, l'impression du Journal de Marin Sanudo. Ce précieux document, qui forme cinquante volumes manuscrits in-folio, contient la relation de tous les faits mémorables survenus en Italie et dans les possessions vénitienes depuis le mois de janvier 1496 jusqu'au mois de septembre 1533. L'auteur était patricien et en situation de connaître les secrets d'Etat. Il commença à écrire son Journal sans autre secours que ses propres recherches et avec les notes qu'il prenait, tandis qu'on discutait ou qu'on lisait les dépêches; mais ensuite le Sénat et le Conseil des Dix décidèrent de lui faciliter son travail en lui communiquant tous les papiers d'affaires. Sa relation emprunte à cette circonstance un caractère d'authenticité qui en fait un trésor pour l'historien. Elle contient une foule de documents dont les originaux ont péri ou n'ont pu être retrouvés. Le Journal de Marin Sanudo avait été transporté à Vienne au temps où Venise était sous la domination autrichienne; il a été depuis rendu à l'Italie. La Commission d'histoire nationale se bornera, pour commencer, à publier les douze premiers volumes de la collection (1496-1511.) L'accueil qui leur sera fait par le public décidera de la continuation de l'entreprise.

— La comtesse Duchâtel vient de léguer, par son testament, au Musée national du Louvre, cinq des plus importants tableaux de la collection célèbre formée par son mari, en en réservant toutefois la jouissance à ses héritiers, leur vie durant. Ces cinq tableaux qui ont été naguère admirés à l'Exposition des Alsaciens-Lorrains, sont : L'Œdipe et le Sphinx, la Source, par Ingres; la Vierge entourée d'une famille, par Hans Memling; les deux portraits

du Seigneur avec ses fils et de Dame noble en prières, par Antonio Moro, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre de premier ordre. Le comte Tanneguy Duchâtel et la princesse de la Trémoille, sa sœur, ont fait connaître au Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, qu'ils étaient disposés, dès aujourd'hui, à se dessaisir de ces précieuses peintures en faveur de l'Etat, à la seule condition que les cinq tableaux seraient exposés au Musée du Louvre dans une salle spéciale, où serait placé le buste du comte Duchâtel. Le Gouvernement a accepté immédiatement au nom de l'Etat l'offre qui lui était faite.

Un autre don considérable est venu enrichir tout récemment le Musée du Louvre. M. His de La Salle a cédé gratuitement à l'Etat, vingt tableaux de maîtres italiens et français, 434 dessins d'une haute valeur et quelques antiques.

— Un portrait de Goethe, pris après sa mort par le peintre paysagiste Fr. Preller, vient d'être publié, après être resté pendant tout ce temps en possession de l'artiste. Goethe avait défendu qu'on reproduisit ses traits par le dessin ou le moulage après sa mort. Mais Preller ayant pu pénétrer dans la chambre mortuaire, esquissa sur un feuillet de son carnet la figure du grand poète, telle qu'elle est décrite par Eckermann. Cette esquisse, Preller l'a toujours soigneusement gardée, et, d'accord avec la famille, il a autorisé les photographes Römmler et Jonas, de Dresde, à les reproduire. La photographie se vend au profit d'une institution charitable allemande.

— Une curieuse collection de livres, provenant de M. J.-T. Payne a été vendue à Londres le 10 avril. Elle contenait des spécimens d'un grand nombre de bibliothèques fameuses, notamment du xvi^e siècle, de François I^{er}, Henri III, Grolhier, De Thou, comte Hoym, Longepierre, Lamoignon, Renouard, Ch. Nodier, etc., des Elzevirs rares ou uniques, des éditions des Aldes, des manuscrits, des reliures de Du Seuil, d'Angerran, Derome, Padeloup, Roger Payne. Cette collection choisie comprenait 117 numéros seulement, qui ont atteint des prix très-élevés. Le Boccace de 1665 (Elzevir) s'est vendu 47 livres; l'Exposition de la doctrine de l'Eglise, de Bossuet, provenant de Longepierre et Nodier, 127 liv.; les Mémoires de Commines, 1648 (Elzevir), reliure de Derome, 48 liv.; 4 ouvrages de Dibdin, 117 liv.; un Molière de Bret, 1773, 56 liv.; Diego de Stella, Méditations, 1586, provenant de Henri III, 100 liv.; Virgile, 1626 (Elzevir), reliure de Derome, 50 liv.; un Office de la Vierge manuscrit, du xv^e siècle, 225 liv.; une miniature de Girolamo dei Libri, 215 liv.; deux autres datant de 1440 environ et exécutées pour le Bâtard d'Orléans, 205 liv.; une miniature italienne, qui représente J. Fichet, docteur de Sorbonne et fondateur de la typographie parisienne, offrant son livre de la Rhétorique à Sixte IV, 235 liv. Les 117 numéros se sont vendus 2830 livres.

— Dernièrement ont été vendues à Paris, à l'Hôtel Drouot, cinq tapisseries que le catalogue annonçait comme étant des Gobelins, mais qui doivent avoir été tissées au xvii^e siècle dans les Pays-Bas. Ces tapisseries provenaient du château d'Oiron, qui a appartenu à M^{me} de Montespan. Elles ont été adjugées à 7,550 francs. Une tapisserie de Flandre, sujet mythologique, composé de sept figures dans un parc avec des cascades et monuments, a été vendue 1,750 francs.

DÉCÈS. Le marquis d'Audriffet, mort à l'âge de 81 ans, auteur de divers ouvrages sur les finances de la France, parmi lesquels : *Examen des revenus publics* (1839) et *Le Système financier de la France*, — Jaroslav Cermak, artiste peintre, mort à Paris, à l'âge de 47 ans, élève de Gallait et de Robert Fleury.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 6 avril. — La correspondance

annonce que l'Université de Pavie procédera, le 28 avril, à l'inauguration d'une statue d'Alexandre Volta, élevée aux frais de Charles-François Nocca. M. de Koninck représentera l'Académie à cette solennité. M. le vice-amiral John Rodgers, surintendant de l'Observatoire naval de Washington, envoie une circulaire annonçant que des réductions de prix seront accordées, sur les chemins de fer des Etats-Unis, aux savants qui iront observer, dans cette contrée, l'éclipse totale du 29 juillet prochain.

La classe a décidé l'impression, sur les rapports des commissaires :

1^o D'une note de M. Sautréaux-Félix, étudiant en mathématiques à Nice, *Sur deux théorèmes de géométrie de l'espace*; 2^o de la 4^e et dernière partie du travail de M. Julien *Sur les acinétiniens de la côte d'Ostende*; 3^o d'un travail de M. Masquelin *Sur le développement du maxillaire inférieur de l'homme*, travail qui, d'après l'un des rapporteurs, n'a pas seulement pour mérite d'élucider une question très-controversée : celle du mode d'ossification du maxillaire inférieur et du rôle dans cette ossification du cartilage de Meckel; il fournit en outre des données très-précieuses sur les phénomènes intimes du processus d'ossification en général; 4^o d'une note de M. Van Rysseberghe *Sur les oscillations du territoire belge*, dans laquelle l'auteur arrive à des conclusions tout à fait opposées à celles de M. Ed. Dupont (voir *Patria Belgica*) et contraires à l'instabilité de nos côtes maritimes; 5^o D'une note de MM. Navez père et fils *Sur la théorie du téléphone*.

Le bulletin renfermera les lectures suivantes : 1^o de M. Ch. Montigny *sur les changements de couleurs qui caractérisent la scintillation des étoiles de teintes rouges et orangées, ou de troisième type*, note dans laquelle l'auteur a recherché si ces changements sont soumis à des lois régulières, si leurs fréquences relatives, par exemple, sont susceptibles d'être imprimées numériquement, présentent des différences en rapport soit avec la nature de la lumière propre des étoiles, soit avec l'élévation de l'astre observé, ou avec l'état de l'atmosphère; 2^o d'une note de M. de Koninck *sur une nouvelle espèce de crustacé du terrain houiller de la Belgique*; 3^o d'une note de M. P. J. Van Beneden *sur la distribution géographique des cétodontes*.

« Il paraît bien acquis, dit M. Van Beneden, que la faune marine au nord du Pacifique diffère bien peu de celle du nord de l'Atlantique, puisque nous trouvons des deux côtés parmi les amphitériens, le morse à côté des *phoca groenlandica* et *barbata*; parmi les baléniides, la même baleine des régions glacées, à côté d'une espèce des régions tempérées, les mêmes balénoptères et mégaptères, et parmi les cétodontes, le même cachalot, à côté du même grampus, du même globiceps et du même reluga. Nous ne parlons pas des animaux marins des autres classes... »

L'auteur expose ensuite les résultats de l'étude qu'il a faite de divers cétodontes d'après les matériaux rapportés et comparés dans nos musées.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Séance du 27 avril. — Il est donné connaissance à l'assemblée d'un arrêté royal autorisant l'Académie à accepter la donation qui lui a été faite par M. Crocq d'une somme de 5,000 francs, pour être donnée, en 1879 ou 1880, à son choix, à l'auteur du meilleur mémoire manuscrit ayant pour but d'élucider l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie.

La commission qui a examiné le mémoire de M. le docteur Titeca sur la pathogénie et la prophylaxie de la myopie, propose d'adresser des remerciements à l'auteur, de l'engager à continuer ses relations avec l'Académie, et à s'attacher notamment à satisfaire au desideratum signalé par la commission; d'insérer son travail dans le recueil des Mémoires in-8^o; d'inscrire son nom sur la liste des candidats au titre de correspondant. Les deux premières conclusions sont adoptées; la troisième est

renvoyée à la commission de présentation de candidats, qui sera ultérieurement nommée.

Les communications de M. Borlée : Nouveaux faits de guérison obtenus dans les lésions graves et les fractures compliquées des membres, à l'aide de pansements à l'alcool et du drainage, et de M. Bonnewyn : des malades empoisonnés par eux mêmes, ou moyen d'empêcher le virus des maladies contagieuses de répandre leur funeste action dans les salles des hôpitaux, seront imprimées dans le Bulletin.

La discussion du rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kurborn et Mascart sur la nécessité d'étendre le cercle des connaissances exigées des sages-femmes, est reprise ensuite. Après avoir entendu MM. Desguin, Hyernaux et Fossion, l'Académie décide qu'elle sera continuée dans la prochaine réunion.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. Séance du 6 avril. — L'assemblée ordonne l'impression aux Annales du travail de M. Bolivar : *Orthoptères recueillis en Portugal et en Afrique*, par M. C. Van Volxem. M. Weinmann demande à la Société d'autoriser son Conseil d'administration à faire une démarche auprès du gouvernement, afin d'obtenir pour les collections entomologiques des locaux convenables. Le Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles a acquis actuellement une grande importance parmi les établissements similaires d'Europe, grâce à la sollicitude du gouvernement et à une direction active et intelligente. Les collections scientifiques du Musée ont reçu successivement des installations dignes de cette importance. Seules, les collections entomologiques du Musée n'ont pas été de même avantagées, quoiqu'elles se soient accrues depuis quelques années d'une façon inespérée, soit par des dons volontaires, soit par des acquisitions coûteuses. Les collections du professeur Wesmael, de M. de Thysebaert, de Dr Breyer, de M. Weinmann, de M. C. Van Volxem, de M. Weyers, de M. De Fré, d'importantes portions des collections Lacordaire, Chevrolat, Guérin-Méneville, Raffray, Thévenet, Thomson, Ogier de Baulny, etc., forment un ensemble tel que peu de Musées peuvent s'enorgueillir d'en posséder de semblables, et cependant elles sont pour ainsi dire inaccessibles à l'étude. L'assemblée décide que le Conseil d'administration écrira en ce sens à M. le Ministre de l'Intérieur. Le secrétaire donne lecture d'une note de M. L. Lethierry sur les homoptères de la faune belge ; d'une note de M. A. Chevrolat contenant des descriptions de curculionides nouveaux du genre *polyclaeis* de Boheman ; d'un travail de M. S. A. de Marsoul : Anticides recueillis par C. Van Volxem dans son voyage en Portugal, Andalousie et partie boréale du Maroc, en 1871 ; d'un travail de M. Ed. Lefèvre, dans lequel sont déterminés les Chlytrides, Clamydes, Lamprosomides et Eumolpides, récoltés par C. Van Volxem, en Espagne, en Portugal, au Maroc et au Brésil, et par M. J. Van Volxem, son oncle, dans le Caucase.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. Séance du 17 mars. — La Société vote l'impression dans les *Annales* d'une note de M. Ad. Firket, sur le *gîte ferro-manganésifère des environs de Rahier*. M. Ch. de la Vallée Poussin fait remarquer que le manganèse existe en forte proportion dans les phyllades salmiens et sur tout dans le coticule. C'est là une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue dans les études sur le mode de formation des gîtes dont il s'agit. Diverses observations sont ensuite échangées sur les conditions économiques de ces gîtes, les voies de transport et la nature du minerai. M. G. Dewalque, considérant que des analyses détaillées ont été faites dans plusieurs usines à fer des environs de Liège, appelle l'attention sur l'importance qu'il y aurait à en communiquer les résultats.

M. Ad. Firket donne lecture d'une note sur une variété de quartz pulvérulent. « Dans une des exploitations établies au Fond de Rocheux (Theux) dans la partie supérieure du gîte métallifère de Rocheux-

Oneux, on a rencontré une substance blanche, pulvérulente, à texture extrêmement fine, donnant par la moindre pression une poudre impalpable. D'après M. l'ingénieur L. Rémont, directeur-gérant de la Société de Rocheux et d'Oneux, qui a attiré mon attention sur cette matière, elle occupait de petites cavités dans le gîte, consistant principalement, en ce point, en marcassite à gangue de psammite, de schiste et d'argile. Le gîte lui-même était voisin du contact de la dolomie carbonifère et des psammites du Condroz.

« Au premier abord, ce minerai présente une certaine analogie avec les silices pulvérulentes renfermant des infusoires ou plutôt des diatomacées, telles que le *Kieselguhr* d'Ebsteroff (Hanovre) et que la *Randanite* de Randan (Puy-de-Dôme), qui sont hydratées et rapportées à l'opale. Quelques essais chimiques m'ont montré qu'au contraire, cette substance ne consiste qu'en silice anhydre pure. L'examen microscopique dans la lumière polarisée prouve, de plus, qu'elle est formée de petits grains de quartz cristallisé. La forme de ces grains, irréguliers et anguleux, est fragmentaire. Ils ne diffèrent pas de ceux que l'on obtient par la trituration du quartz cristallisé, ainsi que je m'en suis assuré. Le volume de ces grains est très-variable. Des mesures micrométriques m'ont donné comme dimension maxima 1/1000 de millimètre, et comme dimension minima 1/50 de millimètre. Ils présentent tous les intermédiaires possibles entre ces deux limites.

M. Ch. de la Vallée Poussin montre à la Société un gros *Conocardium (hibernicum?)* provenant des carrières de Soignies. M. A. Rutot annonce que M. G. Vincent a trouvé une limnée dans les psammites glauconifères de l'étage inférieur du système landenien à Angre. M. G. Dewalque montre une orthocère gigantesque, du calcaire carbonifère de Visé. L'échantillon mesure un mètre de long, 75 centimètres de tour à la base, 32 centimètres à l'autre extrémité, qui est brisée; il est un peu aplati et ne montre pas de cloisons. C'est bien certainement une espèce nouvelle.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 25 avril. — La Société entend la lecture d'une note de M. A. de Lasaulx, professeur de minéralogie à l'Université de Breslau, sur l'emploi du microscope ordinaire comme instrument de polarisation à lumière convergente, et sur un nouveau microscope à l'usage des minéralogistes. M. Roberto Lawley, savant paléontologue italien, fait hommage à la Société de 50 splendides spécimens de restes fossiles des poissons des collines pliocènes de la Toscane. Ces préparations sont remarquables au double point de vue du paléontologue et du micrographe; elles présentent chacune un spécimen complet et une coupe mince qui permet d'en faire l'étude au microscope. L'assemblée charge M. Rutot de lui présenter un rapport sur cet important envoi.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. — Séance du 17 avril. — Installation du Conseil de la Société élu pour la période 1878-80. — Rapport annuel, par M. Génard, secrétaire général. — Approbation des comptes de 1877-78; budget pour 1878-79. — Correspondance de Zanzibar; expédition belge-africaine. — Le Ras-de-Marée de Pavallon de Pico, 10 mai 1877, d'après une communication du capitaine Cochrane, de la marine anglaise. — Clôture de l'année sociale par le Président de la Société.

BIBLIOGRAPHIE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Bulletins. 4^e série, T. V. 1. Quelques documents relatifs au xvi^e siècle. (E. Poulet). — Jean de Beaudrenghien, bailli de la Hamaide et le Compromis des Nobles (L. Devillers). — La Charte d'affranchissement de Saint-Léger, 2 mars 1368 (G. Kurth). — Ordonnances du duc d'Albe sur les assurances maritimes de 1569-1571, avec un précis de l'histoire du droit d'assurance maritime dans les Pays-Bas (Ch. F. Reatz). — 2. Sur les expéditions des comtes de Hainaut et de Hollande en Prusse

(L. Devillers). — Note sur le grand Conseil de Philippe-le-Bon (F. Brabant). — 3. Rapport annuel. — Programme des travaux pour 1878. — Charles Quint et Philippe II jugés par M. Carovas del Castillo (Gachard). — Note sur les publications de M. von Druffel concernant Charles-Quint et le règne de ce monarque (Piot). — Attestation donnée, le 24 juillet 1568, par le notaire royal et secrétaire, Pedro de Hoyo, aux personnes qui avaient été préposées à la garde du prince don Carlos (A. Morel-Fatio). — La vie de St-Hubert, écrite par un auteur contemporain, d'après un manuscrit du Grand Séminaire de Namur (Ch. De Smoet).

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. XVII^e année. 1 et 2. Les objets étrusques d'Eygenbilsen, par H. Schuermans. — Une colonie belgo-romaine au Ravensbosch, près de Fauquemont, par Jos. Habets. — Commission royale des monuments. Résumé des procès-verbaux des séances des mois de janvier et de février 1878.

COMMISSION ROYALE POUR LA PUBLICATION DES ANCIENNES LOIS ET ORDONNANCES DE LA BELGIQUE. Procès-verbaux des séances. VI^e vol. 6^e cahier. Séance du 28 novembre 1876. — Séance du 4 décembre 1877.

L'ABEILLE. Mai. Notes critiques sur le projet de programme de l'enseignement primaire, par P. Mansion (suite et fin). — Du rôle de l'expérience et de l'observation dans l'enseignement populaire des sciences naturelles, par A. Lecomte (suite et fin). — Esquisse physique de la province de Liège, par L. Genonceaux (suite et fin).

BELGIQUE JUDICIAIRE. T. XXXVI. N^o 32. L'autonomie provinciale, par M. Faider. — N^o 33. La propriété littéraire et artistique, par G. Fuss.

LA FLANDRE. Avril. Les marins flamands — Changement de limites de la châtellenie de Warneton. — Une question d'Orient au moyen âge. (Documents inédits et notes pour servir à l'histoire du commerce de la Flandre, particulièrement de la ville de Bruges, avec le Levant)

JOURNAL DES BEAUX ARTS. N^o 8. Anciens clavicinistes flamands. Paris à travers les âges. Courbet et son œuvre. L'exposition universelle. Statuaire: du Groupe. Vente Bœrner. Chronique.

PRÉCIS HISTORIQUES. Mai. V. Baest n. L'Afrique et la civilisation chrétienne. — J. Broeckeaert. N. D. de Starwivès. — P. Liagre. L'enseignement religieux en Belgique et les lois de 1842 et de 1850. — P. Claessens. L'Eglise en Hollande depuis le xvi^e siècle. — J. Gagariu. Le P. Sineo de la Torre. — Les nationalités dans l'Empire Ottoman. — Durée des cables sous-marins. — Chant de mai. Chronique. Bibliographie. Nécrologie.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 3^e année. I. Etude sur la guerre d'Orient en Europe, par Ch. H. Gilet. — Le canon Krupp à cuirasse, par le comte A. d'Ursel. — Un nouveau manuel de tir, par P. H. — L'architecture militaire flamande et italienne au xvi^e siècle, par H. Wauwermans. — Mines militaires par le colonel Cochetoux, par E. L. — Chronique. Revue des livres.

REVUE CATHOLIQUE. Avril. L. de Monge. La philosophie de Jean-Jacques. — J. Dieters. Charles Quint à Yuste. — Mgr. de Haerne. Les progrès du catholicisme parmi les peuples d'origine anglo-saxonne. — F. Carry. Chronique religieuse de la Suisse. — L. Bossu. Chronique universitaire. — Bibliographie.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. T. XXI. 2^e liv. Influence morale et littéraire d'Euripide chez les Anciens, par R. de Block. — Olla Patella, par Aug. Scheler. — Thèmes d'imitation, par J. Grafé. — Comptes rendus périodiques. Notice nécrologique sur M. Roulez.

REVUE GÉNÉRALE. Mai. Les sciences occultes devant les sciences exactes, par le Dr E. Dosfel. — La robe de la fiancée, nouvelle liégeoise (suite), par S. Demarteau. — Marie de Médicis dans les Pays-Bas, par E. H. — La politique libérale en Suisse, par Ch. Woeste. — Le dernier poète wallon du pays liégeois, par B. — De Kulja par le Tian-Chan jusqu'au Lob-Noor. — L'instruction publique au Canada, par G. Kurth. — Les projets de communication à l'intérieur de l'Afrique, par J. de Borchgrave. — Bibliographie.

Association internationale africaine. Comité national belge. Séance publique du 1^{er} mars 1878. Brux., Muquaardt, pet. fo. fr. 2.00.

Boëns (Dr). La bière au point de vue médical, hygiénique et social. Brux., Manceaux, in-8. fr. 3.

Hoset (A.). Traité de géométrie analytique, précédé des éléments de la trigonométrie rectiligne et de la trigonométrie sphérique. Brux., Mayolez, in-8. fr. 10.

Catalogue de la Bibliothèque de F. V. Goethals. Bruxelles, Van Trigt, 1876-1878. 2 v. in-8.

Coutumes des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny, par M. N. J. Leclercq. Supplément. Brux., Gobbaerts, in-4.

Desguin (V.). De l'abus des boissons alcooliques. Anvers, Buschmann, in-8. fr. 1.00.

Everaert (L.) et J. Boucherij. Geschiedenis van klein waalsch Brabant. Anvers, De Cort, in-8. fr. 2.25.

Germain (A. J.). La question de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles, de l'hygiène et de l'agriculture. 2^e éd. Bruges, Cuyppers, 8^e, fr. 2.50.

Gilbert (Ph.). Cours d'analyse infinitésimale. Partie élémentaire. 2^e éd. Louvain, Peeters, 8^e, fr. 9.50.

Hubert (E.). Cours d'accouchements. T. I. Lierre, Van In, 8^e, fr. 16.

Lemonnier (C.). G. Courbet et son œuvre. Paris, Lemerre, gr. 8^e, portr. et eaux-fortes, fr. 8.

Licot (Ch.) et Em. Lefèvre. Abbaye de Villers-la-Ville. Description des ruines avec plans et dessins. Brux., Decq, 1877, 8^e, fr. 3.25.

Loise (Ferdinand). Etudes sur l'Allemagne moderne. Brux. Muquardt, 1878, 8^e, fr. 6.

Massaliki (U. Wareg.). Essai sur la richesse matérielle de la Belgique. Louvain, Lefever, 8^e, fr. 0.75.

Académie des sciences morales et politiques. Séances et travaux. Avril. Abélard (*suite et fin*), par Ch. Levêque. — Lettres intimes de Henri IV, avec introduction et notes de L. Dusieux, par E. Bersot. — La transportation pénale, par Ch. Lucas. — Rapports et communications. — Guerre de la succession d'Espagne (*suite*), par H. Reynald. — L'organisation de l'instruction publique dans les Etats du Nord, par C. Hippeau.

Journal des Economistes. Avril. Fonction, usage et abus de la statique, par G. J. Shaw-Lefèvre. — La question des chemins de fer en Allemagne, par Ch. Baum. — Les réformes postales et télégraphiques, par P. Bonnaud. — Les bibliothèques publiques aux Etats-Unis, par L. Bourgeois. — A propos du rachat et de la réorganisation des grandes lignes de chemins de fer, par Ad. Blaise. — Bulletin. Société d'économie politique. Comptes rendus. Chronique. Bibliographie.

Edinburgh Review. Avril. Sir Erskine May's Democracy in Europe. — Barry Cornwall's life and poems. — Scepticism in geology. — Three scottish teachers. — Browning's Agamemnon and Campbell's Trahinnia. — The age of bronze. — A noble queen. — The naval strength of England. — Torreno's Memoirs of lord Melbourne. — The present and the future of the East.

Quarterly Review. The Crown and the Constitution. — The Church in the West Riding. — Giordano Bruno and Galileo Galilei. — Naval education. — The princes of India and the proclamation of the Empire. — Lecky's History of the eighteenth Century. — Legislation of the Commonwealth. — Life and times of James Madison. — The aggressions of Russia and the duty of England.

Rivista europea. 1^{er} avril. Il processo di Galilei e la moderna critica tedesca. (Scartazzini). — Monti e l'eta che fu sua. (C. Cantù). — La tassa detta milizia da mar. (A. J. de Johannis). — Poesie. (G. Garollo). — Guido Cavalcanti. (N. Annone). — Teoderico re dei Goti e degl' Italiani. (G. Garollo). — Commemorazione di Sua Maestà Vittorio Emanuele II. (A. Selmi). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna di meteorologia. — Note scientifiche. — Buletino bibliografico. — 16 avril. Incidenti di diplomazia fiorentina a Roma nel secolo XVI. (A. Bertolotti). — Una bugia romana di Volfrango Goethe. (A. Ademollo). — Il papato e il diritto pubblico. (M. Dini). — Monti e l'eta che fu sua. (C. Cantù). — Gli studi storici in Italia dopo il 1857. (A. Cosci). — La tassa detta milizia da mar. (A. Jehan de Johannis). — La Saffo storica ed il mito di Saffo e Faone. (L. Modona). — Ralph e Bianca. — I limiti delle cognizioni naturali. (Von Naegeli). — Archeologia. Rassegna letteraria, etc.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRONICQUE

contenant l'Etat ancien et moderne

DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES

des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy

par

PAUL DE CROONENDAEL

Greffier des finances du roy

publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée

par

LE COMTE DE LIMMINGHE

Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212).

Grand in-4^o, avec armoiries enluminées et planches, 25 francs. — Quelques exemplaires, avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau papier de Hollande.

CATALOGUE

DE

Livres, Manuscrits

ET ESTAMPES

EN VENTE AUX PRIX MARQUÉS

In-8^o de 88 pages.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE

par

JULES FRÉDÉRIC FABER

4 volumes in-8^o.1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère.* — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante.*

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les sept premiers fascicules sont en vente.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 91 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

En vente chez

H. V. VAN GOGH

58, rue Montagne de la Cour

REINHARD KEKULÉ

Griechische Thonfiguren aus Tanagra

LES TERRES CUITES GRECQUES DE TANAGRA

Précieux spécimens de sculpture polychrome. M. Kekulé a choisi les types les plus caractéristiques; un excellent artiste, M. Ludwig Otto, les a reproduits en dix-sept planches qui, pour le dessin, la gravure, le coloris ne laissent rien à désirer. Cet album splendide est accompagné d'un texte savant et précis. (*Athenaeum belge.*)

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine. 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 10 — 19 MAI 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — F. NÈVE. Chronique de Barhebraeus, éditée par J.-B. Abbeloos et T.-J. Lamy. — Compte rendu du Congrès de 1877 organisé par le Cercle artistique d'Anvers. — Etudes sur l'Allemagne moderne, par F. Loise. — Un nouveau Rubens au Musée d'Anvers. — L'expédition belge dans l'Afrique centrale. — Manifestation en l'honneur de M. B.-C. Du Mortier. — Les plantes insectivores. — Les bibliothèques publiques aux Etats-Unis. — Nouvelles. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Gregorii Barhebraei Chronicon ecclesiasticum. Edid. J.-B. Abbeloos et Thomas Jos. Lamy. Lovanii, excudebat Car. Peeters. III tomi in-4^o (t. I, 1872, pp. XXXII, col. 456; t. II, 1874, col. 457-936; t. III, 1877, col. 652). Paris, Maisonneuve. (Textes syriaque et latin).

Quand, à l'époque de la Renaissance, l'étude des langues sémitiques fut mise en honneur dans la plupart des écoles de l'Europe, la Belgique y prit part avec zèle, et elle eut même le privilège de l'initiative dans la culture d'un des idiomes araméens de cette famille, le syriaque, qui vint compléter utilement celle de l'hébreu. Un savant brabançon, André Masius ou Maes, de Lennick, la transporta, il y a trois cents ans, de Rome dans nos provinces; il la fit servir à l'ornement de la célèbre Polyglotte, imprimée chez Christophe Plantin; il publia au tome VI de cette Bible royale les linéaments d'un lexique et d'une grammaire syriaques; il fit également connaître, dans des versions latines, de curieux documents encore inédits composés en cette langue. (Voir Paquot, *Mémoires*, tome II, pp. 274-278).

Mais, pendant deux siècles, on ne vit plus personne chez nous se frayer une voie dans cette branche de l'orientalisme, qui fit de rapides progrès en Italie sous l'impulsion des savants de la famille Maronite des Assémani.

De nos jours a eu lieu une vraie renaissance des études syriaques : on l'attribuerait non uniquement à l'essor qu'a pris l'enseignement de l'arabe et d'autres langues sémitiques; on en trouverait la raison dans l'acquisition d'un nombre considérable d'antiques *codices*, provenant du monastère de Nitria en Egypte, dans le désert de Scété; cette collection d'ouvrages authentiques, dont plusieurs manquent parmi les monuments syriaques fort précieux du Vatican et de l'ancienne Bibliothèque du Roi, a passé au Musée britannique, où elle a été l'objet des recherches de nombreux savants de tout pays.

Le D^r W. Wright, aujourd'hui professeur à Cambridge, en a fait la description dans un catalogue splendide et détaillé (3 vol. in-4^o, 1870 et ann. suiv.). De son côté, M. H. Zo-

tenberg a donné un excellent Catalogue des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale (Paris, 1874, in-4^o). Il faut aussi tenir compte, pour juger de l'importance qu'a prise la littérature syriaque, de la publication de livres méthodiques de grammaire, faite à la suite de l'ouvrage vanté de Hoffmann, et surtout de la publication si longtemps attendue d'un grand dictionnaire, d'un trésor de la langue syriaque : c'est à l'imprimerie Clarendon d'Oxford qu'ont paru les premiers fascicules in-folio de ce répertoire, sous la surveillance du docteur Payne Smith, doyen de Cantorbéry : on y trouvera quantité de précieux articles lexicographiques rédigés, d'après les livres imprimés et surtout d'après les manuscrits, par plusieurs orientalistes d'une vie longue et laborieuse, Etienne Quatremère en France, et George Bernstein en Allemagne, sans parler de bien d'autres linguistes estimés.

Si cette partie de l'érudition orientale a eu de nos jours de zélés promoteurs en Angleterre, en France, en Hollande, en Allemagne, il est de fait qu'elle a repris sa place dans les travaux de la nouvelle Université de Louvain. Mgr J. Th. Beelen en a fait une large application à son interprétation de l'écriture sainte, et il a mis au jour, d'après un manuscrit d'Amsterdam, la version syriaque des deux livres de S. Clément romain de *Virginitate*, perdus dans l'original grec (Louvain, 1856, 1 volume in-4^o). Il s'était procuré lui-même, aux fonderies de Leipzig, un double corps complet de caractères syriaques, et il en a concédé l'usage à deux de ses élèves les plus distingués, MM. Lamy et Abbeloos, tous deux docteurs en théologie. Le premier s'en est servi pour l'impression de deux *anecdota*, tirés des manuscrits de Paris, un traité concernant les rites de la Sainte Eucharistie chez les Syriens (1859), ainsi que les actes d'un concile trop peu connu, tenu en 411, à Séleucie (1868); le second a reproduit en caractères originaux les documents copiés au Vatican, pour composer sa monographie sur la vie et les écrits de S. Jacques de Saroug, évêque syrien du vi^e siècle (Louvain, 1867, 1 volume in-8^o). M. Lamy, qui avait donné pendant vingt ans environ les cours de grammaire sémitique à la faculté de théologie, a succédé à Mgr Beelen, depuis peu d'années, dans la chaire d'exégèse biblique.

Un peu plus tard, ces deux habiles philologues, sortis de la même école, ont uni leurs efforts pour mettre au jour une composition historique qui fait époque dans la littérature syriaque, la grande Chronique de Barhebraeus, dont une première partie avait seule été publiée. Il s'agit d'un écrivain du xiii^e siècle, qui a possédé la plus vaste érudition parmi les chrétiens d'Orient au temps des Croisades. Grégoire Barhebraeus, appelé aussi Aboulfarage, naquit en 1227, à Malatia, l'ancienne Mélitène; mais la plus grande partie de sa jeunesse se passa à Antioche, et il poursuivit ses études pendant les invasions des Tartares Mongols dans l'Asie occiden-

tale. Promu à l'évêché d'Alep, il fut sacré à quarante ans Primat de l'Orient, ou *Ma-phrian*, relevant du patriarche seul pour toute l'église des Jacobites, à laquelle il appartenait. Il avait conservé cette dignité, quand il mourut en 1286, à Maradjah ou Méraghah, ville de l'Aderbaïdjan. Barhebraeus, qui connaissait plusieurs langues, fut un écrivain fort habile en prose et en vers dans l'idiome de sa nation : ses productions syriaques, restées inédites jusqu'à ces derniers temps, ont un caractère encyclopédique, comprenant à la fois la théologie, l'exégèse, la philosophie, la grammaire, la chronologie et l'histoire.

On n'a publié que des fragments des écrits plutôt théologiques du prélat jacobite. Par contre, ses traités de philologie ont été savamment analysés : M. l'abbé Paulin Martin, qui a autographié les œuvres grammaticales de Barhebraeus en deux volumes, a inséré, principalement dans le *Journal Asiatique* de Paris, de curieuses dissertations sur l'alphabet, la ponctuation, l'orthographe de la langue syriaque, et restitué la *Massore*, ou la tradition de la bonne lecture, chez les Syriens. Cependant le principal titre de l'écrivain oriental à la célébrité dans notre occident, c'est à coup sûr son travail de chronologie et d'histoire qui dépasse de beaucoup toutes les productions du même genre dans sa nation. Il a pour titre *Chronographie*, et il se partage en deux sections, l'une qui résume les événements de l'histoire générale, politique et civile, jusqu'à son temps; l'autre qui comprend les annales du christianisme depuis la prédication apostolique, mais qui donne avec beaucoup d'extension la succession des chefs des Eglises orientales, divisées en plusieurs sectes depuis les conciles d'Ephèse et de Chalcedoine au v^e siècle. C'est ici qu'on découvre une masse de faits restés ignorés chez les Grecs comme chez les Latins; c'est l'histoire d'une chrétienté séparée du monde occidental par la force des choses.

La première partie de la *Chronographie* avait été imprimée en syriaque et traduite en latin, au siècle passé, par Kirsch et Bruns (Goettingen, 1788, 2 v. in-4^o) : l'histoire ancienne y est partagée en onze dynasties depuis les patriarches d'Israël jusqu'aux souverains des Mongols. Cependant, quel que soit le mérite de cette édition, elle avait besoin d'être améliorée à l'aide des corrections que plusieurs érudits ont recueillies pour la compléter quelque jour. Mais il n'existait de la seconde partie qu'une analyse faite par J. S. Assémani dans sa *Bibliotheca orientalis*, au point de vue de l'histoire religieuse, mais prouvant suffisamment que les communications orientales n'avaient pas manqué d'activité littéraire. Or, c'est ce corps de la chronique de Barhebraeus qui a été l'objet des recherches et des études persévérantes de MM. Abbeloos et Lamy; ils n'ont reculé devant aucune peine pour en établir et en restituer le texte complet d'après des copies faites de leur main dans les Bibliothèques de l'An-

gleterre ; si la base de cette édition est un précieux manuscrit du Musée britannique, deux autres manuscrits d'Oxford et de Cambridge leur ont fourni bon nombre de leçons et de variantes imprimées à la fin du second volume. Convaincus que le premier commentaire d'un pareil ouvrage est une version latine, les éditeurs ont mis en regard une version littérale de tous les textes, d'un bout à l'autre de leur publication ; mais en même temps ils ont multiplié les notes philologiques pour discuter le sens des mots, et, d'autre part, élucidé de nombreux passages au point de vue de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie, avec une érudition de bon aloi.

Il y a une richesse extraordinaire de renseignements dans la chronique proprement ecclésiastique de Barhebraeus. Après les noms des pontifes de l'ancienne loi depuis Aaron, viennent ceux des premiers patriarches d'Antioche, en tête desquels est saint Pierre ; et, le schisme consommé, les noms des patriarches Jacobites ou Monophysites, chefs spirituels d'une secte fort puissante surtout dans la Syrie occidentale. L'auteur a dressé une seconde liste des prélats de son église, celle des primats d'Orient, les *Maphrians* ou "consécrateurs" ayant joui d'une grande autorité, quoique subordonnés aux patriarches Jacobites ; il a retracé aussi la succession des patriarches des Nestoriens, qui se sont maintenus isolément dans les contrées orientales de la Syrie. Si courte que soit la mention des événements de chaque règne, le chroniqueur donne une juste idée des rivalités survenues entre les chefs des différentes églises, et des calamités qui ont souvent menacé l'existence de ces églises sous des envahisseurs et conquérants de religion musulmane ; il exprime en toute occasion son sentiment sur les chrétiens de sa nation restés unis aux sièges de Rome et de Constantinople, et il témoigne de la défiance et même de l'inimitié pour les Francs, dont la domination aurait pu compromettre l'indépendance et la juridiction du patriarcat national.

Les consciencieux éditeurs de Barhebraeus ont compulsé soigneusement tous les documents orientaux des mêmes bibliothèques pour compléter les listes des patriarches et primats de la Syrie depuis le XIII^e siècle jusqu'aux temps modernes ; ils ont rétabli la succession des patriarches unis à Rome, parmi ceux qui ont pris la dénomination de Chaldéens en se séparant des derniers débris des communautés nestoriennes. Enfin, ils ont placé, à la fin du tome III, un index général de tous les noms propres cités dans ces annales du christianisme oriental, et facilité de la sorte les recherches de ceux qui y chercheraient des notices spéciales ou bien des synchronismes historiques.

FÉLIX NÈVE.

Compte rendu du Congrès artistique de 1877 organisé par le Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers. Anvers, J.-E. Buschmann, 1878. 1 vol. in-4^e.

Le compte rendu des séances du congrès organisé en 1877, à l'occasion du troisième centenaire de Rubens, par le Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers, a toute la précision et un peu aussi la sécheresse des recueils de documents officiels. On y trouve d'abord le modèle des invitations lancées par le comité, le programme des questions et la liste des adhérents au congrès. Viennent ensuite les procès-verbaux des séances particulières des sections et des assemblées générales, enfin une relation des

fêtes artistiques avec discours, toasts, le tout recueilli par la sténographie et reproduit textuellement, on serait presque tenté de dire photographiquement.

On n'est pas tout à fait d'accord sur la question de l'utilité des congrès. Les uns sont d'avis qu'ils rendent de grands services aux sciences, aux lettres et aux arts. D'autres affirment, au contraire, qu'ils sont absolument stériles. Il y a de l'exagération dans ces deux opinions. Les congrès sont des occasions de voyages agréables, de fêtes brillantes et de causeries intéressantes entre gens qui aiment à se rencontrer. Voilà comment il faut les considérer.

Il y aurait peut-être des réformes à introduire dans le mode d'organisation des congrès et particulièrement dans la rédaction de leurs programmes. Quelques personnes plus ou moins autorisées, pour nous servir d'un mot à la mode, se réunissent et posent, de leur autorité privée, les questions qui seront discutées dans les assises scientifiques auxquelles elles convient des hommes éminents des deux mondes. Ne serait-il pas plus rationnel de faire appel aux notabilités de la science ou de l'art dont on se propose de s'occuper, en les invitant à adresser d'avance au comité des questions parmi lesquelles l'assemblée choisirait celles qui mériteraient d'être mises en délibération ? Il y aurait chance d'avoir, ainsi, des sujets de discussion intéressants.

Parmi les questions portées au programme du Congrès d'Anvers, il en était qui ne pouvaient guère être discutées sérieusement et avec l'éventualité d'une solution. Celle-ci par exemple :

"Quelle est la signification de Rubens dans l'art ?"

Et cette autre :

"Quelle est l'influence de la démocratie dans l'art ?"

Quant à cette question : "Comment pourrait-on donner un plus grand élan à la peinture monumentale et lui rendre l'importance qu'elle avait jadis, spécialement dans notre pays", il n'était pas besoin d'un examen approfondi et d'une longue discussion pour la résoudre. Il suffisait de dire que le moyen de donner un plus grand élan à la peinture monumentale, c'est de commander aux artistes des travaux appartenant à ce genre de peinture.

A une question ainsi formulée : "N'est-il pas désirable dans l'intérêt de l'art et des artistes, de rendre accessibles à tous les richesses disséminées dans les divers établissements relevant des pouvoirs publics", que pouvait-on répondre, si ce n'est : "assurément."

On finira par reconnaître, nous en sommes convaincu, qu'il n'est pas donné, généralement, assez de soin à la composition du programme des congrès, et que le choix des questions devrait être fixé par d'autres moyens que ceux qu'on emploie actuellement.

Quoi qu'il en soit, si l'on n'a pas toujours discuté les questions portées au programme du congrès d'Anvers, on a causé autour ou à côté de ces questions ; parfois on a parlé d'autre chose, et l'on a eu la satisfaction d'entendre discourir des artistes célèbres que l'on connaissait comme praticiens plutôt que comme théoriciens ou comme philosophes.

La publication faite par les soins du Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers renferme une très-complète et très-fidèle relation du Congrès de 1877. Peut-être, seulement, la révision du travail des sténogra-

phes aurait-elle pu être faite avec plus d'attention. Dans une séance du Comité de législation (21 août), M. Meissonnier parle à deux reprises des œuvres de Gros, le célèbre auteur des *Pestiférés de Jaffa* et à deux reprises le sténographe écrit GRAUX. De pareilles méprises, dans un écrit ayant l'art pour objet, sont du plus malheureux effet.

Z.

Histoire de la poésie. Etudes sur l'Allemagne moderne, par Ferdinand Loise. Bruxelles, Muquardt, 1878, 1 vol. in-8^e.

Ce volume, qui fait suite à l'*Allemagne dans sa littérature nationale*, est le cinquième que M. Loise consacre à l'histoire de la poésie, œuvre considérable, et qui, s'il faut en juger par les développements des dernières parties, n'est pas près d'être terminée. M. Loise se demande s'il n'a pas entrepris une tâche au-dessus de ses forces. L'ardeur avec laquelle il l'a poursuivie jusqu'ici sans se laisser rebuter par les difficultés qu'il rencontrait, permet de croire qu'il mènera à bonne fin ce travail utile et intéressant, et qui, au point de vue de la vulgarisation, réunit assez de qualités pour mériter l'attention du public lettré.

Les *Etudes sur l'Allemagne moderne* nous présentent un tableau de l'état des lettres au dix-septième siècle et au dix-huitième jusqu'à Lessing.

Les deux écoles de Silésie, dont M. Loise esquisse l'histoire dans la première partie de son livre, ne produisirent guère que des œuvres d'imitation, dépourvues de vitalité, mais dans lesquelles on trouve un commencement d'épuration de la langue. A ces premières tentatives se rattachent les noms de Martin Opitz, Paul Flemming, André Gryphius, Frédéric de Logau, dont les disciples se perdent dans la recherche d'une forme maniérée. La seconde école de Silésie ne nous offre plus qu'emphase, grossièreté et mauvais goût.

C'est au début du dix-huitième siècle que se prépare l'éclosion du génie national, par la lutte que se livrent deux écoles, dont l'une a pour chef Gottsched. La littérature française régnait à cette époque en souveraine dans toute l'Europe. Gottsched s'en fait une arme pour réagir contre les défauts de la seconde école de Silésie. Un moment maître des esprits, grâce au dégoût qu'inspiraient les excès de cette école, il trouve un adversaire dans Bodmer, qui, dit M. Loise, entreprit de rendre à l'imagination son empire dans le domaine de l'art, opposa à ses productions artificielles la poésie lyrique et descriptive, et ouvrit les voies à la grande littérature classique du dix-huitième siècle.

Les chefs-d'œuvre qu'il vit naître ont subi son influence, et, bien que sa critique fût incomplète et son imagination sans ailes, l'art lui doit une reconnaissance indélébile pour l'élan qu'il a donné à une des plus fécondes et des plus grandes époques de la littérature universelle... L'Allemagne sentit qu'elle avait trouvé sa voie, la voie large, la voie du grand art, et que les poètes qui allaient y marcher ne tarderaient pas à découvrir le secret des œuvres immortelles. C'est alors que parurent les trois premiers chants de la *Messiede*, publiés en 1748. Bodmer et son école les accueillirent avec un enthousiasme indicible. Gottsched attaqua violemment la nouvelle épopée. Mais il était vaincu : son règne, le règne de la poésie artificielle, était passé.

M. Loise n'admire pas la *Messiede*. Nous n'examinerons pas les raisons qu'il allègue pour démontrer que le poème est faux et dangereux au point de vue de la foi ; mais

nous sommes d'accord avec lui pour reconnaître que Klopstock a abusé du merveilleux, que, dans la seconde partie notamment, cette longue série d'apparitions et de résurrections de patriarches, de prophètes et de bienheureux, pour faire cortège au Christ ressuscité, les effusions lyriques, qui cèdent le plus souvent la place au récit, les chants de triomphe succédant aux chants de deuil, les extases, les sentiments d'exaltation pieuse, tout cela paraît, aujourd'hui surtout, bien monotone. Ce qui manque à la *Messiede*, c'est l'élément humain; ce n'est pas une épopée, c'est un hymne épique. Le Christ, en qui le poète ne voit que la nature divine, plane constamment, il n'agit pas, et tout disparaissant devant lui, le poème fatigue, parce que l'action fait constamment défaut. Le sujet n'offrait-il aucun élément d'intérêt humain et dramatique? Qu'on se figure groupés autour du Sauveur les Juifs et les Romains, les pharisiens, les disciples, les apôtres, le poète s'inspirant de l'esprit national juif et ayant toujours les yeux sur le sort de l'Eglise, de même que Virgile, dans l'*Enéide*, s'inspirait de l'idée de l'Etat romain. Herder trouve qu'au point de vue chrétien il y avait là un élément d'intérêt supérieur, en même temps que de vie et de mouvement. Mais M. Loise n'examine pas ces suppositions, et, s'il les avait rencontrées, il y aurait répondu par ce mot de Lamartine, qui est la condamnation de toute tentative d'épopée chrétienne: « Le christianisme ne peut avoir d'épopée, parce qu'il a la Bible. Quand on chante ses croyances, on est bien près de les profaner. » L'auteur des *Etudes* est loin, du reste, de méconnaître le mérite littéraire de Klopstock et l'influence qu'il a exercée: il a la gloire, suivant lui, d'avoir définitivement ouvert à la littérature allemande sa véritable voie; il personnifie le génie allemand, son esprit mystique et rêveur, ses ardeurs enthousiastes, son patriotisme sincère, ses aspirations sans bornes. La jeunesse se reconnut en lui, et c'est ce qui le rendit populaire. On ne soupçonnait même pas que la langue allemande pût s'assouplir à ce point, qu'elle fût si riche en harmonie. On exalta le poète qui flattait le sentiment national en lui découvrant comme par enchantement les ressources que l'on possédait.

Dans un excellent parallèle, M. Loise oppose à Klopstock le véritable réformateur de la littérature allemande, Lessing :

Entre Klopstock et lui, il n'y a aucune ressemblance de nature. L'un, c'est la sensibilité élégiaque, la foi, la piété, l'enthousiasme; l'autre, c'est l'esprit, la raison, le discernement, l'action, la discussion, la lutte sans trêve ni repos. Klopstock, enfin, c'est la poésie; Lessing, c'est la critique. Ils n'ont de commun entre eux que leur dévouement à l'art et à leur pays qu'ils ont voulu doter d'une littérature originale. Mais l'influence de Lessing devait être plus efficace et plus durable que celle de Klopstock, parce qu'il avait mieux compris les conditions de l'art, les besoins de son temps et les tendances de l'esprit moderne.

Lessing, dont l'œuvre gigantesque clôt glorieusement et domine la période que comprennent les *Etudes sur l'Allemagne moderne*, est apprécié par M. Loise avec une grande impartialité et une indépendance qu'on ne saurait assez louer. L'étude que l'auteur lui consacre, n'occupe pas moins de la moitié du volume, et nous regrettons de devoir nous borner à en signaler le mérite. Un extrait de la conclusion permettra d'apprécier le point de vue auquel l'auteur s'est placé.

Son regard ne voyait rien au dehors, il était retourné en dedans. Mais si le critique et le penseur

faisaient tort au poète, il apporta dans cette gymnastique de la raison, dans cet esprit de recherche qui le caractérise, une puissance d'investigation qui illumina toutes les voies et tous les horizons de la pensée. Ce grand mouvement dans la poésie dramatique, dans la critique, dans la philosophie et dans la controverse, qui fit naître une si brillante floraison et une si riche moisson d'esprits supérieurs et d'œuvres remarquables, c'est lui, Lessing, qui en fut le vrai moteur. Jamais on ne vit dans une existence relativement courte un tel remueur d'idées et de questions. Personne ne fait plus penser: c'est là son originalité et ce sera là sa gloire. Il fut par excellence un esprit créateur: créateur dans le drame, créateur dans la critique littéraire, créateur dans l'esthétique, créateur dans l'apologie du christianisme. Goethe, à qui il ne sut pas rendre justice à ses débuts, parce qu'il avait l'âme trop saine pour comprendre la maladie morale de Werther, lui a décerné avec raison le titre d'homme de génie. Génie! je le crois bien. A qui donc appartiendrait ce titre, s'il était refusé à ceux qui, avec le levier de la parole, soulèvent tout un monde: le monde de la pensée dans toutes les directions. C'est un des éclaireurs de la grande armée pacifique qui marche, calme, sereine, indomptée, aux conquêtes de l'intelligence. Le nom de Lessing se confond avec l'idée même du progrès, et l'étude de ses ouvrages, qui sont moins des monuments que des pierres d'attente pour les constructions de l'avenir, ne peut que servir, dans l'ordre intellectuel et moral, la double cause de la conscience et de la vérité.

C'est sur ce ton chaleureux qu'est écrit le livre de M. Loise. On sent que l'auteur y a mis toute son âme; mais, pour être juste, il faut dire aussi qu'il n'a pas toujours évité les excès auxquels l'exposait sa manière d'entendre la critique. Il se laisse entraîner parfois hors de son sujet et plus qu'il ne convient, à notre avis, en pareille matière. Si, comme on peut le prévoir, M. Loise publie une nouvelle édition de son livre, nous l'engageons, non pas à modifier son style, ce serait trop exiger, mais au moins à élaguer certaines apostrophes et des digressions qui nous paraissent déplacées dans un cours d'histoire de la littérature.

T.

NOTES ET ÉTUDES.

UN NOUVEAU RUBENS AU MUSÉE D'ANVERS.

Le Musée d'Anvers vient de s'enrichir d'une œuvre capitale de Rubens, un portrait d'homme à mi-corps, de la meilleure qualité de peinture. Ce portrait est bien connu des amateurs. Non-seulement il faisait autrefois partie d'une collection célèbre: la galerie Van Saceghem, mais il a été gravé, ainsi que son pendant — un portrait de femme — par le graveur Spruyt. Les deux toiles ont été décrites par Smith, sous les numéros 880 et 890 de son *Catalogue Raisonné*. La femme fait actuellement partie du cabinet Wilson.

Le personnage représenté dans la toile du Musée d'Anvers, semble âgé d'une quarantaine d'années. Il est blond et porte une barbe légère. Il est vu presque de face et complètement vêtu de noir. Le pourpoint est de satin broché, le manteau de drap, et ce manteau, ramené horizontalement à la hauteur de la poitrine, est serré au corps par le bras gauche allongé, qui tient le chapeau, visible seulement en partie.

La main droite repliée repose sur la hanche. La tête ressort vigoureusement sur une large draperie rouge. Elle est d'un admirable modelé.

Une large collerette plissée recouvre le haut du buste et touche à l'emmanchure du pourpoint.

Nous avons constaté au sujet de cette collerette un détail curieux. Le personnage

portait d'abord une fraise à tuyaux, et, par l'effet perspectif, la tête se détachait sur cette partie du costume dont le bord extrême gagnait la crête de l'oreille. Mais la mode changea et la fraise à tuyaux perdit de sa raideur pour disparaître, comme on sait, vers le milieu du XVII^e siècle. Sans doute par un caprice de son modèle, Rubens fut contraint de modifier la collerette primitive ou la rabattant. Mais les traces de la première version sont encore visibles.

Le portrait dont il s'agit et son pendant avaient été adjugés à la vente Van Saceghem à M. le comte de Cornelissen au prix de 11,100 francs les deux. Il y a vingt-sept ans de cela. Nous croyons savoir que l'homme seul a été payé plus du double par le Musée d'Anvers, et c'est peu de chose assurément.

II. II.

L'EXPÉDITION BELGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

L'Association internationale d'Afrique vient de publier le premier rapport que la direction a reçu de M. Cambier, qui a pris, après la mort de M. le capitaine Crespel, le commandement de l'expédition de la Côte orientale. Le voyage dont ce rapport rend sommairement compte, n'était qu'un simple essai, fait dans le but de s'assurer de la possibilité de se servir de chariots attelés d'ânes ou de bœufs, comme au cap, dans la région qui s'étend entre Zanzibar et le lac Tanganika. Commencé le 16 janvier, deux jours après la douloureuse perte de M. le Dr Maes, ce voyage s'est terminé le 5 mars; il avait pris 24 jours à l'aller, 15 seulement au retour. Le terme extrême atteint dans cette course est appelé *Kwa-Kiora*, à la limite orientale de l'Ousagara, à une distance présumée d'environ 150 kilomètres de la mer.

C'est là que M. Cambier rencontra l'expédition de M. Ph. Broyon, qui lui fit le plus cordial accueil, mais ne put que lui communiquer le désastreux résultat de l'expérience qu'il venait de tenter.

Nous trouvâmes à Kiora 6 voitures appartenant à M. Broyon. Tous ses bœufs étaient morts, et des 19 ânes qu'il avait emmenés, un seul était encore en vie. Les missionnaires anglais qui s'étaient établis à Kilussa, à cause de l'insalubrité de Kiora, se trouvaient dans les mêmes conditions, et avaient fait demander 80 bœufs à Mirambo pour renouveler leurs attelages. Cette grande mortalité des bestiaux doit être attribuée aux fatigues de la route et surtout aux morsures de la « Tsetse ». M. Mackay, que nous avons rencontré lors de notre retour, nous signale la présence de cette mouche dans la vallée du Wame, où on la supposait inconnue, et M. le Dr Kirk, consul anglais à Zanzibar, me confirma plus tard le fait de la façon la plus positive, car il possédait des spécimens de ce terrible insecte recueilli sur la route de Mpwapwa.

M. Broyon nous déconseilla fortement de tenter l'essai des chariots. Ce que nous avons vu suffisait déjà pour nous faire comprendre la sagesse de ce conseil; mais l'aspect du pays à notre retour devait nous prouver clairement l'impossibilité pour notre expédition de faire usage des voitures.

Les espérances qu'avait fait naître l'heureuse tentative de M. Price, semblent donc être encore loin de devoir se réaliser. Peut-être s'y est-on pris un peu trop à l'américaine, en voulant d'emblée se transporter avec des attelages au cœur du pays. En Afrique plus que partout ailleurs, les progrès doivent être lents, et c'est pas à pas, mètre par mètre qu'il faudra conquérir le terrain, surtout dans la zone maritime, où les obstacles sont plus nombreux. Quant à la *Tsetse*, sa présence est sans doute un malheur, mais il ne faut

drait pas s'en exagérer l'importance. En arrière de l'Usagara et dans la plus grande partie de l'Afrique centrale, on rencontre de nombreux troupeaux de bœufs; le fatal insecte n'y existe donc pas. On sait, au surplus, par les expériences faites au Transvaal que la *Tsetse*, dont les essaims hantent de préférence les fourrés couverts et humides, recule devant la culture. Tout espoir n'est donc pas interdit pour l'avenir; en attendant pourquoi n'essaierait-on pas de l'éléphant pour la traversée de la région infestée?

Mais l'expédition belge a un autre objectif; elle doit passer outre pour gagner directement l'intérieur et y fonder une station. C'est ce qui va être fait prochainement. M. Cambier, qui a eu la douleur d'apprendre à son retour la mort de son chef et compagnon d'armes, M. Crespel, est en ce moment même à la veille de repartir pour l'intérieur; il sera accompagné de M. Wautier et de M. le Dr Dutrieux, qui ont dû le rejoindre dans le courant de ce mois à Zanzibar. M. Marno, qui a fait de concert avec M. Cambier l'excursion sur la route de Mpwapwa, a renoncé à l'idée de suivre ultérieurement l'expédition et est reparti pour l'Europe.

En résumé, le rapport de M. Cambier est fort intéressant; il annonce un explorateur énergique et vigoureux, qui possède de l'esprit d'observation, et, ce qui ne gâte jamais rien, l'art de rendre compte en bons termes de ses travaux et de ses impressions. Malgré des circonstances de température défavorables, sa santé paraît n'avoir pas été sérieusement éprouvée. Une gastralgie, trois jours de fièvre ont été le tribut payé au climat. Avant de déposer ces pages, que tout le monde parcourra avec un vif intérêt, nous en détachons le tableau pittoresque que voici d'une marche de caravane en Afrique :

Dès les premières lueurs du jour, vers 5 1/2 heures du matin, le kirangosi (guide) avec sa trompe sonne le réveil. Les nègres à grand-peine se décident à se lever, ils roulent paresseusement leurs nattes et les ajustent sur leurs fardeaux, plient la tente, emballent les ustensiles qui ont servi la veille, et se mettent lentement en route. Le kirangosi marche en tête, le drapeau déployé, et anime au son de son instrument les porteurs encore endormis. L'Européen avale rapidement un peu de café et marche à la queue. Au bout de peu de temps, le brouillard et la rosée ont trempé les voyageurs et réveillé les plus engourdis; le pas s'accélère, les conversations s'engagent, et on ne songe à s'arrêter qu'au bout de 2 à 3 heures. Ce premier repos dure de 20 à 30 minutes. Vers 7 heures, le soleil a ordinairement percé la brume, et vers 8 heures ou 8 1/2 heures, toute trace de rosée a disparu. La chaleur commence alors à se faire sentir d'une façon incommode, et, dès 9 heures du matin, il est prudent pour les blancs de s'abriter sous un parapluie. La caravane déroule son long ruban le long d'un sentier étroit, faisant les zigzags les plus capricieux et les moins justifiables. Chaque obstacle sur la route est signalé de la tête à la queue de la caravane; un trou, une pierre, une racine, etc., ces mots passant de bouche en bouche, mais le cri le plus redoutable est celui qui indique la présence de bandes de fourmis. Quel que soit le fardeau que le porteur ait sur la tête, vous le voyez traverser l'espace dangereux en courant et en frappant fortement le sol à chaque pas. Après le premier repos, on en fait ordinairement d'autres toutes les heures pour permettre aux traîneurs et aux éclopés de rejoindre. La longueur des étapes est ordinairement réglée d'après les difficultés de la route et aussi par l'éloignement des villages où on peut se procurer des vivres et de l'eau. Dès qu'on arrive au camp, les hommes déposent leurs fardeaux, reçoivent leur paie journalière en coton et se dispersent pour acheter leur nourriture. Celle-ci se compose généralement de riz ou de millet (mtama) qu'on broie dans des mortiers creusés dans un tronc d'arbre, avec des pilons en bois très-dur. Les nègres se réunissent à 6 ou 8 et font bouillir leur farine dans des pots en terre qu'ils transportent avec

eux. Quand le manger est prêt, ils s'assoient en rond, et dédaignant de se servir de cuillère, prennent leur repas en portant à tour de rôle la main au plat. Dès que le jour commence à baisser, ils vont couper de l'herbe ou des roseaux pour servir de matelas, étendent leur natte au-dessus et se couchent en rond autour de la tente de leur chef. Des conversations animées se prolongent jusque bien tard dans la nuit et enfin le silence n'est plus troublé que par le ronflement des dormeurs, le jappement lointain du chacal et les hurlements de l'hyène. x.

MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE M. B.-C. DU MORTIER.

Les lecteurs de l'*Athenæum* connaissent par les comptes rendus qu'ont publiés les journaux, les détails de la manifestation qui a eu lieu au Jardin botanique de l'Etat, le 5 mai, à l'occasion de l'inauguration du buste de l'éminent président de la Société de botanique de Belgique. Les services rendus à la science par M. Dumortier datent d'une époque que la génération actuelle ne connaît qu'imparfaitement. MM. Muller, président de la société Linnéenne, et Piré, membre du Conseil de surveillance du Jardin botanique, en rappelant ces services, ont justifié l'hommage public rendu à l'illustre naturaliste.

A l'âge de 24 ans, en 1822, M. Dumortier se révéla au monde savant par ses *Commentationes botanicae*, recueil d'observations botaniques dans lesquelles, après avoir dédié plusieurs genres nouveaux à des botanistes belges, il préleva à sa nouvelle classification du règne végétal, qu'il compléta plus tard dans son *Prodrome de la Flore Belgique*, et qui atteignit le plus haut point de perfection dans son *Analyse des familles des plantes* (1829). Sa classification est sans contredit la plus rationnelle, la plus élégante, la plus commode de toutes. Fondée sur les téguments floraux, qui constituent l'organe le plus vaste de la fleur, elle ne présente pas les nombreuses anomalies reprochées à juste titre à l'insertion des étamines. Les botanistes les plus éminents ont rendu hommage à la méthode proposée par M. Du Mortier, et Adrien de Jussieu, reconnaissant l'incontestable supériorité de cette classification, l'a adoptée dans ses *Eléments de botanique*.

C'est conformément à la méthode donnée dans l'*Analyse des Familles* que sont rangées les plantes dans notre école de botanique, et la *Flore de Belgique*, ouvrage capital, fruit de soixante années d'observations et de patientes recherches, que publiera bientôt M. Du Mortier, viendra achever de généraliser cette classification.

Déjà célèbre au point de vue de la botanique générale, M. Du Mortier acquit par la publication de sa monographie des *Jungermannes*, *Sylloge jungermannidearum*, une haute renommée comme cryptogamiste, et le genre *Dumortieria*, qui lui a été dédié, prouve combien ses travaux sont appréciés à l'étranger.

Un an après la publication des *Commentationes*, parurent les observations sur les graminées, *Agrotographie belgica tentamen*. L'étude des graminées est l'une des plus difficiles, des plus ardues de la phanérogamie. A cette époque, aucun travail d'ensemble n'avait été entrepris dans notre pays sur ce groupe important et difficile. Tout était à faire. M. Dumortier s'acquitta avec un rare bonheur de cette tâche hérissée de difficultés. Sa division des graminées en *Scobiflores* et *Calliflores* est des plus heureuses, ses tribus sont nettement définies, plus de deux cents espèces indigènes sont décrites avec précision.

Successivement : une notice sur un genre nouveau, *Hulthemia*, précédée d'un aperçu sur la classification des roses, groupe confus, inextricable, qui, bien que connu du vulgaire sous le nom de reine des fleurs, n'en fait pas moins encore aujourd'hui le désespoir des botanistes; une monographie des *Saules*, écrite en hollandais, dans laquelle ces végétaux sont classés d'après un système nouveau; le

Prodrome de la Flore belge, déjà mentionné plus haut, qui comprend pour la Belgique seulement 2,251 espèces; aucun ouvrage de ce genre n'en avait jusqu'alors indiqué chez nous un nombre aussi considérable, et les Phanérogames seuls y sont mentionnés.

L'année 1829 vit paraître les *Recherches sur la motilité des végétaux*, l'*Analyse des Familles des plantes*, et enfin le précieux mémoire intitulé : *Recherches sur la structure comparée des animaux et des végétaux*, imprimé dans le 16^e volume de l'Académie Impériale des curieux de la nature, et réédité avec un chapitre de plus, en 1835, par l'Académie des sciences de Belgique.

M. Piré, dont nous résumons ici le discours, a insisté sur l'importance et la portée de ce dernier travail, et rappelé l'analyse qui en a été faite par Ch. Morren. M. Du Mortier, dit Ch. Morren, appartient à l'école philosophique de l'histoire naturelle. Pour lui, les analogies révèlent une entité unique, qui se diversifie en se développant. Geoffroy Saint-Hilaire avait démontré l'existence, pour le règne animal, d'une loi générale : l'unité de composition organique. Du Mortier va plus loin. Le type de l'organisation dans les deux règnes est un. La progression dans la structure a des équivalents réciproques d'un règne à l'autre. S'il y a variété dans l'unité animale, il n'y a ni plus ni moins de termes d'une variété correspondante dans l'unité végétale. Dès qu'il y a vie, l'organisation se modifie selon trois degrés de structure, et ces trois degrés se retrouvent dans les animaux et les végétaux. Ainsi l'échelle organique commence à la cellule, qui conduit par une bifurcation aux animaux d'une part, aux végétaux de l'autre.

Les animaux sont ou privés de squelette comme les rayonnés et les mollusques, ou pourvus d'un squelette extérieur comme les annelés, ou d'un squelette osseux intérieur comme les vertébrés; de même les végétaux sont ou privés de système ligneux comme les cryptogames cellulaires, ou pourvus d'un système ligneux extérieur comme les cryptogames vasculaires et les monocotylés; ou enfin d'un système ligneux intérieur comme les dicotylés. Les divisions supérieures forment par réunion binaire les squelettes pour les animaux, les xyloédés pour les végétaux. Cette grande loi d'évolution des êtres organiques établie, M. Du Mortier indique le véritable caractère qui différencie d'une manière nette et précise le règne végétal du règne animal, et il démontre à la dernière évidence le développement centrifuge des végétaux, et le développement centripète des animaux.

Ce mémoire, dit encore Charles Morren, embrasse une infinité d'objets, l'esprit philosophique y perce de toute part, ce qu'il y a de plus haut et de plus difficile dans la science s'y présente avec simplicité, enchaînement et clarté. C'est pour la première fois qu'en Belgique un savant s'est élevé à la hauteur des Geoffroy Saint-Hilaire et des Meckel.

Une grande loi signalée par M. Dumortier a été attribuée depuis à un botaniste étranger : la loi de formation de cellules nouvelles par cloisonnement. Le premier, M. Du Mortier a observé et écrit que les conferves croissent en longueur par une cellule plus grande qui se forme à l'extrémité du filament et dans l'intérieur de laquelle naît une cloison, qui finit par séparer la cellule en deux autres. Cette grande découverte a été attribuée à Ugo Mohl. Mais le Mémoire de M. Du Mortier date de 1829, tandis que celui d'Ugo Mohl date de 1835.

Après avoir donné au monde savant une œuvre aussi importante, M. Du Mortier continue ses recherches sur la flore de Belgique, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper avec grand succès de zoologie, comme le prouve un savant mémoire sur l'*Embryogénie des mollusques gastéropodes* et plusieurs autres travaux importants publiés par l'Académie des sciences de Belgique. Cependant la botanique fut toujours son œuvre de prédilection. Plusieurs mémoires remarquables se succédèrent à

de courts intervalles, notamment l'*Essai carpo-graphique*, qui contient une classification des fruits aussi savante qu'ingénieuse.

En présence de cet ensemble imposant de travaux de premier ordre, on comprend que M. Du Mortier ait été unanimement acclamé président de la Société royale de botanique de Belgique en 1862, lorsque fut fondée cette association. On comprend également que le gouvernement, répondant aux vœux exprimés au nom de la science, ait décidé que le buste de M. Du Mortier serait placé dans le Jardin botanique. C'est à ses frais que cette œuvre d'art a été exécutée par M. Melot.

Une médaille destinée à rappeler le souvenir de la manifestation du 5 mai a été frappée par M. Wiener. Elle est de moyen module et porte à l'avant le portrait vigoureusement tracé de M. Du Mortier, au revers une branche de laurier avec les mots : VIRO DOCTISSIMO B.-C. DU MORTIER, DE RE BOTANICA OPTIME MERITO MDCCCLXXVIII. Avec la légende autour du champ : FELIX QUI POTUIT RERVM COGNOSCERE CAVSAS.

Un exemplaire en or de cette médaille a été remis à M. Du Mortier; d'autres exemplaires, en bronze, ont été distribués aux assistants, parmi lesquels figuraient MM. les ministres de l'intérieur et des travaux publics.

LES PLANTES INSECTIVORES.

Cette question curieuse de physiologie végétale est une de celles qui, dans ces derniers temps, ont le plus passionné les savants et attiré l'attention du public. M. Léo Errera, résume dans le dernier bulletin de la Société royale de Botanique, les expériences faites récemment à ce sujet par MM. Fr. Darwin, Kellermann, von Raumer et Reess, et qui lui semblent avoir définitivement résolu la question.

Depuis la publication du livre remarquable de M. Ch. Darwin, — *Insectivorous plants* — il n'y avait pas de doute, pour tout esprit non prévenu, dit M. Errera, que certains végétaux ne fussent capables de prendre des insectes, d'en dissoudre les parties albuminoïdes au moyen d'une sécrétion analogue au suc gastrique, et d'absorber les « peptones » ainsi formés. Au point de vue darwiniste, on ne saurait penser qu'un mécanisme aussi complexe et aussi admirable que l'est celui des plantes insectivores, fonctionne avec une si grande précision sans aucun profit pour la plante. Si ce mécanisme n'était pas très-utile, la sélection naturelle tendrait rapidement, en effet, à le réduire à un état rudimentaire et à l'éliminer tout à fait. C'est ce que l'on avait déjà fait remarquer de différents côtés.

Toutefois, la preuve directe et concluante des services que rend aux végétaux une alimentation animale manquait encore : c'était là le plus grand desideratum de la théorie carnivore.

Par un hasard dont la science ne peut que se réjouir, des recherches approfondies sur l'alimentation de la plante insectivore européenne la plus commune, le *Drosera rotundifolia*, ont été exécutées en même temps (1877-1878), dans deux pays : en Angleterre, par M. Francis Darwin, le fils de l'auteur de « *Insectivorous Plants* : » en Allemagne, par MM. Ch. Kellermann et E. von Raumer, sous l'impulsion de M. Reess, connu déjà par d'intéressantes études de chimie sur le suc gastrique du *Drosera*. Des deux côtés, la méthode suivie et le résultat fondamental obtenu sont parfaitement concordants : on a cultivé un grand nombre de *Drosera* dans des conditions identiques, un pied sur deux étant régulièrement nourri d'aliments animaux et l'autre « affamé ; » et, en Allemagne comme en Angleterre, les pieds nourris l'ont emporté par leur vigueur, par leur fertilité, etc., sur les plantes affamées.

Voici quelques détails sur les deux séries d'expériences et sur leurs résultats. M. Fr. Darwin a planté environ 200 *Drosera rotundifolia* dans des assiettes garnies de mousse; chaque assiette était

divisée en deux par une mince cloison et couverte de gaz pour empêcher l'accès des insectes. Les plantes de l'un des compartiments recevaient régulièrement à peu de jours d'intervalle, de petits fragments de rosif sur leurs feuilles, les autres étaient privées de toute nourriture animale. MM. Kellermann et von Raumer ont cultivé 120 *Drosera rotundifolia* dans deux caisses remplies d'un mélange de sable tamisé, de terre de bruyère et de tourbe pulvérisée. Les insectes étaient écartés par une couverture de verre et de gaz. Dans chaque caisse, une plante sur deux était nourrie de pucerons, tous les dix à douze jours en moyenne.

Grâce à l'alimentation beaucoup plus nutritive employée par M. Fr. Darwin, la différence entre les plantes nourries et les plantes affamées s'est montrée bien plus forte chez ses *Drosera* que chez ceux des naturalistes allemands. Dans son expérience, en effet, les plantes nourries furent bientôt plus vertes, plus saines, mieux fleuries que leurs rivales; tandis qu'à première vue, on n'apercevait pas de différence entre les deux sortes de plantes dans l'expérience de MM. Kellermann et von Raumer. Mais un examen soigneux a fait voir, aussi bien chez les plantes de ces deux observateurs que chez celles de M. Fr. Darwin, que l'ensemble des pieds nourris l'emportait notablement sur l'ensemble des pieds affamés.

Ainsi la supériorité des plantes nourries est solidement démontrée et apparaît surtout dans leur fertilité accrue. Ce n'est que dans le nombre des bourgeons latéraux qu'elles sont un peu inférieures aux pieds affamés, dans le rapport de 80,5 à 100 (et non 72 : 100 comme M. Reess le dit, sans doute par erreur de calcul). Il est d'ailleurs possible que la dépense d'une plante en bourgeons latéraux et sa dépense en production de graines s'équilibrent et que la nourriture animale favorise surtout cette dernière. C'est ce que des expériences spéciales devraient décider.

En somme, M. Errera pense qu'on peut résumer l'état actuel de la question en ces termes : Il existe certainement des plantes insectivores. Ces plantes capturent, retiennent et digèrent des insectes et en absorbent les parties nutritives. La nourriture animale, sans être indispensable à leur vie, au moins pendant une génération ou deux, leur est néanmoins extrêmement profitable; et cela surtout au point de vue de leur fécondité.

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES AUX ÉTATS-UNIS.

Le rapport sur les Public libraries, qui avait été rédigé à l'occasion de l'Exposition de Philadelphie et qui vient d'être distribué avec la plus grande libéralité des deux côtés de l'Atlantique, est une œuvre d'une richesse extraordinaire.

Cet énorme volume, de plus de 1,200 pages d'impression compacte, remplies de chiffres, de listes de noms, de tableaux de toute sorte, contient, dans trente-neuf chapitres ou rapports distincts, les renseignements les plus complets et les plus détaillés sur la fondation, le développement et l'organisation actuelle des Bibliothèques de toute nature dans les Etats de l'Union. C'est, croyons-nous, le premier document de cette nature qui ait été publié sur les deux continents.

MM. Samuel, Warren et N. Clark, auxquels la direction en était confiée, expliquent excellemment dans l'introduction l'utilité d'un semblable travail. L'influence du bibliothécaire comme « éducateur » est, disent-ils, rarement appréciée; le choix qu'il doit faire pour l'acquisition des ouvrages, les rapports qu'il a avec les lecteurs auxquels il indique fréquemment le livre à lire, etc., tout cela lui donne, souvent sans qu'il s'en doute lui-même, un ascendant considérable sur les habitudes de pensée et les goûts littéraires d'une foule de lecteurs qui ne trouvent que dans les Bibliothèques publiques leur nourriture intellectuelle. Ce rapport est donc une œuvre d'éducation au plus haut chef.

Franklin, dans son auto-biographie, a laissé une peinture bien curieuse de l'état de l'Amérique, au point de vue qui nous occupe, dans la première moitié du siècle dernier.

En 1723, nous dit-il, il n'y avait aux Etats Unis que trois imprimeurs, un à New York et deux à Philadelphie; encore l'un des trois était-il illettré, et un autre, plus instruit, ne connaissait pas son métier. Et il ajoute, un peu plus loin : « Voyageant de Boston à New-York avec mes livres, je fus mandé par le gouverneur de New-York, à qui l'on avait dit qu'un des passagers avait un grand nombre de volumes, et je fus reçu par lui avec une grande civilité, ce qui pour un pauvre enfant comme moi fut vraiment un honneur très-agréable. »

Ces honneurs, rendus à un jeune homme « parce qu'il a beaucoup de livres, » montrent de quelle difficulté devait être alors la formation d'une bibliothèque. En effet, « il n'y avait pas, à cette époque, une bonne librairie au sud de Boston; à New-York et Philadelphie, les seuls livres publiés étaient des almanachs, des chansons et quelques mauvais livres de classe. Ceux qui aimaient la lecture étaient forcés de faire venir leurs livres d'Angleterre. » Cette pauvreté de son pays fut certainement une des causes qui déterminèrent Franklin à s'établir comme imprimeur à Philadelphie. En même temps il fondait avec quelques amis une association, appelée « The Junto, » qui depuis est devenue la Société Philosophique américaine; au début, les membres de ce cercle mettaient leurs livres en commun et les lisaient au lieu de leur réunion; plus tard, sur la proposition du fondateur, chacun put emporter chez lui les livres communiqués. « Mais, il arriva bientôt que tous les volumes furent dispersés et que personne n'eut plus chez lui un seul de ses livres. » Franklin reprit alors (1731) un projet qu'il avait depuis longtemps conçu : celui d'une bibliothèque par souscription. Il la forma non sans peine : « Les lecteurs, dit-il, étaient si rares à Philadelphie, et la plupart d'entre eux étaient si pauvres, que, malgré toute mon industrie, je ne pus réunir plus de cinquante personnes, presque tous jeunes commerçants, qui s'engageaient à payer chacun quarante shillings pour les premiers achats de livres et ensuite dix shillings par an pour augmenter le fonds. » L'entreprise réussit pourtant et au delà de toute espérance; des dons furent faits; des particuliers joignirent leur bibliothèque privée (notamment James Logan, qui n'avait pas moins de cent volumes!), des Sociétés analogues, l'Union Library Company, l'Association Library Company, l'Amicable Company, se fondirent dans la Société de Franklin, et la Philadelphia Library, traversant sans périr les épreuves de la guerre de l'indépendance, put s'établir en 1791, avec près de cinq mille ouvrages, dans l'édifice où 967 souscripteurs vont aujourd'hui encore lire et emprunter ses 100,000 volumes.

Ce n'est qu'en 1775 que de véritables bibliothèques publiques paraissent avoir pris naissance. Encore faut-il comprendre sous ce nom général de Public Libraries, employé par le rapport américain, un grand nombre de bibliothèques spéciales, historiques, scientifiques, médicales, juridiques, théologiques, commerciales, etc., etc., qui, par l'objet particulier des livres qu'elles renferment, ne seraient point chez nous considérées comme de véritables bibliothèques publiques. Quoi qu'il en soit, ces Public Libraries, malgré la guerre de l'indépendance, étaient parvenues, en 1800, au nombre de 30. A partir du commencement du siècle, le mouvement s'accéléra : de 1800 à 1823, il s'en fonda 179 ayant 2,056,113 volumes; de 1825 à 1850, 451 qui en possèdent 2,807,218; enfin, dans les vingt-cinq dernières années, de 1850 à 1875, 2,340 bibliothèques sont créées, renfermant à cette dernière date 5,481,068 volumes. Si l'on réunit les chiffres de ces diverses périodes, on trouve un total, en 1875, de 3,682 bibliothèques, contenant douze millions et demi de volumes, sans compter les brochures et journaux, qui sont énumérés à part. Encore devons-

nous faire remarquer que les bibliothèques des écoles primaires, des écoles d'église et du dimanche, ne sont pas comprises dans ces totaux.

Un tableau spécial indique le nombre des volumes de chacune de ces bibliothèques et permet d'apprécier leur importance relative. Comme on le prévoit d'après le grand nombre de ces collections, dues presque exclusivement à l'initiative privée ou aux pouvoirs locaux, les immenses accumulations de livres manquent à l'Amérique. Il faut des siècles pour réunir ces riches dépôts des nations européennes, et nous avons vu qu'il y a cent ans la librairie et l'imprimerie venaient de naître aux Etats-Unis. Deux bibliothèques seulement, celle du Congrès à Washington, et la Public Library, de Boston, ont plus de 200,000 volumes. La première indiquée au rapport comme riche de 300,000 livres, atteint aujourd'hui, paraît-il, le nombre de 311,097; la seconde en contenait, en 1875, 290,869. Sept en ont de 100 à 200,000; dix ont de 50,000 à 100,000 volumes; 82 en ont de 20,000 à 50,000; 152 de 10,000 à 20,000; 264, de 5,000 à 10,000; 1516, de 1,000 à 5,000; 925, de 500 à 1,000; et 724, de 300 à 500. Le rapport ne mentionne point les collections inférieures à 300 volumes.

L'examen de ces quelques chiffres montre que les petites bibliothèques l'emportent de beaucoup aux Etats-Unis. Cela ne tient pas seulement à leur peu d'ancienneté, mais aussi au but que se proposent les fondateurs, villes, Etats, associations ou particuliers; ce que les Américains recherchent avant tout, c'est la diffusion de l'instruction moyenne, et surtout de l'instruction pratique. De là, en dehors des grandes institutions scientifiques, fort riches d'ailleurs, l'absence presque complète de bibliothèques savantes, et le nombre considérable des collections de livres usuels, techniques, d'enseignement élémentaire, de morale usuelle, de théologie pratique. De là aussi le système prépondérant des Libraries of Circulation, qui multiplient le nombre de leurs livres et de leurs lecteurs, en prêtant les ouvrages au dehors; ainsi, la circulation de la Public Library, de Boston, est évaluée à 1,200,000 volumes, tandis que le nombre des livres est, nous l'avons vu, de 300,000 environ.

Parmi les diverses sortes de bibliothèques, celles qui présentent au point de vue de l'instruction publique et de l'économie politique et sociale l'intérêt le plus direct sont : les bibliothèques scolaires de toute nature, les bibliothèques de collèges et d'universités, celles que nous pouvons appeler d'enseignement professionnel, enfin les bibliothèques des prisons et autres établissements de réforme ou de correction.

Les bibliothèques scolaires proprement dites (school libraries), sont exclusivement consacrées à l'instruction élémentaire, prise dans la plus large acception du mot. Le rapport les distingue entièrement des bibliothèques de collège ou d'université qui correspondent à l'enseignement secondaire et supérieur. Aux school libraries se rattachent étroitement les bibliothèques gratuites des cités (free town libraries), aujourd'hui parvenues à un développement extraordinaire. Les school libraries ont été remplacées dans beaucoup d'Etats par les free town libraries, et nous voyons celles-ci partout florissantes. Ces free town libraries sont ainsi définies par le rapport : ce sont les bibliothèques, partiellement ou complètement entretenues au moyen d'une taxe directe ou indirecte municipale, sous l'autorité de la loi générale de l'Etat. D'une nature moins spéciale que les school libraries, on comprend que ces bibliothèques aient attiré de préférence les lecteurs de tout âge et de toute condition; étant vraiment la chose des municipalités, elles ont été mieux organisées, surveillées, entretenues; leur succès s'explique donc facilement. Les bibliothèques de collèges et d'universités correspondent à l'enseignement secondaire et supérieur. Les principes suivant lesquels elles doivent être réglées, nous dit très-justement le rapport, sont tous différents, en bien des points, de

ceux qui régissent les bibliothèques publiques. Les collections de livres des collèges doivent être regardées comme des instruments de travail, et non comme des trésors à amasser. Ce que l'on doit surtout avoir en vue dans une bibliothèque de collège, c'est de mettre les livres à la portée de tous ceux qui y ont accès; le bibliothécaire ne doit pas être un avare cachant ses richesses à tous les yeux, mais un capitaliste qui emploie sans cesse son capital à encourager une production nouvelle. Un grand nombre de collèges et d'universités sont déjà en possession de dons, legs, fondations de toute espèce qui leur assurent une véritable fortune et dont un grand nombre ont pour objet spécial le développement de leurs bibliothèques. C'est ainsi que le fonds de la bibliothèque du Harvard College (véritable université d'ailleurs), s'élève à 169,000 dollars; celui du Dartmouth College à 37,000; du Yale College (New-Haven) à 65,000; du collège de New-Jersey à 40,000; du Trinity College à 35,000, etc.

A côté de ces innombrables bibliothèques savantes, doivent être signalées des collections de livres d'une portée moins haute, mais d'une utilité plus générale encore; nous voulons parler des bibliothèques de nature toute spéciale, assez analogues aux bibliothèques des « mechanics institutions » d'Angleterre, que le rapport de Washington désigne sous le nom général de mercantile libraries.

Ces bibliothèques sont principalement destinées à répandre des connaissances usuelles dans la classe des employés de commerce, et plus généralement « dans cette très-nombreuse classe de personnes qui ne sont pas établies dans une cité d'une manière permanente et qui ne peuvent apporter annuellement qu'une très-modique contribution. »

Le rapport en cite plus d'une soixantaine, ayant de 2 à 10,000 volumes. Quelques-unes sont parvenues à une richesse considérable : la Mercantile library de New-York renferme 160,000 volumes, celle de Philadelphie, 125,000, l'Atheneum de Boston, 105,000, l'Apprentice's library de New-York, 53,000, la Mercantile library de Brooklyn, 50,000; quatorze autres ont de 20 à 45,000 volumes.

Nous terminerons cette énumération en disant quelques mots des bibliothèques de prisons et de maisons de correction, qui sont aux Etats-Unis l'objet d'une attention et de soins tout particuliers. Dès 1867 un certain nombre d'Etats avaient voté des crédits destinés à fonder et à entretenir les bibliothèques de prisons. A cette époque, New-York consacrait, dans ce but, 930 dollars à ses 3 prisons, la Pensylvanie 450 à ses 2 prisons, le Michigan, 300, etc. Enfin, en 1876, les 40 prisons des Etats-Unis contenaient 61,095 volumes, soit en moyenne 1,527 volumes chacune. En 1875, la moyenne générale des détenus « se servant de la bibliothèque » était de 78 p. c. Dans quelques prisons la proportion était beaucoup plus forte; dans l'Illinois, pour 1,330 prisonniers les emprunts de livres varient de 1,050 à 1,150, chaque détenu n'en pouvant d'ailleurs obtenir qu'un à la fois; au Kansas, la bibliothèque compte 1,500 volumes et la circulation mensuelle en est précisément de 1,500; à la prison de l'Etat de Philadelphie, 82,11 p. c. des détenus « se servent de la bibliothèque »; la circulation des livres entre leurs mains s'est élevée dans l'année à 38,978 volumes, soit 74 volumes par lecteur. Au Western Penitentiary d'Alleghany (Pensylvanie), le nombre des prisonniers était de 633, et la bibliothèque comptant 3,000 volumes, la circulation des livres s'est élevée à 12,840. Enfin le chapelain de la Sing-Sing Prison, de New York, déclare que la proportion de ses détenus se servant de la bibliothèque est de 99 p. c. et ajoute que cette proportion est supérieure à celle des convicts sachant lire, parce que beaucoup de ceux qui ne le savent pas empruntent néanmoins des volumes et se les font lire par leurs co détenus.

A tous les points de vue, l'œuvre entreprise par les fondateurs des bibliothèques de prisons a donc donné les résultats les meilleurs. (Extr. du *Journal des Economistes*.)

NOUVELLES.

— La Société de Géographie d'Anvers a ouvert un concours pour les deux questions suivantes I. *Prix offert par S. M. le Roi*. Sa Majesté, dans le but d'encourager les efforts de la Société en vue de développer et de faire progresser les études géographiques, a mis à sa disposition la somme qu'elle croirait pouvoir convenir pour instituer un prix en faveur des instituteurs et des institutrices des établissements d'instruction primaire, officiels ou libres, de la province d'Anvers, qui lui présenteront le meilleur travail de géographie dans l'année. En conséquence de l'offre généreuse de Sa Majesté, un prix de 500 francs sera accordé à l'auteur du meilleur travail de géographie manuscrit ou édité pour la première fois pendant la période du 1^{er} mai 1878 au 30 avril 1879, qui sera adressé à la Société, avant le 1^{er} mai 1879, par un membre du corps enseignant primaire de la province d'Anvers.

Les ouvrages rédigés en français ou en flamand devront être adressés avant le 1^{er} mai 1879, francs de port, au secrétaire général de la Société, rue Van Lerius, 37. Ils porteront le nom de leur auteur, celui de l'établissement d'instruction auquel ce dernier est attaché et seront accompagnés de toutes les indications nécessaires pour faire connaître sa qualité. Les ouvrages *édités* devront être envoyés au nombre de trois exemplaires au moins. Les ouvrages adressés à la Société deviennent sa propriété. Elle peut en disposer soit pour les insérer dans son *Bulletin*, soit pour en faire une publication spéciale dans son *Recueil des mémoires*. Ceux qui ne seront pas publiés seront déposés à ses archives où les auteurs pourront en prendre copie à leurs frais, sans déplacement. Néanmoins les auteurs conservent la propriété de leur œuvre et pourront en tirer tel parti qu'ils jugeront convenable. L'auteur d'un mémoire publié par la Société a droit à 50 exemplaires de son œuvre avec titre et couverture. Les membres effectifs de la Société nomment le jury de concours. Le jury pourra examiner toutes les questions relatives à la qualité des concurrents, ainsi qu'à leurs droits de prendre part au concours. Ses décisions sont sans appel.

II. *Prix offert par M. le baron van de Werve et de Schilde*, membre-protecteur de la Société. La Société met au concours la question suivante, pour laquelle un prix de 500 francs sera accordé : Faire l'histoire d'un voyageur belge appartenant, par sa famille ou sa naissance, à la province d'Anvers, et qui, par ses travaux et ses découvertes, a contribué au progrès de la géographie. — Les concurrents sont libres de faire choix du personnage dont ils écriront la biographie; on se borne à appeler leur attention sur Pierre van den Broecke, né à Anvers en 1584 ou 1585; — Jean-Baptiste Grammaye, né à Anvers vers la fin du xvi^e siècle; — Jacques-André Cobbe, né à Anvers le 21 mars 1682; — François-Balthasar Solvyns, né à Anvers, le 6 juillet 1760; — le colonel Bernard-Eugène-Antoine Rottiers, né à Anvers, le 16 août 1771.

Les mémoires, rédigés en français ou en flamand, doivent être remis, francs de port, avant le 1^{er} mai 1879, au secrétariat général. Il est interdit aux concurrents de se faire connaître; ils inscriront sur leurs ouvrages une devise, reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Les manuscrits des mémoires envoyés au concours deviennent la propriété de la Société. Les membres effectifs de la Société sont exclus du concours.

— Un nouveau journal littéraire, le *Deutsche Literaturblatt*, dirigé par le Dr Wilhem Herbst et édité par la maison F. A. Perthes vient de paraître à Gotha. Ce journal a pour programme de signaler, en les appréciant avec la plus grande impartialité, les productions littéraires importantes de l'Allemagne et de l'étranger. Il paraît deux fois par mois; chaque livraison se compose de 8 pages in-4^o.

— Le Musée royal de Berlin vient d'acquiescer pour la somme de 180,000 fr. six œuvres d'art

importantes : trois tableaux, deux bustes et une statue provenant de la succession de don Ferdinando Strozzi, récemment décédé. La plus ancienne de ces œuvres est un buste en marbre de Mino da Fiesole, représentant Nicolo Strozzi ; l'autre buste, de Desiderio da Settignano, représente Marietta Strozzi. La statue est de Donatello : c'est un saint Jean-Baptiste, dont le corps amaigri à l'extrême est d'un réalisme étonnant. Les peintures sont : un portrait de Giuliano de Médicis par Sandro Botticelli ; un portrait de la fille de Roberto Strozzi, par Titien ; un autre, de Simono Martelli, par Agnolo Bronzino.

— Le Dr W. Wagner, l'éditeur des *Carmina græca mediævi*, en parcourant les manuscrits grecs du moyen âge du British Museum, a découvert un *Alphabet d'amour* ou collection de petits morceaux lyriques, qui paraissent avoir été écrits à Rhodes avant la chute de l'empire byzantin. Il est à peu près certain que c'est la plus ancienne collection de poésies populaires grecques qui existe. Elle comprend environ 700 vers. Quelques-unes de ces pièces sont d'une très-grande beauté, et, même sous le rapport poétique, supérieures, à celles que renferme le manuscrit grec de la Bibliothèque de Vienne, et que M. Emile Legrand a récemment mises au jour. Le Dr Wagner en prépare la publication (*Academy*.)

— M. Marsick vient d'obtenir un grand succès à Londres, aux matinées de l'Union musicale. Les appréciations qui nous étaient venues de l'étranger, dit l'*Athenæum*, n'avaient pas exagéré le talent du violoniste belge. Outre une grande richesse de son, il possède un mécanisme si assuré et si parfait qu'aucune difficulté ne l'arrête.

— M. Paul Soleillet, ayant reconnu l'impossibilité d'atteindre Tombouctou par le nord de l'Afrique, est parti pour Saint-Louis (Sénégal), d'où il entreprendra son expédition. Il se propose d'explorer cet été la partie comprise entre le Sénégal et la Gambie. Après avoir passé l'hiver à Saint-Louis, il partira au commencement de l'année prochaine pour Tombouctou. Il a adopté le costume arabe, mais sans déguiser sa religion ni sa nationalité.

— L'abbé Debaize a quitté Marseille, se rendant à Zanzibar, d'où il va entreprendre un voyage d'exploration au centre de l'Afrique.

— Le navire hollandais *Willem Barentz* est parti le 5 mai pour le Pôle Nord. L'équipage se compose de 30 officiers de marine, 2 médecins, 1 naturaliste, 1 photographe et 8 matelots. Le bâtiment est approvisionné pour 18 mois.

Décès. — Henri Leo, historien et philologue, né en 1799 à Rudolstadt, mort à Halle, le 24 avril. — Frédéric Preller, artiste peintre, mort le 23 avril à Weimar, à l'âge de 74 ans. Preller est l'auteur des fresques qui décorent le musée de Weimar. Une des salles du Palais grand-ducal de cette ville, la salle Wieland, est ornée de peintures du même artiste. — Emmanuel Sano, d'Anvers, peintre de marine, décédé à Paris le 28 avril, à l'âge de 86 ans. — A. Ch. His de la Salle, amateur d'art, dont la générosité a récemment enrichi le Musée du Louvre d'une riche collection de dessins.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 6 mai.* — M. De Laveleye, président La Classe avait à pourvoir, dans cette séance, à des places vacantes. Elle a nommé membres effectifs : en remplacement de feu M. le chanoine De Smedt, M. Edmond Pouillet, professeur à l'Université de Louvain ; en remplacement de feu M. le président Grandgagnage, M. Tielemans, ancien premier président de la cour d'appel de Bruxelles ; en remplacement de feu M. le général Guillaume, M. Rolin-Jaequemyns, avocat à Gand. La mort de M. Thiers, celle du marquis de Godefroy-Ménilglaize laissaient libres deux places d'associés ; elles ont été conférées à MM. Saripolos, professeur à l'Université d'Athènes et Vincenzo di Giovanni, professeur de philosophie au lycée de

Palerme. Enfin, M. Laurent, professeur à l'Université de Gand, a été choisi comme correspondant.

La Classe a entendu ensuite la lecture des rapports sur les mémoires envoyés en réponse aux questions mises au concours, dont deux traitent de la *Mission de l'Etat dans la société moderne* ; le troisième, de la *Réunion de la Gueldre et des contrées voisines aux Pays-Bas*. De l'avis unanime des rapporteurs, ces travaux ont été jugés insuffisants.

MM. De Laveleye et Stecher ont donné lecture des discours qu'ils ont composés pour la séance publique du 8 mai.

Séance publique du 8 mai. M. Emile de Laveleye, directeur de la Classe, prononce un discours sur les *Rapports de l'économie politique avec la démocratie*. M. Stecher lit une étude sur *Edouard III dans nos deux littératures*. M. le général Liagre, secrétaire perpétuel, proclame le résultat des élections.

CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 7 mai.* — La Classe entend la lecture de différents rapports sur des travaux présentés, notamment : un mémoire de M. Firket relatif aux gîtes métallifères de la mine de Landenne ; une note de M. Cotteau sur les échénides du calcaire grossier de Mons ; un travail de M. Vander Mensbrugge concernant l'énergie potentielle des surfaces liquides. Ces rapports et les travaux dont il est question figureront au Bulletin, ainsi qu'une note de M. P.-J. Van Beneden sur un gisement de reptiles fossiles à Anvers et une lettre de M. Du Moncel, avec réponse de MM. Navez, au sujet de la théorie de ceux-ci sur le téléphone. M. Stas présente un travail de M. Spring relatif à une question de chimie.

— Le 7 mai, l'Académie s'est réunie en un banquet, comme d'habitude. Dans un toast chaleureux au Roi, le directeur, M. Houzeau, a rendu hommage à la protection pleine de sollicitude dont Sa Majesté entoure non-seulement l'Académie, mais toutes les manifestations de l'activité scientifique, littéraire et artistique ; il a signalé l'action prépondérante que les grands corps, tels que les académies, les universités exercent sur la marche et le développement de l'instruction publique. M. le général Liagre, prenant la parole en qualité de secrétaire-perpétuel, a ensuite, aux applaudissements unanimes de ses confrères, rendu hommage au caractère et aux travaux de présidence de M. Houzeau. Il a saisi cette occasion pour rappeler que M. Houzeau, pendant son long séjour à l'étranger, a toujours eu à cœur de ne communiquer les fruits de ses études qu'au corps savant qui à l'honneur de le voir actuellement à sa tête.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 8 mai.* — A l'occasion d'un rapport adressé par un des lauréats du grand concours, sur ses études en Italie, la section de gravure a déposé une proposition qui sera examinée ultérieurement, et qui ne tend à rien moins qu'à introduire dans le règlement des concours une réforme ou pour mieux dire une révolution. Dans l'exposé des motifs à l'appui de cette proposition, on fait observer que le lauréat des concours de gravure ne peut pas, étant à l'étranger, travailler à une planche dont l'exécution demande plusieurs années d'application soutenue, tandis que, d'une autre part, il est pour ainsi dire perdu, s'il abandonne l'exercice de son art durant un long laps de temps.

La section de gravure propose, en conséquence, de ne plus faire voyager le lauréat que pendant trois mois chaque année, en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, où il visitera les musées et les galeries célèbres, s'attachant de préférence à noter les œuvres d'artistes flamands qui n'ont pas encore été reproduites par le burin. Le lauréat accompagnerait, en outre, ses rapports annuels de croquis à la plume ou au crayon donnant une idée des œuvres dont il ferait mention. On imposerait au lauréat l'obligation de fournir, à l'expiration de ses

quatre années de pension, un dessin achevé d'une composition ayant pour auteur un peintre flamand, ainsi qu'une planche gravée d'un portrait d'une certaine importance dû également à l'un des maîtres de l'école nationale, à moins qu'il n'ait entrepris une œuvre dont l'exécution exigerait un temps considérable.

Quelques membres auraient voulu qu'on mit immédiatement cette proposition en délibération ; mais la majorité de l'assemblée a pensé que la chose valait la peine qu'on y réfléchit. Il a été décidé que la commission chargée d'examiner les questions qui se rattachent à l'organisation des grands concours serait saisie du projet déposé par la section de gravure, afin de la discuter et de soumettre des conclusions à la classe des beaux-arts.

SOCIÉTÉ DE NUMISMATIQUE. *Séance du 12 mai.*

— La Société belge de Numismatique a tenu, dimanche dernier, sa première réunion générale annuelle, à Bruges. L'administration communale avait mis fort gracieusement un des salons de l'hôtel de ville à la disposition des nombreux adeptes de la science des monnaies accourus de divers points de la Belgique, de la France et de la Hollande. M. Renier Chalou, membre de l'Académie, présidait l'assemblée. Il fut question d'abord de diverses candidatures pour des places de membres honoraires, de membres effectifs et de correspondants régionales à conférer dans l'assemblée générale de juillet. Puis, l'on prit note de la proposition faite au nom de quelques numismates par M. Vanden Broeck, trésorier de la Société, d'ouvrir à Bruxelles, en 1880, à l'occasion des fêtes qui marqueront le cinquantième anniversaire de notre indépendance nationale, une exposition de monuments numismatiques de notre pays.

M. Cam. Picqué a ouvert l'heure des communications scientifiques par une lecture sur la gravure des médailles en Allemagne au xvi^e siècle. Il a repris, pour l'exposer dans toute sa discussion, la question de l'authenticité des médailles d'Albert Dürer, question à l'ordre du jour en Allemagne depuis quelques années. Jadis, a dit M. Picqué, l'on ne songeait pas à mettre en doute l'authenticité des médailles au monogramme si connu ; aujourd'hui de très-bons esprits n'admettent plus rien de Dürer en matière de haut et de bas-relief. M. Picqué a fini par se ranger du côté des sceptiques, M. Thausing, le très-savant auteur d'une nouvelle vie d'Albert Dürer, et les esthéticiens du *Central-Blatt*. Il lui a semblé, comme au premier de ces critiques, que le maître avait mis lui-même à néant l'attribution que la postérité lui devait faire d'une foule d'œuvres d'art plastique, lorsqu'en 1509, il écrivait à l'électeur Frédéric qui lui avait demandé son avis sur la manière de couler certaine médaille, « qu'il n'avait pas l'habitude de s'occuper de cette sorte d'objets, et qu'en conséquence il ne pouvait répondre à l'électeur rien de concluant. » Et, pour surcroît de preuves contre l'authenticité des médailles de Dürer, ne doit-on pas penser que le grand artiste, s'il avait été médailleur, eût laissé autre chose que les effigies de son père, de son maître et de sa femme ?

Pour finir, M. Picqué a fait passer sous les yeux de ses confrères, deux admirables médaillons d'argent ciselés sur la fonte, datés de l'année 1520, et représentant deux riches patriciens d'Augshourg, Laux Kreler et sa femme, médaillons acquis pour la collection de l'Etat.

M. de Schodt a lu une notice sur une série de méreaux que l'on distribuait aux bonnes gens, au xiv^e et au xv^e siècle, quand il y avait feu dans la ville. Il s'est attaché à combattre l'opinion d'un de ses confrères qui, en publiant un charmant méreau de Bruxelles, remontant à plus de quatre cents ans, et portant au revers deux fois le mot BRANT, n'y avait voulu voir qu'un méreau dans le genre de ceux qu'on donnait aux indigents pour aller chercher du combustible. La fin de la notice de M. de Schodt était consacrée à l'examen des plombs à marquer

les marchandises dans la grande cité commerciale de Bruges.

M. L. Geelhand avait réuni pour la circonstance des médailles doublement intéressantes au point de vue littéraire et artistique. Ces médailles servaient, au XVII^e et au XVIII^e siècles, à consacrer le souvenir de noces d'or et d'argent dans nos provinces et en Allemagne.

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE DE BELGIQUE. Séance du 5 mai. — Président, M. B. Du Mortier, secrétaire général, F. Crépin. Quarante et un membres sont présents. L'assemblée pourvoit au remplacement de deux membres associés récemment décédés. MM. Clarke, botaniste anglais, résidant à Calcutta, et Baruel, professeur de botanique et directeur du Jardin botanique de Pise, sont nommés membres associés de la Société.

Sur la proposition qui lui est faite par le président, l'assemblée décide que l'herborisation générale aura lieu, cette année, aux environs de Vieil-Salm et à la Baraque de Fraiture. Cette herborisation se fera dans la première quinzaine de juillet.

M. Cogniaux annonce le travail suivant, destiné au Bulletin : *Notice sur la distribution géographique des Cucurbitacées.*

Le secrétaire général attire l'attention des membres sur la carte géologique de la Belgique réduite par MM. les lieutenants Le Lorrain et Henry. Cet admirable travail des deux officiers du Dépôt de la guerre est appelé à rendre de grands services aux botanistes qui étudient la distribution géographique de nos plantes indigènes. La plupart des membres présents s'empresse de souscrire à cette carte, dont le prix — cinq francs — est réduit aux dernières limites du bon marché. La séance se termine par la nomination de deux nouveaux membres effectifs.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. Séance du 12 mai. — Installation du Lieutenant-Colonel Wauwermans, en qualité de Président pour la période bisannuelle 1878-1880. — Le Président, dans son discours d'installation, fait ressortir l'importance de l'œuvre africaine au point de vue du progrès du commerce et de l'industrie. Il insiste sur la nécessité de créer des débouchés d'exportation nouveaux. « 1870, dit-il, a donné un grand développement au commerce anversois; dans les éventualités qui menacent l'Europe, nous verrons peut-être encore des armateurs rechercher la sécurité sous le pavillon belge. Craignons que, la tempête apaisée, les armateurs n'emportent le secret de notre commerce, si nous ne savons pas les attacher à nous par les liens de l'intérêt. »

Le jury des concours ouverts en 1877 présente son rapport. Le prix pour une notice sur un voyageur anversois ne peut être décerné, faute de travail suffisant. La Société décerne un prix consistant en une médaille de vermeil et 500 francs à M. Baudet, géographe, à Utrecht, et une mention honorable avec médaille d'argent, à l'auteur (qui est prié de se faire connaître) d'un mémoire intitulé : *Monographie des îles Açores*. Deux nouveaux concours sont ouverts pour 1878-79. Un *prix du Roi* (500 francs) à l'instituteur de la province d'Anvers qui produira le meilleur travail de géographie. — Un *prix de M. le baron van de Werve et de Schilde* (500 fr.) à l'auteur d'une biographie d'un voyageur anversois.

M. le baron van Erborn communique le résultat des observations sur le passage de Mercure faites dans l'observatoire de M. de Boe à Anvers; MM. le chev. Léon de Burbure et Génard, une notice sur l'ancienne industrie séricole à Anvers; M. Baguet, une notice sur Stanley et les voyageurs portugais.

Divers travaux géographiques sont déposés sur le bureau et seront l'objet d'un examen ultérieur.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDE-

CINE N° 3. Discours prononcé aux funérailles de M. Van Berchem, membre honoraire, par M. Thiernes, secrétaire. — Rapports de M. Mascart sur le mémoire de M. Sacré, relatif au pansement des plaies à l'acide salicylique; de M. Crocq, sur les communications de M. Philippart, relatives au cancer du sein, de la vessie, etc.; de M. Gallez sur le travail de M. Badaloni, traitant de la fièvre charbonneuse primitive, etc.; de M. Pigeolet, sur le mémoire de M. Feigneaux, relatif aux maternités; de M. Warlomont sur les communications de M. Libbrecht, concernant : 1° des ciseaux à écrasement pour l'iridectomie; 2° le traitement de la névrite optique par l'iridectomie. — Seutin, sa vie, ses travaux et son influence sur les progrès de la chirurgie en Belgique, par M. Thiry. — Suite de la discussion du rapport de la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. — Du pansement des plaies à l'acide salicylique; observations cliniques, par M. le docteur Sacré. — Notes ayant pour objet : l'une, un cancer du sein, suivi du développement monstrueux de la main correspondante; l'autre, un cas de cancer primitif de la vessie, par le docteur Philippart. — Les maternités au point de vue de la prophylaxie des affections puerpérales; par le docteur Feigneaux.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. T. XVI. N° 3. Procès-verbal de la séance du 2 décembre 1877. — Compte rendu de la XVI^e herborisation générale de la Société royale de botanique de Belgique, par A. Wesmael. — Notice sur quelques faits tératologiques, par A. Gravis. — Étude morphologique sur les *Thalictrum*, par C. Lecoyer. — Flora Genevensis advena, par A. Déséglise. — Bibliographie Mélanges. Nécrologie. Nouvelles. Bibliothèque.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Mars-avril. Javal. Essai sur la physiologie de la lecture. — L. De Wecker. Considérations sur l'étiologie et le traitement du glaucome. — Revue des journaux d'ophtalmologie. Analectes. Bibliographie. Variétés (Développement historique du sens des couleurs, par P. Thomas. L'évolution historique du sens de la couleur, par Guérout).

BELGIQUE JUDICIAIRE. T. XXXVI. N° 37. La liberté d'association et les étrangers. — N° 38. Un mot sur la circonscription cantonale des juges de paix (E. Minnaert).

Hymans (L.). Histoire populaire de la Belgique. 18^e édit. Brux., Lebegue, in-8, fr. 4.

Laurent (F.). Principes de droit civil. T. 51. Brux., Bruylant-Christophe, in-8.

Ley (F.). De l'enseignement de la grammaire dans les écoles primaires. Brux., Lebegue, in-18, fr. 2.

Skertchly (Sydney). Géographie physique à l'usage de la jeunesse et des gens du monde. Traduit sur la 13^e édit. angl., par A. Lallemand. Bruges, E. Gailliard, in-18, fr. 2.

Unsere Zeit. 15 avril. Victor Emmanuel, König von Italien. (S. Hahn.) — Die *Revue des deux Mondes* und das Deutschthum (L. Tellenbach). — Gletscher und Eiszeit, mit Rücksicht zugleich auf Thüringen und die norddeutsche Ebene (G. Herbst). — Iwan Turgenjew (W. Kaweran). — Charaktere und Sittenbilder aus der Zeit der Commune 1871. II. (A. F. Wallner). — Todtenschau. — Revue der Erd- und Völkerkunde. — 1^{er} mai. Reiseskizzen aus Centralasien. Von K. E. von Ujfalvy. I. — Charaktere und Sittenbilder aus der Zeit der Commune 1871. Von A. F. Wallner. III. — England seit 1870. 2^{ter} Abschnitt. — Der Kampf um die sittliche Weltordnung von F. von Baerenbach. — Politische Revue.

Mittheilungen aus J. Perthe's geographischer Anstalt von Dr A. Petermann. Avril. Die Stiftung der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. — Die Palmen an der Westküste von Afrika (Pechuel-Loesche). — Die Eisenbahnen Deutschlands (Stürmer). — M^{re} Minn's Reise am Daly River in Nord-Australien. — A. Woeikof's Reisen in Japan 1876. — Die Umgestaltung der politisch-geographischen Verhältnisse auf der Balkan-Halbinsel. — Geographischer Monatsbericht. — Geographische Literatur.

Rivista Europea. 1^{er} mai. Gli studi storici in Italia dopo il 1859 (A. Cosci). — Sull' economia delle forze mentali nelle scuole italiane (B. Fontana). — A proposito di un nuovo libro di versi (G. A. Cesario). — Dell' influenza germanica sulla moderna lirica italiana (A. Zardo). — Degli studi su Camillo Porzio e sulle sue opere (G. Beltrani). — Edgar Poe e il suo carteggio inedito. — I Gemelli (A. Romizi). — I limiti delle cognizioni naturali (Von Nägeli). — Rassegna letteraria e bibliografica. Rassegna politica. Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Archivio storico italiano. 1878, Liv. I. Il regno di Carlo I d'Angiò dal Gennaio 1273 al 31 dicembre 1283 (C. Minieri-Riccio). — Carteggio dell' Ab. Ferdinando Galiani col Marchese Tanucci (A. Bazzoni). — Il conte Umberto I (D. Carutti). — Dei Libri *Historiarum sui temporis* di Sigismondo de' Conti da Foligno (J. Ciampi). — Rassegna bibliografica. Varietà. Notizie varie.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,
41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

CRONICQUE

contenant l'Etat ancien et moderne

DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES

des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy

par

PAUL DE CROONENDAEL

Greffier des finances du roy

publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée

par

LE COMTE DE LIMMINGHE

Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212).

Grand in-4^o, avec armoiries enluminées et planches, 25 francs. — Quelques exemplaires, avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau papier de Hollande.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE

par

JULES FRÉDÉRIC FABER

4 volumes in-8o.

1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère.* — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante.*

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

En vente chez

H. V. VAN GOGH
58, rue Montagne de la Cour

REINHARD KEKULÉ

Griechische Thonfiguren aus Tanagra

LES TERRES CUITES GRECQUES DE TANAGRA

Précieux spécimens de sculpture polychrome. M. Kekulé a choisi les types les plus caractéristiques; un excellent artiste, M. Ludwig Otto, les a reproduits en dix-sept planches qui, pour le dessin, la gravure, le coloris ne laissent rien à désirer. Cet album splendide est accompagné d'un texte savant et précis. (*Athenaum belge.*)

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 11 — 2 JUIN 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Léopold I^{er} et Léopold II, rois des Belges. Leur vie et leur règne, par Théodore Juste. — Publications de la Société littéraire de Stuttgart. — C. MALAISE. L'homme fossile en Europe, par Le Hon. — Bulletin. — Altérations et restauration des peintures à l'huile. — Le retable de l'hospice de Beaune au Louvre. — Le globe terrestre de la Bibliothèque de Lyon — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Léopold I^{er} et Léopold II, rois des Belges. Leur vie et leur règne, par Théodore Juste. Bruxelles, Muquardt, 1878, in 8^o.

La vie de Léopold I^{er}, qui forme la partie la plus considérable de cet ouvrage, est la reproduction de la remarquable étude que le savant historien a publiée, il y a plusieurs années, dans sa Galerie des Fondateurs de la monarchie belge. De toutes les grandes figures historiques de notre siècle, on pourrait même dire de l'âge moderne, Léopold I^{er} est peut-être celle qui gagne le plus à être étudiée de près. Souverain d'un petit Etat, il a joué, dans son pays d'adoption, un rôle qui suffirait à le placer à la tête des premiers monarques de notre époque; mais à côté de ce rôle de souverain constitutionnel, il en a rempli un autre qui achèvera de le grandir à mesure qu'il sera mieux connu : nous voulons parler de l'influence exercée par Léopold I^{er} sur la politique générale, grâce à ses relations avec les familles royales d'Angleterre et de France et à l'ascendant que lui avait valu sa sagesse, son tact et sa prudence.

Les Mémoires du baron de Stockmar ont jeté un jour tout nouveau sur ce côté de la vie de Léopold. Une publication anglaise qui s'achève en ce moment, la *Vie du prince Albert*, par M. Martin, renferme bien des particularités qui, à ce point de vue, méritent également d'être notées. O y voit le souverain belge, mêlé aux moindres incidents de la vie de la famille royale d'Angleterre, mis au courant des événements politiques, sollicité à donner son avis et, quand la situation extérieure est grave, à intervenir pour conjurer un danger prochain. M. Martin rappelle entre autres deux circonstances dans lesquelles la sage intervention du roi servit l'Angleterre et la cause de la paix.

En 1840, la question d'Orient, qui a si souvent inquiété l'Europe et qui de nos jours est encore l'objet de si vives préoccupations, menaça de troubler l'entente existant entre la France et l'Angleterre. D'un côté, le cabinet, dont M. Thiers était le chef, soutenait Méhemet-Ali, révolté contre le Sultan, dans le but d'aider à l'établissement d'une puissance maritime dans la Méditerranée, dont les forces, unies à celles de la France, feraient contre-poids à celles de l'Angleterre. Lord Palmerston, pour contrecarrer ces vues, en

même temps que maintenir la paix de l'Europe, songea à placer la Turquie sous la garantie des cinq grandes puissances européennes. La France ayant hésité à souscrire à ce projet tel qu'il lui était soumis, un traité fut signé le 15 juillet sans sa participation, entre la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre, d'une part, et la Turquie de l'autre. Irrité de cette dé faite, M. Thiers prétendit que la France avait été insultée dans son honneur. « La guerre paraissait imminente, dit M. Martin, quand le bon sens de Louis-Philippe, sous l'influence des vigoureuses représentations de son beau-fils Léopold, détourna la catastrophe. »

Les conseils du roi des Belges furent encore plus importants dans une autre circonstance également grave : nous voulons parler de l'incident Pritchard-Tahiti. M. Pritchard, consul britannique et missionnaire protestant à Tahiti, avait été arrêté, puis expulsé de l'île par les Français, qui l'occupaient sous prétexte de protection. Cet incident souleva en Angleterre une profonde indignation, dont Robert Peel se fit l'écho au Parlement, et ce ne fut qu'après des mois de négociations qu'on parvint à s'entendre. Le roi Léopold avait été appelé à donner son avis. Quand tout fut arrangé, la Reine lui écrivit : « La bonne issue de nos difficultés avec la France sont un immense bonheur; mais il est véritablement nécessaire que vous et ceux de Paris vous sachiez que le danger a été imminent. Il faut que nous fassions nos efforts pour prévenir ces difficultés à l'avenir. »

Il est impossible, ajoute M. Martin, de faire un retour sur l'histoire des relations entre la France et l'Angleterre depuis le commencement du règne actuel, sans reconnaître de quelle importance extrême pour la bonne entente entre les deux pays furent les relations de parenté et personnelles que Sa Majesté entretenait avec le roi de France et son beau-fils le roi Léopold. L'influence du dernier sur le roi Louis-Philippe lui valut toujours des conseils pacifiques. Il connaissait bien l'Angleterre et le caractère anglais, il pouvait parler avec autorité quand les remontrances de ce pays par la voie officielle ordinaire auraient pu ne pas toujours commander une attention sérieuse. En même temps, la position de parfaite neutralité dans laquelle il se trouvait en sa qualité de souverain d'un royaume dont l'indépendance a été garantie par les deux puissances, lui permettait de jeter dans la balance le poids de son opinion à tous moments critiques. Sa judicieuse intervention ne fut pas sans contribuer à modifier les vues du roi Louis-Philippe et l'amener à abandonner cette attitude belliqueuse qui avait été adoptée par son gouvernement dans la question d'Orient. Quelque importants qu'aient été les conseils du roi des Belges dans cette circonstance, ils le furent davantage en assurant une solution pacifique à l'affaire de Tahiti.

M. Juste, dans l'intéressant portrait de Léopold I^{er} qui forme l'introduction de son livre, rappelle les noms des hommes célèbres de ce siècle qu'il avait vus de près et qui l'admiraient : George Canning, lord Gray, lord Melbourne, lord Palmerston et les principaux chefs des Whigs le recherchaient et l'aimaient; les Wellesley, le duc de Wellin-

ton en tête, montraient pour lui la plus haute considération; il avait pratiqué le prince de Talleyrand, le prince de Metternich, le baron de Humboldt et les autres diplomates du Congrès de 1815; il connaissait intimement les principaux hommes d'Etat de la monarchie de juillet, Casimir Périer, Molé, Guizot, Thiers, etc.

A ces noms illustres, il faut ajouter celui de Robert Peel, qui, dans une lettre adressée à la reine Victoria, le 25 mars 1845, écrivait :

Sir R. Peel n'est guère moins obligé à Votre Majesté, pour la bonté qu'elle a eue de lui communiquer l'opinion favorable que le roi Léopold a daigné exprimer au sujet de la marche de la politique poursuivie avec la sanction et fréquemment sous la direction spéciale de Votre Majesté par sir R. Peel. Sa Majesté a une connaissance intime de ce pays; elle est précisément à une distance suffisante de la scène de nos débats politiques pour se faire une idée nette et impartiale des mobiles et des actes des hommes publics. Après l'opinion favorable de Votre Majesté, la seule récompense à laquelle aspire sir R. Peel, c'est que la postérité confirme le jugement du roi Léopold.

La vie de Léopold I^{er} de M. Juste et les nombreux documents qui l'accompagnent sont connus : nous n'avons pas à en faire ressortir l'importance et l'intérêt. Elle est suivie d'un aperçu du règne de Léopold II, qui s'arrête à l'inauguration de la statue de Léopold I^{er} à Mons. Cette cérémonie, qui a fourni au second roi des Belges l'occasion de rappeler le programme de son règne, termine d'une manière heureuse le livre de M. Juste; il a suffi à l'auteur de citer l'allocation de M. Dolez et le discours de Léopold II pour résumer l'idée de son livre : la fondation de la dynastie et l'affermissement de l'œuvre de 1830.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE STUTTGART.

Cette Société, dont la direction siège à Tubingue depuis 1849, a été fondée en 1839, sous le protectorat du roi de Wurtemberg. Elle édite des ouvrages, manuscrits ou imprimés devenus rares, en langue allemande ou romane, qui offrent un intérêt général, notamment dans le domaine de l'histoire et de la poésie. Il suffira d'indiquer les titres des ouvrages publiés en 1877 et qui viennent d'être distribués aux membres de la Société, les seuls à qui ils sont destinés, pour montrer que cette institution reste digne de la réputation qu'elle a acquise dès les premiers temps de son existence :

Hans Sachs, herausgegeben von Adelbert von Keller. Zehnter Band.

Briefe der Herzogin Elisabeth Charlotte von Orléans aus dem Jahre 1719, herausgegeben von Dr Wilhelm Ludwig Holland.

Anmerkungen zu Konrads Trojanerkrieg, von Karl Bartsch.

Anton Tuchers *Haushaltbuch* (1507 bis 1517). Herausgegeben von Wilhelm Loose.

Hans Georg Ernstingers *Raisbuch*, herausgegeben von Dr Ph. A. F. Walther.

Les lettres d'Elisabeth-Charlotte, femme de Philippe d'Orléans et mère du Régent, qui sont ici imprimées, forment le tome IV de la série que publie M. Holland. Elles sont tirées des archives du comte Degenfeld-Schonbourg. La plupart de ces lettres étant inédites, il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'elles présentent. On y trouve des détails curieux sur la conspiration de Cellamare, l'incendie du château de Luneville, des appréciations d'Elisabeth-Charlotte sur son fils, sur le roi Georges I^{er} d'Angleterre, le cardinal Alberoni, l'abbé Dubois, Madame de Maintenon, la duchesse de Berry, le duc Meinhardt de Schomberg, les trois derniers morts en 1719, Law et ses entreprises financières, Louis XIV et les principaux personnages de sa Cour.

Le livre de ménage d'A. Tucher, de Nuremberg, est imprimé d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Dresde, et il fournit des renseignements bien curieux sur la vie des riches bourgeois allemands du commencement du XVI^e siècle. Il est à regretter seulement que Tucher n'ait commencé à le tenir qu'à un âge déjà avancé, après la mort de sa femme et de la plupart de ses enfants, alors qu'il menait une vie assez retirée.

La relation des voyages d'Ernstinger mérite une mention particulière, car l'auteur a visité les Pays-Bas. Les récits d'Ernstinger sont souvent bien secs; à l'inverse des voyageurs modernes, il nous communique rarement ses impressions; mais ses descriptions sont exactes, et, s'il n'amuse pas toujours, il fournit le plus souvent d'utiles renseignements. Homme instruit, il s'intéresse à tout ce qui lui paraît digne d'observation; il note tout ce qu'il voit: les rues, les édifices religieux et civils, les palais, les jardins, les fontaines et même la qualité de l'eau qu'il boit; il va jusqu'à citer les auberges où il a déjeuné, diné ou soupé.

Le premier voyage d'Ernstinger date de 1570. Le manuscrit s'arrête à l'année 1610, de sorte qu'il embrasse plus de 30 ans, pendant lesquels l'auteur a visité l'Allemagne, l'Italie, toute la France, une partie de l'Espagne, la Bohême et les Pays-Bas espagnols.

C'est au mois de septembre de l'année 1606 qu'il visita ces provinces. Parti de Paris le 13, il arrive le 16 à Cambrai, le 19 à Mons et le 21 à Bruxelles, où il visite Sainte-Gudule et le Palais. Le 22, il va à Louvain, de là à Malines, Anvers, Gand, Courtrai, Lille, Douai, Arras et revient le 12 octobre à Paris. Le récit de cette excursion, qui comprend 26 pages, renferme une quantité d'indications, parmi lesquelles il s'en trouve qui intéresseront les historiens des localités.

II. Le Hon. *L'homme fossile en Europe*. Son industrie, ses mœurs, ses œuvres d'art. Cinquième édition avec une notice biographique et des notes paléontologiques et archéologiques, par M. E. Dupont. Cent gravures. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-8°.

La question de l'origine et des développements des races humaines a le privilège de passionner le public et le monde savant. Des découvertes aussi heureuses qu'inspérées sont venues nous montrer l'apparition de notre espèce plus reculée qu'on ne le supposait, et nous ont permis de suivre les phases successives de son développement depuis l'état sauvage jusqu'à la période historique.

Les découvertes relatives à l'homme fossile, faites en Belgique, justifient l'intérêt qu'on a attaché à cette question. Le Congrès préhistorique, tenu à Bruxelles en 1872, a contribué à développer le goût des études qui s'y rattachent, études que *L'homme fossile* a vulgarisées.

La première édition de *L'homme fossile en Europe* date de 1867. A dix ans de distance nous en voyons paraître une cinquième, revue et augmentée, par M. Ed. Dupont, qui a fouillé avec tant d'habileté les grottes des environs de Dinant.

L'ouvrage de H. Le Hon commence par un aperçu de l'histoire de la terre depuis son origine jusqu'à l'apparition de l'homme. Cet aperçu constitue une entrée en matière propre à donner une idée de la constitution de notre planète. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première s'occupe de l'homme fossile. Elle comprend dix-neuf chapitres dans lesquels sont traités les différents points que nous allons analyser. Nous nous occuperons plus spécialement de ce qui se rapporte à la Belgique.

L'antiquité de la race humaine y est supputée par des faits observés dans différents points du globe. Le docteur Fowler assigne à un squelette trouvé dans le delta du Mississipi, à une profondeur de cinq mètres, une antiquité de 50,000 ans, d'après un calcul basé sur le débit annuel des alluvions du fleuve. M. Vivian estime à plus de 260,000 ans, l'âge des ossements humains, mêlés de silex taillés, que l'on a rencontrés, en-dessous de la stalagmite de la caverne de Kent, dans le Devonshire. D'après des documents récents, l'homme n'aurait pas seulement été contemporain des grands pachydermes et des grands carnassiers qui habitaient nos régions à l'époque quaternaire, il aurait apparu à l'époque tertiaire et dépasserait de beaucoup la plus haute antiquité entrevue jusqu'ici.

L'homme quaternaire a laissé, comme preuves de son existence, soit ses propres débris, soit des traces de foyers, soit des armes grossièrement façonnées en silex ou pierres à fusil. Il a assisté au creusement de certaines vallées, et a été témoin de la période glaciaire, c'est-à-dire d'une période de refroidissement où d'immenses glaciers couvraient une partie de l'Europe, et où le renne et d'autres animaux relégués actuellement au nord, habitèrent cette partie du monde. Il a cherché un refuge dans des excavations naturelles nommées grottes ou cavernes.

L'homme a été contemporain du mammoth et du grand ours des cavernes. Il s'est servi d'instruments en silex en forme d'amandes, espèce d'assommoirs nommés haches, et d'éclats dentelés ou non, de la même substance et de pointes de lances; des pointes de flèches en os et divers ossements arrangés de manière à servir d'ustensiles. Des dents et des os percés ont probablement servi d'ornements. Un crâne humain de cette époque a été rencontré par Schmerling, dans une caverne, à Engis, près de Liège; et un autre, dans une caverne, à Néanderthal, près de Dusseldorf. Une mâchoire humaine, d'une épaisseur exceptionnelle, a été trouvée par M. Ed. Dupont, dans la *grotte de la Naulette*, près de Dinant. Mentionnons également un frontal et un pariétal humains, découverts dans la vallée du Rhin, à Eguisheim, près Colmar, par le docteur Faudel, et un crâne rencontré par le professeur Cocchi, de Florence, au col de l'Olmo, non loin d'Arezzo. Notons la sépulture d'Aurignac, grotte funéraire, bou-

chée par une dalle et contenant dix-sept squelettes, et des observations intéressantes sur plusieurs cavernes. Les faits relatifs à la coexistence de l'homme et des grands mammifères éteints n'ont pas été observés seulement dans les cavernes. Différentes vallées de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Espagne et de la France, ont fourni des silex ouvrés, associés à des ossements de mammoth, de rhinocéros, etc., et d'autres espèces que l'on ne rencontre plus que dans des régions plus chaudes. Les hommes de cette époque sont d'assez grande taille.

La fin de la période de l'âge du mammoth est marquée par de grandes inondations, provenant de la fonte des glaciers, qui ont laissé des traces en Belgique jusqu'à une altitude de 120 mètres. D'autres animaux apparaissent, notamment le renne et des espèces qui habitent actuellement les régions froides. L'homme contemporain du renne a été trouvé dans le *Trou du frontal*, près de Dinant, dans une grotte funéraire recouverte d'une dalle et contenant treize cadavres. Deux crânes seulement étaient intacts. Ces hommes étaient de petite taille de même que ceux qui, actuellement ont, au nord, le renne comme animal domestique. Ils se livrent à la chasse et à la pêche, au moyen de flèches barbelées, de lances, javelots, harpons en os. Le bœuf musqué, l'auroch, l'urus, le bouquetin, le chamois, le glouton, le castor, y sont associés au renne, ainsi qu'à d'autres espèces vivantes actuellement soit en Belgique, soit à l'état sauvage dans l'Europe occidentale. Les hommes du renne employèrent le silex en le taillant surtout en grattoirs et en couteaux, lames aplaties à coupe trapézoïdale, caractéristiques de cette époque. Des armes en os, en bois de renne, révèlent un progrès sur l'âge précédent, ainsi que des bois de renne travaillés, de grandes pièces plus ou moins ornementées, et percées de grands trous circulaires, nommées bâtons de commandement.

L'alimentation, surtout animale, est à base de cheval, de renne, de quelques autres animaux et de rats d'eau. Les peuplades de cette époque étaient très-friandes de la moelle et de la cervelle des animaux. Elles étaient d'une malpropreté remarquable; les ossements et les débris de leurs repas étaient jetés dans un coin de la caverne habitée. On a trouvé dans les cavernes des poteries façonnées à la main, et des lames d'ivoire, des bois de renne, et des plaques d'ardoise ou de schiste, portant gravées le mammoth, le renne et divers animaux.

Parmi les diverses stations de l'âge du renne qui sont passées en revue par l'auteur, signalons pour la Belgique la *caverne de Chaleux*, vallée de la Lesse, près de Dinant, très-riche, par suite de l'éroulement du plafond sur le sol de la grotte. On y a recueilli plus de 30,000 instruments ou éclats en silex, différents instruments en os et en bois de renne, tels que poinçons, aiguilles, polissoirs, destinés à aplanir les coutures des peaux, des coquilles marines, généralement percées d'un trou, afin de pouvoir être suspendues comme ornements, etc.; un foyer pavé de plaques de grès, montrant encore ses cendres et débris de charbon; une grande quantité d'os appartenant aux espèces suivantes: le renne, le cheval, le sanglier, le chamois, le bouquetin, l'ours brun, le renard, le blaireau, le lièvre, le rat d'eau. Les dents de cheval trouvées à Chaleux, démontrent que l'homme y a mangé quarante chevaux.

Les temps quaternaires comprennent l'âge de la pierre brute, ou grossièrement taillée, caractérisé pour la première période par la présence du mammoth, et pour la seconde par celle du renne. Les temps antéhistoriques se divisent ensuite en trois périodes successives que l'on a nommées : *âge de la pierre polie, âge du bronze et âge du fer.*

L'âge de la pierre polie comprend des formations de natures assez diverses. On observe sur les côtes du Danemark des amas, ou monticules surbaissés, nommés *kjoekkenmoedings*, ce qui signifie rebuts ou déchets de cuisine. Ils sont constitués en grande partie par des écailles d'huître, et d'autres mollusques comestibles adultes. On y rencontre, en outre, des os fracturés de mammifères, des débris d'oiseaux et de poissons d'espèces existant encore actuellement, et des objets de l'industrie humaine. L'homme de la pierre polie a également laissé des traces de son existence à la partie inférieure des tourbières. Les armes en pierre polie du Danemark sont d'une perfection admirable, poignards en silex, haches en silex percées d'un trou pour l'emmanchure, etc.

Un chapitre est consacré à la description des *menhirs*, ou pierres dressées; des *dolmens*, grandes pierres plates posées horizontalement sur d'autres pierres plus petites placées verticalement. Il est suivi de considérations sur les races autochtones et sur les immigrations.

L'âge de la pierre polie nous montre en Belgique des forteresses ou camps retranchés à Hastodon, au Pont de Bone, à Furfuz, à Jemelle, à Sinsin et à Poilvache. Ces camps étaient généralement constitués par une masse rocheuse, formant presque sur les bords abruptes des vallées. Ce rocher était garni sur son pourtour de grosses pierres brutes, et l'isthme reliant le camp au plateau était coupé par un fossé. On a recueilli au camp d'Hastodon, près Namur, qui occupe une superficie de dix hectares, plus de 1,400 silex en partie polis et des fragments de poteries grossières. On a rencontré à la surface du sol dans différents points de la Belgique des objets en silex polis, et très-rarement en jade ou néphrite et en serpentine. On a trouvé également des haches polies en silex, dans les tourbières des environs de Bruxelles, avec des ossements de castor, etc. Le Hon étudie les cités lacustres de la Suisse, tout ce qui se rapporte aux mœurs, à l'alimentation, à l'industrie et à la civilisation de leurs habitants; puis il passe en revue tout ce qui a trait à l'âge du bronze et du fer.

La seconde partie traite de l'influence des lois cosmiques sur la climatologie et la géologie. On y examine successivement les causes des phénomènes quaternaires et les différents faits qui s'y rattachent : la précession des équinoxes et le mouvement de la ligne des apsides; le refroidissement de l'hémisphère boréal; le réchauffement de l'hémisphère austral; les conséquences de la variation de l'excentricité de l'orbite de la terre; la variation de l'obliquité de l'écliptique, etc.

Enfin l'ouvrage se termine par un appendice, qui contient l'abrégé de la théorie de Darwin, ou transformisme, par le professeur Ombini, traduit par H. Le Hon. Cette partie traite : 1° de l'origine et de la variabilité des races domestiques; 2° des espèces et des variétés sauvages; 3° de la variabilité des espèces sauvages et de leur origine par l'effet de la concurrence vitale, ou lutte pour l'existence et par la sélection naturelle; 4° des

objections faites à la théorie de Darwin. L'abrégé du professeur Ombini permet aux lecteurs de se faire une idée de l'importante théorie de l'illustre naturaliste anglais.

C. MALAISE.

BULLETIN.

La publication de la correspondance de Sainte-Beuve a rappelé dans ces derniers temps l'attention sur la vie et les œuvres de l'auteur des *Lundis*. M. K. Hillebrand, dans le dernier numéro de la *Deutsche Rundschau*, lui consacre une étude dans laquelle il apprécie le « prince des critiques » beaucoup plus favorablement que ne l'ont fait les Français en général. Ce qu'il loue surtout, c'est la parfaite indépendance et l'impartialité de Sainte-Beuve comme critique. Rarement un homme a eu plus d'ennemis; rarement aussi écrivain a été plus diversement apprécié, ce qu'il faut attribuer aussi bien à sa nature, très simple à l'extérieur, très-compiquée à l'intérieur, qu'à la règle de conduite qu'il s'était imposée. L'inébranlable attachement à la vérité, qui faisait le fonds de son être, lui a été particulièrement préjudiciable : il ne pouvait prendre sur lui de ne pas exprimer son opinion, même quand elle heurtait l'opinion publique ou l'exposait à blesser les individus. Son esprit extraordinairement progressif et libre de préjugés prenait-il une nouvelle direction, il n'usait pas d'adresse pour s'en cacher; avait-il découvert chez un homme ou dans une chose un côté nouveau, il lui était impossible de garder sa découverte pour lui. Mais l'opinion publique ne pardonne pas facilement à un homme de vouloir être plus habile qu'elle. Avez-vous blessé un individu, il lui sera bien difficile de reconnaître que le jugement qui le choque peut avoir été déterminé autrement que par un motif personnel. Quant aux esprits rigides, ils ne voient le plus souvent que faiblesse et incertitude dans tous les changements que produit la conviction. C'est une bien dangereuse profession que celle d'apprécier la vie et les œuvres des contemporains; elle l'est surtout quand on veut ne jamais dire que la vérité et ne pas se borner à être superficiel. Rien d'étonnant si Sainte-Beuve, soit à cause du silence qu'il gardait sur l'un, soit parce qu'il parlait trop librement de l'autre, se soit créé une quantité d'ennemis parmi les écrivains de tout rang. Sa manière d'entendre la critique y contribua bien pour une bonne part également. Il ne se borne pas à peindre les acteurs sur la scène, dans leur rôle et leur costume, il veut les voir derrière la coulisse, en robe de chambre, et il les peint tels qu'il les a vus. Une lettre que cite M. Hillebrand lui paraît surtout bien faire saisir la méthode de Sainte-Beuve, en même temps qu'elle fait mieux comprendre l'homme et l'écrivain : elle est adressée en 1863 à M. L. Bersot, qui avait publié deux articles dans le *Journal des Débats* sur les *Nouveaux Lundis*.

L'art — et surtout l'art moral — est difficile à manier, et il ne vaut que ce que vaut l'artiste. Après cela, n'est-il pas nécessaire de rompre avec ce faux convenu avec ce *cant* qui fait qu'on juge un écrivain non-seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions! Il était temps que cela finit. Je prends des critiques pour exemple : Quoi! je ne verrai de M. de Fomanes que le grand maître poli, noble, élégant, fourré, religieux, non l'homme vif, impétueux, brusque et sensuel qu'il était? Quoi! La Harpe ne sera qu'un homme de goût, éloquent dans sa chaire d'Athènes, et je ne verrai pas celui dont Voltaire disait : *Le petit se fâche!* Et pour le présent, voyons, — je parle avec vous sans détour, — je n'ai aucune animosité au cœur, et j'apprécie ceux qui ont été à quelque degré mes maîtres; mais voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si bel esprit, si déployé et pavoisé de sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc.; et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe! Que faut-il faire en définitive? Comment conclure à son égard? Faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés,

comme on le fait invariablement autour de lui, et, comme c'est le rebours du vrai, faut-il être dupe et duper les autres? Les gens de lettres, les historiens et préchurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini? Faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont? Ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse, de montrer les points de suture entre le talent et l'âme, de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue...

Et les grands hommes, et le respect qu'on leur doit, et la réputation qu'il faut payer si cher! Sans doute, tout homme qui concourt pour la louange et la célébrité est voué à toutes les infamies, par-là même. C'est la loi. Molière eut insulté par Bossuet, Goethe par le premier polisson; Renan ou Littré par Dupanloup, — et insulté dans son caractère, dans sa moralité! Qu'y faire? Ce n'est pas en se dorlotant qu'on y échappera. Qu'on soit quelque'un et quelque chose, alors on résiste, on a son armée, on compte malgré ses détracteurs.

Si l'on est généralement d'accord pour reconnaître que Sainte-Beuve a su faire preuve d'une grande indépendance comme critique, en revanche, il a été comme homme l'objet de jugements bien sévères. M. Hillebrand, qui l'apprécie sans tenir compte des préoccupations de parti, trouve qu'il a été méconnu à cause même de son impartialité. Rien n'est plus propre à soulever les passions de parti, dit-il, que cette impartialité que Sainte-Beuve possédait au plus haut degré. L'opinion publique est partout d'une pièce, et en France plus que partout ailleurs. Elle ne voit pas les nuances, ne s'enquiert pas des motifs, ne connaît que sa passion du moment. Sainte-Beuve, lui, enfonce sa sonde dans tous les recoins de la nature humaine, éprouve, compare, pèse, voit les plus petites nuances et en fait le compte. On l'a représenté comme le valet de la tyrannie, lui qui jusqu'à l'âge de 32 ans, deux ans avant sa réception à l'Académie, occupa deux petites chambres d'étudiant, à 27 francs, déjeuner compris, qui depuis 1830 n'avait pas écrit un mot sur la politique, n'avait jamais mis le pied aux Tuileries, avait refusé deux fois, et encore jeune, le ruban de la Légion d'honneur, si cher aux Français. En 1818, il fut accusé d'avoir été à la solde de Louis-Philippe et d'avoir reçu de l'argent sur les fonds secrets. On reconnut, il est vrai, qu'il s'agissait d'une somme de 100 francs dépensée pour la réparation d'une cheminée à la Bibliothèque Mazarine, où il était conservateur. Il n'en donna pas moins sa démission, pour vivre exclusivement de sa plume.

Les attaques furent surtout violentes quand on le vit se rallier à l'Empire. La jeunesse des écoles lui en fit un crime. Les insultes qu'il eut à subir, les reproches que lui valurent son élévation à la dignité de sénateur excitent l'indignation de M. Hillebrand. Chose singulière, lorsque Sainte-Beuve mourut en décembre 1859, il avait, grâce à son attitude au Sénat, conquis une tardive popularité. Qui sait ce qu'elle aurait duré? Il n'était pas homme à tourner le dos à l'empereur déchu. Comme Mérimée — encore un sceptique — il serait resté fidèle au régime et à l'homme dont il avait à l'occasion blâmé les fautes.

M. Hillebrand juge, on le voit, Sainte-Beuve très-favorablement. Le second volume de la correspondance, qui vient de paraître et qui embrasse les années 1865-1869, n'aurait sans doute pas modifié son opinion. Il apprécie généralement Sainte-Beuve comme critique avec beaucoup de finesse; mais, après avoir parcouru les deux volumes de la correspondance, on trouve l'homme moins sympathique qu'il ne paraît l'être dans le portrait qu'en a tracé M. Hillebrand.

Dans le même numéro de la *Deutsche Rundschau*, une savante étude de M. Hübnér a pour objet la conquête et l'occupation de la Bretagne par les Romains. Cette étude, basée en partie sur l'examen

des antiquités et notamment des inscriptions qui appartiennent à la période de l'occupation romaine, est pleine de renseignements neufs. Elle est divisée en quatre chapitres, dont voici les titres : L'Annexion de la Bretagne. — L'administration de la Bretagne, de Néron à Adrien. — Le mur d'Adrien. — Le mur d'Antonin-le-Pieux et la fin de la domination romaine en Bretagne.

Le opere di Giorgio Vasari, con nuove annotazioni e commenti di Gaetano Milanesi. Volume I. VIII — 700 pp. Florence, Sansoni, in-8°. — La dernière édition des œuvres de Vasari, publiée par Le Monnier, à Florence, en 12 volumes, petit in-8°, a vu le jour il y a plus de vingt ans. Depuis cette époque, les recherches des érudits ont éclairci ou rectifié un bon nombre de faits, comme le prouvent les notes jointes au volume que nous signalons par M. Milanesi, à qui a été confié le soin de diriger cette nouvelle édition. Le tome I contient une préface de l'éditeur, les délicates de Vasari, la lettre de J.-B. Adriani à Vasari, la préface des œuvres complètes, l'introduction aux trois arts du dessin, la préface aux vies, et les biographies de vingt-neuf artistes. Cette édition sera complète en 8 volumes grand in-8° de 650 à 700 pages, et renfermera, outre les vies, les *Ragionamenti* et l'*Epistolario*, qui sera enrichi d'un bon nombre de lettres inédites.

A l'occasion du Congrès international des orientalistes à Saint-Petersbourg (1876), le département asiatique du ministère des affaires étrangères, sur la présentation du directeur de l'Institut des langues orientales attaché à ce ministère. M. le conseiller privé Gamazow, a entrepris la publication des catalogues des collections de monnaies et de manuscrits orientaux appartenant à l'Institut.

Deux livraisons de cette publication ont paru récemment.

L'une renferme la description des manuscrits arabes, due à la plume érudite de M. le baron Victor Rosen, professeur-adjoint d'arabe à l'Université de Saint-Petersbourg; l'autre contient l'inventaire des monnaies des califes, dressé sous la direction du savant académicien, M. le conseiller privé Dorn.

Sur 229 manuscrits arabes enregistrés dans l'ouvrage du baron Rosen, un grand nombre forment l'objet de notices étendues, souvent accompagnées d'extraits considérables. Un avant-propos de l'auteur placé en tête, trois listes alphabétiques (en arabe) : 1^o des ouvrages; 2^o des auteurs; et 3^o des copistes et possesseurs; une table chronologique des manuscrits datés, enfin trois planches de fac-similé à la fin complètent ce travail remarquable et en facilitent l'usage.

L'inventaire des monnaies des califes comprend 562 numéros, sans compter un appendice considérable. Une préface de M. Dorn fournit aux numismates d'intéressants détails sur l'origine et la composition du médaillier de l'Institut.

Une préface de M. Gamazow, jointe au volume du baron Rosen, nous communique des données générales sur les collections de l'Institut et fait un historique de la présente publication (*Journal de Saint-Petersbourg*.)

NOTES ET ÉTUDES.

ALTÉRATIONS ET RESTAURATION DES PEINTURES A L'HUILE.

Dans une conférence qu'il a donnée récemment à l'Institution royale de la Grande-Bretagne, M. Liebreich, chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas et professeur d'ophtalmologie à Londres, a présenté, au sujet de ces deux questions une série d'observations des plus intéressantes. Considérant les altérations auxquelles sont sujettes les peintures à l'huile comme autant de maladies qui exigent chacune un traitement particulier en rapport avec la nature du mal, il examine successivement la substance sur laquelle l'artiste a peint son tableau, l'enduit, c'est-

à-dire la substance qui a servi à préparer la surface pour la rendre propre à recevoir la peinture, la peinture en elle-même, les couches de vernis dont la peinture a été recouverte. On trouvera dans la *Revue scientifique* une traduction de cette curieuse étude, dont nous nous bornerons à noter les points les plus importants.

Le bois sur lequel on a peint un tableau peut se gauchir, se fendre, être rongé par les vers ou enfin être complètement pourri. Dans les premiers cas, les moyens à employer sont simples; dans le dernier, l'opération est délicate, car il faut séparer du panneau la peinture pour la reporter sur un autre panneau, ou mieux encore sur une toile.

Si le tableau, entièrement ou en grande partie endommagé, a été peint sur toile, le mieux est également de sacrifier celle-ci. On en arrache les fils un à un après avoir fixé la peinture en collant à sa surface une ou plusieurs feuilles de papier. Cela fait, on transporte la peinture sur une autre toile, en opérant comme pour les panneaux de bois.

Les maladies du fond ne sont jamais très-compiquées. Rappelons d'abord que les opérations qui servent à préparer les toiles sur lesquelles on peint, peuvent se ramener à deux principales : la détrempe et l'enduit à l'huile. Pour la détrempe, on étend sur la toile un mélange de craie ou de plâtre et de colle de pâte ou de colle-forte. La préparation du fond à l'huile est maintenant d'un usage général. La principale couleur dont on se sert à cet effet doit toujours être le blanc de céruse, auquel on ajoute des quantités relativement assez faibles de jaune, de noir ou d'autres couleurs. Les préparations employées pour les fonds sur bois se composent généralement de craie ou de plâtre détrempe dans de l'amidon, de la colle de pâte ou de la colle-forte, et dont on met plus ou moins de couches. Le fond peut se fendiller, se séparer de la peinture, se séparer du bois ou de la toile. C'est le troisième cas qui est le plus fréquent, surtout pour les tableaux sur toile avec fond détrempe à la colle de pâte. Si le fond tout entier menace de se détacher, le mieux est de séparer complètement la peinture du bois ou de la toile et de la transporter sur une toile neuve.

La partie la plus importante du tableau, la peinture elle-même, est celle sur laquelle M. Liebreich s'étend le plus longuement. On dit souvent que les vieux maîtres avaient des couleurs dont le secret s'est perdu, et que c'est là ce qui explique la différence entre la peinture du xv^e et du xvii^e siècle, d'un côté, et celle du xviii^e et du xix^e, de l'autre. Mais c'est là une erreur profonde. Les couleurs dont se servaient les vieux maîtres sont parfaitement connues; nous les avons toutes, et nous en avons en outre beaucoup de nouvelles, les unes bonnes, les autres mauvaises. M. Liebreich les appelle bonnes ou mauvaises, surtout sous le rapport de la durée.

Mais les couleurs elle-mêmes ne jouent qu'un rôle secondaire dans la détérioration des peintures à l'huile. Le rôle principal appartient au dissolvant avec lequel les couleurs sont broyées et aux liquides ajoutés pendant le travail du peintre. Il y a des substances qui retardent la dessiccation de l'huile et d'autres qui la favorisent. Celles-ci exigent beaucoup moins d'huile que les autres. Les artistes ne savent pas assez que les couleurs introduisent dans un tableau des quantités d'huiles très inégales et qu'une foule d'inconvénients bien démontrés sont dus au principal ennemi de la peinture à l'huile, c'est-à-dire à l'huile elle-même. Les vieux maîtres attachaient une grande importance au mode de préparation des couleurs; aussi les élèves passaient-ils une moitié du temps de leur apprentissage à broyer les couleurs du maître.

Nous ne pouvons suivre M. Liebreich dans l'examen des maladies des peintures des diverses écoles, maladies dont les unes sont constitutionnelles, c'est-à-dire proviennent de la méthode suivie et des matières employées par le peintre, dont les autres sont dues aux influences extérieures. Mais nous citerons les recommandations suivantes que lui suggère

l'étude des altérations qui se sont déjà produites dans les peintures qui ne remontent pas à plus de cent ans, et la comparaison de ces peintures avec les œuvres des vieux maîtres.

Dans toutes les couleurs, la quantité d'huile doit être réduite au minimum et on ne doit jamais, sous quelque forme que ce soit, en mettre dans une peinture plus qu'il n'est absolument nécessaire. — Toutes les couleurs transparentes, qui sont très-lentes à sécher, n'ont pas à être broyées dans l'huile, mais dans un liquide résineux. — Jamais on ne doit mettre de couleur sur une partie qui n'est pas sèche, et surtout jamais on ne doit mettre une couleur qui sèche rapidement sur une autre qui sèche lentement avant que celle-ci ne soit parfaitement sèche. — Le blanc et les autres couleurs opaques séchant rapidement peuvent se mettre en couches assez épaisses. Au contraire, les couleurs transparentes et qui ne séchent que lentement doivent toujours être mises en couches fort minces. Si l'on a besoin de l'effet produit par une couche épaisse de cette dernière couleur, il faut l'obtenir par la superposition de plusieurs couches minces, en ayant toujours soin de n'en appliquer de nouvelles que lorsque la précédente est parfaitement sèche. Si l'on mélange des couleurs transparentes avec une quantité suffisante de blanc de céruse, ces couleurs peuvent être traitées comme des couleurs opaques.

Le vernis peut se fendiller ou devenir opaque, et alors il faut le traiter par la méthode de Pottenkofer; mais il peut aussi devenir jaune foncé, brun et sale; alors il cachera la peinture, de telle sorte qu'il sera nécessaire d'enlever le vernis altéré pour le remplacer par une couche mince de vernis nouveau. C'est ici que les restaurateurs ou les nettoyeurs de tableaux déploient leur habileté et malheureusement aussi leur activité destructive.

La difficulté et le danger sont surtout grands lorsqu'il s'agit de nettoyer des peintures qui n'ont pas été vernies avec le vernis ordinaire de mastic ou de dammar, mais qui ont été recouvertes d'une couche d'huile, de vernis à l'huile, ou de vernis oléorésineux. On a peine à croire qu'on se soit jamais servi de ces substances pour vernir un tableau; malheureusement il n'est que trop vrai qu'il y a des gens qui s'imaginent encore assurer la conservation de leurs peintures en y étendant de temps en temps une couche d'un de ces liquides. Ils reconnaissent trop tard que le vernis devient de plus en plus foncé, brunâtre et opaque. Quand il faut ensuite enlever ce vernis, on ne peut le faire qu'avec des substances qui dissolvent tout aussi bien la peinture tout entière que la couche durcie dont elle est recouverte. Ceci montre la valeur réelle de ces liquides universels qui sont de temps en temps annoncés et préconisés comme pouvant servir à nettoyer sans danger tous les tableaux.

En ce moment même, on discute beaucoup en Italie au sujet de la méthode de Luparini. Luparini est un peintre et un restaurateur de tableaux de Pise, qui croit avoir inventé un nouveau moyen de nettoyer les tableaux sans aucun danger. Parmi les tableaux nettoyés par lui, ceux de la galerie Sandoz, qui appartiennent au prince Demidoff, et qui se composent surtout de paysages flamands et hollandais, sont en fort bon état, et la peinture n'a nullement souffert. Au contraire, le Saint Jean d'Andrea del Sarto, un des plus beaux tableaux du palais Pitti, a semblé à M. Liebreich très-altéré par la restauration de Luparini. M. Liebreich qui avait étudié ce tableau de très-près, il y a un an, trouve que maintenant on le prendrait plutôt pour une copie moderne que pour l'original nettoyé. Il a perdu, dit-il, toute la douceur de ses contours, et l'expression caractéristique du visage a disparu. Le changement des tons de chair ne peut guère s'expliquer que par la complète destruction du glacis. Ce serait, à son avis, assumer une lourde responsabilité que de permettre une nouvelle expérience sur une œuvre d'art aussi précieuse.

Il est curieux de rapprocher de l'appréciation

émise par M. Liebreich, relativement au procédé Luperini, celle de M. Heath Wilson, qui vient précisément de publier une note à ce sujet dans l'*Academy*. Cette nouvelle méthode a soulevé de vives discussions en Italie parmi les artistes, les restaurateurs de tableaux et les marchands, dans le public et même au Parlement. Un rapport a été fait à ce sujet par une commission composée d'artistes et de restaurateurs de tableaux, dont les uns sont favorables, les autres hostiles ou hésitants.

On a consulté des chimistes qui répondent que la composition ne contient rien de nuisible; mais cette assertion est sans valeur en présence du fait que, dans un espace de temps beaucoup plus court que d'ordinaire, elle dissout les vernis et les retouches et atteint la surface originale. Comment l'empêcher d'enlever les glacis primitifs s'ils ont échappé aux premiers nettoyages et même la couleur originale? L'inventeur affirme qu'il n'en sera pas ainsi, que la conservation des glacis originaux dépend de la personne qui emploie le procédé, et il faut en inférer qu'il en sera de même pour la peinture solide. Mais dans les mains d'un restaurateur qui n'est pas artiste, il doit être un agent dangereux.

On a soumis au procédé, à Florence, trois tableaux dont deux étaient dans les magasins des Uffizi, dont le troisième était dans la Galerie Pitti. M. Wilson n'est point de l'avis de M. Liebreich quant au résultat obtenu par l'application du procédé Luperini au Saint-Jean d'Andrea del Sarto de la Galerie Pitti. Pour lui, au contraire, ce résultat permet de croire qu'on retrouverait intactes, sous le voile qui en cache aujourd'hui les beautés, bien d'autres œuvres précieuses.

L'œuvre d'Andrea del Sarto représente un jeune paysan toscan, un peu moins grand que nature, vu à mi-corps et nu jusqu'à la ceinture. Elle disparaissait sous des surcharges de saleté et de repeint. Le dessin et l'expression du visage avaient été modifiés de propos délibéré, les pectoraux surchargés de retouches altérant leurs formes, le manteau de fourrure couvert de barbouillage, une draperie rouge transformée en brun foncé, une coupe, que tenait la main du jeune prophète, avait presque disparu; le fond chargé de lignes parallèles de couleur sombre cachait complètement cette partie du tableau. La figure a reconquis aujourd'hui sa beauté originale de forme et de traits. Elle apparaît sous un aspect entièrement nouveau; mais, à côté de cette puissance, de cette grâce, de cet éclat, on est étonné d'apercevoir une certaine froideur, particulièrement dans les ombres; et quand on observe les autres œuvres du même maître, dont le lustre a été obscurci par des mains ignorantes, on se demande si, accoutumé au ton jaune des tableaux qui vous entourent, on est compétent pour juger de cette seule peinture dont une masse d'ordure a été enlevée. Prise telle qu'elle est, dit M. Wilson, avec sa froideur apparente, elle est parfaite: c'est l'œuvre d'André, et de lui seulement. Mon sentiment est que nous la voyons maintenant telle qu'elle était sur le chevalet avant que le peintre n'y ajoutât ces glacis délicats nécessaires à la douceur du ton, dont l'enlèvement est dû à un nettoyage et à un repeint inintelligent et inutile.

LE RETABLE DE L'HOSPICE DE BEAUNE AU LOUVRE.

On expose en ce moment dans une des salles de l'ancien Musée des Souverains, au Louvre, un des plus grands tableaux d'autel et une des plus belles œuvres qu'ait vu faire le xv^e siècle. C'est le retable du Jugement dernier, peint par Rogier Van der Weyden, de 1443 à 1447, pour le chancelier de Bourgogne Rollin, lorsque celui-ci fonda, avec l'autorisation du pape Eugène IV, l'hospice de Beaune, en mémoire de la peste qui avait ravagé cette ville. Rollin, chancelier du duc Philippe-le-Bon, fut le protecteur des artistes et patronna suc-

cessivement Jean Van Eyck et Rogier Van der Weyden.

Le Louvre possède justement de Jean Van Eyck un admirable tableau qui porte le n^o 162 du catalogue Villot, qu'on appelle la Vierge au donateur, et qui représente ce même chancelier Rollin.

Le retable de Beaune appartient à l'administration de l'hospice. Il a été envoyé à Paris pour y être restauré et rétabli dans son original, car il avait subi, au xvii^e siècle probablement, des retouches inspirées par un esprit de décence assez ridicule, et qui consistèrent à revêtir d'habits ou à envelopper de flammes certains petits personnages nus figurant les élus ou les réprouvés.

Les travaux de restauration et de nettoyage n'ont pas duré moins de trois ans et font le plus grand honneur à l'Administration du Louvre, qui les a dirigés.

Il a fallu scier quelques-uns des panneaux à ras, pour ainsi dire, de l'épaisseur de la peinture et les réappliquer sur du bois nouveau. D'autres parties du retable ont dû être soumises au rentoilage. Enfin on a repeint, que ce mot n'effarouche personne, quelques points qui avaient souffert dans les angles des panneaux et dont la restauration n'altère en rien l'ensemble de l'œuvre.

Le résultat le plus important de toutes ces opérations délicates et conduites avec une remarquable habileté, a été de faire disparaître les faux habits et les fausses flammes qui cachaient la plupart des figures nues. Celles-ci ont revu le jour, et l'extrême intérêt qui s'y attache montre qu'on a eu parfaitement raison de tenter cette curieuse et intelligente restauration.

Dans les Anciens peintres flamands de Crowe et Cavalcaselle, et dans le Manuel d'histoire de la peinture de Waagen, entre autres, on trouve reproduit le retable de Beaune, dans l'état de prétendue décence où l'avaient mis les scrupules d'une époque antérieure. On peut donc comparer les deux aspects de l'œuvre.

Le Jugement dernier de Rogier Van der Weyden, car il est hors de doute qu'il ne soit de la main du peintre flamand, puisque tous les renseignements et les circonstances historiques s'accordent à ce propos, est divisé en neuf compartiments.

Le Sauveur, assis sur une gloire en arc-en-ciel, et, debout au-dessous de lui, un grand ange blanc au manteau vert qui pèse les âmes, flanqué de quatre anges volant et sonnant de la redoutable trompette, occupent le panneau central. Les deux panneaux qui suivent de chaque côté contiennent, d'une part, saint Jean-Baptiste accompagné de saints et de saintes, et de l'autre, la Vierge entourée de saints et d'évêques, parmi lesquels le pape Eugène IV et le duc de Bourgogne.

Le panneau extrême de droite représente l'enfer, celui de gauche les portes du paradis. Deux petits panneaux bordent en haut celui du centre et on y voit quatre anges portant deux à deux les instruments de la Passion.

La composition forme trois étages. En bas est la terre d'où sortent les hommes ressuscités et qui se relie tant aux abîmes de l'enfer qu'à l'Eglise des élus. Au-dessus, plangent dans le ciel les intercesseurs divins. Enfin, le Christ domine tout l'ensemble.

Les élus et les réprouvés, se dirigeant respectivement vers leurs futures demeures, sont de plus petite taille que les intercesseurs, l'ange de la pèse et le Christ; mais les anges latéraux ne sont pas plus grands que les figures nues. Un fond d'or encadré de nuées rougeâtres entoure tous les personnages célestes, que l'espace bleu et clair du ciel sépare en outre de la terre, où seuls le grand ange aux balances et l'ange du paradis posent les pieds.

Un étrange et large reflet de fournaise, en forme d'arc-en-ciel fantastique, surmonte l'enfer.

Cette grande composition ne le cède en dimension qu'à l'Agneau mystique des Van Eyck, à Gand.

Il faut y joindre les volets du retable où se voient

six figures, dont quatre en grisaille, celles de saint Sébastien, de saint Antoine, sous l'invocation duquel fut bâti l'hospice de Beaune, de l'ange de l'Annonciation et de la Vierge; les deux autres figures sont les portraits du chancelier Rollin et de sa femme Guigonne ou Guyonne de Salins, agenouillés devant des fonds de tapisserie, et accompagnés d'anges soutenant leurs armoiries.

Ces deux portraits sont admirables; quant aux figures en grisaille, elles sembleraient être d'une autre main que celle de Rogier Van der Weyden, de la main d'élèves probablement. On serait porté à les croire d'une époque un peu ultérieure.

Le retable de Beaune est une des splendeurs de l'école flamande du xv^e siècle.

L'intensité et la beauté des colorations y rivalisent avec ce que les Van Eyck et les Memling ont fait de plus beau. Certains personnages tels que la Vierge et l'ange aux balances sont magnifiques. Il y a çà et là quelques lourdeurs, quelques mollesses, mais l'ensemble est superbe, plein de chaleur, d'ampleur, de profonde et naïve gravité, et reçoit un rayonnement particulier du fond d'or si lumineux, si glorieux, qui jette ses éclats surnaturels et grandioses autour de la scène si ingénue, si claire et si noble.

Par un contraste qui dut plaire infiniment à l'esprit de l'artiste, à côté de ces personnages divins aux larges draperies, aux gestes calmes, à la physionomie sérieuse, chargés d'exprimer le caractère auguste d'un tribunal céleste, le grand peintre flamand a voulu montrer l'homme réel, dans sa pauvre et mesquine nudité, dans son aspect chétif et dans ses agitations. Elus et réprouvés ont les jambes et les bras grêles, le buste fluet, le ventre gros, la tête forte,

entraînés par les joies de l'extase, ou saisis par les convulsions d'une rage furieuse, ils lèvent les bras, se plient, se tortent. Les maudits grincent des dents, hurlent, et ont des yeux de fous.

Il y a là un côté unique, spécialement curieux. Les œuvres de l'époque n'ont jamais abordé un aussi grand nombre de figures nues, traitées dans ce sentiment de vérité.

Quelle conscience, quel soin rigoureux et pieux, dans l'étude de tous ces petits corps, et de tous ces mouvements! Les genoux, les pieds, les mains, les poitrines, les dos, les jambes, sont si délicatement rendus et détaillés, avec de douces et parfois très-fines carnations, avec un modelé en demi-teinte léger, sûr et solide! On sent si bien l'amour et la dévotion de la nature dans ces figurines un peu gauches çà et là, mais où la maladroite répand un parfum de candeur, et qui exhalent on ne sait quel sens droit, simple, profond, honnête, ce sens adorable de tous les primitifs.

Le retable de Beaune ne doit rester que deux mois au Louvre (*Chronique des Arts*)

LE GLOBE TERRESTRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON.

L'attention vient d'être attirée sur ce globe, qui se trouve à la Bibliothèque de la ville de Lyon depuis 1701. On a reconnu que les indications qu'il fournit concordent généralement avec les récentes découvertes géographiques, et la Société de géographie de Lyon a, en conséquence, nommé une commission spéciale, chargée de faire des recherches sur l'origine de ce globe, les documents scientifiques sur lesquels il est basé, etc. Un rapport préliminaire vient d'être publié, d'où il résulte: que le globe a été construit en 1701, par Henri Marchand (le père Grégoire), avec l'aide du Vénitien Contadini, élève de Nolin, et qu'il appartient au système cartographique flamand. En général, il reproduit les données fournies par les cartes de Huterius (1546), Frisius (1540), Ortelius (1570), Mercator (1613) et Hondius (1631), telles qu'on les trouve dans les meilleures éditions de Blaeu et Janson, mais il corrige

la plus grande partie des projections géographiques, fixe des positions jusque-là incertaines, et fournit, de plus, une quantité considérable de renseignements, dont un grand nombre étaient importants et inconnus aux géographes précédents. De fait, il renferme les meilleurs renseignements géographiques des XVI^e et XVII^e siècles; il forme une sorte de protestation solennelle contre les hérésies privilégiées du fameux Guillaume Delisle, le géographe de Louis XIV, qui, néanmoins, a réussi à imposer à la postérité ses cartes, dans lesquelles des hypothèses chimériques et des lacunes ont pris la place des informations précises fournies par les cartographes du siècle précédent. Ces considérations et la rareté excessive des cartes dont Marchand s'est servi ont engagé la commission à proposer de reproduire le globe en une série de cartes.

En examinant les détails du globe, la commission a d'abord étudié naturellement l'Afrique. Au milieu d'incohérences et d'erreurs étranges, dues aux opinions préconçues de l'école, il est aisé, dit le rapport, de constater que les grandes lignes géographiques sont telles que nos connaissances actuelles, nous les font connaître, c'est le cas notamment pour trois points spéciaux, les réservoirs équatoriaux du Nil, le Congo qui a la direction que Stanley assigne à son cours, et le Zambèse qui court comme l'indique Livingstone. Après d'attentives recherches, la commission croit que les graveurs flamands et plus tard Marchand ont recueilli leurs données, entre autres, dans les ouvrages suivants : *La Description du Congo*, par Pigafetta (1542), *l'Historiale Description de l'Ethiopie* de don Francisco Alvarez (1558); *l'Afrique*, de Léon l'Africain (1556) et d'anciennes cartes (le rapport en énumère douze), qui paraissent avoir eu quelque influence à l'époque en question.

Dans la relation complète de leurs recherches, qui sera publiée postérieurement, les commissaires se proposent de déterminer jusqu'à quel point les divers documents qu'ils citent ont contribué à la confection des cartes flamandes. Ils publieront également un travail sur les voyages, connus ou inédits, qui, depuis le X^e siècle, ont contribué au progrès de la géographie africaine du moyen âge et de la Renaissance. Parmi les ouvrages inédits qui seront consultés, figurent les suivants : *L'Expédition de huit dominicains de Montpellier aux sources du Nil* (1317-1350); *l'Expédition du Catalan Ferrer*, en 1346; *l'Exploration du Hollandais Jean de Herder dans les pays des Accas*; *El Derrotero des de Lisboa al Cabo de Bueno Esperanza y India Oriental*; *la Description du Congo*, par Martinus Abarca de Boléa et Castro (1601); *le Livre universel des Navigations du monde* (1590?) et *le Voyage du Belge Pierre Fardé, d'Alger au Congo* (1686).

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. — *Séance du 25 mai*. — M. le secrétaire fait connaître que le bureau a reçu de M. le Ministre de l'intérieur deux rapports médicaux, imprimés en anglais, qui ont été présentés à l'administration des douanes impériales par les médecins attachés à ce service dans les ports de la Chine ouverts au commerce étranger. M. Coussot présente le rapport de la commission qui a examiné le mémoire de M. le docteur Gaillard, intitulé : « Essai sur l'arsénicisme d'après les données de l'expérimentation pure sur l'homme et sur les animaux », et en propose le dépôt aux archives. Ces conclusions sont adoptées. M. Rommelaere présente le rapport de la commission qui a examiné les mémoires de MM. les docteurs Charon et Ledeganck, intitulé : « Des tumeurs malignes dans la première et la seconde enfance. » Il propose d'adresser des remerciements aux auteurs, d'insérer leur communication dans le Bulletin et d'inscrire leur nom sur la liste des aspirants au titre de correspondant. Ces conclusions sont adoptées. M. Lequime fait rapport sur la note de M. le docteur Latapie, traitant

d'un nouveau procédé de ventilation des hôpitaux et du moyen d'empêcher la propagation des maladies à distance. Conformément à ses conclusions, cette note sera déposée aux archives. M. Wasseige, correspondant, donne lecture d'un travail sur une opération césarienne suivie de l'amputation utéro-varioque; méthode du professeur Porro. Cette communication sera insérée au Bulletin. M. De Roubaix fait rapport au nom de la commission qui a examiné le travail de M. le docteur Putzeys, de Waromme, intitulé : *Kyste aréolaire de l'ovaire gauche; ovariectomie, guérison*. Il propose d'adresser des remerciements à l'auteur, de déposer son travail aux archives et de l'engager à continuer ses relations avec l'Académie. Adopté. M. Kuborn fait rapport au nom de la commission qui a examiné le nouveau travail de M. le docteur Davreux, sur la rougeole dans les crèches. Ce travail sera, conformément aux conclusions, inséré au Bulletin. M. Thiernesse donne lecture de la note envoyée par M. Cambrelin sur un plan d'organisation des maternités. L'assemblée reprend la discussion de la proposition de MM. Kuborn et Mascart, tendant à étendre le cercle des connaissances des sages-femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence et en l'absence du médecin, de faire les applications du forceps dans les cas simples. Elle entend M. Martin, qui se prononce contre la proposition.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 4 mai*. — M. de Borre, secrétaire, fait à l'assemblée la communication suivante : La commission des échanges internationaux, établie à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, annonce qu'elle fait prochainement une expédition à l'Institut Smithsonian de Washington et nous invite à y joindre nos publications destinées à l'Amérique. Le secrétaire s'est empressé de répondre à cet appel d'une institution qui paraît destinée à rendre aux sociétés scientifiques belges, dans leurs relations à l'étranger, les mêmes services que l'Institut Smithsonian rend aux États-Unis. Déjà la plupart des publications américaines et néerlandaises arrivent par son entremise à la Société entomologique. M. Putzeys présente, de la part de l'auteur, un travail du Dr E. Candèze : *Elatérides nouveaux*. En attendant la continuation de la *Revision de la Monographie des Elatérides*, dont il a fait paraître, il y a quatre ans, un premier fascicule qui s'arrête à la tribu des *Tétralobites*, M. Candèze croit utile de faire connaître sommairement une série d'espèces nouvelles, dont se sont enrichies les collections, dans ces dernières années. L'ancienne collection Castelnau lui en a fourni les principaux éléments. Celle-ci, l'une des plus nombreuses séries de coléoptères qui ait jamais été réunie par un collectionneur particulier, était riche principalement en espèces de Bahia, de Siam, de Malacca et du continent australien, points divers où M. de Castelnau a résidé plus ou moins longtemps. D'autres musées, publics ou privés, ont en outre communiqué à M. Candèze un certain nombre de nouveautés dont les noms inédits réclament la consécration obligée, au moyen d'une diagnose. M. Becker annonce qu'il est parvenu à découvrir en Belgique une aranéide qu'il y recherchait sans succès depuis bien des années et qu'il devra être ajoutée à son Catalogue sous presse. C'est le *Salticus formicarius* De Geer, de la taille et de la physiologie de nos grandes espèces de fourmis indigènes. Il a découvert cette espèce à Yvoir, près de Dinant, dans un endroit très-sec et caillouteux, contrairement à l'assertion des auteurs, qu'elle habiterait des lieux humides. M. de Selys-Longchamps, au nom de M. J. Lichtenstein, donne lecture du travail suivant : Dans son adresse à la Société entomologique de Londres pour l'année 1877, M. le professeur Westwood s'est occupé du travail publié par M. Lichtenstein dans les Annales de la Société belge : « Note pour servir à l'histoire du Phylloxera » M. Westwood critique le nom de *Rhizaphis* Planchon donné au sous-genre Phylloxérien qui vit sur la vigne. M. Lichtenstein reconnaît qu'il aurait dû conserver pour le sous-genre en question,

en démembrant le genre *Phylloxera*, le nom le plus ancien donné en Europe, *Perytimbia* Westwood.

Plus j'observe les Aphidiens, ajoute-t-il, et plus je demeure convaincu que l'histoire de leurs métamorphoses rentre beaucoup plus que l'on ne croit dans le cycle ordinaire, et que les fameuses théories, qui datent des observations de Bonnet en 1745, de reproduction parthénogénésique, hermaphroditisme, etc., pèchent par leur base. Les observations sont exactes, les conclusions qu'on a cherché à en tirer sont, je crois, erronées. Le cycle biologique de tout insecte à partir de l'œuf jusqu'à l'apparition de la femelle se compose de quatre phases, séparées chacune par une transformation qui s'opère par gemmation ou bourgeonnement. La gemmation se distingue de l'œuf parce qu'elle germe spontanément sans aucune influence extérieure. L'œuf, au contraire, ne germe que par suite d'une impulsion étrangère externe, qui est la fécondation. L'œuf affecte toujours une forme sphéroïdale plus ou moins ellipsoïde. La gemmation peut, au contraire, se présenter sous les formes les plus variées; depuis la larve apode du diptère jusqu'à la nymphe si semblable à l'insecte parfait de l'orthoptère, tout ce qu'on appelle larve, chenille, chrysalide, puppe, nymphe, insecte parfait, tout cela ne sont que des gemmations. L'influence mâle, le spermatozoïde, n'a aucune action sur le développement des gemmations. La forme la plus simple de gemmation est celle des orthoptères, névroptères (Odonates), hémiptères hétéroptères. Au sortir de l'œuf, la gemmation a déjà la forme d'*imago* qu'elle conservera dans les quatre phases de la vie. La gemmation la plus compliquée est celle des Aphidiens, en ce sens que chaque phase est subdivisée à son tour en quatre mues. Et ici, ce qui bouleverse toutes les idées reçues et a causé les erreurs, les formes larvaires de deuxième et quatrième phases affectent la forme de femelles parfaitement conformées; je dirais même qu'elles sont plus complètement organisées que les femelles véritables. Elles ont des ailes et un rostre qui manquent très-souvent (pour les ailes *toujours* pour ceux que j'ai élevés) chez les femelles. Elles ont une chambre de gemmation qui joue à s'y tromper l'ovaire. Mais leurs produits les font reconnaître, car ce sont des gemmations et non pas des œufs, quoique ces gemmations aient souvent, et en particulier chez les Phylloxera, absolument la forme d'un œuf.

La gemmation est simple ou multiple. Elle est simple chez la plupart des insectes; chaque individu ne fournit qu'un individu, et le changement s'opère par la partie antérieure de la forme précédente qui se fend sur le dos et laisse passer la nouvelle gemmation. Mais il y a des exceptions à la règle : chez les diptères, la gemmation de troisième phase s'opère par contraction et à l'intérieur de la puppe; chez les Coccides, c'est par la partie postérieure et à reculons que sort la dernière gemmation (l'insecte sexe mâle). La gemmation est multiple chez les Aphidiens et probablement chez quelques Cynipides; un seul individu produit de nombreuses gemmations, et elles sont pondues absolument comme des œufs. Quand elles sont pondues vivantes, il n'y a pas de doute possible, ce sont des larves; quand elles ont la forme d'un œuf, leur propriété de germer sans qu'un mâle ait contribué à leur fécondation établit leur nature. Chez les insectes à gemmation simple, les œufs sont très-nombreux, tandis que chez les insectes à gemmation multiple, les œufs sont le plus souvent (mais pas toujours) *uniques*. Quand la femelle est sans rostre, j'ai toujours vu l'œuf unique.

M. Lichtenstein annonce qu'il continue ses recherches et qu'il fera connaître tout ce qui pourrait infirmer, comme tout ce qui pourrait corroborer sa théorie.

M. de Selys donne lecture d'une note sur deux libellulines du genre *Urothemis*. M. L. Lethierry envoie une liste des espèces d'Homoptères qu'il vient de trouver dans les chasses faites à Louette-Saint-Pierre (province de Namur) par M. Gravet, bryologiste qui habite cette localité.

M. de Borre lit un extrait d'une lettre qu'il a reçue de M. R. Valette et dans laquelle il est question des *Macroglossa stellatarum* et de leurs erreurs. M. Valette admet chez les insectes la rectification possible d'erreurs dues au sens de la vue, par l'intervention des perceptions d'un autre sens. M. de Borre est d'avis que M. Valette est sur la bonne voie. La vue des insectes, dit-il, ne peut être considérée comme naturellement douée d'infailibilité. A moins d'une rectification, soit par la mémoire d'expériences antérieures, soit par l'intervention des perceptions d'un autre sens, qui sera très-probablement l'odorat, les perceptions de l'organe visuel pourront être décevantes et diriger mal les actes de l'insecte, si le sens de la vue intervient, ce qu'il semble impossible de nier constamment, dans l'excitation à ces actes. MM. Capronnier, Becker, de Selys-Longchamps et Mélis sont disposés aussi à admettre la possibilité d'une illusion produite momentanément chez l'insecte par la vue et corrigée par l'odorat. MM. Capronnier et Becker doutent cependant que cette illusion puisse être produite par des surfaces colorées seulement, sans aucun relief, et qui ne sont que des taches de couleur.

M. Tournier adresse un travail sur les Longicornes récoltés par M. Cam. Van Volxem pendant son voyage en Portugal, en Espagne et au Maroc. Le secrétaire lit une notice de M. V. Lopez Seoane sur deux nouvelles espèces d'Ephippiger observées en Espagne; il fait voir deux exemplaires du *Brachinus crepitans* qu'il a pris près de Vilvorde et de jeunes Phasmides vivants, à l'état de larves récemment écloses. C'est M. le Dr Ledeganck, membre de la Société de Microscopie, qui, ayant reçu de Batavia une grande quantité d'œufs, les a offerts au Musée d'Histoire naturelle, où on essaye d'élever cet insecte exotique, mais sans succès jusqu'à présent, les larves mourant l'une après l'autre au bout de peu de jours sans vouloir manger aucune des feuilles qu'on leur présente. M. de Borre annonce aussi que le Musée Royal, qui avait acquis dernièrement des Hétéromères de M. J. Thomson, vient encore de s'enrichir notablement par l'acquisition des collections de Lamellicornes Coprophages et de Méloanthodes du même entomologiste.

SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. *Assemblée générale annuelle du 23 avril.* — MM. le général Liagre, président; Houzeau et d'Hane Steenhuyse, vice-présidents; Du Fief, secrétaire-général; le major Adan, le comte Goblet d'Alviella, Grandgagnage, Malaise, Ch. Ruelens et Alph. Wauters, membres du Comité central. M. le président, après avoir rendu hommage au dévouement et à l'abnégation de M. le secrétaire général Du Fief, rappelle les services rendus à la science par la Société de géographie dans la première année de son existence, et la sympathie avec laquelle elle a été accueillie ses débuts. M. Du Fief expose la situation générale de la Société. Les premières inscriptions ont été prises dans le mois de juillet 1876. Au 1^{er} janvier 1877, la Société comptait 600 membres; au 5 avril, 710; au 13 avril 1878, 876. Les membres effectifs, qui ont le droit de voter et parmi lesquels se recrute le Comité central, sont au nombre de 197. Le nombre des membres correspondants est limité à 50; il était, au mois d'avril, de 45. M. Lancaster, météorologiste inspecteur à l'Observatoire royal ayant accepté les fonctions de bibliothécaire de la Société, la collection des livres a pu être, grâce à la bienveillance de M. le Directeur de l'Observatoire, transférée à la bibliothèque de cet établissement, devenue aujourd'hui publique, où elle est à la disposition des membres de la Société. Pour les séances, le Cercle du commerce et de l'industrie a mis son local à la disposition de la Société. M. Du Fief rappelle les travaux publiés dans le 1^{er} volume du *Bulletin*, les conférences, au nombre de huit, données par la Société, et il termine son exposé en remerciant, au nom de la Société, le général Liagre, président sortant. Après une communication de M. Alphonse Wauters relative à l'ancienne industrie des tapisse-

ries à Bruxelles, M. A.-J. Wauters a proposé de nommer une Commission qui serait chargée de rédiger un rapport sur l'état des études géographiques en Belgique, sur l'état de ces études à l'étranger, notamment en Angleterre, en France et en Allemagne, sur les réformes qu'il convient d'apporter dans ces études aux trois degrés de l'enseignement. L'assemblée décide que cette proposition sera soumise à l'examen du Comité central.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Mars. *Classe des sciences.* Rapports de MM. Van der Mensbrugge, Folie et Houzeau sur un travail de M. Lagrange concernant l'origine et l'établissement des mouvements astronomiques; de MM. Catalan, Folie et De Tilly sur un travail de M. Ghysens concernant quelques formules de géométrie et leur application aux courbes algébriques; de MM. Liagre, Houzeau et Duprez sur un travail de M. Quételet concernant les mouvements de l'aiguille aimantée; de MM. Folie, Liagre et De Tilly sur un travail de M. Catalan concernant la théorie des moindres carrés; de MM. Folie et Catalan sur un travail de M. Le Paige concernant quelques applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie; de MM. P.-J. Van Beneden, F. Plateau et Van Hambeke sur la 3^e partie d'un travail de M. Fraipont concernant les Acinétiens de la côte d'Ostende. — La distribution géographique des Balénoptères, par M. P.-J. Van Beneden. — Sur le gisement du Cachalot nain (*Physeterula Dubusii*, Van Beneden), par M. M. Mourlon. — Seconde additions au Synopsis des Cordulines, par M. de Selys Longchamps. — Nouveau système de téléphonie, par MM. Navez père et fils. — Quelques formules de géométrie et leur application aux courbes algébriques, par M. E. Ghysens. — Recherches sur les Acinétiens de la côte d'Ostende. 2^e et 3^e parties, par M. J. Fraipont. *Classe des lettres.* Note sur quelques traductions d'œuvres littéraires belges, par M. Potvin. — Une apologie d'Aristote, note par M. Alph. Le Roy. — Siger de Brabant, par M. Ch. Potvin. *Classe des Beaux-Arts.* Modifications proposées au règlement des grands concours (prix de Rome.)

ANNAL'S DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DE BRUXELLES. 2^e année 1877-1878. Mémoires. Recherches sur les développés (J.-N. Haton de la Goupillière). — Note sur l'involution des ordres supérieurs (C. Le Paige). — Sur la détermination analytique de la charge dans une bouteille de Leyde (P. Delsaulx). — Sur un théorème de mécanique générale (Ph. Gilbert). — Note sur l'interprétation géométrique du mouvement apparent d'un point pesant à la surface de la terre (Ph. Gilbert). — Essai d'une théorie des voûtes en berceau, en arc de cercle et en plein cintre (Th. Belpaire). — Sur quelques propriétés relatives aux mouvements plans (Ph. Gilbert). — Sur les aires partielles de l'ellipsoïde (E. Ghysens). — Sur la démonstration de l'équation $\Delta V = -\pi r$ dans la théorie du potentiel (P. Delsaulx). — Note sur quelques roches à empreintes organiques comprises dans le terrain dévonien inférieur du Condroz (De la Vallée Poussin). — Le mode d'action des forces en géologie (A. de Lapparent). — De la dénudation des dents de l'homme dans la future (Abbé Lecomte). — Mémoire sur la stabilité de l'équilibre des corps flottants (Turquan). — Sur la décomposition des fractions rationnelles en fractions simples (Hermite). — Sur l'abus des collyres irritants (Hairion). — Note sur l'argile à silex des environs de Maçon (A. Arcelin). — Généralisation d'un théorème de H.-J.-S. Smith (P. Mansion). — La culture de la betterave à sucre en Belgique (J. Cartuyvels). — Etude historique et critique sur le problème de la rotation d'un corps solide autour d'un point fixe (Ph. Gilbert). — Recherches sur la composition chimique des huiles essentielles (G. Bruylants). — Les microzymas (A. Béchamp). — De la constitution des atomes (De Saint-Venant). — Tables pour les calculs relatifs à la stabilité des voûtes (Th. Belpaire). — Progrès récents de la géologie (A. de Lapparent).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Mars-avril. J. Van Raemdonck. Histoire du cours de l'Escaut. — A. J. Wauters, Le Zambèse (2^e art). — E. Adan. Détermination des lieux d'étape. — Notes sur la détermination des longitudes en voyage. — E. Adan. Les cartes en relief. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Compte rendu des actes de la société.

REVUE CATHOLIQUE. 15 mai. Charles-Quint à Yuste, 4^e et dernier art. (J. Dietens). — La Flandre libérale et la confession sacramentelle (J. Camauér). — Le progrès du

catholicisme parmi les peuples d'origine anglo-saxonne (Mgr de Haerne). — La philosophie de Jean-Jacques, 2^e art. (L. de Monge). — Les deux Conscrits (A. Daufresnoy de la Chevalerie). — Correspondance. — De quelques publications historiques parues récemment en Belgique (E. Poullot).

REVUE DE BELGIQUE. 15 mai. Charles Masson. Tendances matérialistes du catholicisme. — Ch. Potvin. Le fils de Voltaire. (Poésie). — Em. Ieclercq. Alexandre Le grand. (Roman). — E. Van Elewyck. Le prince de Ligne. — Eug. Van Bemmel. Chronique littéraire.

REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE, 1878, n^o 1. L'année 1877 et les débuts de 1878 au point de vue du droit international (G. Rolin-Jacquemyns). — Du droit de butin en général et spécialement du droit de prise maritime, d'après une publication récente de M. le Dr Bluntschli. — Règlement international des transports par chemins de fer (Dr Bulmerincq). — A propos de la conférence de Berne sur le règlement international des transports par chemins de fer (T. M. C. Asser). — Le comte Sclopis (Alph. Rivier). — Bibliographie.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. 15 mai. Concours de 1878. — Académie royale d'Anvers: Exposition annuelle. — Les grandes publications modernes: Le trésor artistique de la France. — Le peintre S. T. Custine. — Bibliographie. — Exposition universelle. — Du groupe. — Chronique.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES 1878. Liv. 1. Un service en damassé de Flandre (baron Kervyn de Lettenhove). — Lummeaux à Marca (Em. Varenbergh). — Etude sur la Flandre impériale, 3^e et dernière étude (A. de Vlaminck). — Louvain et ses premiers comtes (C. Van der Elst). — Inscription à la mémoire de Charles-le-Téméraire dans l'église de Saint Georges à Nancy. — Passeport donné par Charles-le-Quint pour transporter au royaume de Naples des pièces d'artillerie achetées à Malines. — L'époque de la naissance de Grégoire Holonius, par H. Helbig. — Chronique.

NEDERLANDSCH MUSEUM 1878. 2^e livr. Paul Fredericq. Een Reize in 't Noorden. — E. van der Ven. Een paar bladzijsden, uit het leven van den heer Piet Drubbel. — W. Rogge. Kunstboeken en Plaatwerken. — G. Anthonis. Vadersmart. — G. Anthonis. Oudenaarde. — J.-P. Hasebroek. Fiat lux. — Edw. Verschaffelt. De Spectroscop. — Boekbeoordelingen.

Acton (Lord). Histoire de la liberté dans l'antiquité et le christianisme. Trad. par L. Borguet. Préface d'Em. de Laveleye. Bruxelles, Muquardt, in-8, fr. 1-50.

Avesta. Livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte zend par C. de Harlez. Tome III. Paris, Maisonneuve. — Liège, Grandmont-Donders, 1877. in-8.

Dambre (A.). Traité de médecine légale et de jurisprudence de la médecine. 2^e édit. Bruxelles, Manceaux, in-8, fr. 8.

Desès (E.). Lectures variées à l'usage des classes supérieures des écoles primaires et des établissements d'enseignement moyen. Bruxelles, Manceaux, in-8.

Feign aux (D'). Les maternités au point de vue de la prophylaxie des affections puerpérales. Brux., Manceaux, in-8.

Laroïère (L. de). Les loisirs d'un vieux militaire. Bruges, C. de Laroïère, in-8.

Pieraerts (C.) Vie et œuvres du chanoine Van Crombrugge. Louvain, Peeters, in-8.

Renard (B.). Cours abrégé de tactique générale. Etude sur les origines des batailles stratégiques. Bruxelles, Muquardt, in-8, pl., fr. 4.

Triangulation du royaume de Belgique exécutée par MM. les officiers d'état-major du dépôt de la guerre. Première partie. Supplément au livre III. Observations astronomiques. Partie théorique. Ixelles, Cnophs, 1878. in-4.

Valentin (Em.). Les nationales. Poésies belges. Namur, Godenne, in-12.

Verstraete (Em.). Exposé rationnel des lois du langage chez les peuples germaniques. Bruxelles, Parent, in-8.

Journal des Economistes. Mai. Les brevets d'invention contraires à la liberté du travail (M. Chevalier). — Science, application, enseignement de l'économie politique (Courcelle Seneuil). — Les banques de France et de Belgique; leurs opérations en 1877 (P. Coq). — La vraie question sociale. — A propos du rachat et de la réorganisation des grandes lignes de chemins de fer. — Bulletin. Société d'économie politique. Comptes rendus. Chronique économique.

Journal des Savants. Avril. Barthélemy Saint-Hilaire. Le Zend-Avesta de Zoroastre. — E. Miller. Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. — A. de Quatrefoyers.

The last of the Tasmanians. — F. Egger. Démosthène. Plaidoyers politiques.

Revue archéologique. Mars. Mélanges d'épigraphie (J. Mordtmann). — Etude épigraphique sur un traité de Saint Augustin (G. M. Tourret). — Remarques sur quelques textes gallo-romains (E. Blant). — Le conte des Deux Frères (G. Maspero). — Mémoire sur le temple Hypaethre (Ch. Chipiez). — L'inscription gauloise du Musée de Cluny (R. Mowat). — Les fouilles de la piazza di Pietra à Rome. (M. Albert).

Revue historique. Mai-juin. E. Mercier. La bataille de Poitiers (732) et les vraies causes du recul de l'invasion arabe. — A. Sorel. La paix de Hale, 1795 (suite). — Mélanges et documents. (Le siège de Rouen par Henri IV (1592), d'après des documents tchèques, traduits et publiés par L. Léger. Documents sur les déportations du Consulat, par J. Destrem. Bulle de Paul IV excommuniant les Colonna, par G. Duruy). — Bulletin historique (France, Pologne). — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue de linguistique. Janvier. F. Justi. Les noms d'animaux en kurde. — Grézel. Grammaire futunienne. — L. Benloew. Recherches sur l'origine de la déclinaison en sanscrit. — Bibliographie.

Revue philosophique. Mai. H. Marion. John Locke, d'après des documents nouveaux (1^{er} art.). — H. Spencer. Etudes de sociologie. Les présents, les salutations. — P. Regnaud. Philosophie indienne : la transmigration. — Analyses et comptes rendus. Revue des périodiques étrangers.

Deutsche Rundschau. Mai. R. Lindau. Nach der Niederlage Novello I. — K. Hillebrand. Aus dem Leben Sainte-Beuve's. — E. Hübner. Eine römische Annexion. — Fürst W. A. Tscherkasski, der Reorganisator Polens u. Bulgariens I. — F. Max Muller. Ueber die Wahrnehmung des Unendlichen. — G. Brandes. Esaias Tegner. — F. Hiller. V. Bellini. — Literarische Rundschau.

Rheinisches Museum für Philologie. 33^e volume (1878), 2^e livr. E. Kohde. Le sens du mot *gégone* dans les notices biographiques de Suidas (important pour l'histoire de la littérature grecque). — Schuitens. Notes critiques sur le *De Clementia* de Sénèque. — Bernays. L'éloge adressée par Aristote à Eudemos. — W. Meyer. Corrections faites par Lucas Fruterius aux *Fragmenta poetarum veterum Latinorum* en 1564. — Steup. Remarques sur Thucydide (L. III-V). — F. Bücheler. Ancienne formule dédicatoire italique (du plus haut intérêt pour la langue, la poésie et la religion de l'Italie antique). — W. Foerster. Détermination de la quantité latine d'après les langues romanes. — *Mélanges*. W. Ribbeck. Varia. — Sitzler. Sur Tyrtée. — M. Schanz. Sur le MS de Platon N. 1407 de la Bibliothèque Nationale à Paris. — Wecklein. Sur Platon *Apolog.* p. 30 C. — Rieckher. Sur Platon *Sympos.* p. 175 B. — Fuhr. Sur Hyperides. — F. B. Poeta latinus ignobilis. — Tichmüller. La notion de l'espace dans Lucrèce. — E. Bachrens. Nouveaux vers de Dracontius. — Wecklein. Sur Salluste (*Catil.* 51, 9). — Glöckner. Sur Sénèque (*Épist.* 90, 1, 39, 104, 5). — Clemm. Sur Tacite (*Annales*, II, 33). — W. Schmitz. Sur les notes tironiennes. — Zaugemeister. Sur la chronique universelle dite de Severus Sulpicius.

Zeitschrift für Bildende Kunst. Das bürgerliche Wohnhaus des 16. u. 17. Jahrhunderts in Belgien. Von W. Bu-
beck.

Rivista europea. 16 mai. Degli studi su Camillo Porzio e sulle sue opere (G. Beltrani). — Gli studi storici in Italia dopo il 1850 (A. Costi). — I papi e la chiesa dinanzi alla storia (G. Fantì). — Le Università inglesi (V. de Tivoli). — Guido Cavalcanti (N. Arnone). — Edgar Poe e il suo carteggio inedito. — Canticò di primavera (G. A. Cesario). — La falsa Contadina di Puskin. — Rassegna letteraria e bibliografica. Rassegna politica. Note scientifiche. Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

ERRATUM. P. 77, col. 2. Au lieu de *gaz*, lisez *guse*, ainsi que le mot est, du reste, imprimé dans le Bulletin de la Société de botanique, auquel nous avons emprunté la note de M. Er era.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

21, rue des Chapeliers, 21

OFFICE DE PUBLICITÉ
46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR
Alphonse WAUTERS
Deux parties in-8°.
14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR
LOUIS HYMANS
18^{me} ÉDITION.
1 vol. in-8°. 4 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE
FR. J. OLIVIER,
41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE :
CRONICQUE
contenant l'Etat ancien et moderne
DU PAYS ET CONTÉ DE NAMUR

LA VIE ET GESTES
des Seigneurs, Contes et Marquis d'icelluy
par
PAUL DE CROONENDAEL
Greffier des finances du roy
publiée intégralement pour la 1^{re} fois et annotée
par
LE COMTE DE LIMMINGHE
Première partie

comprenant depuis les origines jusqu'à la mort
de Philippe le Noble (1212).
Grand in-4°, avec armoiries enluminées et
planches, 25 francs. — Quelques exemplaires,
avec armoiries non coloriées, 20 francs.

Tiré à petit nombre d'exemplaires sur beau
papier de Hollande.

SOUS PRESSE :
GALERIE
DU
Vicomte Du Bus de Gisignies
Texte descriptif et Annotations
par
ÉDOUARD FÉTIS
Beau volume grand in-4°, avec 33 planches.

HISTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS EN BELGIQUE
par
JULES FRÉDÉRIC FABER
4 volumes in-8°.

1^{re} PARTIE : *La Belgique sous la domination étrangère.* — 2^e PARTIE : *La Belgique indépendante.*

Les 2 premiers volumes de cet ouvrage en forment la première partie. Ils paraîtront dans le deuxième trimestre de cette année.

LES LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,
Leurs Chenilles et leurs Chrysalides
DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,
par
ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au
Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les espèces observées en Belgique, est en cours de publication. 91 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE
C. MUQUARDT
MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,
Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES
JOURNAL ILLUSTRÉ
Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

En vente chez
H. V. VAN GOGH
58, rue Montagne de la Cour

REINHARD KEKULÉ
Griechische Thonfiguren aus Tanagra
LES TERRES CUITES GRECQUES DE TANAGRA

Précieux spécimens de sculpture polychrome. M. Kekulé a choisi les types les plus caractéristiques; un excellent artiste, M. Ludwig Otto, les a reproduits en dix-sept planches qui, pour le dessin, la gravure, le coloris ne laissent rien à désirer. Cet album splendide est accompagné d'un texte savant et précis. (*Athenæum belge.*)

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 12 — 16 JUIN 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — A. TROISFONTAINES. Le Sénat de la République romaine, par P. Willems. — Histoire de l'École de peinture d'Anvers, par Max Rooses. — Bulletin. — H. Stanley. — Le Testament de Pierre-le-Grand. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le Sénat de la République romaine, par P. Willems, professeur à l'Université de Louvain. Tome I. *La composition du Sénat*. Louvain, 1878, in-8^o.

La République romaine n'avait pas, comme les États modernes, de ces départements ministériels, auxquels ressortissent toutes les branches du service public. C'est au Sénat que les soins de l'administration y incombaient en majeure partie. Il était tout ensemble, pour ainsi parler, ministre du culte, ministre des finances, ministre des relations extérieures, etc. C'est lui qui fixait les bases des traités de paix ou d'alliance; à lui qu'appartenait l'initiative des déclarations de guerre; lui qui, en réglant, pour le présent et pour l'avenir, la condition des peuples vaincus, achevait et consolidait l'œuvre commencée par les armées. Bref, il occupait dans l'État un rang éminent, si éminent que, à bien envisager les choses, il est exact de dire que, dans la plupart des cas, rien d'important ne s'y faisait sans lui ou malgré lui. Aussi a-t-il dans l'histoire une place à part. Jamais assemblée ne joua un rôle comparable au sien. Son nom reparait sans cesse dans les écrits des anciens. Ne le sût-on pas de reste, à les parcourir, on se persuaderait aussitôt qu'à Rome, dans le temps de la République, tout gravitait autour de lui ou aboutissait à lui. Il semble donc que ni la manière dont il se recrutait, ni les détails de son organisation, ni les droits de ses membres, ni les dénominations qui leur étaient propres, qu'en un mot rien de ce qui, de près ou de loin, le regarde ne nous devrait être étranger. Il s'en faut pourtant qu'il en aille de la sorte. Sur bien des points qui le concernent, les renseignements des auteurs latins et grecs laissent l'esprit en doute et sont susceptibles de s'interpréter de maintes façons. C'est ce qui est arrivé et ce qui, nonobstant les travaux de Hoffmann, de Rein, de Becker, de Lange, de Mommsen et de bien d'autres, arrive encore. La preuve qu'on ne se trompe pas, c'est l'ouvrage dont le titre figure en tête de cet article et dont ce compte rendu, tout abrégé qu'il est nécessairement, fera, on l'espère du moins, apprécier la valeur.

Le Sénat est contemporain de la naissance de Rome. Du jour où les trois tribus, qui en commencèrent la fondation, se groupèrent autour d'un même chef, ce chef, de quelque nom qu'il s'appelât, s'adjoignit un conseil dont il prenait l'avis dans les circonstances graves. Un roi, un *regium consilium*, des

comices formés de tous les hommes d'armes, voilà quels furent, dans l'abord, les éléments constitutifs de l'État romain. A l'origine, de combien de membres le conseil du roi se composait-il? Non plus que les modernes les anciens ne s'accordent en ce point. Nul moyen d'ailleurs de s'en assurer, et, comme de juste, M. Willems ne s'arrête pas à ce détail. Tout ce qu'il est possible de dire avec certitude, c'est qu'au cours et à la fin de la période royale, Rome comptait trois cents sénateurs, que tous ensemble ils représentaient les tribus consanguines des Ramniens, des Titien et des Lucères, qu'ils étaient patriciens, que c'étaient autant de pères de famille, *patres*, autant de vieillards, *seniores*, qu'il y avait parmi eux des *patres majorum* et des *patres minorum gentium*, enfin, que ceux-ci étaient des étrangers, des Latins principalement, dotés par l'assemblée des hommes d'armes des privilèges du patriciat, et ceux-là des descendants directs des fondateurs de la cité.

Au sentiment de M. Willems, tant que Rome n'eut que peu d'habitants, tous les chefs de famille patriciens siégeaient au *regium consilium*; quand, au contraire, la population s'en fut accrue, ceux-là seuls y eurent accès que le roi jugeait à propos d'y admettre. Cela ne choque nullement la vraisemblance et nul motif ne porte à y contredire.

M. Willems conjecture que, dès l'époque de la royauté, il y avait deux catégories de sénateurs: des curules, à savoir: le tribun des Célères, le préfet ou gardien de la ville et l'interroi; des non-curules, parmi lesquels se rangeaient naturellement tous ceux qui n'avaient d'autre titre aux fonctions de conseillers du chef de l'État que leur double qualité de patriciens et de pères de famille. C'est donc que, dès ces âges reculés, des *juniores*, ce qui est peu probable, auraient siégé au *regium consilium*; car il n'est pas à supposer que jamais le tribun des Célères, par exemple, fût un *senior*.

Que, sous les rois, le Sénat ne se composât que de patriciens, impossible de le contester avec une ombre quelconque de vérité. Sous la République, il en était différemment. Des plébéiens y siégeaient alors à côté des patriciens, et même, — M. Willems le prouve mathématiquement, — l'élément plébéien finit par l'y emporter manifestement. Quand est-ce que les portes de la Curie cessèrent d'être fermées à la plèbe? A s'en fier au témoignage des anciens, elle les aurait franchies dès l'établissement du régime républicain, et même elle y aurait tout d'abord obtenu la majorité.

Encore que tel ne soit pas l'avis unanime des modernes et malgré qu'ils en aient, ces deux assertions ne sont pas que hasardées, elles sont tout à fait fausses. A défaut d'autres preuves, l'histoire des premiers temps de la République le démontrerait surabondamment. Bien entendu, c'est ce que pense M. Willems; mais à l'appui de sa pensée il énonce un

argument qui ne semble pas à l'abri de la critique.

Tout le monde connaît les pères conscrits, *patres conscripti*. Généralement on incline à croire que par là les Romains désignaient deux catégories spéciales de sénateurs et que, dans leur idée, les *patres*, c'étaient les patriciens et les *conscripti*, les plébéiens. M. Willems rejette cette interprétation. D'après lui, on se servit du terme *patres* en parlant de tous les membres de la Curie. tant que les patriciens y eurent seuls accès; mais, lorsque les plébéiens y eurent leur place marquée, on y aurait néanmoins attaché le même sens que par le passé. Quand donc chez Cicéron, chez Tite-Live ou ailleurs il s'agit de l'*auctoritas patrum*, des *auspicia patrum*, c'est l'*auctoritas*, ce sont les *auspicia* inhérents à tous les membres de la Curie indistinctement qu'ils auraient en vue. Pour les *conscripti*, ce ne seraient pas des sénateurs adjoints après coup aux patriciens. S'il en avait été ainsi, on aurait dû, pour être correct, substituer au terme *conscripti* celui d'*adscripti*, le seul qui rendit nettement, convenablement l'idée que l'on aurait voulu exprimer.

Pour être nouvelle, cette interprétation vaut-elle mieux que l'ancienne? M. Willems l'appuie sur des raisons dont quelques-unes paraissent bonnes, et cependant plus d'un aura de la peine à l'accepter. A part toute autre objection, on imagine malaisément que le président du Sénat ait interpellé ses collègues, les pères conscrits, en leur disant: Sénateurs inscrits sur la liste! Outre ce que cette formule aurait eu de bizarre et de banal, pourquoi, au lieu de les qualifier de *patres* tout court, aurait-on trouvé utile d'y joindre une épithète qui, au fond, ne signifiait rien, puisqu'au vu et au su de tous, il n'y avait de sénateurs que ceux qui figuraient, à l'endroit qui leur était assigné par la coutume ou par la loi, sur l'*Album senatorium*?

Quoi qu'il en soit, l'emploi de la formule *patres conscripti* remonterait, selon M. Willems, à l'époque où l'usage de l'écriture se répandit à Rome, et il s'y serait répandu plus tôt qu'on ne le présume d'ordinaire, à coup sûr dès le temps des rois. De l'emploi qui s'en faisait on ne saurait, par conséquent, rien induire de favorable à l'opinion suivant laquelle des plébéiens auraient été élus sénateurs à partir de la fondation de la République. Rien de plus juste, que l'on admette l'avis de M. Willems sur le sens des mots *patres conscripti* ou qu'on les explique au gré de la plupart; car de ce que l'on prend les *conscripti* pour des sénateurs plébéiens, il ne s'ensuit pas le moindrement qu'il faille souscrire à la croyance des anciens, qui, on le répète, est incontestablement fausse.

Quand donc la plèbe fut-elle réellement représentée au Sénat? Selon M. Willems, ce serait, ou plutôt ce fut, — tant ses raisonnements sont péremptoires — vers l'an 400 avant J.-C., c'est-à-dire du moment que les plébéiens parvinrent au tribunat consulaire, au-

quel la loi les avait, près d'un demi-siècle auparavant, proclamés éligibles. Convaincu, comme il l'est, que toujours les magistrats curules siégèrent de plein droit à la Curie, force lui est de tâcher à prouver que les Décemvirs, eux aussi, étaient tous patriciens, et vraiment, après l'avoir lu, on hésite à conclure qu'il a manqué son but.

Sur le mode de recrutement du Sénat aux différentes époques de la République, M. Willems s'est livré à des études qui offrent le plus vif intérêt et jettent un grand jour sur des points jusqu'ici demeurés fort obscurs.

Que primitivement ou, pour être plus précis, que du jour où il y eut dans Rome plus de chefs de famille patriciennes que le *regium consilium* ne devait compter de *patres conscripti*, ou ce qui, aux yeux de M. Willems, est tout un, de *patres lecti*, le droit de les élire, la *lectio senatus*, fût l'affaire du roi, c'est chose indubitable. Du roi, ce droit passa, sous la République, aux consuls d'abord, aux tribuns consulaires ensuite, et, en dernier lieu, aux censeurs. Ceux-ci toutefois n'en auraient pas joui d'emblée et ils ne l'auraient exercé qu'après le vote du plébiscite Ovinien, lequel, d'après les calculs de M. Willems, aurait eu lieu dans l'intervalle compris entre les années 318 et 312.

Lors de la *lectio senatus*, les censeurs excluaient de la Curie ceux d'entre ses membres qu'ils jugeaient indignes de siéger encore, et en interdisaient la porte à ceux qui pouvaient prétendre à y entrer, mais qui, par l'un ou l'autre motif, ne leur semblaient pas mériter cet honneur. Ce droit d'élimination, les magistrats à qui le soin de faire la *lectio* était précédemment dévolu, l'avaient-ils déjà ? M. Willems l'affirme et il justifie sa façon de voir à l'aide d'un texte de Festus, d'où il résulte que, semblablement aux censeurs, les consuls et les tribuns consulaires étaient autorisés à *præterire* les indignes et à les remplacer par d'autres. Telle serait, ou pour mieux dire, telle est la signification du verbe *sublegere*. Ni avant, ni après le vote du plébiscite Ovinien, les fonctions sénatoriales n'auraient donc été viagères, inamovibles, et de tout temps il aurait dépendu des magistrats commis à la *lectio senatus*, d'en dépouiller tout aussi bien les titulaires que ceux qui y aspiraient légalement. Assurément il n'y a là rien d'impossible. M. Willems constate cependant qu'au bon vieux temps les cas de *præteritio* devaient être très-rare, et peut-être l'opinion qu'il combat est-elle plus conforme à la vérité. On ne voit, en effet, nulle part que les magistrats chargés d'abord du recrutement du Sénat, eussent des pouvoirs moraux analogues à ceux des censeurs. Autre temps, autres mœurs, mais aussi autres moyens d'action. Ce qui semblait une nécessité à l'époque où le plébiscite Ovinien passa en force de loi, pouvait très-bien ne point paraître tel, alors que les mœurs étaient honnêtes encore, et que tous ceux qui avaient été élevés à la dignité sénatoriale ou qui la briguaient s'en montraient dignes. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur un sujet qui exigerait des développements trop longs pour trouver place dans ce recueil.

Au dire de M. Willems, c'est en l'an 312 avant J.-C. que les censeurs auraient pour la première fois procédé, conformément au plébiscite Ovinien, au recrutement du Sénat, et il y a bien de l'apparence que ce dire est fondé.

Sur ce plébiscite lui-même, on a fait une foule de commentaires, ce qui s'explique par la brièveté, et un peu par la singularité des termes dans lesquels il est conçu. Afin de

combler les vides faits au Sénat à l'expiration de chaque lustre, il prescrivit d'y faire entrer les meilleurs d'entre tous les ordres, *optimum quemque ex omni ordine*. Or, que comprenait l'*omnis ordo*? Des magistrats, sans aucun doute. Lesquels? Les magistrats curules? Plusieurs l'ont cru. Mais M. Willems montre que c'est là une erreur, et les preuves, appuyées de calculs très-scrupuleux et très-plausibles, qu'il allègue en faveur de son opinion, paraissent sans réplique. Au surplus, elle est pleinement justifiée par une *lectio senatus* célèbre que fit un dictateur après la bataille de Cannes, où de nombreux sénateurs avaient perdu la vie. Ou l'on s'égare, ou cette grave question est dès à présent vidée une fois pour toutes.

Grâce au plébiscite Ovinien, — M. Willems en fait la remarque, — le Sénat, pendant toute la durée de la République et jusque bien avant dans l'Empire, se composa presque entièrement d'anciens magistrats, rompus aux affaires et par-là-même parfaitement capables de veiller, en connaissance de cause, aux grands intérêts qui leur étaient confiés. « Ils avaient porté les armes pendant de longues années... Comme questeurs, ils avaient géré les finances. Comme préteurs, ils avaient rendu la justice; comme consuls, ils avaient administré l'Etat; comme légats, préteurs ou propréteurs, consuls ou proconsuls, ils avaient commandé les armées. » Mieux que n'importe quels raisonnements, ces quelques phrases révèlent le secret du grand rôle joué par le Sénat aux époques les plus brillantes et les plus critiques de l'histoire de Rome.

Non moins que le plébiscite Ovinien, le point de savoir ce qu'il faut entendre par sénateurs pédaires, après avoir été controversé entre les anciens eux-mêmes, a jusqu'à ce jour profondément divisé les modernes. D'où venait cette étrange dénomination? Leur avait-elle été donnée parce qu'ils n'opinaient que des pieds, *quia pedibus ibant in sententiam*, en d'autres termes, parce qu'ils n'avaient pas voix consultative, et que leur avis, ils n'avaient le droit de l'exprimer qu'à l'heure du vote, lequel avait lieu *per discessionem*? A ce compte, à quoi bon les recevoir à la Curie? Le Sénat était un corps délibérant, et il serait fort singulier qu'on y eût admis des citoyens à qui la loi aurait interdit de participer à ses débats. Et, en effet, M. Willems prouve, par des raisonnements, par des textes, par des exemples certains empruntés à Cicéron, à Salluste, à Tite-Live, premièrement : que les pédaires n'étaient pas, comme le soutiennent Rein; dans l'Encyclopédie de Pauly, Hoffmann, dans son étude sur le Sénat, et Mommsen, dans ses Recherches sur Rome, des membres muets de la Curie, mais des sénateurs qui n'avaient été appelés à aucune charge curule, c'est-à-dire d'anciens édiles plébéiens, d'anciens tribuns, d'anciens questeurs, ou bien de simples citoyens qui n'avaient été revêtus d'aucun mandat public, des chevaliers entre autres; secondement, que, le cas avenant, ils étaient libres d'exprimer leur avis sur l'ordre du jour, et que, s'ils parlaient moins fréquemment que les sénateurs curules, c'est parce qu'habituellement la discussion était déjà épuisée lorsque arrivait leur tour de parole.

Indépendamment des questions qu'on vient d'effleurer et sur lesquelles M. Willems, si même il ne les résout pas toutes avec une égale assurance, fournit d'abondantes lumières, il en est beaucoup que l'on se borne à indiquer, parce que, faute de temps et d'es-

pace, il est impossible de le suivre pas à pas dans l'examen des nombreux sujets qu'il aborde tour à tour. C'est le cas pour les conditions d'éligibilité à la dignité sénatoriale, pour le *census senatorius*, pour l'*ætas senatoria*, pour la manière dont les censeurs procédaient à la *lectio senatus*, pour le classement des sénateurs sur l'*Album senatorium*, pour l'influence exercée sur la composition du nombre des magistrats. Ces points et d'autres, qui avaient besoin d'être soumis à une révision soignée, M. Willems, les discute par le menu, de façon à ne laisser la plupart du temps que peu ou point de prise à la critique et à prouver qu'incontestablement il sait tirer parti, avec autant d'habileté que de sûreté, des sources de tout genre, où il puise à pleines mains.

Désormais, — et ce ne sera point le fruit le moins précieux du vaste travail qu'il a entrepris et mené à bonne fin, — désormais on pourra retracer avec une certitude quasi-mathématique, en même temps que la marche ascendante de la plèbe, la marche rétrograde du patriciat, la naissance, le développement et le triomphe de la *nobilitas*, en un mot, l'histoire interne de Rome aux diverses époques de la République.

De ce qui précède, il ressort que la belle étude de M. Willems est, pour une très-grande part et d'un bout à l'autre, un ouvrage polémique. La nature des sujets qu'il y traite s'opposait à ce qu'il en fût autrement, tant beaucoup de solutions dont l'on s'était contenté jusqu'ici laissaient de place au doute le plus légitime. A l'avenir, il en ira différemment; car M. Willems, on l'affirme sans hésitation, a su deviner avec un rare bonheur le mot de plus d'une énigme.

Ce n'est pas d'ailleurs à titre d'ouvrage polémique seulement que son livre s'impose à l'attention des esprits sérieux. C'est aussi un travail d'érudition de premier ordre. Pour en estimer la valeur à ce point de vue, au besoin ce serait assez de jeter un coup d'œil sur les chapitres XI et XV, où il dresse, noms propres par noms propres, avec indication de leur charge, partant de leur rang hiérarchique, et une brève notice biographique sur chacun d'eux, la liste des sénateurs de l'an 179 et de l'an 55 avant J.-C. Si l'on veut, ce n'est là qu'un travail de patience. Mais, pour avoir dû, en la dressant, s'armer surtout de patience, l'écrivain, qui a eu le noble courage de s'astreindre à un si pénible labeur, en est-il moins digne d'éloges et a-t-il moins bien mérité de la science?

Au reste, pour être essentiellement polémique et érudit, l'ouvrage de M. Willems sera lu avec beaucoup d'intérêt par tous ceux qui éprouvent quelque attrait pour l'étude de l'antiquité. Très-certainement il le sera par les professeurs de nos Collèges et de nos Athénées, qui y rencontreront presque à chaque page la solution de difficultés capables de les embarrasser dans l'accomplissement de leur tâche quotidienne, et dont jusqu'à ce jour le nœud n'a été tranché nulle part. Beaucoup d'autres de nos compatriotes le liront-ils? A parler vrai, on en doute, parce que les travaux d'érudition, si remarquables soient-ils, ont peu de vogue dans notre chère Belgique. Par contre, il sera fort apprécié au dehors, particulièrement en France, où visiblement les études anciennes refleurissent, et plus encore en Allemagne, où depuis longtemps elles sont en honneur, et certes il n'y nuira point au crédit de la science belge. Où qu'elles pénètrent, des œuvres de cette importance accroissent infailliblement le renom du pays où elles éclosent.

A. TROISFONTAINES.

Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool, door Max Rooses, bekroond in den prijkskamp uitgeschreven door den Gemeenteraad van Antwerpen, met 10 etsen buiten tekst door J.-B. Michiels, en 40 houtsneden. Gent, Ad. Hoste. Livraisons 1-5.

Lorsque l'administration communale d'Anvers arrêta le programme des fêtes du troisième centenaire de la naissance de Rubens, elle mit au concours la composition d'une histoire de l'École de peinture locale. Une vie de Rubens dégagée, cette fois, de toutes les erreurs accumulées depuis deux siècles eût sans doute intéressé le public, mais l'on pensa qu'il valait mieux étendre le cadre pour ne pas recommencer ce qui s'était fait à la célébration du deux-centième anniversaire de la mort du maître. Le concours, dans les termes fixés par le programme, eut un plein succès, et déjà cinq livraisons de l'œuvre couronnée de M. Max Rooses ont vu le jour. Dans cette partie de son travail, l'auteur nous mène jusqu'au début du XVII^e siècle, avec Martin Devos, qui vécut jusqu'en 1603. Qu'avait été jusqu'alors l'École anversoise? C'est vers l'an 1450 que M. Rooses fixe le point initial de l'École proprement dite, et, en effet, à cette époque les peintres, sculpteurs en bois et en pierre, vitriers, enlumineurs, etc., déjà groupés en une corporation ou gilde constituée sous l'invocation de Saint-Luc, commencèrent à tenir régulièrement les registres d'entrée des maîtres et apprentis, des métiers relevant de la corporation. Les manifestations de l'École anversoise sont postérieures en réalité à celles d'un certain nombre d'autres villes du pays : Gand, Tournai, Louvain, Bruxelles, Bruges surtout, dont la décadence commerciale fut une des premières causes de la prospérité d'Anvers, sitôt suivie de tant de splendeur artistique. M. Rooses mentionne les noms de quelques-uns des premiers peintres connus comme s'étant illustrés à Anvers, sans pouvoir appeler aucune œuvre à l'appui de leur renom. André de Cuyper, Lucas Coddeman, Guillaume Coemans, Jean Snellaert, peintre de Marie de Bourgogne, ont dû laisser des œuvres qui se confondent naturellement dans l'ensemble de travaux anonymes de nos écoles primitives, que les musées exhibent à notre admiration.

L'auteur ne mentionne pas le *Martino d'Anversa*, de Vasari, qu'il est impossible de ne pas identifier avec Martin Schoen, et que le biographe italien cite surtout comme graveur, mais il y avait aussi Jean Mertens, peintre, décorateur et imagier, reçu maître en 1473, et dont M. Piot a jadis révélé certaines œuvres à l'église Saint-Léonard, de Léau, où elles avaient même passé pour être de Van Eyck! Ces peintures sont sans doute indignes d'une si haute attribution, mais elles pourraient servir de fil conducteur dans la détermination de travaux contemporains et, à ce titre, elles méritent d'être rappelées. Quoi qu'il en soit, au début du XVI^e siècle, Anvers n'était pas seulement un des grands centres commerciaux du globe, mais un centre artistique déjà très-important, comme le prouve le journal tenu par Albert Dürer pendant un séjour de plus d'une année, qu'il fit dans nos provinces. C'est une vérité reconnue qu'en matière d'art la prospérité du commerce tend au cosmopolitisme. Le travail de M. Rooses vient prouver à nouveau la justesse de cette appréciation. Pendant une bonne partie du XVI^e siècle, quantité d'artistes qui contri-

buèrent puissamment à l'illustration de la métropole commerciale étaient venus d'ailleurs : du Hainaut, de la Flandre, parfois même de l'étranger, et les offres splendides que la municipalité fit à Albert Dürer pour l'engager à fixer sa résidence à Anvers nous disent toute la faveur dont y jouissaient les artistes. Dürer l'écrivait aussi : il fut reçu avec des honneurs dignes d'un prince. Ces faits que M. Rooses rappelle ne lui permettent pas cependant de nous donner le tableau de ce qu'était l'École d'Anvers à l'époque du séjour du maître de Nuremberg. Les artistes y étaient d'aimables compagnons, mais il faut remarquer que les œuvres dont Albert Dürer se montra le plus frappé s'admiraient dans d'autres villes. Un seul nom, l'un des plus glorieux de l'art flamand, à la vérité, celui de Q. Metsys, se présente sous sa plume, et c'est aussi par l'étude de ce maître que débute le livre de M. Rooses. Grand peintre, mais d'origine mystérieuse, Metsys, qu'on ne peut sans doute songer à enlever à l'École anversoise, n'en est pas moins revendiqué par les Louvanistes comme un concitoyen. M. Rooses s'attache à combattre une prétention cependant admise par les rédacteurs du catalogue du musée d'Anvers. Lorsque Guichardin, dans sa *Description des Pays-Bas*, mentionne Quentin Metsys avec Thierry Bouts, parmi les Louvanistes, M. Rooses assure que cette mention est un emprunt fait à Vasari et qu'elle perd ainsi une grande partie de sa valeur. Les édités belges de l'histoire de la peinture flamande de Crowe et Cavalcaselle, MM. Ruelens et Pinchart, ont rappelé cependant d'une manière générale que Guichardin fut le premier à s'occuper des artistes flamands et que Vasari ne fit que reprendre ses mentions dans une édition de sa *Vie des Peintres*, parue un an après la *Description des Pays-Bas*. Metsys n'en restera pas moins le chef de l'École anversoise du XVI^e siècle. Mais, plus encore que sa naissance, son origine artistique est un problème dont la solution serait des plus intéressantes pour l'histoire de l'art. Pouvait-il par l'exemple ou la direction des maîtres d'Anvers atteindre le haut degré de perfection qui se manifeste dans ses œuvres? Ou bien se rattache-t-il à l'École allemande, par Martin Schoen, ou à l'École hollandaise, par Corneille Engelbrechtsen? Peut-on dire avec Waagen qu'il fut le premier dans l'École flamande à traiter des personnages de grandeur naturelle, alors que déjà l'*Adoration de l'Agneau* nous fournit cet exemple, que nous avons de T. Bouts la *Légende de l'Empereur Othon*, et au musée de Stuttgart cette merveilleuse *Bethsabée*, attribuée par Waagen, d'abord, à Vander Weyden, et puis à Memling lui-même? La part d'initiative considérable qu'il faut nécessairement abandonner au génie créateur d'un maître ne suffit pas à expliquer seule le développement de ses facultés artistiques. M. Rooses, qui nous apporte un contingent précieux d'études sur les travaux de Metsys, est plus disposé à accueillir une influence inconsciente que directe des écoles étrangères, sur l'éducation du grand peintre.

Recherchant ses précurseurs, il signale une *Invention de la Croix*, de la collection R. della Faille d'Anvers, œuvre attribuée à Juste de Gand, et où un pas décisif est fait dans une voie nouvelle, annonçant en quelque sorte la transformation qui va s'opérer. Et puis, comme il le fait observer avec raison, Q. Metsys n'est pas allé jusqu'au bout dans le chemin de la vérité absolue, et une distance considérable devait être franchie par les mai-

tres du Nord pour atteindre à la perfection plastique d'un Léonard de Vinci, qui meurt en 1519, ou d'un Raphaël, dont la carrière s'achève en 1520.

M. Rooses avertit le lecteur que ses descriptions sont faites d'après les œuvres mêmes qu'il désigne. Précaution bien inutile en vérité, car l'auteur analyse, décrit et compare comme peu d'écrivains l'ont fait avant lui. Si décourageant qu'il soit pour l'historien de devoir laisser sans solution des problèmes que soulève l'étude de certaines individualités, M. Rooses ne se hasarde pas, à l'instar d'un si grand nombre de ses prédécesseurs, dans le champ de l'hypothèse. Il n'affecte pas plus les longues notes que les arguties de dates, et, pour le lecteur ordinaire, son œuvre y gagne certainement. Sans renoncer à être savant, il reste d'une grande clarté et son style est d'une remarquable élégance. S'occupant des successeurs de Metsys, M. Rooses nous révèle cette circonstance curieuse que deux des fils du maître reçurent le prénom de Jean et que tous deux suivirent la carrière paternelle.

Ils furent maîtres de la Gilde de Saint-Luc à trente années d'intervalle en 1501 et 1531. C'est à Jean, l'aîné, qui mourut en 1526, que doivent être rapportés les renseignements de Van Mander ainsi que les œuvres reproduisant le style et les sujets de son père.

Jean, le cadet, vivait encore en 1569 et fut, dit M. Rooses, le premier peintre néerlandais qui subit l'influence italienne.

Une sentence de bannissement fut prononcée contre lui, en 1544, pour hérésie. Des élèves de Metsys — ses fils exceptés — aucune œuvre positive n'est venue jusqu'à nous. Plusieurs peintres se signalent, par contre, comme ayant suivi avec une surprenante fidélité la manière du maître. M. Rooses s'occupe de ces artistes, en tête desquels Marin de Rommerswael, ou le *Zélandais* devait tenir la première place.

Un bon nombre d'œuvres attribuées à Metsys, émanent en réalité de M. de Rommerswael, à qui doivent revenir entre autres quelques-unes des toiles représentant *Saint-Jérôme* dans sa cellule, notamment les exemplaires de Vienne, de Berlin et de Madrid. Nous pourrions citer pour notre part une douzaine de répétitions anciennes de cette toile, classée sous le nom d'Albert Dürer dans certains musées. Waagen assure que le prototype de ce *Saint-Jérôme* serait dans la galerie d'Arrache à Turin. De grands éloges sont donnés par M. Rooses à l'exemplaire de l'Académie de Saint-Ferdinand à Madrid. Ne s'agirait-il pas ici de la toile de Q. Metsys — donnée comme telle du moins — que Rubens emportait de Mantoue, en Espagne, en 1603, par ordre de Vincent de Gonzague, et qui fut une des rares œuvres qui arrivèrent intactes à destination? M. Rooses n'hésite pas à faire de Marin de Rommerswael l'élève de Q. Metsys, ce que rien n'établit, mais l'identité de types, de manières et de sujets, rapproche à ce point les deux maîtres qu'il est permis de croire à leurs relations personnelles.

Un membre plus imprévu de l'École de Metsys, serait Mabuse. Ce grand peintre paraît avoir été reçu maître à la Gilde de Saint-Luc d'Anvers, en 1503, sous le nom de *Jennin Van Henegauwen* (du Hainaut), circonstance que M. Pinchart a fait connaître jadis et, réellement, considéré au point de vue de l'influence d'un séjour à Anvers,

le style de Mabuse a des points de contact avec celui de Metsys.

Vient alors Jean Van Hemessen ou plutôt Sanders, que M. Rooses étudie avec un soin particulier à Munich, à Vienne, à Paris et surtout à Madrid. Chez ce maître, comme chez Mabuse, l'auteur constate d'assez bonne heure l'influence croissante du style italien, que l'école entière va suivre bientôt avec un enthousiasme irrésistible. Aux Hollandais appartiendra le monopole des sujets de genre. Plusieurs d'entre eux viennent se fixer à Anvers : Pierre Aertszon, le *Lange Peer* des anciens catalogues, devient bourgeois d'Anvers et y forme un élève de grand talent : Joachim Beuckelaer, l'auteur d'un *Ecce Homo* du musée de Munich, décrit par M. Rooses et dans lequel le Sauveur est exposé à la foule sur une place publique où les marchands de légumes et leurs étalages occupent le premier plan ! On sait comment dans la même voie le vieux P. Breughel sut arriver à nous peindre la vie du peuple, tout en se montrant parfois très-satirique dans sa forme burlesque. Breughel aussi était venu de Hollande et fréquenta l'atelier de P. Coeck dont il fut plus tard le gendre. P. Coeck était certainement un maître de premier ordre, à la fois architecte, sculpteur, peintre et peintre verrier à l'instar des Italiens de grande race. P. Coeck fut, en outre, un des plus vigoureux apôtres de la renaissance aux Pays-Bas, et, à ce titre, il méritait une place plus importante dans le travail de M. Rooses.

Il est vrai que si P. Coeck fut honoré du titre de peintre de Charles-Quint, on ne connaît pas ses tableaux, et son style se manifeste dans des dessins, dans des estampes et des sculptures, mais ce sont là déjà des œuvres de premier ordre et qui disent assez les tendances de leur auteur. P. Coeck forma aussi un élève, qui fut un admirable portraitiste, Colin de Nieuwcasteel dit Lucidel, dont les musées de Munich et de Pesth conservent des chefs-d'œuvre, et dont les travaux peuvent être parfois confondus avec ceux de Holbein. Ce n'était pas, sans doute, aux enseignements d'un maître tel que P. Coeck que devait se former le joyeux P. Breughel, malgré le très-grand style de ses sujets populaires. Mais Breughel, en somme, suivait de plus près Lucas de Leyde, Q. Metsys et surtout J. Bosch dans leurs sujets grivois, et les novateurs Italiens paraissent l'avoir laissé assez indifférent. M. Rooses nous donne une étude remarquablement fidèle du génie de ce maître éminent, qu'il envisage avec raison comme le père des glorieux peintres de genre de l'école Néerlandaise.

Et d'ailleurs Breughel était un moraliste, et sous une forme satirique il flagelle parfois très-rudemment les travers de son époque. Quoi de plus saisissant que son tableau de la vie et de la mort de l'*Alchimiste*, dont M. Rooses nous révèle l'existence à Anvers chez M. Lagye ? Quoi de plus vraiment grandiose que cette mise en scène de la parabole des aveugles dont l'idée première venait de Jérôme Bosch, mais que Breughel traduisit avec une grandeur et une expression saisissantes ? C'est au musée de Darmstadt que M. Rooses a découvert le tableau que Van Mander désigne comme ayant été légué par Breughel à sa femme, et où le peintre fait voir une pie perchée sur un gibet. Dans le chemin de la grande peinture, de la peinture religieuse, l'école flamande s'égare de bonne heure dans la recherche des perfections italiennes. La cinquième livraison du travail de M. Rooses débute par une étude aussi juste

que brillante de l'école Italienne au xvi^e siècle et de son influence en quelque sorte irrésistible sur les maîtres du Nord : « Ils n'avaient repos ni trêve qu'ils n'eussent atteint le pays de leurs rêves. Aucun sacrifice ne leur coûtait : les uns allaient à pied, gagnant en route leur pain par le travail ; d'autres épuisaient les économies péniblement amassées par eux-mêmes ou leurs parents pour subvenir à leurs dépenses ; beaucoup ne virent jamais la terre promise ; certains ne voulurent plus la quitter une fois qu'ils l'eurent atteinte. On a déploré cet enthousiasme inspiré par l'art du Midi, ajoute l'auteur ; qu'on l'approuve ou le regrette, ils s'expliquent. » Traçant le tableau de la Société italienne au xvi^e siècle, il nous montre l'artiste vivant dans un milieu incontestablement supérieur où tout devait favoriser l'éclosion du génie, où les luttes où les difficultés mêmes de l'existence trouvaient pour compensation le spectacle incessant des merveilles de la nature et de l'art. Il nous montre les artistes parlant aux papes « avec plus de liberté que ne l'eût fait un roi de France, » voyant les plus puissants seigneurs se complaire dans leur société, les monarques mêmes se baisser pour ramasser leur pinceau. « L'Italie n'était pas seulement la terre où se contemplaient des chefs-d'œuvre divins, c'était encore la contrée où l'art était considéré et favorisé, et plus d'un de nos artistes y trouva effectivement la plus puissante protection. Les artistes y trouvaient bon accueil, le soleil y répandait ses bienfaisants rayons et, comme Albert Durer, plus d'un Néerlandais se sera écrié : « Que j'aurai froid après ce doux soleil ; ici je suis un seigneur, chez nous je suis un meurt-de-faim ! » Et successivement, les peintres venaient sur le sol natal étaler, comme un titre de gloire, leur fidèle traduction du type italien. Remarquons, au surplus, que les plus heureux mêmes demeurèrent très-imparfaits dans le mélange hybride des styles, et ce n'est pas sans surprise que l'on se rappelle qu'un Martin de Vos avait pu prendre place parmi les disciples préférés du Tintoret. Mais, en réalité, les flamands trouvaient sur le sol italien une école plus formaliste que convaincue. La décadence avait été rapide après la disparition des chefs d'école. Dans les études mêmes les « artistes » avaient fait place aux « antiquaires », et il fallut tout le génie de Rubens pour triompher de ces fâcheuses influences. Nous bornerons ici l'examen de la première partie du remarquable travail de M. Rooses pour le reprendre à une période plus avancée de sa publication.

Des livres pareils sont une bonne fortune pour quiconque s'occupe de l'étude de l'histoire de l'art, et nous ne serons pas seuls à émettre le vœu qu'une traduction française permette au travail de se répandre dans un cercle plus vaste de lecteurs. Indépendamment d'un certain nombre de bois tirés de la *Vie des peintres* de Charles Blanc, l'auteur joint à son travail dix eaux-fortes de M. Michiels, professeur de gravure à l'Académie d'Anvers. Nous voyons ainsi un de nos meilleurs graveurs au burin se révéler comme un aquafortiste habile sans délaisser — ce qui n'est que trop souvent le cas — l'étude de la forme par un amour de l'effet qui, dans la circonstance actuelle, eut d'ailleurs été déplacé.

y.

BULLETIN.

Note sur l'Université calviniste de Gand (1578-1584) par M. Paul Fredericq. (Extrait de la Revue

de l'instruction publique, 1878). — Dans le cours de la lutte que les Pays-Bas soutinrent contre l'Espagne au seizième siècle, il y eut, comme on sait, un moment où, sous la conduite de deux hommes dont l'histoire est encore à faire, Hembyse et Ryhove, la ville de Gand fut organisée en commune autonome. Les deux chefs de la commune pour délivrer entièrement la Flandre du joug de l'Espagne concurent le projet de la détacher en même temps de l'Eglise de Rome, à l'exemple des provinces septentrionales, et firent tous leurs efforts pour implanter à Gand le calvinisme. Maîtres de la ville, ils y organisèrent l'enseignement public sur la base des principes de la Réforme. Le magistrat fit ouvrir d'abord un séminaire pour former des ministres chargés de propager les doctrines protestantes, puis une école latine et enfin une université à l'instar de celle de Leyde. Des professeurs furent appelés de divers côtés, de larges subsides, pris en partie sur les biens des églises, assignés à l'institution. Pendant quatre années, l'école fut relativement florissante malgré les misères des temps. Mais Alexandre Farnèse ayant replacé le pays sous l'autorité de Philippe II, la commune de Gand rentra dans l'obéissance, l'université fut fermée et les professeurs quittèrent le pays.

L'histoire de ces institutions avait été entreprise déjà au siècle passé par le savant Te Water, dont les recherches ont beaucoup contribué à éclaircir l'histoire des troubles du seizième siècle. M. Fredericq a utilisé le travail de Te Water, et il l'a complété au moyen de documents nouveaux recueillis par lui dans les archives de la ville de Gand. On lira cet exposé avec d'autant plus d'intérêt qu'il rappelle le souvenir d'un fait dont la trace avait, pour ainsi dire, disparu de l'histoire.

Carthage and the Carthaginians. By R. Bosworth Smith. Londres, Longman in 8°. — Ce livre, dit l'*Athenæum*, n'est pas une de ces monographies savantes qui font l'orgueil de l'Allemagne. Il n'ajoute rien d'essentiel à ce qui est déjà connu sur le sujet, et on y remarque l'absence d'une critique bien détaillée. Mais s'il n'intéresse pas grandement les érudits de profession, il sera bien accueilli du public lettré. L'auteur écrit avec chaleur et sans affectation ; son style, un peu trop fleuri, est néanmoins facile et attrayant. Des 440 pages que contient l'ouvrage, soixante seulement sont consacrées à la période qui précède les guerres puniques, et c'est la partie la moins satisfaisante, non pas que M. Smith ait négligé des faits, mais il ne s'étend pas assez sur certains points, comme la constitution carthaginoise. M. Smith accorde et avec raison une importance majeure aux observations critiques d'Aristote, (*Politique*, liv. II) ; mais il omet ce fait, surtout important, que, non-seulement Aristote, mais les Grecs en général considéraient Carthage, avec Lacédémone et la Crète, comme le type d'un état bien gouverné. La raison en est qu'elle avait la réputation d'être exempte de révolutions, particularité qui devait surtout impressionner les Grecs de la Sicile, ses inconstants voisins. Si on recherche les causes de cette stabilité, il est clair qu'on ne les trouvera pas dans un isolement tel que celui qui protégeait la Crète ou Lacédémone. Sous ce rapport, il serait mieux d'établir le parallèle avec des communautés commerciales telles que Corinthe et Venise. L'aristocratie gouvernante était plutôt une aristocratie de richesse que de naissance, par conséquent plus nombreuse et plus aisée à recruter qu'un patriciat fermé. Son haut état d'opulence qui faisait surtout sa force se maintint aisément, grâce à un commerce prospère et à un sol riche, tandis que le danger d'un prolétariat mécontent était écarté au moyen d'un système de colonisation pour lequel on avait toute facilité. En outre, l'emploi de mercenaires et le fait que les revenus provenaient non de citoyens effectifs, mais de sujets, empêchaient qu'une opposition populaire y fit usage de ses deux plus puissantes armes, le refus du service militaire et le refus de l'impôt.

Dans les chapitres relatifs à la guerre punique, M. Smith, en critiquant la stratégie de Rome, ne fait

pas assez ressortir la liberté d'action dont jouissaient Annibal et ses vieilles troupes de mercenaires, en regard des restrictions imposées aux généraux romains par la constitution ou par le caractère de leurs troupes, qui formaient une sorte de milice. L'auteur aurait dû également dire un mot de l'effet des guerres puniques, qui décidèrent de la direction du gouvernement à Rome. Au début de la guerre, une transformation s'accomplissait dans la constitution. Il s'agissait de savoir si Rome se développerait dans le sens indiqué par la loi Hortensia, si elle deviendrait une démocratie, ou si, même dans le nouvel état de choses, le Sénat pourrait garder son caractère et, avec le Sénat, l'aristocratie. Cette question, les guerres puniques surtout contribuèrent à la décider en faveur du Sénat.

M. Smith oppose avec raison l'action civilisatrice exercée par Rome à la stérilité de la domination carthaginoise. Mais il est une conséquence qu'il oublie de mentionner : ce sont évidemment les provinces occidentales, les anciens sujets de Carthage, qui ont gagné le plus à la domination romaine. Ici Rome n'avait pas affaire, comme en Orient, à une civilisation établie de longue date et à des États organisés. L'autorité de Carthage une fois brisée, elle ne laissa que peu de traces, et la loi romaine, la civilisation latine eurent un champ ouvert à leur action.

Through the dark Continent, by Henry M. Stanley. — La relation de l'expédition de M. H. Stanley à travers l'Afrique vient de paraître. En attendant le compte rendu spécial que nous publierons et dans lequel les découvertes du célèbre explorateur seront examinées au point de vue scientifique, nous donnons quelques extraits de l'histoire du voyage.

Les principaux incidents de cette expédition sont connus. Le 17 novembre 1874, après une excursion au Delta de Lufigi, dont la relation est réservée pour un volume à part, M. Stanley partit avec 356 hommes de Zanzibar. Il fit le tour du Victoria Nyanza, visita le Luta Nzige, explora les rives du Tanganyika et finalement partit de Nyangwe pour ce merveilleux voyage le long du Congo qui fera surtout sa gloire. Le 9 août 1877, il fut rencontré par des Européens résidant à Boma, factorerie près de l'embouchure du fleuve et dont l'assistance préserva son expédition d'un désastre à peu de distance du terme de son voyage.

Des trois compagnons européens de Stanley, deux, Edouard Pocock et Frédéric Barker moururent de la fièvre ; le troisième, François-Jean Pocock, périt victime de sa témérité aux chutes de Massassa. 58 indigènes furent tués dans des rencontres ou autrement ; 112 périrent de maladie ou de faim. On se rappela que M. Stanley ramena lui-même les survivants à Zanzibar.

La navigation du Congo, le passage des cataractes et les incidents émouvants qui s'y rattachent présentent naturellement un vif intérêt. La mort du brave François Pocock, au passage de la chute de Massassa, est un des plus tristes événements que M. Stanley ait eu à rappeler. Le 3 juin 1877, on délibérait sur le moyen de franchir la chute. Pocock exprima l'avis que le passage n'était pas aussi périlleux qu'on le croyait. Il envoya en reconnaissance deux hommes qui, à leur retour, déclarèrent l'impossibilité absolue de franchir le fleuve à cet endroit.

Frank se mit à rire amèrement. Je sais, dit-il, ce que vous voulez dire. Les Wangwana sont toujours poltrons dans l'eau. Le plus petit bouillonnement, ils en font toujours une grande vague. Si j'avais seulement quatre blancs avec moi, je vous montrerais bien vite si nous passerons ou non... — Petit maître, répondit gravement Uledi, piqué au vif, ni hommes blancs ni hommes noirs ne pourraient descendre cette rivière vivants, et il n'est pas juste de dire que nous avons peur. Quant à moi, je crois que vous devriez mieux me connaître. Voyez ! j'ouvre les deux mains, et tous mes doigts ne pourraient compter le nombre de vies que j'ai sauvées sur cette rivière. Comment alors pouvez-vous dire, maître, que je montre de la peur ? — Soit, si pas vous, les

autres au moins. — Ni eux ni moi. Nous croyons que la rivière est infranchissable en canot. Je n'ai qu'à faire signe à mes hommes et ils me suivront jusqu'à la mort — c'est la mort au bas de la cataracte. Nous sommes prêts à y aller si vous l'ordonnez... — Non, je ne vous l'ordonnerai pas. Vous êtes le chef de ce canot. Si vous voulez aller, allez, et je dirai que vous êtes des hommes, que vous n'avez pas peur de l'eau. Sinon, restez, et je saurai que c'est parce que vous avez peur...

Uledi alla à ses compagnons et leur dit : camarades notre petit maître dit que nous avons peur de la mort. Je sais que la mort est là dans la cataracte, mais venez, montrons-lui que les noirs craignent aussi peu la mort que les blancs. Que dites-vous ? — Un homme ne peut mourir qu'une fois. Qui peut lutter contre sa destinée ? Notre sort est dans les mains de Dieu. Telles furent les réponses qu'il reçut. — Assez, prenez place, dit Uledi. — Vous êtes des hommes ! cria Frank...

En quelques secondes, ils étaient entrés dans la rivière et, obéissant à Frank, Uledi dirigea son embarcation vers la rive gauche. Mais il devint bientôt évident qu'on ne pourrait l'atteindre... Ils étaient entraînés vers les chutes. Voyant cela, Uledi tourna la proue... Au bruit du tonnerre croissant des formidables eaux, Frank se leva, regarda par-dessus les têtes de ceux qui étaient à l'avant. Le danger de sa situation parut éclater à ses yeux. Mais trop tard. Ils avaient atteint la chute et plongeaient la tête en avant dans les vagues et l'écume... Ce fut un moment d'angoisse, de regret et de terreur.

Tenez-vous au canot, mes hommes, saisissez chacun une corde ! dit-il en arrachant sa chemise de flanelle. Avant qu'il se fût préparé lui-même, le canot était emporté dans l'abîme, et les eaux se refermaient en tournoyant sur l'embarcation et les hommes. Le vied rempli, une masse d'eau se souleva, qui vomit le canot, auquel s'accrochaient quelques hommes... Quand ils eurent repris possession de leurs sens, ils trouvèrent que huit d'entre eux seulement étaient encore en vie. Hélas ! il n'y avait point parmi eux de visage blanc. A ce moment, tout près d'eux, une nouvelle commotion, un nouveau soulèvement des eaux, et ils voient apparaître le corps inanimé du « petit maître, » qui laisse échapper un sourd gémissement. Alors Uledi, oubliant le danger, tend les bras et s'élança vaillamment ; un nouveau flot les engloutit et se referma sur eux avant qu'il ait pu l'atteindre. Pour la seconde fois, le brave Uledi revient à la surface hors de lui et brisé. On ne revit plus Frank Pocock.

Mon brave, honnête et doux Frank, m'avez-vous ainsi abandonné ? Ah, mon vieil ami, quelle fatale imprudence ! Ah ! Uledi, si vous l'aviez sauvé, je vous aurais fait riche.

Notre sort est dans les mains de Dieu, maître, répliqua-t-il tristement.

Parmi les personnages notables avec lesquels M. Stanley a été en relation, il en est deux sur lesquels des événements récents ont attiré particulièrement l'attention. Le plus important est Mtesa, le Kabaka (empereur) d'Uganda. Quand Speke et Grant le virent, il produisit sur eux une impression peu favorable. Le portrait qu'en trace M. Stanley fait croire que le potentat africain s'est amendé.

Mtesa est de haute taille — 6 pieds et 1 pouce environ — et svelte. Son visage intelligent et agréable me rappelait certaines de ces grandes figures de pierre qui sont à Thèbes et des statues du Musée du Caire. C'est la même plénitude de lèvres, dont l'épaisseur cependant est adoucie par l'expression générale d'amabilité mêlée de dignité qui pénètre ses traits, et les yeux grands, brillants et doux qui leur prêtent une étrange beauté et sont propres à la race dont je le crois issu. Sa couleur est d'un brun rouge foncé, admirablement lisse. Quand il n'est pas occupé au conseil, il abandonne sans réserve le maintien qui le caractérise sur le trône, et, donnant libre cours à sa gaieté, s'abandonne à de francs éclats de rire. Il semble s'intéresser aux mœurs et coutumes européennes et être épris du récit des merveilles de la civilisation. Il a l'ambition d'imiter, autant qu'il est en son pouvoir, les manières des hommes blancs. Quand on lui donne un renseignement, il se charge lui-même de le traduire à ses femmes et à ses chefs, bien que ceux-ci comprennent souvent aussi bien que lui la langue sawahili... C'est

indubitablement un homme qui possède de grands talents naturels, mais il montre aussi quelquefois l'humeur, l'impertinence et en même temps les mouvements francs, exubérants, joyeux de la jeunesse. Je conviendrais également que Mtesa peut être politique, mais il a aussi dans les manières l'insouciance non étudiée de l'enfant. En somme, il m'a semblé être un prince généreux, un homme franc et intelligent.

Quelque temps avant la visite de M. Stanley, Mtesa avait embrassé l'islamisme, mais M. Stanley réussit à le convertir, au moins de nom, au christianisme et à lui faire prendre l'engagement d'accueillir des missionnaires chrétiens.

Mirambo, le grand chef de l'Unyanwezi occidental, est peint comme un homme d'un type tout différent. M. Stanley, au début de son expédition, en a parlé comme d'un bandit ; mais des relations personnelles ont tout à fait modifié cette appréciation, si bien qu'il nous est maintenant présenté comme une sorte de parfait gentilhomme africain, beau, aux traits réguliers, à la voix douce, au maintien tranquille, très-généreux et libéral. Ses yeux cependant ont le regard fixe et calme d'un maître. Ce puissant chef se dit désireux de favoriser le commerce et promet un cordial accueil à tout homme blanc qui passera par son pays. M. Stanley a scellé son amitié avec lui en passant par la cérémonie de la fraternité de sang, qui consiste à mêler le sang des deux personnes intéressées.

M. Stanley excelle à peindre le caractère des natifs. La connaissance complète qu'il possède d'au moins une langue africaine lui a énormément servi sous ce rapport. Voici comment il fait parler un de ces sauvages plaidant pour Uledi, son cousin, un des meilleurs hommes de l'expédition, qui allait être puni pour avoir commis un vol.

Le maître est sage. Tout ce qui arrive, il l'écrit dans un livre. Chaque jour il y a quelque chose d'écrit. Nous autres, hommes noirs, nous ne savons rien ; nous n'avons pas non plus de mémoire. Ce que nous avons dit hier est aujourd'hui oublié. Peut-être si le maître voulait regarder dans ses livres y verrait-il quelque chose sur Uledi : comment Uledi s'est conduit sur le lac Tanganyika, comment il a sauvé Zaidi de la cataracte, comment il a sauvé de la rivière bien des hommes dont je ne puis me rappeler les noms : Bill Ali, Mabruki, Komkusi et d'autres ; comment il a travaillé plus fort que trois hommes sur les canots ; comment il a toujours été le premier à écouter votre voix. Avec Uledi, maître, les gens du canot sont bons et soumis ; sans lui, ils ne sont rien ; Uledi est le frère de Chumari. Si Uledi est méchant, Chumari est bon. Uledi est mon cousin. Si, comme les chefs le disent, Uledi doit être puni, Chumari dit qu'il prendra la moitié de la punition ; qu'on donne à Saywa l'autre moitié et qu'Uledi soit libre. Saywa a parlé.

Rien de plus touchant que le retour des gens de l'expédition à Zanzibar et la scène des adieux.

La quille du navire avait à peine touché le rivage que les gens impatientes s'échappèrent de tous côtés et se mirent à danser comme des fous sur le sable de leur île, puis ils s'agenouillèrent, courbèrent la tête jusqu'au sol chéri et poussèrent des cris de reconnaissance à Allah.

Doux et tristes moments que ceux du départ. Quelle longue, longue et fidèle amitié que celle dont les liens se détachaient ici ! A travers quelles étranges vicissitudes ne m'avaient-ils pas suivi ! Que de scènes sauvages et variées n'avions-nous pas vues ensemble ! Quelle noble fidélité avaient montrée ces âmes incultes ! Les chefs étaient ceux qui m'avaient suivi à Ujiji en 1871. Ils avaient été témoins de la joie de Livingstone en me voyant. C'étaient ces hommes que j'avais chargés de servir d'escorte à Livingstone pour son dernier et fatal voyage, qui avaient pleuré sur son cadavre à Muilala et porté l'illustre mort jusqu'à l'Océan Indien. Toute cette période orageuse se précipitait dans mon esprit en un flux de souvenirs soudains, et le panorama des dangers, des tempêtes à travers lesquels ces braves compagnons m'avaient si résolument soutenu. Et ces braves compagnons maintenant se séparaient de moi. Rapidement, comme dans une vision apocalyptique, chaque scène de la lutte avec l'homme et la

nature, à travers laquelle ces pauvres hommes et femmes m'avaient tenu compagnie et soulagé par les simples sympathies d'une commune souffrance, se pressait à travers ma mémoire; car chaque figure en face de moi était associée à quelque aventure ou péril, me rappelait quelque triomphe ou quelque perte. Quelle revue que celle d'un passé aussi troublé! C'était comme un rêve désordonné.

NOTES ET ÉTUDES.

HENRI STANLEY.

La Société belge de Géographie a offert, mercredi dernier, dans les salons du Cercle du Commerce, au Palais de la Bourse, un banquet au célèbre explorateur africain M. H. Stanley. M. Houzeau, directeur de l'Observatoire, qui présidait la fête, a porté au dessert le toast à l'illustre hôte de la Société. Au milieu de longues acclamations, il a chaleureusement félicité le héros de la soirée de ses vaillants efforts et des services qu'il avait rendus à la cause de l'humanité et du progrès. M. Stanley a remercié vivement l'assemblée des sympathies qu'elle lui témoignait.

Après le banquet, M. Houzeau a remis à M. Stanley, en séance publique de la Société, le diplôme de membre correspondant et une médaille commémorative. Il a rappelé à cette occasion les grands obstacles que l'illustre voyageur a eus à surmonter en Afrique et rendu hommage à l'énergie, à la persévérance qu'il avait su déployer dans l'accomplissement de sa tâche. M. Stanley a répondu que s'il avait réussi dans son entreprise, c'est qu'il se sentait soutenu par les sympathies du monde civilisé. Il a ajouté qu'en traversant le continent noir, il nourrissait l'espoir de le rapprocher du continent blanc et il a applaudi, en finissant, aux ardentes sympathies que l'œuvre de la régénération africaine rencontre en Belgique.

L'assemblée fort nombreuse qui remplissait la grande salle de la Bourse, a longuement acclamé ces paroles et fait au grand voyageur un accueil des plus enthousiastes.

LE TESTAMENT DE PIERRE-LE-GRAND.

Dans un ouvrage publié il y a quelques mois (*Pierre-le-Grand, son règne et son testament*, Bruxelles, Muquardt), M. Théodore Juste a exposé l'histoire de ce document célèbre, au sujet duquel on a tant disserté sans pouvoir arriver à une solution définitive, quant à l'authenticité. L'exposé de M. Juste fait parfaitement connaître l'état de la question jusque dans ces derniers temps. Le testament de Pierre I^{er}, que l'on pourrait nommer plus justement un plan de domination européenne, comprend 14 articles, publiés pour la première fois en 1836 dans les prétendus *Mémoires du chevalier d'Eon*, par Gaillardet. Ch. Lesur en avait donné un résumé comme préambule à son ouvrage : *Des progrès de la puissance russe* (1812). Gaillardet prétend que le chevalier d'Eon, à son retour de Russie, où il avait été envoyé par Louis XV, apporta avec lui ce document, qui aurait été remis confidentiellement par le chevalier avec un travail spécial sur la Russie entre les mains de l'abbé de Bernis, ministre des affaires étrangères, et celles de Louis XV lui-même, en 1757. La Cour de Versailles, ajoute Gaillardet, n'attachait aucune importance à cette communication. Les *Mémoires du chevalier d'Eon* ne firent pas grande sensation en France. Il faut signaler cependant parmi les écrits auxquels cette publication a donné lieu, une brochure anonyme intitulée : *Les auteurs du testament de Pierre-le-Grand. Page d'histoire* (1872) et attribuée à M. Thiers, qui aurait eu pour but en niant l'authenticité du testament, de désarmer les adversaires d'une alliance franco-russe. En Allemagne et en Russie, plusieurs publicistes se sont également attachés à en démontrer la fausseté. M. Berk-

holz, bibliothécaire à Riga, n'y voit qu'une invention de Napoléon I^{er}. Le prétendu résumé de Lesur serait l'œuvre de l'empereur, à qui il importait, au moment d'attaquer la Russie, de représenter cette puissance comme la plus vorace de toutes.

M. Juste regarde également comme apocryphe le testament attribué à Pierre-le-Grand. D'après le témoignage de Voltaire, dit-il, Pierre ne laissa pas de testament. Ne pourrait-on pas supposer que le chevalier d'Eon n'aurait rien soustrait à l'impératrice Elisabeth, mais que, à son retour de Russie, pour se faire valoir, il aurait, dans un document quelconque, attribué à Pierre I^{er} un plan de domination universelle? Ne pourrait-on pas ajouter que le thème imaginé par le chevalier d'Eon et déposé au ministère des affaires étrangères aurait servi en 1812 comme de canevas à Napoléon I^{er}, qui aurait alors dicté les fameux enseignements de Pierre I^{er} à ses successeurs? On retrouve, en effet, dans cette pièce véhémement les idées et la griffe napoléoniennes.

Un élément nouveau vient d'être introduit dans le débat. Constatons tout d'abord que loin de servir à résoudre le problème, il ne fait que multiplier les conjectures. Le professeur H. Bresslau, dans un article qu'a publié la *Deutsche Revue* au mois d'avril, nous apprend qu'on mentionnait déjà au siècle dernier l'existence d'un document pouvant avoir quelque analogie avec le texte connu. C'est ce que tend à prouver d'abord cet extrait d'un rapport de Podewils à Frédéric-le-Grand, récemment découvert dans les archives de Berlin. Le ministre prussien, parlant d'une conversation qu'il a eue avec l'envoyé russe, s'exprime ainsi : « Kaiserlingk m'a dit qu'il se souvenait d'avoir vu un manuscrit autographe de feu le Czar Pierre sur les maximes fondamentales de sa maison, dans lequel il recommandait à ses successeurs de maintenir l'amitié avec la Prusse. » Les archives de Berlin renferment aussi un rapport du baron Leutrum, rappelant une conversation avec Frédéric en 1754, et dans laquelle le roi lui parla du testament de Pierre. En 1798, Frédéric-Guillaume remit à ses ministres un memorandum qui aurait été soumis au gouvernement français par un certain Sokolniczy, qui déclarait avoir des relations officielles avec la Pologne. Ce papier renfermait un texte approximatif du testament de Pierre, écrit de mémoire par le Polonais, qui disait l'avoir lu attentivement et en affirmait l'existence dans les archives secrètes de Russie.

Malgré ces nouveaux faits, assurément intéressants, la critique minutieuse à laquelle se livre M. Bresslau, le conduit à cette conclusion que le testament de Pierre-le-Grand est une invention : les recommandations qu'il renferme sont de la fantasmagorie et des visions historiques difficilement compatibles avec le caractère de Pierre-le-Grand, qui raisonnait froidement. Il est, en outre, suspect en ce qu'il contient des prophéties après coup, quand il conseille de prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne et l'entretien des troubles et des jalousies en Pologne pour diviser ce pays et le morceler. L'article 11 : « Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, » semble être une allusion à l'alliance de Catherine et de Joseph II.

L'article 14, qui nous montre un successeur imaginaire de Pierre I^{er}, dévorant l'Europe est une rhapsodie de maniaque plutôt que l'œuvre d'un diplomate. Profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avancant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait

de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug. En résumé, le professeur Bresslau croit qu'un texte quelconque du testament a été inventé vers 1790, par des Polonais, que cette pièce, communiquée au gouvernement français, fut retouchée plus tard par Napoléon. Mais il reste à accorder cette hypothèse, d'ailleurs simple et vraisemblable, avec l'assertion de Podewils.

CHRONIQUE.

Nous avons annoncé dans un précédent numéro l'acquisition par le Musée d'Anvers d'un portrait d'homme peint par Rubens, ayant autrefois figuré dans la collection Van Sassemegem et qui avait passé en 1851 dans celle du comte Cornelissen. Ce portrait avait pour pendant un portrait de femme qui a figuré dans la galerie Wilson et qui, d'après une note de l'*Athenæum* de Londres, aurait été également acquis par le Musée d'Anvers. Nous sommes en mesure d'affirmer que ce dernier détail est absolument inexact.

— A l'assemblée annuelle de la Société de Géographie de Londres, qui a eu lieu le 27 mai dernier, sous la présidence de sir Rutherford Alcock, la grande médaille a été décernée au baron F. von Richthofen; pour son voyage et ses explorations scientifiques en Chine, où il a levé la carte d'une grande partie des provinces du Nord et du centre, et pour son grand ouvrage en cours de publication. La médaille Victoria a été remise au capitaine H. Trotter, du corps royal du génie, pour ses travaux topographiques dans le Turkestan oriental, où il a accompagné la mission de sir Douglas Forsyth, ayant pour but la triangulation des Indes, et pour les additions faites à la carte de l'Asie centrale par ses travaux sur l'Oxus supérieur. M. H. Stanley ayant déjà reçu la médaille d'or en 1873, la Société n'a pu lui donner d'autre témoignage de sa sympathie qu'en le nommant membre correspondant honoraire. Une médaille en or et une en argent ont été distribuées pour le concours de géographie physique entre les écoles publiques; les mêmes récompenses, pour la géographie politique. Le sujet du prochain concours est : Les États barbaresques et le Sahara.

Le président, dans son discours annuel, a constaté avec satisfaction que le nombre des sociétés de géographie s'accroît rapidement en Europe et en Amérique. Il y en a trente-huit actuellement; ce qui prouve l'intérêt attaché à la science par les différentes nations et leur désir de contribuer aux recherches géographiques dans les régions encore peu connues. Après avoir exposé les récentes découvertes faites en Asie et en Afrique, le président a parlé des expéditions qui explorent en ce moment ce dernier continent. Le rapport du comité du fonds d'exploration africain va être présenté aux souscripteurs; entre autres choses, le comité recommande l'envoi d'une expédition bien organisée pour explorer le pays situé entre la route des caravanes en ce moment en construction, de Dar-es-Salaam (à quelques milles au sud de Zanzibar) et l'extrémité nord du lac Nyassa. Si l'expédition atteint ce but et si les fonds suffisent, l'exploration sera dirigée vers l'extrémité méridionale du lac Tanganyika, à une distance de 190 milles anglais. L'expédition pourra partir sans délai.

— Les Pères de Saint Louis, qui sont établis sur les ruines de Carthage, ont tracé une carte de cet emplacement, dont ils ont envoyé des exemplaires à M. Léon Renier, pour l'Institut, des bibliothèques de France et des savants. Ils ont dirigé des fouilles parmi les ruines de Carthage à leurs frais et acheté toutes les antiquités découvertes dans la contrée adjacente qu'ils ont pu se procurer. Ils sont ainsi parvenus à former une riche collection d'inscriptions puniques et latines, qu'ils vont offrir à l'Académie des inscriptions. (*Academy.*)

Décès. — Jean-Henri Bormans, né à Saint-Trond en 1801, mort à Liège le 4 juin, professeur à l'Université de Liège, membre titulaire de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale d'histoire. Chargé, à l'âge de 17 ans, des cours de poésie et de rhétorique au petit séminaire de Liège, il fut nommé en 1821 professeur suppléant au Collège de la même ville; en 1825, professeur de troisième au Collège de Saint-Trond; en 1834, principal de cet établissement, puis directeur du Collège de Hasselt, professeur extraordinaire à la Faculté des lettres de Gand, et enfin professeur de philologie grecque et latine à l'Université de Liège. Les travaux littéraires de M. Bormans, dit M. Alph. Le Roy (*l'Université de Liège depuis sa fondation*), sont considérables et d'une extrême importance au point de vue de la haute critique philologique. En dehors de ceux qui figurent dans les *Bulletins de l'Académie royale* et les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, nous citerons : *Dissertation sur l'emploi du latin comme langue littéraire chez les modernes*, mémoire couronné en 1822 par l'Université de Liège; *Notæ in Reinardum vulpem* (1835-36); *Prodromus animadversionum ad Sext. Aurelii Propertii Elegiarum libros IV* (1836); *Verslag over de verhandeligen ingekomen bij het staatsbestuur van België*, etc. (1841), ouvrage capital pour la langue flamande qui lui doit, comme le fait remarquer M. Le Roy, d'avoir enfin pu fixer son orthographe d'une manière rationnelle et établir les règles de sa grammaire; *Leven van sinte Christina de Wonderbare, in oud-drietsche rymen* (1850); *Het leven van sinte Lutgardis* (1857); *Sinte Servatius legende van Heynryk van Veldeken* (1858); *La Chanson de Roncévaux*, fragments d'anciennes rédactions thioises (1864); *Lettre à M. Ch. Grandgagnage sur les éléments thiois de la langue wallonne* (1856); *Observations critiques sur le texte du roman de Cléomadès* (1867).

— Lord John Russell, mort à Pembroke Lodge, le 28 mai, à l'âge de 86 ans. Destiné dès l'enfance à devenir un des chefs du parti whig, il étudia à l'Université d'Edimbourg, où il reçut une éducation en rapport avec la politique traditionnelle de sa famille. Ses études étaient à peine terminées qu'il entra au Parlement comme représentant du bourg de Tavistock. En 1819, il publia : *The Life of Lord William Russell*, qui eut six éditions. *Ses Essays and Sketches of Life and Character* (1820) et *Letters written for the Post and not for the Press* eurent moins de succès que son *Essay on the History of the English Government and Constitution*, réimprimé en 1873, traduit en français (1865) et en allemand (1872). Son drame de *Don Carlos*, représenté en 1822, fut accueilli peu favorablement. Il publia ensuite : *Establishment of the Turks in Europe* (1827); *Memoirs of the Affairs of Europe from the Peace of Utrecht* (1824-29), ouvrage inachevé; *Causes of the French Revolution* (1832); *Correspondence of the Fourth Duke of Bedford* (1842-46); *Memorials and Correspondence of C. J. Fox* (1853-57); *The Life and Times of C. J. Fox* (1859-60); *Memoirs of Thomas Moore* (1853-56), dont un abrégé parut en 1860; *Foreign Policy of England* (1871), comprenant les trois derniers siècles; *Recollections and suggestions* (1875), de 1813 à ce jour. A ces travaux il faut ajouter une quantité de discours, de lettres, de brochures politiques ou littéraires, et deux volumes renfermant un choix de ses discours et de ses correspondances publiés en 1870.

— Dantan aîné, statuaire, décédé à Saint-Cloud, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses principales œuvres sont : *Jeune baigneur jouant avec son chien*, *L'Irresse de Silène*, *Jeune fille napolitaine jouant du tambourin*. — Julien Noble, artiste-peintre, né à Pradet, en 1834.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 1^{er} juin*. — Un travail de

MM. Putzeys et Swaen, intitulé : *Contribution à la physiologie du nerf vague de la grenouille* a été examiné par MM. Schwann et Van Bambeke, qui proposent l'insertion du mémoire dans le Bulletin. Ces conclusions sont adoptées. MM. Valerius, Montigny et Donny donnent lecture de leurs rapports sur un mémoire de M. De Hen : *De la fluidité des liquides*. L'auteur expose un procédé pour comparer entre elles les fluidités des différents liquides et les résultats des expériences qu'il a faites au moyen de ce procédé. Les commissaires proposent d'engager l'auteur à poursuivre ses recherches et de lui voter des remerciements. L'assemblée adopte ces conclusions. Elle ordonne l'impression d'un travail de M. Mac-Leod : *Recherches sur l'appareil renimeux des myriapodes chilopodes*. M. Spring donne lecture d'une *Note préliminaire sur la propriété que possèdent les fragments des corps solides de se souder par l'action de la pression*. M. Spring a soumis à une pression énorme la poudre fine de quelques corps solides. Il a pu déterminer la soudure complète des particules des corps expérimentées jusqu'à présent, au point d'obtenir des blocs homogènes, plus durs et plus résistants que s'ils avaient été produits par fusion : deux d'entre eux sont même sortis translucides de la compression et ne présentent plus le moindre vestige des particules qui se sont réunies pour les former. Ces résultats lui paraissent présenter un certain intérêt, non-seulement au point de vue général de la cohésion des corps, mais aussi au point de vue plus spécial de la formation des immenses masses solides qui composent l'écorce terrestre. Les géologues sont d'accord, en effet, pour admettre que toutes les roches dites neptuniennes, aussi bien celles qui présentent actuellement la plus grande dureté, que les plus friables, proviennent de dépôts marins fluviaux ou geysériens, meubles à l'époque de leur formation et qui se sont agglomérés dans la suite des temps. Quant à la question de savoir comment cette agglomération s'est faite, on ne possède que peu ou point de données positives. M. Spring dit que l'extension des recherches qu'il a entreprises permettra certainement de se rendre compte d'un nombre déjà grand de faits isolés qui ont été révélés par la pratique de diverses industries sans que cependant ils aient fait l'objet d'une étude méthodique : ce sont les changements apportés dans la ténacité et la dureté de certains métaux par la compression que produit le choc d'un marteau puissant, ainsi que de ces phénomènes, connus dans les ateliers sous le nom de *grèpage*, qui se produisent quand deux pièces métalliques fortement pressées l'une contre l'autre doivent se déplacer relativement, et de bien d'autres encore. Si le savant académicien n'a pas attendu, avant de parler de ces recherches, que les résultats définitifs fussent acquis, c'est qu'il y a été contraint par la force des choses. Un accident survenu à l'appareil dont il se sert l'oblige à interrompre pendant longtemps, peut-être, ses investigations, et comme, en outre, celles-ci sont longues et pénibles, il prévoit que la fin du travail pourra se faire attendre. Il se propose de montrer, dans le mémoire définitif, en faisant l'historique de nos connaissances sur la cohésion, comment l'idée de ces recherches se rattache à quelques vérifications expérimentales auxquelles il a soumis la théorie de la formation des glaciers de Tyndal et de Helmholtz, et qui l'ont fait douter de la rigueur absolue des vues émises sur la raison du regel de la glace. La note de M. Spring sera publiée dans le Bulletin.

CLASSE DES LETTRES *Séance du 3 juin*. — La classe procède à la formation de son programme de concours pour 1880, dont le terme de rigueur pour la remise des mémoires expirera le 1^{er} février de ladite année. Les première, quatrième et cinquième questions suivantes du programme de 1878 sont maintenues dans leur rédaction primitive : « Esquisser à grands traits l'histoire littéraire de l'ancien comté de Hainaut ; — Faire connaître les règles de la poésie et de la versification suivies par

les Rederykers au xvi^e siècle ; — Ecrire l'histoire de la réunion aux Pays-Bas des provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue. » A propos de cette dernière question, la classe décide, afin d'éclairer les concurrents, de publier au Bulletin les rapports de MM. Wauters, Piot et Poulet, sur le mémoire portant pour devise : *Arbeid adelt*, reçu cette année en réponse à cette question, et que les rapporteurs n'ont pas jugé mériter le prix. La deuxième question du programme de 1878, *sur les institutions de la charité en Belgique*, ayant été considérée comme trop vaste, elle sera renvoyée à MM. De Decker, Wauters et Faider, qui examineront s'il n'y a pas lieu d'en modifier le texte. La troisième question, concernant la *mission de l'Etat*, est supprimée. M. le directeur de Laveleye propose de la remplacer par une question d'économie politique dont la rédaction sera discutée par une commission composée de MM. De Decker, Wauters et Poulet.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 6 juin*. — Il n'a été répondu qu'à une seule des quatre questions portées par la classe des beaux-arts à son programme de concours pour 1878. Cette question est ainsi conçue : *Faire l'histoire de l'école belge de gravure à l'époque de Rubens*. Le mémoire déposé au secrétariat de l'Académie a pour épigraphe : « Rien n'est parti de lui qui ne soit animé. »

Sur la proposition de la section de musique, la classe des beaux-arts avait proposé au gouvernement de changer la manière dont il est procédé à la formation du jury chargé de juger les grands concours de composition musicale. Ce changement consisterait en ce que le jury serait choisi par le gouvernement sur une liste double de candidats présentés par l'Académie, qui nommerait, en outre, le président du jury. Le ministre a invité la classe des beaux arts à lui faire connaître les motifs qui l'avaient engagée à demander cette modification aux règlements. Ces motifs, tirés d'incidents qui se sont présentés aux cours précédents, ont été exposés par MM. Gevaert et Samuel, dans une note dont la classe des beaux-arts décide l'adoption et l'envoi au gouvernement.

M. Portaels, directeur de la classe, donne lecture d'une note relative à l'exposition de 1880. M. Portaels voudrait que cette exposition, par laquelle doit avoir lieu l'inauguration du palais de la rue de la Régence, fût exclusivement nationale. Elle serait rétrospective en ce sens qu'on y réunirait les œuvres les plus distinguées de nos peintres, de nos sculpteurs, de nos graveurs et de nos architectes, exécutées depuis 1830. Pour cette fois seulement, la Belgique ne convierait pas les artistes étrangers à une exhibition dont le caractère semble tout naturellement indiqué par la circonstance dans laquelle elle aurait lieu. M. Portaels pense que le palais de la rue de la Régence, malgré ses vastes proportions, suffirait à peine pour contenir les productions remarquables des artistes belges de 1830 à 1880.

Un membre fait observer que si, comme on l'a annoncé, la Société pour l'encouragement des beaux-arts de la ville de Gand a renoncé, pour 1880, en faveur de Bruxelles, à son exposition triennale, il n'est pas possible d'exclure de l'exhibition projetée les œuvres des artistes étrangers. M. Portaels voudrait, si son idée pouvait être réalisée, qu'une partie des recettes pût être versée dans la caisse centrale des artistes belges. Le projet en question sera communiqué à la commission des fêtes nationales.

Le secrétaire perpétuel annonce, dès à présent, que dans la prochaine séance il y aura lieu de procéder à l'élection des membres de la commission de la biographie nationale dont le mandat expirera.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Avril. Rapports de M. Bribosia sur le mémoire de M. Titeca, relatif à la pathogénie et la prophylaxie de la

myopie; -- de M. Depaire sur la seconde note de M. Hermant, ayant pour objet l'emploi d'un nouvel agent dans le traitement des plaies; -- de M. Boddaert sur le mémoire de M. Daury, traitant des infusoires de l'urine. -- Avis émis par la commission chargée de l'examen du travail de M. Pinel, intitulé : Diagnostic des maladies thoraciques, etc. -- Chirurgie conservatrice. Nouveaux faits de guérison dans les lésions traumatiques, etc.; par M. Borlée. -- Des malades empoisonnés par eux-mêmes, ou moyen d'empêcher les virus des maladies contagieuses de répandre leur funeste action dans les salles des hôpitaux; par M. Bonnewyn. -- Suite de la discussion du rapport de la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. -- Programme des questions mises au concours, 1875-1880. -- Statistique démographique, médicale et météorologique de la ville de Bruxelles, année 1877; par M. E. Janssens.

PRÉCIS HISTORIQUES. Juin. L'Église en Hollande depuis le XVI^e siècle (P. Claessens). -- L'Enseignement religieux en Belgique et les lois de 1842 et de 1850 (P. Liagre). -- La Persécution en Angleterre au XVI^e siècle (A. Neut). -- L'Afrique et la civilisation chrétienne (V. Baesten). -- Le Scandale du centenaire de Voltaire. -- La Paix (J. Broeckaert). -- La Volière, fable (Fr. van der Straten). -- Chronique.

REVUE GÉNÉRALE. Juin. Le Protestantisme libéral (E. Massez). -- La Robe de la fiancée (S. Demarteau). -- Les forces militaires de la Russie et de l'Angleterre en Asie. -- La Philosophie de Voltaire (L. de Monge). -- L'Autriche et l'Angleterre devant le traité de San-Stefano (J. Hecq). -- L'Exposition universelle de 1878 (J. de Borchgrave). -- Une autobiographie de N. S. père le pape Léon XIII. -- La Question d'Orient il y a 50 ans (U. Guérin). -- Mélanges. -- Bibliographie.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 10. Nouveaux documents sur la famille Rubens. -- Une lettre à M. Hymans. -- L'architecture néerlandaise au XVII^e siècle. -- Les grandes publications modernes : Histoire générale de la tapisserie. -- La photogénégraphie. -- L'Exposition universelle. -- Chronique. -- Dictionnaire des peintres.

J. ABELLE. Juin. L'Exposition scolaire belge à Paris. -- L'Obéissance, par Bodart. -- Boileau-Despréaux et son Art poétique, par J. Chot. -- Congrès de l'enseignement à Paris. -- Poésie. Travailleurs. -- Faits scolaires. -- Analyses et comptes rendus.

Bleser (De). Rome et ses monuments. Guide du voyageur catholique. 3^e éd. 60 plans. Louvain, Fonteyn, in-8. Fr. 10.00.

Boëns (D' H.). L'art de vivre. Traité général d'hygiène. Verviers (Bibliothèque Gilon), in-8. Fr. 0.60.

Fredericq (C. A.). Handboek van gezondheidsleer voor alle standen. 3^e éd. Gand, Rogghé, in-8. Fr. 2.50.

Gens (Eug.). Nouvelles. 2^e éd. Brux., Decq, in-8. Fr. 3.50.

Gens (Eug.). Souvenirs de vacances. 2^e éd. Brux., Decq, in-8. Fr. 3.50.

Leclercq (L.). Manuel des sciences commerciales. 3^e éd. Brux., Callewaert frères, in-8. Fr. 1.50.

Lodeganck (K.-L.). Dichtwerken. Gand, Rogghé, in-8. Fr. 4.00.

Id. Ibid., in-16. Fr. 1.25.

Loiseau. Optométrie ophtalmoscopique au moyen de l'image renversée. Brux., Manceaux. Fr. 1.50.

Musée royal de l'industrie. Bibliothèque technologique. Catalogue. Bruxelles, Weissenbruch, in-8.

Rooes (Max). Plantin et l'imprimerie plantinienne. Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique. Traduit du Néerlandais, par Edm. Mertens. Gand, Hoste, in-8. Fr. 1.50.

Snieters (A.). Oud speelgoed. Anvers. Van Dieren, in-8. Fr. 1.50.

Van Assche (A.) et J. Helbig. Monographie de l'église paroissiale de Saint-Christophe à Liège. Gand, Stepman, in-f. Fr. 6.50.

Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus. -- Janvier-Mars. Note sur les dernières fouilles de Paléstrina (Fernique). -- Un vase sacré du sanctuaire de Dodone (Heuzey). -- Lettre relative à une nouvelle inscription cypriste (Mowat). -- Notice sur une inscription de l'an 508 de notre ère, trouvée à Hadjar-er-Roum, province d'Oran Charbonneau). -- Sur un cachet chinois de jade vert (Marquis d'Hervey de Saint-Denys). -- Rapport du secrétaire perpétuel sur les travaux des commissions de publication.

Revue philosophique. -- Juin. Burdeau. Le tragique comme loi du monde, d'après J. Bahnsen. -- Espinas. Etudes nouvelles de psychologie comparée. -- H. Marion. J. Locke, d'après des documents nouveaux. -- H. Spencer. Etudes de sociologie (6^e art). -- Le sens de l'espace, d'après E. de Cyon. -- Analyses et comptes rendus.

Bijdragen voor vaderlandsche geschiedenis. -- Nouv. S^o X. Liv. 1. Bijdrage tot de geschiedenis van het klooster en de goederen der Regulieren te Rugge. (H. de Jager). -- Herman Van Kuik en graaf Floris I. (J. Bolhuis van Zeeburgh). -- Bijdragen tot de geschiedenis onzer middeleeuwse kolonien, bijzonder die in Holstein. (J. A. M. Mensinga). -- Het privilege der Semeinen. (L. Ph. C. Van den Bergh). -- Otto, voogd van Holland. (J. Bolhuis van Zeeburgh). -- Eene aantekening betreffende Oldenbarneveldt. (L. Ph. C. Van den Bergh). -- Erasmiana (R. Fruin). -- Verbeteringen in Sloet's Oorkondenboek der graafschappen Geire en Zutphen. (L. A. J. W. Baron Sloet).

Deutsche Rundschau. -- Juin. G. Keller. Gedichte. -- R. Lindau. Nach der Niederlage. -- C. Fiedler. Bemerkungen über Wesen und Geschichte der Baukunst. -- G. Brandes. Esaias Tegnér. -- H. W. Vogel. Die gegenwärtigen Leistungen der Photographie. -- Fürst W. A. Tscherkasski. -- H. Hettner. Wolf Graf Baudissin. -- Briefe der Familie Körner. Herausgegeben von Prof. A. Weber. -- H. Krigar. Rückblick auf die musikalische Saison. -- Literarische Rundschau.

Unsere Zeit. 15 mai. Franz Dingelstedt. Ein literarischer Essay (R. v. Gottschall). -- Die Kletterpflanzen (R. Schulz). I. -- Das pariser Theaterjahr 1876. (F. K. Peterssen). III. -- Die *Revue des Deux Mondes* und das Deutschthum. (L. Tellenbach). II. -- Todtenschau. -- Literarische Revue.

Historische Zeitschrift. T. 40. liv. 1. Der Türkenfeldzug von 1739 und der Friede zu Belgrad (T. Tupetz). -- Oliver Cromwell und die evangelischen Kantone der Schweiz. (A. Stern). -- Aus der schweizerischen Geschichte in der Zeit der Reformation und Gegenreformation. (G. Meyer v. Knonau). -- Literaturbericht.

Archaeologische Zeitung. T. 36 liv. 1. R. Schöne. Zur Erinnerung an Carlo Promis. -- R. Kekulé. Apolloköpfe. -- G. Loeschcke. Polyklet der Jüngere und Lysipp. -- C. Robert. Maskengruppe. Wandgemälde in Pompeji. -- G. Hoffmann. Ueber eine am Euphrat gefundene Mumie mit goldener Gesichtsmaske. -- E. Hübner. Caracalla. Rundes Erzrelief des Berliner Museums. -- Archäologische Gesellschaft in Berlin. Januar-April. -- Die Ausgrabungen von Olympia. (Berichte, Inschriften).

Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft. 2^e a. Liv. 1. Die italienische Gesetzgebung gegen die Missbräuche des geistlichen Amtes (E. Bezold). -- Die Nothwendigkeit eines allgemein verbindlichen Kriegsrechts (A. Bulmerincq). -- Studien über einige Fragen des Seestrafrechts (H. Harburger). -- Wie sind die Matrikularbeiträge im Deutschen Reiche zu beseitigen? (H. v. Scheel). -- Die französischen acquits-à-caution und die Deutsche Industrie (W. Lexis). -- Der Bimetallismus und die Währungsfrage in den Vereinigten Staaten von Amerika (E. Nasse). -- Die Statistik des Deutschen Reichs und der grösseren Staaten desselben. (C. Reichel). -- Der Entwurf des Ungarischen Strafsatzbuchs über Verbrechen und Vergehen (Fr. v. Holtzendorff). -- Literatur. -- Livr. 2. Der strafrechtliche Begriff « Inland » und seine Beziehungen zum Staatsrecht (H. Harburger). -- Die Entwicklung und das gegenwärtige Studium der Reform des Seekriegsrechts (A. Bulmerincq). -- Das preussische Gesetz über öffentliche Erziehung verwaarloster Kinde (A. Lammers). -- Das Vermessungswesen und der Staat (F. W. Toussaint). -- Kosten und Leistungen der staatlichen und der grösseren Eisenbahn. -- Verwaltung in Preussen. (Ph. Geyer). -- Zur Schulparkassenfrage (W. Stieda). -- Statistische Publicationen des Königreichs Italien im Jahre 1877. (W. Stieda). -- Die Lebensversicherung in Deutschland (Ph. Geyer). -- Literatur.

Rivista europea. 1^o juin. Monti e l'età che fu sua (C. Cantu). -- Il partito repubblicano in Italia (U. Pesci). -- Il cardinal de Rohan e Maria Antonietta (M. Lore). -- Sulla vita e sulle opere di Paracelso (G. A. Barbaglia). -- Note a tre satire (C. R. Massa). -- L'esposizione internazionale del 1878 in Parigi (P. Martelli). -- Il riconoscimento del corpo di Manfredi (B. Marrai). -- Sul lago. -- Rassegna letteraria e bibliografica. -- Rassegna politica. -- Note scientifiche. -- Notizie letterarie e varie. -- Lettera all'editore (A. Ademollo). -- Bolletino bibliografico.

SPINEUX et C^{ie}, éditeurs

RUE DE NAMUR, 2

Through the dark Continent

OR

The sources of the Nil
Around the great lakes of equatorial Africa
and down the Livingstone River
to the Atlantic Ocean

BY

HENRY M. STANLEY

In two volumes.

Maps and illustrations.

LES DEUX VOLUMES, 56 FRANCS.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.
14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,

Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique : un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Georges MOUGENOT

LUTHIER DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

21, rue des Chapeliers, 21

Brux. -- Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 13 — 7 JUILLET 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Histoire de la Restauration, par M. de Viel-Castel. — Catalogue des ouvrages d'astronomie et de météorologie qui se trouvent dans les principales bibliothèques de Belgique. — Bulletin. — Ch. RUELENS. Camille Van Dessel. — Un nouveau Rubens au Musée de Bruxelles. — Don de M. Wilson à la ville de Bruxelles. — L. NIESTEN. Sur l'apparition d'un cratère lunaire. — H. Stanley à Anvers. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Histoire de la Restauration par M. Louis de Viel-Castel. Tom XX. Paris, Calman Lévy, 1878, in-8.

Le gouvernement de la Restauration était-il né viable ? Ne portait-il point en lui-même, dès ses premiers jours, les principes de la catastrophe qui devait le renverser après seize ans de durée ? Ses amis les plus ardents comme ses plus violents adversaires sont généralement d'accord pour le montrer condamné d'avance à périr, les uns prétendant que la royauté de la branche aînée des Bourbons avait été forcée de subir une constitution antipathique aux mœurs et aux traditions du pays, les autres invoquant l'incompatibilité absolue des principes et des éléments de ce gouvernement avec les sentiments et les besoins de la France, telle que l'avaient faite le dix-huitième siècle et la révolution. M. de Viel-Castel trouve ces deux points de vue également faux. « Comme tous les gouvernements établis après une révolution, disait-il dans la préface de son premier volume, celui de la Restauration avait en effet de grandes difficultés à vaincre pour se consolider et s'affermir ; mais l'adoption franche et sincère du système dont la charte était le symbole et le programme, était le meilleur moyen ou plutôt le seul moyen d'y parvenir. Le gouvernement de Louis XVIII avait triomphé de ces difficultés dans ce qu'elles avaient de plus grave, et Charles X aurait conservé la couronne et l'aurait transmise à sa postérité en persistant dans la même politique. » Aujourd'hui encore, tout en condamnant la politique de Charles X, M. de Viel-Castel arrive à la même conclusion.

La Restauration bien conduite avait des forces et des ressources qu'aucun des régimes qui sont venus après elle n'a eues à sa disposition ; mais dans la voie où l'égara Charles X, elle ne pouvait manquer de succomber parce qu'elle blessait les sentiments nationaux, parce qu'elle était incompatible avec l'esprit et les besoins du pays. La révolution qui l'a renversée fut sans doute un malheur... Mais avant de la condamner d'une manière absolue, il faut se demander si après les fatales ordonnances elle n'était pas tout à fait inévitable ; il faut se demander sur qui en pèse toute la responsabilité, au moins la responsabilité principale.

L'histoire de la dernière année de la Res-

tauration exposée avec l'impartialité qui distingue le récit de M. de Viel-Castel permet de répondre que dès l'avènement du ministère Polignac, — c'est à ce moment que s'ouvre le tome XX et dernier de l'*Histoire de la Restauration*, — la monarchie légitime était condamnée à périr. La fatalité de la situation, comme le fait remarquer M. de Viel-Castel, n'était pas dans tel ou tel incident, dans telle ou telle mesure de détail : elle était dans l'antagonisme qui avait toujours existé entre les prétentions du roi et les vœux du pays, et qui, longtemps dissimulé dans ce qu'il avait d'absolu et d'inconciliable, allait se révéler tout entier. Non content d'écarter du pouvoir, avec M. de Martignac et ses collègues, des hommes à qui il ne pouvait pardonner de l'avoir entraîné à des concessions libérales, il se livrait aux ultra-royalistes et à leurs folies. Les manifestations qui ne tardèrent pas à se produire et l'irritation qu'elles marquèrent firent bientôt prévoir un dissentiment entre la Couronne et les Chambres. Les feuilles libérales exprimèrent leurs craintes ; les journaux ministériels leur répondirent par des menaces de coup d'Etat. Le *Moniteur* prétendit que ces craintes n'étaient pas fondées ; mais un mémoire présenté à cette époque au Conseil par le ministre de la marine M. d'Haussez, prouve que le gouvernement n'était pas éloigné cependant de prévoir l'éventualité de mesures extra légales. Suivant M. d'Haussez, les ennemis du trône avaient arrêté leur plan d'attaque. L'indécision de l'une des chambres et l'hostilité de l'autre ne permettant pas de recourir à leur action, il proposait d'imposer à l'une une impuissance momentanée et de dissoudre l'autre. La Chambre étant dissoute, l'impôt aurait été perçu au moyen d'une ordonnance royale. Pour assurer la réussite du projet, des troupes devaient être réunies aux environs de Paris ; des dispositions auraient été également prises pour prévenir les résistances dans les provinces ; la liberté de la presse devait être suspendue ; on aurait réprimé énergiquement le refus de l'impôt ; les préfets auraient suspendu ou destitué les fonctionnaires récalcitrants etc. La proposition de M. d'Haussez n'eut pour le moment aucune suite ; mais, dès cette époque, plusieurs membres du cabinet inclinaient comme lui vers la politique qui, dix mois après, devait avoir de si funestes résultats.

Les Mémoires, encore inédits, de M. d'Haussez et le journal d'un autre membre du cabinet Polignac, M. de Guernon-Ranville, publié en 1874, nous fournissent des renseignements curieux sur l'effet que produisit le vote de l'adresse par les 221 et les discussions auxquelles ce vote donna lieu dans le Conseil des ministres. M. d'Haussez, — c'est lui-même qui le raconte, — pensant qu'un déplacement de vingt voix suffirait pour rendre la majorité au cabinet, assura qu'il avait fait sonder ceux des députés qu'il croyait les plus disposés à opérer ce mouvement de conversion. Il connaissait, dit-il, le tarif des consciences, et ce

tarif n'était pas très-élevé. Il proposa donc de gagner quarante des membres de l'opposition en leur distribuant quelques places et trois millions en argent, qu'on se serait procurés par l'exploitation des forêts de la liste civile. Le roi, sans attendre l'expression de l'opinion des autres ministres, repoussa cette proposition comme immorale. Sa volonté bien arrêtée cependant était de ne pas céder. M. de Montbel émit l'avis de renvoyer la chambre en la prorogeant d'abord afin de se donner le temps de préparer les élections. Tout le conseil se rangea à cet avis, à l'exception de M. de Guernon-Ranville. Celui-ci fit remarquer que, jusqu'à ce moment, la discussion avait eu lieu entre le ministère et la chambre, que la dissolution changerait complètement la situation, que, par cette mesure, la couronne, se prononçant formellement en faveur de ses ministres, entrerait elle-même en lice contre l'opposition et qu'il pourrait en résulter de terribles conséquences. M. de Montbel prétendit qu'on pouvait compter sur une majorité ; il ajouta que, pour éclairer les électeurs, il serait peut-être nécessaire que le roi leur adressât une proclamation, comme cela avait eu lieu avec succès en 1816 ; que certainement la voix du souverain ne se ferait pas vainement entendre d'une nation « si connue pour l'amour qu'elle portait à ses princes. »

L'amour des peuples ! s'écria M. de Guernon-Ranville, il m'est impossible d'exprimer ma pensée sur ce point délicat, mais le Roi veut la vérité toute entière, j'oserai la faire entendre, dût-elle paraître blessante. Cet amour n'est qu'une chimère. Ce n'est pas après cinq années d'exercice de la liberté illimitée de la presse, de la liberté poussée jusqu'aux dernières bornes de la licence, qu'on peut compter encore sur ce sentiment qui produisit jadis tant de prodiges. Ayons le courage de sonder cette triste plaie et reconnaissons qu'une désaffection profonde a remplacé cet attachement dévoué que la nation eut jadis pour ses princes. Osons avouer au Roi que cette désaffection va jusque-là, qu'il suffit qu'un homme soit honoré de la confiance de Sa Majesté pour qu'il devienne à l'instant même ce qu'on appelle impopulaire.

M. de Guernon-Ranville s'aperçut, à la physionomie de ses collègues, qu'il était allé bien loin en s'exprimant ainsi dans le cabinet du roi et en sa présence. Charles X, voyant son embarras, voulut le rassurer. « Vous avez émis franchement votre opinion, lui dit-il d'un ton affectueux, c'est bien, très-bien. Il faut dire tout ce qu'on pense. J'aime la vérité et je veux qu'on me la dise sans déguisement. » On n'en décida pas moins que le roi prorogerait les Chambres et que la dissolution de la Chambre des députés serait prononcée aussitôt qu'on aurait pris les mesures jugées nécessaires pour préparer de bonnes élections.

Le résultat trompa les espérances des conseillers du roi, mais sans ébranler l'optimisme de M. de Polignac. Au point où les choses en étaient venues, le président du Conseil devait même voir avec satisfaction l'opposition remporter une victoire complète, qui justifiait à ses yeux un coup d'Etat

déjà arrêté dans sa pensée et dans celle du roi. Les dernières élections n'étaient pas terminées que le Conseil fut appelé à discuter les projets d'ordonnances qui devaient faire la substance du coup d'Etat. Le roi cependant et son entourage protestaient contre toute idée de préparer des mesures extralégales. Leur grande préoccupation, c'était la nécessité d'un secret absolu. Cette considération leur paraissait d'une telle importance qu'elle les entraînait à négliger les précautions les plus indispensables pour assurer le succès de leur plan. Le 25 juillet, avant la réunion du Conseil, M. de Guernon-Ranville aborda le préfet de police, M. Mangin, et le questionna sur les dispositions de Paris. Les réponses du préfet furent très-rassurantes. « Je me doute du motif qui excite votre sollicitude, dit-il ; mais ce que je puis vous dire, c'est que, quoi que vous fassiez, Paris ne bougera pas. Marchez hardiment : je réponds de Paris sur ma tête. »

Le Conseil s'ouvrit M. de Chantelauze, garde des sceaux, donna lecture de son rapport sur l'état de la presse et la nécessité d'y porter un remède efficace. Ce rapport obtint des éloges unanimes ; tous les ministres le signèrent. Puis, le président du Conseil plaça sous les yeux du roi l'ordonnance relative à la presse et celle qui changeait le mode des élections. Au moment de les signer, le roi s'arrêta, et, tenant la plume d'une main, la tête appuyée sur l'autre, il resta pendant quelques minutes comme absorbé dans une profonde réflexion. « Plus j'y pense, dit-il enfin, plus je demeure convaincu qu'il est impossible de faire autrement. » Et il signa. Les ministres contre-signèrent ensuite les deux ordonnances dans un profond silence, pendant que M. de Peyronnet présentait à la signature royale, avec l'ordonnance de dissolution de la Chambre, une autre qui en convoquait une nouvelle pour le 28 septembre. Une dernière ordonnance rappelait au Conseil d'Etat plusieurs membres qui en avaient été éliminés sous le ministère précédent et dont les noms, dit M. de Viel-Castel, étaient l'équivalent d'un manifeste contre-révolutionnaire. « Messieurs, dit le roi en congédiant le Conseil, voilà de grandes mesures. Il faudra beaucoup de courage et de fermeté pour les faire réussir. Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Notre cause est commune. Entre nous, c'est à la vie et à la mort. »

Ces détails et bien d'autres que l'on trouve dans les Mémoires inédits de M. d'Haussez et dans le journal de M. de Guernon-Ranville prouvent qu'on se rendait compte de la gravité des déterminations qu'on était en train de prendre. Mais ce qui est inconcevable, c'est qu'au moment où on s'engageait dans une aussi téméraire entreprise, on ne prenait même pas la précaution d'en avertir ceux qui devaient être les principaux instruments d'exécution. Le préfet de police n'en fut informé que dans la soirée. Le sous-secrétaire d'Etat de la guerre, alors le véritable ministre de ce département, ne devait apprendre l'événement que quand il serait devenu public. « Je connais quelqu'un, dit le Dauphin (le duc d'Angoulême) en se frottant les mains, qui sera bien étonné en lisant le *Moniteur*, c'est Champagny. » Le lendemain, 26 juillet, le *Moniteur* publiait le rapport de M. de Chantelauze et les ordonnances ; quatre jours après cette publication, le gouvernement de la Restauration avait cessé d'exister.

Au début de ce dernier volume de l'*His-*

toire de la Restauration, M. de Viel-Castel rapporte un curieux incident qui se rattache à la politique extérieure du règne de Charles X et qui forme en quelque sorte le pendant du fameux projet de traité connu sous le nom de projet Benedetti. On sait par les *Mémoires d'Outre-Tombe*, que Chateaubriand, étant ambassadeur à Rome, envoya au comte de La Ferronnays, au mois de novembre 1828, après la prise de Varna par les Russes, une note sur la question d'Orient, dans laquelle il attirait l'attention du gouvernement sur les nécessités de réclamer un agrandissement de territoire au cas où la Turquie d'Europe serait dépeçée. Dans cette note, aussi hostile à l'Angleterre que favorable à la Russie, Chateaubriand proposait une alliance avec cette dernière puissance, alliance aux termes de laquelle la France aurait réclaté la ligne du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. A l'avènement du ministère Polignac, la chute de l'empire turc paraissait tellement imminente que l'ambassadeur français à Saint-Petersbourg fut invité par l'empereur Nicolas à appeler l'attention de son gouvernement sur les suites que pourrait avoir cette éventualité ; l'Empereur ajoutait qu'il croyait pouvoir compter sur la coopération de la Prusse aux projets qu'il concerterait d'avance avec le cabinet des Tuileries. M. de Polignac présenta en conséquence au Conseil un mémoire dans lequel il exposait la nécessité de s'arrêter à un plan de conduite. La pensée dominante de ce mémoire est celle de la note de Chateaubriand : substituer à l'organisation européenne combinée en 1815 pour élever des barrières contre la prépondérance continentale de la France, une organisation nouvelle fondée principalement sur l'idée de mettre un frein à la prépondérance maritime de l'Angleterre. La Russie acquerrait la Valachie, la Moldavie, l'Arménie, Trébizonde et plus même de ce côté si elle l'exigeait ; l'Autriche avait la Bosnie propre, avec la Croatie, la Dalmatie turque, l'Herzégovine et la Serbie ; on donnait à la Prusse le royaume de Saxe et la Hollande jusqu'au Rhin en échange de ses provinces situées entre le Rhin et la Meuse ; à la Bavière, 120,000 âmes prises dans les provinces rhénanes cédées par la Prusse ; le roi de Saxe obtenait, en dédommagement de ses Etats héréditaires, les provinces prussiennes de la rive gauche du Rhin ; la France étendait sa domination sur la Belgique, le Brabant hollandais, le Luxembourg et recouvrait Landau ; la part de l'Angleterre consistait dans les colonies hollandaises, si elle en voulait ; enfin le roi des Pays-Bas, transféré à Constantinople (!), était appelé à régner sur l'Archipel, l'île de Candie, la Grèce, l'Albanie, la Macédoine, la Bulgarie, la Thrace et éventuellement sur l'Anatolie.

Le conseil des ministres, réuni en présence du Roi et du Dauphin, délibéra pendant huit jours sur ces propositions. Le Dauphin demanda qu'au lieu de la Belgique on attribuât à la France les provinces rhénanes de la Prusse. M. de Polignac parvint à le ramener à son avis en soumettant au Conseil une seconde note dans laquelle il développait les motifs qui devaient faire préférer l'acquisition de la Belgique. Ce document peu connu, bien qu'il ait été déjà publié en 1872, en appendice au tome VIII de l'*Histoire de la Restauration* de M. Nettement, est des plus instructifs.

Les provinces belges jusqu'à la Meuse ont une étendue de sept cent soixante-un milles carrés allemands, une population de trois millions sept cent mille âmes ; chaque habitant y rapporte à l'Etat

26 francs. C'est un des pays les plus riches et les plus peuplés. Les mœurs et le langage y sont français. Les provinces entre la frontière belge et le Rhin ont une étendue de cinq cents milles carrés, une population de deux millions d'âmes ; chaque habitant y rapporte à l'Etat 20 francs. Elles sont riches et florissantes, mais moins que la Belgique ; les mœurs, les souvenirs, le langage, tout y est allemand. Si les provinces belges étaient réunies à la France, elles augmenteraient notre force défensive, elles mettraient à couvert notre capitale en rendant la monarchie plus compacte, elles en fortifieraient à la fois toutes les parties, elles ajouteraient aussi beaucoup à notre force maritime en nous donnant un port sur la mer du Nord. Ce port rendrait la sûreté à nos côtes, qui actuellement sont très-exposées depuis Cherbourg jusqu'à la Hollande, faute d'avoir un abri à nos vaisseaux.

Les provinces du Rhin augmenteraient plutôt notre force agressive, elles porteraient nos armées au cœur de l'Allemagne ; Mayence serait entre nos mains un vaste camp retranché d'où nous pourrions envahir à notre gré telle partie de l'Allemagne où nous voudrions porter nos armes. Mais pendant ce temps notre capitale resterait découverte, et l'on prendrait Paris pendant que nous marcherions sur Berlin.

Les provinces belges, en nous donnant une frontière plus forte, nous permettraient de diminuer le nombre de nos troupes, ce qui nous procurerait une grande économie.

Les provinces rhénanes, isolées du reste de la monarchie, se trouveraient situées entre les armées prussiennes et les armées belges. Nous devrions donc y entretenir un nombre de troupes considérable, et cependant nous ne pourrions pas diminuer la force de celles que nous tenons en Flandre.

Il en est de même pour l'administration. L'acquisition des provinces belges n'étendrait que peu la ligne de nos frontières ; celle des provinces rhénanes les prolongerait comparativement beaucoup plus envers l'Allemagne d'un côté et la Belgique de l'autre : aussi seraient elles plus difficiles à garder et plus dispendieuses à administrer.

L'acquisition de la Belgique, en tournant nos forces vers la mer et contre l'Angleterre, rassurerait l'Europe contre elles, plutôt qu'elle ne l'effrayerait. Quand nous nous montrons à l'Europe comme puissance continentale et envahissante, les souvenirs encore récents de nos dernières guerres se réveillent ; tout le monde s'inquiète, et on est encore prêt à se réunir contre nous. Quand, au contraire, nous nous présentons comme puissance maritime, comme la seule puissance qui puisse un jour se mettre à la tête d'une grande ligue européenne pour affranchir les mers, alors toutes les puissances voient en nous une force amie et conservatrice. Elles se sont toutes liguées avec l'Angleterre pour briser le joug que nous faisons peser sur le continent ; elles se liguèrent un jour toutes avec nous pour briser le joug que les Anglais font peser sur les mers. C'est une perspective que nous devons de temps en temps leur faire entrevoir, et qui, si nous savons la ménager, nous reportera invinciblement, sans qu'on le remarque, sans qu'on nous jalouse, à la tête de l'Europe.

L'acquisition des provinces rhénanes produirait un tout autre effet : elle nous donnerait une position toute menaçante et agressive envers l'Allemagne. L'Allemagne sentirait sa liberté et son indépendance menacées, et nous réunirions de nouveau contre nous la Prusse et l'Autriche et toutes les puissances secondaires qui, pendant près de deux siècles, avant les jours sanglants de la Révolution, s'étaient accoutumées à voir dans la France une puissance protectrice, gardienne de leur indépendance et de leur liberté : ce sentiment commence à renaître chez la plupart d'entre elles, et nous ne saurions trop le ménager. Si donc nous demandons la Belgique, nous pouvons avoir favorables à nos vœux la Russie, la Prusse et toute l'Allemagne. Si nous demandons les provinces rhénanes nous rencontrons une opposition invincible dans la Prusse, dans l'Allemagne entière, dans l'Autriche et dans la Russie elle-même, qui ne se trouve plus intéressée à soutenir nos prétentions ; car ce n'est que contre l'Angleterre que la Russie désire nous renforcer. On ne parle pas de l'idée d'appuyer l'acquisition des provinces rhénanes sur la voix de l'Angleterre. Si elle nous l'accordait jamais, c'est qu'elle aurait

acquis une conviction bien profonde que cette acquisition n'aurait d'effet que de nous mettre en hostilité permanente avec le reste de l'Europe.

Enfin, si nous demandons la Belgique, la Russie et la Prusse y voient l'indice d'une résolution ferme et arrêtée de faire la guerre à l'Angleterre, dans le cas où cette demande entraînerait la guerre; ces puissances nous accordent alors la confiance qui a toujours été accordée à ceux en qui on croit reconnaître de la volonté et de l'énergie, et elles ne craignent pas de se compromettre en se liant avec nous. Si nous demandons les provinces rhénanes, comme chacun en Europe a la conviction que c'est la Belgique que nous désirons et qui nous convient véritablement, on ne verra dans cette demande que la preuve d'une timidité extrême envers l'Angleterre et de notre crainte de nous engager avec elle dans une guerre. Une fois que l'on nous croira dominés par ce sentiment, qui oserait contracter avec nous une alliance dont on nous considérerait comme toujours au moment de nous retirer, après avoir compromis ceux qui y seraient entrés?

Il est donc plus avantageux d'avoir la Belgique, il y a plus de chance pour l'obtenir. C'est une de ces circonstances où il est à la fois plus honorable et plus sûr de demander beaucoup que de demander peu.

Le Dauphin ayant renoncé à son opposition, M. de Polignac transmet confidentiellement le mémoire au duc de Mortemart, ambassadeur à Saint-Petersbourg, en lui recommandant de ne pas le classer dans les archives de l'ambassade. Mais les événements ne permirent pas même à M. de Mortemart de faire à l'Empereur les communications dont il était chargé. La Russie s'arrêta à Andrinople, et signa le traité daté de cette ville, à des conditions bien plus modérées qu'on ne l'aurait pu supposer. Ainsi s'évanouit le rêve caressé par les diplomates de la Restauration et que la politique du second Empire devait essayer de poursuivre à son tour pour aboutir à la catastrophe de 1870.

Catalogue des ouvrages d'astronomie et de météorologie qui se trouvent dans les principales bibliothèques de Belgique, préparé et mis en ordre à l'Observatoire royal de Bruxelles; suivi d'un Appendice qui comprend tous les autres ouvrages de la Bibliothèque de cet établissement. Bruxelles, Hayez, 1878, in-8.

Quand M. Quetelet publia, en 1847, le catalogue de la Bibliothèque de l'Observatoire royal, cet établissement possédait 2119 volumes ou brochures; aujourd'hui la même Bibliothèque en compte 6000, et elle est ouverte au public depuis que M. Houzeau a succédé au fondateur de l'Observatoire. La confection d'un nouveau catalogue était, en raison de ces seules considérations, très-désirables. Mais en même temps qu'il songeait à préparer ce travail, M. Houzeau conçut un projet tout à fait neuf et bien autrement vaste, celui d'y ajouter l'inventaire de toutes les richesses que possèdent, en matière d'astronomie et de météorologie, les bibliothèques du pays, non pas seulement les bibliothèques publiques, mais celles qui sont accessibles sur demande et dans certaines conditions.

La facilité des communications, dit M. Houzeau, a réduit les distances, les personnes qui s'occupent de science sont dès maintenant habituées à considérer le territoire entier comme un seul champ, à leur portée dans toutes ses parties. Le travailleur n'hésitera pas à aller consulter à Anvers, à Gand, à Liège, un ouvrage qu'il saurait y exister, et qui serait essentiel pour ses études. Tout ce qu'il faut, c'est de le renseigner. En ce qui concerne l'astronomie et la météorologie, nous avons donc essayé de ramener tous nos dépôts à une seule bibliothèque générale, dont les différentes sections sont situées dans différentes localités. Rédiger un catalogue

commun, classé par ordre de matières, c'est donner à l'ensemble de nos ressources l'unité qui leur manque aujourd'hui. Si l'expérience démontre que cet essai a son utilité, l'exemple sera suivi plus tard, et les différentes branches des connaissances humaines auront un jour chacune leur « catalogue des ressources belges, » au grand avantage des études et du travail intellectuel.

Nos bibliothèques de province et la Bibliothèque royale de Bruxelles sont particulièrement riches en ouvrages de la Renaissance et des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Elles renferment, dans cette classe, bon nombre de raretés bibliographiques d'un grand intérêt au point de vue de l'histoire des sciences. On s'en rendra compte en se rappelant que dans le fonds Van Hulthem, notre Bibliothèque royale a trouvé une partie de la célèbre bibliothèque astronomique de Lalande. Toutefois cette source et d'autres qui sont analogues, ne suffiraient pas pour expliquer notre richesse en ouvrages anciens. Il existe là des marques de l'activité intellectuelle du pays dans les siècles passés, et du développement qu'y avait pris l'imprimerie. Aussi rencontre-t-on, dans le présent catalogue, des ouvrages d'astronomie qui étaient restés inconnus à l'auteur de la *Bibliographie astronomique*, et qui ne se trouvent pas dans la grande collection de l'Observatoire de Poulkova, la bibliothèque d'astronomie la plus complète qui existe

Ce n'est pas chose aisée que l'exécution d'un travail conçu sur un plan aussi large. Les bibliographes de profession et les savants qui ont eu occasion de dresser l'inventaire des ouvrages publiés dans la sphère de leurs recherches savent combien il est difficile de déterminer les limites dans lesquelles doit se circonscrire la rédaction d'un catalogue spécial à telle ou telle branche. Pour ne parler que de l'astronomie et de la météorologie, l'une touche à la géodésie, à la topographie, à la géographie, l'autre à la physique; puis, combien d'ouvrages d'un caractère complexe, de recueils encyclopédiques ne renferment pas de travaux qui intéressent l'astronome et le météorologiste? M. Houzeau indique comment il a procédé pour ne pas noyer les deux sciences principales dans les détails des sciences accessoires, pourquoi il a exclu telle branche de la science et admis telle autre en partie. Grâce à cette méthode savante et à l'heureuse innovation dont il a donné l'exemple, l'éminent directeur de l'Observatoire a dressé non pas un simple catalogue, mais une bibliographie qui sera d'un précieux secours aux savants, aussi bien à l'étranger que dans notre pays.

La Belgique naturellement en retirera le plus grand profit. Grâce à M. Houzeau, — et ce ne sera pas un des moindres services qu'il aura rendus, — l'étude de l'astronomie et de la météorologie, même dans leurs questions de détails, est parfaitement possible sans sortir de notre pays.

Ceux dont l'esprit se dirige vers la culture de ces deux sciences peuvent maintenant en être convaincus. Il en résultera un sentiment de confiance, qui ne peut être qu'utile au développement intellectuel de la génération nouvelle. Il est essentiel, pour travailler avec profit, de bien connaître « la littérature » des questions dont on s'occupe. Il est peut-être encore plus important, pour la formation de l'esprit scientifique, d'accoutumer l'homme d'étude à recourir sans cesse aux sources originales. Ce n'est pas de seconde main qu'il faut puiser, c'est dans les ouvrages, dans les mémoires où les savants justement célèbres exposent eux-mêmes leurs méthodes et initient le lecteur à l'enchaînement d'idées qui les a conduits. En effet, il ne s'agit pas seulement de se meubler la mémoire de faits ou de se tenir au courant de théories: il importe avant tout de former le jugement dans un véritable sens scientifique.

On ne peut qu'applaudir à ces considérations élevées par lesquelles se termine l'Introduction, que nous venons de résumer.

Chaque article du catalogue est accompagné de la mention des bibliothèques de Bel-

gique où se trouvent les ouvrages imprimés ou manuscrits qui y sont renseignés. Ces bibliothèques, au nombre de vingt-sept, non compris celle de l'Observatoire, sont les suivantes: Bibliothèque royale, Académie royale de Belgique, Dépôt de la Guerre, Ecole militaire, Etablissement géographique de Bruxelles, Chambre des représentants, Sénat, Académie de médecine, Musée de l'Industrie, Musée Plantin-Moretus, à Anvers, les quatre Universités, Société de Jésus, à Louvain, Fonds Drapiez, à Mons, Collection Capitaine, à Liège, villes d'Arion, Anvers, Bruges, Courtrai, Hasselt, Liège, Mons, Namur, Tournai et Ypres.

Le catalogue particulier de la Bibliothèque de l'Observatoire a été dressé par M. A. Lancaster, météorologiste-inspecteur à cet établissement. M. Lancaster a également pris part à l'assemblage et au classement des bulletins sur lesquels étaient portés les titres des ouvrages qui composent le catalogue général.

BULLETIN.

En présentant à l'Académie royale de Belgique l'ouvrage posthume de H. Chavée intitulé: *Ideologie lexicologique des langues indo-européennes*, M. Aug. Scheler a passé en revue ses travaux dans une note où il caractérise ainsi l'œuvre de ce savant:

« Sur le terrain de la linguistique comparée, où il concentrait tout le rayonnement de son activité scientifique, Chavée appartient à l'école des polygénistes: il professait la doctrine de la pluralité originelle des langues primitives. Il partait du principe que la linguistique étant la science des organismes syllabiques de la pensée, elle constitue la branche la plus élevée de l'anthropologie et tend à nous faire mieux connaître l'esprit humain dans ce qu'il a de commun à toutes les variétés de notre espèce et dans ce qu'il offre de particulier à chacune d'elles. C'est aussi comme physiologiste qu'il procédait dans sa méthode; il disséquait les mots, véritables syngènes d'une idée et d'une syllabe, avec la même subtilité et le même ordre méthodique que le botaniste qui dépouille une plante et scrute le fonctionnement de chacun de ses organes. Un mot quelconque de n'importe quel système linguistique, a deux vies, dont chacune est soumise à des lois rigoureuses. L'une est celle de la matière; l'ensemble des lois qui la régissent constitue ce que M. Chavée appelle *phonologie lexicologique*; elle a pour objet le devenir des sons et des bruits de la parole à travers les temps et les lieux. L'autre vie du mot peut s'appeler la recherche de la genèse des idées, en tant qu'incorporées au mot-matière, fait l'objet de l'*Ideologie lexicologique*. »

C'est cette dernière qu'il comptait traiter dans l'ouvrage publié après sa mort et qui n'est que fragmentaire.

Comme linguiste, Chavée brille particulièrement par sa classification naturelle des idées verbales; c'est là, selon M. Scheler, le côté (tout philosophique) de sa tâche qu'il a le plus patiemment élucidé.

On sait que H. Chavée est d'origine belge. Né à Namur, en 1815, il étudia au petit séminaire de Floreffe, puis au grand séminaire de Namur. Une autobiographie trouvée dans ses papiers et publiée en tête de l'*Ideologie lexicologique* nous le montre dès cette époque porté vers les investigations linguistiques et prenant goût pour une théorie que des études plus approfondies devaient bientôt lui faire abandonner.

« Au seuil des études théologiques, la lecture de l'article *Langues*, dans le dictionnaire de Bergier et la méditation quotidienne d'un livre de Thomassin sur la prétendue identité primitive des racines hébraïques et gréco-romaines, imprimèrent, durant quelques trois années, une fausse direction

aux recherches de Chavée qui voulut, lui aussi, démontrer... que toutes les langues viennent de l'hébreu... C'est dans ces dispositions d'esprit que Chavée entra à l'Université catholique de Louvain... A mesure qu'il avançait dans ses études de linguistique indo-européenne..., les pieuses erreurs du jeune universitaire tombaient l'une après l'autre dans des conclusions imposées par une méthode plus sévère »

Chavée rappelle ensuite comment il devint desservant du village de Floriffoux en 1840, charge dont il se démit en 1844 pour venir habiter Bruxelles, où il ouvrit un cours de linguistique. M. Scheler, qui suivit alors assidûment ses leçons avec M. Eug. Van Bommel nous fournit sur cette époque de la vie de Chavée les renseignements suivants ; ils complètent ceux que nous venons d'emprunter à l'autobiographie :

« Poussé par une ardeur scientifique qui l'entraînait irrésistiblement vers les investigations linguistiques, il se vit bientôt subjugué dans sa conscience par des théories qui nécessairement durent l'éloigner de la sphère où le retenaient ses fonctions sacerdotales. Les résultats de ses patientes études dans le domaine de cette science qui a pour objet les origines de la parole humaine, ses manifestations diverses et ses développements à travers les espaces et les âges, amenèrent de bonne heure une rupture irréconciliable entre la vocation du prêtre et ses convictions scientifiques. Après avoir vainement tenté de parvenir à une position professorale dans son pays, où le cours de linguistique indo-européenne professé en 1845 dans le grand amphithéâtre de l'École militaire de Bruxelles, lui créa plus d'admirateurs que de véritables disciples, Chavée fixa son séjour dans la capitale française. Là, s'étant dépouillé de la soutane, il déploya pendant 31 ans une activité des plus fécondes, soit comme professeur, soit comme conférencier et écrivain. »

Don Emmanuel, prétendant à la couronne de Portugal et la famille de ce prince, par M. Ch. Piot (Extrait des comptes rendus des séances de la Commission royale d'histoire). — Pendant la première moitié du dix-septième siècle, la Belgique a servi d'asile à une foule d'étrangers de distinction dont les faits et gestes à l'armée et à la Cour ont fourni ample matière à la chronique. A la fin du règne d'Isabelle notamment et sous le gouvernement du cardinal Infant, les allées et venues de personnages du plus haut rang, éloignés de leur pays par les événements politiques, étaient telles qu'on avait fini par appeler le Palais de Bruxelles « l'auberge des princes exilés. » Il suffit de rappeler qu'on y a vu habiter simultanément Marie de Médicis et sa cour, Gaston d'Orléans et sa nombreuse suite, le prince Thomas de Savoie, et un peu plus tard, Charles de Lorraine, la princesse de Phalsbourg et bien d'autres. A côté de ces personnages, il en est d'autres moins connus, moitié grands seigneurs, moitié aventuriers, dont les noms rappellent d'étranges histoires. Tel est celui qui fait l'objet de la notice de M. Piot. Emmanuel de Portugal était un fils bâtard d'Antoine, ce monarque éphémère, proclamé roi à Santander le 19 juin 1580, cinq jours plus tard à Lisbonne, renversé deux mois après par le duc d'Albe et allant finir ses jours à Paris après avoir plusieurs fois tenté vainement de reconquérir sa couronne. En 1597, don Emmanuel se trouvant à La Haye, conquit le cœur d'Émilie de Nassau, fille de Guillaume le Taciturne, au grand mécontentement du stathouder Maurice. Les plus puissants moyens de persuasion furent vainement mis en œuvre pour décider la princesse à renoncer à cet attachement ; on essaya des mesures de rigueur : tout fut inutile. Un beau jour, Émilie invita chez elle quelques personnes, parmi lesquelles un prêtre, fit fermer toutes les portes et annonça à ses invités son intention bien arrêtée d'épouser à l'instant le prince de Portugal, qu'elle leur présenta. Le prêtre refusant, elle lui enjoignit énergiquement de procéder à la cérémonie, à quoi il finit par consentir. Messieurs les Etats, immédiatement avertis, arrivèrent assez tôt pour voir

la princesse faire entrer sous leurs yeux, dans sa chambre, don Emmanuel devenu son mari. Maurice, furieux d'avoir pour beau-frère un personnage qui n'était pas en état de fournir le nom de sa mère, ordonna aux époux de se séparer. Mais avec le temps, il fallut s'incliner devant le fait accompli. Avec le temps aussi, cette belle passion se calma si bien qu'elle finit par faire place à la plus complète indifférence. Émilie alla mourir à Genève ; don Emmanuel vint se fixer à Bruxelles, où il épousa plus tard en secondes noces, une camériste de l'Infante Isabelle. La notice de M. Piot nous montre cet étrange personnage mêlé à des intrigues ayant pour but tantôt de ramener les puissances du Nord sous l'obéissance de la maison d'Espagne, tantôt de trahir l'Espagne, suivant l'occurrence. Ce qui est non moins intéressant, c'est l'inventaire détaillé du mobilier de don Emmanuel dressé à sa mort. Il fournit une quantité de renseignements sur l'ameublement, les bijoux, les objets d'art, la garde-robe d'un seigneur de cette époque.

La vie du fils aîné de don Emmanuel, — qui portait le même nom que son père, — offre également un singulier mélange d'aventures bizarres. Déshérité par sa mère parce qu'il avait embrassé la vie monastique, par son père parce qu'il s'était fait protestant, il suivit celui-ci à Bruxelles, se fit militaire, puis entra dans un couvent de carmes déchaussés. En 1634, il se réfugia en Hollande, servit dans la cavalerie et obtint le grade de capitaine. Les Espagnols l'ayant fait prisonnier lors de la prise de Gueldre en 1638, il fut, à sa propre demande, réintégré dans son couvent de Bruxelles, d'où il fut de nouveau pour aller à Delft. Ici, il renia une nouvelle fois sa religion et entra dans l'église protestante wallonne. Ce n'est pas tout : bien qu'il fut « religieux ordonné à la messe, » il épousa une fille du comte Albert de Hanau et mourut en 1666, laissant quatre filles. La notice de M. Piot contient des renseignements sur d'autres membres de la même famille et forme un curieux supplément à l'Histoire de la Maison royale de Portugal.

NOTES ET ÉTUDES.

CAMILLE VAN DESSEL.

Le 16 mai de cette année, est mort à Elewyt, petite commune à une lieue et quart de Vilvorde, un jeune homme qui était en voie de se faire un nom dans la science. Il se nommait Camille Van Dessel et n'avait pas vingt-sept ans. Tous ceux qui l'ont connu se rappelleront cette figure intelligente, ces yeux expressifs, ces cheveux noirs et touffus, ce teint basané ; un beau type, mais un peu étrange, et, comme caractère, ce mélange de timidité et d'énergie, de passion pour le savoir et de rude simplicité.

Il naquit à Elewyt, qui est, comme on sait, une localité d'une grande importance archéologique. Elle est située sur une voie romaine, dont il subsiste des parties, et qui venait de Malines pour rejoindre à Tongres la voie Antonine de Bavay à Maestricht. A deux pas du village, trois autres voies se réunissent dans une espèce de carrefour. On y a trouvé une foule de monnaies depuis la République jusqu'à Constantin, des antiquités de tout genre et des sépultures.

Pendant qu'il allait à l'école, le jeune homme fut témoin de quelques découvertes ; il se prit de curiosité et de vénération pour les restes des temps primitifs exhumés sous ses yeux ; il les étudiait chez M. le bourgmestre de Coster, qui les recueillait précieusement. Puis il se met à explorer lui-même. Il passe ses examens de géomètre. L'exercice de cette profession lui fournira désormais de nombreuses occasions de se livrer à des études et à des recherches. Dans les champs qu'il parcourt, il observe tout indice du passé et, comme par une sorte d'intuition, il en était arrivé à acquérir ce flair que l'on ne peut expliquer, mais qui est incontestable. A son tour, il

fait de belles trouvailles. Mais comment les utiliser, comment en faire des jalons pour la science quand on vit relégué dans un village, loin des bibliothèques, des musées et des maîtres qui peuvent vous guider ? La passion de s'instruire lui fait surmonter les obstacles. Avec ses modestes ressources, il achète des livres, il se rend à Malines, à Anvers, à Bruxelles, frappe à la porte de quelques personnes, que séduit sa physionomie franche et ouverte. On lui prête des ouvrages ; le Musée de Meester, l'Etablissement géographique, l'Académie d'archéologie, la Bibliothèque royale lui viennent en aide ; il peut puiser aux sources.

En 1870, il avait déjà publié dans les *Annales de l'Académie d'Archéologie*, (2^e S^{ie}, t. IV, p. 238) un modeste article intitulé : *Monnaies romaines trouvées à Elewyt*. L'auteur avait alors dix-huit ans. Peu après, il donne dans le même recueil : *La Bourgade belgo-romaine à Elewyt* (t. VII, p. 203), un article dans lequel il décrit le résultat de fouilles opérées par lui-même. L'année suivante, il présente un nouveau travail à la même Académie. L'un des deux examinateurs était M. Schuermans. L'attention de ce maître de la science archéologique fut vivement attirée sur son jeune collègue et, depuis ce moment, il lui voua une affection sincère à laquelle l'élève répondit par la plus profonde reconnaissance. L'article qui porte pour titre : *Quelques antiquités des environs de Vilvorde* (t. VIII, p. 186, avec une carte) annonçait la découverte d'une chaussée romaine et de divers objets reposant aujourd'hui dans la collection de M. de Coster.

En 1872, de nouvelles fouilles, opérées, croyons-nous, pour M. de Meester de Ravenstein, donnent lieu à deux suites à ses travaux sur l'*Etablissement belgo-romain d'Elewyt* (t. IX, 782 et X, 524). Les objets découverts sont déposés au Musée de Meester, alors à Hever, aujourd'hui à Bruxelles, par suite de la généreuse donation du propriétaire.

Deux ans après, dans un article : *Nouvelles annotations archéologiques* (Ib., t. X), il annonce la découverte d'une voie romaine à Bergh, à une lieue d'Elewyt, et consigne dans le *Bulletin de la même Académie* (t. I, p. 596) une note sur le *Notelarenberg*, près de Vilvorde.

Tous ces travaux, écrits simplement, avec modestie, ont attiré l'attention de ceux qui s'intéressent à notre histoire primitive. Le jeune explorateur a conquis leur estime et il reçoit d'honorables encouragements. Parmi ceux qui le distinguèrent le plus, nous pouvons citer MM. Alp. Wauters et R. Chalon. Il se voit admis parmi les collaborateurs du *Bulletin des commissions d'art et d'archéologie*, il obtient d'être chargé d'opérer des fouilles.

Il donne successivement, dans le dernier Recueil les articles suivants : *Une intaille de jaspe, trouvée à Elewyt* (t. XI, p. 56) ; *Exploration de deux tumulus à Grez-Doiceau*. (t. XII, p. 168) ; *Fouilles dans un tumulus à Cortil-Noirmont*, (XIII, 448) ; *Lettre à M. Chalon* (XIV, 277) ; *L'Etablissement belgo-romain de Rumpst* (XVI, 141). Ce dernier article parut en 1877.

Ceux qui ont suivi les travaux du jeune archéologue ont dû remarquer la rapide progression de son savoir. Dans les premiers articles, livré presque à lui-même, sans outils, il se borne à inventorier et à décrire ; puis on le voit discuter et faire des observations comparatives ; il puise à des sources de plus en plus nombreuses, il devient érudit.

L'archéologie est une science de déduction, lente et minutieuse. Ayant pour champ d'études l'innombrable variété des œuvres produites par la main des hommes, œuvres qui ne se révèlent souvent que par des restes mutilés, informes ou singulièrement épars, elle ne peut procéder qu'avec une extrême circonspection. Pour baser des connaissances réelles ou tirer des préceptes de la multitude de faits et de détails journallement recueillis, mais pas toujours avec la sincérité et l'exactitude requises, il faut que le savant soit doué d'un esprit sagace et d'une grande certitude de jugement.

Van Dessel était géomètre, et l'exercice des mathématiques tempérant en lui la jeunesse de l'imagination. Dans ses lectures, il s'était aperçu des divergences, des erreurs, des incertitudes de tout genre qui existent encore dans l'histoire de nos temps archéologiques; selon lui, il était indispensable de soumettre cette histoire à un nouvel examen, d'y introduire de la précision, d'établir des points certains, des jalons bien plantés. Il n'avait pas la prétention de *refaire*, mais il voulait *revivre*, c'est-à-dire procéder à une enquête complète.

Il avait déjà beaucoup travaillé à cet effet quand une occasion se présenta de se livrer à cette étude avec une suite rigoureuse et de lui donner, en quelque sorte, un corps.

La maison Muquardt possédait l'édition de l'ouvrage de Schayes : *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, laissé inachevé par l'auteur, et dont le tome III avait été terminé par M. Piot, en 1859. Depuis cette dernière date, de nouvelles découvertes ont été faites, de nombreux travaux avaient paru : le livre n'était plus au courant. Les éditeurs intelligents le comprirent et en parlèrent à un ami, qui leur conseilla de confier à Van Dessel ce rude travail de révision et d'achèvement. Il ne s'agissait pas de refondre l'ouvrage : on ne corrige pas des monuments, et le livre de Schayes en est un. C'est le labeur d'une vie d'homme, une synthèse de profondes recherches, le témoignage d'un grand érudit. Schayes avait émis des opinions que l'on peut combattre; mais son livre sera toujours la base première de notre histoire sous les Romains. Si l'auteur avait eu à sa disposition les matériaux que l'on possède aujourd'hui, nul doute qu'il n'eût modifié son œuvre.

Il n'y avait donc qu'une chose à faire : dresser à nouveau la statistique archéologique qui termine l'ouvrage, la rendre aussi complète que possible et y joindre la bibliographie de notre histoire primitive; en un mot, indiquer à la science les éléments qu'elle possède pour contrôler, compléter ou refaire le travail de Schayes.

Van Dessel se mit bravement à l'œuvre. Il inventoria et analysa tout ce qu'il put trouver dans les collections des bibliothèques de Belgique. C'est un labeur considérable, dont on n'apprécie pas d'abord les difficultés et, ajoutons-le, les périlleuses fatigues. Le jeune homme n'avait pas une santé bien solide : plus d'une fois, la maladie le força d'interrompre son entreprise. Enfin, à force de patience et d'activité, il acheva cette statistique et cette bibliographie, qui forment un volume de 260 pages (Bruxelles, Muquardt, 1877), et peuvent être considérées comme donnant, à quelques millièmes près, la somme des matériaux dont dispose notre histoire archéologique.

Pour compléter l'œuvre, il fallait y joindre une carte sur laquelle on pût embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette vaste enquête. Cette carte qu'il a intitulée : *Carte archéologique de la Belgique. Période antéhistorique romaine et franque*, fut achevée quelques jours avant l'ouverture de l'Exposition annexée au Congrès de géographie de Paris, en 1875, et figura dans la salle des envois de Belgique. Bien que le texte qui devait lui servir d'explication n'eût point paru, elle attira l'attention des savants français qui travaillent à la carte des Gaules : ils comprirent les avantages qu'elle présentait et son utilité immédiate. La Gaule-Belgique, en effet, offre encore de nombreux points à déterminer.

La carte de Van Dessel, sans faire tort à aucune de celles qui l'ont précédée, marquait donc un grand pas : c'est ce que fit observer le commissaire belge à l'Exposition de Paris, et le jury sanctionna cet avis en accordant à la carte une mention honorable. Nul doute que si l'impression du texte avait été terminée, l'œuvre du jeune savant eût obtenu une récompense plus élevée.

Après avoir achevé son volume, Van Dessel reprit ses études, mais il avait aussi à soigner son avenir. Il était candidat-notaire : il fit des démarches pour obtenir une nomination. Dans l'état précaire de sa

santé, une place de notaire eut été pour lui la vie, l'avenir, la sécurité : elle lui eût fourni les moyens de se livrer à ses prédilections scientifiques. Mais son intelligence, ses travaux n'étaient pas des titres suffisants...

Nous avons projeté de faire ensemble une excursion dans son village et dans les environs, notamment au château de Steen, la villa de Rubens. Il devait en fixer le jour. Depuis longtemps, nous n'avions plus de ses nouvelles. La maladie l'avait repris : les journaux nous apprirent sa mort.

Son maître, son protecteur, M. le conseiller Schuermans vient de lui consacrer une notice émue dans la *Revue des Commissions d'art*, et annonce la publication de quelques articles écrits par Van Dessel dans les derniers temps de sa vie. C'est la plus belle oraison funèbre dont puisse être honorée la mémoire du jeune savant, victime de son dévouement au travail.

CH. RUELENS.

UN NOUVEAU RUBENS AU MUSÉE DE BRUXELLES.

Rubens était largement et magnifiquement représenté au Musée de Bruxelles; à son riche contingent vient de s'ajouter un portrait d'homme, qui, pour la qualité de la peinture, ne le cède à aucune autre de ses œuvres. C'est d'Angleterre que vient ce joyau qui brille d'un vif éclat dans l'écrin du maître des maîtres. Le personnage n'est pas esthétiquement beau, mais sa physionomie est pleine de caractère; ce qui est beau, c'est la finesse et la transparence des chairs, c'est la vie qui anime les regards, c'est la légèreté des cheveux et la facture de l'ajustement, d'une collerette surtout, plissée et brochée avec une maestrie étonnante. On serait tenté de demander son nom à ce cavalier dont l'effigie est si vivante. C'est toujours une satisfaction de connaître le personnage dont la main d'un maître a retracé l'image; mais quand la valeur d'un portrait s'élève à un tel degré, la personnalité du peintre absorbe celle du modèle; on est en présence d'un tableau. Le nouveau portrait de Rubens dont vient de s'enrichir le Musée de Bruxelles ne pâlit pas à côté des deux pages superbes provenant de la famille de Beaufort, et dans lesquelles on jugeait que le maître s'était surpassé comme portraitiste. Cet éloge suffit.

DON DE M. WILSON A LA VILLE DE BRUXELLES.

M. Wilson, le riche amateur dont la collection a été exposée, il y a quelques années, au profit des pauvres, vient de faire don à la ville de Bruxelles de vingt-sept tableaux, parmi lesquels il en est plusieurs de très-remarquables. Naguère M. Wilson avait gratifié le Musée du Louvre d'un superbe paysage de Constable. C'est un homme généreux en même temps qu'un amateur distingué. Il est riche et peut faire des libéralités; mais tant d'autres pourraient faire comme lui et s'en abstenir! Parmi les tableaux donnés par M. Wilson à la ville de Bruxelles, on remarque : une grande et superbe nature morte de De Heem; un vigoureux paysage de Siberechts, un réaliste du xvii^e siècle; une splendide guirlande de fruits de Snyders; des chiens et du gibier de Fyt; des poissons de Van Beyeren; des portraits d'Holbein, de Moro et de Miereveld; un grand paysage décoratif de Berchem; une scène biblique hollandisée par Aart de Gelder, l'imitateur de Rembrandt; une nature morte de Heda. Les autres toiles sont de moindre importance. Ces tableaux ne sont pas destinés à former, comme on l'a cru, d'après une note communiquée aux journaux, les premiers éléments d'un musée communal; mais ils seront un utile et précieux élément pour l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, où l'on se propose de réunir des œuvres de peinture et de sculpture pouvant servir à l'instruction des élèves. La ville ne songe pas à élever un musée rival de celui de l'Etat; ses ressources ne lui

permettraient pas ce luxe. Le musée communal, dont on a parlé, doit simplement contenir les œuvres des anciens professeurs et des anciens élèves de l'Académie. Quoi qu'il en soit, la salle dans laquelle doivent être placés les tableaux offerts à la Ville par M. Wilson, sera ornée du buste de ce généreux donateur. C'est un hommage qu'il a bien mérité par sa libéralité.

SUR L'APPARITION D'UN CRATÈRE LUNAIRE.

En 1867, l'attention des astronomes fut attirée sur la disparition ou plutôt sur la modification du cratère *Linné*. D'après Secchi, Flammarion, Chacornac, les remparts en forme de bourrelet qui entouraient le cratère s'étaient effondrés, et une éruption avait rempli l'entonnoir d'une matière assez blanche pour paraître plus claire que le fond de la mer qui l'environne. Ce changement dans l'aspect physique de la lune venait indiquer que toute force n'était pas encore anéantie dans ce monde, et que le feu intérieur pouvait encore convulsionner la surface de notre satellite d'une façon assez sensible pour être aperçue d'ici. Les observations récentes de M. Klein, de Cologne, ainsi que celles qui ont été faites d'après ses indications par différents membres de la *Société Sélénographique* d'Angleterre, semblent devoir apporter une nouvelle preuve de l'état d'incandescence du noyau lunaire. Le 27 mai 1877, l'astronome allemand examinant la *Mer des vapeurs*, surface uniforme et sombre qui avoisine le centre de la lune, y remarqua une tache noire, un peu au N.-E. du cratère bien connu d'*Eginus*. Il se trouvait en présence d'un cratère de formation récente et d'une lieue d'étendue. M. Klein, en effet, qui a soigneusement étudié cette région durant ces douze dernières années, est persuadé qu'il n'existait pas de trace de volcan lors de ses premières investigations; d'un autre côté, M. Schmidt, le célèbre sélénographe d'Athènes, l'a informé que ce cratère ne figurait sur aucun des nombreux dessins qu'il avait pris de cette partie de la surface de la lune. Enfin, la comparaison avec les cartes de Mædler et de Lohrmann donne le même résultat. En deux autres occasions, M. Klein put confirmer sa découverte : il n'y avait plus de doute, un nouveau cratère à bords peu élevés se montrait à la surface de la lune, et sa formation ne datait pas de plus de douze ans.

Les membres de la *Société Sélénographique* de Londres, mis au courant de ce fait en avril 1878, attendirent impatiemment l'occasion de pouvoir le vérifier; mais à la date favorable pour l'observation, c'est-à-dire au moment où le nouveau cratère doit entrer dans la lumière du soleil, les conditions atmosphériques déçurent leur attente. Cependant dans le courant du mois de mai, alors que le soleil était déjà assez haut sur l'horizon de la *Mer des vapeurs*, différents observateurs anglais purent constater qu'à l'emplacement assigné au nouveau cratère par M. Klein, il existait une tache sombre et de forme ovoïdale. L'un d'eux, M. Neison, qui, à différentes reprises pendant les années 1871 à 1875, dessina cette région de la lune, trouva que ses dessins présentaient aux environs du nouveau cratère des taches assez nombreuses, mais de petite étendue, ainsi que différents cratères dont l'ouverture ne dépassait pas un mille. D'après lui, il est impossible qu'une ombre aussi marquée que celle qui existe à l'heure actuelle ait pu lui échapper.

Ces observations confirment en partie celle de M. Klein; d'autres, exécutées dans des conditions plus favorables, viendront, un de ces jours, confirmer que la *vie géologique existe encore dans l'intérieur de la lune, aussi bien que dans l'intérieur de la terre*.

L. NIESTEN.

H. STANLEY A ANVERS.

Le célèbre voyageur, arrivé à Anvers, le samedi, 15 juin, accompagné de M. le baron Greindl, secrétaire général de l'Association internationale afri-

caine, s'est rendu immédiatement au Musée Plantin, qu'il a visité en détail sans se faire connaître. Le soir, il a assisté à la séance de la Société de géographie, au foyer du Théâtre royal, où il a été reçu par des applaudissements enthousiastes. Le président, M. le lieutenant-colonel Wauvermans, après un discours dans lequel il a fait l'éloge de l'illustre explorateur, lui a remis le diplôme de membre honoraire et la médaille de la Société portant à la face la mappemonde d'Ortelius avec la devise : *Domini est terra et plenitudo ejus*, et au revers l'inscription suivante :

HENRICO M. STANLEY
VIATORI IMPAVIDO
QVI FORTIS ET TENAX PROPOSITI
NILI PALVDIB.
AMNEQ. LIVINGSTONIO
EXPLORATIS
TOTAM AFR CAM TRANSIVIT
S.
SOC. GEOGR. ANTV.

M. Stanley a répondu au colonel Wauvermans avec infiniment d'humour. Il a rappelé qu'Anvers, Bruxelles et Liège, aujourd'hui à la tête de la civilisation, n'étaient guère plus avancées, il y a bien des siècles, que les villes de l'Afrique; que dans l'Anvers de jadis demeurait un géant qui coupait la main aux voyageurs et la jetait dans l'Escaut. Il en est encore ainsi chez les nègres, avec cette différence toutefois qu'ils se gardent bien de jeter la main des voyageurs, qu'ils la mangent, ainsi que la tête et même tout le corps. Néanmoins il ne désespère pas, maintenant que ces peuples sont connus, de les voir naître à la civilisation, et qu'un jour le troisième continent ne puisse rivaliser avec ses aînés. M. le bourgmestre a adressé quelques mots au célèbre voyageur et lui a demandé d'inscrire son nom au Livre d'or de la ville. Le lendemain a eu lieu le banquet qui lui était offert par la Société de géographie. Après un toast au Roi, porté par M. le Président, M. Delgeur, vice-président, en a porté un aux courageux voyageurs de toutes les nations qui étendent, au péril de leur vie, le domaine de la science et de la civilisation, qui contribuent à la prospérité des peuples et préparent leur grandeur; il les personnifia dans Stanley, « le type du voyageur dévoué, savant et intrépide. » Dans sa réponse, fréquemment interrompue par les applaudissements, M. Stanley a rappelé que les cartes des anciens géographes anversoises étaient relativement beaucoup plus exactes que les cartes modernes; il a parlé des gloires d'Anvers et a bu à la prospérité de la société de géographie.

La fête a été clôturée par un toast de M. Stanley au président, — a « notre » président, a-t-il ajouté, car c'est aussi le mien : je suis heureux d'avoir été nommé membre de la société de géographie d'Anvers. Ce même jour la Société royale d'Harmonie avait invité les membres de la Société de Géographie à la fête qu'elle donnait en l'honneur de Mozart. M. Stanley fut reçu par le président, M. Grisar, qui lui adressa une allocution et l'invita à inscrire son nom sur le livre d'or de la Société. Le lundi, 17, après avoir visité les fortifications, M. Stanley est parti pour Paris.

CHRONIQUE.

Le monument qui doit être érigé à la mémoire du roi Léopold I^{er} dans le parc de Laeken, sera l'œuvre collective d'un certain nombre d'artistes. Le plan général appartient à M. de Curte. La statue du Roi, confiée au ciseau de M. Guill. Geefs, sera placée sous un baldaquin figurant une tour gothique, haute d'une quarantaine de mètres et surmontée du génie de la nation. Tout autour seront placées les statues des neuf provinces.

Le gouvernement a chargé les meilleurs statuaires de l'exécution des figures allégoriques. Des monuments du même genre ont été érigés en Angleterre. L'Albert Memorial de Hyde Park, à

Londres, représente également le prince-consort sous un haut baldaquin entouré de groupes allégoriques de l'Angleterre et de ses colonies, et de plus, les faces du monument sont revêtues de mosaïques à fond d'or, d'un effet admirable. Mais le plus beau monument de l'espèce est certainement celui de Walter Scott, placé dans les jardins de Princes Street à Edimbourg et inauguré en 1846. La flèche gothique de ce monument s'élève à plus de soixante mètres.

Il semble en quelque sorte décidé qu'un autre monument grandiose rappellera le souvenir du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale. La première pierre serait posée en 1880. Le monument dont il s'agit serait un panthéon national, érigé sur les hauteurs de Koekelberg, à l'extrémité de la ligne des boulevards, et faisant face à l'Observatoire royal. Des statues de grands citoyens alterneraient dans les salles de l'édifice avec la représentation en peinture des grands faits de l'histoire nationale, idée grandiose et qui rencontrera certainement une approbation unanime.

— Le 23 juin a eu lieu, dans la salle académique de l'Université de Liège, la remise solennelle du buste à M. Schwann. A cette occasion, une grande quantité d'adresses de félicitations et de diplômes ont été envoyés à l'éminent professeur par des Sociétés savantes et des Universités de l'Europe et de l'Amérique. Des discours ont été prononcés par M. Stas, membre de l'Académie royale de Belgique et président du Comité chargé de l'organisation de la manifestation, par M. Van Beneden, professeur à l'Université de Louvain, par M. Losson, au nom des étudiants. Plusieurs institutions savantes étrangères étaient représentées à cette cérémonie par des délégués, la Société royale de Londres par M. Balfour, professeur à l'Université de Cambridge; l'Université de Strasbourg par M. Waldeyer; l'Université de Prague par M. Gussenbauer; l'Université d'Agram par M. Pilar. Les Universités de Gand et de Bruxelles étaient représentées par plusieurs de leurs membres; celle de Liège par tous les collègues de M. Schwann.

— Nous empruntons les renseignements ci-après, sur la situation de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers au rapport que vient de publier le Conseil d'administration de cet établissement. Le programme des études, qui a été récemment développé par l'institution d'un cours de construction, architecture civile, enseignement supérieur, comprend maintenant : la peinture et la statuaire, la peinture de marine, de paysage et d'animaux, le dessin de figure et le dessin d'ornement, le modelage d'ornement, l'architecture civile et l'architecture navale, les divers genres de gravure au burin, la gravure sur bois, les arts appliqués à l'industrie. D'autres matières, qui sont exposées dans les cours oraux, embrassent la composition, l'esthétique ou histoire de l'art, c'est-à-dire l'histoire comparée des diverses écoles, de leurs tendances et de leurs principes, la littérature générale, l'histoire, le costume et les antiquités, l'architecture comparée ou histoire de l'architecture, l'expression, l'anatomie, la perspective, les proportions du corps humain, la géométrie, la théorie de l'architecture, la construction et la connaissance des matériaux. Pendant l'année académique 1877-1878, le nombre des élèves s'est élevé à 1640. Ce chiffre, inférieur de 21 à celui de l'année précédente, implique néanmoins une majoration de 30 sur la moyenne décennale. Voici, distribués par classes ou branches d'étude, le nombre des élèves inscrits pendant l'exercice écoulé : Peinture et dessin d'après nature et d'après l'antique, 63; principes de dessin de figure, 456; peinture de paysage et animaux, 13; sculpture-statuaire, 28; sculpture-ornement, 19; architecture civile, 214; architecture navale, 6; dessin appliqué aux arts et métiers, 29; principes de dessin d'ornement, 804; gravure en taille-douce, 3; gravure sur bois, 5. La répartition des élèves par lieu de naissance s'établit comme suit : nés à Anvers, 1042; dans d'autres communes

du royaume, 482; Etats-Unis d'Amérique, 5; Angleterre, 16; Autriche, 1; France, 6; Hollande, 75; Prusse, 10; Saxe, 1; Suisse, 1; Turquie, 1.

— La quatrième livraison de la *Belgique Illustrée* contient la fin de l'article *Musées*, par M. Ed. Fétis, le *Nouveau Bruxelles* par M. Eug. Van Bommel, et une partie des *Environs de Bruxelles*, par M. Emile Leclercq. Cette livraison est illustrée de 26 gravures, dont quelques-unes représentent, à l'état d'achèvement, les grands édifices actuellement en construction : le nouveau Palais du Roi, le Palais des Beaux-Arts, le Palais de Justice, l'église de Laeken, celle de Sainte-Marie, à Scherbeeck. Le texte donne une excellente idée du développement important que la capitale acquiert et des transformations qu'elle aura subies quand les vastes travaux actuellement en cours d'exécution seront terminés.

— La réunion annuelle de la direction centrale des *Monumenta Germaniæ* a eu lieu à Berlin, du 15 au 17 avril. Nous empruntons aux rapports présentés par les présidents des diverses sections les renseignements qui suivent sur les travaux de l'année écoulée. Ont été publiés : Le premier volume des *Auctores antiquissimi*, qui renferme l'édition de Salvien du professeur Halm et d'Eugippius (*Vita Severini*) du professeur Sauppe; — dans la section des *Scriptores*, les *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum* Sæc. VI-IX; — une nouvelle édition in-8° des quatre livres des *Historiæ* de Richer, par Waitz; — une nouvelle édition in-8° des *Annales Hildesheimenses*, d'après le manuscrit original de Paris; — le tome III des *Nouvelles archives*. Les tomes 24 et 25 des *Scriptores* sont sous presse. L'édition de la *Chronique de Limbourg* commencée par feu le Dr Götz a été confiée au Dr Wysz. Le professeur Arndt continue à préparer l'édition des historiens de l'époque mérovingienne. Le Dr Heller est chargé spécialement des auteurs belges et de l'*Historia Remensis* de Flodoard. Dans la section des *Leges*, une nouvelle édition de la *Lex Visigothorum* (prof. Krüger et Dr London) est en préparation, ainsi que de la *Lex Ripuaria* et de la *Lex Salica* (prof. Sohm). Pour les Capitulaires, le professeur Boretius étudie les manuscrits de Rome et de Paris. Le professeur Frensdorff a visité les bibliothèques de la Belgique pour les chartes municipales. Le 1^{er} volume des *Epistolæ*, qui renfermera les lettres du pape Grégoire-le-Grand, éditées par les soins du Dr Ewald, paraîtra dans l'année. Le professeur Dümmler, qui dirige la section des *Antiquitates*, prépare une collection des poésies de l'époque Carlovingienne.

— Le Congrès international de la propriété littéraire a tenu samedi 29 juin sa séance de clôture. Dans la précédente séance, qui avait eu lieu le jeudi, il avait adopté les propositions suivantes : I. Toute œuvre littéraire, scientifique ou artistique sera traitée dans les pays autres que son pays d'origine, suivant les mêmes lois que les œuvres d'origine nationale. II. Pour que cette protection lui soit assurée, il suffira à l'auteur d'avoir accompli dans le pays où l'œuvre a été publiée pour la première fois les formalités d'usage.

Dans la séance de samedi, le Congrès a voté à une très-grande majorité une résolution portant que le droit de traduction ou d'adaptation est un corollaire du droit de propriété, et, en conséquence, qu'aucune œuvre littéraire ou dramatique ne peut être traduite ou adaptée sans le consentement de l'auteur. Il a émis ensuite un vœu en faveur de la constitution d'une association littéraire internationale, dont la présidence d'honneur serait offerte à M. Victor Hugo; il a exprimé encore le désir que des démarches soient faites auprès du gouvernement français afin de l'engager à s'entendre avec les autres gouvernements pour la nomination de délégués chargés d'étudier les moyens d'uniformiser autant que possible les législations sur la propriété littéraire, de manière à faciliter la conclusion de conventions internationales.

— L'astronome royal d'Angleterre, M. G.-B. Airy, vient de publier le résultat des observations du passage de Vénus en 1874, faites par les astronomes anglais. De l'ensemble de ces observations, M. Airy conclut que la parallaxe équatoriale moyenne du soleil est de $8''$,754, et que la distance moyenne du soleil à la terre est de 93,375,000 milles ou 29,968,893 lieues de 5 kilomètres.

— Les *Annalen der Hydrographie* signalent la découverte, par le capitaine Caller, en 1877, d'un groupe de trois îles situées près de la côte N.-O. de l'Australie. Ces îles, qui ne dépassent pas 30 pieds en altitude, sont couvertes d'un épais dépôt de guano, contenant une quantité peu commune d'ammoniaque et de phosphates. Par suite de leur proximité du continent, ces importants dépôts auront probablement une grande influence sur le développement de l'agriculture en Australie.

— A l'occasion de l'érection de la statue de Giordano Bruno, qui aura lieu à Rome le 19 février 1879, le gouvernement italien compte publier une nouvelle édition des œuvres du célèbre philosophe.

— Décès. William Cullen Bryant, poète et journaliste, mort à Roslyn, près de New-York, le 12 juin, à l'âge de 84 ans. Sa réputation comme poète date surtout de 1821. En 1826, il entra à l'*Evening-Post*, qu'il a dirigé de 1836 à sa mort. En 1867, il publia une traduction de l'*Illiade*, et plus récemment il a écrit avec M. Howard Gay une *Histoire des Etats-Unis*, actuellement en cours de publication. — Sir Thomas Duffus Hardy, conservateur aux Archives d'Angleterre, né en 1804, à Port-Royal (Jamaïque). — Le baron von Ettingshausen, né à Heidelberg, en 1796, mort à Vienne le 25 mai, auteur de : *Vorlesungen über höhere Mathematik* (1827), *Lehrbuch der Physik* (1864); éditeur de la *Zeitschrift für Physik und Mathematik*, de 1826 à 1832. — Le baron Ernst von Bibra, romancier et naturaliste, mort à Nuremberg, le 5 juin, à l'âge de 72 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 4 juillet.* — M. Portaels, directeur de la classe, développe le plan qu'il a conçu d'une Exposition rétrospective des œuvres de peinture, de sculpture et de gravure de l'école belge depuis 1830, laquelle aurait lieu lors de la célébration des fêtes jubilaires de 1880. Il est décidé que, pour la réalisation de cette idée, très-favorablement accueillie, il y aura lieu de s'entendre avec la commission organisatrice des fêtes jubilaires.

M. Fétis rend compte de l'examen qui a été fait par une commission spéciale d'une proposition de la section de gravure tendant à dispenser les lauréats des grands concours de gravure, de l'obligation de voyager, afin qu'il puissent se livrer aux travaux de leur art. La commission n'a pas été d'avis que l'adoption de cette mesure pût être recommandée au gouvernement. Ce serait la mettre en contradiction avec l'objet même des concours qui ont été institués pour procurer aux jeunes artistes, architectes, peintres, sculpteurs et graveurs, les moyens de compléter leur éducation par des voyages qui les mettent à même de voir un grand nombre d'objets d'art et de les étudier sérieusement. Si l'on supprimait les voyages, il n'y aurait pas de raison pour maintenir les grands concours. Par ces motifs et pour d'autres qui ont été longuement développés relativement à l'utilité des voyages comme source d'instruction, la proposition dont il s'agit a été écartée.

M. Piot donne lecture d'un travail sur la dispersion des œuvres d'art que possédaient, en Belgique, les communautés de l'ordre des jésuites lors de leur suppression, à la fin du siècle dernier. Il fournit, dans ce travail, des renseignements intéressants sur les inventaires de ces objets dressés par des agents du gouvernement autrichien, qui les fit transporter à

Vienne, où ils furent placés dans la galerie du Belvédère. C'est ainsi que la pauvre Belgique a toujours été pillée par ses voisins avides.

M. Fétis lit une notice intitulée : *Un nouveau peintre anversois du dix-septième siècle*, dans laquelle il dit ce qu'on sait et ce qu'on ne sait pas d'un artiste d'un vrai talent, qui signait ses œuvres, et dont le nom ne figure ni dans les biographies ni dans les histoires de l'art flamand. Une œuvre que l'auteur de la notice a eu l'occasion de voir, et qui porte la signature de Michel-Ange Immenraet, nettement tracée, révèle l'existence de ce peintre, témoin de son mérite. Le sujet, souvent traité par les anciens maîtres est la *Contenance de Scipion*. La composition est parfaitement ordonnée, les types des figures ont de l'élégance, et l'exécution atteste un tempérament de coloriste en même temps qu'une singulière habileté de pinceau. Malheureusement la peinture a beaucoup souffert, et, dans l'état où il se trouve, le tableau ne pourrait pas être placé dans une galerie publique, en sorte que ce document, très-intéressant pour l'histoire de notre école nationale, est destiné à disparaître. Par ce qui reste de Michel-Ange Immenraet, on peut juger que ce peintre n'était pas inférieur aux meilleurs imitateurs de Rubens, car il a subi, comme tant d'autres, l'influence du maître des maîtres. Michel-Ange Immenraet fut inscrit dans le registre de la corporation des peintres d'Anvers à l'année 1663 1664 ; mais comme aucune production de lui n'était connue, les biographes ne l'ont pas cité. Il y a un autre Immenraet (Philippe-Augustin), paysagiste, élève de Lucas Van Uden, dont il existait de beaux tableaux dans le cabinet de Boyer-d'Aguilles, conseiller au Parlement de Provence, lesquels ont été gravés par J. Coelemans dans le recueil d'estampes reproduisant les tableaux de cette collection célèbre. Si l'on connaît celui-ci, c'est sous le faux nom d'Emelraet que lui a donné Descamps, copié par tous les biographes qui l'ont suivi. Dans les *Liggeren* d'Anvers sont inscrits d'autres Immenraet, peintres, sur lesquels on manque absolument de renseignements. La notice communiquée à l'Académie fait, autant que possible, l'histoire de cette famille d'artistes laissée jusqu'ici dans un oubli absolu.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 29 juin.* — Le bureau du comité d'organisation du Congrès international d'hygiène qui se tiendra à Paris du 1^{er} au 10 août prochain, adresse une circulaire dans le but de faire connaître le premier développement de ce Congrès et d'inviter tous ceux que leur compétence et leurs travaux appellent à y prendre part. Cette circulaire est accompagnée du règlement général de la future assemblée et du programme posé par le comité. M. le docteur Baudon, médecin-major au 1^{er} d'artillerie à Bourges, soumet à l'Académie un travail intitulé : Note sur quelques moyens pratiques destinés à reconnaître l'amaurose et l'amblyopie simulées ; description de deux procédés nouveaux. M. le docteur Casse, à Bruxelles, soumet à l'Académie un mémoire manuscrit intitulé : De la valeur des injections de sang dans le tissu cellulaire sous-cutané. M. Lequime, membre titulaire, présente de la part de l'auteur, M. le docteur Loiseau, à Tournai, un instrument qu'il désigne sous le nom d'optomètre métrique et phakomètre, avec description de cet instrument. Ces communications seront examinées par des commissions nommées par le bureau. L'Académie reprend la discussion du rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la proposition de MM. Kuborn et Mascart sur la nécessité d'étendre le cercle des connaissances des sages-femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence et en l'absence du médecin, de faire des applications du forceps dans les cas simples.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 1^{er} juin.* — Le secrétaire dépose pour la bibliothèque de la Société un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Tables dichotomiques pour servir à la détermination des familles et des genres des Coléoptères d'Europe,*

d'après L. Redtenbacher. Cet ouvrage, traduit librement de l'allemand et mis en rapport avec la faune belge, par un membre qui a désiré garder l'anonyme, a été imprimé à 200 exemplaires, aux frais du généreux donateur. Ces exemplaires ne doivent pas être mis dans le commerce. Tout membre effectif ou associé, habitant la Belgique, pourra en recevoir gratuitement un exemplaire en s'adressant au secrétaire de la Société. L'assemblée vote des remerciements au généreux donateur, ainsi qu'au secrétaire, qui a dirigé l'impression et enrichi le travail d'annotations bibliographiques. M. le ministre de l'intérieur, répondant à la lettre que le Conseil d'administration lui avait adressée en exécution d'une délibération de la Société, se déclare tout disposé à prendre, aussitôt qu'il sera possible, les mesures nécessaires pour fournir des locaux convenables aux collections entomologiques du Musée royal d'histoire naturelle.

M. Becker présente la liste de dix espèces d'Aranéides, qu'une exploration de la partie de la province de Namur, entre Dinant et Namur, vient de lui procurer, et qui devront être intercalées dans le catalogue actuellement sous presse. Il lit ensuite la *Liste des Aranéides recueillies pendant l'automne de 1877, dans un voyage en Suisse et dans le nord de l'Italie*. L'assemblée décide que cette liste sera imprimée à la suite du Catalogue des Arachnides de Belgique, 1^{re} partie. M. le docteur Candèze présente la 2^e partie de ses *Elatrides nouveaux*. M. de Selys-Longchamps complète les renseignements qu'il a donnés dans la séance précédente au sujet de l'*Urothemis advena* (Selys) et indique deux rectifications à faire aux *Secondes Additions au Synopsis des Cordulines* qu'il vient de publier dans les Bulletins de l'Académie royale. M. Candèze fait voir un bel exemplaire mâle vivant de l'*Hammaticernus cerdo* L. (*heros Scopoli*), pris à Liège. M. Weinmann communique des Tables analytiques des pièces les plus répandues en Europe des genres Thecla, Polyommatus et Lycaena. M. Chevrolat fait parvenir un travail intitulé : Diagnoses d'espèces nouvelles de Diapériides. M. de Borre lit une notice sur les espèces des tribus des Panagéides, des Loricérides, des Licinides, des Chléméides et des Broscides qui se rencontrent en Belgique. M. Becker donne lecture d'une note relative aux travaux des araignées.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Avril. *Classe des sciences*. Rapports de MM. Delbecq, Schwann, Ed. Van Beneden et Spring sur les questions relatives au daltonisme intéressant les administrations de chemin de fer ; — de M. Folie sur une note de M. Sautreaux Félix, concernant deux théorèmes de géométrie ; — de MM. Ed. Van Beneden et Van Bambeke sur un travail de M. Masquelin concernant le maxillaire inférieur de l'homme ; — de MM. P. J. Van Beneden, F. Plateau et Van Bambeke sur la 4^e partie du travail de M. Fraipont concernant les acinétiniens de la côte d'Ostende ; -- de MM. Maïlly, Liagre et Houzeau sur un travail de M. Van Rysselberghe concernant les oscillations du territoire belge ; — de MM. Melsens et Van der Mensbrugge sur un travail de MM. Navez concernant la théorie du téléphone. — Changements de couleurs qui caractérisent la scintillation des étoiles de teintes rouge et orangée (Ch. Montigny). — Sur la distribution géographique de quelques cérodontes (P. J. Van Beneden). — Sur une nouvelle espèce de crustacé du terrain houiller de la Belgique (De Koninck). — Sur la théorie du téléphone (Navez père et fils). — Démonstration de deux théorèmes, analogues en géométrie de l'espace à celui de Pascal en géométrie plane (Sautreaux Félix). — Sur le développement du maxillaire inférieur de l'homme (H. Masquelin). — Recherches sur les acinétiniens de la côte d'Ostende, 4^e partie (J. Fraipont). — *Classe des lettres*. Notes par M. Wauters sur son ouvrage intitulé : *Les libertés communales* ; par M. Faider sur le *Monde Diable d'Espronceda*, traduit par Paul Agost (L. Van Keymeulen) ; par M. Le Roy sur l'*Histoire d'Oudenbourg* de MM. Feys et Van de Casteele, et sur des ouvrages philosophiques de MM. di Giovanni et Malagola ; par M. Scheler sur un ouvrage

posthume de M. H. Chavée intitulé: *Idéographie lexicologique des langues indo-européennes*, etc. — Discours prononcé aux funérailles de M. Roulez par M. Wagener. — Rapports de MM. Willems et Wagener sur un travail de M. de Ceuleneer concernant une inscription d'un proconsul de la Narbonnaise. — Inscription d'un proconsul de la Narbonnaise (De Ceuleneer.) — *Classe des beaux-arts*. Renvoi à la section d'architecture des observations consignées par le lauréat Dieltiens dans son dernier rapport semestriel.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Tome XLII. Bibliographie analytique des principaux phénomènes subjectifs de la vision, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (J. Plateau). — Recherches sur les phénomènes de la digestion et sur la structure de l'appareil digestif chez les Myriapodes de Belgique (F. Plateau). — Notes d'algèbre et d'analyse (E. Catalan). — Sur quelques formules relatives aux intégrales eulériennes (E. Catalan). — Histoire de l'infanterie wallonne sous la maison d'Espagne (baron Guillaume).

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Bulletins. 4^e série. Tome V, 4. Sur quelques publications historiques faites récemment en Allemagne (Ch. Piot.) — Don Emmanuel, prétendant à la couronne de Portugal, et la famille de ce prince (Ch. Piot.)

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Mai. Rapports de M. Cousot sur le mémoire de M. Gaillard, relatif à l'arsénicisme; — de M. Rommelaere sur le travail de MM. Charon et Ledeganck, traitant des tumeurs malignes dans la première et la seconde enfance; — de M. Kuborn sur la note de M. Davreux, relative à la rougeole dans les crèches; — de M. Lequime sur la note de M. Latapie, traitant de la ventilation des hôpitaux, etc.; — de M. de Roubaix sur le travail de M. Putzeys, ayant pour objet deux kystes de l'ovaire, et discussion qui a précédé la lecture de ce rapport. — Opération césarienne, suivie de l'amputation utéro-ovarienne, par M. Wasseign. — Exposé d'un nouveau plan d'organisation des maternités, par M. Cambrelin. — Suite de la discussion du rapport de la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. — Des tumeurs malignes dans la première et la seconde enfance, par MM. Charon et Ledeganck. — Note sur la rougeole dans les crèches, par M. Davreux.

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. 17^e année. N^o 3 et 4. Essai historique sur les tapisseries et les tapisseries de haute et de basse lisse de Bruxelles *Suite et fin* (A. Wauters.) — Camille Van Dessel. — Commission royale des monuments. Résumés des procès-verbaux des séances des mois de mars et d'avril.

REVUE CATHOLIQUE. 15 juin. Hymnographie (T. J. Lamy.) — Petites conférences de philosophie (L. Bossu) — Le progrès du catholicisme parmi les peuples d'origine anglo-saxonne (Mgr De Haerne.) — Origine et développements de la langue française (F. Van Ortruy.) — Chronique religieuse de l'Allemagne.

REVUE DE BELGIQUE. 15 juin. Charles Rahlenbeck. Gui de Brès. Etude historique. — Eugène Gens. Le Préjugé de la Bible. — Em. Leclercq. Alexandre Legrand. (2^e partie). — L. V. Keymeulen. Napoléon 1^{er} et le testament de Pierre le Grand. — W. de Vlaeminck. Chronique de la littérature néerlandaise.

REVUE GÉNÉRALE. Juillet. De la liberté testamentaire (comte de Liedekerke-Beaufort). — Le château de Walzin, nouvelle (Elise Lagrange). — Jeanne d'Arc et sa mission (Ad. Delvigne). — Thomas Edward, cordonnier et savant. — La presse catholique dans les deux mondes. — Aux Antilles (O. Delmer).

PRÉCIS HISTORIQUES. Juillet. M. Eugène Verhaegen. Esquisse biographique. — L'enseignement religieux en Belgique et les lois de 1842 et de 1850. Fin. (P. Liagre.) — L'Eglise en Hollande depuis le XVI^e siècle (P. Claessens.) — L'Afrique et la civilisation chrétienne (V. Baesten.) — Au T. R. P. Pier. Beckx. 2 juillet 1853-1878.

LA FLANDRE. Mai-juin. Une question d'Orient au moyen âge. — La Fauconnerie en Flandre. — Conflit entre moines et curé. — Wenduine. — Jacques Van Artevelde.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 11. Découverte du nom des sculpteurs des stalles à Sainte Gertrude de Louvain. — Notice sur un tableau attribué à G. Van de Velde, puis à S. de Vlioger. — L'architecture néerlandaise au XVII^e siècle. — Lettre sur Luc Gassel. — Une demande à propos du *Jugement dernier* de Beaune. — L'exposition universelle. — N^o 12. M. Loise et M. Van Bommel. — Les stalles de Sainte Gertrude. — Histoire de l'école d'Anvers. — Léon Jouret. — L'exposition universelle.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. Tome

XXI. Livr. 3. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle (J. Delbecq.) — La paix de Cimon. (Suite.) (Adh. Motte.)

ANNALES DES TRAVAUX PUBLICS. T. XXXV. 3^e cahier. Notice sur les travaux de construction du chemin de fer de raccordement entre les stations des Guillemins et de Vivegnis à Liège (Debeil.) — Statistique des industries minières et métallurgiques et des carrières de Belgique pour l'exercice 1876 (F. Jochams et H. Witmeur.)

Collard (F.). Cours supérieur de grammaire française. 2^e partie. Syntaxe. 2^e éd. Mons, Manceaux, in-8^o. Fr. 1.75.

Correspondance du Cardinal de Granvelle, 1565-1586, publiée par M. E. Poulet. Tome I. Brux., Hayez, in-4^o.

Deby (J.). Synonymie des diatomées décrites dans le *Conspectus criticus diatomacearum* de Ch. Ad. Agardh. Brux., Manceaux, in-8^o. Fr. 1.00.

De Schoot (A.). Méreaux de bienfaisance ecclésiastiques et religieux de la ville de Bruges. Brux., Gobbaerts, 1873-1878, in-8^o.

Kerchove de Denterghem (Oswald de). Etude sur la petite culture des terres sablonneuses. Gand, Todt, in-12.

Laveleye (Em. de). Congrès agricole international de Paris. L'agriculture belge. Rapport présenté au nom des sociétés agricoles de Belgique. Brux., Muquardt, in-8. Fr. 7.50.

Niz t (Marie). Pierre-le-Grand à Jassi. Paris, Ghio, in-8^o.

Paillard (Ch.). Le procès de Pierre Brully, successeur de Calvin comme ministre de l'Eglise française réformée de Strasbourg. Poursuites intentées contre ses adhérents à Tournay, etc. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-8^o.

Rivier (Alph.). Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain. Brux., Mayolez, in-8^o. Fr. 10.00.

Vander Straeten (Edm.). La musique aux Pays-Bas avant le XIX^e siècle, t. IV. Brux., Van Trigt, in-8^o. Fr. 12.50.

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Mai-juin. Rapport sur l'état moral, intellectuel et matériel des populations agricoles. Région Nord-Ouest, la Normandie (H. Baudrillard). — Observations présentées par MM. H. Passy, Ch. Giraud et Koenigswarter. — Rapport sur le Mémoire de M. Boussinesq, intitulé: Conciliation du véritable déterminisme mécanique avec l'existence de la vie et de la liberté morale (P. Janet). — Discours d'ouverture prononcé à la séance publique annuelle, par M. Vuitry, président. — Notice historique sur la vie et les travaux de M. Bérenger (Ch. Giraud). — Le drame de l'Escorial. 1807. (Rosseeuw Saint-Hilaire). — La société des prisons à Philadelphie (Drouyn de Lhuys). — Discours de M. Vacherot, prononcé aux funérailles de M. le marquis d'Audiffret. — Rapports verbaux et communications diverses. — Guerre de la succession d'Espagne (H. Reynold). — Bulletin des séances.

Journal des savants. Mai. Ad. Franck. Du plaisir et de la douleur. — A. de Quatrefoas. Histoire des Tasmaniens. — E. Miller. Reliques de Constantinople. — A. Maury. Note Japygo-Messapiche. — Nouvelles littéraires.

Revue archéologique. Avril. Mémoire sur le temple Hypaëtre, *suite et fin*. (Ch. Chipiez). — Décret pour l'envoi de céroques athéniens à Potidée (P. Foucart). — Les dernières fouilles de Préneste (E. Fernique). — Les sculptures de nos rochers et de nos monuments mégalithiques (A. Martin). — Sur l'origine de la convention de Descartes (C. Henry). — Les Ligures; les noms de lieu celtiques et le jugement arbitral des frères Minucius, 117 av. J.-C. (H. d'Arbois de Jubainville).

Journal des économistes. Juin. L'évolution économique du XIX^e siècle (G. de Molinari). — Exposition universelle de 1878 (Ad. Blaise). — Le gouvernement local en Angleterre (H. Taché). — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques, année 1877 (J. Lefort). — Le progrès des sciences appliquées en 1877 (L. Benard). — Le congrès postal de Paris (P. Bonnaud). — La propriété intellectuelle-industrielle (Ch. M. Limousin).

Revue de linguistique. Avril. Hovelacque. L'œuvre linguistique de Chavée. — H. de Charencey. Essai sur la symbolique planétaire chez les Sémites. — Schöbel. L'histoire des rois mages. — C. A. Piétrement. Sur les mots « solidipes, solipède, monodactyle et équidé. »

Unsere Zeit. 1^{er} juin. Die enlisch-russische Rivalität in Centralasien und die orientalische Frage (H. Vambéry). — Plus IX und Leo XIII. — China seit 1875. II. — Neueste Geschichte der pariser Oper (P. d'Abrest). — Der deutsche Pessimismus und die englische Kritik. — Chronik der Gegenwart. — 15 juin. Wiens architektonische Entwicklung seit 1848 (S. Feldmann). — Charaktere und Sittenbilder aus der

Zeit der Commune 1871 (A. F. Wallner). IV. — Reiseskizzen aus Centralasien (K. E. von Ujfalvy). II. — Theatralische Revue.

Mittheilungen de Petermann. Mai. Die Sonne im Dienste der Geographie und Kartographie. Der Sonnenkupferstich (Heliogravure) und die neue Generalstabskarte der Oesterreichisch-Ungarischen Monarchie in 715 Blättern (A. Petermann). — Die mittlere Tiefe des Grossen Oceans (A. Supan). — Zur Geschichte der Vorbereitung des Tabaks und Mais in Ost-Asien (J. Rein). — Reisen in Aequatorial-Afrika (D^r Emin Effendi). — Die Reise der Norwegischen Nordmeer-Expedition nach Jan Mayen (H. Mohn). — Geographischer Monatsbericht.

Mittheilungen der deutschen archäologischen Institutes in Athen. T. III, livr. 1. U. Köhler. Ueber die Zeit und den Ursprung der Grabanlagen in Mykene und Spata. — L. Julius. Zwei peloponnesische Bronzen. — H. G. Lolling. Symmachievertrag der Phoker und Böoter. — G. von Alten. Die Thoranlagen bei der Hagia Triada zu Athen. — U. Köhler. Mauerbauinschriften aus Piräus und Athen. — A. Papadopoulos. Inschriften aus Thira in Lydien. — F. von Duhn. Bericht über eine Reise in Achaia.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. T. III, livr. 3. Studien zur Ausgabe des Registers Gregors I. (P. Ewald). — Reisebericht (Ed. Winkelmann).

Rivista europea. 16 juin. Il sistema del voto limitato nelle elezioni amministrative (A. Morelli). — Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Della educazione morale nelle scuole. Sogno. — Considerazioni sulla rivoluzione francese del 1879. — Esercizi e gare fluviali delle scuole e università inglesi (V. de Tivoli). — La belva ferita (A. Romizi). — Di alcune edizioni del secolo XV (Sabatini). — Raggi di sole (Sylvia). Versione dallo svedese. — Sulla vita e sulle opere di Pietro Delle Vigne (L. Pagano).

Archivio storico italiano. 1878, livr. 2. Il regno di Carlo I d'Angio (C. Miniari-Riccio). — Il Conte Umberto I (D. Carutti). — Filippo Ugoni (P. Zambelli). — Rassegna bibliografica. Notizie varie. Necrologia. Annunzi bibliografici.

SPINEUX et C^{ie}, éditeurs

RUE DE NAMUR, 2

Through the dark Continent

OR

The sources of the Nil
Around the great lakes of equatorial Africa
and down the Livingstone River
to the Atlantic Ocean

BY

HENRY M. STANLEY

In two volumes.

Maps and illustrations.

LES DEUX VOLUMES, 56 FRANCS.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	1^{re} ANNÉE. N ^o 14 - 21 JUILLET 1878	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	---	--

Sommaire. — Avesta, traduit du texte zend, par C. de Harlez. — Conversations avec M. Thiers, M. Guizot, etc., par W.-N. Senior. — Bulletin. — LÉON BECKER. Les travaux des araignées. — L'École modèle fondée par la Ligue de l'enseignement. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Avesta, Livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte zend par C. de Harlez. Tome III. Yeshts X à XXI. Vistasp Yesht. Afrins. Nyâyishs. Gahs. Sirozah. Fragments. Liège, Grandmont-Donders, in-8^o.

Parmi les nombreux travaux qui ont enrichi dans ces derniers temps la littérature zendique, ceux de M. de Harlez ont mérité une réputation qui a placé le savant professeur de l'Université de Louvain au rang des meilleurs érudits de notre époque. Sans parler de ses récentes *Études avestiques*, le dernier volume de sa traduction de l'Avesta ne fera que confirmer l'opinion favorable exprimée par les juges les plus compétents quand il publia, en 1875, sa version du Vendidad. A cette époque, M. de Harlez ne se proposait de traduire que l'Avesta proprement dit; mais le succès qu'il rencontra et les encouragements qu'il reçut le déterminèrent à poursuivre jusqu'au bout la tâche difficile qu'il avait entreprise. Nous possédons ainsi aujourd'hui une traduction complète, aussi exacte que le permet l'état de la science, non-seulement des livres de l'Avesta, mais de tout ce qui nous est resté de la littérature zende.

Le Zend Avesta, tel qu'il nous est parvenu, n'est, on le sait, qu'une faible partie du code religieux de la Perse antique. La tradition compte 21 livres, qui formaient chacun un ouvrage distinct, et dont trois seulement ont été sauvés par les Parses émigrés dans l'Inde, lors de la conquête de la Perse par les Arabes. On sait également que ces trois parties ne composent pas un tout complet, et que le texte a subi dans le cours des temps de notables modifications. La première de ces trois parties est le Vendidad, livre des légendes et des lois de la purification. Il forme la matière du premier volume de la traduction de M. de Harlez. Le deuxième volume comprend les livres liturgiques de l'Éran : le Vispered, le Yaçna et les Yeshts I-X; le troisième, les onze derniers Yeshts et diverses prières du rituel mazdéen, auxquels le traducteur a joint le Vistasp Yesht et des fragments dont on n'avait pas osé aborder jusqu'ici la traduction, tant le texte en est défiguré. M. de Harlez est resté fidèle jusqu'au bout à la méthode qu'il avait adoptée dès l'origine et qu'il exposait en ces termes dans la préface du 1^{er} volume :

A l'étude comparative du texte, base de toute

interprétation, a été jointe celle des divers travaux des maîtres de la science. Les résultats obtenus de cette manière ont été confrontés avec les renseignements que nous donnent sur la doctrine mazdéenne, soit les livres nationaux des Parses, soit les récits des explorateurs modernes. Les traditions de l'Inde védique, les codes de Manou et de Yājñavalkya ont été aussi fréquemment consultés. Nous avons ensuite poursuivi la discussion des questions douteuses en réexaminant les traductions asiatiques, particulièrement la version et les glosses pehliques, souvent encore imparfaitement comprises. Nous avons enfin demandé l'éclaircissement des points obscurs à l'étude des langues aryennes et spécialement du sanscrit védique, du persi et du persan moderne et en dernier lieu à la linguistique générale, au vocabulaire indo européen.

En suivant la voie tracée par Burnouf et Frédéric Spiegel, M. de Harlez n'a reculé devant aucune difficulté : de nombreuses notes élucident le texte là où le sens paraît obscur, redressent les jugements portés sur tel passage, modifient bien des interprétations. Quant à la traduction, elle est assez claire pour être lue avec intérêt non pas seulement par les seuls zendistes, mais par le public lettré en général. On lira également avec intérêt les études dont le traducteur a fait précéder chacun des volumes et dans lesquelles il examine en détail tout ce que la tradition nous a conservé sur la personne de Zoroastre, ses réformes, l'Avesta, le culte de l'Éran, les institutions et les rites mazdéens.

Conversations with M. Thiers, M. Guizot and other distinguished persons during the second Empire. By the late William Nassau Senior. Edited by his Daughter M. C. M. Simpson. Londres, Hurst et Blackett, 2 vol. in-8^o.

Ces deux volumes font suite à une série, publiée en 1871 sous le titre : *Journals kept in France*. 1848-1852, et dans laquelle sont rapportés des entretiens avec un grand nombre d'hommes marquants de l'époque : Tocqueville, Montalembert, Faucher, Cavour, Gioberti, Balbo, Salvagnati, etc. Dans la nouvelle série figurent entre autres : le roi Léopold, le duc de Broglie, lord Cowley, Arrivabene, de Montalembert, les généraux Lamoricière et Chrzanowski, Ampère, Beaumont, Cousin, De Witt, Ducpétiaux, Dumont, Duvergier de Hauranne, Léon Faucher, Frère-Orban, Guizot, Laffitte, Lamartine, Lanjuinais, Manin, Mérimée, Mignet, Nettement, Odillon-Barot, Quetelet, Rémusat, Rogier, Rivet, Rossini, Horace Say, Thiers, Villemain, Wolowski, M^{mes} de Circourt, Cornu, Ristori, etc.

On connaît la méthode de M. Senior. Ancien professeur d'économie politique à l'Université d'Oxford, collaborateur de plusieurs revues anglaises, notamment de l'*Edinburgh Review*, auteur de travaux estimés sur l'économie politique, il occupait une position sociale qui lui donna accès dans les premiers cercles politiques et littéraires de Paris. Pendant bien des années, il s'occupait

presque uniquement de fréquenter les hommes les plus considérables de la France, ceux surtout qui avaient joué un rôle important sous la monarchie de juillet. Une heureuse mémoire lui permettait de reproduire souvent mot pour mot les entretiens qu'il avait eus avec eux. La conversation traduite, il passait le manuscrit à ses interlocuteurs pour le leur faire corriger, modifier ou réduire suivant qu'ils le jugeaient bon. Le plus souvent, c'est l'histoire politique contemporaine qui fait l'objet de ces entretiens : le second empire, le coup d'État, les relations du gouvernement impérial avec les puissances, avec l'Angleterre notamment; plus tard les incidents de la guerre d'Orient, le refroidissement entre les cours de Paris et de Londres, etc. Mais on y trouve également traitées la littérature, des questions de morale, d'économie politique. Ce qui fait le grand intérêt de ces rapports, c'est que les interlocuteurs de M. Senior, bien que devant s'attendre à ce que leurs entretiens seraient reproduits un jour ou l'autre, s'expriment avec la franchise et la familiarité qui font surtout le charme d'une conversation non apprêtée. M. Thiers, par exemple, qui figure au premier rang dans cette curieuse galerie, est bien l'admirable causeur qui charmait ses auditeurs par sa verve, son entrain, la finesse et l'admirable lucidité de ses récits.

Le premier volume s'ouvre par une série d'entretiens dans lesquels l'ex-ministre de Louis-Philippe, alors à Londres, retrace les événements de sa carrière politique. Ce sont ces entretiens qui ont été récemment reproduits par les journaux.

Au mois d'avril 1852, M. Senior vint faire une visite à son ami, le comte Arrivabene, à Bruxelles. Le souvenir de son séjour en Belgique est rappelé par un certain nombre d'entretiens, qui ont trait principalement à l'état des partis et de la société, avec MM. Rogier, ministre de l'intérieur, Frère-Orban, ministre des finances, le comte Arrivabene, Quetelet, Ducpétiaux, le général Lamoricière. Le roi Léopold lui accorda une audience, dont la relation présente un grand intérêt.

M. Rogier trace le tableau des partis en Belgique, M. Frère apprécie le parti catholique. Au cours de la conversation, le ministre des finances rapporte l'incident de politique extérieure que voici :

Frère-Orban. C'est une chose curieuse que le Pape, tandis qu'il affecte de nous donner des ordres pour la direction de nos affaires, n'a pas de confiance en lui-même ou dans ses propres conseillers. Quand il fut ramené à Rome par les Français, il envoya demander l'avis de lord Palmerston.

Senior. De lord Palmerston ?

Frère-Orban. Oui, de lord Palmerston. Il nous fit demander de consulter lord Palmerston en son nom. La demande nous parut bizarre, mais nous y accédâmes. Palmerston lui conseilla de séculariser son administration. Nous transmîmes au Pape la réponse, qui probablement ne lui plut pas.

La grande majorité des hommes politiques à cette époque croyaient à la possibilité d'une

attaque de la France contre l'Angleterre. M. Thiers disait, au mois de novembre 1852, à M. Senior :

La tentation de vous punir de Waterloo, non pas seulement de venger Napoléon, mais de l'éclipser, de faire ce que le héros de ce siècle n'osa essayer, son ambition sauvage, désordonnée, présomptueuse n'y résistera que si vous rendez le succès impossible... Il périra probablement par la guerre, il périra certainement par la paix.

Le roi Léopold était, de son côté, bien loin d'être rassuré sur les intentions de Napoléon vis-à-vis de l'Angleterre, et il trouvait que les Anglais ne se préparaient pas assez énergiquement contre les éventualités possibles, M. Senior croyait aux intentions pacifiques de l'Empereur ; son royal interlocuteur s'en méfiait.

Il essaie d'amuser l'esprit commercial et industriel de la France, parce qu'il a trouvé des obstacles inattendus à ses projets ambitieux. Ce n'était pas son plan originnaire. Je sais de bonne source qu'il avait l'intention de copier les décrets par lesquels son oncle annexa à la France d'abord la Hollande et puis les provinces à l'embouchure du Weser et de l'Elbe. Je crois que le décret pour l'annexion de la Belgique a été réellement préparé. Il s'imaginait qu'il pouvait s'emparer du pays par un coup de main, que le continent n'aurait pas le temps de l'en empêcher. Il fut mis en échec par la Russie. Après le 2 décembre, il écrivit aux divers souverains pour annoncer son élection — le plébiscite, comme il lui convint de l'appeler. Les petites puissances ne purent qu'exprimer leur acquiescement. L'Autriche présenta ses plus humbles félicitations ; mais la Russie lui administra une sévère admonition. L'Empereur exprima la confiance que la France était résolue à respecter ce que la Russie était déterminée à maintenir dans toute sa force : les traités existants, les limites territoriales existantes, l'équilibre existant. Ce fut un avertissement qu'il n'eut garde de dédaigner. En attendant, je fais ce que je désire que vous fassiez. Je me prépare à la tempête, quel que soit le moment où elle vienne. Je laisse les Chambres régler les affaires intérieures du pays ; mais sur un point, je tiens à avoir une volonté à moi, et ce point, c'est la défense. Les travaux que l'on construit maintenant à Anvers en feront une forteresse de premier ordre. Ils irritent Louis-Napoléon, mais je ne puis rien y faire...

La conversation roule ensuite sur la Hollande, la politique de lord Palmerston en Italie et en Suisse, le Sonderbund, l'affaire du Schleswig-Holstein, la prospérité de la Belgique, l'état des partis, la politique anglaise, la démocratie, la politique de sir Robert Peel et l'influence de la Reine. Il est à peine besoin de dire que tous ces points sont développés avec la sûreté de jugement et l'autorité d'un chef d'Etat qui apprécie les questions à un point de vue supérieur et une connaissance approfondie des hommes et des choses.

Le sentiment de défiance que le Roi exprimait à l'égard de Louis-Napoléon apparaît également quand il parle des Français en général. En regard de cette appréciation, il est au moins curieux de citer un fragment d'une conversation avec Cousin, en 1856, conversation dans laquelle il est question des plans de l'Empereur et des vœux de la France.

Cousin. Personne en France ne peut être satisfait de l'état présent. Nous sommes toujours confinés dans les limites auxquelles nous étions réduits quand nous étions un peuple conquis... Nous sommes toujours sans frontières au Nord. La Prusse n'est qu'à trois jours de marche de Paris.

Senior. Paris fortifié et défendu par ses habitants est imprenable.

Cousin. On ne peut jamais compter sur la résistance d'une grande capitale... Mais nous ne sentons pas seulement l'insécurité de Paris ; nous ressentons la perte de concitoyens parlant notre langue, nous ressemblant par le caractère, à qui nous avons été

unis au siècle dernier... Nous ne nous sommes jamais résignés à cette perte ; moi-même, philosophe retiré, je m'en sens injurié et dégradé. Comment voulez-vous que cela soit toléré par un Napoléon, par un homme qui est maintenant l'arbitre de l'Europe, qui peut donner la victoire au parti qu'il soutient!... Nous devons, pour parler la langue de la diplomatie, rectifier notre frontière Nord. Nous n'avons besoin ni d'Anvers ni d'Ostende : vous pouvez en faire des ports libres. Mais il nous faut Liège, le Hainaut et le Brabant. Nous trouverions aisément des indemnités pour Léopold. La Turquie est morte ; il faut que les provinces européennes soient gouvernées par un chrétien. Il y a là du butin pour tout le monde. Nous pouvons lui tailler un royaume bien plus grand, plus beau et plus peuplé que son champignon de Belgique : il aurait Constantinople au lieu de Bruxelles.

Au mois de mai 1860, M. Senior passe la soirée chez M. Thiers avec MM. Duvergier de Hauranne, Roger du Nord et quelques autres personnes. On parle des « frontières naturelles, » et chacun convient que tous les partis inclinent à considérer l'annexion de la Belgique et de la Prusse rhénane comme une nécessité. « Aucun des assistants ne paraissait douter que la tentative ne fût faite ou qu'elle ne réussît. »

Nous devons nous borner à ces extraits, que nous avons choisis parce qu'ils méritent particulièrement l'attention de nos lecteurs. Mais nous devons ajouter qu'ils ne donnent qu'une idée bien incomplète de l'intérêt que présentent les notes du « prince des interviewers. »

BULLETIN.

Pierre le Grand à Jassy, poème par Marie Nizet, Paris, Ghio, in-8.

Le peuple est un enfant qu'on trompe et qu'on amuse. Sa conscience honnête au soupçon se refuse ; Comme il ne ment jamais, il ne peut concevoir Qu'on mente, et, tout puissant, ignore son pouvoir. Le bruit et le cliquet font son bonheur suprême ; Il est fou dans sa joie, il aime quand on l'aime ; Hors un peu de bien-être, il ne demande rien ; Il est plus patient, plus dévoué qu'un chien... Et moi, je dis qu'il faut, pour qu'un peuple se fâche, Que le prince ait été bien cruel et bien lâche.

L'Athenæum belge, en signalant les premiers vers livrés à la publicité par M^{lle} Marie Nizet, exprimait sa surprise et semblait douter que le public consentît à admettre qu'une jeune fille de 18 ans pût être l'auteur d'un poème aussi parfaitement écrit que vigoureusement pensé. Voici que ce jeune talent s'affirme de nouveau dans le poème auquel j'emprunte les dix vers qu'on vient de lire.

L'historien Démétrius Cantimir, prince de Moldavie, a conçu le projet de secouer le joug de la Porte. La force matérielle manque à cette intelligence supérieure ; il lui faut un bras pour réaliser les conceptions ambitieuses de son cerveau. Le czar Pierre sera ce bras. L'hospodar fera miroiter devant les yeux du vainqueur de Pultava la conquête de Constantinople. Il l'attire à Jassy, et c'est là que l'intrigue va se nouer. Le poète décrit l'entrée des deux confédérés dans la ville.

... Avec Cantimir, le Czar fermait la marche. Le renard avec l'ours, la ruse et le pouvoir. Ils marchaient sur la loi, piétinaient le devoir ; L'un agissait par fougue et l'autre par tactique ; L'un était grand soldat, l'autre grand politique ; Pierre avait les dehors d'un Tartare assez laid ; Cantimir était prince et savant ; il parlait Le turc comme un émire, le latin comme un prêtre. Le premier fut un monstre et le second un traître.

Un banquet réunit les chefs des deux races si différentes par leur nature et leur caractère, mais que l'intérêt politique rassemble :

Les boyards, surmontant bravement leur dégoût, Fraternalisent avec ces gens abominables. Et ce sont des éclats de rire interminables ;

Et tout ce monde vit, sent et ne pense pas. A la foule parfois souriant par mégarde, Démètre Cantimir songe et Pierre regarde. Calmes dans ce tumulte, ils sentent tous les deux Qu'ils sont maîtres de tous, étant seuls maîtres d'eux, Et leur rêve est profond et noir comme leur âme.

Et pendant que l'orgie enivre leur entourage, les deux princes, l'ours et le renard, arrêtent les bases du traité qui doit rendre le Czar maître de Constantinople et Cantimir maître du Czar.

C'est sur ce thème que M^{lle} Marie Nizet a écrit un poème de plus de trois cents vers, dont on pourrait citer plus de la moitié, et que le public belge fera bien de lire tout entier. *

Souvenirs de la Flandre wallonne. Tome xvii. — Une étude de M. Brassart sur l'origine des comtés de Flandre et quelques notices sur des sujets d'un intérêt moins général figurent dans ce volume. Nous citerons : la mort du bailli de Douai Méliador de Lalaing, le blason de Lalaing, mis en vers par Luxembourg, le héraut, l'an 1509, une émeute de gentilshommes à Douai en 1612, et un manuscrit inédit du baron de Vuoerden 1689-1690. Cette dernière notice nous fait connaître un détail intéressant : c'est que le baron de Vuoerden est l'auteur du Discours contenant les portraits des personnes de qualité et de considération qui sont attachées au service de Sa Majesté Catholique au Pays-Bas en 1669, Discours publié par M. Gachard, d'après un manuscrit de Saint-Omer, dans le tome X, 3^e série, du *Compte rendu des séances de la Commission d'histoire*.

NOTES ET ÉTUDES.

LES TRAVAUX DES ARAIGNÉES.

Quelle chose singulière que cette prévention, cette horreur même, qui poursuivent l'araignée depuis tant de siècles ! Nous en trouvons des traces dans les auteurs les plus anciens. Pourtant, nous savons depuis longtemps que sa morsure est inoffensive, en Europe du moins ; les individus piqués par la Tarentule en Italie n'ont plus besoin du secours de la musique pour guérir leur prétendue folie. J'ai fait des essais sur moi-même ; pas une araignée de Belgique n'a réussi à provoquer une simple inflammation à la peau. Serait-ce leur laideur qui effraye ? — Mais la plupart de nos espèces de jardins ou de bois, celles que nous rencontrons le plus souvent sont revêtues des plus brillantes couleurs ; leur forme me paraît plus gracieuse que celle de certaines larves, de certaines chenilles et même de beaucoup d'insectes parfaits qui n'inspirent pourtant aucune répulsion. Il y a là une cause qui serait intéressante à découvrir.

J'ai fait souvent de petites expériences qui m'ont paru assez curieuses. Prenant un hanneton, par exemple, je l'ai placé dans les mains ou sur les bras nus d'un jeune enfant de quatre à six ans, qui s'est facilement familiarisé, et s'est mis à jouer avec l'innocent insecte. Ayant remplacé le hanneton par une Epeire diadème, l'enfant se mit à pousser des cris ; rien ne pouvait le calmer, que la mort bien constatée de la pauvre Epeire. Il obéissait donc à un sentiment instinctif.

Cette prévention, du reste, fut longtemps partagée par les naturalistes eux-mêmes. Après en avoir fait un classement très-sommaire, ils ne surent dans quel ordre les placer. Était-ce un insecte ? — Était-ce un crustacé ? — Enfin, Walekenaer, en 1805, établit définitivement le grand genre Aranéide, découpé dans le genre *Aranea* de Linné. Depuis lors, les observations se succédèrent ; l'on reconnut enfin que les mœurs de ces êtres dédaignés offraient un réel inté-

rét. Cet animal repoussé de tous était l'un des plus intelligents. Son organisation anatomique en fait un petit être supérieur ; ses travaux si remarquables attirèrent l'attention.

Les grandes toiles que les araignées tendent dans les bois, dans nos jardins, excitent l'admiration des personnes les plus étrangères à l'étude des sciences naturelles. Comment s'y prennent-elles pour construire ce piège gracieux d'une régularité, d'un fini si parfaits ? Le commencement surtout, le premier fil, parfois long de plusieurs mètres, qui, souvent, est tendu d'une rive à l'autre d'un ruisseau, comment parviennent-elles à l'attacher ? Les opinions les plus étranges ont été émises à ce sujet. Quelques naturalistes ont cru que les araignées, à l'aide de certains mouvements de pattes, pouvaient naviguer dans l'air ; d'autres ont écrit que le fil était lancé comme une flèche ! Il était réservé aux observations modernes de percer ce mystère.

Voici le résultat de mes propres expériences, qui confirment les beaux travaux de MM. E. Simon et Terby (1). J'ai établi dans mon jardin un assez vaste bassin peu profond, rempli d'eau. Dans le milieu, à l'aide de quelques petites pierres, j'ai construit un îlot en miniature, à fleur d'eau. Du centre de mon îlot s'élevait une petite branche droite, d'une soixantaine de centimètres, terminée en crochet à sa partie supérieure. Sur ce rameau je posai une Epeire diadème, après avoir coupé le fil contre ses filières. Surprise sans doute, elle resta quelque temps immobile ; sortant enfin de sa torpeur, je la vis descendre le long de la tige pour reconnaître le milieu nouveau dans lequel elle se trouvait ; elle se mouilla même les pattes à plusieurs reprises, comme pour bien s'assurer que le passage par eau lui était interdit ; elle remonta et tendit un petit fil le long du petit rameau horizontal supérieur ; elle se tint là, suspendue le ventre en l'air à ce léger pont de soie ; j'aperçus alors distinctement un petit nuage de fils, au nombre d'une douzaine au moins, qui sortirent de ses filières ; ils flottèrent quelques instants, se rejoignant pour n'en former plus qu'un, lequel, tournant sur lui-même, revint s'attacher à la branche.

Evidemment l'entreprise avait été mal calculée.

Je coupai de nouveau les fils qu'elle avait tendus, et cela tout contre ses filières. Après quelques instants, mon araignée alla se percher à l'extrémité du petit rameau horizontal. Fortement cramponnée par ses pattes antérieures, je la vis soulever tant qu'elle put son abdomen et produire un fil unique cette fois, qui s'allongea très-vite en tournoyant, porté mollement par les ondulations de l'air. Le vent était nul et je retenais mon haleine ; par moments, le fil se dressait presque perpendiculairement en s'allongeant toujours. Plusieurs fois l'Epeire s'assura à l'aide d'une de ses pattes postérieures que son petit câble n'avait pas encore trouvé de point d'attache ; impatientée, désespérant du succès, elle ramena vers elle le fil tout entier et se recueillit pendant quelques minutes. Elle changea de système, suspendue à l'extrémité du rameau ; le fil apparut, s'allongea dans ma direction ; j'en saisis délicatement l'extrémité, aussitôt l'araignée, sentant le fil fixé, en colla le bout contre la branche et s'avança vers moi ; elle se croyait sauvée. Je retirai ma main, le fil se rompit

et l'insecte retomba le long de la tige en produisant, comme avec colère, une profusion de soie qui formait une large traînée blanchâtre. Après quelques secondes de repos, elle ramena vers elle tous ces fils épars et remonta sur sa petite branche, d'où elle se laissa suspendre la tête en bas ; elle avait trouvé un moyen plus sûr ; le fil se produisit et s'allongea vite de plus d'un mètre ; l'araignée le surveillait, suivant par les mouvements du ventre la direction que les ondes de l'air lui imprimaient.

A 2^h50 au-dessus d'elle, obliquement, le fil se colla contre une feuille de vigne vierge ; je m'en aperçus aux mouvements rapides de l'Epeire qui le tendait fortement ; enfin je la vis s'élever dans les airs et se perdre dans les feuilles. Ma patience était épuisée pour ce jour-là.

Quelques jours après, à la fin du mois d'août, jeme remis à mon observatoire. Voici ce que je vis : Je posai sur la tige une Diadème énorme, qui me parut manquer de patience. Après plusieurs essais infructueux, elle se laissa suspendre jusque contre l'eau (la baguette avait 0^m60 de hauteur), puis remonta vivement le long de son fil sans ramasser celui-ci en boule comme les Epeires le font ordinairement ; ce fil, abandonné à lui-même, se souleva, s'étendit, s'arrondit en demi-cercle ; les nombreux fils qui le composaient, en se désagrégeant formèrent une véritable écharpe soyeuse. L'araignée attendit, mais voyant qu'elle n'obtenait ainsi aucun résultat elle devint furieuse, et je la vis descendre en faisant feu de ses six filières. Elle remonta plus vite encore que la première fois ; l'écharpe se produisit plus longue. Elle tenta plusieurs fois le même moyen ; enfin, de guerre lasse, elle ramassa tous les fils épars, arpenta plusieurs fois l'île en tous les sens, remonta sur la branche et resta pendant plus d'une heure dans une immobilité complète. Enfin, elle se suspendit comme la première, son fil alla s'accrocher encore une fois de bas en haut ; elle s'élança et parut se perdre dans l'air. Elle était sauvée.

Je continuai les jours suivants. J'ai remarqué que les jeunes Epeires réussissent généralement plus vite que les vieilles. Je dois dire que lorsque le vent soufflait un peu, en moins d'une minute, certaines d'entre elles étaient libres, et presque toujours le fil s'accrochait de bas en haut.

Je fis encore quelques autres essais ; ainsi je supprimai la petite branche horizontale du haut, puis la tige tout entière, me contentant de placer l'insecte sur l'îlot à fleur d'eau. Le travail était ainsi rendu plus difficile. Plusieurs fois, l'araignée glissa et fut près de se noyer ; rendue plus prudente, elle attachait son fil au centre de l'île, et, soutenue par cette corde de sauvetage, elle en fit plusieurs fois doucement le tour. Après une longue immobilité, elle dressa fortement son ventre en l'air en se soulevant sur ses pattes raidies ; un fil se produisit qui s'accrocha au bord du bassin ; elle le tendit, elle était libre.

J'étais curieux d'opérer sur d'autres espèces, surtout sur celles dont les toiles, n'étant pas construites de la même façon, n'ont pas besoin de ces grands fils qui distinguent le travail des Eperidæ.

Les Lyniphies réussirent de la même manière ; seulement le fil s'attachait plus souvent de haut en bas.

J'essayai avec des Thomisidæ, lesquelles, comme on le sait, ne construisent pas de toiles, mais se contentent de tendre quelques fils sur leur passage. C'était donc un métier tout

à fait nouveau pour elles ; le raisonnement devint en quelque sorte suppléer à l'instinct : aussi le résultat fut-il beaucoup plus long à obtenir. Elles restaient immobiles plus longtemps ; elles réussirent pourtant toutes à s'échapper, et cela sans jamais se suspendre comme les Eperidæ, mais en soulevant seulement leur abdomen.

Enfin, plus tard, je réunis sur la même branche une dizaine d'araignées de ces différentes familles : Epeires, Thomisidæ, Theridion, Lyniphies, etc., etc., qui, se poussant, tombant, se fuyant surtout, commencèrent par s'agiter, tombèrent à l'eau plusieurs fois, mais pourtant finirent, au bout de quatre heures, par sortir toutes de leur prison.

Ces jolies expériences sont des plus intéressantes à faire, mais exigent une assez forte dose de patience.

Je les répétai dans mon cabinet, et j'obtins les mêmes résultats ; seulement ils furent plus longs à se produire ; je vis les fils s'allonger dans toutes les directions, et toujours finir par s'accrocher. Aussi je pense que le vent, tout en aidant puissamment l'insecte, n'est pas une condition nécessaire de réussite. La ténuité du fil le rend plus léger pour ainsi dire que l'air qui le soutient ; ainsi j'ai observé souvent que ce fil presque invisible, lorsque je parvenais à le couper net d'un seul coup, s'élevait dans l'air, où je le perdais de vue.

Quant aux autres fils qui doivent servir à l'achèvement de la toile, le travail est connu, et a été admirablement décrit déjà.

Les pattes antérieures sont d'un puissant secours pour cette opération.

L'araignée aide à la sortie du fil des filières, avec les griffes pectinées de l'une, puis au moment de le coller en place, elle le passe dans l'autre. Ce sont de véritables mains qui fonctionnent avec une prodigieuse habileté.

Il n'y a rien de fixe quant aux nombres de fils qui composent une toile, l'araignée appropriant la forme du cadre de son travail à l'emplacement choisi.

Rarement une toile d'Eperidæ dure plus de cinq jours.

Je crois la fabrication infinie, et la matière première presque inépuisable. Pendant huit jours, j'ai détruit la toile d'une Diademata, en coupant les grands fils qui la soutenaient ; chaque fois le lendemain, ou souvent le jour même, elle recommençait courageusement son travail.

Lorsque la toile est usée, déchirée, hors d'usage enfin, l'araignée en retire sous elle les débris, en forme un petit peloton qu'elle serre contre sa bouche à l'aide de ses pattes-mâchoires, le suce, et rejette les parties salies, sous forme d'une petite boule noire.

Chez ces êtres faibles, au corps mou, aux moyens de défense restreints, le calcul supplée à cette insuffisance. Aussi quels outils merveilleux que ces filières, dont elles se servent de cent mille manières différentes, selon le milieu où le hasard les place, et surtout selon le genre de gibier qu'ils s'agit de prendre ! Quelle activité, quelle fiévreuse existence ! Faibles elles sont destinées à combattre toujours ; craintives à l'excès, la nature les oblige à déployer un courage de tous les instants pour braver les innombrables dangers qui les menacent sans cesse. Quelle nature de sensitive ! Aussi peut-on dire qu'elles vivent jusqu'à l'extrémité du fil le plus éloigné de leur toile.

LEON BECKER.

(Note lue à la séance du 1^{er} juin de la Société entomologique belge.)

(1) Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, 1867.

L'ÉCOLE MODÈLE FONDÉE PAR LA LIGUE
DE L'ENSEIGNEMENT.

Une brochure publiée tout récemment nous fournit, au sujet du programme et de la méthode appliqués dans cet établissement, des renseignements qu'on ne lira pas sans intérêt où l'École modèle vient d'être l'objet d'une distinction de premier ordre à l'Exposition universelle.

L'École modèle, dont l'inauguration a eu lieu en 1875, a été créée pour introduire dans l'enseignement primaire les méthodes intuitives de la manière la plus complète et la culture de toutes les facultés de l'enfant. L'enseignement est fondé sur les principes suivants :

L'enfant doit être développé dans l'ensemble de ses facultés. Pour développer l'intelligence, il faut : fournir des notions premières, provoquer l'observation et la réflexion spontanée. Les notions fournies doivent être exactement comprises, sinon elles sont inutiles et peuvent même être nuisibles. Ces notions doivent embrasser les éléments de toutes les sciences, dans la mesure où l'enfant peut les comprendre. Les exercices scolaires doivent être conçus de manière à ne pas reposer exclusivement sur la mémoire, mais à exiger l'action de la pensée. Toute notion ayant pour objet une chose matérielle exige que l'enfant ait vu la chose elle-même ou sa représentation, sinon il court le risque de s'en former une idée inexacte. Les notions abstraites sont en général peu propres à l'enseignement primaire. Il ne faut admettre que celles que l'enfant peut comprendre; les autres doivent être réservées pour un enseignement ultérieur. La culture morale des enfants doit être le résultat d'un régime constant, d'une discipline sérieuse, d'habitudes à faire prendre, de goûts élevés à inspirer. Le sentiment artistique peut être excité et cultivé chez les enfants en les habituant à discerner le beau. On développe les forces du corps par la gymnastique et les soins hygiéniques.

Quelques extraits des instructions générales adressées aux instituteurs par M. Tempels, président du Comité, donneront une idée du programme et des méthodes, basées sur ces principes.

La culture morale, y est-il dit, est la partie principale de la culture générale. Cependant la morale ne figure pas au programme de l'école parmi les matières à enseigner. Pour de jeunes enfants, la morale n'est pas une matière scientifique, mais le fait de sentiments et d'habitudes. Des leçons sur la morale à heure fixe et dans un ordre méthodique ne sont ni indispensables ni suffisantes. Ce qui importe, c'est que l'école soumette l'enfant à un régime ayant pour conséquence de produire une moralité effective, de former le caractère, de faire posséder réellement les vertus qui sont l'objet de la morale.

L'école s'impose de respecter toutes les opinions religieuses ou philosophiques, sans prendre parti pour aucune d'elles.

Le principe d'intuition qui fait la base de la méthode Froebel est appliqué à la culture des facultés intellectuelles. Seulement l'École modèle substitue à l'outillage de Froebel un instrument approprié à l'âge des enfants dans l'enseignement primaire, et cet instrument elle le trouve dans les éléments des sciences naturelles.

Les exercices dits : « devoirs de style, » sont interdits. Ces compositions sont considérées comme faussant le jugement et le goût. Dans les classes inférieures, on exerce les élèves à décrire verbalement un objet qu'ils ont ou qu'ils ont vu sous les yeux; dans les classes supérieures, les élèves font verbalement et par écrit la relation de faits qui leur auront été personnels, la description de choses qu'ils auront vues, etc.

La culture de la mémoire, de la sensibilité, le développement physique, la culture des sens ont également leur place dans ces instructions. Un paragraphe longuement développé recommande à l'instituteur de veiller à ce qu'aucune faculté ne prédomine au préjudice des autres.

De ce qui précède, il résulte que, dans le système de l'École modèle, le programme des matières scientifiques a une importance fort secondaire. Ce qui importe, c'est que les facultés de l'enfant soient mises en activité d'une manière utile. L'enseignement est ainsi tout entier dans les exercices. Les excursions sont prescrites comme un moyen puissant d'enseignement.

Pour la grammaire, le programme recommande aux professeurs la pratique plutôt que la théorie. En règle générale, toute explication et tout exercice se font d'abord en français et ensuite en flamand. Une classe a été organisée dans laquelle le flamand est parlé comme langue principale. Les diverses sciences et leurs applications sont enseignées sur le principe de l'intuition. Quant à l'histoire, il est bien difficile de lui appliquer les principes de l'École modèle; en effet, elle est considérée comme appartenant au domaine de l'enseignement moyen et supérieur. L'École modèle s'abstient de faire un cours d'histoire, de même qu'elle s'abstient de cours scientifiques; mais comme pour la science, elle prépare une base à l'étude de l'histoire. Pas d'énumérations ni de récits arides, mais des faits, des anecdotes, des biographies, etc.

Ces courtes indications font voir que le programme des études, pour autant qu'il puisse être rédigé à l'avance, laisse une grande liberté à l'instituteur, et que celui-ci a besoin de beaucoup d'initiative. Dans l'exécution, il est un principe qui domine tous les autres : c'est que l'enseignement doit disposer à la science plutôt que fournir la science. Le programme s'empare de toutes les sciences pour y trouver matière à des exercices intuitifs.

Les livres scolaires, d'après le système de l'École modèle, n'existent pas. Pour la plupart des sciences, l'instituteur a à rechercher lui-même ce qui en constitue véritablement les éléments au point de vue de l'enseignement primaire, et, en second lieu, quels sont les exercices propres à les faire comprendre par les enfants à faire une base solide à la science pour ceux qui y sont appelés et au bon sens pour tous.

Le président, M. Tempels, a raison de dire qu'aucun instituteur ne pourrait songer à conserver ses fonctions à l'École modèle, s'il n'était décidé au travail considérable qu'exigent et sa propre instruction et le soin de sa classe. Mais on sait que ce n'est ni l'ardeur au travail ni le dévouement qui font défaut aux professeurs, pas plus qu'aux organisateurs de l'institution. La distinction qui vient de récompenser leurs efforts contribuera à les encourager dans l'accomplissement de la tâche qu'ils ont entreprise, et dont le court aperçu que nous donnons ne fera comprendre que bien imparfaitement l'importance. Nous aurions peut-être à indiquer quelques points sur lesquels il y aurait lieu d'exprimer des réserves, notamment la part qu'il convient de faire à l'imagination; on pourrait également se demander si les principes mêmes qui ont inspiré à la Ligue de l'enseignement l'idée de la création de l'École modèle, ne devaient pas lui faire admettre l'enseignement de la morale; mais ce sont là des questions qu'il nous est impossible d'examiner ici.

CHRONIQUE.

La vente de la célèbre bibliothèque de feu Ambroise Firmin Didot vient d'avoir lieu à Paris. Livres et manuscrits y ont atteint des prix extraordinairement élevés. L'Angleterre et l'Allemagne y étaient représentées par MM. Quaritch, Ellis et Cohn; mais les amateurs français étaient résolus à leur disputer vigoureusement les joyaux de cette belle collection. Le plus précieux manuscrit de la bibliothèque Didot, les chroniques de Normandie, du XV^e siècle, renfermant 14 grandes miniatures qui représentent, entre autres, la bataille d'Hastings, le couronnement de Guillaume-le-Conquérant, etc., ont été adjugées à MM. Morgand et Fatout, pour 51,000 francs; les chroniques des anciens rois et

ducs de Bourgogne, à M. Ellis, pour 20,500 francs; un manuscrit du roman de la Rose, orné de miniatures en camaïeu gris, à M. Quaritch, pour 9,600 fr.; La Coche ou le Débat d'amour, de Marguerite d'Angoulême, MS. du XVI^e siècle, orné de onze miniatures, 20,000 francs; Le Livre des Trois Âges, 8,000 francs; Dictionnaire latin-français, MS. daté de 1440, 9,000 francs, acheté par M. Champion, représentant de la Société pour l'impression des anciens textes, ainsi que la plupart des autres manuscrits : Le Trespas de l'Herminie Regrettée (funérailles d'Anne de Bretagne), MS. inédit sur vélin, exécuté vers 1515 et orné de 5 miniatures, 13,100 francs. On s'est disputé non moins vivement les livres imprimés, et ici encore les amateurs français ont vaillamment tenu tête aux étrangers. Un des livres les plus intéressants au point de vue typographique, Lestrif de Fortune, de Martin Franc, un in-folio imprimé par Colard Mansion, de Bruges, qui avait atteint le prix de 7,000 francs à la vente Yemeniz, en 1867, a été adjugé au baron James de Rothschild pour 21,500 francs. On ne connaît de cette édition qu'un second exemplaire, qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Un ouvrage particulièrement rare, Olivier de Castille, roman de chevalerie, sans lieu ni date d'impression, mais que l'on croit avoir été imprimé à Genève vers 1490, a été adjugé également au baron James de Rothschild, pour 20,000 francs; Cleriadus et Meladice, Paris, 1495, in-8^o, le seul exemplaire sur vélin connu, 19,000 francs à M. Techener; Le Saint-Graal, 1523, 7,600 francs; Lancelot du Lac, Paris, 1494, 6,800 francs; Perceval le Galloy, Paris, 1530, 2,800 francs. Quelques éditions de Corneille ont atteint des prix extraordinaires : Œuvres de Corneille, 1644-1652, 3 vol. petit in-12, 5,050 francs; Le Théâtre de P. Corneille, Paris, 1664-1666, 6 vol. in-8, 14,400 francs. Le dernier numéro du catalogue, les chroniques de Monstrelet, imprimées vers 1500 par Antoine Verard, a été acquis par M. Techener pour la somme de 30,500 francs.

— La Bibliothèque nationale de Paris va recevoir prochainement un exemplaire de la collection chinoise des livres canoniques bouddhiques, donné par le vice-ministre de l'instruction publique du Mikado et contenant en 1612 volumes, sous le titre général d'Issai Kio ou Tripitaka, les 84,000 textes de la loi, divisés en trois parties : le Sutra Pitaka ou Discours de Bouddha, le Vinaya Pitaka ou la Discipline et l'Abidharma ou les Lois manifestées.

— Une commission a été instituée en France près du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, pour examiner la question de l'achat des immeubles appartenant à la Bibliothèque nationale. Le rapport, rédigé par M. Barthélemy Saint-Hilaire, et qui conclut à l'achat des immeubles en bloc et à l'édification des bâtiments qui doivent les remplacer, renferme des renseignements intéressants sur l'état actuel de la Bibliothèque. Ce dépôt, dont les origines se confondent avec celles de l'imprimerie elle-même, est devenu, de progrès en progrès, le plus vaste du monde entier. De 150,000 volumes en 1791, il est aujourd'hui de deux millions. Vers la fin du siècle et sans que la progression s'accélére, le nombre des volumes s'éleva à plus de trois millions. En 1875, il est entré par la voie du dépôt légal 29,500 articles; en 1876, 35,300, et en 1877, 37,800. On peut évaluer à 50,000 environ la totalité des articles entrant chaque année, soit par le dépôt légal, soit par le dépôt international, soit par des achats ou des donations. Ce chiffre, déjà bien fort, ne peut que s'accroître. Mais le nombre des ouvrages n'est rien à côté de leur valeur. Une multitude de livres ne se trouvent plus que dans la bibliothèque nationale; partout ailleurs ils ont disparu, et l'on ne saurait se les procurer par les voies ordinaires depuis près de deux siècles. La partie la plus précieuse des imprimés, qu'on appelle la réserve, se compose de 54,000 volumes de choix : incunables, au nombre de plus de 20,000, chefs-d'œuvre d'impri-

meurs illustres; impressions sur vélin ou sur papier exceptionnel; reliures historiques ayant appartenu à de grands personnages, et il y en a au moins cinq mille pour le seul seizième siècle; reliures admirables sous le rapport de l'art; curiosités bibliographiques de tous genres, parmi lesquelles brillent les deux exemplaires de la Bible de Guttenberg, antérieurs à l'année 1457, et dont un exemplaire moins beau que ceux-ci a été dernièrement vendu à Londres 80,000 francs. En un mot, la réserve réunit tous les monuments essentiels de la typographie, qui en constituent l'histoire et en montrent les origines et les progrès.

Les manuscrits sont au nombre de 90,000, dans toutes les langues, depuis celles de l'antiquité classique jusqu'aux langues de l'extrême Orient. Cinq mille sont ornés de miniatures. Les autographes sont au nombre de plus d'un million. Le cabinet des estampes renferme 2,200,000 pièces; celui de numismatique, cent mille médailles.

La Bibliothèque nationale a reçu, en 1875, 102,654 lecteurs; en 1876, elle en a reçu 106,437, et en 1877, 114,344. La moyenne annuelle des communications est de 260,000 environ. En 1876, il y a eu près de 15,000 communications pour les manuscrits seulement.

— A la séance de l'Académie des Inscriptions du 7 juin, M. Delisle a lu une notice relative aux manuscrits wisigothiques de la Bibliothèque nationale. On nomme écriture wisigothique le genre d'écriture qui fut employé en Espagne au commencement du moyen âge, jusqu'à l'époque où il fut généralement remplacé par l'écriture dite française. La Bibliothèque nationale de Paris ne possédait jusqu'ici que quatre manuscrits en écriture wisigothique. Une occasion exceptionnelle s'est présentée à une vente qui a eu lieu à Paris, le 1^{er} juin: la Bibliothèque y a acquis vingt-huit manuscrits wisigothiques, dont seize sont antérieurs au XIII^e siècle. Tous proviennent de l'ancienne abbaye de Saint-Sébastien ou Saint-Dominique de Silos, aux environs de Burgos. Il s'en trouve trois qui portent une date certaine ou à peu près: un de l'année 992, un de 1067 ou un peu antérieur à cette date, un qui fut achevé le 24 août 1072. M. Delisle a mis ces deux derniers manuscrits sous les yeux des membres de l'Académie. L'un est un recueil des épîtres et évangiles des différents offices de l'année, livre connu au commencement du moyen âge sous le nom de *comes* ou *comicus* (celui-ci porte la rubrique: *Incipit liber comicus*); l'autre contient le livre des *Etymologies* d'Isidore de Séville. Ce dernier présente une particularité curieuse: le nom du prêtre qui a copié ou fait copier ce manuscrit se trouve répété plusieurs fois dans une sorte d'échiquier. Chaque case de l'échiquier renferme une lettre et la réunion de ces lettres, dans quelque sens qu'on les prenne, donne en tout ou partie, la phrase: *Ericoni presbyteri indigni memento*. Un de ces manuscrits contient un catalogue des livres qui formaient la Bibliothèque de Silos au commencement du XIII^e siècle; le rédacteur de ce catalogue y mentionne comme une anomalie quelques volumes écrits en « lettre française » et non en écriture wisigothique.

— L'état des recettes et des dépenses du British Muséum pour l'année commençant le 1^{er} avril 1877 et finissant le 31 mars 1878, donne des détails sur le nombre des visiteurs de cet établissement et sur les accroissements et modifications de ses collections. Le nombre des visiteurs, dans les divers départements, s'accroît d'année en année. En 1872, il s'élevait à 548,494 personnes; durant l'année dernière, il monte à 699,511. Le nombre des lecteurs, pendant la même période a été de 118,594, au lieu de 105,006 en 1872. Les acquisitions ont été très-importantes. Nous signalerons seulement dans les imprimés environ cent ouvrages publiés au XV^e siècle; dans la collection de musique, un bon nombre d'œuvres rares, provenant en grande partie de la Bibliothèque Coussemaker; dans les cartes géographiques, un Portulan de 1440; dans les manuscrits,

plus de 700 numéros dont 484 de manuscrits orientaux; dans les monnaies et médailles, de nombreux exemplaires de types anciens d'Orient, de Rome et de Grèce, et des plus rares médailles des temps modernes.

— Entre les années 1758 et 1770, le P. Marco della Tomba, missionnaire capucin, qui résida principalement à Bettia, dans le Bengale, mais étendit aussi ses voyages jusqu'au Népal, traduisit en italien un certain nombre de livres indiens, et entre autres deux chants du Rāmāyana. Ses manuscrits ont été récemment découverts à la Bibliothèque de la Propagande et au Musée Borgiano, par le professeur A. de Gubernatis, qui va en publier la plus grande partie. D'après l'*Athenæum* de Londres, le ministre de l'instruction publique d'Italie a l'intention d'offrir ce volume en cadeau aux membres du futur Congrès des orientalistes.

— Le même journal annonce la publication prochaine d'une histoire de don Juan d'Autriche, par feu W. Stirling-Maxwell.

— La Chambre des Communes d'Angleterre vient de rejeter un bill de sir John Lubbock tendant à introduire l'enseignement des sciences dans les écoles élémentaires. La discussion qui a eu lieu à ce sujet est de nature à intéresser tous ceux qui s'occupent des progrès de l'éducation et de l'instruction. Nous la recommandons à leur attention, de même qu'un article publié par le *Times*, le 8 juillet, à propos de cet incident.

— M^{me} la duchesse de Galliera a décidé de léguer par testament sa splendide collection de tableaux, sculptures et objets d'art à la ville de Paris. Elle donne, en outre, l'emplacement sur lequel sera construit le musée et le bâtiment même du musée. L'édifice s'élèvera au milieu d'un square également créé aux frais de M^{me} de Galliera, entre la rue de Morny et l'avenue du Trocadéro. La surface totale de l'emplacement affecté à cette fondation est de près 18,000 mètres carrés. En y ajoutant la valeur du musée et les frais de construction de l'édifice et d'établissement du square, on voit qu'il s'agit d'un cadeau de plusieurs millions.

— Dans la séance du 3 juin, l'Académie des sciences, de Paris, a reçu communication d'une note de M. A. Favre sur le daltonisme, les précautions sanitaires à prendre et les moyens préventifs à employer. L'attention étant attirée en ce moment sur cette question en Belgique, nous croyons utile de donner un résumé de la note de M. Favre. Le daltonisme réside dans l'ignorance ou dans la confusion des couleurs. Il y a en France plus de trois millions de personnes affectées de daltonisme. Le nombre des femmes atteintes est à celui des hommes dans la proportion de 1 à 10. Neuf cas de daltonisme sur dix peuvent être facilement guéris chez les jeunes sujets. Le meilleur moyen de traitement consiste actuellement dans un exercice méthodique sur les objets colorés. Les femmes, dans la famille, doivent avoir soin de développer le sens chromatique des enfants, de ceux surtout qui présenteront des erreurs dans la dénomination des couleurs. A l'avenir, personne ne pourra plus être admis dans le service des chemins de fer, dans la marine, dans les écoles de peinture sans avoir subi la visite des couleurs. L'ignorance des couleurs ne peut pas exempter du service des armées de terre ou de mer, mais les daltoniens ne pourront jamais être chargés d'un service se rapportant aux signaux colorés. Des exercices réguliers sur les couleurs seront institués dans la marine et dans l'armée de terre. Des examens et des exercices sur les couleurs seront établis dans toutes les écoles.

— La livraison du mois de juin du *Geographical Magazine* contient un article qui donne sur l'île de Chypre des renseignements intéressants. La superficie de l'île est de 3,682 milles carrés; elle est plus étendue que l'île de Crète, et, eu égard à sa surface, occupe le troisième rang parmi celles de la Méditerranée. La population est officiellement évaluée à 144,000 habitants, dont 100,000 sont chrétiens, y

compris une colonie maronite qui compte 13,000 âmes. Le clergé chrétien compte plus de 1,700 personnes. La capitale administrative et militaire. Lefkotcha ou Nicosia, au centre de l'île, a environ 12,000 habitants. Le centre commercial et la résidence des consuls européens est Larnaca, sur la côte méridionale. En 1841, le revenu de l'île s'élevait à 3,084,020 piastres. La population a beaucoup décliné sous l'administration turque. En 1571, quand les Vénitiens furent expulsés de l'île, le nombre des villages était de 860; en 1853, il était tombé à 610, dont 89 habités par des Turcs seulement, 6 par des Maronites, 515 par des Turcs et des Grecs mélangés.

— Le Dr G. Rohlf, dans une lettre adressée à un ami, exprime l'espoir de pouvoir partir pour l'Afrique dans le courant de l'année prochaine. Il ne se propose pas d'explorer le désert libyen, comme on l'a annoncé, mais il tâchera de suivre le Chari jusqu'à sa source et d'inspecter la contrée entre cette rivière, le Benue et l'Ogowai. Il a choisi Tripoli comme point de départ parce qu'il est familiarisé avec le nord de l'Afrique. Il a l'intention de traverser rapidement le Sahara par la route de Kufarah, et croit qu'une marche à travers le désert fortifiera la constitution de ses hommes. Il prendrait avec lui douze Européens et cent indigènes. Les dépenses de l'expédition sont évaluées à 175,000 francs, dont 60,000 environ seront, selon toute probabilité, couverts par l'Association allemande africaine. (*Athenæum*.)

— Le Dr Schlieman est sur le point de retourner à Athènes pour reprendre ses fouilles à Hissarlik ou à un autre endroit. (*Academy*.)

— M. Barthélemy-Charles Du Mortier, ministre d'Etat, membre de la Chambre des représentants, de l'Académie royale de Belgique, de la Commission royale d'histoire, président de la Société royale de botanique, décédé à Tournai, sa ville natale, le 9 juillet, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. M. Du Mortier s'était fait remarquer dès l'âge de vingt-quatre ans, par des ouvrages de botanique qui lui ont valu une grande réputation. Nous avons rappelé, il y a deux mois (voir l'*Athenæum* du 19 mai), à l'occasion de la manifestation faite en son honneur au Jardin botanique, les services qu'il a rendus à la science.

Jules Barni, décédé à l'âge de 60 ans, professeur de philosophie à Rouen. Emigra en Suisse après le coup d'Etat, fut nommé en 1861 professeur de philosophie et d'histoire à l'Académie de Genève et rentra dans son pays après la chute de l'Empire. J. Barni a publié: *Les Moralistes français au XVIII^e siècle, Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII^e siècle* (inachevé) Il a collaboré à la *Liberté de penser* (1848) et traduit une partie des ouvrages de Kant et de Fichte. — Fr.-L. Weigand, professeur à l'Université de Giessen, continuateur, avec R. Hildebrand, du *Dictionnaire allemand* de Grimm; auteur d'un excellent *Wörterbuch*, dont la 4^e édition a paru de 1873 à 1876. — François Bazin, compositeur de musique et professeur, mort à Paris, le 2 juillet, auteur des opéras: *Le Trompette de M. le Prince, Maître Patelin, le Voyage en Chine*, etc., et d'un *Traité d'harmonie* très-estimé en France. — L'amiral sir George Back, l'explorateur des terres arctiques, qui a publié deux relations de ses voyages de 1833 à 1835 et de 1836 à 1837. — Le professeur Joseph Henry, secrétaire directeur de la Smithsonian Institution, à Washington.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 1^{er} juillet. — La classe procède à l'élection des cinq membres de la commission de la *Biographie nationale*, pour un nouveau terme de six années, et renouvelle le mandat de MM. Gachard, Heremans, Juste, Le Roy et Wauters. MM. De Decker, Wauters et Faider, chargés de modifier les

termes de la question « Sur les institutions de charité en Belgique, » présentent la rédaction suivante, que la classe adopte : « On demande une étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique, au moyen âge, non compris les tentatives faites au xvi^e siècle pour combattre le paupérisme. » On adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au xi^e et au xiii^e siècles. Les auteurs des mémoires feront précéder leur travail d'une introduction traitant sommairement l'organisation de la charité dans les temps antérieurs. » La question d'économie politique, proposée par M. De Laveleye, sera discutée à la séance prochaine et complétera le programme de 1880. M. Ch. Potvin donne lecture d'une poésie : *Le xviii^e siècle*, dont voici un extrait :

(i) dix-huitième siècle, aux fécondes entrailles,
Temps de labours profonds et de riches semailles,
Qui fis germer le vrai dans les plaines du beau,
Qui vas des grandes lois du ciel aux droits de l'homme,
De Newton à Franklin, grands noms dignes de Rome,
Et de Voltaire à Mirabeau.

Tu nais, et l'écrivain veut élargir sa sphère :
L'art est fait ; le progrès maintenant doit se faire ;
La langue est bien trempée et l'arme va servir ;
Après la flamme antique, à la Grèce empruntée,
Ce sont nos droits, poète, éternel Prométhée,
Qu'aux nouveaux cieux il faut ravir.

De toute la science on fouillait le domaine ;
On élargissait Dieu dans la pensée humaine,
Les lettres devenaient un immense chantier,
Le prosaïte aiguillait la satire hardie
Pendant que Diderot, dans l'Encyclopédie,
Armait en guerre un monde entier.

Fontenelle peuplait la planète fertile,
Buffon à la nature empruntait son grand style,
Condorcet héritait du cœur de d'Aguesseau :
Armement des devoirs contre les tyrannies !
Pléiade d'écrivains où brillaient trois génies :
Montesquieu, Voltaire, Rousseau.

Repose dans la gloire avec tous tes grands hommes,
O siècle, honneur à toi !
Ils furent affranchis par la raison ; nous sommes
Libres devant la loi.
Ton dernier jour n'avait pas lui : déjà la France,
Que suit l'humanité,
Avait écrit le droit, mûri la tolérance,
Semé l'égalité.
Et c'est de ton giron, ô siècle philanthrope,
Qu'entrant dans l'action,
L'Amérique datait sa puberté, l'Europe
Sa rénovation.
Tu pus mourir heureux, ayant vu le Messie,
Moderne Siméon !
Et vous, fiers précurseurs de la démocratie,
Dormez au Panthéon.
Ou plutôt, levez-vous ! Voltaire, illustre apôtre,
Formera le faisceau,
D'une main s'avançant avec Montesquieu, l'autre
Dans la main de Rousseau
Venez tous voir votre œuvre : elle est dans notre his-
toire
Qui ne s'arrête pas. [toire
Maîtres, plus nous marchons, plus grandit votre
gloire,
A chacun de nos pas. [gloire,
Votre œuvre ! je la vois au sein de ma patrie,
Dans sa charte, un trésor !
Comme nous allons, tous, ô liberté chérie,
Fêter tes noces d'or !
Les peuples ont bravé toutes les catastrophes
Pour rompre leurs liens ;
O maîtres, vous étiez savants et philosophes,
Nous sommes citoyens.
Nous n'avons pas cueilli tout ce que l'on moissonne
En de libres guérets,
Mais déjà nous pouvons tresser une couronne
Faite de nos progrès.
Venez, venez compter, célèbres coryphées,
Nos succès de cent ans !
La France en réunit d'innombrables trophées
Dont vous serez contents.
Spectacle universel, digne de vos mémoires,
Et bien fait pour vos yeux :
Rentrez dans ce Paris qui conserve vos gloires
Dans un orgueil pieux ;

A peine est-il sorti d'une embûche profonde,
Calme, puissant et doux,
Les grandeurs de la paix, les merveilles du monde
S'y donnent rendez-vous ;
Le peuple, lentement rentré dans l'équilibre,
Y tient le gouvernail ;
Regardez ces palais, maîtres : la France libre
Célébre le travail.
Et peut-être, arrêtant sous des devoirs rigides
Un duel cyclopéen,
Un congrès va donner des essieux plus solides
Au char européen.
Nous marcherons plus loin encor sous vos bannières
Et dans nos chemins sûrs,
Nous vous emprunterons de meilleures lumières,
Des triomphes plus purs,
L'aube qui se levait en vous sur l'âme humaine
Fera place au grand jour,
Nos cultes n'auront plus d'asile pour la haine,
Ils seront tout amour,
La tolérance aura créé des peuples frères :
Plus de drapeaux jaloux !
Plus d'orgueils ennemis ! plus d'intérêts contraires !
Un but : le bien de tous !
Et l'on ne connaîtra, de patrie à patrie,
Parmi l'humanité,
Que les rivalités saintes d'art, d'industrie
Et de fraternité.

30 mai 1878.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 6 juillet. — La classe renouvelle le mandat de MM. de Koninck, Dewalque, Liagre, Morren et P.-J. Van Beneden, comme membres de la commission de la Biographie nationale pendant la nouvelle période sexennale (1878-1884). Il est donné lecture d'un rapport de M. Houzeau sur un travail du major Adan, intitulé : *Mémoires concernant les irrégularités du sphéroïde terrestre*. « M. Adan a soumis à l'Académie, — dit M. Houzeau, — trois mémoires qu'on peut considérer comme trois chapitres d'un travail d'ensemble sur une question difficile et controversée de géodésie. Les opérations géodésiques prises en elles mêmes ont atteint un haut degré de précision ; elles font connaître, par exemple, à quelques mètres près, les grandes dimensions d'un pays. Au moyen des bases mesurées, elles fournissent, par des déductions précises, les distances respectives de tous les points d'un réseau. Mais on en exige davantage. On veut en conclure de proche en proche les latitudes et les longitudes des sommets de tous les triangles. Or, pour transformer les distances linéaires en différence de latitude et de longitude, il faut faire une hypothèse sur la courbure des surfaces de niveau ou, si l'on préfère, sur les dimensions de l'ellipsoïde terrestre. Les latitudes et les longitudes géographiques sont fournies par l'observation des astres. Si l'on part d'une station déterminée astronomiquement, pour aboutir à une autre station astronomique, par l'intermédiaire d'une chaîne de triangles, les coordonnées géodésiques différeront en général au point d'arrivée des coordonnées astronomiques ou réelles, et cela d'autant plus que l'hypothèse faite sur les dimensions de l'ellipsoïde sera moins exacte. En observant au point d'arrivée, en y déterminant les vraies coordonnées géographiques, l'astronome corrigera non la distance métrique entre les points extrêmes, non la situation de ces points sur la carte dressée à une échelle donnée, mais la position des lignes qui, sur cette carte, marquent les degrés de longitude et de latitude. Il doit en être ainsi toutes les fois que l'hypothèse sur l'espacement de ces lignes, faite par le géodésien, n'est pas parfaitement d'accord avec la nature, c'est-à-dire lorsque l'ellipsoïde admis diffère de celui qui conviendrait réellement. Les différences entre les coordonnées astronomiques et les coordonnées géodésiques nous renseignent donc sur la figure du sphéroïde terrestre. Or, l'expérience a montré qu'en partant d'un ellipsoïde donné, les discordances ne sont pas partout les mêmes et qu'elles ne sont pas toujours régulières. D'où l'on croit pouvoir inférer non-seulement que la surface terrestre a, en différents pays, des ellipsoïdes osculateurs différents, mais même qu'on ne peut pas

regarder la surface du niveau, dans toute l'étendue d'une contrée, comme une surface régulièrement géométrique. Ce sont ces différences entre l'astronomie et la géodésie, et leur dépendance des irrégularités de la figure de la terre, qui font l'objet des considérations soumises à l'Académie par M. Adan... Il faut voir dans le travail de M. Adan un exposé général intéressant de la question des irrégularités du sphéroïde terrestre. Ce travail contient des remarques d'une certaine importance au point de vue du calcul des triangulations. » La classe décide que les trois chapitres seront insérés dans les mémoires in-8^o.

Une nouvelle communication de M. Saltel, intitulée : *Sur la classification algébrique des courbes gauches algébriques*, etc, sera insérée au Bulletin. Une décision semblable est prise à l'égard des travaux suivants : de MM. Spring et Durand, intitulé : *Sur la constitution des composés oxygénés de l'azote*; Nouvelle lettre de M. Th. du Moncel, avec réponse de MM. Navez, père et fils, concernant la *théorie du téléphone*. Au sujet de cette lettre et de la réponse qui y a été faite, M. Melsens met sous les yeux de ses confrères un microphone et un téléphone et répète les expériences principales citées dans le travail de MM. Navez.

La classe décide l'impression d'une addition présentée par M. C. Le Paige, chargé du cours d'analyse à l'Université de Liège, à son mémoire *sur quelques applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie*, mémoire qui doit paraître dans le recueil in-4^o, selon décision prise en séance du 2 mars. Elle vote l'impression au Bulletin d'une addition présentée par M. Folie à son rapport sur la note de M. Félix Sautreaux, *sur deux théorèmes de géométrie*.

M. Montigny donne lecture d'une note relative à *l'influence des aurores boréales sur la scintillation des étoiles, et de ses manifestations pendant les soirées du 5 avril 1870 et du 1^{er} juin 1878*. D'après M. Montigny, des observations faites en Ecosse, dès la fin du siècle dernier, par Ussher, et plus tard par Forbes et Necker de Saussure, ont montré que les aurores boréales rendent les étoiles singulièrement ondulantes dans le télescope, et qu'à l'égard des observations à l'œil nu, les étoiles fixes, même de première grandeur, ne scintillent guère à Edimbourg, si ce n'est lorsqu'il y a une aurore boréale. Précédemment, dans la soirée du 5 avril 1870, M. Montigny a eu occasion d'observer, à Bruxelles, un accroissement notable de l'intensité de la scintillation comparativement à la veille, pendant qu'à son insu, une aurore polaire empourrait de vives couleurs la région boréale dans une direction presque opposée à celle où il observait. Ainsi, l'intensité de la scintillation de la belle étoile Sirius, qui, la veille, le 4 avril, avait pour valeur absolue 35, à près de 80° de distance zénithale, augmenta à 98, le 5, le soir de l'aurore polaire, à la même distance zénithale. Mais le lendemain, cette intensité n'était plus que 75, aussi dans la même position de l'étoile. L'auteur a déjà fait connaître toutes les particularités de cette première observation, qui a confirmé, à l'aide de données numériques certaines, les remarques faites précédemment en Ecosse. Un accroissement semblable de la scintillation s'est manifesté tout récemment, pendant la soirée du 1^{er} juin dernier, où une aurore boréale, observée à Bruxelles par le personnel de l'Observatoire, a été signalée dans le *Bulletin météorologique* du lendemain. M. Montigny qui observe, chaque soir, la scintillation des étoiles en vue d'établir les rapports entre ce phénomène et l'état de l'atmosphère à Bruxelles, avait trouvé, le 31 mai, la veille de l'aurore, pour l'intensité relative de la scintillation, la valeur assez faible 58 par 32 étoiles. Le 1^{er} juin, le soir de l'aurore polaire, à la même heure que la veille, l'intensité de la scintillation s'éleva à 72 d'après l'observation de 33 étoiles, qui ont été sensiblement les mêmes que celles observées la veille, par un ciel également serein. Cet accroissement de la scintillation, équivalant au quart

de l'intensité de la veille, s'est manifesté dès le commencement des observations, et pour toutes les étoiles, mais particulièrement pour celles qui ont été observées à de grandes hauteurs au-dessus de l'horizon, ainsi que leurs intensités particulières, relatives aux deux soirées du 31 mai et du 1^{er} juin, le montrent d'une manière certaine. Ces deux faits indiquent, le premier, que cet accroissement est dû à une cause générale et non momentanée, et le second, que c'est particulièrement dans les régions supérieures de l'air qu'elle produit ses effets les plus marqués.

Après avoir exposé les résultats de ses observations, M. Montigny recherche, ainsi qu'il l'a déjà fait dans sa première notice en 1870, quelle peut être la cause de l'influence directe des aurores boréales sur la scintillation. Il rappelle à cet effet que, d'après les opinions de savants et d'observateurs, tels que Kaemtz, de Humboldt et surtout de W. Scoresby, capitaine-baleinier, qui a eu de fréquentes occasions d'observer des aurores boréales et les particularités qui les accompagnent dans les régions polaires, les apparitions de ce phénomène sont le plus souvent en rapport avec des troubles plus ou moins profonds dans l'état de l'atmosphère.

M. Melsens donne lecture d'une *Note sur les paratonnerres*, dans laquelle il cherche à démontrer que la pose des paratonnerres du système adopté pour l'hôtel de ville de Bruxelles, est d'un prix moins élevé que celle des paratonnerres anciens. Il présente quelques observations sur les instructions émanées de la commission spéciale chargée d'étudier l'établissement des paratonnerres sur les édifices de Paris; il pense qu'il y aurait opportunité à voir rédiger une nouvelle instruction par la commission permanente des paratonnerres de l'Académie de Paris, instruction plus complète, dit-il, que les précédentes, puisqu'elle peut tenir compte des observations et documents récents et faire disparaître certaines prescriptions douteuses. Il espère que la commission permanente des paratonnerres de l'Académie royale de Belgique ne tardera pas à se prononcer sur la question de savoir si, dans notre pays, son système de paratonnerres peut être adopté concurremment avec ceux qui sont recommandés par les diverses instructions françaises.

M. Malaise lit une note ayant pour objet de faire connaître qu'il vient de découvrir des *brachiopodes* du genre *Lingula* dans le cambrien du massif de *Stavelot*.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. *Séance du 1^{er} juillet.* — M. Edmond Pouillet communique une série de documents extraits des liasses de copies que le ministère de l'instruction publique de France a mises à la disposition du gouvernement belge pour la publication de la correspondance du cardinal de Granvelle. La plupart de ces documents se rattachent aux négociations de Philippe II et du gouvernement de Bruxelles avec l'empereur Maximilien pendant l'année 1567; un de leurs objets capitaux est la conduite du comte Louis de Nassau, qui, avec le bâtard de Hames, travaillait à s'assurer des troupes réunies au siège de Gotha, pour les mener aux Pays-Bas. D'autres concernent l'ambassade que les princes luthériens envoyèrent à la duchesse de Parme, au printemps de la même année, dans l'intérêt de leurs coreligionnaires. Il y en a un qui a pour objet la restitution de Calais, réclamée de la France par la reine Elisabeth, affaire qui ne fut pas sans influence sur l'attitude que la reine garda pendant quelque temps à l'égard de Philippe II. M. Piot donne lecture d'une notice sur plusieurs écrits historiques qui ont paru dans ces derniers temps en Allemagne, M. Léopold Devillers présente une notice sur la mort de Guillaume le Bon, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, et seigneur de Frise. «Après les Baudouin, dit M. Devillers, les comtes de Hainaut de la maison d'Avesnes ont acquis une belle place dans l'histoire. Guillaume 1^{er} surtout était doué des qualités les plus brillantes. Aussi remarquable par sa prudence que par sa générosité,

ce prince sut maîtriser l'ardeur de ses preux chevaliers, mettre la justice en honneur, être favorable aux populations des campagnes, tout en accordant aux villes de ses Etats des privilèges dans le but d'augmenter leur influence politique et de développer leur commerce et leur industrie. En un mot, son long règne (1304-1337) fut marqué par des institutions utiles. Aussi la mort du bon comte Guillaume causa-t-elle une grande émotion. » M. Devillers rapporte les circonstances de cette mort, arrivée à Valenciennes, le 7 juin 1337; il entre dans des détails sur les funérailles du prince, sur la tombe qui lui fut érigée, etc. Il donne ensuite un état des dépenses que les funérailles occasionnèrent; une liste de la répartition des sommes léguées par le comte défunt aux pauvres; son testament et le codicille qu'il y annexa.

La Commission a reçu de M. L. Galesloot, chef de section aux archives du royaume, une notice intitulée : *Revendication du duché de Brabant par l'empereur Sigismond* (1414-1437). Dans ce travail, M. Galesloot raconte les tentatives que fit Sigismond, ses négociations avec les ducs Antoine, Jean IV, Philippe 1^{er}, Philippe le Bon, ses démarches auprès des Etats, pour être mis en possession du duché de Brabant, tentatives qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée le 9 décembre 1437. Ce prince prétendait que le Brabant devait lui revenir, non-seulement parce qu'il était dévolu à l'Empire, les femmes n'y pouvant succéder, mais encore en vertu du droit d'hérédité, la duchesse Jeanne en ayant fait cession au duc Wenceslas, son époux. M. Galesloot a joint à sa notice un mémoire inédit, en quarante-sept articles, que Philippe le Bon fit rédiger contre les prétentions de l'empereur. Les documents communiqués par M. Pouillet, et les notices de MM. Piot, Devillers et Galesloot seront insérés au Bulletin.

SOCIÉTÉ DE NUMISMATIQUE. *Séance du 7 juillet.* — Le bureau de la Société se composera, pour l'exercice de 1879, de MM. R. Chalons, président; le conseiller Maus, vice-président; A. de Schodt, secrétaire; Ed. Vanden Broeck, trésorier, et Herry de Cocquéau, contrôleur. Les directeurs de la *Revue belge de numismatique* sont MM. Chalons, L. de Coster et Piqué.

S. A. R. le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha et MM. Dancoisne et Schlumberger sont nommés membres honoraires, M. de Roissart, membre effectif, et M. Cumont, correspondant rennicole.

M. Hooft van Iddekinge, secrétaire de la Commission des monuments, à La Haye, a étudié d'une façon originale et profonde les *sceattas*. L'année dernière, dans la réunion de mai, M. Hooft avait tenté de prouver que des deniers empreints d'une fleur à quatre pétales, remontant à l'époque mérovingienne et trouvés dans de petits dépôts des Pays-Bas, ont été frappés à Maestricht. La fleur de ces monnaies muettes est un symbole particulier à cette ville, ce que viennent confirmer des deniers de Pepin et de Charlemagne ainsi que des petits deniers brabançons du XIII^e siècle, et il ne faut pas chercher ailleurs l'origine des armes actuelles de Maestricht. M. Hooft est parti de là pour établir une nouvelle classification des monnaies d'un autre type, trouvées dans les mêmes dépôts et généralement attribuées aux Anglo-Saxons. Il prend des symboles de monnaies du XII^e et du XIII^e siècle, et il les rapproche des *sceattas*; il arrive ainsi à déterminer le lieu de provenance de ces dernières. Cette comparaison a induit M. Hooft à reconnaître parmi les prétendues *sceattas* de la Grande-Bretagne des monnaies frappées à Aire, Amiens, Arras, Saint-Omer, etc. Puis, confrontant les types des dépôts de la Néerlande avec le numéraire byzantin, il conclut que la date d'émission est de 650 à 750, que les Frisons avaient, au VII^e et au VIII^e siècle, des rapports directs et suivis avec le littoral franko-flamand; mais que le commerce des mêmes Frisons avec la Grande-Bretagne reste au moins problématique.

Ces nouvelles recherches, aux yeux de M. Hooft, ont ceci d'important, qu'elles créent une méthode de classification des monnaies muettes communément appelées : « *sceattas* anglo-saxonnes, » et partant qu'elles agrandissent l'horizon de la numismatique mérovingienne. Vient encore la constatation de ce fait historique, que les relations des Frisons avec les habitants de la Flandre et de l'Artois, au moyen âge, relations attestées par la grande quantité de monnaies flamandes trouvées en Frise, par les poids, les mesures, les noms même de quelques monnaies (*rieemsche*, *dobbele* et *halve rieemsche*, etc.) sont bien plus anciennes qu'on ne le croyait, et qu'on les pourrait reporter au delà des temps de Pépin et de Charlemagne.

M. Serrure examine la thèse qui vient d'être mise en avant, pour la combattre dans quelques unes de ses conclusions.

L'assemblée convie MM. Hooft et Serrure à ouvrir et développer le débat dans une prochaine livraison de la *Revue*.

M. Chalons poursuit l'étude, commencée par lui depuis quelques années, de vieux termes techniques de l'art monétaire, tels que le *piet* de la monnaie, etc.

M. Cam. Piqué fait l'histoire et l'iconographie de la *Furie Espagnole*, ou sac d'Anvers de 1576. Il fait passer, en même temps, sous les yeux de ses confrères un grand médaillon de bronze, repris sur la fonte, du module de 113 millimètres, représentant l'attaque et l'incendie de l'hôtel de ville. Il joint au médaillon une gravure inédite et sans nom d'auteur reproduisant également la scène du Grand Marché, raconte le rôle que firent alors le sieur de Champagny, frère de Granvelle, gouverneur de la place, et le comte Annibal d'Alta-Emps, colonel d'Allemands, tout en produisant, comme illustration du récit, les médailles de ces deux personnages.

M. Brichaut exhibe une collection fort curieuse de monnaies de porcelaine colorée, émises à Siam par les Chinois.

MM. le vicomte B. de Jonghe, L. Geelhand, J. Vander Auwera et Jacques Jeffroy, exhibent des monnaies rares ou inédites du moyen âge et du XVI^e siècle, des jetons des Pays-Bas et des médailles d'art de la Renaissance.

L'assemblée a pris en considération la proposition que lui a faite M. Ed. Vanden Broeck, trésorier de la Société, d'organiser à Bruxelles en 1880, une exposition nationale de numismatique et d'archéologie. Elle a institué une commission composée de MM. Mailliet, Geelhand et Piqué.

La réunion du 7 juillet a été d'autant plus nombreuse, que des membres de l'étranger avaient voulu témoigner en personne à M. Alph. Vanden Peereboom leurs sentiments d'estime et d'affectueuse confraternité, à l'occasion de la remise de sa médaille. Au milieu de la séance, M. Chalons s'est avancé vers son méritant confrère, et lui a présenté des exemplaires en or, en argent et en bronze de l'œuvre très-ressemblante et très-délicatement modelée de M. Léopold Wiener.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 31 mai.* — M. Renard montre à l'assemblée un microscope qu'il vient de faire construire par MM. Voigt et Hochgesang à Göttingen. Il indique les diverses modifications introduites récemment dans la construction des microscopes ordinaires pour les faire servir à des recherches plus précises en minéralogie ou en lithologie, et il résume les propriétés fondamentales des cristaux sur lesquelles on doit s'appuyer pour déterminer les espèces minérales à l'aide de l'appareil, qu'il décrit. A l'aide de ce microscope il est parvenu à individualiser nettement des enclaves dans les chistes ottrelitiques et à constater les phénomènes qui indiquent la présence de l'acide carbonique liquide. Nous n'étions point arrivés jusqu'à ce jour, dit-il, à établir à l'aide d'autres instruments ce fait pour aucune des roches belges que nous avons étudiées. M. Vanden Broeck offre, pour la collection de la

Société, une préparation de Polycistines provenant d'un sondage dans l'Océan Pacifique, à 5,300 mètres de profondeur. M. E. Guinard, de Montpellier, adresse une note sur la préparation des Diatomées. M. Vanden Broeck expose le procédé employé par lui pour la préparation de Polycistines dont il vient d'offrir un slide à la Société. Le même membre donne lecture d'un mémoire, avec planche, relatif à un nouveau système de slide pour le montage des préparations à sec. Ce travail sera imprimé dans les mémoires de la Société. M. Rutot donne lecture d'un rapport sur un important envoi de préparations fait par M. R. Lawley. Cet envoi se compose de 50 préparations de restes de poissons fossiles, des dépôts pliocènes de la Toscane. La majorité des espèces fossiles envoyées par M. Lawley, du pliocène de Toscane, se retrouvent dans la division des « sables moyens » de la série d'Anvers, que M. Vanden Broeck identifie avec le Coralline Crag des Anglais.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Séance du 5 mai.* — Il est donné avis à la Société que le Conseil d'administration de l'Université a accueilli très-favorablement sa demande tendant à obtenir une salle dépendant de cet établissement. En réponse à une lettre du Comité d'organisation de la fête en l'honneur de M. B. C. Dumortier, il est décidé qu'un diplôme de membre honoraire sera offert dès ce jour même au vénérable savant.

Séance du 2 juin. — Sur la proposition de M. Vanden Broeck, l'assemblée porte à l'ordre du jour de la réunion qui aura lieu le 7 juillet (assemblée générale annuelle), la question d'une Exposition malacologique coïncidant avec les Fêtes nationales de 1880. M. Lefèvre dépose un travail sur l'*Ovula gigantea*. Ce travail sera publié dans les Mémoires de la Société. M. Lefèvre annonce que M. Crocq vient de découvrir, dans le Bruxellien, des coquilles lithophages, probablement des Lithodomes, genre qu'il croit n'avoir pas encore été cité dans les listes des fossiles de ce système.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Mai. *Classe des sciences.* — Rapports de MM. Bizart, Malaise et Cornet sur le travail de M. Firket concernant les gîtes métallifères de la mine de Landenne-sur-Meuse; de MM. Cornet et Nyst sur le travail de M. Cotteau concernant les échinides du calcaire grossier de Mons; de MM. J. Plateau, Montigny et Duprez sur le travail de M. G. Van der Mensbrugge concernant l'énergie potentielle des surfaces liquides; de MM. Melsens, Brialmont et Van der Mensbrugge sur une lettre de M. du Moncel relative à la note de MM. Navez sur leur théorie du téléphone et sur les réponses de ces derniers, de M. Stas sur un travail de M. W. Spring concernant la non-existence de l'acide pentathionique. Sur les découvertes de reptiles fossiles gigantesques dans le charbonnage de Bernissart (C. J. Van Beneden). — Mémoire sur la non-existence de l'acide pentathionique (W. Spring). — Lettre relative à la théorie du téléphone (Th. du Moncel). — Réponse à cette lettre (MM. Navez). — Les gîtes métallifères de la mine de Landenne et la faille silurienne du Champ d'oiseaux (Ad. Firket). — *Classe des lettres.* Concours annuel. Conclusions des rapports. — Rapport de M. Thonissen sur le mémoire de M. Lubawsky concernant la statistique du droit civil. — *Séance générale des trois classes.* Rapport sur les travaux de la Commission de la Biographie nationale 1877-1878 (Edm. de Busscher). — Proposition de M. Mailly relative à la révision des statuts et règlements de l'Académie. — *Séance publique de la classe des lettres.* La Démocratie et l'économie politique (Em. de Laveleye). — Edouard III dans nos deux littératures (J. Stecher). — Résultats des concours et des élections. — *Classe des beaux-arts.* Appréciation du 4^e rapport semestriel du lauréat Lauwers.

REVUE CATHOLIQUE. 15 juillet. Hymnographie de l'Eglise grecque, suite (T.-J. Lamy). — La théocratie et le droit divin (J. Camauer). — Origine et développements de la langue française, suite (F. Van Ortruy). — Chronique religieuse de la Suisse (F. Carry). — L'administration civile des fondations. — Essai sur le catholicisme libéral et sur le serment constitutionnel, par Th. Abner. — Bibliographie.

REVUE DE BELGIQUE. Juillet. Alb. Callier. L'élec-

tion du 11 juin 1878. — Em. Leclercq. Alexandre Legrand, roman inédit. (*Dernière partie.*) — L. Vanderkindere La question sociale en Belgique au XIV^e siècle. — A. Trappeniers. Du pittoresque architectural dans les villes du moyen-âge et de l'époque moderne. — Eug. Van Bemmel. Chronique littéraire. — F.-J. De Bonne. Souvenirs historiques: Le comte de Narbonne.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, n^o 13. Les architectes néerlandais. — Stalles de Ste-Gertrude. — Ecole de France à Rome. — Exposition universelle. — Bibliothèque Firmin-Didot. — Chronique.

L'ABEILLE. Juillet. Création d'un ministère de l'Instruction publique. — Augmentation des traitements. — La Famille et l'École (J. Cardols). — Boileau-Despréaux et son Art poétique (J. Chot).

ANNALES D'OCULISTIQUE. Mai-juin. Poncet. De la rétinopathie palustre. — Parinaud. De la polyopie monoculaire dans l'hystérie et les affections du système nerveux. — Javal. Essai sur la physiologie de la lecture, suite. — Donders. La détermination numérique du pouvoir de distinguer les couleurs.

BELGIQUE JUDICIAIRE. XXXVI. N^o 49. Le professeur Michel Birnbaum (Alph. Rivier). — N^o 50. De la correctionnalisation des crimes. (G. Timmermans). — N^o 54. De l'autorité judiciaire dans les communes flamandes aux XII^e et XIII^e siècles (J. Lameere).

Bailly (Jules). Resurrectio. Poème d'Avril. Paris, Lemerre, fr. 0.50.

Belval (Th.). Comptes rendus des Travaux du Comité de salubrité publique de Saint-Josse-ten-Noode. Bruxelles, Manceaux, in-8^o, fr. 2.00.

Bormans (Th.). Code de procédure civile belge. Livre prélimin. Titre I. (Loi du 25 mars 1876). Supplément au Commentaire législatif et doctrinal. Bruxelles, Larcier, in-8, fr. 6.00.

Dejardin (Ch.). Étude sur la situation géographique, politique et militaire de la Belgique, 2^e éd. Brux., Guyot, in-8, fr. 2.50.

Discailles (Ern.). Adelson Castiau. Péruwelz, Delmée, in-8, fr. 1.00.

Du Belt (Jean). Le Crime de Tolumont. Liège, Vaillant-Carmanne, in-8.

Emery de Collomb (L.). Méthode d'équitation, 3^e éd. Brux., Office de Publicité, in-8, pl., fr. 5.00.

Genonceaux (L.). La Belgique physique, politique, industrielle et commerciale. Brux., Lebegue, in-8, fr. 3.50.

Géographie élémentaire de la Belgique. Nouv. éd. Mons, Manceaux, in-12, fr. 0.50.

Ghislain (Oscar). Illusions et réalités. Poésies. Brux., Office de Publicité, in-8, fr. 3.00.

Lefebvre (Le D^r). De quelques maladies morales de notre temps. Louvain, Peeters, in-16, fr. 0.50.

Lemonnier (Cam.). En Brabant. (Bibliothèque Gilon), in-8, fr. 0.60.

Lequarré (N.). Histoire du moyen âge à l'usage des athénées royales et des collèges. 2^e éd., fr. 3.00.

Notice sur les travaux de la Ligue de l'enseignement et l'École modèle. Brux., in-8, fr. 0.50.

Sel (H.). Proeve van historische mengelingen over 't land van Rumpst, 4^e livr. Louvain, Fonteyn, in-8^o, fr. 2.00.

Squalard (Ch.). Nouvelle méthode pour le tracé des plans des mines levés à l'aide de la boussole. Mons, Manceaux, in-8, fr. 2.00.

Journal des Savants. Juin. Caro. Publications nouvelles sur Montesquieu. — Barthélemy Saint-Hilaire. La Religion de Zoroastre. — E. Miller. Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. — E. Le Blant. Roma sotterranea cristiana.

Journal asiatique. Février mars. Des Origines du Zoroastrisme (C. De Harlez). — Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois (C. Imbault-Huart). — Incantation magique chaldéenne bilingue (Fr. Lenormant). — La Coupe phénicienne de Palestina (Ch. Clermont-Ganneau).

Revue historique. Juillet-août. V. Duruy. Septime Sévère. — A. Sorel. La Paix de Bâle, 1795 (*fin*). — S. Luce. Les Juifs sous Charles V le Sage. — Traditions populaires russes sur l'insurrection de Pougatcheff, publiées par A. Rambaud. — Bulletin historique (France, Allemagne, Danemark). Comptes rendus critiques, etc.

Revue philosophique. Juillet. G. Compayré. Origines de la psychologie évolutionniste: La Psychologie de Lamarck. — T. V. Charpentier. La Logique du hasard, d'après John Venn. — D. Nolen. Les nouvelles philosophies en Allemagne.

— Le sens musculaire, d'après G. H. Lewes. — Essais sur le Syllogisme. Les trois Figures (P. Tannery).

Deutsche Rundschau. Juillet. Das Verbrechen gegen den Kaiser. — Paul Heyse. Skizzen aus Neapel. — Gustav zu Putlitz. Eisen. Nouvelle. I. — Ernst Haeckel. Zellen und Seelenzellen. — K. Hillebrand. Die belletristische Bewegung unter dem Julikönigthum. — Die Lage im Orient. — Briefe der Familie Körner (1804-1824). Herausgegeben v. A. Weber. — Ed. Hanslick. Pariser Musikzustände während der Weltausstellung 1878. I. — Berliner Chronik. Politische Briefe. Literarische Rundschau.

Unsere Zeit. 1^{er} juillet. Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). I. — Wanderungen eines deuts hen Soldaten durch die Umgebungen von Paris. I. — Die Afrikaforschung der Gegenwart (F. von Hellwald). IV. — Ali-Suavi-Efendi. — Todtenschau. — Politische Revue. — 15 juillet. Der Orientalische Krieg in den Jahren 1876 bis 1878 (K. Jung) I. — Die Revue des deux Mondes und das Deutschthum (L. Tellenbach). III. — Die Kletterpflanzen (R. Schulz) II. — Die Salicylsäure in praktischer Anwendung (H. Schwarz). — Todtenschau.

Mittheilungen de Petermann. Die Vertheilung des Regens über Deutschland nach den Jahreszeiten (J. Van Beber). — Vorläufiger Bericht über die im Sommer 1876 ausgeführten Reisen (G. Radde). — Die Inseln Kauai, Niuhau, Kaula und Lehua (Leeward Inseln des Hawaii-Gruppe) (F. Birgham). — Hugo von Koppenfelds in West-Afrika. Afrikanische Entdeckungs-Expedition mit Elephanten. — Das Sibirische Nivellement und dessen Bedeutung für Höhenkunde und für Kenntniss des Luftdruckes (A. Wejckof). — Beiträge zur Geographie Victoria's (C.-E. Jung). — Geographischer Monatsbericht. Literatur.

Rivista Europea. 1^{er} juillet. Agrippina Minore. La madre di Nerone Imperatore (V. Casagrandi). — Lorenzo Canozio di Lendinara intarsiatore, pittore et stampatore del secolo xv (A. Malmignati). — Di una questione morale nell'esercito (Bianciardi). — Pio IX e Leone XIII. — Il socialismo e l'assassinio (H. von Treitschke). — Le avventure politiche di lord Beaconsfield. — In mezzo al mondo (K.-M. Stanju-covic).

The Academy. 6 juillet. Four unpublished Letters of J. Milton. — The international Exhibition. — Titian's portraits of the duchess Eleanora of Urbino. — 13 juillet. The Copyright Report. — Peking Letter. — Art treasures at Burlington House. — Art notes from Florence.

The Athenaeum. 6 juillet. Hebrew literature. — Dr Schweinfurth in the arabian desert of Egypt. — The international exhibition. — The excavations at Olympia. — 13 juillet. The Corpus inscriptionum italicarum.

SPINEUX et C^{ie}, éditeurs

RUE DE NAMUR, 2

Through the dark Continent

OR

The sources of the Nil
Around the great lakes of equatorial Africa
and down the Livingstone River
to the Atlantic Ocean

BY

HENRY M. STANLEY

In two volumes.

Maps and illustrations.

LES DEUX VOLUMES, 56 FRANCS.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

C. MUQUARDT

MERBZBACH ET FALK, ÉDITEURS,
Rue de la Régence, 45.

L'AMI DES FAMILLES

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant tous les dimanches.

Prix de l'abonnement pour la Belgique: un an, 15 francs; six mois, 8 francs.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N° 15 - 4 AOUT 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — J. STECHER. La Sottie en France, par Em. Picot. — Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain, par Alph. Rivier. — Ph. NIHOUL. L'agriculture belge, par Em. de Laveleye. Etude sur la petite culture des terres sablonneuses des Flandres belges, par Oswald de Kerchove de Denterghem. — Du droit de butin en général et spécialement du droit de prise maritime, par le Dr Bluntschli. — Les recès des diètes de la Hanse. — Revues. — A. HANNOT. Les essais de gravure héliographique faits au Dépôt de la guerre de Belgique. — Carte géologique de la Belgique. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

La Sottie en France, fragment d'un répertoire historique et bibliographique de l'ancien théâtre français, par Emile Picot. — Nogent-le-Rotrou, Imp. Daupley-Gouverneur (96 pp. in 8°.)

Cet extrait de la *Romania* (t. VII) forme un des chapitres les plus désirés de l'histoire de l'ancien théâtre français. Depuis longtemps on s'était aperçu de la nécessité d'établir une véritable distinction entre la farce et la sottie. Bien que l'on emploie souvent ces deux termes d'une façon arbitraire dès le quinzième siècle, il n'en est pas moins certain qu'ils doivent, historiquement, correspondre à deux genres de productions comiques. On paraît même assez d'accord aujourd'hui pour rattacher la farce au fabliau, tandis que la sottie dériverait de la parade ou danse folle du mardi-gras. Dans les Pays-Bas, par exemple, à Audenaerde et à Middelburg, les acteurs des Sociétés de Rhétorique ont longtemps porté le nom de *sprooksprekers*, c'est-à-dire diseurs de fabliaux. N'est ce pas à peu près la même affinité que rappelle La Fontaine quand il dit :

Le récit en farce en fut fait :
On l'appela le Pot au lait ?

De même qu'autrefois le récit de la légende d'un saint s'est insensiblement transformé en jeu de miracle (*miracle-play*), le conte joyeux, l'anecdote piquante a dû produire, sans qu'on y songeât trop, la farce proprement dite, la plus ancienne des comédies. Patelin, qui est le type, accuse nettement cette origine. Dans notre littérature néerlandaise les *sprook sprekers* du moyen âge ont une vivacité d'allures, une précision de langage, une netteté d'intrigue qu'on ne peut expliquer que par les qualités dominantes des contes populaires. Au seizième siècle encore, malgré l'invasion de l'allégorie, les *Esbatementen* de Cornelis Everaert de Bruges ont toute la vie, toute la réalité que réclame la comédie telle que nous l'aimons depuis Molière.

Quelle différence avec la sottie ! M. Picot

la montre tout d'abord très-ingénièrement par l'analogie de ces impromptus avec la *fatrasie* et le *coq-à-l'asne*. La pièce des *sots* du carnaval doit naturellement permettre le décousu, la fantaisie. Si dans la farce l'intrigue, l'esprit de suite, l'aboutissement, le dénouement se remarque de bonne heure, dans la sottie, au contraire, l'accessoire devient le principal, — c'est la danse, la cabriole ou bien la sottie chanson, comme on disait aux anciens *pays* de la Flandre wallonne et du Hainaut.

« A nos yeux, dit M. Picot, la sottie était une sorte de *parade*, récitée avant la représentation pour attirer les spectateurs; on ne saurait mieux la comparer qu'aux *boniments* de nos saltimbanques et de nos bateleurs modernes. » Tel est bien le cachet de la pièce que les *Enfants sans soucy* jouaient avant la moralité et la farce.

A ce point de vue, c'est un genre éminemment français et qui n'a peut-être pas exercé beaucoup d'influence sur d'autres théâtres. Si le nom a passé en flamand sous la forme de *sotternie*, ce n'a été que pour y désigner presque toujours une vraie farce réaliste, une anecdote représentée par quelques scènes de photographie populaire. Il est permis de conjecturer que cette confusion de noms a pu provenir de ce qu'en Belgique, en Angleterre et ailleurs, on avait depuis longtemps le radical *sot* pour tout ce qui concernait la joie et la plaisanterie.

M. Picot, discutant courtoisement l'hypothèse que j'ai émise au sujet de la *sotte factie* des concours de Rhétorique (1) me reproche de forcer les analogies. Au moins existent-elles. On me l'accorde complètement pour la plus curieuse des pièces que j'ai analysées : l'*Al'en-factie*, la sottie des Elfes ou Lutins.

« Mais, ajoute le savant critique, nous devons dire que presque toutes les *factien* contenues dans le recueil de Silvius sont des farces, ayant la forme d'une moralité facétieuse et non celle de la sottie. De plus, la *factie* terminait la représentation au lieu de la commencer. » Quant à ce dernier point, n'est-il pas probable que l'usage de faire de la sottie un « lever de rideau » est venu de l'organisation particulière des *Enfants sans soucy* ?

Le véritable objet de la discussion, l'élément décisif pour cette classification littéraire, c'est la présence ou l'absence de l'intrigue. Or, si l'on relit avec attention le recueil des *sotte factien* du grand concours d'Anvers, on devra reconnaître qu'aucune de ces pièces ne présente cette suite, cet enchaînement d'incidents qui ressemble plus ou moins à un agencement dramatique. On pourrait dire qu'il n'y a jamais qu'une situation invariable comme dans la parabase athénienne et la sottie française. Sans prétendre conclure trop de ces ressemblances, il est

(1) J. Stecher. *La Sottie française et la Sotternie flamande*. Bruxelles, 1877. (Extr. des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, XLIII, n° 4.)

essentiel, pour l'histoire du théâtre néerlandais, de constater la différence radicale qui existe entre les *sotte factien* et nos vraies farces (*kluchten*, *sotternien*) Il ne faut pas se laisser égarer par de fortuites similitudes de nom et de titre.

Au reste, le beau travail de M. Picot fournit déjà une série de rapprochements très-caractéristiques. Dans les vingt-six sotties qu'il analyse et qu'il échelonne de 1450 à 1571, nous trouvons plus d'une pièce analogue à celles du recueil de Silvius, l'imprimour anversois de 1502.

La « Farce joyeuse des Trois Galants » est une sottie normande du quinzième siècle. En voici le plan d'après M. Picot :

Les Galants veulent aveugler le *Monde* (un des cinq personnages de la pièce) et le mener paître. Ils mettent ce beau projet à exécution, dès que le *Monde* entre en scène, mais celui-ci se moque de leurs finesses; il a pour lui l'argent. C'est en vain que les Galants convoitent son accoutrement, son pourpoint, sa toque; ils ne les auront pas. *Ordre* (autre personnage) accourt au bruit de la dispute et ne peut réussir à concilier les parties. Il y a longtemps que le *Monde* le connaît, mais les Galants ne le connaissent pas; ils vivront donc sans *Ordre*, et le *Monde* ne leur donnera que « trois vins de nois » comme à des « sos radotés ».

Les *Menus propos*, du même pays et de la même époque, sont bien, comme l'indique l'auteur, le type de la sottie primitive. En effet, pas d'action dramatique, pas d'évolution logique; rien qu'une donnée, un manifeste de carnaval. Tout ce qu'il y a de plus contraire à la farce, où le plaisir naît de la succession motivée des scènes.

Sans sortir du quinzième siècle ni peut-être de la Normandie, nous trouvons encore la sottie (nommée *farce*) des Deux Galants qui courtisent Dame Santé. N'est-ce pas le même genre d'imagination que dans la *factie* de Lierre, représentant *Vrou Schaeeye* (dame La Ruine) entourée de galants qu'on appelle *Moyaert*, *Luytaert*, *Bottaert*, etc.? De l'abstraction, de l'allégorie, des apparences de personnages, débitant leurs tirades sans autrement bouger, si ce n'est quand, vers la fin, ils s'agitent en rond pour exécuter la *factiomnael liedeken*, la chanson de danse traditionnelle, le branle des sots du carnaval (1).

Dans le catalogue de M. Picot, le n° 18, *farce* (en réalité sottie) des bazochiens de Rouen en 1540, se termine par une de ces chansons :

En prenant congé de ce lieu
Une chanson pour dire à Dieu.

Dans les pièces flamandes, il est à remarquer que la ronde finale est toujours adressée au Prince. Comme au dix-septième siècle encore, on trouve en Flandre des *princes d'amour* parmi les dignitaires de la Rhétorique, il ne faut pas douter que cette chanson

(1) Littré cite d'Oresme au XIV^e siècle : « Faction ou opération de mélodies. »

des *factien* ne dérive comme la sottie française elle-même, des fameuses *sotties amoureuses* qui, dit M. Picot, se récitaient à Amiens dans des fêtes présidées par « un prince. »

Nous croyons avec Ducange que tous ces détails, qui reviennent pour ainsi dire réglementairement, se rattachent au Prince de Sottie (Princeps stultitiæ) qu'on rencontre presque au lendemain du Bas-Empire.

Ni les sotties françaises ni les *factien* flamandes (1) ne sont absolument obligées d'appeler leurs personnages des sots. Mais, à défaut du nom, ils en ont le caractère. Au concours d'Anvers, Herenthals a de joyeux vauriens qui portent des noms transparents; — Bruxelles ne prend que de grotesques abstractions; — Diest ne fait paraître qu'un sot, mais il se croit, il se sait en famille; — Léau, plus audacieuse, plus fantasque, imagine une ronde de vins personnifiés se trémoussant autour du dieu Bacchus; — enfin, les *Onghelcerde* de Lierre ont mis leur parade sur un chariot où montent tour à tour les maris qui veulent fuir leurs femmes. Dans cette dernière *factie*, encore plus que dans les autres, se prodiguaient les lazzis, les sauts, les culbutes. M. Picot a prouvé que c'était là un genre de plaisanterie inévitable dans les sotties. On avait même fini par croire que les sots devaient leur nom à cette obligation de sauter. C'était un des grands mérites d'un acteur célèbre du seizième siècle :

Cà, maître Jehan du Pont-Alais,
Un saut à la mode antique!

Nous en avons dit assez pour prouver l'importance de cette nouvelle étude du genre cultivé par Pierre Gringore. M. Picot, qui, tout récemment, révélait les relations de ce poète avec la comédie italienne (*P. G. et les comédiens italiens*, Paris, Damascène Morgand), a publié deux gravures curieuses pour l'histoire du costume comique. Le sac à coquillons ou chaperon à fol muni d'oreilles d'âne, le pourpoint découpé, les chausses collantes, les couleurs bariolées et la marotte se retrouvent dans toute la vieille Europe. C'est ce qui nous fait conclure avec M. Picot à la haute antiquité de ces jeux de sots, qui représentent probablement une des nombreuses *survivances* du Paganisme.

J. STECHER.

Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain, par Alphonse Rivier. Bruxelles, Mayolez, in-8°.

L'auteur du livre dont nous avons à rendre compte ici, jouit dans le monde juridique d'une notoriété exceptionnelle, due à la fois à un enseignement donné successivement aux Universités de Berlin, de Berne et de Bruxelles, à divers ouvrages de droit, et à de nombreux articles publiés dans des revues allemandes, suisses, françaises, hollandaises et belges. Le nouvel ouvrage qu'il livre aujourd'hui à la publicité ne peut manquer de consacrer à nouveau cette réputation, en faisant ressortir tout particulièrement les connaissances étendues, l'esprit scientifique et la méthode rigoureuse de l'auteur.

On sait par quelles puissantes considérations se justifie la place si importante que le droit romain occupe dans le programme d'études de toutes les écoles de droit, et cela même dans les pays où, comme en France et chez nous, le *Corpus juris romani* a cessé

(1) Cela n'est pas même toujours exigé pour les jeux du Mardi-Gras.

d'être loi de l'Etat : c'est d'abord qu'il constitue le plus magnifique monument de jurisprudence civile qui ait jamais été élevé, et que, malgré des imperfections inévitables, il n'en est pas moins un chef-d'œuvre de rédaction, de prévoyance, de logique et de justice; quiconque veut s'initier à la science du droit ne saurait donc s'abstenir de le prendre pour point de départ et pour base de ses études; de plus, nonobstant des différences souvent considérables, le droit romain est le fondement essentiel de presque toutes les législations modernes; les auteurs du Code Napoléon notamment en ont fait la base de leur œuvre; dès lors, comment bien comprendre la législation moderne, notre Code civil en particulier, si l'on ne remonte à sa source, aux lois dont il découle en grande partie? Il faut donc étudier le droit romain. Mais comment? Les raisons qui en exigent la connaissance chez le juriconsulte veulent qu'il soit étudié en lui-même, dans les sources, dans le texte original; c'est malheureusement ce qui n'a guère lieu; en Allemagne même, les professeurs se plaignent de ce que l'étude des textes soit presque entièrement négligée, et le mal est loin d'être moindre en Belgique. Il n'y a qu'un moyen de remédier à un état de choses aussi regrettable, c'est de mettre entre les mains des étudiants des chrestomathies où la parole soit laissée le plus possible aux Prudents eux-mêmes, c'est de recueillir à cette fin, dans les écrits des juriconsultes classiques et dans les livres de Justinien, des fragments qui, bien choisis et bien coordonnés, donnent un tableau fidèle et complet, quoique succinct, des institutions et des règles du droit romain; c'est la seule manière de faire pénétrer le jeune juriste dans l'esprit de ce droit et de le mettre à même d'acquiescer la science juridique en l'obligeant et l'habituant à travailler et à penser par lui-même. C'est ce que M. Rivier a entrepris de faire pour une matière spéciale, les successions à cause de mort, et on ne peut que le louer sans réserve tant au sujet de l'idée même qui a inspiré son travail qu'au sujet de la manière dont il l'a exécuté. Son livre, il l'annonce lui-même dans son avant-propos, n'est ni un ouvrage de polémique, ni un de ces commentaires immenses où tout est prévu; c'est un précis élémentaire, où la première place est accordée aux textes latins; ces textes, choisis d'une manière aussi heureuse que méthodique, révèlent une main expérimentée et un esprit maître de son sujet; si d'ailleurs l'auteur ne polémise pas, s'il n'expose pas la matière dans tous ses détails, toujours est-il qu'il la fait connaître dans ses traits importants, et l'élève qui le prendra pour guide ne peut manquer, sous sa direction, d'acquiescer le véritable sens juridique. Ne perdant pas de vue qu'il écrit surtout pour des étudiants, M. Rivier a eu soin de faire toujours précéder le texte latin de quelques courtes explications qui le résument nettement et en empêchent une interprétation erronée souvent à craindre de la part de débutants dans la science du droit. Nous appellerons aussi l'attention du lecteur sur l'exactitude et la fidélité parfaites avec lesquelles sont reproduits les textes; y a-t-il là un mérite particulier de nature à devoir être relevé? Oui, car nous pourrions citer tel ouvrage de droit romain dont l'auteur a cru pouvoir retrancher du texte original les passages ou membres de phrases qu'il ne jugeait pas nécessaires à l'intelligence du sujet traité par lui. M. Rivier s'est bien gardé de procéder d'une manière aussi peu scientifique; il a, au contraire, préféré pousser le scrupule

dans cet ordre d'idées jusqu'à reproduire *in extenso* des constitutions qui sont loin de pouvoir être proposées comme modèles; nous approuvons pleinement ce respect absolu du texte; une méthode vraiment scientifique doit être rigoureuse, et la rigueur ici n'admet aucun tempérament, parce que tout tempérament ne peut que conduire à l'arbitraire.

Nous avons dit plus haut que la seconde raison qui justifiait la place octroyée au droit romain dans les études juridiques consistait dans les emprunts considérables qui lui ont été faits par les législateurs modernes. Cette raison trouve son application à la matière des successions à cause de mort; comme le dit M. Rivier dans le préambule de son ouvrage, les principes qui ont régi les successions à cause de mort dans le monde romain les régissent encore ou de nouveau, avec des modifications parfois très-radicales, dans la plupart des pays de civilisation européenne. Des notes nombreuses dont l'auteur a enrichi son livre et auxquelles nous ne pouvons que renvoyer purement et simplement, montrent dans quelle mesure il faut admettre la thèse qu'il formule ainsi, et quels sont notamment les principes et les règles du droit de succession que notre Code a empruntés à la législation romaine. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à M. Rivier qu'à la différence de bien des romanistes, il ne méconnaît nullement la part qui revient au droit coutumier dans les dispositions de notre Code; les notes de son livre en font foi, et il s'est nettement exprimé à cet égard dans d'autres écrits (1). Nous tenons à constater ce point, parce qu'à raison de la thèse qu'il soutient dans le présent ouvrage et que nous venons de mentionner, il pourrait fort injustement se voir faire le reproche d'exclusivisme ou de romanisme exagéré.

L'espace restreint dont nous disposons ici ne nous permet pas d'insister longuement sur les mérites que nous venons de relever dans l'ouvrage de M. Rivier, non plus que sur d'autres que nous pourrions encore signaler. Nous nous bornerons à faire remarquer qu'au commencement du volume figure une liste d'ouvrages généraux, français et allemands, publiés depuis un peu plus d'un demi-siècle, et exposant, soit l'ensemble du droit romain, soit du moins l'ensemble du droit des successions, que, dans le cours du volume, en tête de chaque paragraphe, M. Rivier donne un choix d'auteurs qui ont traité de la question exposée dans le paragraphe et indique les endroits de leurs ouvrages où ils en ont traité, enfin que le livre se termine par une table alphabétique des matières dressée avec beaucoup de soin; toutes ces indications sont des plus utiles pour celui qui voudrait approfondir la matière ou qui aurait à faire des recherches sur un point spécial.

L'ouvrage de M. Rivier paraît après beaucoup d'autres sur la même matière, et cependant il ne fait double emploi avec aucun d'eux, par la raison que les uns ne sont pas destinés à l'enseignement, que les autres sont restés inachevés, que d'autres encore ne traitent que de points spéciaux, par la raison surtout qu'aucun d'eux ne renferme un exposé aussi complet de la matière sous une forme aussi succincte, qu'aucun n'offre une collec-

(1) Voir le discours prononcé le 12 octobre 1874 par M. Rivier, comme recteur de l'Université de Bruxelles — Voir aussi : Les successions à cause de mort en Suisse, dans la *Revue de droit international et de législation comparée*, année 1877, pages 239 et 331.

tion de textes à la fois choisis d'une manière aussi heureuse, reproduits avec autant de fidélité, et classés d'après un ordre aussi méthodique, qu'aucun enfin ne présente réunis autant de renseignements sur les changements principaux qu'ont subis diverses institutions romaines, soit dans le droit romain actuel ou droit civil commun de l'Europe centrale, soit dans le Code Napoléon, dans le Code général de Prusse, dans le Code civil autrichien et dans quelques législations moins importantes. A ces différents titres on peut dire que l'ouvrage de M. Rivier répond à toutes les conditions de la science la plus exigeante, qu'il réunit les qualités multiples requises d'un livre destiné avant tout à l'enseignement, et qu'il comble une lacune véritable de la littérature juridique : ces mérites divers assurent son succès, et ce succès est hautement à désirer dans l'intérêt de l'étude et de la science du droit en Belgique.

E. V. D. R.

Congrès agricole international de Paris, 1878. L'agriculture belge. Rapport présenté au nom des Sociétés agricoles de Belgique et sous les auspices du gouvernement, par Emile de Laveleye. Bruxelles, Muquardt, in-8°. — *Etude sur la petite culture des terres sablonneuses des Flandres belges*, par Oswald de Kerchove de Denterghem. Gand, Todt, in-12.

Les nations sont femmes. Elles ont toute la coquetterie du sexe. Quand elles doivent paraître dans de grandes assemblées, c'est à qui éclipsera ses rivales. Les cinq parties du monde sont rançonnées avant que ces beautés diverses n'affrontent les feux de mille lustres éclatants. La fête commencée, c'est à qui exaltera les grâces et les charmes de celles qui de plus près nous touchent. Nos proches triomphent, à nos yeux, en dépit de l'envie, et les éloges qu'à d'autres nous voyons prodiguer, partent d'une basse adulation, ou d'un esprit prévenu. C'est ainsi qu'à mon sens, les choses se passent dans les Expositions universelles. Ceux de nos compatriotes qui décrivent les merveilles de notre industrie, de notre agriculture, les conceptions de nos artistes, échappent difficilement à la contagion de la louange. Aussi, avant de jeter les yeux sur le Tableau de l'Agriculture belge, de M. Emile de Laveleye, ai-je pensé que l'éminent professeur n'a pas dû être en reste de galanterie auprès de la féconde Cérés. Est-ce à tort ou à raison? Nous l'allons voir.

L'auteur nous fait d'abord une agréable description de la demeure de nos campagnards :

Tacite avait remarqué que les Germains, au lieu de grouper leurs demeures, comme le faisaient les Latins, les dispersaient dans les campagnes. « Ils vivent séparés, dit-il, et ne souffrent point de demeures contiguës. Leurs villages ne sont pas, comme les nôtres, formés de maisons qui se joignent et se tiennent; chacun entoure la sienne d'un espace libre. » Ce tableau, poursuit M. de Laveleye, est encore vrai de nos jours, tant les instincts mystérieux de la race ont persisté à travers les siècles chez une population rurale qui, mieux peut-être qu'aucune autre, a conservé les usages et la langue de ses ancêtres; une haie de buis, de houx ou d'aubépine entoure le verger, où matin et soir les vaches viennent paître l'herbe égale et fine. Cet enclos est l'espace libre dont parle Tacite, l'ancienne terre salique que la loi franque nous représente flanquée d'arbres et défendue par une haie, le domaine que l'homme libre possédait en propre au milieu des terres communes.

La maison du fermier qui a remplacé la hutte ménapienne, est bâtie en briques et peinte avec soin, en blanc ou en couleur claire, avec des contre-

vents vert foncé. Le toit est couvert de tuiles et parfois encore de chaume. En haut de ce toit fleurit une longue ligne de jubarbes (fleurs du tonnerre) dont les racines retiennent l'argile qui couvre le faite pour empêcher les infiltrations à travers la feuille arrondie. Un petit sentier, souvent pavé en briques, conduit à une grille en bois, qui ne manque pas d'élégance; quelques plantes d'agrément, des hortensias, des giroflées, des dahlias égaient le devant de l'habitation, et sur les rideaux blancs, qui garnissent les fenêtres, se détachent les teintes vives des fleurs que les belles expositions de Gand mettent tour à tour à la mode. Partout règne une minutieuse propreté. Des meubles anciens, le bahut, l'horloge dans sa caisse de chêne, les assiettes à fleurs peintes rangées sur le manteau de la vaste cheminée ou sur un dressoir, la table en bois blanc, tout est parfaitement entretenu, aussi bien dans la pauvre demeure de l'ouvrier rural, que dans la ferme du paysan aisé. Le fer de la baratte et les ustensiles de cuivre reluisent au soleil, et les murs sont blanchis à la chaux une fois l'an, à l'époque de la *hermesse*.

Dans la région hesbayenne les fermes n'ont pas ce charme de l'idylle, cette coquetterie rustique que donnent aux habitations rurales des Flandres leurs pelouses vertes et leurs haies, où fleurissent l'aubépine et le chevreuille: ce sont d'énormes bâtiments en briques, couverts d'ardoises, élevés autour d'une vaste cour, qu'ils enferment de toutes parts. Les fenêtres qui s'ouvrent en dehors sont rares et protégées par des barreaux de fer; une porte solide clôt l'unique entrée. Tout semble disposé pour repousser une attaque, et l'on croirait voir une petite forteresse plutôt que la demeure d'un cultivateur. Les fermes d'Hougoumont, de Papelotte et de la Haie-Sainte, si rudement disputées par les Anglais et les Français, sur le champ de bataille de Waterloo, donnent l'idée de la résistance qu'elles peuvent offrir. La solidité de ces hautes granges en pierres de taille, de ces étables voûtées, de ces murs d'enceinte, rappellent l'époque déjà lointaine où le pays était exposé aux coups de main des maraudeurs...

Ce tableau, présenté avec art, est le plus alléchant du monde. A l'arrière plan, la hutte ménapienne, placée en repoussoir; puis cette charmante habitation ceinte d'une verte prairie, d'un bocage d'arbres fruitiers, entourée de ces fleurs merveilleuses qui ont donné à Gand une renommée européenne. De l'autre côté, la ferme wallonne, vieux manoir féodal, flanqué de tours, avec sa grand'porte surmontée d'un colombier aristocratique, et ses murs capables de braver l'effort de l'artillerie. M. de Laveleye est un maître peintre. Le livre qu'il nous présente sous ce titre repoussant de : Rapport, est, par le fait, un joli petit poème, en prose, peuplé de tableaux charmants. Si, comme il n'en faut pas douter, les étrangers ont parcouru et médité ce travail, qui abonde en renseignements utiles et en données scientifiques, ils se seront écriés à l'envi : « Sont-ils heureux, ces bons Belges ! Brave petit peuple ! Et comme ils ont progressé depuis les Ménapiens ! »

Quoi de plus séduisant, par exemple, que l'existence sur les collines herbageuses du pays de Herve? Comme la description qu'en fait notre auteur est à la fois scientifique, précise, exacte, pittoresque :

Quoique cette région ne s'élève pas à plus de 332 mètres au-dessus du niveau de la mer, le sol est complètement consacré aux pâturages, comme dans les montagnes de la Suisse. La composition du terrain se prête admirablement à la production de l'herbe. Il est formé d'un limon très-tenace, d'une culture difficile, mais qui, retenant l'humidité, entretient en tout temps la croissance de l'herbe, que favorise aussi la présence des éléments crétaqués. La craie affleure en certains endroits, ailleurs, mêlée à l'argile, elles constitue ce que les habitants appellent *châlon* : on y rencontre fréquemment des cailloux de silex, provenant des strates du terrain crétaqué. On les emploie comme gravier pour les routes. On y voit de toutes parts une suite de mamelons arrondis, complètement revêtus d'une herbe fine, égale, d'un vert admirable et parfaite-

ment uniforme. Pas un champ labouré, pas un sillon n'interrompt le tapis de velours qui s'étend partout. Tout le pays est un verger continu, où paissent de magnifiques vaches au pelage bigarré. L'économie rurale ne connaît ici que les opérations les plus simples de la vie pastorale. Cueillir les fruits quand le soleil les a mûris sur l'arbre, traire les vaches quand leur pis est gonflé de lait, nettoyer les herbages, couper le foin, voilà toutes les occupations du fermier.

M. de Laveleye, comme notre débat le faisait pressentir, s'est montré d'une galanterie extrême pour notre Cérés. Il nous la montre fécondant les déserts, peuplant les sables arides, purifiant de son souffle embaumé la mortelle atmosphère des marais, disputant son empire à la mer, et la refoulant sur d'autres rivages, transformant un sol ingrat, rebelle, sous un climat affreux, en un véritable jardin des Hespérides.

A coup sûr, ces éloges sont mérités; et il est vrai de dire que sur toute la surface du globe, nulle part la terre n'a fait aussi peu pour l'homme, et nulle part l'homme n'a tant fait pour l'embellir, et n'y a aussi complètement réussi que dans notre Belgique. En nous montrant ce passé glorieux, l'auteur ne dissimule aucune des lacunes du présent. Il nous convie à de nouveaux efforts. Quoiqu'il ait fait une grande part à l'éloge, il ne cache rien des défauts de notre organisation. Étant donnée la destination de son ouvrage, on aurait pu craindre qu'elle ne fût quelque peu entachée d'adulation. Après mûr examen, l'on est contraint de reconnaître qu'elle est de tous points équitable. On ne peut pas s'en prendre à lui si la matière est plus riche pour la louange que pour la critique. C'est à la merveilleuse application de nos agriculteurs et à leur intelligence qu'il faut s'en prendre, si la terre

Sous leurs pas se revêt des plus vives couleurs.
Et se pare du doux éclat des fleurs.

Cette appréciation vous paraît-elle entachée de partialité? Jetez un coup d'œil sur la carte annexée à l'ouvrage de M. de Laveleye. Qu'y voyez-vous? Voici une zone considérable s'étendant d'Ypres à Hasselt, teinte de jaune. C'est la région sablonneuse des Flandres, des Dunes et de la Campine. Sol aride. Ça et là quelques taches vertes, la région des Polders, qui ressemble à une oasis au milieu des sables du Désert. A l'autre extrémité, de Thuin à Namur, Huy et Verriers, en longueur, et jusqu'à la frontière française en profondeur : calcaire luxembourgeois. Sol aride. Partout, cependant, nous rencontrons des moissons dorées, de verts pâturages, des bocages d'arbres fruitiers. La terre la plus ingrate, celle des Flandres, porte les moissons les plus florissantes, encore qu'elle ne chôme jamais. La dernière récolte est encore sur le champ, que déjà la charrue trace son sillon, et à peine enlevée, que de nouvelles semences germent dans ces guérets féconds qui ne connaissent ni trêve ni repos, et produisent sans relâche, car l'homme leur rend avec usure les tributs qu'il leur a réclamés.

Entre ces deux zones, redevables de toutes leurs richesses à l'industrie et de peu de chose à la nature, s'étendent les terres sablo-limoneuses, moins avares de leurs dons et moins avides de soins, ainsi que les terres limoneuses dont la superficie est fort limitée. Mais si la terre exige ici moins d'aliments, la résistance du sol et le climat multiplient les obstacles. Il pleut de deux jours l'un. La saison est impérieuse, et, comme Shylock, ne tolère aucun délai. Le soc donc, fendait une terre humide, retourne d'immenses pâtés. Arrive

le vent et l'ardeur du soleil, les voilà séchés jusqu'à consistance pierreuse. Au milieu de ces amas de mottes durcies, se brisent les dents de la herse. Le rouleau y passe avec le même effet qu'il ferait sur les galets de la Lesse. Les équipages suent, soufflent, sont rendus, avant d'avoir désagrégé, fort imparfaitement, ces blocs tenaces, et, souvent, faut-il attendre que les éléments détruisent, à la longue, leur mauvaise besogne. Parfois s'écoulent deux années avant que ne disparaissent les traces de la collaboration malfaisante d'une pluie et d'un soleil intempêtifs. Je ne sais si l'auteur a pris en suffisante considération ces circonstances adverses. Dans la comparaison que l'on fait du capital engagé, par hectare, dans les Flandres et les provinces wallonnes, il est équitable de les mettre en ligne, comme aussi les ondulations du terrain.

D'après M. Oswald de Kerchove la force motrice, pour un hectare de terre sablonneuse, correspond à fr. 62.50. Dans la région hesbayenne, à 118. Il faut donc ici une force double. Un fermier wallon, cultivant cent hectares, immobilise donc, dès son entrée, 5,550 francs, qui restent disponibles aux mains du flamand. En un mot nous sommes en présence de deux industriels, se livrant à une fabrication identique; pour une égale production, le wallon emploie une force motrice presque double de celle qui est nécessaire au flamand. La consommation de ce moteur correspond à 91 francs dans les Flandres, à 131 francs dans nos provinces, par hectare. Poursuivons la comparaison : le flamand a une machine qui use un tiers moins de combustible et fournit le même effet utile. Nos comptes seront tôt faits. Donnez-moi, en pays wallon, cent hectares configurés à la flamande et de même consistance, je dépense 5,550 francs de moins en achat de chevaux, et j'économise 40 francs de nourriture par hectare et par an, soit 4,000 francs. J'applique en amendements ces 5,550 francs dès la première année. Que vaudront-ils la neuvième? Le double, au bas mot, à coup sûr. Les 4,000 francs que mangent mes chevaux, je les transforme en laitages, en beurre, en viande. A la fin de mon bail je me trouverais nanti de cinquante à soixante mille francs. Que sont-ils devenus? La force motrice qui les a dévorés est usée, tandis que le flamand a fait fructifier ce capital comme Perrette, avant l'accident. Veaux, vaches, cochons, couvées se sont multipliés. Il les a dans ses étables, tandis que dans mon écurie cette valeur est représentée par une vingtaine de chevaux, valant dix billets de mille francs, au plus.

M. de Laveleye évalue à 1,000 francs, et M. O. de Kerchove à 1,200 le capital-hectare du fermier flamand, à 400 francs celui du wallon. Ajoutez à ce dernier les 5 à 6,000 francs dont il est parlé, l'équilibre se fait. Joignez-y les plus-values annuelles, il est complet.

Mais, bornons ces considérations. Aussi bien est-il temps. La lecture de vingt pages de M. de Laveleye a provoqué ce flux de réflexions. C'est là un mérite rare, rare surtout aujourd'hui, et qui atteste une œuvre vivante et féconde. A notre sens, elle l'est à ce point que nous devons nous interdire de jeter un coup d'œil sur l'intitulé d'un nouveau chapitre, pour ne pas courir le risque de faire un volume sur ce sujet tant débattu et non moins controversé de l'agriculture. L'œuvre de M. de Laveleye s'impose à l'attention du monde agricole, du monde de l'enseignement, des économistes, et j'ajouterai des hommes d'Etat.

PH. NIHOUL.

Du droit de butin en général et spécialement du droit de prise maritime, par le Dr Bluntschli. — Cette brochure du célèbre publiciste allemand contient un examen approfondi d'une des questions de droit international qui ont été le plus vivement discutées dans ces dernières années. Nous en signalerons les points les plus importants d'après la traduction libre que vient d'en donner la *Revue de droit international* (t. IX, n° 4, t. X, n° 1). La suppression du prétendu droit de butin et le respect de la propriété privée des sujets de l'Etat ennemi a fait faire un progrès considérable au droit des gens; mais ce progrès n'a été réalisé que pour la guerre sur terre, les Anglais continuant à soutenir la nécessité du butin sur mer. Ainsi d'un côté le butin et le pillage sont interdits; de l'autre ils sont légitimes. Il y a là une contradiction flagrante. M. Bluntschli est persuadé, et avec raison, que la logique des événements doit forcément amener à reconnaître l'inviolabilité de la propriété privée sur mer comme elle est déjà reconnue sur terre. L'obstacle principal, qui consiste dans la résistance de l'Angleterre, disparaîtra quand cette puissance aura fait l'expérience que sa richesse et son commerce sont sérieusement exposés par le maintien de l'ancienne règle. La conclusion du travail de M. Bluntschli résume très-clairement l'état actuel de la question :

L'histoire nous montre les effets cruels de la guerre, se tempérant à mesure que progresse la civilisation. Sur terre, nous voyons succéder à la guerre d'extermination, la guerre de pillage, puis la guerre de conquête. A l'égard des personnes, après avoir tué les prisonniers, on se borne à les réduire en esclavage, jusqu'à ce que, par une série de nouveaux progrès, on arrive à proclamer l'obligation de respecter l'habitant paisible et le soldat ennemi, vaincu et désarmé. A l'égard des choses, la notion du butin se réduit peu à peu aux objets mobiliers, et, après avoir compris la généralité de ceux-ci, elle se borne aux armes prises dans le combat. Sur mer, le droit illimité de capturer les vaisseaux de commerce ennemis et leur cargaison est maintenu, et la guerre conserve un caractère spoliateur. Mais insensiblement des idées plus humaines se font jour, la course privée est abolie. Quelques Etats renoncent absolument à capturer la propriété privée ennemie. Enfin, en Angleterre même, les défenseurs de l'ancienne coutume ont modifié leur système d'argumentation. Ils abandonnent l'idée de lucre, sur laquelle repose le butin proprement dit, pour se borner à invoquer la nécessité politique et militaire, nécessité à laquelle il y a lieu, en effet, d'avoir égard, comme on y a égard dans les guerres continentales.

Aucune raison ne justifie en principe une distinction entre la guerre terrestre et la guerre maritime, au point de vue du respect de la propriété privée. La règle qui gouverne toute espèce de guerres, c'est que la lutte se poursuit entre Etats et non entre particuliers, que ses résultats concernent le droit public, et qu'ils ne frappent les droits privés que par l'intermédiaire de la puissance souveraine dont ils relèvent, que par conséquent la propriété privée a droit au même respect sur mer que sur terre.

La raison militaire que les vaisseaux de commerce peuvent servir à renforcer la flotte de guerre ou à transporter des troupes etc. et qu'un belligérant a tout à la fois intérêt à en priver l'ennemi et à s'en servir lui-même, ne justifie pas la capture, mais seulement une saisie temporaire avec réserve de restitution et d'indemnité.

Comme on vient de le voir, c'est l'opposition de l'Angleterre qui empêche que les mêmes règles ne soient universellement adoptées pour les guerres terrestres et les guerres maritimes. Les objections des publicistes anglais sont résumées dans une notice que l'*Academy* vient précisément de consacrer au travail de M. Bluntschli, notice écrite évidemment par un homme compétent et qui mérite l'attention. Voici l'argumentation du journal anglais :

« Le Dr Bluntschli admet que la guerre doit être

regardée comme une lutte entre gouvernements, non entre nations, et que la propriété privée, en tant que distincte de la propriété publique des Etats, doit être exempte de capture sur mer, tout comme elle l'est sur terre. Le dernier fait, bien que souvent admis en théorie par des publicistes modernes, a été démenti dans la pratique par l'effrayante réalité des cruautés qui ont terni la croisade de la Russie contre le Croissant. On dira que les atrocités de la récente guerre se sont produites *invito Marte*, mais enfin on calcule que 500,000 êtres humains environ ont péri, pour ainsi dire, sur la route des armées, que leurs maisons ont été dévastées, tandis que, suivant la théorie moderne relative aux belligérants, ils n'avaient rien à voir avec la guerre. Nous craignons donc qu'on ne puisse accepter comme un fait que la guerre sur terre épargne la propriété privée, pas plus qu'elle n'épargne la vie elle-même. Le Dr Bluntschli est forcé d'admettre que la question militaire, dans le cas d'un Etat insulaire, peut justifier la capture de vaisseaux marchands ennemis pour empêcher une invasion, et c'est ce que nous regardons comme le nœud gordien dans la question de la guerre maritime, qu'aucune subtilité juridique ne peut éluder. Il ne s'agit pas simplement ici d'un intérêt anglais ni même d'une question européenne : comment le Japon se défendra-t-il contre une grande puissance continentale asiatique comme la Chine, de même la Grande-Bretagne contre une grande puissance continentale européenne comme la France ou l'Allemagne, à moins qu'elle ne puisse légitimement prévenir une invasion en capturant les vaisseaux marchands et les hommes de l'ennemi, de façon à le priver des moyens d'attaque qu'il met en mouvement? Le Dr Bluntschli ne ferme pas les yeux sur cette difficulté pratique; il propose que, dans ce cas, une puissance belligérante se contente de séquestrer les vaisseaux de l'ennemi et leurs cargaisons durant la guerre et ne les confisque pas comme prise. »

L'*Academy* admet que la question, posée en ces termes, est susceptible de discussion, et elle engage les juristes de l'ancienne école à rompre une lance avec M. Bluntschli sur ce nouveau terrain. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la valeur des arguments opposés à la théorie de la nouvelle école; mais on peut au moins faire remarquer que l'objection tirée des cruautés et des dévastations commises même dans les guerres récentes, a été réfutée si souvent qu'on s'étonne de la voir reproduite encore aujourd'hui.

Hanserecesse von 1431-1476. Bearbeitet von Goswin Frhr. von der Ropp. Band. II, Leipzig, Duncker u. Humblot, in-4°. — Ce recueil, publié par la Société d'histoire de la Hanse, fait suite à celui qu'édite la Commission historique de l'Académie des sciences de Munich sous le titre de : *Die Recesse und andere Akten der Hansetage von 1256-1430* et dont nous avons parlé dans le n° 2 de l'*Athenæum*. Les deux parties, dont l'ensemble embrasse une période de plus de deux siècles, offrent un intérêt capital au point de vue de l'histoire du commerce dans le Nord et l'Ouest de l'Europe au moyen âge, et la place importante que la Flandre y occupe recommande particulièrement l'une et l'autre à l'attention de nos historiens. Le tome II des *Hanserecesse*, qui vient de paraître, comprend les années 1436-1443.

REVUES.

REVUE DE BELGIQUE. La dernière livraison de la *Revue de Belgique* renferme un remarquable article de M. Léon Vander Kindere sur la *question sociale au XIV^e siècle parmi les artisans flamands*. L'auteur examine d'une façon approfondie la situation sociale et politique des artisans flamands pendant le moyen âge; il en montre le bon et le mauvais côté, et jette une vive lumière sur les causes de ce grand mouvement qui tendit à faire succéder, dans nos communes, la prépondérance de la classe ouvrière

au règne de la bourgeoisie. Il convient de signaler surtout l'exposé rapide et frappant que fait M. Vander Kindere de l'organisation du travail au moyen âge : il a parfaitement pénétré l'esprit qui a dicté les *Keures* ou règlements des métiers. Cet article, qui se distingue autant par la netteté et le charme du style que par la force de la pensée et l'étendue des recherches, paraît être un fragment détaché : il nous fait espérer l'apparition prochaine d'une œuvre historique de haute valeur.

DEUTSCHE RUNDschau. *Zellseelen und Seelenzellen*, tel est le titre d'un article dans lequel M. Haeckel applique la théorie de l'évolution à la psychologie. Tout dans la matière organique se ramène à la cellule, et toute cellule organique a une âme, qu'il s'agisse d'animaux ou de plantes. On reproche souvent à la science moderne de faire de la nature vivante un pur mécanisme, de chasser tout idéal du monde réel, de détruire toute poésie. M. Haeckel prétend que pareil reproche ne peut lui être adressé, puisqu'au contraire il anime toute la matière organique. Nous voyons, dit-il, dans la doctrine de la cellule animée (*Zellseele*) le pas le plus important vers la réconciliation de l'idéal et du réel dans l'observation de la nature.

M. Karl Hillebrand passe en revue le mouvement littéraire en France sous la monarchie de juillet. La révolution qui s'opéra alors dans la littérature et l'art, il l'attribue en partie et surtout à ce qu'il appelle la réaction historique, qui s'étendit à tout le domaine intellectuel, en partie à l'influence de l'Allemagne. La guerre aux formes académiques, dans lesquelles la littérature française était ensermée depuis les premiers temps du règne de Louis XIV, avait sans doute commencé avec Diderot, ce précurseur du dix-neuvième siècle, de même qu'avec Rousseau, le sentiment avait repris ses droits, sacrifiés à la seule raison ; mais ce n'est qu'après une génération que devait avoir lieu la rupture complète avec les traditions du goût français. Le réveil des études historiques, au commencement du siècle, sous l'influence de Chateaubriand, l'attention accordée aux littératures étrangères, sous l'impulsion de Mme de Staël, l'intérêt croissant attaché à l'observation de la vie morale du peuple firent entrevoir des formes poétiques qui parurent plus vivantes, plus naturelles, plus vraiment artistiques que les formes surannées de la poésie classique. La révolution littéraire triompha en même temps que la révolution politique en 1830. Elle promettait beaucoup, elle avait de vastes aspirations, ses représentants étaient heureusement doués, et cependant elle fut loin de tenir ses promesses, aussi bien dans l'art que dans la littérature. Les causes de cette déception sont nombreuses ; d'après M. Hillebrand les deux principales sont l'égoïsme déchaîné par la Révolution de 1830 et l'esprit de parti, qui égara les esprits, et, au lieu de les apaiser, les entretint dans une stérile agitation. Il serait injuste de dire cependant que l'activité intellectuelle déployée à cette époque ait été sans résultat. Si l'art et la littérature n'ont rien créé de supérieur aux productions de l'époque précédente, si, comme le dit M. Hillebrand, le mouvement romantique ne pouvait être un mouvement de création, il a affranchi l'esprit français, élargi l'horizon et ouvert un champ plus vaste à la critique historique.

EDINBURGH REVIEW. Parmi les articles que contient la livraison de juillet de cette revue, nous signalerons d'abord une étude sur l'origine et la dispersion des Bohémiens. C'est de 1417 que date leur apparition au centre de l'Europe. A la fin de cette année, on les trouve aux portes des villes hanséatiques du Nord de l'Allemagne, d'abord à Lunebourg, puis à Hambourg, Lübeck, Wismar, Rostock et Stralsund, épouvantant les habitants par leurs figures sinistres et leur étrange accoutrement. Les chefs de la caravane se donnaient le nom de « ducs de la petite Egypte » et aux gens de leur suite celui de « Secané », mot qui, transformé par la prononciation teutonique, devint « Zigeuner ». Les

ducs égyptiens étaient d'ailleurs porteurs de papiers en règle. Ils présentaient aux magistrats des diverses villes visitées par eux des lettres de protection qui leur avaient été données cette année même à Lindau par l'empereur Sigismond. Le sauf-conduit impérial déclarait que les ducs Michel et André de la Petite Egypte, avec leur suite, étaient engagés dans un pèlerinage de sept ans que leur avaient imposé leurs évêques en expiation de l'apostasie de leurs ancêtres ; il ordonnait aux sujets du Saint-Empire Romain de les recevoir et protéger partout où ils porteraient leurs pas. Ce singulier document portait toutes les marques de l'authenticité, et, conformément aux injonctions qu'il contenait, les « pénitents » furent d'abord traités partout avec respect et considération. Mais ils avaient au sujet de la propriété une manière de voir absolument inconciliable avec les principes des citoyens de la Hanse, si bien que les autorités, sans tenir compte de l'ordre impérial, envoyèrent un bon nombre de ces étrangers à la face bronzée terminer prématurément leur pèlerinage au gibet.

Des provinces baltiques, la bande descend vers le centre de l'Allemagne. Ses déprédations la fait bannir. En 1418, elle se dirige vers la Suisse, où elle se partage en deux troupes qui vont l'une en Provence, l'autre en Alsace. En 1422, celle-ci apparaît en Italie.

L'émotion causée par leur passage se calme un moment. Mais en 1438, on les voit reparaître, non plus par centaines, mais par milliers, conduits non plus par des ducs ou des comtes, mais par un roi. En quelques années, l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne sont inondées de ces Orientaux au visage bronzé, parlant une langue inconnue, étrangers à la religion et à la morale chrétiennes, possédant une prétendue science occulte et se disant originaires d'une contrée mystique. Certains d'entre eux, dit un chroniqueur italien de l'époque, Fra Girolamo de Forlì, disaient qu'ils venaient de l'Inde. Cette assertion, que le chroniqueur ne fait que mentionner en passant, mérite d'autant plus d'être remarquée, que la philologie est arrivée aujourd'hui à résoudre dans le même sens le problème de l'origine des Bohémiens.

Un seul des peuples habitant l'Inde, les Iats, a été signalé dans l'histoire comme une race colonisatrice. Il est naturel que l'on ait voulu retrouver chez ce peuple les ancêtres des Bohémiens, du moment où on les faisait émigrer de l'Inde, et cette supposition est corroborée par des faits historiques et l'analogie du langage. Expulsés de l'Inde par les victoires de Mahmoud, en 1025-26, ils auraient traversé la Perse et l'Arménie et seraient entrés en Europe dans le cours du treizième siècle.

Quant au caractère et aux habitudes des Bohémiens, ils ont été l'objet de nombreux travaux, écrits à des points de vue bien différents. Les uns ont ressenti pour eux une sympathie mystérieuse ; d'autres n'en parlent qu'avec dégoût. Ces sentiments sont également exagérés. Sans doute le contact des Bohémiens avec les peuples de l'Europe a été pour ceux-ci une source d'innombrables maux. La société a vainement cherché à se défendre contre eux par la proscription et la persécution. Au siècle dernier, plusieurs gouvernements ont essayé de recourir à d'autres moyens d'action. Marie-Thérèse et le roi d'Espagne Charles III ont pris des mesures tendant à leur faire abandonner la vie nomade et adopter des habitudes conformes à la morale chrétienne. On tente aujourd'hui, et avec succès, la même expérience en Russie. Dans le reste de l'Europe, ils diminuent peu à peu ; mais on dirait qu'ils ne s'évanouissent d'un côté que pour reparaître de l'autre avec une nouvelle vitalité. Des campements de Gypsies ont été signalés en Irlande, à mesure qu'ils décroissaient sur le continent, et aujourd'hui on en trouve des bandes errant dans les Etats de l'Ouest de l'Amérique, du Saint-Laurent au Rio-Grand ; de sorte qu'ils pourraient bien regagner dans le nouveau monde le terrain qu'ils ont perdu dans l'ancien.

Primitive property and socialism. Un rapprochement entre les théories exposées par M. E. de Laveleye dans son célèbre ouvrage : *La propriété et ses formes primitives*, récemment traduit en anglais, et celles des socialistes démocrates, de l'Allemagne principalement, fait le fond de cet article dont il suffira de transcrire les passages ci-après pour en faire connaître l'esprit :

M. de Laveleye a réuni un certain nombre de faits historiques les plus intéressants que l'on expose constamment au public comme la base d'une série de conclusions et d'insinuations aussi erronées heureusement qu'alarmantes. Partant de l'hypothèse que la communauté de la terre est le type primitif de la propriété et, jusqu'à un certain point, prouvant sa théorie par une comparaison de faits historiques, il s'empresse d'admettre que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de retourner à quelque chose ressemblant fort à l'ancien système, sinon il faut s'attendre à une catastrophe et au règne de l'anarchie.

L'auteur de l'article cherche à prouver qu'il y a un abîme entre les prémisses et la conclusion de M. de Laveleye. M. de Laveleye s'aventure sur un terrain dangereux, d'après lui, quand il recherche parmi les théories de la propriété des arguments contre le système actuel. « Une théorie très-commune de la propriété, dit-il, et qui sans être indébranlable, peut être aussi bien défendue qu'une autre est celle qui en attribue la source légitime au travail. Il est étrange de voir M. de Laveleye objecter que si travail était la seule source légitime de la propriété, il s'ensuivrait qu'une société dans laquelle tant de travailleurs vivent dans la pauvreté et tant d'autres dans l'opulence, est contraire à tout droit et viole le vrai fondement de la propriété ». M. de Laveleye oublie, dirait-on, que le travail, comme toute autre chose, peut être capitalisé et que l'héritier d'une terre la tient en vertu du travail de ses ancêtres, aussi bien que l'homme qui a placé en terre une fortune acquise par le commerce... Son projet de rétablir, sous quelque forme, le système communal, contient une tendance dangereuse à affaiblir la foi dans le seul axiome honnête en matière de propriété, c'est que les citoyens doivent être protégés par la société dans les possessions, terre ou biens, qu'eux ou leurs ancêtres ont acquises. Un exposé des théories socialistes conduit l'auteur à cette conclusion : Le principe que l'on retrouve dans tout le mouvement socialiste est celui qu'un délégué hongrois a défini à Gand : « ce à quoi tendent les ouvriers », c'est la liberté sociale, non la liberté individuelle. « La civilisation moderne aime les deux ; mais la liberté sociale, pour être digne de ce nom, doit reposer sur la liberté individuelle. La liberté dite sociale qui n'a pas ce fondement est, sous un autre nom, l'autocratie d'une coterie. Cette sorte de liberté communale exaltée par M. de Laveleye, telle qu'elle existe en Russie est un instrument tout prêt pour se débarrasser de frères incommodes en les livrant à la conscription. Des projets, comme ceux que favorise M. de Laveleye, d'établissements de communautés de travailleurs occupant la terre, qui seraient à la fois travailleurs et fermiers, sans autre propriétaire que l'Etat ou la commune, doivent être rejetés particulièrement pour cette raison qu'ils relâchent le sentiment de la dépendance personnelle et encouragent les hommes à avoir recours à autre chose qu'à leur propre énergie pour s'assurer le bien-être... La devise de la démocratie sociale est : « Liberté sociale, pas liberté individuelle » ; il faut montrer que le seul principe sûr de la civilisation moderne est : Liberté sociale parce qu'elle est liberté individuelle. »

Nous avons mentionné dans le n° 9 de l'*Athenæum*, la polémique soulevée à l'occasion de la publication de la *Vie du Prince Albert* par M. Martin, publication à laquelle la Reine d'Angleterre a notoirement collaboré. La *Quarterly Review* a pris parti pour la Couronne. La *Review d'Edimbourg* intervient à son tour dans le débat pour défendre la doctrine du

parti whig contre les torys, dont la *Quarterly Review* est l'organe. Tel est l'objet de l'article intitulé : *The Constitution and the Crown*.

QUARTERLY REVIEW. — Cette question des droits de la Couronne est de nouveau examinée également dans la dernière livraison de l'organe tory. Il s'agit cette fois de savoir si, comme l'a soutenu l'opposition, le mouvement des troupes envoyées de Bombay à Malte constitue une mesure inconstitutionnelle.

L'article qui termine cette livraison mérite une attention spéciale. Il nous fournit d'intéressants détails sur la Turquie et les différents peuples qui l'habitent, détails empruntés à une publication qui vient de voir le jour sous ce titre : *The people of Turkey : Twenty Years' Residence among Bulgarians, Greeks, Albanians, Turks and Armenians*. By a Consul's Daughter and Wife. Edited by Stanley Lane Poole, 2 vol. La position particulière de l'auteur, née et élevée en Turquie, mais de parents anglais, lui a ouvert l'accès dans toutes les classes de la société, depuis le palais du Sultan jusqu'aux plus humbles demeures. Son ouvrage abonde en descriptions charmantes, en observations fines. Voici, par exemple, comment elle décrit la manière de vivre d'une femme turque :

On m'a souvent demandé ce qu'une femme turque peut faire pendant tout un jour. Dort-elle ou mange-t-elle des dragées, est-elle tenue sous clef par un Barbe-Bleue de mari, qui ne lui accorde que la liberté de le servir ? Il est certain qu'une dame turque est enfermée dans un harem, et il ne peut y avoir de doute qu'elle soit libre de satisfaire ses goûts de luxe. Il est possible que parfois elle doive se résigner à être enfermée, mais la clef est mise aux portes extérieures et laissée à la garde du bienveillant eunuque. D'ailleurs, on dit que la femme a une volonté à elle, et « où il y a une volonté, il y a un chemin, » c'est un proverbe auquel les dames turques ne sont pas étrangères. J'en ai rarement rencontrées qui ne fissent usage de leur liberté. Dans un sens elles ne peuvent être aussi libres qu'en Angleterre, mais dans beaucoup d'autres elles le sont davantage. Dans leur intérieur, elles sont parfaitement maîtresses de leur temps et de leur bien, dont elles peuvent disposer comme bon leur semble. Leur arrive-t-il d'avoir à se plaindre de quelqu'un, il leur est permis de parler en toute franchise, et elles défendent leurs droits avec un sang-froid et une résolution étonnantes.

Les difficultés que l'on rencontre quand on veut porter un jugement sur la Turquie sont presque proverbiales. Dans le palais, les races sont mêlées ; tout autre part, elles sont entièrement séparées. Religion, amusements, costumes, mœurs, vices dominants même, tout a un caractère particulier et accuse un développement distinct. En étudiant le peuple, on a à étudier, non une nation, mais une masse de nationalités, dont chacune présente des particularités différentes, accentuées par des siècles de suspicion mutuelle, de despotisme militaire, d'un côté, de rancune religieuse de l'autre. De tout cela il résulte que le mauvais état du gouvernement est dû à des causes multiples. Corruption au centre, administration faible et pourrie, des hommes d'Etat qui représentent une demi-douzaine de nationalités, la malhonnêteté, l'esprit d'aventure en politique, voilà le résultat de ce mélange de population dans lequel chaque élément garde ses traits distinctifs.

De toutes les races de la Turquie d'Europe, celle que les événements récents ont mise à l'avant-plan, c'est la race bulgare. Une longue infortune a fait de l'ancien Bulgare conquérant le plus patient des mortels, du moins d'ordinaire.

Les Bulgares, tels que je les ai connus dans des temps plus paisibles, ne m'ont jamais paru posséder naturellement les vices que des juges partiaux, arguant de faits isolés, se sont trop hâtés de leur attribuer. Au contraire, ils semblent être un peuple paisible, travailleur, possédant des vertus domestiques qui, développées sous un bon gouvernement, pourraient faire la force d'un Etat honnête.

Entre le Bulgare et le Grec, son actif voisin, le

contraste est des plus frappants. Le Grec de la Turquie a su s'élever à de hautes fonctions ; il a aidé de ses conseils la race qu'il hait ; il est à la tête du commerce en Turquie ; il a pour lui l'éducation ; on le trouve partout, exerçant avec succès toutes les professions manuelles ou libérales. Mais il a les défauts de ses qualités. Habile pour le bien, il l'est aussi plus que tout autre pour le mal. Quand il abandonne la bonne voie, il sait être un insigne scélérat. Le voleur grec de Constantinople n'a pas son égal pour le coup de main ; il n'y a pas d'assassin qui possède mieux l'art de plonger le couteau dans le cœur d'un ennemi, de plus parfait séducteur, de brigand plus audacieux.

Les Albanais sont des demi-sauvages, indisciplinés. Leur gouvernement n'existe guère que de nom, et leurs Beys exercent une sorte de despotisme grossier, assez semblable à celui d'un chef de clan. Leurs soldats fournissent à la Porte une troupe irrégulière, ils détestent la conscription et cherchent par tous les moyens à échapper au service dans l'armée régulière.

La peinture de la population turque est peut-être la plus triste de toutes celles que nous fournit l'auteur. Cette déplorable situation est attribuée à trois causes : les lois de la conscription, le défaut d'ouvriers et les taxes injustes et irrégulières. Le paysan turc est bon, paisible, sujet soumis ; il ne refuse au Sultan ni le service militaire ni le paiement de la taxe, pour autant qu'il puisse la payer ; mais il est pauvre, ignorant, sans ressources et imprévoyant à un degré presque incroyable. Ses deux grands ennemis sont : le gouvernement et sa paresse. Quant aux fonctionnaires, ils sont généralement malhonnêtes et corrompus. Ici tout est à réformer de bas en haut.

Ce qui est plus intéressant, ce sont les détails que l'auteur fournit sur la vie privée et la vie du palais, qu'elle a observées de près. Ceux qui suivent sont empruntés au chapitre qui traite du Sérail :

Quand une de ces odalisques a réussi à gagner les bonnes grâces du Sultan et attiré son attention, il appelle la Jkinji Hasnadar Ousta et lui notifie son désir de recevoir la beauté favorisée dans son appartement. L'esclave en étant informée est mise au bain, habillée avec grand soin et élégance et introduite le soir dans la chambre du Sultan. Si elle est assez heureuse pour trouver faveur aux yeux de son maître et seigneur, elle est le lendemain matin admise dans une chambre séparée réservée aux esclaves de cette catégorie, qu'elle occupe durant le temps nécessaire pour décider du rang qu'elle occupera à l'avenir au Sérail. Si la venue d'un enfant l'élève au rang de Kadin-Effendi ou Hanoum, un Dairé ou appartement spécial lui est affecté. Celles qui sont admises en présence du Sultan et ne peuvent invoquer les droits de la maternité ne se représentent pas, à moins qu'elles n'y soient requises. Elles ne peuvent prétendre à une nouvelle marque d'attention, bien que leurs personnes, comme celle des Kadin Effendi et des Hanoums, soient sacrées et que leur union avec une autre personne soit illégale.

La conclusion que l'auteur de l'article tire de l'état de la Turquie, tel qu'il est peint dans le livre qu'il analyse, c'est que la reconstruction de l'Empire doit commencer par l'établissement de la liberté religieuse devant la loi et la réforme complète de l'administration dans les provinces.

RASSEGNA SETTIMANALE — Cette revue, fondée au commencement de la présente année par deux publicistes italiens, MM. Léopold Franchetti et Sidney Sonnino, paraît à Florence par livraisons hebdomadaires de 16 pages. Accueillie avec succès à son début, elle occupe aujourd'hui une place distinguée parmi les meilleures publications périodiques italiennes. Le cadre en est très-vaste ; il embrasse non seulement la littérature, les sciences et l'art, mais la politique et les questions sociales. Un bulletin bibliographique contient, outre l'analyse critique d'ouvrages italiens et étrangers, une revue des revues et la reproduction des sommaires des principaux recueils périodiques de l'Europe. Parmi les articles littéraires que le *Rassegna* a récemment

publiés, nous signalerons une intéressante étude sur la poésie populaire en Italie.

NOTES ET ÉTUDES.

LES ESSAIS DE GRAVURE HÉLIOGRAPHIQUE FAITS AU DÉPÔT DE LA GUERRE DE BELGIQUE.

Dans un article intitulé : *Le soleil au service de la géographie et de la cartographie*, et qui fournit des renseignements intéressants sur la confection de la carte de l'Autriche-Hongrie par l'état-major autrichien (*Mittheilungen*, t. XXIV, liv. 6), le docteur Petermann constate que le procédé employé, l'héliogravure, est appliqué pour la première fois avec succès sur une aussi vaste échelle. Depuis longtemps des essais du même genre ont été faits en Belgique ; ils ont procuré des résultats aussi satisfaisants qu'on pouvait l'espérer, mais des raisons qu'il est utile de rappeler n'ont pas permis l'emploi de l'héliogravure pour la carte du pays.

Les tentatives faites pour transformer en plaques gravées les dessins reproduits par la photographie remontent à l'origine de cette découverte. La plaque daguerrienne avait déjà pu être transformée en plaque gravée ; mais le procédé de Daguerre ayant été abandonné pour des procédés photographiques nouveaux, les premiers essais d'héliogravure tombèrent dans l'oubli en même temps. Dans la voie nouvelle où la photographie s'était engagée, les essais d'héliogravure donnèrent de moins bons résultats, et les progrès de la photographie furent momentanément un mal au point de vue de la reproduction des cartes. L'épreuve sur métal par l'intermédiaire d'un cliché s'obtenait imparfaitement, et lorsque l'on cherchait à la transformer en gravure par la morsure des acides, les résultats étaient médiocres.

En présence de résultats pratiques aussi peu satisfaisants, on renonça à poursuivre des essais pendant quelque temps.

On reconnut bientôt que la difficulté était du même ordre que celle qui, dans le principe, arrêta longtemps les progrès de la photographie dite au charbon. Aussi, dès que les obstacles à l'obtention de bonnes épreuves au charbon furent levés, on reprit les essais d'héliogravure. Bien des procédés furent préconisés. En 1869, le Dépôt de la guerre de Belgique en essaya plusieurs. Le procédé du colonel italien Avet donna de bons résultats, mais était moins pratique que celui que le gouvernement autrichien se décida à adopter.

Dans un article qui a paru dans le *Bulletin belge de la photographie* du mois de mars 1870 et dans une brochure publiée en 1872, nous avons résumé ces essais et exposé les procédés, qui procurent d'excellents résultats : les essais de 1869 avaient démontré la valeur pratique des procédés héliographiques.

Il ne s'agissait plus que de trouver une application de l'héliogravure. On ne pouvait l'appliquer à la carte topographique du pays parce que cette œuvre considérable avait été entreprise par un procédé dont on avait lieu d'être content, et qu'il fallait le continuer, bien que le procédé nouveau eût pu lui être substitué.

On aurait désiré au Dépôt de la guerre de Belgique pouvoir reproduire par l'héliogravure à l'échelle de 1/100,000 la carte topographique du pays au 1/40,000. Malheureusement la carte au 1/40,000 est trop surchargée pour que, réduite au 1/100,000, elle présente assez de clarté. Les écritures, entre autres choses, étaient reproduites en caractères si petits, qu'elles devenaient illisibles. On abandonna ce projet et l'on attendit une autre occasion de mettre en pratique des procédés héliographiques.

Les procédés décrits dans la brochure susmentionnée et appliqués dans les conditions où s'est placé le gouvernement autrichien, auraient donné des résultats parfaits. Du reste, la planche de cuivre obtenue au dépôt de la guerre en 1870 (Liège et ses

environs), et qui est exposée dans la salle d'exposition de cet établissement, prouve suffisamment que le procédé héliographique employé était des plus satisfaisants.

A. HANNOT.

CARTE GÉOLOGIQUE DE LA BELGIQUE.

Un arrêté royal du 16 juillet contient le règlement organique pour l'exécution et la publication de la carte géologique détaillée de la Belgique à l'échelle de 20,000^e. En voici les dispositions essentielles :

Cette carte sera levée et publiée aux frais de l'Etat d'après les planchettes de la carte topographique du dépôt de la guerre. Les travaux seront exécutés sous le contrôle d'une commission composée de membres de l'Académie royale de Belgique, de représentants des départements de l'intérieur, de la guerre et des travaux publics. Le service du levé de la carte est rattaché au musée royal d'histoire naturelle. Le chef de cet établissement dirige ce service, sous sa responsabilité, de manière à assurer l'exécution complète et l'unité scientifique de la carte. La publication cartographique sera faite par le dépôt de la guerre. Afin d'utiliser le concours de tous les savants compétents du pays, des levés géologiques, dont les frais seront imputés sur les crédits alloués pour les travaux de la carte, pourront être exécutés par des géologues qui, sans appartenir à l'Administration du musée, en feront la demande à la commission. Ces levés seront publiés sous le nom de leurs auteurs et pourront, sur l'avis de la commission, faire partie de la carte. Les textes explicatifs des cartes et feuilles de coupes seront publiés dans les annales du musée royal d'histoire naturelle par les soins du directeur de cet établissement. Le directeur du dépôt de la guerre dirige la publication cartographique des travaux. La commission reçoit, discute et agréé, s'il y a lieu, les demandes des géologues non fonctionnaires de la musée. Les cartes et coupes fournies par les géologues non fonctionnaires du musée et admises par la commission sont publiées par le dépôt de la guerre. L'impression de leurs textes explicatifs est réglée par la commission. Sont nommés membres de la commission : MM. Adan, major d'état-major, directeur du dépôt de la guerre; Briart, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, ingénieur des mines, à Mariemont; Cornet, membre correspondant de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, ingénieur des mines, à Cuesmes; Devalque, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège; Dupont, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, directeur du musée royal d'histoire naturelle; Hennequin, capitaine d'état-major, chef de la section géologique du dépôt de la guerre; Jochams, inspecteur général des mines; Lavallée-Poussin, professeur à l'université de Louvain; Malaise, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'institut agricole de l'Etat, à Gembloux.

CHRONIQUE.

Une note publiée par les journaux annonce que le prix annuel de 25,000 francs institué par le Roi vient d'être décerné, pour le concours de 1878, à M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique. L'ouvrage couronné porte pour titre : *Les libertés communales. Essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le Nord de la France et sur les bords du Rhin.*

— On sait que M. Charles Grandgagnage a laissé inachevé le *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*. La publication de cet important ouvrage va être reprise. Par une disposition testamentaire, M. Grandgagnage a confié à M. Auguste Scheler le soin de coordonner et de compléter ses notes et d'achever le travail qu'il avait commencé. M. Sche-

ler, si nous sommes bien informé, a consenti à se charger de cette tâche difficile, mais que ses connaissances philologiques et les relations d'étroite amitié qu'il a entretenues avec l'auteur du *Dictionnaire* lui permettront d'accomplir avec succès.

— La Société de géographie d'Anvers comptait au commencement de cette année 385 membres, parmi lesquels plus de 250 membres payants. Elle s'est augmentée pendant le 1^{er} semestre de plus de 50 membres adhérents. Le premier rapport annuel, présenté par M. Génard, fait entrevoir que la Société comptera, avant la fin de l'exercice courant, environ 500 membres payants, presque tous domiciliés dans la seule ville d'Anvers.

— La 5^e livraison de la Belgique illustrée, qui vient de paraître, contient la fin des « Environs de Bruxelles » par Emile Leclercq, la description de Louvain, par Félix Stappaerts, et le commencement d'un article de M. Eugène Gens dans lequel sont décrits les environs de Louvain et le Hageland. Le texte de cette livraison est illustré de 24 gravures sur bois, parmi lesquelles nous citerons : L'Hôtel de ville de Louvain, le Jubé, le Portail et le Tabernacle de l'église Saint-Pierre à Louvain, une vue de l'église Sainte-Gertrude et de la Dyle.

— Une description de la Galerie de tableaux du palais Miranda à Naples, que publie l'*Academy* signale entre autres œuvres remarquables les suivantes : Le Mariage de Sainte Catherine, une œuvre flamande de la fin du seizième siècle, attribuée à un des deux maîtres que les Italiens citent invariablement quand l'attribution donne lieu à des difficultés, Luca d'Olanda ou Albert Durer. C'est apparemment un tableau de Bernard Van Orley. Le coloris en est splendide; les personnages, bien groupés, ont la gravité et le calme des peintures flamandes antérieures. — Un triptyque représentant la Descente de Croix, aussi attribué à Albert Durer, mais en réalité une œuvre flamande intéressante du seizième siècle, de l'école de Mabuse. — Une fête des dieux, par Rubens, finement exécutée, dont les figures, moins de demi-grandeur, paraissent être toutes de la main du maître. Les dieux descendus sur la terre, comme dans le célèbre tableau de Giovanni Bellini se livrent aux joies d'un banquet champêtre; ce sont de vrais types flamands, admirablement dessinés et groupés. Le paysage et les accessoires sont de Breughel. Dans la même galerie se trouvent des tableaux de Teniers le jeune, de Jan van Huysum et autres maîtres hollandais.

— La galerie nationale de Londres vient de s'enrichir de plusieurs tableaux importants parmi lesquels nous voyons cité un portrait avec la signature : *Catharina filia Joannis de Heemessen pinxit 1552*. Ce portrait représente un jeune gentilhomme, probablement espagnol. Un autre portrait, de petite dimension et d'un fini extraordinaire, provenant de la collection Fuller Maitland, représente un homme dont la main droite repose sur un crâne. Il a été jusqu'ici attribué à Holbein; mais on est aujourd'hui d'accord pour l'attribuer plutôt à un maître flamand.

— Les prédictions en politique sont bien difficiles. Il est cependant curieux de constater que M. Emile de Laveleye a prévu, il y a un an, dans un article qu'a publié la *Fortnightly Review*, l'acquisition de l'île de Chypre par l'Angleterre (*Academy*).

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 1^{er} juillet* — La classe des beaux-arts avait, comme premier objet à l'ordre du jour, l'examen de la proposition de M. Portaels relative à l'organisation d'une exposition retrospective en 1880. Quelques membres croyaient qu'on aurait pu tenir dans le même local cette exhibition et l'exposition triennale, à laquelle la ville de Gand, dont ce sera le tour, renoncerait en faveur de Bruxelles; mais d'autres ont démontré que le palais de la rue de la Régence

ne suffirait pas à les contenir. Ce sera chose à régler par la Commission générale de 1880, avec laquelle des délégués de l'Académie s'aboucheront en temps et lieu.

M. Pinchart a donné lecture d'une nouvelle notice sur les *Grandes armoiries de Bourgogne*, dont il a été souvent question, l'an passé, à l'Académie. M. Pinchart est possesseur d'une gravure représentant le même sujet que celle qui fait partie du cabinet des estampes de la Bibliothèque royale et qui est une des grandes curiosités de ce dépôt. Dans des notices précédentes, M. Pinchart, secondé par feu M. De Brou, avait essayé d'établir, en faveur de son estampe, un droit d'antériorité, et M. Alvin soutint la thèse contraire à l'aide d'arguments qui obtinrent les suffrages des juges compétents. Aujourd'hui M. Pinchart s'attache à établir que les deux gravures sont contemporaines et qu'elles ont été exécutées par des mains différentes, d'après le même type, un dessin, aujourd'hui perdu, ayant servi de modèle aux sculpteurs et aux peintres qui firent pour être placé devant la porte de l'hôtel des ducs de Bourgogne à Bruges, une sorte de tabernacle dont la description, conforme aux deux estampes, se trouve dans les *Mémoires* d'Olivier de la Marche et dans un registre des comptes de la maison de Bourgogne, reposant aux archives du royaume.

La classe des beaux-arts s'occupe ensuite, à la demande du Gouvernement, de fournir des listes d'objets se trouvant dans les musées étrangers, et dont il serait désirable que des copies fussent exécutées, pendant leurs voyages, par les lauréats des grands concours de peinture, de sculpture et de gravure.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 27 juillet*. — M. Fossion fait rapport, au nom de la commission à laquelle il a été renvoyé le travail de M. le docteur Casse, intitulé : « De l'absorption de certains gaz dans l'économie animale » et de leur élimination. Il propose d'imprimer ce travail dans les *Mémoires* de l'Académie. Ces conclusions sont adoptées. M. Warlomont présente le rapport de la commission qui a examiné le travail de M. le Dr Ern. Lambert, de Bruxelles, sur les affections de la substance nerveuse du bulbe dentaire. Sur sa proposition, l'assemblée décide que ce travail sera déposé aux archives et qu'une discussion sur la question de la réforme de la législation concernant l'exercice de la profession de dentiste sera inscrite à l'ordre du jour. M. Noël, correspondant, fait une communication sur l'amblyopie alcoolique et le daltonisme.

M. Hyernaux présente une communication sur un cas d'accouchement prématuré dans lequel il a fait l'essai des injections du chlorhydrate de pilocarpine, moyen indiqué par des journaux allemands comme propre à amener ce résultat et dont il n'a obtenu aucun effet. M. Hubert présente une communication sur un cas curieux d'ovariotomie. M. Warlomont fait rapport sur un travail de M. Loiseau relatif aux perfectionnements apportés par lui à l'optomètre. Il est décidé que le travail de M. Loiseau sera inséré dans le Bulletin.

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance extraordinaire du 21 juillet* tenue dans la forêt de Saint-Jean sur le haut plateau de la Baraque de Fraiture. — Président : M. F. Muller; secrétaire-général : F. Crépin. Quinze membres assistent à la séance. M. Léo Errera annonce un travail intitulé : « Sur la fécondation du *Geranium phacum*, » qui est destiné au Bulletin. Plusieurs membres prennent part à une discussion qui a lieu au sujet de diverses modifications à apporter au règlement de la Société. Tous les membres présents sont d'avis que plusieurs articles du règlement doivent, dans l'intérêt de la Société, subir des modifications, et ils demandent à ce qu'il y ait prochainement une assemblée générale dans laquelle on discutera les modifications à apporter au règlement. Deux membres effectifs nouveaux présentés par le Conseil sont admis à faire partie de la Société.

Cette séance a été suivie d'une herborisation dans

les tourbières, les marais et les bruyères qui se trouvent entre Samrée et la Baraque de Fraiture. Parmi les plantes alpestres de cette région, on peut citer comme ayant été retrouvé de très-rare *Empe-trum nigrum*. La veille, la Société avait recueilli une plante non moins rare dans les ardoisières de Viel-Salin, l'*Allosurus crispus*.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. Séance du 27 juin — M. le Dr Ledeganck donne communication d'une note sur le développement et la structure des fougères, de M. Von Kruttschnight, consul général d'Allemagne, à la Nouvelle-Orléans. L'idée de baser la classification des fougères sur les caractères de la coupe du pétiole n'est pas entièrement neuve. L'auteur a étudié la question d'une manière très-suivie, et il est arrivé aux conclusions suivantes : Il n'est pas indifférent de pratiquer la coupe qui doit fournir les dessins types, sur telle ou telle feuille, à telle ou telle hauteur ; il propose de pratiquer invariablement la coupe sur les pétioles primaires à une petite distance du caudex ou de la tige souterraine. Cette note est accompagnée d'une série de préparations admirablement réussies. MM. Vanden Broeck et Delogne présentent un rapport très-détaillé d'une centurie de préparations offerte par le Dr Boecker de Wetzlar. Les rapporteurs sont unanimes à constater la valeur scientifique de ces préparations, jointe à un cachet artistique qu'on ne saurait trop louer. Ils proposent à la Société, pour remercier M. le Dr Boecker de son généreux et intéressant envoi, de lui décerner le titre de membre correspondant. Ces conclusions sont unanimement adoptées par l'assemblée.

M. E. Vanden Broeck présente une analyse très-complète d'une série de travaux présentés à l'Académie royale de Belgique, par M. Julien Fraipont de Liège, ayant pour titre : *Recherches sur les Aciniens de la côte d'Ostende*. Les travaux de M. Fraipont présentent, au point de vue de la Société de Microscopie, une importance considérable, l'étude de la faune et de la flore microscopiques du pays constituant un des buts principaux de la Société.

Séance du 25 juillet. — La Société prend connaissance d'une note de M. E. Guinard de Montpellier, signalant un cas de parasitisme sur une diatomée. M. le Dr H. Van Heurck, directeur du Jardin Botanique d'Anvers, communique une note sur un nouveau Stand de Ross, opticien à Londres, auquel ce constructeur a donné le nom de Patent Stand. Le Patent Stand n'est, en réalité, qu'une élégante simplification du « Centimal » de Zentmayer, dont il réalise tous les effets utiles. Il est construit de façon à pouvoir être vendu à un prix peu élevé. La platine, dont la combinaison est due à Wenham, n'a que deux millimètres d'épaisseur. C'est la platine la plus mince qui ait été construite jusqu'à ce jour.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. Séance du 28 avril. — La Société vote l'impression, dans les Annales, des travaux suivants : Note de M. Delvaux sur quelques ossements fossiles recueillis aux environs d'Overlaer, près de Tirlemont, et observations sur les formations quaternaires de la contrée ; note de M. Ad. Firket sur la position stratigraphique du poudingue houiller dans la partie ouest de la province de Liège. M. Rutot donne lecture des parties principales d'un travail qu'il a rédigé avec M. Vincent sur les sables ferrugineux des environs de Bruxelles que Dumont a figurés comme diestiens. M. de la Vallée Poussin communique un travail sur la diorite du champ St Véron, à Lembeek, et la présence de la tétraédrite dans les fissures de cette roche. M. Dewalque expose le résultat des observations qu'il a faites en visitant le gisement de fossiles signalé par M. Jannel, dans les grès de Burnot à Vireux. — **Séance du 19 mai.** La Société vote l'insertion dans les Mémoires de la note de MM. A. Rutot et G. Vincent sur les terrains tertiaires de Bruxelles. M. Cornet fournit des renseignements sur la rencontre d'ossements d'Iguanodon dans un accident du terrain houiller de Ber-

nissart. Cette découverte, dont M. P.-J. Van Beneden a entretenu la classe des sciences de l'Académie royale, le 7 mai dernier, tend à faire admettre que tout ou partie des dépôts d'argile ligniteuse et de sable que l'on trouve dans le Hainaut à la base du terrain crétacé, correspond, comme l'a pensé Dumont, à la formation wealdienne de l'Angleterre. M. Dewalque communique un note sur le sondage de Furnes, d'après les échantillons envoyés par M. Englebert. — **Séance du 16 juin.** Il est donné lecture d'une note de M. E. Vanden Broeck sur les formations tertiaires d'Anvers. M. A. Firket lit deux notes relatives l'une à la découverte de la millerite (Haarkies) au charbonnage du Hasard, à Micheroux ; l'autre, à la position stratigraphique du poudingue houiller d'Amay.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Juin. *Classe des sciences.* — Rapports de MM. Schwann et Van Bambeke sur un travail de MM. Putzeys et Swaen concernant la physiologie du nerf vague de la grenouille ; — de MM. F. Plateau et Ed. Van Beneden sur un travail de M. J. Mac Leod, concernant l'appareil venimeux des Myriapodes chilopodes ; — de MM. Valérius, Montigny et Donny sur un travail de M. P. De Heen, concernant la fluidité des liquides ; — de MM. Montigny et Valérius sur une note de M. A. Brachet, concernant des lames de verres rendues fluorescentes. — Propriété que possèdent les fragments des corps solides de se souder par l'action de la pression, par M. W. Spring. — Contribution à la physiologie du nerf vague de la grenouille, par MM. F. Putzeys et A. Swaen. — Appareil venimeux des Myriapodes chilopodes, etc. ; par M. J. Mac Leod. — De la fluidité des liquides, par M. P. De Heen. — *Classe des lettres.* Note de M. Le Roy sur les ouvrages de MM. N. Defrecheux et G. de Spuches (poésie et philologie). — Note de M. P. Willems sur un ouvrage de M. de Harlez (philologie). — Rapports de MM. Wauters, Fiot et Pouillet sur le mémoire de concours concernant la réunion aux Pays-Bas des provinces de Gueldre, etc. — *Classe des beaux-arts.* Grand concours du Gouvernement. Prix de Rome. — Changements à apporter au règlement. — Proposition de M. Portaels relative à l'exposition des beaux-arts de 1880.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES, 1878, 2^e liv. Quelques sceaux du diocèse de Gand (J.-B. Lavaux). — Lummencœus à Marcâ (Emile Varenbergh, suite). — Une excursion à Thy-le-Baudhuin, province de Namur (comte de Glymes). — Les blasons des chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or, conservés dans l'église de Saint-Rombaut, à Malines (E. Neefs). — L'art belge en 1878, suivi d'un appendice littéraire (Nollée de Noduwez). — Diplôme de Thierry III, roi de France (VII^e siècle) — Les Archives des Etats de Flandre sauvées en 1794 (Em. V.). — Epitaphes de Belges à Hâle, à Cologne, etc. — Jacques Cats et l'abbaye de Saint-Pierre (Emile V.). — Chronique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Mai-juin. Lieutenant Cambier. — Excursion sur la route de Mpwapwa. — Capitaine Hannot. La photographie dans ses rapports avec la géographie. — L. Crus. Travaux astronomiques en voie d'exécution au Brésil. — Voyage du Colonel Prjévalsky au Lob-Noor. — La Nouvelle-Galles du Sud. — E. Adan. Causerie scientifique. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Compte-rendu des actes de la Société.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. Tome II, 3^e livr. Comptes-rendus de la séance du 13 mars : — de la séance du 17 avril. — Etude sur la formation géologique d'Anvers (baron O. van Ertborn). — Le ras de marée de Pavellon de Pica, côte du Pérou (H. Wauwermans). — Premier rapport annuel sur les travaux de la Société de géographie d'Anvers (P. Génard). — Compte-rendu de la séance du 12 mai. — Concours de 1878. — Prix offert par S. M. le Roi. — Prix offert par M. le baron van de Werve et de Schilde. — L'œuvre africaine dans ses rapports avec les progrès du commerce et de l'industrie (H. Wauwermans). — Note sur les observations faites à Anvers pendant le passage de Mercure devant le soleil, le 6 mai 1878 (baron O. van Ertborn). — L'industrie séricicole et sérigène à Anvers (chevalier Léon de Burbure, P. Génard et H. Wauwermans). — Stanley et les explorateurs portugais (A. Baguet). — Stanley à Anvers. — Compte-rendu de la séance du 15 juin. — Banquet du 16 juin.

Chalon (Jean). Mon carnet. Constantine, Biskra, Turin, Mons, Dequesne Masquillier, in-8.

Dictionnaire des lois, arrêtés, instructions et circulaires contenus dans les journaux militaires officiels et maintenus en vigueur dans l'armée jusqu'au 31 décembre 1877. Arlon, Poncin, in-8.

Ebers (G.). La fille de Pharaon. Trad. de l'allemand. Liège, Grandmond-Donders, 3 vol. in-12, fr. 6.00.

Merten (Fr.). Traité théorique et pratique des opérations commerciales et financières. T. II. Gand, Hoste, in-8, fr. 20.00.

Quoidbach (Th.). Mémoire historique sur la persistance du caractère national des Belges. Bruxelles, Decq, in-8, fr. 3.00.

Smeysters (A.). Des reconnaissances tactiques au point de vue pratique. Bruxelles, Decq, in-8, fr. 7.00.

Stevens (J.). Les prisons cellulaires en Belgique. Leur hygiène physique et morale. Bruxelles, Larcier, in-8, fr. 7.50.

Varenbergh (Em). Lummencœus a Marca, religieux bénédictin. Gand, Vanderhaeghen, in-8.

Revue critique, n° 27. Rossignol. Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques. — Schlumberger. Numismatique de l'Orient latin. — Odner. La politique de la Suède au Congrès de la paix de Westphalie. — Œuvres du cardinal de Retz, publiées par Gourdault, t. IV. — Ritter. La famille de Jean-Jacques. — N° 28. Kielhorn. Kátyayana et Patanjali. — Le P. Cahier Nouveaux mélanges d'archéologie. — Chantelauze. Le cardinal de Retz et l'affaire du chapeau. — De Grisy. Histoire de la Comédie anglaise au XVII^e siècle. — 10^e anniversaire de la fondation de l'école des Hautes-Etudes. — N° 9. Œuvres complètes d'Agrippa d'Aubigné, publiées par Réaume et de Caussade, t. III. — Taine. Les origines de la France contemporaine. La révolution, t. I.

Revue archéologique. Mai. Etude épigraphique sur un traité de Saint-Augustin, suite et fin (G. M. Tourret). — Note sur une fiole à inscriptions (E. Le Blant). — Hache celtique en pierre polie (R. Kerviler). — Deux plombs satiriques (G. Schlumberger). — Liste des dolmens et allées couvertes de la Gaule (Damour et Fischer). — Le tumulus n° 21 de la forêt d'Ensisheim.

Journal des économistes. Juillet. Les diverses définitions du socialisme (J. Garnier). — La rivalité de l'Angleterre et de la Russie en Asie ; l'Inde britannique et le Turkestan russe (A. F. de Fontpertuis). — Causes internes de la dissolution des peuples (M^{re} Cl. Royer). — F. Bastiat. Lettres (G. de Molinari). — Revue des principales publications économiques de l'étranger (M. Block). — Notice historique sur la législation en matière de brevet d'invention (Malapert). — Association pour la défense de la liberté commerciale et industrielle. — Qu'est ce que le socialisme ? (Ch. Limousin).

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N° 16 - 18 AOUT 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — H. HYMANS. Le séjour de Rubens et de Van Dyck en Italie, par E. BAES. — J. PETIT. Cartas de Indias. — Revues. — Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale. — CH. MICHEL. L'Ecole pratique des hautes études. — Le Trésor de Mycènes. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le séjour de Rubens et de Van Dyck en Italie, par Edgar Baes. Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, Hayez, 1878, in-8°.

La classe des Beaux-Arts avait posé dans les termes suivants la question que ce travail a pour objet de résoudre : « Déterminer quelles ont été les influences qu'ont subies pendant leur séjour en Italie les artistes flamands, Rubens et Van Dyck ; rechercher si, à leur tour, ces peintres n'ont pas aussi exercé une certaine influence sur les artistes italiens. » Bien que l'étude des influences exercées sur le génie de Rubens par un long séjour en Italie soit de la plus haute importance dans l'examen de la carrière du maître, les biographes du grand peintre ont laissé la question presque intacte, et un champ fort large restait ouvert à des investigations nouvelles. L'œuvre de M. Baes elle-même n'épuise pas la matière, mais l'auteur a certainement le mérite d'avoir l'un des premiers envisagé la question sous son véritable aspect. Si le Congrès artistique d'Anvers a pu demander : *Quelle est la signification de Rubens dans l'art ?* un auteur fait preuve sans doute de quelque initiative en intercalant dans un mémoire académique l'opinion qu'« en résumé, sauf certains travaux officiels, tels que la Galerie de Médicis et les ouvrages représentant simplement la nature, tels que portraits, paysages, animaux, on peut considérer la majeure partie des compositions de Rubens comme inspirées plus ou moins directement de l'antique ou des maîtres italiens ; que son choix de sujets fut le même que celui de la plupart de ses rivaux et devanciers d'Italie, chose qui n'est pas étonnante si l'on songe que certains sujets, surtout dans la peinture religieuse, venaient à l'esprit, précisément parce qu'ils avaient été déjà traités ; — qu'enfin l'on peut faire la même remarque à propos des travaux décoratifs ou mythologiques de Rubens, ce qui prouve combien il avait été frappé de l'art italien de la Renaissance, et qu'il est surprenant que cette idée fixe de l'Italie ne lui ait point fait perdre son originalité. »

Cette conclusion, en ce qui concerne Rubens, nous paraît en bien des points conforme à la vérité. Le chef glorieux de l'école d'Anvers cherchait bien plus qu'il n'évitait le rapprochement de ses œuvres avec celles des grands génies artistiques de l'Italie que tant de Flamands avant lui

avaient suivis d'une manière presque servile. Ce fut évidemment d'Italie qu'il rapporta l'amour des vastes ensembles dont la décoration de l'église des Jésuites d'Anvers et la galerie de Médicis furent l'expression la plus complète. Jamais, avant Rubens, aucun maître néerlandais n'avait tenté semblable entreprise. Mais il faut remarquer aussi que c'est bien plus à la puissance du souvenir qu'à l'inspiration directe que nous sommes redevables des conceptions majestueuses du génie de notre grand peintre, et M. Baes s'applique peut-être avec trop de complaisance à la désignation des œuvres dans lesquelles, selon lui, Rubens puiserait les éléments de ses conceptions personnelles. S'il a bien manifestement repris à Daniel de Volterre la disposition de sa *Descente de Croix*, au Dominiquin celle de la *Communion de Saint-François*, au Titien la distribution générale du *Thermodon*, à Mantegna, le principe du *Triomphe d'Henri IV* et même au Titien la pensée première de l'*Assomption*, si souvent traitée, c'est que, en réalité, à aucune époque de sa carrière, il ne cessa de considérer comme un élément de force et de progrès sa fidélité aux principes italiens. L'on est d'autant mieux en droit de le croire que, même dans sa correspondance avec ses amis les plus intimes, la langue italienne est celle dont il se sert de préférence. Sûr de lui, le grand peintre ne songeait même pas à écarter la possibilité du reproche de plagiat, car il savait que l'œuvre accomplie, sa personnalité y éclaterait dès le premier coup d'œil.

En somme, c'est bien là ce que M. Baes veut établir. Une part plus grande revenait pourtant dans son travail à l'étude des premières années de Rubens, à l'examen des œuvres laissées par le peintre en Italie : à Mantoue, à Rome, à Gênes, œuvres dont le rapprochement avec celles d'une période plus avancée devait fournir matière à des enseignements non moins féconds que l'examen de certains travaux de l'Ecole bolonaise, par exemple, qui, d'après nous, ont fort secondairement influé sur les dispositions du maître flamand. C'est à tort, du reste, que M. Baes envisage certaines œuvres de Rubens encore conservées dans les galeries et les monuments de l'Italie comme produites pendant le séjour même du maître, et les fresques de l'Eglise de Santa Maria Nuova à Rome, si proches du retour du peintre dans son pays, disent assez que les *Apôtres* du palais Rospigliosi et le *Saint-Ignace* de S. Ambrogio à Gênes ne sont pas des œuvres de jeunesse. Rubens, d'ailleurs, avait trente et un ans quand il revint se fixer à Anvers, et ce ne fut vraiment qu'à cette époque qu'il entra en pleine possession de ses facultés ; un séjour plus prolongé à Mantoue peut-être à ce point inféodé au système méridional, qu'il n'eût brillé que d'un éclat effacé parmi les génies artistiques de l'Italie. A son retour en Belgique, l'heure était propice au rôle qu'il était appelé à jouer ; le zèle religieux d'Al-

bert et d'Isabelle lui fournissait comme à point nommé le moyen d'imprimer à la peinture cette direction qu'il se félicite dans un de ses écrits de voir prendre à l'architecture sous l'influence du « goût éclairé » des Pères Jésuites, et qui se manifeste dans la façade de leur nouvelle église d'Anvers « conforme aux règles établies par les Grecs et les Romains. » Cette phrase seule est tout un programme.

Quant à l'influence subie par Van Dyck, M. Baes dit avec raison que celui-ci fut avant tout l'élève de Rubens. Sans doute, la vue des portraits du Titien dut le guider dans une certaine mesure, mais, en somme, dans son genre de prédilection, il avait des prédécesseurs brillants dans les Pays-Bas mêmes, et Miéreveld, pour ne citer que celui-là, pouvait lui fournir de splendides modèles. Remarquons, au surplus, que Rubens n'exerça sur les maîtres italiens qu'une influence à peine perceptible, et qu'il fut réservé à Van Dyck d'imprimer une direction nouvelle à tout un groupe de peintres génois dont les portraits affrontent parfois avec succès — jusque dans les palais de Gênes, — le redoutable parallèle avec les travaux du galant peintre de Charles I^{er}.

II. HYMANS.

Cartas de Indias. Lettres des Indes, publiées pour la première fois par le Ministre du Fomento. Madrid, Hernandez, 1877. — 1 vol. in-f° de XVI-800 pages de texte, 200 pages de fac-simile et quatre cartes.

On peut dire de ce livre, qui se rapporte à cette période de la civilisation moderne dont la découverte et la conquête des Indes marquent le point de départ, que c'est un véritable événement littéraire. M. le comte de Toreno, après en avoir conçu le plan et l'ordonnance, en fit mettre les matériaux en ordre par une Commission composée de MM. Zaragoza, Barrantes, Gonzalez de Vera, Ximenes de la Espada et Escudero de la Pena. L'ouvrage, édité avec un grand luxe de typographie, orné de reproductions en photolithographie, est pourvu de notes copieuses et savantes, de vocabulaires, d'explications géographiques, de notices biographiques sur tous les personnages cités, de glossaires, avec des fac-simile des lettres les plus importantes et vingt planches de sceaux et de signatures des personnages célèbres qui prirent part à la conquête et à la civilisation de l'Amérique ; on y voit un curieux croquis à la plume du trésor péruvien tel que le trouvèrent les premiers Espagnols et quatre cartes copiées d'anciens portulans, l'Australie, l'Amérique avec les Antilles, le territoire compris entre l'Orénoque et le Maragnon et les détroits de Magellan et de Lemaire. Il ne renferme pas moins de cent huit pièces toutes inconnues jusqu'ici et constituant des documents de premier ordre pour l'histoire du christianisme, de la poli-

tique, du gouvernement et des institutions des Indes. La première lettre est de Christophe Colomb, sans date, mais qui doit se placer en 1496 ou 1497; la dernière, de 1585, est une relation curieuse de l'état des Philippines, véritable trouvaille historique.

Les lettres I-VIII appartiennent à la période primitive de la découverte : Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Barthélemy de Las Casas et Diaz del Castillo. Nous ne pouvons glaner que quelques épis dans cette opulente moisson. Voici, par exemple, un passage de la deuxième lettre de Christophe Colomb qui nous donne une idée favorable de ses connaissances nautiques et cosmographiques :

Si nous admettons que la terre est sphérique, comme l'affirment un grand nombre d'écrivains, ou telle autre hypothèse que nous impose l'autorité de la science, ce n'est pas à dire que la température soit toujours uniforme dans un climat, car il y a en ce point de grandes différences tant sur mer que sur terre. Le soleil sème son influence et la terre la reçoit en raison des concavités et des éminences dont elle est couverte. Les anciens ont beaucoup discuté à ce sujet, Plin entre autres, qui assure qu'il règne sous le nord une température si douce que les hommes n'y mourraient jamais s'ils ne se tuaient volontairement par lassitude et dégoût de la vie. L'art du marin consiste à tirer parti de ces diversités des climats : il y a des hommes qui se sont tant adonnés à la navigation que les routes et les circonstances climatiques n'ont plus de mystères pour eux. Nous les appelons des pilotes, et ils font sur mer ce que font sur terre les commandants de troupes. Tel d'entre eux-ci connaît fort bien la route qui conduit à Fontarabie, qui ne saurait mener son corps à Lisbonne : de même sur l'Océan, il y a des pilotes de Flandres et des pilotes du Levant, chacun s'attachant aux parages qu'il a le plus pratiqués

La traversée de l'Espagne en Flandre est fort fréquentée, et il y a de grands navigateurs qui s'y adonnent. En Flandre, au mois de janvier, tous les navires prennent la mer pour se rendre à leurs destinations, et il est rare qu'il n'y ait pas à cette époque quelques violents sauts de vent de l'E.-N.-E. et du N.-N.-E. Il s'en faut que les vents soient alors cléments; ils sont brusques, froids et dangereux. C'est la distance du soleil et la configuration des côtes qui en sont cause. Heureusement que ces brises ne sont pas durables et qu'elles n'enchaînent pas le temps. Ceux qui naviguent alors sont des gens qui vont à l'aventure et la plupart du temps arrivent à bout de forces. Si la brise leur fait défaut et qu'un autre vent les entraîne, ils relâchent dans les ports de France ou d'Angleterre jusqu'à ce que l'état de la mer leur permette de partir.

La troisième lettre est adressée par Amerigo Vespucci au cardinal Ximènes de Cisneros, archevêque de Tolède. C'est le premier document où figure le véritable nom du parrain sans le savoir de l'Amérique, et il est curieux de noter en passant que le prétendu autographe dont M. Charvay a enrichi le supplément de l'*Isographie*, récemment publié, n'offre pas la moindre ressemblance avec l'écriture authentique du pilote florentin. Sa lettre, d'ailleurs peu intéressante, roule sur la nature du trafic qu'il conviendrait de faire avec les Antilles.

Un intérêt plus sympathique s'attache à la lecture des deux longues épîtres qui suivent : elles nous montrent dans son rôle vraiment apostolique l'infatigable avocat des Indiens, A. Barthélemy de Las Casas, qui appartient à la France par son origine autant que par la générosité un peu exaltée de son caractère, encore peu connu et plus mal jugé.

Bernal Diaz del Castillo vient clore la première partie de l'ouvrage : il signale dans deux lettres les abus dont les Indiens sont victimes.

La seconde partie, intitulée : *Nouvelle-Espagne*, comprend des documents particu-

lièrement intéressants pour notre pays : ce sont les lettres de plusieurs missionnaires flamands qui correspondent directement soit avec Charles-Quint, soit avec Philippe II, soit encore avec le Conseil des Indes : le Père Clapion, Jean de Gand, Pierre de Gand, l'humble frère lai qui préféra toute sa vie l'obscurité de sa condition et la cellule de son couvent aux dignités de l'Eglise et aux palais des archevêques, dont il n'eût pas été indigne par sa science, par son zèle et par sa naissance même, car il était proche parent de l'Empereur, de même que Nicolas De Witte; Jean de Tecto enfin (Du Toit), autre gantois qui accompagna Fernand Cortez dans son expédition à la pointe du Honduras et mourut à son retour des privations et des fatigues qu'il y avait endurées.

Le frère Pierre de Gand donne quelques détails sur sa personne dans les deux lettres qu'il écrit à l'Empereur le 31 octobre 1532 et le 15 février 1552. Il était venu à la Nouvelle-Espagne en 1523 avec le frère Jean de Tecto qui avait été professeur en l'Université de Paris, et le frère Jean de Ayora. Il consacra toute son existence, ses talents éminents, sa vertu et son influence à la civilisation des Indiens de Mexico et des villages environnants, où il fonda plus de cent églises, des chapelles, des couvents, des collèges, des écoles de filles et de garçons, des hôpitaux, acquérant une grande et utile popularité parmi ces tribus si douces, si bien disposées à recevoir la lumière évangélique, au milieu desquelles il vécut pendant un demi-siècle et mourut le 29 juin 1572.

Votre Majesté, dit-il dans ses lettres, n'ignore pas que je suis frère lai de l'Ordre du Bienheureux Saint-François, compagnon de Jean de Tecto, autrefois gardien du couvent de Gand, et que je me suis voué tout entier à la conversion et à l'instruction des naturels de ce pays, à qui j'enseigne la doctrine chrétienne dans leur propre langue; j'apprends aux enfants à lire, à écrire, à prêcher et à chanter; n'étant pas prêtre, j'ai d'autant plus de loisirs pour m'occuper d'eux, et, leurs bonnes dispositions aidant, je puis vous assurer qu'il y a parmi eux de bons écrivains, des orateurs tout à fait stylés et des musiciens qui feraient sans désavantage leur partie dans la chapelle de Votre Majesté.

Dans la seconde lettre, il entre encore dans ces détails et en ajoute quelques-uns sur ses compatriotes et ses compagnons.

Je suis religieux de Saint-François, natif de la ville de Gand, chapelain et serviteur de Votre Majesté. Je vins de ma ville natale au royaume d'Espagne sur la même flotte qui ramenait Votre Majesté, en compagnie du Père Clapion, votre confesseur; je débarquai à Santander, ayant pour compagnon de bord le frère Jean de Teta (de Tecto ou Du Toit), gardien du couvent des franciscains de Gand, et nous fûmes envoyés, lui, un autre religieux et moi, par ordre de Votre Majesté, pour évangéliser ces régions de la Nouvelle-Espagne. Nous fûmes les premiers religieux qui y pénétrèrent.

Sa lettre se termine par cette touchante prière :

Il est à désirer que Votre Majesté daigne procurer à l'œuvre de Jésus-Christ des ouvriers, beaucoup d'ouvriers et vite, et qu'il y en ait surtout quelques-uns de la Flandre et de Gand, pour que mes pauvres Indiens sachant après ma mort qu'il leur reste encore des gens de mon pays, puissent se figurer que je ne les aurai pas quittés tout entier.

Pierre de Gand ne jouissait pas de la même sympathie dans les régions officielles. Son zèle apostolique ne s'accommodait pas des compromis et des tempéraments, et sa correspondance avec Charles-Quint et avec le Conseil des Indes flétrit énergiquement les exactions et les abus dont les naturels étaient

victimes, au mépris des ordonnances de l'Empereur : aussi se vit-il en butte à toute sorte d'avaries et signalé par les autorités religieuses elles-mêmes comme un homme dangereux par l'ascendant qu'il exerçait sur les Indiens. Il fallait l'abnégation d'une vocation qui n'attendait point sa récompense des hommes, pour résister à tant de luttes et de découragements.

Toute cette partie reproduit des correspondances du plus haut intérêt de prélats, missionnaires, vice-rois, gouverneurs, caciques indiens, magistrats, alcades qui jouèrent un rôle marquant dans cette grande épopée historique : leurs lettres, toutes plus attachantes les unes que les autres, répandent de nouvelles lumières sur les annales primitives de l'Amérique.

Cette deuxième partie comprend les lettres VIII à LXXII; les sept suivantes n^{os} LXXIII-LXXIX réunissent, sous le titre d'*Amérique Centrale*, la correspondance des évêques de Guatémala et de Chiapa.

Sous la rubrique *Pérou*, lettres LXXX-XCVI, se groupent les drames de la période orageuse des guerres civiles des Pizarro et des Almagro, et du gouvernement agité de Vaca de Castro.

Les lettres XCVII à CVII, sous le titre de *Rio de la Plata*, retracent les exploits révolutionnaires d'Alvar Nunez et de Martinez de Irala.

La dernière lettre enfin, n^o CVIII, écrite au Conseil des Indes par l'évêque de Manille, est un exposé fort intéressant de l'état des Philippines.

On comprend que nous ne puissions pas analyser en détail tous les documents précieux que M. le comte de Toreno et ses collaborateurs ont rassemblés dans ce livre monumental. Nous en avons assez dit pour inspirer à nos lecteurs le désir de l'approfondir davantage. Il nous transporte en plein dans cette ère des héros, des saints et des paladins dont la grande Espagne donnait encore le spectacle au monde à la fin du xvi^e siècle. Tableau saisissant : ni par sa situation topographique, ni par les productions de son sol, ni par sa population, ce pays semblait ne pouvoir s'élever jamais au rang qu'il occupa parmi les nations durant les deux règnes les plus discrédités de son histoire, sous Charles-Quint et sous Philippe II. C'est qu'en Espagne, comme le disait naguère un autre de ses hommes d'Etat les plus distingués, M. Canovas del Castillo, l'homme vaut mieux que le sol, et que c'est à l'énergie de ses enfants, et non à ses ressources naturelles que l'Espagne doit son antique grandeur. Ces grandes conquêtes qui lui avaient donné un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, n'étaient en définitive que de glorieuses équipées entreprises par des poignées d'hommes sans fortune et sans peur et, — phénomène plus remarquable encore, — elle mit son point d'honneur à vaincre la difficulté de les conserver, plus grande peut-être que celle de les acquérir.

Ajoutons, pour finir, que le gouvernement de S. M. Catholique a généreusement gratifié la Bibliothèque royale d'un exemplaire de cette somptueuse publication.

JULES PETIT.

REVUES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. L'étude que M. E. von der Brüggén consacre au nihilisme en Russie offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire de cet étrange phénomène social et des aspirations

qu'il représente. Il a été beaucoup question, depuis deux ans surtout, du nihilisme, mais on n'en connaît que bien imparfaitement l'origine et les tendances. On le considère généralement comme une forme de socialisme; c'est une de ces erreurs auxquelles on s'expose inévitablement quand on juge, et cela arrive le plus fréquemment, ce qui se passe en Russie en se plaçant au point de vue des idées européennes.

L'histoire du nihilisme Russe remonte à l'époque, comprise entre 1840 et 1850, où le rationalisme, pénétrant partout, se mêla aux doctrines politiques. L'absolutisme du Czar Nicolas ne put empêcher l'invasion de ces doctrines dans l'Empire, et quand, avec l'avènement d'Alexandre II, s'ouvrit une ère de liberté, on vit se produire les conceptions les plus diverses. Les quinze premières années du gouvernement d'Alexandre furent une période de réformes au delà desquelles se portèrent bientôt les aspirations de la jeunesse, éveillée à la vie politique. Ces tendances radicales de la jeunesse provoquèrent une réaction de la part du gouvernement, non qu'on abandonnât les grands principes adoptés au début; on les maintint, mais on en suspendit l'application. C'était en apparence un désaveu. Les adhérents des doctrines rationalistes s'irritèrent et mirent une nouvelle ardeur à diriger leurs traits contre l'Etat. C'est dans cette période de réaction que se trouve encore aujourd'hui la Russie, réaction à laquelle le nihilisme n'a pas été étranger, et qui, réciproquement, a contribué au développement du nihilisme. Le radicalisme à outrance, tel est le fond de la doctrine des révolutionnaires russes, car elle ne tend à rien moins qu'à la destruction de ce qui existe. Dans tout le reste de l'Europe, les réformateurs politiques, à quelque école qu'ils appartiennent, n'ont point de programme qui ne se rattache plus ou moins à l'état de choses existant. Le nihilisme, au contraire, s'attaque à la société humaine sous toutes ses formes politique, sociale, ecclésiastique. Quant à un nouvel ordre de choses à créer, il ne s'en inquiète pas. Un pareil phénomène ne peut être expliqué que par une étude du caractère du peuple russe et des conditions politiques et sociales dans lesquelles il a vécu jusqu'ici. Ce qui fait le fond du caractère chez le peuple Slave, c'est la sensibilité; il est dominé par les impressions, et, comme les impressions changent, il s'ensuit que sa vie intellectuelle est sujette à de fréquentes variations. Aussi lui manque-t-il les qualités essentielles qui constituent ce que nous appelons la fermeté de caractère, et est-il enclin à se laisser séduire par de fausses théories. Doué d'un pareil tempérament, le peuple russe a été gouverné par une autocratie, représentée seulement par une hiérarchie bureaucratique: il n'a point d'histoire politique. L'abolition du servage, le droit accordé aux provinces, aux cercles, puis aux grandes villes de s'administrer, ont éveillé, sinon dans le bas peuple, au moins dans les couches supérieures des aspirations à un état de liberté plus avancée que celle dont on jouissait. Entre la situation rêvée et celle qui existait hier, qui est encore en grande partie celle d'aujourd'hui, il y a un abîme, et cet abîme le nihilisme veut le faire franchir d'un saut.

Depuis 1873, le gouvernement s'est tenu sur ses gardes. En 1875, au mois de mai, des poursuites furent exercées simultanément dans 37 gouvernements de la Russie d'Europe et un nombre considérable d'arrestations opérées. Au mois d'octobre 1877, une cour de justice spéciale, devant laquelle les prévenus, au nombre de 193, avaient été renvoyés, en condamna 36 à la déportation en Sibérie. Dans l'intervalle, en décembre 1876, les troubles de Kasan, provoqués par les nihilistes, avaient donné lieu à des arrestations de jeunes gens des deux sexes, dont un certain nombre furent également envoyés en Sibérie. L'emprisonnement préventif de Vera Sassoulitsch, l'emprisonnement de Bagoljubow sur l'ordre du commissaire Trepow, l'attentat de

Sassoulitsch contre ce dernier, son acquittement, sont des faits encore présents à la mémoire de chacun. Depuis le commencement de la guerre d'Orient, qui coïncida avec les poursuites contre les nihilistes, la propagande a pris de l'extension.

Il est à remarquer que la nouvelle génération des nihilistes tend à s'écarter des doctrines de ses premiers chefs, Bakounine et Tscherniskewski. La négation pure se transforme en une tendance politique et sociale plus positive, de sorte que le nom ne répond plus exactement à la chose. La propagande reste anarchique en principe et le restera vraisemblablement, au moins aussi longtemps qu'elle restera la seule idée politique opposée au czarisme; mais malgré cette tendance radicale et anarchique, on aperçoit chez les nouveaux nihilistes des vues plus pratiques.

Le communisme, la démocratie sociale représentent en Europe la lutte des classes inférieures contre les classes supérieures; ils ne s'attaquent pas à l'Etat comme puissance, mais aux classes dirigeantes. Il en est autrement en Russie. Ce qui fait la principale force du nihilisme, c'est l'absence de classes supérieures prépondérantes. La Russie n'a pas, surtout depuis l'affranchissement des paysans, d'aristocratie, soit de naissance, soit territoriale, soit commerçante. Il en résulte que le progrès de la civilisation y est entravé, qu'il ne repose que sur un équivalent de l'aristocratie, le fonctionnarisme. Le fonctionnaire a la direction de la vie intellectuelle et matérielle du peuple; il agit partout, en tout temps et en dictateur. Ici donc la démocratie se trouve en présence d'une bureaucratie toute puissante, et elle a conséquemment une tendance plutôt politique que socialiste. Le nihilisme s'attaque essentiellement à l'Etat, non à la société, bien qu'il ait emprunté aux doctrines européennes la guerre à la noblesse, à la richesse, etc. Aussi n'a-t-il pas seulement parmi ses adhérents des travailleurs, des prolétaires; on y voit figurer à côté du paysan, le journalier, le fonctionnaire destitué, le citadin, le noble. Le libéral russe ne connaît pas les distinctions de rangs, son libéralisme étant dirigé contre le fonctionnarisme, contre l'Etat.

M. von der Brüggem ne croit pas cependant que le nihilisme constitue un danger bien sérieux pour l'existence de l'Etat, du moins dans sa forme actuelle. La masse du peuple, dit-il, n'est encore qu'à demi civilisée et ne jure toujours que par le czarisme, et si le nihilisme voulait sérieusement s'attaquer à cette puissance, il suffirait d'un mot du monarque pour l'anéantir.

NINETEENTH CENTURY. — M. C. T. Newton publie la seconde partie d'un travail sur la religion des Grecs expliquée par les inscriptions. Dans la première partie l'auteur a montré comment s'acquerrait le terrain pour la construction des temples, comment l'Etat et, non les prêtres, administrerait la propriété sacrée, comment les prêtres étaient choisis, quels étaient leurs devoirs, les degrés de la hiérarchie, comment les esclaves étaient la propriété du dieu, comment ils étaient transmis d'un maître terrestre à un maître divin par un procédé de vente assez semblable au procédé romain. Les inscriptions seules dans la plupart des cas fournissent sur ces divers sujets assez de détails pour ne plus laisser subsister de doute. Ainsi près de cinquante inscriptions ont été découvertes à Delphes seulement, qui se rapportent à un des deux modes d'affranchissement. Dans l'article qui vient de paraître M. Newton s'occupe de la fondation de temples par des particuliers, des fêtes, des offrandes votives et des tombes.

NOTES ET ÉTUDES.

LE CABINET DES ESTAMPES DE LA
BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque

Royale, doit être prochainement rouvert au public. Par suite de la démolition d'une partie des anciens locaux, ce cabinet est aujourd'hui installé dans trois des salles occupées ci-devant par l'Académie de Belgique. Dans un espace relativement restreint, — trop restreint sans doute, pour une collection appelée à s'accroître, — l'installation nouvelle est mieux en rapport avec l'importance d'un ensemble d'œuvres aussi précieuses au point de vue de l'art que de l'histoire. Les armoires garnies extérieurement de portes vitrées forment, en réalité, autant de montres consacrées à l'exhibition de quelques types curieux, parmi lesquels la plus large part revenait de plein droit aux œuvres nationales. La fameuse *Vierge* de 1418, la plus ancienne des pièces datées que l'on connaisse, brille au premier rang de ces curiosités. Elle est suivie de près par la planche des grandes armoires de Charles-le-téméraire que l'on a qualifiée « la plus ancienne estampe sur cuivre gravée dans les Pays-Bas. » Nous pensons toutefois qu'au point de vue chronologique, il faudrait donner la préférence à une curieuse petite pièce de la *famille de St-Arne*, que possède aussi le cabinet de Vienne, et que tous ses caractères renvoient au milieu du xv^e siècle. Viennent ensuite des *criblés* et une très-curieuse pièce gravée pour les Augustins de Liège, en 1577, et qui reproduit textuellement le fameux tableau de Quentin Metsys de St-Pierre, à Louvain. La gravure offre même cette particularité qu'elle complète l'ensemble architectural du tableau, ce qui tolère la supposition que l'auteur a eu sous les yeux un croquis du peintre lui-même. Réunies dans un même cadre nous trouvons deux pièces capitales de ce maître S, que se disputent Bruxelles et Cologne, et une épreuve superbe du *Portement de la Croix*, de Martin Schongauer, l'œuvre la plus importante de ce maître fameux. L'Ecole italienne fournit un splendide travail de Mantegna: le *Sénat de Rome*, la *Présentation au temple* de Lorenzo Costa, autre épreuve d'une œuvre des plus rares et un *St-Jérôme*, anonyme, gravé sans doute au xiv^e siècle, mais d'une impression postérieure. D'Albert Durer, nous trouvons le *Grand Zodiaque*, le *St-Jérôme dans sa cellule*, sur bois, admirable d'épreuve, le *petit St-Jérôme* en rond, la *Vierge couronnée par les anges*, que Bartsch n'a point connue, et un curieux dessin de tenture aux armes impériales, estampe imprimée en rouge et que la Bibliothèque a obtenue en décomposant les plats d'une reliure de la fin du xv^e siècle.

Cette première série de travaux est séparée de la suivante par la cheminée que surmonte l'immense reproduction de la *Cène* de Rubens, gravée au xvii^e siècle par De Vaulx et qui n'a pas seulement le mérite d'être la plus grande pièce connue, mais d'être l'épreuve unique de celle-ci. L'impression est en neuf feuilles.

Poursuivant l'ordre chronologique, nous trouvons une *Vierge* gravée par Mabuse, la *Tentation de St-Antoine*, de Jérôme Bosch, un grand portrait d'Erasmus, de F. Huys d'Anvers, etc. Une vue de la Cour de Bruxelles au xvi^e siècle, sera singulièrement goûtée des amateurs de pièces historiques. Au premier plan, à l'endroit, où est aujourd'hui la place des Palais, a lieu un combat à la barrière. Cette estampe très-rare, mais non pas unique, est sans doute la représentation la plus ancienne du Palais des ducs de Brabant. Des pièces d'après le vieux Breughel et de Hans Bol de Malines, sont

aussi des documents historiques du plus haut prix. Dans la *Justice* l'on assiste à plusieurs genres de torture dans les Pays-Bas au XVI^e siècle.

Le pèlerinage des épileptiques de Molenbeek-St-Jean est plus curieux encore. Une belle eau-forte, de Vermeyen, un bruxellois qui accompagna Charles-Quint dans l'expédition de Tunis et deux vues de la Bourse de Londres, érigée par Gresham, sur le plan de celle d'Anvers, complètent l'exhibition de la première salle. Ce premier salon, situé au centre du local, doit servir de lieu de communication au public. Des tables et des pupitres mobiles y sont disposés pour les dessinateurs. L'éclairage est pris sur la cour du Musée de l'industrie par de hautes fenêtres.

Le salon suivant est plus spécialement disposé pour la communication des cartes et plans. Il continue l'exhibition. L'on y voit des œuvres moins anciennes que les précédentes, mais non moins intéressantes. D'admirables portraits de Goltzius et des Wierix, parmi lesquels des effigies authentiques d'Ortelius, de Mercator, de Marnix, de Van Mander, de Goltzius lui-même, offrent un puissant intérêt. Une planche de Van de Velde, datée de 1615, montre l'Infante Isabelle, tirant l'oiseau à la place du Sablon, à Bruxelles. Viennent alors des eaux-fortes capitales de Van Dyck, de Corneille Schut, de Jordaens, de Van Diepenbeke, des burins de Vorsterman et de Pontius: toute la pleiade du XVII^e siècle jusqu'aux maîtres flamands devenus en France même, des chefs d'école. Le salon d'entrée, enfin, est réservé à des maîtres plus récents. L'école belge contemporaine y a des représentants distingués: Biot, Franck, Meunier, Desvachez, Corr, tandis que les écoles étrangères y sont représentées: l'Italie, par Raphaël Morghen, (la *Transfiguration* encore inachevée) et Calamatta (la *Joconde* avec dédicace à Leys); la France, par Henriquel-Dupont (Bertin l'ainé avec signature autographe du maître); l'Allemagne, par un exemplaire incomparable du Grand-Électeur de Brandebourg de Mandel, et l'Angleterre, par le portrait de Pie VII de Cousins en manière noire d'après Lawrence.

Comme aspect décoratif, le cabinet des estampes tiré naturellement profit de la splendeur des salons de l'ancien palais avec leurs plafonds et leurs trumeaux Louis XVI. L'on s'est plus particulièrement conformé à ce style pour l'ameublement. Des bustes de graveurs célèbres doivent compléter cet ensemble d'ailleurs réussi.

L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES DE PARIS.

Paris, 4 août.

L'École Pratique des hautes Etudes de Paris a célébré le 31 juillet dernier, le dixième anniversaire de sa fondation. Un banquet offert à M. Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique, qui signa le décret de 1868, a réuni à cette occasion les professeurs et les répétiteurs de la section d'histoire et de philologie ainsi qu'un grand nombre d'élèves anciens et actuels. Avant le banquet, M. L. Réquier, président de la section, offrit à M. Duruy un magnifique volume (*Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'École des hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation*. Paris, Vieweg), contenant des dissertations savantes rédigées expressément à son intention par les professeurs de l'École, en témoignage de reconnaissance pour le service rendu à la science et à l'enseignement supérieur par la création de l'École pratique.

Ce fut une grande et belle idée que réalisa M. Duruy quand, réunissant autour de lui des hommes comme MM. L. Réquier, A. Maury, M. Bréal, Emm. de Rouge, G. Paris et d'autres non moins distingués, il leur confia la mission difficile de fonder une école savante, sans analogie en France et qui devait imprimer une direction nouvelle et glorieuse au haut enseignement.

Parmi les nombreux établissements d'instruction supérieure qui existaient déjà à Paris, aucun ne réunissait les conditions que rêvait M. Duruy pour une école vraiment scientifique.

L'École des Chartes, l'École normale, l'École des langues orientales forment des archivistes, des professeurs, des interprètes; l'enseignement y est purement professionnel, elles n'ont pas pour mission de faire des savants, de plus elles sont fermées et d'accès difficile. Le Collège de France et les facultés présentent surtout les résultats de la science sous une forme accessible au grand nombre des auditeurs de toutes catégories et de tout âge qui se présentent sur ses bancs. L'École pratique devait être un laboratoire de la science à faire. Elle avait donc un double but: elle devait provoquer des recherches originales et enseigner aux élèves la méthode rigoureusement scientifique qui seule peut donner de la valeur à ces travaux. C'est ce que comprirent admirablement les professeurs de la jeune institution.

Dans les conférences, les élèves travaillent en quelque sorte sous les yeux du maître: celui-ci leur donne le plan des recherches à faire, l'indication des livres à consulter, les règles de critique des sources, puis la besogne achevée est exposée et discutée dans une conférence suivante. Les résultats en sont vérifiés, approuvés ou combattus: le professeur montre comment il aurait traité la question, met en lumière ses procédés de travail et de composition et ainsi se fonde cette tradition scientifique, le bien le plus précieux qu'un maître puisse léguer à ses disciples.

L'École comprend quatre sections: mathématiques, sciences physico-chimiques, sciences naturelles, histoire et philologie.

La section d'histoire et de philologie ouvrit ses cours au commencement de novembre 1868. Cinq-ante et un élèves s'inscrivirent, et déjà on comptait parmi eux plusieurs étrangers.

D'année en année on compléta les programmes et les élèves arrivèrent en plus grand nombre. Cette année, 25 professeurs et répétiteurs ont fait des cours suivis par près de deux cents élèves.

J'ai sous les yeux la collection des rapports adressés au ministre de l'instruction publique depuis la fondation de l'École, et rien n'est plus intéressant que de parcourir cette liste de travaux de tous genres auxquels professeurs et élèves se sont consacrés depuis dix ans. Un court résumé de ces rapports fera bien comprendre l'esprit qui anime l'École.

Dans les conférences de Philologie latine et grecque, MM. Thurot, Tournier, Graux et Châtelain enseignent spécialement la critique des textes, la grammaire et la paléographie. M. L. Havet étudie en linguiste l'ancienne langue latine. M. Weil fait des cours d'histoire littéraire et M. Rayet d'archéologie grecque. Le cours d'épigraphie et d'antiquités romaines, fait autrefois par M. L. Réquier, l'éminent professeur du Collège de France, est maintenant aux mains de M. Desjardins, sous la direction duquel les élèves rédigent un manuel d'épigraphie. M. Monod, directeur de la conférence d'histoire, étudie avec ses élèves les sources de l'histoire de France, tandis que les répétiteurs exposent les institutions de la France et de l'Allemagne au moyen âge. M. M. Bréal, dans la conférence de grammaire comparée, tout en exposant pour les commençants les principes de la phonétique indo-européenne fait travailler les élèves plus avancés à la rédaction d'un dictionnaire étymologique de la langue latine. Ceux-ci sont chargés en outre de rendre compte d'ouvrages importants publiés récemment sur les questions de linguistique et interprètent

tour à tour au point de vue du dialecte les inscriptions grecques et latines les plus intéressantes. M. Gaston Paris, dans la conférence la plus nombreuse de l'École, introduit ses élèves dans l'étude scientifique des diverses langues romanes et de leur littérature: il a fait étudier aussi les principales chansons de geste avec les questions linguistiques, métriques et diplomatiques qui s'y rattachent. M. A. Darmesteter, répétiteur, expose les principes de la grammaire comparée de ces langues. MM. Hauvette-Besnault et Bergaigne, outre l'exposition de la grammaire sanskrite, indispensable à l'étude de la grammaire comparée, ont fait interpréter des fragments étendus des poèmes épiques et des lois de Manou, les drames les plus importants de la littérature indoue, des ouvrages philosophiques, des odes, des extraits des Pouranas. M. Bergaigne initie aussi les élèves à l'étude du Vêda avec les commentaires indigènes. MM. J. Derembourg, Guyard et Carrière dirigent les conférences de langues sémitiques, où les principaux monuments des littératures hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe sont traduits et expliqués. M. Guyard est chargé aussi de la conférence de Persan, où il a expliqué cette année des fragments du livre des rois de Firdousi et de l'histoire des Sassanides de Mirkhond. M. J. Darmesteter, dans une conférence inaugurée cette année, a fait un cours de phonétique de la langue zende et fait traduire le 9^{me} chapitre du Yaçna. Pendant l'été, il a enseigné les éléments du Pehlevi en expliquant le même chapitre dans la traduction en cette langue.

M. Gaidoz enseigne depuis deux ans les langues celtiques, et en particulier les deux plus importantes, l'ancien irlandais et l'ancien gallois. Les élèves de MM. Maspéro et Grébaut sont initiés à l'étude des inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte avec tout l'ensemble de connaissances qu'exigent ces études difficiles. Enfin, M. Clermont-Ganneau, dans son cours d'archéologie orientale, a étudié jusqu'à présent les monuments les plus intéressants de la Palestine et de la Syrie.

Les principaux travaux des élèves, jugés dignes de cet honneur, sont imprimés et prennent place à côté des publications de leurs maîtres dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*. Cette collection compte à présent près de 35 volumes et s'augmente chaque année de mémoires du plus grand mérite et de la plus haute importance scientifique. Quand j'aurai ajouté que c'est à l'École que se recrutent les rédacteurs de la *Revue de philologie classique*, presque tous ceux de la *Revue critique*, de la *Romania*, de la *Revue historique* et des *Mémoires de la Société de linguistique*, j'aurai donné quelque idée de l'activité scientifique qui y règne, et je pourrai, sans hésiter, la placer à côté des établissements d'enseignement supérieur les plus vantés de l'Allemagne et des autres pays de l'Europe.

CH. MICHEL.

LE TRÉSOR DE MYCÈNES.

Les découvertes de M. Schliemann à Mycènes sont toujours l'objet de discussions entre savants et archéologues. Le professeur Forchhammer, dont les voyages en Grèce, en 1830 et 1838, ont beaucoup contribué à faire connaître la topographie de la Grèce ancienne, vient d'émettre, au sujet de l'origine des trésors de Mycènes, une supposition qui mérite d'être prise en sérieuse considération. Il nie que l'espace dans lequel les tombes ont été trouvées ait été originairement, comme Leake l'a cru, et comme d'autres l'ont soutenu récemment avec lui, à l'extérieur des murs, ou qu'il ait formé à l'origine une sorte de nécropole reliée postérieurement à l'Acropole. Pour lui, la soi-disant nécropole est une partie de l'ancien château, une sorte de seconde ligne de défense, comme on en a trouvé à Mantinée, Messène, Psophis et autres villes grecques. Il rappelle ensuite ces faits, mentionnés par Diodore, Strabon et Pausanias, que Mycènes se glorifiait d'avoir envoyé 80 guerriers contre les Perses

aux Thermopyles et 400 avec les Tiryntiens à la bataille de Platée; que, se basant sur ce fait, Mycènes refusa de reconnaître l'hégémonie d'Argos, contesta à cette ville la possession exclusive du temple d'Héra et la direction des jeux néméens. Ce différend aboutit à une guerre avec Argos. Les Mycéniens battus se retirèrent dans la ville, qu'ils défendirent jusqu'à ce que la famine les obligea à se rendre. En 468, Mycènes ayant été détruite, les habitants émigrèrent dans des villes voisines.

Deux points se rapportant aux antiquités trouvées à Mycènes demandent particulièrement à être éclaircis : le mode exceptionnel d'inhumation et les riches trésors extraits des tombes. Le Dr Forchhammer suppose que les squelettes trouvés par M. Schliemann sont ceux des généraux tués pendant le siège de Mycènes et enterrés précipitamment à l'intérieur des murs. Quant à l'existence du trésor à cet endroit, il daterait de la bataille de Platée. Bien que déjà dans les poèmes homériques Mycènes soit appelée une ville riche, les trésors trouvés par M. Schliemann proviendraient du butin conquis sur les Perses. Ce butin fut immense. Une part en fut réservée à Jupiter olympien, à Apollon delphien, à Neptune isthmien; le reste, femmes, or, argent, objets précieux, animaux, tels que chameaux, etc., fut réparti parmi ceux qui avaient pris part à la guerre. Les tentes des Perses étaient pleines d'or et d'argent; on y trouva des lits couverts de ces précieux métaux, des bassins, des coupes, des tasses en or et en argent, des sacs remplis de vases d'or, des bracelets, des colliers, des poignards. Ce ne fut que onze ans avant le siège de Mycènes que l'on déposa à l'intérieur des murs la part accordée à cette ville. Il semble tout naturel que pendant le siège et avant la reddition de la place, les habitants aient caché leur trésor dans les tombes où étaient déposés les corps de leurs chefs et où ils pouvaient le retrouver, à moins d'être tous ensevelis sous les ruines de la ville. Si cette explication est vraie, les antiquités découvertes par M. Schliemann ne représenteraient pas l'art grec primitif, mais l'art persan, les objets trouvés pouvant être assyriens, babyloniens et bactériens. Des traces d'art persan et assyrien sur des pierres tombales et sur des pierres gravées trouvées à Mycènes avaient déjà attiré l'attention de plusieurs savants. On n'a rencontré cependant aucun signe d'écriture cunéiforme, ce qui paraîtrait bien étrange si les trouvailles de M. Schliemann représentaient réellement le butin pris dans le camp de Mardonius.

Les masques d'or trouvés dans les tombes semblent au Dr Forchhammer être également d'origine persane. Il rappelle qu'un masque pareil a été trouvé par le capitaine Lynch dans une tombe de Jalebi, sur l'Euphrate. Toute la force de l'argument du Dr Forchhammer consiste dans ce fait que, onze ans avant la destruction de Mycènes un trésor considérable y a été apporté de Platée. On se demande ce qu'est devenu ce trésor, si on n'en reconnaît pas une partie dans la trouvaille du Dr Schliemann.

Le 5 juillet, M. Schliemann a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres des observations ayant pour objet de réfuter diverses assertions émises récemment au sujet des grands tombeaux qu'il a découverts à Mycènes. On a dit que ces tombeaux ne pouvaient être ceux dont parle Pausanias, parce que cet auteur n'en mentionne que 5 et qu'on en a trouvé 6. M. Schliemann est d'avis que le texte de Pausanias ne restreint pas clairement le nombre des tombeaux à cinq. Quant à l'âge et au caractère à attribuer aux objets trouvés par lui à Mycènes, il maintient les opinions qu'il a émises précédemment. Ces objets, d'après lui, n'appartiennent pas à la civilisation carienne, comme on l'a soutenu; il reconnaît, au contraire, dans les antiquités mycéniennes l'influence de la civilisation babylonienne et de celle de l'Égypte. Les figures, les vêtements, les ornements dont le dessin s'est rencontré à Mycènes, présentent une ressemblance frap-

pante avec ceux qu'on voit figurés sur les monuments de l'Égypte et de la Babylonie. Il combat de même l'opinion généralement admise qui veut que Mycènes n'ait été prise et détruite par les Argiens qu'en l'année 468 avant notre ère. Mycènes ne paraît jamais avoir eu d'existence indépendante aux temps historiques, et d'ailleurs tous les objets qui y ont été trouvés remontent à une très-haute antiquité.

CHRONIQUE.

Le prix de 25,000 francs institué par le Roi et attribué pendant la période quadriennale de 1874 à 1878 au meilleur ouvrage pour l'histoire nationale est décerné, par arrêté royal du 6 août, à M. Alphonse Wauters, membre de l'Académie royale de Belgique, pour son ouvrage intitulé : *Les libertés communales. Essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin.*

Le rapport du jury chargé de juger le concours, après avoir rendu hommage à la généreuse initiative prise par le Roi en faveur des lettres belges, fait connaître dans quelles conditions le prix a été décerné à l'unanimité à M. Wauters :

Parmi plusieurs ouvrages qui sont entrés en lutte, nous avons signalé le livre de M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles et membre de l'Académie de Belgique, intitulé : *Les libertés communales. Essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin.* Cet important ouvrage se rattache à divers autres écrits du même auteur et résume, en quelque sorte, des recherches longues et intelligentes; il forme un fort volume in-8° avec un volume de preuves et de documents la plupart inédits. En décernant à l'unanimité le grand prix d'histoire nationale à ce travail sur les libertés communales, le jury a fait des réserves expresses en ce qui concerne le mérite absolu de l'ouvrage couronné; il a entendu rattacher cet ouvrage à l'ensemble des publications antérieures de l'auteur, relatives à l'histoire du pays... Il faut tenir compte des difficultés que M. Wauters a rencontrées dans son vaste travail. Il a choisi l'époque la plus discutée de notre histoire, celle où, soit comme origines, soit comme éléments, soit comme développements, on doit rencontrer le plus de dissentiments. M. Wauters a-t-il exposé ces dissentiments avec assez de méthode? A-t-il signalé les éléments de solutions avec assez de précision? Tout en découvrant et en reproduisant pour la première fois de précieux documents, a-t-il offert ces solutions mêmes avec assez de fermeté? A-t-il, pour éclairer ces points obscurs de l'histoire, utilisé avec assez d'application les travaux des savants publicistes de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de l'Italie? Nous ne le pensons pas : à cet égard, des lacunes seront signalées. Comme critique et comme méthode, l'ouvrage laisse à désirer; les vues d'ensemble qu'inspire l'esprit politique font souvent défaut; il y a plus de détails que de synthèse, plus d'érudition que de conclusions nettes et précises. Faut-il le dire? Le travail de l'auteur trahit une certaine précipitation, la lecture n'en est pas rendue assez attrayante, et dans beaucoup d'endroits, le style, ce charme et cet ornement de l'histoire, le style simple, naturel et ferme qu'on est en droit d'exiger d'un savant éminent, offre des négligences qui devront disparaître.... Ne séparons pas d'ailleurs le livre sur « les libertés communales, » si riche de recherches, de vues ingénieuses et de verve patriotique, des autres publications de l'auteur. Dès sa jeunesse, il publiait sa grande *Histoire de Bruxelles*; douze ans plus tard, il publiait son *Histoire des environs de Bruxelles*. En 1859, en collaboration avec feu le savant Jules Tarlier, il entreprenait, sous le nom de *la Belgique ancienne et moderne*, une œuvre de longue haleine : la description et l'histoire des communes de l'arrondissement de Nivelles, et il a porté, depuis, ses recherches sur les communes de l'arrondissement de Louvain. Comme membre de la Commission royale d'histoire, il a publié six volumes in-4° des *Tables des diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*; cette immense et ingénieuse compilation nous conduit à l'année 1300, époque à laquelle s'arrête aussi le livre des *Com-*

munes belges. Il ne faut pas séparer de ce dernier ouvrage et des « preuves » qui le complètent et l'expliquent, les importantes préfaces que l'auteur a placées en tête des volumes de ses tables; elles contiennent déjà, en quelque sorte, une vue générale sur les origines et le mouvement communal, que l'écrivain a développée et confirmée dans sa grande histoire. Ajoutez à ces nombreux travaux un mémoire couronné en 1862 par l'Académie royale sur *le Duc Jean Ier et le Brabant sous le règne de ce prince*, des notices sur les anciennes guildes, une étude sur le règne de Thierry d'Alsace, une curieuse monographie sur les anciennes tapisseries flamandes, et bon nombre de travaux divers, rapports et brochures tous consacrés à l'histoire du pays et à l'étude de questions controversées. On peut donc affirmer que toute cette vie de recherches, d'explorations et d'études, que ce long dépouillement de chartes, de diplômes, de manuscrits et de documents, que ces ingénieuses monographies se rattachent à l'histoire de *L'origine des libertés communales* et à la contemplation de leur éclatante prospérité. Bien des éléments sont donc fournis, sont acquis à la science; bien des aperçus reposent sur des documents nouvellement publiés... Il ne nous a point paru hors de propos de signaler comme ne formant qu'un tout et comme constituant un ensemble bien lié de travaux et d'études, tant de publications successives couronnées par un grand travail qui recevra sûrement et sans grands efforts tout son perfectionnement. Notre seul devoir était, en reconnaissant les mérites de l'œuvre savante de M. Wauters, de consigner devant l'opinion d'utiles réserves : nous prévoyons des critiques, nous signalons des lacunes, nous sollicitons la perfection de la forme et de la méthode. En remplissant ce devoir sans hésitation, nous recommandons à la justice et aux sympathies du Roi un savant dévoué, populaire, patriote, fils de ses œuvres, portant déjà les insignes de hautes distinctions nationales et dont l'existence entière a été consacrée aux annales belges et au culte de nos institutions.

Le jury était composé de MM. Renard, président, Ch. Faider, rapporteur, E. De Laveleye, Alph. Le Roy, F. Schollaert, J. Thonissen, E. Banning, secrétaire.

— Le concours de Rome pour la peinture a été jugé à Anvers, le 9 août. Le chiffre réglementaire de six concurrents admis en loge était au complet. Le sujet donné était *le Retour du fils prodigue*. Les trois premières places ont été obtenues dans l'ordre suivant : Lauréat M. de Jans, élève de l'Académie d'Anvers; 2° prix, M. Van Biesbroeck, de l'Académie de Gand; 3° prix M. Lefèvre, élève de M. Portaels. Le nom des autres concurrents n'est pas proclamé. Le lauréat avait obtenu une place assez désavantageuse au concours préparatoire, tandis qu'au contraire l'élève classé premier à ce concours n'obtient aucune mention à l'épreuve définitive. Cela même démontre la valeur générale du concours, un des meilleurs dont on se souvienne. L'interprétation absolument classique de la donnée semblait avoir moins préoccupé les concurrents que l'exécution matérielle de leur œuvre. M. de Jans s'était déjà fait connaître, du reste, par des œuvres habiles, de même que M. Van Biesbroeck. Le désir de se signaler au public possède les jeunes artistes au même degré que leurs camarades du barreau et des autres professions libérales. La valeur n'attend pas le nombre des années heureusement; et si l'avenir des hautes études artistiques n'a pas absolument à gagner au début hâtif de beaucoup de jeunes gens, il faut évidemment tenir compte des dispositions particulières qui, cette fois, ont permis à un tout jeune homme de produire une œuvre exécutée avec l'adresse d'un vieux praticien.

— M. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, prépare un ouvrage sur la philologie éranienne. Son manuel de la langue de l'Avesta est sous presse, son dictionnaire du même idiome est terminé. Ces ouvrages seront suivis d'autres correspondants sur le pehlevi, dont la grammaire est déjà complète en manuscrit (*Academy*).

— M. De Koninck, membre de l'Académie royale de Belgique a été nommé membre de la Commission

de la carte géologique, en remplacement de M. Dewalque, qui n'a pas accepté ces fonctions.

— Un paléographe belge des plus distingués, M. Adolphe Van Rossum, sous-chef de section aux Archives du royaume, est décédé le 5 de ce mois à Saint-Gilles. Elève de Gachet, Adolphe Van Rossum possédait une connaissance approfondie des anciennes écritures, et, bien qu'il n'ait point attaché son nom à une œuvre considérable, il a rendu, dans l'exercice de ses fonctions, de grands services à la science.

— M. William Benoni White a légué par testament à la Galerie nationale de Londres, une œuvre de Gérard David van Oudewater qui intéresse les historiens de l'art flamand Gérard-David van Oudewater, bien que né en Hollande, peut être classé parmi les peintres belges, car établi à Bruges vers 1483, il mourut dans cette ville en 1523, après avoir rempli plusieurs charges dans la corporation des peintres brugeois. M. Weale croit que cet artiste a été le maître de J. Patenier. Le tableau légué par M. White occupait le côté droit de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste et Sainte-Marie-Madeleine dans l'église de Saint-Donatien à Bruges. Il fut peint pour Bernardino de Salviatis, chanoine de cette église, de 1501-1502. Au milieu d'un riche paysage, finement exécuté, le donateur en surplus est agenouillé, entouré de ses patrons, Saint-Bernardin de Sienna et des évêques Saint-Donatien et Saint-Jean l'Aumônier. Dans le fond on voit s'approcher un mendiant estropié. La tête du chanoine, dit l'Academy, est un très-beau portrait, et toute l'œuvre est d'un fini qui ne laisse rien à désirer.

— Au mois de novembre 1875, à l'occasion du quatrième centenaire de Michel-Ange, le journal *l'Art* a fondé un prix de 5,000 francs à accorder tous les deux ans, à partir de 1876, au jeune artiste, architecte, peintre, sculpteur ou graveur qui, exposant au Salon de Paris, y aura donné les preuves les plus sérieuses de talent et d'originalité. Cette fondation, placée sous le patronage de M. le commandant Ubaldino Peruzzi, syndic de Florence, et de M. Aurelio Gotti, directeur-général des Musées de Florence, a reçu le nom de « Grand prix de Florence ». La commission chargée de décerner le prix pour la période 1876-1878 s'est prononcée en faveur de M. Beyland, auteur de la statue de Frère Alphonse.

— M^{me} la duchesse de Gatliera, n'a pas légué sa riche collection d'œuvres d'art à la ville de Paris, ainsi qu'on l'avait annoncé; elle n'a fait don que d'un terrain situé avenue du Trocadéro et sur lequel elle se propose de faire élever un bâtiment dont elle se réserve de déterminer plus tard, à son gré, la destination.

— Le 55^e supplément au *Mittheilungen* de Petermann, contient un tableau très-détaillé et intéressant de la population des diverses parties du globe, par MM. Behm et Wagner. Le chiffre total des habitants de la terre s'élève à 1,439 millions, répartis comme suit: Europe 312,398,480; Asie 831,000,000; Afrique 205,219,500; Australie et Polynésie 4,411,300; Amérique 86,116,000. Les chiffres donnés pour la Turquie sont: Turquie d'Europe 9,573,000 habitants; Turquie d'Asie 17,880,000; Tripoli 1,010,000; Egypte et dépendances 17,100,000; Tunis 2,100,000. Mais le travail de MM. Behm et Wagner est antérieur au traité de Berlin, en vertu duquel la Turquie perd 246,000 habitants cédés à la Roumanie; 264,000 à la Serbie; 40,000 au Monténégro; 2,000 à l'Autriche; 750,000 à la Grèce (?); 1,061,000 appartiennent au territoire occupé et administré par l'Autriche; 1,773,000 à la principauté de Bulgarie; 746,000 à la Roumélie orientale. Total 4,800,000.

Dans l'Arménie, la Russie s'annexe 350,000 habitants. L'île de Chypre en renferme 150,000.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES

SCIENCES. *Séance du 3 août.* — Trois mémoires ont été reçus pour le concours de l'année actuelle. Le premier, écrit en français, en réponse à la troisième question, relative à « l'involution du second ordre », porte pour devise: *Spero*. Commissaires: MM. Folie Catalan et De Tilly. Les deux autres mémoires, également rédigés en français, en réponse à la quatrième question « sur la cryptogamie végétale de la Belgique », ont pour titre: le premier *Briologia Belgica*, Description des Muscinées de la Belgique Mousse, Sphaignes, Hépatiques; le second: *Flore mycologique belge*, commissaires: MM. Crépin, Gilkinet et Morren.

La classe prend connaissance d'un rapport de M. Schwann, auquel ont adhéré MM. Melsens et Félix Plateau, relativement à une notice de M. le Dr Fredericq sur la digestion des albuminoïdes chez quelques invertébrés. D'après M. Schwann, le résultat général auquel est arrivé M. Fredericq dans la continuation de ses recherches est que la transformation des aliments s'effectue chez les animaux invertébrés par des ferments digestifs analogues à ceux des vertébrés. Ces substances sont solubles dans l'eau, et se précipitent par l'alcool; les produits de la digestion sont les mêmes. Ces ferments sont principalement analogues à la Thrypsine et à la Diastase, rarement à la Pepsine. Les commissaires concluent à l'impression. MM. Malaise et de Koninck donnent lecture de leur rapport sur le travail de M. Renard, concernant la Diabase de Challes près Stavelot, dont la composition minéralogique et le classement lithologique n'étaient pas fixés d'une manière définitive. Cette roche possède, dit M. Malaise, une structure massive bien homogène; son grain très-serré lui donne une grande dureté. Sa cassure est conchoïde, quelquefois anguleuse. La compacité du grain ne permet pas de caractériser à l'œil nu ou à la loupe les éléments qui composent cette masse cristalline. La teinte est verdâtre. A la longue on peut individualiser des grains verts associés à des plaques jaunâtres. On voit briller par place de la pyrite ou de la pyrrhotine, mais on ne peut déterminer les cristaux qui constituent la roche. L'auteur a décrit avec beaucoup de détails les caractères microscopiques de l'augite de Challes et surtout de ce qui se rapporte à sa détérioration. MM. Malaise et Briart émettent un avis favorable sur les notices 6^e et 7^e de M. Lucien de Koninck concernant ses recherches sur les minéraux belges. La 6^e notice a pour objet la Davreuxite, espèce nouvelle recueillie dans les filons de quartz du terrain ardennais, et la 7^e l'octaedrite, de Nil-Saint-Vincent. MM. Folie et Liagre font un rapport favorable sur un travail de M. C. Le Paige, intitulé: Sur les points multiples des involutions supérieures. La classe a décidé l'impression de tous ces travaux dans le bulletin de la séance.

M. Félix Plateau fait une communication préliminaire sur les mouvements et l'innervation de l'organe central de la circulation chez les animaux articulés.

Ce travail est divisé en trois paragraphes. Le premier intitulé: Mouvements du cœur à l'état normal, a pour objet de donner la description de l'appareil dont s'est servi l'auteur, qui, pour arriver à résoudre les questions qui concernent encore le sujet dont il s'occupe, s'est servi de deux moyens d'investigation, la méthode graphique et l'emploi de poisons, dits poisons du cœur; le second a pour but de décrire l'onde du cœur, le troisième, l'influence de la température et le quatrième, l'innervation du cœur. Voici les résultats auxquels M. Plateau est arrivé: 1^o L'excitation mécanique du nerf cardiaque, même loin du cœur, augmente la rapidité des pulsations et souvent leur amplitude, qui peut devenir double, la courbe tracée pouvant devenir deux fois plus haute; 2^o La section du nerf cardiaque, au lieu de déterminer une accélération, ce qui aurait lieu chez un vertébré, est suivie d'un ralentissement manifeste, faisant, par exemple, tomber le nombre des pulsations par minute de 96 à 70; 3^o L'injection de 0^mll.,05 de sulfate d'atropine dans le système lacu-

naire de l'animal amène un ralentissement considérable des mouvements du cœur. Dans une de mes expériences, ce ralentissement fut de près de la moitié, de 120 pulsations par minute à 74; 4^o L'action de la digitaline est encore obscure (injection de 5 milligrammes). Après un certain temps variable, le tracé perd de sa régularité et indique un ralentissement notable, mais qui n'est pas suivi d'accélération. Le cœur s'arrête enfin en systole et l'on ne parvient plus à y réveiller des mouvements. Un certain nombre de substances appliquées directement sur le cœur ont donné des résultats également curieux: L'acide caustique étendu excite les mouvements cardiaques, les réveille, s'ils ont cessé, et les fait même persister pendant plusieurs heures chez des crustacés dont le cœur à nu serait arrêté depuis longtemps dans les conditions ordinaires (crabe). L'acide citrique (solution à 1/10) semble aussi exciter les contractions du cœur (écrevisse). La glycérine pure, loin de déterminer l'arrêt du cœur ne modifie pas ses mouvements. Ceux-ci persistent assez longtemps sous son action (écrevisse). Quant à la vératrine, une solution excessivement faible détermine l'arrêt du cœur soit en systole, soit en diastole; malgré cela, l'animal mis en liberté marche, pince et conserve de l'activité pendant plus d'une heure; une solution plus faible encore augmente simplement l'amplitude des pulsations pendant quelques secondes.

La classe fixe sa prochaine réunion au 12 octobre.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 5 août.* — M. le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu des lettres et des ouvrages relatifs aux traductions de livres belges faites en diverses langues étrangères. Ces pièces ont été remises à M. Potvin, qui s'est chargé de la seconde notice sur ce genre de travaux.

Le programme de concours pour 1880 est rédigé définitivement de la manière suivante: 1^o question. « Esquisser à grands traits l'histoire littéraire de l'ancien comté de Hainaut. » Les concurrents s'attacheront spécialement aux écrivains de premier ordre; ils apprécieront leur influence sur le développement de la langue française et feront ressortir le caractère et le mérite de leurs travaux. 2^o question. « On demande une étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique, au moyen âge, jusqu'au commencement du xv^e siècle. On adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la Société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, aux xii^e et xiii^e siècles. » Les auteurs des mémoires feront précéder leur travail d'une introduction traitant sommairement l'organisation de la charité dans les temps antérieurs. 3^o question. « Faire connaître les règles de la poésie et de la versification suivies par les Rederykers aux xv^e et xvii^e siècles. » 4^o question. « Ecrire l'histoire de la réunion aux Pays-Bas, des provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue. » 5^o question. « Faire l'histoire des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Etudier leur manière de vivre et déterminer quelle était, dans les campagnes, la constitution de la famille et de la propriété. » Le prix de la première et de la deuxième question sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs; ce prix est porté à mille francs pour la troisième, la quatrième et la cinquième question. Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin; ils devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} février 1880, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies. L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront. On n'admettra que des planches manuscrites. Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé. Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont

les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours. L'Académie rappelle aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs pourront en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel. La classe fixe sa prochaine séance au 14 octobre.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE. Séance du 21 juillet. — Le secrétaire-général donne lecture des deux arrêtés royaux organisant l'exécution de la carte géologique détaillée de la Belgique et nommant la commission administrative. Il soumet à l'assemblée quelques observations au sujet de ces arrêtés. La Société vote l'impression dans les Annales d'une note de M. J. Faly, intitulée : Etudes sur le terrain carbonifère ; le poudingue houiller. M. Malaise présente des échantillons d'un brachiopode appartenant au genre *Lingula*, fossiles qu'il a rencontrés dans les phylades salmiens manganésifères des environs de Lierneux. Le point où on les observe est peu distant de celui où existent les empreintes considérées par Dumont comme traces de crinoïdes, par Coemans comme algues et par M. Malaise comme traces d'annélides. Ces traces présentent d'autant plus d'intérêt que les fossiles reconnus d'une façon authentique jusqu'à ce jour dans le cambrien de l'Ardenne se réduisent à *Oldhamia radiata* et *Dictyonemasociale*. M. L. de Koninck ayant signalé la présence du rutile à Ottré, M. Malaise montre un échantillon de pyrophyllite grenue, avec andalousie et très-petits cristaux rougeâtres qui proviennent de la même localité et qu'il considère comme du rutile. Le même membre signale l'existence du poudingue houiller au Fond-de-Gottes (Ayeneux) et dans les débris rejetés lors du creusement du tunnel de *Bai Bonnet*, au charbonnage du Hasard et il présente de l'asbeste recueillie dans une fissure de la roche découverte à Challes, près de Stavelot, par M. F. Dewalque, qui la considérait comme diorite, et regardée comme une diabase par le P. Renard. M. Malaise montre aussi quelques petits échantillons d'une substance fibreuse provenant d'Ottré. Elle a été considérée par M. Dumont comme asbeste ; M. L. de Koninck vient de la décrire comme substance nouvelle sous le nom de Davreuxite.

M. Ad. Firket soumet à l'assemblée un conglomérat provenant de la partie moyenne du système houiller du bassin de Liège. Un banc d'une puissance de plusieurs mètres de cette roche a été rencontré par une galerie à travers bancs du puits Saint-Léonard du charbonnage des Six Bonniers à Seraing, à la profondeur de 93 mètres. Il est situé à 6 mètres au-dessus du toit de la plateure nord de la couche Déliée-Veine, en allure régulière. Malgré sa puissance, le banc en question paraît tout à fait local. A la suite de cette communication, M. F. Cornet annonce qu'il a constaté l'existence de roches poudingiformes analogues en divers points du système houiller du Hainaut. Il a constamment remarqué que ces gisements sont locaux et sans continuité.

Session extraordinaire. — Le secrétaire général expose que les membres qui avaient proposé, l'année dernière, de visiter l'Eifel, sont d'avis qu'il y a lieu d'ajourner cette excursion à l'année prochaine, à cause de l'Exposition et du Congrès géologique de Paris. Cette manière de voir obtient l'assentiment général. M. J. Vander Capellen propose une excursion dans le terrain tertiaire du Limbourg. Cette proposition est adoptée, et le jour de la réunion est fixé au 28 septembre, à Hasselt.

BIBLIOGRAPHIE.

MÉMOIRES COURONNÉS ET AUTRES MÉMOIRES PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Collection in-8, tome XXVIII. Diagnoses des cucurbitacées nouvelles et observations sur les espèces critiques, 2^e fascic. (A. Cogniaux). — Recherches sur les graines

originaires des hautes latitudes (A. Petermann). — Seconde note sur les gisements de phosphates en Belgique et particulièrement sur celui de Ciplu (A. Petermann). — Mémoire sur l'action physiologique de la gelsémine (F. Putzeys et II. Romée). — Mémoire historique sur la persistance du caractère national des Belges (Th. Quoidbach). — Huit mois de la vie d'un peuple. Les Pays-Bas du 1^{er} janvier au 1^{er} septembre 1566 (Ch. Paillard). — Une page de l'histoire religieuse des Pays-Bas. Le procès de Pierre Brully, successeur de Calvin comme ministre de l'Eglise française réformée de Strasbourg (Ch. Paillard). — Le séjour de Rubens et de Van Dyck en Italie (E. Baes).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Juin. Rapports de M. Warlomont sur le mémoire de M. Romée, traitant du nystagmus ; — de M. Thiry sur la note de M. Gabrielli, relative à la substitution du sulfate de zinc au mercure dans le traitement de la syphilis. — Vote sur les conclusions du rapport de M. Michaux, relatif à la communication de M. Heimant, concernant le pansement des plaies. — Suite de la discussion du rapport de la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes.

REVUE GÉNÉRALE. Août. La chute du ministère Malou (Ch. Woeste). — Le château de Walzin, nouvelle (Mad. E. Lagrange). — Le socialisme devant la société (Ch. Dejace). — Le caveau de la Tour Saint-Michel à Bordeaux. — Eugène Fromentin (H. Francotte). — Jugement de Mgr Saint-Pierre (L. de Monge). — Cartas de Indias (J. de Petit). — L'orthodoxie et la Constitution belge. — Le système pénitentiaire en Espagne. — Le Cercle académique de l'Institut Saint-Louis à Bruxelles (A. Van Weddingen). — Dona Mercédès (J. Bailly). — Bibliographie. — Concours institués par la Revue générale.

PRÉCIS HISTORIQUES. — Août. Saint-François de Sales et Saint-Alphonse de Liguori (J. Broeckaert). — Mission belge du Bengale. Le Singburn (H. Sapart). — Une excursion dans le Liban (Fr. Deslée). — Léon XIII et l'instruction primaire. — Variétés. Chronique. Bibliographie. Nécrologie.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. Tome XXI, 4^e livr. A quel genre littéraire appartient l'Agricola de Tacite? (J. Gantrelle). — L'Université calviniste de Gand, 1578-1584 (P. Fredericq). — Districtus tectis (Thil-Lorrain). — Olla Patella (A. Scheler). — Comptes rendus. Actes officiels. Périodiques.

L'ABEILLE. Août. Organisation de l'enseignement du dessin par D. — La Famille et l'École. *Suite et fin.* (J. Carols). — Le don d'enseigner et les normalistes (A. Bodart). — Boileau-Despréaux et son Art poétique (J. Chot). — Préface du Dictionnaire de l'Académie française, 7^e édition. — Faits scolaires. Analyses et comptes rendus. Actes officiels.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 14. La situation. — Le *Standard* et l'Exposition belge. — L'Eglise Saint-Joseph à Louvain. — Les architectes néerlandais. — Enseignement élémentaire du dessin. — Resurrectio. — Correspondance. — Pensées et maximes. — France : correspondance particulière. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES, 3^e année, tome II. L'expédition anglaise contre les Ashantis (C. Hynderick). — Les casernes et le casernement (P. Busine). — Etude sur les télégrammes de campagne (V. Ducarne). — Expérience nouvelles sur les cuirassements en fer et leur emploi en fortifications (comte de Geldern-Egmond). — De la nécessité de remplacer les bataillons de chasseurs ou de carabiniers par des bataillons de pionniers, dans la composition des divisions et des corps d'armée (A. Brialmont). — De l'action des causes morales à la guerre (A. Banning). — Revue des livres.

Delville Ed.). Leçons d'arithmétique élémentaire. Tournai, Vasseur Delmée, in-8. Fr. 3.00.

Deluc (A. D.). La chimie pour tous. T. I. Complément. Fasc. 1. Bruxelles, Manceau, in-8. Fr. 2.00.

Lanckman (J.-B.). Les tarifs internationaux des chemins de fer expliqués et commentés au point de vue du contentieux et des réclamations. Bruxelles, Muquardt, in-8.

Namur (A.). Tables de logarithmes à 12 décimales. Brux., Hayez, in 8. Fr. 3.00.

Van den Branden (F. Jos.). Geschiedenis der antwerpsche schilderschool. Livr. 1-4. Anvers, Buschmann, in-8. Fr. 0.40 la livr.

Vinck (baron de). Iconographie de Marie-Antoinette. Bruxelles, Olivier, in-8. Fr. 2.00.

Wauters (Alph.). Les tapisseries bruxelloises. Essai historique sur les tapisseries et les tapisseries de haute et de basse-lisse de Bruxelles. Bruxelles, V^e Baertson, 1878, in 8. Fr. 7.00.

Deutsche Rundschau. Août. G. Zu Putlitz. Eisen, Novelle. — E. von der Brüggén. Der Nihilismus in Russland. — J. Rodenberg. Lord Macaulay's Leben und Briefe. — Th. Fontane. Die wendische Spree, oder: Von Köpenick bis Teupitz an Bord der Sphinx. — Br. Meyer. Die bildende Kunst auf der Pariser Weltausstellung. — Ed. Hanslick. Die Musikzustände der Pariser Weltausstellung. — Literarische Rundschau.

The Academy. 28 juillet. Taine's Revolution. — Miss Robinson's Handful of Honeysuckles. — Tiele's Outlines of the History of Religion. — Cunningham's Condition of social well-being. — Fowler's Edition of Bacon's Novum Organum. — The excavations at Mycenæ. — The Church of St. Francis at Assisi. — The Towneley Mss. — The spending of the money of Robert Nowell. — Coriolanus. — The Penitential Psalms of the Chaldeans. — The date of the court of love and the Romaunt of the Rose. — Morgan's Ancient society. — Eadie's Commentary on the greek text of the Epistles to the Thessalonians. — Recent additions to the National Gallery. — The international Exhibition. — The Museum at Nottingham. — 27 juillet. French pictures in english chalk. — Tacitus and Bracciolini. — Philocristus. — Recent works on Persia and persian poets. — Schütz Wilson's alpine ascents and adventures. — Bright's chapters of early english Church history. — Alpine art. — A unique tract in the British Museum. — Coriolanus. — M. Lenormant's La Monnaie dans l'antiquité. — Babylonian creation legends. — Wallace's Tropical nature. — Abel's Koptic researches. — Walcott's Four ministers round the Wrekin. — The monuments of christian art at Ephesus. — The Fan-Makers' exhibition. — Prout's psalmist. — 3 août. Von Löher's Cyprus. — Ihne's History of Rome. Vol. III. — Foley's Records of the English Jesuits. — Ellis Life and works of count Rumford. — Hare's walks in London. — Rhoné's Egypte. — Florence letter. — The court of Love. — The supposed Tomb of St. Luke at Ephesus. — Scheibler Tonometer at the Opera. — Chauncey Wright's Philosophical discussion. — Lord Rayleigh's Theory of sound. — Dr. Marshall's Anatomy for artists. — International Exhibition at Paris. — Autotype reproductions of Cromé's etchings. — Wagner's Parsifal. — 10 août. Burton's Gold mines of Midian. — The Witches of Renfrewshire. — Opel's Danish war of 1624-1626. — Frenay's Aux Champs et dans l'atelier. — Holyoake's Self-Help by the people II. — Eight meeting of the hanseatic historical Union. — The Benfey testimonial. — Letters of Gavin Hamilton. — The Tomb of St. Luke at Ephesus. — A correction, by C. de Haelez. — The Romaunt of the Rose. — Gibbon's Life of George Combe. — Curtius' Greek etymology. — Searle on the illuminated MSS. at the Fitzwilliam Museum. — Fragonard's paintings at Grasse. — Additions to the National Gallery.

The Athenæum. 20 juillet. Mallock's Positivism on an Island. — Hake's Paris Originals. — Malleson's History of the indian mutiny. — Bishop's voyage of the Paper Canoe. — Price's Political Economy. — Labilliere's History of Victoria. — Egyptian Etymology. — Baretti and Mrs Piozzi. — The early history of Cyprus. — Mrs. Sarah Helen Whitman. — Capt. Cook. — Davis and Lees's West Yorkshire. — Arthur Rigg's Pratical Treatise on the Steam-Engine. — The cartography of Cyprus. — Parker's Archaeology of Rome. — New Pictures at the National Gallery. — Reprints of single plays of Shakspeare. — 27 juillet. Adams's Lives of English party Leaders. — Lees's Account of the abbey of Paisley. — Mayers on Chinese government. — Tacitus and Bracciolini. — Stevens's Crimean campaign. — Dunwell's Commentary on the Gospels. — Ravenshaw's Antient epitaphes. — A portrait of cardinal Morton. — Libussa's judgement. — Mozarabic ritual. — Fontaine's Electric lighting. — Thomas Oldham. — The exhibition of anthropological sciences at Paris. — Perkin's Raphael and Michelangelo. — The roof of the Nave of St. Alban's. — 3 août. Cyprus. — Ancient liturgies. — Conder's Tent work in Palestine. — Cope's Edition of Aristotle's Rhetoric. — Wheeler's British India. — Bucknall's Search for fortune. — Ozanne's Description of Roumania. — Tomkins's Principles of machine construction. — The eastern desert of Egypt. — The exhibition of anthropological sciences at Paris. — Excavations at Olympia. — German works on Shakspeare and the english drama. — 10 août.

Burkhardt's Renaissance in Italy. — Hadgson's Philosophy of reflection. — Von Holst on the Constitution of the United States. — Kenny and Lawrence's Essays on the law of primogeniture. — Riola's How to learn russian. — The tales of Poggio Bracciolini. — Military books. — Ure's Dictionary of arts. — Collins's mineralogy. — Clark's construction of tramways. — Le tumulus des Trois-Squelettes.

Rassegna settimanale (Extrait). 21 juillet. La tassa del macinato. — La condizione dei creditori dei comuni italiani. — La poesia popolare italiana. — Bibliographia. Notizie. Riviste italiane. Notizie varie. Riviste francesi. Riviste inglesi. — 28 juillet. Venezia visitata da un Frate tedesco del secolo xv (*Tiresias*). — Corrispondenza letteraria da Parigi. — *Rassegna tecnologica*. — Parassitismo letterario. — Bibliografia. — Notizie. Riviste italiane. Notizie varie. Riviste tedesche.

Rivista europea. 16 juillet. Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Gli studi storici in Italia dopo il 1859 (A. Cosci). — Agrippina minore (V. Casagrandi) — Della nazionalità del moderno teatro drammatico italiano (R. Dovici). — Il cardinale de Rohan e Maria Antonietta (M. Lore). — L'esposizione internazionale del 1878 in Parigi (D. Martelli). — Belle arti. — L'astronomo Rayet e gli osservatori astronomici in Italia. — *Rassegna letteraria e bibliografica*. *Rassegna politica*. Notizie letterarie e varie. Bollettino bibliografico.

LIBRAIRIE MUQUARDT
Bruxelles, rue de la Régence, 45.

LA BELGIQUE

ET

LES PAYS-BAS

Avant et pendant la domination romaine

Tableau historique, géographique, physique, statistique et archéologique de la Gaule septentrionale, jusqu'au vi^e siècle, avec des considérations nouvelles sur l'état politique et social de l'empire romain et de ses différentes provinces, sur sa population, le nombre, l'étendue et la topographie de ses villes;

Suivi d'un Appendice

Contenant 1^o des recherches sur les causes du développement de l'agriculture et sur celles de l'origine et de l'accroissement des villes de la Belgique et des Pays-Bas; 2^o des recherches historiques sur l'origine, les agrandissements successifs et la population ancienne des villes de la Belgique; 3^o une statistique archéologique de la Belgique, des Pays-Bas et des contrées limitrophes, présentant la nomenclature méthodique de toutes les antiquités qui y ont été découvertes jusqu'à ce jour; 4^o une bibliographie méthodique et raisonnée de tous les ouvrages et écrits relatifs aux matières dont il est traité spécialement dans cet ouvrage.

AVEC CARTES, PLANS ET GRAVURES

PAR

A. G. B. SCHAYES

Conservateur du Musée royal d'armures et d'antiquités, membre de l'Académie royale de Belgique, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée d'un volume supplémentaire contenant :
1. La topographie des voies romaines de la Belgique; 2. La statistique archéologique avec carte; 3. Une bibliographie.

4 volumes in-8^o. — Prix : 25 francs.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 14 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE* (*espèces non observées en Belgique*) par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les *espèces observées en Belgique*, est en cours de publication. 95 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉ

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les dix premiers fascicules sont en vente.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 17 — 1^{er} SEPTEMBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — E. BANNING. Chypre, par F. von Löher. — Histoire du luxe, par H. Baudrillart. — CH. RUELENS. Voyage dans un grenier, par Charles C... — Bulletin. — Bibliotheca belgica, par F. Vander Haeghen. — Société historique de la Hanse. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Cyperm. — *Reiseberichte über Natur und Landschaft, Volk und Geschichte* von Franz von Löher. Stuttgart, Cotta, 1878. 1 volume in-12.

Les livres ont leur destin; celui de M. von Löher est né sous une heureuse étoile. Il a vu le jour juste au moment où les événements politiques allaient attirer l'attention de toute l'Europe sur l'île de Chypre, sur sa condition et ses ressources, sur son passé et son avenir. Son succès, par cela seul, devait être immédiat, général, inespéré. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que si les circonstances ont servi M. von Löher, il ne leur a pas fait défaut. Son livre se distingue par des qualités sérieuses et se lit avec un intérêt soutenu; il abonde en renseignements utiles, en détails finement observés, en considérations d'une réelle portée; il combine le récit attachant des aventures et des impressions de voyage, avec des études didactiques qui caractérisent une époque ou résument une situation. Joignez à cela un souffle juvénile, un talent remarquable d'écrivain, un sentiment profond de l'antiquité comme du moyen âge qui tous deux ont laissé dans l'île des traces dont trois siècles d'une domination barbare n'ont pas réussi à effacer les derniers vestiges: en voilà plus qu'il n'est nécessaire pour rendre ce petit volume indispensable aux hommes politiques comme aux publicistes.

La convention du 4 juin dernier par laquelle l'Angleterre a pris possession de Chypre, — à titre précaire, dit-on, et jusqu'au jour seulement où la Russie rendra Kars et Batoum, — a fait dans le monde au moment de sa divulgation, l'effet d'un coup de théâtre. Non seulement la combinaison, mais le territoire qu'elle visait directement, semblaient en dehors des préoccupations du jour. Cette opinion manquait toutefois de fondement; aujourd'hui il est aisé de s'assurer que la politique anglaise a suivi un sillon ouvert depuis nombre d'années par la science et préparé par elle pour des entreprises d'un autre ordre. C'est ainsi que, dès 1865, deux savants allemands, MM. Unger et Kotschy, publiaient à Vienne, sous le titre *Die Insel Cypern*, une remarquable monographie de l'île, surtout au point de vue géologique et botanique, et en dressaient, sous le premier rapport, une carte fort détaillée. M. von Löher, qui a connu et utilisé cet excellent ouvrage, a ignoré en revanche un bon travail d'un de nos concitoyens, M. E. Paridant-Vander Cammen, qui

en 1874, fit paraître son *Etude sur l'île de Chypre, considérée au point de vue d'une colonisation européenne*. Ce livre écrit, en vue d'une intervention belge dans la régénération de Chypre, contient une description très-complète de l'île, de nombreux renseignements statistiques et une carte dressée sur la plus grande échelle qui nous soit connue. Cette carte aurait pu être d'un grand secours au voyageur allemand fort embarrassé à certains moments par le manque d'un document de cette nature. Enfin, en 1877, parut à Londres la belle publication du général Palma di Cesnola sur les ruines de l'île de Chypre. Résultat de longues fouilles, ce superbe ouvrage révéla une page inédite de l'histoire de l'antiquité et fit voir dans Chypre, par la reproduction des monuments mêmes, le point de jonction où la civilisation de la Phénicie et de l'Égypte rencontra et suscita le génie grec, tributaire, malgré sa haute originalité, de l'antique Orient. On a raconté que lord Beaconsfield, mis en présence des admirables restes recueillis par Cesnola et dont l'acquisition lui était offerte pour le *British Museum*, en trouva le prix trop élevé et les laissa partir pour les États-Unis où le Musée de New-York eut hâte de s'en emparer. Si l'anecdote est vraie, l'auteur de *Tancrède* aurait donc été quelque peu surpris lui-même, quoi qu'on en dise, par l'un des résultats essentiels où aboutit sa politique.

Quel est l'état actuel de l'île de Chypre? Qu'a-t-elle été dans le passé? Que peut-elle être encore dans l'avenir? Voilà des questions qui piquent vivement la curiosité en ce moment et auxquelles M. von Löher apporte des réponses multiples et précises. À la vérité, les premières impressions des correspondants des journaux anglais récemment débarqués dans l'île ne cadrent pas avec celles du voyageur allemand; à les entendre, tout y est délabrement et désolation. Dans la capitale jadis si brillante des Lusignan, à Nicosie, sir Garnet Wolseley n'aurait pas même trouvé une demeure convenable, et ce qui serait pis, toute la côte, toutes les places seraient d'une insalubrité redoutable. Quantité de soldats et de marins anglais auraient été atteints, dès leur arrivée, de fièvres paludéennes. Le régime turc, la malpropreté traditionnelle des villes d'Orient, les progrès du déboisement, la ruine des cultures, tous ces faits expliquent suffisamment un phénomène qu'il faut toutefois se garder de généraliser. M. von Löher, d'accord avec presque tous ses prédécesseurs, mieux que cela, avec le témoignage unanime de l'antiquité et du moyen âge, vante la pureté de l'air de Chypre, sa puissance tonique et vivifiante, la transparence et la suavité de son ciel bleu qui a toute la splendeur et la magie du ciel grec. La terre, si elle est devenue solitaire et sauvage, n'est aucunement appauvrie; le sol est d'une fécondité extraordinaire; pour le couvrir comme jadis, de bois touffus, d'opulentes moissons de céréales, de vignobles admirables, de forêts d'oliviers, il suffira de quelques années d'une

administration qui ne soit pas, comme l'a toujours été celle des Turcs, l'exact contre-pied de toute intelligence, de toute prévoyance. La nature n'a perdu aucune des séductions qui rendirent Chypre fameuse dans l'antiquité. L'Olympe, aujourd'hui le *Troodos*, se dresse toujours dans son manteau de neige au milieu d'un admirable entassement de montagnes; la riche plaine de la *Mesoria* qui s'étend à ses pieds et que les Grecs appelèrent la *Fortunée*, conserve sous les ronces et les buissons qui la déparent, une incomparable fertilité, et la mer rejette toujours sur les rivages de Paphos cette magnifique écume blanche d'où naquit un jour la plus belle des déesses:

Le long du rivage s'étendait au loin une large ceinture d'écume. De vastes espaces en mer étaient souvent couverts de cette écume épaisse d'un demi-pied et ressemblaient à des champs de neige. C'est une masse profonde, formée de milliards d'œufs et de frai de crustacés microscopiques et d'algues gélatineuses. Le phénomène est fréquent dès qu'au printemps le vent souffle du sud-ouest. Alors la côte de Paphos se couvre au loin de cette écume que la brise porte à terre et projette jusque dans les buissons et les arbres. Qui peut ne pas songer devant ce spectacle à la déesse Aphrodite? Cette écume, dans son éclatante blancheur, brille comme le plus pur albâtre; elle est en même temps à la fois si douce et si ferme que la pensée d'en faire sortir, par une condensation progressive, le corps de neige de la déesse devait se présenter tout naturellement. Le culte de Vénus-Astarté n'était-il pas venu, suivant la tradition, d'au delà des mers?

Chose étrange! l'incarnation de ce mythe si riant, dans le plus renommé de ses sanctuaires, n'était autre chose qu'une météorite affectant la forme d'un cône noir; il en était de même dans le temple de Jupiter-Ammon, et la pierre sacrée qu'on garde à la Mecque dans la Kaaba, n'est guère autre chose. Vénus ne chassa jamais complètement Astarté et le sceau de l'Asie est resté empreint dans Chypre sur la brillante civilisation de la Grèce.

M. von Löher résume dans deux excellents chapitres les vicissitudes de l'île dans les temps anciens et modernes. L'histoire en remonte aux plus lointains souvenirs de l'humanité, bien longtemps avant que la Grèce ait des annales ou même des légendes. Les Phéniciens y abordent les premiers et y fondent l'antique cité de Kiti, devenue plus tard Citium, non loin de la ville actuelle de Larnaca. Sur ce fond primitif de Syriens et de Sémites se superposent dans autant de périodes successives les Grecs, les Perses, les Égyptiens, les Romains, les Byzantins. Pendant tout ce temps, mais surtout aux beaux jours de la Grèce, Chypre était l'une des perles de la Méditerranée, un des plus brillants foyers de l'hellénisme, sinon par les études et les arts qu'on y cultivait, au moins par sa richesse, ses splendeurs et ses fêtes. Les Arabes balayèrent l'île sans s'y fixer; la puissance décrépite de Byzance durait encore, quand au XII^e siècle, au cours de la troisième croisade, les événements prennent une marche imprévue et inaugurent brusque-

ment une ère nouvelle. En 1190, le roi d'Angleterre Richard-Cœur-de-Lion fait la conquête de Chypre et la vend, deux ans après, au roi de Jérusalem, Guy de Lusignan. Celui-ci y fonda, avec ses chevaliers, français pour la plupart, une monarchie féodale qui se maintint avec gloire pendant trois siècles et éleva l'île à un haut degré de prospérité et de puissance.

Chypre, — écrivait, en 1350, un voyageur allemand, — est la plus noble et la plus célèbre des îles; aucune dans toutes les mers ne l'égale en richesse; elle est plus fertile en toutes espèces de produits qu'aucune autre.... Nicosie, sa capitale, est située au centre de l'île, dans une plaine bordée de montagnes et jouit de l'air le plus salubre. C'est dans cette ville que réside, à cause de la douceur du climat et de la pureté de l'air, le roi de Chypre, tous les évêques et prélats du royaume, ainsi que les princes, comtes, nobles, chevaliers et barons, toujours occupés de tournois et de chasses.... Tous vivent dans l'opulence; quelqu'un qui n'a ici que 3,000 florins de rente est moins considéré qu'il ne le serait ailleurs avec trois marcs.

La royauté de Chypre figura longtemps avec honneur à la tête de tout un groupe de principautés chrétiennes éparses dans les contrées de l'Orient, et y tint pendant plusieurs siècles le croissant en échec. En 1489, l'île passa sous la domination de Venise qui la garda jusqu'en 1570. C'est l'année de la conquête musulmane. Chypre, surtout sa capitale Nicosie et la forteresse de Famagouste, se défendit avec héroïsme; les Turcs y perdirent 50,000 hommes; leurs vengeances furent féroces. Dès ce moment commence une décadence que rien n'a interrompue jusqu'aujourd'hui; ici, comme partout ailleurs, la domination ottomane a tout détruit, tout flétri, tout éterné.

Chypre, qui dans ses beaux jours compta ses habitants par millions, en garde à peine 250,000; les quatre cinquièmes en sont grecs et chrétiens. M. von Löher consacre plusieurs paragraphes des plus intéressants à l'étude de cette population néo-grecque, de son caractère et de ses aptitudes. Il retrouve chez elle quelques traits distinctifs des anciens Hellènes et signale, à côté de défauts trop connus, des qualités éminentes qui sont un gage certain d'avenir. La comparaison de l'état actuel de la Grèce, quelques lacunes qu'on y remarque, avec celui où l'avaient laissé les Turcs, légitime en effet de hautes espérances. Pour les réaliser, M. von Löher suggérerait le plan d'une colonisation allemande; mais son œuvre avait à peine paru que l'établissement de la domination britannique était un fait accompli. A coup sûr, l'Angleterre ne se montrera pas en dessous de la mission que l'écrivain germanique aurait voulu voir assumer ici par sa patrie.

EM. BANNING.

Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par H. Baudrillart. Tome I. Paris, Hachette, in-8°.

La question du luxe a donné lieu, dans tous les temps, à des appréciations bien différentes; les uns le condamnent absolument, d'autres se bornent à en faire la satire; d'autres, au contraire, l'exaltent dans des apologies que le simple bon sens trouve aujourd'hui déraisonnables. Entre ces opinions, il en est une qui, repoussant toutes conclusions excessives, considère le luxe comme un élément de civilisation sans sacrifier la morale à certaines formes brillantes de la richesse et du plaisir. Trouver le noëud des contradictions, les concilier dans une vue scientifique supérieure au

profit de tous les grands principes, tel est le but que s'est proposé M. Baudrillart. En résumé, son travail a pour objet l'union de la morale et de l'économie politique. Dans le premier volume, qui vient de paraître, il étudie d'abord le luxe comme un instinct primitif et dans sa théorie. Il en cherche la présence et en signale déjà les abus dans la vie sauvage; il en suit les traces dans les essais d'ornement de l'âge de la pierre; il montre comment l'Orient a été la patrie du grand luxe public d'abord, sous la forme de monuments et de temples, puis du luxe privé, qui y déploie ses inventions et y produit des révolutions par ses excès, nés de circonstances sociales qu'il explique. Il nous fait ensuite assister à l'accroissement du luxe en Grèce. Rome, le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes seront l'objet de trois autres volumes. Comme on le voit, le cadre est très-vaste: il embrasse l'histoire entière de la civilisation.

Nous trouvons ici aux prises deux écoles moralistes qui, sous des noms divers, se sont disputé de tout temps l'humanité. L'école rigoriste, d'une part, voit avec inquiétude les développements de l'industrie et flétrit du nom de décadence ce que l'on considère généralement comme étant le progrès. L'autre, au contraire, se montre indulgente pour le vice et ne craint pas de faire reposer la prospérité sociale sur l'extension illimitée des désirs et des fantaisies. M. Baudrillart se place sur le terrain de ces deux écoles pour les combattre l'une et l'autre: au nom de la morale elle-même, il donne tort aux rigoristes, et au nom de la civilisation, il combat les apôtres du luxe outré.

Quelque opinion que l'on adopte sur cette question tant controversée, un fait qui ne peut être discuté, c'est qu'il existe un penchant au luxe. On le trouve dans l'enfance et dans la jeunesse de l'homme: il prend alors une forme très commune, pour ne citer que celle là, l'amour de la paresse. L'amour-propre ou la vanité, les recherches sensuelles, l'instinct de l'ornement, le désir du changement ou l'inquiétude du mieux, d'où naît la mode: voilà, pour M. Baudrillart, les sources du luxe, ou plutôt du penchant au luxe. Doit-on absolument condamner ce désir de paraître et ce goût du raffinement naturels à l'homme? Même réduits à la mesure la plus raisonnable ils ne sont pas irréprochables; mais il faut prendre l'humanité telle qu'elle est et non telle qu'elle pourrait être, et, à ce point de vue, on peut admettre avec l'auteur que tout n'est pas à reprendre, même dans le désir de paraître:

Il est l'auxiliaire de la décence et de la dignité. Renfermé dans des bornes raisonnables, il répond à un souci très légitime, celui de garder sa place et de tenir son rang. Ce souci n'importe pas seulement à l'individu, mais à la société qu'on ne peut concevoir sans hiérarchie. La crainte de déchoir est un mobile utile, une garantie de stabilité: elle empêche infiniment plus d'actes imprudents et coupables qu'elle n'en fait commettre.

Montesquieu, dans l'*Esprit des lois*, va plus loin que M. Baudrillart, quand, en se plaçant au point de vue de l'utile, il fait l'éloge de la vanité. " Il n'y a, dit-il, qu'à se représenter d'un côté, les biens sans nombre qui résultent de la vanité; de là le luxe, l'industrie, les arts, les modes, la politesse, le goût; et, d'un autre côté, les vices infinis qui naissent de l'orgueil de certaines nations, la paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, la destruction des nations que le hasard a fait tomber entre leurs mains, et la leur même.

La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est celui de la vanité. "

C'est sur la distinction entre le luxe bien entendu et le luxe qui veut briller et jouir à tout prix, que M. Baudrillart établit la mesure de ses jugements dans le chapitre où il apprécie l'histoire théorique de la question qui l'occupe, et dans celui, non moins intéressant, où il examine le luxe dans ses rapports avec les diverses formes de gouvernement.

En remontant aussi loin qu'il est possible dans l'histoire de l'humanité, on constate que le luxe se retrouve aux différents états de la civilisation. Sous ce rapport, l'homme obéit aux mêmes instincts. Dans les âges primitifs on le trouve vaniteux, sensuel, aussi raffiné que le permet l'état imparfait de ses moyens. Il paraît, d'un autre côté, entraîné par un penchant vraiment noble vers l'art, le goût de l'ornementation. L'art existe déjà aux temps primitifs. M. Lubbock, dans ses recherches sur les origines de la civilisation et l'homme avant l'histoire, constate, en effet, que les traces d'art les plus anciennes qu'on ait encore découvertes appartiennent à l'âge de la pierre. L'âge du bronze marque déjà un progrès sensible dans l'art et le luxe appliqués aux objets fabriqués. Chez les peuples sauvages c'est souvent par le goût que pèche le mode d'ornements et de parure, tandis que chez les populations des temps préhistoriques, le luxe n'est jamais de mauvais goût.

Le luxe, étant un des faits constitutifs de la civilisation, se développe historiquement et subit les lois qui déterminent les caractères généraux de cette civilisation. Une de ces lois est le climat; c'est là que M. Baudrillart cherche en grande partie le secret des caractères distinctifs du luxe oriental comparé avec celui de l'Occident:

Parfait, du moins d'une perfection relative, le luxe oriental représente le luxe à l'état pur, que des travaux, confiés à des mains habiles, qui se les transmettent d'une génération à l'autre, portent à son dernier état d'achèvement. Ces produits semblent nés parfaits d'un seul coup, comme si un dieu les avait apportés aux hommes et n'eût pas permis à leur faiblesse de toucher à ces types sans les faire dégénérer. Tout dans notre luxe sent l'effort. Il est œuvre humaine par excellence, souvent donc très-défectueuse, mais aussi très-perfectible. Le secret de sa valeur comme de ses défauts est dans son mélange avec l'industrie, ce fruit du climat occidental.

Les diversités de ses combinaisons ne se lassent pas. Tantôt elles témoignent d'une richesse qui semble inépuisable, tantôt elles semblent l'effort d'une pauvreté d'imagination qui, à force de vouloir raffiner, se heurte au tourmenté et au bizarre. Il n'y a pas moins lieu d'apprécier cette perfectibilité à son juste prix. Associé, pour parler ainsi, à la fortune de l'utile, le luxe en suit les progrès indéfinis, et prend mille formes que l'Orient dédaigne et n'atteint pas.

Le climat des régions occidentales aide en outre à développer chez les hommes ces facultés actives qui les poussent à s'ingénier dans la carrière du luxe comme partout ailleurs.

La dure initiation de l'homme à la civilisation par l'épreuve est la condition de tout progrès comme de toute vitalité morale. Elle se fait chez les races occidentales par le fait de ce même climat qui, multipliant les besoins, tient la volonté et l'intelligence en éveil grâce à des efforts incessamment répétés: car, s'ils ne l'étaient pas, tout le travail antérieur serait perdu, et l'homme en face de besoins renaissants se trouverait aussi dénué qu'auparavant.

Ainsi l'appel au luxe qui vient des magnificences de la nature en Orient procède en Occident de ses rigueurs mêmes.

En regard de ces considérations, nous citerons celles qui servent d'introduction au der-

nier livre de ce volume, dans lequel est exposée l'histoire du luxe hellénique. On verra que M. Baudrillard ne se borne pas à apprécier en économiste l'ordre de faits qu'il étudie.

Nous voici placé enfin devant le peuple et devant le luxe qui offrent le plus d'analogie avec notre monde moderne, du moins avec nos régions méridionales.

C'est le luxe antique encore il est vrai, mais ce n'est plus le luxe oriental.

L'esprit y prend une plus grande place. L'art y domine sans doute les sens y auront leur part trop grande aussi. Mais ce second âge du luxe ne se montrera que dans les cités plus tard enrichies de la Grèce. Le luxe a aussi en Grèce son âge héroïque. L'impur mélange qui en défigure de bonne heure les manifestations dans une foule de sociétés primitives, semble ici s'atténuer, se restreindre extrêmement. Cette race est visiblement privilégiée. Dès les premiers pas, dans les temps les plus reculés dont nous ayons gardé la mémoire, elle aime le beau, elle s'y porte d'un mouvement naturel et spontané. Le luxe de parure et d'ornementation est le premier, et longtemps presque le seul, qui s'y montre d'une manière fréquente et soutenue.

A mesure que la société se développe, on voit se dessiner les différences avec l'Orient.

Elles ne tiennent pas seulement à une plus grande variété, à une beauté plus parfaite encore de la forme. Passer de l'Orient en Grèce, tout l'annonce, c'est passer non d'un pays à un autre, mais d'un monde à un autre monde.

Ici l'histoire prend un mouvement extraordinaire. Les éléments qui s'y combinent sont perpétuellement en voie de transformation. La politique est constamment en jeu. Le luxe se modifie donc sous des influences beaucoup plus diversifiées et bien plus changeantes qu'en Orient.

Ajoutons que ce qu'on nomme la critique acquiert en Grèce un développement à peine soupçonné de l'Orient. L'homme s'y regarde vivre. Il ne sent plus seulement, il analyse. Les faits politiques, sociaux, économiques, il les examine. Il soumet au même examen la religion, l'art, tout ce qui entre dans l'esprit humain, tout ce qui en est la manifestation et le symbole sous quelque forme que ce soit. Il n'y aura pas seulement en conséquence un luxe plus compliqué, plus mobile, on verra s'élever une question du luxe, qui se posera dans la société, et que résoudront, chacun à leur manière, les moralistes, les politiques, les poètes eux-mêmes.

Voyage dans un grenier, par Charles C..., Paris, 1878, 1 vol. gr. in-8°, 270 p.

La "collection" est devenue si générale qu'elle sera comptée peut-être parmi les caractéristiques de l'époque. On la traite quelquefois de *manie*: ce mot est injuste. Sans doute, il y a des hommes qui s'amuse à recueillir tout, sans but et sans choix, pour le seul plaisir d'entasser des objets dans tous les coins de leur logis, sans utilité ni pour eux-mêmes ni pour d'autres, mais à côté de ceux-là combien n'y a-t-il pas aujourd'hui de curieux, de savants, d'enthousiastes recueillants, avec un soin pieux, tout ce qui est digne d'être recueilli comme document, comme témoignage dans l'histoire de l'art, de la science, de l'industrie, dans l'histoire des hommes eux-mêmes? Les services que rendent ces "collectionneurs" peuvent être considérables, quand ils mettent leurs matériaux à la disposition de ceux qui peuvent en tirer parti. Il n'y a pas de collection, quelque modeste qu'elle soit, dans laquelle on ne trouve des objets qui puissent constituer, ce que nous appelons un témoignage, c'est-à-dire l'éclaircissement d'une date, d'un fait, l'existence d'une institution, le caractère d'un homme. Cela n'a pas besoin d'être démontré. Mais combien sont plus utiles encore ces collections formées avec le goût du connaisseur, le tact du savant, le soin du curieux

qui a les moyens de choisir et qui, avec tout cela, s'empresse de faire connaître lui-même ses trésors, grands ou moyens, afin que l'on en puisse tirer profit! Pour ceux-là, le simple nom de collectionneur est bien un peu humble.

Ces réflexions nous viennent à la vue d'un beau livre, dont on s'explique le titre après avoir feuilleté quelques pages: *Voyage dans un grenier!* Mais ce grenier a été transformé en petit Cluny, par un "locataire" de M. de Rothschild, et autant que son "propriétaire" amateur de "bouquins, faïences, autographes et bibelots." Un beau jour, il a pris fantaisie à l'amateur de faire avec son ami Babylas une excursion dans le paradis du vaste immeuble, pour en retirer une première série de notices sur les belles choses qui s'y trouvent. Babylas consigne sur un carnet les remarques des deux voyageurs et ces conversations forment tout ce livre. Les belles choses sont reproduites en fac-simile supérieurement exécutés: clichés, eaux-fortes, chromos, en un mot, par les procédés les plus appropriés à chaque genre d'objets, faïences en or et couleurs, autographes, bronzes, dessins, reliures, etc. Sous ce rapport, c'est une des publications les plus splendidement jolies qui se puissent voir et son exécution fait honneur à la presse de L. Danel, à Lille.

Ce qui nous a particulièrement émerveillé dans le grenier, c'est l'armoire aux autographes. La collection ne se compose pas de pièces remontant jusqu'à Mathusalem, comme celle de M. Chasles, elle semble commencer seulement au siècle de Voltaire, mais les contemporains y sont en général — surtout les Français — représentés par des lettres ou des billets triés sur le volet par la curiosité et l'indiscrétion. Il y a là plus d'une pièce dont le philosophe qui méditera sur l'histoire de la littérature contemporaine pourra tirer bon parti. Ainsi pour ne donner qu'un exemple — car les bornes de notre article sont strictement fixées et le "grenier" est très-vaste, — nous citerons deux petites missives d'Alex. Dumas, père:

Mon cher Millaud,

Vous avez vu le Marbrier, vous avez trouvé tout naturellement que c'était une chose charmante. Six feuillets et un service rendu vous vont-ils pour 900 francs?.....

ALEX. DUMAS.

Cher Millaud,

Voici 95 pages. Vous seriez bien bon, comme c'est demain le terme, de ne prendre que 100 francs. Restent cent dernières pages que vous aurez samedi et sur lesquelles vous prendrez 200 francs. Je vous ai donné 500 francs en tout. Je vais me mettre à un roman de 800 pages sur lequel vous aurez à recevoir de 1,000 à 1,500 francs. Et puis, sauf le bon et cher souvenir, nous nous acquitterons petit à petit.

A vous, cher ami

AL. DUMAS.

A ces épîtres, nous en ajoutons deux que nous prenons dans un autre "grenier" et que nous choisissons uniquement à cause de leur dimension moyenne.

Triple Gascon,

J'ai été t'attendre une heure au Café Aubé. J'avais cependant une chose à t'offrir. Si tu veux commander à Huet une lithographie représentant le pont et la vue de la ville de Montereau, je m'engage à te faire moyennant les 100 francs la feuille, deux scènes historiques sur ce double pont: la mort de Jean sans Peur, 1418, je crois, la bataille de Montereau (Napoléon, 1814). Ce pont, qui est double, est ainsi doublement célèbre. Une lithographie de Huet te coûtera 100 francs, 200 francs de texte à peu près cela te fera 300 francs. Tout à toi.

AL. DUMAS.

Mon cher Berthoud,

Ma mère a été frappée avant-hier d'une apoplexie foudroyante (*sic*); depuis trois jours je suis près de son lit sans qu'elle revienne à elle: Je suis et serai, quelque chose qu'il arrive, peu en état de rien faire — car je ne sais (*sic*) pas même ce que je vous écris. Remettez, je vous prie, au numéro d'un autre mois ce que je vous devais donner dans celui-ci, ou bien si Girardin l'exige, je trouverai de l'argent et paierai en numéraire au lieu de payer en article. Pardon, je ne sais trop ce que je vous dis, mais que vous le compreniez, c'est tout ce qu'il faut. A vous.

AL. DUMAS.

Comme on le voit, toutes ces écritures sont bien besoigneuses, et les trois quarts de celles que nous avons vues — nous en avons vu beaucoup — du Monte-Christo de la littérature, ont trait de près ou de loin à la chasse des billets de banque pour boucher des trous à la lune. Celles-ci sont modestes: 1000 ou 1500 francs, une journée de dépense, mais nous en connaissons où les mille atteignent à des hauteurs épiques. Du reste, il jonglait volontiers avec les nombres composés de 6 ou 7 chiffres, qu'ils représentaient des dettes ou des bénéfices, peu importe; il était aussi glorieux des uns que des autres, et sa habileté est si charmante!

Mais le philosophe, quelles réflexions fera-t-il?

Cependant, à côté de ces "appels de fonds" pour lui-même, il est juste de dire qu'il en a fait beaucoup pour d'autres; car l'activité de cette existence d'homme a été prodigieuse. En voici une preuve tirée de "l'autre grenier":

En 1843, le père Carlo d'Ogni-Santi étant venu en France pour y fonder l'œuvre de la reconstruction de l'hospice du Mont-Carmel, ce grand refuge des pèlerins en Palestine, trouva dans Alex. Dumas un ardent auxiliaire. Il se fit le secrétaire du comité qui se forma à Paris, rédigea les manifestes, etc. Nous avons sous les yeux, l'adresse qu'il composa pour être présentée à la reine Marie-Amélie; elle est toute écrite de sa main et couverte des signatures des membres du comité. La voici:

Madame,

Le Comité qui s'est formé pour propager l'œuvre française du Mont-Carmel a l'honneur de solliciter le haut patronage de V. M. Chargé de présider un grand acte de religion et d'humanité, le Comité ne pouvait que songer à le mettre sous la protection de la Reine des Français. Notre patrie a depuis bien des siècles adopté le saint asile du Mont-Carmel. Nul n'est plus digne que Votre Majesté de la représenter dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Le Comité ose attendre avec confiance de votre auguste adhésion un appui suprême pour l'œuvre et un inappréciable honneur pour lui-même. Nous avons l'honneur d'être avec respect, Madame, vos très-humbles, très-obéissants et très-fidèles serviteurs.

Prince de CRAON. — G^r C^{te} DE FERNIG, président. — C^{te} D'ASTIER. — ÉMILE DESCHAMPS. — ADOLPHE DUMAS. — ALTAROCHE. — SPONTINI. — BOU DE MAISTRE. — AL. DUMAS. — DONIZETTI. — MAZURIE. — CH. DE TOURNEMINE. — JULES CRESTE. — II. VERNET.

Comment cette pièce originale n'a pas été remise à la reine qui n'en eut qu'un duplicata, c'est ce que nous explique cette lettre tirée du même "grenier" et émanant de Spontini, comte de Sant Andrea, l'auteur de la *Vestale*.

Monsieur le Général,

Retenu par une indisposition ordinaire chez moi, je suis obligé de vous faire connaître par écrit, qu'ayant trouvé fort peu convenant et respectueux envers S. M. la Reine des Français pour notre Comité le papier de la lettre ci-incluse, ainsi que quelque omission, dans la rédaction, d'expression, etc.,

Je me suis rendu chez M. Alex. Dumas, et l'ai prié d'en écrire une seconde que j'ai l'honneur de vous soumettre ici, dans l'espoir d'obtenir votre approbation. J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération. Monsieur le Général, votre très-obéissant serviteur.

SPONTINI.

Il faudrait la faire signer tout de suite par M. Donnizzetti (*sic*) qui part, je crois, demain matin.

Paris, le 17 décembre 1843.

On sait que la souscription recueillie par les efforts de ce comité fut très considérable, l'hospice fut rebâti à grands frais au sommet de la montagne biblique, et les voyageurs y remarquent encore l'album contenant les souscriptions et de nombreuses pièces, en vers et en prose, par l'élite de la littérature française et, naturellement, l'auteur d'Antony y brille au premier rang et parmi les plus... dévots.

Mais nous arrivons aux bornes qui nous sont tracées, il nous faut laisser au lecteur le soin de tirer des conclusions. La nôtre consiste à dire que le *Voyage dans un grenier* est un bijou de bibliophile, un livre plein d'esprit et de matériaux biographiques, et qu'il ouvre une belle carrière à tous les collectionneurs. Déjà l'on annonce que le roi de ceux-ci va suivre l'exemple du " locataire " et qu'il prépare une description de ses trésors qui comptent, à tous égards, parmi les plus splendides du monde.

CH. RUELENS.

BULLETIN.

Histoire parlementaire de la Belgique, de 1831 à 1880, par Louis Hymans. Tome I. Bruxelles, Bruylant-Christophe. — La dixième livraison, qui vient de paraître, complète le premier volume, qui renferme la période décennale 1831-1840. L'auteur y a joint une table analytique générale des matières, une table alphabétique des orateurs qui ont pris part aux discussions, rédigées avec une clarté et un ordre aussi parfaits qu'il est possible de le désirer pour la facilité des recherches. Quant à l'importance et au mérite de ce vaste travail, ils ont été suffisamment constatés par les éloges que lui ont accordés les juges les plus compétents, sans distinction de parti. Un fascicule extraordinaire, comprenant la session législative 1877-1878, vient d'être également distribué. L'*Histoire parlementaire* doit être terminée à l'époque de la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale. L'auteur, on le voit, tient à ne manquer à aucune de ses promesses.

Lummenæus a Marca, religieux bénédictin, tel est le titre d'une notice biographique (Gand, Vanderhaegen) que M. Emile Varenberg a consacrée à un moine de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, dont la vie présente quelques particularités curieuses. Né à Gand, en 1570, Jacques-Corneille de Lummene de Marke mourut à Douai en 1629. Les éloges pompeux que Valère André lui décerne ne sont pas en rapport avec le mérite réel de ses travaux. Ses tragédies, ses homélies et ses autres œuvres en vers latins sont depuis longtemps condamnées à l'oubli, et les bibliographes seuls en connaissent l'existence. Le voyage que Lummenæus fit en Italie présente plus d'intérêt, et l'on doit savoir gré à M. Varenbergh d'avoir édité une partie de sa correspondance. On y voit combien était difficile la position de ces anciens bénédictins, qui, placés entre leurs goûts littéraires et l'obéissance due par eux à leur supérieur, ne recevaient de celui-ci qu'une aide insuffisante. Le dignitaire ecclésiastique, qui favorisa véritablement les études de Lummenæus, fut le cardinal Frédéric Borromée, successeur de son cousin, saint Charles Borromée, au siège archiepiscopal de Milan, le fondateur de la Bibliothèque ambrosienne.

Lettres choisies du R. P. Pierre-Jean De Smet,

de la Compagnie de Jésus, missionnaire aux Etats-Unis d'Amérique. Quatrième et dernière série. 3^e édition. Bruxelles, Closson, in 8^o.

Le nom du Père De Smet est connu par les intéressantes publications dans lesquelles ce missionnaire a raconté son long séjour parmi les Peaux-Rouges : *Voyage aux Montagnes-Rocheuses*; *Voyages dans l'Amérique septentrionale*; *Orégon*; *Lettres choisies*. Le tome quatrième de cette dernière partie de ses œuvres complètes, éditées par le Père Deynoodt, vient de paraître. Né à Termonde en 1801, le Père De Smet fréquenta pendant quelques années le collège d'Alost, puis entra au séminaire de Malines. C'est de là qu'il partit, en 1821, pour les Etats-Unis d'Amérique. Après un noviciat au collège de Georgetown, il fut envoyé en mission chez les tribus indiennes, parmi lesquelles il a vécu jusqu'à sa mort, en 1873. Les ouvrages dont nous venons de rappeler les titres sont remplis de détails racontés sous une forme simple et pittoresque. Le Père De Smet avait acquis sur les Peaux-Rouges un ascendant dont les Etats-Unis ont eu occasion plus d'une fois d'apprécier l'importance. Les présidents de l'Union l'ont envoyé à diverses reprises en mission officielle vers les Indiens révoltés. Bien des incidents rappelés par le Père De Smet témoignent de l'énergie qu'il savait allier à une grande douceur de caractère, qualités qui expliquent la réputation qu'il s'était acquise.

NOTES ET ÉTUDES.

BIBLIOTHECA BELGICA.

Sous ce titre, M. Ferdinand Vander Haeghen vient d'entreprendre la publication d'une bibliographie générale des Pays-Bas. Le travail du savant bibliothécaire de l'Université de Gand n'a pas seulement le grand avantage de combler une lacune depuis longtemps regrettée : il est conçu sur un plan tout à fait neuf, et, ce qui importe surtout, il est assez simple et assez complet à la fois pour ne rien laisser à désirer sous le rapport de l'utilité. La méthode employée par M. Vander Haeghen consiste à décrire sur des feuillets séparés chacun des ouvrages qu'il fait figurer dans la *Bibliotheca*. Cette description est rédigée de telle sorte que les exemplaires d'un même bulletin peuvent être utilisés pour tous les genres de classifications : en tête, le nom de l'auteur, accompagné des renseignements biographiques les plus essentiels, puis, sur une ligne, le lieu d'impression, le nom de l'imprimeur et la date ; à la suite du titre, tous les détails, y compris la marque typographique, qui composent le signalement d'un livre. A l'occasion, l'auteur y joint le dépouillement des pièces et des planches ou dessins qui figurent dans le livre, une notice littéraire, l'indication des bibliothèques de Belgique ou de Hollande qui possèdent l'ouvrage, quand il a quelque importance. Voici, du reste, comment il développe, dans le prospectus, le plan et le mode de publication de la *Bibliotheca* :

La BIBLIOTHECA BELGICA comprend :

1^o La description de tous les livres imprimés dans les Pays-Bas au xv^e et au xvii^e siècles, et des principaux ouvrages imprimés depuis 1600 jusqu'à l'époque actuelle.

2^o La description de tous les livres écrits par des Belges et des Hollandais, ainsi que des ouvrages concernant les Pays-Bas, publiés à l'étranger.

3^o La bibliographie des imprimeurs néerlandais établis à l'étranger.

Chaque bulletin ou carte contient la description détaillée d'un seul ouvrage. En tête se trouvent le nom et le prénom de l'auteur ; puis, entre deux filets, le lieu d'impression, le nom de l'imprimeur et la date, et, sous le dernier filet, l'indication de la

bibliothèque (ou des bibliothèques publiques et privées) où le livre est déposé.

Les noms d'hommes ou de localités cités dans la description de chaque livre seront portés sur des bulletins spéciaux.

Pour la transcription du titre des ouvrages des xv^e et xvii^e siècles, la fin de la ligne est indiquée par un double trait [||]. La première lettre des mots en lettres capitales est marquée par une majuscule pour ce qui concerne le titre des livres des xv^e-xvii^e siècles. L'omission d'un ou de plusieurs mots est désignée par trois points [...]. A partir du xviii^e siècle, les noms propres ou les mots précédés d'une lettre en vedette portent seuls une majuscule. Toutes ces indications servent souvent à constater des réimpressions de la même année.

Les bulletins seront livrés dans un ordre indéterminé. Aux souscripteurs est laissé le soin de les classer à leur convenance, soit par ordre onomastique, méthodique ou chronologique, soit par ordre de lieu d'impression, etc.

L'ouvrage est publié par livraisons. Le nombre n'en peut être fixé. Chaque livraison est composée de 100 pages. Tout bulletin imprimé au recto et au verso compte pour 2 pages. Celui qui exige 2 feuillets compte pour 3 et 4 pages, et ainsi successivement. Le prix de la livraison est de 2 francs.

Nous ne saurions mieux donner une idée du procédé suivi par M. Vander Haeghen qu'en transcrivant deux des bulletins spécimens joints au prospectus :

NOUVELLES de la Majesté de l'Empereur.

ANVERS, Jean Liefrinck.

(1547).

Nouvelles || de la Maïeste de Lempereur / || et du Duc de Saxe / avec || plusieurs autres Prin- || ces et Seigneurs || Dalmaigne. || Tranflète et traduit de la co- || pie enuoyee de Nurenberg. ||

Jmprime en Anuers par Hans || Liefrinck tailleur de figures. || Avec grace et priuilege. ||

Pet. in-8^o, sans chiffres, avec les sign. A.ij.-b.ij. [b.ij.], 8 ff., dont le dernier ne contient que les armes de Charles-Quint. Car. goth.

Le texte commence comme suit : *A Nno après la natiuité || de nostre Seigneur Je || fuchrist M.D.xlvij. || La Maïeste de Lempe- || reur est arriue au pays || de Myfne* [...]

Récit de la bataille de Muhlberg gagnée en 1547 par Charles-Quint sur l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, chef du parti protestant.

M. le h^o Kervyn de Volkaersbeke a publié une notice sur la Victoire de Muhlberg dans le *Messenger des sciences historiques*, 1874, pp. 343-368.

Gand : bibl. Vergauwen.

TYDINGHE (een warachtighe)... wt .. Monson.

ANVERS, v^o Christophe (Van Remunde).

(1542).

Een warachtighe ty- || dinghe gefchreuen wt Spaengien || wt een stadt genaemt Monfon / daer || de Keyferlijcke Maïesteyt is / inhou- || dende een goede mare voor defe ne- || derlanden / ende noch van meer || ander schoone victorien || God heb lof. || * * *

Men vintfe te coope Thantwerpen op de || Lombaerde veste in beerkens ganck || by de weduwe Chriftoffels. ||

Pet. in-8^o, 4 ff., car. goth. 14 strophes de 11 vers chacune. Relation du siège de Perpignan par les Français, de l'entrée de Martin Van Rossem en Brabant, de la proclamation de Philippe II comme roi de Navarre, etc., le tout en mauvais vers (août-sept. 1542). Pièce de la plus grande rareté, probablement unique. Elle a été réimprimée la même année à Delft par Fr. Everssoon Sonderdanck.

Gand : bibl. univ.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente un inventaire raisonné conçu sur un aussi vaste plan. Il y a un an, on signalait, au Congrès des bibliothécaires, à propos de la confection des catalogues im-

primés, la question de l'économie du temps comme une de celles dont il y avait lieu surtout de tenir compte. Si chaque bibliothèque entreprenait de publier son catalogue, disait-on, que de temps et de travail employé pour reproduire les titres des mêmes livres ! On recommandait alors comme pouvant parer à cet inconvénient une centralisation d'effort, la création d'un bureau international qui serait chargé de la transcription et de l'impression du titre de chaque livre. M. Vander Haeghen, par sa seule initiative, est parvenu à résoudre, au moins pour une catégorie déjà assez vaste d'ouvrages, ce problème si compliqué. Le grand avantage de son système, c'est qu'il permet de mettre à la disposition des bibliographes, des bibliothécaires et des hommes d'étude les matériaux d'un catalogue raisonné, aussi complet et aussi méthodique que chacun peut le désirer, qui peut être complété et mis au courant jour par jour au moyen d'intercalations. Peut-être M. Vander Haeghen trouvera-t-il bon de coordonner plus tard lui-même ces matériaux et de les réunir en volumes. Que ce projet se réalise ou non, la *Bibliotheca belgica*, sous la forme adoptée actuellement, rendra incontestablement de grands services.

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA HANSE.

Cette société a tenu, le 11 juin, à Göttingue, sa huitième assemblée annuelle. M. H. Bresslau adresse à cette occasion à l'Academy un compte-rendu, auquel nous empruntons les détails ci-après :

Le Hansische Geschichtsverein, dont les publications embrassent, une grande partie du territoire de l'Allemagne et d'autres contrées non allemandes, s'occupe actuellement de la période comprise entre le quatorzième siècle et le seizième. L'origine de l'ancienne Ligue hanséatique fut, on le sait, la Confédération de Cologne (1367), par laquelle environ 70 villes marchandes de l'Allemagne se ligèrent contre le roi Waldemar II, Atterdag de Danemark, qui menaçait par ses mesures violentes de fermer les artères principales du commerce allemand dans la Baltique. Avant cette époque, il y avait eu souvent des alliances séparées entre des ports de mer de l'Allemagne et des villes de commerce, mais elles avaient été de courte durée et n'avaient compris qu'une petite partie de l'Allemagne. Maintenant, au contraire, pour la première fois, tous les ports et les villes commerçantes de nationalité allemande, depuis les bouches du Rhin jusqu'aux rivages de la Baltique appartenant aujourd'hui à la Russie, de Middelbourg en Hollande, jusqu'à Reval, dans le golfe de Finlande, formèrent une alliance, qui fut ensuite convertie en confédération permanente et fut l'origine de l'Union hanséatique, une des plus curieuses et des plus singulières créations de la fin du moyen âge. La durée de la confédération fondée en 1367 doit être attribuée aux brillants succès qu'elle obtint dans la guerre contre le Danemark, succès qui fit comprendre aux villes confédérées la force que leur donnait leur union. Le roi Waldemar fut chassé de son royaume, Copenhague investi, Helsingborg, la forteresse la plus importante sur le Sund, pris d'assaut. Par la paix de Stralsund (mai 1370), la souveraineté des villes de la Hanse dans la Baltique fut établie, les lois oppressives par lesquelles le roi Waldemar avait voulu restreindre leur commerce, rappelées; plusieurs places fortes importantes appartenant alors au Danemark, devinrent des possessions de la Ligue, et aucun roi ne devait plus désormais monter sur le trône de Danemark sans l'avis et le consentement des villes de la Hanse.

La Société historique, qui est une renaissance idéale de l'ancienne Union hanséatique, a été fondée le 24 mai 1870, jour du 500^e anniversaire de la paix de Stralsund. La nouvelle Union ne pour-

suit point un but politique ni commercial; son seul objet est de recueillir les documents relatifs à l'histoire de la Hanse. Tandis que la Commission historique de Munich est soutenue par la libéralité d'un prince, que les frais des *Monumenta Germaniae* sont couverts par les gouvernements allemand et autrichien, la Société historique de la Hanse s'est adressée aux associations des villes à l'énergie desquelles l'ancienne Union a dû son existence. Des quatre-vingt-dix villes environ qui appartenaient jadis à la Ligue hanséatique, à l'époque la plus brillante de son histoire, un tiers seulement n'ont pas répondu à l'appel qui leur était adressé. Parmi celles, au nombre de plus de soixante, qui sont représentées dans la Société, figurent des villes des Pays-Bas et des provinces baltiques de la Russie. Les particuliers membres de la Société paient une cotisation annuelle de six marks au minimum. Leur nombre est de plus de cinq cents. Il faut y ajouter des institutions et des sociétés étrangères. La Société historique de la Hanse dispose d'un revenu annuel de 12 à 15,000 marks, avec un fonds de réserve de 12,000 marks.

La huitième assemblée générale a eu lieu cette année à Göttingue, le 11 juin. 180 membres y assistaient. Le rapport annuel lu par le professeur Mantels, de Lübeck, président, fait connaître l'état des publications de la société. Ces publications peuvent être divisées en trois catégories. La plus vaste et la plus importante comprend les négociations et procès-verbaux des *Hansetage* ou assemblées générales de l'ancienne ligue, qui se tenaient dans l'une ou l'autre des villes hanséatiques, le plus souvent à Lübeck. La première série de ces documents, dits *Hanserecesse*, datant de 1370-1430, est éditée pour la Commission de Munich par le Dr Charles Koppmann, de Hambourg. Quatre volumes de cette série sont publiés. Une deuxième série est éditée pour la Société historique de la Hanse par le professeur Von der Ropp, de Leipzig. Le deuxième volume renfermant les années 1436-1443, vient de paraître (V. l'*Athenæum* n° 15). Le professeur Schæfer d'Iéna prépare la troisième série (1477-1530) et espère pouvoir commencer l'impression du premier volume en 1880. Le Dr C. Höhlbaum travaille à une deuxième catégorie de publications. Le *Hansisches Urkundenbuch*, qu'il a entrepris, formera une collection de tous les actes et documents se rapportant à l'histoire de la Ligue hanséatique qui ne rentrent pas dans les *Hansetage*. Un premier volume a vu le jour il y a quelque temps; un deuxième, allant jusqu'à l'année 1360, par conséquent relatif encore à l'histoire primitive de la Ligue, avant sa constitution définitive, c'est-à-dire avant la Confédération de 1367, sera prêt prochainement. Le troisième recueil de la Société contient les *Hansischen Geschichtsquellen*, recueils de lois, statuts, comptes de villes, etc., qui intéressent au point de vue de la législation et de l'administration des villes de la Hanse, et même des chroniques latines postérieures au moyen âge. Pour l'Allemagne, la publication des chroniques du moyen âge a été entreprise par la Commission historique de Munich, qui a déjà imprimé deux volumes: le Livre de proscription de Stralsund et le *Rathslinie*. Enfin, un annuaire intitulé *Hansischen Geschichtsblätter* sert d'organe à la Société. Il mentionne tout ce qui paraît d'important dans la littérature hanséatique et contient des notices intéressant l'histoire de la Hanse.

Plusieurs communications ont été faites dans l'assemblée générale de cette année. Nous mentionnerons en particulier celle de M. le professeur Frensdorff, de Göttingue, qui a tracé un tableau des villes de la Belgique dans leur développement et leur gloire, accompagné de considérations sur les causes de leur grandeur et de leur chute.

CHRONIQUE.

Le conseil d'administration de l'Université libre de Bruxelles a désigné M. Vander Rest, professeur

extraordinaire, pour faire le cours d'économie politique à la faculté de droit. M. Hector Denis, avocat, a été chargé du cours d'économie à l'école polytechnique, à la même Université.

— Le 19 août a eu lieu à Bruges l'inauguration de la statue de Jean Van Eyck. S. M. le Roi a assisté à cette solennité.

— Un comité provisoire s'est formé à Tournai pour ériger une statue à M. B. Du Mortier.

— Le premier fascicule de l'Exposé de la situation du royaume, de 1861 à 1875, vient de paraître. Il se compose de 112 pages, gr. in-8°.

— L'Association britannique pour l'avancement des sciences, a tenu cette année son assemblée à Dublin. Le président, M. Spottiswoode, dans son discours d'ouverture, après un exposé de l'état de l'association, s'est occupé des rapports des mathématiques non-seulement avec les autres sciences, mais avec les manifestations diverses de l'intelligence.

— L'Institut de droit international, qui a siégé en 1874 à Genève, en 1875 à La Haye, et, l'an dernier à Zurich, aura sa réunion annuelle de 1878 à Paris, du 2 au 5 septembre. Fidèle à ses traditions de travail modeste, dit le *Journal de Genève*, il s'assemblera dans une salle que lui loue la Société d'encouragement, 44, rue de Rennes, et, sauf exception pour quelques invités, le public ne sera point admis aux séances. L'ordre du jour contient, outre les questions d'administration intérieure, plusieurs rapports et discussions sur des objets renvoyés aux commissions. Nous remarquons, en fait de droit international privé, un rapport de M. Charles Brocher sur le *Conflit des lois en matière de droit pénal* et un rapport de M. Asser sur l'*Exécution des jugements à l'étranger*. Une autre commission s'est occupée de la *Protection internationale des auteurs d'œuvres artistiques*. Une troisième, dont M. Bulmerincq est rapporteur, avait pour tâche d'étudier le *Droit des prises maritimes*, et les réformes à y apporter. Citons encore le rapport de sir Travers Twiss sur la *Neutralisation de l'isthme de Suez*.

L'Institut entendra ensuite le compte rendu et l'appréciation de divers faits et actes internationaux intervenus depuis la dernière session, dans les divers pays d'Europe et d'Amérique; une notice nécrologique sur le comte Sclopis par M. Pascal Fiore, professeur à Turin, etc.

Le bureau est composé cette année de MM. de Parieu, président, Bluntschli et Asser, vice-présidents. Le secrétaire général et le véritable fondateur de l'Institut, est M. Rolin-Jaequemyns, qui a été récemment appelé aux hautes fonctions de ministre de l'intérieur du royaume de Belgique. Les circulaires de convocation sont datées de Bruxelles et signées par M. Alphonse Rivier, secrétaire, professeur de droit romain à l'Université de Bruxelles.

— Un libraire de Würzburg, M. L. Wœrl, a dressé la statistique de tous les journaux du globe. Il en résulte que l'Europe compte 13,960 journaux et écrits périodiques, dont 1 sur 14 ou 937 représentant l'opinion catholique. C'est en Belgique que la presse périodique catholique présente la plus forte proportion: 154 journaux sur un total de 250. La Grande-Bretagne et la France en ont 42 sur 2,500 d'une part et 2,000 de l'autre. En Allemagne, la proportion est de 1 sur 14; en Autriche, de 1-13; en Italie, de 1-7; en Espagne, de 1-8.

— Par suite d'une convention conclue entre les Etats-Unis de la Colombie et la Société internationale pour un canal interocéanique, la route pour le canal rattachant l'Atlantique à l'Océan Pacifique, est définitivement fixée. Deux projets étaient en présence. L'un proposait le percement de l'isthme de Panama dans la direction d'Aspinwoll à Panama; l'autre conduisait le canal à travers le Nicaragua, en utilisant le grand lac intérieur de ce pays. C'est la première route qui a été choisie, bien que les ingénieurs les plus éminents des Etats-Unis se fussent prononcés en faveur du canal du Nicaragua, de même que M. de Lesseps.

— Le rapport annuel sur le mouvement commercial de la Grande-Bretagne en 1877 fournit les chiffres suivants : La valeur des livres importés est de 157,203 liv. st. La France contribue à ce total pour 47,266 liv ; l'Allemagne pour 33,707 ; la Hollande pour 25,107 ; les Etats-Unis pour 23,732. Les exportations de livres, pendant la même année, représentent une valeur de 897,742 liv. L'Australie seule figure dans ce chiffre pour 347,821 liv. Les tableaux importés de France représentent une valeur de 264,283 liv. ; de Belgique, 129,506 ; de Hollande, 62,820 ; d'Allemagne, 48,336. L'importation des œuvres d'art, autres que des tableaux, est évaluée à 120,820 liv. (France, 65,311 liv ; Italie, 32,487). L'exportation des tableaux à 318,907 liv. (France, 190,394 liv) ; des autres œuvres d'art, 38,824 liv. (France, 34,472 liv.). Les instruments de musique importés représentent une somme de 615,702 liv. (France, 289,613 liv ; Allemagne, 150,921 liv.). Les instruments exportés ont une valeur totale de 101,510 liv., dont 85,889 pour l'Australie.

DÉCÈS. — Joseph Naudet, historien et humaniste, membre de l'Institut de France, né à Paris en 1786, auteur de : *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* (1811); *Des changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817); *De l'administration des postes chez les Romains* (1863). Il a fourni aussi plusieurs mémoires remarquables au recueil de l'Académie des inscriptions, à celui de l'Académie des sciences morales. Il a publié des éditions de Tacite et Catulle (Bibliothèque Lemaire) et traduit Horace et Plaute (collection Panckoucke). — Auguste Latouche, chanoine honoraire d'Angers, né en 1783 à Avranches, hébraïsant, qui a publié plusieurs ouvrages pour l'étude de l'hébreu. — Michel-Hilarion Eslava, né en 1807, directeur du Conservatoire royal de musique de Madrid, auteur de plusieurs opéras, d'une grande quantité d'œuvres religieuses et d'ouvrages didactiques (Traité d'harmonie et de contrepoint, Méthode de sol-fège, etc.), éditeur de la collection d'œuvres sacrées des anciens maîtres espagnols, du Musée des organistes espagnols, directeur de la « Gazette musicale » de Madrid.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

COMMISSION ROYALE POUR LA PUBLICATION DES ANCIENNES ORDONNANCES DE LA BELGIQUE. *Séance du 30 juillet.* — M. Charles Stallaert envoie à la Commission une liste de soixante douze ordonnances, des années 1524 à 1583, qui existent sur parchemin dans les archives de la ville de Diest. Ce dépôt, écrit M. Stallaert, n'en renferme pas du XVII^e siècle. Quant au XVIII^e siècle, il renferme quatre registres reliés en parchemin, dans lesquels on a réuni les placards des souverains, avec les lettres d'envoi de ces placards, pour les années 1760 à 1789, qui ont déjà été signalés par feu M. le conseiller de Cuyper, dans son rapport du 11 janvier 1848. (*Procès-verbaux*, tome I, page 275.)

M. Stanislas Bormans dépose sur le bureau le tome unique qui forme la 1^{re} série des ordonnances de la principauté de Liège. Ce volume, de cxiv et 894 pages, contient trois cents documents. Le plus ancien est un diplôme de l'empereur Othon de l'année 974 ; le plus récent, une sentence rendue par l'empereur Maximilien I^{er}, le 16 novembre 1502, dans un débat entre l'évêque de Liège et la cité. Ils sont suivis d'une table chronologique et d'une table alphabétique des matières. La préface, à laquelle l'éditeur a cru devoir donner une certaine étendue, vu l'importance de la publication, se divise en six paragraphes qui portent les titres suivants : § I. Des divers peuples qui ont occupé le territoire liégeois ; § II. Les institutions romaines et franques, sources de la constitution liégeoise ; § III. Origines de l'église, de la ville et de la principauté de Liège ;

§ IV. Du pouvoir temporel des évêques de Liège ; § V. Du pouvoir législatif au pays de Liège ; § VI. Les paix (à partir de celle de Bierset en 1255). Le volume dont l'impression vient d'être achevée, complète le Recueil des ordonnances liégeoises depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. M. Bormans, en le présentant à la Commission, rend hommage à la mémoire de M. Polain, qui a eu le courage d'entreprendre cet important travail, dont il avait déjà accompli la plus grande partie. M. Gachard, éditeur des Ordonnances des Pays-Bas autrichiens, fait connaître que le tome V de ces Ordonnances est en préparation. Sur sa demande, il est autorisé à réclamer le concours de M. Galesloot, chef de la section judiciaire aux Archives du royaume, pour la publication de la Liste chronologique des ordonnances du XVI^e siècle.

Depuis la dernière séance, la Commission a fait paraître : le tome VII des Coutumes du quartier d'Anvers et un supplément aux Coutumes du pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny. Le tome VII des Coutumes du quartier d'Anvers (éditeur, M. De Longé) a 593 pages. Il contient les Coutumes de la ville de Hérenthals, celles de Casterlé, celles de Moll, Balen et Desschel, celles de Gheel, celles de Hoogstraeten, celles de Beferen et de Putte, et enfin les coutumes féodales du pays de Malines. Toutes ces coutumes, écrites en flamand, sont accompagnées d'une traduction française par M. Ch. Stallaert.

Le supplément aux coutumes du Luxembourg (éditeur, M. Leclercq) comprend en 38 pages : une liste des localités régies par la loi de Beaumont ; deux actes des années 1461 et 1462, relatifs à la Coutume des nobles du duché ; la Coutume de Bastogne ; une attestation et quatre records de la cour féodale de Durbuy, relatifs à des points du droit coutumier de cette ville ; le style provisionnel, ordonné par le conseil de Luxembourg, le 26 novembre 1575, sur la manière de plaider en matières civiles.

M. le comte de Limbourg-Stürum dépose sur le bureau les Coutumes des deux villes et pays d'Alost dont il vient d'achever l'édition. Ces Coutumes forment un volume de LXXX et 781 pages

L'éditeur donne d'abord le texte des Coutumes telles qu'elles furent décrétées par les archiducs Albert et Isabelle, le 12 mai 1618. Il met ensuite en lumière, sous le titre d'Origines de la coutume d'Alost, quatre vingt-neuf pièces des années 1174 à 1627, et sous celui de Développements de la coutume, vingt pièces de 1647 à 1788. Tous les textes flamands sont accompagnés d'une traduction française pour laquelle l'éditeur a eu le concours de MM. Ch. Stallaert, Verbaere et Boutens. Dans la préface, M. le comte de Limbourg-Stürum traite divers points historiques qui concernent les deux villes et pays d'Alost ; il retrace les discussions auxquelles donna lieu le décretement des coutumes ; il fait connaître les diverses éditions publiées de celles-ci jusqu'à nos jours.

M. Faider fait connaître que le 3^e volume des Coutumes de Hainaut, avec glossaire par M. le vice-président De Le Court, paraîtra avant la fin de l'année ; M. De Longé, que le 8^e et dernier volume des Coutumes du quartier d'Anvers, lequel renfermera la Coutume de Malines, est sous presse depuis quelque temps déjà.

M. Crahay, après avoir annoncé qu'il continue, avec M. Bormans, à rassembler les recors des échevins de Liège, destinés à figurer dans le Recueil des Coutumes de la principauté, donne lecture d'une note dont voici un extrait :

« M. le conservateur des Archives de l'Etat dans la province de Limbourg vient de découvrir des documents fort intéressants, au point de vue des coutumes qui régissaient certains villages et seigneuries de l'ancien comté de Looz. Parmi ces documents, il en est trois surtout sur lesquels je désire attirer l'attention de la Commission : Ce sont les règlements dits : *Jaercueren*, de Curange et de Zolder, et une Coutume très-complète de Herck-la-Ville. Curange avait été, en quelque sorte, le chef-lieu judiciaire du

comté. C'était le berceau primitif de la noble *salle*, gardienne des institutions féodales. Le village de Zolder était lossain, et ses magistrats prenaient recharge à la cour supérieure de Vliermael ; sur son territoire se trouvait la seigneurie de Vogelsanck. Herck-la-Ville est une des plus anciennes villes du comté de Looz ; au XV^e siècle, elle était le siège du tribunal d'un vicaire de l'Empire. La partie comprise dans l'enceinte des murs était régie par le droit liégeois ; la partie extérieure était restée soumise au droit lossain.

« Le règlement de Curange, intitulé : *Ordonnantie ende jaerkuere der gemeente ende vryheyt Curinghen*, remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle. L'article 1^{er} fait mention de la Réformation du prince-évêque Georges d'Autriche, du 14 mars 1548, et le dernier article est suivi d'une addition faite le 22 octobre 1582. Le règlement contient 55 articles, traitant des objets les plus divers : à côté de la réglementation des cabarets et des boulangeries, il s'occupe de la responsabilité du locataire en cas d'incendie, de l'extraction des tourbes, des délits forestiers et ruraux, des maladies épizootiques, du droit appartenant aux particuliers de planter sur les chemins publics, de l'entretien de ceux-ci, des rixes, des plaids annuels, de l'élection des jurés, de la preuve des infractions, de la transmission et de la conservation des Archives, etc.

« Le règlement de Zolder porte en tête : *Dit syn die jaercueren onder Zolder*. Il est du XV^e siècle et se termine par diverses dispositions qui y ont été ajoutées successivement de 1541 à 1729. Ce document ne comprend, du reste, qu'une vingtaine d'articles. De même que le règlement de Curange, il s'occupe, avant tout, de la police locale, avec cette différence qu'il prévoit et punit des infractions d'une nature plus grave : c'est ainsi qu'il contient toute la nomenclature des voies de fait, avec les peines graduées, depuis le simple soufflet jusqu'à l'homicide qualifié. Il traite de la calomnie et de l'injure, et renferme même quelques dispositions de droit civil.

« L'intitulé de la coutume de Herck-la-Ville atteste que celle-ci émane de l'écoutète, des échevins et des conseillers jurés de la ville ; qu'elle a été faite en 1486, et qu'elle a été copiée en l'an 1481 sur le registre original déposé dans les archives de la ville. C'est cette copie qui se trouve à Hasselt. L'écriture gothique de ce document est très-belle et porte le cachet du XV^e siècle

« La coutume contient 105 articles : le droit pénal y tient la plus large place, et l'on y retrouve, comme pénalités, à côté de l'indemnité pécuniaire due à la partie lésée, des pèlerinages à accomplir au profit de la ville en réparation du trouble porté à la chose publique. Nous y retrouvons aussi tout le système des paix et trêves, alors en usage dans la législation pénale de Liège et de Maestricht. Herck-la-Ville possédait, à cette époque, paraît-il, des métiers de drapiers ; il est fait plusieurs fois mention de la halle aux draps, et l'on voit le magistrat s'efforcer de protéger cette industrie en frappant de certaines déchéances les produits similaires achetés à Anvers ou sur d'autres marchés. Le registre, très-volumineux, en tête duquel figure la copie de la coutume, renferme un grand nombre d'autres documents relatifs à Herck-la-Ville, tels que copies de privilèges, actes administratifs, etc. Plusieurs de ces documents portent des signatures authentiques. La sincérité de cette copie est donc à l'abri de tout soupçon.

« Lorsque nous avons publié la coutume de Looz, nous avons regretté de devoir nous borner à reproduire des compétitions d'anciens juriconsultes et des records de la cour de Vliermael : cette publication a permis, il est vrai, de reconstituer, en quelque sorte dans son entier, les usages qui régissaient, dans son ensemble, le plat-pays du comté lossain ; mais une grande lacune subsistait : à part la coutume de la seigneurie de Lummen, que le hasard nous avait fait découvrir, nous ne connaissions rien des nombreuses coutumes locales, coutumes écrites, entretenues jusque dans les derniers temps, et qui tenaient une place bien plus grande, dans la législation de l'époque, que les usages généraux confiés à la tradition. La législation pénale surtout nous était restée presque entièrement inconnue. Aujourd'hui, les découvertes faites par M. le conservateur des Archives de l'Etat à Hasselt ont comblé largement ce vide, et nous croyons que ce sera rendre un véritable service à la science que de nous autoriser à publier les cinq documents qui viennent de vous être signalés, comme supplément à la coutume de Looz. »

La Commission accorde l'autorisation demandée par M. Crahay.

M. Adolphe Du Bois fait connaître qu'il espère pouvoir livrer à l'impression, pendant les vacances judiciaires, les premières feuilles du tome II de la Coutume de Gand; M. le comte de Limburg-Stirum qu'il va s'occuper de la Coutume de Termonde; M. Gilliodts-Van Severen, que la Coutume du Franc de Bruges est prête et qu'il en remettra prochainement le manuscrit à l'imprimeur.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 6 juillet.* — M. de Selys-Longchamps lit une note intitulée: « La Libellula erythraea en Belgique, » M. Candèze présente la troisième partie de ses « Elatérides nouveaux. » M. Preudhomme de Borre, secrétaire, donne lecture d'une note de M. le Dr F. Chapuis, contenant la description de deux genres nouveaux de la famille des Phytophages. Ces deux types appartiennent à la faune de l'île de Madagascar et réclament, par les affinités qu'ils révèlent, la recherche des relations qui ont pu exister dans les âges primitifs entre l'Australie et l'île dans laquelle ils ont été découverts. MM. de Selys-Longchamps, Jacobs, Weyers, de Borre, Lallemand et Donckier, entretiennent l'assemblée de captures qu'ils ont faites. M. Putzeys adresse l'indication de quelques localités de captures à ajouter à celles que M. de Borre a indiquées dans sa notice sur les Panagéides, etc., de la faune belge. M. Chevrolat adresse à la société la suite de son travail intitulé: Diagnoses de diapériodes nouveaux. M. le Dr Jacobs montre à l'assemblée des nymphes d'un diptère recueilli à Lanaeken. M. Becker donne lecture d'une note intitulée: *De l'amour maternel chez l'araignée.* « L'araignée, dit M. Becker, est un des êtres les mieux spécialisés pour sa vie et son industrie surtout, qu'elle sait toujours adapter facilement et partout au milieu qui l'entoure. Aucune difficulté ne semble l'embarrasser. Je lui trouve de plus que la fourmi et que l'abeille, l'amour et surtout l'amour maternel; ses enfants ne sont pas comme chez ces insectes, si supérieurs pourtant, abandonnés à des soins mercenaires, dont l'unique but paraît être la conservation de l'espèce; tandis que, chez l'abeille, la reine n'est qu'une machine à pondre, nos araignées sont toutes mères et reines chez elles; la peine que les fourmis neutres prennent pour élever les petites larves, les mettre au soleil, les enlever aux premières gouttes de pluie, ces peines, l'araignée les supporte seule; jalouse de ses droits, elle attaquerait et tuerait sans pitié celle de ses semblables qui ferait mine de s'approcher d'elle. » M. de Borre annonce que M. Becker a donné au Musée d'histoire naturelle sa belle collection d'arachnides de Belgique et de leurs nids. A défaut d'espace disponible dans le local entomologique, cette collection est placée momentanément dans la galerie des mammifères. M. H. Donckier lit une note relative au *Pediculus suis* Lin. (*Urius Nitzsch*). M. Pierret rend compte de l'excursion annuelle de la société, faite les 16 et 17 juin, au barrage de la Gileppe. Le temps a été peu favorable. M. de Borre et lui, les seuls membres de la société qui s'y soient trouvés, ont recueilli des hémiptères, coléoptères et arachnides, en quantité peu considérable, et dont l'examen n'est pas encore terminé. M. H. Donckier fait voir les œufs de *Cyphocrania gigas* L., extraits par lui du corps d'une femelle de cette grande espèce javanaise de phasmides. Ils offrent une assez grande ressemblance avec les œufs donnés par M. le Dr Ledeganck et exhibés par M. de Borre à la séance du 4 mai, pour qu'il les suppose appartenir tous à la même espèce.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. 15 août. Goblet d'Alviella. La question d'Orient et le protectorat anglais en Asie. — D' Godineau. Un plan de journal pour les campagnes. — Ch. Potvin. La comédie électorale (en quatre actes et en vers). — Alphonse Rivier. La poésie lyrique française en Allemagne. — Camille Lemonnier. La vie et les jouets, contes.

REVUE CATHOLIQUE. 15 août. Origine et développement de la langue française. *Suite et fin* (F. Van Ortro). — Le fer aux premiers âges du monde (J. Collin). — La bienheureuse Julienne et la Fête-Dieu (F.-H.-M. Iweins). — Les deux conscrits. *Suite* (A. Daufresne de la Chevalerie). — Chronique universitaire. Chronique religieuse de l'Allemagne. Bibliographie.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 1873. 3^e livr. Paul Fredericq. Een Reijse in 't Noorden. — K.-F. Stallaert. De koninklyke Commissie gelast met de uitgave der oude wetten en ordonnantiën. — Edm. Campers. Grietje. — J. de Geyter. De Wereld in. — F.-E. Staatkundig overzicht. — Bock-beoordelingen.

LA FLANDRE. Juillet. Jacques van Artevelde. — Août. Jacques van Artevelde. — Les origines des bains de Blankenberghe. — Usage du baromètre en Belgique. — Chants populaires flamands de la Flandre wallonne.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 15. Concours de gravure de 1878. — La critique. — Les architectes néerlandais. — Pensées et maximes. — Hilarion Eslava. — La collection d'objets d'art de J. von Hirsch de Gereuth. — L'exposition universelle. — Chronique générale. Dictionnaire des peintres.

Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles. Nouvelle série. Tome I. Brux., Hayez, 1878, in-4.

Bastiné (Louis). Théorie du droit fiscal. 2^e partie, 2^e éd. Brux., Bruylant-Christophe, in-8.

Bodenhorst (G.). Le Siège de Strasbourg en 1870. Paris, Dumaine, in-8. Fr. 5.00.

Falisse (V.). Cours d'analyse élémentaire (autographié). Liège, J. Gothier, in-8. Fr. 6.00.

Gilon (E.). Le barrage de la Gileppe. — Guide du touriste. Verviers. Gilon, in-8. Fr. 2.00.

Goethe. Hermann et Dorotheë. Traduit en vers par Ed. de Linge (Bibliothèque Gilon), in 8. Fr. 0.60

Lebrocqy (Aug.). Vie du R. P. Hélias d'Huddeghem. Gand, Poelman, in 8. Fr. 2.00.

Legrelle (A.). Louis XIV et Strasbourg. Gand, Snoeck-Ducaju, in-8. Fr. 6.00.

Libert (J.). Police des mines et des machines à vapeur. Liège, Gothier, in-12. Fr. 1.10.

Michaëls (Clément). Poésies choisies. Brux., Office de Publicité, in-12.

Mollik (H.). La défense d'une place forte. Traduit par G. Bodenhorst. Brux., Mayolez, in-8.

Mollik (H.). L'attaque d'une place forte. Traduit par G. Bodenhorst. Brux., Mayolez, in-8.

Sulzberger (Max). Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1878. Brux., Lebaëge, in-12. Fr. 1.00.

Timmermans et Delays. Manuel d'hygiène des troupes en campagne. Brux., Guyot, in 12. Fr. 1.50.

Verdavinne (Georges). La Marguerite. Poésies. Braine-le-Comte. V^e Lelong, in-8. Fr. 1.75.

Académie des Sciences morales et politiques. Comptendu. Juillet. Desèchement du lac Fucin (A. Geffroy). — Des recours pour excès de pouvoir devant le Conseil d'Etat (L. Aucoc). — Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental, de M. Dabry de Thiersant (Drouyn de Lhuys). — De la santé publique, mémoire de M. E. Chadwick (F. Passy). — Rapports verbaux et communications diverses. — Les commencements du ministère Fleury. 1726-1733 (F. Rocquain). — Lettres inédites de Rollin et du cardinal de Fleury. *Journal des Savants.* Juillet. E. Miller. Reliques de Constantinople. — Parthélemy Saint-Hilaire. La Religion de Zoroastre. — H. Wallon. Histoire de l'Europe pendant la Révolution française. — E. Caro. Publications nouvelles sur Montesquieu.

Revue critique. 27 juillet. Giry. Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au xiv^e siècle. — Les Comptes du monde aventureux, publiés par Frank. — Sime. Lessing. — Beer. Dix années de politique autrichienne. — Académie des inscriptions. — 3 août. Arnold. L'Islam selon l'histoire. — Gaffarel. Histoire du Brésil français au xvi^e siècle. — Debidour. La Fronde angevine. — Loiseau. Les points obscurs de la vie de Molière.

Revue des questions historiques. Juillet. Le roi Salomon (Vigouroux). — Les lettres de Pline le jeune. Correspondance avec Trajan relativement aux chrétiens de Pont et de Bithynie (abbé J. Variot). — La Révolution et les musées nationaux (L. Courajod). — Mélanges. Courriers. Revue des recueils périodiques. Bulletin bibliographique.

Journal des économistes. Août. Aperçus économiques et

statistiques sur la question d'Orient: La Grèce, la Turquie, etc. (A. Bernardakis). — Les grèves et la question ouvrière (P. Degoux). — Description de l'Exposition universelle (Ch. Boissay). — Les effets du double étalon monétaire (Th. Mannequin). — Le produit brut dans les concessions de chemins de fer (J. de la Gournerie). Bulletin, etc.

Revue philosophique. Août. H. Spencer. Études de sociologie (dern. art.). — Th. Ribot. Les théories allemandes sur l'espace tactile. — T.-V. Charpentier. La logique du hasard (*fin*).

Revue archéologique. Juin. Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie: Sainte-Constance de Rome (Eug. Muntz). — Sceau de la ville de Mételin sous la domination génoise (G. Schlumberger). — Notice sur un cimetière romain (R. de Lasteyrie). — Esquisse de la mythologie irlandaise (H. d'Arbois de Jubainville). — Académie des inscriptions. Nouvelles. Bibliographie.

Revue de philologie et d'ethnographie. T. III. 1877 1878. La nouvelle évolution de l'accadisme. *Suite* (J. Halévy). — Grammaire albanaise. *Fin* (Dozon). — Les habitants du Kohistan (De Ujfalvy). — Des animaux symboliques dans leur relation avec les points de l'espace (H. de Charancey). — Nécrologie. J. B.-E. Luro (H. de Bizemont).

The Academy. 17 août. Conder's Tent work in Palestine. — Campbell's Materials for a history of the reign of Henry VII. — Sanderson's Wild beasts of India. — Bonwick's Pyramid facts and fancies. — Skene's Celtic Scotland. — Diplomatic Sketches. Count Beust. — The Colicx aureus at Stockholm. — Letters of Gavin Hamilton. — The British Museum psalter of 1548. — The supposed tomb of St-Luke at Ephesus. — The theory of sound. — Southall's Epoch of the mammoth. — The British Association. — Carapanos' Dodone et ses ruines. — The Gerard David in the National Gallery. — Pollock's French Theatre. — 24 août. Mr Senior's Journals. — Giraldu Cambrensis Opera. Vol VII — Davos Platz. — Popular Italian poetry. — Indian gazetteers. — Letter from Egypt. — Letters of Gavin Hamilton. — A candid examination of theism. — The Pahlvi version of the first chapter of the Vendidad. — Medallie history of the United States. — Mr. Rassam's Assyrian treasures.

The Athenæum. 17 août. British association. — Barne's Outline of english speechcraft. — Roth's Sketch of the agriculture and peasantry of Eastern Russia. — Beal's Texts from the buddhist canon. — Samuelson's History of drink. — Meynard's Poésie en Perse. — Calendar of State papers. Colonial series. — Notes from the British Association. — The Eastern desert of Egypt. — Anthropological notes. — Cyprus. — Cunningham's Corpus inscriptionum indicarum. — Mycenæ. — Assyrian antiquities. — Musical education. — 24 août. Morison's Life of Gibbon. — Bonwick's Egyptian belief and modern thought. — Tolstoy's Cossacks. — Hilda among the broken gods. — Erasmus and Sir Thomas More. — The Epistle of Barnabas. — Ganneau's L'authenticité du Saint-Sépulchre. — De Gubernatis's Savitri. — Haug's Essays on language of the Paris. — Andrew's India and her neighbours. — The death warrant of Charles the first. — J. C. Bucknill's Habitual drunkenness. — The British Association at Dublin. — Cripps's Old english plate. — Alcock's Art and art industries in Japan.

Unsere Zeit. 1^{er} août. Bilder aus Constantinopel. I. Die Frauenwelt in Konstantinopel. — Die Justizreform des deutschen Reiches (A.-H. Schreck). I. — Wanderungen eines deutschen Soldaten durch die Umgebungen von Paris. II. — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). II. — Edmondo de Amicis (P. Lanzky). — Politische Revue. — 15 août. Midhat-Pascha. — Skizzen aus Californien. — Der Orientalische Krieg (K. Junck). — Wanderungen eines deutschen Soldaten durch die Umgebungen von Paris. III. — Todtenschau. — Revue der Erd- und Völkerkunde.

Mittheilungen de Petermann. Juillet. Das von Russland beanspruchte Gebiet in Vorder-Asien. — Die Sande Karakum in ihren Beziehungen zur Central-Asiat'scher Eisenbahn. — Statistisch-ethnographische Daten des Sandchaks Seres. — Herero-Land, Land und Leute. — Geographischer Monasterbericht. — Die durch den Vertrag von Berlin an Russland gekommenen Türkischen Gebiete von Ardahan, Kars und Batum. — Geographische Literatur.

Rivista europea. 1^{er} août. Ariosto e Cervantes (R. Renier). — Agrippina minore (V. Casagrandi). — Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Da Sarzana a Venezia 1810 (C. Gargioli). — Una gita ai Camaldoli, Dintorni di Napoli (Cesira Pozzolini Siciliani). — Le avventure politiche di Lord Beaconsfield. — Il canto d'Axajacatl, recato in versi (A. Sacchi). Rassegna letteraria e bibliografica. Italia. — Rassegna

politica. — Note scientifiche. Notizie letterarie e varie. Bolletino bibliografico. — 16 août. Ariosto e Cervantes (R. Renier). — Agrippina minore (V. Casagrandi). — Il terzo viaggio di Amerigo Vespucci (L. Hugues). — La vertenza orientale e il Congresso di Berlino (E. Civita). — La potenza del coraggio (A. Gabrielli). — Un matrimonio per telefono (M. Twaine). — Rassegna letteraria e bibliografica. Rassegna politica. Bolletino bibliografico.

Archivio storico italiano. 1878. 3^e livr. Il regno di Carlo I d'Angio (C. Mineiri-Riccio). — Carteggio dell' Ab. Ferdinando Galiani col marchese Tanucci (A. Bazzoni). — Il conte Umberto I (D. Carutti). — Napoli ne' suoi rapporti coll' arte del Rinascimento (G. Frizzoni). — Rassegna bibliografica. Notizie varie. Annunzi bibliografici. Pubblicazioni periodiche.

Rassegna settimanale. 4, 11 et 18 août. (Extr. des sommaires). L'exame di licenza liceale. — Della musica classica non teatrale in Italia. — Il commercio italiano nel primo semestre del 1878. — Le condizioni della istruzione popolare in Italia. — Bibliografia. — Diario mensile. Riassunto di leggi e decreti. Trattati internazionali. Notizie. Riviste italiane — americane — inglesi — francesi — tedesche.

LIBRAIRIE MUQUARDT

Bruzelles, rue de la Régence, 45.

LA BELGIQUE

ET

LES PAYS-BAS

Avant et pendant la domination romaine

Tableau historique, géographique, physique, statistique et archéologique de la Gaule septentrionale, jusqu'au vi^e siècle, avec des considérations nouvelles sur l'état politique et social de l'empire romain et de ses différentes provinces, sur sa population, le nombre, l'étendue et la topographie de ses villes;

Suivi d'un Appendice

Contenant 1^o des recherches sur les causes du développement de l'agriculture et sur celles de l'origine et de l'accroissement des villes de la Belgique et des Pays-Bas; 2^o des recherches historiques sur l'origine, les agrandissements successifs et la population ancienne des villes de la Belgique; 3^o une statistique archéologique de la Belgique, des Pays-Bas et des contrées limitrophes, présentant la nomenclature méthodique de toutes les antiquités qui y ont été découvertes jusqu'à ce jour; 4^o une bibliographie méthodique et raisonnée de tous les ouvrages et écrits relatifs aux matières dont il est traité spécialement dans cet ouvrage.

AVEC CARTES, PLANS ET GRAVURES

PAR

A. G. B. SCHAYES

Conservateur du Musée royal d'armures et d'antiquités, membre de l'Académie royale de Belgique, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée d'un volume supplémentaire contenant :
1. La topographie des voies romaines de la Belgique; 2. La statistique archéologique avec carte; 3. Une bibliographie.

4 volumes in-8^o. — Prix : 25 francs.

Faune illustrée

DES

VERTÉBRÉS DE LA BELGIQUE

PAR

Alphonse DUBOIS.

La *Faune illustrée des Vertébrés de la Belgique* comprendra quatre séries, savoir : 1^o les *Mammifères*; 2^o les *Oiseaux*; 3^o les *Reptiles* et les *Batrachiens*; 4^o les *Poissons*. Chaque série formera un ouvrage indépendant des autres.

La deuxième série, les *Oiseaux*, paraît seule en ce moment, par livraisons mensuelles formées de trois planches coloriées et de huit pages de texte avec cartes, indiquant l'habitat d'été et l'habitat d'hiver de chaque espèce.

Tous les oiseaux observés dans le pays seront figurés sous leurs différents plumages. Les nids et les jeunes seront représentés, autant que possible, avec les adultes. Les œufs seront donnés, en grandeur naturelle, sur des planches spéciales.

L'ouvrage des *Oiseaux de la Belgique* formera trois volumes, du format de la publication des *Lépidoptères*, et comprendra environ 140 livraisons. Le prix de la livraison (8 pages et 3 pl. col.) est de 2 francs, le port en sus pour l'étranger. Les 14 premières livraisons sont en vente à la librairie Muquardt et chez l'auteur, rue Mercelis, 51, à Ixelles.

Un spécimen sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Ces trois volumes formeront avec les deux volumes des *OISEAUX DE L'EUROPE (espèces non observées en Belgique)* par Ch.-F. Dubois et fils, un ensemble de tous les oiseaux de l'Europe. — Les deux volumes des *Oiseaux de l'Europe*, avec 317 planches coloriées, sont en vente au prix de 200 francs.

LES

LÉPIDOPTÈRES

DE L'EUROPE,

Leurs Chenilles et leurs Chrysalides

DÉCRITS ET FIGURÉS D'APRÈS NATURE,

par

ALPHONSE DUBOIS,

Docteur en sciences naturelles, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Cette publication paraît en deux séries indépendantes l'une de l'autre : la première comprendra les *Lépidoptères de la Belgique*; la deuxième, les *Lépidoptères de l'Europe non observés dans ce pays*.

La première série, comprenant les *espèces observées en Belgique*, est en cours de publication. 95 livraisons ont paru. Le prix de chaque livraison (3 pages et 3 planches coloriées) est de fr. 1.75.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les dix premiers fascicules sont en vente.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

11, rue des Paroissiens, Bruxelles.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 18 — 15 SEPTEMBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Inventaire des archives de Bruges, publié par L. Gilliodts-Van Severen. — Description de la Belgique par Kohey Shou. — L'œuvre de Rubens. — Annuaire de la Société d'histoire de la Hanse. — Lettres inédites du prince de Ligne. — Le Salon de Bruxelles. I. — La Société asiatique de Paris. — Mélanges. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Inventaire des archives de la ville de Bruges, publié sous les auspices de l'Administration communale, par L. Gilliodts-Van Severen. Section 1^{re}, Inventaire des Chartes, 1^{re} série; XIII^e au XVI^e siècle Bruges, 1871-1878. 7 vol. in-4^o.

Il est peu de villes dont l'histoire présente autant d'intérêt que celle de ce vieil entrepôt, de cette ancienne métropole des arts, dont le nom se rencontre, pour ainsi dire, à chaque page des annales du nord de l'Europe, au moyen âge. Le monde des érudits attendait, avec une impatience qui n'a pas été trompée, le travail que nous signalons ici et qui fait honneur à la fois au savant dont le nom y est attaché et à l'Administration qui n'a pas reculé devant les charges d'une pareille entreprise. L'un des volumes de M. Gilliodts, celui qui a paru le dernier, sert d'introduction aux six autres; ceux-ci embrassent la période comprise entre les années 1228-1497.

L'inventaire se compose d'analyses faites avec beaucoup de soin et de méthode et proportionnées à l'importance des pièces. Elles sont précédées du texte entier des suscriptions et suivies d'annotations et de la description des sceaux qui sont ou étaient attachés aux originaux. Quelques pièces, d'une valeur plus grande, sont reproduites en entier. Un travail de cette nature n'est guère susceptible d'analyse. On se bornera à mentionner ici l'intérêt immense qui s'attache à tout ce qui concerne les luttes des communes flamandes contre la France, au XIV^e siècle; les efforts constants et prodigieux que fit Bruges pour maintenir en bon état son système de communication par eau avec la mer, la situation de la ville pendant le règne orageux de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Le seul reproche que l'on puisse, nous paraît-il, faire à M. Gilliodts, c'est d'avoir multiplié à l'excès les notes et indications puisées dans les Comptes de la ville. Sans doute tout cela est curieux; mais comment se retrouver dans six énormes volumes complètement dénués de tables? Il y a là des trésors de science perdus, pour ainsi dire, dans un océan d'érudition au milieu duquel on cherche un guide sans le trouver.

Dans le volume intitulé *Introduction*, l'auteur de l'inventaire a déployé une égale science, mais ici nous exprimerons le regret qu'il n'ait pas adopté un système de division bien net et bien franc. Rien ne lui aurait été

plus facile que d'établir des chapitres, qui auraient tracé, en quelque sorte, les grandes lignes de son œuvre. Cette dernière s'occupe d'abord des archives mêmes, dont il donne un aperçu sommaire et raconte brièvement l'histoire; vient ensuite une digression très étendue sur le calendrier et les fêtes de l'année, digression remplie de détails sur les usages adoptés en Flandre et de remarques puisées aux meilleures sources; une autre section est consacrée à l'étude de l'écriture, des registres, du papier, des sceaux, des idiomes employés dans les actes, des noms, tant de personnes que de localités. Quelques pages sont spécialement consacrées à l'étymologie du nom de Bruges.

A part cette réserve qu'un peu plus d'ordre aurait dû être apporté dans un pareil travail, on ne saurait assez en faire l'éloge et l'on ne peut que souhaiter d'en voir bientôt mettre sous presse la continuation.

A. W.

België Kokci. Description de la Belgique, en japonais, par M. Kohey Shou, ancien étudiant à Bruxelles. In-8^o, composé de trois fascicules, brochés à la japonaise, avec une carte de la Belgique.

L'auteur de ce livre, ancien étudiant à Bruxelles, en a offert au gouvernement belge trois exemplaires, comme un témoignage de l'excellent souvenir qu'il a conservé de son séjour en Belgique. Son travail embrasse d'une manière sommaire la géographie, l'histoire, les trois grandes branches du pouvoir, les administrations provinciales et communales, etc., et c'est le premier livre japonais qui s'occupe d'attirer l'attention de l'extrême Orient sur notre pays.

L'ouvrage se présente sous des patronages flatteurs: le premier ministre du Japon, M. Sanjio, a écrit l'avant-propos; l'ancien conseiller intime M. Kido, et le conseiller-ministre des travaux publics, M. Ito, ont écrit les préfaces; enfin, M. Sicido, sénateur, et le général Yamada, aussi sénateur et vice-ministre de la justice, ont écrit les conclusions. Nous reproduisons plus loin la traduction de la préface de M. Kido, faite par l'auteur lui-même, en vue de donner une idée des motifs qui l'ont inspiré; il nous a paru curieux aussi de faire voir comment notre pays est jugé dans cette France de l'Orient, où l'esprit féodal a jeté de si profondes et de si vivaces racines.

Préface de la description de la Belgique par M. Kido, ancien conseiller intime de l'empereur du Japon, ordre de premier rang du Mérite, etc.

M. Kohey Shou, fils de feu mon ami Koske Assada (il s'appelait antérieurement Massa Noské Shou, mais plus tard il changea de nom pour une cause politique), a fait ses études en Belgique. Un jour il m'apporta ce livre et me demanda d'en écrire la préface. Je dis avec une exclamation: « La Belgique est un des plus petits pays de l'Europe, il n'y a pas encore longtemps qu'elle s'administre elle-même et de plus elle est située entre les grands pays de l'Europe. » Malgré tout, elle

maintient bien son indépendance: Pourquoi? Ce n'est pas parce qu'elle a l'étendue du territoire, ni à cause de son armée; c'est à cause de ses bonnes institutions, de ses mœurs, de ses industries. Car la paix et la sécurité d'un pays ne dépendent pas de celles-là, mais bien de celles-ci. Les administrateurs d'un pays doivent y faire attention. Cependant ceux qui s'occupent au Japon des traductions et des ouvrages concernant des choses européennes, s'arrêtent généralement aux grands pays comme l'Angleterre et la France, et ils ne pensent nullement à un pays comme la Belgique. Quelle grande erreur! Kohey Shou a été bien inspiré: il a composé ce livre dans l'espoir de faire du bien à notre patrie. Que son entreprise est bonne! Combien son bon vouloir est louable! Il me rappelle le passé. Son père Koské Assada était, au temps féodal, l'homme de l'État de Nagato (actuellement la province de Yamgiti) et son intention était de rendre au Mikado (l'empereur du Japon) le pouvoir qui était tenu à tort par le Taikoun et de faire de grands changements au Japon. Il marchait avec courage dans le chemin politique et aucune difficulté ne pouvait l'arrêter. En ce temps, ceux qui parlaient des hommes de talent plaçaient Koské en première ligne. Malheureusement il succomba dans la lutte de 1864, il y a déjà plus de dix ans. J'aurais voulu être avec lui à la cour pour m'occuper avec lui des affaires du Japon, mais je ne le pus pas: songer à causer avec lui de l'état des pays européens, je ne le puis pas non plus! Ah! Koské est mort sans atteindre le but de ses nobles entreprises et il ne peut plus faire valoir ses talents à cette époque brillante. C'est vraiment douloureux! Cependant il a laissé un fils digne de lui: c'est une grande consolation. C'est pourquoi j'écris cette préface. J. P.

L'œuvre de Rubens. Catalogue de l'Exposition organisée sous les auspices de l'Administration communale d'Anvers par l'Académie d'archéologie de Belgique. Seconde édition. Bruxelles, G. A. Van Trigt, 1878, 1 vol. in-8^o.

Il n'a pas fallu moins d'un volume de deux cents pages pour énumérer les créations du prodigieux artiste rassemblées à Anvers en 1877 à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance. Encore les rédacteurs du catalogue n'osent-ils se flatter d'avoir compris dans leur relevé l'ensemble de l'œuvre du maître. Si l'on se rappelle que l'Administration communale d'Anvers avait projeté de réunir les principaux tableaux de Rubens et que l'Exposition de son œuvre par la photographie et la gravure, fut appelée par la suite à se substituer à ce projet, d'une grandeur qui faisait à peine espérer sa réalisation, l'on s'explique l'intérêt du volume dont il s'agit. On y trouve classés dans un ordre méthodique tous les sujets abordés par Rubens, sujets que la vogue de ses œuvres l'amena si souvent à répéter. L'Exposition d'Anvers permit de saisir d'une manière frappante l'extraordinaire puissance inventive d'un maître que son imagination suffirait à classer au premier rang des génies artistiques. Le catalogue était, de son côté, un document historique de haute valeur. Sans faire double emploi avec les livres de Smith, de Basan ou de Voorhelm-Schnee-

voogt il venait nous apprendre le lieu où se conservent la plupart des œuvres reproduites, les versions les plus célèbres de ces œuvres et auxquelles le nom de Rubens est légitimement attaché, et, d'après les sources authentiques, la date de l'exécution de l'œuvre. Ce dernier renseignement fait naturellement défaut pour un grand nombre de toiles, mais, à cet égard, il faut à peine se bercer de l'espérance de voir se combler les lacunes. L'on pourra bien, de loin en loin, nous apprendre, comme l'a fait M. Woltmann il n'y a pas longtemps, pour le *Saint-Thomas* de Prague, la date d'une commande, mais les papiers de Rubens ne nous ont pas été conservés et, pas plus que l'on ne sait au juste les noms de ses élèves l'on ne saura les circonstances qui ont amené la création d'un bon nombre de ses chefs-d'œuvre. Comment s'étonner, d'autre part, lorsque Humboldt nous signale la présence de tableaux du génie anversois jusque dans les églises de l'Amérique du Sud, que les organisateurs de l'Exposition d'Anvers aient ignoré l'existence de certaines œuvres qui ont à peine laissé des traces dans l'histoire. A la veille même de l'ouverture de l'Exposition, le musée d'Anvers s'enrichissait d'un tableau peint par Rubens pendant son séjour en Italie et que l'on croyait absolument perdu. Quoi qu'il en soit, l'on a pu voir à Anvers un spécimen de tout ce que l'on a gravé et lithographié d'après Rubens et d'innombrables photographies exécutées tout exprès d'après des tableaux des galeries publiques et privées de l'Europe. C'est ainsi que plusieurs souverains avaient autorisé la reproduction des toiles de leurs collections. Les auteurs du catalogue étaient donc réellement fondés à croire « que jamais série plus complète de reproductions d'après un même maître ne fut réunie, » et nul ne songera sans doute à contester qu'ils n'aient « rendu service — nous dirons un grand service — aux admirateurs de Rubens, en leur offrant ce souvenir durable de l'Exposition de 1877. »

Il n'est pas inutile d'ajouter que le nouveau catalogue, tout en conservant la matière de l'ancien, subit des modifications essentielles et que comme il cessait d'être un guide à l'Exposition, l'on en a même changé le numérotage.

Hansische Geschichtsblätter. Leipzig, 1878.
1 vol. in-8°.

Ce volume, qui forme l'annuaire de la Société d'histoire de la Hanse pour 1876, contient, outre des notices bibliographiques et des comptes rendus des réunions et publications de la Société, des travaux originaux parmi lesquels nous citerons : *Der hansische Syndikus Heinrich Sudermann aus Kœln* (L. Ennen); *Die Lübeckische Chronik des Hans Reckemann* (D. Schäfer); *Ueber das Alter niederdeutscher Rechtsaufzeichnungen* (F. Frensdorff); *Die Opposition Groningens gegen die Politik Maximilians I in Westfriesland* (H. Ulmann). Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'attirer l'attention sur l'importance que présentent, pour l'histoire du commerce belge, les travaux relatifs à la Ligue hanséatique qui se publient en Allemagne. Une des notices que nous venons de citer mérite d'être particulièrement notée : c'est celle que M. Ennen consacre au syndic Henri Sudermann, de Cologne, et aux efforts qu'il fit pour relever, au xv^e siècle, notamment par la création de la Maison d'Anvers, la Ligue hanséatique.

Sudermann entra au service de la Hanse

en 1552. En 1556, les représentants des métropoles des quartiers (Lubeck, Cologne, Brunswick et Danzig) l'ayant nommé syndic, un de ses soins principaux, dès son entrée en fonctions, fut d'essayer de rendre au comptoir de Bruges son ancienne importance, car il le considérait, avec celui de Londres, comme un des plus fermes soutiens de la Ligue et une excellente école pour les débutants. Mais la Maison de Bruges était presque entièrement ruinée depuis le commencement du xv^e siècle. On n'y trouvait plus que quelques marchands qu'y retenaient encore des circonstances particulières. Tout le commerce de la Flandre, qui avait élevé cette ville à un si haut degré de prospérité, avait passé à Anvers, et les associés de la Hanse, suivant la même route, étaient venus pour la plupart s'établir ici. En fait, le transfert complet du comptoir de Bruges avec tous ses droits et privilèges n'était plus qu'une question de temps, malgré les efforts du secrétaire Paul Van der Velde. Sudermann dut reconnaître que le commerce de la Hanse de ce côté était condamné à périr si on ne prenait la résolution de fonder un établissement dans un lieu plus favorable et d'y transférer le comptoir. Anvers, par sa rapide prospérité, était naturellement désigné à son attention. Les marchands de la Hanse ne pouvaient qu'adopter son projet. Il songea à leur en faire admettre en même temps un autre, celui de choisir comme résidence une Maison commune. Le Conseil de la ville d'Anvers souscrivit à ce projet, et le roi d'Espagne, en sa qualité de duc de Brabant, se déclara disposé à accorder à la nouvelle Maison les privilèges dont avait joui celle de Bruges. Le choix de l'emplacement fut arrêté en 1561. Sudermann conduisit les négociations engagées pour l'acquisition du terrain et pour les frais de construction, que devaient supporter la ville d'Anvers et les villes hanséatiques. Celles-ci s'engagèrent à payer 60,000 florins, Anvers 30,000. Quant au droit de propriété, on convint que la Maison appartiendrait à la Hanse aussi longtemps qu'elle servirait à la destination qui lui était affectée par la Ligue, que, dans le cas où des événements imprévus la feraient affecter à une autre destination, elle reviendrait à la ville d'Anvers, moyennant remboursement aux villes hanséatiques de la somme avancée par celles-ci. La Maison des Osterlings, commencée le 5 mai 1564, fut terminée en 1568, malgré les troubles de cette époque agitée.

M. Ennen donne, d'après les archives de Cologne, des renseignements sur les relations que Sudermann entretint, pendant qu'il dirigeait les travaux, avec des personnages distingués des Pays-Bas, et sur la part qu'il prit à l'élaboration des statuts de la Maison hanséatique d'Anvers. Cette dernière création, qui faisait l'orgueil du syndic, ne répondit pourtant point à ses espérances. Le commerce en général était en souffrance, les relations par terre et par mer avec Anvers particulièrement difficiles; les troubles chassaient de la ville d'industriels habitants et une foule d'étrangers. Le comptoir de la Hanse devait éprouver les effets d'une aussi triste situation. En 1581, la situation était telle qu'on ne pouvait même plus payer les employés. L'établissement du comptoir d'Anvers fut le dernier grand effort tenté pour faire revivre la Ligue hanséatique. Quand Sudermann mourut, en 1591, cette institution était en pleine décadence.

Lettres inédites du prince de Ligne, publiées avec une introduction par Jules Petit. Bruxelles, Olivier, 1878, in-8°.

Cette brochure, imprimée pour la Société des Bibliophiles de Belgique, renferme quatre pièces, dont l'une intitulée : *Préface de mes œuvres posthumes*, a été publiée dans l'*Athenæum* (voy. n° 2); la troisième est une lettre datée de Töplitz, adressée à M^{me} de Staël, probablement en 1808, et qui, d'un bout à l'autre, contient l'expression d'un sentiment d'admiration profonde :

Vous savés que vous êtes toujours de même enfoncée dans mon cœur, d'où je vous défie de vous retirer. J'ai eu bien des fois l'esprit sérieux depuis que vous nous avés quitté, car il m'arrive quand je m'ennuye. Mais comment l'avoir quand je crois vous parler. La joye de cette illusion me rappelle les bons momens où seule avec confiance, votre prodigieuse imagination suspendue, votre amitié faisait mon bonheur, par exemple, de mon lit, dans cette chambre que vous avés honorée, en y faisant un pas pour la voir; je vous adresse des hymnes de reconnaissance pour ce bienfait.

La lettre qui vient ensuite est sans adresse et doit avoir été écrite en 1809. Il y est question, en effet du bombardement de Presbourg. La pièce la plus intéressante du recueil est sans contredit la première, reproduite par l'éditeur d'après une copie authentique. C'est une réponse au curé de Belœil, qui avait, paraît-il, condamné les bals que le prince donnait au peuple dans son jardin. En la lisant, on se rappelle la fameuse *Pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*, et M. Petit trouve avec raison qu'elle est écrite en des termes que Paul-Louis n'eût pas désavoués.

J'ai reçu avec plaisir et reconnaissance, Monsieur le Curé, ce que vous m'avez présenté ce matin, et vous aiderai tant que je pourrai. J'estime votre vertu et votre zèle, je voudrais l'éclairer. On ne sonnoit pas la cloche du tems de mon père, il est vrai, parce que les prônes et les sermons de notre Curé étoient remplis d'instruction et d'onction. C'est lui qui me fit faire ma première communion, et je me resouviens avec sensibilité des semences de religion qu'il a jettées dans mon ame. Il apprenoit aux enfans à respecter leurs parens et ne les décrioit pas dans leurs esprit pour quelque petits écarts, il savoit qu'il faut ramener la brebis égarée et ne pas la séparer du bercail. Vous vous souvenés aussi sûrement, Monsieur le Curé, des exemples frappans que Jésus-Christ a laissé sur la terre, de ce qu'il fit, de ce qu'il dit et de ce qu'il écrivit au sujet de la femme adultère : *Leve est jugum meum*. disoit-il, il avoit raison, car sa morale divine est fondée sur l'indulgence et l'amour du prochain.

Il ne proscrivit jamais les plaisirs et le prouva aux noces de Cana. J'aime qu'on danse parce que vos paroissiens, fatigués de l'ouvrage, oublient ainsi les peines qu'ils ont eues et recommencent le lendemain plus gaiement à travailler.

C'est une manière de les occuper qui proscrit l'oisiveté, empêche la médiancé et bien d'autres maux qui en sont le résultat. Sa Majesté l'Empereur n'a jamais eu l'intention d'abolir les plaisirs, il ne défend que ceux qui éloignent les villageois de leurs travaux, il ne veut pas qu'ils les aillent chercher ailleurs et perdre leur tems en des pèlerinages ou dédicasses éloignées de chez eux.

C'est parce que je connois les désirs de Notre Souverain sur le bonheur et l'aisance de ses sujets que j'ai défendu dans toutes mes terres qu'on poursuivît en justice ceux que l'inconstance du climat de ce pays cy oblige à charrier leur moisson qui est toute leur fortune, et il y aura bientôt, je crois, à ce sujet des ordres du gouvernement. Savés vous, Monsieur le Curé, ce qui doit faire, plus que tout cela, le sujet de vos instructions pastorales. C'est l'union dans les familles et dans le village. Il faut sévir contre la délation, les rapports vrais ou faux, les accusations, les procès, la méfiance, la joie qu'on a quelques fois de voir son voisin dans l'embarras, recommander à vos paroissiens de ne point couper

les nouvelles plantations en cherchant du bois sec, de ne faire tort ny à son prochain, ny à son Seigneur, de ne point chasser sur ses terres et de s'engager comme soldat pour servir son souverain et sa patrie.

Je ne connois rien de plus respectable que les fonctions d'un bon curé; c'est une magistrature civile, Eclésiastique et politique: en rassurant la conscience, loin de les désoler, faisant valoir la miséricorde de Dieu, au lieu de la représenter sans cesse le foudre à la main on parvient à faire entrer son amour dans tous les cœurs. M. Defenelon, le meilleur de tous nos archevêques, dont le nom sera toujours cher à l'Eglise et au Monde répondit autrefois dans un cas pareil: Eh, Monsieur le Curé, laissez danser ceux qui n'ont pas d'autres plaisirs: en ville il y en a d'autres qui sont bien plus dangereux; et si vos paroissiennes quittant à neuf ou dix heures la danse qui les anime pour s'aller promener dans nos jardins y faisoient quelque mal, nous aurions cela à nous reprocher.

Au moins à présent nous savons qu'elles sont si fatiguées à quatre ou cinq heures du matin, qu'elles ne songent plus qu'à s'aller coucher, pour dormir jusqu'à ce que leurs occupations les rappellent à la boutique ou aux champs.

Ne jugeons personne pour ne pas être jugés. *Ve qui se scandalizat.* Mes occupations militaires m'empêchent souvent de donner des exemples auxquels je sais qu'un Seigneur de paroisse est obligé; je tâche de réparer cela comme je puis par d'autres moyens approuvés du Seigneur des Seigneurs: je me recommande à luy pour devenir tous les jours meilleur, et ne dédaigne pas pour cela le secours de vos prières, que je vous prie de m'accorder, Monsieur le Curé, en vous accordant mon estime, les assurances du désir que j'ai de vous la prouver et de seconder vos intentions.

LE PRINCE DE LIGNE.

Belœil, ce juillet 1786.

NOTES ET ÉTUDES.

LE SALON DE BRUXELLES.

I.

Le salon actuel pourrait être envisagé comme un hors-d'œuvre; la coïncidence de l'exposition de Paris faillit même le faire supprimer. Le jury n'en a pas moins pu prononcer l'admission de 1,437 œuvres, chiffre énorme si l'on songe que chaque artiste n'a pu envoyer que deux productions. La part de la Belgique est encore 861 tableaux et 115 sculptures, qui peuvent donner une idée assez précise de l'école, bien qu'un grand nombre d'artistes manquent à l'appel. Ce serait pousser loin l'optimisme de trouver que le public recueille grand avantage de l'exhibition d'une notable partie des œuvres admises à passer sous ses yeux. L'on peut même se demander si les exposants eux-mêmes trouvent profit à ce que leurs toiles aillent garnir la corniche. Charles Blanc a dit un jour dans un de ses rapports officiels, qu'il n'incombe pas plus à l'Etat de faire connaître tous les tableaux, tous les pastels, tous les bustes qui se créent dans un pays; qu'il ne lui incombe de faire jouer tous les concertos, toutes les valse, toutes les polkas, de faire chanter toutes les romances issus de l'inspiration des compositeurs. Les attaques passionnées auxquelles toute commission se trouve inévitablement en butte ne la dispensent pas d'apporter la critique la plus sévère dans le choix des œuvres qu'elle admet à l'honneur de passer sous les yeux de la foule. Dans aucune circonstance il ne doit y avoir moins d'élus pour beaucoup d'appelés, et quand il y aurait des salles moins nombreuses à parcourir, personne ne s'en plaindrait si la réduction se trouvait compensée par la qualité des œuvres. Cela dit, reconnaissons que le choix du local est des plus heureux et l'éclairage

parfait. L'ère des baraques se clôt très-décemment et l'on en arrivera peut-être un jour à regretter l'imprévu de leurs dispositions.

Entre visiteurs, on a coutume à chaque nouveau salon de se demander un avis sur les tendances de l'art en général et de l'école nationale en particulier. Ce que l'école belge sait et ce qu'elle peut, elle le prouve en ce moment même à l'exposition de Paris. On proclame à l'envi le sentiment de la couleur et la puissance générale de l'exécution des œuvres flamandes. Le rapprochement même des autres écoles rend ces qualités plus saillantes encore; peut-être aussi, démontre-t-il — au plus grand profit des artistes eux-mêmes — certains côtés faibles moins frappants, bien que très-réels, à Bruxelles même. N'oublions pas, au reste, que nous avons ici des productions d'une date récente, par conséquent plus instructives à étudier.

Laissant à part des œuvres d'une importance exceptionnelle — peu nombreuses d'ailleurs au salon — l'apparence matérielle des choses semble captiver de plus en plus nos artistes. Nous ne croyons pas cependant que l'avenir appartienne au système qui prétendrait fonder d'une manière exclusive l'intérêt d'une œuvre sur la virtuosité du pinceau poussée plus loin, que les exigences légitimes d'un sujet. Pour beaucoup d'exposants, ce sujet, en réalité, ne paraît être qu'un prétexte à l'étalage d'une dextérité que l'on devrait plutôt compter parmi les moyens que d'en faire le but même de l'œuvre. C'est évidemment de ce système que sont nés bon nombre de grands tableaux consacrés à rendre des épisodes bien vulgaires de la vie de chaque jour. Et remarquons qu'en même temps que l'on s'applique à donner toute l'importance d'une toile historique aux plus rustiques rencontres, le tableau de genre — le vrai tableau de genre — devient l'exception. Que d'éléments d'intérêt cependant pour l'artiste qui s'appliquerait à suivre les péripéties du drame ou de la comédie que l'humanité entière joue sans cesse sous ses regards! L'amour, la haine, l'ambition, l'envie, tous ces mobiles qui sans doute n'ont pas cessé d'agiter la société pourraient, semble-t-il, fournir à chacun, selon ses goûts et sa nature, des ressources qu'il serait digne de notre époque de savoir utiliser. La peinture d'histoire se montre elle-même par trop soucieuse de la vérité absolue — vérité nécessaire, sans doute, mais dont la poursuite ne doit pas avoir pour effet de transformer l'œuvre en exhibition de costumes et d'accessoires au milieu desquels le personnage intéresse moins parfois que ce qui l'environne. Il appartient au grand art de donner l'exemple d'une simplification, dont on a dit si justement qu'elle est la source même du progrès et qui en somme est une des conditions mêmes de son existence.

Ces réflexions sont permises en présence de la part proportionnelle plus considérable que de coutume prise par l'école belge au salon bruxellois. Les étrangers ne nous prêtent dans toutes les branches qu'un concours restreint. Sur 1,276 tableaux et dessins exposés, la France figure à peine pour 210 objets, l'Allemagne ne compte guère que 108 toiles et la Hollande 67. Encore la plupart de ces œuvres n'ont-elles qu'une importance secondaire. MM. Goupil, les frères Breton, Fantin-Latour sont les plus remarquables parmi les participants français, mais les œuvres d'aucun d'eux n'ont l'importance de leurs envois antérieurs. C'est du nom nouveau de Victor-Gabriel Gilbert, qu'est signé le plus charmant

des tableaux de genre français: le *Carreau des Halles à Paris* (n° 402).

L'Allemagne a quelques-uns de ses meilleurs paysagistes, Oeder, Oswald Achenbach avec une vue excellente de la place *San Domenico* à Naples, Braith, le célèbre animalier, Lier, Eug. Jettel et un nom à peine connu chez nous: De Schemmis, de Weimar, l'auteur de deux magnifiques vues d'Italie. Parmi les peintres de genre, c'est M. Güssow qui soutient le plus dignement le renom de l'école, bien que son *Enfant adoptif* (un petit chat) se signale moins au premier abord que les œuvres qui ont fait chez nous la réputation de l'habile artiste. Nous ne pouvons omettre de mentionner aussi une excellente peinture de M. Kuhl de Munich: *la salle du tribunal de Lunebourg*.

C'est sans doute dans les rangs de l'école hongroise qu'il faut ranger M. Vaclav Brozik, un peintre d'histoire dont l'œuvre est, par les dimensions et aussi par les qualités, une des plus remarquées du Salon — C'est la réception des ambassadeurs bohémiens et hongrois par le roi de France Charles VII. Tous ces nobles personnages viennent demander pour le roi Ladislas la main de la princesse de France. Ce tableau, peint et composé avec talent, n'offre toutefois qu'un intérêt très-secondaire. M. Brozik est, dans toute la force du terme, un peintre d'apparat, c'est du moins ainsi qu'il se fait connaître cette fois. — Pour la Hollande, la première place appartient à M. Mesdag, dont les marines sont des œuvres grandioses. M. Henkes ne retrouve pas, avec la *Retraite de mes tantes* et le *Célibataire*, le succès que lui valut sa *Leçon de tricot*. Il faut dire aussi que ses œuvres méritaient des places mieux en rapport avec le talent de leur auteur. M. Antonio Casanova, un Italien de Passy, a fait un tableau de genre intéressant de *Van Dyck à la cour d'Angleterre*, composition dans laquelle l'auteur introduit, sous forme de personnages, quelques-uns des portraits les plus célèbres du grand peintre flamand.

L'école belge, en dépit des abstentions, a des œuvres de toute importance à montrer. M. E. Wauters a pu réserver au Salon sa dernière toile, *Jean IV et les métiers de Bruxelles*, le second des panneaux destinés à l'Hôtel de Ville. Le brillant artiste aborde cette fois un effet de plein air remarquablement traduit. Sur la place de Bruxelles, le duc de Brabant, à cheval, accompagné de quelques cavaliers, est interpellé par les métiers en armes. Telle est la donnée. On voit que M. Wauters recherche peu les oppositions imprévues, et nous le citerions volontiers comme le peintre belge le plus sobre dans ses moyens et surtout le plus sincère dans l'emploi d'étonnantes facultés. Le groupe des cavaliers, la partie la plus difficile de la toile, est aussi la mieux venue, et l'artiste arrive sans effort apparent, à triompher des difficultés d'un genre qu'il n'aborde pas d'ordinaire.

Les personnages du second plan vers la gauche ont peut-être une importance exagérée. Il y a là certainement de la confusion et, une fois l'œuvre placée, l'artiste sera inévitablement amené à hausser le ton de ses figures d'avant-plan.

M. Hennebicq, le directeur de l'Académie de Mons, est l'auteur d'une autre toile à destination officielle: *Baudouin de Hainaut donnant les premières chartes, le 26 juillet 1203*. Le sujet désigné à l'artiste par la ville de Mons est évidemment de ceux qu'un peintre ne choisit pas de son plein gré. M. Hennebicq n'a pu échapper à la froideur

inhérente à ces sortes de toiles, d'une disposition prévue, et le serment exigé ne pouvait sans doute revêtir sous son pinceau l'énergie de celui du Jeu de Paume. Ce qui, du reste, n'a pas empêché le peintre de donner la somme d'animation que comportait le sujet, à un groupe de seigneurs placé vers la gauche du tableau. Mais M. Hennebicq a nuï d'une manière grave à l'intérêt esthétique de son œuvre par l'introduction trop peu discrète de quelques personnalités de notre temps.

Ces personnages sont nécessairement différents à ce qui se passe autour d'eux et paraissent aussi dépaysés qu'ils le seraient en réalité en compagnie d'un comte de Hainaut de l'an 1200.

M. Delpérée, de Liège, choisissant son sujet en pleine liberté, a fait une grande page d'un *Luther à la Diète de Worms*. Le moine de Wittenberg se retire sur la foi de son sauf-conduit, et contraste par son calme — nous dirions par son indifférence — avec l'indignation des prélats qui l'environnent. Le tableau n'est pas charpenté sans talent. Il ne manque ni de grandeur ni d'adresse. Mais l'artiste a certainement envisagé au simple point de vue décoratif une des scènes les plus saisissantes de l'histoire. D'ailleurs, tous ces prélats qui se démentent comme de beaux diables — et sous les yeux de l'empereur encore ! — sont-ils dans l'esprit de leur rôle? Nous ne le croyons pas. M. Delpérée s'est moins appliqué à l'étude des œuvres de l'époque même qu'il mettait en scène, cette époque si riche en maîtres de premier ordre, qu'à l'examen des procédés de quelques-uns de ses contemporains. L'on pourrait plus mal s'inspirer, mais mieux vaudrait encore être soi.

Si l'amour de la mise en scène qui se manifeste ici devait se généraliser, nous en reviendrions bientôt aux scènes de Jacquand, ce qui n'est pas en somme un progrès à ambitionner.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

Dans la séance annuelle de la Société asiatique de Paris, M. E. Renan, secrétaire, a présenté le compte rendu des travaux de la Société pendant l'année 1877-1878. Le rapport de M. Renan, intéressant surtout en ce qu'il renferme une revue des principaux écrits qui ont vu le jour en France depuis 1876 dans le vaste champ de la littérature orientale, fait très-bien apprécier les importants progrès qu'a faits cette branche de l'érudition.

Parmi les savants dont les noms figurent en tête de cette revue, nous remarquons deux Belges, H. Chavée et M. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain. Chavée, que la mort a enlevé l'année dernière aux études de philologie comparée, n'appartenait pas à la Société asiatique, mais ce n'en était pas moins, dit M. Renan, un ardent et vaillant travailleur, dont le zèle et l'activité étaient universellement appréciés. Malgré certaines exagérations, il a rendu de grands services. C'était un infatigable prédicateur; il avait la foi qui se communique et s'impose à autrui. Sa mémoire était extraordinaire, et l'étendue de ses connaissances très-remarquable. Il aimait l'enseignement, et évidemment il enseignait bien, car il a formé des élèves qui lui ont été fort attachés et qui tous se font remarquer par l'amour de la philologie comparée et par un esprit philosophique distingué.

Comme Chavée, M. Bréal se préoccupe de l'enseignement pratique des langues, mais avec beaucoup plus de réserve. Il a publié un nouveau mémoire sur le nombre des cas dans la grammaire indo-européenne primitive. MM. Hovelacque, Vimont, André Lefèvre ont recueilli en volumes des études diverses. La Société de linguistique de Paris contribue, de son

côté, au développement des études philologiques. M. Paul Regnaud continue ses études sur la philosophie vedanta. M. Foucaux a donné une élégante traduction de Malavika et Agnimitra, drame qui, d'après M. Renan, mérite la même réputation que Sakountala et Urvaci et semble appartenir également à Kalidasa, malgré l'avis contraire émis par Wilson. « Personne mieux que M. Foucaux ne sait rendre ces tableaux de mœurs hindoues, excepté peut-être M^{me} Mary Summer, qui a raconté avec talent, par des procédés qui tiennent le milieu entre la traduction et la composition libre, quelques uns des plus charmants récits du peuple conteur par excellence. » Les savants articles de critique sanscrite de M. Barth, de M. Feer, de M. Bergaigne sont les travaux originaux par les thèses de doctrine que les auteurs y ont insérées; les analyses de M. Garcin de Tassy, président de la Société, tout récemment décédé, font assister au mouvement littéraire et religieux de l'Inde contemporaine.

Nous transcrivons le passage du rapport dans lequel M. Renan apprécie les derniers travaux de M. de Harlez. L'appréciation d'un juge aussi compétent ne peut qu'intéresser les lecteurs de l'*Athenæum*, à qui nous avons eu déjà occasion de signaler l'importance que présentent les écrits du savant professeur de Louvain. Après avoir rappelé que les études iraniennes se sont ranimées en France sous l'impulsion que leur a donnée M. Bréal, M. Renan mentionne les travaux de M. J. Darmesteter et le commencement du grand travail d'ensemble de M. Hovelacque sur l'Avesta, « préface savante où l'auteur pose parfaitement la question, montre les différents systèmes en présence et les juge avec une rare impartialité.

M. le chanoine de Harlez, ajoute-t-il, écrit dans votre journal et semble vouloir se rattacher à notre mouvement; nous l'envisagerons donc comme un confrère. Ceux-mêmes qui font des réserves sur certaines assertions de ce savant iraniste reconnaissent que sa traduction de l'Avesta est une œuvre vraiment scientifique, complétant celle de Spiegel, la rectifiant parfois. M. de Harlez a donné dans votre journal l'explication et en quelque sorte l'apologie de sa méthode. Dans ces articles judicieux, il s'élève avec raison, ce semble, contre l'abus du sanscrit et des comparaisons védiques dans l'interprétation du Zend-Avesta. M. de Harlez pense, avec M. Spiegel, qu'une réforme religieuse, accomplie à une époque historique, a modifié chez les Iraniens le naturalisme antique et donné aux mots des sens moraux analogues à ceux de la religion juive de l'époque prophétique. Il est certain que ces distinctions de plans sont souvent nécessaires en critique. Dans la plus haute antiquité semitique, la fête du Paskh fut très-probablement la fête du Printemps; on se tromperait fort cependant si l'on concluait de là que les juifs et les chrétiens attachent de nos jours à cette fête une signification naturelle. M. de Harlez cherche aussi à établir que l'Avesta ne fut pas la religion de l'époque achéménide. Il a encore probablement raison sur ce point. Il est difficile que cette religion étroite, aux prescriptions minutieuses, aux innombrables entraves, qui lient le masdéen à toutes les heures du jour et de la nuit et lui rendent la vie de relation presque impossible, ait été le culte officiel d'un grand peuple. L'Avesta est un code plus restreint encore que la Thora juive; il touche parfois aux scrupules du Talmud. De telles utopies piétistes ne sauraient guère être considérées comme des codes nationaux ayant fonctionné officiellement. Qui nous dira enfin l'histoire vraie, siècle par siècle, de la religion de l'Iran? Tant que ce problème ne sera pas résolu, il y aura toujours une lacune énorme dans l'histoire religieuse de l'Asie et du monde....

M. Rodet a recueilli avec soin les textes iraniens relatifs à Tour et Touran et groupé tout ce qui concerne les mythes étymologiques relatifs à ces deux mots. M. Barbier de Meynard a achevé le dernier volume du *Schah-Nameh*, et, grâce à ses soins, la belle publication restée inachevée par la mort de M. Mohl, est terminée. Les drames persans, analogues aux mystères du moyen âge, ont été étudiés et décrits par MM. de Gobineau et Chodzko. Le

dernier vient de donner la traduction de cinq de ces morceaux, œuvres singulières, remarquables surtout par la variété d'invention. Une pièce touchante est celle qui porte pour titre « le Jardin de Fatima, » destinée à montrer la brutalité d'Omar. Mais la plus frappante de toutes est « le Monastère des moines européens. » Le principal personnage est la tête de l'imam Hossen. Déposée pour une nuit dans un couvent chrétien, la tête récite des versets du Coran; tous les personnages célèbres de l'Ancien et du Nouveau Testament viennent lui porter leurs compliments de condoléances. Jésus, en particulier, vient saluer son confrère dans le martyre et attester sa sainteté.

L'archéologie et l'épigraphie sémitiques sont l'objet des études d'une jeune école pleine d'ardeur. M. Renan croit pouvoir annoncer la publication, dans le courant de l'année prochaine, du premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*. M. Halévy a repris l'étude de l'inscription de Byblos; M. Reboud a donné d'utiles renseignements sur l'importante collection d'inscriptions puniques recueillie par M. Lazare Costa et acquise par le Musée de Constantine, inscriptions dont le déchiffrement complet fournira de précieuses données sur l'histoire de la Numidie et sur l'influence carthaginoise dans ces pays de l'intérieur. M. Ph. Berger s'attache aux monuments de l'Afrique et en tire de très-intéressants résultats. La précieuse collection de cippes à Tanit, qui est déposée à la Bibliothèque nationale, lui a fourni des données précieuses pour l'archéologie carthaginoise.

L'espace nous manque pour énumérer les autres travaux mentionnés et appréciés par M. Renan. Nous nous bornerons à noter, d'après le rapport, quelques uns des plus importants. M. Arsène Darmesteter continue son grand travail sur les gloses françaises de Raschi et des tosaphistes. L'ensemble de ses recherches formera un livre de première importance pour les romanistes. Grâce à lui, la littérature rabbinique du moyen âge est devenue une des sources les plus importantes pour les connaissances philologiques du vieux français. MM. Oppert et Menant se sont unis une fois de plus pour traduire et publier des *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*. Ce recueil comprend des fragments de lois chaldéennes, rédigées primitivement en sumérien ou acadien, puis transposées en langue assyrienne, des contrats d'achat et de vente, de louage ou de prêt. A ne tenir compte que des pièces datées, le plus ancien des contrats publiés nous reporte au règne de Mardouk-idin-akké, vers l'an 1100 av. J.-C.; le dernier mentionne un roi parthe Pikharisou Pacorus, et nous fait descendre jusqu'à l'an 81 après J.-C. On ne se serait guère attendu, au début des études assyriennes, à voir des actes au nom d'Antiochus, de Démétrius ou de Darius, des rois grecs et perses qui ont régné sur Babylone, remplir près de la moitié d'un livre qui traite des lois chaldéennes. L'avenir, dit M. Renan, nous réserve sans doute d'autres surprises, et depuis que l'ouvrage de MM. Oppert et Menant est publié, voici déjà qu'on nous annonce d'Angleterre la découverte des archives d'une maison de banque babylonienne contemporaine de Nabuchodonosor, de Cyrus et de Darius.

M. Lenormant a commencé, dans le *Journal asiatique*, une série d'études cunéiformes. Les travaux des égyptologues sont nombreux. Une des branches d'études qu'on avait le plus longtemps négligées, l'étude du démotique, vient d'être reprise par MM. Revillout et Maspero. M. Barbier de Meynard a terminé la grande entreprise de la traduction de Maçoudi, dont le neuvième volume vient de paraître. M. Leclerc a commencé la publication du *Traité des Simples d'Ibn-Beithâr*. « L'intéressante préface de M. Leclerc nous présente l'histoire des progrès de la botanique chez les Arabes et particulièrement en Espagne. C'est une des branches d'études où les Arabes ont le mieux pratiqué la méthode d'observation. Ils faisaient, pour leurs her-

borisations, de longs voyages, se donnaient tous les soucis nécessaires pour la synonymie, ne reculaient pas même devant des recherches de linguistique qui d'ordinaire excitaient peu leur curiosité. » Le travail de M. Leclerc est publié par l'Académie des inscriptions dans le recueil des *Notices* et extraits. Le travail de M. Rodet sur l'algèbre d'Al-Khârizmi et sur les méthodes indiennes et grecques, renferme des renseignements intéressants pour l'histoire des mathématiques en Orient et en Grèce. M. Renan cite encore et apprécie un bon nombre de travaux intéressants pour l'histoire des Croisades, des littératures chrétiennes de l'Orient, le catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale, publié par M. Zotenberg, les études de M. Revillout sur l'histoire ecclésiastique et surtout sur l'histoire monastique de l'Égypte byzantine, d'après des documents coptes, la publication de Matouan-lin, par M. d'Hervey de Saint-Denis, des essais de lexicographie chinoise, et les volumes de M. Dabry de Thiersant sur les mouvements religieux dont la Chine est le théâtre

MÉLANGES.

LES TABLEAUX DES COLLÈGES DES JÉSUITES SUPPRIMÉS EN BELGIQUE. — Lorsque la suppression des jésuites, ordonnée par Marie-Thérèse, le 13 septembre 1773, eut lieu en Belgique, le gouvernement trouva dans les églises et collèges de la Compagnie un nombre considérable d'œuvres d'art, dont la dispersion fait l'objet d'une intéressante notice communiquée à la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique par M. Piot.

Toutes les peintures, gravures et planches sur cuivre furent réunies en trois endroits différents. Au collège de Bruxelles furent déposées celles qui provenaient de cet établissement et de ceux de Louvain, de Nivelles, de Malines, d'Alost et de Mons; à Anvers furent recueillies celles du collège de cette ville, du convict et du collège de Liège; à Gand, celles des collèges de Gand, d'Ypres, de Courtrai, de Tournai et de Bruges. Dans chacune de ces collections figuraient des productions de nos plus grands maîtres. Des catalogues en furent dressés et publiés en 1777 pour les ventes publiques des objets renseignés. Ils offrent à l'histoire de l'art en Belgique des renseignements précieux. Ils font connaître plusieurs tableaux passés sous silence par les écrivains du XVIII^e siècle. A la page 26 du catalogue de Bruxelles se trouve la nomenclature d'une série de copies, d'après Rubens, de toiles, dont les originaux ont été brûlés pendant les incendies du palais ducal de cette ville et de l'Escurial en Espagne.

Avant de procéder aux ventes, le gouvernement voulut faire faire l'expertise des tableaux par le peintre Du Mesnil. Cet artiste en porta le prix à 118,008 florins, somme bien supérieure à celle que produisirent les adjudications.

La première vente eut lieu à Gand sous la direction de De Lannoy, auditeur de la chambre des comptes, qui jugea nécessaire de faire opérer par Craft une première révision des prix de Du Mesnil.

Ce personnage, chargé de mettre à prix les toiles au moment des enchères, avait une grande expérience de son métier. Depuis vingt-cinq ans il dirigeait, avec grand succès, la plupart des ventes d'objets d'art, si nombreuses en Belgique au XVIII^e siècle. Vers cette époque, il y avait à Bruxelles seulement, selon Derival, un commerce d'exportation de tableaux s'élevant annuellement à la somme de 300,000 florins et un commerce d'importation de 150,000 florins. On comptait en cette ville de nombreuses collections appartenant à des particuliers telles que celles du prince de Ligne, du duc d'Arenberg, du comte de Cullenberg, du prince de Rubempré, du comte de Ribaucourt, du baron de Celles, du chevalier Hannozet, du comte de Fraula, de MM. Senseau, de Gerick, de Robyns, du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, du

comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'impératrice, du baron de Bonheim, du nonce Crevelli, etc.

Après la première vérification faite par Craft des prix fixés pour la vente des tableaux des jésuites, De Lannoy eut recours à l'expérience du peintre Lens. Cet artiste reconnut l'exagération des prix fixés par Du Mesnil, et déclara que, dans des ventes semblables, tout dépendait de la concurrence et parfois aussi des caprices des amateurs. En suite de ces observations, De Lannoy se décida à adjuger tout tableau dont le prix offert par les enchérisseurs s'écarterait tant soit peu de l'évaluation admise, et à retirer de la vente ceux dont on offrirait des prix par trop bas.

Malgré les observations de Craft et de Lens, le gouvernement se flattait de l'espoir de faire atteindre aux tableaux des prix élevés par la concurrence des abbayes, chapitres et couvents du pays et de l'étranger. Cet espoir ne se réalisa pas. Le chapitre de Nivelles seul fit quelques acquisitions. Les établissements religieux de l'étranger, médiocrement satisfaits de l'anéantissement de l'ordre des jésuites, commencèrent à craindre pour leur propre existence. Ceux du pays étaient épuisés par les sommes considérables qu'ils avaient été obligés de verser dans le trésor de l'Etat, ensuite de l'édit des amortissements (15 septembre 1753). Celui-ci avait tari leurs ressources pécuniaires, sinon complètement, du moins en partie. Les fonds, dont les riches abbayes pouvaient encore disposer, étaient absorbés par les constructions somptueuses que le gouvernement les obligeait d'élever à Bruxelles près de la place Royale et aux abords du Parc.

Des particuliers étrangers à la Belgique, et spécialement M. Pallier, acquirent quelques tableaux. Pallier mit des enchères sur les principaux tableaux, entre autres sur celui qui représentait le martyr de saint Liévin par Rubens, provenant des jésuites de Gand. Il lui fut vendu au prix de 11,200 florins. De Lannoy obtint une seule enchère pour les portraits de saint Jacques et de saint Xavier, par Rubens.

Les ventes de Gand, Bruxelles et Anvers, composées de 2,001 objets, produisirent un total de 30,504 florins 17 s. 5 d. La comparaison de ce total avec la somme fixée par Du Mesnil constate un déficit de 87,503 florins 2 s. 9 d.

Outre le défaut d'amateurs et l'obligation imposée par de Lannoy de retirer de la vente les tableaux dont on offrait un prix trop minime, il y eut encore une autre cause de déficit. Le gouvernement avait retenu un certain nombre de toiles et de dessins, dont l'impératrice réclama l'envoi à Vienne pour y orner la galerie impériale. Après la suppression des jésuites, Joseph Rosa, directeur du Musée à Vienne, fut délégué, en 1776, par le gouvernement autrichien à l'effet de retirer des trois dépôts, formés à Gand, à Bruxelles et à Anvers, et avant la confection du catalogue, tout ce qui pouvait convenir à la collection impériale. A Anvers, il choisit : Le tableau représentant saint Xavier ressuscitant un mort, par Rubens; saint Ignace exorcisant un possédé, par Rubens; l'Assomption, par Rubens; la communion de la Vierge, par Gérard Seghers, provenant de l'église des jésuites d'Anvers; trois tableaux à fleurs, ayant au centre des grisailles, par le même, le premier représentant la Vierge et l'enfant Jésus dans une niche, le deuxième une niche avec la Sainte-Famille et le troisième un bas-relief figurant l'enfant Jésus et sainte Anne; un grand tableau représentant la Vierge assise sur un trône et tenant sur les genoux l'enfant Jésus, qui remet une couronne de fleurs à sainte Rosalie, par Van Dyck; le bienheureux Herman, de l'ordre des Prémontrés, à genoux devant la Vierge et autres personnages, par Van Dyck; un panneau figurant l'Annonciation, par Rubens; les esquisses des grands tableaux de Rubens, représentant saint Xavier et saint Ignace indiqués plus haut; la prédication de saint Jean-Baptiste dans le désert, par Breughel d'enfer; un intérieur d'église, dans le goût de Pierre Neefs; un

paysage sur panneau, par Siessel; un pot de fleurs, par Breughel; portrait de Rubens, dessin à la plume.

Au collège des jésuites de Bruxelles, le directeur du Musée de Vienne prit : l'Adoration des Mages, par Bloemaert; les miracles de saint François-Xavier, par J.-E. Quellyn; l'Annonciation, par de Craeyer; saint Pierre pleurant son péché; deux paysages avec figures. — A l'église des jésuites de Namur : la pêche de saint Pierre, par le frère Nicolai. — Au collège d'Alost : Panneau représentant un paysage, par Mompert, figures de Breughel. — Au collège des jésuites flamands à Bruges : deux paysages avec figures, par d'Arthois. — Au collège des jésuites anglais à Bruges : deux dessins, sans description. — Au collège de Courtrai : 18 dessins de Rubens. — A la maison professe à Anvers : quatre dessins, dont un de Seghers, représentant le crucifiement, un de Rubens, figurant saint François-Xavier qui ressuscite un mort, etc.

Dans la collection des tapis, Rosa en choisit deux qui étaient, paraît-il, d'une grande richesse.

Tous ces objets passèrent à Vienne moyennant la somme de 60,620 florins de change. Il avait été question de conserver à la Belgique les tableaux et de créer un Musée national; mais ce projet fut repoussé. « S. M. disait le secrétaire d'Etat et de guerre, rejette l'idée d'une galerie de tableaux. »

La notice que nous venons d'analyser est loin de faire connaître les spoliations dont la Belgique a été la victime. Il faut en rapprocher les communications faites antérieurement à l'Académie par M. Piot, au sujet des objets d'art emportés par les Français en 1794, et des tableaux enlevés par l'Autriche, à la suite de la suppression des couvents sous Joseph II, si l'on veut se faire une idée du nombre énorme de chefs-d'œuvre qui ont été ravis à ce pays par l'étranger.

LE NOUVEAU VITRAIL DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

— J.L. MM. le Roi et la Reine des Belges, suivant l'exemple d'un grand nombre des anciens souverains du pays depuis Philippe le Beau, ont offert récemment à la cathédrale d'Anvers un vitrail qui a été dessiné par M. Vander Ouderaa et exécuté à Anvers même par MM. Auguste Stalins et Alphonse Janssens. M. P. Génard, archiviste de la ville d'Anvers et membre de la Commission d'art et d'archéologie de la cathédrale, a publié à cette occasion une notice fort intéressante, qui décrit le vitrail royal dans les termes suivants :

Le vitrail offert par S. M. le roi Léopold II et S. M. la reine Marie-Henriette devait avoir un cachet particulier et être en rapport tant avec la dynastie qu'avec le royaume de Belgique. Il représente dans un nimbe multicolore la Sainte-Vierge, mère de Dieu, patronne d'Anvers, accompagnée de saint Joseph, patron de la Belgique, et entourée d'un chœur d'anges. Plus bas, les provinces belges, savoir : saint Michel, patron de Bruxelles; saint Martin, patron d'Arlon; saint Lambert, patron de Liège; saint Bavon, patron de Gand; sainte Waudru, patronne de Mons; sainte Walburge, patronne de Bruges; saint Quentin, patron de Hasselt; saint Aubin, patron de Namur. Ces saints personnages, représentés debouts ou agenouillés, sont dans l'attitude de la prière. Ils se détachent sur un fond rouge reproduit dans plusieurs parties de la composition.

La partie supérieure du vitrail contient les armes pleines, les chiffres et les devises de J.L. MM. et du royaume de Belgique.

Autour du vitrail sont rangés, à droite, les huit quartiers de S. M. le Roi, qui sont :

1. Saxe-Cobourg Saalfeld. 2. Brunswick-Lunebourg Wolfenbüttel. 3. Reuss-Ebersdorff. 4. Erback Fürstenaue. 5. Orléans. 6. Penthièvre. 7. Naples-Espagne. 8. Autriche.

A gauche, les huit quartiers de S. M. la Reine :

1. Empire (Maison de Lorraine). 2. Empire (Maison d'Autriche). 3. Espagne. 4. Saxe-Pologne. 5. Wurtemberg. 6. Brandebourg-Schweid. 7. Nassau-Weilbourg. 8. Nassau-Orange.

Une banderolle contient l'inscription suivante : *Leopoldus II, Belgarum Rex, et Maria-Henrica,*

Regina, cultus Beatæ Mariæ Virginis in hoc sacello constituti. anno Jubilæo M.D.CCC.LXXVIII. hoc erga Deiparam pietatis pignus P. C.

C'est la première fois, à notre connaissance, que les armoiries personnelles de notre souverain ont été déterminées avec précision.

LE DALTONISME.—Depuis longtemps, les ophthalmologistes ont signalé le danger que présente l'admission, dans certains services publics, d'individus dont le sens chromatique est vicié. L'administration des chemins de fer de Belgique recherche les moyens de parer à cet inconvénient, et a chargé l'Académie de Belgique de lui présenter un rapport sur la question du daltonisme. On sait que le rapport, rédigé par une commission composée de MM. Schwann, Ed. Van Beneden, Spring et Delbœuf, a été récemment publié. Dans une note qui a pour titre : *L'amblyopie alcoolique et le daltonisme*, communiquée à l'Académie de médecine, M. le Dr Nuel reproche à ce travail d'être incomplet à plusieurs points de vue, notamment quant à la manière de découvrir le daltonisme et au point de savoir si le daltonisme peut être acquis. Les considérations qu'il présente sont basées sur des faits observés chez des individus atteints d'amblyopie alcoolique. Les buveurs de profession, les buveurs d'eau-de-vie surtout, sont exposés à voir survenir, d'un jour à l'autre, une diminution notable de leurs fonctions visuelles. Lors de l'observation des premiers cas de ce genre, aucun des moyens d'exploration de l'œil employés n'ayant fait découvrir une lésion intra-oculaire capable d'expliquer l'altération fonctionnelle, on se décida à classer cette affection parmi les cas d'amblyopie. Les recherches faites dans ces dernières années ont établi qu'il s'agit d'un scotome central relatif, et, au point de vue de la théorie, l'étude du scotome central alcoolique paraît à M. Nuel jeter une vive lumière sur la question de savoir quelles couleurs voient en réalité les daltoniens. Quant au côté pratique, il fait remarquer que l'on ne saurait découvrir le scotome central à l'aide d'une des méthodes usitées pour constater le daltonisme; que les individus atteints de scotome central, par intoxication alcoolique, sont plus dangereux, dans certains services publics, que les daltoniens de naissance; ils sont loin d'être très-rares, et cependant les règlements actuellement en vigueur dans certains pays ne signalent pas le scotome par intoxication. Les abus alcooliques ne sont d'ailleurs pas seuls à provoquer un scotome central. Le tabac est dans le même cas. La quinine peut donner lieu à un scotome analogue. En résumé, la communication de M. Nuel a surtout pour but de montrer que le rapport rédigé par les savants académiciens, à la demande du ministre des travaux publics, est incomplet, qu'il l'est notamment en ce qu'il ne formule pas de conclusions pratiques. La question de la réglementation du daltonisme étant essentiellement pratique, M. Nuel croit que l'Académie de médecine est le tribunal naturel devant lequel elle doit être appelée, et c'est ce qui l'a engagé à attirer sur cette question l'attention de ses confrères.

CHRONIQUE.

La science belge vient de faire une perte sensible en la personne de M. Ernest Quetelet, chef du service astronomique à l'Observatoire royal de Bruxelles et membre de l'Académie des sciences, décédé à Ixelles, le 6 de ce mois.

E. Quetelet naquit à Bruxelles le 7 août 1825; il était fils unique d'Adolphe Quetelet, dont le monde savant déplore encore la perte. Il soutenait avec honneur le nom glorieux de son père.

Entré d'abord dans l'armée, E. Quetelet quitta cette carrière en 1856 pour se fixer à l'Observatoire, où il obtint les fonctions d'aide-astronome.

Déjà à cette époque, il s'était fait connaître par plusieurs travaux importants, qui lui avaient valu d'être nommé, en 1855, membre-correspondant de

l'Académie; en 1863, la Compagnie l'appela dans son sein comme membre-titulaire.

Les écrits d'E. Quetelet traitent exclusivement des mathématiques, de l'astronomie, de la météorologie et du magnétisme terrestre. Il a laissé sur ces différentes branches des sciences un grand nombre de mémoires et de notices, qui ont été très-avantageusement appréciés à l'étranger. Son ouvrage capital, qui a été l'objet principal de ses préoccupations pendant plus de vingt ans et auquel il mettait la dernière main quand la mort est venue le surprendre, est un catalogue de 10,000 étoiles à mouvement propre. L'Observatoire prendra soin d'achever cette vaste publication.

Les funérailles de M. E. Quetelet ont eu lieu le 9 septembre. Deux discours ont été prononcés sur sa tombe: le premier par M. Ed. Mailly, membre de l'Académie, au nom de ce corps savant; le second, en l'absence de M. Houzeau, directeur de l'Observatoire, par M. Hooreman, chef du service météorologique à cet établissement.

— On a vendu le 27 août, à Anvers, la collection des tableaux de feu M. J.-P. Geelhand de Labistrate, cabinet d'une certaine importance et d'une origine presque séculaire. Quatre tableaux ont été achetés pour le Musée royal de Bruxelles: un triptyque de Martin Van Heemskerck, œuvre capitale, au prix de 8,500 francs; un paysage de Wildens avec figures de Jordaens: *Rebecca et Eliezer*, 3,600 francs; un Abraham Mignon, d'excellente qualité, 2,400 francs, enfin, un Moncheron, 550 francs. Le Musée d'Anvers s'est enrichi d'une *Nature morte*, superbe, bien qu'un peu fatiguée, de Pierre Gysels, 6,500 francs; un Daniel Mytens, 3,200 francs, et un petit Teniers, 1,000 francs.

Nous ne saurions omettre de citer parmi les acquéreurs la Société anversoise *Artibus patriæ*, constituée dans le but de rechercher et de les acquérir pour le Musée local, les œuvres intéressant la ville et le pays. Nous ne croyons pas qu'il existe ailleurs une association de l'espece. Nous n'en connaissons pas non plus qui, bien administrée, soit plus digne de l'approbation des amis de l'art.

L'ensemble de la collection a produit environ 100,000 francs. Il y avait 118 tableaux.

— La sixième livraison de la *Belgique Illustrée* contient la fin de la description des environs de Louvain, par M. Eugène Gens, la description de Nivelles, par M. Xavier Olin, et celle du Brabant-wallon, par M. Eugène Van Bemmel. Ce dernier article est particulièrement intéressant, et les gravures qui y sont jointes ne méritent pas moins d'être remarquées. Nous citerons notamment une vue de Waterloo, une vue générale des ruines de l'abbaye de Villers, le cloître et les ruines de l'église de l'abbaye.

— A l'occasion de l'Exposition nationale de l'année 1879, la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts à Anvers ouvrira les concours suivants: Un concours de sculpture, un concours d'architecture classique, un concours d'architecture ogivale. Voici les sujets des concours:

Sculpture. — La Prudence, statue de près de 5 mètres, à placer à 11 mètres de hauteur, à la façade de l'avant-corps du Palais de justice d'Anvers.

Architecture classique. — Bibliothèque publique, à construire sur un terrain de 4,000 mètres maximum de superficie.

Architecture ogivale. — Jubé avec buffet d'orgues à ériger dans l'église Notre-Dame d'Anvers, au bas de la grande nef. Le prix de chacun de ces concours est une médaille d'honneur et une gratification de 800 francs. Seront exclusivement admis aux concours les artistes belges ou domiciliés dans le royaume de Belgique. Les artistes qui précédemment ont remporté un prix décerné par la Société ne pourront plus prendre part au même genre de concours que celui à l'occasion duquel ils ont été antérieurement couronnés. Les dessins et statues doivent être remis au plus tard, le 10 juillet 1879.

— Le congrès linguistique et littéraire vient de

tenir sa seizième session à Kampen (Néerlande). La Belgique y était représentée par MM. Heremans, professeur à l'Université de Gand; P. Fredericq, professeur à l'Athénée de la même ville; Van der Cruyssen, inspecteur de l'enseignement primaire à Thielt; De Geyter et Hansen, littérateurs à Anvers; le Dr Ledeganck, de Bruxelles; Van der Auwera, de Louvain; Périer, de Termonde, et d'autres littérateurs.

— L'Institut de droit international a tenu sa cinquième session à Paris, le 2 septembre et jours suivants. Le rapport sur les travaux de l'Institut pendant l'année 1877-1878 et le compte rendu de la session tenue l'an dernier à Zurich, ont été présentés par M. Rolin-Jacquemyns, secrétaire-général. A l'ordre du jour figuraient les propositions faites, au nom de la Commission nommée précédemment, par M. Asser, sur l'exécution des jugements rendus à l'étranger en matière civile et commerciale. L'Institut a adopté des règles générales sur cette matière. Il a ensuite discuté la question de la neutralisation de l'isthme de Suez, et s'est borné à déclarer « qu'il est de l'intérêt de toutes les nations que la navigation du canal soit déclarée, par un acte international, hors de toute atteinte hostile pendant la guerre. » La rédaction de cet acte a été renvoyée à la session prochaine, ainsi que le projet sur la réforme du droit des prises maritimes, présenté par M. Bulmerincq, l'application aux nations orientales du droit des gens européens et la protection internationale des auteurs d'œuvres artistiques. Les questions d'extradition et la protection internationale des câbles télégraphiques sous-marins en temps de paix et en temps de guerre ont été également portées sur le programme de la session de 1879. Après diverses communications de sir Travers Twiss, et de MM. Asser, Martens, Clunet, Holland, Saripolos, concernant les faits ou les écrits relatifs au droit international, l'Institut s'est séparé après avoir fixé le lieu et la date de sa prochaine session, qui se tiendra à Bruxelles le premier lundi de septembre 1879.

M. Rolin-Jacquemyns a donné sa démission de secrétaire-général de l'Institut et a été remplacé en cette qualité par M. Alphonse Rivier, professeur à l'Université de Bruxelles.

DÉCÈS. — Garcin de Tassy, orientaliste, né à Marseille, en 1794, élève de Silvestre de Sacy, professeur d'hindoustani à l'École des Langues Orientales vivantes. Outre de nombreux articles dans le *Journal asiatique*, il a publié: *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (1832); *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani* (1837); *La poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, etc. M. Garcin de Tassy était président de la Société asiatique de France. — William Mac Guckin, baron de Slane, orientaliste, membre de l'Institut, né à Belfast, en 1801, mort à Paris, le 4 août. Il a publié, en 1837, le *Divan d'Amr-ul-Kais*, avec une traduction latine; il a également traduit de l'arabe et commenté la Géographie d'Aboulféda, l'Histoire des Berbères et les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun. L'Académie des inscriptions l'avait chargé d'éditer la collection des historiens orientaux des Croisades.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 5 août.* — L'assemblée vote l'impression, dans les annales, du travail de M. Blackburn, intitulé: *Some observations on the genus Oodemas, of the family Cossonidae, with descriptions of new species*, et de celui de M. Becker: *Diagnoses de quelques arachnides nouvelles du Mexique*. M. Candèze présente la 4^e partie de ses *Elatérides nouveaux*; M. Putzeys, une *Description de quelques Cliviniides de l'Inde*. M. Becker lit une note dans laquelle il détermine des aranéides recueillies par M. Pierret, lors de l'excursion annuelle au Barrage de la Gileppe. Une de ces espèces est nouvelle pour la faune belge. Le

même membre présente la liste de nombreuses espèces d'araignées recueillies depuis le mois de juin 1877, par M. H. Donckier, dans le pays. Les excursions de M. Donckier ont enrichi la faune belge de six espèces nouvelles et étendu l'habitat de quelques espèces rares. M. Becker donne lecture d'un travail intitulé : *La lutte pour la vie chez l'araignée*, dans lequel il examine la lutte matérielle de chaque jour et les moyens employés par l'araignée pour la soutenir. Cette étude est précédée de considérations générales que nous reproduisons en partie :

« L'araignée se nourrit d'insectes vivants ; c'est peut-être cet instinct destructeur que nous avons sous les yeux sans cesse qui, par conséquent, nous frappe davantage que chez les autres articulés, qui nous la rend si antipathique. Nous ne songeons pas au nombre effroyable de leurs ennemis, combien les mères, leurs œufs, leurs petits sont sujets à destruction rapide. Si parfois la nourriture quotidienne est abondante, il n'en est pas ainsi tous les jours ; beaucoup de jeunes araignées périssent de besoin ; aussi les pontes sont-elles fréquentes et nombreuses. A peine la vingtième partie des œufs atteint l'âge de la reproduction, la lutte commence à la dispersion des petits. Il doit en être ainsi. Si l'araignée, ou tout autre animal fécond, se reproduisait librement, sans cause extérieure de destruction, le monde deviendrait bientôt trop petit pour les contenir, et cela dans un temps très-limité. Prenons pour exemple entre mille, un *Theridium*, le plus commun dans nos bois, le *Theridium formosum*, qui pond dès les premiers beaux jours d'été, et ne cesse plus jusqu'en automne. Un seul couple, en supposant que la femelle ne construise que deux cocons par saison, contenant chacun une cinquantaine d'œufs, — et remarquons bien que cette espèce vit plusieurs années — un seul couple, dis-je, produirait au bout de cinq ans, dans un seul petit coin de forêt, plus de cent millions d'individus. Aussi, indépendamment des êtres nombreux qui s'en nourrissent, y a-t-il lutte directe contre la nature. Les changements de saison, les froids tardifs, les chaleurs excessives, les pluies, les orages en détruisent des myriades, et cela malgré l'instinct qui dirige leurs travaux et les met autant que possible en garde contre les mauvaises conditions physiques de la vie. C'est la grande loi naturelle ; d'un côté, tendance à l'accroissement exagéré, tendance qui présente elle-même forcément une des plus grandes causes de destruction. De l'autre côté, une horde terrible d'ennemis affamés, tous mieux armés que l'araignée ; et, de plus encore, les influences naturelles contraires.

« Aussi voyons-nous se produire d'admirables instincts ; les outils conquis sur la nature dans la suite des temps, se prêtent à mille combinaisons acquises dans un but d'utilité pour l'espèce ; nous voyons les formes mêmes adaptées au milieu dans lequel elles doivent vivre et combattre. Si quelques-unes des causes de destruction se ralentissent, nous voyons tout à coup une ou plusieurs espèces mêmes se présenter en quantité innombrable. Ce fait est fréquent en entomologie, parmi les Lépidoptères surtout ; beaucoup de chasseurs se souviendront de l'apparition en 1859 et 1860, si je ne me trompe, d'une jolie phalène, la *Zerene ulmaria* H., rare jusqu'alors, aux environs de Bruxelles ; elle était tellement commune, qu'on en capturait pour ainsi dire sur chaque buisson. Cette fréquence inusitée, que j'ai observée souvent chez nos araignées, pourrait être prise pour un signe de victoire, si elle n'était toujours suivie d'une prompte destruction. Mais, comme elle est contraire aux lois naturelles que la nature n'applique que lentement, nous voyons au plus vite s'accumuler les résistances, au point de chasser complètement des espèces de certaines contrées, comme on a pu le constater encore dans nos environs pour la *Vanessa porsa* L., que je me souviens avoir vu communément dans ma jeunesse.

« Ces faits si fréquents chez les insectes, les araignées, etc., doivent concorder avec la rareté de

certains ennemis naturels, qui reviennent ensuite plus nombreux pour rétablir l'équilibre. En raison de la pauvreté de ses moyens de défense, il est nécessaire pour l'araignée d'être féconde ; sans cela, vaincue dans la grande lutte, elle disparaîtrait promptement. Il faut remarquer encore, et ce détail ne manque pas d'importance, que les espèces qui soignent, élèvent et défendent leurs petits, en produisant un nombre moins grand que celles qui les abandonnent au hasard et qui meurent souvent elles-mêmes après la ponte. »

M. Candèze attire l'attention de l'assemblée sur l'intérêt que présenteraient des expériences relatives à l'instinct d'orientation chez les animaux. Beaucoup d'animaux sont doués d'une finesse de sens qui leur permet de reconnaître de très-loin les endroits où ils trouveront l'objet de leurs recherches, que cet objet soit leur demeure préférée ou leur nourriture habituelle, ou bien qu'ils soient sollicités par le désir de s'accoupler. Dans ce dernier cas, les mâles des insectes franchissent des espaces immenses eu égard à leur taille, plusieurs kilomètres parfois. Sans rechercher si c'est le sens de l'odorat ou quelque sens spécial que nous ignorons qui est ici en jeu, il serait intéressant de connaître le maximum de distance où il porte son action.

On pourrait faire, dans ce but, des expériences au moyen de diverses espèces d'insectes. Ceux qui s'y prêteraient le mieux seraient les papillons, et parmi ceux-ci, plus particulièrement, les *Sphingides*. M. Candèze indique comment on pourrait pratiquer les expériences.

M. de Borre propose de remplacer l'article des statuts de la Société relatif à l'excursion annuelle par celui-ci : « Le second dimanche de chaque mois, à partir du mois de mars jusqu'au mois d'octobre, il s'organiserait une excursion entomologique dont la localité sera fixée dans la séance du mois précédent, et annoncée, ainsi que l'heure et le lieu de réunion, par le compte rendu. » M. de Thibault fait voir un exemplaire de *Rhodocera cleopatra* L., qu'il a pris à Cimiez, près de Nice, et qui lui paraît constituer une aberration remarquable. M. de Sélys-Longchamps fait voir des larves qui vivent dans les bouchons de liège, saturés de vin, fermant des bouteilles de vieux bourgogne. M. Candèze essaiera d'élever les larves présentées par M. de Sélys.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Juillet. *Classe des sciences*. Note par M. P.-J. Van Beneden sur un mémoire imprimé de M. F. Gasco concernant la Balaine capturée dans le golfe de Tarente. — Membres de la Commission de la Biographie nationale pour 1878-1884. — Rapports de MM. Houzeau, Liagre et Folie sur trois mémoires de géodésie de M. le major Adan ; — de MM. Folie, Catalan et De Tilly sur un mémoire de M. Saltelet concernant la classification arguesienne des courbes gauches algébriques, etc. ; — de MM. Stas et Melsens sur un travail de MM. Spring et Durand concernant les composés oxygénés de l'azote ; — de MM. Melsens, Van der Mensbrugghe et Brialmont sur une seconde lettre de M. du Moncel relative à la théorie du téléphone, et sur la réponse faite à cette lettre par MM. Navez ; — de MM. Catalan et Folie sur une addition au mémoire de M. Le Paige concernant des applications de la théorie des formes algébriques à la géométrie. — Addition au rapport de M. Folie sur la note de M. Sautreaux concernant deux théorèmes de géométrie. — Influence des aurores boréales sur la scintillation des étoiles, etc. (Montigny.) — Observations sur le coût des paratonnerres et sur la nécessité de nouvelles instructions, etc. (Melsens). — Découverte de *Trilobopodes* du genre *Lingula* dans le cambrien du massif de Stavelot (Malaise). — Constitution des composés oxygénés de l'azote (W. Spring et E. Durand). — Secondes lettres sur la théorie du téléphone (Th. du Moncel). — Réponse à cette lettre (Navez, père et fils). — Sur la classification arguesienne des courbes gauches algébriques, etc. (Saltelet). — *Classe des lettres*. Note par M. Pouillet sur plusieurs ouvrages de M. Lamy (Histoire, philologie et philologie). — Membres de la Commission de la Biographie nationale pour 1878-1884. — Concours. Question pour le programme de 1880. — Le dix-

huitième siècle ; poésie par M. Ch. Potvin. — *Classe des beaux-arts*. Arrêté ministériel, modifiant le règlement d'ordre des grands concours de Rome. — Membres de la Commission de la Biographie nationale pour 1878-1884. — Les tableaux des collèges des Jésuites supprimés en Belgique (Piot). — Un nouveau peintre du dix-septième siècle (Ed. Fétis).

BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. Juillet. Publications de la Commission. État de l'impression des volumes en cours de publication. — Douze documents de l'année 1567 (Edm. Pouillet). — Sur quelques publications historiques faites en Allemagne (Ch. Piot). — Sur la mort de Guillaume le Bon, comte de Hainaut, de Hollande, etc. (L. Devillers). — Revendication du duché de Brabant par l'empereur Sigismond (L. Galesloot).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Juillet. Rapports de M. Fossion sur le mémoire de M. Casse, intitulé : De l'absorption de certains gaz dans l'économie animale et de leur élimination ; — de M. Warlomont sur le travail de M. Lambert, relatif aux affections de la substance nerveuse du bulbe dentaire ; — de M. Warlomont sur l'optomètre métrique et phakomètre présenté par M. Loiseau. — L'amblyopie alcoolique et le daltonisme, par M. Nuël. — Accouchement prématuré artificiel, recherches expérimentales sur l'action ocytocique du chlorhydrate de pilocarpine (Hyernaux). — Ovariectomie : Kyste uniloculaire, séro albumineux, adhérent, d'une contenance de 23 litres, extrait par une incision de 10 centimètres. Guérison en quelques jours (Hubert). — Optomètre métrique et phakomètre (Loiseau).

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHEOLOGIE 17^e année. Livr. 5 et 6. L'église de l'ancienne abbaye de Villers. Notice sur l'église en ruines de cette abbaye (Émile Coulon). — Les monuments religieux disparus de Malines (Emm. Neefs). — Commission royale des monuments. Résumé des procès verbaux des séances des mois de mai et de juin 1878.

REVUE DE BELGIQUE. 15 septembre. F. Laurent. L'église et l'enseignement. — Goblet d'Alviella. Ernest Allard. — Camille Lemonnier. La petite sœur. Mlle la Flamme. (Contes). — Charles Rahlenbeck. La question des consulats. — Ch. Potvin. La comédie électorale (en quatre actes et en vers). (Fin). — E. Van Bemmel. Chronique littéraire.

REVUE GÉNÉRALE. Septembre. Sitting Bull (G. Kurth). — Le château de Walzin. *Viv.* (Mad. E. Lagrange). — L'enseignement primaire avant 1789 (R. Du Sart). — L'hydrophobie chez l'homme. — Le traité de Berlin (J. Hecq). — Les élections allemandes (H. Kerner). — L'île de Chypre. — Bibliographie.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Juillet-août. Loiseau. Optomètre métrique et phakomètre. — Martinache. De l'emploi du caustère actuel dans les maladies des yeux et principalement dans les ulcères de la cornée. — Badal. Études d'optique physiologique. Instruments nouveaux. — W. R. Brailley. Pathologie de l'augmentation de la tension intra-oculaire. Compte rendu analytique par M. Dransart. — Loiseau. Optométrie ophtalmoscopique au moyen de l'image renversée. — Perfectionnements apportés à la méthode de M. Schmidt-Rimpler. — Société ophtalmologique de Heidelberg (Dr Schobens). — Analectes. Bibliographie. Variétés. Faits divers.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 16. Concours de gravure. — Tableaux de la collection von Hirsch. — Les architectes néerlandais. — Les Belges à l'exposition de Paris. — Chronique. Correspondance. Dictionnaire des peintres.

L'ABEILLE. Septembre. — Le compartiment scolaire belge à l'Exposition de Paris (classe VI). Liste des récompenses. — Instructions sur les diverses parties de l'Exposition scolaire à Paris. — Crédits alloués au ministère de l'Instruction publique. — De l'emploi des livres classiques non autorisés dans les écoles normales. — Cours temporaire pour la formation des professeurs de dessin. Discours d'ouverture. Programme des matières. — A propos du centenaire de Frédéric-Louis Jahn. — Faits scolaires. — Nécrologie. — Analyses et comptes rendus.

Caillet (Em.). Traité d'arithmétique. Mons, Mancaux, in-24 Fr. 2.00.

Carlier (Jules). Le comte Camille de Cavour. Conférence. Mons, Dequesne, in-8. Fr. 3.50.

Charles (N.). Clinique obstétricale. 2^e série. Brux., Mancaux, in-8. Fr. 4.00.

Code pénal belge, suivi des lois pénales spéciales. Edit. par de Brandner. Brux., Bruylant-Christophe, in-12 Fr. 2.00.

Deville (J.). Dictionnaire du tapisier. Dessins par Creuzet. Liège, Claesen, in-4. Texte, feuilles 1-3. Pl. 1-37. Fr. 20.00.

Du Vivier (J.-H.). Les noces d'argent. Brux., Muquardt, in-8. Fr. 0.25.

Finet (Th.). De l'exploitation des canaux et voies navigables. Brux., in-8. Fr. 2.50.

Germain (Ed.). Zéphyrs et brises. Essais poétiques. Brux., Office de Publicité, in-12. Fr. 2.50.

Houzeau (J.-C.). Atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu. Mons, Manceaux, in-folio. Fr. 5.00.

Ihering (R. von). L'esprit du droit romain. Traduit sur la 3^e édition par O. de Meulenaere. Tome IV. Paris, Marescq Fr. 10.00.

Laurent (F.). Cours élémentaire de droit civil. Brux., Bruylant Christophe, 4 vol. in-8. Fr. 36.00.

Monoyer (le colonel). Notice sur un moteur hydraulique à forces centrifuges. Brux., Office de Publicité, in-4. Fr. 1.00.

Ryssens de Lauw (J.-M.). L'architecture en Belgique. Suite de 25 façades conçues dans le goût de l'architecture belge du XVI^e siècle. 1^{er} livr. Liège, Claesen. Fr. 5.00

Timmermans (G.). Étude sur la détention préventive Gand. Hôte, in-8. Fr. 9.00.

Umbgrove (G.) Aberrations de l'esprit d'un fou. Brux., Office de Publicité, in-8. Fr. 1.00.

Van der Laet (Er.). Moyens d'étendre les débouchés de l'industrie belge. Brux., Decq, in-8. Fr. 2.00.

Violette. Le charme. Liège, Desoer, in-8. Fr. 2.50.

Wolff (Paul). Le siège de Belfort en 1870-71, trad. par G. Bodenhorst. Brux., Guyot, 2 vol. in-8.

Revue critique. 10 août. Lipsius, Schultz, Kochler. Conférences scientifiques sur des questions religieuses. Kreyenbühl. Religion et christianisme. — Quesada. Les bibliothèques d'Europe et quelques-unes de l'Amérique latine. — Fournon. Les ducs de Guise et leur époque. — 17 août. Mélanges de littérature et d'histoire recueillis et publiés par la Société des bibliophiles français. — Dehio. Histoire de l'archevêché de Hambourg-Brême. — La chronique de Stretlingen, publiée par Bächtold. — Müller. Chronique du théâtre royal de Hanovre. — Hippéau. L'instruction publique en Russie. Catalogue du ministère de l'instruction publique de Russie.

Revue historique. Septembre octobre. H. d'Arbois de Jubinville. Les Bardes en Irlande et dans le pays de Galles. — L. Guibert. Le parti girondin dans la Haute-Vienne. — L. de Mas-Latrie. De quelques seigneuries de Terre-Sainte oubliées dans les familles d'Outremer de Du Cange: seigneurs de Saint-Georges, du Bouquiau et du Saor. — Bulletin historique: France (G. Fagniez). Grande-Bretagne. Travaux relatifs à l'antiquité et au moyen âge (J. Bass Mullinger). Allemagne. Travaux relatifs aux XVII^e et XVIII^e siècles (R. Reuss). — Lettres de D. Chamard et de M. Aubé. — Comptes rendus critiques, etc.

Revue philosophique. Septembre. W. Wundt. Sur la théorie des signes locaux. — N. Grote. Essai d'une classification nouvelle des sentiments. — F. Jaulhan. La théorie de l'inconnaissable de Herbert Spencer. — V. Egger. Les lapsus de la vision. — P. Tannery. Application de l'algèbre au syllogisme. — Analyses et comptes rendus.

Revue archéologique. Juillet. L'archéologie du lac Fucin (A. Geffroy). — Notice sur la distribution géographique des baches et autres objets préhistoriques (Damour et Fischer). — Inscriptions de Thala et de Haidrah (Tunisie). (A. Héron de Villefose). — Lettre à M. J. Quicherat sur le sens du mot brie dans les patois des Alpes (R. Long). — La fable du lion et de la souris (Brugsch).

Bibliothèque universelle et Revue suisse. — Septembre. Le socialisme de Lamennais (F. Frossard). — Miss Elliot. Nouvelle (M^{me} C. Beaumont). — La politique de l'Angleterre en Orient (Ed. Tallichet). — Par monts et par vaux. Souvenirs d'une excursion en Norvège (M^{me} E. Maurice). — Les phénomènes de la vie, selon Claude Bernard (Ern. Naville). — Chroniques parisiennes — italiennes — allemandes — anglaises. — Bulletin littéraire et bibliographique.

The Academy. 31 août. Aubertin's Translation of the Lusians of Camoens. — Sir H. Dryden's Description of Kirkwall cathedral. — An oriental Zadkiel. — Gaffarel's History of french Brazil. — Frothingham's Life of Gerrit Smith. — Labilliere's Early history of Victoria. — New novels. — Mitchell's Creweian orations. — Notes of travel. — Magazines and reviews. — Reports by members of the diplomatie service. — Letters of Gavin Hamilton IV. — Spelling reform in America. — The Arabs in Cyprus. — English and roman names. — Real's Texts from the buddhist canon. — Proctor's Myths and marvels of astronomy. — Davie's Treatise on slate quarrying. — The British Association at Dublin. —

Philology. — Twenty six drawings by Wattean. — Blau's Orientals coins of Odessa. — 7 septembre. The people of Turkey. — Parkman's Count Frontenac and New France under Louis XIV. — Waters' Genealogical memoirs of the Wollastons. — Grenville Murray's Round about France. — Mozley's Chancel screen of Plymtree church. — Monier William's Modern India. — Mrs. Green's Calendar of state papers. — D'Haussonville's Souvenirs et mélanges. — Rendle's Old Southwark and its people. — New novels. — Current literature. — Notes of travel. — Magazines and reviews. — Etruscan notes. — Letters of Gavin Hamilton. — Arabic and other papyri. — A unique Oxford teshilling piece of Charles I — Shadworth Hodgson's Philosophy of reflection. — Liesegang's Carbon process of permanent photography. — Neumann on old picard documents. — Minor scientific literature. — Geology. — Jewitt's Ceramic art of Great Britain. — Minor art literature. — Mr. Rassam's Assyrian treasures.

The Athenæum. 31 août. Two books on Homer. — The Punjab and north-west frontier of India. — Schömann's Athenian constitutional history. — Cautley's Century of emblems. — Chartularium abbatiae de Novo Monasterio. — Marshall's Annals of Tennis. — Two Books on Burns. — Novels of the week. — Recent verse. — Spanish MSS. of Dante. — Cyprus. — Murray's Handbook for Rutland. — An early poem on the cross. — Baron de Slane. — Cochran. — Patrick's Mining in Scotland. — The eastern desert of Egypt. — Dodona. — The British archeological association at Wisbech. — Pianoforte music. — 7 septembre. Mozley's Essays. — Chess. — Fergusson on the Temple at Jerusalem. — English dialects. — Young's Nyassa. — Waddington's Congregational history. — Milanese families. — Novels of the week. — French grammars. — A noting on Shakspeare notes. — Inferno. — Cyprus in Jewish works. — Andre's Rock blasting. — Anthropological notes. — Geographical notes. — Cox's Notes on the churches of Derbyshire. — Inscribed mosaic found on the mount of Olives. — Musical books.

LIBRAIRIE MUQUARDT
Bruxelles, rue de la Régence, 45.

LA BELGIQUE ET LES PAYS-BAS

Avant et pendant la domination romaine

Tableau historique, géographique, physique, statistique et archéologique de la Gaule septentrionale, jusqu'au VI^e siècle, avec des considérations nouvelles sur l'état politique et social de l'empire romain et de ses différentes provinces, sur sa population, le nombre, l'étendue et la topographie de ses villes;

Suivi d'un Appendice

Contenant 1^o des recherches sur les causes du développement de l'agriculture et sur celles de l'origine et de l'accroissement des villes de la Belgique et des Pays-Bas; 2^o des recherches historiques sur l'origine, les agrandissements successifs et la population ancienne des villes de la Belgique; 3^o une statistique archéologique de la Belgique, des Pays-Bas et des contrées limitrophes, présentant la nomenclature méthodique de toutes les antiquités qui y ont été découvertes jusqu'à ce jour; 4^o une bibliographie méthodique et raisonnée de tous les ouvrages et écrits relatifs aux matières dont il est traité spécialement dans cet ouvrage.

AVEC CARTES, PLANS ET GRAVURES

PAR

A. G. B. SCHAYES

Conservateur du Musée royal d'armures et d'antiquités, membre de l'Académie royale de Belgique, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée d'un volume supplémentaire contenant :
1. La topographie des voies romaines de la Belgique; 2. La statistique archéologique avec carte; 3. Une bibliographie.

4 volumes in-8°. — Prix : 25 francs.

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les dix premiers fascicules sont en vente.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8^o. 4 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

11, rue des Paroissiens, Bruxelles.

SOUS PRESSE :

GALERIE

DU

Vicomte Du Bus de Gisignies

Texte descriptif et Annotations

par

ÉDOUARD FÉTIS

Beau volume grand in-4^o, avec 33 planches.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 19 — 6 OCTOBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — CH. POTVIN. Histoire du théâtre français en Belgique, par F. Faber. — Le comte de Cavour, par Jules Carlier. — Histoire ancienne d'après les monuments. Histoire de la Babylonie, par G. Smith. Les cités et les îles grecques de l'Asie-Mineure, par W.-S.-W. Vaux. — Le Salon de Bruxelles. II. — Le Congrès des instituteurs. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Histoire du théâtre français en Belgique, depuis son origine jusqu'à nos jours, d'après des documents inédits reposant aux archives générales du royaume, par M. Frédéric Faber, t. I. Bruxelles, Olivier; Paris, maison Tresse, 1878. Un vol. de pp. X et 314.

Il est bien difficile de se faire une opinion sur le mérite d'une publication d'une telle importance, abordant un sujet d'une telle étendue, avant que la première partie au moins n'en ait paru. L'auteur divise en deux son champ de recherches : 1^o *La Belgique sous la domination étrangère, jusque 1830*; 2^o *La Belgique indépendante*; il annonce pour chaque titre deux subdivisions : I. *Partie historique*; II. *Partie bibliographique*; chaque partie historique doit être suivie d'une annexe où seront groupés tous les documents à l'appui; chaque bibliographie se composera de : 1^o *les écrits relatifs au théâtre*, 2^o *les œuvres dramatiques*; pour ces dernières, l'auteur distinguera : 1^o *les auteurs belges*; 2^o *les auteurs étrangers*; 3^o *les anonymes*. Enfin, deux tables donneront, à chaque titre : 1^o *les auteurs cités*; 2^o *les ouvrages dramatiques*. C'est la préface qui nous trace ce plan.

Or, de la première partie historique, nous n'avons que les neuf premiers chapitres, sans savoir si elle n'en comporte pas le double; on voit seulement qu'elle est loin d'être achevée, car l'auteur annonce qu'il va nous conduire en province, et, comme il n'a pas été au delà de 1790, il lui reste aussi à traiter toute la période, si active, de 1790 à 1830; enfin les annexes manquent, la bibliographie à laquelle l'auteur renvoie presque à chaque page sans autres désignations, n'a point paru, et un supplément est déjà annoncé :

« P. S. Pendant l'impression de ce volume, des documents fort intéressants sur l'origine du théâtre en Belgique m'étant parvenus, je les ai réunis en un supplément qui sera placé à la fin de la première partie. Il en sera de même de tous ceux que je pourrais encore découvrir. »

Est-il possible de juger un recueil aussi considérable sur l'esquisse de quelques cents pages? Le premier chapitre sur lequel il y aurait le plus d'observations à faire se trouve justement celui qui doit être complété par un supplément, et l'on risquerait fort de pré-

senter à l'auteur des objections auxquelles il aurait déjà répondu, de lui signaler des lacunes qu'il aurait déjà comblées.

Un tel historique, qui embrasse tant de genres différents et soulève tant de problèmes, ne peut qu'être intéressant. Tout ce qui pourra parvenir de documents à l'auteur sera à bonne adresse; tout ce qu'il découvrira de nouveau sera bien accueilli. Quelque faible que pût être la méthode, la critique ou le style de cet ouvrage; les lacunes, de la pensée ou du texte y fussent-elles nombreuses, il n'en serait pas moins précieux pour l'histoire littéraire, utile au pays, curieux partout. On peut donc d'abord féliciter M. Faber de l'avoir entrepris.

Le luxe de l'impression assure aussi le succès de ce livre; ce sera une édition de bibliophiles.

Ce qu'on peut constater encore, c'est que l'auteur entend ne négliger aucune des faces de son sujet : l'opéra, comme la tragédie, la farce comme les *Entremets*, les pièces jouées ou non jouées, celles dont les auteurs ne sont pas belges pourvu qu'elles aient été représentées en Belgique; les salles de spectacles, la composition des troupes, le succès des acteurs, les écrits relatifs aux œuvres et aux représentations, la jurisprudence dramatique, etc., tout l'occupe.

A quelles frontières bornera-t-il ses explorations? Il ne le dit pas.

Il va jusqu'à Valenciennes, où il signale en deux lignes la représentation du grand mystère de *la Passion*. Mais il place ces fêtes à l'année 1647 au lieu de 1547, et l'erreur est grave, car une pareille œuvre, représentée un siècle plus tôt, mérite bien plus d'être recherchée, étudiée, et l'auteur ne fait que la citer en passant, tandis qu'il aurait dû faire connaître ce drame d'après les manuscrits ou en produire au moins, d'après d'Outreman, l'analyse, la mise en scène, le chiffre de la recette, le prix des places, le nom des grands et petits personnages qui y jouèrent un rôle, etc. Ces détails, qui manquent pour d'autres villes où cette épopée a été représentée, existent ici, et c'était bien le lieu de nous donner une idée complète de ces sortes de représentations qui durent jusqu'à vingt-cinq jours. Ce mystère est si important qu'il vient d'être choisi pour type à l'exposition théâtrale de l'Exposition universelle de Paris.

L'auteur ira-t-il jusqu'à Arras, avec Jean Bodet et Adam de la Halle, qu'il ne cite pas, ou du moins jusqu'à Lille qui « sous ce rapport, dit *l'Histoire littéraire de France*, n'avait point d'égal? » Cette difficulté se présente chaque fois qu'on touche à un côté quelconque de notre histoire. L'auteur ne nous a pas fixés sur ce point.

Le premier chapitre : « *Origines*. — *Cor-tèges historiques*. — *Entremets dans les festins princiers*. — *Chambres de rhétorique*. — *Entrées solennelles de souverains*. — *Mystères, moralités, etc.*, » demanderait des

divisions précises, dont chacune soulèverait des questions importantes.

Pour commencer par où finit *l'incipit*, quelle part peut-on attribuer aux provinces Belges dans cette immense production de drames liturgiques, mystères, moralités et farces du moyen âge? Un grand nombre en a été publié; les noms d'auteurs manquent presque toujours; mais parmi les pièces publiées ou manuscrites, peut-on en distinguer qui nous appartiennent ou qui aient été représentées dans nos villes? Il y a là une très-intéressante étude où un esprit ingénieux pourrait s'exercer avec fruit.

La seconde couche de productions dramatiques n'est pas moins féconde et curieuse. L'auteur rapporte quelques représentations de cour ou de joyeux-entrées, des *Entremets* de festins princiers, etc. Mais, s'il produit d'après un manuscrit de nouveaux détails sur l'horrible scène de l'inauguration de Philippe II, à Tournai, où un condamné à mort, représentant Holopherne, fut décapité devant le public par le bourreau, affublé en Judith, il néglige, comme pour *la Passion*, de nous donner une idée complète de ces mises en scène, soit en rapportant le banquet d'Arras de 1326, ou la fête du Paon, à Valenciennes, en 1330; soit en analysant, d'après Olivier de la Marche, l'histoire, si connue, mais si caractéristique, du *Vœu du faisan*, (1453). *Le Vœu du héron*, dont quelques auteurs attribuent la version rimée à Froissart, méritait aussi une étude. Ces deux dernières scènes surtout mêlent l'art théâtral à la vie publique et font de ces exhibitions princières de vrais actes politiques. Ce genre, creux, tout de faste et d'ostentation, trouvait là une application pratique, prenait une portée sociale, ce qui l'élève et le rend digne de l'histoire.

Après avoir servi aux souverains pour leurs projets de croisades ou de guerres, le théâtre devait servir à l'opinion pour juger les événements politiques et les critiquer même jusqu'à la satire. L'auteur n'a pas abordé le problème qu'a soulevé l'éditeur des *Œuvres de G. Chastellain* en publiant quatre mystères politiques : *Le Concile de Basle*; — *La mort de Charles VII*; — *La mort du duc Philippe* (le bon) « mystère par lamentation; » — *La paix de Peronne*. Ces pièces, qu'on pourrait appeler du journalisme dialogué en vers et mis en scène, sont-elles de Chastellain? Ont-elles été représentées? Dans quelles circonstances? N'en existe-t-il pas d'autres semblables, en France ou dans nos provinces? Quelle est leur portée et quelle fut leur influence? Notez qu'elles remontent avant le *Saint-Louis* et la *Mère sotte* de P. Gringore, ce qui ajoute à leur valeur.

Puisque nous en sommes au règne des ducs de Bourgogne, pourquoi, ne voulant rien négliger, l'auteur néglige-t-il la *Danse aux aveugles* de Pierre Michault, par exemple, et de nombreux *Débats*, *Députations*, etc., de cette époque?

La part du peuple et du mystère profane,

si on peut accoupler ces deux mots, mériterait de plus longues recherches. Il faudrait remonter au xiv^e siècle; et c'est surtout ici qu'une excursion à Lille et en Artois eût été utile, au moins pour ne pas sortir de la langue française, car l'*Esmorée* et les nombreuses farces populaires flamandes peuvent donner une idée complète de ces deux genres. On sait qu'un jeu d'*Amaury de Narbonne* fut représenté à Lille, en 1351; ne peut-on, sinon en retrouver le texte, au moins en donner des souvenirs détaillés? *Le jeu de la feuillée*, d'Adam de la Halle, d'Arras, est publié; on peut, d'après lui, juger de la façon la plus complète la manière dont l'esprit des fabliaux est monté sur la scène.

Espérons que parmi les documents nouveaux annoncés par l'auteur, il s'en trouve qui lui serviront à faire connaître ces deux côtés du théâtre du moyen âge qui annoncent le drame d'aventures et préparent la comédie.

En attendant, ne pouvant juger à fond cette œuvre, que peut-on faire de mieux que de continuer à rappeler à l'auteur des faits connus qui peuvent servir à la compléter?

Il mentionne une tragédie posthume du xvii^e siècle, de Coppée (1647). *Le miracle de N.-D. de Cambron*. On trouve dans le Waitte le résumé d'un mystère sur ce sujet, qui fut représenté à époques fixes pendant plus d'un siècle, et qui offre d'autant plus d'intérêt qu'il remonte au xiv^e siècle. Si on pouvait retrouver ce mystère dont l'historien montois ne cite que quelques vers! On peut au moins en donner l'analyse.

L'époque de Maximilien-Emmanuel est une des plus intéressantes. Cet orgueilleux gouverneur, qui rêvait une couronne, achetait des tableaux et s'entourait de pompes théâtrales. Au milieu même des défaites, quand lord Marlborough marchait sur Bruxelles, il assistait à de fastueuses représentations. J'aurais voulu trouver dans ce livre un tableau de cette cour, dans ses rapports avec le théâtre. Il eût suffi de consulter De Mérode, et Curtis eût fourni les anecdotes.

L'auteur rapporte, d'après les *Relations véritables*, les représentations du temps, mais sans les placer dans l'histoire de la politique ni de la cour. Il cite, par exemple, le succès de l'oratorio de Pierre Thori: *Les vanités du Monde*, joué plusieurs fois dans le carême de 1706, sans nous dire que ce fut un mois avant la bataille de Ramillies.

Le chapitre IX (1766-1790) contient un grand nombre de détails inédits et des plus curieux sur le théâtre à Bruxelles. L'auteur a puisé, à l'article: *Comédies*, dans les cartons du Conseil privé, conservés aux archives du royaume. Ces mêmes archives peuvent lui fournir un curieux manuscrit pour une époque agitée où des réglemens se succédaient sur la police des spectacles (1778, 1780, etc.) et où l'on publiait (1788) le catalogue des pièces qu'il est permis de représenter dans les Pays-Bas autrichiens, catalogue mentionné par l'auteur, mais qui eût mérité plus qu'une mention, car il aurait pu nous dire que *Mahomet* de Voltaire et le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, y sont autorisés, et l'on se demande aussi quelles pièces sont interdites. Plus tard, viendront sur la scène des satires contre Joseph II. Le manuscrit dont nous parlons est au contraire un éloge du souverain. C'est une *Comédie héroïque*, en 3 actes, en vers: *L'Empereur Joseph II*, par le journaliste Dupont (1774). Elle se trouve dans les papiers de la Secrétairerie d'Etat de l'Allemagne (Ephémérides Kempis,

n^o 91). L'auteur jugera sans doute utile de l'analyser.

Pour conclure, l'*Histoire du théâtre français en Belgique* est une de ces entreprises dont la vente est assurée et durable. Il est à souhaiter que l'auteur la mène à bonne fin.

CH. POTVIN.

Jules Carlier. *Le comte Camille de Cavour*. Conférence. Mons, 1878, 1 vol. in-18.

Sous le titre modeste de conférence qu'il se donne, l'opuscule de M. Carlier est plus que cela. C'est une biographie en 152 pages de l'illustre homme d'Etat italien, puisée à de bonnes sources et résumée sous une forme attrayante et populaire. En caractérisant son génie politique, elle fait aimer en même temps l'homme privé et montre chez lui le rare assemblage des qualités qui font à la fois la grandeur de l'un et le charme de l'autre.

La renommée de Cavour n'a fait que grandir dans ces dernières années, tant en Italie qu'au dehors. Un écrivain italien, M. Jos. Massari, a consacré naguère à sa mémoire un livre d'un haut intérêt; M. de Mazade, en France, s'est fait l'écho des mêmes sentiments d'admiration et de sympathie. A mesure que l'œuvre dont il fut, non sans doute l'unique, mais certes le principal artisan, se consolide ou pénètre plus profondément dans les conditions de son origine, on en discerne plus clairement les difficultés et les dangers. Au milieu des humiliations de sa patrie, en face des luttes, des efforts, des tâtonnements de ses concitoyens pour la relever d'un long abaissement, Cavour a vu plus tôt et mieux que tout autre que l'Italie ne trouverait l'indépendance que dans l'unité, que l'une et l'autre ne seraient acquises que par la liberté. Là est sa grande originalité et le fondement d'une gloire que, malgré de mesquines attaques, les siècles futurs confirmeront. C'est ce trait remarquable entre tous de sa carrière que M. Carlier a tenu à faire ressortir, prouvant ainsi la justesse et la sagacité de son coup d'œil.

" Ce qui distingue Cavour entre tous, ce qui a fait sa force et ce qui fera sa gloire éternelle, c'est l'habileté, la nouveauté des moyens employés par lui, la largeur et la profondeur de ses vues. D'autres ont accompli des tâches semblables à la sienne par les voies de l'oppression et du despotisme, en excitant des haines de races séculaires. Cavour, au contraire, ne s'inspira jamais que d'un double sentiment également ancré dans son cœur, l'amour de l'Italie et l'amour de la liberté. Par lui, la monarchie constitutionnelle et les institutions parlementaires, gages de régénération et de progrès, sont devenues des réalités dans le pays où elles paraissaient devoir le plus difficilement s'implanter, et ce sera son principal titre à la reconnaissance de l'Italie comme à l'admiration de tous les soldats de la grande cause libérale. "

Ces lignes définissent à la fois le point de vue de l'auteur et le but de son travail. Ce but, il l'a pleinement atteint. Ecrite avec chaleur et conviction, son étude se lit avec un intérêt soutenu et ne peut manquer de contribuer à populariser parmi nous la mémoire d'une des plus grandes et plus nobles figures parmi les hommes d'Etat de ce siècle.

B.

Ancient History from the monuments. — The history of Babylonia, by George Smith. — *Greek Cities and Islands of Asia Minor* by W. S. W. Vaux. London, 1877, 2 vol. in-16.

La charmante collection des petits manuels d'histoire ancienne, publiée à Londres par la *Society for promoting Christian Knowledge*, s'est enrichie, il y a quelque temps, de deux volumes qui ne sont pas indignes de leurs aînés. Nous connaissons déjà d'excellents résumés de l'histoire de l'Egypte par l'éminent égyptologue S. Birch, de l'Assyrie, par G. Smith, et de la Perse ancienne par Vaux. Nous avons maintenant une esquisse de l'histoire de la Babylonie due tout entière à la plume du regretté G. Smith, mais publiée après sa mort avec quelques notes nouvelles par A.-H. Sayce, son savant compatriote. M. Vaux nous donne un petit volume consacré aux Cités et aux Iles grecques de l'Asie Mineure.

Depuis que Fr. Lenormant, dans son excellent *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, essaya le premier de résumer pour le grand public les principaux résultats des études accadiennes et assyriennes, bien des travaux avaient vu le jour, bien des inscriptions avaient été découvertes et déchiffrées, bien des faits nouveaux avaient été mis en lumière, d'autres rectifiés et complétés. M. Georges Smith, l'un des plus infatigables et des plus heureux pionniers de la jeune science voulut refaire le tableau ébauché par Lenormant, mais la mort l'enleva à la fleur de l'âge sur le sol même qu'il venait fouiller pour lui arracher ses secrets. Ce n'est pas sans mélancolie qu'on parcourt ces pages publiées par un émule et un ami, les dernières peut-être que rédigea le savant, et l'on songe avec émotion aux grands travaux laissés interrompus.

L'histoire de la Babylonie est exposée avec clarté et méthode depuis les périodes les plus reculées que nous fait atteindre le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, jusqu'à la fin de l'empire babylonien. La prise de Babylone par les Perses et les deux révoltes de Nadintu-bel et d'Arahu, à la fin du vi^e siècle avant J.-C., forment les deux derniers épisodes de cette histoire. A partir de ce moment, Babylone n'est plus que la capitale d'une province des divers empires qui vont se succéder dans l'Orient. Malheureusement, ce cadre si étendu n'est guère rempli, et bien des périodes ont dû être laissées en blanc. Les documents sont rares, et, à l'exception de quelques anciennes briques et d'un petit nombre d'inscriptions dédicatoires de Nebuchadnezzar et de ses successeurs, c'est dans les tablettes d'argile de Ninive que nous devons chercher ce que nous connaissons de l'empire babylonien. La chronologie est également fort obscure et les fragments de Bérosee sont d'un faible secours: la position relative de dynasties entières ne peut être établie. Dans un chapitre préliminaire et dans celui qui traite de la période mythique le savant auteur esquisse à grands traits la civilisation qui naquit de si bonne heure sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. C'est aux populations touraniennes de ce pays qu'il faut attribuer l'invention de l'écriture cunéiforme, comme le montre M. Smith. Dès l'époque la plus reculée, les arts comme l'architecture et la sculpture, les sciences comme les mathématiques et l'astronomie furent cultivés par les Chaldéens, et naturellement aussi la magie et l'astrologie: un grand nombre de formules très-anciennes nous en ont

été conservées dans l'ancienne langue touranienne du pays; M. Smith en cite des passages curieux. De nombreux hymnes religieux sont venus jusqu'à nous en accadien (touranien) et en assyrien. Ce recueil que Fr. Lenormant appelle un Vêda Chaldéen contient, comme l'antique recueil de l'Inde, des fragments de tous genres et de toutes époques, et les citations de M. Smith sont ici encore très-heureuses. Mais le document le plus étendu et le plus intéressant de cette littérature, une des plus anciennes du monde, est le fameux poème du Déluge, publié et traduit jadis en entier par notre auteur. Ce long récit, si singulièrement conforme au récit de la Genèse, est représenté dans le volume par de longs extraits qui font bien juger du fond et de la forme. Après avoir brièvement raconté quelques unes des principales légendes de l'antiquité babylonienne, comme celle de la descente d'Istar aux enfers, M. Smith nous fait connaître la Babylonie inférieure ou Chaldée avec ses villes de Nipur et d'Ur et les légendes qui s'y rattachent, puis la Babylonie supérieure. Les Elamites font invasion dans le pays, puis après bien des périodes obscures viennent les guerres séculaires avec l'Assyrie, la prise de Babylone par Mérodach-Baladan et plus tard sa destruction par Sennachérib. Esarhaddon la rebâtit, et Ninive tombant à son tour sous les coups de Cyaxare, Babylone recouvre son indépendance et devient sous Nebuchadnezzer (Nabuchodonosor) la capitale d'un grand empire et le foyer d'une puissante civilisation (605 av. J.-C.). Cette époque brillante ne fut pas de longue durée: bientôt viennent la prise par les Perses et les révoltes dont nous avons parlé plus haut.

Des tables très-bien faites et une liste des rois babyloniens complètent cet excellent travail.

Le petit volume publié par M. Vaux sur les cités et les îles grecques de l'Asie Mineure n'offre pas l'intérêt du volume précédent, mais il forme un utile complément au résumé d'histoire de la Perse publié déjà par le même auteur dans la même collection. Ces colonies grecques ont été longtemps le lien qui rattachait l'Europe à l'Asie, et au point de vue de l'histoire de la civilisation leur importance est immense. La Grèce leur doit son architecture et sa sculpture; ses premiers poètes, ses premiers philosophes, ses premiers historiens sont originaires de ces contrées bénies, et, s'il faut admettre l'hypothèse d'E. Curtius, une grande partie de ses premiers habitants lui seraient venus d'Asie par l'Archipel et auraient fondé là une civilisation plus ancienne même que celle de la Grèce proprement dite.

M. Vaux n'a pu naturellement entrer dans les détails de ce vaste sujet, il aurait eu à écrire une histoire de la civilisation grecque, mais il a circonscrit sa tâche et s'est efforcé de nous faire connaître surtout les faits nouveaux et les monuments intéressants que les dernières recherches avaient fait découvrir. Il nous parle en détail des travaux de Schliemann à propos de Troie et s'étend avec complaisance, trop de complaisance, sur l'histoire de cet infatigable chercheur. A Ephèse, il rencontre les travaux de M. Wood, à Didyme ceux de M. Newton sur la voie sacrée, à Xanthe ceux de M. Ch. Fellows, il nous parle de la fameuse inscription d'Auguste, à Rhodes des découvertes de MM. Biliotti et Saltzmann, à Chypre de celles de M. Lang et et du général di Cesnola. Les renseignements fournis ne portent pas seulement sur l'archéologie, l'histoire des villes importantes est

souvent esquissée jusqu'à nos jours, mais avec un vrai manque de mesure: des faits trop récents sont racontés avec détails, d'autres plus anciens simplement omis. Dans un chapitre final M. Vaux raconte assez heureusement les voyages de l'apôtre St-Paul dans ces contrées. Un certain nombre de gravures représentant des inscriptions, des monuments et des édifices importantes ornent ce joli volume, que clôt une bonne table alphabétique

C. M.

NOTES ET ÉTUDES.

LE SALON DE BRUXELLES.

II.

Si les représentants du grand art au salon de cette année sont insuffisamment heureux, nous nous garderons de croire qu'un insuccès inévitable attend les efforts de quiconque veut aborder un genre que l'on nous dit frappé de stérilité. Il y a cinquante ans, l'on pouvait considérer sans regret la disparition des dieux et des héros qui, somme toute, avaient assez longtemps survécu à l'époque qui leur avait donné naissance. On chercherait vainement une raison pour déclarer de nos jours la guerre au grand art. Quoi qu'il advienne, l'imagination aura sa place au nombre des qualités indispensables à l'artiste. Que s'il convient à quelques-uns d'exercer leur patience, de prouver leur talent par la transcription des groupes d'accessoires ou de légumes, à d'autres d'admettre dans la cuisine la cuisinière et le chien, nous admirerons de grand cœur leurs travaux; mais que l'artiste n'en vienne pas de capitulation en capitulation à faire accroire que le passé n'est plus de son domaine! A-t-on si peur de passer aux yeux d'une partie de la foule pour parler un langage trop relevé, que la moindre tentative pour sortir de l'ornière banale doive se racheter par l'anachronisme ou le grotesque? Nous n'avons point de larmes pour les victimes de telles complaisances. M. Van Camp, que nous n'avons garde de comprendre dans cette classe d'artistes, a pris dans la *Mort de Marie de Bourgogne*, ce qui s'adaptait le mieux à sa manière et à ses effets de prédilection: un paysage couvert de neige, où des figures touchées avec esprit tiennent une place trop effacée peut-être pour un tableau d'histoire. Reconnaissons en même temps à l'auteur un talent fort souple de mise en scène, et qui remet en mémoire que M. Van Camp s'est formé à l'école d'un illustrateur des plus habiles, Louis Huart; le système a quelque peu vieilli, mais n'en a pas moins son charme et ses qualités.

Bien qu'il aborde un sujet presque contemporain, M. Soubre se range dans la catégorie des peintres d'histoire. Le *Départ des volontaires Liégeois* est tout plein d'épisodes intéressants, dont la mise en scène a dû coûter moins de peine à l'auteur que s'il se fût agi de remonter bien haut dans les annales liégeoises. M. Soubre emploie sans les rendre grotesques des costumes surannés, et l'homme de 1830, en dépit de sa haute cravate et du chapeau tromblon qui le coiffe, est tout entier à l'ardeur d'un patriotisme qui gagne même le spectateur. M. Constant Meunier s'inspire pour la seconde fois de la *Guerre des Paysans*, de Conscience, et sa nouvelle toile l'emporte sur la première par la fermeté de l'exécution. Mais l'auteur fait trop bon marché des exigences de l'époque qu'il traite, pour impri-

mer à ses personnages le caractère vrai de leur rôle. Le campagnard suit la mode de loin; mais il la suit, et M. Meunier ne peut nous faire admettre que le villageois d'aujourd'hui nous représente celui d'il y a cent ans. Si bon marché qu'il fasse d'exigences que nous appellerons collos du grand art, un peintre, s'il est flamand, ne renonce jamais aux manœuvres de son pinceau. Son origine l'y ramène inévitablement. On le voit revenir comme d'instinct aux proportions de la nature, alors même que la logique de son sujet l'en éloigne. Quand un peintre peut mettre à son actif le talent de M. Van Beers, il lui plaira d'évoquer dans une certaine mesure le souvenir d'un Pierre Aertssens pour une *laitière*, ou d'un Potter par une *vache* de grandeur nature. Mais il ne suffira pas, comme le fait M. Sacré, de grouper autour d'une table trois personnages décorés du nom de juges pour nous ramener aux *Syndics* de Rembrandt, voire même aux arbalétriers de Vander Helst. Mais ces maîtres faisaient poser devant eux de vrais drapiers et de vrais arbalétriers agissant par eux-mêmes. Les *Juges* de M. Sacré, sous leur costume d'emprunt, sont autant de comparses.

Un artiste d'Anvers fixé à Weimar, M. Struys, qui exposait en 1875 un *Mangeur de moules* (!), nous envoie un tableau qui peut-être ailleurs eût obtenu — comme jadis, le *Retour de la Conférence* de Courbet — les honneurs d'un salon particulier. Bien que le sujet pénètre dans le vif des polémiques du jour, le jury a sagement estimé qu'il appartenait au public de faire la part des exagérations de la mise en scène et des mérites intrinsèques de la peinture. Envisagé sous le rapport technique, le *Testament* doit être noté comme une des œuvres les plus sérieuses de ce salon, si pauvre en travaux approfondis. La face de l'homme expirant, empreinte de cette majesté que l'approche de la mort donne aux traits les plus vulgaires, est un morceau de grand style. M. Struys est un dessinateur nerveux, et le succès d'une de ses œuvres actuellement exposée à Berlin n'a rien qui doive surprendre par l'échantillon qu'il nous donne de son savoir.

Le tableau des *Conscrits* de M. Hermans, veut être isolé des tableaux de genre au même titre que le *Testament* de M. Struys. Le souvenir encore vivace de l'*Aube* — un des succès du salon de 1875 — n'a pas amoindri les qualités de la nouvelle toile de l'auteur. Les ivrognes qui descendent en chantant la Montagne de la Cour seront pour tout Bruxellois un spectacle accoutumé. L'on boit pour se réjouir, l'on boit aussi pour noyer son chagrin, et nous ne savons, somme toute, si le sort a favorisé les buveurs de M. Hermans. C'est le côté faible de ce tableau. Le peintre devait-il se restreindre dans les limites d'un procès-verbal au prix de tant d'efforts et d'études? Passe encore s'il s'agissait de ces volontaires que l'inconduite ou la misère procure à certaines armées. Mais les *Conscrits* de M. Hermans ne sont rien de tout cela. L'intérêt de l'œuvre reste donc entier dans la distribution de la lumière et l'agencement du groupe. C'est beaucoup, assurément; ce n'est pas assez.

Le Portrait. Nous allons trouver dans le portrait quelques-unes des œuvres les plus satisfaisantes de cette année. Non que — pour le public — l'offre n'ait, comme toujours, excédé de beaucoup la demande dans un genre où l'attrait de la ressemblance peut si bien racheter la médiocrité; mais en citant les portraits en pied des enfants du Comte de Flandre par M. Robert, un excellent portrait

de M^{me} M^{'''} du même artiste, un gracieux portrait de jeune femme de M. Portaels, M. Wauters peint par M. Verlat, deux portraits de M. Nisen, deux autres de M. Bourson, nous avons un respectable contingent de travaux très-dignes à tous égards d'intéresser le public. Puis c'est le défilé de dames et de messieurs en grande toilette ou en négligé, en uniforme ou en frac que tout salon respectable doit offrir au visiteur. Se signaler dans cette cohue n'est pas le fait de tout le monde. Ici M. Sacré trouve le vrai chemin, et son portrait du Comte d'A^{'''} de L^{'''} s'enlève vigoureusement sur un fond bien compris. M. Geets, malgré tous ses efforts, n'a réussi à tuer qu'en partie par la plus malencontreuse des draperies jaunes, les qualités absolument remarquables d'un portrait de dame, dont la main dégantée suffirait à donner la note. Cette valeur relative, toujours un peu conventionnelle du fond ne cesse d'occuper les portraitistes. Que n'ont-ils, à l'instar des photographes, un petit décor tout fait à leur disposition? Mais allez donc accommoder tout le monde à ces royales balustrades, à ces colonnes si richement drapées que Rubens, pas plus que Rigaud, n'ont eues sous les yeux. Force est de trouver autre chose, et le plus simple est encore le fond uni, à la condition qu'il tienne sa vraie place et ne transforme pas l'effigie en incrustation.

L'écueil était particulièrement menaçant pour M. Ooms dont le portrait surgit de son fond d'une opposition tranchée, d'un bleu presque noir comme une mosaïque de Florence. M. Ooms, qui est du reste un habile homme, a fait une œuvre très-séduisante. C'est aussi aux oppositions d'un fond ténébreux que M. Pharaon de Winter de Bailleul demande l'effet. Nous soupçonnons l'auteur de s'être rappelé les systèmes de Bonnat; mais le portrait dont il s'agit, signé d'un nom nouveau, met en relief un peintre distingué et d'une rare souplesse de talent.

Des qualités non moins évidentes font distinguer un portrait de M. Van Aise de Gand. Franchise d'effet, modelé correct, adresse d'exécution plus qu'ordinaire caractérisent cette œuvre dont le signataire n'a pas d'antécédents à nos salons.

Le Genre. A aucune époque, sans doute, le talent d'exécution n'a été poussé plus loin qu'aujourd'hui dans la mise en œuvre des petits riens si bien faits pour flatter les goûts d'un public nécessairement frivole. Ici, de même que dans les autres genres, une certaine confusion résulte du choix même des matériaux dont on en arrive à composer les œuvres. Au résumé, le tableau de genre, dans tous les formats, est devenu le simple étalage d'une virtuosité de pinceau appliquée à tout ce que l'on veut.

Le succès de l'école anglaise à l'Exposition de Paris a dirigé bien des regards vers la possibilité de joindre le mérite d'une exécution soignée à quelque donnée intéressante, si tant est que la démonstration fût nécessaire dans un pays où pendant un demi-siècle les travaux de Madou ont été suivis avec un si légitime intérêt. Si l'artiste pénètre assez avant dans la vie moderne pour nous donner tous ses raffinements, qu'il nous montre aussi quelque peu ses travers, ses enthousiasmes, ses défaillances. Que sans aller enfin jusqu'à se transformer en moraliste, en réformateur, le peintre nous donne un élément d'intérêt qui ne soit pas uniquement le trompe-l'œil.

Quelques exposants l'ont tenté; le succès récompense leurs efforts. Le *Contrat* de M. Dansaert nous introduit dans le cabinet

de l'homme de loi; la *Chaise brisée* de M. de la Hoesse, le mène dans un milieu nullement dépourvu de grâce: l'atelier de couture, tandis qu'avec M. Herbo nous assistons à une scène d'élection à la campagne dont, à la vérité, il faut louer l'intention au delà de la réussite. M. Pion s'est intéressé lui-même et a dû intéresser le public à un *Concours de sculpture* où le peintre revient, redit avec une simplicité charmante, un souvenir de ses années d'études, et M. Oyens avec le *brio* qu'on lui connaît, mène la noce populaire au cabaret du coin. Ces épisodes n'ont rien de « tiré aux cheveux » comme on voit; leur exécution vaudra ce que vaut le talent de leur auteur, qui, dans tous les cas, ne renonce pas plus au droit qu'il n'échappe au devoir de chercher la perfection, tout en cherchant à intéresser par un sujet. *High-Life* de M. Van Beers, sacrifié peut-être trop à cet intérêt. L'auteur représente avec le talent qu'on lui sait un nègre très-cossu, admettant un groupe de jolies femmes à contempler les merveilles de son cabinet de curiosités. Cet homme de couleur, convenons-en, a pris la civilisation européenne par un de ses côtés les plus délicats, et la valeur de ses majoliques, de ses faïences d'Oiron et de ses plats hispano-mauresques, en dirait long sur la sûreté de son goût. Par une succession logique d'idées, l'on ne peut s'empêcher, devant cette toile, de songer à ce spécimen de la race humaine d'un classement plus difficile que le nègre, l'amateur de bibelots. Avec lui, le peintre suivait de plus près la vraisemblance. Pour en revenir au nègre de M. Van Beers, il paraît fort bon enfant; sa causerie semble animée et l'on ne voit trop pourquoi un tel homme ne pourrait aspirer à être aimé pour lui-même.

M. Ooms et M. Vander Ouderaa font faire au public d'intéressantes excursions dans le passé. Révélant pour la première fois les mystères de l'imprimerie plantinienne, M. Ooms retrace la fameuse perquisition faite en 1565 chez le célèbre architypographe suspecté d'avoir des accointances avec les hérétiques. Sujet bien choisi, que l'auteur a su rendre avec l'intérêt particulier résultant de ce fait que le peintre a eu sous les yeux le milieu encore intact où s'est passée la scène. Peintre habile, précis et intelligent, M. Ooms a su faire de ces éléments de succès un emploi fort heureux. On peut cependant faire à M. Ooms le reproche d'accorder au détail du costume une place trop essentielle. Passe encore lorsqu'il s'agit, comme dans l'œuvre de M. Vander Ouderaa, de la célébration d'une fête, car c'était une fête vraiment charmante que cette *ouverture de la foire d'Anvers* au xvi^e siècle. Lisez le livret: Une jeune fille nommée par le plus jeune des échevins représentait la pucelle d'Anvers. Revêtue du riche manteau donné par ce magistrat, elle recevait les hommages des échevins et remettait à chacun un bouquet de roses. Le plus jeune des magistrats avait le privilège d'embrasser la fillette. C'était le moment de revêtir ses beaux habits, mais M. Vander Ouderaa se met en tête d'amoindrir son succès par l'introduction du plus grand nombre possible de ses amis.

Préoccupé de la ressemblance, l'auteur s'écarte de la vérité historique beaucoup mieux servie d'ordinaire par son imagination et le modèle de complaisance revêt alors sous son pinceau une gravité d'emprunt qui d'emblée le signale.

Du fond d'un village de la Flandre — *O fortunatos nimium!* — M. Carpentier envoie deux petits tableaux à noter: *Un dimanche*

après-midi et *Un heureux de la terre*. Les campagnards flamands ne sont chargés ni en beau, ni en laid; ils sont traduits avec une simplicité qui a son charme. A ce point de vue, M. Carpentier est à classer parmi les peintres originaux.

Le paysage. Pour réaliser les prédictions, l'exposition de cette année devait donner au paysage une place prépondérante. Bien que le jury eût pu éloigner sans le moindre inconvénient l'exubérance d'un genre assez envahissant, la prédiction ne s'est réalisée qu'en partie. L'on se figure assez volontiers que l'amour de la nature et le pouvoir de la traduire sont l'apanage de notre temps. L'on relègue ainsi un peu commodément dans les ténèbres extérieures, certains paysagistes de Hollande et d'Angleterre, tout en niant sa dette envers les maîtres français. Sans ravalier personne, nous constatons que dans l'intervalle de deux salons, il y a place pour la transformation; ce qui démontre assez l'inanité du système dans un genre qui se fonde sur les aspects toujours variables de la création. Constatons encore le nombre croissant de ces parasites qui prennent au voisin ses impressions toutes faites. C'est chose facile par notre temps de simplification de la technique. Aussi dans les deux sexes, le nombre des amateurs va croissant. Ces messieurs et ces dames tiennent à côté des artistes de profession, une place qui est moins à leur propre honneur qu'à la confusion des derniers. Dans le paysage comme ailleurs, les originalités les plus puissantes parviennent seules à se mettre hors de pair, et nous avons fait du chemin depuis le triomphe de l'impression pure et simple.

Madame Collart n'appartient pas à cette école. L'artiste a des prédilections qui affirment son originalité, puissamment soutenue par l'étude patiente de la forme. Un lien plus intime rattache entre eux les travaux de MM. Baron, Coosemans et Asselbergs autant par le choix des motifs que par leur interprétation même.

La Mare en Campine de M. Asselbergs rappelle de près cette autre *Vue de la Campine* prise également au soleil couchant, par M. Coosemans, qui valut à son auteur un légitime succès en 1875. MM. Huberti et Gabriel, avec leurs qualités gracieuses, intéressent moins cette année que MM. Vander Hecht, Rosseels et Heymans, qui abordent avec bonheur des sites nouveaux. Tournant ses regards vers la Hollande, cette *Alma parens* des paysagistes, notre école trouve, elle aussi, dans ces humides campagnes, une veine inépuisable de motifs délicieux, sous l'influence desquels nous verrons par degrés se dissiper la brume conventionnelle qui enveloppe encore tant de sites brabançons. M. Henri Vander Hecht, dans les *Marais de Rotterdam*, s'est placé vaillamment à la tête des jeunes, non moins par le choix du site que par la grande distribution des effets. C'est encore en Hollande que M^{lles} Stroobant et Beernaert trouvent ces chênes ombreux dont elles tirent si bon parti. C'est encore là que M. de Schampeleer trouve ses marais de prédilection; là enfin, que M. Du Bois choisit les éléments du plus simple et du meilleur de ses essais de paysage.

Parmi les nouveaux venus, nous ne voyons guère à mentionner très-honorablement que M. Van Holder, dont une *Vue d'Anderlecht* au soleil couchant n'obtient de la Commission que la faveur d'une place dans le salon des dessins. C'est à cette circonstance que nous devons de faire la connaissance d'un peintre

original et assez habile pour conquérir à ses travaux des places meilleures.

Si l'on en excepte une *Vue de la Manche*, de très-grand style, de M. Montgomery, — M. Mesdag restant hors de pair, — la Marine est assez indifféremment représentée au Salon. Pour les vues de villes, MM. Stroobant et Mols se partagent l'empire. Le premier conserve ses prédilections à la ville de Bruges, prédilections justifiées autant par le succès du peintre que par le charme puissant de la vieille ville flamande. Le second a entrepris de transporter sur la toile cette vue du *Quai du Louvre* à Paris, souvenir inoubliable de tout voyageur. Certes, sous bien des rapports, l'auteur triomphe des difficultés de la donnée, qui conserve sous son pinceau cet aspect aérien que lui donne un point de vue élevé. Le côté faible est l'étoffage, qui ne pouvait être omis sous peine de priver le motif d'une partie essentielle de son intérêt, mais qu'il eût fallu aborder avec plus de précision.

S'il est naturel de voir des peintres tourner plus spécialement leur attention vers les aspects de la végétation, du ciel et de l'onde, n'est-il pas singulier d'en voir qui se font une spécialité de la peinture des animaux ? Les animaux domestiques, les seuls que nous puissions étudier à fond, vivent avec l'homme dans une association si étroite que leur isolement en peinture est comme un contre-sens. Les sujets intéressants seront aussi plus rares, à moins qu'avec le fabuliste le peintre ne dise :

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes...

C'est la tâche que s'impose M. Verlat lorsqu'il montre sous l'aspect grotesque d'un singe très en colère et lacerant une toile, l'artiste *après le vote des récompenses* ! A part même le mérite de l'exécution, cette toile, rapprochée du portrait de M. Wauters, avec sa dédicace affectueuse du peintre au modèle, constitue dans l'histoire de M. Verlat un petit épisode digne d'être signalé aux lecteurs de l'*Athenæum*. Il s'agit évidemment ici d'un de ces hommages du vaincu au vainqueur, trop rares dans l'histoire de l'art contemporain. M. Wauters a remporté à Paris la grande médaille ; la première médaille a été assignée à M. Verlat. Les *Chevaux* de M. Verwée l'emportent de beaucoup sur les *Environnements d'Ostende* du même artiste. Le premier tableau rachète par la plus heureuse harmonie du ton les gaucheries de forme plus apparentes dans l'autre œuvre. De même, le succès de M. De Prater au Salon repose surtout sur ses *Chevaux de relais par un temps de neige*, motif particulièrement intéressant, car l'artiste s'est inspiré du spectacle constant du passage des chevaux d'allège du tramway aux environs de la porte de Hal, dont la masse se profile dans le fond neigeux.

Sculpture. Nous avons déploré la tolérance du jury en ce qui concerne l'exposition de peinture. Comment qualifier le facile accès qu'ont trouvé au Salon des sculptures à peine dignes du nom d'œuvres d'art ? En vérité, s'il fallait juger par ce Salon l'état actuel de notre école de sculpture, la constatation serait désespérante. Pauvreté de forme, pauvreté plus grande encore de l'idée. Les gens qui veulent à tout prix qu'on les « amuse » — c'est la grande préoccupation de l'époque — trouveront largement de quoi s'égayer dans le salon des sculptures. Il y a même un artiste qui se donne le plaisir de modeler un groupe dont l'intérêt capital réside dans une enveloppe de lettre timbrée du 4 septembre 1878, 8 heures soir ! Un autre pille sans vergogne

le Victor Amédée de Marochotti. Une sculpture de genre d'insigne vulgarité aspire à se substituer à cette noble et calme étude de la forme qui depuis vingt-cinq siècles a donné au monde ses plus frappants chefs-d'œuvre. Faisons notre deuil des grandes statues ; il n'en est pas. M. De Vigne nous permet de juger, par un projet, de la conception heureuse d'un monument à ériger à Gand à la mémoire de l'horticulteur Van Houtte.

L'exposition de cet artiste habile se complète par une jolie figurine de marbre, *Poverella*, traitée avec finesse et sentiment. M. De Groot expose un buste excellent par la ressemblance et non moins excellent par le caractère, celui du docteur Crocq. Nous avons du même artiste une figure de moyenne grandeur *le Réveil*, motif essentiellement gracieux dans lequel l'auteur a su cependant donner l'exemple d'une sobriété que ses confrères paraissent abandonner dans la poursuite de leurs déplorables fantaisies imitatives. Applaudissons aussi à la tentative de M. Georges Geefs, dont le *Léonidas* apparaît comme la protestation d'un art viril et sain contre les improvisations d'un maniérisme trop glorifié dans ses représentants en vogue. Espérons cependant. L'effet qu'a produit dès l'abord la statue que M. Delaplanche intitule *la Musique* est d'un heureux augure. Au sein des vulgarités qui peuplent le Salon des statuaires, cette joueuse de violon si éloignée qu'elle soit encore de la noblesse des figurines de la Renaissance, apparaît comme la déesse de l'harmonie en personne.

L'exemple vient à propos ; il peut marquer le point de départ d'une réaction que nous appelons de tous nos vœux.

Y.

LE CONGRÈS DES INSTITUTEURS.

La Fédération des instituteurs belges vient de tenir son huitième congrès. Les questions portées à l'ordre du jour étaient les suivantes : 1° Le programme de l'école primaire n'est-il pas trop étendu ? A quelles branches faut-il le restreindre ? Que faut-il pour le maintenir avec succès tel qu'il existe ? 2° De l'éducation à l'école primaire ; 3° Résumé, par le secrétaire général, des rapports provinciaux sur l'organisation et le programme des études des écoles normales.

Le congrès s'est d'abord formé en deux sections, française et néerlandaise, pour permettre à ses membres de discuter dans la langue qui leur est la plus familière les questions indiquées ci-dessus.

Deux instituteurs de la section française ont pris la parole sur la première question. M. Ramois établit la nécessité de développer, au lieu de le restreindre, l'enseignement primaire ; mais il est indispensable, pour rendre ce développement possible, que les instituteurs tâchent d'obtenir la mise en vigueur des décisions prises dans les congrès antérieurs. M. Deveen reprend et développe l'idée émise par M. Sluys au congrès de Mons, de prendre pour base de l'enseignement primaire les sciences d'observation, les sciences exactes, et il formule un programme en conséquence, programme dont il exclut l'enseignement de l'histoire.

Une discussion assez longue s'engage au sujet de cette exclusion. Plusieurs instituteurs veulent rejeter l'enseignement de l'histoire à l'école primaire, comme n'étant pas à la portée de l'intelligence des enfants, tandis que d'autres veulent un enseignement de l'histoire approprié à l'école primaire. Finalement, une motion dans le sens de cette dernière opinion est votée par l'assemblée.

La seconde question est traitée par M. Ramois. Le but de la vie, dit-il, est le bonheur. L'éducation doit préparer l'enfant à la vie, en développant, en modifiant ses facultés de manière à le rendre plus

parfait. Il distingue : l'éducation physique par la gymnastique et l'observation des lois de l'hygiène ; l'éducation intellectuelle par l'esprit d'observation et l'exercice du jugement ; l'éducation morale par le développement du sentiment et par la direction de la volonté selon la raison, et enfin l'éducation nationale.

En section néerlandaise, M. Vande Wiele s'élève contre l'esprit de réforme qui tend à bouleverser l'enseignement. Il croit que dans les classes inférieures et moyennes, on devrait se borner à la lecture, à l'écriture et au calcul. Dans les divisions supérieures, on adopterait le programme élaboré par M. Germain pour les écoles primaires de la Flandre occidentale. M. Temmerman combat l'opinion de M. Vande Wiele. Il y a, dit-il, parmi les hommes d'école, deux manières d'envisager le but de l'enseignement primaire. Pour les uns, l'enseignement doit tendre à développer les facultés intellectuelles des enfants ; pour les autres, au contraire, le but de l'enseignement est purement utilitaire ; l'école doit, à leur point de vue, donner des connaissances pratiques, ayant une application immédiate dans la vie. Selon M. Temmerman, les premiers sont dans le vrai. Le but de l'école primaire doit être le développement général des facultés ; le programme doit comporter toute matière propre à former des idées et exclure, par contre, tout sujet qui procède de l'abstraction ou ne s'adresse qu'à la mémoire. La préparation professionnelle qu'on veut attribuer à l'école primaire appartient à l'école d'adultes.

La section néerlandaise a pris, en outre, sur le second point, des résolutions que nous aurons l'occasion de signaler plus loin.

Les sections se sont réunies en séance générale le second jour, sous la présidence de M. Vanden Dungen, président de la Fédération, pour se mettre d'accord sur l'ensemble des conclusions prises la veille.

Les rapporteurs des sections donnent lecture des conclusions de leur section respective et la discussion générale est ouverte sur chacune d'elles séparément. Nous retrouvons ici à peu près les mêmes arguments qui ont été développés dans les deux séances précédentes, notamment en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire. Après un échange d'observations entre MM. Temmerman, Ramois, Smets, l'enseignement de l'histoire est maintenu parmi les matières pouvant être portées au programme, mais à la condition de ne prendre dans l'histoire que les choses susceptibles d'être comprises par les enfants et de l'enseigner comme exercice et non comme cours. Il est également entendu que le mot intuition ne doit pas être pris nécessairement dans le sens d'intuition immédiate. On peut parfaitement parler aux enfants de choses qu'on ne leur montre pas, lorsqu'ils peuvent se les figurer par leurs représentations antérieures.

Les conclusions suivantes, relatives à la première question sont ensuite adoptées à l'unanimité : L'école doit apprendre à l'enfant à parler et à raisonner en lui fournissant des idées prises dans le domaine scientifique et enseignées intuitivement. — L'enseignement comprendra : les éléments des sciences naturelles, les éléments des mathématiques, y compris la géométrie intuitive, la langue maternelle, l'écriture, le dessin, la gymnastique, le chant, l'histoire et la géographie. Pour les filles on ajoutera à ces branches les travaux manuels et les notions d'économie domestique. — L'exécution de ce programme exige le dédoublement des classes dès qu'il y a plus de cinquante élèves, la suppression des concours et leur remplacement par le certificat d'études, un quart d'heure de récréation après trois heures de classe, l'organisation sérieuse de la bibliothèque scolaire.

L'assemblée adopte également une motion de M. Ley, renouvelant le vœu émis à Bruxelles en faveur de l'instruction obligatoire.

Les conclusions suivantes, qui sont celles de la

section néerlandaise sur le second point, sont admises à la presque unanimité des voix :

L'instruction est le principal moyen d'éducation, et parmi les autres moyens, il faut comprendre : 1° Le développement harmonique de toutes les facultés ; 2° La réorganisation et l'augmentation du nombre des écoles normales ; leur direction donnée à des hommes d'école qui donneront aux jeunes gens une direction plus virile et plus patriotique ; 3° L'amour de l'instituteur pour les enfants et un véritable dévouement à sa carrière ; 4° Augmentation du nombre des instituteurs de manière qu'il y en ait un par cinquante élèves ; 5° L'enseignement obligatoire ; 6° Des locaux vastes, bien aérés, bien éclairés, un matériel scolaire bien conditionné ; 7° L'organisation des cours de dessin, de musique et de gymnastique ; 8° La création d'écoles gardiennes organisées d'après un système rationnel.

M. Delhez, secrétaire général de la Fédération, donne lecture du résumé des rapports provinciaux sur l'organisation et le programme des études des écoles normales. Ce rapport constitue une étude sérieuse des conditions requises d'une école normale pour arriver à former des instituteurs éclairés, instruits et bien éduqués, tels que doivent l'être les éducateurs du peuple.

M. Germain, inspecteur de la Flandre occidentale, a assisté, comme délégué du gouvernement, aux séances du congrès. Dans sa réponse aux remerciements que M. Vandlen Dungen lui adresse au nom de la Fédération, M. Germain dit qu'il a suivi les travaux du Congrès avec le plus vif intérêt ; qu'il y a recueilli des idées et des renseignements précieux qu'il sera heureux de pouvoir transmettre à M. le Ministre de l'instruction publique. F. G.

CHRONIQUE.

L'Association internationale africaine a reçu et vient de publier deux lettres de M. Cambier et un rapport de M. Wautier rendant compte du début du voyage de l'expédition et des accidents qui ont désorganisé la caravane. A ces documents sont joints une lettre de M. Greffulhe, consul de France à Zanzibar.

La première lettre de M. Cambier est datée de Kwa Mchoropa, le 20 juillet. Le gros de la caravane, sous les ordres du lieutenant Wautier, avait quitté Bagamoyo le 27 juin ; le lieutenant Cambier et le docteur Dutrieux se sont mis en route avec le reste le 4 juillet. La jonction se fit le 11 au village de Foungwé.

M. Cambier joint le rapport de M. Wautier sur la marche de la caravane qu'il a dirigée du 27 juin au 11 juillet. Le 21 juin, M. Wautier établit un camp préparatoire à Chamba-Gonera, à 7 kilomètres ouest de Bagamoyo, où il avait recruté ses porteurs. Le 28 juin, la caravane forte de 408 hommes se mit en marche, drapeau international en tête. Un homme de confiance était à l'avant-garde. M. Wautier se plaint d'être très-mal secondé de son détachement. Il n'y a pas un homme énergique parmi ses gens armés, personne qui sache lire un chiffre ; il est obligé de batailler lui-même en tout. Les hommes de la côte montrent beaucoup plus de bonne volonté que ceux de l'intérieur.

M. Wautier est rejoint le 11 juin par M. Cambier, qui prend alors la direction de la caravane.

La seconde lettre du chef de l'expédition est datée de Mpwapwa, le 9 août, et débute ainsi : « Les difficultés que l'expédition internationale a eu à surmonter depuis ses débuts ne sont pas encore terminées, et je regrette de n'avoir à vous relater que des faits malheureux qui ont occasionné une perte de temps et d'argent considérable. »

M. Cambier avait remarqué qu'à partir de Mwoméro la caravane suivait un autre chemin que celui qui était indiqué au kirangosi. M. Cambier lui signifia qu'il avait le lendemain à reprendre la route convenue. Il ne répliqua rien, mais le soir il dit à M. Cambier que ses hommes refusaient. « Le lende-

main on resta en place, les wanyamouézis persistant à vouloir marcher par où il leur plaisait, les zanzibariens, au contraire (qui doivent acheter leurs vivres en route pour un prix fixé d'avance et payé en étoffe) voulaient suivre la vallée du Wamé, où les vivres étaient à bon compte. « Vers le soir, les esprits s'aggravèrent, et nous eûmes grand-peine à éviter une collision entre les gens de la côte et ceux de l'intérieur. Je fis savoir aux wanyamouézis que s'ils ne voulaient pas obéir, ils n'avaient qu'à rendre les étoffes et les fusils reçus en échange de leur corvée, et qu'alors ils seraient libres d'aller par où ils l'entendraient. Comme je savais qu'ils avaient dépensé plus de la moitié du prix de leur engagement, je croyais les obliger par là à se montrer moins exigeants ; la remise devait avoir lieu le lendemain. » Le lendemain matin, M. Cambier, entendant d'horribles clameurs dans le camp des wanyamouézis, s'y précipite avec les zanzibariens. Les pagazis s'enfuyaient en criant et en enlevant une partie des étoffes ; M. Cambier parvint à leur arracher quelques-unes des charges qu'ils emportaient et les poursuivit ; mais, à 150 mètres du camp, les wanyamouézis firent mine de s'opposer à toute poursuite. « Nous nous employâmes, dit le rapport, à empêcher l'effusion du sang, en nous rappelant la mission qui nous était confiée, et qui ne nous permettait de ne faire usage de nos armes que le jour où notre existence serait sérieusement menacée. »

M. Wautier essaya vainement de rappeler les fuyards ; vers 3 heures, il en rencontra environ 150, la plupart sans armes, qui revenaient vers le camp et qui déclarèrent consentir à reprendre leurs fardeaux ; mais en voyant le camp des zanzibariens (où tous les bagages avaient été ramenés) protégé par des abattis, ils parurent désappointés, et le lendemain matin, ils avaient disparu. La caravane avait perdu 325 porteurs et une vingtaine de ballots d'étoffe. Les voyageurs se décidèrent à enrôler sur place le plus de porteurs qu'ils trouveraient, à laisser provisoirement une partie des bagages à Mwoméro sous la garde de quelques hommes et à se rendre dans un endroit salubre sur le passage des caravanes. Il fut en outre résolu d'établir un magasin à Mpwapwa, distant de 9 marches ; le chef de l'expédition continuerait, avec les wanyamouézis et une douzaine de zanzibariens, sa route jusqu'à Ourambo ; les autres membres de l'expédition feraient la navette entre Mwoméro et Mpwapwa pour transporter dans cette dernière localité les marchandises laissées en arrière. « En quelques jours, nous pûmes porter le nombre de nos pagazis à 71 ; nous envoyâmes un exprès à M. Greffulhe pour le prier d'organiser sur-le-champ une caravane qui serait chargée de nous amener à Mpwapwa les étoffes nécessaires au paiement des nouveaux porteurs dont nous avions besoin. Le 28 juillet au matin, nous nous mettions en marche à travers les montagnes de l'Oukagomon, les motifs qui nous avaient engagés à suivre l'autre route ayant perdu toute leur valeur dans la situation présente. » Les voyageurs arrivèrent le 8 août à Mpwapwa, où ils trouvèrent les missionnaires de la Church missionary Society qui y sont établis depuis quelques mois.

Dans une lettre personnelle adressée le 9 août à M. le baron Greindl, secrétaire général de l'Association internationale, M. Cambier se loue de ses rapports avec MM. Wautier et Dutrieux.

M. Greffulhe écrit de Zanzibar, le 22 août :

« La lettre du 26 juillet de M. Cambier, m'annonçant les malheurs survenus à l'expédition, me parvint à Bagamoyo le 4 de ce mois. Je m'empressai d'acheter les marchandises et de louer 71 wanyamouézis qui ont dû partir depuis plusieurs jours. M. Broyon ayant consenti à les surveiller, j'espère qu'ils arriveront bien à Mpwapwa, où ils se mettront à la disposition de ces messieurs. Les missionnaires français étaient arrivés à Mpwapwa le 27 juillet. L'abbé Debaize est parti de Kikoka le 6 août ; il va aussi à Mpwapwa. »

— Le quatrième Congrès des orientalistes a réuni le mois dernier, à Florence, environ cent cinquante savants des divers pays de l'Europe, non compris la Belgique, qui aurait pu cependant y être honorablement représentée. Les sept sections étaient présidées par MM. Maspero, de Paris (égyptologie) ; E. Renan (assyriologie) ; Ch. Schefer, de Paris (arabe) ; Benfey, délégué de l'Allemagne (section indo-européenne) ; Roth, délégué de l'Allemagne (section indienne) ; Veliaminof, délégué de la Russie (section altaïque) ; Legge, délégué d'Oxford (section chinoise, indo-chinoise et japonaise).

— Les fouilles opérées par M. Rassam en Assyrie ont eu pour résultat la découverte d'un grand nombre d'antiquités qui viennent d'être déposées au British Museum et qui éclaireront d'un jour nouveau l'histoire de l'Assyrie. Encouragé par ce résultat, M. Rassam a sollicité un firman pour l'exploration complète de la Mésopotamie, et sa demande a été accueillie. Il pourra ainsi étendre ses recherches jusque dans la région de la Babylonie méridionale, qui n'a pas été explorée jusqu'ici.

— Il résulte du rapport annuel présenté par le commandant en chef de la marine anglaise dans les Indes orientales, relativement au commerce des esclaves en Afrique que, du mois de juin 1877 à la fin du mois de mai 1878, huit navires anglais ont constamment croisé le long de la côte et entre le continent et l'île de Madagascar, et avec assez de succès pour que l'amiral ait pu retirer cinq de ces navires. L'officier commandant la croisière rapporte que durant le second semestre de 1877, dix-neuf esclaves seulement ont été capturés, tandis que dans les six mois précédents le nombre s'en était élevé à 263. D'après tous les renseignements reçus, le transport d'esclaves par mer diminue très-rapidement par suite des efforts qui sont faits pour l'anéantir, car, tandis que dans les deux dernières années, le nombre des esclaves introduits à Pemba s'élevait, d'après les calculs, à 1000 par mois, on estime qu'il n'en a pas été débarqué plus de 300 pendant les six derniers mois de 1877. Suivant les renseignements fournis au consul britannique à Zanzibar par des marchands d'esclaves arabes pris par les soldats du Sultan, on n'a fait mention que de caravanes de 20 à 40 chacune, montant en tout seulement à 250 esclaves environ ayant été amenés à la côte, et on a assuré que des esclaves envoyés de ce côté par des chefs Nyassa ont été reconduits parce qu'on ne trouvait pas de marché pour s'en défaire. M. Beardall, de la Mission des Universités, récemment revenu en Angleterre, a visité Mtaka, un des chefs Nyassa, il y a peu de temps, et, dans tout le cours de son voyage, il n'a entendu parler que de deux ou trois petites caravanes, dont le total ne devait pas excéder 200 esclaves. L'amiral Corbet ajoute que dans les cinq premiers mois de cette année, quatre dhows seulement ont été condamnés pour se livrer à la traite dans le voisinage de Zanzibar, mais que le trafic entre le Mozambique et Madagascar continue, quoique sur une moins grande échelle qu'auparavant.

Décès. — Jules-Henri Petermann, né en 1822 à Breiderod, mort le 26 septembre à Gotha. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, mais son goût pour les études géographiques devint si marqué qu'on l'envoya à l'institut géographique fondé à Potsdam par Berghaus. Là il se lia d'amitié avec plusieurs géographes célèbres, entre autres avec Humboldt, pour lequel il prépara en 1841 une carte de l'Asie centrale. En 1867, il partit pour Londres et devint membre de la Société de géographie. Il y fit plusieurs cartes, aida Milner à publier l'Atlas de géographie physique et collabora à la nouvelle édition de l'Encyclopédie britannique. Il s'intéressait vivement à la géographie arctique et organisa l'expédition prussienne au pôle Nord en 1865-1868. En 1854, il a fondé la célèbre revue géographique, les *Mittheilungen*, éditée par l'établissement de Justus Perth, à Gotha. — Sir R.-J. Griffith, géologue, mort à Dublin, à l'âge de 96 ans. —

Niels Ludvig Westergaard, orientaliste, professeur à l'Université de Copenhague, décédé le 9 septembre.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS *Séance publique du 25 septembre.* — La classe des Beaux-Arts de l'Académie a tenu, suivant l'usage, sa séance publique annuelle pendant les fêtes de septembre. C'est le 25 septembre qu'elle a eu lieu. Elle a été honorée de la présence de la famille royale. Le discours d'ouverture, œuvre de M. Portaels, directeur de la classe, a été lu par le secrétaire perpétuel. Il avait pour sujet l'organisation des concours pour le prix de Rome et la position des lauréats pensionnaires du gouvernement. Si les idées de M. Portaels étaient adoptées, il n'y aurait plus de concours en loge sur un sujet désigné. C'est dans les expositions qu'un jury nommé par le gouvernement choisirait, parmi les jeunes artistes dont les ouvrages seraient remarqués, ceux qui seraient appelés à jouir de la pension qui leur permettrait d'aller poursuivre leurs études à l'étranger. Ce serait, on le voit, un changement complet de système. M. Portaels ne dit pas si les peintres de genre, les paysagistes, les marinistes et les animaliers auraient les mêmes droits que les peintres d'histoire à la position de pensionnaires de l'Etat, ni comment le jury jugerait entre des œuvres aussi peu comparables.

M. Portaels s'est occupé ensuite de ce que deviennent les lauréats à leur arrivée à Rome. L'isolement où ils se trouvent lui paraît être un obstacle à ce qu'ils étudient avec fruit. Il est d'avis que le Gouvernement belge devrait fonder à Rome une institution semblable à la villa Médicis des Français. A défaut d'un palais, ils auraient un hôtel, une maison si l'on veut, où ils résideraient, prendraient leurs repas et travailleraient en commun. Ce mode d'organisation leur rendrait très-profitable le séjour qu'ils font dans la Ville Eternelle, et cet avantage compenserait les dépenses faites par le gouvernement pour créer l'institution dont il s'agit.

Telles sont les vues exposées par M. Portaels dans son discours, vues qui lui sont personnelles et sur lesquelles la classe des Beaux-Arts n'a pas été appelée à se prononcer.

Le secrétaire perpétuel a pris ensuite la parole pour faire connaître les résultats des concours ouverts par la classe des Beaux-Arts. Quatre questions figuraient au programme; il n'a été répondu qu'à une seule, celle qui demandait une histoire des graveurs de l'école de Rubens. Conformément aux conclusions des commissaires, le prix a été décerné à M. Henri Hymans, conservateur des estampes à la Bibliothèque royale. Le lauréat est venu, au milieu des applaudissements de l'assemblée, recevoir la médaille que l'Académie lui a décernée. Son mémoire, dont le mérite a été hautement loué par les rapporteurs, sera imprimé dans le recueil des publications académiques.

Les résultats des concours institués par le Roi et par le gouvernement ont été ensuite proclamés par le secrétaire perpétuel. Il y a eu de vifs applaudissements pour M. Wauters, le lauréat du prix de 25,000 francs fondé par Sa Majesté pour le meilleur ouvrage sur l'histoire de Belgique, et pour M. De Jans, lauréat du dernier grand concours de peinture, lequel est caporal dans un régiment de ligne et s'est présenté revêtu de son uniforme pour recevoir son brevet des mains du président de l'Académie.

La séance a été terminée par l'exécution de la cantate *la Cloche Roland*, œuvre de M. Simar, qui a obtenu le premier second prix au grand concours de composition musicale de l'année dernière. Cette partition n'est remarquable ni par la nouveauté des idées, ni par celles des formes instrumentales auxquelles on accorde tant d'importance dans la musique de notre temps; mais elle atteste chez son auteur un savoir réel d'harmoniste et une connais-

sance peu ordinaire, chez un débutant, des procédés techniques. Sa cantate, fort bien accueillie d'ailleurs par un auditoire sympathique aux jeunes talents, aurait produit un meilleur effet encore si les solos n'en avaient été faiblement exécutés. Les chœurs composés, pour les voix masculines, des membres de la *Société des Mélomanes* de Gand, et, pour les voix féminines, des demoiselles du Conservatoire de Bruxelles, ont parfaitement rempli leur tâche, et l'orchestre s'est comporté vaillamment sous la direction expérimentée du lauréat, qui est chef de musique d'un de nos régiments.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 28 septembre.* — Le concours relatif aux principales maladies endémiques qui règnent en Belgique, mises en rapport avec la constitution géologique des lieux où elles sévissent, a été clos le 1^{er} juillet dernier. Aucune réponse n'est parvenue à la question de ce concours. La section compétente sera appelée à examiner s'il y a lieu de maintenir cette question au concours. M. le docteur Borginon, à Bruxelles, soumet à la compagnie un travail manuscrit ayant pour objet : l'action du chlorate de potassium; des expériences relatives à la putréfaction d'un liquide organique antiseptique; le traitement de la fièvre typhoïde. M. le docteur Bedoin, à Bourbonne-les-Bains, présente un mémoire manuscrit intitulé : Essai d'hygiène élémentaire sur l'éducation de la première enfance. M. le docteur E. Lambert, à Bruxelles, adresse des observations sur le rapport de la commission qui a examiné son travail relatif aux affections de la substance nerveuse du bulbe dentaire. M. le docteur Delstanche fils soumet un travail manuscrit intitulé : Contribution à l'étude des tumeurs osseuses du conduit auditif externe. Ces diverses communications sont renvoyées à des commissions qui seront nommées par le bureau.

M. Feigneaux offre à l'Académie 105 exemplaires d'une notice biographique sur M. le docteur Laus-sedat.

M. Degive, correspondant, donne lecture d'un travail intitulé : De la laparotomie et des principales opérations pratiquées subséquentement sur les organes abdominaux chez les animaux domestiques. M. Wasseige, correspondant, présente une communication sur une opération césarienne suivie de l'amputation utéro-ovarienne, et la description d'un nouveau constricteur. M. Hyernaux donne lecture de diverses observations obstétricales.

L'Académie reprend la discussion du rapport sur la proposition de MM. Kuborn et Mascart relative à la nécessité d'étendre le cercle des connaissances exigées des sages-femmes, afin de les mettre à même, en cas d'urgence et en l'absence du médecin, de faire des applications du forceps dans les cas simples. M. Kuborn répond aux objections qui ont été faites contre sa proposition. La discussion générale est close. L'assemblée votera à la prochaine séance sur les propositions de la commission qui a examiné la proposition.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 28 août.* — M. le professeur A. de Lasaulx, dans une note dont il est donné lecture, complète les renseignements qu'il a précédemment fournis sur une nouvelle méthode pour observer les phénomènes de polarisation à la lumière convergente à l'aide du microscope ordinaire ou mieux encore à l'aide du microscope construit spécialement dans ce but par Voigt et Hochgesang, à Goettingue, d'après ses indications. M. le docteur Matteo Lanzi présente un mémoire intitulé : Le Thalle des diatomées. M. Cornet communique quelques considérations relatives au nouveau stand de Ross, décrit dans la séance du mois de juillet, par le docteur H. Van Heurck.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 7 septembre.* — M. le baron de Chaudoir adresse le manuscrit d'un Essai monographique sur les Panagéides. M. Becker donne lecture d'une petite note intitulée : Sur le nouveau sous-genre *Sericopelma* (Ausserer), servant de complément à son travail sur trois Aranéides nouvelles du Mexique. L'assemblée en

ordonne l'impression à la suite du susdit travail. M. le docteur Candèze adresse la cinquième et dernière partie de ses *Elatrides* nouveaux. Une discussion intéressante s'ouvre sur la question mise à l'ordre du jour : « Pour bien arriver à connaître la faune d'un pays, on peut, ou multiplier les lieux d'observation ou visiter assidûment et explorer à fond certaines localités. Les deux méthodes ont leurs avantages et leurs désavantages. Les discuter, de manière à établir s'il est préférable de s'attacher à l'une ou l'autre ou si on doit les employer simultanément et dans quelles conditions. » L'assemblée décide que la question continuera à figurer à l'ordre du jour des séances suivantes.

SOCIÉTÉ MALACOLOGIQUE. *Assemblée générale ordinaire du 7 juillet.* — Le président donne lecture du rapport sur la situation de la Société et sur ses travaux pendant l'année sociale 1877-1878. Ce rapport constate que l'année dernière la Société comptait 150 membres; aujourd'hui elle en compte 147, qui se répartissent ainsi : membres honoraires 11, correspondants 37, effectifs 99. M. Fologne, trésorier, expose les comptes de la Société pour l'exercice écoulé et présente ensuite le projet de budget pour l'année 1878-1879. Il est décidé que les assemblées, pendant l'année 1878-1879, continueront à avoir lieu le 1^{er} dimanche de chaque mois au local du Jardin Zoologique, pendant les mois d'été, et le 1^{er} samedi de chaque mois au local de l'Université, pendant les mois d'hiver. L'excursion de la Société se fera à Renix, Audenarde et environs, le 1^{er} dimanche du mois de mai 1879 et jours suivants. M. Vanden Broeck développe la proposition présentée par lui et relative à l'organisation d'une exposition malacologique en 1880, coïncidant avec les fêtes nationales projetées pour cette année. M. Lefèvre, bibliothécaire, présente le rapport sur l'état et le service de la bibliothèque. A la date du 1^{er} janvier 1878, les publications périodiques atteignaient le nombre de 242 environ, fournies par 174 Sociétés ou institutions correspondantes et représentaient un ensemble de 1512 volumes. Les travaux séparés comprenaient 920 numéros et brochures.

Assemblée générale extraordinaire du 4 août. — L'assemblée adopte en principe la proposition présentée par M. Vanden Broeck relativement à l'organisation d'une exposition malacologique en 1880. Le Conseil est chargé de faire toutes les démarches préparatoires nécessaires.

Séance du 4 août. — Le président annonce que le Conseil, dans sa séance du 7 juillet, a nommé pour l'année sociale 1878-1879, vice-président M. Roslaen; secrétaire M. J. Colbeau; trésorier M. Fologne; bibliothécaire M. Lefèvre. M. Colbeau annonce que M. Piré a trouvé à Saint-Gilles, près de Bruxelles, dans un fossé des prairies, un exemplaire du *Planorbis complanatus* parfaitement scalaire. En 1869, M. Vanden Broeck avait recueilli un exemplaire scalariforme de cette espèce dans la même localité.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE CATHOLIQUE. — 15 septembre. La souveraineté des bêtes (J.-A. Schmit). — Le nouveau dictionnaire de l'Académie française. — Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone (A. Delattre). — Considérations sur l'Espagne (C. Pieraerts). — Chronique religieuse des États-Unis. — Chronique religieuse de l'Allemagne. — Bibliographie.

PRÉCIS HISTORIQUES. — Octobre. La hiérarchie épiscopale en Hollande (P. Claessens). — L'Afrique et la civilisation chrétienne (V. Baesten). — La Bulle de Léon XIII et le diocèse d'Argyll — La Mongolie visitée par un diplomate français.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — N° 17. Revue musicale. — Le salon de Bruxelles. — Les architectes néerlandais — Les artistes belges à l'exposition universelle. — Le portrait de Claude Dervet par Louis XIII. — Collection von Hirsch. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

— N° 18. Poésies. In *Excelsis*. — Le Salon de Bruxelles. — David d'Angers, par Henry Jouin. — Les artistes belges à l'exposition universelle. — Collection Oppenheim. — Chronique.

BELGIQUE JUDICIAIRE. T. XXXVI. N° 72-73. De l'organisation et des attributions de la police en France au commencement du XVIII^e siècle (G. Pergameni).

ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DE MONS. Tome XV. L'église et les antiquités d'Aubechies (Th. Bernier). — Les Fatines. Suite et fin. (Th. Lejeune). — Découverte d'antiquités gallo-romaines à Maisières (G.-M.-J. Decamps). — Notice bibliographique et archéologique sur le Liber defunctorum conventus Sti Francisci ad Sabim (Farciennes) (D. A. Van Bastelaer). — La Seigneurie de l'Esclatière, à Horrues (Th. Bernier). — Cartulaire des hospices et des fondations de charité de la ville de Mons (L. Devillers). — Empreinte sur plomb du sceau de G. Malapert (A. d'Auxy de Launois). — Sceaux des serments ou guides de la ville d'Enghien (E. Matthieu). — Le serment des archers de Saint-Sébastien de Marcq (Id.). — Sceau de la confrérie de la Miséricorde ou de Saint-Jean décollé à Mons (Id.). — Sceaux de la corporation des chaudronniers du Hainaut et de Valenciennes (L. Devillers). — L'abbaye de la Paix Notre Dame ou des Bénédictines de Mons (Ch. Rousselle). — Découvertes faites à Wasmes et dans quelques villages voisins (Ch. De Bove). — Édifices religieux du Hainaut (L.-A.-J. Petit). — Documents relatifs aux anciennes sculptures de l'église de Sainte-Waudru (L. Devillers). — Ephémérides athoises (Emm. Fourdin). — Découverte de sépultures gallo-romaines et d'une sépulture gauloise au bois de Solre-sur-Sambre (A. Jennepin). — Inauguration de la statue du Roi Léopold I^{er} à Mons. Médailles commémoratives. — Variétés. — Ouvrages et notices publiés en dehors des Annales et des Bulletins par des membres du Cercle.

ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DU PAYS DE WAES. — Tome VII. 2^e liv. L'épithaphier wasien (Chevalier de Schoutheete de Tervarent).

Bonjean (Alb.). Poésies. Voix du cœur. Verviers, Vinche, in-8. Fr. 3.00.

Eglantine (L.) d'or, par le seigneur d'Auchi, Brux., Office de Publicité, in-12. Fr. 3.00.

Fredericq (C. A.) Handboek van gezondheidsleer voor alle standen. Gent, Rogghé, in-8.

Gibrac (Camille) Laure de Villaudry. Brux., Office de Publicité, in-8. Fr. 3.00.

Henaux (Ferd.) Charlemagne d'après les traditions liégeoises. 6^e éd. Liège, Desoer, in-8. Fr. 5.00.

Inscriptions funéraires et monumentales de la province de Hainaut. Publication du cercle archéologique de Mons. 1^{re} série. Tome I. Introduction. Mons, Manceaux, in-4.

Jans (P.-G.). Annuaire de l'instruction publique. Enseignement primaire et enseignement moyen, 1878. Liège, Vaillant-Carmann, in-12. Fr. 3.50.

Lamborelle (L.). Le bon vieux temps. 3^e éd. Brux., Vanderauwera, in-12. Fr. 3.00.

Lannoy (Ghillebert de). Œuvres recueillies et publiées par Ch. Potvin, avec des notes géographiques et une carte par J.-C. Houzeau. Louvain, Lefever, in-8.

Namur (P.). Cours d'institutes et d'histoire du droit romain. 3^e éd. Brux., Bruylant-Christophe, 2 vol. in-8. Fr. 14.00.

Vanden Broeck (Ern.). Esquisse géologique et paléontologique des dépôts pliocènes des environs d'Anvers. Brux., Mayolez, 1876-1878, in-8.

Vanderstraeten (Ch.). Cours méthodique et pratique de langue anglaise. Grammaire. Mons, Manceaux, in-12. Fr. 4.00.

Delphech (Henri). La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle. Paris, Picard, in-8.

Gallée (J.-H.) Altsächsische Laut- und Flexionslehre. Haarlem, Bohn, in-8.

Oudemans (A.-C.) Bydrage tot een middel-en oudnederlandsch woordenboek. Arnhem, Van Marle (*fin du 6^e vol.*)

Wallis (A.-S.-C.) In dagen van stryd. Amsterdam, Gebhard, 3 vol. in-8.

Journal des Savants. Août. De Quatrefages. Histoire des Tasmaniens. — Ch. Lévêque. L'imagination. — E. Egger. Les plaidoyers de Démosthène. — J. Bertrand. Lettres inédites de J. L. Lagrange. — M. Bréal. Un ancien texte de loi, en dialecte crétois. — Ch. Giraud. De l'orthographe suivie par M. Ribbeck.

Revue critique. 24 août. Mainwaring. Grammaire de la langue rong. — Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes

et de Rome. — L'abbé Duchesne. Étude sur le Liber pontificalis. — Müntz. Recherches sur l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi. — Clédat. Le Mystère provençal de Sainte Agnès. — Le P. Pierling. Rome et Démétrius. — Knod. Gottfried de Neifen et ses chants. — Büchner. Hamlet le Danois. — 31 août. Burnell. Le Samhitopanshadbrahmana du Sama Veda et le texte jaiminiya de l'Arshyabrahmana du Sama Veda. — Weber. Pancadandachattraprabandha, Conte du roi Vikramaditya. — O' Curry et Sullivan. Usages et coutumes de l'ancienne Irlande. — Hennig. Jugements d'Aristophane sur la poésie d'Eschyle. — Klee. Gudrum, traduction d'une vieille épopée allemande. — 7 septembre. Hoffmann. Essais sur les lois du Pentateuque. — Tollin. Le système doctrinal de Michel Servet. — De Salpius. Paul de Fuchs. — Fischer. Le Faust de Goethe. — Noack. Lexique de l'histoire de la philosophie. — 14 septembre. R. Meyer. Le Rigvidhâna. — Bourquin. La pêche et la chasse dans l'antiquité, poème des Haliéutiques, par Oppien de Cilicie, poème des Cynégétiques, par Oppien de Syrie, traduction. — Blackie. La langue et la littérature des Hautes-Terres d'Écosse. — Rosenkranz. Nouvelles études, vol. III, Etudes de littérature et d'histoire.

Académie des Sciences morales et politiques. Comptendu. Août-septembre. Rapport sur l'état normal, intellectuel et matériel des populations agricoles (région Nord Ouest, la Normandie) (H. Baudrillard). — Le drame d'Aranjuez, 1807 à 1808 (Rosseeuw Saint-Hilaire). — Des recours pour excès de pouvoirs devant le Conseil d'État (L. Aucoc). — Observations sur le rétablissement des tours (F. Passy, H. Passy, Levasseur, H. Martin et Nourrisson). — De l'histoire dans ses rapports avec les sciences sociales et politiques (H. Passy). — La renaissance des lettres et de la philosophie au XV^e siècle (Ch. Waddington). — Rapports verbaux et communications diverses. — Mémoire sur la nécessité du rétablissement des tours (D^r Marjolin). — La mesure monétaire et la distribution des richesses (Th. Mannequin).

Journal des Économistes. Septembre. L'enquête industrielle (E. Fournier de Flaix). — Observations au point de vue agricole sur le mouvement de la population en France de 1872 à 1876 (J. Valserses). — Le dîner annuel du Cobden-Club (J. Clément). — L'infanticide, l'abandon des enfants et l'assistance publique pour les enfants en Chine (Ly-Chao-Pee). — L'économie politique au Congrès pour l'avancement des sciences (J. Lefort). — Le Congrès international du commerce et de l'industrie (Ch.-M. Limousin). — Le Congrès international littéraire (E. Renaudin). — Charles Renouard. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes-rendus. Chronique économique.

Journal de la Société de statistique de Paris. Septembre. Les Conférences internationales de la Société de statistique de Paris. — Coup d'œil général sur la population de nos prisons. — Les progrès de la Télégraphie internationale en 1876. — L'Italie économique.

De Tijdspiegel. Septembre. Prof. A. Pierson. Over het gevoel als kenbron. — Noorman. De vrede van Berlijn. — Letterkunde. — Hofstede de Groot. Volksvermaken voor Nederland. — Henry Havard. Het land der Geuzen. — Em. Hiel. De waarheid in het leven. — Mevr. van Westrheene. Uit de vreemde.

De Gids. Septembre. P. N. Muller. Een handelsverslag. — H. Hollidee. De Pruuvers. — J. C. Naber. Kerk tegen Staat. — H. van Cappelle. Het hedendaagsche Rusland. — W. H. de Beaufort. Jacobus Beclamy. — Bibliographisch Album.

De Dietsche Warande. 4^e liv. P. F. X van Hoogstraten. Bilderdijk. — Th. J. I. Arnold. Broeder Cornelis Adriaensz van Dordrecht. — Onze oorlog met Atsjin. — Mengelingen.

Unsere Zeit. 15 septembre. Die deutschen Ausgrabungen in Olympia 1875 bis 1878. I. — Jüngere französische Roman-schriftsteller (F.-K. Peterssen). — Der orientalische Krieg in den Jahren 1876 bis 1878 (K. Junk). — Todtenschau. — Technologische Revue.

Mittheilungen de Petermann. Août. Die Hauptstämme der Russen. — Die Elton-Cotteril'sche Reise vom Nyassa-See bis Ugogo. Wilhelm Junker's Reise in südwestlichen Theile des Nil-Gebietes, Januar. — Oktober 1877. — C. Weyprecht's Tiefsee. — Temperatur-Beobachtungen im Ost-Spitzbergischen Meere, 1871-1874. — Beiträge zur Geographie Victoria's (C.-E. Jung). — Geographische Literatur.

Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft. 2^e année, 3^e liv. Der Verein für die Reform und Kodificirung des Völkerrechts (E.-E. Wendt). — Der progressive Strafvollzug nach den neuesten Erfahrungen in Ungarn und Kroatien (E. Tauffer). — Zur Tabaksbesteuerungsfrage (O. von Aufses). — Die Arbeiter und Produktionskrisen (L. Brontano). — Das Gesetz betreffend die

Abänderung der Gewerbeordnung (J. Gensel). — Der französische Arbeitercongress (Harrison).

The Academy. 14 septembre. Selections from the correspondence of the late Macvey Napier. — Lindsey's Rome in Canada. — Gindely's History of the Thirty Years' War. — Campion's On the frontier. — Stevens on the Bibles in the Caxton exhibition. — Schmidt's Greek folklore.... — L'Abbé David's Account of his third series of explorations in China.... — Armenian literature and education. — The russian society of lovers of ancient literature.... — College libraries at Oxford. — Babylonian creation legends. — Carveth Read on the theory of logic. — Skertchly's Physical system of the universe. — Gedde's Problem of the homeric poems. — Publications of the english dialect Society.... — Recent works on roman archæology. — The mural paintings at Assisi. — 21 septembre. Baedeker's Handbook to Egypt. — Miller's History and doctrines of Irvingism. — Malleson's History of the indian mutiny. — Brentano on the labour question. — Thomsen on the relations between ancient Russia and Scandinavia. — Wheatley's What is an Index? — Two early Zwignian pamphlets. — The historical collection of MSS. in the Paris Exhibition. — German Literature. — The sizes of books. — Weiss on the gospel of St. Matthew. — Lespy's Diction des pays de Béarn. — Current scientific literature. — Niels Ludvig Westergaard. — The oriental congress. — Science notes. — Murray's Handbook for Northamptonshire and Rutland. — Art books.... — 28 septembre. Sergeant's New Greece. — Cootie's Romans of Britain. — Johnson on the religions of China. — Lockwood's Natural history, sport and travel. — The new edition of Aird's poetical works. — Rogge's John Uytendogaert and his times. — Lea on St. Katharine's. — Willems on the Senate of the roman republic.... — Proctor's Treatise on the cycloid. — Publications of the English dialect Society. — The danish rhyme chronicle. — The oriental Congress. — Prof. de Lagarde's Essays and semitic researches. — Sir R. J. Griffith. — Science notes. — Gatty's Catalogue of the Mayer Collection. — Wilkie's Letters to Perry Nursey.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Vient de paraître :

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOME PREMIER

Grand in-8°, de 312 pages. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENNAUX

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8°. fr. 5 "

Exemplaire en papier fort 7 50

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N° 20 — 20 OCTOBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Romania, chants de la Roumanie, par Marie Nizet — Le gouvernement de M. Thiers, par Jules Simon. — Le baron Liedts, par Théodore Juste. — Rabelais : la Renaissance et la Réforme, par E. Gebhardt. — Bulletin. — Revues : Rassegna settimanale. — Anvers et la défense du pays, d'après le général Brialmont. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Romania, chants de la Roumanie, par Marie Nizet, Paris, Ghio. Bruxelles, typographie Weissenbruch. 1 vol. in-8°.

L'*Athenæum* s'est déjà occupé deux fois des productions qui ont signalé le début de la jeune muse belge : *Moscou et Bucharest* d'abord, puis *Pierre-le-Grand à Iassi* n'étaient que de ces ballons d'essai que l'aéronaute envoie pour éclairer la route avant de prononcer le : *lâchez tout*. Ayant reconnu que le vent n'était pas trop défavorable, que sa nacelle serait accompagnée dans son essor par la sympathie d'un public attentif, elle s'est décidée à se lancer dans l'espace, à la garde de Dieu. C'est un dévouement tentation que celle qui prend les jeunes gens, au sortir de leurs classes, de rassembler, pour en gratifier leur pays, ce qui s'appelle *Juvenilia*.

Hélas ! que j'en ai vu passer de jeunes muses !

Aussi n'étais-je pas sans appréhension lorsque j'appris que M^{lle} Marie Nizet préparait un volume. Le volume a paru, et mes craintes se sont dissipées à mesure que les pages s'ouvraient sous mon doigt. En effet, on ne trouve sur la couverture aucun de ces titres dont on a tant abusé : *Réveries d'un jeune cœur*, *Méditations d'une âme déjà éprouvée*, *Illusions perdues*, *Réalités et chimères*, tous motifs vagues sur lesquels les jeunes poètes aiment à écrire des variations. Le titre du volume *Romania* n'est point un mensonge ; ce qu'il contient, ce sont bien des chants Roumains. Comment se fait-il que, sans sortir de Bruxelles, une jeune fille, qui n'a pas dépassé sa majorité légale, ait pu se pénétrer de l'histoire, des mœurs, des traditions, des aspirations, des regrets et des haines d'un peuple aussi éloigné de nous. au point d'éveiller chez le lecteur l'impression saisissante de ces sentiments ? Il y a dans ce livre un accent de vérité et de passion qui frappe dès la première page. C'est là un étrange phénomène qu'explique, sans le rendre moins surprenant, une circonstance que je n'ai pas été seul à remarquer. Depuis plus de deux ans, les conservateurs de la Bibliothèque royale voyaient, chaque jour, une jeune fille, presque une enfant, venir s'asseoir devant une table de la salle de lecture et demander successivement tous les livres qui pouvaient traiter de l'histoire, de la littérature et des

mœurs des races diverses qui peuplent les principautés danubiennes. N'importe dans quelle langue ces livres sont écrits, elle les lisait avec l'attention d'un bénédictin, et, chaque jour aussi, elle emportait une ample moisson de notes. Durant les dernières guerres, elle en suivait les péripéties avec un recueillement passionné. On l'eût prise, n'était sa tournure juvénile, pour quelque vieux savant, à la poursuite d'un problème ardu, préparant quelque commentaire. C'était une âme poétique faisant provision d'idées et de sentiments à verser dans ses poèmes.

Ce livre fera certes sensation dans la Roumanie, où la classe élevée cultive la langue française : il en ferait bien plus encore s'il était traduit dans l'idiome que parlent les classes dites inférieures, qui, là comme ailleurs, sont les vraies et incorruptibles gardiennes de l'honneur national. Quelle ovation ce peuple ferait à la jeune étrangère qui a épousé toutes ses passions ! Je doute fort que son livre reçoive le même accueil dans les classes dirigeantes qu'elle n'a point ménagées. Les hauts personnages visés dans les pièces intitulées : *L'Iospodar*, le *Phanariote*, *Moldo-Valaques et Roumains*, ainsi que dans plusieurs autres, pourront trouver excessives certaines expressions rendant, avec trop d'apreté, les sentiments d'un peuple longtemps opprimé, qui ne semble avoir échappé à une tyrannie que pour être ressaisi par une autre. Placés entre le Turc et le Russe, qu'ils détestent à peu près également, les Roumains — je parle de ceux qui n'ont rien gagné aux changements, — ont vu s'accroître leur aversion pour le dernier, depuis que le traité de Berlin ne les a affranchis du joug de l'un que pour les mettre à la merci de l'autre. Je le répète, le livre de M^{lle} Nizet doit refléter les vrais sentiments des Roumains ; on n'invente pas d'aussi vivants tableaux si l'on n'a la nature pour modèle. L'intérêt du livre est tout entier dans la vérité des peintures qu'il nous présente.

Si l'on excepte la pièce : *A la Roumanie*, qui sert d'introduction au volume, l'auteur ne parle jamais d'elle-même ; le moi, si ardent à se montrer dans les poésies des débutants, s'efface pour laisser la parole aux sentiments d'une nation. Sous des formes qui varient suivant le caractère de l'objet qui l'occupe, l'auteur a produit comme l'épopée des événements des deux dernières années.

Dans les deux pièces qu'elle avait publiées isolément, elle n'avait employé que le vers alexandrin ; dans le volume qu'elle vient d'offrir au public, elle se sert de rythmes variés, qu'elle manie avec une égale dextérité, et cela contribue à en écarter la monotonie. Toutes ses pièces portent une date comprise entre le mois de mars 1877 et le mois d'août 1878. Chaque poème est inspiré par l'un ou l'autre des événements qui ont rempli cette période si mémorable pour les Roumains. La lyre du poète se monte au ton de ces événements : tantôt c'est l'exaltation patriotique de Tyrée ; tantôt c'est l'indignation

d'Archiloque, quelquefois c'est la satire, moins mordante, des mœurs efféminées de la jeunesse dorée modelant ses allures sur celles des boulevardiers de Paris. Et, chose étrange, cette jeune Belge vous peint la ville de Bucharest comme si elle y était née et l'avait constamment habitée. La pièce qui décrit la capitale de la Roumanie est une de celles qui donnent la meilleure idée de la flexibilité du talent de l'auteur ; elle est écrite dans le rythme de *Sara la baigneuse*.

Bien que jamais elle ne cherche à apitoyer le lecteur sur ses propres infortunes, comme l'ont fait tant de poètes incompris dans leurs épanchements juvéniles, la note de la sensibilité n'est point absente des vers de Marie Nizet. J'espère qu'elle ne possède pas le triste privilège de pouvoir dire, comme Didon :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a su trouver les accents les plus pénétrants pour rendre la peine des autres, et qu'elle y montre un cœur généreux et tendre autant qu'un esprit vigoureux. Jugez plutôt :

MANOLI ET MARITZA.

Encore une fois, hélas ! c'est la guerre ;
Les soldats roumains hier sont partis ;
Bon nombre d'entre eux ne reviendront guère.
La mêlée emporte et grands et petits.

Que d'espoirs perdus ! Que d'amours brisées !
Maritza demeure et Manol s'en va ..
Et le cliquetis des lames croisées
Fait fuir le bonheur que leur cœur rêva.

Manoli pourtant est plein de courage ;
Il a confiance en son arme, en Dieu...
Mais, pour conjurer un mauvais présage,
Il dit : au revoir ! et non pas : adieu !

— « Le jour est levé, dit celle qui reste.
« Sans doute à cette heure il est loin déjà ;
« Et son régiment poursuit d'un pas lesté
« La route qui mène à la Dobroudja.

« Les vastes forêts couvrent de leur ombre
« Son front tout songeur qui rêve de moi...
« Si le passé rit, l'avenir est sombre,
« Et je porte au cœur comme un vague effroi. »

Hélas ! Maritza, Manol à toi pense,
Mais il a passé le Danube bleu ;
Dans la Dobroudja la troupe s'avance,
Et le sol reluit sous le ciel en feu.

Dans la Dobroudja, désert sans limite,
La course est pénible au pauvre soldat ;
Le regret l'étreint, la force le quitte...
Aujourd'hui la soif, demain le combat.

— « Le soir est venu, dit la fiancée,
« Maintenant sans doute, il campe à Tobak,
« Et mon souvenir emplit sa pensée
« Tandis qu'il s'assied au feu du bivac.

« La brise du Nord jusques à lui porte
« Les parfums connus des fleurs de nos bois...
« Si le cœur faiblit, l'âme reste forte ;
« De crainte et d'espoir je tremble à la fois. »

Hélas ! Maritza, l'atmosphère est pleine
De l'odeur du sang qui coule à grands flots ;
Sous les escadrons s'ébranle la plaine,
Le bruit du canon répond aux sanglots.

A travers les rangs Manoli s'élança,
Chacun de ses coups donne le trépas.
Un cavalier turc de sa lourde lance
Va frapper Manol qui ne le voit pas...

« Enfin, c'est la nuit, dit la pauvre fille,
« Se bat-on là-bas ? Non, l'air est trop doux,
« Trop calme est mon cœur, et la lune brille
« Là-bas comme ici, pour eux et pour nous.

« Manol reviendra. Ma crainte sommeille.
« Et je laisse enfin l'effroi puéril.
« M'aime-t-il toujours ? Tandis que je veille,
« Il dort sous la tente : à quoi rêve-t-il ?

Hélas ! Maritza, qui sait à quoi rêvent
Ceux qui, maintenant, là, sont étendus ?
S'ils rêvaient hier, leurs songes s'achèvent
Là haut, et Manol ne reviendra plus.

Et si tu l'aimais, ô Maritza, pleure !
D'un profond sommeil pour jamais il dort ;
De son aile noire un corbeau l'effleure,
Et la lune brille... Et Manol est mort.

Août 1877.

N'est-ce pas là une perle ? Cette perle, je la tire d'un écrin où brillent bien d'autres joyaux. J'y trouve pourtant un vers à reprendre. Il ne rend pas la pensée de l'auteur avec cette correcte précision à laquelle elle nous a déjà accoutumés. Je voudrais qu'elle pût changer ce vers :

« Bon nombre d'entre eux ne reviendront guère. »

On comprend bien qu'elle a voulu dire : *il n'en reviendra guère de ceux qui sont partis* ; mais son vers ne dit pas tout à fait cela, car ils reviendront ou ils ne reviendront pas ; il n'y en aura point qui en reviendront plus ou moins. Ceci est une de ces petites chicanes qu'un critique n'est jamais fâché de faire à l'auteur qu'il tient sous sa griffe ; il se dédommage ainsi des éloges qu'il est forcé d'exprimer sur presque chaque morceau.

J'ai parlé tout à l'heure de la touche légère dont Marie Nizet sait user dans certain genre de satire ; je veux citer quelques strophes du *Portrait*. Le modèle choisi est un jeune Roumain élevé à Paris :

Le soleil d'Orient a mis
Des reflets d'or dans son œil sombre.
Il compte, à lui seul, tant d'amis
Qu'il n'en pourrait dire le nombre.

Il est plus changeant que le vent.
Il est riche, et veut qu'on le sache.
Il tourmente du doigt souvent
Une imperceptible moutache.

Il a le cœur pur de soucis,
La bouche rieuse et mutine,
De longs cils et d'épais sourcils,
Le pied petit, la taille fine,

Le sourire malicieux,
Le front bas d'un modèle antique,
Le geste souple et gracieux,
Et la main aristocratique.

Voilà pour le portrait physique. Voyons le côté moral.

Il lève les yeux au plafond
Avec des poses ennuyées.
Son chagrin n'est jamais profond.
Ses larmes sont vite essuyées.

Un sang vermeil bronze son teint ;
Son amour est un feu de paille
Qui fait grand bruit... et qui s'éteint.
Il s'irrite quand on le raille,

Il veut qu'on prenne au sérieux
Son récit le moins vraisemblable ;
Il est fantasque, impérieux,
Plein d'esprit... Mais insupportable !

On le voit plus à l'opéra
Qu'à son cours de philosophie.
Il protège Blanche, Laura...
De boyard il se qualifie.

De progrès et de liberté,
Sans y rien comprendre, il babille ;
Et laisse l'Université
Pour fréquenter le bal Mabille.

Le tapage est son élément,
Il est grand chercheur d'algarades,
Beau valseur, détestable amant,
Et la perle des camarades.

Cette charmante satire nous montre que si la jeune fille sait trouver dans son cœur des accents emportés pour flétrir la lâcheté et la trahison, son esprit délicat lui fournit des verges pour fustiger, d'une main plus légère, les travers et les ridicules.

En parlant des deux premières productions que Marie Nizet a livrées au public, l'*Athenæum* (3 février et 21 juillet) a cité quelques passages qui ont pu faire apprécier l'énergie de ses pensées et la vigueur de son style. Ces deux premières pièces ont naturellement leur place dans le volume, où on les retrouve avec plaisir. Du reste, l'énergie est le ton qui règne généralement dans ce livre. Je devrais transcrire la table des matières si je voulais désigner toutes les bonnes pièces qu'il renferme. Je me contenterai d'attirer encore l'attention sur un morceau intitulé : *Ianco, roi des montagnes*. Il est digne de faire pendant au *Paysan du Danube*, de l'inimitable fabuliste. Vous savez

L'homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle,

comme dit le bonhomme ; celui que le sénat romain créa Patrice pour le récompenser de la leçon qu'il en avait reçue. Quant à Ianco, qui réclamait la liberté de ses compatriotes en face de l'empereur Ferdinand, on lui offrit une croix.

Comme se réveillant soudain d'un rêve étrange,
Du geste il repoussa ce hochet de métal
Que l'homme, trop souvent, va chercher dans la fange,
Et triste il retourna dans son hameau natal.

En résumé, *Romania* tient largement les promesses de *Pierre-le-Grand à Iassy*. C'est toujours la même pureté de style, sans défaillance, le vers bien construit, sans raideur et sans trop de laisser-aller, sans chevilles surtout. L'auteur use, et n'abuse point, de certaines licences, qui, lorsqu'elles arrivent à propos, rompent heureusement la monotonie de l'alexandrin. Mais elle n'en fait point un usage arbitraire ; elle n'y a point recours afin d'épargner à son esprit un peu de travail qui donnerait la correction et l'harmonie à son rythme. Chaque fois qu'elle contrevient aux règles, trop sévères, imposées au vers français par Boileau, elle le fait à dessein et pour obtenir un effet qui ajoute une beauté de plus à sa pensée.

L'*Athenæum* a été le premier à signaler au public belge l'apparition d'un vrai poète dans la personne de Marie Nizet. D'autres n'ont pas tardé à le suivre et à joindre leurs éloges et leurs encouragements. J'ai ma part de responsabilité dans ce concert de félicitations qui, surtout maintenant, va accueillir la jeune débutante. Nous ne le savons que trop, en Belgique : l'éloge est un nectar enivrant, il porte à la tête, il engourdit le génie, et les lauriers sur lesquels on s'endort exhalent des miasmes aussi mortels pour le talent que le sont « pour la vie » ceux qui s'échappent d'un réchaud allumé. C'est la crainte de ces fâcheux effets qui arrête quelquefois l'éloge sous la plume du critique ; d'un autre côté, l'on craint de se rendre coupable d'un déni de louange, et ce serait aussi nuire au développement du talent que de s'obstiner à le méconnaître à sa naissance.

Heureusement, la manière dont Marie Nizet débute est bien faite pour tranquilliser sur son avenir. C'est à un travail persévérant qu'elle doit son succès ; elle n'a pas eu l'ambitieuse prétention de tirer tout de son propre fonds ; elle a amassé les matériaux avant de songer à la mise en œuvre ; elle a demandé à l'étude de féconder les dispositions qu'elle tient de la nature. Elle n'a plus qu'à suivre la même route, user des mêmes procédés, elle ne prendra point ses sujets au hasard, elle se rappellera, car elle n'est pas étrangère à la littérature ancienne, le précepte d'Horace :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Et maintenant que le public a été averti par plusieurs organes de la presse, c'est à lui de faire son devoir, qui est de ne pas laisser passer sans le lire un livre qui, dans tout autre pays, serait regardé comme un titre de gloire pour la nation.

*

Le gouvernement de M. Thiers. 8 février 1871 — 24 mai 1873. Par Jules Simon. Paris, Calmann Lévy. 2 vol. in-8.

M. Jules Simon a joué un rôle important dans les événements qui se sont succédé entre les deux dates inscrites en tête de son ouvrage. La part qu'il y a prise et plus encore l'étroite amitié qui le liait à M. Thiers lui permettaient de raconter l'histoire de ces deux années si fertiles en incidents dramatiques. Il lui a suffi d'exposer les faits tels qu'il les avait vus ou de consulter les nombreux documents dont il disposait pour produire une œuvre qui, sans être le dernier mot de l'histoire, présente un vif intérêt. L'esprit de parti trouvera à redire à ses appréciations, et l'auteur sera sans doute lui-même le premier à ne pas s'en étonner, car bien des pages sont évidemment écrites sous l'impression des préoccupations du moment. On pourra lui reprocher d'avoir parfois cédé à ces préoccupations plus qu'il ne convient, et d'avoir abandonné son rôle d'historien pour celui d'apologiste. Mais il faut reconnaître que c'est là un inconvénient auquel il lui était difficile d'échapper en parlant d'événements dont les suites se font encore sentir aujourd'hui. En tout cas, ce qu'on ne peut nier, alors même qu'on ne souscrirait pas à tous les jugements qu'il porte, c'est qu'il s'est évidemment efforcé de ne pas s'exposer au reproche de partialité dans l'exposé des faits, et qu'il est resté fidèle à ce programme.

L'histoire du gouvernement de M. Thiers date du 26 février 1871, jour où l'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux, élit le chef du pouvoir exécutif. Mais avant cette date, la convocation des électeurs avait soulevé entre la Délégation et le gouvernement de la défense un conflit au sujet duquel M. Jules Simon fournit de curieux renseignements. Aussitôt après la capitulation de Paris, le Conseil des ministres publia un décret qui convoquait les électeurs pour le 8 février. La réunion de l'Assemblée nationale devait avoir lieu à Bordeaux quatre jours après. M. Gambetta, qui jusque-là avait été seul en relation avec les départements non envahis et jouissait d'une grande influence, avait à diverses reprises exprimé la pensée qu'il fallait exclure de l'Assemblée les ministres de l'Empire et tous les anciens candidats officiels. Cette opinion avait été combattue et écartée dans les conseils du gouvernement, mais au moment de la convocation on se demandait si le

chef de la Délégation se chargerait d'exécuter le décret dont il désapprouvait le principe. M. Jules Simon fut envoyé à Bordeaux avec pleins pouvoirs pour assurer l'exécution de la clause qui reconnaissait l'éligibilité de tous les citoyens. A son arrivée, M. Gambetta avait, de son côté, lancé un décret qui prononçait l'exclusion des serviteurs de l'Empire. Pendant plusieurs jours, il eut à soutenir avec la Délégation une lutte ardente, qui faillit aboutir à une rupture désastreuse.

M. Thiers était à Bordeaux. M. Jules Simon alla lui exposer la situation, et il en reçut le conseil de recourir à la force; mais il redoutait ce moyen. La Délégation avait pris le parti, dès le premier jour, d'exprimer des doutes, « qu'elle n'éprouvait pas, » sur l'authenticité du décret du gouvernement de la défense. Elle finit par se décider à faire partir pour Paris M. Crémieux, chargé de vérifier si ce décret était bien réel. M. Crémieux se croisa avec MM. Garnier-Pagès, Emmanuel Arago et Pelletan, qui le ramenèrent avec eux à Bordeaux. Dès lors la majorité des membres du gouvernement présents à Bordeaux voulant à toute évidence la suppression de la clause d'inéligibilité, la résistance de M. Gambetta et de ses collègues n'était plus possible. La lutte se termina pacifiquement par la démission du chef de la Délégation.

Le 12 février, l'Assemblée tint sa première séance. Ni le gouvernement de Paris, ni la Délégation de Bordeaux n'avaient songé à définir ses pouvoirs ou à fixer un terme à son mandat. Issue du suffrage universel, elle possédait un pouvoir absolu et souverain, et, du moment où elle était réunie, il n'y avait plus d'autre autorité que la sienne. On pensait assez généralement que sa mission serait épuisée par le vote qu'elle émettrait sur la question de la paix et de la guerre, qu'il ne lui resterait plus ensuite qu'à faire une loi électorale. « Mais une assemblée prend toujours tous les pouvoirs qu'on lui laisse prendre et dure aussi longtemps qu'on les laisse durer. Il est certain cependant qu'on aurait bien étonné les députés si on leur avait dit qu'ils siègeraient quatre ans et qu'ils feraient une constitution. »

Un des derniers actes de l'Assemblée pendant son séjour à Bordeaux fut de désigner Versailles pour sa résidence provisoire et celle du gouvernement. M. Jules Simon paraît croire que la révolution du 18 mars aurait pu être conjurée si la majorité avait consenti à rentrer à Paris, son refus ne pouvant s'expliquer que par le parti pris de renverser la République. M. Thiers, lui, aurait accepté Paris, mais il désespérait du vote de l'Assemblée, et tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'on ne choisît Fontainebleau.

Trois chapitres, qui comprennent plus de 300 pages, sont consacrés à l'histoire de l'insurrection de la Commune. Cette insurrection pouvait-elle être prévenue par le désarmement de la garde nationale? Pareille mesure était-elle possible? M. Jules Favre « a demandé pardon à Dieu et aux hommes d'avoir travaillé pour l'empêcher. » M. Jules Simon trouve qu'il n'a pas besoin de pardon, parce que le désarmement était irréalisable à la date où on était arrivé, et ensuite parce que la conservation des armes de la garde nationale eût été sans danger si les gardes nationaux qui avaient sauvé le gouvernement le 31 octobre étaient restés à leur poste. C'est en effet à cette désertion qu'il attribue en grande partie la révolution du 18 mars.

Les deux ou trois hommes qui représentaient seuls le gouvernement de Paris ne savaient pas eux-mêmes à quel point la garde nationale leur ferait défaut. Ils crurent jusqu'au dernier moment qu'elle se réveillerait quand elle comprendrait l'énormité du péril. C'était là la plus grande plaie. Cette désertion irréfléchie et peu patriotique au moment du plus grand danger donna la victoire au Comité central et bientôt à la Commune.

Ce sanglant épisode, qui venait retarder l'œuvre de l'évacuation du territoire à laquelle M. Thiers travaillait avec une patriotique ardeur, faillit même plus d'une fois amener les Allemands à reprendre les hostilités.

Les Allemands affectèrent de croire que l'issue de la lutte était douteuse; ils proposèrent d'intervenir pour la terminer. Ils savaient que M. Thiers refuserait avec indignation leur secours; mais sans manquer à la courtoisie et en conservant même vis-à-vis de lui toutes les formes du respect, ils lui firent entendre que si la guerre civile se prolongeait, ils seraient obligés, dans leur intérêt, de rompre la trêve... Le monde avait alors l'étrange spectacle de trois armées, renfermées dans un étroit périmètre, dont deux, l'armée française et l'armée de la Commune, s'entre-égorgeaient, pendant que la troisième, l'armée prussienne, restait impassible l'arme au pied. Une erreur de tir, la faute d'une patrouille, pouvait amener une conflagration générale.

Les deux chapitres intitulés : Les travaux législatifs. — La libération du territoire rappellent des faits qui sont encore présents à la mémoire, mais on ne cesse d'admirer en les lisant cette prodigieuse activité d'un homme d'Etat placé en face de la situation la plus grave que l'on puisse imaginer, ayant à réorganiser un pays accablé par les deux plus terribles fléaux, la guerre étrangère et la guerre civile, obligé, outre cela, de lutter à tout instant contre une Assemblée défilante, et portant légèrement le poids d'un fardeau qu'on aurait cru surhumain. Une des plus intéressantes pages du livre de M. Jules Simon est celle dans laquelle il peint cette activité sans exemple, ce caractère énergique qu'aucune situation ne pouvait ébranler.

Il est très-vrai que M. Thiers se mêlait de tout. C'était un spectacle curieux que de voir comment il s'occupait des plus petits détails sans s'y égarer, et en conservant toujours son esprit libre pour les grandes affaires et les vues d'ensemble. On a publié des détails très-circumstanciés sur deux prétendus conseils : l'un composé des chefs de service des ministères, qui se trouvaient chez lui aux premières heures de la matinée; l'autre, le Conseil des ministres, qui avait lieu tous les jours à onze heures du matin, sans autre exception que le dimanche. Il y a, dans tout cela, du vrai et du faux, plus de faux que de vrai. Le seul conseil était le Conseil des ministres; mais sans qu'il y eût aucun autre conseil le matin, ni aucune convocation régulière et collective, le président employait bien sa matinée. Il recevait des directeurs des finances, des généraux, des intendants, quelques hommes en qui il avait une confiance particulière, comme le général Valazé, l'amiral Krantz; il aimait à savoir les affaires des ministres un peu avant les ministres, ce qui n'était pas toujours du goût de ceux-ci. Il voyait aussi des gens de police, au grand désespoir de ses amis, qui trouvaient cela au-dessous de lui. Il en riait. « C'est avec ces coquins-là qu'on tire les honnêtes gens d'affaire. » Toutes les dépêches passaient sous ses yeux. Il voulait savoir, minute par minute, l'état de la France, celui de l'Europe, toutes nos relations avec le chancelier de l'Empire, et avec le moindre général des corps d'occupation. Tant que M. Jules Favre fut ministre des affaires étrangères, il le logea chez lui, pour avoir plus vite les nouvelles sous la main. Il fit ensuite organiser un corps de logis pour M. de Rémusat dans l'enceinte de la préfecture. Il avait tous les jours des conférences avec le ministre de l'intérieur, le ministre des finances. Il faisait venir le gouverneur de la Banque, les grands financiers. Il s'occupait minutieusement de tous les détails de l'administration de la guerre,

armement, équipement, logement, nourriture. L'armée de Paris ne faisait pas un mouvement sans ses ordres. On le voyait tous les jours aux avant-postes. Il s'inquiétait des tarifs de douanes, c'était une de ses plus grandes passions. Deux ministères seulement restaient en dehors de son ingérence et de sa surveillance : la justice, parce qu'il ne fait pas bon se mêler des affaires de M. Dufaure, l'instruction publique et les cultes, parce qu'il se reposait, pour ces deux points, sur la prudence et la compétence du ministre. Il n'était pas toujours d'accord avec M. Dufaure et M. Jules Simon. Plus d'une fois, il demanda à M. Dufaure des modifications dans le personnel, sans les obtenir. Il ne se souciait pas non plus de l'instruction obligatoire ni des aggravations de dépense en faveur du corps enseignant. Mais tout se bornait à une objection qui venait de loin en loin; il cédait toujours avec amitié, avec bonhomie. Qui avait, plus que lui, le droit d'intervenir dans tout ce qui avait trait aux sciences et aux lettres? Mais il voulait bien dire qu'il était à cet égard en pleine sécurité. Il remettait tranquillement au ministre toutes les lettres qu'il recevait contre lui, et cela faisait un raisonnable paquet tous les jours. Son âme était absorbée par sa triple lutte avec la commune, la chancellerie allemande et l'Assemblée. Il y avait de quoi remplir trois existences.

Il suffisait à tout, grâce à la force de sa volonté, et à l'extrême lucidité de son esprit. Il semblait être toujours tout entier à l'affaire présente, et à la personne présente. Bien des gens qui ne font pas la vingtième partie de sa besogne, prennent des airs affairés qu'on ne lui voyait jamais. Il n'était pas seulement maître de son esprit, mais de son humeur. Non qu'il parvint à se contenir quand on l'irritait, ou qu'il se donnât beaucoup de peine pour cela. Si on le blessait, ou même si on l'ennuyait, il le laissait voir sans trop se gêner. Mais il n'était pas de tempérament mélancolique. Il avait des accès de gaieté pendant les plus grandes crises. Il saisissait au passage un mot heureux, ou plaisant. Même une plaisanterie un peu grivoise ne l'effrayait pas. Une surface toujours mobile, avec un fond sérieux et persistant. Il n'aurait pas pu suffire à ce travail écrasant, sans cette gaieté native, qui revenait sans effort, et qui le remettait en paix et en verve.

Le baron Liedts, membre du Congrès national, ministre d'Etat, etc., par Théodore Juste. Bruxelles, Muquardt, in-8°.

Le nouveau volume dont M. Juste vient d'enrichir la Galerie des fondateurs de la monarchie belge renferme un bon nombre de renseignements nouveaux et de documents inédits, qui, tout en faisant mieux connaître le rôle joué par le baron Liedts comme homme politique et administrateur, permettent également d'apprécier les services qu'il a rendus. Elu député au Congrès par le district d'Audenarde, Liedts ne jona pas un rôle prépondérant dans cette assemblée célèbre, mais il s'y fit remarquer par la sincérité et l'ardeur de ses convictions. Progressiste comme l'était H. de Brouckere, il présenta avec Forgeur, Barbanson et Fleussu un projet de constitution qui différerait du projet définitif, notamment en ce qu'il repoussait l'institution de deux chambres. A la Chambre des représentants, où il fut envoyé également par les électeurs d'Audenarde jusqu'en 1848, s'il ne se plaça point au premier rang par sa participation aux débats parlementaires et aux luttes des partis, il montra une vive et ferme intelligence, qui se révèle pleinement dans les différentes missions qu'il eut à remplir. Comme le dit M. Juste, ses goûts, ses connaissances spéciales, son tempérament même faisaient plutôt de lui un administrateur, et il est vrai de dire que dans l'administration il n'avait guère de rival.

On lira avec intérêt les détails que M. Juste donne au sujet des diverses missions dont Liedts fut chargé : en 1848 pour sonder les hommes d'Etat hollandais à l'effet d'obtenir

certaines avantages en faveur de l'industrie gantoise; en 1851, pour le renouvellement des stipulations commerciales existant entre les deux pays; en 1852 et en 1861 pour le renouvellement du traité de commerce avec la France. Les documents inédits que l'auteur cite montrent bien que le gouvernement et le roi appréciaient l'intelligence et le dévouement dont il ne cessait de faire preuve, et qu'ils savaient reconnaître l'importance des services qu'il avait rendus et qu'il pouvait encore rendre. C'est à la même époque que le duc de Brabant, en lui adressant un exemplaire du discours qu'il avait prononcé au Sénat sur la question du commerce extérieur, réclamait son concours, dans une lettre que M. Juste reproduit :

Le Conseil supérieur de commerce et d'industrie, disait le prince, sera appelé à se prononcer sur nos vues. J'espère qu'il en conseillera l'adoption au gouvernement, et je n'ai pas besoin de dire que je compte sur votre patriotique concours... Je désire 1° la création de maisons belges à l'étranger; 2° l'érection d'un plus grand nombre de consulats belges rétribués; 3° l'établissement de comptoirs belges d'après le système américain pratiqué dans l'île de Formose; 4° enfin toute la facilité possible pour le port et le commerce d'Anvers.

Les services rendus par Liedts sont bien, comme le dit M. Juste, de ceux dont le souvenir ne doit pas être perdu, et l'auteur a réussi à marquer la place que cet homme d'Etat mérite d'occuper parmi les fondateurs de la monarchie belge.

Rabelais : la Renaissance et la Réforme,
par E. Gebhart. Paris, Hachette 1877.

Voici un petit livre, bien écrit et bien composé, que personne ne lira sans plaisir ni sans profit. L'auteur a condensé en trois cents pages tout ce qu'il est besoin de savoir pour connaître, pour comprendre, pour aimer Rabelais. Après avoir retracé rapidement sa vie et sa légende, M. Gebhart l'étudie dans ses rapports avec la Renaissance et avec la Réforme. « A première vue, c'est bien un homme de la Renaissance. Il s'y rattache par ses amitiés, ses voyages, son humeur railleuse, par la diversité de ses connaissances, le tempérament de son esprit. Il est humaniste, médecin, jurisconsulte, grammairien, antiquaire, naturaliste, théologien; nul doute qu'il n'ait étudié toutes les langues que parle Panurgo; plusieurs années avant Vésale, il institue des expériences publiques d'anatomie; il professe une opinion sur les institutions, les arts et les métiers de son temps; il connaît la procédure, raisonne sur la gymnastique, décrit en termes exacts la manœuvre d'un navire ».

C'est surtout parce qu'il est un savant en tous sens que Rabelais se rattache au groupe des philosophes, des artistes, des poètes, des scolastes qui ont secondé ce magnifique mouvement du xvi^e siècle, tandis que sous d'autres rapports il n'y appartient pas. Il a manqué du don éminent des Italiens, le goût toujours présent de la beauté. — Quand il vit l'Italie, l'originalité de son esprit était fixée; il n'a pas eu comme Roméo le bonheur de connaître à temps la beauté véritable. Son éducation n'a pu lui donner le sens poétique. Né dans une petite ville de Touraine, il eut pour père un aubergiste; et c'est dans la maison paternelle qu'il prit le goût de la grosse mangeaille, des histoires, de « haulte graisse » et des propos de cabaret.

Plus tard, élevé par des moines qui érigaient l'ignorance en vertu, il n'a pas

rencontré cette culture élégante, cet enthousiasme de la pensée si fréquents chez les religieux du moyen âge.

En jetant le froc aux orties, Rabelais s'était complètement affranchi de l'esprit monacal, qui d'ailleurs avait eu sur lui peu de prise.

Un préjugé d'éducation première lui restait encore : le mépris de la femme, qui fut l'idole de la Renaissance, mais que le moyen âge français a plus rudoyée qu'il n'a flattée : « Certes Platon ne sait en quel rang il les doit colloquer, ou des animans (êtres) raisonnables ou des bêtes brutes », nous dit-il, et l'on pourrait citer bien d'autres phrases dignes d'un solitaire du xii^e siècle; mais à quoi bon insister sur cette « survivance » d'un âge antérieur dans un esprit qui sur d'autres points a prodigieusement devancé son temps? Rabelais est en effet par la culture libérale de son esprit, par la guerre qu'il fit à la scholastique, par ses idées toutes modernes sur l'éducation, par sa tolérance en matière de foi, un de ces hommes trop rares, qui, en faisant mentir la théorie des milieux, savent rompre avec le passé et préparer l'avenir.

M. Gebhart, qui a une sympathie très-vive pour son auteur, remarque que si l'on doit reprocher à Rabelais l'excessive crudité de ses peintures, « charme de la canaille », on peut cependant lui rendre justice à cet égard. « Certes sa vie ne fut pas d'un anachorète, mais ni dans sa vie, ni dans son livre, on ne rencontre une seule trace des singularités morales qui égayaient Boccace au xiv^e siècle et que l'Arioste et Henri Estienne reprochèrent sévèrement au xvi^e ». Que Rabelais ait été d'une corruption moins raffinée que ses contemporains, que les Italiens surtout, on le croit sans peine; mais les grossièretés qu'il sème à pleines mains dans son livre n'en sont pas moins déplorables; car elles voileront toujours à beaucoup d'esprits délicats ce qu'il y a de bon, d'excellent sous un tel revêtement.

Il y avait dans la société religieuse deux groupes qui réclamaient des réformes : le parti des mécontents et celui des révoltés. Le premier avait été représenté par des hommes tels que Dante, Pétrarque, Michel-Ange, Savonarole, Gerson, qui tous demandaient la réformation du clergé et le retour à l'antique discipline. C'est dans le même sens qu'eux que Rabelais combattit, bien qu'au commencement on le pût croire gagné à la cause des révoltés, à la Réforme. Il connaissait d'original les abus trop fréquents de la vie monacale; trois fois il avait visité Rome, et pareille visite, à cette époque, n'était pas faite pour inspirer le respect de la papauté. Mais la Réforme, dès qu'elle eut organisé ses croyances, présentait à l'esprit indépendant de Rabelais deux motifs de répugnance : la négation de la liberté humaine et le fanatisme; il finit même par haïr avec passion les Calvinistes, restant toujours attaché aux Gallicans et souhaitant avec eux que le régime politique de l'Eglise fût tempéré, et que le pouvoir des papes en matière temporelle fut limité.

C'est une opinion reçue qu'à l'instant de la mort l'homme dépouille tout ce qu'il a de factice et révèle en ses dernières paroles « sa pensée de derrière la tête ». Il serait donc très-important, pour bien connaître Rabelais, de savoir quels furent ses *novissima verba*.

Cet homme étrange, qui écrivit si librement sur les choses religieuses et côtoya un

instant la Réforme sans y tomber, qui fut un jour sceptique (au sens étymologique du mot), car des doctrines différentes se partagèrent son âme et sollicitèrent l'examen de sa raison, dans quels sentiments mourut-il? Suivant les uns, il aurait reçu dévotement l'extrême onction, disant avec son inaltérable gaieté « qu'on lui avait graissé ses bottes pour le grand voyage »; suivant d'autres, il aurait articulé ces mots : « Je vais quérir un grand peut-être ». M. Gebhart ne se prononce ni dans un sens ni dans l'autre; il connaît trop bien son homme, mais il remarque à ce propos : « Les écrivains d'un esprit essentiellement modéré, plus avides de science et d'observation que de poésie, doués de plus de bon sens que d'enthousiasme, ont souvent dans les choses religieuses une apparence indécise et fuyante; l'expérience de la vie les désenchante de la foi comme de l'action, ils se résignent à ne point se placer parmi les héros et les saints, et demeurent passiblement au milieu des hommes de bonne volonté ».

Le livre que nous annonçons n'est pas que l'étude des rapports de Rabelais avec la Renaissance et la Réforme. Deux autres parties, consacrées à l'écrivain et à l'œuvre, seront une excellente préparation pour qui voudra extraire sans difficulté « la substantifique moëlle » du Gargantua et du Pantagruel. Somme toute, il ressort du travail de M. Gebhart un Rabelais plus sympathique qu'on ne l'avait peint jusqu'ici. Nous l'avons vu, ses défauts sont ceux de ses entours et de son temps; ses qualités, pour la plupart, lui sont personnelles. Sans prétendre les énumérer toutes, nous trouvons en premier lieu : une infatigable curiosité d'esprit, une libre façon de parler, de penser et d'écrire sur les choses religieuses (en un temps où c'était de l'héroïsme), une belle gaieté gauloise, signe d'une sérénité d'âme peu commune; ajoutez-y une foi ardente en la perfectibilité humaine et un grand souci du progrès de toutes choses. De telles qualités, servies par un style d'une richesse inouïe, sont de nature à lui faire pardonner beaucoup.

Nous voilà bien loin des sévérités de Labruyère. La critique de nos jours est devenue plus large, plus sympathique; elle a cassé bon nombre de jugements qui ont fait loi jadis. Bien des écrivains de tous les temps ont été remis à la place qu'ils méritent, mais il n'en est pas, je pense, qui aient plus à se louer que Rabelais de la critique contemporaine.

FRANZ T.

BULLETIN.

Jean Du Belt. *Le crime de Tolumont*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1878, in-12.

M. Du Belt a puisé les faits qu'il raconte dans des documents authentiques et a scrupuleusement observé la vérité historique. Il a pu néanmoins donner carrière à son imagination dans la mise en œuvre de ses matériaux. Il s'est attaché à reconstruire par induction les scènes touchantes, répugnantes ou terribles dont les procès-verbaux judiciaires n'offrent plus qu'un souvenir sec et décoloré.

La scène se passe au pays de Liège, dans le cours du xviii^e siècle. La fermière de Tolumont, Marie-Jeanne la *Grandiveuse*, dont le caractère est soigneusement étudié, présente le triste phénomène d'une nature absolument dépravée, d'un tempérament déréglé, d'une imagination désordonnée. Excitée par sa mère et par un de ses garçons de charrue, Jean Pondut, — deux monstres, — elle assassine son mari, l'honnête et bon Godefroid Hanskenne. Les trois complices s'y prennent de

façon à faire tomber les soupçons sur la nièce de Godefroid, Virginie Daine, et sur Pierre Ghérin, son fiancé. Virginie et Pierre sont mis à la question. Heureusement la vérité se fait jour, et les coupables expient leurs odieux forfaits. Mais Virginie ne devait pas survivre aux horreurs de la torture : mariée *in extremis* à Pierre Ghérin, elle expire quelques heures après.

Cet émouvant récit ne le cède en rien, pour l'intérêt et le pathétique, aux romans judiciaires les plus en vogue. Il faut citer surtout la scène vraiment touchante de l'entrevue de Pierre et de Virginie après leur acquittement. L'ouvrage de M. Du Belt offre le triple attrait d'une narration bien conduite, d'une profonde analyse des caractères et d'une peinture animée de nos vieilles mœurs nationales.

Après l'éloge, la critique. Il nous semble que l'auteur intervient un peu trop souvent dans le roman, exhibant tantôt une liasse de papiers, tantôt une livraison de la *Revue des Deux Mondes*, etc. Nous n'aimons pas à le voir endosser si ostensiblement sa robe de jurisconsulte : certains détails de procédure auraient pu être abrégés ou du moins plus harmonieusement fondus dans le récit. Nous regrettons également que M. Du Belt, qui abonde en idées heureuses, en fines remarques psychologiques, n'ait pas su toujours les faire valoir par l'art de la forme. Malgré ce défaut, qui rend parfois la lecture du roman un peu pénible, le *Crime de Tolumont* n'en est pas moins, nous le répétons, une œuvre de mérite et des plus intéressantes.

P. T.

Jean Chalon. *Mon carnet. Constantine. Biskra. Tunis.* (Publié par la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut). Mons Dequesne-Masquillier, 1878. In-8°.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. Que M. Chalon eût bien fait de méditer cette maxime ! Mais il la trouvait sans doute surannée, et il a voulu être, bon gré, mal gré, étincelant d'esprit. Aussi son livre ressemble-t-il à un feu d'artifice manqué ; contre une saillie naturelle, contre un mot vraiment piquant, il y a en moyenne une demi-douzaine de froides plaisanteries.

Non content d'aspirer à l'humour, M. Chalon affecte d'étaler de l'érudition. Cette seconde prétention ne lui réussit pas mieux que l'autre. Qu'on en juge par les échantillons suivants : « Une cohorte de disciples, jeunes *éphèbes* qui n'ont pas encore dépouillé la *préteacte*. — Rome a vu aussi Aristophane écrire les *Nuées*. — Rome fut aussi la capitale du monde, *quelques siècles avant le commencement de notre ère*. — Au même groupe de dérivés (que *gola*, *gueule*, etc.) doit se rattacher le mot latin *ligula*, par contraction *lingua*. — Le Tibre jaune — *flavus Tiber* (sic). »

Le style de M. Chalon n'est pas moins original que son érudition. Nodier, dans un de ses *Contes*, parle de la *fleur qui chante*. M. Chalon, lui, a vu à Tunis des figures qui « chantent les gammes du violet, du jaune et du noir. » Il y a vu encore « un cadran lunatique. » Il aime aussi les mots recherchés, les expressions techniques, qui obligent le lecteur à avoir sous la main les quatre in 4° de Littré. M. Chalon aurait bien dû se persuader que le style familier n'est pas nécessairement trivial ; son ouvrage n'eût rien perdu à la suppression de certaines expressions de la langue verte, telles que : « l'hôtelier qui se fend d'une hure aux pistaches, — *craques perfides*, — un ignoble *mastroquet*. »

Voilà bien des critiques. Mais si le livre a de graves défauts, nous nous plaisons à reconnaître qu'il a aussi des qualités. L'auteur montre de la verve et du trait ; souvent ses descriptions ont de la vivacité et de la fraîcheur ; plusieurs de ses pages sont agréablement écrites. Quel dommage de voir ce talent gâté par l'étourderie, l'affectation et le mauvais goût ! Que M. Chalon travaille sérieusement, qu'il se montre sévère envers lui-même, et il se fera, nous n'en doutons pas, une place honorable parmi nos écrivains.

P. T.

REVUES.

RASSEGNA SETTIMANALE. — La théorie de l'évolution appliquée au sens des couleurs a donné lieu, dans ces derniers temps, à d'intéressantes études dont nous avons eu occasion de parler (voy. *Athenæum*, n° 1). Il s'agit de savoir si l'œil humain a toujours, même dans les temps historiques les plus éloignés, distingué les couleurs comme il les distingue de nos jours, ou si la rétine a subi un développement tel qu'après une sensation assez faible et imparfaite, elle s'est successivement perfectionnée, de façon à percevoir aujourd'hui les couleurs d'une manière normale, après une éducation qui a duré des siècles. Selon le docteur Magnus, qui a essayé de faire une histoire complète de ce développement, il y a eu une époque où l'homme ne pouvait distinguer que l'obscur et le clair, qu'il appelait noir et rouge, cette dernière appellation s'appliquant également au blanc. Puis vint une deuxième période, dans laquelle l'œil humain parvint à distinguer le jaune. Le vert et le bleu n'auraient été nettement perçus qu'à un moment historique relativement récent. Un savant physiologiste, M. Franz Boll, examine à son tour la question scientifiquement dans la *Rassegna* (vol. II, n° 9), et il arrive à des conclusions toutes différentes de celles du docteur Magnus. D'après lui, la question ne doit pas sortir du domaine de la linguistique, et elle doit être absolument bannie de celui de la physiologie.

Depuis dix ans, dit-il, la physiologie des sens et spécialement celle de la vision, a fait d'importants progrès, qui ne permettent plus un doute sur le point qui nous occupe. On connaît avec certitude les éléments anatomiques qui servent à transformer dans l'œil humain les impressions lumineuses en sensations ; on a découvert, au moins en partie, les altérations matérielles que la lumière produit dans ces éléments, et on a pu constater qu'à l'action des diverses couleurs correspondent toujours les mêmes altérations des éléments sensitifs. Quant à la véritable nature des rapports existant entre ces altérations matérielles des éléments sensitifs de la rétine et les sensations correspondantes produites dans notre âme, on n'en sait et on n'en saura peut-être jamais rien ; mais une chose paraît certaine, c'est que ce rapport entre les deux marches parallèles de l'altération matérielle et de la sensation spirituelle est absolu. En d'autres termes, il ne peut se produire et il n'existe jamais dans l'âme une sensation déterminée, par exemple celle de la couleur rouge, sans qu'il y ait eu tout d'abord l'altération correspondante dans la rétine, et réciproquement il n'a pu y avoir dans la rétine une altération déterminée, par exemple celle qui correspond à la couleur rouge, sans que la sensation correspondante du rouge ne soit produite dans notre âme. Ce rapport intime et absolu entre les altérations matérielles de la rétine et les sensations des couleurs étant établi, on doit forcément admettre qu'avec les diverses altérations matérielles de l'œil humain, les sensations correspondantes des couleurs ont également toujours existé. L'anatomie et la physiologie comparées démontrent que l'œil humain, depuis sa première existence, a toujours contenu les mêmes éléments propres à réagir contre la lumière et contre les diverses couleurs. D'où M. Boll conclut que la thèse de l'évolution physiologique du sens des couleurs est absolument insoutenable. Quand on sait que la rétine des vertébrés réagissait de la même manière que celle de l'homme même antérieurement aux temps historiques, comment soutenir qu'une grande partie de ces impressions n'auraient été perçues les unes qu'après la guerre de Troie, les autres qu'après la fondation de la République romaine ? Le rapport entre l'altération matérielle et la sensation correspondante est absolu ; il est donc impossible d'admettre que la dernière soit supprimée, alors que l'autre se produit la première.

Quant aux faits historiques exposés par M. Gladstone et ses successeurs, ajoute M. Boll, je les

trouve très-intéressants pour la linguistique et l'histoire de la pensée, mais non pour la physiologie de l'œil humain, avec laquelle je suis convaincu qu'ils n'ont rien à faire. Je les considère dans leur ensemble comme une des preuves les plus caractéristiques d'un fait général et inhérent au développement de l'espèce humaine, à savoir que dans le cours du temps la langue et la parole restent toujours en arrière de l'intelligence et de la pensée. Par conséquent, il peut exister et persister pendant des siècles des conceptions très-certaines et des connaissances bien établies, sans qu'elles soient exprimées au moyen de mots déterminés. Il est étonnant que les partisans de la théorie évolutionniste n'aient jamais pensé à cela ; autrement ils se seraient peut-être rappelés qu'au temps de la guerre de Troie les arts textiles et la teinture, qui tiennent grand compte des couleurs, étaient déjà très-développés, et M. Magnus se serait peut-être gardé d'attribuer les *cœrulei equi* d'Ovide et le *cœruleus panis* de Juvénal à la sensation imparfaite des couleurs propre à l'époque de ces deux poètes. Car de cette époque nous possédions la mosaïque des Colombes du Capitole et les fleurs du Cabinet des masques du Vatican, œuvres d'art qu'aucun artiste moderne n'aurait pu reproduire avec plus de vérité et avec un sens plus exquis des couleurs.

Dans le n° 13 de la même revue, un article de M. D. Comparetti fournit d'intéressants détails sur la Bibliothèque découverte à Herculaneum il y a 127 ans. Des 1756 rouleaux ou fragments de rouleaux de papyrus qui furent recueillis, une minime partie a jusqu'ici vu le jour. Les raisons de cette lenteur sont notamment : l'état dans lequel ont été trouvés ces papyrus, le travail extrêmement laborieux auquel on doit se livrer pour les ouvrir, les lire, en remplir les lacunes, et le fruit relativement petit qu'on en recueille. Ils ont tous été trouvés dans un état de carbonisation plus ou moins avancée ; dans cet état, ils avaient subi pendant seize siècles l'action d'une pression considérable et inégale et celle de l'humidité, sans compter l'action que le temps exerce dans ces conditions sur des matières organiques. Il fallait d'abord reconnaître dans ces charbons informes des volumes de papyrus, puis trouver les moyens de les ouvrir sans les détruire, en en conservant autant que possible l'écriture, et puis les lire, les interpréter et les publier. Les premiers essais tentés pour déplier les papyrus roulés en volumes et carbonisés échouèrent. Piaggi finit par trouver un moyen auquel on n'en a point opposé de meilleur, tout imparfait qu'il soit : il consiste à n'employer d'autre force pour dérouler les papyrus que celle de leur propre pesanteur. C'est grâce à cette méthode que, quarante ans après la découverte, on put songer à entreprendre la publication. En 1793, le premier tome de la première série des *Volumina Herculansia* vit le jour. Cette première série se compose de onze volumes, dont le dernier a été publié en 1855, et dans lesquels se trouvent reproduits en fac-simile 19 papyrus avec interprétation, suppléments et une profusion de notes. Ce travail, qui n'avait pas demandé moins de 62 ans, avait évidemment été entrepris sur une trop vaste échelle. Au commencement de ce siècle, le prince de Galles ayant obtenu du Gouvernement napolitain l'autorisation de faire dérouler et reproduire en fac-simile les papyrus pour son compte, parvint à faire copier, jusqu'au moment de l'invasion française, 96 volumes, dont les reproductions sont à l'Université d'Oxford. Les mêmes papyrus déroulés sont restés en Italie, où on en a fait d'autres fac-simile. L'Université d'Oxford a publié de 1824 à 1825, sans transcription, interprétation ni commentaires, sept de ces papyrus qui lui ont paru les plus intéressants. En 1861, la Direction du Musée national de Naples a repris la publication interrompue depuis 1855, mais en se bornant à faire reproduire les textes en fac-simile, comme avaient fait les Anglais. Depuis cette année, dix nouveaux volumes ont vu le jour, et le onzième et dernier sera prochainement terminé. Cette seconde série (*Hercula-*

nensium voluminum collectio altera) comprendra environ 2,200 planches de fac-simile représentant les restes de 160 papyrus.

Quant au contenu, il faut bien avouer qu'il est loin de répondre aux espérances qu'avait fait naître l'annonce de la découverte. On se croyait en possession de manuscrits latins qui, remontant à une époque antérieure à la décadence, paraissaient devoir être tous intéressants: ce ne sont en très-grande partie que des manuscrits grecs. Les quelques manuscrits latins qu'on a trouvés (ils sont jusqu'ici au nombre de 18) sont illisibles, à l'exception d'un seul. Pour compléter la déception, les papyrus les mieux conservés et les plus lisibles ne renferment en grande partie que les œuvres d'un obscur philosophe de l'école d'Epicure. L'ouvrage capital de ce dernier n'a été retrouvé qu'en petits fragments. Le seul fragment latin qu'on a pu déchiffrer appartient à un poème historique où il est question de la bataille d'Actium. La philosophie stoïcienne est représentée dans cette bibliothèque par l'ouvrage de Crisippe sur la Providence, et on n'a pu en lire que le titre.

Outre le grand ouvrage d'Epicure sur la Nature et celui de Crisippe, la bibliothèque contenait des écrits philosophiques de Polistrate, de Colote, de Démétrius, épicuriens, et d'un certain Carniscus, tout à fait inconnu. Mais l'auteur à qui appartient la plus grande partie de ces manuscrits est Philodème de Gadara, épicurien de l'époque de Cicéron, connu seulement par quelques épigrammes assez gracieuses qui figurent dans l'Anthologie grecque, et par une mention que lui accorde Cicéron et Diogène Laërte. Les papyrus d'Herculanum nous le font connaître comme un fécond et verbeux écrivain. Les œuvres qui portent son nom s'élèvent à 26.

Bien qu'il reste beaucoup de papyrus à dérouler, on peut se faire une idée presque complète de cette bibliothèque. Dans son état original, M. Comparetti calcule qu'elle renfermait de 800 à 900 volumes. Mais le nombre des œuvres était de beaucoup inférieur à ce chiffre, parce que ces œuvres étaient divisées en plusieurs livres, dont chacun était écrit sur un volume. En outre, plusieurs ouvrages existaient en double et en triple dans cette bibliothèque, ce qui en réduit le contenu à des proportions bien plus faibles que ne le faisait supposer le chiffre de 1756 papyrus.

Diro que cette découverte n'aura pas profité à la science serait exagérer: elle a enrichi l'histoire de la philosophie grecque; mais cette utilité, appréciable seulement pour quelques spécialistes, n'est point telle qu'on l'espérait, ni qu'elle réponde aux longs et coûteux travaux qu'elle a occasionnés. M. Comparetti, qui sait par expérience quelle patience exigent ces travaux et les difficultés qu'ils présentent, estime cependant qu'ils doivent être continués.

NOTES ET ÉTUDES.

ANVERS ET LA DÉFENSE DU PAYS D'APRÈS LE GÉNÉRAL BRIALMONT.

La septième livraison de la *Belgique illustrée* contient, sous le titre que nous venons de transcrire, un travail du général Brialmont qui sera lu avec un vif intérêt. L'éminent écrivain militaire fait l'histoire et la description des nouvelles fortifications d'Anvers, et, dans le passage que nous allons reproduire, examine ce qu'il faudrait d'hommes et de temps pour conquérir la Belgique lorsque son nouveau système de défense sera terminé.

L'armée belge en campagne, forte de 60,000 hommes ayant pour base d'opérations le vaste camp retranché d'Anvers, et pour pivots de manœuvres Liège, Namur, Diest et Termonde, opposerait évidemment plus de résistance à l'invasion que n'en eût opposé l'armée de 39,000 hommes de l'ancien système. L'ennemi devrait donc, de ce chef, faire un

plus grand déploiement de forces pour arriver au même résultat, c'est-à-dire pour forcer notre armée à se retirer derrière la Nethe; mais, arrivée là, elle pourrait, grâce aux travaux de défense qui vont être construits sur cette ligne, faire tête à l'ennemi et livrer quelques combats dans des conditions favorables. Ce n'est qu'après la perte de cette excellente position stratégique, qu'elle se replierait sur son camp retranché, où elle trouverait toutes les ressources nécessaires pour une défense dont la durée ne peut être estimée exactement, mais qui serait certainement très-longue.

Alors commencerait, pour l'ennemi, une tâche des plus difficiles, exigeant des forces considérables et un matériel immense.

Les dernières guerres ont prouvé, en effet, que les grandes places à camp retranché, lorsqu'elles sont défendues par une armée active, ne peuvent être prises que par la famine. Or, pour les bloquer efficacement, il faut une armée dont la force est évaluée à deux, trois ou quatre hommes par mètre courant de ligne d'investissement, suivant la nature du site et la valeur des troupes qui défendent la position.

A Paris, la ligne d'investissement des Allemands avait 83 kilomètres d'étendue, et était occupée, au moment de la capitulation, par 236,000 hommes, soit 2 8/10 hommes par mètre courant.

L'armée active, propre à faire des sorties, s'élevait, au début du siège (20 septembre), à 85,000 hommes. Le 12 novembre, elle en comptait 110,000, non compris l'artillerie, et le 30 décembre « elle était, dit le général Trochu, réduite à 70,000 hommes, et fort démoralisée. »

A Metz, l'armée défensive était plus nombreuse (125,000 hommes) et composée de meilleures troupes. Néanmoins, elle fut contenue par un effectif qui au moment de la capitulation, ne s'élevait qu'à 160,000 hommes. Cet effectif était réparti sur une ligne d'investissement de 40 1/4 kilomètres d'étendue, pouvant par conséquent opposer aux sorties une force moyenne de quatre hommes par mètre courant.

A Plevna, l'armée mobile était forte de 60,000 hommes. Les Russes et les Roumains la continrent et l'obligèrent finalement à déposer les armes, en occupant avec 120,000 hommes une ligne d'investissement de 60 kilomètres de développement.

D'après ces résultats d'expérience, nous estimons qu'il faudrait au moins 2 1/2 hommes par mètre courant de ligne d'investissement pour bloquer l'armée belge dans le camp retranché d'Anvers, le terrain en avant de ce camp étant plat et peu couvert, moins favorable par conséquent à l'organisation de fortes lignes de blocus que le terrain accidenté et boisé des environs de Metz, de Paris et de Plevna.

Or, si l'on trace autour d'Anvers à 3 kilomètres des forts (distance minimum), une ligne d'investissement, cette ligne aura 68 kilomètres d'étendue, dont 26 s'étendraient sur la rive gauche.

Le blocus de cette position exigerait donc, à raison de 2 1/2 hommes par mètre courant, une armée de 170,000 combattants.

Quant à la durée de la résistance, elle serait déterminée par le temps nécessaire pour épuiser les vivres de la place. Ce temps serait certainement considérable: 1° parce que Anvers est un des ports de l'Europe qui possèdent les plus vastes dépôts de vivres et de denrées de toute espèce; 2° parce que les ressources du pays et celles des États voisins avec lesquels nous ne serions pas en guerre permettraient de faire entrer dans la place un large approvisionnement, pendant le temps qu'il faudrait à l'ennemi pour former le blocus de la zone maritime, c'est-à-dire, pour couper les communications de la place avec la Hollande et avec la mer, par l'Escaut et les polders inondés.

On peut, sans exagération, évaluer à un an la durée minimum de la résistance d'une place qui serait approvisionnée de la sorte et dont on aurait soin d'éloigner en temps opportun toutes les bouches inutiles. Dans de moins bonnes conditions, Anvers résista treize mois au duc de Parme, et encore la ville ne se rendit-elle que parce que la population torça Marnix de Sainte-Aldegonde de traiter avec l'ennemi.

Or, dans l'intervalle d'une année, il peut surgir des faits militaires ou des incidents politiques de nature à provoquer la levée du blocus.

Ainsi, le nouveau système de défense permettra au pays de résister, non pas un mois, mais une année, et il faudra à l'ennemi pour en avoir raison, non pas 60,000 hommes, mais le triple de ce nombre.

Il n'y a donc pas de doute que ce système ne soit supérieur à l'ancien.

Lorsque la place d'Anvers sera pourvue de sa ligne de défense éloignée, la situation sera meilleure encore, puisque la ligne de blocus aura alors un développement de 106 kilomètres, dont 26 sur la rive gauche de l'Escaut, et qu'il faudra pour l'occuper, à raison de 2 1/2 hommes par mètre courant, une armée de 265,000 combattants.

Le général Brialmont justifie par les considérations suivantes le nouveau système de défense, quant au chiffre de l'armée en campagne :

La justification du nouveau système de défense, quant au chiffre de l'armée en campagne, réside dans les considérations suivantes :

1° Si la Belgique n'avait pas une armée mobile, pivotant sur Anvers, cette grande position stratégique ne pourrait causer aucun préjudice ni aucun souci au belligérant qui traverserait le pays;

2° Si cette armée mobile était faible (30,000 hommes, par exemple), il suffirait pour la contenir et l'empêcher de menacer la ligne d'opération de l'envahisseur, de la faire observer par un détachement de quarante à cinquante mille hommes;

3° Si, au contraire, elle était forte (60 à 70 mille hommes), la puissance qui voudrait user de notre territoire devrait, pour garantir son flanc, faire un détachement de plus de cent mille hommes, ce qui romprait, à son préjudice, l'équilibre des forces belligérantes. D'où découle cette vérité fondamentale, que nous devons arriver, par nos armements, à une situation telle, qu'il soit, pour les Allemands comme pour les Français, plus utile de respecter notre neutralité que de la violer. Cette situation nous sera acquise lorsque nos forteresses seront en bon état, pourvues du personnel et du matériel nécessaires, et lorsque nous pourrions en cas d'invasion ou de conflit entre nos puissants voisins, mettre en campagne une armée de soixante à soixante et dix mille hommes, bien organisée et qui, à nombre égal, ne soit pas inférieure aux autres armées.

CHRONIQUE.

On assure que l'ensemble de la fameuse collection Onghena devient la propriété du baron A. de Rothschild de Paris. La Belgique doit hautement déplorer la cession dont il s'agit. M. Onghena, qui n'était pas un amateur ordinaire, avait consacré un demi-siècle à réunir cet ensemble hors ligne de pièces d'orfèvrerie, de serrurerie, de médailles, presque toutes de provenance flamande. C'est à sa double qualité d'orfèvre et de graveur, que l'amateur gantois avait dû de pouvoir rassembler tant de merveilles de l'art national.

— Outre le travail du général Brialmont dont nous parlons plus haut, la 7^e livraison de la *Belgique illustrée* contient une introduction à la description de la province d'Anvers, par M. Eug. Van Bommel, et la première partie d'une notice sur Anvers, par M. E. Gens. Parmi les gravures nous citerons: La Porte de Turnhout; la Porte de Berchem; l'Arsenal de guerre, vu d'Anvers; la Vue de la prison, près le Steen; le Marché aux poissons; l'Ancien pont des Anguilles et l'Hôtel de Ville. Une carte chromolithographiée de la province d'Anvers et un très-beau plan chromolithographié de la défense d'Anvers sont joints à cette livraison.

— L'Association internationale africaine a reçu une lettre de Zanzibar, en date du 17 septembre, annonçant que les 71 porteurs engagés par M. Greffulhe pour renforcer l'expédition conduite par M. Cambier, étaient le 22 à Bigviro. Deux cents autres porteurs avaient été rassemblés grâce à l'obligeante intervention du P. Etienne, supérieur de la mission de Bagamoyo. On comptait qu'ils auraient rejoint M. Wautier à Mwomero le 18 septembre. Le personnel de l'expédition est donc actuellement au complet et les voyageurs de l'Association se seront

mis en route avec tous les bagages abandonnés par les déserteurs, pour rejoindre M. Cambier. M. Durtieux a écrit le 26 août de Mpwapwa à M. Greffulhe, que M. Cambier poursuivait son voyage et était à Kididimo, à environ 400 kilomètres de la côte. Sa lettre était arrivée à Zanzibar le 4 septembre.

— L'association africaine allemande a accordé 37,500 francs à MM. Rohlfis et Stecker, qui viennent de partir de Berlin pour Tripoli, d'où ils se proposent de s'avancer au cœur du continent; 25,000 fr. au major A. von Mechow, qui va explorer le Quango, et 12,500 francs au comité de l'Association internationale à Bruxelles.

— On annonce la vente prochaine à Francfort de la collection de gravures d'anciens maîtres, formée par M. Suermondt, d'Aix-la-Chapelle, de celle de M. Heimsoeth et d'une autre qui comprend l'œuvre à peu près complet de Lucas van Leyden; à Amsterdam, de celle de M. Ellinckhuysen, de Rotterdam, consistant principalement en œuvres hollandaises; à Vienne, du cabinet de gravures et dessins du comte Euzenberg.

— MM. Calmann Lévy ont acquis le droit de publier toutes les œuvres de George Sand. Ils se proposent de faire paraître dans le courant de l'hiver une grande partie de sa correspondance.

— Le duc de Gramont prépare sous ce titre : *L'Allemagne contemporaine* un ouvrage qui traitera des relations diplomatiques entre la France et la Prusse pendant les années 1860-1866.

Décès. — Thomas Belt, voyageur, naturaliste et géologue, mort à Deuver (Colorado), le 22 septembre, à l'âge de 46 ans. — Sir Francis Grant, peintre de portraits, président de l'Académie royale de Londres. — M. Dupanloup, évêque d'Orléans et sénateur, membre de l'Académie française, né en 1802, à Saint-Félix, en Savoie, naturalisé Français en 1838, mort à Lancey, près de Grenoble. M. Dupanloup, qui a pris une part très-active aux luttes politiques et religieuses, est auteur d'un grand nombre de brochures dont plusieurs ont fait beaucoup de bruit. Ses écrits les plus importants sont relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Nous citerons notamment : *De l'éducation*, 3 vol.; *De la haute éducation intellectuelle*, 3 vol. Il a publié un choix de ses écrits sous ces titres : *Œuvres choisies*, 1861, 4 vol.; *Nouvelles œuvres choisies*, 1873-1875, 7 vol.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 10 octobre.* — La classe s'est occupée de la rédaction de son programme de concours pour 1879. Plusieurs questions intéressantes auxquelles il n'a pas été répondu précédemment, ont été maintenues; d'autres sont proposées et seront examinées à la prochaine séance. Pour les concours d'art appliqué, la classe a demandé cette année aux architectes un projet de fontaine monumentale, et aux compositeurs, la partition d'une messe à grand orchestre. L'année prochaine, ce sera le tour de la sculpture et de la gravure en médailles. L'académie pourrait mettre au concours une médaille commémorative de la fondation du royaume de Belgique, à l'occasion du jubilé de 1880. Entrant dans cet ordre d'idées, M. Siret propose que la classe fonde un prix pour la composition d'une histoire des beaux-arts en Belgique depuis 1830. Ce projet est favorablement accueilli. M. Siret formulera la question pour la présenter à la prochaine séance.

M. Mailly dépose un mémoire sur les écoles musicales qui ont existé à Bruxelles et qu'on est fondé à considérer comme étant les origines du conservatoire de musique actuel. En présentant ce travail, sur lequel il sera fait, suivant l'usage, rapport par des commissaires, M. Mailly donne lecture d'une note renfermant un exposé du sujet qu'il a traité. Il remonte jusqu'en 1813, époque où la pre-

mière école de chant fut établie à Bruxelles, et indique les phases que cette institution a traversées, jusqu'à la création du conservatoire. Son travail est divisé en trois sections, qui embrassent les périodes suivantes : de 1813 à 1832, les écoles de musique antérieures au conservatoire; de 1833 à 1871, le conservatoire sous la direction de M. Fétis; de 1871 à 1878, le conservatoire sous la direction de M. Gevaert.

Au moment où la classe des beaux-arts paraît devoir s'occuper, sur la proposition de M. Portaels, de régulariser la position des lauréats des grands concours à Rome, par la création d'un établissement du genre de celui qu'y possède la France, M. Piot a jugé opportun de communiquer à la classe le projet d'une institution semblable qu'avait conçu, au siècle dernier, le comte de Cobenzl, et qui existe en manuscrit aux archives générales du royaume. Il y a un siècle, comme aujourd'hui, il s'agissait de louer ou d'acquérir un palais à Rome (en Italie toute grande habitation est un palais), d'y entretenir, aux frais de l'Etat, six jeunes gens chez lesquels on aurait reconnu d'heureuses dispositions pour les arts. On a, non-seulement le projet du comte de Cobenzl, mais encore la correspondance entretenue par ce ministre avec de grands personnages romains, pour en préparer la réalisation. On voit que rien n'avait été oublié; il existe des devis pour toutes les dépenses auxquelles devait donner lieu l'entretien des pensionnaires de l'école belge à Rome. Quoi qu'il en soit, le projet en question fut abandonné pour cause de manque de fonds, cette pierre d'achoppement du gouvernement autrichien à toutes les époques. N'oublions pas de dire que le choix du comte de Cobenzl s'était porté, pour remplir les fonctions de directeur de l'école de Rome, sur Pompeo Battoni, le peintre italien le plus célèbre de ce temps, qui avait accepté les propositions du ministre de Marie-Thérèse.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. Octobre. — G. Duchaine. L'évolution progressiste dans les églises modernes. — Ch. Potvin. Le premier degré de l'enseignement primaire — Em. Greyson. Le feu (nouvelle). — Em. Lerclercq. Le salon des Beaux-Arts — E. Van Bommel. Chronique littéraire.

REVUE GÉNÉRALE. Octobre. — J. de Petit. La princesse d'Eboli. — A. Van Weidingen. Un livre sur l'histoire de la poésie. — Une journée épouvantable (nouvelle). — G. Kurth. Sitting Bull (suite). — Les corporations ouvrières au moyen-âge en Allemagne. — F. Kayser. Un voyage sur le Nil. — Mélanges.

L'ABELLE. Octobre. — Septième Congrès des instituteurs à Bruges. — Signification et usage du diplôme d'instituteur (A. Bodart) — Concours général de l'enseignement moyen. — Discours de M. Van Humbecck, ministre de l'instruction publique, et de M. Wagnen, professeur à l'Université de Gand. Résultats. — Analyse et comptes rendus

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Août. — Classe des sciences. — Concours annuel. Mémoires reçus et nominations des commissaires. — Discours prononcé par M. Crépin aux funérailles de M. Dumortier. — Rapports. — Principe de la théorie des faisceaux (Folie) — Mouvements et involution de l'organe central de la circulation chez les animaux articulés (F. Plateau). — Digestion des albuminoïdes chez quelques invertébrés (L. Frédéricq). — La Diabase de Challes près de Stavelot (A. Renard). — Recherches sur les minéraux belges, 6^e et 7^e notices (L. de Koninck). — Sur les points multiples des involutions supérieures (Le Paige). — Classe des lettres. — Programme du concours annuel de 1880. — Classe des Beaux-Arts. — Exposition rétrospective des Beaux-Arts en 1880 (proposition de M. Portaels). — Un dernier mot sur les deux planches représentant les grandes armoiries de Bourgogne (Pinchart).

BULLETIN DE LA COMMISSION CENTRALE DE STATISTIQUE. T. XIII. — Tables de mortalité et leur développement (Ad. Quetelet). — Aperçu général de la situation du royaume, d'après l'Annuaire statistique de 1874 (Aug. Vergote). — Statistique du mouvement des communes et des principales circonscriptions politiques, administratives ou judiciaires, 1830-1875 (J. Sauveur). — Statistique générale de

l'instruction publique en Belgique, dressée d'après les documents officiels (Id.).

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS ET DE LITTÉRATURE DE GAND. T. XIII. 1873-1877. — Quelques traditions et légendes de la Belgique et de la Germanie (Em. Varenbergh). — Histoire de la peinture de paysage. Mémoire couronné en 1875. (E. Baes). — Biographie: Les Du Quesnoy, Laurent Delvaux, Jean-Robert Calloigne. Edm. De Busscher).

ANNALES DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. T. XXXIV. 1^{er} et 2^e livr. — Voltaire musicien (E. Van der Straeten)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Juillet-août. — Capitaine Verstraeten. Nouvelle étude sur le cours primitif de l'Escaut en aval de Gand. — Capitaine Hannot. La photographie dans ses rapports avec la géographie. — Note sur l'héliogravure appliquée à la cartographie. — Le voyage du colonel Prjévalsky de Kouldja au Lob-Noor. — La Nouvelle Galles du Sud, son développement et ses ressources. — A. J. Wauters. Le Zambèse. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie.

REVUE BELGE DE NUMISMATIQUE. 1878. 4^e livr. — Des vieux maîtres d'orfèvrerie en Allemagne et de l'authenticité des médailles d'Albert Diirer (C. Picqué). — Dames ou pions du jeu de trictrac aux effigies de personnages historiques du XVI^e siècle (M. Nahuys). — Drachme d'Aristarque, roi de Colchide (H^{er} de Koehne) — Numismatique siamoise (A. Brichaut). — Numismatique de Waterloo (R. Chalon). — Jetons de numismates (A. Brichaut). — Lettre de M. Hooff van Iddekinge. — Mélanges.

Arnoldy (Th.). Les déclinaisons allemandes. Brux., Kiessling Fr 0 75.

Annuaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles. 2^e année. Brux., Muquardt, in-8. Fr. 2 50.

Brialmont (A.). Les fortifications du champ de bataille. Texte et atlas. Brux., Muquardt. 2 vol. in-8. Fr. 13 50.

Chronique et cartulaire du abbaye de Bergues-Saint-Winoc, par le P. A. Pruvost. T. II. Pruges, De Zuttero, 1875-78, in-4.

De Pauw (N.). Conspiration d'Audenarde sous J. Van Artevelde (1348). Gand, Rogghé, in-8. Fr. 6 00.

Goovaerts (A.). Généalogie de la famille de Liagre. Anvers, Van Merlen, in-4. Fr. 80 00.

Hegener (Th.). Cours méthodique et pratique de grammaire anglaise. Brux., Kiessling, in-8. Fr. 3 00.

Ihering (R. von). L'esprit du droit romain. Trad. sur le 3^e éd. par O. de Meulenaere. T. IV. Gand, Ciemm, in-8.

Kleijntjens (J.). Grammaire flamande. Tournai, Vasseur-Delmée, in-8. Fr. 1 50.

Tontor (L.). Nouvelle chrestomathie latine. 2^e éd. Mons, Manceaux, in-8. Fr. 1 25.

Baerenbach (F. v.). Grundlegung d. kritischen Philosophie. I Thl. Prolegomena zu e. anthropolog. Philos. Leipzig, Barth, 6 M.

Brugsch-Bey. Dictionn. géogr. de l'anc. Egypte. 10^e livr. Leipzig, Hinrichs, 25 M.

Darwin. Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce. Trad. par E. Heckel. Paris, Reinwald, in-8.

Dhammadpada (Le) avec introd. et notes, par F. Hù, etc. Paris, Leroux, Fr. 5 00.

Dobbert. Beiträge zur Geschichte der italienischen Kunst gegen Ausgang des Mittelalters. Leipzig, Seemann, 10 M.

Dozy (R.). Supplément aux dictionnaires arabes. 4^e livr. Paris, Maisonneuve, Fr. 18 75.

Etude diplomatique sur la guerre de Crimée, par un ancien diplomate. Saint-Petersbourg, Rütger.

Gothein. Politische und religiöse Volksbewegungen vor der Reformation. Breslau, Koebner, 3 M.

Gubernatis (A. de). La mythologie des plantes. T. I. Paris, Reinwald, in-8.

Hubbard. Histoire contemporaine de l'Espagne. 2^e série (1833-1843). T. I. Paris, Charpentier, Fr. 7 50.

Jastrow. Zur strafrechtlichen Stellung der Slaven bei Deutschen und Angelsachsen. Breslau, Koebner, 2 M. 40 Pf.

Lauth. Buziris und Osymandyas. München, Franz, 2 M. 20 Pf.

Liard. Les logiciens anglais contemporains. Paris, Germer Baillière, Fr. 2 50.

Loserth (J.). Beiträge zur Geschichte der Husitischen Bewegung. II. Wien, Gerold, 1 M. 20 Pf.

Lübke. Geschichte der italienischen Malerei vom 4 bis ins 16 Jahr, 2. Halbbd. Stuttgart. Ebner. 13 M. 60 Pf.
 Rieszler. Geschichte Bacirns, Bd. I. Gotha, Perthes. 15 M.
 Rosenberg. Der malayische Archipel. 1 Abth. Sumatra. Leipzig, Weigel. 6 M.
 Sigwart. Logik 2. Bd. Die Methodenlehre. Tübingen, Laupp. 10 M.
 Tylor (E. H.). La civilisation primitive. Trad. de l'anglais par E. Barbier. T. II. Paris, Reinwald. Fr. 10.00.
 Untersuchungen aus d. physiologischen Institute. Hrsg. v. W. Kühne. 2 Bd. 1. Heft. Heidelberg, Winter. 7 M.
 Verhandlungen der 32. Versammlung deutschen Philologen und Schulmänner in Wiesbaden, 1877. Leipzig, Teubner. 9 M.
 Waitz. Deutsche Verfassungsgeschichte 8 Bd. Kiel, Hermann. 13 M.

Revue des questions historiques. Octobre. Le pape Innocent XI et la révocation de l'édit de Nantes (Ch. Gérin). — Les doctrines religieuses de l'ancienne Egypte (F. Robiou). — Catherine d'Aragon en Angleterre avant son mariage avec Henri VIII (A. Du Boys). — L'Université de Paris au temps d'Etienne Marcel (Ch. Jourdain). — Journal du maître d'hôtel de Mgr de Belunce, durant la peste de Marseille, 1720-1722 (Th. Bérengier). — St Grégoire de Tours et les études classiques au VII^e siècle. — Thomas à Becket, M. Froude et M. Freeman (G. Masson). — Les derniers travaux français sur Galilée (Tamizey de Larroque). — Courriers anglais, — belge (G. Kurth), — allemand.

Revue philosophique. Octobre. — H. Taine. Géographie et mécanique cérébrales. — Carrau. Moralistes anglais contemporains : M. Lecky. — Séailles. Philosophes contemporains : M. Ravaisson. — La conscience sous l'action du chloroforme, d'après H. Spencer. — De la durée des actes psychiques élémentaires, d'après Kries et Auerbach.

Deutsche Rundschau. Octobre. — Bayard Taylor. Der fremde Freund. Eine wahre Quäkergeschichte. — Ed. Lasker. Ueber Halbbildung. — W. Scherer. Studien über Goethe. Der junge Goethe als Journalist. — W. Preyer. Der thierische Magnetismus und der Mediumismus einst und jetzt. — P. Glüsfieldt. Die arabische Wüste und ihre Klöster. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges 1853 bis 1856. — P. Heyse. Giuseppe Gioacchino Belli.

Unsere Zeit. Octobre. — Die fremdländischen Stubenvögel (H. Ruzs). — Die deutschen Ausgrabungen in Olympia. — Bilder aus Konstantinopel. — Die Justizreform des deutschen Reiches (A. H. Schreck). — Nikolai Alexejewitsch Nekrassow, russischer Dichter. — Todtenschau. Politische Revue.

Rivista europea. 16 septembre. — Le tipografie orientali e gli orientalisti a Roma nei secoli XVI e XVII (A. Bertolotti). — Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Le rivoluzioni napoletane nei secoli decimosesto e decimosettimo (F.-P. Cestaro). — Il figliuolo perduto. Episodio della vita di Lessing di Max Ring. — Solita Scala. Poesia (A. Aleardi). — Sopra gli avanzi di scheletri umani che si rinvennero nello scavo di una via (G. Monterosso). — Rassegna letteraria e bibliografica. — 1^o ottobre. — Le rivoluzioni napoletane nei secoli decimosesto e decimosettimo (F.-P. Cestaro). — Ariosto e Cervantes (R. Renier). — Di Alceo e delle sue opere (G. S. Ferrari). — Il libero arbitrio e i suoi impugnatori (F. Dini). — Le avventure politiche di lord Beaconsfield. — Dal buco della chiave. Versione dallo Svedese. — Alla Musa. Sonetti di Gaetano Longo Valenti.

Archivio storico italiano. 1878. 4^e livr. La peste e la Compagnia del Cappelletto a Todi nel 1363 (L. Leonij). — Un incidente della Diplomazia fiorentina in Roma nel Secolo XVI (V. Ginanneschi). — Carteggio dell' Ab. Ferdinando Galiani col Marchese Tanucci (A. Bazzoni). — Il Conte Umberto I (D. Carutti). — Napoli ne' suoi rapporti coll' arte del Rinascimento (G. Frizzoni). — Maria Carolina delle due Sicilie o i suoi tempi (A. Reumont). — Rassegna bibliografica. — Notizie varie. Necrologia : E. Albèri. — Annunzi bibliografici.

Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. 1877. Remarques sur l'image de Charles-le-Danois à Bruges (E. Loeffler). — Notice sur les pierres sculptées du Danemark (H. Petersen). — Les cercueils en chêne de Borum-Aeshoi (C. Engelhardt).

The Athenæum. 14 septembre. Stedman's Account of Oxford life. — Literary revivals — Philip the Second in England. — Bigg-Wither's Pioneering in South Brazil. — The Fenland, by Miller and Skertchly.... — Russel's Domestic medicine and hygiene. — Central Asia. — The private Collections of England, XXVII. — The ravages of restoration. — Excavations at Olympia. — Notes from Rome. — 21 septembre.

Low's Life of sir Garnet Wolseley. — New Greece. — Scherer's Studies of contemporary literature. — Lea's Account of St. Katharine's Hospital. — Fowler's edition of the Novum Organum. — Early reference to a passage of *Pericles*. — Ebenezer Jones. — The fourth oriental Congress. — Transactions of the Institution of naval architects.... — Neale's Abbey church of St Alban. — Mycenæ.... — 28 septembre. Johnson's Lives of the poets. — A supplement to Brunet. — Digby's Accounts of the famine of 1876-78. — M' Mullen's Cruise in the Orion. — Latham's Outlines of philology.... — The fourth oriental Congress. — Ebenezer Jones. — Prof. Seager. — Taylor's Flowers. — Syrian topography. — Dr. Willis. — Private Collections. — Excavations at Dale Abbey.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Vient de paraître :

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOME PREMIER

Grand in-8^o, de 312 pages. fr. 7 50
 Quelques exemplaires seulement, sur beau
 et fort papier vélin 15 "

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8^o. fr. 5 "
 Exemplaire en papier fort 7 50

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
 et leurs premiers développements en Belgique,
 dans le Nord de la France
 et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^o.

14 francs.

LIBRAIRIE MUQUARDT
 Bruxelles, rue de la Régence, 45.

LA BELGIQUE

ET

LES PAYS-BAS

Avant et pendant la domination romaine

Tableau historique, géographique, physique, statistique et archéologique de la Gaule septentrionale, jusqu'au VI^e siècle, avec des considérations nouvelles sur l'état politique et social de l'empire romain et de ses différentes provinces, sur sa population, le nombre, l'étendue et la topographie de ses villes ;

Suivi d'un Appendice

Contenant 1^o des recherches sur les causes du développement de l'agriculture et sur celles de l'origine et de l'accroissement des villes de la Belgique et des Pays-Bas ; 2^o des recherches historiques sur l'origine, les agrandissements successifs et la population ancienne des villes de la Belgique ; 3^o une statistique archéologique de la Belgique, des Pays-Bas et des contrées limitrophes, présentant la nomenclature méthodique de toutes les antiquités qui y ont été découvertes jusqu'à ce jour ; 4^o une bibliographie méthodique et raisonnée de tous les ouvrages et écrits relatifs aux matières dont il est traité spécialement dans cet ouvrage.

AVEC CARTES, PLANS ET GRAVURES

PAR

A. G. B. SCHAYES

Conservateur du Musée royal d'armures et d'antiquités,
 membre de l'Académie royale de Belgique, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée d'un volume supplémentaire contenant :
 1. La topographie des voies romaines de la Belgique ;
 2. La statistique archéologique avec carte ;
 3. Une bibliographie.4 volumes in-8^o. — Prix : 25 francs.BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}
 33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants,

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^o, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages) chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 16 pages.

Les treize premiers fascicules sont en vente.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 21 — 3 NOVEMBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an ; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Charlemagne, d'après les traditions liégeoises, par F. Henaux. — Correspondance du cardinal de Granvelle, publiée par E. Poulet. — Annuaire de l'Institut de droit international. — La fortification du champ de bataille, par le général Brialmont. — Mémoires d'André Dumont, édités par M. Mourlon. — H. HYMANS. La Grèce et Rome, par J. von Falke. — X. DE REUL. Revue des revues étrangères. — Les travaux historiques en Allemagne. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Charlemagne d'après les traditions liégeoises, par Ferdinand Hénaux, 6^e édition. Liège, Desoer, 1878. 1 vol. gr. in-8^o.

Cette réimpression nouvelle des recherches de l'auteur sur Charlemagne forme un magnifique volume de 255 pages, qui fait honneur à la typographie liégeoise. Six éditions successives, quel succès pour un travail historique, et où est l'écrivain belge dont les recherches aient été couronnées par un résultat aussi magnifique ! Il est vrai que M. Hénaux est liégeois jusqu'au bout des ongles, et que ses compatriotes lui savent gré du zèle avec lequel il étale et défend leurs titres de gloire. M. Hénaux est un écrivain, et de plus c'est un érudit, au zèle duquel on doit rendre hommage. Toutefois il faut regretter de le voir s'abandonner à des illusions dangereuses : où a-t-il trouvé qu'Alpaïde, la mère de Charles-Martel, était païenne (p. 35) ? Quel document lui a persuadé que ce prince, comme Pepin de Herstal, son père, « resta fidèle aux mœurs et aux antiques divinités de son lignage » (p. 36) ? M. Hénaux devrait faire attention à ses traductions de textes latins ; elles ne sont pas toujours fidèles. Ainsi il montre Charlemagne présidant, « dans la cathédrale de Saint Lambert, au baptême de nombreux néophytes, jeunes et vieux, qui sont à même de réciter le *Pater noster* et le *Credo* », tandis que l'empereur, entouré de « personnages désireux de tenir « des enfants sur les fonts de baptême » (*multi... qui volebant suscipere infantem de sacro fonte baptismatis*), « ordonne de les soumettre un à un à un examen pour savoir s'ils savaient répéter leurs prières (*quos jussimus... examinare...*) ».

Nous aurions encore bien d'autres remarques à adresser à notre auteur. Pourquoi proposer d'appeler Pepin de Landen le duc Pepin de Hesbaye, Pepin d'Herstal, Pepin de Jupille, et Pepin le Bref, Pepin de Herstal ? Est-ce pour mettre dans les cervelles humaines plus de gâchis historique qu'il n'y en a déjà ? Nous ne pouvons en aucune façon admettre ce que M. Hénaux dit des franchises obtenues de Charlemagne par les Liégeois. Cela n'est conforme, ni aux usages du temps, ni aux saines notions sur notre ancien droit. Mais, la part faite à la critique, il faut savoir gré à M. Hénaux du travail considérable et persévérant auquel il se livre

depuis nombre d'années. Son œuvre ne constitue pas seulement un assemblage de recherches ; c'est un véritable livre, pensé et écrit.

A. W.

Correspondance du cardinal de Granvelle, 1565 à 1586, publiée par Ed. Poulet. T. I, Bruxelles, in-4^o.

Le grand mouvement du xvi^e siècle en Belgique, véritable liquidation de la renaissance des lettres, a eu, dès le commencement des événements, de nombreux historiens, tantôt panégyristes, tantôt détracteurs des faits qu'ils retraçaient. Chacun suivait, dans l'appréciation des événements, ses idées, ses impressions, nous dirons même ses fantaisies, sans contrôle, sans examen ; bien souvent la passion seule parlait. Il y eut, à dire vrai, d'honorables exceptions : par exemple les travaux de Cabrera, de Perez, de Strada, de Bor étaient le plus souvent basés sur des documents officiels. Ces récits ne répondaient plus aux exigences de l'histoire, telle qu'on la comprend aujourd'hui.

En ce moment une grande enquête est ouverte sur les événements du xvi^e siècle, sur les hommes qui y prirent part, sur les causes et les résultats moraux de cette révolution. Scrutant tous les écrits avec le plus grand soin, les historiens consultent de nos jours les documents récemment découverts, les comparent aux faits déjà connus, et en font la critique. S'ils y découvrent la vérité, ils se décident, comme l'a fait M. Groen van Prinsterer, à rectifier complètement leurs opinions premières. Ils compulsent surtout, avec le plus grand fruit, les correspondances privées, dans lesquelles les rédacteurs sont pour ainsi dire pris dans le for de leurs pensées intimes.

Au nombre des documents de cette nature figurent en première ligne les correspondances du Taciturne, publiées par MM. Groen van Prinsterer et Gachard, les lettres de Philippe II, mises au jour par le second de ces éditeurs, et les archives du cardinal de Granvelle, membre du Conseil d'Etat aux Pays-Bas, un des hommes politiques les plus influents et les plus actifs de son époque.

Convaincu de l'importance des papiers du cardinal, conservés à Besançon, le gouvernement français, sur la proposition de M. Guizot, en décida la publication sous la direction de M. Weiss.

Neuf volumes de cet important recueil avaient déjà paru, lorsque, par ordre supérieur, la continuation en fut suspendue. Le gouvernement pensait que les volumes suivants n'avaient plus, au point de vue de la France, une importance assez grande pour justifier les dépenses. C'étaient précisément ces volumes qui intéressaient vivement la Belgique. M. Gachard informa la Commission d'histoire de Belgique de toutes ces circonstances. Il lui apprit de plus que le ministère de l'instruction publique à Paris était très-disposé à laisser copier, pour le compte

de notre pays, les papiers de Granvelle qui l'intéressent. Le gouvernement français poussa la générosité jusqu'à nous offrir les documents déjà préparés pour la publication.

Pareille offre fut accueillie avec la plus grande faveur par la Belgique. M. Poulet, membre de la Commission royale d'histoire, se chargea d'entreprendre la publication de ces papiers.

L'éditeur ne s'est pas borné à recueillir, dans son volume, ce que la France lui remit ; il y a encore ajouté les correspondances déjà publiées de Granvelle dans des recueils peu connus, et celles réunies dans les dépôts publics et privés d'archives et de manuscrits. M. Poulet a su en faire un choix heureux. Il a pris ce qu'il y avait de plus saillant, pour ne pas trop multiplier les volumes. Il s'est borné à publier des documents choisis avec critique et discernement. Tout le monde le félicitera d'avoir pris une pareille résolution.

Le tome premier de la correspondance du cardinal a paru tel que nous venons de le décrire.

Dans l'introduction, l'éditeur raconte en détail toutes les péripéties des papiers de Granvelle. Il indique avec soin les publications auxquelles ils ont donné lieu antérieurement, les dépôts qu'il a explorés. C'est pour ainsi dire l'histoire complète des archives du cardinal.

La préface fait ressortir l'importance des 154 lettres imprimées dans le corps, dans l'addition et dans l'appendice. La plus ancienne de ces lettres est de 1561, la plus récente, de 1566.

Toute cette correspondance se compose soit de lettres écrites par le cardinal lui-même et adressées au roi, à Gonçales Peroz, au duc de Savoie, au baron de Polweiler, à Maximilien de Berghes, à Viglius, à la duchesse de Lorraine, soit de lettres adressées au cardinal par Morillon, d'Assonleville, Antoine Hanetius, Alonço del Canto, Pero Lopez, le cardinal d'Augsbourg, le protonotaire Castille, Gaspard Schetz, Philippe II, etc. Les lettres de Morillon, prévôt d'Aire, vicaire général du cardinal-archevêque de Malines, son ami et confident, sont les plus nombreuses et les plus intimes.

Par suite de l'excellent choix fait par M. Poulet, ces lettres relatent pour ainsi dire sans interruption les événements. On les lit avec autant de plaisir qu'on lirait une histoire écrite par un auteur contemporain des événements.

Les personnages cités dans le corps de l'ouvrage ont leurs notices biographiques bien condensées dans des notes rédigées *con amore*.

Les observations de M. Poulet sur les hommes et les choses sont présentées avec la plus grande impartialité. Par les textes de plusieurs lettres, certains personnages reçoivent des égratignures bien singulières. Les hommes de la Révolution sont jugés avec calme.

Quand on lit attentivement la préface et les lettres, les faits suivants semblent bien acquis à l'histoire de la Révolution du XVI^e siècle : Philippe II était centralisateur, jaloux de son pouvoir, voulait diriger les hommes et les choses, et commander par lui-même; tout devait marcher comme il l'entendait, même les consciences; il voulait le maintien du catholicisme par n'importe quels moyens; les habitants des Pays-Bas repoussaient de toutes leurs forces cette grande centralisation, contre laquelle ils étaient habitués à lutter depuis le XV^e siècle; la noblesse voulait ressaisir une influence qu'elle avait perdue à la suite du système gouvernemental préconisé par Philippe II; elle voulait se servir à cette fin des éléments d'opposition qu'elle rencontrait chez le clergé et la bourgeoisie; les ecclésiastiques avaient les mêmes allures: ils redoutaient l'établissement des évêchés, croyant que, par cette création, leurs intérêts seraient lésés; ils repoussaient la discipline, à laquelle ils n'étaient plus habitués depuis longtemps, circonstance que M. Pouillet fait bien ressortir; la bourgeoisie, fatiguée des guerres sanglantes, épuisée par les aides et subsides, se jetait volontiers dans l'opposition, n'importe d'où elle vint; elle regrettait l'abaissement des communes; le peuple, disposé à la révolte, prêtait volontiers la main aux opposants; les nouvelles croyances religieuses et les excès de la soldatesque espagnole firent le reste.

Le beau volume de M. Pouillet se termine par une bonne table alphabétique, si nécessaire et si souvent négligée dans de semblables publications.

Le portrait de Granvelle, placé en tête du volume, fait honneur au burin de M. Franck. P.

Annuaire de l'Institut de Droit international, renfermant les actes les plus importants concernant la diplomatie et le droit des gens. Deuxième année. Gand, au bureau de l'Institut de Droit international, 1878. in-8°. XII et 364 pages.

L'Institut de Droit international a deux organes. L'un, périodique trimestriel jadis, bimensuel aujourd'hui, est la *Revue de droit international et de législation comparée*, qui est dans sa dixième année; l'autre est l'*Annuaire*, fondé en 1877, et dont la deuxième année fait l'objet de cet article.

L'*Annuaire* a pour but de présenter au public, « condensés en un petit volume, tous les renseignements de fait relatifs à l'histoire du droit international pendant une période récente. » Cette période comprend, dans l'*Annuaire* de 1877, pour les faits principaux de la politique et de la diplomatie, les dix-huit mois qui se sont écoulés du 1^{er} janvier 1874 au 1^{er} juillet 1875, — pour la bibliographie, les deux années 1874 et 1875. L'*Annuaire* de 1878 comprend pour la bibliographie les années 1876 et 1877, et pour les faits relatifs à l'histoire de la législation et du droit public, les dix-huit mois écoulés du 1^{er} juillet 1875 au 31 décembre 1876. » Pour se rendre compte, lisons-nous dans la préface du premier *Annuaire*, de l'utilité d'un pareil travail, il suffit de se demander quel ne serait pas l'intérêt d'une publication de ce genre, comprenant, par exemple, les vingt-cinq années précédentes... Ce qui n'a malheureusement pas été fait pour le passé, nous le commençons pour l'avenir. Ce premier *Annuaire* sera suivi par d'autres, certainement plus complets encore et meilleurs, puisque le cadre en pourra être

rempli, non par nous-même, mais par des membres de l'Institut appartenant aux diverses nations du monde civilisé. »

Nous voyons, en effet, que la commission spéciale de l'Institut chargée de seconder les secrétaires dans la rédaction de ce recueil est composée comme suit : M. Asser, pour les Pays-Bas; M. Brocher de la Fléchère, pour la Suisse; MM. Bulmerincq et Gessner pour l'Allemagne; M. Neumann, pour l'Autriche; M. Brusa, pour l'Italie; M. Carlos Calvo, pour l'Espagne et l'Amérique du Sud; M. Clunet, directeur du Journal de droit international privé, pour la France; MM. d'Olivcrona et Goos, pour les Etats Scandinaves; M. Holland, pour l'Angleterre; M. Beach Lawrence, pour les Etats-Unis; M. Martens, pour la Russie; M. Saripolos pour la Grèce et la Turquie. Il est impossible, avec le concours d'hommes aussi compétents, que l'*Annuaire* n'atteigne pas le but éminemment utile que ses fondateurs se sont proposé, et nous ne doutons pas qu'un plein succès ne couronne leurs efforts. Toutes les personnes qui sont appelées à s'occuper du droit public moderne et de la politique contemporaine ou récente, tireront grand profit de leur publication; nous pensons qu'elle deviendra une sorte de vade-mecum, non seulement pour les diplomates, mais pour les gens du monde, et tout spécialement pour les journalistes et publicistes.

L'*Annuaire* comprend six parties :

Les deux premières ont trait à l'Institut et à ses travaux. L'*Annuaire* de 1877 retraçait l'histoire de cette Société depuis sa fondation à Gand, en 1873, jusque, et y compris la session tenue à la Haye en 1875. L'*Annuaire* de 1878 donne le compte rendu détaillé de la session de 1877, qui a eu lieu à Zurich, et les délibérations et votes de cette session. Nous signalons dans cette partie, une notice nécrologique sur Eugène Cauchy, présentée à l'assemblée de Zurich par M. Rivier, qui avait déjà rempli le même devoir pieux à La Haye à l'égard d'un autre membre de l'Institut décédé en 1875, M. Hautefeuille; cette dernière notice, qui contient une analyse détaillée de l'œuvre juridique de M. Hautefeuille, est reproduite dans l'*Annuaire* de 1877. — Les résultats scientifiques de la session de Zurich sont groupés à part; ils attestent l'importance et le sérieux des travaux de l'Institut.

La troisième partie, qui a près de cent pages, est intitulée : *Tableau des faits les plus importants relatifs à l'histoire de la législation et du droit public, national et international, du 1^{er} juillet 1875 au 31 décembre 1876*. La formation de ce tableau chronologique devait offrir des difficultés considérables. L'avant-propos du premier *Annuaire* s'exprime à ce sujet dans les termes suivants, que nous citons, parce qu'ils sont caractéristiques pour l'esprit dans lequel les rédacteurs ont travaillé :

Ceux qui parcourront la troisième partie de cet *Annuaire* se feront difficilement une idée des peines que nous avons prises, pour rendre le tableau chronologique qu'elle renferme à la fois complet, exact et précis, sous une forme rapide. Nous ne nous sommes jamais contentés de ces dépêches télégraphiques, qui trop souvent n'affirment un fait que pour le démentir le lendemain, ni de ces rumeurs vagues, indéceses, qui sont aux grands faits de la politique et du droit ce que le commérage est à l'histoire. Nous sommes loin de nous flatter d'avoir parfaitement réussi. Le témoignage que nous puissions nous rendre avec confiance, c'est d'avoir agi dans un esprit absolument impartial, ne disant que ce qui nous paraissait rigoureusement vrai et nécessaire, n'omettant que les données superflues ou douteuses. Aussi convions-

nous instamment les lecteurs à nous signaler, autant que possible avec preuves à l'appui, ce qui leur paraîtrait inexact ou défectueux dans notre tableau chronologique. Il sera tenu compte dans le prochain *Annuaire* de toutes les rectifications justifiées.

Les affaires d'Orient occupent naturellement, dans ce tableau, une place considérable.

La quatrième partie donne le *texte des traités et actes internationaux les plus importants faits du 1^{er} juillet au 31 décembre 1876*. On y trouve : la convention télégraphique internationale de Saint-Petersbourg; la décision arbitrale rendue par le président de la République française dans l'affaire de la baie de Delagoa entre la Grande-Bretagne et le Portugal; les conventions entre la Grande-Bretagne et l'Egypte relatives à la réforme judiciaire égyptienne et à l'achat des actions du Khédivé dans l'Isthme de Suez; la note du comte Andrassy du 30 décembre 1875 et le mémorandum de Berlin du 13 mai 1876; les résolutions de la Conférence géographique internationale de Bruxelles, concernant l'Afrique centrale; la proposition de la Turquie tendant à remplacer la Croix rouge par le Croissant; enfin la Constitution ottomane, à laquelle on ne peut refuser au moins une valeur historique, comme signe des temps.

Vient ensuite, formant la cinquième partie, sous le titre de *Bibliographie du droit international*, un précieux répertoire méthodique des principaux ouvrages, recueils, articles de revue, etc., relatifs au droit international public ou privé, publiés en 1876 et 1877. Ce répertoire comprend 272 numéros.

Enfin, le volume est clos par un *Aperçu de l'état actuel de l'enseignement du droit international en divers pays*. Le rédacteur estime « qu'il s'en faut de beaucoup, encore aujourd'hui, que le droit international ait partout, dans la série des études juridiques, la place et le rang auxquels il doit prétendre. » Cependant l'on est frappé, en parcourant l'*Aperçu*, des progrès que cette étude a faits depuis quelques années. La science du droit international est jeune et pleine de vie; elle se retrempe sans cesse dans le courant de la politique et de l'histoire actuelle. Malgré les pessimistes, nous croyons qu'elle a pour elle l'avenir. L'Institut de droit international, par ses travaux et ses publications, contribuera dans une large mesure à la réalisation de ce grand progrès, qui sera un bienfait pour l'humanité. E.

La Fortification du champ de bataille, par le lieutenant-général Brialmont. Bruxelles, Muquardt, 2 vol. in-8°.

Il n'est pour ainsi dire pas de guerre qui n'ait mis en relief quelque mode particulier d'attaque ou de défense et provoqué, dans les méthodes tactiques, des changements justifiés par la prépondérance d'un facteur, dont l'importance se révélait tout à coup par l'emploi judicieux qu'en faisait l'un ou l'autre des combattants.

Pour ne citer que les campagnes les plus récentes, celle de 1866, en constatant la puissance du fusil à tir rapide, condamna l'ordre profond et fit substituer partout la colonne de compagnie à la colonne de bataillon; la guerre franco-allemande rendit cette démonstration plus éclatante encore, et le combat en ordre dispersé en fut la conséquence logique; la lutte entre la Russie et la Turquie se caractérise par l'emploi des re-

tranchements du champ de bataille et le tir à longue portée de l'infanterie, et les méthodes de combat sont encore une fois en voie de transformation. Jamais le mot de Napoléon I^{er} : « La tactique change tous les dix ans, » ne fut plus vrai qu'aujourd'hui.

Ce n'est pas à dire toutefois que les Russes et surtout les Turcs ont innové profondément et introduit dans la lutte des éléments inconnus jusqu'alors. Ils n'ont fait qu'appliquer avec habileté des méthodes bien connues, mais trop souvent négligées, et en montrant tout le parti qu'on peut tirer des retranchements improvisés, ils ont donné à l'outil du pionnier une valeur presque égale à l'arme du soldat.

Déjà, dans une *Conférence* publiée en janvier 1870, le général Brialmont avait appelé l'attention sur l'importance des fortifications de campagne, et une seconde édition de cette étude, publiée en 1872 et rapidement traduite dans toutes les langues européennes, avait prouvé qu'elle répondait à une préoccupation générale. Elle provoqua dans les diverses armées des travaux d'école portant sur le profil et la forme des fortifications de campagne, sur les méthodes les plus rapides pour les élever, sur l'espèce et le nombre d'outils à accorder à l'infanterie et sur leur mode de transport. Il était réservé à la guerre turco-russe de démontrer l'importance de l'outil du pionnier entre les mains du soldat, de joindre l'expérience à la théorie.

Dès lors l'idée était arrivée à maturité; l'essai paru sous le nom de *La Fortification improvisée*, et qui n'avait fait qu'effleurer la question, pouvait devenir un traité complet, et l'illustre ingénieur vient de publier, sous le titre de : *La Fortification du champ de bataille*, une œuvre destinée à fixer définitivement les dispositions générales et les principaux détails des ouvrages de campagne, puisqu'elle tient compte à la fois des résultats de l'expérience de la guerre et des travaux d'école.

Après un court historique de la fortification improvisée, dans lequel il fait ressortir surtout l'usage général et particulièrement heureux qu'en ont fait les Américains pendant la guerre de la sécession, et les mécomptes que les Français durent à l'oubli de son emploi pendant la campagne de 1870-71, l'auteur examine quels sont les outils de pionniers à donner au soldat, les profils des abris pour l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, leur mode d'exécution, la nature des ouvrages à construire sur le champ de bataille et les emplacements qu'il convient de leur assigner, les profils et le tracé des redoutes, la façon de retrancher les villages, d'organiser la défense des clôtures, des bois, d'établir les défenses accessoires, etc. Tous ces détails techniques sont exposés avec tant de clarté, ils sont si habilement mêlés à la critique raisonnée des types et des méthodes en usage dans les diverses armées, à des exemples historiques ou à des applications à des champs de bataille idéaux, que ceux même qui n'ont pas fait une étude spéciale de la fortification peuvent lire l'ouvrage sans fatigue.

Il se termine par un chapitre extrêmement intéressant. D'après les documents qui lui ont été communiqués par Todleben, le glorieux défenseur de Sébastopol, l'heureux vainqueur de Plevna, le général Brialmont entre dans des détails très-circonstanciés sur les travaux des Turcs autour de cette petite ville, hier encore inconnue, et que la défense d'Osman-Pacha a immortalisée.

Après les exemples que nous ont donnés

dans les quinze dernières années les Américains, les Carlistes dans le nord de l'Espagne, les Prussiens autour de Metz et de Paris, les Russes et les Turcs dans leur dernière campagne, on peut s'attendre dorénavant à voir la fortification prendre sur le champ de bataille, au bénéfice de la défensive, plus de développement qu'elle n'en a jamais eu, et la lutte pour l'existence entre les nations grandes et petites devenir moins disproportionnée.

Dans un pays comme le nôtre, sans défenses naturelles, ouvert partout à l'invasion, il importe surtout que l'armée sache élever au moment du danger ces barrières improvisées qui lui permettront de défendre pied à pied le sol de la patrie. Nos terrains d'alluvion, argileux ou sablonneux, sont extrêmement favorables aux travaux de terrassement, et nos terrassiers sont connus par leur habileté; que l'exercice de la pelle soit aussi pratiqué et aussi honoré par nos soldats que l'exercice du fusil, nous en deviendrons doublement forts, et notre sécurité s'en trouvera doublée. P. H.

Mémoires sur les terrains crétacé et tertiaires préparés par feu André Dumont, pour servir à la description de la carte géologique de la Belgique, édités par Michel Mourlon, t. II, Bruxelles, Hayez, 1 vol. in-8, de 439 pages.

Le Musée royal d'histoire naturelle vient de publier le deuxième volume des mémoires manuscrits de Dumont. Ce volume comprend la première partie des terrains tertiaires et renferme les pièces justificatives des tracés et des raccordements indiqués sur les cartes du savant géologue.

Les terrains tertiaires occupent un espace considérable dans notre pays; un simple coup d'œil jeté sur la carte géologique montre qu'ils recouvrent toute la basse et la moyenne Belgique et qu'ils s'étendent même, sous forme de lambeaux isolés, dans la région comprise entre la Sambre et la Meuse. Ils reposent sur les terrains primaires ou en sont séparés par des dépôts crétacés d'épaisseur variable.

La légende des cartes du sol et du sous-sol, répartit nos terrains tertiaires dans 14 groupes différents, figurés chacun par une teinte spéciale. Les principales roches de chacun de ces groupes sont classées d'après l'ordre de leur superposition et constituent ainsi 42 niveaux stratigraphiques spéciaux.

Si l'on se représente combien nos terrains tertiaires ont relativement peu d'épaisseur, et combien les dépôts plus récents qui les recouvrent généralement en rendent l'étude difficile, on sera pénétré d'admiration pour l'illustre stratigraphe qui a su mener à bonne fin une tâche aussi ingrate.

On peut dire que les terrains tertiaires sont de tous nos terrains ceux dont l'étude a été poussée le plus loin par Dumont; mais depuis sa mort, c'est à peine s'ils ont attiré l'attention des géologues. Il est vrai que le développement que Dumont a donné à l'étude de ces terrains pour l'exécution de ses cartes, exigeait un texte descriptif, et les nombreuses notes manuscrites qu'il a laissées devaient en tenir lieu.

On sait que les manuscrits de Dumont furent cédés à l'Etat et déposés à l'Université de Liège pour être livrés à la publicité, mais qu'une récente décision des Chambres en a confié la publication au Musée royal d'histoire naturelle.

La partie relative aux terrains tertiaires ne comprendra pas moins de trois volumes ou environ 1,600 pages d'impression. Elle est le résultat d'innombrables observations bien coordonnées et recueillies par l'auteur principalement de 1848 à 1850.

Chargé d'éditer les œuvres du maître, M. Mourlon poursuit sa tâche avec autant de zèle que de célérité, et il met ainsi à néant cette affirmation qui a pu se produire au sein même de l'Académie, à savoir que « l'état des manuscrits de Dumont n'en permet pas la publication. »

A. D.

Hellas und Rom, eine Culturgeschichte des Classischen Alterthums, von Jacob von Falke, mit Bildern der ersten deutschen Künstler. Stuttgart, A. Speman 1. Heft, in-fol, pl.

Si l'antiquité classique n'a pas cessé depuis la Renaissance d'être l'étude de prédilection des esprits cultivés, notre siècle, par l'affranchissement de la Grèce, les fouilles de Pompéi, les découvertes de Schliemann et jusqu'à l'apparition des figurines de Tanagra — la plus récente révélation dans le domaine de l'art ancien, — a vu grandir encore l'intérêt de cette étude toujours jeune. On n'avait entrepris encore que dans des fragments littéraires ou de rares tableaux, de reconstituer par les matériaux que nous possédons aujourd'hui, la vie publique et privée des anciens. Un éditeur de Stuttgart, M. Speman, veut tenter l'entreprise sous une forme des plus heureuses, avec le concours de M. von Falke, un érudit éprouvé, et des artistes les plus consciencieux dans leur étude de l'antiquité : Tadema, Fréd. Prollier, O. Knille, etc.

La première livraison de ce travail vient de paraître. Rapprochant des probabilités historiques les récits de la légende, l'auteur consacre ses prolégomènes à la recherche des origines de la Grèce; il place le berceau du peuple hellénique dans cette Phrygie dont les habitants se confondirent plus tard pour les Grecs eux-mêmes parmi les Barbares. Il nous montre les Phéniciens donnant à la Grèce ses premières divinités, Astarté venant échouer sur ses plages avec leurs vaisseaux, Vénus naissant, enfin, réellement des flots de la mer, et les exploits de tout un peuple s'incorporant en Hercule. Les migrations diverses et successives des Ioniens, des Doriens, des Achéens, la constitution générale des colonies forment une esquisse intéressante que l'on peut regretter cependant de ne pas voir accompagnée d'une carte générale de la Grèce et de l'Asie mineure aux époques envisagées par l'écrivain. Cette lacune doit d'autant mieux être signalée que partout ailleurs des restitutions très-bien faites : Mycènes, Sparte, l'Acropole d'Athènes, viennent ajouter à la clarté du récit. La vue perspective de l'Acropole restituée est une œuvre des plus heureuses et pour laquelle les études les plus récentes ont été mises à profit. L'on saisit pour la première fois le majestueux ensemble des Propylées, du Pécile, du temple de la victoire Aptère s'étageant sur l'escalier grandiose qui valut à l'administration de Périclès de si amères reproches. M. von Falke rend un juste hommage aux entreprises de Schliemann allant exhumers des trésors sur l'emplacement même de l'Ilion des anciens et triomphant ainsi des controverses modernes sur la situation de la ville troienne. Si l'ensemble des trouvailles de Schliemann ne révèle pas dans l'art le degré de perfection qui semble résulter des des-

criptions homériques, il faut observer pourtant que les formes étrusques apparaissent déjà dans les vases d'or de Mycènes, et qu'un art plus avancé se révèle dans les vaisseaux de terre trouvés dans les fouilles de Chypre, par Cesnola. Les dessins de ces divers ustensiles sont encadrés dans le texte de M. von Falke.

Le début du deuxième chapitre par lequel s'achève la livraison est consacré à l'étude de la constitution de Lycurgue. Ce chapitre est accompagné de planches intéressantes : une représentation de la palestra pour laquelle l'auteur utilise des monuments de l'antiquité, mosaïques et sculptures, notamment le groupe des lutteurs de Florence avec l'adjonction du ceste, détail qui ne nous semble pas d'accord avec l'esprit de la lutte représentée par le sculpteur grec. Une belle composition de M. Otto Knille fait assister le lecteur aux jeux olympiques. Les coureurs armés arrivent au but; quelques-uns tombent épuisés, la foule acclame le vainqueur. La scène offre un véritable intérêt.

L'éditeur apporte un soin particulier à sa publication. Les lettrines, les vignettes ornementales, les têtes de chapitres conçues dans l'esprit de la publication, sont de Thiersch et de König, les paysages, d'après nature, de Gurliitt et Fischer. La gravure est très-bonne, le caractère d'une grande netteté, le papier superbe. Nous sommes loin, comme on voit, de l'ancienne librairie allemande. Avec cela, le prix est vraiment ce que l'on peut attendre d'une œuvre qui aspire à la plus vaste diffusion, et nous savons que *Hellas und Rom* se tire à vingt mille. L'Allemagne est entrée dans la voie excellente des publications illustrées à bas prix. Les genres les plus divers sont abordés. Tandis que le *Münchener Bilderbogen* amuse la foule sans négliger de l'instruire, le *Kunsthistorische Bilderbogen* retrace en feuilles à dix centimes, l'histoire de l'art par les monuments, et le manuel dont l'éditeur Zeeman s'est décidé à accompagner ses tirages ne coûtera que deux francs. C'est à Leipzig encore que se publie sous le titre de la *Renaissance* un recueil de plus de deux cent cinquante planches reproduisant les plus beaux types de cette glorieuse époque, supérieurement exécutés, ne coûtant même pas dix centimes la feuille.

H. HYMANS.

REVUES ÉTRANGÈRES.

DIE RUNDSCHAU — UNSERE ZEIT — ZEITSCHRIFT FÜR BILDENDE KUNST — RIVISTA EUROPEA — LA NUOVA ANTOLOGIA — SATURDAY REVIEW — QUARTERLY REVIEW — EDINBURG REVIEW.

« A Leipsik ce n'était qu'un fat; aujourd'hui qu'il est à Francfort, il se fait journaliste par-dessus le marché. » Ainsi parlait de Goethe le jeune Jérusalem que le poète devait rendre immortel un jour en le prenant pour modèle dans *Werther*. — Goethe journaliste. — Sous ce titre alléchant, M. Wilhelm Scherer, dans la *RUNDSCHAU* du mois d'octobre, a mis au jour une phase presque ignorée de la vie du grand homme. Il ne s'agit pas seulement d'une analyse, mais d'un voyage de découverte à travers les pages anonymes d'une publication — le *Frankfurter-gelehrter Anzeiger*, un journal bi-hebdomadaire, dont le premier numéro parut à Francfort, le 3 janvier 1772. Goethe avait alors vingt-trois ans. Comme cela se pratique encore aujourd'hui, il commençait sa carrière à rebours et devenait critique avant d'avoir produit. Il rendait compte des nouveautés, livres, théâtres, beaux-arts, etc. — J'avais souvent la place de secrétaire, écrivait-il, mais on

me permettait de dauber entre deux. — Le journal a fait sensation sous l'intelligente direction de Merck, un excellent critique. Outre une réunion d'articles sur la théologie, le droit, la médecine, on y parlait de tout fort librement; arts, lettres, philosophie se discutaient dans un supplément, qui servait de tribune ou de champ clos. Nul organe de l'époque, dit M. Scherer, n'a mieux reproduit les tendances et l'esprit du moment. Toute voix humaine est écoutée ici pourvu quelle chante ce qu'elle ressent. « Tel était le mot d'ordre. On invoquait le nom de Voltaire malgré les attaches à l'Eglise. La Revue disait de Shakespeare : « Ses œuvres sont des feuilles volantes du grand livre de la nature, et des annales du cœur humain. » Elle définissait un système en politique : « Les systèmes sont bons pour les oisifs qui veulent savoir ce que les autres font. » Le gouvernement n'était pas ménagé. M. Scherer cite bon nombre de passages qu'il attribue à Goethe, sous toutes réserves. Mais la griffe du lion est visible et se reconnaît aisément. Herder écrivant à Merck donne ainsi son appréciation, en se comparant lui-même à Swift : « Vous êtes toujours dans votre journal le Socrate-Addisson, Goethe le jeune lord hautain, monté sur ses ergots terriblement aigus. » Moins positif que Merck dans ses critiques, il a le ton déclamatoire et sent plus qu'il n'observe, quoiqu'il se soit donné beaucoup de peine pour apprendre son métier. Ça et là se rencontrent des analyses avec commentaires sur le choix des mots; mais il se forçait à ce rôle, observe l'auteur, et quand il s'agit d'art il devient connaisseur et manifeste sa maîtrise. Parmi les exemples cités, voici, traduit approximativement, un passage qui nous semble caractéristique. L'écrivain parle des sources de l'art : « Ce que l'on voit dans la nature c'est la force, la force dévore, rien de présent, tout passe; à tout instant mille germes paraissent et disparaissent; tout est grand, significatif, multiple dans l'infini; beau, laid, bon, mauvais co-existe avec les mêmes droits. Mais l'art — l'art est justement le contraire, il s'engendre des efforts de l'individu, qui se défend contre la force dévorante. »

— Dans le même numéro de la *RUNDSCHAU*, Paul Heyse, le séduisant poète et nouvelliste, exhume à son tour les sonnets d'un confrère, *Giuseppe Gioacchino Belli*, mort à Rome en 1863. Paul Heyse dans son enthousiasme glisse délicatement sur les dernières œuvres de Belli, qui comprennent quatre volumes de vers, lettres, poèmes religieux, plus une traduction poétique des « Hymnes du bréviaire romain » dédiée à Pie IX, qu'il avait si longtemps fustigé. Quiconque a vécu à Rome se rappellera ce sonnet :

Ah! nun fa ggnente er Papa? Ah! nun fa ggnente?...

Les satires de Belli s'attaquent aux abus et surtout au gouvernement des papes. Tour à tour interprète de *Pasquino* ou porte-voix des marionnettes, qui parfois se cachaient pour censurer en petit comité les vices et les travers des gens en place, de la curie et de la sacristie, il a rimé plus de deux mille sonnets. Ces minuscules poèmes, écrits en dialecte romain, acquièrent aujourd'hui l'autorité de l'histoire; ce ne sont pas seulement les échos d'une Société éteinte — la Rome papale, — c'est la photographie exacte des mœurs populaires romaines. Né à Rome en 1791, fils d'un petit employé sans fortune, Belli s'était instruit lui-même; il commença par donner des leçons pour vivre et devint fonctionnaire du gouvernement, ce qui ne l'empêchait pas de produire jusqu'à douze sonnets par jour. Ses épigrammes sifflent comme des coups de fouet. Il prenait les mots sur le vif de la bouche même du peuple. Après la rentrée de Pie IX, Belli mit une sourdine à sa verve railleuse, il chercha même à recueillir ses œuvres éparpillées en manuscrits, mais les sonnets étaient dans l'air. On se les répétait avec d'autant plus de plaisir que la satire était la seule arme offensive contre la censure et les sbires. C'est par tradition, aujourd'hui, que ces vers ont été recueillis. Malheureusement la langue alle-

mande moins que toute autre se prête à la concision et à la sonorité d'un idiome qui ne se traduirait pas même en italien. Paul Heyse lui-même reconnaît l'insuffisance de sa transcription.

La *Rundschau* contient en outre une étude — *Ueber Halbbildung* — l'instruction préparatoire, Faute d'espace, ce travail absolument théorique ne peut se résumer ici. Un autre article intéressant traite de l'histoire du magnétisme animal depuis Mesmer. L'auteur, M. Preyer, suit les transformations du mesmérisme et relate diverses enquêtes, qui semblent avoir jeté le discrédit sur la nouvelle croyance chaque fois qu'elle fut forcée de s'exposer au contrôle des sciences expérimentales. Etouffée à Paris, à la suite d'une enquête scientifique, qui mit au rebut le baquet de Mesmer, on la voit reparaitre en Allemagne et s'implanter dans les universités. Puis, s'étayant de certains phénomènes physiques nouvellement observés, elle se propage en Angleterre, s'imprègne de religiosité et se convertit peu à peu en spiritisme. Suivant M. Preyer, le magnétisme eut beaucoup à souffrir des enquêtes scientifiques, mais M. Preyer est un incrédule. A cette question « Qu'est-ce que le magnétisme? » en vain Maximilien Perty répond « Que c'est le principe de la vie individuelle, le mode d'un mouvement d'une série de fluides hypothétiques; que c'est une force, la combinaison des circonstances et des influences de la force vitale. » On croit rêver, dit M. Preyer.

Les revues allemandes depuis quelque temps s'occupent beaucoup de la France, et réciproquement les Français interrogent l'Allemagne dans toutes ses manifestations intellectuelles.

C'est ainsi que M. Carl Hillebrand, dans l'un des derniers numéros de la *Rundschau*, a raconté la grande lutte du romantisme contre l'Académie, qui traverse le règne de Louis-Philippe. Cet article est intitulé : *Le mouvement des belles-lettres en France sous la monarchie de Juillet*.

L'auteur a dû voir de très-près la lutte, il en connaît tous les héros, toutes les péripéties, et il les juge sans parti pris. Son travail a de plus le mérite de nous montrer le reflet de l'époque dans des individualités caractéristiques quoique diversement douées.

L'Allemagne ne fut pas étrangère à cette rénovation du sens esthétique, elle avait précédé la France. Mais les Allemands lisaient Rousseau, connaissaient Diderot bien avant que Mme de Staël eût passé la frontière et rapporté chez elle le goût d'une poésie humanitaire. Quoi qu'il en soit, il serait difficile de préciser les influences; c'est dans le cours des événements qu'il faut chercher les causes de ce conflit de la réalité contre le parti pris; c'est surtout, comme le dit M. Hillebrand, dans le réveil d'un sentiment de la nature, qui poussa les érudits à rechercher dans le moyen âge le fil des traditions interrompu par les formules académiques. Des travaux historiques, commencés par Chateaubriand, avaient mis au jour de nouveaux matériaux. On étudia les dialectes, on puisa dans les traditions, on étudia la vie artistique à l'étranger. Les traductions et les imitations, plus encore la critique comparative d'Ampère, détrônèrent le code de Laharpe.

Ce triomphe littéraire coïncide avec la victoire politique de 1830, alors que « Ernani » parut à la Comédie française; quand Eugène Delacroix vit acheter et couronner officiellement son tableau « La liberté sur les barricades. » A cette époque, Shakespeare avait détrôné Corneille, et de l'antiquité il ne restait qu'Homère, Aristophane. L'un était pittoresque, l'autre était populaire. Le merveilleux, les songes, toute la recette classique avait disparu du théâtre avec les confidents et les trois unités considérées comme une Bastille du despotisme littéraire. Vérité de temps et de lieu, précision historique — couleur locale, tel était le mot d'ordre. Malheureusement, observe M. Hillebrand, il en résultait que la vérité passant par l'histoire pour prendre une forme plastique conservait quelque chose de moderne et d'artificiel.

Ce qui caractérise cette époque est une absence complète de naïveté. On cherchait à paraître, les écoles succédaient aux systèmes et l'on écrivait pour écrire; de là des divergences, des crises. Le moment aigu de la lutte est un moment de fièvre au milieu d'une brillante efflorescence. Ceux qui gardèrent leur sang-froid, Stendahl, Mérimée, Balzac, firent des belles choses; Musset aussi et George Sand produisirent des chefs-d'œuvre quand ils ne voulaient rien prouver. Car on était tour à tour Byronien, Wertherien; d'autres pratiquaient *l'art pour l'art*, une erreur esthétique qui compromit la plus belle des moissons. Il est fort difficile ici de résumer la pensée de l'auteur. Tandis que les classiques, comme Molière par exemple, dans la reproduction d'un type, s'appuyaient sur l'observation de la nature en général, chez les romantiques, au contraire, on se croyait plus près de la nature lorsqu'on cherchait à reproduire ses manifestations accidentelles. Il en résultait que les figures du nouveau drame prises *a priori*, pour les besoins de la cause et sur une simple apparence, n'éveillaient chez le spectateur qu'un intérêt superficiel, nulle émotion. Pour produire l'émotion, il fallut augmenter la dose, suppléer par l'étonnement, l'horreur, l'excentrique. On descendit jusqu'aux cliniques et l'on vit les *Robert Macaire*, les *Courrier de Lyon* et le roman-feuilleton.

Cette révolution, continue l'auteur, a élargi l'esprit français, elle l'a rendu plus libre, mais elle ne l'a pas enrichi. Elle a fait une école de critique historique et de linguistique, et si l'Europe voyait revenir une époque artistique, elle trouverait la France préparée à son rôle.

Avant de quitter la *Rundschau*, nous signalerons encore quelques mots aimables à l'adresse de l'Exposition belge à Paris. M. Bruno Meyer parle de la façade comme de l'édifice la plus noble du Champ de Mars, et l'un des spécimens les mieux réussis de cette architecture du xv^e siècle. La mise en œuvre intelligente des matériaux, leur rareté, leur couleur, présentent des avantages pittoresques qui ne dérangent en rien l'impression digne de l'ensemble.

Quant à la peinture belge, c'est à M. Cluysenaer que la critique offre la palme de la peinture historique, à M. Verlat le prix de peinture d'animaux. Les frères Devriendt, MM. Willems et Stevens sont également cités, et la « hideuse Aube du célèbre M. Hermans avec ses personnages de brutale grandeur nature. » Un mot d'explication au sujet de cette rhétorique. Grande fut la sensation, quand cette œuvre de M. Hermans parcourut l'Allemagne, il y a deux ans. Des études et des analyses de cinq ou six colonnes parurent à Dusseldorf, à Berlin, à Vienne, de la part de critiques autorisés, et l'idéologie s'ingéniant à découvrir la tendance, le sens, le but, l'allégorie, finit par découvrir dans la main fermée de l'un des personnages — un bonhomme d'ouvrier menuisier — « la première contraction de la secousse qui menace en ce moment les couches inférieures de la société. » Aujourd'hui l'ouvrier passe pour un prophète, et son auteur inconscient se voit taxé d'abominable. Ce mot est de M. Rosenberg et figure dans la *ZEITSCHRIFT FÜR BILDENDE KUNST*, numéro du mois dernier.

Le critique, dans son compte rendu de la même exposition belge, s'en prend également à M. Cluysenaer de ses tendances ultramontaines, et voit dans son empereur Henri IV, aux pieds du pape Georges à Canossa, une pointe maligne contre l'Allemagne. Il est vrai que comme correctif à cette accusation baroque, M. Rosenberg compare M. Verlat à Rubens, qu'il apprécie à leur juste valeur les œuvres de M. Wauters, oubliées par son collègue de Berlin, et rend hommage à l'excellence et aux progrès de l'école belge.

Dans l'un des derniers suppléments de cette publication, M. Von Fabriczy juge sévèrement l'exposition des arts plastiques à Naples. De l'art grec il ne resterait pas même un souvenir. La sculpture devenue

mercantile, choisit ses sujets pour les besoins de l'ornementation, suivant le caprice du moment. En ce moment la mode est aux enfants : pages, mendicants, savoyards, pêcheurs, gamins ou galopins avec l'escorte habituelle d'anges et d'amours — bref un art d'étagère, informe, maniéré, décrépît. — Je me suis cru dans une salle d'asile ou dans un jardin de Froebel, — dit M. V. Fabriczy. Mais les bustes font une exception et manifestent encore le sentiment d'une personnalité.

UNSERE ZEIT. La revue de M. Gotschall s'occupe aussi de l'étranger. Après avoir discuté — non sans courtoisie — dans une série d'articles, les insinuations souvent répétées de la « *Revue des Deux Mondes*, » elle s'intéresse aux jeunes littérateurs français, parmi lesquels André Theuriet M. Theuriet est Lorrain par sa mère. Ame honnête, esprit sain, sans affectation ni sensiblerie. Il rappelle Jules Sandeau et se rapproche des Allemands par l'expression et la manière de sentir. La tâche des réalistes lui fait horreur. Aussi s'est-il fait un public dans les hautes classes de la société. Elevé dans les champs « la muse des bois lui donna la main, » comme dit élégamment M. Péterssen, auteur de ce portrait, et c'est à l'ombre des châtaigniers qu'il apprit à connaître la nature. M. Péterssen se complait à faire ressortir, par une analyse de ses œuvres, le sens intime, les aptitudes descriptives et le sentiment de la nature développés chez le romancier.

En Italie on s'occupe de choses graves et de choses légères.

LA RIVISTA EUROPEA exprime ses défiances au sujet de la lettre du pape Léon XIII au cardinal Nina, son secrétaire, lettre qui contient le programme qu'il entend suivre avec l'Italie et les autres nations. Le Pape ne peut pas renier la politique de son prédécesseur, malgré la modération de son langage, qui contraste avec les véhémences habituelles, mais cette exagération même donnait à Pie IX quelque chose d'idéal. Léon XIII est un politique, utilitaire avant tout, diplomate — « sa main de fer porte un gant de velours. » Aussi, ses doléances n'ont rencontré d'écho que dans un seul organe de l'Italie. Plein de mansuétude et de miséricorde pour la Russie et pour l'Allemagne, Léon XIII se raidit en face de l'Italie. L'auteur de ces observations prêche la vigilance.

En attendant, les poésies foisonnent, comme la neige au mois de janvier, dit le chroniqueur de la *Rivista*, il se produit une recrudescence de romans, de nouvelles, de récits, qui tient de la fièvre et de l'inondation. Le roman semi-historique et semi-mélodramatique de Petrucci della Gatina, « Les larves de Paris » ne rencontre pas ses sympathies, il le voudrait voir condamné par un tribunal de lecteurs à être lu et relu par son auteur, afin d'ôter à celui-ci le temps d'en écrire d'autres. Parmi les personnages de ce roman, le nom de la comtesse de Nesse cacherait, paraît-il, l'impératrice Eugénie; sous un autre travestissement — le comte de Rahn, figurerait l'empereur d'Autriche.

Beaucoup d'imitations, beaucoup d'efforts où l'imagination ne joue pas le premier rôle.

A en juger par la quantité de publications que chaque mois voit naître en Italie, on se figurerait chez l'Italien un goût prononcé pour l'étude. Les éditeurs disent le contraire.

LA NUOVA ANTOLOGIA qui compte parmi ses collaborateurs les forces vives du pays, ne compte après douze années d'existence que 2,000 abonnés, quoiqu'elle se publie deux fois par mois au prix annuel de 40 francs. C'est ainsi que Auguste Vera pour trouver des lecteurs écrit en français son livre : « Cavour et l'Eglise libre dans l'Etat libre. »

L'*Antologia* précisément, attribue cette indifférence au nombre exagéré de journaux, de revues et d'éphémérides d'une littérature légère. Néanmoins on s'occupe beaucoup d'instruction publique. La *Rivista europea* du mois dernier demande un livre pour les écoles, sans toutefois spécifier exactement ce que devrait être ce livre.

Une mesure radicale vient d'être adoptée par M. de Sanctis, ministre de l'instruction publique : Les journaux italiens annoncent la création de deux écoles normales universitaires pour les femmes. L'une aura son siège à Florence, l'autre à Rome. Le programme des études entièrement refondu serait de beaucoup augmenté. Les élèves recevront un diplôme avec la qualité de professeur et seront destinées à l'enseignement supérieur dans les écoles de l'Etat.

De l'Italie nous passerons à l'Angleterre.

Dans la *SATURDAY REVIEW*, une curieuse statistique frappe nos yeux : les éditeurs de Dante, ses traducteurs. De 1492 à 1500, il y eut dix-neuf éditions de la « *Divine comédie* ; » au xv^e siècle, quarante, au xvii^e siècle cinq seulement, mais au xviii^e siècle, le chiffre monte à quarante-sept. Malgré cela, Dante fut longtemps un grand homme inconnu, pour l'Angleterre surtout. La première version des Anglais date de 1782. Addison dans son voyage en Italie ne le connaissait pas. Dans sa vie de Milton, Johnson parle du Tasse, non de Dante.

La première traduction française date du xv^e siècle, elle est anonyme, manuscrite et se trouve à Turin. Le poème débute ainsi :

D'milieu du chemin de la vie présente,
Me retrouvai parmy une forest obscure
Où m'estoye égaré hors de la droite sente,
Ha, combien ce seroit à dire chose dure
De ceste forest tant aspre, forte et sauvage
Qu'en y pensant ma puour renouvelle et dure.

Vint une traduction de Garnier, puis celle de Clairfons en 1776. Voltaire s'étonnait qu'on eût regardé ce salmigondis comme un beau poème épique. Lamartine trouvait Dante abrupt, sauvage, étrange et mystique. Les autres traducteurs français viennent dans l'ordre suivant : 1783, Rivaud, puis d'Estouville, Artaud de Montor en 1811. Fiorentino en 1840, excellente traduction à cette époque. En 1842, Aroud, traduction en vers. En 1855, Lamennais. D'autres, très-médiocres, par Barré, Brizeux, Cesena, Costa, Mesnard, Mongis Ozanam. En 1855, Ratisbonne, inexacte. Récemment Francisque Regnard a publié une nouvelle traduction chez Lemerre, celle-ci dépasse toutes les autres.

LA QUARTERLY REVIEW renferme entre autres choses intéressantes une de ces études de chasseurs naturaliste dont les Anglais ont le secret : *La chasse à l'éléphant*. Mais un article qui termine le volume fait oublier tout le reste. Cet article porte en tête cette consolante promesse : *La renaissance de la Turquie* et contient un projet de réorganisation complète de l'empire ottoman. Tout au moins les réformes y sont-elles indiquées et discutées dans un esprit de confiance chevaleresque. L'obstacle aux améliorations tentées pendant les cinquante dernières années aurait été non l'abus du Coran et de ses enseignements, non le prétendu fatalisme mahométan, qui n'existe qu'en imagination, non la bigoterie et l'inertie des Ulemas, mais la persévérance de la Russie à empêcher toute réconciliation entre mahométans et chrétiens. Si l'on en croit le livre publié par le capitaine Burnaby : « Un voyage à cheval à travers l'Asie-Mineure, » l'empire est loin d'être aussi décrépît qu'on pourrait se l'imaginer. A part les richesses du sol, l'énergie, le courage, les vertus de ses habitants, le Sultan règne encore sur 19 millions de sujets, dont 11 millions de Turcs; le reste se compose de sectes dissidentes, arméniens, juifs, grecs, maronites, catholiques, protestants, etc. C'est à cette masse hétérogène, divisée, épuisée par un gouvernement mal entendu et décrépît, qu'il convient d'appliquer une première grande réforme : l'égalité de tous sans distinction de race, langue ou croyance devant l'Etat et la loi. Depuis le Bosphore jusqu'au golfe Persique, tout individu devra se reconnaître sujet ottoman avant tout. Cette réforme indiquée, l'organe de la Revue entre dans tous les détails de la réorganisation. Pas de copie, pas de pseudo-civilisation, pas d'innovations européennes, mais le retour à la constitution de l'empire

par la reconstitution du gouvernement provincial; la révision des taxes, l'abolition de la dime, la répartition des travaux, la formation d'une milice. Il va sans dire que l'Angleterre assume d'avance la responsabilité et la tutelle de la Turquie épuisée et malade, en attendant que l'empire ottoman régénéré devienne à son tour un rempart sur les frontières anglaises du côté de l'Inde.

A cet appel chevaleresque, — à ces juvéniles illusions, l'EDINBURG REVIEW répond que les protectorats coûtent cher, les armées aussi, et les démonstrations navales — même les îles. Au point de vue des intérêts et des principes économiques, il faut avouer que les mesures prises dans le Levant sont empreintes d'ignorance ou tout au moins de précipitation : L'alliance anglo-turque promet fort peu de bénéfices. Il est à craindre que l'Asie-Mineure n'attende pas beaucoup de l'Angleterre. Sans doute, l'Europe a admiré la conduite des Anglais, on leur doit gré d'avoir maintenu la paix. Cela n'empêche pas que la Chambre des Communes ne soit dans la position d'un mari forcé de payer les dettes d'une femme légère ou inconsidérée. Lord Beaconsfield est un homme d'imagination, il a vécu dans un monde idéal beaucoup plus que dans les rues de Londres. Il faut remonter loin pour trouver un ministre aussi absolu que lord Beaconsfield; son autorité, d'ailleurs, est trop despotique pour être populaire. La vision d'Astarté, sans doute, flottait devant ses yeux quand il songeait à l'île de Chypre. Il ne faut pas s'exagérer non plus les bénéfices de Chypre. Que signifie ce « *Silvis umbrosa halimæ?* » C'est une lune sans vie et sans atmosphère. Le pis est que la grave responsabilité et les appréhensions du gouvernement britannique n'ont pas été éclaircies par le dernier congrès.

Ainsi parle à son tour la revue d'Edimbourg, et elle regarde l'avenir avec anxiété.

On lira dans le même numéro une ravissante étude sur la correspondance de Balzac. L'auteur, qui ne doit plus être jeune, raconte ainsi son entrevue avec le romancier français. Il y a de cela quarante-cinq ans. Balzac était à l'aube de sa gloire, il avait publié la « Peau de chagrin, et Eugénie Grandet. » A l'extrémité d'une rue longue et peu engageante nous atteignîmes la porte cochère d'une modeste maison et pénétrâmes dans la cour. En face de nous, sur l'ocre jaune, se lisait ces mots en grosses lettres : « Fabrique de l'absolu. » — Le narrateur rencontre le grand homme devant une table couverte de papiers et de manuscrits — dans sa fabrique. — Il portait une blouse de serge blanche comme la robe d'un dominicain, serrée à la taille par une ceinture en cuir. Il avait des façons vulgaires, des traits durs, mais son œil rond brillait plein de malice. Il voyait peu de monde. — Ici, dit-il, je mène la vie d'un galérien. Mes travaux formeront un jour la comédie diabolique de la vie. Tout ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai encore converge vers ce but. Mon éditeur me dit que cela vaudra un million, je m'en occupe peu, je puis vivre avec une demi-couronne. — Sur ce, il invite son hôte à dîner. Comme il ne put accepter : — C'est dommage, dit Balzac, car nous aurons Samson et Vidocq. — L'invitation venant à la suite du refus, il est possible, ajoute le narrateur, que cet attrait venait de son imagination. Son excessive vanité et le désir extravagant d'attirer l'attention ne l'abandonnaient jamais.

X. DE REUL.

NOTES ET ÉTUDES.

LES TRAVAUX HISTORIQUES EN ALLEMAGNE.

LA COMMISSION HISTORIQUE DE BAVIÈRE. — Il résulte du rapport présenté à l'assemblée générale annuelle de la Commission historique, que plus de cent volumes, édités par les soins de la Commission, ont déjà vu le jour. L'énumération des travaux publiés dans le courant de l'année 1877-1878

donnera une idée de l'activité dont l'association ne cesse de donner des preuves :

Bayerisches Wörterbuch, par J.-A. Schmeller, 2^e édition, revue par G.-K. Fromman. Fin.

Geschichte der Wissenschaften in Deutschland. Neuere Zeit. T. IV. Geschichte der Erdkunde, par O. Peschel, 2^e édit. par O. Ruge. — T. XVII. Geschichte der Mathematik in Deutschland, par C.-J. Gerhardt.

Deutsche Reichstagacten. T. VII. Deutsche Reichstagacten unter Kaiser Sigmund. 1410-1420. Publié par D. Kerler.

Die Chroniken der deutschen Städte von 14. bis ums 16. Jahrhundert. T. XIV. Die Chroniken der niederrheinischen Städte. Köln. T. III.

Briefe und Acten zur Geschichte der dreissig-jährigen Kriege in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher. T. IV. Die Politik Bayerns 1591-1607. Première partie, par F. Stieve.

Jahrbücher der Deutschen Geschichte. Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig, par E. Winkelmann. T. II. 1208-1218.

Weisthümer, recueilli par J. Grimm. T. VII. Table des noms et des matières, par R. Schröder.

Forschungen zur Deutschen Geschichte. T. XVIII. Allgemeine deutsche Biographie. Livr. 28-36.

Les rapports présentés par les directeurs des différentes sections annoncent la publication prochaine d'un bon nombre de volumes. Le professeur Birlinger, de Bonn, prépare un vocabulaire des Weisthümer. La période moderne de l'histoire des sciences en Allemagne sera complétée dans un avenir prochain. L'histoire de l'historiographie, celles de la philologie classique et de la géologie verront le jour dans le courant de l'année 1878-1879; elles seront suivies de l'histoire de la physique et de celle de la médecine. Des travaux analogues ont été projetés pour la période du moyen âge. L'examen de ce projet, dans la dernière réunion, a donné lieu à la résolution suivante : Il est désirable de voir entreprendre une histoire de l'enseignement en Allemagne depuis l'origine jusqu'au milieu du XIII^e siècle et d'affecter une somme plus élevée à un travail important sur cette matière.

LES ARCHIVES DE PRUSSE — A notre époque de publicité, où la diplomatie n'a plus guère de secrets, la plupart des Etats de l'Europe ont fini par reconnaître que les documents historiques reposant dans les dépôts d'archives ne pouvaient plus être dérobés aux investigations des savants, pour qui l'examen des sources originales constitue la base de l'étude du passé. M. Henri de Sybel, directeur des Archives de Prusse depuis 1875, est pleinement entré dans ces vues. Il a facilité l'accès des Archives aux historiens, et, reconnaissant que la Prusse était restée sous ce rapport en arrière d'autres nations, il a obtenu du Landtag une augmentation de crédit pour remédier à un état de choses dont il signalait en ces termes les inconvénients :

« Les petits désagréments qui, dans des cas isolés, peuvent être occasionnés par la publication de pièces reposant aux Archives, ne balancent point l'avantage qui naîtra d'une connaissance exacte de notre histoire. Un peuple qui ignore d'où il vient ne sait pas non plus où il va. Son développement politique ne s'opérera sainement que quand il se rattachera à une connaissance exacte de son développement historique, ce qui est irréalisable si les sources authentiques sont inaccessibles. »

De 1815 à 1878, il n'a été publié qu'une vingtaine de volumes renfermant des documents tirés des archives prussiennes, et encore ces documents datent-ils pour la plupart du moyen âge. La Prusse s'est laissée distancer par la Bavière, où la Commission historique de l'Académie a publié, comme nous venons de le dire, plus de cent volumes en moins de vingt années. Mais, sous l'impulsion de M. de Sybel, un mouvement important semble devoir se produire.

De nombreux matériaux, recueillis sous sa direction, seront mis en œuvre par des savants, en partie ses propres élèves. Trois volumes actuellement

sous presse, paraîtront avant la fin de l'année :

Preussen und die katholische Kirche seit 1640. Nach den Acten des Geheimen Staatsarchives. Par le Dr Max Lehmann. T. I. (L'ouvrage aura trois volumes.)

König Friedrich Wilhelm I und seine Thätigkeit für die Landescultur in Preussen, Par R. Stadelmann.

Hessisches Urkundenbuch. Par Konnecke, Wyss et Reimer. T. I.

Sont en préparation :

Geschichte des Deutschen Ordens in Preussen bis 1525. Par H. Floto. 3 vol.

Geschichte Herzog Albrechts von Preussen. Par le Dr Philippi. 1 vol.

Briefwechsel Landgraf Philipp des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer. Par le Dr Lenz. 1 vol. Die Gegenreformation in Westphalen. Par le Dr Keller. 3 vol.

Brandenburger und hannoverscher Politik in der zweiten Hälfte des siebzehnten Jahrhunderts. Par le Dr Köcher. 4 vol.

Memoiren der Churfürstin Sophie von Hannover. Par le même. 1 vol.

Sammlung der preussische Staatsverträge im 18. Jahrhundert. Par les Drs Posner et Hagemann. 5 à 6 vol.

Frédéric II, Histoire de mon temps. Par le Dr Posner. 1 vol.

Preussische Gesandtschaftsberichte aus Paris, 1774-1806. Par le Dr Baillet. 4 vol.

Preussens auswärtige Politik 1808-1815 Urkunden und Darstellung. Par le Dr Hassel. 5 à 6 vol.

Lehrbuch der historischen Geographie des deutschen Reiches. Par Th. Menke. 8 vol.

La liste que nous avons sous les yeux comprend encore d'autres publications moins importantes que les précédentes au point de vue de l'histoire générale.

CHRONIQUE.

Le *Moniteur* a publié (n^o 293) le Règlement d'ordre pour l'exécution et la publication de la carte géologique de la Belgique à l'échelle de 20,000^e. Les dispositions que renferme ce règlement concernent la connaissance de la carte géologique, le Musée royal d'histoire naturelle, auquel est rattaché le service du levé, les géologues non fonctionnaires du musée, l'institut cartographique militaire, où est instituée une section géologique pour la publication des cartes et coupes. En ce qui concerne les géologues non fonctionnaires, le règlement contient, entre autres, les dispositions suivantes :

Les géologues non fonctionnaires du musée qui désirent apporter leur concours à l'exécution des travaux de la carte, adressent à la commission une demande tendant à ce que la disposition de l'article 6 du règlement organique leur soit appliquée. Cette demande est accompagnée d'un exemplaire de leurs publications. Ils soumettent en même temps à la commission un projet de convention spécifiant le programme des levés détaillés à effectuer, les délais d'achèvement, le montant de la rémunération stipulée par l'arrêté royal du 18 octobre 1878, et, lorsqu'il y aura lieu, les époques de paiement échelonnées d'après les différentes périodes de travail. Les géologues non fonctionnaires du musée qui, sur l'avis de la commission, le directeur de cet établissement entendu, sont admis par le Ministre de l'intérieur à exécuter les travaux destinés à faire partie de la carte spécifiée à l'article 1^{er} du règlement organique, doivent se conformer à toutes les dispositions relatives au service du musée. Ils s'engagent en outre à remettre à cet établissement les échantillons de roches et les fossiles qu'ils auront recueillis.

— Le Musée royal d'histoire naturelle et le Dépôt de la Guerre viennent d'obtenir à l'exposition de Paris un diplôme d'honneur, équivalent à la grande médaille pour la nouvelle carte géologique de la Belgique que ces établissements exécutent sous la direction de M. le Directeur du Musée d'histoire naturelle.

— Des modifications viennent d'être introduites dans le personnel enseignant de l'Université de Gand, par suite de promotions, nominations et changements d'attributions.

Dans la faculté de philosophie et lettres, M. A. Wagner a été déchargé des cours d'histoire politique de l'antiquité et d'histoire de littérature grecque et de la littérature latine. Ces cours sont donnés par M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Bruxelles, nommé professeur extraordinaire à l'Université de Gand. M. Wagener conserve les cours d'antiquités romaines et d'exercices philologiques sur la langue grecque. M. A. Motte, docteur spécial en sciences historiques, nommé professeur extraordinaire, donne le cours d'histoire politique moderne et d'antiquités grecques.

Dans la faculté de droit, M. A. Callier est promu au rang de professeur ordinaire. M. R. de Ridder, docteur en droit, docteur en sciences politiques et administratives, docteur spécial en droit public et administratif, est nommé professeur extraordinaire. Il donne le cours approfondi de droit administratif et celui du droit des gens. M. A. Gondry, docteur en droit, nommé professeur extraordinaire, donne le cours approfondi de droit administratif. M. Haus, professeur émérite est déchargé, sur sa demande, du cours de Pandectes. Ce cours est placé dans les attributions de M. Van Wetter, professeur ordinaire à la même faculté, indépendamment des autres cours dont il est chargé.

Dans la faculté de médecine, M. Leboucq, docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences physiologiques, est nommé professeur extraordinaire. Il donne le cours d'anatomie humaine descriptive, y compris l'anatomie des régions, et le cours de démonstrations anatomiques ordinaires.

— A l'Université de Bruxelles, le cours de langue arabe, nouvellement créé, est donné par M. Uricoechea.

— L'Association internationale africaine a appris, par un télégramme de son correspondant à Aden, que M. Cambier a traversé l'Ougogo. MM. Wauthier et Dutrieux ont dû quitter Mpwapwa le 10 octobre pour se diriger vers l'intérieur du continent. Les dernières nouvelles sont tout à fait satisfaisantes.

— A la fin de la dernière année académique, les neuf Universités prussiennes, l'Académie de Münster (faculté de théologie catholique et de philosophie) et le Lycée de Braunsberg (faculté de philosophie et de théologie catholique), comptaient 934 professeurs : 465 ordinaires, 7 honoraires, 217 extraordinaires et 245 privatdocent. Berlin compte le plus grand nombre de professeurs, 208 ; puis viennent : Göttingen 119 ; Breslau 101 ; Bonn 100 ; Halle 96 ; Königsberg 82 ; Marbourg 68 ; Kiel 61 ; Greifswald 59 ; Münster 30 ; Braunsberg 10. Le nombre des professeurs se répartit ainsi par facultés : de théologie évangélique 81 ; de théologie catholique 25 ; de droit 91 ; de médecine 268 (23 à Bonn) ; de philosophie 477 (50 à Bonn). Le nombre des étudiants était pendant le semestre d'été dans les onze établissements désignés plus haut de 9,006 : 2,569 à Berlin ; 1,240 à Breslau ; 1,063 à Bonn ; 988 à Göttingen ; 914 à Halle ; 666 à Königsberg ; 525 à Greifswald ; 450 à Marbourg ; 322 à Münster ; 252 à Kiel ; 17 à Braunsberg. A la fin du semestre d'hiver, le nombre des étudiants était de 8866, soit une augmentation de 140.

— L'Académie des sciences de l'institut de Bologne annonce qu'en 1880 le prix Aldini sera accordé à l'auteur d'un mémoire de chimie, de physique ou de mécanique appliquée, indiquant un système pratique, nouveau et efficace, ou de nouveaux appareils pour prévenir et pour éteindre les incendies. Le prix est de 1,000 francs. L'ouvrage doit avoir paru du 1^{er} juin 1878 au 31 mai 1880 et être écrit en italien, en latin ou en français.

— L'éditeur O. Spamer de Leipzig publie une nouvelle édition de l'ouvrage d'Otto von Corvin :

Illustrirte Weltgeschichte für das deutsche Volk. L'ouvrage comprendra huit volumes de 16 à 18 livraisons chacun, enrichies de planches, dessins et cartes. La première livraison vient de paraître.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. *Séance du 12 octobre.* — La classe vote l'impression dans les Bulletins des travaux suivants : Recherches lithologiques sur les phanites du calcaire carbonifère de Belgique, par M. Renard ; note de M. Montigny relative à une disposition expérimentale applicable à l'étude des étoiles colorées ; note de M. Dupont sur la récente découverte d'ossements fossiles faite à Bernissart ; note de M. J. Plateau sur une loi de la persistance des impressions dans l'œil ; de M. de Selys-Longchamps contenant des quatrièmes additions au synopsis des Gomphines. La note de M. Montigny fait connaître une disposition optique qui permettra, d'après l'auteur, de préciser d'une manière absolue la couleur de chacune des principales étoiles, et d'observer, avec la précision nécessaire, certaines variations périodiques dans la coloration de quelques étoiles que l'on a remarquées récemment. Celle de M. Dupont donne des détails sur une découverte paléontologique importante faite, il y a quelques mois, dans une galerie de recherches au charbonnage de Bernissart, village situé entre Mons et Tournai, près de la frontière française, découverte que M. P.-J. Van Beneden a annoncée à l'Académie au mois de mai dernier. La présence des ossements n'a pas été facile à constater. Ils se trouvent dans de l'argile noirâtre, qui fut rencontrée dans des travaux de reconnaissance. Le dépôt avait déjà été entamé sur une longueur de plusieurs mètres quand il fut remarqué. Le soin de procéder à l'extraction de ces restes a été confié à l'administration du Musée d'histoire naturelle ; des mineurs expérimentés ont été mis à sa disposition, et les travaux d'exploration du gisement ossifère seront continués jusqu'à ce que celui-ci soit épuisé. La Société de Bernissart fait don à l'Etat de tous les produits des fouilles. Les recherches faites jusqu'ici ont amené la découverte de cinq squelettes d'Iguanodon adultes, ces sauriens que Cuvier déclarait les plus étonnants qui aient existé et dont la longueur atteint 9 mètres, si même elle ne les dépasse. Des tortues, de nombreux poissons, des empreintes végétales, constituant une faune et une flore toutes nouvelles pour le pays, s'y trouvent associés. Malheureusement les ossements sont imprégnés de pyrite, et, dès qu'ils sont au contact de l'air, ils s'effeuillent et se désagrègent. M. de Pauw, contrôleur des ateliers du Musée, qui procède à l'extraction, avec l'aide d'autres employés de cet établissement, a imaginé d'entourer de plâtre les ossements à mesure qu'ils sont mis à nu, et de les faire transporter dans cet état à Bruxelles, où ils seront l'objet des soins nécessaires pour les conserver. A l'enlèvement de chaque ossement, il fait le levé géométrique de sa position, qui pourra ainsi être reproduite dans les mémoires qui seront ultérieurement consacrés à cette découverte.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 14 octobre.* — La classe vote l'impression, dans le recueil des mémoires in-8°, d'un travail de M. Paillard intitulé : Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Éléonore d'Autriche (ou de Portugal), femme de François I^{er}. M. Gachard lit une notice relative au voyage de Pierre-le-Grand dans les Pays-Bas Autrichiens en 1717. Le Czar, qui avait une première fois visité la Hollande en 1697, résolut, au mois de décembre 1716, de revoir ce pays. « Pierre partit de Hambourg le 7 décembre ; dix jours après, il arriva à Amsterdam. La curiosité n'était pas d'ailleurs le mobile principal de la détermination qu'il venait de prendre. Il était toujours en guerre avec la Suède, et il ne trouvait pas que ses alliés du Nord fissent pour lui tout ce

qu'il s'était promis d'eux. Il avait — dit un de ses historiens — entrepris le premier voyage en homme qui s'était voulu instruire des arts ; il fit le second en prince qui cherchait à pénétrer les secrets des cours : on sait que La Haye était considérée, à cette époque, comme le centre des négociations de l'Europe. Après trois mois passés à Amsterdam, le czar se rendit à La Haye ; il y arriva le 19 mars, avec la czarine, qui était venue le rejoindre. Catherine avait donné le jour, le 13 janvier, à Wesel, à un prince qui ne vécut que quelques heures. Le czar et la czarine séjournèrent à La Haye une dizaine de jours. Pierre y laissa ensuite son épouse pour aller visiter seul quelques villes de Hollande et de Zélande, et de là se diriger vers les Pays Bas autrichiens : les relations amicales qu'il entretenait avec l'empereur Charles VI l'assuraient qu'il serait reçu dans les Etats de ce monarque avec tous les honneurs auxquels il pouvait prétendre. »

M. Gachard fait remarquer que les historiens de Pierre-le-Grand mentionnent à peine ce voyage du czar, et que nos historiens nationaux en disent peu de chose. Le travail du savant archiviste a pour objet de suppléer à ce que ne rapportent ni les uns ni les autres. Les archives du royaume, celles de plusieurs de nos villes, les gazettes du temps ont fourni les matériaux de cette notice, qui sera imprimée dans le Bulletin.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 26 octobre.* — L'Académie, sur les rapports favorables des commissaires, décide l'impression dans le Bulletin du mémoire de M. Dele sur la thermométrie dans la pleuropneumonie contagieuse du gros bétail ; du travail de M. de Blas, intitulé : De la présence de l'acide salicylique dans les bières. Suite de la discussion du rapport de la commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. Deux amendements aux conclusions de la commission sont déposés, l'un par M. Kuborn, dans les termes suivants : « L'Académie estime qu'il y a lieu d'augmenter la somme des connaissances exigées des sages-femmes par une instruction pratique sérieuse, et d'uniformiser l'enseignement qui leur est donné dans les différentes provinces. » L'autre, présenté par M. Warlomont, est ainsi formulé : « L'Académie estime que les personnes du sexe admises à pratiquer les accouchements doivent être de deux degrés : les sages-femmes et les accoucheuses. » L'amendement de M. Kuborn est adopté. L'avant projet de règlement constituant les conclusions de la commission sera examiné dans la prochaine réunion. L'Assemblée procède à l'élection du président et de ses vice-présidents pour l'année 1879. Sont élus : président, M. Fossion ; premier vice-président, M. Warlomont ; second vice-président, M. Depaire. MM. Wehenkel et Degive sont élus membres titulaires.

COMMISSION DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE. — Cette commission s'est réunie au Palais des Académies le 11 octobre. Elle avait à réorganiser son bureau, privé de son chef depuis la mort du général Guillaume. M. Van Beneden père, qui occupait les fonctions de vice-président, a été nommé président. M. Alphonse Wauters est devenu vice-président. MM. de Busschere et Stapperts ont été continués dans leurs fonctions de secrétaire et de secrétaire-adjoint.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 5 octobre.* — Sur le rapport favorable de MM. Putzeys et de Borre, l'Essai monographique sur les Panagéides, de M. Chaudoir, sera inséré dans les annales. M. H. Donckier présente des observations se rattachant aux communications faites dans la séance précédente par MM. Lallemand et Fonder.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE CATHOLIQUE. Octobre. — Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone (A. Delattre). — Considérations sur l'Espagne (C. Pieraerts). — Chronique reli-

gieuse des Etats-Unis. — Chronique religieuse de la Suisse (E. Carry). — Chronique universitaire. Discours de M. Namèche. — La jeunesse de lord Beaconsfield. — Bibliographie.

REVUE BELGE D'ART, DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE MILITAIRES. 3^e année. T. III. Etude sur la guerre d'Orient en Asie (Ch. H. Gilet). — Quelques mots sur nos tribunaux militaires (A. Moreau). — Les lanqueneets au XVI^e siècle (G. Mueseler). — Recherche du shrapnel le plus efficace pour l'artillerie de campagne (Huytens de Terbecq). — Les fusées percutantes pour artillerie de campagne (J. Kessels). — De la fortification du champ de bataille; considérations à propos de la publication récente du général Brialmont (H. W.). — Mémoires militaires et scientifiques publiés par le département de la marine française (P. H.).

BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. 17^e année. Livr. 7 et 8. — Une colonie belgo-romaine au Ravensbosch, près de Fauquemont, Exploration de la villa de Billich (J. Habets). — L'église collégiale de Saint-Hermès à Renaix (J. Ruttiens et E. Serrure). — Séances des mois de juillet et d'août de la Commission des monuments.

LA FLANDRE. Octobre. — Jacques Van Artevelde.

JOURNAL DES PEUX-ARTS. N^o 19. — Jean et Nicolas Le Pot. — Exposition universelle. — Le salon de Bruxelles. — Tableaux des collèges des jésuites supprimés. — Embellissement du quartier du Parc, à Bruxelles. — La maison de l'Étoile. — Livres d'art populaires publiés par Seeman. — Chronique générale. — Dictionnaire des peintres.

NEDERLANDSCH MUSEUM. 4^e livr. — De wet van den 25^{sten} januari 1817 over het kopij-recht. — De herziening der wet van 1842 over het lager onderwijs (Aldemar). — Liefde (Em. Kiel). — Levenslust (J. de Geyter). — De dijkbreuk (Carnawal). — Staatkundig overzicht. Liberalo dagbladen voor het platteland (Willem Rogghé).

Bormans (St.) Documents inédits concernant l'histoire de la province de Namur. Cartulaire des petites communes. Analyses. Namur, Wesmael Charlier, in 8.

Collard (F.). Notions des lois romaines. 5^e éd. Fr. 1. 25.

Dauby (J.). Rapport sur l'imprimerie et la librairie, papeterie et reliure, matériel des impressions, fonderie en caractères. (Extr. de la Belgique à l'Exposit. univ.) Brux., Mertens, in-8. Genonceaux (L.). La Belgique. Brux., Lebegue, in-8. Fr. 1. 00.

Janssen (C.). Sur le Nil. Souvenirs de voyage. Liège, Vaillant-Carmanne, in-8. Fr. 2. 50.

Leclercq (Em.). Contes vraisemblables pour les enfants. 5^e éd. Brux., Lebegue, in-8. Fr. 1. 00.

Ledeganck (K.). Nos écoles au moyen âge. Brux., in-8. Fr. 0. 75.

Libens (J. V.). Code des lois notariales. 2^e éd. Brux., Larcier, in-8. Fr. 11. 00.

Picard (Edm.) et N. d'Hoffschmidt. Pandectes belges. Répertoire général de législation, etc. T. I. Liv. 1. Bruxelles, Larcier, in-4. Fr. 5. 00.

Juste (Théod.). La révolution liégeoise de 1789. Brux., Muquardt, in-8.

Juste (Théod.). Les Vonckistes. Brux., Muquardt, in-8.

Van Raemdonck (J.). Le pays de Waas préhistorique. Saint-Nicolas, Edom, in-8.

Geïllustreerde Encyclopaedia. Woordenboek voor wetenschap en kunst, beschaving en nijverheid. Onder hoofdredactie van A. Winkler Prins. Amsterdam, C. L. Brinkman.

Geschiedenis der beraadslagingen gevoerd in de Tweede Kamer der Staten-Generaal over het ontwerp van Burgerlijk Wetboek. Zittingjaar 1824-1825. Bewerkt en uitgegeven door J. J. F. Noordziek. La Haye, Nijhoff, 2 vol. Fl. 4. 50.

De Unie van Utrecht of een belangrijk feit uit den tachtigjarige oorlog, door P. Vergers. Schiedam, W. van Noortwijk. Hoofdpersonen uit de geschiedenis der Nederlandsche letterkunde, door L. Leopold. Groningue, J. B. Wolters. Fl. 2. 50. Geschiedkundige atlas van Nederland in 15 kaarten, door P. H. Witkamp. Amsterdam, C. L. Brinkman. Fl. 0. 75.

Zuid-Afrika, door F. Schüssler. Met eene inleiding van Prof. P. J. Veth. Amsterdam, P. N. van Kampen en zoon. Fl. 2. 25.

Nederlandsche Flora en Pomona, beschreven en uitgegeven door het bestuur der Pomologische Vereeniging te Boskoop. Groningue, J. B. Wolters.

Het huis Honselaarsdijk in 1638. Historische novelle, door Mevr. A. L. G. Bosboom-Toussaint. La Haye, D. A. Thieme. vol. Fl. 2. 00.

Archief voor Nederlandsche kunstgeschiedenis. Verzame-

ling van meerendeels onuitgegeven berichten en mededeelingen betreffende Nederlandsche schilders, plaatsnijders, beeldhouwers, bouwmeesters, juweliers, goud- en zilverdrijvers, smeden, stempelsnijders, tapijtwevers, borduurwerkers, plateelbakkers, ivoorsnijders, glasschilders, ingenieurs, landmeters, kaartmakers, dichters, lettersnijders, schoonschrijvers, boekbinders, enz. Met bereidwillige medewerking van verscheidene archivarissen e. a. bijeengebracht door Fr. D. O. Obrew. Rotterdam, van Hengel en Eeltjes. 1st vol. Fl. 9. 00.

Bibliothèque musicale du théâtre de l'Opéra, rédigée par Th. de Lajarte. 8^e liv. Appendice. Paris, librairie des Bibliophiles, in-8. Fr. 5. 00.

Blanc (Ch.). Les beaux-arts à l'Exposition universelle de 1878. Paris, Renouard, in-8. Fr. 3. 50.

Brogie (Duc de). Le Secret du Roi. Paris, Calmann-Lévy. Fr. 15. 00.

Corpus scriptorum historiae Byzantinae. Vol. 49. Anna Comnena. Vol. 2. Bonn, Weber, 18 M.

Grandaur (F.). Cronik des Königl. Hof- u. National-Theaters in München. München, Ackermann, 6 M.

Kiepert. Lehrbuch der alten Geographie. 2. Hälfte. Berlin, Reimer, 3 M. 60 Pf.

Lang (R. Hamilton). Cyprus: its history, its present resources and future prospects. Londres, Macmillan, 14 s.

Morel-Fatio. L'Espagne au XVI^e et au XVII^e siècles. Documents historiques et littéraires. Heilbronn, Henninger, 20 M.

Nolte (F.). Histoire des Etats-Unis d'Amérique. Paris, Didier, 12 fr.

Pertsch. Die arabischen Handschriften der herzogl. Bibl. zu Gotha. I Bd. 2. Hft. Gotha, Perthes, 9 M.

Pisani (Giacomo). Stati e religioni. Roma, Barbèra, in-8. Fr. 4. 00.

Riemann (H.). Studien zur Geschichte der Notenschrift. Leipzig, Breitkopf, 10 M.

Roberts (Ch.). A manual of anthropometry. London, Churchill, 6 s. 6 d.

Robinson (Phil.). Cabul, or Afghanistan. Londres, Low, 1 s. Sergeant (Lewis). New Greece. Londres, Cassell, 21 s.

Sorel. La Question d'Orient au XVIII^e siècle. Paris, Plon, 6 fr. Stubbs (C. W.). Village politics: Addresses and Sermons on the labour question. Macmillan, 3 s. 6 d.

Thomson (J. T.). Social problems: an inquiry into the law of influences. Kegan Paul, 10 s. 6 d.

Unger (F. W.). Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte. T. I. Vienne, Braumüller, 7 M.

Van Laun (H.). French revolutionary epoch. 2v. Cassell, 24 s.

Wigger (F.). Feldmarschall Fürst Blücher. Schwerin, Stilller, 6 M.

Woermann (K.) u. A. Woltmann. Geschichte der Malerei. Liv. 2 et 3. Fr. 7. 50.

De Gids. Octobre. De officiele statistiek in Nederland (Mr. G. de Bosch Kemper). — Kerk tegen Staat, 1572-1631 (J. C. Naber). — Algernon Charles Swinburne (Prof. A. Pierson). — De wedergeboorte van Nederland (Prof. B. H. D. Tellegen). — Het hedendaagsch Rusland (Mr. H. H. van Capelle). — De Choephoroï of het Lijkenoffer van Aeschylus (Prof. H. van Herwerden). — Bibliographisch album. — De boeken der vorige maand.

De Tijdspiegel. Octobre. De strijd over God (Prof. Mr. C. W. Opzoomer). — Eenige beschouwingen over het oorlogrecht (W. J. Knoop). — Mosterd na den maaltijd. — Eene samenvoeging, die haar nut heeft M. C. U. Huber). — Letterkunde. — Bekeerde (P. A. Daum). — Henry Havard, Het land der Geuzen (S. M. Campbell). — De waarheid in het leven (Em. Kiel). — Uit den vreemde (Mevr. van Westrheene).

Journal des savants. Septembre. J. Bertrand. Conciliation du véritable déterminisme. — E. Egger. Les plaidoyers de Démosthène. — B. Zeller. Dernière année du duc et connétable de Luyne. — A. Maury. Géographie de la Gaule romaine.

Journal asiatique. Avril-juin. Incantation magique chaldéenne (Fr. Lenormant). — Le conte du prince prédestiné (fin) (G. Maspero). — Etudes bouddhiques. La piété filiale (L. Feer). — La coupe phénicienne de Palestrina (Ch. Clermont-Ganneau).

Journal des économistes. Octobre. Les conflits du travail en Angleterre de (Fontpertuis). — La dette publique et les fonds d'Etat (E. Petit). — L'enquête industrielle (Fournier de Fl ix). — La 48^e session annuelle de l'Association britannique pour l'avancement des sciences (H. Taché). — Le Congrès international de la propriété industrielle, — de la propriété artistique, — de l'enseignement libre, — pour l'unification des poids, mesures et monnaies. — Revue des principales publica-

tions économiques. Bulletin. Société d'économie politique. Comptes rendus. Chronique.

Revue archéologique. Août. Sur un masque en terre cuite récemment acquis par le Musée du Louvre (E. Renan). — Découverte d'armes franques à Saint-Denis, près Catus (Lot) (Castagné). — Explorations nouvelles dans les catacombes de Rome et de Syracuse (L. Lefort). — Inventaire des bronzes antiques de la collection de Paul II (E. Muntz). — Origine perse des monuments arméniens d'Égypte (Ch. Clermont-Ganneau). — Un encolpium de Monza, lu par le P. Garrucci (E. Le Blant). — Conférence sur les populations de la Gaule et de la Germanie (A. Bertrand).

Magazin für die Literatur des Auslandes. 26 oct. Ueber hebräische Poesie. — Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz und ihrer Grenzgebiete. — Trelawney's Erinnerungen. — Gaffarel's Geschichte Brasiliens unter der französischen Herrschaft. — Kleine Rundschau. Mancherlei. Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

Unsere Zeit. 15 octobre. Die bildenden Künste auf der pariser Weltausstellung (J. P. Richter). — Der Stand der Aerzte (J. H. Baas). — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). — China seit 1875. — Todtenschau. — Revue der Erd- und Völkerkunde.

Mittheilungen de Petermann. Die politische Umgestaltung des türkischen Reiches in Europa und Vorder-Asien. — Reisen in Aequatorial-Africa (Emin Effendi). — Der Balkan (F. Kanitz). — Die periodischen Längenänderungen der Gletscher (H. Fritz). — Geographischer Monatsbericht. — Geographische Literatur.

Edinburgh Review. Octobre. The Copyright Commission. — Low's History of the Indian Navy. — Gardiner's Government of Charles I. — Recent explorations in Palestine. — Who wrote the Annals of Tacitus? — The Jesuit martyrs: Campion and Walpole. — Sir Henry Taylor's Collected works. — Correspondence of M. de Balzac. — England in the Levant.

Quarterly Review. Octobre. John Dryden. — Rise of the modern British Empire. — Elephant-catching. — Petrarch. — Ancient Cyprus. — M. Thiers: his life and character. — The Lancashire cotton-strike. — Is the Church of England protestant? — The revival of Turkey.

Rassegna settimanale. 6 octobre. La questione di Firenze e gli studi della Commissione d'Inchiesta. — Lettere militari. Delle presenti condizioni dei Capitani di Fanteria. — Corrispondenza da Vienna. — Corrispondenza da Bari. I Pastori in Puglia. — La Settimana. — Nuovi studi sui Borgia (P. Villari). — Tre Biografi di Vittorio Emanuele. — Corrispondenza artistica da Parigi. — La Mineralogia in Italia. — Bibliografia: Cesare Cantù. Manuale di Storia Italiana. — C. Lombroso, L'Uomo delinquente; P. Poletti, Teoria della tutta penale. — Innocenzo Regazzoni, L'Uomo preistorico nella provincia di Como. — 13 oct. I bilanci dei Comuni e la riforma Comunale. — I Giornalieri avventizi e le loro Abitazioni. — Lettere dall'Esposizione di Parigi. Le industrie. — Corrispondenza da Parigi. — La Settimana. — La mano della Vicina (E. Castelnuovo). — Corrispondenza letteraria da Dresda. — Note Geografiche e Statistiche sulla febbre gialla (B. Malfatti). — Bibliografia: G. Piergili Lettere scritte a Giacomo Leopardi dai suoi parenti con giunta di cose inedite o rare; P. Viani, Appendice all'Epistolario e agli Scritti giovanili di Giacomo Leopardi, a compimento delle edizioni fiorentine. — Dott. Ferri. La teoria dell'Impugnabilità e la Negazione del Libero Arbitrio. — 20 oct. La Magistratura in Italia. — Appunti ai Dicasteri di Guerra e Marina. — Corrispondenza da Londra. — Corrispondenza da Venezia. — La Settimana. — La Marcia Reale d'Ordinanza italiana (M^o Stefano Tempia). — Le Tavole dipinte dei libri d'entrata e d'uscita della Repubblica di Siena (C. Paoli). — Corrispondenza letteraria da Parigi. — Bibliografia: Attilio Hortis, M. T. Cicerone nelle Opere del Petrarca e del Boccaccio. — Prof. A. Valdarnini, Nozioni di Psicologia e Logica ad uso degli Istituti Tecnici. — G. Bagatta, Compendio dei doveri e dei diritti del Cittadino, ad uso delle scuole elementari e popolari. — 27 oct. La Politica del terzo Ministero di Sinistra. — Le Condizioni politiche d'Europa. — Le Scuole Normali Superiori per le donne. — Corrispondenza da Roma. — Corrispondenza da Berlino. — La Settimana. — Di una nuova ipotesi intorno alle prime sedi della stirpe Indo-Europea (B. Malfatti). — I Tulipani di Firenze e il Darwinismo (E. Levier). — Bibliografia: G. Chiodina, Canti del popolo Slavo tradotti in versi Italiani, con Illustrazioni sulla Letteratura e sui costumi slavi; F., Lettere a Cesare Cantù. — Notizie. — Riviste Italiane. — Notizie varie. — Articoli che riguardano l'Italia negli ultimi numeri dei Periodici stranieri. — Riviste Inglesi.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 22 - 17 NOVEMBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — Le secret du roi, par le duc de Broglie. — La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle, par H. Delpech. — La Belgique au XVIII^e siècle : les Vonckistes. La Révolution liégeoise de 1789, par Th. Juste. — Le journal de J. Moretus II (Publications de la Société des Bibliophiles d'Anvers). — La chimie pour tous, par A.-D. Deluc. — Esquisse géologique et paléontologique des dépôts pliocènes des environs d'Anvers, par Ern. Vanden Broeck. — Correspondance de Genève : Productions littéraires à l'occasion du centenaire de J.-J. Rousseau. — Bulletin. — Correspondance de Berlin : Exposition des objets trouvés à Olympie. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le Secret du Roi. Correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques, 1752-1774. Par le duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 2 vol. in-8^o.

L'existence d'une correspondance diplomatique entretenue par Louis XV à l'insu de ses ministres est connue depuis longtemps. Soupçonnée par les contemporains, qui l'appelaient « le secret du Roi », officiellement constatée par Louis XVI à son avènement au trône, elle était toujours restée un problème pour les historiens, quand, en 1866, Boutaric souleva un morceau du voile par la publication de la *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, tirée des archives de l'Etat. Ce travail malheureusement était incomplet : l'éditeur avait trouvé aux Archives les instructions données et les réponses faites par le roi, mais il n'avait eu à sa disposition que quelques pièces de la série des instructions envoyées par le cabinet secret et des dépêches des agents occultes. Malgré l'intérêt qu'il présente, le recueil de Boutaric laissait ainsi bien des faits dans l'ombre ou imparfaitement expliqués. M. de Broglie, dont la curiosité fut alors excitée par le rôle important que jouait dans ces intrigues un de ses ancêtres, entreprit de rechercher et parvint à retrouver, au Ministère des affaires étrangères, au Ministère de la guerre et dans des papiers de famille, les originaux que Boutaric regrettait de n'avoir pu joindre à son travail. Grâce à l'ensemble des lumières puisées à ces différentes sources, il a réussi à présenter le tableau complet de l'origine, du but et des péripéties de la correspondance intime de Louis XV. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit ce monarque, dont les vices et l'incroyable faiblesse de caractère ont été justement flétris et condamnés par l'histoire, poursuivre avec ardeur des idées politiques arrêtées : la liberté de la Pologne et l'alliance autrichienne, et s'occuper sérieusement du gouvernement à l'insu de ses ministres et de ses maîtresses. Tandis que la politique officielle est ouvertement dirigée par les Pom-

padour et les Du Barry, que l'exercice du pouvoir est abandonné le plus souvent à des courtisans protégés par des favorites, le roi s'entoure dans l'ombre de conseillers sincères, intelligents et francs jusqu'à la rudesse. C'est ainsi d'ailleurs qu'il les voulait. Rien de plus curieux que le contraste qui se présente à chaque pas entre les actes de la diplomatie ministérielle et les avis de la diplomatie confidentielle. D'un côté, légèreté et imprévoyance, frivolité licencieuse, de l'autre, un langage sévère, le bon sens et le patriotisme. Sans les preuves nombreuses et irrécusables qui en sont fournies, on se refuserait à croire que Louis XV ait pu se soucier d'exercer son métier de roi, et, en se tenant au courant de ce qui se passait en France et à l'étranger, exercer une action sur la politique extérieure.

La correspondance secrète date de 1745. En cette année plusieurs seigneurs polonais vinrent à Paris proposer au prince de Conti de préparer son élection au trône, le déclin prématuré de la santé d'Auguste III faisant pressentir une vacance prochaine. Louis XV autorisa le prince à écouter ces propositions, lui promit de l'aider à l'insu de ses ministres, et l'autorisa à correspondre avec les agents diplomatiques qu'il croirait assez sûrs pour être mis au courant du secret. Ces agents furent astreints, sous les peines les plus sévères et en vertu d'un ordre écrit du roi, à garder la plus grande discrétion. Le prince de Conti proposait les réponses à faire aux dépêches reçues, réponses qui étaient envoyées après avoir été approuvées par le roi. Le grand point était de ne pas attirer l'attention des ministres. Ce fut Tercier, premier commis des affaires étrangères, que l'on chargea de la réception et de l'expédition des lettres. Louis XV, qui se préoccupa toujours soigneusement de ce point, finit par organiser tout un service pour mieux assurer le secret. Du reste, la correspondance, bien qu'elle eût toujours pour principal objet les affaires de Pologne, ne tarda pas à s'étendre aux principaux Etats de l'Europe.

En 1752, paraît sur la scène un nouvel acteur, qui devait jouer le premier rôle dans cette mystérieuse affaire : le comte Charles de Broglie, nommé le 2 mars de cette année ambassadeur en Pologne. Un billet du roi l'avertissait ainsi de la nature de sa mission : « Le comte de Broglie ajoutera foy à ce que lui dira M. le prince de Conty et n'en parlera à âme qui vive. Louis. » La publication de Boutaric et l'ouvrage de M. de Broglie ont singulièrement mis en relief ce diplomate, que l'histoire avait laissé dans un oubli presque complet. Le comte de Broglie ne dut s'occuper d'abord que de la Pologne ; mais la question polonaise était une question européenne, et peu à peu il fut amené et autorisé par le roi à prendre connaissance de l'ensemble des négociations suivies par les agents particuliers de Louis XV dans les différentes cours. Ce poste de ministre privé et surtout très-caché, il l'occupa jusqu'à la mort du roi,

alors même qu'il était éloigné de la cour et disgracié aux yeux du public.

Parmi les personnages les plus activement mêlés au « secret du roi », il faut citer le fameux chevalier d'Eon, dont la vie ressemble plutôt à un roman qu'à une histoire réelle. D'une intelligence remarquable, mais porté à l'intrigue et aux aventures, il semble avoir pris un malicieux plaisir à dérouter ceux mêmes qui l'employaient à servir les plus graves intérêts politiques. M. de Broglie ramène à leur réalité plusieurs détails rapportés à son sujet. Il montre, par exemple que d'Eon n'a pas été en 1756 à Saint-Petersbourg, comme on l'a cru jusqu'ici, déguisé en femme, et surtout qu'il n'est pas parvenu à se faire admettre parmi les filles d'honneur de l'impératrice. Il est à peine nécessaire d'ajouter que son récit confirme également ce qui était suffisamment établi, que d'Eon, malgré ses propres affirmations, appartenait au sexe masculin.

La découverte de la correspondance secrète est surtout intéressante en ce qu'elle jette un jour nouveau sur le rôle joué par Louis XV dans les négociations qui ont préparé le démembrement de la Pologne. On voit que le roi avait prévu de loin la catastrophe, qu'il la redoutait et aurait voulu l'empêcher. Envisagée à ce point de vue, la diplomatie secrète accuse chez le roi un sens plus droit et des intentions plus honnêtes qu'on n'est habitué à en trouver chez l'homme. Mais, comme le dit M. de Broglie, elle accuse aussi l'incurable infirmité de son caractère. « On y voit à découvert et on y suit pas à pas ce qu'il méditait de faire et ce qu'il n'a pas su empêcher pour épargner à son règne une faute ineffaçable. »

Une fois l'influence française en Pologne ruinée, après la bataille de Rosbach et le départ du comte de Broglie de Varsovie, la suite de l'intrigue nouée par le prince de Conti ne présente plus guère qu'un intérêt de curiosité.

La suite de l'affaire secrète demeure confiée à d'humbles subalternes qui ne savent que faire de tant d'honneur et seraient d'autant plus en peine d'en tirer parti qu'on ne daigne pas leur dire quel résultat on en espère. Et quant au depositaire en titre de la confiance royale, tout son rôle se borne à quelques conseils impuissants qui arrivent toujours trop tard et qui signalent les fautes ou prévoient le mal sans la moindre chance de le prévenir. Réduite à ces proportions, la diplomatie secrète ne paraît le plus souvent qu'une fantaisie royale, moitié enfantine, moitié sénile ; et l'on ne sait ce qui doit le plus surprendre, ou de l'aberration d'esprit du souverain qui s'y livre, ou de la complaisance des serviteurs qui consentent à s'en faire les instruments.

Mais si le fond ne présente que le tableau d'agitations stériles et d'intrigues destinées d'avance à avorter, le récit abonde en incidents curieux et en détails qui permettent de mieux apprécier les hommes et les choses de cette étrange époque.

La Bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle, par Henri Delpech. Montpellier, 1878, xvi et 155 pages in-8°.

M. Delpech vient de commencer une série d'études sur les batailles du moyen âge par la publication d'une monographie très intéressante sur la bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle. Outre l'importance politique que ce fait d'armes a eue dans la guerre des Albigeois par la défaite des seigneurs hérétiques et de leur allié, le roi Pierre II d'Aragon, qui y trouva la mort, la bataille de Muret présente deux problèmes du plus grand intérêt que M. Delpech a cherché à résoudre avec une sagacité exceptionnelle.

Le 12 septembre 1213, sous les murs de Muret, petite ville du comté de Comminges, neuf cents cavaliers croisés, commandés par Simon de Montfort, dispersèrent et taillèrent en pièces l'armée du comte de Toulouse et de ses alliés, qu'on ne saurait évaluer à moins de quarante-trois mille hommes. Ces chiffres, quelque exagérés qu'ils puissent paraître, sont pleinement justifiés par les évaluations de M. Delpech; aussi jusqu'aujourd'hui ce prodigieux résultat a-t-il suggéré aux historiens les plus étranges explications, dont notre auteur fait bonne justice. D'autres historiens, devant l'étrangeté de ce résultat ont même élevé des doutes sur la réalité de cette bataille.

S'ils avaient, comme l'a fait M. Delpech, suffisamment observé l'emplacement, jusqu'à lui inconnu, de la bataille de Muret, s'ils avaient, comme lui, comparé avec soin les récits des chroniqueurs et les documents de toute nature qui pouvaient apporter quelque jour sur cette fameuse journée, documents dont il a fait un usage à la fois si habile et si consciencieux, ils en seraient arrivés à des explications plus raisonnables.

Un sommaire de ce que contient la monographie de M. Delpech donnera une idée de la méthode qu'il a suivie dans son exposé si clair, qui nous fait connaître la bataille de Muret sous un jour tout nouveau. L'auteur examine successivement la topographie des lieux, qu'il reconstitue dans l'état où ils se trouvaient au commencement du XIII^e siècle, l'effectif des deux armées donné au moyen des calculs les plus exacts, les dispositions morales des combattants et les préliminaires de la bataille. Puis, dans le récit de la bataille elle-même, il nous donne avec précision tous les détails de l'attaque et des mouvements successifs des différents corps, enfin l'ensemble des manœuvres qui décidèrent de la victoire en faveur du combattant inférieur en nombre. Le tableau qu'il en fait est d'une clarté lumineuse; on assiste à toutes les péripéties de la lutte. Deux plans habilement dressés permettent au lecteur de suivre tous les mouvements si bien expliqués par l'auteur.

Un chapitre spécial est consacré à l'examen de la partie de la Chanson provençale de la croisade contre les Albigeois, qui se rapporte à la journée de Muret. Le récit de la chanson paraît à notre auteur contraire à tous les documents historiques et à toutes les vraisemblances, mais il offre néanmoins de précieux renseignements au point de vue topographique. Les perpétuelles contradictions de tout ce poème devraient être passées au crible de la critique historique, comme elles l'ont déjà été à celui de la critique philologique par M. Paul Meyer (*Bibl. de l'École des chartes*, 1865).

Après avoir reconstitué ainsi ce fameux combat, tellement fatal aux Albigeois qu'il

leur parut être le jugement de Dieu, après être arrivé à quelque certitude sur un point historique très mal connu, M. Delpech passe au second problème et cherche à démontrer, par les manœuvres du vainqueur à Muret, que la cavalerie du XIII^e siècle a possédé une véritable tactique, supérieure en tout cas à celle des deux siècles suivants, qui causa les échecs de la cavalerie française à Courtrai, à Crécy, à Poitiers et à Azincourt.

Les batailles du moyen âge ont été trop souvent dépeintes comme des mêlées confuses où la victoire appartenait au plus valeureux. Mais une étude plus approfondie les fait voir sous leur véritable jour; la lutte est souvent plus régulière qu'elle ne paraît au premier abord. Dans la plupart, les mouvements, surtout ceux du vainqueur, ne sont pas dirigés au hasard, et souvent la science militaire l'emporte sur le courage et l'héroïsme. C'est en se rangeant à cette opinion que M. Delpech s'est mis en opposition avec ceux qui ont prétendu que la tactique était inconnue aux armées du moyen âge. Est-ce parce que l'on ne trouve pas de Végèce à cette époque et que l'on a peine à découvrir chez les écrivains d'alors des traces de principes militaires ou d'éléments de tactique, qu'il faudrait conclure à la non-existence de l'art de la guerre? Il est difficile d'admettre, comme le dit M. Viollet-le Duc, que des hommes qui, du XI^e siècle au XVI^e, ont poussé si loin l'art de fortifier les places aient été dépourvus de toute intelligence lorsqu'ils opéraient en rase campagne. Sans doute, il y eut alors comme aujourd'hui des fautes, de fausses mesures, et, dans la bataille qui nous occupe, l'imprévoyance du roi d'Aragon, vrai héros de roman épique, comme l'appelle M. Delpech, en est une preuve frappante. Mais nous opposerons à cela l'intelligence avec laquelle le comte de Montfort fit usage des concentrations et des mouvements de flanc et quel parti il sut tirer des fautes de ses adversaires. Plus tard, à Courtrai, à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, c'est pour avoir fait usage d'une tactique surannée, que la chevalerie française dut céder devant l'ennemi.

Les conclusions de M. Delpech sont celles de ceux qui assurent que les armées du moyen âge possédaient une tactique; et la preuve la plus évidente qu'ils en possédaient une, appropriée, bien entendu, à l'organisation militaire et à l'armement de cette époque, c'est qu'alors, comme de nos jours, la victoire est due souvent, non au nombre, mais à l'ordre de bataille.

M. Delpech est un de ces historiens techniques qui, en nous donnant le récit d'une bataille, nous font entrer dans ce que l'on pourrait appeler la réalité militaire (c'est une expression que nous lui empruntons); aussi nous recommandons la lecture de son livre à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art de la guerre.

Nous séparons de l'ouvrage avec nos meilleurs remerciements pour l'auteur, et nous terminons en apprenant à nos lecteurs que M. Delpech va publier prochainement un livre sur la fameuse journée de Bouvines. Il se propose d'y donner, non-seulement un récit de la bataille, mais encore un aperçu sur la tactique, la stratégie et l'organisation des armées qui prirent part à l'action. L'éloge des milices communales flamandes, qui ne le cédèrent en héroïsme à la vaillante chevalerie française, y trouvera naturellement sa place.

Le vœu que M. Delpech fait en terminant son livre sur la bataille de Muret, est aussi

le nôtre. Nous souhaitons, comme lui, que des monographies semblables viennent remettre à l'étude des batailles du XIII^e siècle (celles du XIV^e et du XV^e sont plus connues), pour en tirer de justes appréciations sur l'art militaire de ce temps. Nous espérons que lui-même y contribuera encore pour une bonne part; ce que nous connaissons maintenant de lui, nous fait bien augurer de ce qu'il nous donnera dans la suite.

E. O.

La Belgique au XVIII^e siècle. Les Vonckistes, par Théodore Juste. — *La Révolution Liégeoise de 1789*, par le même. Bruxelles, Muquardt, 2 broch. in-8°.

« Si l'on ne peut ranger Vonck parmi les hommes réellement supérieurs, il serait néanmoins injuste de méconnaître le bien qu'il a fait. Il fut le courageux défenseur du tiers-état, l'adversaire déterminé des abus engendrés par l'ancien régime, le promoteur de réformes nécessaires et légitimes. Malheureusement il n'avait pas toutes les qualités que doit posséder un chef de parti; c'était un savant théoricien plutôt qu'un homme d'action. Si, par ses conseils, il contribua plus que tout autre à la déchéance de Joseph II, il se laissa vaincre ensuite par Vander Noot. Malgré lui, il fut entraîné dans les furieuses et déplorables discussions qui devaient perdre la révolution brabançonne et préparer la conquête des Pays-Bas Autrichiens par la France. » Tel est le jugement par lequel M. Juste termine la biographie du chef des démocrates, résumant ainsi le tableau qu'il trace dans les quatre chapitres dont se compose sa brochure : *La révolution brabançonne*. — Les démocrates. — Les conservateurs. — Vonck et les Girondins. Le soulèvement de 1789 ne pouvait avoir d'heureux résultats que si les partis, unis pour lutter contre la domination étrangère, l'avaient été également pour maintenir la paix à l'intérieur; mais les Autrichiens s'étaient à peine retirés, que la scission éclate entre conservateurs et progressistes, entre Vander Noot et Vonck; les premiers restent maîtres de la révolution, et leurs violences favorisent le rétablissement momentané de la domination autrichienne dans les Bays-Bas. Quand on parcourt les nombreux écrits du temps, on croit parfois assister à une parodie de la révolution du XVI^e siècle; mais cette guerre de plume cachait des haines dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée exacte. » D'après le témoignage des contemporains, la Belgique pouvait redouter une nouvelle Saint-Barthélemy ou une épouvantable guerre civile, lorsque l'approche des Autrichiens fit crouler la domination des Etats. Vander Noot, que ses adversaires appelaient maintenant *Capucin-Claude*, Van Eupen, l'archevêque de Malines, et leurs principaux adhérents s'exilèrent à leur tour. La restauration de Léopold II fut accomplie en quinze jours. »

Vonck, exaspéré contre ses anciens antagonistes, ne parut pas trop regretter cette restauration. Il se figurait d'ailleurs que les réformes préconisées par lui pourraient être opérées grâce à une entente avec le gouvernement. Mais ses espérances furent trompées, et cette déception lui fit accueillir l'idée de se servir de l'appui des Français. A la suite de la victoire de Jemmapes, confiant dans les promesses de Dumouriez, il songea à revenir dans sa patrie pour réaliser ses projets de réforme, quand il mourut à Lille, le 1^{er} décembre 1792.

Ainsi le soulèvement de 1789 et les dissen-

sions qui en furent la suite n'eurent d'autre résultat que d'affaiblir les Pays-Bas et d'en favoriser la conquête. La brochure de M. Juste a pour objet de mettre en lumière les enseignements que fournit cette triste époque, dont la révolution de 1830 a été comme la contre-partie.

La révolution liégeoise coïncide avec le soulèvement brabançon, et, bien que les deux événements aient une origine d'une nature différente, ils donnent lieu à d'intéressants rapprochements. M. Juste n'a pas eu la prétention de refaire l'ouvrage d'Ad. Borgnet (*Histoire de la Révolution liégeoise de 1789*, d'après des documents inédits) : il reconnaît, au contraire, que c'est à cet historien ainsi qu'à M. Henaux qu'il a emprunté les principaux traits de l'esquisse qu'il vient de publier.

Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen, n° 1.
Boek gehouden door Jan Moretus II, als deken der St-Lucas gilde, 1616 - 1617.
Antwerpen, P. Kockx, 1878, in-8°.

La Société des bibliophiles d'Anvers nous donne comme première publication le journal tenu par J. Moretus comme doyen de la corporation de Saint-Luc, c'est-à-dire de septembre 1616 à septembre 1617. S'il appert des comptes tenus par le célèbre typographe qu'il prenait ses fonctions très au sérieux, les renseignements fournis par son recueil perdent la majeure partie de leur importance par la publication des archives de la gilde anversoise de Saint-Luc, entreprise avec tant de patience et de soin par MM. Ph. Rombouts et Van Lierus, il y a déjà bien quelques années. La version de Moretus ne fait que répéter le texte de registres-matricules, et la seule indication absolument nouvelle de son journal est le groupement par rues des personnages appartenant à la gilde. Ce classement avait probablement pour but de permettre la convocation plus rapide des confrères. Il aura le grand avantage de diriger les recherches toujours si difficiles aux anciens registres de population. M. Rooses, l'auteur de la préface jointe à la publication, fait observer que, en général, les métiers relevant de la gilde paraissent avoir affectionné plus particulièrement certains quartiers : les peintres, les sculpteurs, les imprimeurs, etc., ayant une prédilection marquée pour certaines rues. En examinant les diverses annotations du registre, l'auteur arrive à reconstituer le fonctionnement de la gilde. L'administration se composait des anciens doyens et des deux doyens effectifs ainsi que du chapelain. Le budget se composait, en recettes, des droits dits « de cierge » payés par les confrères et par les veuves des membres décédés, du droit de réception des apprentis coté à 2 fl. 16 sous, du droit d'admission des francs-maîtres à 23 fl. 4 sous, du droit d'admission des fils de maîtres variant de 5 à 10 flor., enfin d'une redevance payable au décès des confrères. Quant aux dépenses, on constate, avec M. Rooses, que les fonds recueillis étaient surtout consacrés à cimenter, le verre à la main, l'union des confrères. « L'on boit à la réception des fils de maîtres (*wyn meesters*), l'on boit au décès des confrères qui souvent laissent une somme spéciale destinée à cet usage pour le jour de leurs funérailles, l'on boit à l'élection du doyen, à la reddition des comptes de son prédécesseur, l'on boit deux fois lorsqu'il s'agit de déguster les vins, l'on boit et l'on fait de la musique le jour des obsèques d'un personnage de marque, l'on boit et l'on mange surtout pendant les deux jours où se célèbre la

Saint-Luc. » La majeure partie de l'avoire de la gilde passait donc en ces « beuveries », et cela ressort très-clairement des comptes que le lecteur a sous les yeux. La messe de Saint-Luc était sans doute assez solennelle avec ses treize chantres à 6 sous l'un, ses sonneries de cloches et ses musiciens de la ville, mais le banquet en deux éditions était une bien autre affaire ! Cent trente-huit pots de bière et plus de deux cents pots de vin suffirent à peine à étancher la soif des confrères, qui devaient trente-quatre chapons, trois cent vingt-cinq pinsons, huit cents d'huitres, quatorze églefins, trois cents gaufres, neuf tartes aux amandes et bien d'autres choses encore dont le détail serait trop long. Pour en revenir à notre registre, le très-grand soin que les éditeurs apportent à sa publication, le grand luxe et le bon goût du caractère, des vignettes et du papier, les soigneux répertoires ne pouvaient faire qu'il contint autre chose que ce que son auteur y avait mis. Ces mêmes circonstances nous prouvent assez, cependant, que les bibliophiles anversois entendent faire bien ce qu'ils feront, et l'énoncé des œuvres portées sur leur prospectus de constitution promet une série intéressante de sources inédites à ceux qui s'occupent d'histoire nationale.

H. H.

La Chimie pour tous, par A. D. Deluc.
Bruxelles, Manceaux, 1878. 1^{re} livraison, in-8°.

Le nombre des traités de chimie qui existent déjà est extrêmement considérable et, cependant, nous n'hésitons pas à le dire, le livre de M. Deluc ne fait double emploi avec aucun d'entre eux. C'est que tous — qu'ils soient signés par Regnault, Wurtz ou Naquet — ont, à des degrés divers, un défaut commun : vouloir bâtir sans matériaux de construction, c'est-à-dire citer dès les premières pages des substances que l'élève ne connaît pas ou des réactions qu'il ne saurait encore comprendre, manipuler des formules dont le sens doit lui échapper, énumérer des lois générales avant d'avoir établi les faits particuliers qu'elles résument, exposer des théories très-complexes, à un moment où elles sont absolument incompréhensibles. Que sont en effet les théories, sinon des liens qui rattachent ensemble des faits en apparence indépendants ?

Autant donc l'exposition théorique est à sa place lorsque les données de l'expérience et de l'observation sont connues, autant elle est intempestive, illogique, dangereuse au début de l'enseignement.

Ce défaut des traités de chimie, M. Deluc l'a fort bien reconnu et il a voulu l'éviter : tentative difficile et hardie, parce qu'elle est neuve, et dans laquelle il a parfaitement réussi. — L'ordre suivi d'habitude dans les livres de chimie, consiste à apprendre dès l'abord toutes les lois, la cristallographie, la nomenclature et la notation chimiques, et les théories les plus abruptes, puis à examiner, les uns après les autres, les corps simples et leurs principales combinaisons. Cette marche exige à chaque instant, pour la préparation de telle ou telle substance, la connaissance d'un corps qui ne sera étudié que plus loin ; aussi l'auteur de la *Chimie pour tous* a-t-il dû suivre une voie tout autre. Pour aller toujours du simple au complexe, du connu à l'inconnu, il a fallu commencer par mettre en présence des corps familiers à tout le monde et dans l'état où chacun les connaît — d'une part, un métal chauffé, de l'autre, l'air

atmosphérique — et par étudier les phénomènes qui se produisent. L'auteur nous montre que, dans cette calcination, le métal augmente de poids, et il en déduit que le métal s'est combiné à l'air ; il montre ensuite, en opérant en vase clos, que le métal ne se combine jamais qu'avec une partie de l'air et il en déduit que l'air est une substance composée. Viennent alors une étude des deux éléments de l'air, différents cas de combustion, l'eau, la réduction des oxydes, la combustion des corps composés, la flamme et les combustions lentes, la potasse et la soude, etc., etc., et, seulement à la fin du troisième volume, tout ce qui a rapport à la théorie — Cette méthode progressive et sûre domine tout l'ouvrage : elle est essentiellement conforme à la marche que la science a suivie dans son développement historique, et elle est bien faite pour inspirer confiance au lecteur.

Le choix des expériences est aussi fort judicieux : toutes peuvent se répéter facilement et sans danger. L'on a même pu voir, à l'Exposition de Paris, le petit laboratoire portatif, si pratique et si ingénieux, que M. Deluc a imaginé exprès pour son ouvrage.

Ce livre se recommande donc autant par sa méthode et sa clarté, que par le soin avec lequel il a été composé, et l'auteur a raison de dire qu'il « suffit amplement à tous ceux qui ne veulent pas faire de la chimie une spécialité, et constitue, pour les élèves destinés aux cours supérieurs, un premier degré d'initiation aussi indispensable que négligé. »

E.

Esquisse géologique et paléontologique des dépôts pliocènes des environs d'Anvers, par Ernest Vanden Broeck. Bruxelles, Mayolez, in-8°.

Plusieurs géologues se sont occupés de l'étude des terrains pliocènes sur lesquels repose la ville d'Anvers ; mais aucun travail d'ensemble n'ayant été publié jusqu'ici sur ces couches, dont les représentants sont peu développés ailleurs dans le nord-ouest de l'Europe, le mémoire de M. Vanden Broeck sera consulté avec un vif intérêt. Il se recommande du reste à l'attention des savants par la grande quantité d'observations et de résultats nouveaux qu'il renferme.

L'auteur s'est particulièrement attaché à retracer les conditions de sédimentation des divers dépôts de chacun des horizons géologiques qu'il passe en revue. Rénouissant les données fournies par la stratigraphie, la lithologie et la paléontologie, il a en sur tout en vue de reconstituer les rapports, la distribution et les déplacements successifs des dépôts littoraux, côtiers et profonds pendant les diverses phases de sédimentation du bassin d'Anvers. La période d'émergence, indiquée par la lacune de sédimentation séparant les sables d'Anvers des argiles oligocènes sous-jacentes, est rapportée par l'auteur à l'oligocène supérieur et au miocène.

Les sables glauconifères coquilliers généralement rattachés au système diestien de Dumont, et que quelques-uns de nos géologues considèrent comme miocène, font en conséquence partie de la série pliocène telle que l'entend M. Vanden Broeck.

Abandonnant les dénominations de système diestien et de système scaldisien proposées par Dumont, l'auteur divise les sables d'Anvers en trois étages, qu'il appelle les sables inférieurs d'Anvers, les sables moyens d'Anvers et les sables supérieurs d'Anvers.

Des sables glauconifères diestiens de Dumont, il fait son étage des sables inférieurs d'Anvers, lequel se subdivise en trois sous-étages ou horizons, qui sont : les sables à *Panopea Menardi*, les sables à *Pectunculus pilosus* et les sables graveleux d'Anvers.

La partie supérieure des sables glauconifères des environs d'Anvers est généralement recouverte d'un manteau mince de sables verts, ordinairement privés de fossiles, que les géologues ont toujours considéré comme formant un dépôt spécial et distinct. M. Vanden Broeck a reconnu que ce sable n'est autre chose qu'une zone superficielle d'altération sur place des sables glauconieux sous-jacents. Il montre qu'à Anvers, le sable vert comprend, non-seulement la partie superficielle altérée et privée de fossiles des sables à Panopées et des sables à Pétoncles, mais encore un dépôt spécial resté ignoré jusqu'ici.

Les dépôts constituant le système scaldisien de Dumont avaient été jusqu'ici divisés en deux étages appelés crag gris et crag jaune d'après la coloration des sédiments. M. Vanden Broeck montre que la base de distinction fondée sur la couleur des dépôts est fautive : tous les sédiments scaldisiens étaient gris primitivement. Ceux qui sont devenus jaunes ou rouges, ne doivent ce changement de couleur qu'à une action ultérieure d'altération, résultant de l'infiltration des eaux pluviales. D'autre part, il a reconnu au sein de ces couches un niveau de ravinement et de dénudation bien marqué, correspondant à une démarcation stratigraphique et paléontologique très-nette. C'est à ce niveau qu'il place la séparation des sables moyens d'Anvers et des sables supérieurs d'Anvers. Les sables moyens, généralement restés intacts et gris, deviennent jaunes ou rouges lorsqu'ils sont altérés. Les sables supérieurs formant un dépôt plus superficiel, sont généralement altérés et jaunes; mais ils sont restés gris lorsque des causes protectrices ont empêché les phénomènes d'infiltration et d'altération de se produire.

M. Vanden Broeck distingue dans les sables moyens d'Anvers deux facies différents, dont l'un, de caractère littoral, est caractérisé par l'*Isocardia cor* et par une faune spéciale, et dont l'autre, dépôt de mer plus profonde, est caractérisé par l'abondance des bryozoaires. L'esquisse contient un grand nombre de détails nouveaux sur les éléments fauniques de ces deux dépôts regardés par l'auteur comme synchroniques. Il résulte de nombreuses données nouvelles fournies par l'auteur que le gisement de la *Terebratula grandis*, doit se rapporter à la zone des sables à bryozoaires de l'étage des sables moyens d'Anvers.

Dans les chapitres relatifs aux sables supérieurs d'Anvers, l'auteur s'attache à distinguer les couches remaniées, et à éléments fauniques hétérogènes, des dépôts avec coquilles *in situ* et à faune pure, relativement peu développés dans l'horizon des sables supérieurs. La majeure partie des dépôts en place de l'horizon des sables supérieurs d'Anvers est représentée par le dépôt littoral des sables à *Trophon antiquum*.

Sous le titre de considérations générales et résumé, l'auteur passe en revue les résultats acquis dans le cours de son travail et il attire l'attention sur les points nouveaux ou les plus importants de ses recherches.

Un tableau synoptique et chronologique du bassin d'Anvers facilite l'exposé des relations mutuelles des couches. Enfin un croquis topographique accompagne le mémoire et indique toutes les localités mentionnées dans le cours

du travail, ainsi que les gîtes fossilifères des environs d'Anvers.

C. M.

PRODUCTIONS LITTÉRAIRES A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Genève, 10 novembre.

On a rarement la bonne fortune de relater un événement littéraire aussi considérable que celui qui, l'été dernier, a mis sur pied toute la population, et en éveil tous les cerveaux, dans Genève et les régions circonvoisines. Les fêtes bruyantes du centenaire de J.-J. Rousseau ont été racontées en leur temps; les derniers échos matériels en sont éteints depuis plusieurs mois; — de cet éclat passager et de ces cortèges multicolores, espèce de Panathénées de la Suisse romande, de la Savoie et des départements français limitrophes, il ne reste aujourd'hui que la note résultante, qui vibre encore dans les cœurs et dans les esprits des foules et des générations qui s'y sont pressées.

Les vieillards et les hommes mûrs connaissent Rousseau : leur opinion était formée; la fête du jour a été cependant une occasion, saisie avec empressement par la plupart, de la rafraîchir par une étude nouvelle, de la modifier, de la rectifier. — Mais le vrai, l'utile bénéfice a été pour ceux qui, nés un siècle et demi après leur illustre compatriote, couraient la chance de l'oublier, de ne pas apprendre à le connaître personnellement, de ne l'apercevoir jamais qu'à travers les citations tronquées et les admirations ou les condamnations toutes faites des traités de rhétorique, de la chaire ou des tribunes parlementaires.

Des milliers de jeunes gens, dont l'intelligence s'ouvre à peine à l'étude et à la critique; — des myriades d'enfants, qui ne connaissent et ne peuvent encore rien juger, ont emporté de cette solennité un seul souvenir, vague déjà, et destiné à devenir de plus en plus vague, mais un souvenir juste : c'est que le nom fêté ainsi a été porté par un homme au génie sublime et au caractère complexe, un de ces hommes renfermant sous son crâne et dans sa poitrine les plus beaux dons intellectuels et les plus vives contradictions de la nature humaine; que cet homme glorieux et infortuné a eu pour patrie leur patrie, Genève; que c'est un de ces noms qu'ils n'auraient plus le droit de rencontrer dans la vie ou dans leurs lectures, sans lui accorder un légitime tribut d'attention respectueuse, sans concentrer tous les rayons de leur intelligence et toutes les forces de leur conscience intime pour pénétrer sa pensée, ses intentions, et pour établir sur lui un jugement indépendant, en résistant aux préjugés de l'enthousiasme ou de la haine.

Voilà quel aura été pour le pays l'avantage réel de cette effervescence temporaire; tous ont réfléchi, ne fût-ce qu'un instant; tous ont contemplé, observé, comparé, jugé; — le niveau général de l'intelligence et de la conscience nationales a donc monté; gain plus sérieux pour un peuple qu'une bataille gagnée, ou même que l'introduction d'une industrie nouvelle.

Mais si le fracas des hourrahs, des canons et des cloches s'est évanoui comme une vapeur, la fermentation intellectuelle a laissé des traces plus durables dans toute une littérature biographique, critique et polémique, éclosée autour du centenaire.

L'ouvrage le plus important de cette bibliothèque n'a pas encore paru; c'est celui qui conservera à la postérité les intéressantes conférences instituées par l'Université de Genève, et qui verra prochainement le jour sous un titre malheureusement un peu ambitieux : *Rousseau jugé par les Genevois du XIX^e siècle*. En attendant de pouvoir rendre compte à nos lecteurs de ce substantiel volume, où bien des points recevront leur éclaircissement définitif, il ne paraîtra sans doute pas dénué d'intérêt de leur présenter quelques-unes des publications, dignes aussi d'attention, issues d'autres initiatives, comme

une végétation luxuriante au pied d'un tronc vigoureux.

C'est d'abord un certain nombre de biographies servant d'introductions à des choix de morceaux extraits du grand philosophe ou du grand poète; choix faits sans exception avec plus de tact, de goût, d'impartialité que cela n'a été le cas pour la forte anthologie publiée la même année à l'occasion du centenaire de Voltaire. On retrouve parmi les signataires quelques-uns des écrivains les plus considérés de la Suisse romande. M. Rodolphe Rey, l'auteur de *Genève et les Rives du Léman*, a écrit en 50 pages une notice élégante et pondérée, imprimée en tête d'un intéressant volume (1) de 250 pages, formé par la réunion de fragments de tous les ouvrages et de tous les genres du « Citoyen de Genève. »

Pour une chrestomathie (2) plus spécialement adressée aux cantons suisses de langue française, car elle est composée des plus belles descriptions des mœurs et des paysages du bassin du Léman, M. Eug. Ritter, professeur de philologie française à l'Université, effaçant sa personnalité avec sa modestie habituelle, a réuni une série de passages autobiographiques de Rousseau, qu'il s'est borné à relier entre eux par des transitions judicieuses; — et M. Amédée Roget, le profond et patient historien de Genève, a mis éloquemment en lumière, sous le titre de : *J.-J. Rousseau patriote genevois*, le patriotisme ardent, persévérant et éclairé du plus illustre des enfants de la petite république.

M. Marc Doret, pasteur à Satigny (et qu'ici on permette une observation bien nécessaire pour écarter une fois pour toutes un malentendu que provoque fréquemment l'emploi du mot *pasteur* chez des lecteurs belges; le pasteur protestant n'est pas autre chose qu'un père de famille et un citoyen, ne différant des laïques, à tous les devoirs et à tous les droits desquels il participe entièrement, qu'en ce qu'il consacre plus exclusivement sa vie, ses études, ses forces, à l'exercice de la prédication et de la charité chrétiennes; aussi lui est-il parfaitement possible de porter sur toutes les questions les jugements les plus indépendants), M. Doret donc a aussi donné comme préambule à son étude (3) sur les idées religieuses de Rousseau une biographie écrite avec assez de détail, d'impartialité et de chaleur, pour que le lecteur puisse se faire de son héros une idée à la fois juste et sympathique.

Enfin l'étude (4) de M. A. Meylan, à côté d'une certaine lacune de critique, présente en plusieurs points l'avantage d'être circonstanciée, piquante et appuyée sur des documents cités.

Voilà, il faut l'avouer, un contingent assez maigre; ce n'est pas la biographie proprement dite qui a gagné à ce concours; le grand public, comprenant même le monde des enfants, auquel on s'adressait, ne pouvait ni tout entendre, ni tout apprécier, ni tout lire; aussi n'a-t-on même pas tout dit, bien loin de s'être livré à des recherches vraiment nouvelles; aucune de ces découvertes ne nous font pénétrer plus intimement dans une personnalité si éminemment sensitive, à l'exception de la très-intéressante correspondance entre J.-J. Rousseau et Isabelle d'Ivernois, éditée, en grande partie pour la première fois, par M. Alph. Petitpierre, de Neuchâtel (Sandoz, 1878).

En somme, après le travail érudit, mais peu coordonné et si dépassé aujourd'hui du père d'Alfred de Musset, le bon Musset-Pathay (1821); — après l'élu-

(1) J.-J. Rousseau et ses œuvres. Biographie et fragments. Publié par le Comité du Centenaire (2 juillet 1878). Genève, Impr. J.-G. Fick, in-12, fr. 2.

(2) Jean-Jacques et le pays romand. Extraits des œuvres de J.-J. Rousseau, publiés par la section de littérature de l'Institut genevois. (Genève, Georg), XCVI et 150 pages in-12, fr. 2-50.

(3) J.-J. Rousseau, sa vie, ses idées religieuses. Deux conférences par M. Doret, pasteur. (Genève, Cherbuliez), 130 pages in-12, 1 fr.

(4) Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses œuvres. Etude biographique, critique et historique, accompagnée de documents officiels et inédits, par A. Meylan. (Berne, Haller), 133 pages, avec un portrait de Rousseau, 2 fr.

bration hallucinée de Lamartine sur le grand initiateur, — aucun écrivain français n'a été tenté d'édifier pour Rousseau l'œuvre définitive que G. Desnoires-terres a accomplie pour Voltaire ; — aucun de ses compatriotes, à qui incomberaient cette tâche, et qui, au point de vue de la compréhension de mille faits intimes et de la justice des jugements, pourraient seuls peut-être la mener à bien, n'a encore eu le courage de l'aborder dans son complexe, imposant et délicat ensemble ; — et le profane, qui veut se faire une idée sérieuse et complète de Rousseau, n'a pas de meilleure ressource que de s'adresser au grand ouvrage allemand de Ferdinand Brockerhoff : *Jean-Jacques Rousseau. Sein Leben und seine Werke* (3^e Ed., Leipzig, 1874), ouvrage magistral, résumé par l'auteur lui-même en 150 pages dans une collection d'un prix très-modique (1).

Mais si la personne et la vie de J.-J. Rousseau n'ont pas été profondément fouillées en 1878, il n'en est pas de même de tout ce qui tient à sa famille, à sa parenté, à son origine. Il semble que les investigations dans les amas poudreux des archives et des registres civils soient, sinon moins pénibles, du moins plus accessibles, que la scrutation psychologique d'un cœur et d'une conscience.

Aussi n'ignorons-nous plus rien de ce que l'on peut connaître sur les parents ascendants et collatéraux de Rousseau, et sur tous les rapports qu'ils peuvent avoir eus avec la justice civile et ecclésiastique de la Genève du XVIII^e siècle. Il ne faut pas s'étonner si ces rapports sont plutôt défavorables, car les autorités, qui tiennent registre indélébile des moindres peccadilles, n'ont pas mission de recueillir le bien.

C'est encore à M. Eugène Ritter que nous devons ces documents précis (2) ; — mais surtout à M. Louis Dufour-Vernes (3), qui, ne se contentant pas de les cataloguer, en a fait la base de conclusions presque inattaquables sur l'entourage de J.-J. Rousseau pendant son enfance.

Le résultat de ces trouvailles est, suivant les propres termes de M. Dufour, de faire sentir « à ses détracteurs qu'il faut le plaindre avant de le blâmer, et à ses encenseurs que les abîmes dans lesquels il nous plonge parfois sont bien propres à faire réfléchir sur les misères de l'homme, quelque heureusement doué qu'il soit. »

M. Dufour prouve en outre que « malgré le délaissement général des siens, il ne cessa d'aimer profondément sa patrie, et que, plus il croyait avoir à se plaindre de ses concitoyens, plus il sentait grandir son amour pour Genève. Chez nul homme la puissance du sentiment national ne fut plus forte. »

Enfin, si Rousseau « n'élabora rien de sérieux avant l'âge mûr, sa première œuvre attira l'attention sur lui, parce qu'elle avait pour base un labeur plus ou moins continu de vingt-cinq années. »

Il nous resterait, pour être à peu près complet, à analyser rapidement les brochures critiques et polémiques sur les principes philosophiques, sociaux, religieux, pédagogiques, moraux, etc., de J.-J. Rousseau. Mais cet examen, s'il offre quelque attrait pour les lecteurs de l'*Athenæum*, sera plus utilement remis à une lettre ultérieure, destinée à rendre compte de l'ouvrage annoncé plus haut comme étant sous presse.

E. R.

BULLETIN.

Un Chinois du nom de Li Kwei, qui a visité l'Exposition de Philadelphie, a publié sous ce titre :

(1) Der neue Plutarch. Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur und Kunst. — Herausgg. von Rudolf Gottschall. 5^{te} Theil. (Leipzig, Brockhaus, 1877).

(2) La famille de Jean-Jacques. Documents inédits publiés par Eugène Ritter, prof. à l'Un. de Genève. — Extrait du tome XXIII du Bulletin de l'Institut genevois. (Genève, 31 pages).

(3) Recherches sur J.-J. Rousseau et sa parenté. Accompagnées de lettres inédites de Mallet du-Pan, J.-J. Rousseau et Jacob Vernes, par Louis Dufour-Vernes. (Genève, Georg, 46 pages, 1 fr.)

« Nouvelle relation de voyages autour du monde ». le résultat de ses observations. Il s'occupe également du Japon, qu'il a traversé en allant en Amérique, de l'Angleterre et de la France, qu'il a visitées au retour. Sa relation, qui ne comprend pas moins de quatre volumes, a été imprimée à Shanghai, par ordre de M. Hart, inspecteur général des douanes chinoises, et renferme une quantité de renseignements et d'appréciations qui auront pour les compatriotes de l'auteur entre autres mérites celui de la nouveauté. Li Kwei parle en observateur intelligent des produits de la civilisation occidentale, à en juger par l'analyse de son ouvrage que publie l'*Academy*. La préface écrite par le vice-roi Li Hung-Tchang, rend également justice au génie inventif des nations de l'Occident : les chemins de fer, le télégraphe, les navires cuirassés, les fusils perfectionnés reçoivent son approbation, de même que les efforts déployés par les Occidentaux pour étendre leurs relations commerciales. « Tout cela, dit-il, est l'effet de l'esprit de l'époque moderne. Décrire la civilisation occidentale, c'est rendre service à la Chine, qui ne fait plus guère qu'une famille avec les nations de l'Occident. »

Li Kwei se fait l'avocat du progrès et en particulier de l'éducation des femmes, singulièrement négligée en Chine, où les parents méprisent leurs filles, quand ils ne les noient pas dès la naissance. L'instruction des femmes lui paraît être le meilleur remède propre à détruire l'odieuse pratique de l'infanticide des enfants du sexe féminin.

Nous trouvons également dans l'*Academy* (n^o du 6 novembre), une lettre de M. Alberdingk Thijm, professeur à l'Université de Louvain, renfermant la première partie d'une revue de la littérature flamande depuis 1830. Ce travail est accompagné de considérations qui ne tendent à rien moins qu'à représenter les Flamands comme étant victimes de la plus dure oppression :

« Dans les écoles moyennes, le grec, le latin, l'histoire, la géographie, etc., sont enseignés en français. La langue du peuple est traitée avec mépris. Parler un mot de flamand aux heures de récréation est strictement défendu et sévèrement puni. Quand un jeune flamand désire étudier la langue, la littérature flamande, ancienne ou moderne, durant les heures qu'il passe à l'école, il ne peut le faire qu'en secret. Il est défendu dans la plupart des écoles de lire des ouvrages flamands. Même au cœur des provinces flamandes on a organisé une police répressive contre les garçons et les filles qui parlent flamand. »

M. Alberdingk Thijm n'habite-t-il pas depuis assez longtemps la Belgique pour être en mesure de mieux connaître et surtout de mieux apprécier ce qui s'y passe ?

— Les éditeurs de la *Revue belge d'art, de sciences et de technologie militaires*, dirigée par M. Henrard, major d'artillerie, et M. H. Wauwermans, lieutenant-colonel du génie, adressent aux officiers un appel dans lequel ils annoncent que le cadre de cette publication va être élargi.

Depuis la guerre de 1870, tous les officiers ont compris que ce n'est que par de sérieuses études et en s'efforçant de suivre les progrès accomplis qu'ils peuvent rester à la hauteur de leur mission. Des conférences ont été organisées dans tous les régiments sous la direction des chefs de corps, et elles ont donné naissance à des travaux dont quelques-uns sont remarquables, dont la plupart ont été préparés avec beaucoup de soins. Il a paru méritoire de créer un recueil destiné à faire connaître les meilleurs de ces travaux, où tous les officiers pussent librement exposer leurs idées sur les questions à l'ordre du jour. La Revue a publié déjà un certain nombre de conférences de l'Ecole de guerre et de deux des régiments d'artillerie. Il est désirable que ce mouvement se généralise, que tous les corps lui apportent leur contingent. Les directeurs sont disposés à la favoriser en sortant du domaine technologique, où ils ont dû jusqu'ici se renfermer, pour

entrer plus franchement dans celui de la tactique et de la stratégie. Le concours des plus brillantes individualités parmi les écrivains militaires, entre autres celui du général Brialmont, leur est acquis.

— La *Chimie pour tous*, par M. A. D. Deluc, dont le premier fascicule vient de paraître, formera trois forts volumes avec nombreuses figures dans le texte. Chaque volume pourra être acquis séparément au prix de 6 francs.

— Le *Monde invisible dévoilé, révélations du microscope*, racontées par H. Ph. Adan (Muquardt), 1 vol. in-8^o avec 24 planches photolithographiées contenant plus de 300 figures, ainsi que des gravures intercalées dans le texte, se publie en 16 livraisons dont chacune coûte 60 centimes. Les quatre premières livraisons sont en vente.

— Une quatrième édition du Dictionnaire étymologique des langues romanes de Diez, vient de paraître, en un volume (Bonn, Marcus). L'éditeur, M. Aug. Scheler, tout en maintenant le texte de l'édition précédente en a fait disparaître les erreurs. Il y a de plus ajouté un long appendice, qui met l'ouvrage au courant des progrès de la science : on y trouve consignés les résultats des investigations faites dans le domaine de la philologie romane depuis la publication de la troisième édition.

— Le premier volume de l'ouvrage de M. Douen : *Clément Marot et le Psautier huguenot*, études historiques, littéraires, musicales et bibliographiques, contient les mélodies primitives des psaumes et des spécimens d'harmonie de Cl. Jannequin, Bourgeois, J. Louis, Jambé de fer, Goudimel, Crassot, Sureau, Servin, Roland de Latre, Claudin le Jeune, Marschall, Sweelinck, Stobée, etc.

— Le 5^e et dernier volume du *Peintre-graveur allemand*, d'Andresen, vient de paraître (Danz, Leipzig). L'auteur étant mort avant l'achèvement de l'ouvrage, c'est le Dr J.-E. Wessoly qui a été chargé de compléter ce dernier volume.

— La 95^e livraison du rapport officiel sur l'Exposition universelle de 1873, publié par la direction générale de l'Exposition, renferme la table des matières et clôt ainsi la série des travaux dont se compose le recueil.

— Le *Pape Léon XIII, sa vie, son avènement, ses écrits*, par l'abbé Vidieu, vicaire de Saint-Roch (Paris, Plon). Dans cet ouvrage, dédié au Pape, l'auteur raconte la vie de Léon XIII depuis son enfance, qu'il a passée au château des Pecci. Il le montre successivement étudiant, légat, nonce en Belgique, archevêque de Pérouse et cardinal. Des extraits de lettres pastorales permettent d'apprécier les opinions de M^{gr} Pecci sur le rôle de l'Eglise et la civilisation.

NOTES ET ÉTUDES.

L'EXPOSITION DES OBJETS TROUVÉS A OLYMPIE.

Berlin, 12 novembre.

L'*Athenæum belge* a publié, dans son premier numéro, au mois de janvier, un long article, concernant les fouilles d'Olympie, qui a dû produire sur l'esprit de tous ceux qui s'intéressent aux arts antiques une profonde impression. L'article résumait un travail que venait de faire paraître dans la *Deutsche Rundschau*, le docteur Hirschfeld, que les professeurs Curtius et Adler avaient chargé de diriger les fouilles pendant deux ans.

M. Hirschfeld exprimait une admiration sans mesure pour les découvertes qui avaient couronné les efforts des deux savants. Il parlait, entre autres, d'une *Victoire* du sculpteur Pæonios, chef-d'œuvre inestimable qui allait étonner le monde, comme les marbres du Parthénon, et il nous signalait un Mercure original de Praxitèle, trésor précieux, « la seule statue vraiment authentique que l'on eût trouvée de cet artiste. »

Ai-je besoin de vous dire combien était grande et

vive la curiosité qui s'attachait à ces objets? On brûlait, à Berlin, de les voir. Enfin, nous les avons sous les yeux; on les a exposés dans un vaste atelier du *Campo Santo* ou dôme de Berlin. Cette exposition comprend, d'après M. Curtius lui-même, *das wichtigste* (les choses les plus importantes) qui ont été recueillies à Olympie depuis 1875.

On s'attendait à des œuvres prodigieuses. Olympie avait encore, au temps de Pline l'ancien, 3,000 statues. On y avait accumulé les temples, les autels, les théâtres, les tombeaux. C'était dans un de ces temples que se trouvait la colossale statue de Jupiter Olympien, due au ciseau de Phidias, et que les anciens avait rangée parmi les sept merveilles du monde.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que je montai l'escalier de ce nouveau musée. Au bout d'une heure, je sortis passablement désappointé.

Constatons d'abord que des 2,000 objets en bronze, des 420 objets en terre, etc., que M. Hirschfeld nous avait annoncés, pas un n'est étalé, et pourtant on nous dit que l'exposition renferme les choses les plus importantes. Ce qu'on ne nous montre pas est donc moins intéressant.

Nous sommes en présence de deux frontons ayant chacun 25 mètres de longueur. Dans ces frontons on a placé de nombreux fragments de sculptures, qui ont été trouvés autour du temple de Jupiter, parfois à 28 et 30 mètres de là, et avec ces fragments on a tâché de reconstituer les groupes primitifs.

Ces débris, dont quelques-uns attestent des œuvres ne dépassant pas la grandeur naturelle, proviennent, nous assure-t-on, des frontons de l'Est et de l'Ouest du temple, frontons placés à 17 mètres de hauteur. Il y aurait peut-être certains doutes à manifester à ce sujet; mais n'insistons pas. Les statues et les groupes mutilés ont-ils réellement la grande valeur artistique dont on a fait tant de bruit? Je crois que le jugement du public sera moins enthousiaste que celui du docteur Hirschfeld.

La *Nike* (Victoire) est placée au haut d'un piédestal formé par des blocs triangulaires superposés. Ce piédestal est on ne peut plus disgracieux. Il manque à la statue la tête, les pieds, les bras. Ce qui en reste a du mérite sans doute, mais la *Victoire* d'Olympie ne soutiendrait que difficilement la comparaison avec plus d'une autre statue grecque que renferment nos musées européens.

La plus belle pièce est sans contredit ce Mercure qu'on attribue à Praxitèle. Pausanias, qui a visité le temple d'Olympie, nous apprend qu'il y a vu un Mercure de cet artiste, tenant sur le bras un Bacchus. L'œuvre signalée par Pausanias est-elle la même que celle que M. Curtius a découverte? C'est possible, car le Mercure du *Campo Santo* est magnifique, et il se pourrait fort bien qu'enfin on ait mis la main sur une œuvre originale de Praxitèle. La statue est coupée aux genoux, l'avant-bras droit est perdu, le petit Bacchus a disparu; mais ce qui reste est digne d'une admiration sans réserve.

Les fouilles continuent; de temps en temps le télégraphe vient nous apprendre qu'on a mis des colonnes et des murailles à nu. Peut-être parviendra-t-on à mieux reconstruire les ornements du temple. On a mis à la disposition de M. Curtius un demi-million, ce qui lui permettra, sans doute, de pousser plus loin ses recherches. Nous ne pouvons donc qu'émettre l'espoir qu'il réussira à répondre mieux à l'attente du public berlinois qui, il faut bien le constater, n'est pas encore entièrement satisfait.

G.

CHRONIQUE.

La vente des œuvres délaissées par le grand peintre Madou est annoncée pour le milieu de décembre. Indépendamment de quelques tableaux achevés et de fort belles esquisses de compositions devenues dès longtemps célèbres, on verra passer en vente une série exceptionnelle de dessins en grisaille et en couleur exécutés par le maître en vue de ses tableaux. C'est dans cette classe de travaux

que se traduisent sous leur forme la plus séduisante les qualités précieuses d'observation et d'entrain de l'inimitable artiste. L'homme assez riche pour acquérir dans son ensemble une telle collection posséderait certainement une galerie d'une inestimable valeur.

— Le docteur M. Philippson, professeur d'histoire à l'Université de Bonn, vient d'être nommé professeur à l'Université libre de Bruxelles, où il commencera ses cours d'histoire au commencement de l'année prochaine.

— Deux compagnies de missionnaires d'Alger sont parties au commencement du mois de juin de la côte orientale d'Afrique pour se rendre aux grands lacs. L'une de ces missions doit former un premier vicariat dont le centre sera entre les lacs Victoria et Albert Nyanza, et l'autre, un second vicariat au delà du Tanganyika. Les *Missions catholiques* (n° du 1^{er} novembre) donnent au sujet du voyage des missionnaires des détails qui vont jusqu'au 27 juillet. A cette date, la caravane était à Mpwapwa, à moitié chemin de Tabora, dans l'Ounyanyembé, où elle devait changer de pagazis (porteurs) et se diviser. Le nombre des nègres attachés à l'expédition est de 450. Tous les missionnaires ont eu à souffrir de la fièvre. Les hommes de l'escorte se sont montrés peu disciplinés; mais on ne signale qu'un seul cas de désertion. Les missionnaires voyageaient le plus souvent à âne, sans que leurs montures souffrissent des piqûres de la tsétsé, mortelles pour la plupart des animaux domestiques. Une note adressée à la Société de géographie de Marseille fait connaître qu'ils étaient le 1^{er} septembre à dix-sept journées d'Ourambo, soit à quatre vingt jours de marche de la côte. Il ne leur restait que très-peu de marchandises.

A la même date, l'abbé Debaize était à Mpwapwa.

Pour compléter ces informations, nous reproduisons les renseignements suivants, qu'a reçus de Zanzibar la Société de géographie de Marseille :

M. Philippe Broyon était, le 25 septembre, à Kiday, en route pour Mpwapwa, où il portait des marchandises à l'expédition belge. M. Dutrieux, parti de Mpwapwa, le 24 septembre, à la rencontre de deux cents porteurs qui lui étaient envoyés par M. Greffulhe, avait rencontré ces hommes conduits par deux hommes de confiance que le Père Etienne avait joints à eux. Il se remettait en route, le 28, de Magoubika pour rejoindre M. Wautier à Mpwapwa et partir avec lui, et probablement M. Broyon, pour retrouver M. Cambier, le chef de l'expédition belge, chez Mirambo à Aurambo.

Les dernières nouvelles de M. Cambier sont datées de Mgonoko, limite extrême de l'Ougogo. Son voyage avait été très pénible.

— Bien que des nouvelles plus récentes nous soient parvenues relativement à la marche de l'expédition belge en Afrique, il n'est pas sans intérêt de mentionner une lettre datée du 20 juillet, que le général Stone, chef de l'état-major égyptien a reçue du Dr Dutrieux. M. Dutrieux y dit qu'il voyageait à cette date entre le 6^e et le 7^e degré de latitude sud. Le village d'où la lettre est écrite, Nikonda, est, selon les observations de M. Cambier, à 35° 15' 40" de longitude et 6° 13' 40" de latitude. La route suivie par l'expédition est plus au nord que celle qui a été parcourue par Stanley. (*Academy*.)

— Le ministre de l'instruction publique de France vient d'approuver un projet pour la création d'une collection d'objets et de tableaux relatifs à l'astronomie et à l'histoire de l'Observatoire royal depuis sa fondation. Cette collection devra comprendre : les portraits des astronomes et des savants qui ont illustré l'Observatoire; une collection des médailles relatives à l'astronomie et à l'Observatoire; une collection de dessins, gravures, photographies, représentant les corps célestes ou les phénomènes astronomiques, tels qu'on les voit dans les plus puissants instruments et à diverses époques; une collection des anciens instruments.

— La reprise des fouilles d'Olympie, qui a eu

lieu le 14 octobre, a été signalée par un premier résultat important, la découverte des murs de l'Altis.

— Parmi les objets provenant des constructions lacustres dont le musée cantonal de Fribourg s'est enrichi dans ces derniers temps, on signale ceux qui ont été trouvés par des pêcheurs à Staeffis, sur le lac de Neufchâtel, et notamment un canot, fait d'un seul tronc d'arbre. Ce canot est en chêne et a 7 mètres de long sur 65 centimètres de large. C'est le premier spécimen trouvé dans la riche station de Staeffis.

— L'établissement typographique Salmin, de Padoue, dit la *Rassegna settimanale*, a envoyé à l'Exposition universelle un travail des plus singuliers et unique en son genre. C'est la *Divine Comédie*, imprimée en 1878 en un tout petit volume in-128, de 500 pages, haut de 5 centimètres et large de 3 1/2. Pour lire un vers du poème, les lunettes ne suffisent pas, mais il faut une bonne loupe, ce qui se comprendra si on songe que les 14,233 vers tiennent en deux feuilles de papier d'impression. Les noms de L. Busato, correcteur, et G. Geche, compositeur, ont été imprimés au frontispice; un des deux a gagné à ce travail une maladie des yeux.

Décès. L. A. Garnier-Pagès, homme politique, né à Marseille en 1803, auteur d'une *Histoire de la Révolution* de 1848; en 10 volumes. — Le Dr Robert Blakey, né à Morpeth, en 1795, décédé le 26 octobre, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie, parmi lesquels *The history of the philosophy of mind*, et d'une *histoire de la littérature politique*. — Gaspard-Jean Lacroix, paysagiste, élève de Corot, né à Turin, décédé à l'âge de 58 ans. — J. G. Kohl, bibliothécaire de la ville de Brème, né en cette ville, où il est mort à l'âge de 70 ans, géographe. — Schwerdgeburth, graveur, mort le 28 octobre, à Weimar, à l'âge de 94 ans. — V. Le Harivel-Durvehier, sculpteur. Il a exécuté entre autres le groupe de la *Comédie humaine* qui est au Luxembourg, la statue du Juif-Errant et celle de l'impératrice Joséphine qui est à l'avenue de l'Impératrice à Paris.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES BEAUX-ARTS. *Séance du 7 novembre*. — Le ministre de l'intérieur a envoyé à la classe des Beaux-Arts avec demande d'avis une réclamation qui lui est adressée par le comité du Willems-Fonds au sujet de l'un des articles du règlement des grands concours. Cet article est celui qui prescrit que lors de l'examen que doivent subir les lauréats avant de partir pour les voyages qu'ils font aux frais de l'Etat, ils ont à faire preuve d'une certaine connaissance de la langue française. Ces pétitionnaires voudraient que les lauréats flamands fussent interrogés sur la connaissance qu'ils ont de leur langue maternelle. M. Gevaert a fait remarquer que l'article du règlement contre lequel protestent les pétitionnaires a pour but de s'assurer, avant leur départ, qu'ils sont en état de se faire comprendre dans les pays qu'ils vont visiter, ce qui ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une langue généralement répandue. D'autres membres présentent des observations dans le même sens. Toutefois la classe décide qu'elle ne donnera l'avis demandé par le ministre qu'après avoir entendu le rapport que des commissaires sont chargés de faire sur la pétition du comité du Willems-Fonds.

M. Siret développe la proposition qu'il a présentée sommairement à la dernière séance, à l'effet de faire établir par l'Académie un prix pour la composition d'une *histoire des Beaux-Arts en Belgique* de 1830 à 1880. Plusieurs membres, tout en rendant justice à la pensée qui a inspiré la proposition de M. Siret, font observer que l'Académie ne peut pas examiner et couronner des travaux dans lesquels il se trouve-

rait des appréciations du mérite et des œuvres de la plupart de ses membres. On pourrait supposer que les concurrents n'ont pas été libres dans les jugements qu'ils auraient à porter des hommes et des choses, et les membres de l'Académie seraient dans une position fautive s'ils avaient à décerner le prix à un ouvrage dans lequel on aurait fait leur éloge; plus fautive encore s'ils avaient à écarter un travail renfermant des critiques à leur adresse. M. Siret croit qu'on exagère les difficultés d'exécution de son projet; il ne le retire donc pas dès à présent, se réservant d'examiner avant la prochaine séance la valeur des objections qui lui sont opposées.

La classe des Beaux-Arts met au concours pour 1880 l'exécution d'une médaille commémorative de l'événement national qui sera célébré en cette même année.

Sur un rapport favorable de MM. Fétis, De Burbure et Siret, la classe vote l'impression dans son bulletin d'une notice renfermant des particularités généalogiques sur la famille Immenraet, d'Anvers, qui a produit plusieurs peintres distingués dont les œuvres ont été décrites dans un travail de M. Fétis, communiqué dernièrement à l'Académie.

La classe se forme ensuite en comité secret pour s'occuper de la présentation de candidats à des places vacantes de correspondants et d'associés étrangers.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. *Séance du 4 novembre.* — MM. Piot, Devillers et Gilliodts-Van Severen sont installés, les deux premiers en qualité de membres effectifs, le troisième comme membre suppléant. M. Piot lit deux notices, l'une dans laquelle il signale et analyse différentes publications faites en Allemagne, en Hollande et en Espagne, et qui concernent l'histoire de Belgique; l'autre qui a pour objet la politique de l'Autriche au pays de Liège en 1791. M. E. Pouillet communique un mémoire rédigé en 1592 par le clergé du diocèse de Ruremonde sur la situation malheureuse des Pays-Bas et les moyens d'y porter remède, mémoire qui était destiné à être mis sous les yeux de Philippe II. M. Ch. Potvin adresse à la commission un travail intitulé « Hugues de Lannoy, 1384-1456 »; M. Arthur Duverger, une note se rapportant à l'histoire des franchises communales sous Philippe-le-Bon. Ces communications seront insérées au Bulletin.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 26 septembre.* — M. Ledeganck communique à l'assemblée un travail intitulé: Les tumeurs malignes de la première et de la seconde enfance, étude d'histologie pathologique. — *Assemblée extraordinaire du 13 octobre.* M. Michelet, président, rend compte de la situation de la Société pendant l'exercice 1877-1878. Le rapport constate que le nombre des membres de la Société s'élève à 138, dont 8 membres honoraires, 31 correspondants, 86 effectifs et 13 associés, soit une augmentation de 25 sur celui de l'année précédente. 77 Sociétés échangeant leurs publications contre celles de la Société de microscopie. M. Ledeganck est élu président pour le terme réglementaire de deux ans; M. E. Van den Broeck, vice-président.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Septembre. Deuxième opération césarienne, suivie de l'amputation utéro-ovarique et description d'un nouveau constricteur (Ad. Wasseige). — De la laparotomie et des principales opérations pratiquées subséquentement sur les organes abdominaux chez les animaux domestiques (Degive). — Observations obstétricales (Hyernaux). — Suite de la discussion du rapport de la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes.

REVUE GÉNÉRALE. Novembre. Les progrès de l'évolution du libéralisme belge (Ch. Woeste). — Les Cousins irlandais Nouvelle. — L'Irlande depuis cent ans (Ch. Verbrughe). — Sitting Bull (G. Kurth). *Suite.* — La Russie et l'Angleterre dans l'Afghanistan. — Bibliographie.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES. 1878.

3^e livr. L'ancienne heptarchie de Laeken-notre-Dame, suivi du texte inédit d'une coutume de cette localité (L.-G.). — La corporation des peintres de Bruxelles (A. Pinchart). — L'œuvre de Charles Oughena (Ferd. Vanderhaeghen). — Les origines de l'orfèvrerie cloisonnée, par Charles de Linas. (B^e K. de V.). — Le pétrole sur la place d'Anvers en 1547. — Chronique.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N^o 20. Le Salon de Bruxelles. — Ypriana. — Crispinus Van den Broeck. — Les tableaux des collèges supprimés. — Exposition universelle, procédé Ranvier. — Chronique générale.

L'ABEILLE. Novembre. L'enseignement du calcul et les Arithmomètres (A. Féron). — Boileau-Despréaux et son Art poétique (4^e suite) (J. Chot). — Préface du Dictionnaire de l'Académie française. — Faits scolaires. — Exposition de Paris. — Nécrologie. — Analyses et comptes rendus.

ANNALES D'OCULISTIQUE. Sept.-oct. Nuel. L'amblyopie alcoolique et le daltonisme. — G. Claeys. Quelques remarques sur l'hémianopsie. — Chibret. Contribution à l'histoire du glaucôme. — Javal. Essai sur la physiologie de la lecture. — Revus des journaux d'ophtalmologie. — Analectes. — Bibliographie. — Faits divers.

BELGIQUE JUDICIAIRE. T. XXXVI. N^o 83. Les finances publiques (Faider).

Arnould (G.). Bassin houiller du couchant de Mons. Mémoire historique et descriptif. Mons, Mancaux, in-4. Fr. 20.00.

Caumartin. Un Liégeois à Nieupoort. Liège, Gothier, in-16. Fr. 1.00.

Declève (J.). L'amour et le serment de l'amour. Brux., Muquardt, in-8. Fr. 4.00.

Delbœuf (J.). La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle. Gand, Vanderhaeghen, 1879. In-8. Fr. 1.50.

Delecroix (Em.). Traité théor. et prat. de la législation des sociétés des mines et spécialement des sociétés houillères en France et en Belgique. Brux., Muquardt, in-8. Fr. 9.00.

De Vos (A.). Énumération des plantes nouvelles ou intéressantes qui ont été signalées en 1877. Gand, Annoot-Braeckman. In-8. Fr. 3.00.

Fêtes (Les) des noces d'argent. Compte rendu des cérémonies. Portraits. Brux., Verbist, in-8. Fr. 6.00.

Frédéric (E.), directeur. La Belgique à l'Exposition universelle de 1878. T. I. Brux., Off. de Publ. In-8. Fr. 20.00.

Haus (J.-J.). Principes généraux du droit pénal belge. 3^e édit. T. I^{er}. Gand, Hoste, 1879, in-8. Fr. 20.00.

Le Bourguignon. Qui se ressemble s'assemble. Proverbe en un acte. Brux., Off. de Publ., in-16. Fr. 2.00.

Lemonnier (C.). Mes médailles. Les médailles d'en face. Paris, Libr. générale, in-16. Fr. 2.50.

Morren (Ed.). Liste des jardins, des chaires, des musées, des revues et des sociétés de botanique du monde. 6^e édit. Liège, à la Boverie, in-8. Fr. 5.00.

Philomnest Junior (Brunet). La bibliomanie en 1878. Brux., Gay, in-12. Fr. 3.50.

Rombert (H.). Recherches sur les fusées pour projectiles creux. 2^e édit. Brux., Guyot, 2 vol. in-8. Fr. 20.00.

Schaar (J.). Les Banques populaires en Belgique. Brux.: Deccq, in-8. Fr. 3.00.

Seghers (G.). Dorpsgeschiedenissen. Verhalen uit de Antwerpsche Kempen. Leuven, Fonteyn, 1879, in-8. Fr. 3.00.

Société historique et littéraire de Tournai. Bulletin. T. 17. Tournai, Casterman, in-8.

Swolfs (J.-J. D.). Petit manuel d'histoire nationale, d'après A.-G. Namèche. 2^e édit. Fonteyn, in-16. Fr. 1.00.

Tackels (C.-J.). Le fusil de chasse tirant à longue portée et une nouvelle munition. Brux., Lebègue, in-8. Fr. 2.00.

Wazenaar. Een vlaamsche jongen. Gent, Rogghé, 1879, in-16. Fr. 3.50.

Bonghi (R.). Il Congresso di Berlino e la crisi d'Orient. Milan, Brigola, 5 L.

Congrès international des Orientalistes. Compte rendu de la première session. Paris, 1873. T. III^e et dernier. Paris. Maisonneuve, in-8. Fr. 15.00.

Cuno (J. G.). Vorgeschichte Roms. I Thl. Die Kelten. Leipzig, Teubner, 18 M.

Douen (O.). Clément Marot et le psautier huguenot. T. 1. Paris, Impr. nationale, 30 fr.

Du Moncel (T.). Le téléphone, le microphone et le phonographe. Paris, Hachette, 2 fr. 50.

Frankke (K.). Zur Geschichte der lateinischen Schulpoesie d. 12. u. 13. Jahrh. München, Literarisch-artistische Anstalt, 3 M. 60 Pf.

Freudenthal (J.). Hellenistische Studien. 3. Heft. Berlin, Calvary, 2 M. 40 Pf.

Guichard (E.). Les épaves des temps passés. Paris, Baudry, 80 fr.

Hoefler (C. v.). Zur Kritik und Quellenkunde der ersten Regierungsjahre K. Karls V. 2. Abth. Wien, Gerold's Sohn, 7 M. 40 Pf.

Jachns (M.). Atlas zur Geschichte des Kriegswesens. 1 Lfg. Leipzig, Grunow, 3 M. 50 Pf.

Jarnik (J. U.). Index zu Diez' etymologischen Wörterbuch der romanischen Sprachen. Berlin, Langenscheidt, 5 M.

Kohn (A.). u. C. Mehlis. Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östlichen Europa. I Bd. Jena, Costenoble, 16 M.

Lenz (M.). Die Schlacht bei Mühlberg Gotha, Perthes, 3 M.

Marion (H.). Locke, sa vie et son œuvre, d'après des documents nouveaux. Paris, Gormer Baillières, 2 fr. 50.

Miscellaneen zur Geschichte Friedrichs des Grossen. Berlin, Mittler, 12 M.

Mueller (J.). Grundriss der Sprachwissenschaft. 2 Bd. Die Sprachen der schlichthaarigen Rassen. I. Abth. Wien, Hölder, 3 M. 60 Pf.

Ritscheli (F.). Opuscula philologica. Vol. IV. Leipzig, Teubner, 26 M.

Seeman (Th.). Geschichte der bildenden Kunst. I. Thl. Jena, Costenoble, 4 M.

Simmonds (P. L.). The commercial products of the sea. London, Griffith, 16 s.

Simon (E.). Les arachnides de France. T. 4. Paris, Roret, 12 fr.

Sketches (Diplomatic). By an Outsider. II. General von Bulow and the Danish Question. London, Bentley, 6 s.

Stapfer (P.). Shakespeare et l'antiquité. 1^{re} partie. Paris, Fischbacher, 7 fr. 50.

Taschenbuch (Historisches). Begründet von F. v. Raumer. 5. Folge. 8 Jahrg. Leipzig, Brockhaus, 6 M.

Willis (R.). William Harvey: a history of the Discovery of the circulation of the blood. Londres, Kegan Paul, 14 s.

Revue historique. Nov.-déc. A. Longnon. Girard de Roussillon dans l'histoire. — A. Gazier. Henri Grégoire, évêque de Blois. — Ch. Paillard. Documents relatifs aux projets d'évasion de François I^{er}. — Bulletin historique: France, Angleterre, Pays-Bas, Norwège, Pologne. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue philosophique. Novembre. A. Dastro. Le problème physiologique de la vie. — G. Compayré. La Psychologie de l'enfant, d'après des publications récentes. — H. Joly. La jeunesse de Leibniz à l'Université de Leipzig. — Notes et documents. — Notices bibliographiques. — Revue des périodiques.

Journal asiatique. Juillet. Rapport sur les travaux du Conseil de la Société pendant l'année 1877-1878. (E. Renan.)

Académie des sciences morales et politiques. Compte rendu. Octobre. Prix Bischoffshelm. Rapport, par H. Passy. — Sur la composition de la métaphysique d'Aristote (Barthélemy-Saint-Hilaire). — Montesquieu d'après une publication nouvelle (E. Caro). — Le drame de Bayonne (Rosseuw Saint-Hilaire). — La renaissance des lettres et de la philosophie au xv^e siècle (Ch. Waddington).

Deutsche Rundschau. Novembre. Wilhelmine von Hillern. Und sie kommt doch! Erzählung aus einem Alpenkloster. — H. Kruse. Wallfahrt nach Sesenheim. — H. von Brandt. Berlin im October und November 1816. Aus seinen bisher unveröffentlichten Denkwürdigkeiten. — F. X. von Neumann-Spallart. Rückblicke auf die Pariser Weltausstellung. — O. Schmidt. Darwinismus und Socialdemokratie. — B. Meyer. Die Berliner Kunstausstellung. — S. E. Köbner. Zwischen Reichstag und Landtag. — Literarische Rundschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 2 nov. Ueber hebräische Poesie. — Claude Conder's Palästina. — Die Bewohner der Türkei. — Pariser Brief. — G. Trezza: Studi critici. — Erdmann's Ausgabe der Kritik der reinen Vernunft in der erst und zweiten Auflage. — Amerikanische Frohndeliteratur. — 9 nov. A. Bastian: Die Culturländer des alten Amerika. — Samuelson: Die Geschichte des Trunks. — Französische Volks- und Kinderreime. — Schriften des Marco della Tomba. — Russische Erzählungen. Deutsch von Meyer von Waldeck. — Nordamerikanische Briefe. Absolute money. Fiat money. — Kleine Rundschau. Mancherlei. Neuigkeiten des ausländischen Literatur.

Unsere Zeit. 1 nov. William Cullen Bryant (R. Doehn). — Der gegenwärtige Stand unserer Kenntnisse von der Pflanz (M. Willkomm). I. — König Georg V. von Hannover. — Die Justizreform des Deutschen Reiches (A. H. Schreck). III. — Todtenschau.

Rivista europea. 16 octobre. Ariosto e Cervantes (R. Renier). — La questione dell' indipendenza portoghese a Roma dal 1640 al 1670 (A. Ademollo). — La vertenza orientale e il Congresso di Berlino (E. Civita). — Teoderico re dei Goti e degl' Italiani (G. Garollo). — Il nuovo Egitto (Elena Clarke). — Il principio ossia Nol il Mugnaio (J. J. Cremer). — Voci del mare (G. Fanti). — Intermezzo (G. A. Cesario). — Rassegna letteraria e bibliografica. Rassegna politica. Note scientifiche. Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico. — 1 nov. La questione dell' indipendenza portoghese a Roma dal 1640 al 1670 (A. Ademollo). — Dell' indeterminato e del fantastico nelle idee che presiedono al vivere civile (C. F. Gabba). — Ariosto e Cervantes (R. Renier). — Il nuovo Egitto (Elena Clarke). — Considerazioni storico-militari sulla campagna franco germanica dell' anno 1870 (D. Arti). — Teoderico re dei Goti e degl' Italiani (G. Garollo). — Ad Aurelio Costanzo (C. R. Massa). — Vae soli! (J. Lugol). — Rassegna letteraria e bibliografica. — politica. Note scientifiche. Bollettino bibliografico.

Rassegna settimanale. 3 nov. La tassa sulle bevande. — I sott' ufficiali dell' esercito e i reparti d'istruzione. — Corrispondenza da Washington, — da Napoli. — La settimana. — La poesia biblica (P. Comparetti). — Edm. de Amicis: Nouvelle. — Corrispondenza letteraria da Parigi. — Corrispondenza artistica da Parigi. — Bibliografia. — Diario mensile. — Riassunto di leggi e decreti. — Notizie. Riviste. — 10 nov. Una questione sociale a Carrara. — La prosperità commerciale e i fallimenti. — Corrispondenza da Parigi. — La settimana. — Indiscrezioni d'un *Interviewer* (K. Hillebrand). — Economia pubblica. — I sott' ufficiali della R. Marina. — Bibliografia. Notizie. Riviste.

Dublin Review. Octobre. Catholic colleges and Protestant schools. — The Poetry of Michael Angelo. — Primer in English Literature. — Mr. Motley's historical Works. — The reasonable Basis of Certitude. — Mr. Senior's Character of M. Thiers. — An Examination of Mr. Herbert Spencer's "Psychology". — Catholic fiction. — The assent due to certain papal Utterances. — The peace of Berlin. — Notices of books.

Nouveautés littéraires et scientifiques

En vente à la

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT,

45, rue de la Régence.

Abich, H. Geologische Forschungen in den kaukasischen Laendern. I Thl. 4^e, 28 M.

Angelin, N. P. Palaeontologia scandinavica. P. I. Ed. 2. 4. 40 M.

Bancel, F. D Histoire des révolutions de l'esprit français, de la langue et de la littérature françaises au moyen âge, ouvrage posthume. Préface par A. Méray. 12 fr.

Bates, H. W. Central America, West Indies and South America. Illustr. 21 s.

Bingham, J., Origines ecclesiasticae. New edition. 2 vol. 20 s.

Bischof, A. Lehrbuch der National Oekonomie u. Volkswirtschafts-pol. 2 Thl. à 2 M.

Bonnetty, A., Documents historiques sur la religion des Romains et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs. 4. vol. 24 fr.

Boscheron des Portes, C. B. F. Histoire du Parlement de Bordeaux. T. I et II. 18 fr.

Brandes, G., Esaias Tegnér. port. 8 fr.

Bruckner, A. Culturhistorische Studien. Die Russen i. Auslande im 17 Jahrh. Die Auslaender i. Russland im 17 Jahrh. 3 M.

Busch, M. Graf Bismarck und seine Leute waehrend d. Krieges mit Frankreich. 2 Bd. 12 M.

Byk, S. A. Die Philosophie d. Schönen. 6 M.

Candolle, A et C de. Monographiae phanerogamorum prodromi vol. I. 9 pl. 29 fr.

Crealock, H. H. The eastern Question and the foreign policy of Great Britain. 1870-78. 3 s.

Dabry de Thiersant, P. Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental. 2 vol. Illustr. 15 fr.

Gareis, C. u. Ph. Zorn. Staat u. Kirche in der Schweiz. 2 Bde 10 M.

Guettée, F. R. W. Mémoires pour servir à l'his-

toire de l'Eglise de France pendant le XIX^e siècle. T. 1. 1^{er} fasc. 6 fr.

Guyau. La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines. 8 fr.

Gyell y Renté José. Philippe II et don Carlos devant l'histoire. 9 fr.

Hess, W. Bilder aus dem Aquarium 2 Bde à 6 M.

Holst, H. v. Verfassung u. Demokratie der Vereinigten Staaten v. America. 12 M.

Jaccoliot, L. Voyage au pays des Brahmes Illustr. 4 fr.

Kummer, P. Kryptogamische Charakterbilder. 4 M.

Laplace. Œuvres complètes, publiées sous les auspices de l'Académie des Sciences Tt. I et II. 20 fr. (Cette édition formera 13 vol. dont les 5 premiers contiendront le *Traité de mécanique céleste*.)

Légendes et traditions histor. de l'Archipel indien (Sedjarat Malayou). fr. 2.50.

Ludewig, J. Elektrische Messkunde. 6 M.

Materials of the history of Thomas Becket. Edited by J. C. Robertson. Vol. 3. 10 s.

Ozanne, J. W. Three years in Roumania. 8s.

Pernice, A. Marcus Antistius Labeo. Das röm. Privatrecht im I. Jahrhundert d. Kaiserzeit. 2 Bd. 12 M.

Petit de Sulleville, L. La Chanson de Roland. Traduct. nouv. rhytmée et assonancée, avec introd. et des notes. 12 fr.

Politique (La) de Lamartine, choix de discours et écrits polit., précédé d'une étude sur la vie polit. de Lamartine. 2 vol. 7 fr.

Prarond, E. Quatre années de la Révolution 1790-93. Fragment des Annales modernes d'Abbeville. 6 fr.

Pulgher, D. Les anciennes églises byzantines de Constantinople. 1 livr. 8^e. Texte in-8^e. 8 M.

Schaeffle, H. E. F. Bau u. Leben des sozialen Koerpers. 4 Bd. Encyclopaedie der Staatslehre, 10 M. Einzelv. 12 M.

Schrader, E. Keilschriften u. Geschichtsforschung. 14 M.

Siennicki, St. Jos Recueil des éditions des imprimeurs célèbres de l'Italie, de la France et de la Belgique, conservées dans la Bibl. de l'Université impér. de Varsovie. Les Alde, les Junte, les Estienne et les Plantin, 41 pl. 36 fr.

Sobczyk. Das pythagoreische System. 1 M.

Southall, J. C. The recent origin of man, as illustrated by geology and modern science of prehistoric archaeology. 30 s.

Thausing, M. Die Celtes-Ciste der Wiener Universitaet. 2 M.

Wollaston T. V. Testacea atlantica. Land and water shells of Madeira, the Azores, Canaries, etc. 25 s.

Zoellner F. Wissenschaftl. Abhandlungen. 2 Bd. 2 Thl. 12 M.

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine

et leurs premiers développements en Belgique, dans le Nord de la France

et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8^e.

14 francs.

LIBRAIRIE ANCIENNE DE

FR. J. OLIVIER,

41, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Vient de paraître :

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS

EN BELGIQUE

depuis son origine jusqu'à nos jours

par

M. FRÉDÉRIC FABER

TOME PREMIER

Grand in-8^e, de 312 pages. fr. 7 50
Quelques exemplaires seulement, sur beau
et fort papier vélin 15 "

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

Par F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8^e. fr. 5 "
Exemplaire en papier fort 7 50

BRUYLANT-CHRISTOPHE et C^{ie}

33, rue Blaes.

Histoire Parlementaire

DE LA

BELGIQUE

DE 1831 A 1880

PAR

LOUIS HYMANS

Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

DÉDIÉE

à Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA BELGIQUE, par L. Hymans, est imprimée dans le format in-8^e, en caractères neufs et sur papier de premier choix.

L'ouvrage complet formera DEUX FORTS VOLUMES d'environ 75 feuilles (1,200 pages, chacun.

La publication se fera par fascicules composés d'un nombre indéterminé de feuilles.

Le prix de chaque fascicule sera calculé sur le pied de 30 centimes par feuille de 46 pages.

Les seize premiers fascicules sont en vente.

Brux. — Impr. lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX : RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.	1^{re} ANNÉE. N ^o 23 - 1 ^{er} DÉCEMBRE 1878	PRIX D'ABONNEMENT : Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.
---	---	--

Sommaire. — Le comte de Bismarck, par M. Busch. — Principes de droit civil, par Fr. Laurent. Cours élémentaire de droit civil, par le même. — Les tapisseries bruxelloises, par Alph. Wauters. — La question d'Orient au XVIII^e siècle, par A. Sorel. — La civilisation primitive, par E.-B. Tylor. — Bulletin. — Correspondance de Paris : Publications récentes concernant la mythologie comparée. — La Bibliothèque nationale de Paris. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Graf Bismarck und seine Leute während des Kriegs mit Frankreich. Nach Tagebuchblättern, von Dr Moritz Busch. Leipzig, Grunow, 1878. 2 vol. in-8^o.

Le prince de Bismarck est du petit nombre de ces personnages politiques qui dès leur vivant appartiennent à l'histoire. L'influence dominante qu'il exerce non-seulement sur les destinées de l'Allemagne, mais sur celles de l'Europe, le rôle considérable qu'il y joue depuis seize ans, prêtent un intérêt marquant aux moindres détails qui expliquent son caractère ou son génie, à ses discours non moins qu'à ses actes. Aussi s'est-il rencontré déjà toute une pléiade d'écrivains pour retracer cette étonnante carrière; tout le monde connaît le grand ouvrage de M. Hesekiel, auquel nous devons entre autres les piquantes révélations des *Lettres à Malvina*; un conseiller prussien, M. Hahn, vient de publier en ce moment même le second volume d'une biographie non moins étendue. Mais si M. de Bismarck avait ses historiens, il n'avait pas encore trouvé son Dangeau; cette lacune n'existe plus. Le Dr Busch vient de la combler; son journal, écrit au jour le jour pendant les sept mois de la guerre de France, dans l'entourage immédiat du grand chancelier et dans le but avoué d'en relater non-seulement les actes mais surtout les conversations, les propos, les épanchements au cours de cette crise mémorable, est incontestablement un document des plus curieux et des plus instructifs. Son apparition est un événement, même au milieu des révolutions et des péripéties de toute nature qui remplissent à cette heure la scène politique. Si la presse allemande apporte une grande réserve à juger l'œuvre et l'impression qui s'en dégage, il n'en est pas de même dans les autres pays. Le *Times*, entre autres, a consacré jusqu'à ce jour plus de douze de ses vastes colonnes à des extraits ou des appréciations, et le sentiment qui inspire une analyse aussi détaillée se manifeste ailleurs qu'en Angleterre.

L'*Athenæum* n'est pas un journal de discussion politique; nous nous abstiendrons donc de toucher ici aux nombreuses polémiques qu'a suscitées et fera naître encore le journal du Dr Busch. Ici, nous n'avons à le con-

sidérer que comme source historique : quelles en sont, à ce point de vue, l'autorité et la valeur ? L'auteur est une figure assez bizarre et que ses antécédents ne semblaient nullement appeler au rôle qui lui échet. Le *Times* et des journaux allemands eux-mêmes l'ont pris pour un conseiller de légation, attaché au ministère des affaires étrangères de Berlin : c'est une erreur; on l'a confondu avec un homonyme. M. Busch se destina d'abord à la carrière ecclésiastique; l'ayant manquée, il mena longtemps une existence fort aventureuse. En 1848, c'est un démocrate aux opinions avancées; la réaction de 1850 le conduit aux Etats-Unis d'où il revient vers 1856. Il parcourt alors la Grèce et la Palestine pour compte du Lloyd autrichien et finit par se faire journaliste. Le talent d'écrivain dont il fit preuve et qui est réel, détermina sans doute M. de Bismarck à l'attacher, en avril 1870, à sa personne; sans être jamais entré dans les cadres réguliers de l'administration, il accompagna le chancelier en France comme publiciste officieux et le servit en cette qualité jusqu'au printemps de 1873. A cette époque, il quitte brusquement Berlin et s'établit finalement à Leipzig, d'où il vient de lancer son journal.

La publication du Dr Busch s'est-elle faite de l'aveu et avec l'autorisation de son ancien chef? Ce point n'est pas éclairci; l'auteur n'en dit rien lui-même; mais en présence de l'effet produit par nombre de ses pages, un journal semi-officiel de Berlin, *la Poste*, a cru devoir déclarer que, l'eût-il voulu, M. de Bismarck n'aurait pu, dans l'état actuel de la législation allemande, s'opposer à l'impression du livre. On pourra faire ses réserves à cet égard; ce qui paraît certain, c'est qu'autorisé ou non, l'ouvrage est bien authentique. Le principal intérêt s'en concentre dans les conversations du célèbre homme d'Etat et surtout dans ses propos de table. Or, le Dr Busch les notait consciencieusement, tout le monde le savait, et la divulgation de son journal était dès lors prévue, dans un terme un peu plus éloigné, il est vrai. « Un soir — nous apprend-il — le conseiller Abeken observa que j'écrivais des mémoires fort exacts et ajouta : « Ce sera un jour une source d'information pour l'histoire. » — « Oui, » répondis-je, « ce sera une source digne de confiance — d'ici à trente ans peut-être. » Le chef sourit et dit : « Oui, et alors on dira, *Confervas Buschii*, chapitre 3, page 20. »

Il peut donc y avoir de l'indiscrétion, il n'y a pas de surprise. Evidemment le grand ministre s'est plu à la pensée d'être ainsi photographié sur le vif par un homme dont il avait fait le témoin de sa vie et le confident partiel de sa politique. Le rôle du Dr Busch ne manquait pas d'importance; il consistait à écrire, d'après les données du maître, des articles et des télégrammes qui passaient dans quantité de journaux et guidaient, formaient même, l'opinion publique au gré des circonstances et des besoins du moment. Les personnes qui se rappellent l'influence qu'ont

exercée à cette époque sur les événements les courants de l'esprit national tant en France qu'en Allemagne, n'apprendront pas sans quelque étonnement que le mot d'ordre de mainte campagne de presse qui a eu son importance, partait du quartier général lui-même. M. Busch avait donc un rôle actif et sérieux; il voyait fréquemment le ministre, voyageait avec lui, logeait dans sa maison, mangeait à sa table : avec tout cela, il avait l'ouïe fine et la mémoire sûre. Ce n'en était pas moins un personnage subalterne; en bien des occasions, on le lui fait sentir. Le jour de la bataille de Sedan, par exemple, se trouvant près de l'état-major, M. Busch se livre sur un ton un peu élové, paraît-il, à ses impressions militaires avec un voisin. M. de Bismarck lui fit signe d'avancer. « Quand vous développez vos idées stratégiques, M. le docteur, lui dit-il, vous feriez bien de le faire avec moins d'importance; le Roi pourrait demander autrement qui c'est, et alors je suis obligé de vous présenter. »

On voit que l'auteur n'y met pas de prétention; l'anecdote caractérise bien sa situation et donne la mesure de sa valeur. Mais si sa position était modeste, son enthousiasme pour l'homme d'Etat qu'il sert n'en paraît que plus sincère. Rien n'autorise à révoquer en doute la véracité de ses récits; aucun démenti n'en a infirmé jusqu'ici l'authenticité; mais en présence de l'impression peu favorable que laissent les deux volumes de ce journal, on peut se demander si M. de Bismarck est réellement là tout entier, si le ton est aussi fidèlement rendu que le langage, si le photographe n'a pas fait tort au peintre, si en un mot la vérité de la couleur répond à l'exactitude du dessin.

Cette réserve a été formulée dès à présent par des personnes qui se trouvèrent en ce temps au quartier général; il est juste d'en prendre acte. M. de Bismarck nous apparaît du reste dans le livre du Dr Busch sous deux physionomies bien distinctes et souvent difficiles à concilier. Dans son langage, il est hautain, dédaigneux, sarcastique au possible; les hommes comme les nations, sont jugés avec une rigueur implacable, rien n'échappe à sa verve caustique et médisante; Goltz, Bernstorff, Humboldt, ne sont guère mieux traités que Favre, Thiers, Napoléon III : tous comédiens, charlatans, incapables. La crudité des expressions répond à l'emportement des idées; M. Busch, qui n'est pas prude, n'ose pas toujours les reproduire. Joignez à cela des théories sur le droit de guerre qui ramènent à l'époque des luttes de Rome et de Carthage; on ne pend, on ne tue, on ne brûle jamais assez au gré du terrible chancelier. Il querelle les militaires sur leurs lenteurs et leurs ménagements; il se souhaite, ne fût-ce que pendant cinq minutes, un pouvoir absolu; la discussion, la lutte le fatiguent, le dégoutent : il rêve la vie des champs et le repos du village. Est-ce tout? Non; M. de Bismarck a ses heures de mélancolie, de rêverie surtout; il s'abandonne

à des vues générales, à des prévisions on ne peut moins réalistes et pratiques et qu'on s'explique mal chez un esprit de cette trempe.

Voilà l'homme dans ses discours ; mais passe-t-il à l'action, c'est une métamorphose complète. En face de la réalité, il se retrouve ; il est maître de lui au plus haut degré ; il n'abandonne rien au hasard ; il domine les événements, en exploite toutes les ressources, fascine ses adversaires mêmes et triomphe sans risquer une parole imprudente. Au contraire : veut-il imposer un sacrifice rigoureux, il préfère laisser la parole aux militaires « qui peuvent être plus froidement inflexibles. » Il se défend des combinaisons outrées ; sa politique comporte des ménagements. Il préfère ne rien précipiter en Allemagne, et s'il avait été le maître, dit-il, il aurait laissé Metz à la France.

Ce contraste entre M. de Bismarck parlant et agissant est peut-être le trait le plus neuf que fasse ressortir le livre du Dr Busch. Naturellement l'intérêt du moment se porte sur le premier ; on se plaît à entendre discourir l'homme qu'on ne connaissait que par ses actes. A-t-il bien fait de descendre de son piédestal, de se laisser juger dans l'intimité de ses entretiens ? Cette question sera diversement tranchée ; ce qui est certain, c'est qu'il y a là un trésor d'anecdotes, de mots, d'appréciations qui feront le tour de la presse et dont l'histoire retiendra une large part.

Il est de règle, dans une publication comme la nôtre, d'appuyer la critique par la citation de quelques extraits ; mais le cadre nous limite, et d'ailleurs devant une moisson aussi riche, on est mal à l'aise pour choisir un épi. Nous renvoyons donc le lecteur à l'œuvre originale elle-même, certain qu'il ne regrettera pas sa peine. Toutefois ceux qui reculeraient devant la lecture de deux volumes allemands passablement compacts, pourraient recourir aux trois énormes extraits du *Times* (8, 19 et 21 novembre) qui, s'ils passent à côté des faits, reproduisent nombre de pages les plus intéressantes du livre et des paroles les plus caractéristiques du héros.

E. B.

Principes de droit civil, par Fr. Laurent, Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1869-1878, 33 vol. in-8°. — *Cours élémentaire de droit civil*, par le même. Ibid., 1878, 4 vol. in-8°.

Le trente-troisième et dernier volume du grand ouvrage de M. Laurent : *Principes de droit civil*, vient de paraître, en même temps que quatre volumes formant un ouvrage distinct et complet sous le titre de : *Cours élémentaire de droit civil*. Le moment est donc venu d'apprécier l'œuvre de M. Laurent dans son ensemble, et nous comprenons dans cet ensemble les quatre volumes du Cours élémentaire, par la raison notamment que l'auteur y précise l'esprit général qui a présidé à l'élaboration de son grand ouvrage ; dans la préface, en effet, de son Cours élémentaire, M. Laurent expose ses idées sur les règles essentielles à suivre dans l'interprétation des lois, et fait la critique de la jurisprudence belge et française et des principaux traités généraux auxquels le code civil a donné lieu (1).

Une œuvre de l'importance et de la valeur de celle de l'éminent professeur exigerait, pour être appréciée comme elle devrait l'être, un article d'une longue étendue ;

malheureusement, vu l'espace restreint dont nous disposons dans cette Revue, nous ne pourrions présenter que quelques considérations générales fort superficielles, à peine suffisantes pour faire ressortir à grands traits la haute valeur de l'ouvrage, valeur que nous nous plaisons à reconnaître, malgré les réserves dont nous devons accompagner notre appréciation.

Nous déclarerons d'abord que nous avons trouvé dans l'ouvrage de M. Laurent des qualités et des mérites suffisants pour permettre de classer son auteur au rang des premiers juristes de nos jours, et d'attester que son œuvre supporte la comparaison avec les meilleurs ouvrages qui aient vu le jour depuis la promulgation du code civil. Ce que nous signalerons tout particulièrement, c'est cette puissance de travail qui a permis à un homme, livré à ses forces individuelles, de mener à bonne fin une œuvre d'une étendue aussi considérable ; c'est ensuite ce caractère éminemment personnel que l'auteur a su imprimer à son ouvrage, donnant ainsi un démenti éclatant à ceux qui se figurent que la science du droit ne peut plus aujourd'hui que se traîner péniblement dans les sentiers battus ; c'est encore la rigueur avec laquelle, un principe de droit une fois constaté et mis en lumière, l'auteur en fait découler toutes les conséquences logiques, si rigoureuses qu'elles puissent être ou paraître. Notons enfin que les Principes de droit civil ont un mérite particulier au point de vue de la Belgique, c'est d'accorder une place importante aux décisions de nos cours et tribunaux et d'exposer avec soin les modifications que le code de 1804 a subies chez nous depuis notre séparation d'avec la France.

Voilà la part de l'éloge. Nous avons à faire maintenant celle de la critique. Comme nous l'avons déjà dit, l'ouvrage élémentaire que vient de publier M. Laurent renferme une préface dans laquelle l'auteur nous fait connaître ses idées sur la manière de rechercher la volonté du législateur, et il nous montre en même temps combien, à chaque instant, la doctrine et la jurisprudence méconnaissent les vrais principes. Sans doute, nous reconnaissons que, dans son appréciation de la jurisprudence et des grands ouvrages de droit, M. Laurent formule des critiques en partie fondées au sujet de la latitude que les auteurs et les tribunaux s'accordent dans l'application des principes du droit ; mais il part de là pour exposer, sur la manière d'interpréter la loi, un système qui ne nous semble pas fondé en raison, auquel il ne serait pas possible en fait de se conformer, et dont M. Laurent lui-même s'écarte à maintes reprises.

La règle capitale qu'il formule, c'est « qu'il faut s'en tenir au texte de la loi, parce qu'il nous révèle d'une manière certaine ce que le législateur veut, c'est-à-dire l'esprit de la loi » (t. 1^{er} p. 13). Il ajoute qu'il n'est rien de plus vague et de plus incertain que le prétendu esprit que l'on veut mettre à la place de la volonté certaine exprimée par le législateur dans le texte de la loi et que l'on va puiser ou dans les travaux préparatoires ou dans la tradition (p. 15). Nous ne pouvons nous livrer ici à une discussion approfondie de cette manière de voir. Nous demanderons seulement comment le Code civil pourrait donner lieu à des ouvrages en trente-trois volumes s'il devait être interprété exclusivement par son texte. M. Laurent maintient-il du reste longtemps son principe dans les termes absolus où il l'a d'abord posé ? Nullement ; à la page 15, il déclare que le texte se

confond avec l'esprit de la loi quand il est clair, et à la page 20, il avoue que la clarté évidente est plus rare qu'on ne le croit ; il conclut ici que, dès qu'il y a plus d'une interprétation possible, il faut voir, avant tout, ce que la lettre signifie, et recourir à l'esprit de la loi ; ailleurs encore il dit qu'il développe longuement les motifs des principes, parce que c'est le motif qui fait l'essence des principes et que les principes constituent tout le droit (p. 78) ; que par principes il faut entendre, non les adages ni les textes, mais les motifs des adages et des dispositions légales (t. 27, n° 284). Voilà bien, nous semble-t-il, le texte dépouillé par M. Laurent lui-même de l'autorité suprême qu'il lui avait d'abord attribuée. Si enfin nous jetons un coup d'œil sur son ouvrage, le verrons-nous pratiquer toujours et sans la moindre défaillance ce respect absolu du texte qu'il préconisait d'abord d'une manière si énergique ? Nous n'aurions pas de peine à citer maintes dispositions du code donnant lieu à des questions que M. Laurent résout, de son propre aveu, dans un sens contraire au texte ; nous citerons, à titre d'exemples, diverses questions soulevées à propos des art. 46 (t. II, n° 47), 108 (t. II, n° 85), 1384 (t. XX, n° 558), etc. Qu'on nous comprenne bien, nous ne critiquons pas les solutions données à ces questions, nous constatons seulement qu'elles sont contraires au texte, et que M. Laurent s'y est rallié tout en les reconnaissant telles.

Il nous semble, à nous, que l'interprétation de la loi est une œuvre complexe : une solution sur un point de droit mérite d'autant plus de confiance que l'on a eu recours à plus de procédés pour arriver à découvrir le sens de la loi, et qu'il y a plus de concordance entre les résultats ainsi obtenus par des voies différentes. Que l'on attache une autorité particulière au texte, qui est le signe extérieur de la pensée du législateur, nous le voulons bien ; mais ce signe révèle-t-il toujours, d'une manière certaine, la volonté des auteurs de la loi ? Nul ne le soutiendra. Il faut donc de toute nécessité recourir à d'autres éléments d'interprétation. Quoi de plus rationnel, dès lors, que de recourir aux travaux préparatoires du code, à ces travaux où l'on assiste à l'élaboration de la loi, qui nous font souvent connaître le but que le législateur s'est proposé, les motifs qui ont déterminé ses décisions et les modifications apportées aux projets primitifs ? Quoi de plus logique aussi que de remonter à l'ancien droit pour interpréter le droit nouveau ? Assurément le code civil ne représente et ne reproduit ni le droit romain, ni le droit germanique, ni le droit canon, ni la doctrine de tel ou tel auteur ; mais il est le produit du développement et de la fusion de toute une série d'éléments divers ; et, à ce titre, l'étude de ces éléments ne peut que jeter de vives lumières sur le sens des dispositions dont ils sont la source. Il est donc à regretter que M. Laurent ait cru devoir condamner, en principe, et écarter en fait, d'une manière plus ou moins systématique, des éléments d'interprétation d'une aussi haute importance.

Nous passons rapidement sur quelques autres reproches que nous avons à faire à l'ouvrage de M. Laurent. Et d'abord le titre de *Principes de droit civil* convient-il bien à un traité aussi volumineux ? Qui dit principes dit règles générales, abstraction faite de l'infinie variété des questions particulières dans lesquelles ces principes peuvent trouver application. Or, les trente-trois volumes de l'ouvrage dont nous rendons compte ici sont loin de n'être qu'un exposé de principes ; les

(1) Nous remarquons que M. Laurent néglige de parler de l'ouvrage de M. Arntz.

questions particulières y occupent une place considérable. Le corps de l'ouvrage ne répond donc pas d'une manière absolument exacte à l'intitulé qui lui a été donné, et qui aurait plutôt convenu au second ouvrage de M. Laurent, à son Cours élémentaire. Nous estimons aussi qu'il est plus d'une argumentation dans son ouvrage que l'auteur aurait pu renfermer dans des bornes plus étroites. Enfin, il est une erreur que nous devons relever dans le traité de M. Laurent, parce que nous avons peine à comprendre qu'il ait pu la commettre; il dit dans ses *Principes* (t. V. n° 246.) et il répète dans son *Cours élémentaire* (t. I. n° 69) que le code pénal belge n'a pas reproduit l'interdiction légale établie par le code pénal de 1810; or, les articles 20 à 24 de notre Code pénal ont précisément pour objet de déterminer les effets de l'interdiction légale et les cas dans lesquels elle a lieu.

Quant au cours élémentaire, nous lui adresserons également un reproche. Nous croyons avec M. Laurent que, dans l'enseignement du droit, il faut surtout s'attacher aux principes; mais cela n'autorise pas à laisser ignorer aux élèves que telles et telles questions sont controversées. Il faut leur enseigner les principes avant tout; mais, sans entrer dans des discussions à perte de vue, il faut bien leur montrer aussi, par des exemples particuliers, comment ils peuvent trouver dans les principes la solution des controverses; procéder autrement, s'il était possible de le faire, ce serait leur présenter le droit sous un jour absolument faux en leur faisant croire que les solutions qu'on leur indique sont admises sans contestation par tous les juristes; ce serait en même temps les préparer fort mal aux travaux qu'ils auront à faire dans la suite en ne les habituant pas à faire l'application raisonnée des principes à un certain nombre des grandes controverses qui se présentent dans le droit.

Malgré ces critiques, nous déclarons à nouveau que l'ouvrage de M. Laurent a des mérites nombreux et des qualités éminentes, et que ces mérites et ces qualités sont pleinement suffisants pour justifier l'autorité qu'il a d'emblée conquise dans le monde juridique et le succès qu'il a obtenu tant à l'étranger qu'en Belgique.

E. V. d. R.

Les Tapisseries bruxelloises; essai historique sur les tapisseries de haute et de basse-lice de Bruxelles, par Alphonse Wauters. Bruxelles, Office de Publicité, 1 vol. in-8°.

La fabrication des tapisseries est une des plus anciennes et des plus florissantes industries artistiques de nos provinces. L'importance qu'elle eut, pendant plusieurs siècles, n'était pas méconnue; elle a été signalée dans de nombreux ouvrages publiés tant à l'étranger que dans notre pays; mais les mentions qu'on en a faites étaient sommaires et incomplètes. M. Wauters, tout en reconnaissant qu'il est loin d'avoir épuisé la matière, est le premier qui l'ait traitée sérieusement, en connaissance de cause et en s'appuyant sur des documents, au lieu de se borner, comme ses devanciers, à rapporter de vagues traditions.

M. Wauters ne promet pas plus qu'il ne peut tenir; il ne s'efforce pas d'attribuer, comme d'autres auteurs, à son travail une importance exagérée. Il serait très-intéressant de faire une histoire générale de la tapisserie en Belgique; c'est un ouvrage qui

manque; mais M. Wauters déclare qu'il n'a pas l'ambition de combler une telle lacune. Son intention a été seulement de tirer profit des documents qu'il avait à sa disposition pour mettre en lumière la valeur méconnue des travaux des tapisseries de Bruxelles. C'est d'Audenarde qu'on parle le plus souvent, lorsqu'il s'agit de rappeler quelle fut anciennement l'importance de l'industrie de la tapisserie dans nos provinces; or M. Wauters affirme qu'on ne connaît jusqu'à présent avec certitude aucune tapisserie à personnages sortant des ateliers d'Audenarde, tandis que Bruxelles peut en réclamer un très-grand nombre. Suivant lui, il est facile d'établir que cette ville a été, pendant quatre siècles, un des centres les plus importants, en Europe, et presque toujours le plus important, de l'industrie en question; que les tapisseries y ont produit des œuvres de tout premier ordre; qu'ils ont fondé au dehors des colonies, réalisé des progrès considérables dans les procédés, combattu jusqu'au dernier moment pour conserver leur industrie au pays, et persévéré dans leurs efforts jusqu'à la révolution de la fin du siècle dernier.

Avant d'entreprendre l'histoire des tapisseries bruxelloises, qui est l'objet principal de son livre, M. Wauters consacre quelques pages aux autres centres de production. C'est d'abord Arras qui eut l'avantage de la priorité et celui d'une longue fortune; puis viennent Tournai, dont les produits furent renommés, Valenciennes, Enghien, Gand, Bruges, Lille, Audenarde et Anvers. Pour chacune de ces villes, l'auteur cite seulement des dates et les faits principaux; d'autres approfondiront la matière; il lui tarde d'arriver à Bruxelles.

Préciser l'époque à laquelle l'industrie des tapisseries s'implanta à Bruxelles n'est pas possible. Aucun document ne la fait connaître. On sait seulement que, dès le xv^e siècle, on fabriquait en Brabant des tentures à personnages. En Brabant voulait dire, sans doute, à Bruxelles. Ce fut en 1448 que les tapisseries bruxelloises furent constituées en un métier distinct. L'ouvrage de M. Wauters fournit de curieux renseignements sur le règlement de la corporation, sur les obligations réciproques des maîtres et des apprentis, sur toutes les mesures prises pour assurer la loyauté des transactions entre les fabricants et les acheteurs. De nombreuses modifications furent faites à ce premier règlement; les plus importantes eurent pour objet de mettre fin aux contestations qui s'élevaient entre les fabricants et les peintres auteurs des cartons d'après lesquels s'exécutaient les tapisseries. Le premier de ces peintres, le plus anciennement cité et le plus célèbre assurément, est Roger Van der Weyden, qui a certainement fait des modèles de tapisseries, mais non toutes celles qu'on a, de nos jours, prétendu lui attribuer. N'ait-on pas dit, depuis longtemps, qu'on ne prête qu'aux riches?

C'est des fabriques bruxelloises que sont sorties les tapisseries qu'on admire à l'étranger: celles de Berne, provenant des dépoilles de Charles-le-Téméraire, de Reims, du musée de Cluny, de Madrid, de Vienne, de Rome, etc. M. Wauters cite et décrit les plus remarquables de ces tentures. Nos tapisseries recevaient des commandes de tous les souverains de l'Europe. Les plus précieux cadeaux qu'ils crussent pouvoir se faire entre eux étaient des tapisseries de Bruxelles. Les villes qui voulaient obtenir d'eux quelque faveur, ne trouvaient rien de mieux, pour les bien disposer, que de leur offrir de ces

mêmes tapisseries. On a cru longtemps que les célèbres tapisseries commandées par Léon X à Raphaël, et dont Van Orley fut chargé de surveiller l'exécution, furent tissées à Arras. M. Wauters établit d'une manière certaine, que c'est à Bruxelles qu'elles furent faites, ce qui prouve combien était grande la renommée des ateliers de cette ville. M. Wauters mentionne encore bien d'autres faits qui témoignent de cette réputation justement acquise. Comme il le fait remarquer: « On peut regarder comme la principale cause de cette excellence des produits de Bruxelles l'existence d'une école de peinture dont les membres contribuaient volontiers à aider les tapisseries dans leurs travaux, en dessinant pour eux des cartons. » M. Wauters donne la liste de ces peintres, et fournit des indications intéressantes sur leurs travaux.

La tapisserie bruxelloise était à l'apogée de sa splendeur au xv^e siècle; elle ne tarda pas à souffrir de la concurrence. Sous la protection de François 1^{er}, qui avait pris goût aux tentures historiques des Pays-Bas, des ateliers s'établissaient dans plusieurs villes de France. D'une autre part, les chefs de différents Etats de l'Italie attiraient nos bons ouvriers pour établir chez eux l'industrie de luxe dont la Belgique avait eu longtemps le privilège. Des tentatives semblables étaient faites également en Espagne, en Angleterre, en Allemagne. Les troubles religieux avaient poussé un grand nombre de tapisseries à la résolution de s'expatrier dans ces deux derniers pays, ainsi que dans les Provinces-Unies du Nord, où l'on essayait également d'établir des fabriques. Les archiducs Albert et Isabelle s'efforcèrent de rendre à la tapisserie bruxelloise son ancienne splendeur, font de nombreuses commandes aux fabricants et leur accordent des privilèges; mais la protection officielle est impuissante à soutenir une industrie qui périclite. La tapisserie bruxelloise ne mourait pas; mais elle était languissante. Le moment vint où elle devait prendre fin. Voici comment s'exprime, à cet égard, M. Wauters: « Les troubles qui désolèrent le pays à partir de l'année 1787, les changements de la mode, les goûts de parcimonie qui prédominèrent de plus en plus dans les esprits, la dispersion des artistes, la diminution des grandes fortunes anéantissent partout une industrie qui ne peut pas vivre sans des idées de luxe et de recherche dans l'ameublement. Les ateliers de J.-B. Brandt, le dernier fabricant d'Audenarde, s'étaient fermés en 1772; les manufactures gantoises avaient aussi cessé; celle du bruxellois J. Van der Borcht fut la dernière qui subsista aux Pays-Bas. Elle termina son existence en 1794, l'année même qui vit chez nous la chute de l'ancien régime. »

Nous avons dû nous borner, dans cette rapide analyse, à tracer le cadre du travail de M. Wauters. Ce cadre est rempli par des renseignements sur bien des points de l'histoire de la tapisserie bruxelloise que nous n'avons pas même pu indiquer et par des documents curieux. Signalons comme un des chapitres les plus intéressants celui où l'auteur passe en revue les peintres qui ont fourni des cartons aux tapisseries de Bruxelles pendant les xv^e et xviii^e siècles: Rubens, Teniers, Arthois, Sallaerts, les derniers Van Orley, etc. Mentionnons également les pages où il parle des familles qui formaient comme une sorte d'aristocratie de la corporation des tapisseries; des chiffres ou monogrammes inexplicables; des bruxellois à Aubusson et aux Gobelins, car il n'oublie rien de ce qui se

rattache à son sujet. Des tables alphabétiques pour les artistes peintres ou dessinateurs qui ont exécuté des modèles de tapisseries; pour les fabricants et pour les tentures classées par sujets, rendent l'ouvrage de M. Wauters facile à consulter.

Le titre d'essai historique donné par M. Wauters à son travail prouve qu'il n'a pas, comme nous le disons plus haut, la prétention d'avoir dit le dernier mot de la question qu'il traite. De nouvelles découvertes ajouteront des documents à ceux qu'il a publiés et permettront de faire, quelque jour, une histoire complète de la tapisserie bruxelloise, au lieu d'un simple essai. Combien de tentures remarquables, produits de cette industrie artistique, existent dans les collections publiques et chez les particuliers, qui n'ont encore été ni vues, ni décrites? Quoi qu'il en soit, il restera à M. Wauters l'honneur d'avoir, le premier, abordé un sujet intéressant et d'avoir fourni à ses successeurs d'excellents matériaux dont ils pourront user de confiance.

Z.

La Question d'Orient au XVIII^e siècle. Les origines de la triple Alliance, par Albert Sorel. Paris, Plon, 1 vol. in-8°.

S'il est vrai de dire que les grands événements politiques ont d'ordinaire des causes plus éloignées qu'elles ne le paraissent d'abord à l'œil de l'observateur, le livre de M. Sorel aura mis une fois de plus cette vérité en évidence. La question d'Orient a été examinée à bien des points de vue. Sans recourir à des sources inédites, mais grâce à l'heureux parti qu'il a su tirer des documents les plus authentiques et les plus récemment publiés, M. Sorel l'expose sous une face nouvelle et intéressante en la rattachant à l'histoire de l'alliance des trois cours du Nord. Cette alliance, — l'alliance des trois empereurs, comme on dit depuis l'entrevue de Berlin, — est regardée assez généralement comme ayant pris naissance dans la première moitié de ce siècle. En réalité, elle remonte plus loin, car elle est née avec la question d'Orient, déjà vieille elle-même de cent ans. Comment est-elle née? Comment se lie-t-elle au plus grave problème politique qui soit encore posé aujourd'hui? Quels rapports a-t-elle avec la crise que l'Europe traverse? C'est ce que l'auteur indique dans ces termes généraux au début de son ouvrage :

Dès que la Russie fut une puissance européenne, elle prétendit résoudre cette question (d'Orient) à son profit. Pour devenir une puissance européenne, il lui fallut compter avec la Prusse; pour résoudre la question d'Orient, il lui fallut compter avec l'Autriche. C'est ainsi que la Prusse, qui n'avait point d'intérêt direct dans les affaires orientales, fut amenée à y jouer un rôle souvent prépondérant, et que, l'Autriche étant mêlée à toutes les grandes affaires de l'Europe, il n'y eut point d'affaire européenne qui n'exercât une influence en Orient ou ne subit l'influence des complications orientales. Les ambitions de la Prusse et de la Russie ne se contraignaient point; ces deux Etats s'allièrent et demeurèrent presque constamment alliés. Il y avait antagonisme entre la Prusse et l'Autriche en Allemagne, entre l'Autriche et la Russie en Orient. De là une alliance à peu près permanente entre la Prusse et la Russie, une alliance intermittente entre les trois Etats.

Le traité de paix signé le 5 mai 1762, entre Pierre III et Frédéric II, et confirmé par l'impératrice Catherine est le point de départ du récit. L'entente s'opère entre la Russie et la Prusse d'abord, et elle persistera malgré

les conflits inévitables. La guerre entre la Turquie et la Russie, les succès obtenus par les troupes de Catherine rapprochent la Prusse et l'Autriche, mais sans rompre les rapports entre Frédéric et Catherine. L'astucieux roi de Prusse fut assez habile pour exploiter même les défiances conçues par la tsarine à la suite de l'entrevue du roi avec Joseph II, entrevue qui eut pour résultat la conclusion d'une convention secrète de neutralité. « Méfiance est mère de sûreté, » c'était là son principe, et il l'appliquait à chacun de ses alliés. Il est vrai de dire que s'il en prenait fort à son aise avec eux, l'Autriche n'oubliait point non plus ses intérêts. Mais un moment arriva où, après avoir joué de finesse, les trois puissances virent se poser la question nettement sur un terrain plus brûlant. Le 12 août 1770, la Porte, à bout de forces, se décida à adresser aux souverains de Prusse et d'Autriche une demande officielle de médiation. La tsarine fit ses conditions. Elles étaient telles que les puissances médiatrices ne pouvaient les accepter. C'est alors que Catherine s'avisait de suggérer un plan qui conciliait tous les intérêts et satisfaisait toutes les convoitises: le partage de la Pologne résolut la question d'Orient. M. Sorel consacre plusieurs chapitres aux négociations qui précéderent le partage. Il y peint en excellents traits l'audacieux sang-froid de Catherine, la cynique impudence de Frédéric, la coupable faiblesse de Marie-Thérèse, qui ne sut qu'avoir un moment des scrupules de femme, et il est à peine besoin de dire qu'il apprécie le démembrement de la Pologne en des termes plus sévères que M. Ranke ne l'a fait récemment. (Voy. *Athenæum*, n° 9.) Il n'y voit qu'une œuvre inique et impolitique en même temps par laquelle les monarchies de droit divin ont ébranlé elles-mêmes l'édifice de leur puissance et déchiré le voile qui recouvrait les fondements de l'autorité établie.

Ces événements sont déjà loin de nous, et cependant la situation qu'ils ont créée dure encore. Quelles en seront les conséquences? M. Sorel, après avoir fait l'historique du problème, se contente d'en préciser les éléments. Mais les réflexions par lesquelles il conclut méritent d'être citées :

La Prusse et l'Autriche avaient un égal intérêt à tenir la Russie éloignée de l'Europe; elles l'y appelaient. En l'appelant, elles se donnaient une rivale. Les nécessités de leur politique voulaient que cette rivale devint leur alliée, que la Prusse ouvrit aux Russes le chemin de l'Europe, et que l'Autriche leur préparât le chemin de Constantinople. La Russie seule, au premier abord, semblait avoir tout gagné à cette sanglante partie. Que l'on considère cependant les terribles embarras où l'ont jetée les partages de la Pologne. Elle s'est rapprochée de l'Europe, sans doute, elle a atteint la mer Noire, mais... elle a été forcée de contribuer à créer, auprès d'elle, en Allemagne, une puissance... qui, tôt ou tard, lui soulèvera, dans ses entreprises turques et asiatiques, de graves difficultés... C'est ainsi que, dès l'origine, les crises orientales sont devenues des crises vitales pour toute l'Europe, et que la triple alliance, née en 1772 de la question d'Orient et fondée sur le partage de la Pologne, a formé le nœud de la politique européenne. Cette alliance résultait, non de la communauté des intérêts, mais de l'opposition des convoitises... Dès 1795, il n'y avait plus de Pologne à partager; ce fut le tour de la Turquie et de l'Allemagne. On peut, dès à présent, prévoir le moment où l'alliance, ayant tout absorbé autour d'elle, se retournera contre elle-même plutôt que de se dissoudre, et, subissant jusqu'au bout les conséquences des causes qui l'ont fondée, trouvera dans son propre sein les éléments de nouveaux partages. Soulevée par la question d'Orient, la question polonaise semble résolue depuis 1815. Voilà un siècle que l'on travaille à résoudre la question d'Orient. Le jour où l'on croira

l'avoir résolue, l'Europe verra se poser inévitablement la question d'Autriche.

La Civilisation primitive, par Edward B. Tylor. Tome II, traduit par Ed. Barbier. Paris, Reinwald, in-8.

Bien qu'il se rattache par plusieurs côtés à l'école évolutionniste, M. Tylor se distingue des disciples de Darwin par le soin minutieux avec lequel il évite d'émettre des jugements qui pourraient être en désaccord avec les faits. Il ne suffit pas, en effet, dit-il, d'avancer des théories en les appuyant de quelques exemples; il faut que l'exposé des faits forme le fond du raisonnement, et l'on n'atteint la limite des détails nécessaires qu'au moment où chaque groupe de faits s'est, pour ainsi dire, transformé lui-même en règle générale, de façon que tous les cas nouveaux puissent se classer facilement comme preuve d'une règle déjà établie. On comprend quelle accumulation de matériaux exige une pareille méthode appliquée à l'étude du problème si complexe du développement de la civilisation.

M. Tylor ne se borne pas, du reste, à exposer les données de chacun des problèmes qu'il aborde. Il recherche dans la masse des faits qu'il présente l'application de deux grandes lois qu'il formule ainsi :

Il n'y a pas de meilleur moyen d'étudier les lois de la pensée et de l'activité humaines que de rechercher autant qu'on peut le faire, en s'appuyant sur des données générales, le degré de culture des divers groupes de l'humanité. On ne tarde pas alors à reconnaître dans le développement de la civilisation, d'une part, une uniformité presque constante qui peut être regardée comme l'effet uniforme de causes uniformes; de l'autre, la correspondance des différents degrés de civilisation à des périodes de développement ou d'évolution est le produit d'une époque antérieure et a pour rôle de préparer l'époque future. Etudier ces deux grandes lois dans les divers départements de l'ethnographie, tel est le but du présent ouvrage: nous y comparons la civilisation des peuples inférieurs à celle des nations plus avancées.

En d'autres termes, c'est un essai de philosophie de l'histoire primitive basée sur l'étude des faits et des résultats acquis par l'ethnologie.

La civilisation primitive forme la suite de l'ouvrage publié par le même auteur sous le titre: *Recherches sur l'histoire primitive de l'humanité*, et qui a pour objet de montrer qu'il existe une communauté de mœurs, de coutumes et de croyances chez les races primitives. Pour compléter ce travail, M. Tylor a entrepris d'étudier, principalement au moyen des données fournies par l'ethnographie, l'origine et le développement du langage, de la mythologie, de la philosophie, de la religion, des rites et des cérémonies. Cette étude abonde en recherches intéressantes et en vues ingénieuses; nous citerons notamment les chapitres intitulés: Langage émotionnel et imitatif, — L'art de compter, — Mythologie, — Animisme.

Le volume dont la traduction vient de paraître est presque tout entier consacré à l'étude du mode d'évolution des idées théologiques, basée sur la doctrine de l'âme, ou, pour parler le langage de l'auteur, à l'animisme. Sous ce nom d'animisme, M. Tylor comprend « la doctrine profondément enracinée des êtres spirituels, croyance qui est l'essence même de la philosophie spiritualiste en tant qu'opposée à la philosophie matérialiste. » Le terme n'est pas nouveau, mais il est employé dans une acception plus large

qu'il ne l'a été jusqu'ici. Appliquée à la mythologie, la doctrine de l'animisme conduit M. Tylor à cette conclusion que les principes sur lesquels reposent les idées mythologiques ne doivent pas être mis au rang des pures fantaisies poétiques, des transformations métaphoriques, que ces idées procèdent d'une vaste philosophie de la nature, primitive et grossière, il est vrai, mais réfléchi, logique et contenant un sens réel extérieur.

L'animisme du monde sauvage moderne représente, d'après lui, plus ou moins fidèlement celui des races les plus antiques. Il y voit le système primitif par lequel a commencé l'éducation du genre humain. La société sauvage moderne représente un ancien état de l'humanité sous le rapport intellectuel et moral aussi bien que matériel. « S'il en est ainsi, ajoute-t-il, un état inférieur mais progressif de la religion animiste occupe un terrain semblable dans la civilisation sauvage et dans la civilisation primitive. »

Ce passage indique bien le point de vue de l'auteur; et ici, malgré le soin qu'il a pris de rester fidèle au procédé scientifique dont il a reconnu et signalé lui-même l'importance, il n'a pas échappé à plus d'une objection. On lui a reproché notamment d'être allé au delà des limites que la science, dans son état actuel, lui imposait, en admettant que la vie sauvage est l'état primitif de l'homme. C'est là, a-t-on prétendu, une hypothèse, même après les nombreux faits recueillis et développés par lui. Un autre reproche, beaucoup moins sérieux, qu'on lui a adressé, c'est d'avoir accumulé les faits à l'excès. Ce défaut, si c'en est un, tient au plan même de l'ouvrage: l'auteur a voulu, en réunissant des preuves détaillées, minutieuses, mettre le lecteur en état de juger ses théories.

L'ouvrage se termine par un aperçu des résultats pratiques de l'étude de la civilisation primitive. Les considérations que M. Tylor présente ont surtout pour objet de montrer que si cette étude est insignifiante pour la science positive, elle se rattache à la science de la civilisation en général, et, envisagée à ce point de vue, doit exercer une influence considérable sur le cours de la civilisation elle-même.

Il va sans dire que l'histoire et la préhistoire de l'homme, si nous pouvons nous exprimer ainsi, occupent la place qui leur est propre dans le système général des connaissances humaines... Mais ces recherches n'en ont pas moins un côté pratique: elles sont un véritable levier destiné à influencer le cours des idées et des actes du monde moderne. Etablir un rapport entre les pensées et les actes des hommes primitifs non civilisés et les pensées et les actes des hommes civilisés modernes, n'est pas simplement de la science théorique sans application pratique possible, car on se trouve immédiatement en présence de cette question: Jusqu'à quel point les opinions et les actes des nations modernes représentent-ils sur le terrain solide des connaissances modernes bien déterminées, ou sur des connaissances imparfaites, les seules qui existassent dans les phases primitives et grossières de la civilisation, alors que s'est formé le type de ces idées et de cette conduite? Or, il faut admettre que l'histoire primitive de l'homme a une influence considérable sur quelques-uns des points les plus vitaux de notre état intellectuel, industriel et social, bien que cette influence ait été presque niée par ceux-là mêmes qui auraient dû la reconnaître davantage.

BULLETIN.

Cours gradué de géographie à l'usage de l'enseignement moyen, par J. Du Fief. Deuxième partie, *Géographie détaillée à l'usage des trois classes supérieures des athénées*. 5^e édition. Livre I, *La Terre*. Bruxelles, J. Rozet et A. Decq; XII — 252 pages in-8^o. Namur, Ad. Wesmael-Charlier.

Le nom de M. Du Fief est intimement lié au développement des études géographiques dans notre pays. Avant son entrée dans l'enseignement, les traités de géographie que l'on plaçait aux mains des élèves dataient pour la plupart du commencement du siècle sous le rapport des informations, et présentaient celles-ci d'une manière peu faite pour les rendre intéressantes. Ces défauts, tout le monde les reconnaissait, mais personne n'osait entreprendre la tâche ardue de faire mieux. C'est qu'en effet, la géographie demande, pour être traitée, non-seulement une somme de connaissances très-variées, mais aussi le talent de faire un choix judicieux des faits acquis dans le domaine de chacune des sciences auxquelles elle touche: astronomie, météorologie, zoologie, ethnographie, etc.

M. Du Fief ne recula pas devant les difficultés qui avaient arrêté beaucoup de ses collègues, et sa persévérance fut couronnée de succès. Les premiers ouvrages de géographie qu'il fit paraître furent aussitôt très-favorablement accueillis; en peu de temps ils se substituèrent complètement, dans nos établissements d'instruction moyenne, aux publications arriérées qui y étaient encore en honneur. Leur succès a été sans cesse en grandissant, et ils ont eu pour utile résultat de faire naître à leur suite, en Belgique, un grand nombre de traités du même genre. Aujourd'hui, nos athénées, nos écoles moyennes, pendant si longtemps tributaires de la France pour l'enseignement de la géographie, possèdent toute une série d'ouvrages dus à des auteurs belges.

Ceux de M. Du Fief occupent toujours la première place. Il serait difficile, du reste, de mieux initier l'élève aux principes de la science de la Terre; nous ne nous trouvons plus en présence de ces nomenclatures sèches, arides, sur lesquelles s'exerçait uniquement la mémoire, mais bien devant des faits, des tableaux qui éveillent, intéressent l'intelligence et la développent.

L'ouvrage dont le titre est placé en tête de cette notice en est une preuve marquante. *La Terre*, montrée non pas comme composée d'un certain nombre de pays, de mers, ou renfermant autant de fleuves, de villes, etc., mais étudiée sous les aspects si variés qu'elle offre: au point de vue de sa place dans l'espace, au point de vue des climats, de son intérieur, des êtres qui l'habitent, etc., etc., tel est le sujet vaste et intéressant traité par M. Du Fief. Tout s'y lie, s'y enchaîne naturellement. Aussi cet ouvrage nous semble-t-il autant destiné à être lu par ceux qui ont le goût des choses de la géographie, que par les élèves des classes supérieures des athénées, auxquels il s'adresse particulièrement.

L. C. T.

Les Banques populaires ou les Sociétés coopératives de crédit en Belgique, par Julien Schaar. Bruxelles 1878, 1 vol. in-8^o.

On peut dire de certains opéras en un acte qu'ils contiennent infiniment plus d'idées que de longues compositions. Cette observation est applicable à l'ouvrage de M. Schaar. Il serait difficile de mieux traiter dans un opuscule assez restreint, les principales questions qui se rapportent à l'escompte et au crédit accordé à la petite industrie, aux plus humbles commerçants.

Ce crédit, qui se fonde avant tout sur la valeur personnelle, l'honorabilité et l'activité du débiteur ne peut être exempt de danger qu'à la condition que les banques appliquent strictement les vrais principes économiques. Ainsi il faut proscrire tout crédit qui n'est qu'une commandite déguisée; il faut organiser sévèrement le système des garanties qui doivent couvrir le prêteur.

M. Schaar se prononce contre la responsabilité illimitée, qui devient illusoire à force d'être draconienne. Il y substitue le principe fécond de la mutualité, c'est-à-dire de la responsabilité étendue au montant du crédit. Il admet que la multiplicité des

apports est le corollaire de cette responsabilité limitée.

Ne pas immobiliser les ressources, faciliter le recrutement des membres qui apportent au petit commerce le concours de leurs capitaux, tel est le double but qu'il faut poursuivre, et, comme le démontre, M. Schaar, on l'atteindra à la condition de rester sur le terrain des vrais principes en matière de crédit.

On parviendra également à faire des banques populaires des succursales précieuses des caisses d'épargne. On peut évaluer à 150 millions le total de dépôts dans toutes nos caisses d'épargne. Mais cet argent est prêté non pas à la classe des petits bourgeois ou des ouvriers qui l'ont versé; il sert à commanditer parfois la grande industrie ou bien à souscrire des fonds d'Etat. Il en serait autrement si ces dépôts étaient versés aux banques populaires. On les appliquerait alors à améliorer la condition de la classe à laquelle appartiennent les déposants.

Tel est dans ses grandes lignes le travail de M. Schaar. Peu d'œuvres sont aussi patiemment creusées et l'auteur a réussi à se dégager, — en cette difficile matière du crédit populaire, — des utopies et des préjugés auxquels il est trop aisé de se laisser prendre.

E. LII.

L'éducation des femmes. Conférence donnée à la Société d'éducation populaire de Laeken, par M. J. Carlier. Bruxelles, Manceaux.

Dans une causerie dont la simplicité s'allie heureusement à des considérations élevées, M. Carlier fait le tableau d'une situation dont les fâcheuses conséquences ont été plus d'une fois signalées. Il ne se borne pas à montrer le mal; il indique également le remède: une direction plus large et plus rationnelle de l'éducation. Entre autres moyens d'amélioration, il réclame l'établissement d'écoles supérieures pour les femmes. Il voudrait également que l'on confiât à des institutrices la direction des écoles primaires de garçons; que les femmes pussent être admises à certains emplois dans les administrations publiques, — et il cite à ce propos le résultat intéressant d'une enquête à laquelle il a procédé; — que l'enseignement professionnel fût développé; que l'on n'exclue pas les femmes des hautes études, et, par suite, des professions libérales. Ce n'est pas à dire qu'il en veuille faire des bas-bleus ou qu'il entende les placer sur le même pied que les hommes: les observations par lesquelles il répond d'avance aux objections qui peuvent lui être opposées indiquent suffisamment que son plan de réformes n'est pas en dehors des limites du possible. On ne peut qu'applaudir aux idées aussi larges que généreuses dont il s'est inspiré.

— La huitième livraison de *La Belgique illustrée*, qui renferme la suite de la description d'Anvers par M. Eug. Gens présente, sous une forme nécessairement concise, mais attrayante, une revue des nombreux chefs-d'œuvre qui ornent les églises et des principales toiles du Musée. Vingt-trois gravures reproduisent les monuments et les tableaux les plus remarquables.

— Sous ce titre: « De l'instruction populaire et des Sociétés ouvrières, » la *Itasagna Settimanale* publie un article dans lequel elle analyse le livre de M. F. Laurent: *Les Sociétés ouvrières de Gand*. L'auteur de la notice loue sans réserves l'ouvrage du savant professeur et propose comme exemple à l'Italie les institutions qu'il fait connaître.

— Un nouveau journal mensuel, *De Indische Gids*, le Guide indien, édité par la maison De Bussy, à Amsterdam, paraîtra à dater du mois de janvier prochain. Il remplace *De Indische Letterbode*, qui cesse de paraître.

Publications annoncées. — *Calcul des probabilités et théorie des erreurs*, par le lieutenant-général J.-B.-J. Liagre, 2^e édition, revu par le capitaine d'Etat-major C. Persy (Muquardt). — *Histoire nationale* depuis les origines jusqu'à l'avènement du

Roi Léopold II, par A. J. Namèche, recteur de l'Université de Louvain, Nouvelle édition (Louvain, Ch. Fonteyn). — *Portraits comparés des hommes d'Etat contemporains*, par J.-H. du Vivier. 1^{re} livraison : M. Gladstone et lord Beaconsfield (Gay et Doucé).

MYTHOLOGIE COMPARÉE.

Paris, 26 novembre.

La liste des publications littéraires récentes est tellement longue, — c'est l'époque de l'année où la moisson est surtout abondante, — que, forcé d'en remettre une partie à un prochain courrier, je me bornerai pour cette fois aux productions nouvelles concernant la mythologie comparée. Cette jeune science introduite en France par les beaux travaux de M. M. Bréal et les traductions de Max Müller, a pris ici un certain développement, et tout récemment plusieurs volumes importants lui ont été consacrés. Les études mythologiques si décriées autrefois parce que, l'examen scientifique des mythes n'étant pas commencé, on errait à l'aventure au milieu du chaos des légendes, lâchant la bride aux interprétations les plus bizarres, sont maintenant poursuivies avec méthode en Allemagne, en Angleterre et en France, et ont déjà donné de beaux résultats.

M. Angelo de Gubernatis, le savant auteur de la *Zoological mythology* (trad. franç. de P. Regnaud, 2 vol. Paris, Durand) et des *Lecture sopra la mitologia vedica*, vient de publier en français un nouveau volume digne en tous points de ses aînés. *La Mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal* (Paris, Reinwald) complète les études du professeur de Florence sur les mythes indo-européens relatifs à la nature. L'auteur passe en revue dans son premier volume la botanique générale : les mythes relatifs aux arbres, aux fleurs, aux forêts en général. Ceux qui connaissent les ouvrages du mythologue italien reconnaîtront ici la même étendue d'érudition, les mêmes aperçus brillants et originaux, le même style clair, simple et varié, quoique l'auteur se serve d'une langue étrangère. Cet ouvrage est, comme la *Mythologie zoologique*, une véritable mine de renseignements, de contes, de légendes qui intéressent les savants comme les amateurs de littérature populaire. L'intérêt n'en est pas toujours purement archéologique, et bien souvent nous apprenons des faits du plus haut intérêt pour la connaissance des usages, des mœurs et des idées des populations de nos campagnes; nous y voyons rattachées à leurs origines une foule de pratiques, de coutumes et de traditions dont la vraie signification nous échappait enfin nous y surprenons sur le vif; la légende en voie de formation. Laissons un moment parler M. de Gubernatis :

« On connaît la parodie qu'un poète allemand a faite d'un vers immortel de Goethe, en l'appliquant, avec peu de respect, à l'Allemagne :

Kennst Du das Land wo die Kartoffeln blühen ?

Eh bien, dans le pays de ces grands savants, au milieu desquels les pommes de terre fleurissent, le peuple a déjà créé un Kartoffelndemon, c'est-à-dire un démon des pommes de terre qui les obsède pour les faire pourrir. On sait que la pomme de terre n'est cultivée en Europe que depuis le commencement du siècle passé, et on sera peut-être peu disposé à reconnaître dans son démon un survivant d'ancienne date; mais on ne doit pas oublier cependant que l'un des noms védiques du Diable est *Kāmariṣpa* ou *riṣarīṣpa*, c'est-à-dire, celui qui change de forme à volonté, ou celui qui prend toutes les formes, et on ne s'étonnera pas trop de le voir reproduit par l'imagination superstitieuse des paysans allemands sous la forme toute moderne d'un diable aux pommes de terre. Les croyances, les usages changent avec le temps, nécessairement aussi les objets et les instruments de leur culte ou de leur terrain; mais le fond de la superstition, on ne le répètera jamais assez, reste toujours le même ».

La Mythologie comparée de M. Girard de Rialle

(Paris, Reinwald) est un manuel destiné au grand public et résumant les théories récentes sur les principales religions anciennes. Le 1^{er} volume, qui seul a paru jusqu'à présent, nous fait la théorie du fétichisme et du polythéisme dans les civilisations les moins avancées. L'auteur nous expose avec une grande abondance de détails l'état des populations primitives adonnées au fétichisme et qui considèrent « tous les phénomènes, tous les êtres, tous les corps de la nature comme pourvus de volontés et de sentiments pareils à ceux de l'homme, en faisant seulement quelques différences d'intensité ou d'activité. La parole de Bossuet : *Tout était Dieu, excepté Dieu même* s'applique assez exactement à cet état mental de l'homme. Tout y est animé, tout y vit, tout y est en possession d'un pouvoir réel, quoique souvent mystérieux et inexplicable. »

Nous passons alors en revue les diverses formes de ce fétichisme, culte des pierres, des montagnes, de l'eau, des plantes, des animaux, des mânes, des ancêtres, des esprits, de l'orage et du vent, des corps célestes. Un chapitre intéressant est consacré au sacerdoce dans le fétichisme, aux sorciers et à la sorcellerie. Enfin l'auteur, pour nous faire mieux comprendre ce qu'est un culte de ce genre, nous fait un tableau complet de la religion des Cafres et des anciens Chinois, qui représentent en quelque sorte deux étages distincts de cette période, le fétichisme dans des peuplades sauvages et au milieu d'une civilisation très-raffinée; puis il passe à la théorie du polythéisme. Pour lui, « les individualités théologiques se sont alors réunies, condensées en une seule personne, en dieu personnel et extérieur aux objets qu'il régit. Alors les divinités sont nées et ont été formées à l'image agrandie de l'homme; elles ont vécu tantôt sur la terre, tantôt dans les régions fantastiques où l'imagination sincère de leurs adorateurs leur bâtissaient des résidences fabuleuses. Les religions ainsi constituées ont gardé la physionomie distincte de leurs auteurs, c'est-à-dire des peuples qui les ont conservées et propagées; elles ont exercé une influence intime et directe sur le progrès, sur les civilisations. » Suivent des tableaux assez complets des mythologies du nouveau monde, du Mexique, du Pérou et de l'Amérique centrale.

Le 2^e volume comprendra les religions principales de l'Orient et les mythologies grecque et latine. Ce sera le plus intéressant, mais aussi celui où l'auteur aura le plus à faire pour systématiser et résumer les éléments nombreux que la science met tous les jours à la disposition du mythographe. Nous ne discuterons pas ici les principales théories du livre de M. Girard de Rialle, quoique nous ayons des réserves à faire sur le point de départ même de son livre. Nous nous contenterons de faire remarquer ses affirmations souvent dénuées de preuves, le peu de critique avec lequel il assemble souvent les matériaux, et de regretter l'absence d'indications des sources, ce qui ne nous permet que rarement de le contrôler. Comme collection de faits, son livre sera précieux; je pense que c'est surtout ce qu'il a voulu faire.

Signalons maintenant dans le champ des études mythologiques une petite brochure de M. Clermont-Ganneau, la *Mythologie Iconographique* (Paris, Leroux). L'auteur appelle l'attention sur un nouveau système d'interprétation des mythes, et s'efforce de montrer d'après la fameuse coupe de Palestrina, l'influence que les représentations figurées ont souvent eue tantôt pour le développement des mythes, tantôt pour leur complète transformation; quelquefois même, comme il le montre, elles les ont fait naître.

Il nous faudrait parler ici du nouveau livre de M. A. Bergaigne qui vient de paraître et qui forme le premier volume de son grand travail sur *la religion védique* (Paris, Vieweg); mais nous venons de le recevoir et l'ouvrage n'est pas de ceux sur lesquels on peut passer légèrement. L'auteur, un des érudits qui connaissent le mieux le Rig-Véda en France, a condensé ici ses études de plusieurs années, et nous présente les résultats d'ensemble de ses recherches.

Quelques points ne seront peut-être pas admis de tous les savants compétents, mais tout le monde rendra hommage à l'érudition, à l'originalité et à la pénétration du jeune maître de conférence à la Sorbonne. Nous reviendrons plus tard et avec détails sur cet ouvrage remarquable.

Disons quelques mots en finissant d'un volume qui, par les études de linguistique qu'il renferme, se rattache à notre sujet. Les *Etudes de Linguistique et d'Ethnographie* de MM. Hovelacque et J. Vinson (Paris, Reinwald) présentent, un peu pêle-mêle, des détails intéressants sur quelques-uns des problèmes de la linguistique les plus à la mode de nos jours. M. A. Hovelacque reproduit des articles publiés dans un grand journal de Paris sur la vie du langage, la classification des langues, les anciens idiomes de la Perse et les langues slaves du Sud. Quoique souvent trop dogmatiques et trop affirmatifs là où la vraie science recommande la prudence et l'hésitation, ces articles, écrits avec simplicité et clarté, auront au moins l'avantage de mettre sous les yeux de ceux qui ne sont pas spécialistes les principaux résultats des récents travaux.

Les notes de M. J. Vinson sur les langues dravidiennes du sud de l'Inde et la langue basque ont le grand mérite d'émaner d'un homme qui connaît à fond, parle et écrit ces idiomes difficiles et peu connus. A côté de quelques articles d'un intérêt tout spécial, nous signalons avec plaisir ceux qui traitent des établissements français dans l'Inde, des langues, des littératures et des religions de l'Inde méridionale et des fueros dans les provinces basques de l'Espagne. Ici encore toutes les conclusions ne sont pas du goût de chacun, mais au moins nous faisons notre profit du riche contingent de faits nouveaux ou peu connus que l'auteur met sous nos yeux.

Les lecteurs m'excuseront d'avoir retenu si longtemps leur attention sur un sujet étranger aux préoccupations du grand public. J'ai cru qu'il n'était peut-être pas sans intérêt de leur faire parvenir comme un écho de ce qui se passait de ce côté. On travaille beaucoup dans ce nouveau domaine, et, comme je le disais, de bien beaux résultats sont déjà acquis; mais, répétons en terminant, quelques-uns des champions de la jeune science, non les plus savants, mais à coup sûr les plus bruyants, ont déjà la prétention de nous créer de toutes pièces une nouvelle philosophie de l'histoire ancienne. Il est bon d'être sur ses gardes et de ne pas toujours croire sur parole ceux qui viennent d'un ton de prophète nous dire : voilà la vérité, établie sur les dernières découvertes de la science.

Dans un prochain courrier, nous passerons rapidement en revue les nouvelles productions philosophiques.

M.

NOTES ET ÉTUDES.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS.

L'histoire de la Bibliothèque nationale remonte au règne de Charles V. Quand, en 1337, le roi fit transporter les manuscrits du palais de la Cité à la Tour du Louvre, on en comptait, d'après l'inventaire qui en fut dressé, 973. Sous Charles VI, la collection s'accrut de 210 volumes; mais le duc de Bedford l'ayant acquise, elle fut transportée en Angleterre. La collection formée à Blois par Louis XII constitue à proprement parler le noyau du dépôt actuel. François 1^{er} enrichit sa bibliothèque de Fontainebleau de manuscrits grecs et orientaux, pour lesquels il avait un goût très-vif. En 1534, la collection de Blois fut réunie à celle de Fontainebleau, qui, à son tour, fut transportée à Paris sous Charles IX. En 1617, la garde de la librairie, Nicolas Rigault, successeur d'Isaac Casaubon, fit ordonner que deux exemplaires de tout ouvrage imprimé en France seraient déposés à la bibliothèque. C'est sous sa direction que fut rédigé le catalogue de 1622, en cinq volumes. En 1658, la Bibliothèque

acquies de Jacques Dupuy, successeur de Rigault 9,000 volumes imprimés et 260 MSS., et, en 1662, de la collection de Philippe de Béthune, environ 2,000 MSS. En 1666, le dépôt fut transféré de la rue de la Harpe à la rue Vivienne. On trouva dans une notice que M. T. Mortreuil vient de publier sous ce titre : *La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours*, (Paris, Champion), bon nombre de renseignements historiques concernant les accroissements, l'organisation et le budget de ce dépôt célèbre. Nous nous bornerons à citer quelques chiffres intéressants.

A la fin du règne de Louis XVI, le budget annuel, ressources extraordinaires comprises, s'élevait à 169,000 francs, la Convention le porta à 192,000. Le second Empire, imitant en cela le premier, le réduisit à 102,000 francs et même à 72,000 en 1858. Actuellement, la somme allouée pour les acquisitions et les reliures est de 200,000 francs. Le budget total est de 614,023 francs, outre un crédit annuel de 50,000 francs pour la confection du catalogue. De ces 614,023 francs, 375,000 sont affectés au personnel, qui se compose de 165 employés de tous grades, dont 23 conservateurs, conservateurs-adjoints et bibliothécaires, un professeur d'archéologie, M. Lenormant, 69 employés auxiliaires et attachés, 19 ouvriers, 53 hommes et femmes de service.

La bibliothèque possède 2,077,571 volumes imprimés, 91,700 MSS. (y compris les ouvrages de généalogie); au département des médailles, 161,961 pièces, sans compter les 250 qu'envoie annuellement la Monnaie; 2,200,000 au département des estampes, non compris les 20,000 que la bibliothèque reçoit annuellement par le dépôt légal.

Quant au mouvement des deux salles de lecture, la salle de travail, où l'on n'est reçu que sur présentation d'un permis, a reçu, en 1877, 55,464 lecteurs, à qui 186,947 volumes ont été communiqués; dans la salle publique, il a été communiqué 89,108 volumes à 58,877 visiteurs.

L'augmentation du nombre des lecteurs et l'accroissement rapide du dépôt nécessitent un agrandissement des locaux, et le gouvernement demande l'autorisation d'acquies à cette fin plusieurs immeubles attenants à la bibliothèque.

CHRONIQUE.

On a vendu à Amsterdam, du 18 au 22 novembre, la collection Ellinckhuysen, non moins riche en dessins de maîtres qu'en estampes. Bien que le catalogue se fût montré un peu prodigue d'énonciations laudatives, les bonnes pièces n'en étaient pas moins en grande majorité. On se les est fort légitimement disputé à des prix considérables. M. Ellinckhuysen était surtout riche en maîtres hollandais, et ses estampes étaient dans un irréprochable état de conservation. Si les ventes françaises ont récemment mis en faveur des planches de maîtres du siècle passé, les travaux d'un pur mérite artistique ne semblent pas baisser de prix, et il suffit pour l'établir de considérer les prix obtenus de certains Rembrandt. *Rembrandt aux trois moustaches* B. 2, fl. 160; *Rembrandt au bonnet orné d'une plume* B. 20, fl. 115; *Agar* B. 30, fl. 205; *L'Annonciation* B. 44, fl. 300; *Le Repos en Egypte* B. 57, superbe 1^{er} état, avant la tête de l'âne, fl. 260; *Jésus-Christ prêchant ou la petite tombe* B. 67, épreuve admirable, fl. 505; *Les trois croix* B. 78, 3^e état, non moins rare que les deux premiers, fl. 340; *Le bon Samaritain* B. 90, fl. 320; le vendeur de *Mort aux rats*, B. 121, fl. 295; *Ephraïm Bonus* B. 278, 2^e état à la bague noire, fl. 540; et enfin *L'Espiegle* B. 188, 1^{er} état fl. 775. Dans l'œuvre d'Ostade, *Le Gouter* B. 50 a été adjugé à fl. 455 au Musée de Berlin. Dans l'œuvre de Van Dyck, la seule planche du 1^{er} état, le portrait de Jossé de Momper a atteint fl. 320, et le portrait d'Adam Van Noort du 2^e état a été poussé à fl. 200. *La vache qui s'abreuve*, de Berghem B. 1, 1^{er} état fort remarquable a été payé fl. 250 par un marchand de Paris, pour le baron de Rothschild à

ce que l'on assurait. Les vieux maîtres ont été bien soutenus. *La Vierge au pot de fleurs* de B. Beham B. 6, ravissante petite pièce, est allée à fl. 176 pour le Musée de Berlin. *La Grande fortune et le Cheval de la mort de Dürer*, épreuves bonnes, mais non pas exceptionnelles, fl. 245 et 360. Les Goltzius justifiaient par leur beauté l'empressement des amateurs *Le fils de Théodore de Vries* B. 190, le chef-d'œuvre du maître, était exceptionnel. Il a été acquis pour le cabinet de Bruxelles au prix de fl. 350. Les portraits de *N. de la Faille et de sa femme* B. 212 et 213 avant les inscriptions fl. 261. Les portraits de *Wierix*, plusieurs beaux et rares, ont donné lieu à des batailles en règle, *Catherine de Bourbon* fl. 230; *Henriette de Balzac* fl. 240; *Philippe-Guillaume d'Orange* avant le fond fl. 445; *Bert. G. Vanden Heuvel* fl. 141,

Comme épisode de la vente il faut citer la chute d'une des œuvres principales de Rembrandt, le premier état — ou soi-disant tel — du portrait de *C. Ausloo*. L'importance de cette pièce était telle qu'on la désignait comme devant atteindre des prix fabuleux. On a toutefois acquis la certitude, et fort heureusement à la dernière heure, que le 1^{er} état décrit par Claussin et Charles Blanc et où la partie inférieure de la planche est inachevée, n'est qu'une supercherie. Le fait révéla, l'épreuve de la vente a misérablement échoué à fl. 60.

Parmi les dessins, il y en avait de fort beaux. Ils ont atteint aussi des prix très-élevés. Un paysage de Berghem a été porté à fl. 1,220. Les autres œuvres du maître 495, 370 et 180 fl. Une vue de Bruxelles de Hans Bol, plus curieuse que belle, fl. 160. Une vue sur l'Escaut par J. Breughel, fl. 240. Un Michel Ange, *Ste-Famille* fort douteuse fl. 410. Un portrait de Jacques de Cachopin par Van Dyck (peut-être l'œuvre Norsterman) fl. 335 Goltzius, portrait de Rob. Dudley, charmante chose à la mine d'argent, fl. 650. Le même, *les offres d'Amours* deux pl., fl. 705. Le dessin de Rubens d'après la bataille de Cadore du Titien, œuvre capitale exposée à Anvers en 1877, fl. 290 (acquéreur M. Coster de Bruxelles). Deux jolies feuilles de croquis de Léonard de Vinci, fl. 100 et 255, à des marchands de Paris et de Londres. Le cabinet de Bruxelles a fait quelques acquisitions excellentes.

— Dans la séance du 8 novembre de la Commission centrale de statistique de Belgique, M. Vergote a rendu compte du degré d'avancement de l'exposé décennal de la situation du royaume. Le premier fascicule (112 pages) a été publié. Le deuxième paraîtra très-prochainement. M. Vergote a également communiqué à l'assemblée un aperçu statistique sur la progression des revenus du fonds communal créé par la loi du 18 juillet 1860, portant abolition des droits d'octroi.

— M. G. Rohlf s'est arrivé le 24 octobre à Tripoli, où il restera quelques temps afin d'organiser sa caravane. L'empereur d'Allemagne l'a chargé de riches présents pour le chef de Wadai. M. Rohlf s'espère pouvoir quitter la côte au commencement de ce mois.

— Le 11 novembre, la London Missionary Society, dit l'*Academy*, a reçu la nouvelle de l'arrivée à Ujiji de l'expédition envoyée par elle au Tanganyika sous le commandement de M. Thomson. Dans la première partie du voyage, l'expédition a été arrêtée par les difficultés résultant de la perte de ses bœufs. La dernière partie, au contraire, a été accomplie avec une remarquable célérité, car les voyageurs sont allés d'Urambo, la capitale de l'Unyamvesi, au lac Tanganyika en 18 jours. Ces nouvelles sont parvenues à Londres dans le court espace de 68 jours, dont 45 seulement ont été nécessaires pour la transmission de la lettre d'Ujiji à Zanzibar, une distance de 650 milles.

— Au commencement de cette année, un paysan de Settima près de Plaïsa, a trouvé, en retournant la terre, le plus curieux monument de la civilisation étrusque qui ait encore été découvert : un disque en bronze bilobé, de cinq pouces environ de

long sur trois de large. A la partie supérieure sont fixés trois protubérances : un cône, une pyramide et un demi-cercle. Le disque est divisé en 36 compartiments, dont 16 autour du bord, 16 sur la surface supérieure du disque et quatre sur le cône. Dans chacun des 36 compartiments est inscrit un nom étrusque. Ce curieux instrument, dit l'*Athenæum* anglais, ne peut être autre chose que le « templum » dont se servaient les augures pour diviser le firmament suivant les seize régions, habitations des différents dieux. Le cône semble être la « montagne des dieux » et la pyramide, « l'umbelicus terræ. » La pyramide et le disque sont percés de quatre petits trous qui semblent avoir servi à des observations ou à déterminer des niveaux. De l'autre côté du disque est représenté le « decumanus. » Les deux lobes sont désignés respectivement comme USJLS (appartenant au soleil) et TIUS (appartenant à la lune). L'instrument est presque entièrement conforme au templum tel que l'a décrit O. Müller (*Les Etrusques*). Le Dr Doecke, de Strasbourg, qui a eu l'objet entre les mains, a réussi à déchiffrer les noms inscrits sur les « régions, » et à expliquer une bonne partie des détails. Il prépare la publication d'une brochure explicative. Une relation succincte de cette découverte, rédigée par le chevalier Poggi, a paru dans les *Atti e Memorie delle Deputazioni di storia patria dell' Emilia* (Modène, 1878).

décès. — Hippolyte Lucas, littérateur et auteur dramatique, bibliothécaire à la Bibliothèque de l' Arsenal, né à Rennes, en 1807, décédé à Paris. — G. Delafosse, professeur honoraire de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Institut, né à Saint-Quentin, en 1796, décédé le 13 octobre. — W. G. Clark, mort à York, le 6 novembre, à l'âge de 57 ans, éditeur du *Journal of Philology*, auteur du *Gazpacho, Peloponnesus*, et de relations de voyages en Espagne. — William R. Cooper, secrétaire fondateur de la Société d'archéologie biblique, auteur d'un dictionnaire d'archéologie orientale et de l'ouvrage : *Records of the past*, 12 vol. de documents relatifs à l'Égypte et à l'Assyrie. — Papadopoulos Vretos, né à Ithaque, décédé à l'âge de 78 ans, auteur de : *Recherches sur les trois villes anciennement connues sous le nom de Leucade; Abrégé de la vie de Capo d'Istria; Philologie néo-hellénique; Catalogue raisonné d'ouvrages imprimés en grec moderne; la Bulgarie.*

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. Séance du 4 novembre. M. Ch. Potvin donne lecture d'une pièce de vers intitulée : *Nuit en mer*. M. Piot lit une notice relative au séjour de Linguet dans les Pays-Bas autrichiens.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES SCIENCES. Séance du 9 novembre. La classe, sur la demande de M. Melsens, procède à l'ouverture d'un billet cacheté qu'il a déposé, dans la séance du 4 avril 1858, au nom de M. de Changy, ingénieur. Ce billet se rapporte à la divisibilité de la lumière électrique, et sera l'objet d'une note que M. Melsens est chargé de rédiger.

La classe vote l'impression au Bulletin des travaux suivants : V. Liénard : Structure de l'appareil digestif des mygales et des néphiles. L. Fredericq, sur l'organisation et la physiologie du poulpe. Les notes suivantes, dont il est donné lecture, paraîtront également au Bulletin de la séance : Recherches sur les variations d'intensité de la scintillation des étoiles selon l'état de l'atmosphère, par M. Montigny; sur une nouvelle application de l'énergie potentielle des surfaces liquides, par M. G. Vander Mensbrugge; sur les alluvions torrentielles qui se déposent de nos jours sur les plateaux de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Condroz, par M. Dupont; suite et fin des quatrièmes additions au synopsis des gomphines, par M. de Selys-Longchamps.

BIBLIOGRAPHIE.

REVUE DE BELGIQUE. Novembre. F. Laurent. La loi de 1842. — Goblet d'Alviella. La question de l'Afghanistan. — Caroline Gravière. Réalisme. Nouvelle posthume. — Ch. Masson. Tendances matérialistes du catholicisme. Le culte du Sacré Cœur. — C. Lemonnier. La maison rose. Conte. — J. Lameere. Études sur les institutions municipales. — E. Castlot. Les problèmes de l'histoire. Philippe II et don Carlos. — Quelques mots sur la traduction en Belgique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE. Sept. Oct. A. Merensky. Esquisse géographique du Sud-Est de l'Afrique. — Cambier. Rapport sur l'expédition de l'Association internationale africaine. — S. Haughton. L'origine des climats anciens et la durée des temps géologiques. — Capitaine Hannot. La photographie dans ses rapports avec la géographie. — Culture du café. — E. Adan. Association géodésique internationale. Conférence de Hambourg 1878. — Congrès international de géographie commerciale, session de Paris 1878. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Compte rendu des actes de la société.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS. N° 21. Le Salon de Bruxelles. — L'architecture au salon de Bruxelles. — Tableaux supprimés. — Vente Oppenheim. — Chronique. — Dictionnaire des peintres.

SOCIÉTÉ DES MÉLOPHILES DE HASSELT. BULLETIN DE LA SECTION LITTÉRAIRE. T. XIV. Rapport sur les travaux de la Société (A. Medaets). — Annales de la Société. 1876-1877. — Haches et instruments de l'âge de pierre trouvés dans le Limbourg (H. Schuermans). — Kort overzicht van de geschiedenis der stad Halen. Tweede deel (P. J. Maas). — Une visite d'Antoine Clésse (F. Ysèrantant).

Annales du Musée royal d'Histoire naturelle. T. II. Description de la faune du calcaire carbonifère de la Belgique. 1^{re} partie: Poissons et genre Nautila, par L. G. De Koninck. Brux., Hayez, in-f°, texte et atlas. 40 fr.

Coutumes des pays et comté de Flandre. Quartier de Gand. T. III. Coutumes des deux villes et pays d'Alost (Alost et Grammont), par le C^e Th. de Limburg-Stirum. Brux., Gobbaerts, in-4.

Laurillard Fallot. Cours d'art militaire. 3^e éd. revue par E. Lagrange. 5^e partie. Pl. Brux., Weissenbruch, in-8.

Recueil des ordonnances de la principauté de Liège. 1^{re} série. 974-1506, par St. Bormans. Brux., Gobbaerts, in-f°.

Vandenpeereboom, Alph. Ypriana. Notices, études, notes et documents sur Ypres. T. I. Bruges, de Zuttere, in-8.

Bernis, F. J. de Pierre, cardinal de. Mémoires et lettres, publiés par Fr. Masson. Paris, Plon, 2 vol. 16 fr.

Cossa, Luigi. Saggi di economia politica. Milan. Hoepli. 3 L.

Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, publié sous la direction de F. Buisson. Paris, Hachette, gr. in-8 à 2 col. 1^{re} s^e, 1^{re} partie, 2 fr. 50; 2^e partie, 2 fr. 50.

Hertzberg, G. F. Neueste Geschichte Griechenlands, von der Erhebung der Neugriechen gegen die Pforte bis zum Berliner Frieden. Gotha. Perthes. 14 M.

Klein, J. Die Verwaltungsbeamten der Provinzen des römischen Reichs bis auf Diocletian, I Bd. I Abth. Bonn, Strauss. 8 M.

Lange, L. De plebiscitis Ovinio et Atinio disputatio. Leipzig, Heinrichs. 2 M.

Lefèvre, A. La philosophie. Paris, Reinwald. 5 fr.

Loménie, L. de. Les Mirabeau. Paris, Dentu. 15 fr.

Pierre, V. Histoire de la République de 1848, 2^e partie. La Présidence. Paris, Plon. 16 fr.

Reissmann, A. Zur Aesthetik der Tonkunst. Berlin, Muller, 4 M.

Saint-René Taillandier. Le roi Léopold et la reine Victoria. Paris, Hachette, 2 vol. 15 fr.

Zoeller, M. Latium und Rom. Forschungen über ihre gemeinsame Geschichte und gegenseitige Beziehungen bis zum I. 338 v. Chr. Leipzig, Teubner. 10 M.

De Gids. Novembre. C. B. Spruyt. Een nieuw pleidooi voor het monisme. — M. J. de Goeje. Het verval van het Khalifaat van Bagdad. — H. H. van Cappelle. Het bedenkaagsch Rusland. — B. D. H. Tellegen. De wedergeboorte van Nederland. — J. Kneppelbout. Open brief aan Conviva, schrijver van *Het servetje*. — Bibliographisch album. Amsterdam, P. N. van Kampen en zoon.

De Tijdspiegel. Novembre. M. A. de Jongh, Vrije gemeenten en gemeentesplitsing. — J. B. van Bemmelen. Het vloeibaar maken van de lucht en van al de permanente gassen. — W. J. Knoop. Eenige beschouwingen over het oorlogsrecht. — Noorman. Geschiedenis van den dag. — Lucius, Nederlandsch toneel. — P. A. Daum, Bekeerd. — Emanuel Hiel, De waarheid in het leven. — Suum cuique. La Haye, D. A. Thieme.

Journal des savants. Octobre. Géographie de la Gaule romaine (A. Maury). — Les plaidoyers de Démosthène (E. Egger). — La Seine (J. Bertrands). — Dernière année du duc et connétable de Luynes (B. Zeller). — Esquisse du droit criminel athénien (R. Dareste). — Livres nouveaux.

Journal des Economistes. Novembre. La quintessence du socialisme de la chaire (M. Block). — La mortalité des nouveau-nés en France et à l'étranger (J. Lefort). — Observations sur le dénombrement de la population française en 1876 (Maret-Leriche). — Le xxii^e congrès de l'association anglaise pour le progrès des sciences sociales (H. Taché). — Les nouvelles découvertes à l'exposition universelle (L. Renard). — L'unification des poids, mesures et monnaies (Léon). — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique économique. — Bibliographie économique.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 16 nov. Aus Ariost's Rasendem Roland. Uebersetzt von O. Gildemeister. — Rubinstein: Psychologisch-ästhetische Essays. — Zur Geschichte des französischen Theaters: Theaterfreiheit und Theater-censur. — Englische Briefe. — Duboc: Reben und Ranken. — Bénard: L'art de lire et d'écouter. — Mancherlei. Neuigkeiten der ausländischen Literatur. 23 nov. Haltrich: Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen. — Charles Gibbon's Biographie von G. Combe. — Baudrillard: Geschichte des Luxus. — Machiavellus redivivus. — Russische Forschungsreisen und geographische Veröffentlichungen. — Ein chinesischer Roman. — Kleine Rundschau. Mancherlei. Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich. Hggd. von F. v. Holtzendorff u. L. Brentano. II. Jahrg. 4^e H. Papstwahl und Ausgleich (Ph. Zorn). — Die Gefängnisarbeit und ihr Verhältnis zum Gewerbe (A. Bauer). — Der Pariser Postkongress. (A. v. Kirchenheim). — Die österreichischen Städteordnungen (F. v. Juraschek). — Vorschläge zur Reform der Prisengerichtsbarkeit (A. Bulmerincq). — Die Syndikats Kammern der französischen Arbeit-Geber und Nehmer (W. Stieda). — Literatur.

Contemporary Review. Novembre. What is going at the Vatican: A Voice from Rome. — The alcohol question: The Contrast of Temperance with Abstinence (Sir James Paget). The Action of Alcohol (T. Lauder Brunton). The Moderate Use of Alcohol True Temperance (D'Albert J. Bernays). — On henotheism, polytheism, monotheism, and atheism (Max Müller). — The text of Wordsworth's poems (Edward Dowden). — Originality of the character of Christ (Matheon). — An english school of archeology at Athens and Rome (Prof. Jebb). — Why ritualists do not become roman catholics: A Reply to the Abbé Martin (Rev. Richard F. Littledale). — Principal Tulloch's «Dogmatism of dissent» (Frederic Harrison. A Political Dissenter.) — Contemporary life and thought in Italy (Angelo de Gubernatis). — Books and monuments bearing upon figured representations of antiquity (François Lenormant).

The North American Review. Nov.-décembre. The government of the United States (H. Seymour). — Systems of offense in naval warfare (Hobart Pacha). — The congress of Berlin and its consequences (An old diplomatist). — Japan and the western Powers (Matsuyama Makoto). — The financial resources of New-York (W. R. Martin). — The public health (Elisa Harris). — Pessimism in the nineteenth century (S. Osgood). — Antipathy to the Negro (J. Parton). — The emperor Hadrian and Christianity (Era. Renan). — Contemporary Literatur.

Rivista europea. 15 nov. La question dell'indipendenza portoghese a Roma dal 1640 al 1670 (A. Ademollo). — Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Ariosto e Cervantes (R. Renier). — I notsi commercii coll'estremo Oriente (A. Bottoni). — Domenico è Girolamo Induno (R. Sonzogno). — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Rassegna settimanale. 17 nov. Le nuove proposte di Riforma elettorale. — Dell'ordinamento della Statistica ufficiale in Italia. — Un esperimento male ordinato. — I Segretari generali amministrativi. — Corrispondenza da Londra. — La Settimana. — Giangio Trissino (Alessandro D'Ancona). — Petrucci della Gattina: Le Larve di Parigi. — Della Istru-

zione popolare e delle Società operaie. — Bibliografia. — Notizie. — Riviste. 24 nov. L'attentato al Re d'Italia — Una nuova proposta per risolvere la questione di Firenze. — Corrispondenza da Berlino. — Il parlamento. — La Settimana. — La Scuola poetica Siciliana (N. Caix). — I funghi microscopici e la vita umana. — La letteratura degli operai in Italia (L. Morandi). — Bibliografia. Notizie. Riviste. Notizie varie.

Revista contemporanea. 30 oct. Una visita al Real Museo (Eduardo Lopez Bago). — Consideraciones históricas sobre Atenas en la Edad Media (Ch. Gidel). — Las causas de lo bello segun los principios de Santo Tomas (Traducción directa del italiano por D. Enrique Danero). — La crítica bíblica en Alemania (Miguel Nicolas). — Los Rusos en el Asia Central (M. Jung). — Pulvis es. Poesia (D. José Zorrilla). — Bocetos literarios (M. de la Revilla). — Analisis y ensayos (Hermilé Reynald). — 15 nov. La crítica bíblica en Alemania (M. Nicolas). — Las causas de lo bello segun los principios de Santo Tomas (L. Taparelli). — Una visita al Real Museo (E. L. Bago). — Dona Luz (J. Valera). — Estudios para la historia del municipio en Espana (P. Gullon). — La artillería de campana acorazada (M. Jung). — La rabia (E. Danero). — Analisis y ensayos (J. Navarrete). — Revista crítica (M. de la Revilla).

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE, 46.

LES

LIBERTÉS COMMUNALES

Essai sur leur origine
et leurs premiers développements en Belgique,
dans le Nord de la France
et sur les Bords du Rhin

PAR

Alphonse WAUTERS

Deux parties in-8°.

14 francs.

Histoire populaire de la Belgique

PAR

LOUIS HYMANS

18^{me} ÉDITION.

1 vol. in-8°. 4 francs.

J. DESOER,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, A LIÈGE.

CHARLEMAGNE

D'APRÈS

LES TRADITIONS LIÉGEOISES

PAR F. HENAU

Nouvelle édition, remaniée et augmentée.

Un volume in-8°. fr. 5 »
Exemplaire en papier fort 7 50

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madeleine, 26

L'ATHENÆUM BELGE

Journal universel de la Littérature, des Sciences et des Arts.

PARAISANT DEUX FOIS PAR MOIS.

BUREAUX :

RUE DE LA MADELEINE, 26, A BRUXELLES.

1^{re} ANNÉE.

N^o 24 - 15 DÉCEMBRE 1878

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique, 8 fr. par an; étranger (union postale), 10 fr.

Sommaire. — JULES CARLIER. Le roi Léopold et la reine Victoria, par Saint-René Taillandier. — Histoire de la Guerre de Trente Ans, par Charvériat. — Annales du Musée d'histoire naturelle de Belgique. — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Société pour le progrès des études philologiques et historiques en Belgique. — Projet de réforme de l'enseignement moyen. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le roi Léopold et la reine Victoria, récits d'histoire contemporaine, par Saint-René Taillandier. Paris, Hachette, 2 vol, in 8^o.

Au moment où se célébrait avec tant d'enthousiasme le vingt-cinquième anniversaire du mariage du Roi et de la Reine, un journal anglais publiait ces lignes :

La nation belge forme une espèce de grande famille dont le souverain est le chef, et sa vie privée est en quelque sorte considérée comme une propriété nationale. Il existe en Belgique, entre le peuple et la dynastie, des liens intimes rares dans les autres pays. Les naissances royales, les décès, les mariages y sont considérés comme des événements auxquels chaque citoyen prend le plus vif intérêt, comme s'il s'agissait de sa propre famille.

Les sentiments dont le journal anglais parlait en termes si sympathiques sont bien en effet les nôtres, et ils expliquent avec quel empressement seront accueillis chez nous les deux beaux volumes que M. Saint-René Taillandier vient de publier en inscrivant à leur titre le nom de notre premier Roi.

Déjà, quand ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* les articles dont la réunion forme ces deux volumes, la presse n'avait pas laissé de s'en occuper et de reproduire en les commentant certains passages qui jetaient un jour nouveau sur quelques points restés obscurs dans notre histoire. Aujourd'hui que l'ouvrage forme un ensemble complet, plus facile à lire comme à consulter, il semble que son attrait se soit accru et qu'il doive prendre place parmi l'utile série des publications relatives à la fondation de la monarchie belge.

Tout n'est pas cependant inédit dans cette consciencieuse et brillante étude. M. Taillandier en a puisé les principaux éléments dans les curieux mémoires du baron de Stockmar, que notre historien national, M. Théodore Juste, avait fait connaître avant lui. Mais l'éminent académicien ne s'est pas borné à suivre fidèlement dans son récit le prudent conseiller du roi des Belges et de la reine d'Angleterre, il a discuté ses assertions, rectifié parfois ses jugements avec son incontestable autorité de critique historique. Mis en possession de précieux documents, il a pu, non seulement redresser les erreurs du baron de Stockmar, mais compléter ses renseignements sur divers points très-importants.

L'ouvrage de M. Taillandier est divisé en

douze parties, intitulées de la sorte : « La princesse Charlotte. — Le procès et la mort de la reine Caroline. — Le prince Léopold et le comte Capodistrias. — La fondation du royaume de Belgique. — Le mariage de la Reine. — La lune de miel à Windsor, le foyer de famille et les affaires d'Etat. — Trois visites royales à Windsor. — Les mariages espagnols. — Les révolutions de 1848. — La question du prince Albert. — Le jubilé du roi des Belges. — Dernières années du baron de Stockmar, morts du prince Albert, de Stockmar, de Palmerston, du roi des Belges. » Parmi ces douze parties, il en est trois à peine dans lesquelles le roi des Belges ne joue pas un rôle considérable, et encore, s'il n'entre pas personnellement en scène, on pourrait presque dire que son influence se sent à la cantonade.

On sait quelle était la naissance relativement modeste du prince Léopold. Dernier enfant du petit duc de Saxe-Cobourg, il ne paraissait point appelé aux brillantes destinées qui l'attendaient. Après le mariage de sa sœur Julie avec le grand-duc Constantin, frère du tzar Alexandre, il avait brillamment servi dans les armées russes. Il avait pris ensuite une part active au soulèvement germanique de 1813, une part brillante au congrès de Vienne l'année suivante; enfin, il accompagnait les souverains alliés dans leur visite au prince-régent d'Angleterre en juin 1814.

Le prince-régent, depuis Georges IV, menait la vie la plus scandaleuse. Pour obtenir de son père le paiement de dettes énormes, il avait consenti à épouser sa cousine Caroline de Brunswick. Rarement union fut plus mal conçue et plus malheureuse. Les époux s'étaient bientôt séparés, et leur unique enfant, la princesse Charlotte, destinée à monter un jour sur l'un des premiers trônes du monde, passait tristement sa jeunesse, sevrée de toutes les joies de la famille. « Ma mère a mal vécu, devait-elle dire un jour; elle n'eût pas vécu si mal si mon père n'eût vécu plus mal encore. » Ce père avait pourtant obtenu la garde de sa fille, mais il s'était empressé de lui chercher un mari pour se dégager d'une responsabilité morale qui lui pesait fort. Un instant, on avait pu croire le mari trouvé. Le prince d'Orange, accepté par le régent et par sa fille, était devenu le fiancé de la princesse Charlotte. Par malheur, il ne tarda pas à lui inspirer une violente répulsion. « Le prince d'Orange, disait-elle, peut être fait pour commander un régiment de cavalerie, ce n'est pas l'époux qui me convient. » Avec une habileté consommée, elle avait donc dégagé sa parole en dépit des efforts de tous les grands personnages de l'Etat, elle était redevenue libre quand le prince Léopold débarqua en Angleterre.

La bonne grâce, la haute noblesse, l'élégance du prince Léopold, qui contrastaient si fort avec le sans-gêne du prince d'Orange, frappèrent agréablement la princesse Charlotte dès la première occasion qu'elle eut de le rencontrer — écrit M. Taillandier.

— Suivant les confidences de la princesse, recueillies avec une sorte de piété par le baron de Stockmar, la première fois qu'elle aperçut le jeune prince de Saxe-Cobourg, elle éprouva le désir de le connaître davantage. Elle parla même de ce désir à sa tante York, la femme du duc; c'était une princesse allemande, la propre sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, et elle était plus en mesure que personne de procurer à sa nièce l'entrevue qu'elle souhaitait. La princesse Charlotte n'aurait pas fait cette demande si elle avait été admise aux fêtes de la Cour; pauvre recluse, il fallait bien qu'on lui vint en aide, et n'était-ce pas chez le duc et la duchesse d'York qu'elle avait trouvé le plus de sympathie? La tante York eut l'heureuse pensée de donner un bal où sa nièce pourrait rencontrer le prince de Saxe-Cobourg. Le bal eut lieu, les jeunes gens se virent, se parlèrent et s'entendirent si bien que, dès les jours suivants, toutes les promesses furent échangées entre eux.

Cependant les engagements si rapidement pris par les deux jeunes gens ne devaient pas se réaliser sans difficultés, et le mariage ne put avoir lieu que près de deux ans plus tard, le 2 mai 1816. Le prince avait conquis toutes les sympathies lorsqu'on apprit que sa femme allait donner un héritier à la couronne. L'allégresse publique fut extrême, mais devait être bien cruellement déçue. Le 5 novembre 1817, la princesse Charlotte mit au monde un enfant mort; cinq heures après elle avait cessé de vivre. Le prince resta longtemps accablé par ce coup terrible et l'on peut même dire qu'il en garda jusqu'à la fin de ses jours le douloureux souvenir. Quarante-deux ans après, rédigeant ses souvenirs de jeunesse à la prière de sa nièce la reine Victoria, il écrivait encore :

« Le mois de novembre 1817 a vu la ruine de cette intimité si douce et le subit anéantissement de toute espérance et de toute félicité pour le prince; jamais il n'a retrouvé depuis lors le sentiment de bonheur que lui avait procuré cette courte période de son mariage. »

La mort de la princesse Charlotte plaçait son mari dans une situation très-délicate. Devait-il retourner à Cobourg ou rester en Angleterre comme le lui conseillaient ses plus fidèles amis? Il resta, et le mariage de sa sœur avec le duc de Kent, frère du régent, la naissance de sa nièce, devenue la reine Victoria, la mort de son beau-frère, le fixèrent davantage dans sa résidence de Claremont. « Restez ici, lui avait dit Stockmar, la politique le veut, votre avenir le commande; c'est ici seulement que la destinée vous trouvera. » La destinée vint d'abord lui faire offrir la couronne de Grèce.

Ces offres étaient-elles sérieuses? M. Taillandier raconte en détail les longues négociations qui s'engagèrent à ce propos et aboutirent au refus du prince. D'après lui, le rusé président du gouvernement hellénique, le comte Jean Capodistrias, n'avait imaginé cette candidature que pour gagner du temps, son secret désir étant de ceindre personnellement la couronne. C'est lui qui poussa son concurrent à poser des conditions

aux grandes puissances et finalement à refuser l'investiture qu'elles voulaient lui conférer. En un mot, le comte Capodistrias aurait « joué » le prince Léopold. Quoi qu'il en soit, les graves remontrances des souverains ne manquèrent pas au châtelain de Claremont, non plus que les accusations d'aspirer à un rôle plus considérable et plus éclatant, celui de régent d'Angleterre pendant la minorité de sa nièce. Reproches et accusations étaient bien gratuits. Le prince eût ardemment souhaité de pouvoir accepter la noble mission que lui assignaient les grandes puissances, et longtemps aussi il a regretté que le sort l'en eût empêché. « La Belgique n'est que de la prose, disait-il un jour confidentiellement à Stockmar; c'est la Grèce qui eût satisfait les besoins poétiques de mon âme. »

Comment le prince était-il monté sur le trône de Belgique après avoir refusé le trône de Grèce? M. Taillandier nous le dit sans nous rien révéler de bien nouveau. Sa grande préoccupation est ici d'établir le caractère absolument désintéressé de la politique française pendant la guerre hollando-belge. Il convient des grands services rendus par lord Palmerston à notre cause, de l'exactitude presque mathématique avec laquelle le noble lord, dès le mois de janvier 1831, avait tracé le programme que l'avenir devait réaliser; mais il veut prouver que Louis-Philippe ne le lui cédait en rien sous le rapport des sympathies portées à la Belgique. Une correspondance adressée pendant la conférence de Londres, à Madame Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, par le prince de Talleyrand, correspondance encore inédite et qu'on lui a confiée, lui permet d'affirmer, pièces en main, que l'ambassadeur de France seul, d'accord avec le général Sébastiani, a pu songer un instant à l'annexion. Le roi, au contraire, n'a cessé de repousser cette idée avec la plus grande énergie. Stockmar, on le sait, soutenait que la politique française avait été pleine de duplicité dans cette affaire, et quelques écrivains ont, après lui, défendu la même thèse. M. Taillandier nous paraît leur opposer des arguments difficilement réfutables.

Il n'est pas loin non plus de révoquer en doute les velléités d'abdication prêtées au roi Léopold par Stockmar. S'il faut en croire ce dernier, le Roi éprouva les plus vifs scrupules à consentir au dur traité des XXIV articles. Il le jugeait contraire à son serment, et s'il ne descendit pas du trône, on le doit à lord Grey, dont il aurait pris l'avis, puis à Stockmar lui-même. Au demeurant, si les Chambres avaient repoussé le traité et si, après une dissolution, elles avaient persisté dans leur refus, le Roi était résolu à abdiquer immédiatement. M. Taillandier ne croit pas à cette défaillance momentanée d'une aussi ferme intelligence, et il n'en trouve dans les mémoires de Stockmar aucune de ces preuves, lettres ou documents, que le vieux baron ne manquait jamais d'insérer dans ses récits. Pour lui, du moment où il mit le pied sur le sol belge, le roi Léopold ne cessa de consacrer toutes ses forces au service de sa nouvelle patrie, aidé dans cette noble tâche par la sympathie des gouvernements français et britannique, par cette brillante phalange des hommes de 1830.

Il y a dans ce livre une page à citer tout entière, c'est celle où l'écrivain étranger rend un éclatant hommage au patriotisme, à l'abnégation de nos illustrations parlementaires :

Certes, des hommes tels que M. le comte de Mérode, M. le comte Lehon, M. le baron Nothomb,

M. Joseph Lebeau, M. Gendebien, M. Rogier, M. Van de Weyer, M. de Gerlache, M. de Potter, M. de Brouckere, et bien d'autres encore, représentent les directions politiques les plus diverses; il y a eu des luttes terribles à la tribune du Congrès, des luttes qui par moments semblaient annoncer des violences révolutionnaires; le débat terminé, le vote librement émis, les partis s'apaisaient, le patriotisme faisait taire les dissidences, on ne songeait plus qu'à établir l'indépendance nationale. Si l'on regarde les choses de haut, il faut reconnaître que le royaume de Belgique, né d'une révolution, a été dans son ensemble l'œuvre de la modération et du bon sens. Une force morale a présidé à l'enfance; chaque parti, chaque groupe, chaque personnage, du plus grand au plus petit, du roi Léopold au plus humble des représentants du peuple, a dû faire et a fait des sacrifices à la cause commune. Spectacle rare en tous temps, plus rare que jamais dans le siècle où nous sommes. De là est sorti ce petit état qui, sans frontières naturelles, n'étant protégé ni par des montagnes, ni par des fleuves, ni par une ceinture de mers, obligé de prendre racine en ce vieux sol européen perpétuellement remué (je répète ici les paroles du baron Nothomb), célébrera dans deux ans la cinquantaine de son indépendance.

Comment sera fêté ce prochain anniversaire? M. Taillandier ne pouvait le savoir plus que nous. Mais il raconte avec émotion les manifestations enthousiastes qui signalèrent le premier jubilé de 1856. Les touchants et mémorables témoignages de la reconnaissance publique, le spectacle encore nouveau de l'étroite union d'un peuple et de son souverain, tout cela l'a profondément frappé et il en fait le brillant tableau dans la onzième partie de son livre. Le roi Léopold reprend ici la première place; l'auteur trace de main de maître un portrait du sage monarque, que le jugement de la postérité semble devoir laisser intact. Ce portrait, il en accentue quelques pages plus loin les contours en disant l'universelle douleur que causa la mort du Roi, en appuyant son appréciation des appréciations des plus hautes sommités contemporaines.

Mais M. Taillandier ne nous conte pas seulement le rôle capital joué par le roi Léopold dans la fondation de notre indépendance nationale; il marque aussi sa grande influence sur les affaires européennes et surtout la constante sollicitude qu'il ne cessa de témoigner à la reine Victoria — ce qui n'est point la partie la moins attachante de son livre.

La princesse Victoria avait douze ans quand son oncle maternel devint roi des Belges. L'année précédente, son oncle paternel, le duc de Clarence, était monté sur le trône d'Angleterre. Après un règne assez malheureux, Guillaume IV était mort le 20 juin 1837, laissant une lourde succession à la jeune héritière. Aussi le roi Léopold, dès la maladie du roi d'Angleterre, avait-il envoyé son confident Stockmar auprès de sa nièce pour l'aider de ses utiles conseils. Mais les Anglais, si chatouilleux en matière de droit constitutionnel, avaient vu d'un assez mauvais œil la présence de ce mentor étranger auprès de leur souveraine. Force avait donc été à Stockmar de s'effacer plus qu'il ne l'aurait voulu et de laisser la reine s'exposer parfois aux très-vives attaques des conservateurs, qui se plaisaient à l'appeler la *reine des whigs*. De l'avis de tous, il fallait que la reine se mariât, et le roi Léopold ne s'était pas fait faute d'y songer avant tout le monde.

« Il y a plusieurs années, écrivait-il à Stockmar, que j'ai conçu la plus haute idée de mon jeune neveu, le prince Albert, si beau, si aimable, si richement doué; me voici convaincu désormais qu'aucun prince n'est plus en mesure que lui de rendre ma nièce heu-

reuse et de remplir dignement cette place difficile d'époux de la reine d'Angleterre. »

C'est après une visite du prince Albert et de son père à Bruxelles et à Londres que le roi Léopold écrivait cette lettre. Le prince avait en effet produit la plus heureuse impression sur lui, aussi bien que sur la reine Victoria elle-même. Une fois arrêté dans cette idée, le Roi s'occupa de la réaliser, de concert avec son fidèle ami. On convint de faire suivre au prince le cours de l'université de Bonn et de terminer son éducation politique à Bruxelles, sous les yeux de son oncle. C'est à ce moment que l'illustre Quetelet eut l'honneur de le compter au nombre de ses élèves. Après lui avoir fait accomplir un voyage en Suisse et en Italie, le Roi rappela son neveu pour lui confier ses projets. Le prince, partageant les sentiments qu'il avait su inspirer à sa cousine, partit donc pour Windsor, où les fiançailles furent célébrées le 15 octobre 1839.

La résolution de la reine fut communiquée avec tout le cérémonial exigé par l'étiquette, d'abord au conseil privé, puis au Parlement. On l'accueillit avec la plus vive allégresse, mais l'opposition n'en poursuivit pas moins ses attaques contre le cabinet, et des débats acerbes s'engagèrent au sujet du titre, du rang, de la liste civile et même de la foi religieuse du fiancé. Avec un peu d'habileté, le *Premier*, lord Melbourne, eût pu éviter ces misérables chicanes; son insouciance causa les pénibles discussions dont la reine et son futur époux restèrent les témoins attristés. Ces discussions, elles se renouvelèrent encore, aussi passionnées, dans l'avenir. L'intervention du mari de la reine dans les affaires de l'Etat, sa régence éventuelle, les tendances qu'on lui attribue créeront cette « question du prince Albert » où Palmerston déploiera un jour toute sa verve diabolique. Mais le droit du prince finira par prévaloir et chacun appréciera un jour l'élévation et la noblesse de son caractère, même ceux qui lui avaient montré la plus défiante hostilité.

Est-il besoin de dire à quel point devaient être exaucés les vœux que l'Angleterre entière, sans distinction de rang, de caste, d'opinion, formait dans la brillante journée du 9 février 1840 pour cette radieuse épouse qui n'était plus la reine d'un parti, mais la reine d'un grand peuple? A qui faut-il donc apprendre le bonheur domestique de la reine Victoria, les joies si pures de son foyer? L'inconsolable douleur de l'auguste veuve n'en est-elle pas le plus éclatant de tous les témoignages?

L'espace nous fait défaut pour analyser, si rapidement que ce soit, les pages éloquentes que M. Taillandier consacre au « roman de la reine » et celles dans lesquelles il touche d'une main si sûre aux problèmes les plus ardu de l'histoire contemporaine. Il nous faut clore cette sèche et pâle esquisse en disant une fois encore que le beau livre de l'éminent écrivain français est digne de prendre place dans toutes les bibliothèques belges.

JULES CARLIER.

Histoire de la Guerre de Trente Ans, 1618-1648, par E. Charvériat. Paris, Plon, 2 vol. in-8°.

La Guerre de Trente Ans est certainement l'époque la plus intéressante et la plus dramatique du XVII^e siècle; peut-être même, dans toute l'histoire moderne, sans en excepter celle du XIX^e siècle, en est-il peu où autant d'intérêts divers et des plus élevés se trouvèrent en lutte, où autant de nations

furent appelées à jouer un rôle, où se firent jour plus de talent dans la diplomatie, plus de génie sur le champ de bataille. Provoquée par l'intolérance religieuse, aussi ardente chez les luthériens et les calvinistes que chez les catholiques, la guerre est favorisée par la faiblesse de l'Empire ; l'ambition de l'Electeur palatin, de Bethlen Gabor et de quelques capitaines d'aventure lui fournit un aliment, et bientôt, de la Bohême où elle a pris naissance, elle envahit l'Allemagne entière. Le duc de Bavière, champion du catholicisme, grâce au génie de Tilly, sauve la maison d'Autriche ; mais, à peine hors de danger, celle-ci, par la revendication intempestive des biens ecclésiastiques, par les moyens de rigueur qu'elle emploie pour rétablir la religion catholique, soulève de nouveau contre elle tous les princes protestants ; ils s'allient à Gustave-Adolphe qui ramène de leur côté la victoire. Puis la mort vient surprendre le héros suédois en plein triomphe, et ses lieutenants, après des fortunes diverses, se font écraser avec le parti protestant à Nordlingue. Cette fois les Habsbourg vainqueurs sont bien les maîtres de l'Allemagne. Mais tout à coup devant eux se dresse un nouvel adversaire : la France ne peut sans déchoir accepter leur suprématie ; elle apporte son concours au protestantisme, et la guerre reprend avec une nouvelle furie, s'étendant cette fois aux Pays-Bas et à la Catalogne, où règnent les rois d'Espagne, ces aînés de la maison d'Autriche. Turenne, Mercy, Condé sont les grands noms de cette dernière période, et la paix de Westphalie vient enfin mettre un terme à cette guerre impie, à ces massacres effroyables, et clôt ces trente années douloureuses qui ont vu s'amasser plus de ruines que n'en ont fait les invasions des Barbares.

Par sa durée, par l'étendue de son théâtre, par les multiples intérêts qui contribuent à son développement, par le grand nombre de personnalités marquantes qui lui durent leur notoriété, l'histoire de la Guerre de Trente Ans est une des tâches les plus difficiles que puisse se proposer un écrivain. Aussi n'a-t-on jamais considéré comme telle l'étude remarquable, au point de vue littéraire, que lui a consacrée un des plus grands poètes de l'Allemagne. Lorsque Schiller choisit pour héros d'un de ses drames un des acteurs principaux de cette sanglante période, les hommes et les choses dont il avait entrepris de parler n'avaient pas encore été remis en lumière, les vieilles archives n'avaient pas laissé échapper tous leurs secrets, et l'écheveau embrouillé d'intrigues et d'événements de toutes sortes qui remplissent ces tristes années était d'autant plus difficile à démêler, qu'à chaque instant le fil que l'on croyait tenir se brisait, et que l'on était impuissant à combler de trop nombreuses lacunes. Depuis lors, l'érudition s'est donnée la tâche d'écarter tous les voiles ; mettant au service de la science les procédés de la division du travail empruntés à l'industrie, elle a isolé les principales figures de cette lutte mémorable, elle a examiné leur rôle en groupant autour d'eux les témoignages de leurs contemporains, et a recherché, avec une admirable patience et une remarquable sagacité, tous les éléments qui avaient pu influencer les événements ; les négociations diplomatiques, l'organisation et la discipline militaires, les luttes du champ de bataille ont aussi trouvé leurs historiens ; jusqu'aux acteurs et aux épisodes les plus secondaires ont été sujets à controverse, et l'on n'a pas oublié celle soulevée à l'occasion de la

part de Tilly à l'incendie de Magdebourg.

Toutefois, les savants allemands bien plus que les français se sont donné carrière dans cette recherche des sources, et si les périodes palatine, danoise et suédoise de la Guerre de Trente Ans ne nous offrent plus guère de points obscurs, il n'en est pas de même de la dernière période, pour laquelle peu de choses a été fait. Il est à regretter que M. Charvériat, qui reconnaît lui-même cette lacune dans sa préface, n'ait pas jugé à propos de compléter par ses investigations personnelles dans les archives nationales et du ministère des affaires étrangères, à Paris, si aisément ouvertes aujourd'hui aux chercheurs, les renseignements incomplets que lui ont fournis les mémoires du temps et le *Mercur françois*, source fort respectable, mais qui néanmoins, en sa qualité de recueil semi-officiel, ne dit jamais qu'une partie de la vérité. Il est bien regrettable aussi qu'il ait négligé absolument les dépôts d'archives de Bruxelles et de Simancas, où il devait cependant s'attendre à trouver tant de documents sur le rôle très-prépondérant du gouvernement espagnol ; il aurait pu ainsi contrôler les historiens allemands, et remettre à leur véritable place bien des faits qu'il a laissés dans l'ombre.

C'est seulement quand il a recueilli ses matériaux que le rôle de l'historien commence. Mais autre chose est d'écrire une monographie, autre chose une histoire générale. Tout nous intéresse dans la biographie de Tilly, de Wallenstein ou de Gustave-Adolphe. Nous voulons tout savoir, et les détails les plus infimes ne nous trouvent pas indifférents, lorsqu'on nous fait le récit des opérations militaires d'une campagne ou des négociations diplomatiques se rapportant à quelque traité. Mais il en est tout autrement lorsque nous avons à connaître d'une histoire aussi vaste que celle de la Guerre de Trente Ans : ce que nous désirons y rencontrer, ce sont les grandes lignes, les épisodes principaux, marquants, vraiment caractéristiques, et nous n'avons que faire du récit des événements secondaires, des négociations avortées, des faits et gestes de ces comparses dont le rôle s'efface dans l'ensemble et dont le nom est bientôt oublié. Tout ce qui distrait l'attention, désintéresse l'esprit du lecteur de l'action principale, lui en fait perdre le fil et le fatigue.

Or c'est bien là ce que nous a fait éprouver, dans plusieurs de ses parties, le livre de M. Charvériat. Dans l'élaboration des documents qu'il avait rassemblés, l'auteur n'a pas su garder une juste mesure, il n'a pas su se borner et faire un choix : il a voulu trop dire, et les récits un peu longs parfois des historiens allemands et du *Mercur françois* sont venus s'ajouter les uns aux autres, souvent mal cousus entre eux, et formant d'innombrables chapitres dont les sommaires, très-détaillés, feraient à eux seuls un petit volume. Encore si tout cela était bien équilibré, si chaque chose était à sa place et si chaque place était à la mesure de la chose ; mais il est loin d'en être ainsi. Pour n'en citer qu'un exemple, les cérémonies du couronnement de Ferdinand II sont longuement développées d'après le *Mercur*, dont l'auteur ne déguise même pas le style démodé, et la bataille de Rocroi, qui vit l'anéantissement non des vieilles bandes espagnoles, comme on l'a dit souvent, mais de leur prestige, occupe à peine une ligne du texte. Les hors-d'œuvre abondent, et les lacunes ne sont pas moins nombreuses. Ainsi la guerre pour la succession de Mantoue, qui n'a que

des rapports très-éloignés avec la Guerre de Trente Ans, occupe presque un chapitre, et la guerre dans les Pays-Bas espagnols de 1635 à 1648 tient dans deux pages à peine, l'une consacrée à l'invasion de nos provinces par l'armée française alliée à celle de Frédéric-Henri de Nassau, en 1635, l'autre à la campagne de France qui conduisit, l'année suivante Jean de Werth jusque sous les murs de Paris. Puis il n'en est plus question.

Des diverses parties de l'ouvrage, c'est la troisième, comprenant la période suédoise, qui donne le moins prise à la critique : elle comprend l'histoire de Gustave-Adolphe et celle du deuxième commandement de Wallenstein. L'auteur avait pour se guider les livres de Gfrörer et de Droysen sur le premier, de Léopold von Ranke sur le second, et l'un au moins de ces trois historiens compte parmi les plus illustres. La quatrième période, la française, est la moins complète ; nous en avons dit précédemment la raison.

Les jugements de M. Charvériat sur la plupart des faits qu'il raconte paraissent empreints d'un véritable désir d'impartialité ; mais il croit y atteindre le plus souvent en les appréciant au point de vue du droit ou de la jurisprudence de l'époque. C'est ainsi par exemple que le principe *Cujus regio ejus religio* revient fort souvent sous sa plume, et que la légalité des actes qui en découlent, quelque atroces qu'ils soient, les lui fait jusqu'à un certain point excuser. Il y aurait trop à dire sur cette manière de voir, et nous nous bornerons à la signaler.

La description des nombreuses batailles auxquelles l'auteur nous fait assister est généralement très-claire, bien que l'on s'aperçoive parfois, par l'impropriété des termes employés, que M. Charvériat n'est pas militaire. Toutefois il aurait dû se borner à nous donner les appréciations des auteurs nombreux qui, de nos jours, en Allemagne surtout, ont étudié cette guerre au point de vue de la tactique, dont les progrès furent si rapides dans les armées suédoises ; il aurait de cette façon évité la fausse interprétation de certains principes de l'art de la guerre attribués à Napoléon I^{er}. Témoin ce qu'il dit à propos de la bataille de Marienthal.

En terminant, l'auteur nie que la Guerre de Trente Ans ait été commencée et poursuivie pour soutenir la liberté de conscience. Nous sommes parfaitement de son avis : la tolérance religieuse n'était pas dans les idées de l'époque. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que la guerre ait été purement et simplement politique, qu'elle n'ait eu pour mobile que l'ambition et l'esprit de conquête. En effet, c'est au nom du catholicisme que l'empereur Ferdinand II et le duc Maximilien I^{er}, tous deux élevés par les jésuites et imbus de leurs idées, ont pris les armes et ont combattu ; les noms de Jésus-Marie sont sur leurs drapeaux et servent le plus souvent de cri de ralliement pendant la bataille ; dans la plupart des négociations, les membres de la célèbre compagnie interviennent au moins officieusement au nom des catholiques, et c'est même un jésuite qui dirige l'établissement des batteries d'artillerie à la première bataille de Nordlingue. Dans le camp opposé, au contraire, au moins dans les trois premières périodes, ce sont des versets bibliques qui figurent sur les étendards, et les protestants sont seuls admis à un commandement dans l'armée. L'ambition personnelle et la politique ont eu certes une part considérable à la lutte, mais ce n'est que dans les guerres religieuses que l'on rencon-

tre les atrocités qui font de la Guerre de Trente Ans une des époques les plus sanglantes et les plus douloureuses de l'histoire de l'humanité.

N'a-t-elle rien produit cependant, et ses résultats ont-ils été aussi nuls que le prétend M. Charvériat? Ce serait à désespérer de la civilisation et du progrès, que d'admettre que des convulsions aussi profondes ont poursuivi leurs cours pendant une période aussi longue, sans laisser d'autres traces dans l'histoire que le souvenir du sang versé et des ruines accumulées, et nous ne pouvons, pour notre part, accepter sans protestations ces conséquences décevantes.

Peut-être nous trouvera-t-on bien sévère pour le livre de M. Charvériat. Hâtons-nous d'ajouter que, malgré les critiques que nous avons cru devoir en faire, nous reconnaissons hautement qu'il a une réelle valeur et est le plus complet que nous connaissions sur le sujet traité. Le lecteur, peu au courant des langues germaniques, y trouvera des détails qui n'ont encore été donnés par aucun ouvrage français, et une table analytique très-bien faite, placée à fin du second volume, lui permettra de se renseigner très-facilement sur le rôle des principaux acteurs de cette lutte mémorable. P. H.

Annales du Musée royal d'histoire naturelle de Belgique. T. I. *Description des ossements fossiles des environs d'Anvers*, par M. P. J. Van Beneden. Première partie: *Amphitériens*, 1 vol. in-f°. de texte; atlas in-pl°. 1877. — T. II. *Faune du calcaire carbonifère de la Belgique*. Première partie: *Poissons et genre Nautilite*, par M. L. G. de Koninck. 1 vol. in-f°. de texte; atlas in-pl°. 1878.

Le Musée royal d'histoire naturelle vient de publier le deuxième volume de ses annales. Il ne sera pas sans intérêt de rappeler à cette occasion par quel concours de circonstances cette grande publication a pu être fondée et quel est le but qu'elle poursuit.

Il appartenait à M. Ed. Dupont, le savant directeur du Musée, de rappeler lui-même ces circonstances et de définir ce but. Les quelques pages qui y sont consacrées dans le premier volume étaient tout à fait indispensables pour faire bien apprécier la portée et l'étendue de ces grandes annales de la science belge. On y voit, en effet, toutes les phases par lesquelles le Musée royal d'histoire naturelle a passé avant d'en arriver au point où nous le voyons aujourd'hui.

C'est dans l'ancienne abbaye de Cortenberg près de Bruxelles qu'il trouve son origine au siècle dernier. Là était le cabinet de physique et d'histoire naturelle, que l'ancienne académie, fondée par Marie Thérèse en 1772, avait été autorisée à former, en faisant un choix dans les collections réunies par le prince Charles de Lorraine.

Ce cabinet, confié à la garde de l'abbé Mann, devint, par suite des événements politiques de la fin du siècle dernier, la propriété de la ville de Bruxelles. Installé, sous le gouvernement des Pays-Bas, dans les bâtiments de l'ancienne Cour, où il se trouve encore, le Musée s'enrichit de dons variés, mais, malgré quelques munificences princières, il demeurait fort restreint.

Une convention avec la ville de Bruxelles rendit, en 1842, l'Etat propriétaire des collections communales, et le 31 Mars 1846 un arrêté royal contre-signé par Sylvain Van de Weyer, ministre de l'intérieur, procéda à

l'organisation du Musée. La direction de celui-ci fut confiée à feu le vicomte Du Bus de Ghisignies dont le principal titre à notre reconnaissance est d'avoir fait largement profiter la science des grands travaux militaires qui furent commencés, vers 1860, autour de la ville d'Anvers. Il mit toute son activité à préserver et à faire recueillir les innombrables ossements fossiles de cétacés qui y étaient mis au jour, et c'est par la description de ces mêmes ossements que nous allons voir débiter les annales du Musée.

Mais ce n'est que lors de l'avènement de M. Pirmez au ministère de l'intérieur, en 1868, que fut entreprise l'organisation définitive du Musée. M. Dupont fut appelé à la direction de l'établissement, et s'il fallait une preuve de la distinction avec laquelle ce savant géologue sut accomplir sa tâche, on la trouverait dans la création même des annales dont il est ici question et qui en sont comme le couronnement. C'est à cette occasion que le personnel scientifique du Musée fut renouvelé et considérablement augmenté. Sept conservateurs furent mis à la tête des sections à mesure que celles-ci s'organisaient.

Les collections s'accrurent considérablement dans la plupart des sections et l'on peut citer parmi celles de ces collections qui sont sans rivales à l'étranger, outre la collection des ossements d'Anvers, celle des fossiles de notre calcaire carbonifère qui, de l'avis de M. de Koninck, le savant le plus compétent en cette matière, est la plus riche du continent.

Enfin les belles collections d'ossements recueillis dans nos cavernes peuvent encore figurer avec honneur à côté de celles de l'étranger eu égard surtout à la méthode remarquable qui a présidé à leur réunion et à leur classement.

Mais il ne suffisait pas de réunir et de classer tous ces importants matériaux pour qu'ils pussent porter tous leurs fruits, il fallait aussi qu'ils fussent décrits et figurés. Dès lors, une publication spéciale devenait indispensable, les ressources scientifiques du Musée étant trop étendues pour que leur description pût prendre place dans les recueils scientifiques existant déjà dans le pays.

Telles sont les raisons qui portèrent M. Delcour, ministre de l'intérieur, à créer, sur la proposition de M. Dupont, les annales du Musée.

Cette grande publication comprenant les trois règnes de la nature eût été encore incomplète, néanmoins, sans la décision récente que vient de prendre la législature et qui est destinée à lui donner un nouvel essor.

Le levé de la carte géologique du Royaume à l'échelle du 20,000^e vient d'être confié aux fonctionnaires stratigraphes du Musée et les mémoires explicatifs qui se rapporteront à ce levé prendront également place dans les annales, dont ils formeront une nouvelle série.

Il en sera de même pour l'étude microscopique des roches qui vient d'être inaugurée au Musée par la création d'un service spécial.

On le voit, les annales du Musée embrasseront ainsi l'histoire naturelle tout entière de la Belgique et plus particulièrement la description stratigraphique, paléontologique et lithologique du pays.

La carte géologique détaillée de notre sol au 20,000^e et en 430 feuilles servira de base à l'ensemble du travail.

Telle est l'origine et tel est le but des annales du Musée.

Voyons maintenant comment ce but a été rempli jusqu'ici. La description de plusieurs collections telles, par exemple, que celles relatives à l'ethnographie de nos âges de la pierre, pouvait être immédiatement entreprise, mais un sentiment d'équité fit reconnaître que certaines collections devaient jouir du droit de priorité, vu la célébrité des auteurs qui ont accepté le soin de les faire connaître.

C'est ainsi que M. P.-J. van Beneden s'est chargé de publier la description des ossements d'Anvers.

M. L.-G. de Koninck a entrepris la description de la faune du calcaire carbonifère.

Enfin M. H. Nyst est occupé à décrire la conchyliologie de nos terrains tertiaires.

Il nous reste maintenant à analyser les deux tomes qui ont déjà paru, accompagnés chacun d'un superbe atlas.

Le tome I des annales renferme la première partie de la description des ossements fossiles recueillis à l'occasion des grands travaux militaires exécutés aux environs d'Anvers.

Cette première partie est consacrée tout entière à la description des phoques et renferme des considérations fort intéressantes auxquelles le style imagé et toujours si clair de l'éminent anatomiste donne un attrait tout particulier.

L'auteur rappelle d'abord, dans sa préface, que les débris fossiles qui lui ont permis de faire revivre le monde animal de ces anciennes mers appartiennent au plus vaste ossuaire qui existe dans le monde.

Avec les phoques de toutes les dimensions qui animaient les plages d'Anvers se trouvaient aussi des baleines et des dauphins sans nombre, des tortues grandes comme des éléphants et des requins de cinquante pieds de longueur.

On trouve encore, de nos jours, dans la baie de Baffin et dans le détroit de Behring des légions de baleines et de phoques qui donnent une idée de ce que devait être le golfe d'Anvers où vivaient les animaux dont on retrouve aujourd'hui les innombrables débris fossiles.

Ces animaux différent-ils bien aussi complètement de ceux qui vivent encore actuellement que M. Van Beneden est porté à l'admettre? C'est là une importante question que les travaux ultérieurs du maître permettront de bien apprécier.

Les ossements de phoques recueillis à Anvers se rapportent à plusieurs centaines d'animaux et ne forment pas moins de seize espèces. Ce nombre est fort grand, surtout si l'on se représente que nos côtes ne sont plus hantées aujourd'hui que par une seule espèce de phoque, le phoque vitulin.

Ce qui donne une valeur tout à fait exceptionnelle à l'œuvre de M. Van Beneden, c'est que ses descriptions ne reposent plus ici sur l'examen d'un ou de quelques os, mais sur une quantité d'ossements si considérable que le savant professeur peut établir ses types avec une certitude complète.

L'étude des animaux vivant actuellement permet seule d'apprécier les fossiles. Aussi l'auteur commence-t-il par jeter un coup d'œil sur les phoques vivants avant de procéder à la description des phoques fossiles.

Il examine leur squelette, leurs dents, leur taille, leur genre de vie, leur distribution géographique. Il fait aussi l'énumération des espèces qui habitent encore aujourd'hui les mers d'Europe en figurant l'airé géographi-

que de ces derniers sur un petit planisphère, d'après la méthode suivie au Musée.

Après avoir exposé les différentes classifications adoptées pour les phoques, M. Van Beneden fait l'historique des amphitériens ou phoques fossiles, historique qu'on lira avec le plus grand intérêt.

Examinant enfin quelles sont les conditions dans lesquelles se trouvent ces ossements à Anvers, l'auteur fait l'énumération des différentes couches qui les renferment et donne les diverses opinions qui sont émises par les géologues au sujet de leur classement stratigraphique et de leur âge géologique. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet. Mais le grand ossuaire d'Anvers renferme tout à la fois des restes d'animaux qui, comme les Phoques, trouvent leur nourriture et vivent dans les baies et les criques, et d'autres, au contraire, comme les Ziphiodes qui se nourrissent de céphalopodes et ne peuvent par conséquent vivre et pêcher qu'en haute mer.

M. Van Beneden voit dans ce mélange d'animaux littoraux et pélagiques la preuve que les cadavres flottants des animaux de haute mer ont été poussés pendant un long laps de temps dans la même direction au milieu des animaux côtiers et que c'est ainsi qu'ils se sont trouvés ensevelis les uns à côté des autres.

On a remarqué que plus un être est élevé en organisation et plus il a de peine à s'accommoder des changements qui surviennent dans le milieu ambiant. Ainsi tandis qu'un grand nombre des mollusques fossiles d'Anvers, se retrouvent encore dans nos mers actuelles, il n'existe plus dans celles-ci aucune des espèces de phoque ou de cétacé, de poisson osseux ou de plagiastome du grand ossuaire.

L'auteur fait connaître aussi les musées ou les collections particulières dans lesquels des pièces rares sont déposées, ce qui lui permet de montrer, en même temps, les progrès qui ont été réalisés dans la connaissance des phoques fossiles depuis la publication de l'ostéographie de Blainville.

Disons enfin que, dans le but de faciliter la lecture de son beau travail, l'auteur y a joint une petite carte géographique détaillée des environs d'Anvers ainsi qu'une autre carte fixant les principaux points cités pour l'Angleterre et l'Allemagne.

Nous ne nous étendons pas sur la description des ossements fossiles de chaque espèce d'amphitériens.

Notons seulement que chaque description est accompagnée d'un diagramme montrant les parties du squelette de l'animal décrit dont l'auteur a disposé.

M. Van Beneden fait suivre la description des phoques par un dernier chapitre dans lequel il expose, d'après les recherches de M. Moulon, l'ordre dans lequel les carnassiers amphibies se succèdent dans les terrains d'Anvers. Les phoques se rencontrent à trois niveaux dans les sables d'Anvers.

Les *Prophoca* sont propres au sable noir de la base, lequel renferme des coquilles qui le classent dans les faluns de la Touraine, c'est-à-dire dans le terrain miocène.

Tous les autres genres de phoques, à l'exception d'un seul, se rencontrent dans les sables gris et jaune-rougeâtre de la partie supérieure. Ce sont les sables coquilliers qui correspondent au *Crag* de l'Angleterre, c'est-à-dire au terrain pliocène.

Quant aux restes de phoques se rapportant au genre *Monatherium*, ils semblent provenir tous d'une couche de sable vert

intermédiaire entre les deux niveaux précédents et caractérisée par de nombreux débris de cétacés à longs rostrés auxquels M. Van Beneden a donné le nom d'Hétérocètes.

Cette couche renferme aussi quelques coquilles des sables noirs miocènes sous-jacents qui la rapprochent par conséquent plus de ces derniers que des sables supérieurs ou pliocènes.

On peut donc dire que dans l'état actuel de nos connaissances, tous les phoques des terrains d'Anvers appartiennent aux sables pliocènes gris et jaune-rougeâtre de la partie supérieure, si l'on en excepte toutefois ceux qui se rapportent aux genres *Monatherium* et *Prophoca* qui occupent chacun un niveau spécial de la série miocène.

On cite aussi, mais sous toutes réserves, une espèce de phoque dans le terrain quaternaire (*Trichechus rosmarus*); c'est le Morse fossile.

L'auteur termine en montrant le degré d'affinité que présentent les espèces fossiles avec celles qui vivent encore aujourd'hui.

Il ne serait pas juste de terminer cette analyse sans rappeler que M. Van Beneden rend hommage à l'intelligente activité de M. De Pauw, contrôleur des ateliers du Musée, qui a fait sous la direction de M. Dupont, un premier classement de tous les os d'Anvers décrits ou à décrire par le savant professeur.

Le tome II des annales du Musée est consacré à une première partie du grand travail que vient d'entreprendre M. de Koninck sur la faune du calcaire carbonifère de la Belgique. Ce calcaire occupe une position très-bien définie entre nos grès à paver du Condroz et nos couches de houille.

Si tous les dépôts dont se compose ce calcaire pouvaient être groupés et réunis en un même point, ils atteindraient une épaisseur totale de plus de 800 mètres.

Mais comme il n'en est pas ainsi et que ces dépôts calcaires sont fortement plissés et fracturés, il s'ensuit que ce n'est que par une étude très-laborieuse qu'on a pu fixer les positions respectives de chacun d'eux dans la série géologique.

M. Dupont, qui a fait cette étude, est arrivé à distinguer dans le calcaire 30 niveaux différents qu'il groupe en six assises à chacune desquelles il donne le nom de la localité où elle est le mieux représentée. Ces assises sont, en commençant par la plus ancienne: Assise I ou des Ecaussines; — II ou de Dinant; — III ou d'Anseremme; — IV ou de Waulsort; — V ou de Namur; — VI ou de Visé.

En décrivant les nombreux fossiles qui proviennent de chacune de ces assises et en indiquant le niveau même où ils ont été recueillis, M. de Koninck a réalisé un grand progrès. Son travail acquiert, par cela même, une supériorité incontestable sur tous les travaux paléontologiques du même genre qui se sont produits jusqu'ici.

Il ne suffit pas, en effet, de savoir que telle ou telle espèce s'observe dans le calcaire carbonifère, mais il faut surtout connaître le niveau précis où on rencontre chaque espèce dans ce puissant étage.

C'est en tenant compte de ces données stratigraphiques précises que l'éminent paléontologiste est arrivé aux beaux résultats que M. Dupont a si bien résumés en offrant à la classe des sciences de l'académie (séance du 9 novembre 1878) le tome II des annales:

Les résultats zoologiques obtenus par l'éminent paléontologiste augmente dans des proportions

inattendues notre faune de cet étage. M. de Koninck, y décrit 44 espèces de poissons, au lieu de 10 qui lui étaient connues antérieurement, et 52 espèces de nautilus au lieu de 13 qu'il décrivait en 1843 et 1851.

C'est un appoint de 73 espèces sur les 96 figurées dans l'ouvrage. Il suffit d'ajouter que 42 sont signées par M. de Koninck pour apprécier la part qui lui revient dans la connaissance de la faune de cette importante époque géologique.

Au point de vue de la paléontologie stratigraphique, les résultats atteints par notre savant confrère ne sont pas moins saillants et feront sensation parmi les géologues qui s'occupent spécialement des terrains primaires.

Ces 96 espèces décrites se trouvent particulièrement à quatre niveaux dans la puissante série des couches du calcaire carbonifère belge. Chacune de ces espèces caractérise un niveau sans jamais passer dans un autre. Cette constatation a la précision désirable vu l'étendue des recherches faites pour recueillir ces matériaux et le nombre considérable d'échantillons dont M. de Koninck a pu disposer à l'exception d'un seul *Benedenius deneensis*, qui provient de l'assise II, tous les poissons se trouvent respectivement dans les niveaux inférieurs et supérieurs.

Pour les nautilus:

17 espèces se trouvent dans l'assise inférieure, (Ass. I)

6 espèces se trouvent dans les assises moyennes, (Ass. III et IV).

2 espèces se trouvent à la base de l'assise V.

27 espèces se trouvent dans l'assise supérieure, (Ass. VI).

Il y a tout lieu de croire que la répartition stratigraphique des autres groupes a lieu dans des conditions analogues.

La faune du calcaire carbonifère ne se présente plus dès lors, ainsi qu'on l'a cru si longtemps, comme l'équivalent de celle d'un simple étage, crétacé ou tertiaire, mais bien comme caractérisant une période aussi étendue que les périodes crétacée ou tertiaire elles-mêmes.

Qu'il nous soit permis en terminant cette analyse d'exprimer un vœu qui sera partagé par tous ceux qui s'intéressent au mouvement scientifique du pays. C'est que le gouvernement continue à faire tous les sacrifices nécessaires pour que nos illustres vétérans de la science belge puissent mener à bonne fin une aussi grande et noble tâche.

BULLETIN.

La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle, par J. Delboef. Gand, Vanderhaeghen. Broch. in-8°.

La réforme de l'enseignement moyen occupe les esprits non-seulement en Belgique, mais encore en Allemagne. Au commencement de cette année, l'illustre Dubois-Reymond, professeur à l'Université de Berlin, lançait une sorte de manifeste au sujet de la réorganisation des gymnases (ou athénées) allemands: il demandait qu'on restreignit les études grammaticales et philologiques pour accorder une place plus large aux mathématiques. M. Delboef combat cette thèse. D'après lui, l'enseignement doit développer chez l'élève non-seulement l'esprit d'observation et le raisonnement mathématique, mais encore et surtout la faculté d'induction.

« Une faculté sans laquelle toutes les autres sont stériles, source du progrès scientifique, politique et social — une faculté qui règle tous nos pas, tous nos gestes, toutes nos paroles, en un mot toute notre vie.... Qu'est-ce au fond qu'induire? C'est deviner la vérité d'après quelques indices, c'est reconstituer un tout au moyen de quelques fragments, c'est atteindre le réel sous les apparences. »

Or, pour atteindre ce but, rien ne vaut l'explication grammaticale et philologique des auteurs. M. Delboef condamne absolument le système absurde qui consiste à remplacer les textes anciens par des traductions et des résumés. Seulement, il voudrait qu'on appliquât à la langue maternelle les

procédés aujourd'hui en usage seulement pour les langues anciennes. C'est par l'étude littéraire et philologique des chefs-d'œuvre écrits dans la langue maternelle qu'il faudrait commencer. Et cette étude devrait se poursuivre jusqu'à l'Université.

« Je voudrais qu'un même morceau, appris par cœur à l'école primaire, expliqué, analysé, commenté chaque fois à un nouveau point de vue dans les années d'études moyennes, fût encore repris à l'Université et fouillé dans toute sa profondeur. »

Le français donnerait la clef de la plupart des difficultés, apparentes ou réelles, que présentent le grec et le latin.

Pour bien faire saisir sa pensée, M. Delbœuf choisit les fables de La Fontaine, et il nous donne le commentaire grammatical, philologique et littéraire d'un grand nombre de passages. Il semble que tout soit dit sur La Fontaine : eh bien, qu'on lise — et qu'on relise — ces pages spirituelles et savantes ; les remarques neuves et fines y abondent. La manière dont M. Delbœuf interprète les fables de La Fontaine, en fait réellement l'école de la vie. Le nombre est petit de ceux qui savent aussi bien que M. Delbœuf aimer et comprendre le grand fabuliste.

« Que de fois en composant cet article et en feuilletant mon La Fontaine pour collationner exactement un passage, j'ai laissé une phrase, un mot inachevé, pour m'abîmer dans la lecture de fables que je sais depuis mon enfance ! »

M. Delbœuf fait ressortir avec raison les avantages immenses que présente, pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, l'étude bien entendue des fables de La Fontaine ; et nous sommes entièrement d'accord avec lui quand il préfère, au point de vue pédagogique, ces œuvres si saines, si vraies et si vivantes aux *moralités* fades et artificielles de M. Ratisbonne.

Il est incontestable que la méthode préconisée par M. Delbœuf est éminemment propre à développer l'intelligence, à exercer la réflexion, à former le goût des élèves. Mais cette méthode exige beaucoup de tact et une grande sûreté de jugement chez le professeur. Est-elle susceptible d'une application générale ? Ou bien ce délicat instrument ne peut-il rendre de services que dans la main de l'inventeur ? Nous avons assez de confiance dans le dévouement et la capacité de notre corps enseignant pour répondre affirmativement à la première interrogation. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander la brochure de M. Delbœuf : on la lira avec non moins de plaisir que de profit. P. T.

Guide archéologique des stalles de Sainte-Gertrude, à Louvain, par A. Jacobs. Louvain, Herremans. Broch. in 4°, avec planches.

Une discussion fort animée s'est élevée, dans ces derniers temps, au sujet du nom des artistes à qui on doit les magnifiques stalles de l'église Sainte-Gertrude, de Louvain. Les uns, se basant sur un document publié par M. Van Even, reconnaissent pour l'auteur de cette œuvre le menuisier bruxellois Matthieu De Wayere ; d'autres ont signalé comme une particularité décisive l'existence de statuettes portant un pot, et attribuent les stalles aux sculpteurs Le Pot, de Beauvais.

M. Jacobs nous paraît être dans le vrai lorsqu'il définit le rôle que jouaient alors les menuisiers ébénistes. A moitié artisans, à moitié artistes, comme les tapissiers, les brodeurs, les orfèvres, etc., ils concevaient et exécutaient des travaux dont on reconnaît de nos jours les mérites : des boiseries, des cloisons, des armoires, des coffres, à « sculptures décoratives. » S'ils devaient y ajouter des figures, ils s'adressaient à des spécialistes, à ceux qui s'occupaient exclusivement de faire des statues, aux sculpteurs proprement dits. La sentence des échevins de Louvain, du 9 janvier 1544-1545, met cette vérité dans tout son jour. Les sculpteurs, voyant leurs travaux ordinaires dépassés par les stalles de Sainte-Gertrude, prétendirent que De Wayere avait empiété sur leurs attributions, que ses stalles constituaient en réalité une œuvre sculpturale ; d'après le

jugement, les figures n'étaient qu'un complément et De Wayere n'avait, en aucune façon, contrevenu aux privilèges de la partie adverse.

La question, exposée de cette manière, doit mettre fin, à ce qu'il nous semble, aux discussions intéressantes qui se sont engagées entre nos archéologues. D'ailleurs, par le caractère de leur ornementation, les stalles de Louvain appartiennent évidemment à l'art flamand, comme M. Jacobs le démontre ; on ne saurait y trouver, ni la manière des Le Pot, de Beauvais, ni la moindre trace de l'école française. A. W.

REVUES ÉTRANGÈRES.

DEUTSCHE RUNDSCHAU — CONTEMPORARY REVIEW — SATURDAY REVIEW — RASSEGNA SETTIMANALE — STATISTISCHE MONATSSCHRIFT — MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES — ZEITSCHRIFT FÜR BILDENDE KUNST — LEIPZIG'S ILLUSTRIRTE ZEITUNG — RIVISTA EUROPEA — REVISTA CONTEMPORANEA.

Darwinismus und Socialismus. En Allemagne, depuis quelque temps, le public s'est ému d'une interprétation donnée au Darwinisme par les socialistes, interprétation qui ne tend à rien moins qu'à invoquer les idées de Darwin pour justifier le programme de la démocratie sociale.

Pour comprendre cette assimilation, il faut d'abord examiner de quelle façon le socialisme entend se proclamer la conséquence, le résultat et le développement d'une loi naturelle, et, dans ce but, il nous faut mettre en parallèle l'évolution de la vie animale comparée à la vie sociale, telle qu'elle nous est promise dans l'avenir par les propagateurs de cette hypothèse.

Esclave d'abord au sortir de la vie troglodyte, l'homme successivement devient artisan, bourgeois, maître de ses moyens de production et de ses épargnes. Mais la division du travail engendre la manufacture, qui lui fait concurrence, puis la manufacture se change en industrie ; sa personnalité se réduit à néant devant la vapeur, et les petits capitaux sombrent devant les entreprises. Enfin l'expropriateur, à son tour est exproprié ; la machine, seule génératrice du travail et du capital non payé, devient l'instrument collectif du capital pour tous et la propriété de l'Etat.

Parallèlement à ce tableau, voyons comment, dans le monde animal, se comportent capital et production privés ou collectifs. Les animaux pour la plupart travaillent uniquement pour eux et dans le but de se nourrir ; le capital se représente par leurs membres et leurs armes. Ce n'est que dans les classes supérieures que les soins dus à la progéniture poussent les parents à s'associer. Cette habitude acquise et transmise à l'état d'instinct devient un capital héréditaire ; ces associations ne sont pas instinctives, elles ont pour but la chasse — chez les loups ; la protection — parmi les rennes. Les castors font des colonies, certains oiseaux se réunissent en république. Tous ces rapprochements peuvent passer pour volontaires.

Mais cette apparence n'existe pas chez les animaux inférieurs, où la reproduction s'accomplit au moyen de bourgeons qui restent attachés à la souche. Là tout individu jouit de la protection accordée à la plante ; mais si sa position, son existence sont défavorables à la réception de sa nourriture, il est rejeté du canal digestif commun. Ainsi disparaît l'excès de la production individuelle.

Il en résulte que dans le règne animal le communisme s'accroît d'autant plus que le groupe est inférieur ; l'égoïsme, au contraire, se manifeste dans les classes supérieures, là où les *circonstances* forcent les êtres à un rapprochement collectif. Depuis le désintéressement du polype jusqu'à l'égoïsme du loup, l'évolution animale parcourt donc une échelle à laquelle il est difficile de rattacher notre évolution sociale.

Mais le socialisme ne réussit pas mieux quand il veut harmoniser ses tendances avec les lois de transformisme et de descendance.

Chaque évolution, ou révolution, disent les socialistes, est une transformation, c'est-à-dire un perfectionnement. Ensuite, chaque transformation contient une idée qui en détermine le but et l'opportunité.

Mais ce que Darwin appelle transformisme ou développement des espèces n'est pas une transformation de non-valeurs : son principe est la sélection, qui s'accomplit surtout contre les circonstances. Et, dans la lutte pour l'existence, les non-valeurs s'étiolent ou périssent. Si l'on ne voyait que progrès dans la nature, il serait naturel d'admettre comme une loi de filiation le développement du progrès social ; mais si des milliers d'êtres ont disparu pour faire place à d'autres, les espèces premières subsistent et ce sont les semblables qui se détruisent entre eux, pareils aux habitants de la Nouvelle Zélande qui commençaient à se manger lorsque les oiseaux vinrent à leur manquer. Une mer avec des poissons seuls serait un contre sens ; de même un continent qui n'aurait que des mammifères. Ce que Darwin cherche à prouver, c'est que la nature organique dans son développement ne revêt pas des formules abstraites ; il cherche à montrer par des faits le perfectionnement de certaines espèces ; dans l'évolution lente et successive, il s'efforce d'expliquer le progrès partiel par une sélection entre les êtres mieux doués et par la destruction ou le *statu quo* des autres. Nulle part il n'est question d'une loi déterminante. Nulle part il n'est question d'une idée. — Darwin ne reconnaît dans la nature que des forces, des lois, des causes ou des effets.

Quiconque a étudié le transformisme ne trouvera dans les assimilations cherchées par les socialistes qu'un rapprochement vague et mal fondé. Pour eux, tout désir de progrès s'attache à l'idée de l'égalité humaine. Le darwinisme détruit cette illusion de fond en comble, il la nie même, quand elle semble apparente. Le darwinisme, en résumé, est la preuve scientifique de l'inégalité.

Quant à cet axiome que l'homme est bon en soi, que tout individu pris dans la masse est un être capable de développement, il n'existe pas davantage dans les écrits du naturaliste. Le darwinisme, à ce sujet, s'exprime ainsi : « Le degré du développement intellectuel, en général, dépend de la génération précédente. Les aptitudes spirituelles de chaque individu portent l'empreinte de la race, elles sont déterminées par les lois de l'hérédité — car il est faux que tout homme, indépendamment de sa race et de sa couleur, puisse, dans des circonstances égales, atteindre au même développement. »

L'auteur de cet article de la RUNDSCHAU, M. O. Smidt, après une discussion trop brièvement résumée ici, conclut en exprimant l'opinion que les socialistes en question n'ont nullement compris Darwin ou bien s'ils l'ont compris, ne sachant trop que faire de son inaliénable principe — la *concurrent*, ils sont forcés de la nier.

Cela n'empêche pas que des discours jetés au vent puissent rencontrer des auditeurs et entraîner des ignorants.

Sous cette rubrique : *Contemporary life and thought in Italy*, la CONTEMPORARY REVIEW signale un fait plus grave. Il s'agit d'une révolution communiste organisée dans les villages de la Toscane par un homme illettré, le prophète *David Lazzaretti* — saint David, comme le nommaient les paysans du Monte-Labbro. Inspiré par l'Apocalypse, cet homme se donnait une mission divine et se disait invulnérable. Un mousquet prouva le contraire. *Lazzaretti*, spéculant sur le fanatisme, n'en avait pas moins formé une association menaçante, jusqu'à des prêtres, qui secouaient pour lui le joug de leurs évêques.

Le correspondant de la *Revue* rejette la responsabilité de ce fait sur le dédain des propriétaires envers leurs tenanciers. L'instruction du campagnard en Toscane, comme dans le reste de l'Italie, n'aurait fait que peu de progrès.

Une autre manifestation significative, quoique pacifique, s'est produite à Florence le mois dernier.

A la suite d'un banquet, les *internationalistes*, au nombre de 700, se sont répandus dans les rues aux cris de « Vive l'Internationale ! » A Rome aussi, dans un congrès tenu au mois d'octobre, on a pu voir que la maladie sociale ne s'arrête pas à Florence. Malheureusement Florence ne possède ni les compensations ni les réserves d'une grande ville. Florence est obérée de dettes, les capitalistes s'en sont éloignés, une partie de la population est forcée d'émigrer, ou elle se jette dans les bras du communisme pour ne pas mourir de faim.

En présence de cette alternative, un Anglais, M. Kay, de concert avec un banquier florentin bien connu, M. Fenzi, ont proposé de convertir la ville de Dante et de Michel-Ange en une rivale de Monaco et d'inviter les étrangers à s'y venir ruiner au profit de la ville et des concessionnaires d'une roulette. « Autant vaut convier la peste ! » dit l'écrivain. Qui-conque a vécu à Florence partagera l'indignation de M. de Gubernatis, correspondant de la *Review*. A la suite de ce rêve insensé, M. de Gubernatis en propose un autre plus digne et plus fécond. Il voudrait voir une Société privée, une sorte de Parlement florentin, indépendant de la municipalité, réunir une somme de dix millions de lires. Aux Etats-Unis et autre part, en Suisse, en Grèce, en Roumanie on a vu des marchands et des financiers aspirer à l'honneur de donner leur nom à des établissements de bienfaisance et d'instruction. Le fait ne s'est pas encore produit en Italie. Il ne serait pas difficile, en faisant appel à la noblesse toscane, même à des étrangers, de convertir Florence en un centre d'instruction. L'auteur développe avec amour et patriotisme ce projet d'une Athènes italienne.

Le mécontentement des basses classes s'étendrait même jusqu'au nord de la péninsule. Un livre de M. Villari, analysé par la *SATURDAY REVIEW* présente un tableau effrayant du paupérisme à Naples. En Sicile la *Mafia*, qui entretient la suspicion et s'oppose à l'exécution de certaines lois. A Naples, c'est la *Camorra*.

La *RASSEGNA SETTIMANALE* annonce que le public napolitain s'est ému de la quantité d'attentats commis au moyen de revolvers. Ces attentats ne laissent pas que d'incommoder les passants. La panique s'est surtout accentuée par l'arrestation d'un employé de la questure qui délivrait des permis pour son propre compte. Une pétition fut adressée au ministre de l'intérieur pour demander l'abolition du port-d'armes. Avant d'émettre mon opinion sur l'opportunité de cette mesure, dit le novelliste, j'ai voulu voir la statistique officielle des délits et j'ai appris que les terreurs manifestées par la presse sont exagérées. Aux environs de Naples, du 1^{er} juillet 1877, jusqu'au 30 juin 1878 sur un total de 1,812 coupables dont 58 par homicide, 995 pour blessures graves et 759 pour blessures légères, 110 seulement ont été commises au moyen de revolvers, et parmi celles-ci 9 à peine, par des gens munis de permis.

— Nous revenons à la *Randschau* pour aborder un autre ordre d'idées.

M. Von Neumann-Spallart, dans un long article, y constate le succès de l'exposition de Paris, tout en définissant le caractère particulier de cette exposition, sa raison d'être, ses prémices. Chaque exposition porte son empreinte particulière. Ainsi celle de 1867 semblait avoir souligné sur son programme tout ce qui se rapporte à l'amélioration physique et morale de la population. C'est à cette tradition que se rattache la cadette. Mais son caractère personnel et spécifique est une manifestation patriotique. La France régénérée sous la république a voulu se montrer à elle-même et prouver aux autres ce qu'elle pouvait. Dans ce but, le gouvernement s'est fait principal exposant et organisateur responsable.

L'auteur constate un deuxième fait qui ressort de l'impression générale. Les expositions tendent à devenir un moyen d'instruction populaire. *La galerie du travail, l'exposition rétrospective, la galerie*

ethnographique et bien d'autres collections synthétiques accusent cette tendance. A l'actif du progrès il faut encore signaler les soins apportés aux congrès sérieux — bien différents de leurs aînés, qui semblaient destinés « à polariser la lumière de l'arc-en-ciel sur les boutonnières. »

Parmi les particularités de l'époque on a pu remarquer aussi tout ce qui se rattache aux moyens de transports — signe du temps — et surtout le développement de la vie bourgeoise mis en lumière par tout ce qui constitue le confort et l'hygiène publiques. Ce côté très-intéressant offre à l'observateur un critère de la civilisation. Il est à remarquer que la population des grandes villes s'est augmentée du double depuis dix ans, comparée à celle des campagnes. Or, plus les éléments se pressent dans le corps social plus la pensée augmente d'intensité. Malheureusement la vie diminue en proportion inverse de la population, de même que le suicide est le revers de la médaille dans le domaine de l'intelligence.

Dans le *STATISTISCHE MONATSSCHRIFT* de Vienne, nous trouvons un calcul qui établirait ainsi la relation pour les différentes races :

Nombre de suicidés par 100,000 habitants.	Sur 100 suicidés on compte :	
	Hommes.	Femmes.
France	14.9	80.18 19.82
Prusse	13.9	81.85 18.15
Autriche	12.8	82.02 17.98
Angleterre	7.2	73.96 26.04
Italie	3.4	81.02 15.98
Russie	3.0	79.51 20.49

La prédominance des suicides féminins en Angleterre est attribuée à une éducation plus virile que partout ailleurs.

Avant de quitter la *Rundschau* nous citerons en core une analyse des *Nouvelles Zurichoises*, de Godfried Keller, par l'excellent critique V. Scherer. Comme dans son premier recueil *Die Leute von Seldwyla*, un chef-d'œuvre, les nouvelles Zurichoises forment un cycle de personnages. Ceux-ci sont empruntés aux différentes époques de l'histoire de Zurich. L'écrivain suisse possède cet admirable don d'une originalité inconsciente ; aucune amorce pour le lecteur, il va son train avec l'égalité d'un chanteur exercé, et tout ce qu'il représente, hommes ou choses, semble si journalier, si connu que l'on ne s'aperçoit qu'après de l'artifice ou de la fiction. Cette originalité réside non-seulement dans les tableaux mais dans le choix de chaque mot. Peu d'écrivains, même en Allemagne, manient la langue avec cette précision. On pourrait ajouter que les Allemands ont mis longtemps à s'en apercevoir. Godfried Keller, dont les nouvelles font aujourd'hui sensation, a publié de petits chefs-d'œuvre, il y a plus de vingt ans.

— Un livre intéressant vient de paraître en Angleterre : *Modern frenchmen, five biographies*, by P. S. Hamerton. C'est le *MAGAZIN FUER DIE LITERATUR DES AUSLANDS* qui nous le fait connaître. M. Hamerton, un Anglais dépaycé, a pris à tâche de réconcilier les préjugés qui ont cours d'un pays à l'autre. Pour atteindre ce but, il choisit cinq Français, remarquables chez eux, quoique peu connus à l'étranger. Ces cinq types possèdent à haute dose les vertus françaises et se distinguent par là de types correspondants en Allemagne et en Angleterre. Absolument distincts entre eux par la profession, les idées et la position sociale, ils ont en commun l'énergie et l'intelligence. Les cinq exemples par lesquels l'auteur proteste contre la prétendue frivolité française, — un autre mot en l'air, — sont Victor Jacquemont le voyageur, Henri Perreire l'orateur, François Bude le sculpteur, J. Jacques Ampère l'historien archéologue et Jean Regnault le peintre. A part l'intérêt qui s'attache au sujet, la vigueur et l'élégance du style, ce livre, dit le critique allemand, est encore une protestation contre cet axiome français — que les Anglais ne savent pas faire un livre.

— La *Revue artistique* de Vienne, *DIE ZEITSCHRIFT FUER BILDENDE KUNST* consacre un article

à l'*Histoire générale de la tapisserie*, publiée par Jules Gueffrey, E. Müntz et A. Pinchart. En ce qui concerne les Flandres, l'auteur fait remarquer que l'on ne connaissait pas jusqu'ici la date des premiers essais, bien que la tapisserie tire son origine des Flandres. M. Pinchart, sous ce rapport, a enrichi l'histoire de l'art de faits précis. La première mention faite d'une *tapisserie de haute lice* ne remonterait pas au delà de 1367, alors qu'un magistrat de Lille se proposant de faire un cadeau au roi Charles V, il est question de deux *draps de cambre* de l'œuvre d'Arras, qui passaient alors pour les plus précieux. A la fin du xiv^e siècle, les tapisseries d'Arras étaient devenues l'ornement de toutes les cours. Il est intéressant d'apprendre quelle raison donne M. Pinchart de cette supériorité, non-seulement sur les tapis français mais sur tous les autres. Leur réputation proviendrait de cette circonstance que les maîtres tapisseries d'Arras travaillaient la laine anglaise. M. Pinchart fonde son argument sur cette particularité que l'on spécifiait dans les commandes *le fin fil d'Arras*.

— Une autre gloire en revanche nous est fortement contestée par les archivistés allemands. On vient d'ériger à Duisburg, une statue à Mercator, lequel figure pareillement glorifié à Rupelmonde. C'est le pendant de la dispute pour la naissance de Rubens. Près de trois siècles après la mort de l'illustre géographe, le docteur Van Raemdonck eut pouvoir démontrer par des documents que Mercator était un Belge, né à Rupelmonde. De son côté, le docteur Breuzing, de Brème, soutient que le savant naquit le 15 mars 1512 durant une visite que ses parents firent à son oncle à Rupelmonde. Son père se nommait Kramer ; plus tard le fils, suivant la mode de l'époque, latinisa son nom, qui devint Mercator. En confirmation de son opinion, le docteur Breuzing invoque la déclaration de Mercator dans la dédicace de ses *Tabule Gallie* où il est dit : « Quoique je sois né en Flandre, les ducs de Juliers sont mes souverains, car j'ai été nourri et élevé dans le pays de Juliers sous leur protection. » Mercator cependant, a fait ses études à Louvain. Quoi qu'il en soit, la statue érigée à Duisburg est fort belle, à en juger par la reproduction qu'en a donnée le *JOURNAL ILLUSTRÉ DE LEIPZIG*.

— Les nouvelles archéologiques abondent ; les découvertes se multiplient. Le professeur Jebb, dans la *CONTEMPORARY REVIEW* propose d'établir à Athènes et à Rome, un institut archéologique anglais, à l'instar des écoles françaises et allemandes du même genre. Tout en énumérant les services rendus par ces deux écoles, le professeur, dans un article très-étendu, trace le plan qui pourrait convenir aux étudiants anglais. Dans le même numéro (novembre), sous la modeste forme d'une chronique, M. François Lenormant, publie une appréciation des récentes recherches et des ouvrages importants qui s'y rattachent. D'abord les fouilles de Dodone entreprises par M. Carapanos. Ces objets se trouvaient au Trocadero. Ensuite les découvertes de Mycènes, les travaux de Schlieman, un instant contestés à cause de leur importance même et qui sont aujourd'hui pour le monde classique le premier et le plus ancien chapitre de l'histoire de la Grèce. M. Newton a baptisé du nom de *Florales* les décorations peintes sur les vases et les objets en métal découverts à Mycènes et à Zalyros, pour les distinguer de la décoration *géométrique* que l'on croyait naguère représenter l'ancien style ornemental de la Grèce. L'auteur termine par la récapitulation et l'analyse des figurines en *terra cotta* trouvées à Tanagra.

— La *RIVISTA EUROPEA* de la dernière quinzaine ne contient rien qui puisse intéresser notre public, si ce n'est un article consacré à une publication Belge. « La revue de droit international et de législation comparée, » naguère dirigée par M. G. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, aujourd'hui par M. Rivier, laquelle compte parmi ses collaborateurs des noms illustres en Italie, Mancini, Norsa,

Pierantoni, etc. La revue de Florence fait un éloge pompeux de cette publication.

Sous ce titre : *Ariosto et Cervantes*, M. Renier passe en revue les héroïnes de la chevalerie italienne et espagnole, à l'imitation de ce qui a été fait pour les femmes de Goethe et de Shakespeare. Son programme comprend quatre classes : honnêtes et déshonnêtes, fées et guerrières. L'auteur avoue qu'il n'y a pas grande différence entre les deux premières classes d'héroïnes dans les poèmes de Boiardo et d'Arioste. Il est à craindre que le côté humain fasse défaut chez les autres. Dans les mœurs chevaleresques du midi, la femme ne joue qu'un rôle secondaire.

— D'Italie nous passons en Espagne. Le hasard veut que ce soit par les gloires de notre pays. — Rubens et son école, que nous faisons connaissance avec la *REVISTA CONTEMPORANEA* de Madrid.

« Si j'avais encore à aller en Italie, disait un peintre Belge revenant d'Espagne, j'irais à Madrid. »

Rubens brille à Madrid d'une incomparable splendeur et représente la plus haute expression de l'harmonie pittoresque; c'est le musée des grands coloristes. Pendant la belle époque de l'art flamand, les provinces qui constituent aujourd'hui la Belgique se trouvaient, vis-à-vis de l'Espagne, comme le royaume Lombard Vénitien vis-à-vis de l'Autriche. Gouvernée par des princes espagnols dont l'autorité fut toujours « paternelle et tempérée » et « dont la mémoire vit encore respectée chez les Belges » (*sic*) il est facile de comprendre que la Belgique ait envoyé à l'Espagne grand nombre de ses productions artistiques. Quelle qu'en soit la raison, il est certain que nulle collection ne possède un plus grand nombre d'œuvres et des œuvres plus diverses, du grand peintre et de son école. On n'y compte pas moins de 62 Rubens, 30 de plus qu'au Louvre, 38 de plus qu'au musée de Dresde.

Parmi les tableaux religieux se rencontre la fameuse copie d'après Titien, *Adam et Eve*. Ce tableau établit clairement l'insoluble question de la copie littérale et de l'interprétation. Rubens a failli vis-à-vis du Titien dans la copie, mais si quelqu'un devait s'en plaindre, ce ne serait pas ce dernier. La *Sainte famille*, célèbre entre toutes, peut servir de pendant et de point de comparaison avec le *Saint George* d'Anvers : mêmes tons d'agate, même intensité, même harmonie, même transparence. Le *Jardin d'amour* et le *Serpent d'airain* sont cités par l'auteur de cette étude parmi les chefs-d'œuvre hors de pair.

L'œuvre de Van Dyck compte 22 tableaux à Madrid, parmi lesquels dix œuvres magistrales, entre autres le *Baiser de Judas*, qui place l'auteur immédiatement après Rubens.

La meilleure toile de Jordaens, entre 8 tableaux, est *Une Famille*, composée de portraits en pied. Les autres ne semblent pas supérieurs à ceux du Louvre. Par contre, il faut aller à Madrid pour apprendre à connaître Jean Breughel. La collection compte 54 tableaux, presque tous œuvres officielles et de la meilleure pointe de son pinceau délicat. Dans plusieurs de ces toiles, Rubens a peint les personnages.

C'est encore à Madrid qu'il faut apprécier Teniers — 53 tableaux.

Et nous n'avons parlé que de la cour de Rubens en laissant de côté les maîtres moins connus et la série des primitifs.

Dans la revue critique, M. de la Revilla parle avec grand éloge d'un Don Quijote de la plume, un redresseur des torts et des abus, *El curioso parlante*, lequel n'est autre que D. Ramon de Mesonero Romanos. Moins incisif que Larra, plus gai que Quevedo, *El curioso parlante* commença sa moisson des rires vers 1832. Ses écrits montrent un remarquable écrivain et un homme de bien avec la bonhomie assaisonnée d'épice espagnole — rien de mordant M. de la Revilla nous apprend que les espagnols sont les gens les plus gais du monde. Or le *Curioso parlante* se tenait sur la limite qui sépare

le comique du bouffe, l'épigramme de la virulence, la fine intention de la malveillance, le piquant de la licence. Avec cela, du goût et de la culture avec beaucoup de charité; bref la satire d'un moraliste aimable : *Parcere personis, dicere de vitiis* était sa maxime. Mesonero Romanos est devenu un écrivain érudit, auteur de *El antiguo Madrid*. Il eut le bon esprit de renoncer à l'esprit avant l'âge de la décadence, mais il vient de rompre le silence en publiant les « *Mémoires d'un septuagénaire, né et demeurant à Madrid.* »

X. D. R.

NORTH AMERICAN REVIEW — NINETEENTH CENTURY CONTEMPORARY REVIEW.

Le dernier numéro de la *NORTH AMERICAN REVIEW* (novembre-décembre) contient, comme de coutume, un grand nombre d'articles politiques, tels que « le gouvernement des États-Unis, » par M. Horatio Seymour, — « Les systèmes offensif et défensif dans la guerre navale, » par Hobart-Pacha, — « le Congrès de Berlin et ses conséquences, » par un vieux diplomate, — « le Japon et les puissances occidentales, » par M. Matsuyama Makoto, — « les ressources financières de New-York, » par M. William Martin, — « l'antipathie pour le nègre, » par M. James Parson. L'hygiène a, pour sa part, un article du Dr Elisha Harris sur « la santé publique, » la philosophie un article de M. Samuel Osgood sur « le pessimisme au XIX^e siècle, » et enfin la critique historique, un article de M. Ernest Renan sur « l'empereur Adrien et le Christianisme. » Des notices sur quelques ouvrages nouveaux terminent cet intéressant numéro.

On sait les appréhensions qui ont été émises sur le sort des États-Unis, appréhensions qu'une crise prolongée, sociale et politique aussi bien qu'industrielle, justifiait dans une certaine mesure. M. Horatio Seymour, avec la haute autorité que lui donnent les fonctions éminentes qu'il a remplies dans l'État, examine à son tour la situation « Notre système général de gouvernement est-il approprié aux rapides et si vastes changements d'un pays dont la population augmente d'un million et demi d'habitants par année, soit plus de mille par jour et de cent soixante-dix par heure? Quels sont les traits principaux de la politique qui nous a si bien servis dans le passé et sur laquelle nous plaçons notre espoir pour nous guider de même dans l'avenir? » Voilà les questions que se pose M. Horatio Seymour et qu'il discute dans son article. Pour lui, l'avenir n'est pas aussi sombre qu'on veut bien le dire, et les institutions des États-Unis peuvent parfaitement suffire à régir une population triple et quadruple de la population actuelle. La cause en est dans la salubre décentralisation dont la Constitution a réglé les bases et qui fait de chaque État, de chaque comté, de chaque commune une petite république distincte, avec ses lois et ses autorités particulières. La cause en est également dans les bornes salutaires que la même Constitution a mises à l'écrasement des minorités par les majorités. Aux yeux de l'auteur, les États-Unis sont le seul pays du globe où ces bornes existent réellement. Il y a peut-être quelque chose à rabattre de ce jugement un peu exclusif, car il nous semble que toutes les Constitutions ont en vue le même but que la Constitution américaine. Nous sommes plus complètement d'accord avec M. Seymour sur les excellentes choses qu'il dit dans sa conclusion : « Aucun pays ne peut être débarrassé par des lois de la détresse, de la pauvreté et du crime. Aucune loi n'est capable, dans des contrées civilisées, de réaliser une amélioration qui n'émanerait pas en même temps des sentiments, des habitudes et des vertus du peuple. Il faut pour cela des réformes personnelles, domestiques, locales, que d'autres ne peuvent accomplir pour nous. Il faut pour cela que chaque homme y travaille, qu'il soit ou non fonctionnaire public, dans la limite de ses forces et de son intelligence. c'est-à-dire par la discussion, par la tribune, par la presse. » De telles

maximes s'appliquent à tous les peuples du globe, et si chaque citoyen américain partageait les sentiments de M. Seymour, le brillant avenir des États-Unis ne ferait plus le moindre doute.

C'est pourtant une ombre très-sérieuse au tableau que cette antipathie pour les nègres dont M. James Parson s'occupe d'une façon si distinguée. L'antipathie existe dans le Nord aussi bien que dans le Sud des États-Unis et elle semble presque donner raison à la thèse soutenue jadis par les séparatistes, à savoir que les blancs et les noirs ne pourront jamais vivre sur un pied d'égalité. M. Parson entreprend de prouver que cette thèse est anti-humaine, il presse vivement ses concitoyens de relever la condition morale des malheureux affranchis. Les préjugés de race sont bien durs à déraciner : les chaleureuses exhortations de l'écrivain seront-elles écoutées?

Nous parlons des préjugés et des antipathies de races. Le « vieux diplomate » de la *North American Review* n'y croit guère. Il pense pouvoir espérer une réconciliation future de l'Allemagne et de la France grâce à une rétrocession de l'Alsace et de la Lorraine. La paix, bien entendu, se ferait aux dépens de l'Autriche, qui remplacerait les Turcs à Constantinople. Sans être un « vieux diplomate », nous n'avons pas laissé d'entendre développer plus d'une fois ces remaniements un peu chimériques de la carte d'Europe. Au risque donc de passer pour un disciple de Léopardi et du Schopenhauer, d'être un de ces pessimistes du XIX^e siècle que le Dr Osgood juge assez sévèrement, nous nous permettons de penser que la rétrocession de l'Alsace et de la Lorraine n'est pas un futur très-contingent.

L'article de M. Renan sur l'empereur Adrien est, paraît-il, la première partie d'un second volume sur l'*Eglise* qui ferait suite au premier, publié il y a quelques temps, et qui se terminait par la mort de Trajan. On y retrouve toutes les qualités habituelles du grand écrivain français.

Le *NINETEENTH CENTURY*, quoique d'une fondation récente, occupe parmi les revues anglaises une place distinguée, très-justifiée par son numéro de ce mois. Ce numéro débute tout naturellement par un article relatif à la question afghane. L'auteur est le major-général sir Henry Rawlinson, dont le nom seul suffit à indiquer la tendance de l'écrit. On sait en effet que sir Henry Rawlinson, ancien ministre plénipotentiaire en Perse, membre du Conseil de l'Inde et ex-président de la Société royale de géographie de Londres, a déjà, il y a près de trois ans, publié un livre intitulé : « Etudes sur la condition géographique et politique de l'Asie centrale » qui fit grand bruit en son temps. Ce livre révélait les dangers que faisaient courir aux possessions indiennes les progrès de la Russie et son influence naissante à la cour de Caboul; il n'est donc pas étonnant que sir Henry appuie aujourd'hui de toutes ses forces la politique belliqueuse du cabinet Beaconsfield. Pourtant, il ne voit dans cette politique qu'un moyen d'assurer plus rapidement la paix. Le territoire afghan, selon lui, doit être respecté, pour autant que l'émir promette d'observer une neutralité que l'Angleterre et la Russie s'engageraient de leur côté à respecter. Mais si l'émir persiste à préférer l'alliance russe à l'alliance anglaise, l'Angleterre doit le détruire, prendre possession de ses États, s'y fortifier et traiter directement ensuite avec Pétersbourg. On le voit, sir Henry n'y va pas par quatre chemins et parle des choses avec une franchise toute militaire. Nous n'avons pas à apprécier son article au point de vue politique; nous nous bornons à dire qu'on y voit la marque d'un esprit clair et net, connaissant à merveille le sujet et sachant le faire connaître aux autres.

En même temps qu'elle organisait l'expédition d'Afghanistan, l'Angleterre se préparait à renouveler, pour en finir, cette guerre contre les Cafres que tant de fois déjà elle a recommencée dans ces trente dernières années. La colonie du Cap est donc devenue, comme l'Afghanistan, un sujet d'attraction

pour le public anglais, et le *Nineteenth Century* n'a garde de l'oublier. Un très-curieux article de sir Henry Tyler donne sur le Cap des détails et des renseignements tout à fait inédits. On peut voir dans cet article à quel point les Anglais s'entendent à coloniser. La population du Cap, sous leur domination, a augmenté de 720,000 âmes; 1,000 milles de chemins de fer ont été construits, des lignes télégraphiques établies en tous sens et rattachées à la mère-patrie, 4,000 milles de routes carrossables créés, sur lesquels le service des malles-postes est organisé, des phares érigés, des ports creusés. Cependant la colonie peut gagner et gagnera encore. elle deviendra rapidement une des plus riches possessions britanniques.

Le Cap, comme le Canada, aura-t-il un jour l'honneur de posséder pour gouverneur un membre de la famille royale? On ne le saurait dire, mais, de l'avis de M. Edward Wilson, ces nominations de gouverneurs coloniaux si intimement unis à la Reine par les liens du sang, peuvent présenter d'assez sérieux inconvénients. « Si, dit-il, un gouverneur ordinaire, à tort ou à raison, se place en opposition avec les sentiments dominants des colons, si même un secrétaire d'Etat s'attire une impopularité locale pour la même raison, le dévouement qu'inspire la Couronne n'en souffre pas. Mais sommes-nous sûrs que cela continuera quand le gouverneur-général sera personnellement et étroitement uni à la maison royale? » L'auteur penche vers la négative, et il justifie son opinion en citant des cas récents où, en effet, un prince se fut trouvé dans une très-fausse position.

Si M. Edward Wilson est donc aussi un pessimiste, sir Erskine Perry est un optimiste convaincu. M. Hyndman et d'autres publicistes avaient exprimé des craintes sur l'avenir de l'Inde, il leur répond, en citant de nombreuses autorités, que ces craintes sont purement illusoire, que le natif instruit, comprenant tous les avantages que lui donne le régime anglais, ne désire nullement changer son sort en substituant à ce régime un régime despotique et autoritaire.

A ces articles d'intérêt général s'en ajoutent d'autres d'un intérêt plus spécial. L'influence de la beauté sur les animaux fournit à M. W. R. S. Ralston matière à des observations pleines d'attrait, tandis que M. W. H. Mallock parle avec une grande élévation de pensée du dogme, de la raison et de la moralité, en philosophe profondément spiritualiste et déiste. De leur côté, le Rév. John N. Hoare et le Dr Selater tentent, l'un de préciser la nature exacte de la religion des anciens Egyptiens, l'autre de trancher certaines difficultés de distribution zoologique. Enfin le professeur Ruskin termine une étude consciencieuse sur les couleurs employées par l'école de peinture qu'il appelle le « Pre-Raphaelitism. » Une réplique énergique de M. T. E. Keibel, relative à l'accusation lancée contre la Reine de chercher à rétablir le gouvernement personnel, clôture cette remarquable livraison et le quatrième volume du *Nineteenth Century*.

Sans être aussi remarquable, le dernier numéro (décembre) de la *CONTEMPORARY REVIEW*, est cependant fort bien composé. M. Goldwin Smith examine d'abord cette grave question de la grandeur de l'Angleterre, non sans éprouver, lui aussi, de vives appréhensions sur le dénouement des événements actuels. Le rapide coup d'œil qu'il jette sur l'histoire de son pays le convainc de l'étroite relation qui existe entre les libertés publiques et les progrès du commerce et de l'industrie. Il redoute donc que la politique hardie du cabinet, coïncidant avec une évidente révolution économique — car une crise aussi prolongée n'est-elle pas plutôt un nouvel état de choses? — n'ait les résultats accoutumés de toutes les politiques de conquête. « Il semble, dit-il mélancoliquement pour finir, que la direction du progrès politique, jusqu'ici dévolue à l'Angleterre et qui constituait le caractère distinctif de son histoire, doive, dans un prochain avenir, passer en d'autres mains. » Nous ne savons à quel point ces

sombres prévisions sont justifiées, mais tant de semblables prophéties ont été démenties par la suite, que nous voulons croire qu'il en sera de même de celles de M. Goldwin Smith.

Tout n'est-il pas d'ailleurs en progrès? Le professeur Monier Williams nous montre combien s'est épuré le sentiment religieux aux Indes dans un second article qui n'est pas encore le dernier et qui ne contient pas encore, par conséquent, sa conclusion précise, bien qu'il la laisse aisément soupçonner. C'est un progrès encore, si relatif qu'il soit, que cet acte du Parlement touchant le maintien de la vieille forêt d'Epping, si chère aux Londoniens. M. Shaw-Lefevre, membre de la Chambre des Communes, démontre tous les avantages d'une mesure à laquelle il n'est pas resté étranger; il le fait en termes qui prouvent sa compétence spéciale.

Mais ce qui serait un progrès plus grand peut-être encore que tous ceux-là, ce serait la guérison de cette épouvantable plaie qui ronge l'Angleterre: l'ivrognerie. La *Contemporary*, poursuivant une tradition excellente, a provoqué une sorte de débat public sur ce sujet presque capital. S'adressant à des hommes qui ont publié à cet égard des travaux déjà remarquables, elle leur a demandé de lui adresser un article, un *paper*, comme on dit en Angleterre, contenant leur avis motivé sur l'action de l'alcool. Sept écrivains ont répondu à cet appel, dont quatre dans le numéro du mois courant. Leur opinion est terrifiante si elle n'est point exagérée. Ils attribuent aux abus de boisson la plus grande partie des maladies dont souffrent les enfants des classes ouvrières, suites directes de l'abrutissement dont sont inévitablement atteints les parents qui s'adonnent à l'ivrognerie. Un pareil tableau est bien fait pour provoquer les réflexions de tous ceux qui se sentent le moindre penchant vers les boissons spiritueuses.

La *Contemporary* n'a pas seulement cette excellente tradition de provoquer des discussions sur les grandes questions qui préoccupent ainsi les esprits, elle a prié de plus une série d'écrivains étrangers distingués de tracer chacun le tableau de « la vie et la pensée » dans leurs pays respectifs. Le professeur von Schulte pour l'Allemagne et M. T. S. pour la Russie ont accepté cette mission parfois délicate. Comme on le pense, la politique joue un grand rôle dans leurs études; mais la seconde contient, sur la condition des femmes en Russie, des détails à noter tout particulièrement. M. T. S. nous apprend, par exemple, qu'en vertu d'un ukase de l'impératrice Elisabeth, les femmes russes sont, en ce qui concerne les droits civils, placées sur un pied de parfaite égalité avec les hommes. Les maris doivent obtenir leur consentement formel pour la vente ou l'engagement de leurs biens, consentement donné dans les mêmes termes qu'à un étranger. Ils ne peuvent recevoir à la poste les lettres chargées qui leur sont adressées, ni, en aucun cas, donner signature en leur nom. Libres de disposer de leur fortune, les femmes russes ont appris à la gérer admirablement et plusieurs d'entre elles, faisant seules le commerce, y ont gagné des sommes énormes. A ces femmes commerçantes et libres, il fallait une éducation moyenne et supérieure sérieusement organisée. Le gouvernement y a pourvu en créant pour les jeunes filles des gymnases spéciaux où l'on enseigne, en sept années, le russe, le français, l'allemand, l'histoire, la géographie, la géométrie, les équations du premier degré, la physique, les sciences naturelles et les arts d'agrément. Au-dessus de ces gymnases sont les « classes pédagogiques, » au nombre de trois, exigeant chacune une année de fréquentation. Tous ces établissements confèrent les diplômes requis pour enseigner dans des écoles similaires, ils sont fréquentés par un nombre considérable d'élèves. Les femmes russes, enfin, peuvent pratiquer la médecine, et le Gouvernement ayant voulu, à la suite des troubles récents, retirer l'autorisation qu'il leur avait accordée, les *zemstvos*, assemblées provinciales, ont protesté contre cette mesure, rapportée depuis en partie.

Tout autre, sir Walter James le montre, est la

condition des femmes en Turquie; mais l'article du noble baronnet n'a pas le même caractère que celui de M. T. S., car il n'est guère qu'un commentaire d'un ouvrage français, paru il y a quelques mois à peine.

Le révérend A. H. Sayce étudie, dans le même numéro de la *Contemporary*, le séjour des Phéniciens en Grèce et leur influence sur ce dernier pays. Un autre ecclésiastique, catholique celui-ci, M. l'abbé Martin, se demande ce qui empêche les ritualistes de devenir catholiques romains. Nous n'avons ni compétence ni qualité pour discuter des choses théologiques, et le révérend abbé ne nous en voudra pas si nous nous abstenons de juger son écrit. La chronique littéraire de rigueur termine la livraison que nous venons de parcourir rapidement.

J. C.

NOTES ET ÉTUDES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES. PROJET DE RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Le 24 novembre, a eu lieu, au Conservatoire royal de Bruxelles, et sous la présidence de M. Gantrelle, professeur à l'Université de Gand, la 10^e réunion de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques en Belgique*. L'ordre du jour portait: Discussion des thèses de M. Vander Kindere sur la réforme de l'enseignement moyen.

Les principales thèses de M. Vander Kindere portaient en substance: Le cours complet d'humanités sera de huit années; l'étude approfondie du grec sera facultative; l'enseignement des langues modernes, des sciences naturelles, de l'histoire et de la géographie sera considérablement fortifié. L'histoire sera enseignée tout entière plusieurs fois; la gymnastique sera obligatoire dans toutes les classes; le dessin et le chant le seront dans les quatre classes inférieures.

De nombreux amendements ont été présentés, notamment par M. le professeur Gantrelle. Après des débats longs et animés, la Société a adopté les propositions suivantes:

Le cours complet d'humanités sera de huit années. — Le nombre d'heures qu'on accorde aujourd'hui au grec sera augmenté; l'étude de cette langue restera obligatoire. — On commencera l'étude des langues modernes avant celle des langues anciennes. — L'histoire tout entière fera l'objet de plusieurs cours se complétant mutuellement. — La géographie physique sera enseignée pendant un an (en rhétorique).

Les thèses de M. Vander Kindere relatives à l'enseignement de la gymnastique, du chant et du dessin, à la suppression des vers latins et de la composition latine, ont été adoptées à l'unanimité. La discussion des questions de méthode et des détails du programme est remise à la prochaine réunion de la Société.

Les vœux formulés par l'assemblée ont en définitive le caractère d'une transaction qui paraît de nature à satisfaire également les *humanistes* et les *modernistes* — qu'on nous passe un néologisme.

L'importance de ces débats n'échappera à personne. La réorganisation de l'enseignement moyen est une question capitale, qui s'impose à l'attention du public, du gouvernement et de la législature. L'opinion des hommes du métier, des membres du corps enseignant — dont la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* est l'organe — mérite d'être prise en sérieuse considération.

P. T.

CHRONIQUE.

Un arrêté royal du 26 novembre règle l'organisation intérieure du ministère de l'instruction publique. En voici les principales dispositions:

Le ministère de l'instruction publique comprend, outre le cabinet du Ministre, le secrétariat général et trois administrations dirigées par des chefs de service portant le titre de directeurs généraux. Indépendamment des attributions spéciales qui lui sont confiées à l'égard de tous les services, le secrétaire général dirige ceux qui dépendent du secrétariat général. Il peut être, en outre, à défaut de titulaire, chargé de la direction de l'une des trois administrations du département.

Le nombre maximum des fonctionnaires et employés, leurs traitements, ainsi que la classification hiérarchique des grades sont fixés comme suit : 1 secrétaire général, 3 directeurs généraux, 6 directeurs, 6 chefs de division, 6 chefs de bureau, 22 commis rédacteurs de 1^{re} classe, 22 commis rédacteurs de 2^e classe, 18 commis d'ordre de 1^{re} classe, 18 commis d'ordre de 2^e classe, 18 commis d'ordre de 3^e classe.

Un arrêté ministériel de la même date règle les attributions de service : du cabinet ; — du secrétariat général, qui comprend deux sections : 1^o affaires générales ; 2^o personnel, matériel, comptabilité et pensions ; — de l'administration de l'enseignement supérieur ; — de l'administration de l'enseignement moyen, qui comprend trois sections : 1^o établissements d'enseignement moyen ; 2^o enseignement normal primaire ; 3^o dépenses, comptabilité ; — de l'administration de l'enseignement primaire, qui comprend trois sections : 1^o écoles primaires de toute nature ; 2^o enseignement normal primaire ; 3^o dépenses, comptabilité.

M. J. Sauveur, directeur général, est promu au grade de secrétaire général. Outre les services généraux du département, il dirigera l'administration de l'enseignement supérieur. M. E. Greyson, directeur, est promu au grade de directeur général ; il dirigera l'administration de l'enseignement moyen. M. A.-J. Germain, inspecteur provincial de l'enseignement primaire dans la Flandre occidentale, est nommé directeur général ; il dirigera l'administration de l'enseignement primaire. M. A. Van Camp, chef de division, promu au grade de directeur, est nommé secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

— Les ouvrages destinés aux concours suivants doivent être adressés à M. le Ministre de l'intérieur avant le 1^{er} janvier 1879 : concours pour le prix annuel de 25,000 francs institué par le Roi (le prix à décerner, s'il y a lieu, en 1879, a pour objet le meilleur ouvrage sur l'architecture) ; concours triennal de littérature dramatique en langue française ; concours pour le prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques.

Le jury pour le concours de littérature dramatique se compose de MM. Alvin, Delmotte, Fétis, Fréderix, Potvin. Les membres du jury chargé de décerner le prix de sciences physiques et mathématiques sont : MM. Brialmont, Catalan, de Koninck, Duprez, Folie, Liagre et Steichen.

— Une cérémonie imposante a eu lieu le 1^{er} décembre dans la salle académique de l'Université de Liège. Les élèves de M. Nypels, ses anciens disciples et ses amis, étaient réunis pour lui faire la remise du buste qu'ils avaient décidé d'offrir au savant professeur. M. Thonissen, représentant et professeur de l'Université de Louvain, président de la Commission organisatrice de cette manifestation, a rappelé, dans un remarquable discours, la longue et laborieuse carrière de M. Nypels, les services nombreux qu'il a rendus à l'enseignement et à la science juridique. Outre des dissertations, des discours historiques, des notices, des biographies, des lectures académiques, des appréciations critiques de publications importantes publiées dans des revues belges, françaises, allemandes et néerlandaises, M. Nypels est l'auteur de quatre œuvres capitales : le Commentaire sur la *Théorie du droit pénal* de Chauveau et Hélie ; le *Code pénal progressif et comparé* ; la *Législation criminelle de la Belgique* ; le *Code pénal interprété*. A ces travaux, il faut ajouter la

large part prise par le savant criminaliste aux discussions qui aboutirent, en 1867, à la promulgation du Code pénal belge, à la rédaction des avant-projets et des exposés des motifs des titres du Code de procédure pénale devenus les lois du 20 avril 1874 et du 17 avril 1878. Après avoir apprécié en termes excellents ces importants travaux, M. Thonissen a rendu un juste hommage aux éminentes qualités du savant et aux idées larges et généreuses qu'il a contribué à faire prévaloir dans l'élaboration des lois. M. L. Legrand, élève de M. Nypels, a parlé ensuite au nom de la jeunesse universitaire. A ces témoignages d'admiration et de gratitude, M. Nypels a répondu par une allocution pleine de modestie et qui a vivement ému le nombreux public réuni dans la salle académique de l'Université.

— MM. Briart et Cornet, membres de la commission de la carte géologique, ont donné leur démission, qu'un arrêté royal a acceptée.

— L'Association internationale africaine a reçu, par le dernier courrier de Zanzibar, des nouvelles de l'expédition commandée par M. Cambier. MM. Wautier et Dutrieux, avec 360 porteurs, avaient quitté Mpwapwa le 15 octobre pour rejoindre ce dernier. A la date du 27 octobre, ils se trouvaient à Mvumi dans l'Ougogo ; ils y avaient reçu une lettre de M. Cambier annonçant son arrivée à Kasisi, à deux journées de marche d'Ourambo. Ils ont fait route avec M. Broyon qui, accompagné de 350 hommes, transporte à Oudjiji les ravitaillements pour la mission anglaise. Il résulte de la lettre de M. Wautier que les voyageurs étaient tous les trois en très-bonne santé.

— M. Jean Sweerts, directeur de l'Académie des beaux-arts de Prague, vient d'exécuter dans la cathédrale de Saint-Vit une série de peintures murales dont les journaux font le plus grand éloge. Ces peintures représentent seize épisodes de l'histoire de sainte Anne, dont elles ornent la chapelle. Le vitrail surmontant l'autel a été exécuté également d'après un carton de M. Sweerts. La *Gazette de Prague* assure que l'artiste a été sollicité de reproduire dans une église de Belgique les peintures de la chapelle Sainte-Anne.

— Une exposition internationale de beaux-arts (peinture, sculpture, architecture, arts graphiques) sera organisée à Munich en 1879, sous la protection de S. M. le roi de Bavière. Elle sera ouverte dans le Palais de Cristal, à partir du 1^{er} juillet 1879, jusqu'à la fin d'octobre de la même année. L'organisation en est confiée à un comité composé de délégués de l'Académie royale bavaroise des arts et de la commission de la Société des artistes de Munich. Un jury, élu par les artistes de Munich, décidera du mérite des œuvres et adressera au gouvernement bavarois ses propositions pour les distinctions à accorder, lesquelles consisteront en médailles d'or. Les artistes de tous les pays seront admis à prendre part à cette exhibition.

— Les dernières informations parvenues à Stockholm font prévoir le succès complet de l'expédition suédoise dans les mers arctiques à la recherche du passage nord-est. Une lettre du professeur Nordenskiöld annonce que l'expédition avait atteint l'embouchure de la Léna, le 27 août, et que ce jour même elle se dirigeait vers le détroit de Behring. M. Nordenskiöld dont le but est de revenir en Europe, en côtoyant la Chine et le Japon, par l'océan indien et le canal de Suez, comptait arriver au Japon vers la fin d'octobre.

— L'Academy croit savoir que la Church Missionary Society, sur le conseil et avec la coopération du colonel Gordon Pacha, gouverneur général du Soudan, a définitivement décidé d'envoyer une expédition à l'extrémité sud-ouest de l'Albert-Nyanza.

Décès. — Théodor Keim, professeur de théologie, à Giessen, né à Stuttgart, décédé à l'âge de 53 ans, auteur de : *Die menschliche Entwicklung Jesu Christi* ; *Die geschichtliche Würde Jesu* ;

Geschichte Jesu von Nazara, etc. — Nicolas de Khanikoff, orientaliste russe, né en 1819, mort à Rambouillet le 15 novembre, auteur de : *Boukhara* ; *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale* ; *Etudes sur l'instruction publique en Russie* ; *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*. — P. A. Pierron, helléniste, né en 1814, à Champlite, professeur au lycée Louis-le-Grand, traducteur de la *Métaphysique* d'Aristote, avec M. Zévort, du *Théâtre* d'Eschyle, des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, etc. Il a publié dans la collection Duruy deux ouvrages estimés : *Histoire de la littérature grecque* ; *Histoire de la littérature romaine*. Auteur de : *Mgr Darboy* (1872) ; *Voltaire et ses maîtres* (1866) — G.-H. Lewes, littérateur et philosophe anglais, né à Londres en 1807, auteur d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels : *Life and works of Goethe* ; *Problems of life and mind* ; *Physical basis of mind* ; *History of philosophy*.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CLASSE DES LETTRES. *Séance du 2 décembre*. — M. Willems donne lecture d'une étude intitulée : « La rédaction et la garde des sénatus-consultes pendant la République romaine. » Cette étude, extraite d'un ouvrage dont l'auteur prépare la publication, sera insérée dans le Bulletin, de même que la première partie d'un travail historique sur « Wissant, l'ancien Portus Iccius », par M. A. Wauters.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Séance du 30 novembre*. — A la fin de l'année dernière, M. le Dr Crocq a reçu d'un anonyme la somme de 5,000 fr. destinée à être donnée en prix par l'Académie. Le donateur avait en même temps promis de mettre à la disposition de la compagnie une somme de 25,000 fr. dont les intérêts annuels serviraient à la fondation d'un prix. Ce généreux philanthrope a exécuté sa promesse ; il a versé entre les mains de M. Crocq, par l'intermédiaire de M. le docteur Bonnet, de Tournai, 25,000 francs en vingt-cinq obligations de 1,000 fr. de la rente belge 4 1/2 p. c. D'après les intentions du donateur, les intérêts de cette somme doivent être consacrés à la fondation d'un prix à décerner par l'Académie, tous les trois, quatre ou cinq ans, au meilleur travail manuscrit ayant pour but d'éclaircir l'histoire des maladies nerveuses et surtout de l'épilepsie. La somme en entier pourrait même être donnée à l'auteur qui aurait réalisé un progrès capital dans la thérapeutique de ces maladies, tel que serait, par exemple, la découverte d'un remède curatif de ce dernier état pathologique. Des remerciements sont votés par acclamation au donateur.

Dans sa dernière séance, l'Académie a voté une proposition ainsi conçue : « L'Académie estime qu'il y a lieu d'augmenter la somme des connaissances exigées des sages-femmes par une instruction pratique sérieuse, et d'uniformiser l'enseignement à leur donner dans les différentes provinces. » La commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart relative aux sages-femmes a formulé un projet de règlement dont l'assemblée a maintenant à s'occuper.

Les premières dispositions de ce règlement, relatives aux écoles et aux conditions d'admission des élèves, sont adoptées.

M. Masoin est proclamé membre titulaire dans la première section.

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE. *Séance du 2 novembre*. — Parmi les pièces de la correspondance dont il est donné lecture, nous remarquons une communication de la Smithsonian Institution de Washington. Cette Société envoie la liste de ses publications, celle des sociétés et établissements belges en correspondance avec elle, enfin la liste de ses agents en Europe et en Amérique (en dehors des États-Unis). Ses publications sont offertes à chacun, soit en échange d'ouvrages scientifiques ou littéraires, soit moyen-

nant un prix indiqué sur la liste, qui est déposée au secrétariat de la Société entomologique. Désirant étendre le cercle de ses relations, et mettre en rapport avec les naturalistes américains et les sociétés américaines, s'ils le désirent, tous ceux qui sont engagés en Belgique dans les travaux scientifiques, la Smithsonian Institution demande de lui envoyer leurs noms et adresses avec l'indication des travaux spéciaux qu'ils poursuivent. Ces renseignements doivent être fournis avant le 1^{er} janvier prochain à M. de Borre, secrétaire de la Société entomologique.

L'assemblée décide l'impression, dans le compte rendu de la séance, d'un travail de M. E. Simon, intitulé : « Descriptions d'Opiliones (faucheurs) nouveaux de la faune circa-méditerranéenne. » M. Becker entretient l'assemblée de diverses captures d'araneïdes faites en Belgique et en France. M. De Borre fait voir, de la part de M. V.-L. Seonane, des morceaux de bois complètement rongé par une espèce de la famille des Termitides, dont il exhibe des exemplaires. Ces bois proviennent d'un magnifique navire de guerre de la marine espagnole qui, revenu des Philippines, a été complètement détruit par ces insectes dans le port du Ferrol. Après diverses communications faites par plusieurs membres, la plupart relatives à des captures d'insectes, l'assemblée reprend la discussion des meilleures méthodes à employer pour connaître la faune d'un pays. M. Dubois annonce qu'il se propose, quand la discussion actuelle sera terminée, d'en provoquer une autre sur la question de la variabilité dans les espèces.

SOCIÉTÉ DE MICROSCOPIE. *Séance du 31 octobre.* — Sur un rapport favorable de M. Delogne, l'assemblée vote l'impression, dans le recueil des Mémoires, d'un travail de MM. Lanzi, intitulé : *Le Thalle des diatomées.*

SOCIÉTÉ ROYALE DE BOTANIQUE. *Séance du 1^{er} décembre.* — Président : M. Muller; secrétaire général : M. Crépin. Soixante-quatre membres effectifs assistant à la séance. Il est procédé à la révision, du règlement de la Société. Le projet de révision présenté par quinze membres effectifs, est adopté avec un certain nombre de modifications. Les changements principaux apportés à l'ancien règlement concernent surtout la composition du Conseil d'administration et son renouvellement, et le nombre des séances. Celles-ci seront au nombre de huit : six séances ordinaires, qui auront lieu, le soir, aux mois de janvier, février, mars, avril, octobre et novembre, et deux séances générales, les premiers dimanches des mois de mai et décembre. Il y aura, en outre, chaque année, une session extraordinaire.

Le Conseil d'administration se compose de quinze membres : un président, élu pour un an; trois vice-présidents, élus pour trois ans; un secrétaire et un trésorier élus pour six ans, et neuf conseillers élus pour trois ans. M. Muller est élu président et M. Crépin, secrétaire.

Les travaux présentés pour le Bulletin sont les suivants : *Diagnoses de Menthes nouvelles*, par MM. Déséglise et Durand; *Dix jours de recherches botaniques à Botzen (Tyrol méridional)*, par M. Leo Errera. Quinze membres effectifs nouveaux sont admis par le Conseil.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS. *Séance du 11 décembre.* — Le président ouvre la séance en payant un tribut de regrets au célèbre géographe Petermann, membre honoraire. Il entretient la Société du prochain Congrès de géographie commerciale international de Bruxelles, dépose un rapport du Comte de Marcy sur le Congrès des Orientalistes de Lyon, et lit un discours sur la nécessité de l'instruction populaire, complétée par un enseignement supérieur vulgarisateur. « Il faut combattre la demi-science à l'égal de l'ignorance, » dit-il. Il émet le vœu que la loi, qui impose une contrainte au père de famille qui dissipe le patrimoine de ses enfants, étende ses effets à celui qui laisse, faute de culture, se dissiper leur intelligence. Ce discours sert

d'introduction à une conférence de M^{me} Dumas de Baiglié, membre de la Société, qui décrit le rôle de la femme dans la géographie. Prenant pour sujet l'histoire de M^{mes} Pfeifer, Tenne, Bakker, elle décrit successivement la femme voyageur par amour de l'inconnu, philanthrope et compagne fidèle; ensuite et surtout, l'influence que la femme peut exercer comme mère et institutrice.

BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. Octobre. Rapport de la Commission qui a examiné le travail de M. Dele sur la thermométrie dans la pleuropneumonie contagieuse du gros bétail. — Rapport verbal de la Commission à laquelle a été renvoyé le mémoire de M. le docteur Tamin-Despallès, relatif à l'engorgement du foie, etc. — De la présence de l'acide salicylique dans les bières (Blas). — Suite de la discussion du rapport de la Commission qui a examiné la proposition de MM. Kuborn et Mascart, relative aux sages-femmes. — De la thermométrie dans la pleuropneumonie contagieuse du gros bétail (Dele).

REVUE GÉNÉRALE. Déc. L'Irlande depuis cent ans (Ch. Verbrugghen). — La Belle au bois dormant, nouvelle, trad. de Miss Thackeray. — Sittung Bull. Suite (Kurth). — L'Afghanistan et l'Angleterre. — Le vicomte Charles Vilain XIII (P. De Decker). — Concours ouverts par la direction de la Revue Générale. — De la propriété des religieux en Belgique.

REVUE CATHOLIQUE. 15 nov. La Bible vulgarisée (E.). — Grecs anciens et Grecs modernes (J. de Groutars). — Conférences de philosophie (L. Bossu). — Christianisme et brahmanisme (C. de Harlez). — Les deux conscrits (A. Dufresne de la Chevalerie). — L'échange chez les peuples anciens (V. B.). — Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne, par M. Baudouin.

PRÉCIS HISTORIQUES. Nov. Lettre de Léon XIII au Card. Nina. — La hiérarchie épiscopale en Hollande. Fin. (P. Claessens). — L'Atrique et la civilisation chrétienne. Suite. (V. Baesten). — Erection de la statue de P. J. Smet à Termonde (L. J.). — Le R. P. De Smet (Ch. Verbeke). — Mgr Dupanloup (H. R.). — Chronique. Bibliographie, etc. (J. B.)

JOURNAL DES BEAUX ARTS. N^o 22. Album d'œuvres. — Le salon de Bruxelles. — Les artistes belges jugés par M. Ch. Blanc. — L'architecture néerlandaise — Les grandes publications modernes : Le costume historique; les tapisseries décoratives. — Publications nouvelles de la maison Seeman : Les Beaux-Arts de Ch. Blanc. — Nos médailles de C. Lemonnier. — Tapisseries décoratives du garde-meuble. — L'art et l'industrie. — Le nouvel opéra. — Publications de la société pour la propagation des œuvres d'art de Vienne. — Chronique générale.

L'ABELLE. Décembre. De l'intuition. — Les sciences naturelles à l'école primaire (Arnault). — Utilité du dessin (E. J. D. Dardenne). — Cours temporaire de dessin donné à Louvain; résultat des examens. — Leçon d'ouvrage manuel. (A. Desmet). — L'Exposition scolaire du Japon à Paris. — Faits scolaires. — Chant d'école inédit à deux voix. — Analyses et comptes rendus. — Examens de gymnastique. Sujets des leçons pratiques. — Actes officiels.

Dégive, Fr. Chrestomathie française. 2^e partie à l'usage des écoles moyennes. 4^e éd. Mons, Manceaux, 1879, vol. in-16. 1 fr. 50.

Demanet, Ch. Cours d'exploitation des mines de houille. T. I. Mons, Manceaux, vol. in-8. 40 fr.

Evrard, Alfr. Traité pratique de l'exploitation des mines. T. I. Mons, Dacquin, 1879, vol. in-8 et atlas in-f^o. 40 fr.

Histoire de la guerre d'Orient 1877-1878. Brux., Rozex, vol. in-4^o. 14 fr.

Juste, Th. Précis de l'histoire moderne. 5^e éd. Brux., Bruylant-Christophe, in-18. 3 fr.

Ommegagen (De antwerpsche) in de xiv^e en xv^e eeuw, naar gelijktijdige handschriften, uitgegeven door Ridder Leo de Burbure. (Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen n^o 2). Antwerpen, Kockx, in-8.

Principaux (les) faits de l'histoire de l'Eglise catholique. Tournai, Decallonne-Liagre, vol. in-12. 1 fr. 25.

Rivier, Alph. Claude Chansonnette, jurisconsulte messin et ses lettres inédites. Brux., Hayez, in-8.

Stasse, Al. Code administratif de l'enseignement primaire. Liège, Thiriart, vol. in-16. 3 fr.

Aylward, D. A. The Transvaal of to-day. Londres, Blackwood. 15 s.

Baudissin, W. W. Graf. Studien zur somitischen Religionsgeschichte, 2 Hft. Leipzig, Grunow. 8 M.

Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen. Hrsg. v. A. Bezzonenberger. 4 Bd. Göttingen, Peppmüller. 10 M.

Berlioz, Hector. Correspondance inédite, avec une notice biographique, par D. Bernard. Paris, Calmann-Lévy. 3 fr. 50.

Bolliger, A. Das Problem der Causalität. Leipzig, Fernau. 3 M. 60 Pf.

Boufflers. Contes, précédés d'une notice par E. Assé. Paris, libr. des Bibliophiles. 8 fr.

Clément, P. et A. Lemoine. M. de Silhouette, Bouret, les derniers fermiers-général. Paris, Didier. 3 fr.

Eucken, R. Geschichte der philosophischen Terminologie. Leipzig, Veit. 4 M.

Geary, Grattan. Asiatic Turkey. London, Sampson Low. 28 s.

Green, Miall, Thorpe, Rücker and Marshall. Coal, its history and its uses. London, Macmillan. 12 s. 6 d.

Hensel, S. Die Familie Mendelssohn 1729-1847. Berlin, Behr. 16 M.

Herzfeld, L. Handlungsgeschichte der Juden des Alterthums. Braunschweig, Meyer. 6 M.

Hoffmann, H. Les monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI. 120 fr.

Hofmann, K. B. Lehrbuch der Zoochemie. 3 Hft. Wien, Manz. 5 M. 40 Pf.

Kalthbrunner, D. Manuel du voyageur. Zurich, Wurster, 1 vol. in-8, 280 fig. et 24 pl. 15 fr.

Lamarre, C. Camoens et les Lusitades. Paris, Didier. 8 fr.

Landrin, A. et Morice, J. Manuel de thérapie dosimétrique vétérinaire, avec préface et annotations, par le D^r Burggraefe. 2^e partie. Paris, Institut dosimétrique Chanteaud, vol. in-16. 4 fr.

Marquardt, J. und Th. Mommsen. Handbuch der römischen Alterthümer. 6 Bd. Röm. Staatsalterthümer. 3 Bd. Leipzig, Hirzel. 11 M.

Navile, Ern. Le Christ, Sept discours. Genève, Cherbuliez. In-8. 4 fr.

Nyman, C. F. Conspectus florae europaeae. I. Berlin, Friedländer. 4 M. 20 Pf.

Reichenow, A. Vogelbilder aus fernen Zonen. I. Thl. Papageien. I. Lfg. Cassel, Fischer. 5 M.

Revillout, E. Nouvelle chrestomathie démotique. Paris, Leroux. 23 fr.

Reynaud, C. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. 2^e partie. Paris, Vieweg. 10 fr.

Rolandslied. Genauer Abdr. d. Oxford Hs., besorgt v. E. Stengel. Heilbronn, Henninger. 5 M. 40 Pf.

Smiles, S. Life of Robert Dick (Baker of Thurso) geologist and botanist. London, Murray. 12 s.

Smith, G. History of Sennacherib, translated from the cuneiform inscriptions. Ed. A. H. Sayce. Londres, Williams and Norgate. 15 s.

Studnitz, A. v. Nordamerikanische Arbeiterverhältnisse. Leipzig, Duncker und Humblot. 14 M.

Stark, C. B. Handbuch der Archäologie der Kunst, 1 Bd. 1 Abth. 1 Hülft. Leipzig, Engelmann. 6 M. 75 Pf.

Ten Brink, B. Dauer und Klang. Ein Beitrag zur Geschichte der Vocalquantität im Altfranzösischen. Strassburg, Trübner. 1 M. 20 Pf.

Thayer, A. W. Ludwig van Beethoven's Leben. 3 Bd. Berlin, Weber. 9 M.

Wilken, E. Untersuchungen zur Snorra Edda. Paderborn, Schöningh. 5 M. 40 Pf.

Wipert, O. De schemate Pindarico et Alcmanico. Breslau, Koebner. 1 M.

Windelband, W. Die Geschichte der neueren Philosophie in ihrem Zusammenhange mit der allgemeinen Cultur und den besonderen Wissenschaften. 1 Bd. Leipzig, Breitkopf. 10 M.

Wurtz, Ad. La théorie atomique. Paris, Germer Baillière. 6 fr.

Zingerle, A. Zu späteren lateinischen Dichtern. 2 Hft. Innsbruck, Wagner. 2 M. 80 Pf.

Académie des Sciences morales et politiques. *Séances et travaux.* Nov. Prix de Moroguo. Rapport (Fr. Passy). — La colonie d'essai du Val d'Yèvre et la théorie de l'amendement de l'enfant par la terre et de la terre par l'enfant (K. d'Olivcrona). — De l'histoire dans ses rapports avec les sciences sociales et politiques. (Suite). (H. Passy). — La renaissance des lettres et de la philosophie au xiv^e siècle. (Suite).

(Ch. Waddington). — La ville des Gaulois près d'Aquileja, *essai de géographie ancienne* (Baron Ch. de Czoernig). — Les résultats de l'enseignement primaire à Paris, de 1867 à 1878. (O. Gréard).

Revue philosophique. Déc. La logique de la Science. (C. S. Pierce). — La métaphysique phénoméniste en Angleterre. M. Shadworth-Hodgson (A. Peujon). — Etudes de philosophie indienne (l'Ecole Vedanta). (P. Regnaud). — Les études psychologiques en Allemagne: M. Lazarus (Th. Reinach). — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers.

Deutsche Rundschau. Déc. Wilhelmine von Hillern. Und sie kommt doch! Erzählung aus einem Alpenkloster. — K. Hillebrand. Die Anfänge der Socialismus in Frankreich (1830-1848). — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853 bis 1856. — F. X. v. Neumann-Spallaert. Rückblicke auf die pariser Weltausstellung. — Bret Harte. Vier- und Siebenzig, Fünf- und Siebenzig. Die Geschichte der grossen Deadwood-Geheimnisse. — L. Ehlert. Die Familie Mendelssohn. — K. Frenzel. Die französische Komödie in Residenztheater. — W. Scherer. Die Schillerpreise. — Literarische Rundschau.

Magazin für die Literatur des Auslandes. 30 nov. Zur Länderkunde des Südens. — Pariser Brief. — Nassau Senior's Unterredungen mit hervorragenden Franzosen. — Italienische Novellistik. Carlo Dosi: La Desinenza in A. Ritirati umani. — 7 déc. Kym. Das Problem des Bösen. — H. Lang. Cyprien. — Tennyson's In memoriam in deutscher Uebersetzung. — Lenormant. Die Chaldäer. — Der Lyriker Sully Prudhomme. — Von den Pariser Theatern. Poupard-Davil: Monsieur Chéribois. — Amerikanische Prämillenaristen. — Kleine Rundschau. Mancherlei. Neuigkeiten der ausländischen Literatur.

Unsere Zeit. 15 nov. Die Kirchenpolitische Bewegung in Deutschland, Oesterreich und der Schweiz in 1876 u. 1877. (K. Wippermann). — Die russischen Heerführer im Kriege von 1877 (S. Hahn) II. — Der Stand der Aerzte (J. H. Baas) II. — Das Königreich Italien von Ende 1872 bis auf die Gegenwart (O. Speyer). V. — Skizzen aus Californien II. — Todtenschau. — Afghanistan und die englisch-russische Rivalität in Centralasien (H. Vámbéry). — Der Orientalische Krieg in 1876-78. 3^o Abth. Der Türkische Krieg mit Serbien und Montenegro. II. — Die Römische Curie zur Zeit des letzten Conclave. — Todtenschau. — Politische Revue.

Historisches Taschenbuch. Hgg. von Riehl. 8^o Jahrg. Beziehungen des Serbenvolks zu Russland (G. Rosen). — Die Verhältnisse der Protestanten in Oesterreich unter Maria Theresia und das Toleranzpatent (Gerson Wolf). — Ch. E. Fr. Weyss und die dänische Musik seit dem vorigen Jahrhundert (R. von Liliencron). — Die Molokanen (Traugott Pechl). Der Musenhof der Königin Christine von Schweden zu Rom (A. Stern). — Christenthum und Islam während des Mittelalters und die culturgeschichtlichen Ergebnisse der Krouzüge (H. Prutz). — Die französische Krisis im 1877. (W. Müller).

Neuer Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. Bd. IV. Heft I. Bericht über die vierte Plenarversammlung der Central-Direction der Monumenta Germaniae 1878. — Reise nach England und Frankreich im Herbst 1877 (G. Waitz). — Archivreise nach Belgien zum Behuf einer Ausgabe der älteren deutschen Stadtrechte (F. Frensdorff). — Beschreibung einiger Handschriften der Universitätsbibliothek zu Giessen (L. Weiland). — Die Handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Dichtungen aus der Zeit der Karolinger (E. Dümmier). — Miscellen. Nachrichten.

Contemporary Review. Décembre. The greatness of England (G. Smith). — Progress of indian religious thought (Monier Williams). II. — The rescue of Epping forest (G. Shaw Lefevre). — The Phoenicians in Greece (Rev. A. H. Sayce). — What hinders ritualists from becoming roman catholics? A rejoinder (Abbé Martin). — Woman in Turkey (Sir W. C. James). — The alcohol question: Avantages and disadvantages of alcohol (Sir W. W. Guill). Utility of alcohol in health and disease (Dr C. Murchison). Alcohol and individuality: or, Why did he become a drunkard? (D. Moxon). Action and uses of alcoholic drinks (Dr S. Wilks). — Contemporary life and thought: In Germany (Prof. von Schulte); in Russia (T. S.). — Contemporary literary chronicles: History and geography of the East. Modern history. Essays, novels, poetry, etc.

Rivista europea. 1^o déc. Il processo di Galileo Galilei e la moderna critica tedesca (Scartazzini). — Considerazioni storico militari sulla campagna franco-germanica dell'anno

1870 (D. Asti). — Monti e l'età che fu sua (C. Cantù). — Teoderico re dei Goti e degl' Italiani (G. Garollo). — Dei lettori delle biblioteche nazionali e di alcuni mutamenti necessari ad esse (J. Ghiron). — Le avventure politiche di lord Beaconsfield. — Una parola. Novella. — Rassegna letteraria e bibliografica: Olanda, Francia, Italia. — Rassegna politica. Note scientifiche. Notizie letterarie e varie. Bollettino bibliografico.

Rassegna settimanale. 1^o déc. Lo stato della finanza italiana a proposito di due nuove pubblicazioni. — Il diritto di associazione secondo l'attuale legislazione italiana. — Il partito regionalista in Palermo. — Inquietudini in Inghilterra. Lettera da Londra. — Corrispondenza da Vienna. — Il Parlamento. — La Settimana. — Vittorio Amedeo III di Savoia (Ernesto Masi). — Della natura dell' attività psichica (A. Herzen). — La questione di Firenze. Lettera ai Direttori (Genala). — Bibliografia: Letteratura e Storia. Giorgio Weber, Manuale di Storia contemporanea (1815-1870), tradotto sulla 16^a edizione tedesca ed ampliato da Marco Antonio Canini. Nuovi documenti e studi intorno a Girolamo Savonarola. — Scienze geografiche: L. Bazzigalupi, Fogli d'esercizio per disegno geografico nelle scuole. — Scienze matematiche: Fra Luca Pacioli, Tractatus de computis et scripturis (Trattato de' computi e delle scritture). Con prefazione e note. Edito per cura del prof. Vincenzo Gitti. — Diario mensile. — Riassunto di Leggi e Decreti. — Notizie. — Riviste italiane. — Notizie Varie. — Articoli che riguardano l'Italia negli ultimi numeri dei Periodici stranieri. — Riviste Inglesi. — 8^o déc. Reprimere è Prevenire. — I Comuni e le nuove Ferrovie. — Il Consiglio superiore di pubblica istruzione. — Corrispondenza da Parigi. — Il Parlamento. — La Settimana. — Il Talmud (D. Castelli). — Gli organismi cellulari e l'Economia animale (G. Briosi). — Dei Concorsi musicali in Italia. — Bibliografia: Letteratura e Storia. Francesco Zambrini, Le Opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV indicate e descritte. — Scienze naturali. J. Norman Lockyer, Studi d'analisi spettrale. — Notizie. — Riviste italiane. — Riviste inglesi. — Articoli che riguardano l'Italia negli ultimi numeri dei Periodici stranieri. — Riviste francesi.

Revista contemporanea. La Carta de luto (J. Campo Arana). — M. H. Spencer y sus principios de sociologia (Ch. Vincens). — El fetichismo (Max Müller). — Los Congresos de orientalistas. El Congreso de Florencia (F. Lenormant). — Las causas de lo bello segun los principios de Santo Tomas (L. Taparelli). — El derecho publico (Fr. de Asis Pacheco). — Estudios sobre Schiller (Kuno Fischer). — Tomas de Kumpen (J. Fastenrath). — Cristo. Poesia (Est. Lopez Bago). — Corrispondencia de Paris (C. Bigot). — Bibliografia.

Nouveautés littéraires et scientifiques

En vente à la

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT,

45, rue de la Régence.

Album de la chasse illustrée. In-^{fo}. 20 fr.
Bibliothèque de l'école des hautes études, fasc. XXXIV à XXXVI. 37 fr.

Bitard, Ad. Dictionnaire biographique des célébrités contemporaines des deux mondes, livr. 1. 0.25 fr.

Burty, Ph. Lettres d'Eugène Delacroix. Paris. 10 fr.

Buser, B. Die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich während d. Jahre 1434-1494 in ihrem Zusammenhang m. d. allgemeinen Verhältnissen Italiens 8^o Lpzg. 12 m.

Clément, Félix. Histoire abrégée des Beaux-Arts chez tous les peuples et à toutes les époques. Paris, 15 fr.

Dantier, Alphonse. Les femmes dans la société chrétienne. Ouvrage illustré, 2 vol. in-4^o Paris, 40 fr.

Daphnis et Chloé, avec encadrement couleur brique, entêtes et culs-de-lampe en 3 tons genre étrusque, d'après les dessins de Scott, in-32. Paris, 40 fr.

Dubois, P.-F. Fragments littéraires, 2 vol. in-8^o. 14 fr.

Dumreicher, A. Frhr. v. Ueber den französischen National-Wohlstand als Werk d. Erziehung. I Studie. Die Entwickl. d. Erziehungs-Werks. 8^o Wien. 4 m. 40 pf.

Expédition scientifique française dans l'Asie centrale. Le Kohistan, Le Ferghanah et Kouldja. in 8^o avec illustrat. 15 fr.

Ferrière, Emile. Le Darwinisme. 1 vol. in-32, 60 c.

Hahn, L. Fürst Bismarck. Sein polit. Leben u. Wirken. 2 Bd. in-8. Berlin, 11 m.

Harlez, C. de. Manuel de la langue de l'Avesta. in-8. 10 fr.

Hendrik, Hans. Memoirs of the Arctic Traveller serving under Kane, Hayes, Hall and Nares, 1853-1875. Written by Himself. Translated from the Eskimo by Dr. Henry Kirk. Edited by Prof. Dr. George Stephens. pp 100. London, 3. s. 6. d.

Justinian. Institutes, with english introduction, translation, and notes, by Thomas Collett Sandons. 6th ed. London, 18 s.

Lescure M. de. Mémoires sur les comités de salut public de sureté générale et sur les prisons, in-18. Paris, 3 fr. 50.

Mantz, Paul. Hans Holbein, Dessins et gravures sous la direction de Ed. Lièvre, 100 fr.

Ménard, René. Les curiosités artistiques de Paris, Versailles, Saint-Germain. 1 vol. in-12, 4 fr.

Michiels, Alfred. Histoire secrète du gouvernement Autrichien, in-18, 3 fr. 50.

Molinari G. de. La rue des Nations, visites aux sections étrangères de l'exposition universelle de 1878, in-18 Paris, 3 fr.

Montalivet, C^{te} de. Un heureux coin de terre, in-18. Paris, 1 fr.

Morris. The first Afghan War. London, 1 s.

Narjoux, Félix. Les écoles publiques; construction et installation. 3 vol. in-8. Paris, 20 fr.

Philips. Map of Afghanistan and Persia. 1 s.

Pierre, Victor. Histoire de la République de 1848. Première partie: Gouvernement provisoire. Commission exécutive. Cavaignac. Deuxième partie: La Présidence, 2 vol. in-8. 16 fr.

Publicationen aus den k. preussischen Staatsarchiven 1 u. 2 Bd. in-8. I. Preussen u. die Katholische Kirche seit 1640, von M. Lehmann 1 Th. 15 m. — II. Friedrich Wilhelm I in seiner Thätigkeit f. d. Landescultur Preussens, von R. Madelmann, 9 m.

Ravenstein, S.-G. Cyprus: its resources and capabilities. 1 s. 6 d.

Reich, E. Beitrage zur Anthropologie und Psychologie, in-8. Braunschweig 6 m.

Réimpression du *Journal officiel* de la République française sous la commune, du 19 mars au 24 mai 1871. 8 fr.

Richou, G. La chronique de Bertrand du Guesclin. 3 fr.

Roche, H.-A. On Trek in the Transvaal, 4th ed. 8vo. London, 10 s. 6 d.

Rochechouart. Comte Julien de Les Indes, la Birmanie, la Malaisie, le Japon et les Etats-Unis, in-18. 3 fr.

Schmidt, Oscar. Les sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient. 1 vol. in-18. 2 fr. 50.

Secchi, P.-A. Les étoiles, essai d'astronomie sidérale, 2 vol. in-8. Paris, 12 fr.

Smith, E. Williams Cobbett. A Biography. With a Bibliographical List of Cobbett's Works, 2 vol. in-8. London, 25 fr.

Spencer, Herbert. Essais de morale, de science et d'esthétique, in-8 Paris. 7 fr. 50.

Stanley Jevons. L'économie politique, in-32. 0.60 fr.

Stratmann, Frances H. A Dictionary of the Old English Language. 3rd ed., 4to, s. l. London, 35 s.

Susemihl, prof. Dr. F. Aristoteles Politik. Griechisch u. Deutsch u. mit sacherklärenden Anmerkungen 1 Theil: Text u. Uebersetzung. 10 m. — II Theil: Anmerkungen u. Inhalt. 5 m.

Tergast. Die heidnischen Alterthuemer Ostfrieslands u. ihre Gewinnung. Einden. 2 m.

Wallon, Jean. Jésus et les Jésuites Moïse-Jésus-Loyola. Les Jésuites dans l'histoire. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.

Walpole, Spencer. History of England from the Conclusion of the Great War in 1815. 2 vols in-8. 36 s.

Wedgwood Hensleigh. A Dictionary of English Etymology. Thoroughly revised and enlarged. in-8. London, 21 s.

Brux. — Impr.-lith. Lhoest et Coppens, r. de la Madelein. 23



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.